





Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761116504135>



First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004-05

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Foreign Affairs

Chair:
The Honourable PETER A. STOLLERY

Tuesday, May 3, 2005
Wednesday, May 4, 2005

Issue No. 13

Seventeenth and eighteenth meetings on:

Special study on Africa

and

Second meeting on:

Issues relating to foreign relations generally

**INCLUDING:
THE FOURTH AND FIFTH REPORTS
OF THE COMMITTEE
(Budgets 2005-06, Foreign Relations
and Special Study on Africa)**

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-huitième législature, 2004-2005

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Affaires étrangères

Président :
L'honorable PETER A. STOLLERY

Le mardi 3 mai 2005
Le mercredi 4 mai 2005

Fascicule n° 13

Dix-septième et dix-huitième réunions concernant :

L'étude spéciale sur l'Afrique

et

Deuxième réunion concernant :

Les questions se rapportant
aux relations étrangères en général

**Y COMPRIS :
LES QUATRIÈME ET CINQUIÈME
RAPPORTS DU COMITÉ
(Budgets 2005-2006, relations étrangères
et étude spéciale sur l'Afrique)**

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON FOREIGN AFFAIRS

The Honourable Peter A. Stollery, *Chair*

The Honourable Consiglio Di Nino, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Andreychuk	Eyton
* Austin, P.C.	Grafstein
(or Rompkey, P.C.)	* Kinsella
Carney, P.C.	(or Stratton)
Corbin	Mahovlich
De Bané, P.C.	Prud'homme, P.C.
Downe	Robichaud, P.C.

*Ex officio members

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Président : L'honorable Peter A. Stollery

Vice-président : L'honorable Consiglio Di Nino

et

Les honorables sénateurs :

Andreychuk	Eyton
* Austin, C.P.	Grafstein
(ou Rompkey, C.P.)	* Kinsella
Carney, C.P.	(ou Stratton)
Corbin	Mahovlich
De Bané, C.P.	Prud'homme, C.P.
Downe	Robichaud, C.P.

*Membres d'office

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday May 3, 2005
(23)

[Translation]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 5:10 p.m. in room 160-S of the Centre Block, the Chairman, the Honourable Peter A. Stollery, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Andreychuk, Corbin, Di Nino, Downe, Eyton, Grafstein, Mahovlich, Prud'homme, P.C., Robichaud, P.C. and Stollery (10).

Other senators present: The Honourable Senators Dyck and Nancy Ruth (2).

Also present: From the Parliamentary Research Branch of the Library of Parliament: Peter Berg, Analyst.

In attendance: Official Senate reporters.

Pursuant to an Order of Reference passed by the Senate on Thursday October 21, 2004, the committee continued to examine such issues as may arise from time to time relating to foreign relations generally. (*For the full text of the Order of Reference, see Issue No. 2, Wednesday November 24, 2004.*)

WITNESSES:*As individuals:*

Nassreen Rahem, Women's Media and Education Centre, Iraq;

Surood Mohammed Falih Ahmmad, Women's Alliance for Democracy in Iraq;

Taa'meem Abd-ul-Hussein, Ockenden International, Iraq;

Ula A. Ibrahim, Iraqi Independent Democrats;

Zainab H. Salman, Research Triangle Institute, Iraq.

Mss. Rahme, Ahmmad, Abd-ul-Hussein, Ibrahim and Salman made presentations and answered questions.

At 6:09 p.m., the committee suspended its proceedings.

At 6:14 p.m., the committee reconvened in camera, in accordance with Senate rule 92(2)(e).

Pursuant to the Order of Reference passed by the Senate on Wednesday December 8, 2004, the committee continued to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy; and other related matters. (*For the full text of the Order of Reference, see Issue No. 3, Tuesday, December 14, 2004.*)

The committee considered a draft agenda.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 3 mai 2005
(23)

[Français]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 17 h 10, dans la pièce 160-S, de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Peter A. Stollery (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Andreychuk, Corbin, Di Nino, Downe, Eyton, Grafstein, Mahovlich, Prud'homme, C.P., Robichaud, C.P., et Stollery (10).

Autre sénateurs présents : Les honorables sénateurs Dyck et Nancy Ruth (2).

Aussi présent : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : Peter Berg, analyste.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 21 octobre 2004, le comité poursuit son étude des questions qui pourraient survenir occasionnellement se rapportant aux relations étrangères en général. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi se trouve dans le fascicule n° 2 du mercredi 24 novembre 2004.*)

TÉMOINS :*À titre personnel :*

Nassreen Rahem, Centre des femmes pour les médias et l'éducation, Irak;

Surood Mohammed Falih Ahmmad, Alliance des femmes pour la démocratie en Irak;

Taa'meem Abd-ul-Hussein, Ockenden International, Irak;

Ula A. Ibrahim, Rassemblement des démocrates indépendants, Irak;

Zainab H. Salman, Research Triangle Institute, Irak.

Mmes Rahem, Ahmmad, Abd-ul-Hussein, Ibrahim et Salman font des exposés puis répondent aux questions.

À 18 h 9, le comité suspend ses travaux.

À 18 h 14, le comité reprend ses travaux à huis clos conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 8 décembre 2004, le comité poursuit son étude des défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique; ainsi que d'autres sujets connexes. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi se trouve dans le fascicule n° 3 du mardi 14 décembre 2004.*)

Le comité étudie un projet d'ordre du jour.

It was agreed, — That the Subcommittee on Agenda and Procedure be authorized to make decisions on behalf of the committee in respect of certain matters brought to its attention.

At 6:52 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday May 4, 2005

(24)

[Translation]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 4:10 p.m. in room 160-S of the Centre Block, the Chairman, the Honourable Peter A. Stollery, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Andreychuk, Corbin, De Bané, P.C., Di Nino, Downe, Mahovlich, Prud'homme, P.C., Robichaud, P.C. and Stollery (9).

Other senators present: The Honourable Senators Jaffer and Nancy Ruth (2).

Also present: From the Parliamentary Research Branch of the Library of Parliament: Peter Berg, Analyst.

In attendance: Official Senate reporters.

Pursuant to the Order of Reference passed by the Senate on Wednesday December 8, 2004, the committee continued to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa; and other related matters. (*For the full text of the Order of Reference, see Issue No. 3, Tuesday December 14, 2004.*)

WITNESS:

Gender Centre for Research and Training and ACORD (Agency for Co-operation in Research and Development), Sudan:

Asha El-Harib, Director and Program Manager.

Ms. Asha El-Karib made a presentation and answered questions.

At 5:38 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Le greffier du comité,

François Michaud

Clerk of the Committee

Il est convenu — Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à prendre des décisions au nom du comité relativement à certaines questions soumises à l'attention du comité.

À 18 h 52, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mercredi 4 mai 2005

(24)

[Français]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 16 h 10, dans la pièce 160-S, de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Peter A. Stollery (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Andreychuk, Corbin, De Bané, C.P., Di Nino, Downe, Mahovlich, Prud'homme, C.P., Robichaud, C.P., et Stollery (9).

Autre sénateurs présents : Les honorables sénateurs Jaffer et Nancy Ruth (2).

Aussi présent : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : Peter Berg, analyste.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 8 décembre 2004, le comité poursuit son étude des défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique; ainsi que d'autres sujets connexes. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi se trouve dans le fascicule n° 3 du mardi 14 décembre 2004.*)

TÉMOIN :

Gender Centre for Research and Training et ACORD (Association de coopération en recherche et développement), Soudan :

Asha El-Karib, directrice et gestionnaire de projet.

Mme El-Karib fait un exposé puis répond aux questions.

À 17 h 38, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

REPORTS OF THE COMMITTEE

Thursday, April 14, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs has the honour to present its

FOURTH REPORT

Your Committee, which was authorized by the Senate on Wednesday December 8, 2004 to examine and report on the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa, respectfully requests that it be empowered to engage the services of such counsel and technical, clerical and other personnel as may be necessary for the purpose of its study, and to travel outside Canada for the purposes of such study.

Pursuant to section 2(1)(c) of Chapter 3:06, of the *Senate Administrative Rules*, the budget submitted to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration and the report thereon of that Committee are appended to this report.

Respectfully submitted,

Le vice-président,

CONSIGLIO DI NINO

Deputy Chair

RAPPORTS DU COMITÉ

Le jeudi 14 avril 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères a l'honneur de présenter son

QUATRIÈME RAPPORT

Votre Comité, qui a été autorisé par le Sénat le mercredi 8 décembre 2004 à étudier, en vue d'en faire rapport, les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique, demande respectueusement qu'il soit autorisé à retenir les services d'avocats, de conseillers techniques et de tout autre personnel jugé nécessaire ainsi qu'à voyager à l'extérieur du Canada aux fins de son enquête.

Conformément à l'article 2(1)(c) du chapitre 3:06, du *Règlement administratif du Sénat*, le budget présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration ainsi que le rapport s'y rapportant, sont annexés au présent rapport.

Respectueusement soumis,

**STANDING SENATE COMMITTEE ON
FOREIGN AFFAIRS**

AFRICA

**APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2006**

Extract from the *Journals of the Senate* of December 8, 2004:

The Honourable Senator Stollery moved, seconded by the Honourable Senator Corbin:

That the Standing Senate Committee on Foreign Affairs be authorized to examine and report on the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa; and other related matters; and

That the Committee submit its final report to the Senate no later than June 30, 2006.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES**

AFRIQUE

**DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR
L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT
LE 31 MARS 2006**

Extrait des *Journaux du Sénat* du 8 décembre 2004 :

L'honorable sénateur Stollery propose, appuyé par l'honorable sénateur Corbin,

Que le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères soit autorisé à étudier, en vue d'en faire rapport, les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique; ainsi que d'autres sujets connexes; et

Que le Comité fasse rapport au Sénat au plus tard le 30 juin 2006.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

SUMMARY OF EXPENDITURES

Professional and Other Services	\$ 74,500
Transportation and Communications	407,162
All Other Expenditures	<u>34,000</u>
TOTAL	\$ 515,662

SOMMAIRE DES DÉPENSES

Services professionnels et autres	74 500 \$
Transports et communications	407 162
Autres dépenses	<u>34 000</u>
TOTAL	515 662 \$

The above budget was approved by the Standing Senate Committee on Foreign Affairs on _____, 2005.

The undersigned or an alternate will be in attendance on the date that this budget is considered.

Le budget ci-dessus a été approuvé par le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères le _____ 2005.

Le soussigné ou son remplaçant assistera à la séance au cours de laquelle le présent budget sera étudié.

Date The Honourable Peter A. Stollery
Chair, Standing Senate Committee on
Foreign Affairs

Date L'hon. Peter A. Stollery
Président du Comité sénatorial permanent
des affaires étrangères

Date The Honourable George Furey
Chair, Standing Committee on Internal
Economy, Budgets, and Administration

Date L'hon. George Furey
Président du Comité permanent de la régie
interne, des budgets et de l'administration

**STANDING SENATE COMMITTEE ON
FOREIGN AFFAIRS**

AFRICA

**EXPLANATION OF BUDGET ITEMS
APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2006**

PROFESSIONAL AND OTHER SERVICES

Meals (0415) (30 meals X \$350)	\$ 10,500	
Hospitality (0410)	5,000	
Interpreters (fact-finding mission) (0401) (\$1,500 @ 12 days)	18,000	
Translation and interpretation (0412) (Technicians and equipment for interpretation \$3,000 @ 12 days)	36,000	
Communication Consultant	<u>5,000</u>	
Total — Professional and Other Services		\$ 74,500

TRANSPORTATION AND COMMUNICATIONS

Fact-finding mission New York City (2 days) May 2005

12 Senators, 2 staff

Air transportation (12 X \$1,750 + 2 X \$650)	\$ 22,300
Ground Transportation (14 persons X 2 taxis X 3 days X \$50)	4,200
Hotel accommodations (2 nights NYC X \$350 X 14 persons)	9,800
Per diem and incidentals (3 days X \$95 X 14 persons)	3,990
Working meals (fact-finding mission) (2 days X \$500)	<u>1,000</u>

Total fact-finding mission \$ 41,290

Fact-finding mission Dakar, Addis Ababa, Nairobi, Johannesburg (15 days)
September 2005

12 Senators, 4 staff

Air transportation (12 X \$18,000 + 4 X \$13,000)	268,000
Ground Transportation (16 persons X 2 taxis X 15 days X \$50)	24,000
Hotel accommodations (4 nights Dakar X \$250 + 4 nights Addis Ababa X \$150 + 3 nights Nairobi X \$200 + 3 nights Johannesburg X \$115 X 16 persons)	40,720
Per diem and incidentals (5 days Dakar X \$110 + 4 days Addis Ababa X \$47 + 3 days Nairobi X \$77 + 3 days Johannesburg X \$76 X 16 persons)	19,152
Working meals (fact-finding mission) (13 days X \$500)	<u>6,500</u>

Total fact-finding mission 358,372

Courier Services (0213) 2,500

Telephonic Services (0223) 5,000

Total- Transport and Communications **\$ 407,162**

ALL OTHER EXPENDITURES

Miscellaneous contingencies (0799)	\$ 10,000	
Rental (0500) (both fact-finding missions) (Meeting Rooms \$1,500 x 12 days + Equipment rental \$500 x 12 days)	<u>24,000</u>	
Total - All Other Expenditures		\$ <u>34,000</u>
GRAND TOTAL		\$ 515,662

The Senate administration has reviewed this budget application.

Heather Lank, Principal Clerk, Committees Directorate

Date

Hélène Lavoie, Director of Finance

Date

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES**

AFRIQUE

**EXPLICATION DES ITEMS BUDGÉTAIRES
DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR
L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT LE 31 MARS 2006**

SERVICES PROFESSIONNELS ET AUTRES

Repas (0415) (30 repas X 350 \$)	10 500 \$	
Hospitalité (0410)	5 000	
Interprétation (missions d'information) (0401) (12 jours X 1 500 \$)	18 000	
Services de traduction et d'interprétation (0412) (Techniciens et équipement 12 jours X 3 000 \$)	36 000	
Communications — Expert-conseil	<u>5 000</u>	
Total - Services professionnels et autres		74 500 \$

TRANSPORTS ET COMMUNICATIONS

Mission d'information New York (2 jours) mai 2005

12 sénateurs, 2 employés

Transport aérien (12 X 1 750 \$ + 2 x 650 \$)	22 300 \$	
Transport terrestre (14 personnes X 2 taxis X 3 jours X 50 \$)	4 200	
Hébergement (2 nuits NYC X 350 \$ X 14 personnes)	9 800	
Indemnités journalières (3 jours X 95 \$ X 14 personnes)	3 990	
Repas de travail (mission d'information) (2 jours X 500 \$)	<u>1 000</u>	
Total — Mission d'information		41 290 \$

**Mission d'information Dakar, Addis Abeba, Nairobi, Johannesburg (15 jours)
septembre 2005**

12 sénateurs, 4 employés

Transport aérien (12 X 18 000 \$ + 4 X 13 000 \$)	268 000	
Transport terrestre (15 personnes X 2 taxis X 16 jours X 50 \$)	24 000	
Hébergement (4 nuits Dakar X 250 \$ + 4 nuits Addis Abeba X 150 \$ + 3 nuits Nairobi X 200 \$ + 3 nuits Johannesburg X 115 \$ X 16 personnes)	40 720	
Indemnités journalières (5 jours Dakar X 110 \$ + 4 jours Addis Abeba X 47 \$ + 3 jours Nairobi X 77 \$ + 3 jours Johannesburg X 76 \$ X 16 personnes)	19 152	
Repas de travail (mission d'information) (13 jours X 500 \$)	<u>6 500</u>	
Total — Mission d'information		358 372
Services de messagerie (0213)	2 500	
Services téléphoniques (0223)	<u>5 000</u>	
Total — Transports et communications		407 162 \$

AUTRES DÉPENSES

Imprévus (0799)	10 000 \$	
Locations (0500) (missions d'information) (Salles de réunion 1 500 \$ X 12 jours + location d'équipement 500 \$ X 12 jours)	<u>24 000</u>	
Total — Autres dépenses		<u>34 000 \$</u>
GRAND TOTAL		515 662 \$

L'administration du Sénat a examiné la présente demande d'autorisation budgétaire.

Heather Lank, greffière principale, Direction des comités

Date

Hélène Lavoie, directrice des Finances

Date

APPENDIX (B) TO THE REPORT

Thursday, April 14, 2005

The Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration has examined the budget presented to it by the Senate Standing Committee on Foreign Affairs for the proposed expenditures of the said Committee for the fiscal year ending March 31, 2006 for the purpose of its Special Study to examine and report on the development and security challenges facing Africa, as authorized by the Senate on Wednesday, December 8, 2004. The approved budget is as follows:

Professional and Other Services	\$ 74,500
Transport and Communications	319,194
Other Expenditures	<u>34,000</u>
Total	\$ 427,694

(includes funds for two fact-finding trips)

Respectfully submitted,

Le président,

GEORGE J. FUREY

Chair

ANNEXE (B) AU RAPPORT

Le jeudi 14 avril 2005

Le Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration a examiné le budget qui lui a été présenté par le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères concernant les dépenses projetées dudit Comité pour l'exercice se terminant le 31 mars 2006 aux fins de leur Étude spéciale pour étudier, en vue d'en faire rapport, les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique, tel qu'autorisé par le Sénat le mercredi 8 décembre 2004. Le budget approuvé se lit comme suit:

Services professionnels et autres	74 500 \$
Transports et communications	319 194
Autres dépenses	<u>34 000</u>
Total	427,694 \$

(y compris des fonds pour participer à deux missions d'étude)

Respectueusement soumis,

Thursday, April 14, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs has the honour to present its

FIFTH REPORT

Your Committee, which was authorized by the Senate on Thursday October 21, 2004, to examine such issues as may arise from time to time relating to foreign relations generally, respectfully requests that it be empowered to engage the services of such counsel and technical, clerical and other personnel as may be necessary for the purpose of its study, and to travel within and outside Canada for the purposes of such study.

Pursuant to section 2(1)(c) of Chapter 3:06 of the *Senate Administrative Rules*, the budget submitted to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration and the report thereon of that Committee are appended to this report.

Respectfully submitted,

Le vice-président,

CONSIGLIO DI NINO

Deputy Chair

Le jeudi 14 avril 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères a l'honneur de présenter son

CINQUIÈME RAPPORT

Votre Comité, qui a été autorisé par le Sénat le jeudi 21 octobre 2004 à étudier les questions qui pourraient survenir occasionnellement se rapportant aux relations étrangères en général, demande respectueusement qu'il soit autorisé à retenir les services d'avocats, de conseillers techniques et de tout autre personnel jugé nécessaire ainsi qu'à voyager tant au Canada qu'à l'extérieur du Canada aux fins de son enquête.

Conformément à l'article 2(1)(c) du chapitre 3:06, du *Règlement administratif du Sénat*, le budget présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration ainsi que le rapport s'y rapportant sont annexés au présent rapport.

Respectueusement soumis,

**STANDING SENATE COMMITTEE ON
FOREIGN AFFAIRS**

FOREIGN RELATIONS IN GENERAL

**APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2006**

Extract from the *Journals of the Senate* of Thursday,
October 21, 2004:

The Honourable Senator Stollery moved, seconded by
the Honourable Senator Carstairs, P.C.:

That the Standing Senate Committee on Foreign Affairs,
in accordance with rule 86(1)(h), be authorized to examine
such issues as may arise from time to time relating to foreign
relations generally; and

That the Committee report to the Senate no later than
March 31, 2006.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES**

RELATIONS ÉTRANGÈRES EN GÉNÉRAL

**DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR
L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT
LE 31 MARS 2006**

Extrait des *Journaux du Sénat* du jeudi 21 octobre 2004 :

L'honorable sénateur Stollery propose, appuyé par
l'honorable sénateur Carstairs, C.P.,

Que le Comité sénatorial permanent des affaires
étrangères, en conformité avec l'alinéa 86(1)h) du
Règlement, soit autorisé à étudier les questions qui
pourraient survenir occasionnellement se rapportant aux
relations étrangères en général; et

Que le Comité fasse rapport au Sénat au plus tard
le 31 mars 2006.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

SUMMARY OF EXPENDITURES

Professional and Other Services	\$ 12,500
Transportation and Communications	38,750
All Other Expenditures	<u>500</u>
TOTAL	\$ 51,750

SOMMAIRE DES DÉPENSES

Services professionnels et autres	12 500 \$
Transports et communications	38 750
Autres dépenses	<u>500</u>
TOTAL	51 750 \$

The above budget was approved by the Standing Senate Committee on Foreign Affairs on _____, 2005.

The undersigned or an alternate will be in attendance on the date that this budget is considered.

Le budget ci-dessus a été approuvé par le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères le _____ 2005.

Le soussigné ou son remplaçant assistera à la séance au cours de laquelle le présent budget sera étudié.

Date

The Honourable Peter A. Stollery
Chair, Standing Senate Committee on
Foreign Affairs

Date

L'hon. Peter A. Stollery
Président du Comité sénatorial permanent
des affaires étrangères

Date

The Honourable George Furey
Chair, Standing Committee on Internal
Economy, Budgets, and Administration

Date

L'hon. George Furey
Président du Comité permanent de la régie
interne, des budgets et de l'administration

STANDING SENATE COMMITTEE ON
FOREIGN AFFAIRS

FOREIGN RELATIONS IN GENERAL

EXPLANATION OF BUDGET ITEMS
APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2006

PROFESSIONAL AND OTHER SERVICES

Conference Fees (0406)	\$ <u>12,500</u>	
(5 international conferences x \$2,500) (estimated cost)		
Total — Professional and Other Services		\$ 12,500

TRANSPORTATION AND COMMUNICATIONS

5 international conferences (estimated cost)		
Air transportation	\$ 30,000	
Ground Transportation	1,000	
Hotel accommodations	5,250	
Per diem and incidentals	<u>2,500</u>	
Total- Transport and Communications		\$ 38,750

ALL OTHER EXPENDITURES

Miscellaneous contingencies (0799)	\$ <u>500</u>	
Total - All Other Expenditures		\$ <u>500</u>

GRAND TOTAL		\$ 51,750
-------------	--	-----------

The Senate administration has reviewed this budget application.

Heather Lank, Principal Clerk, Committees Directorate

Date

Hélène Lavoie, Director, Finance

Date

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES****RELATIONS ÉTRANGÈRES EN GÉNÉRAL****EXPLICATION DES ITEMS BUDGÉTAIRES
DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR
L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT LE 31 MARS 2006****SERVICES PROFESSIONNELS ET AUTRES****Inscriptions à des conférences (0406)**

(5 conférences internationales X 2 500 \$) (coût estimatif)

12 500 \$**Total - Services professionnels et autres****12 500 \$****TRANSPORTS ET COMMUNICATIONS****5 conférences internationales (coût estimatif)**

Transport aérien

30 000 \$

Transport terrestre

1 000

Hébergement

5 250

Indemnités journalières

2 500**Total — Transport et communications****38 750 \$****AUTRES DÉPENSES****Imprévus (0799)**500 \$**Total — Autres dépenses**500 \$**GRAND TOTAL****51 750 \$**

L'administration du Sénat a examiné la présente demande d'autorisation budgétaire.

Heather Lank, greffière principale, Direction des comités_____
Date_____
Hélène Lavoie, directrice, Finances_____
Date

APPENDIX (B) TO THE REPORT

Thursday, April 14, 2005

The Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration has examined the budget presented to it by the Senate Standing Committee on Foreign Affairs for the proposed expenditures of the said Committee for the fiscal year ending March 31, 2006 for the purpose of its Special Study to examine such issues that may arise from time to time relating to foreign relations generally, as authorized by the Senate on Thursday, October 21, 2004. The said budget is as follows:

Professional and Other Services	\$ 12,500
Transport and Communications	38,750
Other Expenditures	<u>500</u>
Total	\$ 51,750

(includes funds for conference attendance)

Respectfully submitted,

Le président,

GEORGE J. FUREY

Chair

ANNEXE (B) AU RAPPORT

Le jeudi 14 avril 2005

Le Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration a examiné le budget qui lui a été présenté par le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères concernant les dépenses projetées dudit Comité pour l'exercice se terminant le 31 mars 2006 aux fins de leur Étude spéciale pour étudier les questions qui pourraient survenir occasionnellement se rapportant aux relations étrangères en général, tel qu'autorisé par le Sénat le jeudi 21 octobre 2004. Ledit budget se lit comme suit:

Services professionnels et autres	12 500 \$
Transports et communications	38 750
Autres dépenses	<u>500</u>
Total	51 750 \$

(y compris des fonds pour participer à des conférences)

Respectueusement soumis,

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, May 3, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 5:10 p.m. to examine such issues as may arise from time to time relating to foreign relations generally. Topic: Iraq

Senator Peter A. Stollery (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, I will call the meeting to order. As you know, the committee is authorized by the Senate to examine such issues as may arise from time to time relating to foreign relations generally, and our witnesses may be interested to learn that we have been working on an Africa project. We have been very busy with that for some months now. However, we want to welcome you.

We have two new senators with us, Senator Nancy Ruth and Senator Dyck, who are joining us today to see how things operate. We welcome them. They are not members yet, but they have the same rights as other senators. The only thing they cannot do is vote.

I will read off the witness's names as I have them on my list: Nassreen Rahem, from the Women's Media and Education Centre in Iraq, from Kurdistan; Surood Mohammed Falil Ahmmad, from the Women's Alliance for Democracy in Iraq, from Karkuk; Ms. Taa'meem Abd-ul-Hussein, from Ockenden International in Iraq, from Amarah; Ms. Ula A. Ibrahim, from the Iraqi Independent Democrats, from Baghdad; and Ms. Zainab H. Salman, from the Research Triangle Institute, also in Baghdad.

We have about 45 minutes at this point. We would like to have an opportunity, as you ladies can appreciate, for the members of the committee to ask questions. I am sure you have something to say to us, and I will start with Ms. Rahem. Keep it reasonably brief because we will try to give everyone an opportunity to speak.

Ms. Nassreen Rahem, Women's Media and Education Centre, Iraq, As an Individual: Thank you very much for receiving us here today. I will only say that we are here to see and to receive information on the different models of federal systems that exist, to make comparisons between the different models and to adapt these models to our country to benefit Iraqi civil society.

Ms. Surood Mohammed Falih Ahmmad, Women's Alliance for Democracy in Iraq, As an Individual: I am from Karkuk. Karkuk is multi-ethnic and multi-religious. After they removed Saddam, it was the first time for me as a Kurd to see that democracy in Karkuk has succeeded, and we want to see the different kinds of democracy here and in the U.K. to compare them with our country.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 3 mai 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 17 h 10 pour étudier les questions qui pourraient survenir occasionnellement se rapportant aux relations étrangères en général. Sujet : Irak

Le sénateur Peter A. Stollery (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Honorables sénateurs, je déclare la séance ouverte. Comme vous le savez, le comité est autorisé par le Sénat à étudier les questions qui pourraient survenir occasionnellement se rapportant aux affaires étrangères en général, nos témoins seraient peut-être intéressés de savoir que nous sommes, depuis quelques mois, très occupés par un projet Afrique sur lequel nous travaillons. Cela dit, nous vous souhaitons la bienvenue.

Deux nouveaux sénateurs sont parmi nous, le sénateur Nancy Ruth et le sénateur Dyck qui sont ici pour voir comment nous fonctionnons. Nous leur souhaitons la bienvenue. Ce ne sont pas encore des députés, mais ils ont les mêmes droits que les autres sénateurs, sauf celui de voter.

Je vais vous lire les noms des témoins tels qu'ils sont sur ma liste : Nassreen Rahem, du Centre des femmes pour les médias et l'éducation, Irak, du Kurdistan; Surood Mohammed Falil Ahmmad de l'Alliance des femmes pour la démocratie en Irak, de Karkuk; Mme Taa'meem Abd-ul-Hussein, de Ockenden International, Irak, de Amarah; Mme Ula A. Ibrahim, Rassemblement des démocrates indépendants, Irak, de Bagdad et Mme Zainab H. Salman, Research Triangle Institute, aussi de Bagdad.

Nous disposons d'environ 45 minutes. Nous aimerions, vous le comprendrez mesdames, que les membres du comité vous posent des questions. Je suis sûr que vous avez des choses à nous dire. Nous commençons par Mme Rahem. Je vous prie d'être assez brève, car nous voulons que tout le monde puisse parler.

Mme Nassreen Rahem, Centre des femmes pour les médias et l'éducation, Irak, témoignage à titre personnel : Merci, beaucoup de nous recevoir ici aujourd'hui. Je veux seulement dire que nous sommes ici pour voir les différents modèles de systèmes fédéraux en vigueur et nous informer, pour comparer les différents modèles et les adapter à notre pays pour le plus grand bien de la société civile irakienne.

Mme Surood Mohammed Falih Ahmmad, Alliance des femmes pour la démocratie en Irak, témoignage à titre personnel : Je suis originaire de Karkuk où vivent différentes ethnies et différentes religions. Après la chute de Saddam, j'ai pu voir pour la première fois, en tant que Kurde, que la démocratie avait réussi dans la province de Karkuk et nous voulons voir les différents modèles de démocratie dans votre pays et au Royaume-Uni afin de les comparer à celle dans notre pays.

Ms. Taa'meem Abd-ul-Hussein, Ockenden International, Iraq, As an individual: I am from the south of Iraq, from Amarah, a religious place with religious roots. Our city council was a religious forum. We are making use of Islamic values to respect women's rights.

Ms. Ula A. Ibrahim, Iraqi Independent Democrats, As an individual: My name is Ula Ibrahim. I am a member of the Iraqi independent women's group. Our organization is trying to root out all unfair gender discrimination. I have come here to extend my knowledge about how the policies in different countries work. I will translate this information for my organization and for other women in Iraq.

Ms. Zainab H. Salman, Research Triangle Institute, Iraq, As an individual: I am a women's program director in Baghdad. As director, I am working at the grassroots level, encouraging women to be more involved in political life. I am also chief manager of a Baghdad women's association that aims at training women to be more involved in public life.

The Chairman: Thank you very much. The impression I have — maybe I am the only one, but I do not think so — is that Iraq has not settled down the way some people thought it would after the events that we all know about. It sounds as if there is still some turmoil, which might be a reasonable word to use.

I just read a rather interesting review of five books about Iraq. It explains how little foreigners like me know about Iraq, and the reasons for what seems to be quite a lot of turmoil.

Should we be looking for more turmoil, or is there some chance that it will die down?

Ms. Rahem: Sorry, I want to ask about this word. We do not understand.

The Chairman: Turmoil — movement, violence, war, bad things.

Ms. Salman: Actually, the security circumstance in Iraq, except the north, because they are more settled than in the south, is a very critical situation. We are struggling and suffering from the circumstances.

We had this discussion this afternoon with people we met and we said that these circumstances are caused by the neighbouring countries and most of the terrorists are coming from outside Iraq. We discussed the national resistance. It is just a personal point of view, but I thought that we do not have a national resistance. We have extremists who cause explosions and make bad things happen to innocent people. We hope that the new transitional government will do something about it.

Ms. Ahmmad: There is another group that in Iraq we call Saddam's orphans. They are making trouble inside Iraq because they lost everything. People in Iraq do not respect them, so they decided to make trouble.

Mme Taa'meem Abd-ul-Hussein, Ockenden International, Irak, témoignage à titre personnel : Je suis originaire du Sud de l'Irak, de Amarah, une ville religieuse au passé religieux. Notre conseil municipal était un forum religieux. Nous nous servons des valeurs islamiques pour faire respecter les droits de la femme.

Mme Ula A. Ibrahim, Rassemblement des démocrates indépendants, Irak, témoignage à titre personnel : Je m'appelle Ula Ibrahim. Je suis membre du groupe des femmes démocrates indépendantes irakiennes. Notre organisation a pour but l'élimination de toute discrimination de genre injuste. Je suis venue afin d'approfondir mes connaissances sur le fonctionnement des politiques dans des pays différents. Je ferai état de ce que j'aurais appris à mon organisation et à d'autres femmes irakiennes.

Mme Zainab H. Salman, Research Triangle Institute, Irak, témoignage à titre personnel : Je suis directrice d'un programme visant les femmes à Bagdad. À ce titre, je travaille à la base pour encourager les femmes à s'impliquer plus dans la vie politique. Je suis aussi directrice d'une association de femmes à Bagdad dont l'objectif est de former les femmes à s'impliquer plus dans la vie publique.

Le président : Merci beaucoup. J'ai l'impression — peut-être que je suis le seul, mais je ne le crois pas — que la situation en Irak ne s'est pas stabilisée comme on l'aurait pensé après les événements que nous connaissons tous. Il semble qu'il y a encore certains troubles, pour utiliser un terme raisonnable.

Je viens de lire une critique assez intéressante de cinq livres traitant de l'Irak. Cette critique indiquait le peu de connaissances que des étrangers comme moi avons au sujet de l'Irak et les raisons de ce qui nous paraît être beaucoup de troubles.

Devons-nous nous attendre à encore plus de troubles ou y a-t-il une chance d'accalmie?

Mme Rahem : Pardon, je veux demander la signification de ce mot, nous ne le comprenons pas.

Le président : Trouble — agitation, violence, guerre, mauvaise situation.

Mme Salman : En fait, la sécurité en Irak, à l'exception du nord où il y a moins de troubles qu'au sud, est un très grave problème. Nous luttons et souffrons à cause de cette situation.

Nous en avons parlé cet après-midi avec des personnes que nous avons rencontrées et nous leur avons dit que cette situation est créée par les pays voisins et que la plupart des terroristes viennent de l'extérieur de l'Irak. Nous avons parlé de la résistance nationale. C'est seulement un point de vue personnel, mais je ne pense pas qu'il y ait une résistance nationale. Il y a des extrémistes qui sont les auteurs d'explosions et commettent des attentats contre des innocents. Nous espérons que le nouveau gouvernement provisoire règlera ce problème.

Mme Ahmmad : Il existe un autre groupe que nous appelons les orphelins de Saddam. Ils créent des problèmes au pays, car ils ont tout perdu et puisque les Irakiens ne les respectent pas, ils ont décidé de causer des ennuis.

The Chairman: This is the Sunni, I suppose?

Ms. Ahmmad: Not just the Sunnis.

Ms. Salman: The Baathists, those who are very well funded by others to do this violence inside Iraq. They are very rich because they stole the fortune of Iraq during Saddam's regime.

Ms. Ahmmad: They represent a small group of the Iraqi people.

Ms. Rahem: There were elections and the level of participation of Iraqis was very high, much more than expected, even in the areas where security was not stable. This gives us an idea that Iraqi people want peace. They are fed up with wars. That is why you see that the negotiation for choosing the cabinet takes more time than was needed. We are optimistic that there will not be another war, but we need time to control the security.

Ms. Abd-ul-Hussein: I can answer also that Iraq is not settled because America brought the battle into Iraq, because there are Islamic extremists from both Shia and Sunni communities, and also because the Iraqi people do not make use of the diversity to their advantage. Each race is focusing on their own needs without taking care of the other groups' needs.

Ms. Rahem: I am sorry but I do not agree with her. This is not our opinion. It is not the U.S. who brought explosions; they are not the ones who are making explosions now. They did not bring the terrorists there. It is the neighbouring countries around us that do not let us live in peace, because their interests are there. If we are living in peace, they will not have this money. This money will not go to them. That is why they make our country live in war, in order that they get the benefit. You all know who are our neighbours. It is not America who brought us these terrorists.

Ms. Abd-ul-Hussein: America's existence is still a justification for some extremists for having such a terrorism operation.

The Chairman: We have a difference of opinion.

Ms. Salman: Not a difference, but —

The Chairman: That is fine. We are quite interested.

Senator Grafstein: We are used to democratic disagreement.

Ms. Salman: I want to clarify something, that during Saddam's regime, Saddam had a very strange policy of helping the neighbouring countries, especially Syria and Jordan. I do not want to mention others. These policies caused these countries to refuse the democratic example that Iraq could be. They are moving their battle with America to our country. There is a very complex relationship between the terrorism and the security situation in Iraq. When these countries lost the funding and the free oil, they sent their people to Iraq to unsettle it.

Le président : Je suppose que vous parlez des Sunnites?

Mme Ahmmad : Pas seulement les Sunnites.

Mme Salman : Les Baathistes qui sont très bien financés par d'autres pays pour commettre tous ces attentats en Irak. Ils sont très riches, car ils se sont accaparés des richesses de l'Irak quand Saddam était au pouvoir.

Mme Ahmmad : Ils représentent un petit groupe d'Irakiens.

Mme Rahem : Des élections se sont tenues avec un taux de participation beaucoup plus élevé que l'on espérait, même dans les régions où la sécurité n'était pas aussi renforcée. C'est une preuve du désir de paix des Irakiens. Ils en ont assez des guerres. C'est pour cette raison que les négociations visant à choisir les membres du cabinet prennent autant de temps. Nous avons bon espoir qu'il n'y aura pas une autre guerre, mais il faut du temps pour assurer la sécurité.

Mme Abd-ul-Hussein : Je peux aussi répondre que la situation en Irak n'est pas réglée parce que l'Amérique a apporté la guerre en Irak, parce qu'il y a des extrémistes islamistes dans les deux communautés chiite et sunnite et aussi parce que les Irakiens n'utilisent pas à leur avantage leur diversité. Chaque ethnie ne se soucie que de ses intérêts.

Mme Rahem : Je suis vous prie de m'excuser, mais je ne partage pas son point de vue. Nous ne sommes pas de cet avis. Ce ne sont pas les États-Unis qui ont apporté les explosions; ce ne sont pas eux qui font exploser des bombes aujourd'hui. Ils n'ont pas apporté les terroristes en Irak. Ce sont les pays voisins qui ne nous laissent pas vivre en paix car ce n'est pas leur intérêt. Si nous vivons en paix, ils n'auront pas cet argent. Ils ne recevront pas cet argent. C'est la raison pour laquelle ils veulent que notre pays reste en guerre, afin qu'ils puissent en bénéficier. Vous connaissez tous nos voisins. Ce n'est pas l'Amérique qui nous a apporté ces terroristes.

Mme Abd-ul-Hussein : La présence des Américains sert encore de prétexte à certains extrémistes pour mener des opérations terroristes.

Le président : Il y a une divergence d'opinion.

Mme Salman : Pas une divergence, mais...

Le président : Je n'ai contre, nous sommes très intéressés.

Le sénateur Grafstein : Nous sommes habitués aux désaccords démocratiques.

Mme Salman : Je voudrais préciser que lorsque Saddam était au pouvoir, il avait une politique très curieuse d'aider les pays voisins, surtout la Syrie et la Jordanie. Je ne veux pas en mentionner d'autres. En raison de ces politiques, ces pays refusent le modèle démocratique que l'Irak pourrait être. Ils ont transféré leur conflit avec l'Amérique dans notre pays. Il y a des rapports très complexes entre le terrorisme et la sécurité en Irak. Quand ces pays n'ont plus reçu d'aide financière ni de pétrole gratuit, ils ont envoyé des gens pour créer l'instabilité en Irak.

The Chairman: I recall the beginnings of the Baathist movement in the late 1950s quite well. I think Syria is where it started. It was in Syria that there was this kind of Arab socialist movement. It was considered quite a progressive movement at the beginning. There must have been quite close relations between the Iraqi Baathists and the Syrian Baathists. It went on for a long time.

Ms. Rahem: They are the founders of the Baathist regime. It is the same regime, the same system.

Senator Andreychuk: I want to add my welcome to you to Canada and to the Senate here. I am sorry that we do not have more time to spend. Perhaps on your next visit we will have more opportunities to exchange points of view.

I know that you are working under extreme difficulties, the lack of stability, the lack of infrastructure, a whole new system, but I know that part of your reason for being here is to look at how you can strengthen women, involve them in all of the structures of your society and fight for elimination of discrimination against women. I would be interested to hear from any or all of you how you are going about that task when you have so many other things on your plate.

You are looking at the particular view of women. How are you doing this? It would be interesting to hear your perspectives on this.

Ms. Rahem: I can talk about my experience. We have been liberated since 1991. In my area we have experience of 14 years of freedom. My community is a male-dominated society. We started to think as nationalists. We were working and fighting for our freedom hand-in-hand with men, but when we got our freedom they forgot us. They started to act like men. After five years, a long battle, we realized that we had to have some kind of women's rights. We started to work to make some amendments to our law, which is called personal status law, which is derived from Sharia law. It is totally unjust to women. We have been able to make some amendments, for example, in regard to polygamy. We have changed this law in regard to honour killing, which was giving permission to men to kill their wives or sisters or accuse them of dishonouring the family without any reason.

We made amendments for these. Now there are a large number of women's groups and activists. They speak openly, and we are working to include some human rights articles in the new constitution that will be drafted very soon.

We are working for that. We have created a women's network.

Ms. Salman: With regard to the women's movement, we have been liberated for only two years in spite of all that you mentioned about the security and the critical situation that we passed through. You know that the constitution is about to be written. The women's movement in Baghdad, with the support of the women's movement in the north, is working to establish a

Le président : Je me souviens très bien du tout début du mouvement bassiste vers la fin des années 1950. Je pense qu'il a commencé en Syrie. C'était en Syrie qu'il y a eu ce mouvement socialiste arabe. Au début, il était considéré comme étant très progressiste. Les relations entre les bassistes irakiens et les bassistes syriens ont dû être très étroites. Cela a duré pas mal de temps.

Mme Rahem : Ce sont eux qui ont fondé le régime bassiste. C'est le même type de régime, le même système.

Le sénateur Andreychuk : Je veux aussi vous souhaiter la bienvenue au Canada et au Sénat. Je suis désolé que nous n'ayons pas plus de temps. Peut-être que lors de votre prochaine visite, il y aura plus de temps pour échanger des points de vue.

Je sais que vous travaillez dans des circonstances extrêmement difficiles, le manque de stabilité, le manque d'infrastructures, un système complètement nouveau, mais je sais que l'une des raisons de votre visite ici est la recherche d'un moyen pour améliorer la situation des femmes, les encourager à s'impliquer dans toutes les structures de votre société et à lutter contre la discrimination à l'égard des femmes. J'aimerais que l'une d'entre vous ou toutes nous disent de quelle façon vous comptez atteindre cet objectif alors que vous avez tellement d'autres problèmes à régler?

Vous prenez en considération le point de vue particulier des femmes. De quelle façon? Il serait intéressant d'avoir votre avis à ce sujet.

Mme Rahem : Je peux vous parler de mon expérience. Nous sommes libérés depuis 1991. De mon domaine, nous avons joui de 14 années de liberté. La société dans laquelle je vis est dominée par les hommes. Nous avons commencé à penser comme des nationalistes. Nous travaillions et combattons pour notre liberté aux côtés des hommes, mais ils nous ont oubliés lorsque à l'avènement de la liberté. Ils ont commencé à se conduire comme des hommes. Au bout de cinq ans d'une longue bataille, nous avons réalisé qu'il fallait avoir des droits pour la femme. Nous avons commencé à préparer quelques amendements pour modifier notre loi, la Loi du statut personnel qui est issue de la loi musulmane. Elle est complètement injuste à l'égard des femmes. Nous avons pu faire quelques amendements, par exemple, en ce qui concerne la polygamie. Nous avons changé cette loi en ce qui concerne les meurtres pour l'honneur. Cette loi autorisait les hommes à tuer leurs épouses ou leurs soeurs ou à les accuser d'avoir déshonoré la famille sans aucune raison.

Nous avons modifié cela. Aujourd'hui, il existe un grand nombre de groupes de femmes activistes. Elles s'expriment librement et nous oeuvrons pour inclure certains articles de droits de la personne dans la nouvelle Constitution qui sera rédigée très prochainement.

Voilà nos objectifs. Nous avons créé un réseau de femmes.

Mme Salman : En ce qui concerne le mouvement des femmes, nous avons été libérées il y a seulement deux ans en dépit de tout ce que vous avez mentionné concernant la sécurité et la situation dangereuse que nous avons vécue. Vous savez que la Constitution va être bientôt rédigée. Le mouvement des femmes à Bagdad qui est soutenu par le mouvement des femmes du nord, oeuvre à

committee to ensure that the constitution does not contain articles against women's rights. It is time for women to stand up and take their rights. If we do not stand up for our rights now, the constitution will be written without us. As you mentioned, we are moving slowly, but we are moving toward our goals.

Ms. Abd-ul-Hussein: I think we can create a bill of rights for women in my city that is derived from Islamic values of respecting women. At the same time, we must make a partition. We must not depend totally on Shari'a law, but we can incorporate Islamic practices that do not create problems in our society.

For example, if women accept polygamy in law, it will be a disaster, because this creates many economic and other problems. We must reach a compromise between Shari'a law and human rights laws.

Senator Nancy Ruth: In Canada, the Charter of Rights and Freedoms came into being in 1982. Sections 15 and 28 deal primarily with equality. In addition to getting provisions into the Constitution, it became necessary to ensure that judges were taught how to interpret the law. There was great fear in Canada that Canadian judges would follow the Americans and base their equality theory on "sameness," that is, that men and women should be treated the same. It would be amazing if men were treated the same as women, and that is not what happened. We stressed "difference," but much work was done teaching judges how to interpret the equality section of the Charter. This was done by establishing a litigation fund to finance court cases in order to stand before judges and help them interpret the law.

Is something like this happening?

Even that is not enough, because our Supreme Court in Canada is not particularly helpful right now to equality seekers, and in this Parliament there is a bill on same-sex marriage, which is the law in Canada, but it is based on being treated "the same as."

We have already started to lose the advantage women built on difference over 20 years. What are you planning to do to help with the interpretation of your constitution and how will you maintain the pressure on politicians and judges to give you what you want?

Ms. Abd-ul-Hussein: When we return to Iraq, each woman will have training in various strategies. We will make use of this training to discuss with women our new ideas for inclusion in the constitution and also to lobby the government through the ministry of women and the Iraqi network of women's non-governmental organizations. Through this we can make something good.

l'établissement d'un comité qui assurera que la Constitution ne contienne pas d'articles contre les droits de la femme. Le moment est venu pour les femmes d'agir et de réclamer leurs droits. Si nous ne défendons pas nos droits aujourd'hui, la Constitution se fera sans nous. Comme vous l'avez mentionné, nous progressons lentement, mais nous nous approchons de nos objectifs.

Mme Abd-ul-Hussein : Je crois que nous pouvons créer une déclaration des droits de la femme dans ma ville à partir des valeurs islamiques concernant le respect des femmes. Nous devons, en même temps, faire une séparation. Nous ne devons pas dépendre entièrement de la loi musulmane, mais nous pouvons incorporer des pratiques musulmanes qui ne créent pas de problèmes dans notre société.

Par exemple, si les femmes acceptent la polygamie dans la loi, ce sera un désastre, car cela crée beaucoup de problèmes économiques et aussi d'autres problèmes. Nous devons trouver un compromis entre la loi musulmane et les lois sur les droits de la personne.

Le sénateur Nancy Ruth : Au Canada, la Charte des droits et libertés a été adoptée en 1982. Les articles 15 et 28 traitent essentiellement de l'égalité. En plus d'inclure des dispositions dans la Constitution, il devint nécessaire de s'assurer que les juges aient une formation sur l'interprétation de la loi. On craignait beaucoup, au Canada, que les juges canadiens suivent l'exemple des Américains et fondent leur théorie de l'égalité sur « l'uniformité », c'est-à-dire, que les hommes et les femmes soient traités de la même façon. Ce serait bien surprenant si les hommes étaient traités de la même façon que les femmes, mais cela n'a pas eu lieu. Nous avons insisté sur le mot « différence » mais il a fallu beaucoup de travail pour enseigner aux juges comment interpréter l'article sur l'égalité dans la Charte. Cela a été fait en créant un fonds de litige pour financer des causes judiciaires afin de se présenter devant les juges et de les aider à interpréter la loi.

Avez-vous quelque chose de ce genre?

Même si ce n'est pas suffisant, car notre Cour suprême n'aide pas particulièrement ceux qui luttent pour obtenir l'égalité, et ce Parlement est saisi d'un projet de loi sur le mariage entre conjoints du même sexe, qui est la loi au Canada, mais fondé sur le traitement « de la même façon que ».

Nous avons déjà commencé à perdre les avantages acquis par les femmes dans le domaine de la différence au cours de ces vingt dernières années. Que projetez-vous pour aider l'interprétation de votre Constitution et de quelle façon allez-vous maintenir la pression sur les politiciens et les juges pour qu'ils vous donnent ce que vous voulez?

Mme Abd-ul-Hussein : Quand nous reviendrons en Irak, chaque femme recevra une formation sur diverses stratégies. Nous nous en servirons pour présenter aux femmes nos nouvelles idées concernant l'ajout de lois dans notre Constitution et aussi pour exercer des pressions sur le gouvernement par le biais du ministère des Femmes et du réseau des organisations de femmes non gouvernementales en Irak. Nous pensons, de cette façon, obtenir de bons résultats.

Ms. Salman: As I mentioned before, as a women's organization network, we are about to establish a commission to sponsor the writing of the constitution. Through this, we can lobby the government on what we want in the constitution.

Also, we have more than 100 women's organization that deal with grassroots awareness of bottom-up power. That will raise the awareness in the public to push for women's rights, especially women who are well educated and are willing to participate in local government.

We will also make use of the women members of Parliament who support women's issue. As well, the women's network will hold a conference for women members of Parliament and of local government to raise the issue of women's rights in the constitution. This is a very important issue now as the constitution is about to be written.

The Chairman: How many elected members of Parliament are women, and how many members of Parliament are there?

Ms. Rahem: We have 89 women, which represents 25 per cent. This is imposed in the code. As well, we have seven women ministers.

The Chairman: How many members of Parliament are there?

Ms. Rahem: There are 274 or 275.

The Chairman: That is interesting.

Senator Nancy Ruth: How you will protect yourselves in front of the judiciary? How will you teach them how to interpret this constitution that you will build?

Ms. Rahem: In Kurdistan, we are calling for secularism, to separate religion from state. This is the first step we must accomplish. We will then make complaints on human rights, and women's rights in particular, and on gender equality. They will misunderstand and misinterpret this. They will ask whether we want to have four husbands, just as men have the right to have four wives. We will ensure that the interpretation is right. Then we will ensure that there is training for the judges, the lawyers and every level of the community. We need a lot of training.

Senator Grafstein: This is quite interesting, refreshing and new to us in this Parliament. I do not think the information that you bring us is something we read in our daily newspapers here. I take it you all agree that there is a great thirst for democracy in Iraq?

Ms. Ahmmad: Let me tell you a short story. The situation in Kirkuk is totally different from other parts of Iraq. We are multi-ethnic and multi-religious. After they removed Saddam, it was like an explosion, and everybody wanted to beat and to kill the other. They thought this was democracy. Now the people are starting to respect each other. One time I was in a taxi. I am Kurdish. I saw the Turkomans. They have an administration and

Mme Salman : Comme je l'ai dit tout à l'heure, en tant que réseau d'organisations de femmes, nous sommes sur le point de fonder une commission qui parrainera la rédaction de la Constitution. Ainsi, nous pourrions faire pression sur le gouvernement pour ajouter ce que nous voulons dans la Constitution.

En outre, nous avons plus de 100 organisations de femmes qui travaillent à partir de la base pour accroître la sensibilisation du public à l'égard des droits de la femme, surtout des femmes instruites qui veulent participer au gouvernement local.

Nous utiliserons aussi les députés femmes qui appuient les questions concernant les femmes. De plus, le réseau des femmes organisera une conférence pour les députés femmes et les femmes qui travaillent dans les gouvernements locaux pour débattre de la question des droits de la femme dans la Constitution. C'est une question très importante aujourd'hui car la Constitution est sur le point d'être rédigée.

Le président : Combien de femmes ont été élues au Parlement et quel est le nombre de députés?

Mme Rahem : Il y a 89 femmes, soit 25 p. 100 conformément au code. En plus, il y a sept femmes ministres.

Le président : Quel est le nombre des députés?

Mme Rahem : Il y en a 274 ou 275.

Le président : C'est intéressant.

Le sénateur Nancy Ruth : De quelle façon allez-vous vous protéger devant l'appareil judiciaire? De quelle façon allez-vous les former à l'interprétation de la Constitution que vous allez élaborer?

Mme Rahem : Au Kurdistan, nous demandons la laïcité pour séparer la religion de l'État. C'est la première chose que nous devons faire. Ensuite, nous ferons des plaintes concernant les droits de la personne, ceux de la femme en particulier, et l'égalité entre les sexes. Ils ne le comprendront pas et en feront une mauvaise interprétation. Ils demanderont si nous voulons avoir quatre maris, de la même façon que les hommes ont le droit d'avoir quatre épouses. Nous ferons notre possible pour notre message soit clair. Puis, nous nous assurerons que les juges, les avocats et à tous les niveaux de la collectivité aient une formation. Nous avons besoin de beaucoup de formation.

Le sénateur Grafstein : C'est très intéressant, c'est rafraîchissant et nouveau pour nous dans ce Parlement. Je ne crois pas que l'on trouve dans nos journaux le type d'informations que vous venez de partager. Je pense que nous sommes tous d'accord pour dire qu'il y a une forte envie de démocratie en Irak.

Mme Ahmmad : Permettez-moi de vous relater une petite histoire. À Kirkuk, la situation est complètement différente de celle des autres régions de l'Irak. La société est multiethnique et multi religieuse. Quand Saddam a été déchu, il y a eu comme une explosion, tout le monde voulait se battre et s'entretuer. Ils pensaient que c'était cela la démocratie. Aujourd'hui, les gens commencent à se respecter mutuellement. J'étais une fois dans un

they fly the Turkish flag. I started to forget myself and say, "Look what they are doing." The taxi driver told me, "We must respect them." Then I was ashamed of myself. Really, I must respect who is in front of me. They have the same rights to express themselves. However I want to express myself, they have the same right. Now, I am finding that the people are learning what democracy means and they express it in respectful ways.

Senator Grafstein: Perhaps we could hear from the others. How do people in the south feel?

Ms. Ibrahim: I think an example of our democracy now is our resident is a Kurdish man. That is democracy, I think, that we could have a Kurd in some position in our government.

The Chairman: How many of you are Kurds? Two. Thank you.

Senator Grafstein: Let me move on to one of your topics. You have told us about women's participation in the elected assembly, 89 out of 270, and you have told us that seven of the 30-odd ministers are women. Can you tell us what percentage of the civil service is women, or what your goals are for women in the public service? I am asking about people who work for the government now, not people who are elected to Parliament.

Ms. Salman: I do not have the actual statistical ratio, but in the education ministry, more than 75 per cent of university teachers, lecturers and so on are women. That is because of the Iranian-Iraqi war. Most of the men went to the war and their jobs were given to women and some other people from outside Iraq. However, despite the existence of women in many of the jobs, we did not reach the higher positions, which is critical. The women got jobs, but they did not go to the top, to the positions of leadership. They stayed in the lower jobs. However, in education, I am sure that the percentage is over 70.

Senator Grafstein: What would be the percentages of women in the professions? I assume that there is a high percentage in education, so that is not an area of concern. What about the medical profession? I notice a number of you are professionals yourselves, computer experts and engineers. What percentage, for instance, of women are in engineering?

Ms. Abd-ul-Hussein: A small percentage of women are engineers because even at the college of engineering, there are Islamic laws — 50 men, 5 women. This is the discrimination in education.

Senator Grafstein: Do not despair. When I went to law school, there was one woman in my class. It was less than 1 per cent. Now, 55 per cent of the law students in Canada are women.

Tell me about women's participation in business. I know that during the Iraq-Iran war, women took over a number of businesses and acted in business.

taxi. Je suis Kurde. J'ai vu des Turkmènes. Ils ont leur propre administration et le drapeau turc flottait. Je me suis oubliée et j'ai dit: « Regardez ce qu'ils font. » Le chauffeur de taxi a répondu: « Nous devons les respecter. » J'ai eu honte de moi. Vraiment, nous devons respecter les autres. Quoi que je veuille dire, ils ont les mêmes droits. Je considère, aujourd'hui, que les gens apprennent ce que signifie la démocratie et qu'ils le montrent en respectant les autres.

Le sénateur Grafstein : Peut-être que les autres pourraient dire un mot. Quel est le sentiment des gens du sud?

Mme Ibrahim : Je pense que le fait que notre président actuel soit un Kurde est un exemple de notre démocratie. Voir un Kurde occupait un poste dans notre gouvernement est un signe de démocratie.

Le président : Combien parmi vous sont Kurdes? Deux. Merci.

Le sénateur Grafstein : Permettez-moi de passer à un de vos sujets. Vous avez parlé de la participation des femmes dans l'assemblée élue, 89 sur 210, et vous nous avez dit que parmi les 30 ministres, sept sont des femmes. Quel est le pourcentage de femmes dans la fonction publique ou quel est le pourcentage de femmes dans la fonction publique que vous voulez atteindre? Je parle des femmes qui travaillent pour le gouvernement, pas celles élues au Parlement.

Mme Salman : Je n'ai pas les statistiques, mais au ministère de l'Éducation, plus de 75 p. 100 des enseignants à l'université, des conférenciers et ainsi de suite sont des femmes. Cela est dû à la guerre entre l'Iran et l'Irak. La plupart des hommes sont allés faire la guerre et leurs postes ont été occupés par des femmes et des personnes venant d'autres pays. Cependant, malgré que les femmes occupent tellement d'emplois, elles n'occupent pas les postes les plus hiérarchiquement élevés. Il est important de le noter. Les femmes travaillaient, mais elles n'occupaient pas les postes de direction. On les gardait aux postes au bas de l'échelle. Toutefois, dans l'enseignement, je suis sûre qu'il y a plus de 70 p. 100 de femmes.

Le sénateur Grafstein : Quels sont les pourcentages des femmes dans les professions? Le pourcentage est élevé dans l'enseignement, donc c'est un secteur où il n'y a pas de problèmes. Qu'en est-il de la profession médicale? J'ai remarqué qu'il y a parmi vous des professionnelles, des informaticiennes et des ingénieures. Par exemple, quel est le pourcentage de femmes dans l'ingénierie?

Mme Abd-ul-Hussein : Un petit pourcentage, car même à l'école d'ingénieurs, les lois musulmanes sont appliquées — 50 hommes, 5 femmes. C'est de la discrimination dans l'enseignement.

Le sénateur Grafstein : Ne perdez pas espoir. Quand j'étudiais le droit, il y avait une femme dans ma classe. Cela faisait moins de 1 p. 100. Aujourd'hui, 55 p. 100 des étudiants en droit au Canada sont des femmes.

Dites-nous un mot sur la participation des femmes dans les affaires. Je sais que pendant la guerre entre l'Irak et l'Iran, les femmes ont dirigé un certain nombre d'entreprises et ont fait des affaires.

Ms. Salman: I can tell you that it is a very low percentage, perhaps 1 per cent, because we do not have many jobs or businesses occupied by women. They are very simple jobs that are occupied by women. It is very small.

Senator Prud'homme: Welcome again. I had an opportunity to have an exchange with you earlier today. I offer the same warm welcome to you for your courage and dedication. I am one of those who truly count on women to bring a breath of fresh air.

When I went to Pakistan, the day I arrived to meet Mr. Musharraf he had been expelled from the Commonwealth, so I hung around the streets and I found a woman looking after 2 to 3 million Afghani refugees. They did not receive a penny from the West at that time. Who looked after these refugees? It was women. Two of those who were helping became ministers.

In your discovery of the future you must pay attention to the past, and of course, we know about the atrocities that we are talking about today. You know how much I encourage you to share power. That is Canada. If I were to be excluded from power in Canada as a nationalist, a French Canadian from Quebec, a federalist, I would fight. Since we are not all the same, we have to share. We are all together around the table. If you look around, we are all different.

Is there some knowledge of how these atrocities in Iraq today came to be? It is too easy to point out this one and that one and, especially, say Saddam Hussein became a monster, but when I went there before and after the Iran war, he was not a monster to the West. He was well armed, well provided with everything, and suddenly it seems that we in the West forgot about all that. Is that also part of your reflection, or do you just zero in on actual difficulties and how to cope in the future?

Ms. Salman: I think the West created Saddam Hussein during the Iraqi-Iranian war just for their benefit. During this period of the Iranian-Iraqi war that you mentioned, because he was backed by the West, he took the men to the war and also provided the opportunity for women to participate in education. He did something for women and for the people of Iraq during this period.

After that, after the attacking of Kuwait and the revolution in the south and the north, he became the country's leader because the West liberated the north and gave him the power in the south. They did this for the same reasons that they backed him during the Iraqi-Iranian war, because the south had the majority of Shiites and the religious groups and so on. I think Saddam became the leader because he killed his people for the sake of the West. Then the West just decided that his role in the play was finished and he must leave.

This is just a personal view. This is my reflection.

The Chairman: That is one point.

Mme Salman : Il y en a très peu, peut-être 1 p. 100, car nous n'avons pas beaucoup d'emplois pour les femmes ou d'entreprises dirigées par des femmes. Les femmes ont des emplois très simples. C'est un très faible pourcentage.

Le sénateur Prud'homme : Je vous souhaite une nouvelle fois la bienvenue. J'ai eu l'occasion de vous parler plus tôt aujourd'hui, je salue votre courage et votre dévouement. Je fais partie de ceux qui comptent vraiment sur les femmes pour apporter quelque chose de nouveau.

Lorsque je suis allé au Pakistan, je suis arrivé le jour où M. Musharraf a été renvoyé du Commonwealth alors que je devais le rencontrer. Je me suis donc promené et j'ai rencontré une femme qui s'occupait de deux ou trois millions de réfugiés afghans. À cette époque, ils ne recevaient aucune aide financière des pays occidentaux. Qui s'occupait de ces réfugiés? C'était des femmes. Deux d'entre elles sont devenues ministres.

Alors que vous construisez l'avenir, vous devez tenir compte du passé et, bien sûr, nous sommes au courant des atrocités dont nous parlons aujourd'hui. Vous savez combien je vous encourage à partager le pouvoir. Nous sommes au Canada, si j'étais exclu du pouvoir au Canada en tant que nationaliste, en tant que Canadien français du Québec, en tant que fédéraliste, je lutterais. Étant donné que nous ne sommes pas tous pareils, nous devons partager. Nous sommes assis autour de la table. Regardez-nous, vous voyez que nous sommes tous différents.

Savons-nous aujourd'hui pourquoi ces atrocités ont eu lieu en Irak? Il est très facile de blâmer une personne ou une autre, et surtout, de dire que Saddam Hussein est devenu un monstre, mais quand j'étais là-bas et après la guerre de l'Iran, l'Ouest ne le considérait pas comme un monstre. Il était bien armé et bien approvisionné. D'un seul coup, on dirait que l'Ouest a oublié tout cela. Est-ce que vous y pensez aussi ou ne vous concentrez-vous que sur les difficultés présentes et la façon d'affronter l'avenir?

Mme Salman : Je crois que l'Ouest a créé Saddam Hussein pendant la guerre entre l'Irak et l'Iran seulement pour ses intérêts. Pendant la guerre entre l'Iran et l'Irak que vous avez mentionnée, il était soutenu par l'Ouest, il a envoyé les hommes à la guerre et aussi a donné l'occasion aux femmes de participer à l'enseignement. Il a fait quelque chose pour les femmes et pour le peuple irakien au cours de cette période.

Puis, après l'invasion du Koweït et la révolution au sud et au nord, il est devenu le dirigeant du pays, car l'Ouest a libéré le nord et lui a donné le pouvoir dans le sud. Les pays occidentaux ont fait cela pour les mêmes raisons pour lesquelles ils l'avaient soutenu au cours de la guerre entre l'Irak et l'Iran, car au sud, la majorité était Chiite, il y avait des groupes religieux, et cetera. Je crois que Saddam est devenu le leader, car il a tué son peuple pour les intérêts de l'Ouest. Puis, l'Ouest a simplement décidé qu'il n'avait plus de rôle à jouer et qu'il devait disparaître.

C'est seulement mon point de vue personnel. C'est ce que je pense.

Le président : C'est un avis.

Ms. Rahem: I want to say that Saddam had always been there. He was not created from nothing. From the very beginning, when he came to power, he was a monster, but the West did not want to see him.

He started his destruction of the border villages in Kurdistan in the 1970s, and then he started the war between Iraq and Iran. When they felt that he was dangerous to their states also, that is when they took action against him. Otherwise, he had ordered chemical bombardments in 1988, he invaded Kuwait, and before that, he destroyed 4,500 villages in my province. He had been there always.

Ms. Ahmmad: I have the same opinion. I want to add that we tried many times to remove Saddam, but it was very difficult for us. In 1991, there was an uprising all over Iraq, from the south to the north. We liberated many parts of Iraq, but only for a few days, especially in Kirkuk, where it was just 10 days. When Saddam returned, he killed thousands and thousands of the people. I witnessed it. I lost three of my family and I was shot twice; we lost everything at that time.

Senator Di Nino: It is certainly an interesting group of witnesses and it brings a different perspective to our study on Africa.

We have been looking at the issue of Africa, and I bring that up for a particular reason. During the deliberations, we heard regularly from witnesses, both Africans and non-Africans, NGOs and government agencies that they are looking to the women of Africa to continue to build the civil society that they want.

I would imagine, particularly after meeting you ladies here today, that that may be also an initiative in Iraq. I was wondering if you represent, in effect, a movement in Iraq that is looking to the women of Iraq to help build a civil society in that country. Is this happening there now?

Ms. Abd-ul-Hussein: Yes, it is true, because women are not only in the civil society. Women started to have responsibility for their livelihoods since the embargo. Previously, we started building our country. You can see that in a family of a few members; this family cannot live without all its members working, especially women.

Just a few days after Saddam's fall, civil society and non-governmental organizations were established in my city among men, men and women, and also women themselves. The women's organizations were established by the international organizations that entered Iraq, and also by the political parties, independent women's groups and religious institutions. Each entity wanted women's groups to support them.

Mme Rahem : Je veux dire que Saddam a toujours été là. Il n'a pas été créé à partir de rien. Dès le départ, quand il a pris le pouvoir, il était un monstre, mais l'Ouest ne voulait pas voir cela.

Il a commencé par détruire les villages frontaliers au Kurdistan dans les années 1970, puis il a commencé la guerre entre l'Irak et l'Iran. Quand ils ont jugé qu'il représentait aussi un danger pour leurs propres pays, ils ont pris des mesures contre lui. Autrement, il avait ordonné les bombardements chimiques en 1988, il avait envahi le Koweït, et avant cela, il avait détruit 4 500 villages dans ma province. Il a toujours été là.

Mme Ahmmad : Je suis d'accord. Je veux ajouter que nous avons essayé plusieurs fois d'éliminer Saddam, mais c'était très difficile. En 1991, il y a eu un soulèvement dans tout le pays, du sud ou nord. Nous avons libéré beaucoup de régions de l'Irak, mais seulement pour quelques jours, surtout dans la province de Kirkuk, où cela n'a duré que 10 jours. Quand Saddam est revenu, il a tué des milliers et des milliers de gens. J'en ai été témoin. J'ai perdu trois membres de ma famille et on m'a tiré dessus à deux reprises; nous avons tout perdu à cette époque.

Le sénateur Di Nino : Vous êtes certainement un groupe intéressant de témoins et cela ouvre une perspective différente dans notre étude sur l'Afrique.

Nous avons examiné la situation en Afrique, et cela m'amène à vous poser une question très précise. Au cours de ces délibérations, nous avons entendu souvent les témoins, Africains ou non, représentant les ONG et des agences gouvernementales, nous dire qu'ils s'attendaient à ce que les femmes africaines continuent de travailler à bâtir la société civile recherchée.

J'ai l'impression, particulièrement à la lumière de notre rencontre de ce matin, que les mêmes objectifs sont visés en Irak. Je me demandais si vous ne représentiez pas en fait un mouvement qui a cours en Irak pour amener les Irakiennes à contribuer à la mise en place de la société civile. Est-ce que c'est ce qui se produit actuellement?

Mme Abd-ul-Hussein : Oui, c'est vrai, parce que les femmes ne sont pas seulement dans la société civile. Depuis l'embargo, les femmes ont commencé à assumer la responsabilité de leur subsistance. Auparavant, nous avions amorcé la reconstruction de notre pays. Il faut constater qu'une famille ne comptant que peu de membres ne peut pas survivre sans le travail de tous, et des femmes tout particulièrement.

Quelques jours à peine après la chute de Saddam, des organisations de la société civile et des organisations non gouvernementales ont été établies dans ma ville; elles regroupent des hommes, des hommes et des femmes, et aussi des femmes seulement. Les organisations de femmes ont été créées par des organismes internationaux venus en Irak ainsi que par les partis politiques, les groupes autonomes de femmes et les institutions religieuses. Chaque entité voulait compter sur l'appui de groupes de femmes.

Ms. Rahem: Women being the first victims of wars, you can guarantee, and I can assure you that they are the first ones who want to rebuild Iraq and to live in peace. There are many women's groups. They are working hard to create civil society organizations, and there is another factor. The ratio of women to men is seven to one, so they are more than half of the community. They have a duty, and there are campaigns for raising awareness so this will all help. They want it; there is this ambition in their hearts to live in peace.

Ms. Ibrahim: All women now want to participate in non-government organizations; they want to raise their awareness and know their rights. When the election came about, all women went and voted. For example, my mother and I, when the morning came, were the first persons to go and vote. I saw in our neighbourhood all the women went before the men.

Senator Di Nino: I should acknowledge that I think the world looked at Iraq during those elections with amazement. Certainly I can probably speak for everyone here when I say that we were pleasantly surprised at the turnout and the fact that so many Iraqis participated in the process, which was, in some circles at least, not expected. Congratulations to all of you.

I have another question related to my first question. Is there a united movement in Iraq of women from all backgrounds to work together to achieve these objectives of leading, of helping to rebuild and to create this new civil society? Is there a united movement, or are there frictions between the different sectors of the society?

Ms. Rahem: There are movements. There is networking among all Iraqis. I know about one network that includes many civil organizations throughout Iraq, from the north to the south. Also in my area, in Kurdistan, there are two or three networks among the women's organizations. There is an ambition to work together. Even with those different points of view, we are looking forward, and we are optimistic about it.

Ms. Salman: I am sure that it is not one united movement in Iraq. Rather, it is many small united organizations. In Baghdad, we have an Iraqi network that is comprised of more than 88 organizations. It is well known to and respected by the government. The organization mentioned by Ms. Rahem will take the responsibility of leading the women's movement from the middle and the south and transferring the point of view of women to the government. That is a large responsibility for them to take on.

Senator Mahovlich: Welcome to Canada. You came to the right place. In the year 2000, Canada was the number one democracy in the world; so we set the example here. You should take a close look at our government. Almost 50 per cent of senators are

Mme Rahem : Les femmes étant les principales victimes des guerres, je peux vous assurer qu'elles sont les premières à vouloir reconstruire l'Irak et vivre en paix. Il existe de nombreux groupes de femmes. Elles redoublent d'efforts pour mettre sur pied les organisations de la société civile. Un autre facteur est aussi à considérer. Le ratio femmes-hommes est d'environ sept pour un, ce qui fait qu'elles représentent plus de la moitié de la communauté. Elles ont un rôle à jouer et des campagnes sont mises en œuvre pour les sensibiliser à cet égard, ce qui devrait également aider. Elles veulent vivre en paix et elles nourrissent cette ambition dans le fond de leur cœur.

Mme Ibrahim : Toutes les femmes veulent maintenant jouer un rôle au sein des organisations non gouvernementales; elles veulent être mieux renseignées et mieux connaître leurs droits. Lorsque les élections ont été tenues, toutes les femmes ont voté. Par exemple, ma mère et moi avons été ce matin-là les premières à sortir pour aller voter. J'ai pu voir dans mon voisinage que toutes les femmes y sont allées avant les hommes.

Le sénateur Di Nino : Je dois vous avouer que le reste de la planète a tourné des yeux stupéfaits vers l'Irak lors de ces élections. Je peux certes me faire le porte-parole de tous les sénateurs ici présents pour vous dire que nous avons été agréablement surpris du taux de participation au scrutin et à l'ensemble du processus, ce qui, dans certains cercles du moins, n'était pas attendu. Vous avez droit à toutes nos félicitations.

J'ai une autre question qui fait suite à ma première. Existe-t-il en Irak un mouvement coordonné des femmes de toutes origines pour travailler ensemble à l'atteinte de ces objectifs de leadership, de contribution à la reconstruction du pays et de création de cette nouvelle société civile? Y a-t-il un mouvement coordonné ou subsiste-t-il des frictions entre les différents segments de la société?

Mme Rahem : Il y a différents mouvements. Il y a des réseaux qui se tissent dans tout l'Irak. Je sais que l'un de ces réseaux regroupe de nombreuses organisations civiles de tout le pays, du nord jusqu'au sud. De plus, dans ma région, le Kurdistan, il y a deux ou trois réseaux regroupant les organisations de femmes. Il existe une volonté de travailler ensemble. Même si les points de vue peuvent diverger, nous regardons vers l'avant et nous sommes optimistes.

Mme Salman : Je suis persuadée qu'il n'y a pas un seul mouvement pour tout l'Irak. Ce sont plutôt de nombreuses petites organisations qui se sont constituées. À Baghdad, il y a un réseau irakien qui regroupe plus de 88 organisations. Il est bien connu et respecté par le gouvernement. L'organisation mentionnée par Mme Rahem sera chargée de diriger le mouvement féminin dans le centre et dans le sud du pays et de transmettre le point de vue des femmes au gouvernement. Il s'agit d'une responsabilité très considérable pour cette organisation.

Le sénateur Mahovlich : Bienvenue au Canada. Vous êtes venues au bon endroit. En 2000, le Canada s'est classé au premier rang parmi les démocraties du monde; alors, on peut dire que nous donnons l'exemple. Vous devriez examiner de près le

women; and senators are appointed. There is a nice balance. I think you will learn a great deal here.

You mentioned America. Who created Osama bin Laden?

Ms. Ahmmad: America.

The Chairman: There you go; at least he is not an Iraqi.

Ms. Abd-ul-Hussein: Osama bin Laden is Islamic, but all his activities are against the real Islam; he is an extremist. All Muslims reject bin Laden, who was created neither by America nor by Islam. I do not know who created him, but he is not 100 per cent Islamic.

Senator Mahovlich: Will we ever eliminate terrorism as long as Osama bin Laden is free? Can there be an end to terrorism?

Ms. Abd-ul-Hussein: If we have a stable government and good security, then there will be no Osama bin Laden in Iraq. When Iraqis see any terrorism operations, they will search for the stranger. We have the sense that we will not let any terrorists live among us, provided we have one united, stable Iraqi government.

Senator Mahovlich: Once you have that stable government, will America leave Iraq?

Ms. Abd-ul-Hussein: I believe that will be so. Our government chooses peace with America, not to fight America. We must take that path and be patient until they leave. If they do not leave, then perhaps you will see a third world war.

The Chairman: That sums it up.

Ms. Rahem: I want to say that Osama bin Laden is a person who represents a symbol. We have many Osama bin Ladens in the neighbouring countries of Iraq. If we are able to maintain peace and security and make them understand that this is not their country and that they should leave us in peace, then we will no longer have the Osama bin Laden symbol.

The Chairman: I understand that.

Senator Corbin: I have a brief preamble. You have elected a transitional government and things are moving along slowly. Eventually, Parliament will pass new laws and adapt old laws. Currently, you have a military occupier running many areas; you have a transitional civil government; and you have religious law that is extremely important to some groups and some regions. Under what legal system is the country operating? Before, you had Saddam Hussein's pronouncements on how things had to be. Is there still a semblance of a legal regime in the country or has everything been broken? How is the country run now?

fonctionnement de notre gouvernement. Près de 50 p. 100 de nos sénateurs sont des femmes; et les sénateurs sont nommés. C'est là un bel équilibre. Je crois que vous apprendrez beaucoup de choses parmi nous.

Vous avez parlé des États-Unis. Qui a créé le phénomène Oussama ben Laden?

Mme Ahmmad : Les États-Unis.

Le président : Et voilà; au moins il n'est pas Irakien.

Mme Abd-ul-Hussein : Oussama ben Laden est islamiste, mais toutes ses activités vont à l'encontre du vrai islam; c'est un extrémiste. Tous les musulmans rejettent ben Laden, qui n'a été créé ni par les Américains ni par l'islam. Je ne sais pas exactement qui l'a créé, mais il n'est pas à 100 p. 100 islamiste.

Le sénateur Mahovlich : Pourrions-nous jamais éradiquer le terrorisme si Oussama ben Laden reste libre? Peut-on mettre fin au terrorisme?

Mme Abd-ul-Hussein : Si nous avons un gouvernement stable et de bonnes mesures de sécurité, alors il n'y aura pas d'Oussama ben Laden en Irak. Si les Irakiens sont témoins d'activités terroristes, ils vont chercher l'étranger qui en est responsable. Nous avons l'impression que nous ne laisserons pas les terroristes vivre parmi nous, pour autant que nous puissions compter sur un gouvernement irakien stable et uni.

Le sénateur Mahovlich : Une fois que vous aurez un gouvernement stable, est-ce que les Américains vont quitter l'Irak?

Mme Abd-ul-Hussein : Je crois que oui. Notre gouvernement veut vivre en paix avec les États-Unis, et non les combattre. Nous devons poursuivre dans cette voie et nous montrer patients jusqu'à ce qu'ils partent. S'ils ne partent pas, peut-être aurez-vous droit à une troisième guerre mondiale.

Le président : Voilà qui résume bien la situation.

Mme Rahem : Je veux seulement dire que Oussama ben Laden est une personne qui représente un symbole. Il y a de nombreux Oussama ben Laden dans les pays avoisinant l'Irak. Si nous sommes en mesure d'assurer le maintien de la paix et de la sécurité et de leur faire comprendre que ce n'est pas leur pays et qu'ils devraient nous laisser en paix, alors nous serons débarrassés du symbole Oussama ben Laden.

Le président : Je comprends cela.

Le sénateur Corbin : J'ai un bref préambule. Vous avez élu un gouvernement transitoire et les choses se déroulent lentement. Votre parlement devrait en venir à adopter de nouvelles lois et à adapter les anciennes. Il y a actuellement un occupant militaire qui contrôle différents secteurs; vous avez un gouvernement civil transitoire; et vous avez une doctrine religieuse qui est extrêmement importante pour certains groupes et dans certaines régions. Quel est le système judiciaire en vigueur dans votre pays? Auparavant, c'était Saddam Hussein qui décidait de quelle façon les choses allaient se passer. Y a-t-il encore un semblant de régime judiciaire dans votre pays ou est-ce que tout cela s'est effondré? Comment le pays est-il administré actuellement?

Ms. Rahem: It is temporary and we are living in a transitional time. We are looking forward to creating a model of federalism, and that is why we are here. Yesterday and today, we looked at models of federal systems that could work in Iraq. We also looked at the U.K. model. We are optimistic that we can create a similar system in Iraq.

Senator Corbin: Is it chaos now?

Ms. Rahem: No. In the north there is proper security and government. However, in the middle and southern regions of Iraq there is some chaos because of these extremists. However, there is hope for this new Iraqi government. It is still in transition, but we are all working hard to share the powers and to create a federal system.

Ms. Salman: Regarding your question, since the fall of Saddam's regime we have had transitional law that was written by the government council. It provides the basis for laws that run all of Iraq. As well, we have the previous law that was written by Saddam Hussein's regime in respect of the management of the legal situation in Iraq, which we are following up. The old law and the transitional law will provide the basis for the writing of the new constitution. Does that answer your question?

Senator Corbin: Yes, thank you.

The Chairman: It is important to emphasize that the election has resulted in a constituent assembly that will write the constitution for Iraq. Is that correct? They have not written it yet but are in the process of doing so.

Ms. Salman: That is correct. The transition law was written and issued by the government council and we will use that as a basis for the new constitution.

Ms. Rahem: We had a special law after the fall of Saddam — it is also called transitional law. Everything is transitional now.

The Chairman: On behalf of the members of the committee, I thank you for the lively and interesting session.

It is important to point out that Iraq has great variations, from the Kurdish areas in the north to the great city of Baghdad, with its complex society. How many people live in Baghdad?

Ms. Salman: I live in Baghdad.

The Chairman: How many people in total live in Baghdad?

Ms. Salman: There are approximately 6 million people.

The Chairman: Baghdad is a city of 6 million people with all of the complexities that that obviously gives rise to.

The committee continued in camera.

Mme Rahem : La situation est temporaire car nous vivons une période de transition. Nous souhaitons instaurer un modèle de fédéralisme et c'est d'ailleurs la raison de notre présence ici. Hier et aujourd'hui, nous avons examiné différents modèles de systèmes fédéraux qui pourraient fonctionner en Irak. Nous avons aussi étudié le modèle du Royaume-Uni. Nous avons bon espoir de pouvoir créer un système semblable en Irak.

Le sénateur Corbin : Est-ce le chaos actuellement?

Mme Rahem : Non. Dans le nord, les mesures de sécurité sont en place et le gouvernement fait son travail. Cependant, dans les régions du centre et du sud de l'Irak, il y a un certain chaos en raison des extrémistes. Mais il y a toutefois de l'espoir pour le nouveau gouvernement irakien. Il est toujours en transition, mais nous mettons tous les bouchées doubles pour le partage des pouvoirs et la création d'un système fédéral.

Mme Salman : Pour répondre à votre question, depuis la chute du régime de Saddam, nous avons une loi transitoire qui a été rédigée par le conseil du gouvernement. Elle forme la base des lois qui régissent l'ensemble de l'Irak. Nous suivons également l'ancienne loi rédigée par le régime de Saddam Hussein pour ce qui est de la gestion de la question judiciaire en Irak. L'ancienne loi et la loi transitoire formeront la base pour la rédaction de notre nouvelle constitution. Est-ce que cela répond à votre question?

Le sénateur Corbin : Oui, merci.

Le président : Il est important de souligner que l'élection a permis de former une assemblée constituante qui rédigera la constitution de l'Irak. Est-ce exact? Cela n'a pas encore été fait, mais le processus est en marche.

Mme Salman : C'est exact. La loi transitoire a été rédigée et promulguée par le conseil du gouvernement et nous nous en servons comme fondement pour la nouvelle constitution.

Mme Rahem : Il y a aussi eu une loi spéciale après la chute de Saddam; elle a également été appelée loi transitoire. Tout est transitoire actuellement.

Le président : Au nom de tous les membres du comité, je tiens à vous remercier pour votre dynamisme et vos témoignages fort intéressants.

Il est important de signaler que l'Irak est un pays marqué par d'importantes variations, des régions kurdes du nord jusqu'à la grande ville de Bagdad qui constitue une société complexe. Combien de personnes vivent à Bagdad?

Mme Salman : Je vis à Bagdad.

Le président : Mais combien de personnes au total vivent à Bagdad?

Mme Salman : Il y a environ six millions d'habitants.

Le président : Bagdad est une ville de six millions d'habitants avec toutes les complexités qui s'ensuivent bien évidemment.

La séance se poursuit à huis clos.

OTTAWA, Wednesday, May 4, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 4:10 p.m. to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; and Canadian foreign policy as it relates to Africa.

Senator Peter A. Stollery (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, I call the meeting to order. I wish to point out that the committee is continuing its examination of the development and security challenges facing Africa, the response of the international community to enhance that continent's development and political stability, and Canadian foreign policy as it relates to Africa.

[*Translation*]

We will be hearing today about the present situation in Sudan, as described by Ms. Asha El-Karib. Ms. El-Karib is in Canada for the 30th anniversary of Inter Pares. I wish to thank that organization and Ms. Anna Paskal for their precious cooperation.

[*English*]

I might add that Inter Pares has provided the committee with other witnesses, which have been extremely enriching for the committee.

Ms. El-Karib is Director and Co-founder of the Gender Centre for Research and Training, as well as the Sudan Program Manager of ACORD, the Agency for Co-operation in Research and Development. She is engaged in research and policy development on issues of priority to women such as health, equality, and civil rights.

Welcome to the Senate of Canada. Nowhere in my information does it tell me where you have come from. Are you based in Khartoum? I am assuming that that is the case. Please proceed, Ms. El-Karib.

Ms. Asha El-Karib, Director and Program Manager, Gender Centre for Research and Training and ACORD (Agency for Co-operation in Research and Development), Sudan: Honourable senators, I would like first to take this opportunity to thank you very much for giving me the chance to talk about my country and to talk about the movement of the Sudanese women in particular. I find that very encouraging and I am delighted to have this opportunity.

I would like to talk a bit about the Sudan generally and then go into detail about the situation of women and the challenges we face and what we expect from the international community and from Canada in particular. I hope I will do that in 10 minutes.

OTTAWA, le mercredi 4 mai 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 16 h 10 pour étudier les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique, la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent, et la politique étrangère du Canada envers l'Afrique.

Le sénateur Peter A. Stollery (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Honorables sénateurs, la séance est ouverte. Je vous signale que le comité poursuit son étude des défis auxquels l'Afrique fait face en matière de développement et de sécurité, la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent, et la politique étrangère du Canada envers l'Afrique.

[*Français*]

La séance d'aujourd'hui sera consacrée à la situation actuelle au Soudan, telle qu'elle nous sera décrite par Mme Asha El-Karib. Mme El-Karib est au Canada dans le cadre du 30^e anniversaire d'Inter Pares. Je tiens à remercier cette organisation et Mme Anna Paskal pour leur précieuse collaboration.

[*Traduction*]

J'ajoute qu'Inter Pares nous a déjà envoyé d'autres témoins, dont la contribution a été extrêmement enrichissante pour le comité.

Mme El-Karib est directrice et cofondatrice du Gender Centre for Research and Training, et gestionnaire du projet Soudan à l'Association de coopération et de recherche pour le développement, l'ACORD. Elle effectue de la recherche et élabore des politiques sur les questions intéressant les femmes en priorité, par exemple la santé, l'égalité et les droits civiques.

Bienvenue au Sénat du Canada. Dans la documentation que j'ai sous les yeux, je ne vois nulle part d'où vous venez. Travaillez-vous à Khartoum? Je présume que oui. Veuillez commencer, madame El-Karib.

Mme Asha El-Karib, directrice et gestionnaire de projet, Gender Centre for Research and Training et ACORD (Association de coopération en recherche et développement), Soudan : Honorables sénateurs, je tiens d'abord à vous remercier sincèrement de me donner l'occasion de parler de mon pays, et plus particulièrement du mouvement des femmes du Soudan. Je trouve cela très encourageant et je suis ravie de votre invitation.

Je voudrais d'abord vous parler un peu du Soudan en général, après quoi j'aborderai plus en détail la situation des femmes et les défis que nous avons à relever, ainsi que ce que nous attendons de la communauté internationale et en particulier du Canada. J'espère avoir assez de dix minutes.

The Sudan is the largest country in Africa with an area of around 2.5 million square kilometres and a population of 32 million people. The country is surrounded by nine countries from the northwest and the south and the Red Sea from the east. The location of the Sudan at the crossroads in Africa has played a vital role in the country's history and in its current situation. Sudan will continue to play that role in the future.

Sudan enjoys enormous diversity. The climate ranges from a rainless, dry desert in the far north of the country to a wet, densely covered green in the south. There is diversity also in the resource base; we have a vast area of arable land, grazing pastures, rivers, wetlands, mountains, wildlife, forests, oil and minerals. There is diversity in the languages we speak, with more than 400 dialects throughout the country. We have four or five main ethnic groups but also hundreds of different tribes. We have Islam, Christianity and other local religions. Despite this rich diversity, the poverty level exceeds 90 per cent. The impoverishment process has been aggravated over the last two decades through the adoption of the structural adjustment programs, continuous privatization and, of course, the militarization of the economy.

Colonized by the British through a condominium rule with the Egyptians, the Sudan got its independence in 1956 through a bloodless civil struggle. Since then, the country has been caught in a vicious cycle of short-lived democratically elected governments for two or three years followed by a rather long military totalitarian dictatorship; the latest of these is the current regime which has been in place since 1989.

Before the dawn of independence in 1955, the country went through the longest ever civil strife in the recent history between the north and south. We lost more than two million lives because of that struggle. There was also a huge displacement of people; probably we have the largest number of internally displaced people in the world, around 4 million people. There are about half a million refugees living in the diaspora. The war also caused irreversible damage to the environment and the infrastructure and a lack of trust between the peoples of Sudan. Through serious and enormous efforts by the Sudanese and the international community, including Canada — Canada's role was significant and very much appreciated by the Sudanese — a peace agreement was reached early this year, ending the killing and hopefully paving the road for peace and development in Sudan.

However, another conflict erupted in Darfur in western Sudan, causing yet more damage. Two million people from Darfur are now displaced; there are some 200,000 refugees. We do not have a clear figure for how many people died from the war in Darfur, but it is quite a significant number.

There are also signs of potential conflict in other parts of the country. Those signs are serious and should be monitored. This is general information about the Sudan.

Le Soudan est le plus grand pays d'Afrique, avec une superficie de 2,5 millions de kilomètres carrés et une population de 32 millions d'habitants. Il est entouré de neuf pays, au nord-ouest et au sud, et bordé par la mer Rouge à l'est. Sa situation, à un carrefour de l'Afrique, a joué un rôle important dans l'histoire de ce pays, comme c'est le cas encore aujourd'hui et comme cela le sera à l'avenir.

Le Soudan est un pays des plus diversifiés, que ce soit sur le plan du climat — désertique dans l'extrême nord, humide et luxuriant au sud — ou des ressources : nous avons de vastes zones de terres arables, des pâturages, des rivières, des milieux humides, des montagnes, des animaux sauvages, des forêts, du pétrole et des ressources minérales. Il y a aussi une grande diversité dans les langues que nous parlons, avec plus de 400 dialectes pour l'ensemble du pays. Notre population compte quatre ou cinq groupes ethniques principaux, mais aussi des centaines de tribus différentes. Nous avons des musulmans, des chrétiens et des adeptes d'autres religions locales. En dépit de cette riche diversité, le taux de pauvreté dépasse les 90 p. 100. L'appauvrissement a été encore aggravé depuis deux décennies par l'adoption de programmes d'ajustement structurel, la privatisation et, évidemment, la militarisation de l'économie.

Le Soudan a été colonisé par les Britanniques, sous un régime de condominium avec les Égyptiens. Il a accédé à l'indépendance en 1956 à la suite de luttes civiles menées sans effusion de sang. Depuis, le pays est pris dans un cercle vicieux de gouvernements éphémères démocratiquement élus, qui ne durent que deux ou trois ans, et d'assez longues dictatures militaires; celle qui est en place actuellement a été instaurée en 1989.

Depuis la veille de l'indépendance, en 1955, le pays connaît la plus longue guerre civile de l'histoire récente. Le conflit qui sévit entre le Nord et le Sud a causé près de deux millions de pertes de vies. Il a aussi entraîné des déplacements de populations massifs; nous avons environ quatre millions de personnes déplacées à l'intérieur du pays, ce qui nous place probablement au premier rang au monde à ce chapitre. Et il y a environ un demi-million de réfugiés dans la diaspora. La guerre a aussi causé des dommages irréversibles à l'environnement et à l'infrastructure, et a créé un climat de méfiance entre les peuples du Soudan. Des efforts soutenus des Soudanais et de la communauté internationale, dont le Canada — qui a joué un rôle important et très apprécié des Soudanais —, ont permis de conclure en début d'année un accord de paix qui a mis fin au massacre et — du moins, nous l'espérons — ouvert la voie à l'instauration de la paix et au développement du Soudan.

Un autre conflit a toutefois éclaté au Darfour, dans l'ouest du Soudan; il a causé encore plus de dommages, et fait environ 200 000 réfugiés et deux millions de personnes déplacées. Nous ne savons pas exactement combien la guerre au Darfour a fait de victimes, mais elles sont très nombreuses.

Il y a aussi des signes de conflits possibles dans d'autres parties du pays. Ces signes sont sérieux, et il faut les surveiller de près. Voilà pour l'information générale que je voulais vous communiquer au sujet du Soudan.

I will turn now to the democratic movement of women in Sudan, our challenges and our strategies.

The Sudanese women's movement has a history that dates back to the 1940s when women started to organize, mainly around social issues but also contributing to the struggle against independence. By 1952, a powerful Sudanese women's union was established and the fight for women's rights took shape with the focus on women's political rights. By the early 1960s, Sudanese women enjoyed the right to vote and the right to be elected, which was at that time a precedent in Africa and in the Arab world. By 1965, we had a woman elected in Parliament through a free election. More rights were subsequently gained, such as equal pay for equal work and rights to pension, maternity leave and so on.

However, a setback and retreat started in the late 1970s. It gained momentum in 1983 and escalated until 1989. The Sudanese women's union was dismantled, as were all women's organizations. In fact, all civil society organizations, trade unions, and political parties were banned. Under cover of what was called public interest, women were removed from their jobs. Employment of women in certain areas stopped and the physical movement of women was restricted. Women activists and politicians were detained, harassed and sometimes tortured.

Despite that, the democratic women's movement started to reorganize and to reactivate itself as of the mid-1990s. Creatively, and keeping a low profile at the beginning, women's groups emerged at all levels working on issues of poverty alleviation, women's cooperatives and so on. Later, women's advocacy groups started also to formulate research and advocacy organizations such as the gender centre, women's networks, women's peace groups and women's solidarity groups. The first movement that actually worked in an organized way for peace was established in the mid-1990s through the civil society women's network for peace.

Through the work of those groups, certain observations around the status of women in Sudan have been verified. Among those facts are that women and children are the most affected by the war in many ways, including trauma, loss of life and assets, violence against women, and so on. The number of households headed by women and girls has increased, as has the burden of breadwinning.

The process of impoverishment is manifested more in women. Cuts in health expenditures affected women's reproductive health severely. Privatization of education resulted in fewer girls going to school. The concentration on cash cropping and cropping for export forced women, who are usually responsible for food security for families, to move to marginal lands that are less productive and harder to cultivate. The expansion of mechanized, large-scale agriculture degraded the environment, and women are forced to struggle more to fetch water and fuel wood, which in turn causes more degradation to the environment. The privatization process and the shrinking of the public sector

Je voudrais maintenant vous parler du mouvement démocratique des femmes soudanaises, des défis que nous devons relever et de nos stratégies.

Le mouvement des femmes au Soudan remonte aux années 1940. Les femmes ont alors commencé à se mobiliser, surtout autour des questions sociales, mais aussi pour contribuer à la lutte pour l'indépendance. En 1952, la puissante Union des femmes soudanaises a été créée, et la lutte pour les droits des femmes a pris forme, axée sur leurs droits politiques. Au début des années 1960, les Soudanaises ont obtenu le droit de voter et de se faire élire, ce qui constituait un précédent en Afrique et dans le monde arabe. En 1965, nous avons eu une première femme élue au parlement à l'occasion d'élections libres. Nous avons par la suite obtenu d'autres droits, par exemple la parité salariale, les droits à la pension, les congés de maternité, et ainsi de suite.

Un recul a cependant débuté à la fin des années 1970. Il s'est accéléré en 1983 et a pris de l'ampleur jusqu'en 1989. L'Union des femmes soudanaises a été démantelée, de même que l'ensemble des organisations féminines. En fait, toutes les organisations de la société civile, tous les syndicats et tous les partis politiques ont été interdits. Sous le couvert de l'intérêt public, des femmes ont perdu leur emploi. Dans certaines régions, il leur a été interdit de travailler, et leurs déplacements ont été limités. Des militantes et des politiciennes ont été détenues, harcelées et même torturées.

En dépit de tout cela, le mouvement démocratique des femmes a commencé à se réorganiser au milieu des années 1990. Avec ingéniosité, et sans faire de bruit au début, des groupes de femmes ont été créés dans toutes les couches de la société : des groupes de lutte contre la pauvreté, des coopératives de femmes, et ainsi de suite. Par la suite, on a vu apparaître des groupes voués à la recherche et à la promotion des droits des femmes, comme notre centre, ainsi que des réseaux de femmes, des groupes pacifistes et des groupes de solidarité féminine. Le premier groupe qui a vraiment milité pour la paix de façon organisée a été créé au milieu des années 1990 au sein d'une organisation de la société civile, le réseau des femmes pour la paix.

Le travail de ces groupes a permis de vérifier certaines observations sur la situation des femmes soudanaises, et de confirmer notamment que les femmes et les enfants sont les plus sérieusement touchés par la guerre à bien des égards, par exemple les traumatismes, les pertes de vies et de biens, la violence, et ainsi de suite. Le nombre de femmes et de jeunes filles chefs de famille a aussi augmenté, tout comme le fardeau lié à leur rôle de pourvoyeuses.

Le phénomène d'appauvrissement est particulièrement présent chez les femmes. Les compressions dans les dépenses de santé ont eu des conséquences graves pour la santé génésique des femmes. La privatisation de l'éducation a fait en sorte que moins de filles fréquentent l'école. L'accent mis sur les cultures commerciales et les cultures destinées à l'exportation a forcé les femmes, généralement chargées de l'approvisionnement alimentaire des familles, à se déplacer vers des terres marginales moins productives et plus difficiles à cultiver. L'expansion de l'agriculture mécanisée, à grande échelle, a dégradé l'environnement et rendu plus difficile aux femmes la tâche

render women unemployed or force them to move to the informal sector where wages are lower and there are more risks and uncertainties.

Violence against women is increasing and taking new shapes and faces. Domestic violence is increasing and sexual abuse and rape cases are frequent, with no legal recourse. That has been clearly demonstrated in the situation in Darfur.

Certain laws and regulations were adopted mainly to restrict the women's movement. Women have been banned from working in certain jobs or at certain places. Dress codes have been imposed. Emergency courts have been created where people, mainly women, are tried without the right of representation by a lawyer or any defence. The government of Sudan is one of only two or three governments that have not yet ratified CEDAW, the Convention on the Elimination of All Forms of Discrimination against Women.

Under such conditions, the democratic movement started to work at different levels. At the level of public education and awareness raising, we are mobilizing women around women's rights and women's conditions by using training, dialogue, networking among women's groups, legal education and employment programs. Another area in which we are working is policy and advocacy, including conducting research to provide factual information on women's situations, lobbying to change policies, coordinating with other civil society organizations to exert pressure on the government, and connecting with international actors for solidarity and support.

The third strategy is to work on strategic issues such as women's political participation, engendering democracy in the process and addressing the underlining the causes of poverty. That is very important because poverty in Sudan is not an absolute poverty. It is relative poverty and it has a lot to do with the distribution of resources and wealth.

We are also working on the issues of opposing religious fundamentalism, violence against women, female genital mutilation, peace building, resistance to war and violence, and participation in the current processes of peace agreements such as the drafting of the constitution and advocating stopping the violence in Darfur and other areas.

Sudanese women constitute 51 per cent of the population, yet illiteracy among women is more than 80 per cent, compared to the average illiteracy rate in Sudan of 60 per cent. There are also many disparities between rural and urban areas. Only about 30 per cent of Sudanese women enjoy medical care during pregnancy or delivery.

d'aller chercher de l'eau et du bois à brûler, ce qui a encore accentué la dégradation de l'environnement. Enfin, le processus de privatisation et le rétrécissement du secteur public ont mis des femmes au chômage et en ont renvoyé beaucoup d'autres vers le secteur informel, qui offre des salaires plus faibles et comporte plus de risques et d'insécurité.

La violence contre les femmes prend de l'ampleur, et elle revêt des formes et des visages nouveaux. La violence familiale augmente; les cas d'agressions sexuelles et de viols sont fréquents, et leurs victimes n'ont pas de recours juridiques. La situation au Darfour l'a démontré clairement.

Des lois et des règlements ont été adoptés, principalement pour limiter les déplacements des femmes, leur interdire l'accès à certains emplois et à certains lieux, leur imposer des codes vestimentaires et créer des tribunaux d'urgence devant lesquels les gens, et surtout les femmes, sont jugés sans pouvoir faire appel à un avocat ou assurer autrement leur défense. Le gouvernement du Soudan est un des deux ou trois gouvernements qui n'ont pas encore ratifié la CEDEF, la Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes.

Dans de telles conditions, le mouvement démocratique a dû se mettre à l'œuvre à d'autres niveaux. Sur le plan de la sensibilisation et de l'éducation populaire, nous essayons de mobiliser les femmes et de les aider à défendre leurs droits et à améliorer leur situation par la formation, le dialogue, la création de réseaux de groupes de femmes, l'éducation juridique et les programmes d'habilitation. Nous travaillons aussi à diverses activités stratégiques et de défense des droits, entre autres la conduite d'études visant à fournir des renseignements précis sur la situation des femmes, le lobbying visant à faire modifier les politiques, la coordination avec d'autres organisations de la société civile pour faire pression sur le gouvernement, et les contacts avec des intervenants internationaux pour obtenir leur solidarité et leur appui.

La troisième stratégie consiste à travailler à de grands dossiers comme la participation politique des femmes, l'instauration de la démocratie et l'élimination des causes profondes de la pauvreté. C'est très important parce que la pauvreté au Soudan n'est pas absolue. C'est une pauvreté relative, qui a beaucoup à voir avec la répartition des ressources et de la richesse.

Nous luttons aussi contre le fondamentalisme religieux, la violence à l'égard des femmes et la mutilation génitale des femmes, et nous travaillons sur les fronts de la consolidation de la paix, de la résistance à la guerre et à la violence et de la participation aux processus de paix en cours, par exemple la rédaction de la constitution et les efforts visant à mettre à fin à la violence au Darfour et dans d'autres régions.

Les femmes comptent pour 51 p. 100 de la population soudanaise, mais plus de 80 p. 100 d'entre elles sont analphabètes, alors que le taux moyen d'analphabétisme au Soudan est de 60 p. 100. Il existe également des disparités entre les villes et les régions rurales. En outre, seulement 30 p. 100 des Soudanaises ont accès à des soins médicaux en cours de grossesse ou à l'accouchement.

Women are the breadwinners of their families, as 70 per cent of the labour force in agriculture is women. However, their share in decision-making structures is minimal and their control over resources is hardly visible.

In conclusion, although the international community, including Canada, has already contributed to the peace-building process in Sudan, we in civil society expect more from such willing partners, particularly in addressing the root causes of poverty and conflict in Sudan. Enough is done on addressing the effects of conflict in terms of humanitarian aid and assistance, but little is done in terms of addressing the root causes of conflict and advocating a holistic approach to the issues in Sudan. Rather, a regional approach is being taken. War in the south ended but another war in the west has erupted, and so we are expecting more potential conflicts in other parts of Sudan.

The whole issue of public education on peace and building a peace culture in Sudan is important. There must be investment in the Sudanese people to become responsible citizens through a process of democratization and through the promotion of a peace culture. The Sudanese have lived the past two decades in a state of militarization and a culture of conflict. We need support through a civil society initiative. I will respond to your questions now.

The Chairman: We have with us today the Canadian representative to Sudan, Senator Jaffer. First I will call on Senator Prud'homme.

Senator Prud'homme: Canadians should be more sympathetic to the needs of Sudan: we do not have a multiplicity of official languages and yet we have debated the issue of two official languages since Canada came into existence. In Sudan there are hundreds of languages, dialects, religions and ethnicities, and so we understand how difficult it must be. We are sympathetic.

Many years ago in my university days I studied Sudan, and we called it the breadbasket of the world, like the province of Saskatchewan here, which produces most of the wheat for the world. If well planned, it was possible for Sudan to provide almost anything that the Middle East and beyond might need. Is that still the case? Is it still possible for the modern Sudan, if assisted in the right way, to be the breadbasket of the entire region once again? Perhaps I should say "the provider of food industries" rather than "breadbasket" because of the composition of the country. How could the oil of Sudan be better redistributed to bring wealth to Sudan? We have a great interest in this.

In respect of women, I have given up on the leadership of men, and it is my hope that the Senate will be comprised of 53 women and 52 men; the Prime Minister of Canada has that option and he should take it. I believe in the power of women because they have a different approach and sensibility.

Les femmes sont les principales pourvoyeuses des familles, puisqu'elles représentent 70 p. 100 de la main d'œuvre agricole. Elles occupent pourtant une très petite place dans les structures décisionnelles et n'ont à peu près pas droit de regard sur les ressources.

En conclusion, bien que la communauté internationale — ce qui inclut le Canada — contribue déjà à la consolidation de la paix au Soudan, les membres de la société civile soudanaise s'attendent à beaucoup plus de ces partenaires pleins de bonne volonté, en particulier pour s'attaquer aux causes profondes de la pauvreté et des conflits au Soudan. Les efforts humanitaires visant à atténuer les effets de ces conflits sont suffisants, mais il ne se fait pas grand-chose pour lutter contre les causes profondes des conflits et pour promouvoir une approche globale en vue de régler les problèmes du Soudan. L'approche adoptée se situe plutôt au niveau régional. La guerre est terminée dans le Sud, mais une autre guerre s'est déclarée dans l'Ouest, et nous craignons maintenant d'autres conflits dans d'autres régions du pays.

Il est important de sensibiliser la population à la paix et à l'instauration d'une culture de la paix. Il faut investir dans les Soudanais pour en faire des citoyens responsables, par un processus de démocratisation et par la promotion d'une culture de la paix. Les Soudanais vivent depuis 20 ans dans un État militarisé, marqué par les conflits. Nous avons besoin du soutien de la société civile. Je vais maintenant répondre à vos questions.

Le président : Nous avons aujourd'hui dans nos rangs la représentante du Canada au Soudan, le sénateur Jaffer. Mais je vais d'abord donner la parole au sénateur Prud'homme.

Le sénateur Prud'homme : Les Canadiens devraient se montrer plus sympathiques aux besoins du Soudan; nous n'avons pas de multiples langues officielles, mais nous discutons de la question des deux langues officielles depuis la création du Canada. Au Soudan, il y a des centaines de langues, de dialectes, de religions et d'ethnies, et nous comprenons à quel point la situation doit être difficile. Vous avez notre sympathie.

Il y a bien longtemps, dans mes années d'université, j'ai étudié le cas du Soudan. Nous appelions ce pays le grenier du monde, comme la province de la Saskatchewan ici, qui produit la majeure partie du blé consommé sur la planète. Avec une bonne planification, le Soudan était en mesure de répondre à presque tous les besoins du Moyen-Orient et d'ailleurs. Est-ce que c'est encore le cas? Est-ce que le Soudan moderne, s'il était bien appuyé, pourrait redevenir le grenier de toute la région? Mais je devrais peut-être parler de « fournisseur des industries alimentaires », plutôt que de « grenier », compte tenu de la composition du pays. Comment le pétrole soudanais pourrait-il être redistribué pour apporter de la richesse au Soudan? C'est une question qui nous intéresse beaucoup.

En ce qui concerne les femmes, j'ai perdu espoir dans le leadership des hommes, et j'aimerais bien qu'un jour, le Sénat compte 53 femmes et 52 hommes. Le premier ministre du Canada a cette option et il devrait s'en prévaloir. Je crois au pouvoir des femmes parce qu'elles ont une approche et une sensibilité différentes.

Ms. El-Karib: Yes, I believe there is hope for Sudan and it is that hope that keeps the civil society in Sudan going. I know that there are many challenges but Sudan still has good potential for agricultural and animal production. That potential has not been explored to its limit. Unfortunately, there was considerable bad planning in agriculture in Sudan so productivity has been very low. There has been much conflict over Sudan's natural resources between the people working in agriculture and those raising and grazing animals. That is the direct result of bad planning.

Developing a new plan for agriculture in Sudan is important. Yes, Sudan was once called the breadbasket for the Middle East and other parts of the world. Making agriculture a priority again in terms of investment in agriculture and in farmers means also investing in good planning for agriculture. That could not be done separately from the overall issue of democratization in Sudan; democratization will help people to participate in the development and implementation of better agricultural policies. Currently, there is no participation by the farmers' unions, and all unions are appointed by the government. The unions are generally allied with the government rather than accountable to the people.

This has something to do with the shift to oil. When oil was discovered in Sudan there was a quick shift in the whole economy of the country from reliance on agriculture to reliance on oil. However, the oil revenues have not changed the quality of life of the Sudanese people. We have not seen oil revenues translate into improvements in health services or education or infrastructure. In fact, there is a debate about where oil revenues end up in Sudan. We believe that much of the oil revenues has been invested in the militarization process and other amounts have gone to private investments. Unfortunately, the oil revenues are not reflected in improvements to the lives of the ordinary people in Sudan.

I thank you for your comment in respect of women. I too believe in the power of women, but the representation of women in Sudan remains at a minimum. We have 10 per cent representation in the current parliament, which is an improvement over the past, but Sudan's parliament remains undemocratic and most of the women are appointed.

Senator Jaffer: Thank you for giving me the opportunity to participate in this committee today. I want to thank Ms. El-Karib for being here. I want my colleagues to know that she is an extremely brave woman.

In our great country, we do not have to take the risks that you take every day. I welcome you back to our country and salute the work you do. It takes a very strong woman to continue to do your work. My colleagues and I want to thank you. You put your life in danger many days. Thank you very much for being so strong, and for appearing before us.

We all know that the issue of Sudan has been 50 years of war. Since 1956 there has been some kind of war in the south. My colleagues here are very much aware of what is happening in Darfur.

Mme El-Karib : Oui, je dirais qu'il y a de l'espoir pour le Soudan, et c'est cet espoir qui encourage la société civile soudanaise à continuer. Je sais qu'il y a bien des difficultés à surmonter, mais le Soudan a quand même un bon potentiel pour l'agriculture et l'élevage. Ce potentiel n'est pas exploité pleinement. Malheureusement, l'agriculture a été très mal planifiée au Soudan, et c'est pourquoi la productivité est très faible. Il y a eu beaucoup de conflits entre les agriculteurs et les éleveurs au sujet des ressources naturelles du pays. C'est le résultat direct de cette mauvaise planification.

Il est important d'élaborer un nouveau plan d'action pour l'agriculture au Soudan. Vous avez raison de dire que le Soudan a déjà été considéré comme un grenier pour le Moyen-Orient et d'autres parties du monde. Pour que l'agriculture redevienne une priorité, en termes d'investissement dans l'agriculture elle-même et dans les agriculteurs, il faut également investir dans une bonne planification. Cela ne peut pas se faire séparément de toute la question de la démocratisation au Soudan; la démocratisation aidera les gens à participer à l'élaboration et à la mise en œuvre de meilleures politiques agricoles. À l'heure actuelle, les syndicats agricoles n'y participent pas, et ils sont tous constitués par le gouvernement. Les syndicats sont généralement alliés au gouvernement plutôt que d'être redevables devant le peuple.

C'est lié à la nouvelle place qu'occupe le pétrole. Quand on a découvert du pétrole au Soudan, toute l'économie du pays s'est réorientée rapidement de l'agriculture vers le pétrole. Les revenus tirés du pétrole n'ont toutefois pas modifié la qualité de vie des Soudanais. Ils ne se sont pas traduits par des améliorations dans les services de santé, l'éducation ou l'infrastructure. En fait, il y a tout un débat sur l'utilisation ultime de ces revenus au Soudan. Nous pensons qu'ils ont été investis en bonne partie dans le processus de militarisation et que certaines sommes ont aussi été versées pour des investissements privés. Malheureusement, les revenus provenant du pétrole n'ont pas permis d'améliorer la vie des simples citoyens du Soudan.

Je vous remercie de votre commentaire au sujet des femmes. Je crois moi aussi au pouvoir des femmes, mais la représentation des femmes au Soudan demeure minimale. Nous occupons 10 p. 100 des sièges dans le parlement actuel, ce qui est une amélioration, mais le parlement soudanais demeure peu démocratique, et la plupart des femmes y sont nommées.

Le sénateur Jaffer : Merci de m'avoir invitée à participer aux travaux de votre comité aujourd'hui. Je remercie Mme El-Karib d'être venue. Je tiens à ce que mes collègues sachent que c'est une femme extrêmement courageuse.

Dans notre merveilleux pays, nous n'avons pas à prendre les risques que vous prenez chaque jour. Je vous souhaite de nouveau la bienvenue au Canada et je salue votre travail. Il faut être très forte pour poursuivre ce travail. Mes collègues et moi vous remercions. Vous mettez bien souvent votre vie en danger. Merci beaucoup d'être aussi forte, et merci d'être venue nous rencontrer.

Nous savons tous que le problème du Soudan, c'est qu'il est en guerre depuis 50 ans. Depuis 1956, il y a eu un conflit dans le Sud. Et mes collègues savent très bien ce qui se passe aujourd'hui au Darfour.

In my last trip to the Sudan, I went to the east. Please tell us what the situation is like in the east of Sudan. When I was there, people were saying it was another Darfur in the making. It would be useful to me and my colleagues if you could tell us what the present situation is there.

Ms. El-Karib: Thank you, Senator Jaffer. You remain an inspiration to the women of Sudan. We talk about you all the time when we want the energy to do our work.

I am one of those who think that the Sudan problem has to be taken holistically. When people were talking about north and south Sudan, we kept criticizing that approach. In Sudan, there is a strong dichotomy between the centre and the periphery. The peripheries of Sudan are very marginalized and the people in the remote areas are secluded. Decision making is dominated by a group of elites in the centre of the country.

Eastern Sudan is a region in Sudan that is populated by an ethnic group that is little represented in the central government or even in the state government in eastern Sudan. It is a part of the country where the services are very poor, with bad infrastructure, high rates of malnutrition, the highest rates of tuberculosis in Sudan, and the lowest family size in the whole country.

The situation in eastern Sudan is serious. The people in there started to mobilize and organize themselves and to approach the different actors — the government in Khartoum and even actors outside — to demand their rights for a share of the wealth of the country, and also to draw attention to the situation in eastern Sudan as a region and an area by itself.

There is a very active movement within the youth of eastern Sudan these days, who are not traditionally affiliated to the old parties in eastern Sudan and are not necessarily part of the Beja Congress, which is a very active political faction. Therefore, the movement of the youth of eastern Sudan is to be observed. They are not talking about violent solutions at this point in history. They are not talking about taking up arms or becoming violent. In fact, they are talking about learning the lessons from Darfur. They say that the Darfurians have ended up killing themselves. The Beja population is already very small. We will not go into that. We would like peaceful negotiation, but we are not ready to compromise our demands. This is a potential threat. They are not talking about violence right now, but they can be used or mobilized by others who may have an interest in violence and in violent solutions.

However, there is inaction on the part of the government regarding the issue of eastern Sudan, and the government is still trying to undermine the idea that there is any potential conflict in eastern Sudan. The government is not even responding to the riots that happened several months ago, during which 27 people were killed by government soldiers. They are not even trying to be accountable for that. They are not pursuing the issue further. The government is repeating the same scenario as in Darfur by ignoring what is happening until it is too late.

Au cours de mon dernier voyage au Soudan, je suis allée dans l'Est. J'aimerais que vous nous parliez de la situation dans cette région. Quand j'étais là-bas, les gens me disaient qu'il s'y préparait un autre Darfour. Il serait utile, pour mes collègues et moi, que vous nous expliquiez la situation actuelle dans cette région.

Mme El-Karib : Merci, sénateur Jaffer. Vous êtes toujours une source d'inspiration pour les femmes soudanaises. Nous parlons de vous chaque fois que nous cherchons l'énergie nécessaire pour faire notre travail.

Je fais partie de ceux qui pensent que le problème soudanais doit être abordé de façon globale. Quand les gens parlaient du nord et du sud du Soudan, nous critiquions constamment cette approche. Au Soudan, il y a une nette dichotomie entre le centre et la périphérie. Les régions périphériques du pays sont très marginalisées, et les gens des régions éloignées sont très isolés. Le processus décisionnel est dominé par un groupe d'élites au centre du pays.

L'est du Soudan est une région peuplée par un groupe ethnique mal représenté au gouvernement central, ou même au gouvernement d'État de la région. C'est une partie du pays où les services sont très déficients, où l'infrastructure est minimale, où il y a un fort taux de malnutrition, où le taux de tuberculose est le plus élevé au Soudan et où les familles sont les plus petites de tout le pays.

La situation est grave dans cette région. Les gens ont commencé à se mobiliser et à s'organiser, et à s'adresser aux différents intervenants — au gouvernement, à Khartoum, et même à des gens de l'extérieur — pour réclamer leur juste part de la richesse du pays, et aussi pour attirer l'attention sur la situation dans l'est du Soudan, qui constitue une région à part.

Il y a là-bas des jeunes très militants, qui ne sont pas affiliés traditionnellement aux vieux partis de l'est du Soudan et qui n'appartiennent pas nécessairement au Congrès beja, une faction politique très active. C'est donc un mouvement qu'il faut avoir à l'oeil. Il ne prône pas pour l'instant de solutions violentes. Il ne parle pas de prendre les armes ou de commettre des actes de violence. En fait, ces jeunes veulent plutôt tirer des leçons de ce qui s'est passé au Darfour. Ils disent que la population du Darfour est responsable de son sort. La population beja est déjà très petite. Ils ne veulent donc pas vivre la même situation. Ils souhaitent des négociations pacifiques, mais ils ne sont pas prêts à faire des compromis. C'est une menace potentielle. Ils ne parlent pas de violence pour le moment, mais ils pourraient être utilisés ou mobilisés par d'autres qui auraient intérêt à ce que la violence éclate ou que des solutions violentes soient appliquées.

Cependant, le gouvernement ne fait rien au sujet de l'est du Soudan, et il cherche toujours à minimiser l'idée selon laquelle il y a là un conflit en puissance. Il n'a même pas réagi aux émeutes qui se sont produites dans la région il y a plusieurs mois, et au cours desquelles 27 personnes ont été tuées par des soldats du gouvernement. Il n'essaie même pas de prendre la responsabilité de ces événements. Il ne cherche pas à pousser son enquête plus loin. Il répète le scénario qui s'est déroulé au Darfour, en refusant de reconnaître ce qui s'est passé avant qu'il soit trop tard.

I have worked a lot in eastern Sudan. Eastern Sudan is now an area of potential conflict. Unless something is done very quickly to contain it, we will witness the third conflict very soon in Sudan.

The Chairman: I have a question of clarification for the benefit of the members and myself. When you say eastern Sudan, I am thinking north of the Ethiopian border and Port Sudan. Are we talking about eastern Sudan south of Port Sudan to the Ethiopian frontier, or eastern Sudan north of Port Sudan to the Egyptian frontier?

Ms. El-Karib: We are talking about the area from the Egyptian border down the Red Sea coast to the Ethiopian and Eritrean border and including Port Sudan and Kassala as well. That is the eastern part of the country.

The Chairman: Referring to Darfur, a Sudanese told me that part of the problem is in the region of El Fasher in Darfur where there is a spillover of people who come from Chad. Is it correct that there is a spillover of tribal people who go back and forth across the border between Chad and Sudan?

Ms. El-Karib: Yes, that is right. However, it has to be understood within the context of Darfur itself, where the same tribe lives in Sudan and Chad. The borders between Sudan and Chad are not like real borders. Part of the same family lives in Chad and part of it lives in Sudan. The movement is natural.

The Chairman: I understand that. I wondered if that was a factor in all of this.

Ms. El-Karib: It is an issue that must be considered.

Senator Di Nino: It is an honour for us, as Senator Jaffer has said, to have you here to give us your wisdom and share some experiences.

The horrible conflict that has been going on in Darfur for so long must have had some consequences, particularly for women. I wonder if you could share with us whether, in your opinion, the conflict has really ended and whether peace is really achievable. We hear that there is some reoccurrence of potential conflict. Would you tell us whether we will see the light of day, or is there still a serious problem?

Ms. El-Karib: I would like to believe that peace is achievable. However, I think also that the warring parties, the Government of Sudan and the opposition in Darfur, have to be supported and pushed. The Government of Sudan, in particular, has to be pushed to be serious in terms of negotiation in Darfur.

The war in Darfur may be taking a different momentum, a different level, but it is still going on. The situation of the people in Darfur, particularly the women, is bad. Women are facing the daily challenge of providing for their families within a very hostile environment, particularly with regard to violence against women and sexual violence against women. That issue is not properly addressed. The government is still denying that it happens. Two

J'ai beaucoup travaillé dans l'est du Soudan. Il y a un conflit qui couve dans cette région. À moins qu'il se fasse très rapidement quelque chose pour le contenir, nous allons assister très bientôt à un troisième conflit au Soudan.

Le président : J'aimerais avoir une précision, pour mon bénéfice personnel et celui de mes collègues. Quand vous parlez de l'est du Soudan, je pense au secteur situé au nord de la frontière avec l'Éthiopie, jusqu'à Port-Soudan. Voulez-vous parler de la région qui s'étend au sud de Port-Soudan, jusqu'à la frontière éthiopienne, ou de celle qui va de Port-Soudan à la frontière égyptienne, plus au nord?

Mme El-Karib : Il s'agit du secteur qui va de la frontière de l'Égypte jusqu'aux frontières de l'Éthiopie et de l'Érythrée, le long de la mer Rouge, et qui inclut Port-Soudan et Kassala. C'est toute la partie Est du pays.

Le président : Au sujet du Darfour, il y a un Soudanais qui m'a dit qu'une partie du problème se situait dans la région d'El-Fasher, où sont installés beaucoup de gens qui viennent du Tchad. Est-il vrai qu'il y effectivement des membres d'une tribu qui traversent constamment la frontière entre le Tchad et le Soudan?

Mme El-Karib : Oui, c'est vrai. Mais il faut replacer cet élément dans le contexte du Darfour lui-même, où vit une tribu à cheval sur le Soudan et le Tchad. La frontière entre le Soudan et le Tchad n'est pas une véritable frontière. Il y a des familles dont certains membres habitent au Tchad et d'autres au Soudan. Il y a donc une circulation naturelle.

Le président : Je comprends. Mais je me demandais si c'était un facteur dans toute cette affaire.

Mme El-Karib : C'est un élément dont il faut tenir compte.

Le sénateur Di Nino : Nous sommes très honorés, comme l'a dit le sénateur Jaffer, que vous soyez ici pour nous faire profiter de votre sagesse et de votre expérience.

L'horrible conflit qui perdure au Darfour a certainement eu des conséquences, surtout pour les femmes. Pourriez-vous nous dire si, à votre avis, ce conflit est vraiment terminé et si la paix est vraiment possible? Nous entendons dire que le conflit pourrait reprendre. Pourriez-vous nous dire si nous allons un jour voir la lumière au bout du tunnel ou s'il y a encore un problème sérieux?

Mme El-Karib : J'aimerais bien croire que la paix est possible. Mais je pense aussi que les belligérants — le gouvernement du Soudan et l'opposition au Darfour — ont besoin de soutien et d'encouragements. Il faut encourager le gouvernement du Soudan, en particulier, à participer sérieusement aux négociations au Darfour.

La guerre au Darfour a peut-être changé de rythme, et elle se déroule peut-être sur un autre plan, mais elle dure toujours. La situation des gens du Darfour, et notamment des femmes, est très difficile. Les femmes doivent assurer au quotidien la subsistance de leur famille dans un environnement très hostile, compte tenu particulièrement de la violence sexuelle ou autre dont elles sont victimes. C'est une question à laquelle on n'accorde pas

or three weeks ago, the Minister of Health denied that any systematic rape has happened, despite the confirmation from Amnesty International and from local organizations. The government's denial means that it is not ready to take any measures to stop the violence against women or to make those who are responsible accountable.

On the other hand, while the international community is very much involved in the provision of humanitarian assistance, very few really consider the issue of violence against women or provide assistance, whether trauma counselling or alternatives for those women because now women are raped when they go out to fetch water or fuel. Few resources are available for women from the international community.

If I am not mistaken, even Canada's support to Sudan in Darfur follows that distribution pattern: a lot of money is allotted for humanitarian assistance, but very little money is allotted for issues that affect the people themselves, particularly women facing violence against women.

Senator Di Nino: Has the international community responded effectively in dealing with this issue, in your opinion? Have the United Nations and the EU and other international bodies responded effectively to the problems that exist in the Sudan and particularly in Darfur?

Ms. El-Karib: There has been a magnificent response to the issues of Darfur, to the humanitarian needs of the people in Darfur for food, water, shelter and health, but not to the issue of violence against women in particular.

Senator Di Nino: I do not want to lead you, but some of us have opined in speeches and in presentations in the Senate that the UN, in particular, and generally the world have failed miserably at addressing the seriousness of the problem other than to throw money at it, which as you said probably does not resolve the issue properly. That is the point I was trying to make. I got it on the record so I will not ask you to comment unless you wish to.

I did want to ask you another question: with regards to the Canadian aid that is coming, could you give us your thoughts on whether we are directing it in the proper way? Is the aid we are sending helpful and is it reaching those most in need? If our aid is not reaching its target, how should we change what we are doing so that it would better impact on the problems that exist in Darfur and generally in the Sudan? I am talking about Canada because that is where we can express an opinion that hopefully will be heard.

Ms. El-Karib: Three or four months ago, I gave a presentation before some international organizations working in Sudan, challenging them on the approach they are using to address issues in Darfur. I was talking on behalf of the women's movement and asking those organizations how much is really

suffisamment d'importance. Le gouvernement nie toujours qu'il puisse se passer des choses de ce genre. Il y a deux ou trois semaines, le ministre de la Santé a nié qu'il y ait eu des viols systématiques, malgré la confirmation d'Amnistie Internationale et d'organisations locales. Ces dénégations signifient donc que le gouvernement n'est pas prêt à prendre des mesures pour mettre fin à la violence contre les femmes ou à demander des comptes aux responsables de cette violence.

Par ailleurs, même si la communauté internationale est très active dans le domaine de l'assistance humanitaire, il y a très peu de gens qui s'intéressent vraiment à la violence contre les femmes ou qui s'occupent d'offrir de l'aide à cet égard, que ce soit du soutien psychologique à la suite des traumatismes subis ou des solutions de rechange pour les femmes visées, parce que les femmes se font violer quand elles sortent chercher de l'eau ou du combustible. La communauté internationale fournit très peu de ressources aux femmes.

Si je ne me trompe pas, même l'appui du Canada au Soudan suit ce mode de distribution : il y a beaucoup d'argent pour l'aide humanitaire, mais très peu pour les problèmes qui touchent les gens directement, et en particulier les femmes victimes de violence.

Le sénateur Di Nino : La communauté internationale a-t-elle bien réagi dans ce dossier, à votre avis? Les Nations Unies, l'Union européenne et les autres instances internationales ont-elles répondu efficacement aux problèmes au Soudan, et en particulier au Darfour?

Mme El-Karib : La réponse aux problèmes du Darfour — aux besoins humanitaires de la population de la région, en termes de nourriture, d'eau, de logement et de santé — a été merveilleuse, mais pas la réponse à la violence contre les femmes.

Le sénateur Di Nino : Je ne veux pas parler pour vous, mais certains d'entre nous ont affirmé, dans des discours et des présentations au Sénat, que l'ONU, en particulier, et la communauté mondiale en général ont échoué lamentablement dans leurs efforts pour s'attaquer à ce grave problème; elles se sont contentées d'envoyer de l'argent, ce qui ne suffit probablement pas à régler le problème, comme vous l'avez déjà dit. C'est ce que je voulais souligner. Puisqu'elle figure au compte rendu, je ne vous demanderai pas de commenter cette observation à moins que vous le souhaitiez.

J'aimerais cependant que vous répondiez à une autre question : pourriez-vous nous dire si l'aide envoyée par le Canada est bien dirigée? L'aide que nous envoyons est-elle utile, et atteint-elle ceux qui en ont le plus besoin? Si notre aide rate sa cible, comment devrions-nous changer nos façons de faire pour mieux contribuer au règlement des problèmes qui existent au Darfour, et au Soudan en général? Je parle de l'aide canadienne parce que c'est à ce sujet-là que nous pouvons exprimer une opinion qui pourra être entendue, j'espère.

Mme El-Karib : Il y a trois ou quatre mois, j'ai fait une présentation devant des organisations internationales travaillant au Soudan et j'ai critiqué leur façon d'aborder les problèmes au Darfour. Je parlais au nom du mouvement des femmes. J'ai demandé à ces organisations combien d'argent exactement était

spent on the problems in Darfur. When you see the international figure that is spent in Darfur and you look at the impact of that aid, it is very difficult to relate the figure to the reality of what is happening in Darfur. I was challenging them on how much of that money is actually geared towards or reaches the people in Darfur, and how much is spent on overhead and on supporting the staff of the international communities. How much of that money goes to issues like violence against women, and how much is being invested in counselling and education and so on?

I was not given a straight answer. However, it was clear for all of us that the non-humanitarian issues are not really addressed in Darfur. That is serious, and it relates to your second question. Although the humanitarian needs are important, I think to some extent that now they are stabilized. In fact, now we are worried because the camps in Darfur are attracting people who are not directly affected by the war, because in the camps there is a steady supply of food and shelter and so on. We are also very worried about creating dependence, because of the experience with the internally displaced people of the south, most of whom are now resisting the process of going back and becoming independent and working for their food.

This is serious in Darfur. Traditionally the people of Darfur are quite independent; the women of Darfur are very independent and hard-working. Now we are creating a culture of dependency within the internally displaced people without providing, as I said, alternatives, without investing in the people themselves so that they can decide what they want to do.

I recommend supporting initiatives of local groups and civil society organizations. It is very important that the international community not work directly with the people of Darfur. It is important to have this vehicle so that civil society is strengthened and empowered and can legitimately address needs. The civil society is closer to the community than the international community. In that way, the community is not manipulating the international organizations in ways that are not beneficial. I see strengthening civil society and working with civil society as a solution.

Senator Corbin: Is there freedom of speech in Sudan? I have taken note of the relaxed way in which you speak your mind to this committee.

Ms. El-Karib: We are still working under what is called emergency law in Sudan. That law was established in 1989 when this government came into power, and under emergency law there is no freedom of speech, per se. There is freedom in a way that is interpreted by the government. It depends on who decides.

consacré aux problèmes du Darfour. Quand on voit les chiffres sur l'aide internationale envoyée au Darfour et qu'on considère les conséquences de cette aide, il est très difficile de faire le lien avec ce qui se passe réellement là-bas. J'ai demandé aux gens de ces organisations quelle portion de cet argent allait vraiment aux gens de la région, et quelle était la portion dépensée pour leurs frais administratifs et les frais de subsistance de leur personnel. Dans quelle mesure cet argent est-il consacré à des problèmes comme la violence contre les femmes, quelle est la part investie dans le counselling et l'éducation, et ainsi de suite?

Je n'ai pas obtenu de réponse claire. Mais il était évident pour nous tous que les questions qui ne se rattachent pas directement à l'aide humanitaire ne sont pas vraiment abordées au Darfour. C'est grave, et cela se rattache à votre deuxième question. Bien que les besoins humanitaires soient importants, je pense qu'ils se sont maintenant stabilisés jusqu'à un certain point. En fait, ce qui nous inquiète maintenant, c'est que les camps du Darfour attirent des gens qui ne sont pas directement touchés par la guerre; ils y vont parce qu'ils y trouvent un abri, un approvisionnement constant en nourriture, et ainsi de suite. Nous craignons aussi beaucoup qu'il se crée une dépendance, compte tenu de ce qui s'est passé dans le Sud dans le cas des personnes déplacées à l'intérieur du pays, dont la plupart refusent aujourd'hui de rentrer chez elles, de reprendre leur indépendance et de travailler pour se nourrir.

C'est un problème sérieux au Darfour. Traditionnellement, les gens de la région sont plutôt indépendants; les femmes du Darfour sont très indépendantes et travaillent très fort. Mais nous sommes en train de créer une culture de dépendance parmi les personnes déplacées à l'intérieur du pays, sans leur fournir de solutions de rechange, comme je l'ai dit, sans investir dans les gens eux-mêmes pour qu'ils puissent décider ce qu'ils veulent faire.

Je recommande de soutenir les initiatives des groupes locaux et des organisations de la société civile. La communauté internationale ne doit surtout pas travailler directement avec les gens du Darfour. Il est important d'avoir ces intermédiaires pour renforcer et habiliter la société civile et pour lui permettre de répondre aux besoins en toute légitimité. La société civile est plus proche de la population que la communauté internationale. De cette façon, la population ne manipule pas les organisations internationales pour en arriver à des résultats qui ne profiteraient pas à tous. À mon avis, la solution, c'est de renforcer la société civile et de travailler avec elle.

Le sénateur Corbin : La liberté d'expression existe-t-elle au Soudan? Je remarque que vous exprimez très librement vos opinions devant le comité.

Mme El-Karib : Nous fonctionnons toujours sous le coup de ce qu'on appelle la loi d'urgence au Soudan. Cette loi a été adoptée en 1989 quand le gouvernement actuel a pris le pouvoir, et en vertu de la loi d'urgence, il n'y a pas vraiment de liberté d'expression. La liberté dépend de l'interprétation que le gouvernement en donne. Tout dépend de ceux qui décident.

Lately, through the struggle of the people of Sudan, the struggle of civil society itself, and through many sacrifices by the people of Sudan, people are gaining those rights. They are actually taking those rights. They are taking the freedom to speak, although they face risk because of that.

People like me are frequently interrogated by security. We are frequently summoned by security. Sometimes our organizations are closed or documents are confiscated. However, this is how we have to proceed. We must challenge the government, because the government claims that its performance on human rights is improving and that it is giving more space to civil society. We use that space and ask our international counterparts and international solidarity groups to support us on issues that jeopardize the freedom of people.

Senator Corbin: I suppose that the press is controlled by the military government as well, that nothing is printed that does not go by someone's desk.

In your written statement you qualified the Sudanese women's union as a powerful union. If I understand correctly, you now operate under the guise of the democratic women's movement. Does that movement have any legal recognition or status? I conclude that the Sudanese women's union did have official recognition or status. Do you currently enjoy such status? I suppose you are not an underground movement, either.

Ms. El-Karib: When you translate the names of the organizations to English, they are almost the same. There is now a union that is affiliated with the government, and I am not referring to that. I am referring to the Sudanese women's union that was dismantled in 1989. It is not now working according to the law.

The democratic movement is a group of women's organizations. One of them is the Gender Centre for Research and Training. We are not one organization; we are an umbrella of organizations including non-governmental organizations, research groups, community-based organizations and some women's networks. These organizations comprise the democratic movement and we share a minimum agenda and minimum principles. The most important of them is the issue of democracy and equality for women. That is the basis of our common cause.

The Sudanese women's union, as I said, was dismantled. It has not been operating for quite a long time and most of its leaders are either no longer in Sudan or are not working. However, recently the Sudanese women's movement is making a comeback. It is no longer the most powerful union, but it is coming back slowly.

Senator Corbin: You told us that women have been appointed to the military regime that governs the country. Do you have any working relationships with these people?

Ms. El-Karib: Until two years ago, we did not have much of a relationship with women within the government. We now work together in some areas, particularly on issues of participation by women in the implementation of the comprehensive peace

Depuis quelque temps, grâce aux luttes des Soudanais et de la société civile elle-même, et grâce aux nombreux sacrifices de la population, les gens commencent à bénéficier de ces droits. En fait, ils se les approprient eux-mêmes. Ils prennent la liberté de parler même si cela comporte des risques.

Les gens comme moi se font souvent interpellé et interroger par les services de sécurité. Il arrive que nos organisations soient fermées ou que des documents soient confisqués. Mais c'est ce que nous devons faire. Nous devons tenir le gouvernement au mot, parce qu'il affirme que son dossier s'améliore au chapitre des droits de la personne et qu'il donne plus d'espace à la société civile. Nous remplissons cet espace et nous demandons à nos homologues internationaux, ainsi qu'aux groupes de solidarité internationaux, de nous appuyer dans les domaines où les droits des gens sont brimés.

Le sénateur Corbin : Je suppose que la presse est contrôlée aussi par le gouvernement militaire et que rien n'est imprimé sans passer par le bureau de quelqu'un.

Dans votre déclaration écrite, vous avez dit que l'Union des femmes soudanaises était un groupe très puissant. Si j'ai bien compris, vous militez maintenant au sein du mouvement démocratique des femmes. Est-ce que ce mouvement est reconnu officiellement? Est-ce qu'il a un statut officiel? Je suppose que ce n'est pas un mouvement clandestin non plus.

Mme El-Karib : Quand on traduit les noms de ces organisations en français, c'est presque la même chose. Il y a maintenant un groupe affilié au gouvernement, et ce n'est pas à celui-là que je fais référence. Je voulais parler de l'Union des femmes soudanaises, qui a été dissoute en 1989. Actuellement, elle ne fonctionne pas dans la légalité.

Le mouvement démocratique regroupe diverses organisations féminines, dont le Gender Centre for Research and Training. Il ne s'agit pas d'une organisation unique, mais d'un regroupement qui réunit des organisations non gouvernementales, des groupes de recherche, des organisations communautaires et des réseaux de femmes. Ces organisations composent le mouvement démocratique, et ont en commun des priorités et des principes de base. La question la plus importante, c'est celle de la démocratie et de l'égalité entre les sexes. C'est l'idée autour de laquelle nous faisons cause commune.

Comme je l'ai dit tout à l'heure, l'Union des femmes soudanaises a été démantelée. Elle n'est plus active depuis assez longtemps, et la plupart de ses dirigeantes ne sont plus au Soudan ou ne travaillent plus. Mais le mouvement des femmes soudanaises effectue un retour depuis quelque temps. Ce n'est plus le groupe le plus puissant, mais il renaît lentement.

Le sénateur Corbin : Vous nous avez dit que des femmes avaient été nommées au sein du régime militaire qui gouverne le pays. Avez-vous des rapports avec ces gens-là?

Mme El-Karib : Il y a à peu près deux ans que nous entretenons des liens avec les femmes membres du gouvernement. Nous travaillons maintenant ensemble dans certains domaines, en particulier au sujet de la participation des

agreement. It is through those women that we can negotiate with the government on the implementation of the peace agreement. Through those women we are now trying to find a means of influencing the constitution of Sudan, which has been drafted.

We also involve them in a program for engendering democracy in Sudan. We invite them to workshops. They are not always responsive, but there are now some shared areas where we come together and discuss women's issues in general.

The Chairman: I would not want to put words in your mouth, but when you spoke about aid there may have been a touch of criticism about some of the aid groups. Would you like to give us the benefit of your wisdom as to what Canada should do? There are two elements: there is the nation-wide women's movement in Sudan and then there is the particular problem that we are all aware of in Darfur.

Ms. El-Karib: After the Oslo meeting on the Joint Assessment Mission with the donors, there was a comment that the women of Sudan had made their position very clear during that meeting in Oslo. However, women's issues are not a priority at this time of history. This is one area where Canada could help. We think women's issues are always a priority. They become more of a priority in situations where women are the most affected by the conflict. They have become more of a priority when the place of women is not very well addressed in the comprehensive peace agreement. The gender centre has provided a critical analysis for the peace agreement from a gender perspective. We believe that the peace agreement has completely ignored the issue of gender and gender balance.

Canada can help significantly in supporting the democratization process in Sudan and the way women see democracy in Sudan. We see democratization as a process that challenges the whole issue of sexism and gender relations in the country. There are initiatives in Sudan that could be supported.

Canada can help significantly in terms of public education about the peace process, particularly in northern Sudan. The people of Sudan are somewhat indifferent with regard to the peace agreement mainly because most of them are not aware of the implications and the process of the peace agreement. A public awareness campaign around the comprehensive peace agreement would supplement the role that Canada has already played with the Intergovernmental Authority on Development (IGAD) and with the Africa Union and also the contribution to the ICC and the contribution to Oslo. Canada has been very active in that area, but it is not active inside Sudan in terms of the people of Sudan themselves and public education around the peace agreement.

Senator Jaffer said she visited eastern Sudan as a potential area for conflict in Sudan. I ask, will we wait until that conflict erupts in eastern Sudan before we can do something about it? This is also

femmes à la mise en œuvre de l'accord de paix global. C'est par l'intermédiaire de ces femmes que nous pouvons négocier avec le gouvernement pour la mise en œuvre de cet accord. Grâce à elles, nous essayons maintenant de trouver un moyen d'influer sur la constitution du Soudan, dont un avant-projet a été rédigé.

Nous les invitons aussi à participer à un programme visant à promouvoir la démocratie au Soudan. Nous les invitons à des ateliers. Elles ne répondent pas toujours, mais il y a maintenant des domaines dans lesquels nous travaillons ensemble et discutons de la situation générale des femmes.

Le président : Je ne voudrais pas vous mettre des mots dans la bouche, mais quand vous avez parlé d'aide, vous avez semblé légèrement critique au sujet de certains groupes. Pourriez-vous nous faire profiter de votre sagesse et nous dire ce que le Canada devrait faire? Il y a deux éléments : d'abord le mouvement national des femmes soudanaises, et ensuite le problème particulier que nous connaissons tous, au Darfour.

Mme El-Karib : Après la rencontre d'Oslo avec les donateurs dans le cadre de la Mission d'évaluation conjointe, quelqu'un a dit que les femmes soudanaises avaient exprimé très clairement leur position au cours de cette rencontre. Cependant, les questions touchant les femmes ne sont pas une priorité en ce moment. C'est un des domaines dans lesquels le Canada pourrait aider. Nous sommes d'avis que les questions touchant les femmes sont toujours une priorité, d'autant plus quand les femmes sont particulièrement touchées par un conflit et quand un accord de paix global ne leur fait pas beaucoup de place. Notre organisation a fait une analyse critique de l'accord de paix du point de vue des femmes. Nous croyons que cet accord passe complètement sous silence la question de l'égalité entre les sexes et la situation particulière des femmes.

Le Canada peut apporter une aide considérable en soutenant le processus de démocratisation au Soudan et la façon dont les femmes y conçoivent la démocratie. Pour nous, la démocratisation est un processus qui devrait permettre de nous attaquer à toute la question du sexisme et des relations entre les hommes et les femmes dans notre pays. Il y a au Soudan des initiatives qui pourraient être appuyées.

Le Canada peut aussi offrir une aide très utile en contribuant à informer la population sur le processus de paix, surtout dans le nord du Soudan. La population soudanaise est plutôt indifférente à cet accord de paix surtout parce que la plupart des gens ne sont pas conscients du processus et de ses implications. Une campagne de sensibilisation publique au sujet de l'accord de paix global viendrait compléter le rôle que le Canada a déjà joué avec l'Autorité intergouvernementale pour le développement — l'IGAD — et l'Union africaine, ainsi que sa contribution au TPI et à la rencontre — d'Oslo. Le Canada a été très actif à cet égard, mais il ne fait rien à l'intérieur du Soudan, pour informer la population soudanaise sur l'accord de paix.

Le sénateur Jaffer a dit qu'elle s'était rendue dans l'est du Soudan et qu'il y avait là des risques de conflit. Ce que je vous demande, c'est si nous allons devoir attendre qu'un conflit éclate

in line with Canada's policy of addressing the root causes of conflict in Sudan, and that should happen before the conflict erupts rather than after it erupts.

The Chairman: For the benefit of my colleagues and myself, when you talk about the Oslo Agreement and the peace agreement, I gather that are you talking about the agreement that settled the civil war between the southern regions and the rest of the country. There is no peace agreement that I know of in the Darfur region. That is the agreement we are talking about, correct?

Ms. El-Karib: Yes, the comprehensive peace agreement.

The Chairman: I know you said that the eastern region comprises from the south of Egypt down to Ethiopia, to Eritrea. In Toronto, we have a large Eritrean community. I am aware of Eritrea and the problems they have with Ethiopia, but I did not know that Eritreans had very much in common with the other peoples up to the Egyptian frontier in eastern Sudan. I can imagine that in the southern Sudan there is a religious issue and different kinds of people. You say that we should be there before conflict breaks out. Could you describe the problem?

Ms. El-Karib: In my opening comments I said that the location of Sudan is part of the issue. The fact that we are neighboured by nine countries is a problem. We share a large border with Eritrea. Kassala is the capital of Kassala State, only 13 kilometres from the border of Eritrea. Throughout history Sudan has hosted the Eritrean and also the Ethiopian refugees. There is an issue here because most of the refugees are now Sudanese and they live inside Sudan and they also enjoy the benefits of being refugees. They have dual status. You could not differentiate them because they are from the same tribe. It is a resource issue here, sharing resources and services in border towns that are themselves suffering from marginalization from the centre and from lack of resources. The competition for resources and services is strong in eastern Sudan, particularly because most Eritrean refugees do not live in camps. They share the towns with the Sudanese people in that area.

I do not fully agree that the issue of southern Sudan was originally religious. Religion came later, at the stage when this government raised the flag of Islamization of Africa. Originally, and I think still, the issue of Sudan is the sharing of wealth and power; dominant governments in the centre do not really address the needs of the refugees, whether in southern or eastern Sudan or in Darfur.

Senator Corbin: I am not sure I understood. In response to the chairman's two-pointed question about what Canada can do to help, you mentioned the lack of awareness in the north surrounding the peace agreement. Would you be more explicit?

avant de faire quelque chose. Une intervention là-bas serait conforme à la politique du Canada au sujet de la nécessité de s'attaquer aux causes profondes du conflit au Soudan, et cela devrait se faire avant que le conflit éclate plutôt qu'après.

Le président : Pour éclairer notre lanterne, à mes collègues et à moi, quand vous parlez d'Oslo et de l'accord de paix, j'imagine que vous voulez parler de l'accord qui a mis fin à la guerre civile entre les régions du Sud et le reste du pays. À ce que je sache, il n'y a pas d'accord de paix pour la région du Darfour. C'est bien de cet accord-là que vous voulez parler, n'est-ce pas?

Mme El-Karib : Oui, de l'accord de paix global.

Le président : Je sais que vous avez dit que la région de l'Est englobait toute la zone située au sud de l'Égypte jusqu'à l'Éthiopie et à l'Érythrée. Nous avons une importante communauté érythréenne à Toronto. Je connais le cas de l'Érythrée et ses problèmes avec l'Éthiopie, mais je ne savais pas que les Érythréens avaient bien des choses en commun avec les autres peuples de l'est du Soudan, jusqu'à la frontière de l'Égypte. Je comprends qu'il y ait eu un problème religieux dans le sud du pays, avec tous ces gens différents. Vous dites que nous devrions intervenir avant que le conflit éclate. Pouvez-vous nous décrire le problème?

Mme El-Karib : Comme je l'ai dit dans ma déclaration préliminaire, la situation géographique du Soudan fait partie du problème. Le fait que nous ayons neuf pays comme voisins crée certaines difficultés. Nous partageons une longue frontière avec l'Érythrée. Kassala est la capitale de l'État de Kassala, à seulement 13 kilomètres de cette frontière. Tout au long de son histoire, le Soudan a accueilli des réfugiés de l'Érythrée et de l'Éthiopie. Ce qui pose un problème, c'est que la plupart de ces réfugiés sont aujourd'hui soudanais et qu'ils vivent au Soudan tout en bénéficiant des avantages que leur procure leur statut de réfugiés. Ils ont un double statut. Il est impossible de les différencier des autres Soudanais parce qu'ils appartiennent à la même tribu. Le problème, ce sont les ressources; c'est le partage des ressources et des services dans les villes frontalières, qui sont elles-mêmes marginalisées par rapport au centre et qui manquent de ressources. La concurrence pour les ressources et les services est très forte dans l'est du Soudan, surtout parce que la plupart des réfugiés érythréens ne vivent pas dans des camps. Ils cohabitent avec les Soudanais dans les villes de la région.

Je ne suis pas tout à fait d'accord pour dire que le problème, dans le sud du Soudan, était au départ un problème de religion. La religion est entrée en ligne de compte plus tard, lorsque le gouvernement en place a brandi le drapeau de l'islamisation de l'Afrique. Au départ — et c'est encore le cas, je pense —, le problème au Soudan se situait au niveau du partage de la richesse et du pouvoir; les gouvernements dominants du centre ne répondent pas vraiment aux besoins des réfugiés, que ce soit dans le Sud, dans l'Est ou au Darfour.

Le sénateur Corbin : Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris. En réponse à la question à deux volets que le président vous a posée au sujet de ce que le Canada pourrait faire pour vous aider, vous avez dit que les gens du Nord n'étaient pas au courant de

I am not sure that I appreciate the point you were trying to make there. When you say "the north," are you talking about the north of Sudan or the north as opposed to north-south relations?

Ms. El-Karib: I am sorry about the confusion. I was referring to northern Sudan and its people.

Senator Corbin: How can we immerse ourselves in making the people of that area more aware of the peace agreement? What are you suggesting? To begin with, you do not seem to be enjoying freedom of the press.

Ms. El-Karib: We are hoping to, through the peace agreement. The peace agreement stipulates that in three year's time the structure of the government must be more accommodating to civil society and to the opposition parties. The peace agreement stipulates that the Sudanese people have to work to ensure that unity between the north and south is attractive. It also stipulates that toward the end of the peace agreement, southern Sudanese people will decide whether they want to have a separate state. Most Sudanese are not aware of those issues because the peace agreement was signed between the Government of Sudan and the south. It is important that civil society in Sudan be able to challenge the government to implement the terms of the peace agreement and to be accountable to its terms. Society will not be able to do that if it remains unaware and so the government is not making any effort to engage the public in the peace agreement conditions.

Civil society is taking that burden because we are the ones trying hard to hold public campaigns and to use the bits of available space in the newspapers and on the radio to promote the peace agreement. We need a public education program so that people will be more responsive to and responsible for challenging the government to make the peace agreement a reality. Everyone agrees that the momentum of the implementation of the peace agreement is extremely slow, partly because of Darfur but also because of the lack of engagement of the Sudanese in the entire process.

Senator Corbin: You are suggesting that Canada and the international community put more pressure on the regime to do just what you have been telling us.

Ms. El-Karib: Yes, or to invest in the civil society doing it so that they can proceed.

The Chairman: That is useful information.

Senator Prud'homme: I have one supplementary. You mentioned separation of the south. That could be an eternal debate. How strong is that movement and what is the feasibility of it? I am a federalist but very nationalist. At least I know that I am a federalist in my own way, as a minority in my country, and that makes people laugh sometimes; but I know where I stand. How strong is that movement? How dangerous is it for the unity of Sudan, because that can be a supplementary problem?

l'existence de l'accord de la paix. Pourriez-vous être plus explicite? Je ne suis pas certain de comprendre ce que vous vouliez dire par là. Quand vous dites « le Nord », voulez-vous parler du nord du Soudan ou de ce qu'on entend généralement par ce terme quand on parle des relations Nord-Sud?

Mme El-Karib : Je suis désolée de cette confusion. Je voulais parler du nord du Soudan et de la population de cette région.

Le sénateur Corbin : Comment pouvons-nous faire pour que les gens de cette région connaissent mieux l'accord de paix? Que suggérez-vous? Pour commencer, vous ne semblez pas jouir de la liberté de presse.

Mme El-Karib : Nous espérons l'obtenir, grâce à cet accord de paix. L'accord stipule que, d'ici trois ans, la structure du gouvernement devra faire une plus grande place à la société civile et aux partis d'opposition. Il stipule aussi que la population soudanaise doit travailler à rendre l'unité attrayante entre le Nord et le Sud, et que, vers la fin de la durée de l'accord de paix, les gens du Sud devront décider s'ils veulent un État séparé. La plupart des Soudanais ne sont pas au courant de ces questions parce que l'accord de paix a été signé entre le gouvernement du Soudan et le Sud. Il est important que la société civile soudanaise puisse faire pression sur le gouvernement pour qu'il applique les dispositions de l'accord de paix et qu'il rende des comptes à ce sujet. La population ne pourra pas le faire si elle n'est pas au courant, et c'est pourquoi le gouvernement ne fait aucun effort pour faire connaître au grand public les conditions de l'accord.

La société civile assume donc ce fardeau; nous déployons de grands efforts pour tenir des campagnes de sensibilisation publique, et pour nous servir de tous les espaces disponibles dans les journaux et à la radio afin de promouvoir l'accord de paix. Nous avons besoin d'un programme d'éducation populaire pour que les gens soient plus actifs et qu'ils fassent pression sur le gouvernement pour que l'accord devienne réalité. Tout le monde s'entend pour dire que la mise en œuvre de cet accord de paix va très lentement, en partie à cause du Darfour, mais aussi parce que les Soudanais ne participent pas vraiment au processus.

Le sénateur Corbin : Vous suggérez que le Canada et la communauté internationale mettent plus de pression sur le régime pour qu'il fasse ce dont vous venez de nous parler.

Mme El-Karib : Oui, ou qu'il investisse dans la société civile pour qu'elle fasse avancer les choses.

Le président : C'est bon à savoir.

Le sénateur Prud'homme : J'ai une question complémentaire. Vous avez mentionné la séparation du Sud. Cela pourrait être un débat interminable. Quelle est la force du mouvement séparatiste et à quel point cette option est-elle réalisable? Je suis fédéraliste, mais très nationaliste. Du moins, je sais que je suis fédéraliste à ma manière, en tant que membre d'un groupe minoritaire au sein de mon pays, et cela fait parfois rire les gens; mais je sais où je me situe. Quelle est la force de ce mouvement? Dans quelle mesure est-il dangereux pour l'unité du Soudan, parce que j'imagine que cela peut poser un problème supplémentaire?

Ms. El-Karib: Most Sudanese agree that federalism is the most appropriate system for a vast and diverse country like Sudan. The movement toward separation is visible in the south and in the north. Not only do the southern Sudanese advocate separation but also some people in the north are talking about separation.

Within the mainstream movement of the people of Sudan, in particular in the villages of southern Sudan, people still talk about the unity of the country. It is important that we take the elements of the peace agreement seriously. In Sudan, people in the north and in the south have to take the opportunity of this interim six-year period to make unity attractive to society in general.

I am strongly in favour of the unity of Sudan, but I say it with some scepticism. In the peace agreement it says that southern Sudan will enjoy secular government and northern Sudan will be governed through the Sharia, which is the Islamic law. That alone can be a discouragement for unity. Such a statement seems to contradict the agreement. How could we make unity attractive while the agreement says that the country will be divided thus? This is a big challenge for us in Sudan. How do we reach a compromise? That is why the democratic women's movement is working relentlessly on the issue of a constitution that will be secular and national.

Senator Jaffer: Ms. El-Karib, you were talking about the humanitarian situation in Darfur. The Africa Union has begun to help with that. Can you tell us what the security situation is like in Darfur and what Canada could be doing?

Ms. El-Karib: That is difficult. The security situation is still very serious in Darfur. As I said, it has taken on a different scale at a different level. Until now, there were incidents of killing and hostilities between the different factions, and the security of women was extremely jeopardized inside and outside the camps. In Darfur, the people in the camps are, to some extent, protected, but thousands of people opted not to stay in the camps in Darfur but to stay with relatives in villages and small towns. Those people have not been reached yet, even through humanitarian assistance.

In Darfur some areas are closed to a certain tribe or faction. Although to some extent the Africa Union has had an impact on stabilizing the situation in Darfur — and I know that Canada helped in supporting the Africa Union — I think this is the first time that it has been directly involved in peacekeeping in a conflict situation. Considering the age of the Africa Union and its lack of experience, the Africa Union needs more support in terms of training, resources and validation. Their role must be validated so that the union will gain more confidence and support.

I am not sure whether the Government of Sudan is also doing that. The role of the Africa Union is not well acknowledged by the government or by the civil society in Sudan. That acknowledgment is important. Greater support for the Africa

Mme El-Karib : La plupart des Soudanais jugent que le fédéralisme est le système le plus approprié pour un pays aussi vaste et aussi diversifié que le Soudan. Il y a un mouvement séparatiste dans le Sud et dans le Nord. Les gens du Sud ne sont pas les seuls à prôner la séparation; il y en a aussi qui envisagent cette option dans le nord du pays.

Dans la population soudanaise en général, et en particulier dans les villages du Sud, les gens parlent encore de l'unité du pays. Il est important que nous prenions les éléments de l'accord de paix au sérieux. Au Soudan, les gens du Nord et ceux du Sud doivent profiter de cette période de transition de six ans afin de rendre l'unité attrayante pour l'ensemble de la société.

Je suis une fervente partisane de l'unité du Soudan, mais je suis quand même sceptique. L'accord de paix prévoit que le sud du Soudan aura un gouvernement laïc, alors que le nord du pays sera gouverné selon la charia, la loi islamique. Cet élément peut à lui seul faire rejeter l'unité. Il semble contredire le reste de l'accord. Comment pourrions-nous rendre l'unité attrayante alors même que l'accord prévoit une telle division du pays? C'est tout un défi à relever pour nous, au Soudan. Comment en arriver à un compromis? C'est la raison pour laquelle le mouvement des femmes travaille sans relâche à une constitution qui sera à la fois laïque et nationale.

Le sénateur Jaffer : Madame El-Karib, vous avez parlé de la situation humanitaire au Darfour. L'Union africaine a commencé à apporter de l'aide. Pouvez-vous nous dire ce qui se passe au Darfour sur le plan de la sécurité et ce que le Canada pourrait faire?

Mme El-Karib : C'est difficile. La situation est encore très difficile au Darfour sur le plan de la sécurité. Comme je l'ai déjà dit, les choses ont pris une autre ampleur, à un autre niveau. Jusqu'ici, il y a eu des tueries et des hostilités entre les différentes factions, et la sécurité des femmes est extrêmement précaire tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des camps. Au Darfour, les gens qui vivent dans les camps sont protégés dans une certaine mesure, mais il y a des milliers de personnes qui ont préféré aller habiter avec des parents dans les villages et les petites villes. Nous n'avons pas encore réussi à atteindre ces gens-là, même avec l'aide humanitaire.

Au Darfour, il y a des régions interdites à certaines tribus ou à certaines factions. Bien que l'Union africaine ait réussi jusqu'à un certain point à stabiliser la situation au Darfour — et je sais que le Canada a fait sa part en l'appuyant —, je pense que c'est la première fois qu'elle intervenait directement pour maintenir la paix dans une situation de conflit. Compte tenu du jeune âge de l'Union africaine et de son manque d'expérience, elle aura besoin d'un meilleur soutien en termes de formation, de ressources et de reconnaissance. Il faudra reconnaître son rôle pour lui permettre de prendre de l'assurance et d'obtenir des appuis.

Je ne suis pas certaine que le gouvernement du Soudan le fasse de son côté. Ni le gouvernement, ni la société civile ne reconnaissent vraiment le rôle de l'Union africaine. Il est très important que l'Union africaine soit mieux soutenue, pour ce qui

Union, in terms of improving its resources and capacity, and also in terms of validating its role, is very important, so that it takes more proactive pressures to address the security issues in Darfur.

Senator Jaffer: This committee is studying issues facing Africa. One of the issues faced by women in Africa is genital mutilation, as we call it. I know you have done much work on that issue. Can you tell the committee what effect genital mutilation has on women? We in Canada have made the practice illegal here and have training programs for women to deal with it. Could this committee make recommendations for Canada to build partnerships with women from Africa to help stamp out this terrible practice?

Ms. El-Karib: Female genital mutilation in Sudan is a serious challenge for women and girls in the country. The rate of prevalence of female genital mutilation in Sudan is still over 80 per cent, despite years of work from activists, civil society and women's groups to fight the practice. It has, of course, very serious impacts on women in different aspects. First, there are serious impacts on the health of girls and women. In most cases, the environment is very bad, the utensils used are unhygienic, and girls often die through or because of the effect of the practice. During adolescence and early marriage and throughout their reproductive lives, when women give delivery and also in situations where the health service is very poor, they suffer from bleeding and difficult labour and they die because of those.

Female genital mutilation is psychologically harmful to women and girls. They live the trauma throughout their lives. They get very little support and assistance in this area. There are many incidents of psychological stress, depression and even mental breakdown because of the practice of female genital mutilation.

It is a serious violation of girls' rights, as it is practiced on very small girls. In some areas of Sudan, female genital mutilation is practiced on seven-day-old babies. In the end, it reinforces male domination because it affects adversely or negatively the sexual lives of women. It denies women their sexual rights. It also has social and cultural impacts where uncircumcised girls find little chance to get married and be respected in society.

Therefore, for all those aspects, female genital mutilation is one of our priorities. Recently a national network for combatting female genital mutilation has formed, consolidating the efforts of all women's groups working on this and challenging the authorities to take the issue seriously from legal, medical and social perspectives. We are having a little success with that. Through the medical council, it is now legally prohibited. However, in the national law it is not yet prohibited.

est tant de l'amélioration de ses ressources et de ses capacités que de la reconnaissance de son rôle, afin de lui permettre de prendre des mesures plus proactives pour régler les problèmes de sécurité au Darfour.

Le sénateur Jaffer : Le comité étudie les problèmes de l'Afrique. La mutilation génitale des femmes est un des problèmes que connaissent les Africaines. Je sais que vous avez beaucoup travaillé à ce dossier. Pouvez-vous expliquer au comité quelles sont les conséquences de cette mutilation pour les femmes? Au Canada, nous avons déclaré cette pratique illégale et nous avons des programmes de formation pour les femmes qui l'ont subie. Le comité pourrait-il recommander que le Canada établisse des partenariats avec des Africaines pour essayer de mettre fin à cette terrible pratique?

Mme El-Karib : La mutilation génitale des femmes représente un problème énorme pour les femmes et les petites filles du Soudan. Sa prévalence est toujours supérieure à 80 p. 100 dans le pays, malgré des années d'efforts des activistes, de la société civile et des groupes de femmes pour lutter contre cette pratique. Elle a naturellement des conséquences très graves pour les femmes, sur différents plans. Premièrement, il y a des répercussions sérieuses sur la santé des femmes et des petites filles. Dans la plupart des cas, l'environnement laisse beaucoup à désirer, les instruments ne sont pas hygiéniques, et beaucoup de petites filles meurent pendant l'intervention ou par la suite. À l'adolescence, au début de leur mariage et tout au long de leurs années de fécondité, quand les femmes accouchent et aussi dans les endroits où les services de santé sont très déficients, elles souffrent de saignements et ont des accouchements difficiles, et beaucoup en meurent.

La mutilation génitale a également des conséquences psychologiques pour les femmes et les petites filles. Elles en restent traumatisées toute leur vie. Elles reçoivent très peu d'aide et de soutien à cet égard. Il y a beaucoup de cas de stress psychologique, de dépression et même de maladie mentale grave découlant de la pratique de la mutilation génitale des femmes.

C'est une sérieuse violation des droits des enfants, puisqu'elle est pratiquée sur des filles très jeunes. Dans certaines régions du Soudan, les petites filles de sept jours sont soumises à la mutilation génitale. Enfin, cette pratique renforce la domination masculine parce qu'elle a des effets néfastes sur la vie sexuelle des femmes. Elle les prive de leurs droits sexuels. Elle a aussi des répercussions sociales et culturelles puisque les filles qui ne sont pas circoncises ont peu de chances de se marier et d'être respectées dans la société.

Pour toutes ces raisons, la mutilation génitale des femmes est une de nos priorités. Un réseau national s'est constitué récemment pour combattre cette pratique, regrouper les efforts de tous les groupes de femmes qui participent à cette lutte et obliger les autorités à prendre cette question au sérieux, du point de vue juridique, médical et social. Nous avons connu quelques succès. Grâce au conseil médical, c'est maintenant interdit par la loi. Mais dans le droit national, ce n'est pas encore prohibé.

While we are doing this work, we are facing an anti-campaign from certain people who think female genital mutilation is legal and has only to be done in a hygienic atmosphere. This is a serious campaign, partially supported by some people in the government. In particular, the Ministry of Religious Affairs supports that movement.

I would like us to consolidate and work together. It is becoming a nationwide issue, along with the issue of immigration. I know it is an issue here. I know it is an issue in the U.K., in Germany and probably in the United States. I feel again that it is an area where partnership and support will be highly appreciated. We need also to disseminate good practices. We have successful strategies in eastern Sudan. We have very promising results. We need to publicize those best practices and to document those cases that could be used here and in other places.

Senator Corbin: I would like to refresh the memory of the members of the committee and inform our witness that I made a speech on this very issue in the Senate seven years ago. There were favourable and constructive responses on behalf of Canadians to those comments at that time.

Many of us are fully aware of the challenges that you face and we appreciate your work.

The Chairman: Thank you very much. With that, I will conclude the meeting and thank our witness very much for providing us with important information.

The committee adjourned.

Pendant que nous effectuons ce travail, nous faisons face à une campagne d'opposition de certaines personnes qui pensent que la mutilation génitale des femmes est légale et qu'il suffirait qu'elle soit pratiquée dans de bonnes conditions d'hygiène. C'est une campagne sérieuse, appuyée notamment par certains membres du gouvernement. Le ministère des Affaires religieuses, en particulier, soutient ce mouvement.

J'aimerais que nous nous regroupions et que nous travaillions ensemble. C'est en train de devenir une question d'envergure nationale, tout comme la question de l'immigration. Je sais que la question se pose ici, et aussi au Royaume-Uni, en Allemagne et probablement aux États-Unis. Encore une fois, je pense que c'est un secteur où le partenariat et le soutien seront grandement appréciés. Nous devons également promouvoir de bonnes pratiques. Nous avons appliqué des stratégies avec succès dans l'est du Soudan. Nous avons obtenu des résultats très prometteurs. Nous devons faire connaître ces bonnes pratiques et présenter des cas, qui pourraient servir d'exemples ici et ailleurs.

Le sénateur Corbin : J'aimerais rafraîchir la mémoire des membres du comité et informer notre témoin que j'ai justement prononcé un discours à ce sujet-là au Sénat il y a sept ans. Mes commentaires sur cette question ont suscité des réponses favorables et constructives des Canadiens.

Beaucoup d'entre nous sont pleinement conscients des difficultés que vous devez surmonter, et nous vous remercions de votre travail.

Le président : Merci beaucoup. Sur ce, je vais lever la séance et remercier notre témoin de nous avoir fourni toute cette précieuse information.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Tuesday, May 3, 2005

As individuals:

Nassreen Rahem, Women's Media and Education Centre, Iraq;

Surood Mohammed Falih Ahmmad, Women's Alliance for
Democracy in Iraq;

Taa'meem Abd-ul-Hussein, Ockenden International, Iraq;

Ula Al Ibrahim, Iraqi Independent Democrats;

Zainab H. Salman, Research Triangle Institute, Iraq.

Wednesday, May 4, 2005

*Gender Centre for Research and Training and ACORD (Agency for Co-
operation in Research and Development), Sudan:*

Asha El-Karib, Director and Program Manager.

TÉMOINS

Le mardi 3 mai 2005

À titre personnel :

Nassreen Rahem, Centre des femmes pour les médias et l'éducation,
Irak;

Surood Mohammed Falih Ahmmad, Alliance des femmes pour la
démocratie en Irak;

Taa'meem Abd-ul-Hussein, Ockenden International, Irak;

Ula A. Ibrahim, Rassemblement des démocrates indépendants,
Irak;

Zainab H. Salman, Research Triangle Institute, Irak.

Le mercredi 4 mai 2005

*Gender Centre for Research Training and ACORD (Association de
Coopération en Recherche et Développement), Soudan :*

Asha El-Karib, directrice et gestionnaire de projet.





First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004-05

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Foreign Affairs

Chair:

The Honourable PETER A. STOLLERY

Tuesday, May 10, 2005
Wednesday, May 11, 2005

Issue No. 14

Nineteenth and twentieth meetings on:
Special study on Africa

APPEARING:

H.E. Mr. Amadou Toumani Touré,
President of the Republic of Mali
The Honourable Aileen Carroll, P.C., M.P.,
Minister of International Cooperation

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-huitième législature, 2004-2005

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Affaires étrangères

Président :

L'honorable PETER A. STOLLERY

Le mardi 10 mai 2005
Le mercredi 11 mai 2005

Fascicule n° 14

Dix-neuvième et vingtième réunions concernant :
L'étude spéciale sur l'Afrique

COMPARAISSENT :

S.E. Monsieur Amadou Toumani Touré,
président de la république du Mali
L'honorable Aileen Carroll, C.P., députée,
ministre de la Coopération internationale

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON FOREIGN AFFAIRS

The Honourable Peter A. Stollery, *Chair*

The Honourable Consiglio Di Nino, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Andreychuk	Eyton
* Austin, P.C.	Grafstein
(or Rompkey, P.C.)	* Kinsella
Carney, P.C.	(or Stratton)
Corbin	Mahovlich
De Bané, P.C.	Prud'homme, P.C.
Downe	Robichaud, P.C.

*Ex officio members

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Président : L'honorable Peter A. Stollery

Vice-président : L'honorable Consiglio Di Nino

et

Les honorables sénateurs :

Andreychuk	Eyton
* Austin, C.P.	Grafstein
(ou Rompkey, C.P.)	* Kinsella
Carney, C.P.	(ou Stratton)
Corbin	Mahovlich
De Bané, C.P.	Prud'homme, C.P.
Downe	Robichaud, C.P.

*Membres d'office

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday May 10, 2005
(25)

[Translation]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 5:30 p.m. in room 160-S of the Centre Block, the Chairman, the Honourable Peter A. Stollery, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Andreychuk, Corbin, De Bané, P.C., Di Nino, Downe, Eyton, Mahovlich, Robichaud, P.C., Stollery and Stratton (10).

Also present: From the Parliamentary Research Branch of the Library of Parliament: Peter Berg, Analyst.

In attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, December 8, 2004, the committee continued to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa; as well as other related matters. (For the full text of the Order of Reference, see Issue No. 3, Tuesday December 14, 2004.)

WITNESSES:

Canadian Council for International Co-operation:

Gerry Barr, President-CEO.

Partnership Africa Canada:

Ian Smilie, Research Coordinator.

As individuals:

Peter R. Kieran, President, CPCS Transcom;

George Ayittey, Professor, Economics, American University.

Messrs. Barr, Smilie, Kieran and Ayittey made presentations and answered questions.

At 7:05 p.m., the committee suspended its proceedings.

At 7:07 p.m., the committee reconvened.

The Chairman reported on the recommendations of the Subcommittee on Agenda and Procedure respecting the following questions:

- The fact-finding mission to the United Nations;
- The study of Canada's International Policy Statement;
- The report of the Auditor General of Canada;
- The visit of a delegation from Saudi Arabia;
- The Chairman's participation in the "Prospects for Concluding the Doha Development Agenda Trade Negotiations" conference scheduled to take place in Wilton Park from July 18 to July 21, 2005.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 10 mai 2005
(25)

[Français]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 17 h 30, dans la pièce 160-S, édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Peter A. Stollery (président).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Andreychuk, Corbin, De Bané, C.P., Di Nino, Downe, Eyton, Mahovlich, Robichaud, C.P., Stollery et Stratton (10).

Aussi présent : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : Peter Berg, analyste.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 8 décembre 2004, le Comité poursuit son étude des défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique; ainsi que d'autres sujets connexes. (Le texte complet de l'ordre de renvoi se trouve dans le Fascicule n° 3, le mardi 14 décembre 2004.)

TÉMOINS :

Conseil canadien pour la coopération internationale :

Gerry Barr, président-directeur général.

Partenariat Afrique Canada :

Ian Smillie, coordonnateur des recherches.

À titre personnel :

Peter R. Kieran, président, CPCS Transcom;

George Ayittey, professeur, sciences économiques, American University.

MM. Barr, Smillie, Kieran et Ayittey font des exposés puis répondent aux questions.

À 19 h 05, le comité suspend ses travaux.

À 19 h 07, le comité reprend ses travaux.

Le président fait rapport des recommandations du Sous-comité du programme et de la procédure concernant les questions suivantes :

- La mission d'information aux Nations Unies ;
- L'étude de l'Énoncé de politique internationale du Canada ;
- Le rapport de la Vérificatrice générale du Canada ;
- La visite d'une délégation d'Arabie saoudite ;
- La participation du président à la conférence « Prospects for Concluding the Doha Development Agenda Trade Negotiations », Wilton Park, du 18 au 21 juillet 2005.

Agreed — That the recommendations of the Subcommittee be adopted.

At 7:13 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday May 11, 2005
(26)

[Translation]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 3:13 p.m. in room 160-S of the Centre Block, the Chairman, the Honourable Peter A. Stollery, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Andreychuk, Austin, P.C., Corbin, De Bané, Di Nino, Downe, Mahovlich, Prud'homme, P.C., Robichaud, P.C. and Stollery (10).

Other senator present: The Honourable Senator Nancy Ruth (1).

Also present: From the Parliamentary Research Branch of the Library of Parliament: Peter Berg, Analyst.

In attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday December 8, 2004, the committee continued to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa; and other related matters. (*For the full text of the Order of Reference, see Issue No. 3, Tuesday December 14, 2004.*)

APPEARING:

H.E. Mr. Amadou Toumani Touré, President of the Republic of Mali.

The Honourable Aileen Carroll, P.C., M.P., Minister of International Cooperation.

WITNESSES:

Republic of Mali:

H.E. Mr. Moctar Ouane, Minister of Foreign Affairs and International Cooperation;

H.E. Ms. Fanta Sylla, Minister of Justice and Keeper of the Seals;

H.E. Mr. Ousmane Thiam, Minister of Investment Promotion, Small and Medium-Sized Enterprises and Government Spokesperson;

H.E. Mr. Badi Ould Ganfoud, Minister of Civil Service, State Reform and Relations with Institutions.

Il est convenu — que les recommandations du Sous-comité soient adoptées.

À 19 h 13, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mercredi 11 mai 2005
(26)

[Français]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 15 h 13, dans la pièce 160-S, édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Peter A. Stollery (président).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Andreychuk, Austin, C.P., Corbin, De Bané, C.P., Di Nino, Downe, Mahovlich, Prud'homme, C.P., Robichaud, C.P., et Stollery (10).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Nancy Ruth (1).

Aussi présent : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : Peter Berg, analyste.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 8 décembre 2004, le Comité poursuit son étude des défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique; ainsi que d'autres sujets connexes. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi se trouve dans le Fascicule n° 3, le mardi 14 décembre 2004.*)

COMPARAÎSSENT :

S.E. Monsieur Amadou Toumani Touré, président de la république du Mali.

L'honorable Aileen Carroll, C.P., députée, ministre de la Coopération internationale.

TÉMOINS :

République du Mali :

S.E. Monsieur Moctar Ouane, ministre des Affaires étrangères et de la Coopération internationale;

S.E. Madame Fanta Sylla, ministre de la Justice et Garde des Sceaux;

S.E. Monsieur Ousmane Thiam, ministre de la Promotion des investissements et des Petites et moyennes entreprises et Porte-parole du gouvernement;

S. E. Monsieur Badi Ould Gandoud, ministre de la Fonction publique, de la Réforme de l'État et des Relations avec les institutions.

Canadian International Development Agency:

Ric Cameron, Senior Vice-President;

Paul Hunt, Vice-President — Africa Branch.

World Bank:

Marcel Massé, Executive Director.

H.E. President Touré made a presentation.

At 3:30 p.m., the committee suspended its proceedings.

At 3:42 p.m., the committee reconvened.

The Minister of International Cooperation made a presentation and answered questions.

At 4:12 p.m., the committee suspended its proceedings.

At 4:44 p.m., the committee reconvened.

The Minister continued to answer questions.

At 5:02 p.m., the committee suspended its proceedings.

At 5:06 p.m., the committee reconvened.

Mr. Massé made a presentation and answered questions.

At 6:11 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Agence canadienne de développement international :

Ric Cameron, vice-président principal;

Paul Hunt, vice-président — Direction générale de l'Afrique.

Banque mondiale :

Marcel Massé, directeur général.

S.E. le président Touré fait un exposé.

À 15 h 30, le comité suspend ses travaux.

À 15 h 42, le comité reprend ses travaux.

La ministre de la Coopération internationale fait un exposé puis répond aux questions.

À 16 h 12, le comité suspend ses travaux.

À 16 h 44, le comité reprend ses travaux.

La ministre reprend ses réponses aux questions.

À 17 h 02, le comité suspend ses travaux.

À 17 h 06, le comité reprend ses travaux.

M. Massé fait un exposé puis répond aux questions.

À 18 h 11, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

François Michaud

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, May 10, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 5:30 p.m. to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; and Canadian foreign policy as it relates to Africa.

Senator Peter A. Stollery (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, I want to welcome everyone to this meeting of the Standing Senate Committee on Foreign Affairs. It is a meeting held in the context of our special study on Africa.

[*Translation*]

Today's meeting deals with foreign aid, in preparation for tomorrow's meeting when we will meet in the same room, at 3:30 p.m., the Minister of International Cooperation, Ms. Eileen Carroll.

Our first witness will be Mr. Gerry Barr, President-CEO of the Canadian Council for International Co-operation. The CCIC is a coalition of Canadian volunteer organisations who work internationally to end poverty in the world and to promote social justice and human dignity for all.

[*English*]

The Chairman: I welcome Mr. Ian Smillie, Research Coordinator for Partnership Africa Canada. PAC, is a Canadian NGO working with African NGOs on issues of human rights, human security and sustainable development. PAC appeared before this committee to discuss AIDS in Africa.

We will then hear from Mr. Peter R. Kieran, President of CPCS Transcom. Mr. Kieran has twenty years of experience in management consulting in the direction of engagements overseas and in Canada. His clients include the Government of Canada, the World Bank, the United Nations and the governments of several developing countries. Finally, we will hear from Mr. George Ayittey, Professor of Economics at American University. Mr. Ayittey has written on many subjects related to Africa including political economy and economic development. He is the author of, *Africa Unchained, The Blueprint for Africa's Future*.

I welcome you all to the Senate of Canada. Mr. Barr, you have the floor.

Mr. G. Barr, President-CEO, Canadian Council for International Co-operation: I know there is some element of debate in today's presentation. Overall, I understand the question posed for today's discussion is about the value

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 10 mai 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit ce jour à 17 h 30 pour étudier les décisions en matière de développement et de sécurité auxquelles fait face l'Afrique, la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent et la politique étrangère du Canada envers l'Afrique.

Le sénateur Peter A. Stollery (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Honorables sénateurs, je souhaite la bienvenue à tous à cette réunion du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères. Cette réunion s'inscrit dans le cadre de notre étude spéciale sur l'Afrique.

[*Français*]

La séance d'aujourd'hui est consacrée à l'aide internationale, séance que nous tenons en prévision de la rencontre que nous aurons demain, ici même, à 15 h 30, avec la ministre de la Coopération internationale, Mme Eileen Carroll.

Notre premier témoin sera M. Gerry Barr, président directeur général du Conseil canadien pour la coopération internationale. Le CCIC est une coalition d'organisations du secteur bénévole canadien oeuvrant à l'échelle internationale et cherchant à mettre fin à la pauvreté dans le monde et à promouvoir la justice sociale et la dignité humaine pour tous.

[*Traduction*]

Le président : Je souhaite la bienvenue à M. Ian Smillie, coordonnateur des recherches de Partenariat Afrique Canada. PAC est une ONG canadienne qui travaille avec des ONG africaines dans le domaine des droits de la personne, de la sécurité humaine et du développement durable. PAC a déjà comparu devant notre comité pour parler du sida en Afrique.

Nous entendrons ensuite M. Peter R. Kieran, président de CPCS Transcom. M. Kieran a vingt ans d'expérience en qualité de consultant en gestion dans la direction de missions à l'étranger et au Canada. Le gouvernement du Canada, la Banque mondiale, les Nations Unies et les gouvernements de plusieurs pays en développement font partie de ses clients. Enfin, nous allons entendre M. George Ayittey, professeur de sciences économiques de la American University. M. Ayittey a écrit sur de nombreux sujets reliés à l'Afrique, notamment sur la politique et le développement économique. C'est l'auteur de *Africa Unchained, The Blueprint for Africa's Future*.

Je souhaite à tous la bienvenue au Sénat du Canada. Monsieur Barr, vous avez la parole.

M. G. Barr, président-directeur général, Conseil canadien pour la coopération internationale : Je sais que la question qui figure à l'ordre du jour aujourd'hui est quelque peu controversée. Dans l'ensemble, il semble que la question sur laquelle va porter notre

of development assistance and whether aid helps or whether it does not.

The absence of international aid is certainly not the cause of poverty and aid will not be its cure. Poverty is about marginalization and disenfranchisement. It is about social decisions taken by those in power globally and within states about who counts and who does not. The cure to poverty is not aid but the emergence of those who are living in poverty as rights holders and as citizens demanding accountability from governments and reshaping their social circumstances.

Aid can be an important tool for poverty eradication, but misspent it is more of a burden than a help. You would be a pretty feckless critic to argue that because aid may sometimes be misspent, it ought not to be spent at all. The annual global flow of approximately \$60 billion in aid is little enough, and represents a discounted contribution by rich nations to the world's poorest economies. Well used, aid is a boon; badly provided, it is a curse.

How is Canada doing? All here will know that Mr. Goodale was an important part of the Commission for Africa. The Blair commission argues that more and better aid can achieve large results in Africa. The report is itself large and canvasses many areas: peace and security, education, health, economic growth, governance, trade, aid and debt. What is remarkable is the extent to which the commissioners acknowledge the harm that has been done to Africa by colonialism, structural adjustment policies imposed by donors and inequitable rules. It is a report that embraces the idea of a development state. It rejects the idea that trade liberalization can be forced on Africa as a condition of trade or aid. It calls on the rich nations to cancel debts of the poorest economies and take their obligations as donors seriously to double aid to Africa by 2008. This is not the kind of tone that has marked discussion in donor circles of late and it is very welcome to see these sorts of conclusions coming from a study group of which Canada was so clearly and prominently a part.

I would like to underscore a few of the points made by the commission and speak about Canada's response in the context of those recommendations and points. The commission recommends a doubling of aid to Africa overall by 2008-10, and another redoubling by 2015. For its part, Canada has pledged that doubling of aid by 2008, concretely going from about \$1.1 billion in annual spending in 2002 to \$2.8 billion in 2008.

discussion aujourd'hui concerne l'efficacité de l'aide au développement et la question de savoir si cette aide est utile ou non.

Ce n'est certainement pas l'absence d'aide internationale qui est à l'origine de la pauvreté et l'aide internationale ne la fera pas disparaître. La pauvreté est associée à la marginalisation et au manque de pouvoir. Elle est reliée aux décisions sociales que prennent les personnes qui occupent des postes de pouvoir à l'échelle mondiale et dans les différents pays, au sujet des personnes qui comptent et de celles qui ne comptent pas. Le remède contre la pauvreté n'est pas l'aide internationale; il faut plutôt faire de ceux qui vivent dans la pauvreté des citoyens dotés de pouvoirs qui obligent leurs gouvernements à rendre des comptes et à modifier la situation sociale.

L'aide peut être un outil important pour la suppression de la pauvreté mais si elle est mal utilisée, elle constitue plutôt un fardeau qu'un avantage. Il faudrait être assez stupide pour soutenir qu'il faut arrêter d'aider les autres pays, puisqu'il arrive que l'aide soit mal utilisée. Le montant annuel mondial de l'aide représente environ 60 milliards de dollars, ce qui est une somme assez faible et qui représente la contribution dérisoire des pays riches aux économies des pays les plus pauvres. Bien utilisée, l'aide est une bénédiction; mal dirigée, c'est une malédiction.

Quel est le dossier du Canada dans ce domaine? Tous ceux qui sont ici savent que M. Goodale a joué un rôle important dans la Commission pour l'Afrique. Les membres de la commission Blair soutiennent qu'une aide renforcée et mieux ciblée permettrait d'obtenir d'excellents résultats en Afrique. Cette commission a préparé un rapport volumineux qui aborde de nombreux sujets : la paix et la sécurité, l'éducation, la santé, la croissance économique, la gouvernance, le commerce, l'aide et la dette. Il est remarquable que dans leur rapport, les commissaires reconnaissent les maux qu'ont causés en Afrique le colonialisme, les politiques d'ajustement structurel imposées par les donateurs et les règles inéquitables. C'est un rapport qui s'inspire de l'idée que l'État doit être le moteur du développement. Il rejette l'idée que l'on peut obliger l'Afrique à accepter la libéralisation des échanges commerciaux en échange d'une aide ou de relations commerciales. Il invite les pays riches à annuler la dette des pays les plus pauvres et à assumer vraiment leurs obligations de donateurs en doublant d'ici 2008 l'aide qu'ils accordent à l'Afrique. Ce n'est pas un ton que l'on retrouve souvent chez les groupes de donateurs et il est très encourageant de voir qu'un groupe d'études dans lequel le Canada a joué un rôle aussi visible et aussi important en soit arrivé à de telles conclusions.

J'aimerais parler de certaines conclusions auxquelles en est arrivée la commission et de la réponse du Canada à ces recommandations et conclusions. La commission recommande le doublement de l'aide destinée à l'ensemble des pays africains d'ici 2008-2010 et un autre doublement d'ici 2015. Pour sa part, le Canada s'est engagé à doubler son aide d'ici 2008, ce qui l'amènera concrètement à faire passer ses dépenses annuelles dans ce domaine d'environ 1,1 milliard de dollars en 2002 à 2,8 milliards de dollars en 2008.

Canada has yet to set out a plan to achieve the internationally accepted donor target of assigning 0.7 per cent of the value of its economy to help poor countries, a move which the Blair commission and all of its commissioners, including the Canadian commissioner, have sought from donor states. Canada, so far, is missing on this file.

The commission rejects the idea that foreign direct investment can be the key near-term element responsible for the liftoff of the economies of the African nation states. For the commission, an enabling environment based on policy predictability, public accountability and good governance are precursor conditions of that growth.

The private sector is a key part of the commission's vision of African development but it is an African private sector that they have in mind. Strangely, the Canada Investment Fund for Africa tracks in the other direction, aiming to promote foreign direct investment with a \$100-million pool of investment capital matched by a further \$100 million by private investors.

On the corporate responsibility side, the fund is pretty well kitted out, taking on board ILO conventions, OECD guidelines, that sort of thing. Only 15 per cent of the resources of this fund are to be used for small and medium-sized enterprises, forget the smaller enterprises that are more clearly and routinely in the hands of those in the informal sector and the poor. Very little thought has been given to weighing and assessing the development impact of investment fund commitments.

The Blair commission criticizes past donor practices, rightly pointing out that donor targets are often misaligned with national budgets, with objectives that are opaque and with a transactional burden that is enormously high. It rightly says that aid is at its most effective when it backs national priorities, builds on local knowledge and systems, strengthens the ability to make public policy choices, and when it promotes accountability to citizens.

Canada broadly buys into that vision, and in recent years has moved away from project to program-based approaches. CCIC estimates that 60 per cent of Canada's aid to Africa will be in the area of sector-wide rather than program-based support by the end of 2006.

While Canada has picked up the ownership message which is often key to effectiveness, it has undervalued the role of civil society groups in achieving that objective. Civil society groups play a key role when it comes to the legitimate demands for accountability both in the south and globally. They are the source of innovative models aimed at helping those in poverty to claim their rights. Civil society groups and citizen's groups based in the wealthy economies have been a strategic channel for

Le Canada n'a pas encore accepté de consacrer 0,7 p. 100 de son PIB, la cible reconnue internationalement pour les pays donateurs, à l'aide aux pays pauvres, décision que la commission Blair et tous ses commissaires, y compris le commissaire canadien, voudraient voir adoptée par les pays donateurs. Jusqu'ici, le Canada n'a pas bougé.

La commission a écarté l'idée selon laquelle l'investissement étranger direct peut être la solution à court terme qui permettrait le démarrage des économies des États nations d'Afrique. Pour la commission, les conditions préalables à la croissance sont l'aménagement d'un environnement fondé sur la prévisibilité politique, la responsabilité financière et la bonne gouvernance.

Le secteur privé est un élément clé de la vision de la commission à l'égard du développement de l'Afrique mais c'est au secteur privé africain auquel elle pense. Il est étrange de constater que le Fonds d'investissement pour l'Afrique a choisi l'orientation inverse puisqu'il s'est donné pour objectif de favoriser l'investissement étranger direct en créant un fonds d'investissement de 100 millions de dollars auquel vient s'ajouter un autre montant de 100 millions de dollars provenant d'investisseurs privés.

Sur le plan de la responsabilité, le fonds est bien équipé puisqu'il a adopté les conventions du BIT, les lignes directrices de l'OCDE et ce genre de choses. Quinze pour cent seulement des ressources consacrées à ce fonds sont destinées aux petites et moyennes entreprises; les petites entreprises que l'on retrouve habituellement dans le secteur informel et chez les plus pauvres sont donc oubliées. On a accordé très peu d'attention à l'effet qu'auront sur le développement les choix d'investissement décidés au nom du fonds d'investissement.

La commission Blair critique les pratiques adoptées par les donateurs antérieurs et fait remarquer très justement que les cibles des donateurs ne tiennent souvent pas compte des budgets nationaux, ont des objectifs flous et des frais transactionnels considérables. Les auteurs affirment très justement que l'aide est efficace lorsqu'elle vient appuyer les priorités nationales, s'appuie sur les connaissances et les systèmes locaux, renforce la capacité d'établir des orientations générales et oblige les décideurs à rendre des comptes à la population.

D'une façon générale, le Canada a adopté cette vision et a progressivement abandonné l'approche axée sur les projets pour adopter une approche axée sur les programmes. Le CCIC estime que 60 p. 100 de l'aide du Canada destinée à l'Afrique prendra principalement la forme, d'ici la fin de 2006, d'une aide sectorielle plutôt que d'une aide axée sur les programmes.

Le Canada a certes intégré l'idée de propriété de l'aide, qui est bien souvent un élément essentiel de son efficacité, mais il a sous-évalué le rôle que jouent les groupes de la société civile dans la réalisation de cet objectif. Ces groupes jouent un rôle essentiel lorsqu'il s'agit de demander aux décideurs, tant à ceux du sud qu'au palier international, de rendre des comptes. Ce sont eux qui sont à l'origine de modèles novateurs qui ont pour but d'aider les pauvres à faire valoir leurs droits. Les groupes de la société civile

resources for their counterparts in the south, and key policy partners with their colleagues from developing country economies.

CIDA's funds to civil society groups and citizen's groups, north and south, have declined over the last four years by about 7 per cent over all and within CIDA bilaterally by about 10 per cent.

The Blair commission accepts that agriculture is a key sector for the national economies of Africa. It calls for land reform to aid women farmers and other vulnerable groups. They want a revival of African agricultural cooperative movements. They want a doubling of arable land by 2015, but one of the most marked omissions in Canada's recent international policy statement is its plain failure to take account of agriculture as a key tool in poverty reduction, all the more mysterious for the fact that CIDA launched a new agriculture policy in 2003, quite a good one, that pledged, among other things, a five-fold increase in spending in agriculture.

As the chair said to me before we started, two thirds of the world's poor depend on agriculture for their livelihoods. It is passing strange that this is not a key part of CIDA's response in the context of African development.

How is Canada doing? Well, we certainly get some things, and we slip up on others. We want to spend more on aid, but we shrink from meeting the internationally accepted donor target. We want to support private sector development, but we do not take account of the fact that 60 per cent of Africa's private sector is in agriculture. We properly want to promote ownership of aid objectives within developing economies, but we are strangely forgetful of the thing that makes ownership work; the public imperatives that emerge from the accountability demands of active citizens and civil society.

Ian Smillie, Research Coordinator, Partnership Africa Canada: Thank you, Mr. Chairman, for the opportunity to participate in this discussion. I will start with a personal story about my first encounter with Africa 38 years ago when I went to Sierra Leone to teach high school as a CUSO volunteer.

In 1967 we thought we knew the meaning of development. It could be seen in the new schools, roads and clinics that were springing up everywhere. It could be seen in the students, eager young girls and boys who often walked miles to school every day, who stayed late, absorbed information and ideas like there was no tomorrow.

et les groupes de citoyens des pays riches ont joué un rôle stratégique dans l'attribution de ressources à leurs homologues des pays du sud et ont été des partenaires clés de leurs collègues des pays en développement.

Les fonds que consacre l'ACDI aux groupes de la société civile et aux groupes des citoyens, tant dans les pays du nord que du sud, ont diminué en quatre ans d'environ sept pour cent en général et d'environ dix pour cent pour ce qui est de l'aide bilatérale.

La commission Blair reconnaît que l'agriculture est le secteur clé des économies nationales des pays africains. Elle préconise des réformes agraires pour aider les agricultrices et les autres groupes vulnérables. Elle souhaite voir réapparaître en Afrique un mouvement de coopératives agricoles. Elle souhaite le doublement des terres arables d'ici 2015 mais l'aspect le plus frappant de l'énoncé de politique internationale qu'a adoptée récemment le Canada est qu'il ne reconnaît pas le rôle essentiel que joue l'agriculture dans la lutte contre la pauvreté, omission d'autant plus mystérieuse que l'ACDI avait lancé une nouvelle politique agricole en 2003, une politique d'ailleurs excellente, qui prévoyait, entre autres, la multiplication par cinq des dépenses dans le domaine de l'agriculture.

Comme le président me l'a dit avant le début de la séance, dans le monde, deux tiers des pauvres dépendent de l'agriculture pour leur subsistance. Il est plutôt étrange que ce secteur ne soit pas au cœur de l'action de l'ACDI dans le contexte du développement de l'Afrique.

Comment faut-il juger l'action du Canada? Eh bien, nous faisons certaines choses et nous reculons dans d'autres domaines. Nous voulons augmenter le montant de l'aide mais nous hésitons à respecter la cible internationale fixée pour les pays donateurs. Nous voulons appuyer le développement du secteur privé mais nous ne prenons pas en compte le fait que 60 p. 100 du secteur privé africain se trouve dans l'agriculture. Nous voulons très justement favoriser les objectifs centrés sur le transfert de la propriété de l'aide dans les économies en développement mais bizarrement nous ne travaillons pas sur les choses qui favorisent ce transfert de propriété; les impératifs publics qui découlent des demandes que formulent les citoyens actifs et la société civile en vue d'obliger les responsables à rendre des comptes.

M. Ian Smillie, coordonnateur des recherches, Partenariat Afrique Canada : Merci, monsieur le président, de m'avoir invité à participer à cette discussion. Je vais commencer par vous raconter une anecdote personnelle qui m'est arrivée au cours de ma première rencontre avec l'Afrique il y a 38 ans, lorsque je me trouvais en Sierra Leone pour enseigner au niveau secondaire comme volontaire de CUSO.

En 1967, nous pensions que nous savions ce que voulait dire le développement. On pouvait le voir dans les écoles, les routes et les cliniques que l'on construisait partout. On pouvait le voir dans les étudiants, les jeunes filles et les jeunes garçons qui devaient souvent marcher plusieurs kilomètres pour se rendre à l'école tous les jours, qui restaient jusqu'à la fin des cours et qui absorbaient avidement l'information et les idées qu'on leur présentait.

As it turned out for many of them there was no tomorrow. Aiah James was dead at 30 years from an unknown ailment; Daniel Joe killed during the civil war; Kai Foday paralyzed by a stroke at 35 brought on perhaps by early exposure to unregulated chemicals or some pesticide.

Listen to Esther Kaimachende, then a 12 year old, now 49:

My husband and I knew the rebels would come, but we planned to get out the back way with our two daughters and walk to Guinea. They came to the front of the house and the back. The first thing they did was to cut my husband's head off. I was covered with his blood. While they were busy in the house, we ran. It took us three weeks to get to a refugee camp in Guinea. We ate leaves and berries. Now we have nothing.

These stories are all too typical for millions of people in Africa over the past four decades. What we were seeing in 1967 was not a country on the way up, but a country on the way down into a vortex of criminalized politics, bad governance, inappropriate foreign aid, and external investment interested only in what it could get out of the country, fast. Eventually, there came rebellion, war, and collapse.

I brought the Blair commission's report with me today. I do not know if you have seen it; it is a real brick. I cannot find much in it to criticize. The problem is not with the list of prescriptions; the problem is whether or not those with the power to change things, both inside and outside of Africa, will do so.

The second book I have with me today is *Partners in Development: Report of the Commission on International Development*. Former Prime Minister Lester Pearson chaired that commission and the report was published in 1969. This report set the 0.7 per cent of GNP target for ODA, something that we remain woefully short of reaching.

Most of the prescriptions in the Blair report were there in the Pearson report: more aid, smarter aid, better terms of trade, debt forgiveness, agriculture, infrastructure, health, education, foreign investment, and tied aid.

The new elements in the Blair report are its extensive discussions about governance, peace, and security, chapters that might not have been required had we gone even half way to addressing Pearson's recommendations.

En fait, pour une bonne partie de ces jeunes, tout cela n'a pas servi à grand-chose. Aiah James est mort à 30 ans d'une maladie inconnue; Daniel Joe a été tué pendant la guerre civile; Kai Foday a eu une attaque de paralysie à 35 ans, peut-être causée par le fait qu'il avait été exposé très jeune à des pesticides ou à des produits chimiques non réglementés.

Écoutez ce que dit Esther Kaimachende qui avait alors 12 ans et qui en a aujourd'hui 49 :

Mon mari et moi savions que les rebelles allaient venir mais nous avions projeté de nous enfuir par en arrière, avec nos deux filles et de nous rendre à pied en Guinée. Ils sont arrivés par devant et par derrière la maison. La première chose qu'ils ont faite a été de couper la tête de mon mari. J'étais couverte de sang. Nous nous sommes enfuies pendant qu'ils fouillaient la maison. Il nous a fallu trois semaines pour arriver dans un camp de réfugiés en Guinée. Nous avons mangé des feuilles et des fruits. Aujourd'hui, nous n'avons plus rien.

Ces histoires ne reflètent que trop bien ce qui est arrivé à des milliers de personnes en Afrique depuis une quarantaine d'années. Le pays où nous étions en 1967 n'était pas en train de se développer mais plutôt de sombrer dans un tourbillon d'activités politico-criminelles, de mauvaise gouvernance, avec une aide étrangère mal conçue et des investisseurs étrangers qui cherchaient uniquement à s'enrichir le plus vite possible grâce à ce pays. Cela a débouché sur une rébellion, la guerre et l'effondrement des institutions.

J'ai apporté avec moi le rapport de la commission Blair. Je ne sais pas si vous l'avez vu; c'est une vraie brique. Je n'ai pas beaucoup de critiques à lui faire. Le problème ne vient pas de la liste des choses qu'il faut faire; le problème est de savoir si ceux qui ont le pouvoir de changer les choses, qu'ils se trouvent en Afrique ou à l'extérieur de l'Afrique, vont vouloir le faire.

Le second livre que j'ai avec moi aujourd'hui est *Vers une action commune pour le développement du tiers-monde : Rapport de la Commission d'étude du développement international*. L'ancien premier ministre Lester Pearson a présidé cette commission et le rapport a été publié en 1969. Ce rapport établissait à 0,7 p. 100 du PNB la cible pour l'APD, cible dont nous sommes toujours très loin.

La plupart des solutions proposées par le rapport Blair se trouvaient déjà dans le rapport Pearson et concernaient les domaines suivants : augmentation du montant de l'aide, aide mieux ciblée, commerce plus égalitaire, suppression des dettes, agriculture, infrastructure, santé, éducation, investissement étranger et aide liée.

Les éléments nouveaux qui figurent dans le rapport Blair sont une discussion approfondie de la gouvernance, de la paix et de la sécurité, des chapitres qui n'auraient peut-être pas leur raison d'être si nous avions mis en œuvre ne serait-ce que la moitié des recommandations du rapport Pearson.

I will address four areas that are in urgent need of new and different thinking: emergency assistance, private sector development, governance, and what I call “learning.”

The global response to emergencies, whether natural or man-made, is in serious need of reform. The Tsunami response is an excellent example of what is wrong. The emergency was serious, but it was no more serious than the on-going emergency in the Congo. In fact, in the Congo the situation is worse. However, the Congo and a dozen others are forgotten emergencies because the media is not there and because governments choose not to be there as well.

The world's response to emergencies is purely voluntary. We pick and choose depending on our budget, how we feel, and the politics of the situation. For example, the Kosovar refugees got cell phones, and the Liberian refugees got half rations.

We would never respond to emergencies in Canada this way, and the world does not handle peacekeeping this way. If troops are sanctioned for a peacekeeping operation, a full budget is committed. It is assessed, and all members of the UN contribute according to an agreed formula. It is time in our thinking about UN reform to reform our own thinking about emergency response. It is time to give the UN a much stronger mandate in this area and create an assessed funding mechanism for serious emergencies. Canada could play an important role in getting such an idea onto the international radar.

When he was finance minister, Prime Minister Martin served on a UN commission that looked at private sector development in Africa. The commission found, among other things, that missing at the centre is a strategy of economic diversification and the development of a small- and medium-sized indigenous business sector. This is missing for many reasons including lack of capital, infrastructure, roads, water, electricity, entrepreneurial talent, rule of law, and the absence of upstream and downstream linkages.

Aid agencies have had a lot of important success with micro-credit and over the years many funds have been created to support large-scale investment and trade in Africa. However, the middle is missing because we do not take the time to understand how complex it is to create a small, productive enterprise. Money alone is not enough; in fact, it may be the least important element.

We need to clarify the Canadian purpose in private sector development. If we remain primarily interested in selling Canadian goods and services, we should remember that poor people, and especially dead people, are not good markets.

Je vais parler de quatre domaines dans lesquels il est urgent de faire les choses différemment : l'aide d'urgence, le développement du secteur privé, la gouvernance et ce que j'appelle « l'apprentissage ».

Il faut absolument réformer la façon dont les pays répondent aux situations d'urgence, qu'elles soient naturelles ou causées par l'homme. La réponse qui a été apportée au tsunami illustre très bien ce qui ne va pas. La situation était grave mais elle n'était pas plus grave que la situation qui sévit au Congo. En fait, la situation du Congo est peut-être pire. Cependant, on ne parle pas du Congo et d'une douzaine d'autres situations d'urgence parce que les médias ne s'en occupent pas et parce que les gouvernements ont choisi de ne pas s'en occuper non plus.

Les pays réagissent aux catastrophes comme ils l'entendent. Nous modulons notre intervention en fonction de notre budget, de notre situation et des aspects politiques. Par exemple, au Kosovo, les réfugiés ont obtenu des téléphones portables et ceux du Libéria des demi-rations.

Nous ne réagirions jamais de cette façon à une catastrophe qui toucherait le Canada et le monde ne s'occupe pas non plus du maintien de la paix de cette façon. Lorsqu'on décide d'envoyer les troupes pour une opération de maintien de la paix, on prévoit un budget complet. Le budget est ensuite évalué et tous les membres des Nations Unies versent une contribution selon une formule fixée d'avance. Au moment où nous réfléchissons à la façon de réformer l'ONU, nous devrions également réfléchir à la façon de réformer notre façon de réagir aux catastrophes. Il est temps d'accorder à l'ONU un rôle beaucoup plus fort dans ce domaine et de créer un mécanisme de financement destiné aux catastrophes graves. Le Canada a les moyens d'inciter les autres pays à débattre de cette idée.

Lorsqu'il était ministre des finances, le premier ministre Martin a été membre d'une commission de l'ONU qui examinait le développement du secteur privé en Afrique. La commission a notamment constaté qu'il manquait un élément essentiel, à savoir une stratégie de diversification économique et le développement d'un secteur commercial indigène composé de petites et de moyennes entreprises. Ce manque s'explique pour de nombreuses raisons notamment le manque de capital, l'infrastructure, les routes, l'eau, l'électricité, les capacités de gestion, le principe de légalité et l'absence de réseaux en amont et en aval.

Les organismes d'aide ont connu des succès importants avec le micro-crédit et progressivement, on a créé de nombreux fonds destinés à favoriser sur une grande échelle l'investissement et le commerce en Afrique. Ce qui manque, ce sont les entreprises moyennes parce que nous ne prenons pas le temps de comprendre combien est difficile et complexe la création d'une petite entreprise productive. L'argent ne suffit pas; en fait, c'est peut-être l'élément le moins important.

Il nous faut préciser le rôle que le Canada veut jouer dans le développement du secteur privé. Si nous continuons à nous intéresser principalement à vendre des biens et des services canadiens, il faudrait rappeler que les pauvres, en particulier les pauvres qui sont morts, ne sont pas des débouchés intéressants.

As Mr. Barr suggests, Canada has a lot to offer in the development of an African private sector, in the creation of small- and medium-enterprise development, not micro credit operations. These are fine and they are happening, but productive initiatives of the type that employ five or 10 or 15 people, this missing middle can be the real engine of economic growth and of poverty reduction.

In Canada's international policy statement, small-scale enterprise development receives appropriate attention. In putting our ideas into action, however, we will need to go deeper. We need to stay the course and think more about how to build real and lasting relationships in Africa.

We talk at length about governance and Canadian values, but when it comes to specifics, we seem to put a lot of emphasis on an untested Canada corps and the idea that what Africans really need is Canadians to teach them how to be less corrupt.

Canada, in fact, has been involved in a wide range of governance initiatives in Africa. We just do not think of them that way because the word "governance" is not lit up in neon lights. Canada, for example, has been a leader in the creation of a Kimberley Process Certification Scheme for rough diamonds. Forty-four countries plus all those in the European Union now have binding legislation covering all trade in rough diamonds. This came in response to NGO research, partly through the organization that I work with, Partnership Africa Canada and a global campaign on blood diamonds, but it needs governments to come to the table to make real changes.

Canada was, and remains, a leader in this process. The Kimberley Process is all about governance of a natural resource and of an industry; and about governmental management, accounting and oversight in the diamond producing countries of Africa and in the diamond trading, polishing and consuming countries of the north. We can do a lot more of this.

Governance is very much a two-way street. If we expect Africans to take us seriously when we talk about corruption and good governance, then we need to look to ourselves in the north as well. Canada could lead, for example, in a forthright examination of how subsidies and protectionism in the north block entrepreneurialism in the south. We could support African countries when they take their complaints to the WTO. European subsidies on milk held back local dairy production in many countries for decades.

Comme le suggère M. Barr, le Canada a beaucoup à offrir pour développer le secteur privé en Afrique, pour créer de petites et moyennes entreprises, et non pas des opérations basées sur le micro-crédit. Ces petites entreprises sont une excellente chose et il s'en crée un certain nombre mais ce sont les entreprises de production qui emploient entre cinq, dix ou quinze personnes, qui constituent le lien manquant et qui pourraient devenir le véritable moteur de la croissance économique et de la réduction de la pauvreté.

Dans l'énoncé de politique internationale du Canada, le développement des petites entreprises occupe un bon rôle. C'est par contre lorsque nous cherchons à mettre ces idées en œuvre que nous devons faire davantage. Nous devons continuer à agir en fonction des orientations choisies et réfléchir davantage à la façon de nouer des liens durables et concrets avec l'Afrique.

Nous parlons beaucoup de gouvernance et de valeurs canadiennes mais lorsqu'il s'agit de prendre des mesures concrètes, nous semblons vouloir faire jouer un rôle important à un organisme canadien qui n'a pas encore fait ses preuves ainsi qu'à l'idée que ce dont les Africains ont vraiment besoin, c'est que les Canadiens leur apprennent à lutter contre la corruption.

En fait, le Canada a participé à toutes sortes d'initiatives de gouvernance en Afrique. Bien souvent, nous ne les qualifions pas de cette façon parce que le mot « gouvernance » ne figure pas en toutes lettres dans le titre de ces initiatives. Le Canada a été, par exemple, un des leaders de l'adoption du processus de Kimberley aux fins du commerce international des diamants bruts. Quarante-quatre pays plus tous ceux de l'Union européenne ont aujourd'hui adopté des lois contraignantes qui régissent tous les aspects du commerce des diamants bruts. Cette initiative répondait à la recherche effectuée par des ONG, en partie par l'organisme pour lequel je travaille, Partenariat Afrique Canada, et à une campagne mondiale au sujet des diamants de la guerre mais il fallait que les gouvernements acceptent de négocier pour que les choses changent vraiment.

Le Canada a été et demeure un leader dans ce domaine. Le processus de Kimberley vise en fait la gouvernance d'une ressource naturelle et d'une industrie, combinée à une gestion gouvernementale, à une surveillance et à un contrôle dans les pays d'Afrique qui produisent des diamants ainsi que dans les pays du nord qui font le commerce, le polissage des diamants et qui les utilisent. Nous pouvons faire beaucoup de choses de ce genre.

La gouvernance va en fait dans les deux sens. Si nous voulons que les Africains nous prennent au sérieux lorsque nous parlons de corruption et de bonne gouvernance, alors il faudrait également que nous, les pays du nord, regardions vraiment ce que nous faisons. Le Canada pourrait, par exemple, donner l'exemple et faire une étude de la façon dont le protectionnisme et les subventions accordées par les pays du nord bloquent le développement des entreprises du sud. Nous pourrions appuyer les pays africains lorsqu'ils se plaignent à l'OMC. Les subventions laitières accordées par l'Europe ont bloqué pendant des dizaines d'années la production laitière locale dans de nombreux pays.

Sierra Leone once exported rice, the staple of its diet. Today, however, in a country with disastrous levels of unemployment, it imports most of its rice. The reason is huge U.S. government subsidies to American rice farmers. If this were to change, it could create 5 million person-days of work per year in Sierra Leone.

I will speak to the subject that I call "learning." In the development business we have to learn from our mistakes. CIDA has developed a reputation as one of the slowest bilateral aid agencies in the world. We have more checklists, forms, studies, consultancies and evaluations than any other donor I know. We are pathologically risk averse. CIDA officials are terrified of the Auditor General and the agency, like others, has an exceptionally low tolerance for failure.

If we truly knew how to create jobs in Africa and how to end poverty, war and bad governance, we would have done it 40 years ago. We do not know how to do these things. All of our investments in Africa carry risk. The obligation is not to invest recklessly but to manage risk. We need to learn from failure as well as from success. Hiding failure is a huge mistake but if failure is to be punished, then that is what will happen and the failure to learn from failure will continue.

I began with a personal recollection of 1967 and I will finish with one from earlier this year. In February, I visited Sierra Leone again and had an opportunity to meet with a group of 15-year-old girls and boys in a town called Kambia near the Guinea border. These children are part of a series of clubs established after the 10-year civil war to help children understand their rights and responsibilities, to deal with gender issues, human rights, violence, and HIV/AIDS.

What made the discussion special was that the children were so articulate, determined and bright. They told me that they hold meetings, attend a children's parliament, they talk to elders and to the police. The children are concerned about child trafficking and they know of several cases. They work on gender-based violence, "for this generation and the next one." One of this children said that the gender violence is a Muslim thing and one of the boys said, "no, it comes from ignorance." He quoted, source unknown but possibly the Koran, "It is better to train boys than to repair men."

At the end of the meeting, the children said what they want to be when they leave school, and all of them want to become professionals such as nurses, doctors, accountants, lawyers and human rights workers. No one seemed to doubt for a minute that such jobs will be there for them.

Le Sierra Leone était un exportateur de riz, le principal aliment de sa population. Aujourd'hui, alors que le pays connaît un taux de chômage désastreux, il doit importer la plus grosse partie de son riz. La raison en est que le gouvernement américain accorde des subventions considérables aux producteurs de riz américains. Si l'on modifiait ce système, on pourrait créer chaque année 5 millions de jours-personnes travaillés au Sierra Leone.

Je vais parler du sujet que j'ai appelé « l'apprentissage ». Dans le domaine du développement, il faut apprendre grâce à ses erreurs. L'ACDI a acquis la réputation d'être une des agences d'aide bilatérale les plus lentes au monde. Nous avons plus de listes de vérification, de formulaires, d'études, de consultants et d'évaluations que n'importe quel autre pays donateur. Nous avons une peur maladive du risque. Les hauts fonctionnaires de l'ACDI ont très peur du vérificateur général et cette agence, comme bien d'autres, tolère très mal les échecs.

Si nous savions vraiment comment créer des emplois en Afrique et comment supprimer la pauvreté, la guerre et la mauvaise gouvernance, nous l'aurions fait il y a 40 ans. Nous ne savons pas comment faire ces choses. Tous les investissements que nous faisons en Afrique comportent des risques. Il ne s'agit pas de faire des investissements imprudents mais plutôt de gérer les risques. Il faut apprendre aussi bien des échecs que des succès. Il est très grave de dissimuler les échecs mais si les échecs sont punis, c'est ce qui se passe et cela nous empêche d'apprendre de nos échecs.

J'ai commencé par vous livrer un souvenir personnel qui remonte à 1967 et je vais terminer en vous en racontant un autre qui s'est passé au début de l'année. Je suis retourné au Sierra Leone en février et j'ai rencontré un groupe de filles et de garçons de 15 ans dans une ville qui s'appelle Kambia près de la frontière de la Guinée. Ces enfants étaient membres des clubs qui ont été créés après la guerre civile de 10 ans pour faire comprendre aux enfants leurs droits et leurs responsabilités, parler des questions liées aux relations homme-femme, aux droits de l'homme, à la violence et au sida.

Cette discussion a été tout à fait spéciale parce que les enfants étaient intelligents, déterminés et exposaient très bien leurs idées. Ils m'ont raconté qu'ils tenaient des réunions, participaient à un parlement d'enfants, parlaient aux anciens et aux policiers. Ces enfants s'inquiétaient du trafic d'enfants et connaissaient plusieurs cas de ce type. Ils travaillaient sur la violence fondée sur le sexe « pour la présente génération et pour la suivante ». Un des enfants a dit que la violence fondée sur le sexe venait des Musulmans et un des garçons lui a répondu : « Non, cela vient de l'ignorance. » Il a cité une source que je ne connaissais pas mais qui était peut-être le Coran et qui disait « Il vaut mieux former les enfants que de soigner les hommes. »

À la fin de la réunion, les enfants ont dit ce qu'ils voulaient être lorsqu'ils termineront leurs études, et ils voulaient tous devenir des professionnels, des infirmières, des médecins, des comptables, des avocats et des travailleurs dans le domaine des droits de la personne. Ils semblaient tous absolument convaincus qu'ils pourraient avoir ce genre d'emplois.

They looked and sounded so much like my students of 38 years ago.

Peter R. Kieran, President, CPCS Transcom, as an individual: Honourable senators, I am the president of two companies involved in relations with Africa. The first of these is CPCS Transcom, started by Canadian Pacific Railways in the 1960s. CPCS has a staff of 30 professionals and provides specialized consulting services primarily to government organizations in Africa and Asia. Our specialization is carrying out privatization and facilitating private investment in transportation infrastructure.

We have played a major role in assisting African governments to bring private management skills and private capital to their railways and ports. We have helped to privatize the railways or the ports in Mali, Senegal, Ghana, Nigeria, Cameroon, Congo, Tanzania, Malawi, Zambia and Madagascar.

The results of privatization of the infrastructure are sharp increases in capacity and traffic through both the railways and ports. This system is working very well, and although it is a huge success story, it receives very little attention. For instance, in the railway sector, the newly privatized railways have increased their traffic by 19 per cent per year compounded since privatization.

I have some thoughts about the Canadian aid program. I have worked for 35 years in the development assistance area and most of that time I have spent in Africa. During this time, certainly I have seen, as Mr. Smillie has seen, many changes and many things that have not changed. Although the lives of people, especially in rural areas, have not changed much, there is a huge, growing, middle class. For example car ownership, which contributes unfortunately to congestion in many cases, is extremely common today in Africa cities where it was not at all 30 years ago.

The Canadian aid program has changed dramatically and is changing even more quickly today. However, I believe that many of the changes are not good public policy.

I differ from some of the comments on the role of debt. In the 1970s, Canada eliminated its loan programs and converted all of its aid to grants. Unfortunately, at the same time, it left in place all of the procurement mechanisms for grants and instead of loaning money to countries who then made their decisions about procurement and who dealt directly with Canadian companies, the Government of Canada took over that function. This contributed directly to a weakening of capacity in the recipient countries and also a weakening of Canadian commercial links with these countries.

I do not know enough about how government works in Canada, but I am astonished with the tendency of almost all new CIDA ministers to review a program on arrival and then

Ils ressemblaient beaucoup aux étudiants que j'ai connus il y a 38 ans.

M. Peter R. Kieran, président, CPCS Transcom, à titre personnel : Honorables sénateurs, je suis le président de deux sociétés qui exercent leurs activités en Afrique. La première est CPCS Transcom, qui a été créée par le Canadien Pacifique au cours des années 1960. CPCS a un personnel composé de 30 professionnels et fournit des services spécialisés de consultants principalement aux organisations gouvernementales de l'Afrique et de l'Asie. Nous sommes spécialisés dans la privatisation et les investissements du secteur privé dans les infrastructures de transport.

Nous avons aidé des gouvernements africains à retenir les services de gestionnaires privés et à attirer des capitaux privés dans leurs sociétés de chemins de fer et leurs ports. Nous les avons aidés à privatiser des chemins de fer ou des ports au Mali, au Sénégal, au Ghana, au Nigeria, au Cameroun, au Congo, en Tanzanie, au Malawi, en Zambia et à Madagascar.

La privatisation de l'infrastructure a entraîné une augmentation considérable de la capacité et de l'utilisation des chemins de fer et des ports. Ce système donne d'excellents résultats et même si c'est un grand succès, il a suscité peu d'attention. Par exemple, dans le domaine des chemins de fer, les nouvelles sociétés de chemins de fer privatisées ont vu leur trafic augmenter de 19 p. 100 par an depuis leur privatisation.

J'ai quelques idées au sujet du programme d'aide du Canada. J'ai travaillé pendant 35 ans dans le domaine de l'aide au développement et passé la plus grande partie de ce temps en Afrique. Pendant cette période, j'ai vu, tout comme l'a fait M. Smillie, des changements et il y a aussi beaucoup de choses qui n'ont pas changé. La vie des gens n'a pas beaucoup changé, en particulier dans les régions rurales, mais il y a aujourd'hui une classe moyenne de plus en plus nombreuse. Par exemple, il est très courant aujourd'hui d'être propriétaire d'une voiture, ce qui malheureusement cause bien souvent des embouteillages, alors que ce n'était pas du tout le cas il y a 30 ans.

Le programme d'aide du Canada a évolué considérablement et change encore plus rapidement aujourd'hui. Je pense néanmoins que la plupart de ces changements ne vont pas dans la bonne direction.

Je ne suis pas d'accord avec certains des commentaires qui ont été faits au sujet du rôle de la dette. Au cours des années 1970, le Canada a supprimé tous ses programmes de prêts et il a décidé d'accorder son aide sous forme de subventions. Malheureusement, parallèlement, il a conservé les mécanismes d'acquisition pour les subventions et au lieu de prêter de l'argent aux pays en développement en laissant ces derniers prendre leurs décisions en matière d'acquisition et traiter directement avec les entreprises canadiennes, c'est le gouvernement canadien qui a repris ce rôle. Cela a entraîné un affaiblissement de la capacité des pays bénéficiaires ainsi qu'un affaiblissement des liens commerciaux qu'entretenait le Canada avec ces pays.

Je ne sais pas très bien comment le gouvernement fonctionne au Canada, mais je suis surpris de constater que la plupart des nouveaux ministres de l'ACDI ont tendance, dès leur arrivée, à

announce new sectors of concentration shortly thereafter. Considering that it takes an average of five years to develop one project, this is just mad.

The current changes in policy will switch responsibility for the delivery of aid projects from Canadian NGOs and firms to foreign NGOs, recipient countries and multilateral development institutions.

Enclosed in my submission you will find the latest statement of CIDA's contracts and agreements for Africa and the Middle East, and CIDA's current disbursements in Africa. Some of these projects are just starting and others are almost finished, and the total number of contracts is \$955 million. The chart indicates that about 37 per cent of the funds are directed to Canadian NGOs, 15 per cent to the Canadian private sector, 11 per cent to Canadian government agencies, 16 per cent to foreign NGOs, 15 per cent to development institutions, such as the UN or the World Bank, and 5 per cent directly to foreign governments. This represents all active projects today but it is changing quickly. A review of new commitments made in 2003 indicates that the share for Canadian NGOs has fallen from 37 per cent to 20 per cent, and the share for the Canadian private sector has fallen from 15 per cent to 6 per cent.

The untying of aid is a reality today among all progressive donors. Even France and the U.S. are beginning to untie portions of their aid. I wonder whether the Government of Canada has thought through the long-term impacts on Canadian support for the aid program and on the people-to-people contacts that traditionally enrich the lives of so many Canadians and our friends abroad.

The last trend I would like to speak to is the transformation of our aid program from a development focus to that of a charity organization dispensing money to well-deserving recipients. We have replaced the old objective of sustainable programs characterized by the adage usually attributed to Mao, "Teach a man to fish and he will care for himself for life," with the generous urge to provide medicine for the sick and money to support government programs. This may be aid but I do not believe it is sustainable.

I am a strong believer in the adage of "trade not aid," and my second love is a business called Giraffe The Africa Store. For over 30 years, my wife Betty has managed Giraffe, which has retail outlets on Rue St. Denis in Montreal and on Clarence Street in Ottawa. Our business is importing and retailing high-quality, hand-crafted products from Africa.

It provides approximately 150 equivalent full-time jobs in Africa. It is a marginal business, paying low salaries here and operating at break even, but it has survived for 30 years. It provides a window on African culture in Canada and productive work for many craftspeople in Africa.

réviser les programmes et à annoncer ensuite de nouveaux secteurs de concentration. Étant donné qu'il faut en moyenne cinq ans pour mettre sur pied un projet, c'est de la folie.

Les changements apportés aux orientations actuelles vont avoir pour effet de confier la mise en œuvre des projets d'aide aux ONG étrangères, aux pays bénéficiaires et à des institutions de développement multilatéral alors qu'auparavant c'était les ONG et les entreprises canadiennes qui s'en chargeaient.

Vous trouverez avec mon mémoire une liste récente des contrats et des ententes qu'a conclus l'ACDI pour l'Afrique et le Moyen-Orient, ainsi que les fonds consacrés actuellement par l'ACDI à l'Afrique. Certains de ces projets ne font que démarrer et d'autres sont pratiquement achevés; le montant total de ces contrats représente 955 millions de dollars. Le tableau montre que 37 p. 100 des fonds environ sont versés à des ONG canadiennes, 15 p. 100 au secteur privé canadien, 11 p. 100 aux organismes gouvernementaux canadiens, 16 p. 100 à des ONG étrangères, 15 p. 100 à des institutions de développement, comme l'ONU ou la Banque mondiale, et cinq pour cent est versé directement aux gouvernements étrangers. Cela représente tous les projets en cours aujourd'hui mais la situation évolue rapidement. Un examen des nouveaux engagements correspondant à 2003 montre que la part des ONG canadiennes est passée de 37 à 20 p. 100, et celle du secteur privé canadien de 15 à 6 p. 100.

Tous les pays donateurs progressistes ont commencé à délier leur aide. Même la France et les États-Unis ont commencé à délier une partie de leur aide. Je me demande si le gouvernement du Canada a réfléchi aux effets à long terme que cela aurait sur l'appui qu'accorde le Canada aux programmes d'aide et aux contacts personnels qui enrichissent tellement la vie des Canadiens et de nos amis à l'étranger.

La dernière tendance dont j'aimerais parler est le fait que notre programme d'aide qui était axé au départ sur le développement s'est transformé en une œuvre de charité qui accorde des fonds aux bénéficiaires méritants. Nous avons remplacé l'ancien objectif qui sous-tendait les programmes de développement durable et qui reflétait le proverbe qu'on attribue habituellement à Mao : « Apprends un homme à pêcher et il pourra se nourrir toute sa vie » par le souci de fournir des médicaments aux malades et de l'argent aux programmes gouvernementaux. Cela constitue peut-être de l'aide mais je ne pense pas qu'elle puisse être durable.

Je suis un partisan convaincu de la devise « du commerce mais pas d'aide » et mon deuxième amour est une entreprise qui s'appelle Giraffe The Africa Store. Depuis plus de 30 ans, ma femme Betty dirige Giraffe, qui a des magasins sur la rue St-Denis à Montréal et la rue Clarence à Ottawa. Nous nous occupons d'importer et de vendre des produits artisanaux de qualité fabriqués en Afrique.

Cette entreprise a créé l'équivalent de 150 emplois à temps partiel en Afrique. C'est une entreprise marginale, dont les employés canadiens sont peu payés et qui arrive tout juste à couvrir ses frais mais cela fait quand même 30 ans qu'elle existe. Elle offre une fenêtre sur la culture africaine au Canada et fournit un travail productif à de nombreux artisans africains.

Trade requires both exports and imports. There are no government programs that provide assistance to importers from developing countries, but if developing countries cannot sell their products to us, they will not have resources to buy from us.

Since 9/11, 100 per cent of Giraffe's shipments from Africa have been inspected at the port-of-entry into Canada, at a cost to Giraffe of approximately \$1,000 per container, plus extensive damage. This is excessive and unwarranted and far exceeds the savings from the generous reduction in import duties extended to the least developed countries. Canada customs should place more emphasis on risk assessment and historical experience with importers instead of inspecting all goods from suspect countries in Africa.

The original request mentioned recommendations, so at the risk of appearing slightly absurd and giving recommendations in seven minutes, I do have a few thoughts.

One recommendation is to reduce ministerial powers to redirect CIDA's areas of concentration. The second recommendation is to create a new agency under the Minister for International Co-operation to provide development assistance loans that will emphasize sustainable development and the creation of productive capacity. I believe that the discipline of making repayments forces a better selection of projects and the recipients understand that the money has to be put to productive use.

Canada should maintain a significant component of Canadian content in the aid program to Africa through Canadian NGOs, private companies and individuals. I believe that Canada customs should eliminate charges to shippers for security-related inspections.

Finally, as a last item in terms of the untying of aid, Canada supports an organization within Foreign affairs called the Office of Liaison with International Financial Institutions. I suggest replacing that office with an office of liaison with development assistance agencies to reflect the growing importance of untied bilateral aid. Such an agency would assist Canadian companies to compete internationally and to have contacts with development assistance agencies such as USAID and DFIT.

George Ayittey, Professor, Economics, American University, as an individual: Senators, thank you for this opportunity to testify before your committee.

I would like to point out that I received my postgraduate education in Canada, although I now live in the United States. I was a beneficiary of CIDA's scholarship program. I went to the University of Western Ontario in the 1970s, and then I returned to Ghana. I came back to Canada, went to University of Manitoba in Winnipeg, got my Ph.D., but could not return to

Pour qu'il y ait du commerce, il faut qu'il y ait des exportations et des importations. Aucun programme gouvernemental n'aide les entreprises qui importent les produits des pays en développement mais si les pays en développement ne peuvent nous vendre nos produits, ils n'auront pas les ressources pour acheter les nôtres.

Depuis le 11 septembre, toutes les expéditions d'Afrique destinées à la Giraffe ont été inspectées au port d'entrée au Canada, ce qui coûte à la Giraffe près de 1 000 \$ par conteneur, sans parler des dommages causés aux marchandises. C'est une mesure excessive, injustifiée et qui dépasse de loin les économies réalisées grâce à la réduction généreuse des droits d'importation qui s'applique aux pays les moins développés. Les douanes canadiennes devraient accorder plus d'importance à l'évaluation des risques et à l'expérience acquise avec les importateurs au lieu d'inspecter toutes les marchandises provenant de pays africains suspects.

L'invitation initiale parlait de recommandations et au risque de paraître quelque peu bizarre et de donner des recommandations en sept minutes, je vais vous faire part de quelques idées.

Nous recommandons de réduire les pouvoirs qu'a le ministre de l'ACDI de modifier les secteurs de concentration choisis par cet organisme. La deuxième recommandation est de créer un nouvel organisme relevant du ministre de la Coopération internationale qui serait chargé d'accorder des prêts à l'aide au développement axés sur le développement durable et la création d'une capacité de production. Je pense que l'idée d'être obligé à rembourser les fonds reçus oblige les bénéficiaires à mieux choisir leurs projets et à comprendre que cet argent doit être utilisé de façon productive.

Le Canada devrait préserver un contenu canadien important dans son programme d'aide destiné à l'Afrique, en ayant recours à des ONG, des entreprises privées et des personnes canadiennes. Je pense que les douanes du Canada devraient cesser d'obliger les expéditeurs à assumer le coût des inspections de sécurité.

Enfin, un dernier aspect concernant le déliement de l'aide, le Canada appuie, par l'intermédiaire des affaires étrangères, un organisme qui s'appelle le Bureau de liaison avec les institutions financières internationales. Je propose de remplacer ce bureau par un bureau de liaison avec les organismes d'aide au développement de façon à refléter l'importance croissante de l'aide bilatérale non liée. Cet organisme serait chargé d'aider les entreprises canadiennes à faire du commerce international et à établir des contacts avec des organismes d'aide au développement comme l'USAID et le DFIT.

M. George Ayittey, professeur, sciences économiques, American University, à titre personnel : Sénateurs, je vous remercie de m'avoir invité à témoigner devant votre comité.

J'aimerais mentionner que j'ai fait mes études supérieures au Canada, même si je vis maintenant aux États-Unis. J'ai obtenu une bourse de l'ACDI. J'ai fréquenté l'Université de Western Ontario dans les années 1970 et je suis ensuite retourné au Ghana. Je suis revenu au Canada, et j'ai étudié à l'Université du Manitoba à Winnipeg, où j'ai obtenu mon doctorat; je n'ai pas

Ghana because of the military coup. I went to the U.S., and it took us almost 20 years before we were able to remove the tyrannical military regime and install a democracy in Ghana.

My colleagues and fellow witnesses have testified regarding aid programs, and especially the Canadian aid programs to Africa. The consensus is that Western aid to Africa has been ineffective, and there is a lot of blame to pass around.

My colleagues have indicated the problems from the donor side. I would like to talk about problems from the African side.

Everyone knows that the Marshall Plan was successful in Germany because the Germans had the institutional and human capacity to utilize aid. This is not the case in Africa, where they have neither the institutional capacity nor the human capacity. Furthermore, Canada cannot design aid programs to reduce poverty and expect them to work in an environment of civil war and corruption. Aid programs cannot exist in an environment where there is no rule of law.

Western aid programs are hobbled by two fundamental problems, the first one is the failure to distinguish between African leaders or government and the people. Quite often Westerners do not want to criticize black African leaders for fear of being labelled racist. This overt sensitivity to racial issues does not help us in Africa, because it inadvertently supports misguided policies.

Second, Western policies towards aid programs to Africa have been leader centred. For example, during the Cold War, the West was seduced by euphonious verbiage or rhetoric of African leaders. Anyone who said he was pro-West or anti-communist suddenly unlocked the floodgates of Western aid. Mobutu was one simple example. Never mind the neo-communists or oppressive regimes that they had established in their own countries, nobody paid much attention, especially not to the people.

Naive Westerners assume that the best way of helping the African people is by handing money over to the governments, upon the assumption that the institution called "government" assists in many African countries. This is not so. What we have is a mafia state or a "vampire state," which has been hijacked by crooks and bandits, who use the instruments of the state to enrich themselves. They are cronies and tribesmen and they exclude everyone else. The richest people in Africa are heads of state, and ministers, and quite often, the chief bandit is the head of state himself.

These people take over every key institution of the state. They take over the military, the judiciary, and the media and subvert these institutions to serve their interests. Rule of law does not exist for the people. Transparency does not exist for the people.

pu rentrer au Ghana à cause du coup d'État militaire. Je suis allé aux États-Unis et il a fallu attendre près de 20 ans avant que le régime militaire tyrannique soit renversé et que soit installée au Ghana une démocratie.

Mes collègues et les autres témoins ont parlé des programmes d'aide et en particulier, des programmes d'aide canadiens destinés à l'Afrique. Tout le monde reconnaît que l'aide accordée par les pays occidentaux à l'Afrique n'a pas été très utile et qu'elle a suscité de nombreuses critiques.

Mes collègues ont mentionné les problèmes du point de vue des pays donateurs et j'aimerais parler de ces problèmes du point de vue des Africains.

Tout le monde sait que le plan Marshall a réussi en Allemagne parce que les Allemands avaient la capacité institutionnelle et humaine de bien utiliser cette aide. Ce n'est pas le cas en Afrique, qui ne possède ni la capacité institutionnelle, ni la capacité humaine d'utiliser cette aide. De plus, le Canada ne peut concevoir des programmes d'aide visant à lutter contre la pauvreté et s'attendre à ce qu'ils donnent de bons résultats alors que règnent la guerre civile et la corruption. Les programmes d'aide ne peuvent être mis en œuvre dans des pays qui ne respectent pas le principe de légalité.

Les programmes d'aide occidentaux comportent deux lacunes fondamentales; la première est qu'ils ne font pas de différence entre les gouvernements et les chefs africains et la population. Bien souvent, les occidentaux ne veulent pas critiquer les dirigeants africains noirs parce qu'ils craignent qu'on les traite de racistes. Cette sensibilité apparente aux questions raciales n'aide aucunement les populations africaines, parce qu'elle vient renforcer indirectement des politiques mal conçues.

Deuxièmement, les politiques occidentales relatives aux programmes d'aide pour l'Afrique ont été principalement axées sur les dirigeants. Par exemple, pendant la guerre froide, l'Ouest a été séduit par la rhétorique fleurie des dirigeants africains. Tous ceux qui s'affirmaient pro-ouest ou anticommunistes recevaient immédiatement les bienfaits de l'aide occidentale. Mobutu en est un exemple. Sans parler des régimes oppressifs ou néo-communistes que ces dirigeants avaient mis sur pied dans leur propre pays, personne ne se souciait de ces choses, et encore moins des populations.

Les occidentaux naïfs partent du principe que la meilleure façon d'aider les Africains est d'accorder des fonds à leurs gouvernements, parce qu'ils pensent que l'institution qu'on appelle « gouvernement » est dans la plupart des pays africains une institution utile. Ce n'est pas le cas. Nous avons en fait des États mafieux ou des États « vampire », qui ont été pris en main par des escrocs et des bandits, qui utilisent les structures de l'État pour s'enrichir. Ils forment une bande de copains de la même tribu et ne s'intéressent qu'à eux. Les personnes les plus riches en Afrique sont les chefs d'État, les ministres, et bien souvent, le chef des bandits est le chef de l'État.

Ces gens s'emparent des principales institutions de l'État. Ils s'emparent de l'armée, des tribunaux, des médias et corrompent ces institutions pour servir leurs intérêts. Le principe de légalité ne protège pas la population. La transparence ne protège pas la

What happens over time is those who are excluded eventually rise up and remove the ruling vampire elites. This is why Somalia, Rwanda, Burundi, Zaire, Congo, Sierra Leone, Liberia, Ivory Coast, and now Togo are imploding.

The solution is to reform the state by implementing political, economic and intellectual reform, but the leaders are not interested. If you tell them to reform the system, they take one-step forward, three steps back, and flip to land on the bank account, much ado about nothing. They are not interested in reform.

If you ask them to cut government expenditures, they will set up a ministry of less government expenditure. In Ghana there were 5,000 ghost names on the payroll of the minister of education and when the Dutch government told the government to remove these ghost names, Ghana demanded aid. In fact, it has gotten to the point when you ask them to move a foot they demand aid. They are not serious about reform.

The tragedy is if they do not reform the system, more African countries will blow. Right now, the candidates for implosion are as I have stated in my testimony, Equatorial Guinea, Cameroon, Chad, Uganda, Zimbabwe, and Central African Republic. They will all blow.

What are we going to do?

Time and time again, we sit helpless and watch these countries blow, and then we come in with blankets and high protein biscuits. This is what we did when we abandoned Somalia, for example. We stick around until another African country blows, and then we parachute into the other African country.

Mr. Chairman, the time has come to empower the African people, not the corrupt governments. The main occupation of the people is in agriculture, and as one of the witnesses said, that is an area that CIDA has ignored.

NEPAD seeks \$64 billion from Western investments. The fact is, the resources that Africa needs can be found in Africa itself. In fact, the OAU indicated that corruption alone cost Africa \$148 billion a year.

NEPAD seeks \$64 billion. Tony Blair wants to increase aid to Africa by \$50 billion. Africa's begging bowl leaks horribly. If African leaders could curb corruption, they would find all the money. I am not saying that Canada should not help, but you cannot pour water into a leaky bucket. The responsibility for plugging these leaks resides with African leaders and governments.

population. Progressivement, ceux qui sont exclus du pouvoir finissent par se soulever et à chasser les élites vampires au pouvoir. C'est la raison pour laquelle la Somalie, le Rwanda, le Burundi, le Zaïre, le Congo, le Sierra Leone, la Liberia, la Côte d'Ivoire et maintenant, le Togo sont en train d'imploser.

La solution consisterait à réformer l'État en mettant en œuvre des réformes politiques, économiques et intellectuelles mais les dirigeants ne veulent pas en entendre parler. Si vous leur demandez de réformer le système, ils font un pas en avant et trois pas en arrière, et s'arrangent pour augmenter leur compte en banque, beaucoup de bruit pour rien. Ils ne sont aucunement motivés à procéder à des réformes.

Si vous leur demandez de couper les dépenses du gouvernement, ils vont mettre sur pied un ministère de la réduction des dépenses du gouvernement. Au Ghana, il y avait 5 000 personnes qui émargeaient sur les listes de paie du ministère de l'éducation et lorsque le gouvernement hollandais a demandé au gouvernement de supprimer ces employés fictifs, le Ghana a demandé de l'aide. Nous en sommes en fait arrivés à un point où ces pays demandent de l'aide dès qu'on leur demande de faire quelque chose. Ils ne sont absolument pas prêts à procéder à des réformes.

La tragédie est que si l'on ne réforme pas le système, d'autres pays africains vont imploser. À l'heure actuelle, les candidats à l'implosion sont, comme je viens de le mentionner, la Guinée équatoriale, le Cameroun, le Tchad, l'Ouganda, le Zimbabwe et la République centrafricaine. Tous ces pays vont imploser.

Qu'allons-nous faire?

Jusqu'ici, nous nous sommes toujours contentés de regarder, impuissants, ces pays imploser, après quoi nous donnions à la population des couvertures et des biscuits protéinés. C'est ce que nous avons fait lorsque nous avons abandonné la Somalie, par exemple. Nous restons dans les environs en attendant qu'un autre pays africain s'effondre, et ensuite, nous nous intéressons à un autre pays africain.

Monsieur le président, il est temps de redonner le pouvoir aux peuples africains et non pas à leurs gouvernements corrompus. La principale occupation des populations est l'agriculture et comme l'un des témoins l'a mentionné, c'est un secteur dont l'ACDI ne s'occupe pas.

Le NEPAD est à la recherche de 64 milliards de dollars dans les pays occidentaux. Le fait est que les ressources dont a besoin l'Afrique se trouvent déjà en Afrique. En fait, l'OUA a mentionné que la corruption coûtait à elle seule à l'Afrique 148 milliards de dollars par an.

Le NEPAD a besoin de 64 milliards de dollars. Tony Blair veut porter l'aide à l'Afrique à 50 milliards de dollars. Le seau dans lequel on verse l'aide pour l'Afrique est plein de trous. Si les dirigeants africains arrivaient à contrôler la corruption, ils auraient tout l'argent dont ils ont besoin. Je ne dis pas que le Canada ne doit pas aider ces pays mais il ne sert à rien d'essayer de remplir un seau percé. La responsabilité de réparer ce seau incombe aux dirigeants et aux gouvernements africains.

There are other crises. The time is limited in terms of resolving the humanitarian crisis. There is a way to bring an end to these senseless wars in Africa. Each time an African country blows up, Togo or Ivory Coast, as examples, well-intentioned Western donors ask the combatants to sit down at the negotiating table to hammer out an agreement. That is the Western approach. It does not work in Africa, because often when these combatants get together to hammer out an agreement, they squabble over positions in government. Then, since no one is satisfied, they go back to the bush and start fighting again.

There is an indigenous African approach that often helps and works. In this approach, when there is a crisis in the village, all the parties are involved. The chief comes, the combatants sit down and then, the most important thing, the civil society, those who are directly or indirectly affected by the conflict, are also invited. In all the peace accords in Africa, civil society is not invited and that must change.

The fourth problem that ravages Africa is HIV/AIDS. The Western donors have been helpful, but their focus has been on treatment. We are dealing with a disease that has no cure; therefore, we must make every effort to prevent the spread of the disease. This is one particular area I will urge the Canadian government to look into. To prevent the spread of HIV/AIDS, you need to involve the traditional leaders, the rulers and the African church. We must focus on this problem.

Finally, Mr. Chairman, there have been some recent changes in Canadian aid programs, as indicated by our first witness. There has been a reduction in the proportion of aid going to the private sector in Africa. It is disturbing. Also, the proportion of aid going to African governments has been increased. This is going in the wrong direction. Canadians see that civil society organizations can play a greater role.

There is another resource, the African exiles in Canada and North America, who can also play a significant role in terms of devising better aid programs to Africa.

The Chairman: That is a very stimulating presentation.

Senator De Bané: I would like to address my question to Mr. Kieran.

Mr. Kieran, you are very blunt, candid and honest in your document and I would like to be very candid with you.

You say, "I do not know enough about how government works in Canada," but on the fifth line you say, "This is just mad."

On the last page, in reference to your recommendations you say that we should "reduce ministerial powers to redirect CIDA's areas of concentration."

Il y a aussi d'autres crises. Il ne nous reste pas beaucoup de temps pour résoudre la crise humanitaire. Il y a une façon de mettre fin à toutes ces guerres stupides qui ravagent l'Afrique. Chaque fois qu'un pays africain s'effondre, que ce soit le Togo ou la Côte d'Ivoire, par exemple, des pays occidentaux bien intentionnés invitent les combattants à se rencontrer pour négocier une entente. C'est la méthode occidentale. Elle ne donne aucun résultat en Afrique parce que bien souvent, lorsque ces combattants se réunissent pour conclure une entente, ils se disputent pour savoir qui aura les postes du gouvernement. En fin de compte, personne n'est satisfait, alors ils rentrent dans la forêt et reprennent les combats.

Il existe une méthode africaine qui donne souvent de bons résultats. Selon cette méthode, lorsqu'il y a une crise dans un village, tous les intéressés participent à la recherche d'une solution. Le chef arrive, les combattants s'assoient et ensuite, l'aspect le plus important, la société civile, tous ceux qui sont touchés directement ou indirectement par le conflit, sont également invités. La société civile n'a pas été invitée à participer à l'élaboration de tous les accords de paix qui ont été conclus en Afrique et cela doit changer.

Le quatrième problème qui ravage l'Afrique est le virus du sida. Les donateurs occidentaux ont été généreux mais ils travaillent surtout sur le traitement. Il s'agit d'une maladie qui n'est pas guérissable; il faut donc tout faire pour empêcher la propagation de cette maladie. J'invite instamment le gouvernement canadien à s'intéresser à ce domaine particulier. Si l'on veut empêcher la propagation du sida, il faut inviter les chefs traditionnels, les dirigeants et les églises africaines à participer à cet effort. Nous devons nous intéresser à ce problème.

Enfin, monsieur le président, les programmes d'aide canadiens ont subi récemment certains changements, comme l'a mentionné notre premier témoin. La proportion de l'aide destinée au secteur privé en Afrique a été réduite. Voilà une décision troublante. De plus, le pourcentage de l'aide destinée aux gouvernements africains a été augmenté. C'est une voie sans issue. Les Canadiens sont en mesure de constater que les organismes de la société civile peuvent faire davantage.

Il y a une autre ressource, ce sont les exilés africains qui vivent au Canada et en Amérique du Nord, qui pourraient également jouer un rôle très utile pour concevoir de meilleurs programmes d'aide destinés à l'Afrique.

Le président : Voilà un exposé fort stimulant.

Le sénateur De Bané : J'aimerais adresser ma question à M. Kieran.

Monsieur Kieran, vous êtes très sincère, très honnête et très direct dans votre document et j'aimerais également être très sincère avec vous.

Vous déclarez : « Je ne connais pas suffisamment la façon dont fonctionne le gouvernement du Canada » mais à la cinquième ligne vous dites : « C'est de la folie ».

À la dernière page, vous dites dans vos recommandations que nous devrions « réduire les pouvoirs ministériels de façon à réorienter les zones dans lesquelles l'ACDI concentre ses efforts. »

Do you know, Mr. Kieran, that the cabinet chooses those countries of concentration?

Are you suggesting the reduction of ministerial powers, which means that a new government elected by the people of this country should not have the right to review those choices?

This is a business view of the world that maybe works for CP, but it is not how a democratic government works. A new government is entitled to review policies.

Your first recommendation is to reduce ministerial powers. That recommendation is beyond me.

Mr. Kieran: The selection of the concentration of countries is the opposite of what I am saying. This is a policy that has been discussed for 25 years. It took years and years of careful discussion and very broad consultation. However, I have noticed that every time there is a new minister, he or she comes up with an emphasis on gender, on hunger or on children. You have a program where it takes years to develop a project. A new minister comes in and says, "Okay, I want to focus on gender." He or she does not say, "In five years we will have many gender programs." They want to see them right now. The constant change in direction is destroying the capability of that agency. The minister for transportation never arrives and says, "Let us rip up the roads. We will have just railways to move people." In other sectors of the Canadian economy, I do not see ministers changing direction sharply every time there is a new minister. These are ministers that change every few years.

Senator De Bané: This is a caricature of what goes on at CIDA. First, the minister of CIDA does not make those decisions; the whole government makes them. The minister of CIDA implements the policy decided upon by the government.

Second, it is not the minister who says, "We are moving out of roads and we are going to railways." It does not work that way. The donor countries meet with the World Bank and they decide on the different strategies together.

You may have a view of things at CP that is very nice, but, believe me, this is not how those policies are developed.

Senator Andreychuk: Mr. Kieran, would it help if there were a legislative framework? I am inclined to agree that there have been many reviews. CIDA stops when they review and review. They are not working at their objectives. I am not sure whether it goes through a cabinet process, but it does change, even within one government, when ministers are moved around.

The tendency for ministers has been to put his or her own stamp on it, whether the emphasis is on gender or on poverty. It seems just like an emphasis, but I know when you are out in the

Savez-vous, monsieur Kieran, que c'est le cabinet qui choisit ces pays de concentration?

Proposez-vous de réduire les pouvoirs ministériels, ce qui veut dire que le gouvernement nouvellement élu par la population du Canada ne devrait pas avoir le droit d'examiner ces orientations?

C'est la façon de voir le monde qu'ont les entreprises, et cela donne peut-être de bons résultats pour le Canadien Pacifique, mais ce n'est pas comme cela que fonctionne un gouvernement démocratique. Chaque nouveau gouvernement a le droit de réviser les politiques adoptées antérieurement.

Votre première recommandation consiste à réduire les pouvoirs ministériels. Cette recommandation me dépasse.

M. Kieran : La façon dont s'effectue le choix des pays à aider est tout à fait le contraire de ce que je dis. C'est une politique dont on discute depuis 25 ans. Il a fallu des années et des années de discussions et de consultations pour la formuler. Cependant, j'ai remarqué que chaque fois qu'arrive un nouveau ministre, il veut insister sur l'aide destinée aux femmes, ou sur la faim ou sur les enfants. Vous avez un programme avec lequel il faut des années pour élaborer un projet. Le nouveau ministre arrive et dit : « Eh bien, je veux que l'on aide les femmes. » Il ne dit pas : « Dans cinq ans, nous aurons beaucoup de programmes d'aide ciblant les femmes. » Il veut voir ces programmes immédiatement. Ces changements de direction constants ne peuvent que nuire à cette agence. Je n'ai jamais entendu un nouveau ministre du transport déclarer : « Nous allons détruire les routes. Nous allons nous servir des chemins de fer pour déplacer les gens. » Dans d'autres secteurs de l'économie canadienne, les ministres ne changent pas d'orientation chaque fois qu'il y a un nouveau ministre. Ce sont des ministères qui changent très souvent.

Le sénateur De Bané : Voilà une façon bien caricaturale de décrire ce que fait l'ACDI. Premièrement, ce n'est pas le ministre de l'ACDI qui prend ces décisions; c'est l'ensemble du gouvernement. Le ministre de l'ACDI ne fait que mettre en œuvre les orientations qui ont été fixées par le gouvernement.

Deuxièmement, ce n'est pas le ministre qui déclare : « Nous allons abandonner les routes et développer les chemins de fer. » Cela ne se fait pas ainsi. Les pays donateurs rencontrent des représentants de la Banque mondiale et s'entendent sur les différentes stratégies à adopter.

La façon dont le Canadien Pacifique voit ces choses est très jolie mais je peux vous dire que ce n'est pas de cette façon que l'on établit ces orientations.

Le sénateur Andreychuk : Monsieur Kieran, serait-il utile d'avoir un cadre législatif? J'ai tendance à convenir avec vous que ces politiques sont souvent modifiées. L'action de l'ACDI s'arrête lorsqu'elle procède à tous ces examens. L'Agence ne peut pas travailler en même temps à réaliser ses objectifs. Je ne sais pas si ces décisions sont vraiment prises par le Cabinet mais je constate que les orientations changent, même au sein du même gouvernement, dès que l'on déplace des ministres.

Les ministres ont tendance à vouloir faire leur marque, que ce soit en privilégiant l'aide aux femmes ou la pauvreté. On pourrait ne voir là qu'un simple infléchissement de la politique mais je sais

field it is more than an emphasis. All of the sudden, you have to review and readjust your programs, and a great deal of effort goes into these changes.

If there was a legislative framework for CIDA, which would have to be brought to Parliament, would it be helpful?

Mr. Kieran: That sounds like an excellent suggestion. In Denmark, I believe, all aid programs and projects actually come before Parliament.

I am willing to accept your criticism; it could be that I am wrong. It is not just the change in government, but also that it takes so long to get these things done. For ministers to try the change direction, it is very difficult. It means a tremendous amount of activity, much of which, unfortunately, is name changes. They juggle the words to describe things, often in an attempt to save their projects.

Your suggestion might be a good one.

Mr. Barr: I would like to come to the aid of some of the useful elements in Mr. Kieran's comments. It is true that aid and socio-economic development, especially in the context of developing country economies, is necessarily a long-term process that needs constancy and clarity of purpose. It is exactly for that reason that Senator Andreychuk's idea is of such great value.

The leaders of the opposition recently proposed in a letter to the prime minister the idea of fixing the purpose of aid spending to poverty reduction. They said they were ready to be supportive of aid legislation that would enhance Parliamentary accountability, and would fix the purpose of aid spending. That in turn would ensure the delivery of aid in the framework consistent with Canada's human rights obligations and deliver it in a manner respectful of the perspectives of those living in poverty. That would be a giant step forward for a file which has for 40 years gone unguided by a legislative framework.

It does not make sense that Canada would not have such a framework. Mr. Kieran is correct; there are a number of European countries that have this type of framework. DFID in the U.K. has it and Sweden has a brilliant framework. Many countries are guided in this way.

The enhanced Parliamentary accountability and clarity that would come out of it would certainly increase public support for Canada's aid spending.

Canadians are remarkably supportive of Canada's aid spending, but the very Canadians who are so supportive harbour grave questions about the efficacy of aid. It is because of the imperative nature of the need that Canadians push forward nonetheless and say they will support the file. However, they would do so more robustly if there were a framework that provides clarity in spending.

que lorsque vous êtes sur le terrain, c'est beaucoup plus qu'un simple infléchissement. Tout d'un coup, il faut réviser et réajuster les programmes et il faut beaucoup d'efforts pour effectuer tous ces changements.

S'il y avait un cadre législatif pour l'ACDI, il devrait être soumis au Parlement, pensez-vous que cela serait utile?

M. Kieran : Cela me paraît être une excellente suggestion. Je crois qu'au Danemark, tous les programmes et projets d'aide sont effectivement soumis au Parlement.

J'accepte vos critiques; il est possible que je me trompe. Il n'y a pas le seul fait que les gouvernements changent mais il y a aussi qu'il faut beaucoup de temps pour faire toutes ces choses. Les ministres ont beaucoup de mal à changer les orientations. Cela exige beaucoup d'efforts dont la plus grande partie, c'est regrettable, consiste à changer des titres. Ils modifient la façon de décrire certaines activités, bien souvent dans le seul but de préserver leurs projets.

Votre suggestion me paraît intéressante.

M. Barr : J'aimerais appuyer les éléments utiles qu'il y a dans les commentaires de M. Kieran. Il est vrai que l'aide et le développement socioéconomique, en particulier dans le contexte des pays en développement, est nécessairement un processus à long terme qui doit être appuyé par des efforts constants et des objectifs clairs. C'est exactement pour cette raison que l'idée du sénateur Andreychuk est également intéressante.

Les chefs de l'opposition ont récemment proposé au premier ministre de fixer les objectifs de notre lutte contre la pauvreté. Ils ont déclaré qu'ils seraient favorables à une loi sur l'aide qui renforcerait la responsabilité financière du Parlement et fixerait les objectifs pour lesquels ces sommes sont dépensées. De cette façon, l'aide serait accordée dans un cadre conforme aux obligations du Canada dans le domaine des droits de la personne et en respectant les points de vue des personnes qui vivent dans la pauvreté. Cela serait un progrès considérable dans un dossier qui depuis 40 ans n'a jamais été encadré par des dispositions législatives.

Il est incroyable que le Canada n'ait pas encore adopté un tel cadre. M. Kieran a raison; il y a plusieurs pays européens qui ont adopté un cadre de ce genre. Au Royaume-Uni, il y a le DFID et la Suède a adopté un cadre particulièrement intéressant. De nombreux pays orientent ainsi leur action.

Avec un tel cadre, il faudrait rendre des comptes au Parlement en fonction d'objectifs précis; cela ne pourrait que renforcer l'appui que donne la population à l'aide internationale.

Les Canadiens sont très favorables à l'aide internationale mais ces mêmes Canadiens qui sont si favorables à cette aide se posent beaucoup de questions sur son efficacité. C'est en raison de la gravité des besoins que les Canadiens vont de l'avant et appuient les efforts déployés dans ce domaine. Cependant, ils le feraient avec encore plus de vigueur s'il existait un document encadrant ces dépenses.

Senator Andreychuk, you have made a terrific suggestion and one which ought to be supported. The Canadian Council for International Co-operation strongly supports this idea.

Senator Andreychuk: Mr. Ayittey, you have been highly critical, and I agree that the people need to be involved.

Why have you not put any emphasis on NEPAD?

We know the leaders topped it down, but there is an opportunity where African parliamentarians are fighting for accountability. For once, they have a framework where they can point to that document and have something tangible to make their leaders accountable. Before that, it was very difficult.

Do you put any trust in NEPAD?

Mr. Ayittey: No, I do not, because we have seen so many of these grand initiatives in the past. In fact, when the leaders go to summits, they announce the grand initiatives of which the Lagos plan is an example. It seems every 10 years or so the international community comes up with a grand plan to save Africa.

In 1985, the United Nations came up with a special session on Africa. A decade later they sought a special initiative to raise \$25 billion for Africa. They make these announcements and at the end of the summit everyone goes home and forgets about the plans. Now we have NEPAD.

Senator Andreychuk: NEPAD was the initiation of African leaders. Up to that point, every one of the plans had an international or northern flavour. NEPAD is an African initiative. The Blair commission is a response to it and it is of the old school.

Mr. Ayittey: They are trying to sell it as an African initiative. When it was started, four African leaders worked together and crafted NEPAD without consulting the African people, civil society groups, or other African Parliaments. Many Africans heard about NEPAD from the Western media. They backtracked and tried to sell NEPAD.

Fine, they made a mistake at the beginning, but we have to commend them for coming up with an Africa initiative. However, you cannot call it an "African initiative" because the leaders themselves said that the Marshall Plan was the model for NEPAD.

How can you call something African when the Marshall Plan was its model?

NEPAD seeks \$64 billion in investment from the West. As I indicated in my testimony, the resources Africa needs can be found in Africa itself. That is what the AU itself said last August. Corruption alone costs Africa \$148 billion per year. Obasanjo, the leader of Nigeria, said that since independence, African leaders have stolen \$140 billion from their people. If these leaders can invest one-half of that loot in Africa, things will turn around.

Sénateur Andreychuk, vous avez fait une suggestion très intéressante et il conviendrait de l'appuyer. Le Conseil canadien pour la coopération internationale est très favorable à votre idée.

Le sénateur Andreychuk : Monsieur Ayittey, vous avez été fort critique et je reconnais avec vous qu'il faut que les populations participent à ces efforts.

Pourquoi n'avez-vous pas accordé plus d'importance au NEPAD?

Nous savons que les dirigeants en ont réduit la portée mais c'est une occasion pour les parlementaires africains d'obliger leurs gouvernements à rendre des comptes. Pour une fois, ils ont un cadre qui leur permet de mesurer l'action de leurs dirigeants. Cela était très difficile auparavant.

Ne croyez-vous pas du tout dans le NEPAD?

M. Ayittey : Non, je n'y crois pas parce que ce n'est pas la première fois que nous voyons ce genre d'initiatives. En fait, lorsque les dirigeants assistent à des sommets, ils annoncent de grandes initiatives comme le plan Lagos, par exemple. Il semble que tous les 10 ans ou presque la communauté internationale accouche d'un plan grandiose destiné à sauver l'Afrique.

En 1985, les Nations Unies ont tenu une session spéciale sur l'Afrique. Une dizaine d'années plus tard, elles ont lancé une initiative spéciale visant à recueillir 25 milliards de dollars pour l'Afrique. Les dirigeants font de grandes déclarations et à la fin du sommet, chacun rentre chez soi et oublie tout cela. Aujourd'hui, c'est le NEPAD.

Le sénateur Andreychuk : Le NEPAD a été adopté à l'initiative des dirigeants africains. Jusque-là, tous ces plans avaient une origine internationale ou nordique. Le NEPAD est une initiative africaine. La commission Blair a répondu à cette initiative et elle fait partie de la vieille école.

M. Ayittey : Ils essaient de la présenter comme une initiative africaine. Au départ, quatre chefs africains ont travaillé ensemble pour formuler le NEPAD sans consulter les peuples africains, les groupes de la société civile, ni les autres parlements africains. La plupart des Africains ont entendu parler du NEPAD à travers les médias occidentaux. Ils ont fait machine arrière et essayé de présenter le NEPAD sous un nouveau jour.

Très bien, ils ont fait une erreur au départ mais il faut les féliciter d'avoir lancé une initiative africaine. Il est toutefois impossible de parler d'« initiative africaine » parce que les dirigeants eux-mêmes reconnaissent que le NEPAD est calqué sur le plan Marshall.

Comment peut-on parler d'initiative africaine alors que le modèle est le plan Marshall?

Le NEPAD demande aux pays occidentaux de fournir 64 milliards de dollars d'investissement. Comme je l'ai indiqué dans mon exposé, il est possible de trouver en Afrique les ressources dont celle-ci a besoin. C'est ce que l'OUA a elle-même déclaré en août dernier. La corruption à elle seule coûte à l'Afrique 148 milliards de dollars par an. Obasanjo, le chef du gouvernement du Nigeria, a déclaré que depuis l'indépendance, les dirigeants africains avaient volé 140 milliards de dollars à leurs

We do not want to be in a position where we are always asking the West to do something for us when the leaders our own leaders are not doing anything for our people.

The other problem with NEPAD is they came up with this peer review mechanism. These dictators are going to stand in judgment of other dictators. That does not make sense. If there has to be accountability, it is the people who will have to hold their leaders accountable. This is why in my comments I indicated that we should empower the African people. The African people talk about these ideas, except they are powerless in effecting change. Change that comes from within is sustainable.

How do we empower the African people? I indicated in my comments that we need to abandon the leader-centered model and focus on an approach which is based upon institutions.

Six institutions are critical and the first is an independent central bank. The World Bank should not loan money to any government in Africa that does not have an independent central bank.

The second institution is an independent and free media. Radio is the most powerful medium; it is the medium of the masses in Africa. In much of Africa, the state controls the media. Only eight out of the 54 African countries have a free media.

The third institution that we need is an independent judiciary for the rule of law. We can preach accountability and corruption all we want, but if we do not have an independent media and judiciary, we will not make any progress in Africa. Those are the two most effective anecdotes against corruption.

We also need an independent electoral commission, an efficient civil service and neutral and professional Armed Forces.

In the recent elections in Ukraine, the people protested the results. Ghana had the most peaceful and calm elections in all of Africa's history because all the institutions that I listed were in place; they had an independent media, judiciary and neutral and professional Armed Forces.

The Ukraine did not have an independent media or an independent electoral commission. That is why the elections stalled. This is why it is critical that Africa has an independent electoral commission.

If you look at the history of Africa, the implosion or destruction of an African country always begins with a dispute over the electoral process. In Ivory Coast and Togo there was a

populations. Si ces dirigeants n'investissaient que la moitié de leurs rapines en Afrique, cela modifierait complètement la situation.

Nous ne voulons pas nous retrouver constamment dans la situation où nous demandons à l'Ouest de faire quelque chose pour nous, alors que nos propres dirigeants ne font rien pour nos peuples.

L'autre problème que soulève le NEPAD est le mécanisme d'examen par les pairs qui a été retenu. Ces dictateurs vont être amenés à juger d'autres dictateurs. Cela paraît de la folie. S'il faut les obliger à rendre des comptes, ce serait aux populations de demander à leurs dirigeants de rendre des comptes. C'est pourquoi j'ai indiqué dans mes commentaires qu'il faudrait redonner le pouvoir aux populations africaines. Les populations africaines parlent de ces idées, mais elles ne sont pas en mesure d'apporter des changements. Seul le changement qui vient de l'intérieur peut être durable.

Comment redonner le pouvoir aux populations africaines? J'ai mentionné dans mes commentaires qu'il conviendrait d'abandonner le modèle axé sur les dirigeants et adopter une méthode axée sur les institutions.

Six institutions jouent un rôle essentiel et la première est une banque centrale indépendante. La Banque mondiale ne devrait pas accorder de prêts à un gouvernement africain qui n'a pas mis sur pied une banque centrale indépendante.

La deuxième institution, ce sont des médias libres et indépendants. La radio est le média le plus puissant; c'est le média des masses en Afrique. Dans la plupart des pays d'Afrique, les États contrôlent les médias. Huit seulement des 54 pays africains ont des médias libres.

La troisième institution nécessaire est une magistrature indépendante chargée d'appliquer les lois. Nous pouvons bien parler de responsabilité financière et de corruption mais tant qu'il n'y aura pas de magistrature et de médias indépendants, l'Afrique ne pourra pas se développer. Ces sont là les deux antidotes les plus efficaces contre la corruption.

Il faut également une commission électorale indépendante, une fonction publique efficace et des forces armées professionnelles et neutres.

En Ukraine, la population a protesté contre les résultats des élections qui ont eu lieu récemment. Le Ghana a tenu les élections les plus calmes et les plus paisibles de toute l'histoire de l'Afrique parce que toutes les institutions que j'ai énumérées étaient là; il y avait une magistrature et des médias indépendants ainsi que des forces armées neutres et professionnelles.

En Ukraine, il n'y avait pas de médias indépendants, ni de commission électorale indépendante. C'est pourquoi les élections ont été contestées. C'est la raison pour laquelle il est essentiel qu'il y ait une commission électorale indépendante dans les pays d'Afrique.

Si vous regardez l'histoire de l'Afrique, l'implosion ou l'effondrement des pays africains a toujours commencé par des litiges concernant le processus électoral. En Côte d'Ivoire et au

dispute over the electoral process. It is absolutely critical that when we hold elections in Africa, they are free and fair. In order to guarantee free and fair elections you need an independent electoral commission.

The Chairman: Mr. Ayittey, Uganda, with a population of 25 million people, more or less, has 70 cabinet ministers.

I have been in Uganda a few times. This number of 70 must be, and this is a question to you, a question of tribalism and regionalism. You have to put this person in and all these people in order to keep the place stable. This was my only justification that I could come up with for 70 cabinet ministers that were taking cabinet ministers salaries. I thought that it had to be because of tribal circumstances, or regional circumstances or interests. What is your response to that sort of thing?

Mr. Ayittey: Let me say that your hunch is partially correct that tribalism has something to do with the large number of cabinet ministers. The basic problem in Africa is the vampire state. The state is the problem. The bureaucracy is overgrown and part of the reason is tribalism. Insecure African leaders surround themselves with members of their own tribes. They put their own tribes in key government positions. When they come into power, they also bring along with them a whole retinue of their tribesmen and cronies, et cetera. That is part of the reason.

The second reason is that in Africa if you want to be rich you go into the state sector. That in itself attracts a whole lot of people. Everyone wants to go into this state bureaucracy.

The third reason is political patronage. The leaders reward their supporters with posts in the state sector. That is why Uganda has 70 cabinet ministers. In Ghana we have 88 cabinet ministers and deputy ministers with a population of less than 20 million. The ministry of finance has about three deputy ministers. We have a huge state sector, and a huge bureaucracy that eats up revenue. The tax base is small and there are huge government expenditures and this creates a constant deficit. This is how they appeal for aid. Uganda's budget is 70 per cent dependent upon aid. Ghana's budget is 60 per cent dependent upon aid.

The solution is to slice the state expenditures and bureaucracy, but there is some underhandedness especially because of the adjustment program. If you have the military regimes to cut government expenditures, they are not going to touch military budgets. Civil servants will not put projects in place that will affect their own salaries and expenditures. They push the adjustment. They cut education, road maintenance, and health care and these are the programs that affect the poor.

Senator Mahovlich: I want to direct my question to Mr. Smillie. He mentioned 38 years ago that he was over teaching in Africa for CUSO. Whatever happened to CUSO? Was it a total failure?

Mr. Smillie: No.

Togo, il y avait un conflit touchant le processus électoral. Il est absolument essentiel que les élections tenues en Afrique soient libres et équitables. Si l'on veut garantir des élections libres et équitables, il faut avoir une commission électorale indépendante.

Le président : Monsieur Ayittey, l'Ouganda, qui a une population de 25 millions de personnes environ, a 70 ministres.

Je suis allé quelquefois en Ouganda. Ce chiffre de 70 s'explique, et c'est la question que je vous pose, pour des raisons de tribalisme et de régionalisme. Il faut nommer cette personne et tous ces gens pour stabiliser le pays. C'est la seule justification que j'ai trouvée pour expliquer qu'il y ait 70 ministres qui reçoivent des salaires de ministres. J'ai pensé que c'était pour des raisons liées à l'existence de différentes tribus, ou d'intérêts régionaux. Que répondez vous à cela?

M. Ayittey : Je vous dirais que vous avez probablement raison, le tribalisme explique en partie ce nombre important de ministres. Le problème fondamental en Afrique, c'est l'État vampire. C'est l'État qui est le problème. La bureaucratie est pléthorique en partie à cause du tribalisme. Les dirigeants africains s'entourent de membres de leur propre tribu pour assurer leur sécurité. Ils confient à ces personnes les postes clés du gouvernement. Lorsqu'ils arrivent au pouvoir, ils apportent avec eux toute une série de copains, de membres de leur tribu et autres. Voilà qui explique en partie cette situation.

La deuxième raison est qu'en Afrique, si l'on veut s'enrichir, il faut aller dans le secteur public. Celui-ci attire beaucoup de gens. Tout le monde veut faire partie de la bureaucratie de l'État.

La troisième raison est le népotisme. Les dirigeants récompensent leurs partisans en leur accordant des postes dans le secteur public. C'est pourquoi il y a en Ouganda 70 ministres. Au Ghana, nous avons 88 ministres et sous-ministres avec une population de moins de 20 millions. Le ministre des finances a trois sous-ministres. Nous avons une fonction publique hypertrophiée et une grosse bureaucratie qui absorbe une grande partie des recettes. L'assiette fiscale est faible, les dépenses gouvernementales sont considérables, ce qui crée un déficit permanent. C'est pourquoi ces pays demandent de l'aide. Soixante-dix pour cent du budget de l'Ouganda dépend de l'aide. Au Ghana, ce pourcentage est de 60 p. 100.

La solution consiste à réduire les dépenses de l'État et la bureaucratie mais cela a un effet pervers en particulier à cause des programmes d'ajustement. Si l'on demande à un régime militaire de réduire les dépenses gouvernementales, il est certain qu'il ne touchera pas au budget de l'armée. Les fonctionnaires ne mettront pas en œuvre des projets qui auraient pour effet de réduire leurs salaires et leurs dépenses. Ils vont favoriser les ajustements. Ils vont couper dans l'éducation, l'entretien des routes, les soins de santé, des programmes qui touchent les pauvres.

Le sénateur Mahovlich : J'aimerais poser une question à M. Smillie. Il a mentionné qu'il se trouvait en Afrique pour enseigner pour CUSO il y a 38 ans. Qu'est-il arrivé au CUSO? Est-ce que cela a été un échec total?

M. Smillie : Non.

Senator Mahovlich: Did we do any good?

Mr. Smillie: Yes, I think it did a lot of good. CUSO is still in existence but when you compare the cost of sending a person over to the cost of drilling a well it makes more sense to dig the well.

Senator Mahovlich: My nephew was in the Congo for two years. It was very difficult for him. He was a drafting teacher. Do you think that his work had a positive effect?

Mr. Smillie: I think so. After I was a volunteer, I ran the CUSO program in Nigeria. Often volunteers would come and after a couple of months they would become disillusioned. They would say, "I am just teaching French or English and this is not really development." I would say to them, "Well, would it be development if you were teaching school in Mississauga?"

Try to remember when you went to school how many teachers really made a difference in your life. Where there one, two, or three? Maybe you are that teacher for one student in that class, and maybe you should not think you have come here to save the world. I think that is part of our problem. We all think we have something really big to give, when in fact we are fairly ordinary people struggling with all kinds of problems. That is what I was saying about aid itself. We are learning things, but we need to learn a lot more. A little humility does not hurt and those teachers did a lot of good things, maybe not for every kid in the class, but for one or two they made a real difference.

Senator Mahovlich: You mentioned that the African church should get involved. Are the churches controlled by the governments?

Mr. Ayittey: No. I was talking about the involvement of churches in the control and prevention of HIV/AIDS disease. If an African country is destroyed, the only two institutions left standing are the indigenous tribal institutions and the church. The church has ways of reaching the people and if you want to alter behaviour, they need to be involved. The church has played a very instrumental role in the media, for example, in reaching out to its flock. The church is a resource or tool that we can use in Africa.

Senator Di Nino: First, I would like to applaud the witnesses, whether we agree with them or not. I tend to agree with them more than maybe some of my colleagues.

The world has been sending aid to Africa for a long, long time. I do not think it would be unfair to suggest that we have failed. I believe that as has been suggested by some of you, just throwing money at the African states is not necessarily going to solve the problem. I appreciate some of the candid comments made by the witnesses.

Le sénateur Mahovlich : Avons-nous fait des choses utiles?

M. Smillie : Oui, nous avons fait beaucoup de choses utiles. Le CUSO existe toujours et lorsque l'on compare ce que cela coûte d'envoyer une personne en Afrique par rapport à ce qu'il en coûte de creuser un puits, il paraît plus logique de creuser un puits.

Le sénateur Mahovlich : Mon neveu a été au Congo pendant deux ans. Il a vécu une expérience très difficile. Il enseignait le dessin industriel. Pensez-vous que ses efforts ont eu des résultats?

M. Smillie : Je le pense. Après avoir travaillé comme volontaire, je me suis occupé du programme CUSO au Nigeria. Bien souvent, après quelques mois, les volontaires étaient découragés. Ils disaient : « J'enseigne le français et l'anglais, ce n'est pas du développement ». Je leur répondais : « Eh bien, est-ce que ce serait du développement si vous enseigniez à Mississauga? »

Essayez de vous souvenir combien de professeurs vous ont vraiment influencé pendant vos études. Y en a-t-il eu un, deux ou trois? C'est peut-être vous qui serez ce professeur pour un étudiant de votre classe, et il ne faudrait peut-être pas penser que vous êtes venu ici pour sauver le monde. Je pense que c'est une partie de notre problème. Nous pensons tous que nous avons une contribution importante à faire, alors que nous sommes tout simplement des gens ordinaires qui essaient de résoudre toutes sortes de problèmes. C'est ce que je dis à propos de l'aide. Nous avons appris des choses mais nous en avons encore beaucoup à apprendre. Il n'est pas mauvais de faire preuve d'un peu d'humilité et ces professeurs ont fait de bonnes choses, peut-être pas pour tous les élèves mais pour quelques-uns, ils ont eu une grande influence.

Le sénateur Mahovlich : Vous avez mentionné que les églises africaines devaient participer à cette activité. Est-ce que les églises sont contrôlées par les gouvernements?

M. Ayittey : Non. Je parlais de la participation des églises aux efforts destinés à circonscrire et à prévenir le sida. Lorsqu'un pays africain s'effondre, il n'y a que deux institutions qui demeurent, les institutions tribales indigènes et les églises. Les églises ont les moyens de rejoindre la population et pour changer les comportements, il faut qu'elles participent à ces efforts. Les églises ont joué un rôle très important dans les médias, par exemple, pour rejoindre leurs fidèles. Les églises constituent une ressource ou un moyen que nous pouvons utiliser en Afrique.

Le sénateur Di Nino : Premièrement, j'aimerais féliciter les témoins, que nous sommes d'accord ou non avec eux. J'ai peut-être tendance à souscrire davantage à ce qu'ils disent que mes collègues.

Cela fait très, très longtemps que le monde envoie de l'aide à l'Afrique. Je ne pense pas qu'il serait injuste d'affirmer que nous avons échoué. Je pense, comme certains d'entre vous l'ont déclaré, que ce n'est pas en donnant de l'argent aux États africains que nous allons nécessairement régler ce problème. J'ai été heureux d'entendre certains commentaires très directs formulés par les témoins.

Care, Foster Parent Plan, Planned Parenthood and World Vision seem many programs in many of the African countries. They opined that the efficiency in spending aid money in the partnerships of NGOs and local organizations is more effective as opposed to aid that is sent to the governments or government agencies.

Could someone verify that those comments are correct or do you disagree with that comment?

Mr. Smillie: Mr. Barr, as head of CCIC, represents all of those organizations and a lot more, so I am sure he has a comment. I think NGOs were the pioneers, not just in Africa but also in other countries, on gender, on micro-credit and on non-formal primary education. They were leaders in the environment. They have been leaders in all kinds of things that we now take for granted. Governments picked up a lot of these ideas. NGOs are very good at experimenting, innovating, and in some cases with bigger NGOs, taking them to scale. Between 1967 and through the 1970s and 1980s, we did many good things in Africa.

Africa today has an indigenous civil society coming up. It was there in the 1960s but we did not see it or notice it. It was there when I was there, but we did not see it. Making partnerships and developing real long-term relationships over time is going to be very important.

In answer to your question, yes, they are doing something important, yes.

Mr. Ayithey: I think Canada was one of the first donor countries to ship the major proportion of its aid to CCSOs, Canadian Civil Society Organizations, which was very good. However, Africa is a very difficult environment in which to operate. Of course, when you form partnerships with the NGOs in Africa itself that is even better. The NGOs can respond far more quickly and they know the needs of the people.

I want to emphasize that the civil society needs a space in which to operate or organize, and that space must guarantee some basic freedom of expression, freedom of association, freedom of movement. You do not have that when a government controls and monitors the media and everything that you say.

Civil society has no space in Zimbabwe, for example. We have not done anything because Mugabe controls the media. We have not done anything to wrestle the control out of this murderous dictator.

Let us not be presumptuous and think we have the solutions and the Africans do not know anything about how to help themselves. They are aware of their problems but they do not have the power to implement the solutions.

Il semble que Care, Plan de parrainage, Planned Parenthood et Vision mondiale Canada aient mis sur pied de nombreux programmes dans de nombreux pays d'Afrique. Ils estiment que les fonds consacrés à l'aide sont mieux dépensés lorsqu'ils sont confiés à des ONG et à des organisations locales qui ont établi des partenariats que lorsqu'ils sont remis à des gouvernements ou à des agences gouvernementales.

Est-ce que quelqu'un pourrait me dire si ces commentaires sont exacts ou si vous n'êtes pas d'accord avec ce commentaire?

M. Smillie : M. Barr, en tant que président du CCIC, représente tous ces organismes et d'autres encore; je suis donc sûr qu'il pourra faire un commentaire. Je pense que les ONG ont été des pionnières, non pas seulement en Afrique mais dans beaucoup d'autres pays, pour ce qui est de l'aide aux femmes, du micro-crédit, de l'éducation primaire non formelle. Elles ont été des leaders dans le domaine de l'environnement. Elles ont été des leaders dans toutes sortes de choses que nous tenons aujourd'hui pour acquises. Les gouvernements ont repris un bon nombre de leurs idées. Les ONG ont beaucoup de succès dans le domaine de l'expérimentation, de l'innovation et dans certains cas, avec les ONG plus importantes, dans la mise sur pied de grands projets. À partir de 1967, et jusque dans les années 1970 et 1980, nous avons fait beaucoup de bonnes choses en Afrique.

On constate aujourd'hui en Afrique l'émergence d'une société civile indigène. Elle existait déjà dans les années 1960 mais nous ne la voyions pas. Elle était là lorsque j'étais en Afrique mais nous ne la voyions pas. Il sera très important d'établir des partenariats et d'établir de véritables relations à long terme.

Pour répondre à votre question, oui, ces organismes font des choses importantes.

M. Ayithey : Je pense que le Canada a été un des premiers pays donateurs à envoyer la plus grande partie de son aide par l'intermédiaire d'organisations canadiennes de la société civile, ce qui était une excellente chose. Cependant, il est très difficile de travailler en Afrique. Bien sûr, lorsque l'on construit des partenariats avec des ONG africaines, les choses marchent mieux. Les ONG sont capables de réagir beaucoup plus rapidement que les gouvernements et elles connaissent les besoins de la population.

Je tiens à souligner que la société civile a besoin d'espace pour agir et s'organiser et que cet espace doit garantir certaines libertés fondamentales, la liberté d'expression, la liberté d'association et la liberté de mouvement. Ces libertés n'existent pas lorsque le gouvernement contrôle les médias et surveille tout ce qui se dit.

Au Zimbabwe, par exemple, il n'existe aucun espace pour la société civile. Nous n'avons rien fait parce que Mugabe contrôle les médias. Nous n'avons rien fait pour arracher les rênes du pouvoir à ce dictateur sanguinaire.

Il ne faut pas être présomptueux et penser que nous avons les solutions et que les Africains ne savent pas comment ils pourraient s'aider eux-mêmes. Ils connaissent fort bien les problèmes mais ils n'ont pas les moyens de mettre en œuvre les

Radio will empower them, and as I indicated, Radio Free Africa is the best gift Canada can ever give to Africa.

Senator Di Nino: I have a lot of sympathy for the people of Zimbabwe, but we cannot invade the country. There have been attempts, and I suggest to you that we probably agree that the attempts have not been strong enough to deal with some of these problems in Africa. Short of sending in troops, it is a very difficult problem to solve. I like your idea of Radio Free Africa.

Do you have any other recommendations for us? What else can we put in our report to promote some of your thoughts?

Mr. Ayittey: I have written a book called *Africa Unchained, The Blueprint for Development* and you will find many of my solutions in it. I would like to leave a copy of that book for you. Mugabe really controls Zimbabwe, controls almost all the levels of power. There is no space for even the opposition or even for civil society to operate. There are two approaches. One approach is to lean on the regional leaders so they can put pressure on Mugabe so that he can reform. Another approach is to lean on the Organization of African Unity, which came up with NEPAD. NEPAD has a peer review mechanism.

When there was the crisis in Togo, the current chair of the EAU, led an effort to strip the son of Togo's former leader who died. The AEU came up and said they were not going to stand up for the military takeover in Togo. Everyone applauded them because we expected the EAU finally to take a strong stand against what was going on in Togo.

Unfortunately, they have not taken such a stand on Zimbabwe. You cannot say there is a regime change through military revision. That is totally out. One possibility is to buy out that regime. If you look at when Somalia blew up back in 1994 Canadians were there as part of a humanitarian mission. The humanitarian mission in Somalia cost \$3.5 billion. They could have spoken the language of the regime; money, and bought them out. In fact, the United States employed this option in Panama. It is a serious option that needs to be considered. Canada might be the best country to pursue this option because Canada is viewed in a much friendlier sort of perspective than other Western countries.

Senator Di Nino: You are talking about the effective use of the aid money that we send. Obviously, Mr. Ayittey has some very strong opinions.

Would any of the other three witnesses have any comments as to how our aid Canadian aid to Africa could be more effective than how we are using it today?

Mr. Barr: I want to comment on Mr. Ayittey's idea of governments buying out other governments. I would be inclined to buy out dictators less and support civil society more.

solutions. La radio leur donne du pouvoir et comme je l'ai mentionné, Radio Free Africa est le meilleur cadeau que le Canada puisse faire à l'Afrique.

Le sénateur Di Nino : J'ai beaucoup de sympathie pour le peuple du Zimbabwe, mais nous ne pouvons pas envahir leur pays. On a bien essayé et je pense que vous reconnaîtrez avec moi que nous n'avons pas fait suffisamment pour régler les problèmes de ce genre en Afrique. À moins d'envoyer des troupes, il est très difficile de régler ce genre de problèmes. J'aime votre idée de Radio Free Africa.

Avez-vous d'autres recommandations à nous soumettre? Que pourrions-nous mettre d'autre dans notre rapport pour diffuser vos idées?

M. Ayittey : J'ai écrit un livre appelé *Africa Unchained, The Blueprint for Development* et vous y trouverez la plupart des solutions que je propose. Je vais vous laisser un exemplaire de ce livre. Mugabe contrôle vraiment le Zimbabwe, il contrôle à peu près tous les niveaux de pouvoir. Ni l'opposition ni même la société civile ne peuvent manœuvrer. Il y a deux façons de faire. La première consisterait à exercer des pressions sur les dirigeants régionaux pour qu'ils incitent Mugabe à réformer certaines choses. L'autre serait de faire intervenir l'Organisation de l'unité africaine, qui a préparé le NEPAD. Le NEPAD contient un mécanisme d'examen par les pairs.

Lorsqu'il y a eu une crise au Togo, le président actuel de l'OUA a essayé d'empêcher le fils de l'ancien dirigeant du Togo de prendre le pouvoir. L'OUA est intervenue pour dire qu'elle n'allait pas laisser l'armée prendre le pouvoir au Togo. Tout le monde l'a félicitée parce que nous nous attendions à ce que cet organisme décide d'intervenir au Togo.

Malheureusement, cette organisation n'a pas adopté la même position à l'égard du Zimbabwe. On ne peut pas dire qu'il y a un changement de régime lorsque l'armée intervient. Cela est tout à fait exclu. Il serait par contre possible d'acheter les dirigeants. Si l'on prend le cas de la Somalie qui s'est effondrée en 1994, on constate que les Canadiens participaient à une mission humanitaire. La mission humanitaire en Somalie a coûté 3,5 milliards de dollars. On aurait pu utiliser des mots que comprennent les dirigeants, le mot argent par exemple, et les acheter. En fait, les États-Unis ont utilisé cette méthode au Panama. C'est une solution qu'il conviendrait d'envisager. Le Canada serait peut-être le meilleur pays pour mettre en œuvre cette solution parce qu'il est considéré comme étant beaucoup plus amical que les autres pays occidentaux.

Le sénateur Di Nino : Vous parlez de l'efficacité des fonds que nous envoyons. Bien évidemment, M. Ayittey a des opinions très tranchées sur cette question.

Est-ce que les trois autres témoins auraient des commentaires à faire sur la façon d'améliorer l'efficacité de l'aide que le Canada envoie en Afrique?

M. Barr : J'aimerais faire un commentaire au sujet de l'idée de M. Ayittey d'acheter les gouvernements. Je préférerais appuyer davantage la société civile que d'essayer d'acheter les dictateurs.

The great strength in Professor's Ayittey's comments is in the terrain of promoting space for civil society. It is there that you get accountability.

If you ask is there one thing that we can do in development that will work, the answer is "no," there is not. No one thing will work. What has to work is a whole series of things together. The independent institutions have to be there. We must replace the vampire state with a development state. None of it will work without active citizenry, without civil society, a hectoring even demanding civil society that creates a context in which accountability is a norm. There has to be a public environment around poverty eradication targets that makes governments accountable to achieving those targets instead of the kind of asset stripping that frequently occurs.

We have heard a little bit about civil society organizations and non-governmental organizations. One of the key functions of non-governmental organizations in the developed world is to function in an accompaniment fashion as partners of NGOs and civil society groups and citizen organizations. They must function in developing country economies where part of the space created for civil society organizations comes from the autonomy of the flow of resources through northern partners to those groups.

Part of the necessary ingredient for effective development is the understanding that we must endure this process in order to achieve the desired goal. Without hard work, we will have failures of accountability, performance and aid. This learning curve that Mr. Smillie has talked about will go ever, ever upwards, and we will never achieve the real lesson in all of this. All of the components must work together to ensure success.

Senator Downe: Mr. Smillie, in your testimony you said, "CIDA has developed a reputation as one of the slowest, bilateral aid agencies in the world."

Do you have any suggestions for improvement that this committee might consider in respect of CIDA?

Mr. Smillie: The problems have been there for a long time but became particularly bad around 1993 when the Auditor General had a look at CIDA's programming. The audit was a program audit and I think CIDA invited it. It was not to look at whether they bought the cars that they said they would but whether the cars were useful.

It happened at a time when the United States government was becoming involved in this whole results revolution. The Auditor General told CIDA that it was not adequately paying attention to results. CIDA quickly went from being a learning organization to a results-based organization. It happened in about one month but it has taken almost 10 years to figure out the results of that change. There is a real problem with this new results-based process.

Le grand intérêt qu'offre les commentaires de M. Ayittey est qu'il parle d'aménager un espace pour la société civile. C'est de cette façon que l'on peut obliger les dirigeants à rendre des comptes.

Si vous me demandez s'il y a une chose utile que nous pouvons faire en matière de développement, je vous dirais que non, il n'y en a pas. Il n'existe aucune chose qui donnera de bons résultats. Il faut prendre un ensemble de mesures. Il faut qu'il y ait des institutions indépendantes. Il faut remplacer l'État vampire par un État axé sur le développement. Tout cela ne donnera rien s'il n'y a pas une population active, s'il n'y a pas une société civile, et une société civile autoritaire, qui exige certaines choses, qui créerait une situation où il est obligatoire de rendre des comptes. Il faut qu'il existe des cibles dans la lutte contre la pauvreté que les gouvernements doivent essayer d'atteindre au lieu de s'en mettre plein les poches comme cela se produit souvent.

On nous a parlé des organisations de la société civile et d'organisations non gouvernementales. Un des rôles clés que peuvent jouer les ONG des pays développés est d'accompagner à titre de partenaires les ONG, les groupes de la société civile et les organismes de citoyens des pays en développement. Ils doivent exercer leurs activités dans les pays en développement où une partie de l'espace dans lequel peuvent agir les organisations de la société civile vient de l'autonomie que leur donnent les ressources que leur transmettent leurs partenaires du Nord.

Un des ingrédients nécessaires du développement efficace est d'accepter qu'il faut du temps pour atteindre le résultat souhaité. Si nous ne faisons pas cet effort, nous connaissons encore des échecs sur le plan de la reddition de comptes, de la performance et de l'aide. La courbe d'apprentissage dont M. Smillie a parlé continuera à grimper sans que nous puissions jamais tirer les vraies leçons de tous ces efforts. Il faut que tous les éléments s'harmonisent pour connaître le succès.

Le sénateur Downe : Monsieur Smillie, vous avez déclaré dans votre exposé que « l'ACDI avait acquis la réputation d'être une des agences d'aide bilatérale les plus lentes au monde. »

Avez-vous des suggestions à faire pour améliorer la situation pour l'ACDI?

M. Smillie : Ces problèmes existent depuis très longtemps mais ils se sont aggravés en 1993, au moment où le vérificateur général a examiné les programmes de l'ACDI. La vérification a porté sur les programmes et je crois que c'est l'ACDI qui l'avait demandée. Cette vérification ne consistait pas à examiner si les voitures qui devaient être achetées l'avaient bien été, mais plutôt si les voitures étaient utiles.

Cela s'est effectué à une époque où le gouvernement des États-Unis commençait à s'intéresser à toute cette question de l'action axée sur les résultats. Le vérificateur général a déclaré à l'ACDI qu'elle ne tenait pas suffisamment compte des résultats. L'ACDI, qui est à l'origine un organisme d'apprentissage, est devenue du jour au lendemain un organisme axé sur les résultats. Cela s'est fait en un mois environ mais il a fallu près de 10 ans pour comprendre les résultats d'un tel changement. Ce nouveau processus axé sur les résultats a causé de graves problèmes.

In the old days there would be a teacher-training program, for example, to improve education and that was evaluated. That is fine as far as it goes but in a results regime, you look at the impact of that training program on the teachers and on the children. Often, that could not be measured. You could measure the training program but if you want to know what happened to the kids, you had to return one or two years later, and you might not get the kind of attribution that you had hoped to get.

The problem with aid agencies — and CIDA is not alone in this because NGOs and other governments face the same problem — is that people want to have answers right away. They want to know what was accomplished. Thus, you are driven back to evaluating the teacher-training program and not the long-term results on the children.

Rather than wait for the frightening day when the Auditor General does the audit, it might be a good idea to engage the Auditor General in a discussion about results, particularly where CIDA is concerned. I do not know whether this would work for other government departments but for international development, where attribution is so difficult to prove and where the results, especially in longer-term social and political development will not happen in the life of the project, it might work. We need to have a different way of looking at this process. Certainly, we need to be able to measure it and evaluate it, but we have to get away from the tyranny of the project and of this immediate accountability for everything that happens. If we could reduce some of the systems, streamline them better and have a talk with the Auditor General about what results mean in a development context, then we might begin to improve and get somewhere.

Senator Downe: Your argument, as I understand it, is that the Auditor General and her officials do not have the sensitivity that the measurement of foreign aid is different from the measurement of the success of something for the public works department.

Mr. Smillie: I do not know much about Public Works and Government Services Canada but CIDA, in the last few years, has achieved fairly good marks from the Auditor General. The exercise in 1993 was not hugely critical of CIDA but government departments are so sensitive to the comments of the Auditor General, and even more so today, I would imagine, that they try to anticipate everything and they try to have more and more checks. Thus, they end up with projects, as Mr. Kieran suggested, that are five years old before they get off the ground. They are hardly able to do what they were intended to do in the first place because departments are so nervous of outsiders coming in and being critical.

Dans le temps, il y avait un programme de formation des professeurs, par exemple, qui visait à améliorer l'éducation et ce programme était évalué. C'est une excellente chose mais dans un régime axé sur les résultats, on regarde l'effet qu'a eu ce programme de formation sur les enseignants et sur les enfants. Bien souvent, il est difficile de mesurer cet effet. Il est possible de mesurer le programme de formation mais si on veut savoir ce qui est arrivé aux enfants, il faut revenir sur place un ou deux ans plus tard et il est parfois difficile de montrer quels ont été exactement les effets d'un tel programme.

La difficulté à laquelle font face les agences d'aide — et l'ACDI n'est pas la seule dans ce cas parce que les ONG et les autres gouvernements font face au même problème — est que les gens veulent obtenir des réponses immédiates. Ils veulent savoir ce qui a été fait. Cela les oblige à évaluer le programme de formation des professeurs et non pas les résultats à long terme sur les enfants.

Plutôt que d'attendre le jour terrible où le vérificateur général décidera de procéder à une vérification, ce serait peut-être une bonne chose d'inviter le vérificateur général à avoir une discussion au sujet des résultats, en particulier en ce qui concerne l'ACDI. Je ne sais pas si cela vaudrait également pour les autres ministères, mais pour le développement international, un domaine où il est très difficile d'établir les effets des projets et où les résultats, en particulier lorsqu'il s'agit de développement social et politique à long terme, ne se font pas sentir pendant que le projet est en cours, cela pourrait être utile. Je crois qu'il faudrait examiner ce processus d'un point de vue différent. Bien sûr, il faut pouvoir le mesurer et l'évaluer mais nous devons cesser de nous soumettre au dieu projet et à l'obligation de rendre immédiatement compte de tout ce qui se passe. Si nous pouvions rationaliser certains processus et parler avec le vérificateur général de ce que veulent dire les résultats dans le contexte du développement, nous pourrions alors peut-être commencer à améliorer les choses et à faire quelques progrès.

Le sénateur Downe : Si j'ai bien compris, vous soutenez que le vérificateur général et ses collaborateurs ne sont pas sensibles au fait qu'on ne mesure pas l'aide à l'étranger de la même façon que ce qui se fait au sein du ministère des travaux publics.

M. Smillie : Je ne connais pas grand-chose au sujet de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada mais l'ACDI a obtenu, ces dernières années, d'assez bonnes notes de la part du vérificateur général. La vérification de 1993 n'a pas critiqué sérieusement l'ACDI mais les ministères sont tellement sensibles aux commentaires du vérificateur général, et aujourd'hui encore plus, j'imagine, qu'ils essaient de tout prévoir et qu'ils multiplient les contrôles. C'est la raison pour laquelle ils se retrouvent, comme M. Kieran l'a mentionné, avec des projets qui sont déjà vieux de cinq ans avant qu'ils ne soient mis en œuvre. Ils ont beaucoup de mal à atteindre leurs objectifs parce que les ministères craignent beaucoup que des gens de l'extérieur viennent les critiquer.

Senator Downe: Your point is that a good report from the Auditor General pertaining to CIDA is not necessarily a good thing for foreign aid because there is different criterion.

Mr. Smillie: I think they may be measuring the wrong things and may have the wrong time frame in mind.

Senator Downe: With the possible exception of putting the Auditor General in charge of foreign aid, that is good advice.

The Chairman: The Auditor General has offered to come before the committee to discuss CIDA and the passport problem. The committee's problem is finding the time to include the Auditor General on our list of witnesses.

Mr. Kieran: Mr. Smillie mentioned earlier that this is a highly risky and difficult business. We are talking about designing programs that take a long time to happen and about implementing programs thousands of miles away in an economy that we understand imperfectly. Governments and other factors change quickly and civil servants are, by nature, very risk averse. If they are punished when things go wrong, they become more risk averse and it takes even longer for things to happen. Risks need to be analyzed. Similar to the private sector, you have to drill that well, even though you might hit success in only one in 10 attempts. That does not mean that when you do not hit oil you lose your job. In a risk environment, you take risks and understand those risks.

Senator Andreychuk: Mr. Smillie, you put the emphasis on the Auditor General. I think civil servants are somewhat risk averse because they are accountable to too many masters — the public, the private sector, the opposition, the ministers, et cetera.

Is it only the Auditor General or is it the exposure of the last decade of aid that went wrong and the comments of opposition members?

That is why I am leaning towards a legal, Parliamentary framework for aid, but you have singled out the Auditor General.

Mr. Smillie: The Auditor General would be one way to reduce some of the bureaucracy and the consultants that trip over one another to ensure that projects are okay before the money is spent.

You are right when you say that the court of public opinion is very strong and there are only two kinds of stories about foreign aid. There is the feel-good story of the little old lady who has raised some money and gone off to Cambodia and founded an orphanage. There is also the horror story involving a horrible scandal. There is not a great deal of regular intelligent analysis and presenting of aid programs.

About five years ago, UNDP suggested that governments should spend about 2 per cent of their aid programs on informing their public so that they have permission to spend and to do

Le sénateur Downe : Vous dites qu'obtenir des bonnes notes du vérificateur général pour ce qui est de l'ACDI n'est pas nécessairement une bonne chose parce qu'il faut appliquer d'autres critères à l'aide à l'étranger.

M. Smillie : Il est possible qu'on ne mesure pas les bonnes choses et n'utilise pas la période de référence qui convient.

Le sénateur Downe : C'est un excellent conseil, à moins que nous soyons prêts à demander au vérificateur général de se charger de l'aide extérieure.

Le président : La vérificatrice générale a offert de comparaître devant le comité pour parler de l'ACDI et du problème des passeports. Nous avons cependant du mal à trouver un moment pendant lequel nous pourrions entendre la vérificatrice générale.

M. Kieran : M. Smillie a mentionné il y a un instant que c'est une entreprise très risquée et très complexe. Nous parlons d'élaborer des programmes qui sont longs à mettre en œuvre et qui sont exécutés dans un pays situé à des milliers de milles d'ici dans une économie que nous comprenons mal. Les gouvernements et la situation changent parfois rapidement et les fonctionnaires ont par nature peur de l'échec. Si on les punit lorsque les choses vont mal, ils craignent encore plus d'échouer et cela prend encore plus de temps pour faire des choses. Il faut analyser les risques. Comme le fait le secteur privé, il faut forer le puits, même si on ne trouve quelque chose qu'une fois sur dix. Cela ne veut pas dire qu'on est renvoyé lorsqu'on ne trouve pas ce qu'on cherchait. Dans un environnement où il y a des risques, il faut prendre des risques et comprendre quels sont ces risques.

Le sénateur Andreychuk : Monsieur Smillie, vous avez insisté sur le rôle du vérificateur général. Je pense que les fonctionnaires ont peur de l'échec parce qu'ils doivent rendre des comptes à trop de maîtres — le public, le secteur privé, l'opposition, les ministres, et cetera.

Est-ce que cela est dû uniquement au vérificateur général ou également au fait que depuis une dizaine d'années l'aide a connu plusieurs échecs et à cause des commentaires des membres de l'opposition?

C'est la raison pour laquelle j'ai tendance à privilégier pour l'aide un cadre parlementaire et législatif mais vous avez plutôt parlé du vérificateur général.

M. Smillie : Le vérificateur général serait une façon de réduire la bureaucratie et le nombre des consultants auxquels on a recours pour veiller à ce que les projets soient bien conçus avant de dépenser quoi que ce soit.

Vous avez raison de dire que l'opinion publique joue un grand rôle et qu'il n'y a que deux genres d'histoires lorsque l'on parle d'aide extérieure. Il y a l'histoire rassurante de la petite dame qui réunit des fonds et part fonder un orphelinat au Cambodge. Il y a aussi les histoires d'horreur accompagnées de scandales. On ne voit pas beaucoup d'analyses rationnelles des programmes d'aide.

Il y a cinq ans environ, le PNUD a recommandé aux gouvernements de dépenser 2 p. 100 de leurs programmes d'aide pour informer leur population pour qu'ils se sentent autoriser à

things that may be a little risky. In that way, people will understand when things go wrong that it was not because of stupidity but because there was a calculated risk that was worth taking. In Canada we do not spend 2 per cent to inform the public. I think it is about 0.02 per cent. We have a tiny public affairs budget in CIDA, and there is not much money for NGOs.

How do NGOs raise money to inform the public? The public does not give money for that but they give money to help people. Trying to explain the aid program to people is quite difficult but, certainly, CIDA could do more of that.

The Chairman: I was in Africa when the developmentalists arrived in 1959, 1960 and 1961, and once in a while, I go to various parts of Africa. The conversation that I heard in 1959-60 seems to be the same conversation that I am hearing today. It would seem that little progress has been made, although I am not saying that things have not been done. Someone once took me to see a stove in Spanish Guinea.

I thought that the people here could build that stove. It was a very modest project.

During 45 years, we have accomplished some things, yet we are having the same conversation. The president of Uganda informed me that 86 per cent of the people of Uganda are involved in agriculture. That percentage is likely constant in much of sub-Saharan Africa. We have heard evidence that Kenya, for example, exported agriculture products in 1960, and now imports them.

We have received the Blair report. I cannot say that I have read the brick, because it is a pretty daunting book. Governments say they have to spend all this money or do the various things that have been repeated by the witnesses, but the same governments compete with African farmers with subsidized produce. The cotton scandal affects millions of people. There is the same conversation about governance, infrastructure and education, but it seems to me that if you do not deal with what 86 per cent of the people do, you will never raise the standard of living. Our conversations must involve agriculture.

I do not want to go on because I know it is late. I cannot help but make that observation.

Mr. Ayittey: We have been talking about developing since independence. The African economy is made up of three sectors. There is the traditional sector and the modern sector, and stuck in between them is an informal sector. The modern sector is the abode of the elites, which is comprised of the educated, of which I am one. The modern sector that is lost and dysfunctional and all of the African problems emanate from this sector. They spill over into the traditional and informal sectors.

faire des choses qui comportent un certain risque. Cela devait permettre au public de comprendre que parfois les choses vont mal et que ce n'est pas par stupidité mais parce qu'on a pris un risque calculé qui méritait d'être pris. Au Canada, nous ne dépensons pas 2 p. 100 de cette aide pour informer le public. Je pense que nous dépensons plutôt 0,02 p. 100. Le budget des affaires publiques de l'ACDI est minuscule et il n'y a pas beaucoup d'argent pour les ONG.

Comment les ONG font-elles pour obtenir des fonds pour informer le public? Le public ne donne pas d'argent dans ce but mais il est prêt à donner de l'argent pour aider les autres. Il n'est certes pas facile d'essayer d'expliquer comment fonctionnent les programmes d'aide mais je pense que l'ACDI pourrait faire davantage dans ce domaine.

Le président : J'étais en Afrique lorsque les spécialistes du développement sont arrivés en 1959, 1960 et 1961, et de temps à autre, je me rends dans diverses régions d'Afrique. Les conversations que j'ai entendues dans les années 1959-1960 semblent être les mêmes que celles que j'entends aujourd'hui. Il semble que l'on n'ait pas fait beaucoup de progrès même si je ne dis pas que certaines choses n'ont pas été faites.

Quelqu'un m'a demandé d'aller voir un four en Guinée espagnole. J'ai pensé que ces gens-là étaient en mesure de construire un four. C'était un projet modeste.

En 45 ans, nous avons fait certaines choses mais nous avons encore la même conversation. Le président de l'Ouganda m'a signalé que 86 p. 100 de la population de l'Ouganda travaillait dans l'agriculture. Ce pourcentage est probablement le même dans la plupart des pays de l'Afrique subsaharienne. Des témoins nous ont dit qu'au Kenya, par exemple, on exportait des produits agricoles en 1960 et que ce pays est maintenant obligé d'en importer.

Nous avons reçu le rapport Blair. Je ne dirais pas que j'ai lu cette brique parce qu'elle est assez volumineuse. Les gouvernements déclarent qu'ils doivent dépenser des fonds ou faire diverses choses dont ont parlé les témoins mais ce sont les mêmes gouvernements qui font la concurrence aux agriculteurs africains en subventionnant les produits agricoles. Le scandale du coton a touché des millions de gens. On tient la même conversation au sujet de la gouvernance, de l'infrastructure et de l'éducation mais il me semble que, si l'on ne s'intéresse pas à ce que fait 86 p. 100 de la population, il est certain qu'on n'arrivera jamais à améliorer le niveau de vie de ces personnes. Nos discussions doivent porter sur l'agriculture.

Je ne vais pas continuer parce que je sais que le temps passe. Mais je n'ai pas pu m'empêcher de faire cette remarque.

M. Ayittey : Nous parlons de développement depuis l'indépendance. L'économie africaine est composée de trois secteurs. Il y a le secteur traditionnel et le secteur moderne et entre les deux, il y a un secteur informel. Le secteur moderne est celui des élites, c'est-à-dire des personnes instruites, dont je fais partie. Le secteur moderne est dysfonctionnel et tous les problèmes de l'Afrique viennent de ce secteur. Ces problèmes débordent sur les secteurs traditionnels et informels.

The real people of Africa, more than 80 per cent of them, are in the informal and the traditional sectors. You cannot develop Africa by ignoring those two sectors. However, that is what the elites did. You cannot develop the traditional and informal sectors if you do not understand how they operate. That is why we are stuck.

Much of our post-colonial development strategy was to build factories and industries in the modern sector. We neglected the traditional sector because we thought it was backward and primitive. The traditional sector is where the agriculture is and where the real people of Africa live.

That is why Africa has been sliding back. That is why Africa cannot feed itself. We neglected agriculture. Agriculture, to us, was an inferior form of occupation. We wanted the industries and the modern high-tech gadgets, not the primitive donkeys, the hoses and cutlasses. That is why we cannot feed ourselves.

Today, Africa spends \$18.9 billion to import food. That is about the same amount of foreign aid that Africa gets from all sources.

The Chairman: Thank you very much. Honourable senators, we will suspend for five minutes while we clear the room. We must deal with a report from the Steering Committee. Given the political situation, I would like to do it now.

I want to thank our witnesses, who have been tremendously informative.

I wanted to tell everyone that the Steering Committee had a meeting on Thursday, May 5. The next meeting is scheduled for Thursday, May 12. The items are very quick.

We dealt with a New York City delegation. The delegation will be Senators Stollery, Di Nino, Andreychuk, De Bané, Eyton and Mahovlich. It is under control. We are saving some money.

In terms of the international policy statement, the Steering Committee agreed — we all know the realities of the political situation, but we have to keep going — that we would meet between July 12-14 to hear witnesses on the international policy statement. The draft report will be examined on a later day. It may not happen.

With regard to the passport office, the Steering Committee agreed that the chair will write to the Auditor General to inform her that the committee will attempt to examine her report on the passport office later in the fall.

There is a Saudi delegation arriving next week. We agreed to accept the invitation to meet a delegation from Saudi Arabia. The clerk will send a memo to that effect. I have spoken to Senator Prud'homme to see if he would like to take charge of the delegation.

Les vrais Africains, plus de 80 p. 100 d'entre eux, travaillent dans les secteurs traditionnels et informels. Il est impossible de développer l'Afrique si l'on ne tient pas compte de ces deux secteurs. C'est pourtant ce qu'ont fait les élites. Il est impossible de développer les secteurs traditionnels et informels si l'on ne comprend pas comment ils fonctionnent. C'est pourquoi nous sommes coincés.

Essentiellement, la stratégie de développement qui a été adoptée à l'époque de la décolonisation a consisté à construire des usines dans le secteur moderne. Nous avons négligé le secteur traditionnel parce que nous le considérons comme arriéré et primitif. Le secteur traditionnel englobe l'agriculture et c'est là que vivent la plupart des Africains.

C'est pourquoi l'Afrique a régressé. C'est pourquoi l'Afrique n'arrive plus à se nourrir. Nous avons négligé l'agriculture. L'agriculture est pour nous une forme de travail inférieur. Nous voulions les industries, les gadgets modernes, et non pas les ânes primitifs, les machettes et les seaux. C'est pourquoi nous n'arrivons pas à nous nourrir.

Aujourd'hui, l'Afrique dépense 18,9 milliards de dollars pour importer de la nourriture. Cela représente à peu près le même montant que l'Afrique reçoit de tous les pays en aide étrangère.

Le président : Merci beaucoup. Honorables sénateurs, nous allons suspendre la séance cinq minutes pendant que les témoins quittent la salle. Nous devons parler du rapport que nous a remis le comité de direction. Compte tenu de la situation politique, j'aimerais le faire immédiatement.

Je remercie les témoins, qui nous ont transmis énormément d'information.

J'aimerais dire à tous que le comité de direction s'est réuni le jeudi 5 mai. La prochaine réunion est fixée au jeudi 12 mai. Les sujets à l'ordre du jour sont très brefs.

Nous avons parlé de la délégation pour la ville de New York. La délégation sera composée des sénateurs Stollery, Di Nino, Andreychuk, De Bané, Eyton et Mahovlich. Tout va bien. Nous épargnons un peu d'argent.

Pour ce qui est de l'énoncé de politique internationale, le comité de direction a convenu — nous sommes tout au courant de la situation politique mais il faut continuer de travailler — de tenir une séance entre le 12 et le 14 juillet pour entendre des témoins au sujet de l'énoncé de politique internationale. Nous examinerons l'ébauche de rapport une autre fois. Cela ne se fera peut-être pas.

Pour ce qui est du bureau des passeports, le comité de direction a convenu que le président écrirait à la vérificatrice générale pour l'informer du fait que le comité essaierait d'examiner son rapport sur le bureau des passeports un peu plus tard cet automne.

Une délégation saoudienne arrive la semaine prochaine. Nous avons accepté de rencontrer une délégation de l'Arabie saoudite. Le greffier vous enverra une note de service à cet effet. J'ai parlé au sénateur Prud'homme pour voir s'il serait disposé à s'occuper de la délégation.

The Steering Committee also agreed that I attend the Wilton Park Conference that I go to annually, as you know, entitled "Prospects for Concluding the Doha Development Agenda Trade Negotiations," which is July 18-21, 2005.

The next meeting is Thursday May 12. Senator Downe, this is your project.

Senator Downe: If we can, we should invite Bono, if he is here in Ottawa. He is very informative on the Africa file. He is impressive. He uses his celebrity to meet everyone in the world from His Holiness the Pope to President Bush. He is very well spoken. I have his address.

The Chairman: We are working on Bono.

Senator Corbin: When do we see the Saudi delegation?

The Chairman: That delegation is scheduled for May 17 and May 18.

Senator Corbin: Who do they represent?

Mr. François Michaud, Clerk of the Committee: It is a delegation from the Shura Council, which is the Upper House in Saudi Arabia. The members of that council are appointed by the king.

The Chairman: We are sending a memo to everyone. The latest information I have on the Saudi delegation is that the House of Commons is having a meeting with them. This is as of 3 p.m. this afternoon and I have asked Senator Prud'homme if he could take them to lunch and other members who want to be involved.

Senator Andreychuk: The Standing Senate Committee on Anti-terrorism and the Standing Senate Committee on Human Rights were approached to meet with them. They were structuring that for Monday, but the latest word this afternoon was that they are not arriving until late Monday. It is a moving target.

The Chairman: It is a work-in-progress. I am giving you the report. Would you like to adopt the report of the Steering Committee?

Senator Di Nino: Agreed.

The Chairman: I will adjourn until tomorrow at 3 p.m. We do have the President of Mali with four of his ministers. They are supposed to be here at 3:05 p.m. That is the information that I have. I hope that everyone will turn out.

Senator Downe: Is there time for the research bureau to do a briefing report? Will that be before the meeting?

The Chairman: Yes.

Le comité de direction a également convenu que j'assisterais à la Wilton Park Conference à laquelle je vais tous les ans, comme vous le savez, et au cours de laquelle nous essaierons de terminer le Programme de Doha pour le développement; cela a lieu du 18 au 21 juillet 2005.

La prochaine réunion aura lieu le jeudi 12 mai. Sénateur Downe, c'est votre projet.

Le sénateur Downe : Si nous le pouvons, nous devrions inviter Bono, s'il se trouve à Ottawa. Il connaît très bien le dossier de l'Afrique. C'est un homme impressionnant. Il utilise sa célébrité pour rencontrer tous les grands de ce monde, depuis Sa Sainteté le pape jusqu'au président Bush. Il s'exprime très bien. J'ai son adresse.

Le président : Nous nous occuperons de Bono.

Le sénateur Corbin : Quand allons-nous rencontrer la délégation saoudienne?

Le président : Cette délégation devrait être là les 17 et 18 mai.

Le sénateur Corbin : Qui représentent-ils?

M. François Michaud, greffier du comité : C'est une délégation du Conseil de la Shura qui est la chambre haute de l'Arabie saoudite. Les membres de ce conseil sont nommés par le roi.

Le président : Nous allons envoyer une note de service à tous les membres du comité. D'après les derniers renseignements que j'ai au sujet de la délégation saoudienne, la Chambre des communes va les rencontrer. C'est ce que j'ai appris à 15 heures cet après-midi et j'ai demandé au sénateur Prud'homme s'il ne voulait pas, avec les autres membres du comité que cela intéresse, déjeuner avec eux.

Le sénateur Andreychuk : Le Comité sénatorial permanent sur la loi antiterroriste et le Comité sénatorial permanent des droits de la personne ont été invités à les rencontrer. Ils pensent pouvoir le faire lundi mais d'après les dernières nouvelles, la délégation n'arrivera pas avant lundi en fin de journée. C'est une cible en mouvement.

Le président : C'est un travail en cours. Je vous remets le rapport. Voulez-vous adopter le rapport du comité de direction?

Le sénateur Di Nino : D'accord.

Le président : Notre prochaine réunion aura lieu demain à 15 heures. Nous allons entendre le président du Mali avec quatre de nos ministres. Ils doivent être là à 15 h 05. C'est l'information qui m'a été communiquée. J'espère que tout le monde sera là.

Le sénateur Downe : Est-ce que le bureau de la recherche a le temps de préparer une note d'information? Pourrait-on faire cela avant la réunion?

Le président : Oui.

Senator Downe: Thank you.

The committee adjourned.

Le sénateur Downe : Merci.

La séance est levée.

OTTAWA, Wednesday May 11, 2005

The Senate Standing Committee on Foreign Affairs met today at 3:13 p.m., pursuant to its study on the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; and Canadian foreign policy as it relates to Africa.

Senator Peter A. Stollery (*Chairman*) in the Chair.

[*Translation*]

The Chairman: Honorable senators, welcome to this meeting of the Senate Standing Committee on Foreign Affairs, as part of our special study on Africa.

Today's meeting will be divided into three parts. First of all, we will concentrate on Mali. We will then welcome the Minister of International Cooperation, and finally, we will look into the World Bank.

Today, we have the honour and pleasure of receiving the President of the Republic of Mali, His Excellency Amadou Toumani Touré, accompanied by Mr. Mactar Ouane, Minister of Foreign Affairs and International Cooperation, Ms. Fanta Sylla, Minister of Justice and Keeper of the Seals; Mr. Ousmane Thiam, Minister of International Promotion, Small and Medium-sized Enterprises, and Government Spokesperson; and Mr. Badi Ould Ganfoud, the Minister of Civil Service, State Reform and Relations with Institutions.

I would like to note as well the presence of His Excellency Mr. Diawara, the Malian Ambassador to Canada, as well as Her Excellency Ms. Louise Ouimet, Canadian Ambassador to Mali. I welcome you all to the Senate of Canada.

As we have only 25 minutes, Mr. President, I will give you the floor immediately, and say that we have a few questions to ask you. I know we are somewhat pressed for time. We are a very bilingual group and you have interpretation. We are well organized for that. We have been given questions on the global institutions, such as the World Bank and the International Monetary Fund. In your observations, you could perhaps give us your opinion on Mali's problems with global institutions like the World Bank and the International Monetary Fund.

His Excellency Mr. Amadou Toumani Touré, President of the Republic of Mali: Thank you, Mr. Chairman. I would like first of all to respect one of our homegrown traditions. I wish to express all our thanks to you, and through you, our gratitude towards the Canadian people for the invitation we received at what is, admittedly, a difficult time. We greatly appreciate the solid support Canada offers us through the excellent cooperation that exists between our two countries. Mali is one of the 25 target

OTTAWA, le mercredi 11 mai 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 15 h 13 dans le cadre de son étude sur les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique.

Le sénateur Peter A. Stollery (*président*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

Le président : Honorables sénateurs, bienvenue à notre séance du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères qui se tient dans le cadre de notre étude spéciale sur l'Afrique.

La séance d'aujourd'hui sera divisée en trois parties. Nous nous concentrerons dans un premier temps sur le Mali. Nous recevrons ensuite la ministre de la Coopération internationale et nous nous pencherons finalement sur la Banque mondiale.

Nous avons aujourd'hui l'honneur et le plaisir d'accueillir le président de la république de Mali, Son Excellence Amadou Toumani Touré, accompagné de M. Mactar Ouane, ministre des Affaires étrangères et de la Coopération internationale, Mme Fanta Sylla, ministre de la Justice et Garde des Sceaux, M. Ousmane Thiam, ministre de la Promotion des investissements et des petites et moyennes entreprises, et Porte-parole du gouvernement; et M. Badi Ould Ganfoud, ministre de la Fonction publique, de la Réforme de l'État et des Relations avec les institutions.

Je souligne également la présence de Son Excellence M. Diawara, ambassadeur du Mali au Canada, ainsi que de Son Excellence Mme Louise Ouimet, ambassadeur du Canada au Mali. Bienvenue à tous au Sénat du Canada.

Puisque nous n'avons que 25 minutes, monsieur le président, je vous cède immédiatement la parole en expliquant que nous avons quelques questions à vous poser. Je sais que nous sommes pressés par le temps. Ici on est très bilingue, vous avez la traduction, nous sommes bien organisés pour cela. On nous a donné des questions sur les institutions mondiales, comme la Banque mondiale et le Fonds international monétaire. Dans vos commentaires, vous pouvez peut-être donner votre opinion sur les problèmes du Mali avec les institutions mondiales, comme la Banque mondiale et le Fonds monétaire international.

S.E. Monsieur Amadou Toumani Touré, président de la république du Mali : Je vous remercie, monsieur le président. Je voudrais d'abord me soumettre à une tradition qui est bien de chez nous. Il s'agit de vous exprimer toute notre gratitude et, à travers vous notre gratitude envers le Canada, pour l'invitation que nous avons reçue à cette période, il faut reconnaître, qui est difficile. Nous avons mesuré à leur juste valeur les points concrets de cette coopération excellente que nous entretenons avec votre

countries Canada has chosen. Over the last four years, Mali has seen its share of Canada's generosity increase threefold. I must say that every significant aspect of development in our country is currently supported by Canada, that is education, health, the environment, rural development, our institutions — because we have entered into a particularly significant phase of decentralization — and above all, justice, which is after all an extremely important issue, not only in terms of fairness but also in terms of the expression of people's rights.

Mr. Chairman, as you have stated, Mali today has very good relationships with these institutions, particularly the Monetary Fund and the World Bank. However, I must in all honesty point out that in certain cases, there are some aspects with which we are uncomfortable.

First of all, as far as the World Bank is concerned, there are certain kinds of conditions that are proposed to us; they are asked for in an intelligent and friendly manner. I would like, for example, to take the case of the cotton sector. Mali is the biggest producer of cotton south of the Sahara, and the second biggest producer in Africa after Egypt, with an average annual output of 600,000 tonnes. Almost 3.5 million Mali citizens make a living from cotton, directly or indirectly.

However, Mr. Chairman, would you believe that no T-shirts are made in Bamako, Mali? Almost 98 per cent of the cotton produced in Mali is exported. We have no added value that could potentially enhance the revenues of our cotton producers, but what is worse, there is no added value to allow us to create jobs for our burgeoning young population.

Why is that? First of all, because of some countries' subsidies, but most of all because of the huge production. Somewhere at the WTO, people are talking to us about free competition. We are told about truth and the realities of pricing. Prices are not set in our country. On the other hand, the World Bank is saying: we are creating programs to combat poverty. Personally, I say that the best way to combat poverty is to buy what poor people are selling at a fair price.

These subsidies are killing us, are completely destabilizing us. On top of that, the dollar is losing ground. When goods are sold in dollars, and the dollar loses almost 30 per cent of its value, that creates very serious economic problems for us. The World Bank makes things worse by imposing further conditions on the deficits created by Malian cotton, for example. And yet we are not responsible for most of those deficits.

We accept responsibility when there has been bad management that may have had an effect on this deficit. We are prepared to make the necessary adjustments when this happens. However, we see no tangible evidence of the World

pays. Le Mali fait partie des 25 pays cibles retenus par le Canada. Le Mali, en quatre ans, a vu tripler sa part de la générosité du Canada. Je vous avoue que tous les points de développement importants que notre pays traite aujourd'hui sont soutenus par le Canada, que ce soit l'éducation, la santé, l'environnement, le développement rural, nos institutions — car nous avons entamé une phase particulièrement importante de décentralisation — et, surtout, la justice qui est quand même un point extrêmement important, non seulement pour l'équité mais également pour l'expression des droits des uns et des autres.

Monsieur le président, comme vous l'avez dit, le Mali aujourd'hui entretient des relations très bonnes avec les institutions, notamment le Fonds monétaire et la Banque mondiale. Cependant, l'honnêteté m'impose également, dans certains cas, de revenir sur certains points qui nous gênent.

D'abord, pour ce qui concerne la Banque mondiale, certains types de conditionnalités nous sont proposés, à la limite ils nous sont intelligemment et amicalement demandés. Je voudrais aller, par exemple, dans le cas plus concret du secteur du coton. Le Mali est le premier pays producteur de coton au sud Sahara et le second pays producteur en Afrique après l'Égypte, pour une moyenne d'à peu près 600 000 tonnes par année. Le coton, c'est près de 3,5 millions de Maliens qui en vivent directement ou indirectement.

Toutefois, monsieur le président, imaginez-vous qu'aucun T-shirt ne se fait pas à Bamako au Mali. C'est 98 p. 100 du coton malien produit qui est presque totalement exporté. Nous n'avons aucune valeur ajoutée qui puisse non seulement promouvoir les revenus de nos producteurs de coton, mais ce qui est plus grave encore, c'est qu'aucune valeur ajoutée ne vient nous permettre de créer des emplois pour nos jeunes qui sont de plus en plus nombreux.

Pourquoi cela? D'abord à cause des subventions de certains pays et surtout à cause également d'une production extrêmement importante. Quelque part, à l'OMC, on nous parle d'une concurrence libre. On nous parle de la vérité et de la réalité des prix. Nous ne sommes pas là où on fixe les prix. Par contre, la Banque mondiale nous dit : Nous dégageons des programmes de lutte contre la pauvreté. Pour ma part, je dis que la meilleure manière de lutter contre la pauvreté c'est d'acheter aux pauvres ce qu'il vous vendent à un juste prix.

Ces subventions nous tuent, nous déstabilisent totalement. En plus de cela, le dollar perd de la valeur. Quand les produits sont vendus un dollar, lorsque le dollar perd près de 30 p. 100 de sa valeur, cela nous crée des problèmes économiques extrêmement importants. La Banque mondiale ajoute au comble en se retournant vers nous pour exiger d'autres conditions sur les déficits occasionnés par le coton malien, par exemple. Pourtant, nous ne sommes pas responsables de la plupart de ces déficits.

Nous acceptons nos responsabilités lorsqu'il y a eu de la mauvaise gestion qui aurait pu influencer ce déficit. Nous sommes prêts à faire les corrections nécessaires lorsque cela arrive, cependant, nous ne voyons pas de façon tangible l'intervention

Bank intervening with certain countries to make them understand that their cotton, which is not the same quality as ours, can destabilize us.

We used to call Malian cotton “white gold.” Today, it has become the “golden nightmare.” Not only is cotton unprofitable, it is compromising our development. All the resources we should be devoting to other growth sectors are used to make up the cotton deficit. How can there be fairness when some, thanks to their deep pockets — and good for them — subsidize their cotton producers to the tune of billions of dollars. Whereas we, although we find ourselves with a deficit, suffer all the wrath of the World Bank and of some of our senior partners, sometimes for reasons we are not totally responsible for. At times, we experience difficult conditions.

In other cases, the World Bank does not consult us enough. How can a person who has never seen a cotton branch allow themselves to draft a cotton policy and come and propose it to us? They should come and see us first, visit the cotton producers, see at least one cotton field so they know how it grows. Sometimes we feel there is a significant disconnect between the decisions that are imposed on us by the bank and some of our partners as far as reality is concerned.

On the other hand, we must be fair on other points as well. The bank has contributed quite significantly to the development of our country. But we have been surprised to realize that realities that were completely taboo at the World Bank 15 years ago are major realities today.

Take infrastructure, for example. Mali is a country of 1,200,000 square kilometres. That is not impressive by Canadian standards, but it is among the 15 largest countries in Africa. In the past, before building a road, we would say: we cannot build this road without seeing what its usefulness will be, that is to say how many trucks will use it. But in order to see, one has to build a road first. These are the kinds of thought processes we are going through, which are — even though the intellectual analysis is quite correct — completely separate from reality.

Moreover, we are experiencing a kind of contradiction. Ours is a developing country. Our population is particularly young. Our educational infrastructure is breaking down. We do not have enough schools, teachers, or books. Today, Canada has launched a broad program to give our children books because books represent a great value in some of our villages. Some students have never seen a book because only the teachers have them. Today, thanks to Canada, millions and millions of books are distributed throughout our country and our children have the opportunity to have a book. But what is happening?

With the structural adjustment program, the public service is imposing limits on us. Thousands of new lawyers, professors, doctors, engineers of all kinds and musicians, who went to universities in Canada and elsewhere, are coming home. There are more of them than our universities can produce, that is to say the

de la Banque mondiale vis-à-vis certains autres pour les amener à accepter le fait que leur coton, qui n'est pas de même qualité que le nôtre, puisse nous déstabiliser.

Avant, nous surnommions le coton malien « l'or blanc ». Aujourd'hui, c'est devenu « l'or cauchemar ». Non seulement le coton ne rapporte rien, mais il hypothèque totalement notre développement. Tout ce qui devrait être consacré à d'autres secteurs de croissance est utilisé pour combler le déficit du coton. Comment voulez-vous qu'il n'y ait pas d'injustice lorsque certains, grâce aux grands moyens qu'ils ont — tant mieux eux pour eux — subventionnent 25 000 cotonculteurs à des milliards de dollars. Alors que nous, lorsque nous avons un déficit, subissons toute la foudre de la Banque mondiale et de certains partenaires au-dessus de nous et parfois pour des responsabilités dont nous ne sommes pas totalement imputables. Dans certains cas, nous éprouvons des conditions difficiles.

Dans d'autres cas, la Banque mondiale ne nous consulte pas suffisamment. Comment voulez-vous que quelqu'un qui n'a jamais vu une tige de coton se permette d'élaborer une politique cotonnière et qu'il vienne nous la proposer. Qu'il vienne nous voir avant, qu'il voie le cotonculteur, qu'il visite au moins un champ de coton afin qu'il sache comment cela pousse. Parfois, nous pensons qu'il y a un décalage assez important entre des décisions qui nous sont imposées par la banque et certains de nos partenaires par rapport à la réalité.

Par contre, sur d'autres points également, il faut être juste. La banque a contribué de manière extrêmement importante au développement de notre pays. Mais nous avons été surpris de voir que des réalités qui étaient tout à fait tabou à la Banque mondiale, il y a seulement 15 ans, soient aujourd'hui des réalités importantes.

Je prends pour exemple les infrastructures. Mon pays mesure 1 200 000 kilomètres carrés. Cela ne veut rien dire au Canada, mais il est parmi les quinze plus grands pays d'Afrique. Avant, pour construire une route, on se disait : Nous ne pouvons pas construire cette route tant qu'on n'en voit pas l'utilité, à savoir : combien de camions l'emprunteront. Mais pour que vous vous en rendiez compte, il faut la construire d'abord. C'est le genre de réflexions que nous faisons, qui sont totalement déconnectées — bien que l'analyse intellectuelle soit correcte — de la réalité.

D'autre part, nous vivons un certain type de contradictions. Notre pays est en voie de développement. Notre population est particulièrement jeune. L'infrastructure pédagogique fait défaut. Nous manquons d'écoles, de maîtres, de livres. Aujourd'hui, le Canada a engagé un vaste programme pour donner des livres à nos enfants parce qu'ils représentent une richesse dans certains de nos villages. Des étudiants n'ont jamais vu un livre, car seul le maître les détient. Aujourd'hui, grâce au Canada, des millions et des millions de livres sont distribués à travers notre pays et nos enfants ont la chance d'avoir un livre. Mais qu'est-ce qui se passe?

Avec le programme d'ajustement structurel, la fonction publique nous impose des limites. Des milliers de nouveaux magistrats, professeurs, médecins, ingénieurs de toutes spécialités, musiciens, qui ont fait les grandes écoles du Canada ou d'ailleurs, reviennent au pays. Ils sont plus nombreux que ceux que nos

2,000 or 3,000 young people graduating from our schools. And they have no chance of being recruited, because the bank will simply not accept that certain parameters not be respected.

We are dealing with a glaring contradiction. We are not hiring, and yet we have a shortage of people. We have villages and hospitals without doctors; we cannot recruit because then we would have a payroll that the bank would not accept, because we risk creating problems according to certain economic parameters.

If we hire a teacher for a class, his salary will be added to public expenditures, and Mali cannot go beyond a set quota within which all salaries must be included. Sometimes, it seems as though there is water, water everywhere, but not a drop to drink. We have water right in front of us, but we cannot lean forward to drink it.

These are the kinds of inconsistencies we are often faced with. On the other hand, I acknowledge that the World Bank's attitude has been perfect with regard to some programs to combat poverty; certain infrastructure programs were understood and accepted. They participated effectively in the development of our country. It must be said. We would like the bank to be closer to us, to participate more and help us, and most of all listen to us, so that we could truly say what our problems are and so that we could draft the proper policies together. But we have hospitals without doctors, young doctors from Canadian universities, from Moncton or elsewhere. We cannot recruit them in Bamako because the Malian public service is not hiring. And yet, we need doctors. Sometimes we are in an extremely difficult position. But still, we salute the efforts of the World Bank. With them as well as with other partners, we have launched a vast program to combat AIDS/HIV. We must thank the World Bank, because they drafted a multisectoral program on HIV/AIDS.

Happily, it is still the situation in our country today that we have an incidence of less than 2 per cent; however, South Africa had the same percentage 10 years ago, which did not prevent them from suffering an exponential rise in AIDS. We must honour and highlight such projects. Today, the World Bank is interested in agriculture, which was not the case in the past. Two of the mightiest rivers in Africa go through Mali: the Niger and the Senegal. The Niger travels 4,200 kilometres in total on its journey from Guinea to Nigeria where it empties into the Atlantic Ocean. It covers 1,780 kilometres in Mali.

Today, we are obliged to turn to Canada for aid because of food supply instability. Our agriculture is totally subject to the elements. When we get rain, we have good growth, and when we do not, the growth is almost negative.

universités peuvent produire, c'est-à-dire près de deux à trois mille jeunes qui sortent de nos écoles. Et aucun n'a une chance d'être recruté, parce que tout simplement la banque n'accepte pas que certains paramètres n'y soient pas.

Nous vivons dans une contradiction extrêmement importante. On ne recrute pas et, pourtant, nous sommes en manque. Nous avons des villages et des hôpitaux qui n'ont pas de médecins; on ne peut pas en recruter parce qu'il y aura en plus une masse salariale que la banque n'accepte pas, car nous risquons de créer des problèmes selon certains paramètres économiques.

Si on engage un maître dans une classe, sa charge salariale sera ajoutée à la charge salariale générale et le Mali ne doit pas dépasser un quota à l'intérieur duquel sont contenus tous les salaires. Parfois, nous vivons véritablement un supplice de Tantale. Nous avons l'eau à hauteur de la bouche, mais nous ne pouvons pas nous baisser pour boire.

C'est le genre de contradictions que nous rencontrons souvent. Par contre, je reconnais que la Banque mondiale a parfaitement passé par certains de ces programmes de lutte contre la pauvreté, certains de ces programmes d'infrastructure, ils ont compris et ils ont accepté. Ils ont participé de manière efficiente au développement de notre pays. Il faut le reconnaître. Nous souhaitons que la banque soit beaucoup plus proche de nous et que la banque participe et nous aide, et nous écoute surtout, pour que vraiment nous puissions aller dire quelles sont nos difficultés propres et qu'ensemble nous puissions élaborer des politiques correctes. Mais nous avons des hôpitaux qui n'ont pas de médecins, des jeunes médecins sortis des universités du Canada, de Moncton ou d'ailleurs. À Bamako nous ne pouvons pas les recruter parce que la fonction publique malienne ne recrute pas. Et pourtant les médecins manquent. Nous sommes parfois dans une situation extrêmement difficile. Mais nous saluons quand même l'action de la Banque mondiale. Avec elle et d'autres partenaires, nous avons engagé un vaste programme de lutte contre le VIH/sida. Il faut remercier la Banque mondiale, parce qu'elle a élaboré un programme multisectoriel sur le VIH/sida.

Dans notre pays, heureusement encore aujourd'hui, notre prévalence est moins de deux pour cent. Cependant, l'Afrique du Sud avait le même pourcentage il y a dix ans, ce qui ne les a pas aujourd'hui empêché d'avoir une explosion exponentielle du sida. Des projets de ce genre ne peuvent qu'être salués et soulignés. La Banque mondiale s'intéresse aujourd'hui à l'agriculteur, ce qu'elle ne faisait pas avant. Un pays comme le Mali est traversé par les deux plus grands fleuves de l'Afrique de l'Ouest : le Niger et le Sénégal. Le Niger fait 4 200 kilomètres sur l'ensemble de son parcours de la Guinée au Nigeria où il se jette dans l'océan Atlantique. Il fait 1 780 kilomètres au Mali.

Aujourd'hui, nous sommes obligés de nous tourner vers le Canada pour pouvoir recevoir de l'aide parce que l'instabilité alimentaire est là. Notre agriculture est totalement soumise aux éléments climatiques. L'année où il pleut, nous avons une bonne croissance et l'année où il ne pleut pas, la croissance est pratiquement négative.

The World Bank — we must not be ungrateful — has brought us some solutions, but they need to listen to us more. The bank needs to focus more on development, and it needs to work with us more often rather than imposing conditions on us. As regards the International Monetary Fund, with its structural adjustment program, everything is going well. We have even gotten away from the classical structural adjustment program. However, we have asked the Monetary Fund to support us for another two or three years. We freely accept this in order to be in a position to consolidate the gains we have made until now.

What is the International Monetary Fund's leitmotif? Privatization. We have just privatized the cotton industry, transportation, et cetera. In some cases, this may be the condition. We privatized and it did not work. We were obliged to re-nationalize. Today, we once again are being asked to privatize the same industries. This is all to say that this has at times created significant problems.

We will not be ungrateful. I believe that the World Bank as well as the International Monetary Fund are playing some important role in helping us with our development.

The Chairman: Thank you, your presentation is very interesting and very important to our committee. Your comments on the World Bank and the Monetary Fund were very instructive. I thank you on behalf of the members of the committee, and I will stop here as I do not want to interrupt your schedule.

Mr. Touré: I am honoured.

[English]

The Chairman: Honourable senators, we are into the second part of our meeting this afternoon. We have some of our old friends, in the sense that Mr. Hunt has been before the committee previously. I cannot remember, Mr. Cameron, if you have. Yes, you have.

[Translation]

We now have the pleasure of welcoming the Honourable Aileen Carroll, Minister of International Cooperation. The minister is accompanied by Ric Cameron, Senior Vice-President and by Paul Hunt, Vice-President — Africa Branch.

[English]

Welcome to the Senate of Canada. My colleagues will remember that the minister appeared before us in December to discuss the performance report of her department. Today, the minister is with us to discuss the new focus of the aid program of CIDA, the impacts of the 2005-06 budget on her department, as well as the February 2005 report by the Auditor General of Canada, all in the context of our Africa study.

Minister, you have the floor.

La Banque mondiale — nous ne serons pas ingrats — apporte quelques solutions, mais elle doit nous écouter plus. La banque a besoin d'aller vers plus de développements et elle a besoin de nous accompagner parfois plus que de nous imposer certaines conditions. Pour ce qui est du Fonds monétaire international, avec le programme d'ajustement structurel, tout se passe bien. Nous sommes même sortis du programme d'ajustement structurel classique. Mais cependant, nous avons demandé au Fonds monétaire de continuer à nous accompagner pour deux ou trois ans encore. C'est librement consenti par nous afin de pouvoir consolider les acquis que nous connaissons aujourd'hui.

Quel est le leitmotiv au Fonds monétaire international? Privatisation. On vient de privatiser la filière du coton, le transport, et cetera. Cela devient des conditions parfois dans certains cas. Nous avons privatisé et cela n'a pas marché. Nous avons été obligés de nationaliser encore. Aujourd'hui, on nous redemande de privatiser encore les mêmes entreprises. C'est pour vous dire que cela a créé des problèmes souvent importants.

Nous ne serons pas des ingrats. Je pense que la Banque mondiale ainsi que le Fonds monétaire international jouent aussi quelque part un rôle important qui nous aide dans notre développement.

Le président : Merci, votre présentation est bien intéressante et bien importante pour notre comité. Vos commentaires sur la Banque mondiale et le Fonds monétaire ont été très instructifs. Je vous remercie de la part des membres du comité. Je vous laisse car je ne veux pas interrompre votre programme.

M. Touré : Je vous remercie de l'honneur que vous me faites.

[Traduction]

Le président : Honorables sénateurs, nous débutons la deuxième partie de notre réunion de cet après-midi. Nous accueillons quelques vieux amis, puisque M. Hunt a déjà comparu devant nous dans le passé. Monsieur Cameron, je ne sais pas si c'est aussi votre cas. Oui, vous aussi.

[Français]

Nous avons maintenant le plaisir d'accueillir l'honorable Aileen Carroll, ministre de la Coopération internationale. Madame la ministre est accompagnée de Ric Cameron, vice-président principal et de Paul Hunt, vice-président, Direction générale de l'Afrique.

[Traduction]

Bienvenue au Sénat du Canada. Mes collègues se souviendront que la ministre est déjà venue en décembre nous parler du rapport de rendement de son ministère. Aujourd'hui, elle est là pour nous parler de la nouvelle orientation du programme d'aide de l'ACDI, des retombées du budget de 2005-2006 sur son ministère et du rapport de février 2005 de la vérificatrice générale, tout cela dans le contexte de notre étude sur l'Afrique.

Madame la ministre, vous avez la parole.

Hon. Aileen Carroll, Minister of International Cooperation:

Thank you, Mr. Chair. My apologies for being late, we were just now released from the House. I thank you for your patience.

I am delighted to be here today. I enjoyed coming last time and look forward to our discussions this afternoon. I will talk about the implications of Budget 2005 for CIDA. I will also address a key section in the Auditor General's report concerning CIDA.

I will begin by saying that over the past few years, particularly since the G8 Summit in Kananaskis, Alberta, in 2002, the Government of Canada has made Africa a priority for its international development programs. We have made commitments on behalf of all Canadians to work a lot harder to help African countries to lift themselves out of poverty, and to do so within the context of the Millennium Development Goals, an ambitious agenda to cut global poverty in half by 2015.

I am proud to say that Budget 2005 delivers on our commitments, for these reasons. First, the Government of Canada is increasing international assistance by \$3.4 billion over the next five years. This puts us on track to achieve our goal of doubling aid from the 2001-02 level by the end of the decade. Most of this increase will benefit Africa, the world's most impoverished continent. By 2008-09, Canada's aid to Africa will have doubled from the 2003-04 level.

The government's recent international policy statement further underscores our commitment to Africa. CIDA has identified a core group of 25 development partners that will receive at least two thirds of our bilateral budget by 2010. These are countries that can use aid effectively and prudently and where Canadian expertise and resources can make a difference. It would interest the committee to know that more than half, 14, of these countries are in sub-Saharan Africa.

[Translation]

In addition to focusing our energy and resources on a smaller group of core countries, we are also heightening the impact of our development assistance by concentrating in five priority sectors directly related to the Millennium Development Goals: promoting good governance, improving health outcomes (including HIV/AIDS), strengthening basic education, supporting private sector development, and advancing environmental sustainability.

Ensuring gender equality will be systematically and explicitly integrated across all programming within each of the five sectors of focus. Budget 2005 paid particular attention to the health sector, providing \$340 million in additional funding to

L'honorable Aileen Carroll, ministre de la Coopération internationale : Merci, monsieur le président. Je suis désolée d'arriver en retard, nous avons pu quitter la Chambre il y a quelques instants seulement. Je vous remercie de votre patience.

Je suis ravie de vous rencontrer aujourd'hui. J'ai bien apprécié notre dernière rencontre et j'ai hâte de discuter avec vous de nouveau cet après-midi. Je vais vous parler de l'incidence du budget de 2005 sur l'ACDI. Je parlerai aussi d'un passage clé du rapport de la vérificatrice générale qui porte sur l'ACDI.

Je commencerai par vous dire que ces dernières années, en particulier depuis le Sommet du G8 tenu en 2002 à Kananaskis, en Alberta, le gouvernement du Canada a fait de l'Afrique une priorité dans le cadre de ses programmes de développement international. Au nom de tous les Canadiens, nous nous sommes engagés à redoubler d'efforts pour aider les pays africains à se sortir de la pauvreté, et ce, dans le contexte des objectifs du développement du millénaire, qui représentent un plan d'action ambitieux visant à réduire de moitié la pauvreté dans le monde d'ici 2015.

Je suis fière d'affirmer que le budget de 2005 permettra de respecter ces engagements. Tout d'abord, le gouvernement du Canada majorera l'aide internationale de 3,4 milliards de dollars au cours des cinq prochaines années. Grâce à cette augmentation, nous sommes en voie d'atteindre notre objectif, qui est de doubler l'aide par rapport au niveau de 2001-2002 d'ici la fin de la décennie. La majeure partie des nouvelles ressources sera affectée à l'Afrique, le continent le plus pauvre. En fait, l'aide canadienne accordée à l'Afrique doublera d'ici 2008-2009 par rapport au niveau de 2003-2004.

L'énoncé de politique internationale que le gouvernement a rendu public récemment fait encore davantage ressortir notre engagement envers l'Afrique. L'ACDI a sélectionné 25 pays partenaires du développement qui recevront au moins les deux tiers de notre aide bilatérale d'ici 2010. Il s'agit de pays qui peuvent utiliser l'aide de façon efficace et avec prudence, et où les compétences et les ressources canadiennes peuvent vraiment faire avancer les choses. Quatorze de ces pays se trouvent en Afrique subsaharienne. C'est plus de la moitié du groupe.

[Français]

En plus de concentrer notre énergie et nos ressources dans un certain nombre de pays, nous augmentons l'incidence de notre aide au développement en mettant l'accent sur cinq secteurs prioritaires qui sont directement liés à la réalisation des objectifs du développement du millénaire : la promotion de la bonne gouvernance, l'amélioration de la santé, particulièrement la lutte contre le VIH/sida, le renforcement de l'éducation de base, le soutien au développement du secteur privé et la promotion de la viabilité de l'environnement.

Comme toujours, l'égalité entre les sexes sera un thème transversal systématique dans l'ensemble des programmes, en fonction de chacun des cinq secteurs prioritaires. Le Budget de 2005 accorde une place de choix au secteur de la santé. Il prévoit

address infectious diseases such as HIV/AIDS, tuberculosis, malaria and polio.

Africa — which is suffering from the burden of these diseases more than other regions — will benefit directly from these extra resources. That said, I want to emphasize that Canada will continue to support countries in other regions. We have earmarked up to one-third of CIDA's bilateral budget for countries of strategic importance, or for countries where Canada can continue to make a difference.

I also want to recognize that increasing both quantity and quality of assistance will not, in itself, allow Africa to achieve the Millennium Development Goals. That is why the International Policy Statement reflects a comprehensive, whole-of-government approach.

It enables us to harness all the tools and instruments at our disposal such as promoting greater market access, more debt relief and more support for the private sector in developing countries.

The Government of Canada, through Budget 2005, introduced a new management framework for the International Assistance Envelope. The government now has five distinct pools devoted to development, international financial institutions, peace and security, development research, and crises.

The aim is to improve flexibility, coordination and transparency in our budget allocations, aside from ensuring stable funding for CIDA's programs and development work.

[English]

I will bring you up to date on the specific issue of how CIDA allocates its budget. It allocates funds through two channels, grants and contributions. When an organization receives a grant it has no further obligations to fulfil. By contrast, contributions are subject to performance conditions. In other words, the recipient must meet certain conditions over the life of the agreement in order to be reimbursed for specific costs. In her February 2005 status report, the Auditor General raised questions about CIDA's increased use of grants and their potential impact on the agency's ability to monitor and control budget allocations.

It is true that CIDA is using more grants as part of its drive toward greater aid effectiveness. CIDA has been pooling its resources with other donors to meet common objectives. We do this by providing grants to multilateral institutions, to the WHO to UNDP. Harmonizing our work with other donors reduces duplication and heightens overall impact. Rather than reducing accountability, I believe these kinds

un montant supplémentaire de 340 millions de dollars pour lutter contre les maladies infectieuses comme le VIH/sida, la tuberculose, le paludisme, la polio et d'autres.

L'Afrique, qui subit le fardeau de ces maladies plus que toutes les autres régions, bénéficiera directement de ces nouvelles ressources. Cela dit, je tiens à souligner que le Canada continuera de venir en aide à des pays dans d'autres régions. Le tiers du budget bilatéral de l'ACDI pourra servir à soutenir les pays qui revêtent une importance stratégique et ceux où le Canada peut continuer de jouer un rôle déterminant.

Il faut reconnaître que l'amélioration de notre aide en quantité et en qualité ne pourra pas à elle seule permettre à l'Afrique d'atteindre des objectifs de développement du millénaire. C'est pourquoi l'énoncé de politique internationale mise sur une vaste approche à l'échelle du gouvernement.

Cet énoncé nous permet de mettre à profit tous les outils et instruments à notre disposition comme ceux qui servent à promouvoir un accès accru aux marchés, à alléger davantage les dettes des pays en développement et à mieux soutenir le secteur privé.

Par ailleurs, dans le Budget de 2005, le gouvernement du Canada a adopté un nouveau cadre pour la gestion de l'enveloppe de l'aide internationale. Il a mis en place cinq comptes distincts; un pour le développement, un pour les institutions financières internationales, un pour la paix et la sécurité, un pour la recherche et le développement et un pour les crises.

Le but visé est d'améliorer la souplesse, la coordination et la transparence dans l'affectation de notre budget, en plus d'assurer un financement stable pour des programmes et des développements de l'ACDI.

[Traduction]

J'aimerais maintenant faire le point sur une question particulière concernant l'affectation du budget de l'ACDI. L'ACDI utilise deux mécanismes pour verser des fonds : les subventions et les contributions. Quand une organisation reçoit une subvention, elle n'a généralement aucune obligation à remplir par la suite. En revanche, les contributions sont assujetties à des conditions de rendement. Autrement dit, le bénéficiaire doit respecter certaines conditions tout au long de l'entente pour obtenir le remboursement de coûts particuliers. Dans son rapport « Le Point » de février 2005, la vérificatrice générale a soulevé des questions concernant le recours accru aux subventions de l'ACDI et son incidence possible sur la capacité de l'Agence à exercer un contrôle et une surveillance sur la façon dont les bénéficiaires dépensent les sommes versées.

Il est vrai que l'ACDI a davantage recours aux subventions. Dans le cadre de sa démarche visant à assurer une aide plus efficace, l'ACDI a regroupé ses ressources avec celles d'autres donateurs afin d'atteindre des objectifs communs. Pour ce faire, nous offrons souvent des subventions à des organisations multilatérales, à l'OMS ou au PNUD. En harmonisant nos efforts avec ceux d'autres donateurs, nous réduisons les doubles

of grants actually enhance it. Why do I say that? There are two reasons.

We only give grants to multilateral partners with proven track records in the sector or region in question. We choose only multilateral agencies with high standards of management and monitoring that are aligned with the needs of all participating donors, including Canada. For these reasons, CIDA believes the risk of poor performance through grants to multilateral agencies is actually quite low, especially when compared to stand-alone projects that use various executing agencies that work under contract or contribution agreements. That being said, we appreciate the Auditor General's desire for CIDA to justify the use of grants more clearly. To that end, the agency has clarified and strengthened criteria for the use of grants and we are now incorporating these guidelines into training courses within the agency. I have no doubt that they will help CIDA continue to improve its overall effectiveness, and as chairman, I am comfortable with pursuing that direction.

Mr. Chairman, I have outlined some of the implications of Budget 2005 for Canada's development cooperation program and the work of CIDA. Clearly, it is an exciting time for international cooperation. It was an exciting process, the international policy statement, and I tell you that I think we have put forward an excellent piece of work and that I look forward to the implementation of our portion. We have, of course, already commenced. I am confident that CIDA has carved out a niche that will allow us, in collaboration with partners at home and abroad, to do what we set out in that report, which is to truly make a difference in the world.

Senator Andreychuk: As you point out, minister, there are presently many demands on your time. I want to find out a little more about how you chose the 25 countries and how you would define "strategic importance to Canada."

Ms. Carroll: We spent considerable time determining an appropriate set of criteria. I am sure you would know we did not do so casually. We built on our own experience and that of other development agencies. We applied three criteria.

First, we determined the level of poverty in the countries that would become full development partners. It had to be \$1,000 per year or less. That was our first criterion, to determine poverty per se.

Second, we considered how capable the countries were of effectively using the aid and what capacities had been built to allow an effective use of development assistance. Inherent in that, along with other factors, was a serious analysis on the governance

emplois et renforçons l'incidence globale de nos interventions. Ces subventions ne réduisent pas la responsabilisation. En réalité, je suis persuadée qu'elles l'améliorent. Pourquoi? Pour deux raisons.

Nous versons des subventions uniquement à des partenaires multilatéraux ayant fait leurs preuves dans la région ou le secteur visé. Et nous choisissons seulement des organisations multilatérales ayant des normes de gestion et de surveillance rigoureuses, qui concordent avec les besoins de tous les donateurs participants, y compris le Canada. C'est pourquoi l'ACDI estime que le risque de mauvais rendement est, en fait, très faible dans le cas des subventions versées aux organisations multilatérales, par comparaison avec les projets autonomes faisant appel à plusieurs organismes qui exécutent des travaux en vertu de contrats ou d'accords de contribution. Cela dit, la vérificatrice générale souhaite que l'ACDI justifie plus clairement le recours aux subventions, et nous en prenons acte. À cette fin, l'Agence a précisé et renforcé les critères qui régissent l'utilisation des subventions. Nous traitons maintenant de ces lignes directrices dans les cours de formation donnés au sein de l'ACDI. Je ne doute pas qu'elles aideront l'Agence à continuer d'améliorer son efficacité en général, et en tant que présidente, j'approuve totalement cette orientation.

Monsieur le président, j'ai signalé quelques-uns des effets qu'aura le budget de 2005 sur le programme canadien de coopération au développement, et en particulier sur les activités de l'ACDI. De toute évidence, la coopération internationale traverse actuellement une période très stimulante. L'énoncé de politique internationale a été quelque chose de passionnant et je peux vous dire que nous avons mis sur pied un ensemble excellent et que j'ai hâte de voir l'ACDI faire sa part dans cet ensemble. Nous avons évidemment déjà commencé. Je suis convaincue que l'ACDI a trouvé un créneau qui nous permettra vraiment de contribuer à un monde meilleur, en collaboration avec nos partenaires canadiens et étrangers, et d'atteindre l'objectif du rapport, c'est-à-dire de vraiment faire changer les choses dans le monde.

Le sénateur Andreychuk : Comme vous l'avez dit, madame la ministre, notre horaire est extrêmement chargé en ce moment. J'aimerais que vous m'expliquiez un peu mieux comment vous avez choisi les 25 pays et ce que vous entendez par « importance stratégique pour le Canada ».

Mme Carroll : Nous avons consacré beaucoup de temps à élaborer un ensemble approprié de critères. Vous vous doutez bien que nous n'avons pas fait cela à la légère. Nous nous sommes appuyés sur notre expérience et celle d'autres organismes de développement. Nous avons utilisé trois critères.

Premièrement, nous avons défini le niveau de pauvreté des pays qui deviendraient des partenaires du développement à part entière. Il fallait que ce soit un maximum de 1 000 \$ par an. C'était donc le premier critère, la détermination d'un niveau de pauvreté.

Deuxièmement, nous avons examiné dans quelle mesure les pays étaient capables d'utiliser efficacement l'aide qu'ils reçoivent et de quelles capacités ils s'étaient dotés pour exploiter efficacement l'aide au développement. Cet examen comportait

side. We are not, of course, naive enough to ask countries to commit to good governance or to commit to achieving good governance and have completed a process, but we did want a buy-in from the countries that that was an important way to pull themselves out of poverty. That is the second criteria.

The third criterion was what did Canada bring to the table? In what way did we perhaps bring a particular expertise or experience to assist those countries? Where did Canada fit in the list of donors? Where we sitting at twelfth or thirteenth on the list, or, as is the case you will find in looking at our relationship with those partners, were we second, third, fourth or fifth? In which case, it was reflecting a long term relationship.

That is how we chose the countries. If you apply the criteria, you will see the reason we are at 25 is because 25 countries met them. When I was here last, we talked about Canada giving aid to approximately 155 countries. Canada has been the most disbursed of any donor in the international community right now.

Senator Andreychuk: There is always a debate on the definitions of "assistance" and "aid," and increasingly over the last decade we see that what we used to call aid now includes things like peacekeeping, emergency humanitarian aid, contributions to the international financial institutions, and all kinds of things. As a Canadian populous we never quite considered that as aid. We saw it more as a contribution from country to country. What impact can Canada have on the international community? More and more, people are saying the change must come from within, it cannot be imposed. Then our best efforts are when we combine with other countries and multilateral institutions to set international standards such as international human rights legislation, whether it is the universal declaration, the political and civil covenant, the economic social and cultural covenant, or a host of others like the Convention on the Rights of the Child. Canada seems to be talking now about projecting Canadian values overseas. We send judges and lawyers and other experts, as if sending our expertise over there is the best way of handling development and growth. Detractors have started to say that there are cultural values, indigenous answers, and they do not need our expertise transferred over there. What they need is the development aid so that they can use their home-grown solutions. In that sphere, would Canada not set a better example if we met the 0.7 target that we put in place a long time ago? Would we not be a better leader if in fact we put out a timetable, as the Blair commission has stated and as other countries are doing? We would have a better format for accountability, rather than assessing whether this or that project was successful or not.

entre autres une analyse approfondie des pratiques de gouvernance. Nous n'avons évidemment pas la naïveté de demander aux pays de s'engager à pratiquer une bonne gouvernance ou à atteindre un niveau de bonne gouvernance, mais nous voulions tout de même que ces pays nous confirment que c'était pour eux un élément important pour se sortir de la pauvreté. C'était le deuxième critère.

Le troisième critère concernait ce que le Canada avait à apporter. De quel type d'expertise ou d'expérience pouvions-nous faire profiter ces pays? Quelle était la place du Canada dans la liste des pays donateurs? Étions-nous douzièmes ou treizièmes sur la liste ou, comme vous le verrez dans le cas de notre relation avec ces partenaires, étions-nous seconds, troisièmes, quatrièmes ou cinquièmes? En l'occurrence, cette présence était l'expression d'une relation de longue date.

C'est comme ça que nous avons choisi ces pays. Si vous appliquez ces critères, vous verrez que nous en avons sélectionné 25 parce qu'ils étaient 25 à répondre à ces critères. La dernière fois que je suis venue ici, nous disions que le Canada apportait une aide à environ 155 pays. De tous les pays donateurs de la communauté internationale, c'est le Canada qui verse le plus largement son aide.

Le sénateur Andreychuk : Il y a toujours un débat sur les définitions des termes « assistance » et « aide », et de plus en plus depuis une dizaine d'années, on constate que ce que l'on appelait traditionnellement l'aide inclut maintenant des choses comme le maintien de la paix, l'aide d'urgence humanitaire, les contributions à des institutions financières internationales, ce genre de choses. Pour le peuple canadien, cela n'a jamais fait partie de l'aide. Nous considérons qu'il s'agissait plutôt d'une contribution de pays à pays. Quel poids le Canada peut-il avoir sur la communauté internationale? On entend de plus en plus dire que le changement doit venir de l'intérieur, qu'il ne doit pas être imposé. Dans ce cas, notre rôle a un maximum d'efficacité lorsque nous nous associons à d'autres pays et à des institutions multilatérales pour élaborer des normes internationales, par exemple une législation internationale des droits de l'homme, que ce soit la Déclaration universelle, le Pacte politique et civil, le Pacte économique, social et culturel ou toutes sortes d'autres instruments comme la Convention sur les droits de l'enfant. Le Canada semble maintenant parler de projeter les valeurs canadiennes à l'étranger. Nous envoyons des juges, des avocats et d'autres experts, comme si ces experts étaient le meilleur moyen de gérer le développement et la croissance. Or, les détracteurs de cette aide commencent à dire qu'il existe des valeurs culturelles, des réponses indigènes et que ces pays n'ont pas besoin que nous leur envoyions nos experts. Ce qu'ils veulent, c'est une aide au développement qu'ils pourront utiliser pour élaborer leurs propres solutions de l'intérieur. À cet égard, le meilleur exemple que pourrait présenter le Canada ne serait-il pas d'atteindre l'objectif de 0,7 p. 100 que nous avons énoncé il y a bien longtemps déjà? N'aurions-nous pas un rôle de chef de file beaucoup plus clair si nous nous fixions un échéancier, comme l'a dit la commission Blair et comme le font d'autres pays? Nous

Yesterday we heard excellent evidence that there is a lot of risk in development. It is not the same kind of success rate that you can measure in Canada. Would it not be better to set out compliance with an international standard and target and put in a timetable?

The Chairman: May I interrupt, minister, to explain? I have just learned this myself, that you have to be out the door at 4:15 because you have a vote at 4:20.

Ms. Carroll: I would rather stay.

The Chairman: There is nothing we can do. I just wanted to explain that.

Ms. Carroll: You have asked a lot of questions clustered together, and let me begin with the 0.7. This is a Pearsonian benchmark, and it is frequently mentioned. I would reply by saying the government has committed to, as a minimum, an increase of 8 per cent last year and this year. We will see our IAE doubled by the year 2010, as I mentioned in my opening remarks. It is clear and we have stated it publicly, that we will accelerate where we can, and we are committed to getting there. We have not given a date, but the Prime Minister and I have made it very clear that it is a goal.

I would say, sometimes you hear 8 per cent. Just for the record, the increase in our budget from last year and this year was 21 per cent, and that is excluding tsunami relief. Had I left that in, I think it is approximately 30 per cent.

Yes, I agree with you. How much aid we give is certainly important, but I also think how effective we are is equally important. That led us to the process of the IPS, and you commented in your remarks on some of the aspects of effective aid.

First, I agree with you that sending Canadians overseas or attempting to export Canadian values is not the appropriate way. I would assure you that the governance work we do is very much demand driven and not supply driven. We work in the context of the poverty reduction strategies developed by the countries themselves. Again, I mentioned last time that I had worked with CIDA as a young undergraduate student in the 1960s. In the 40 years since then there have been a lot of different approaches, a lot of lessons learned, and we have grown a great deal.

It is demand driven and I assure you that I do not have enough expertise to meet the demand. Whether it is the Canadian Bar Association working to build legal aid systems, to build community aid services for women, for the poorest, the most disenfranchised, or whether we are working to build a capacity in health systems, in public service systems in Georgia — where I know we are training and assisting with just the kind of resources a new democracy needs and that we take for granted in our well-resourced House of Commons — it all comes under

aurions un bien meilleur cadre de reddition de comptes, au lieu de nous contenter de déterminer si tel ou tel projet a plus ou moins bien fonctionné.

Hier, nous avons entendu un excellent témoignage concernant les risques considérables du développement. Le taux du succès n'est pas le même qu'au Canada. Ne vaudrait-il pas mieux décider de respecter une norme internationale et de fixer un calendrier?

Le président : Puis-je vous interrompre, madame la ministre, pour donner une explication? Je viens d'apprendre que vous devez partir à 16 h 15 parce qu'il y a un vote à 16 h 20.

Mme Carroll : J'aimerais bien pouvoir rester.

Le président : Nous n'y pouvons rien. Je voulais simplement apporter cette précision.

Mme Carroll : Vous m'avez posé tout un tas de questions, et je vais commencer par le 0,7 p. 100. Il s'agit d'un jalon établi par Pearson et dont on parle souvent. Je vous répondrai que le gouvernement s'est engagé sur une augmentation de 8 p. 100 au moins l'an dernier et cette année. Notre enveloppe d'aide internationale va doubler d'ici 2010, comme je l'ai dit dans mes remarques liminaires. Il est clair, et nous l'avons dit publiquement, que nous accélérerons notre aide là où nous le pourrons, et que nous sommes déterminés à atteindre cet objectif. Nous n'avons pas fixé de date, mais le premier ministre et moi-même avons clairement dit que c'était notre objectif.

Disons qu'on entend parfois parler de 8 p. 100. Je tiens à préciser que la hausse de notre budget l'an dernier et cette année a été de 21 p. 100, sans parler de l'aide aux victimes du tsunami. Si je l'inclus, cela nous donnerait environ 30 p. 100.

Je suis bien d'accord avec vous. La quantité d'aide est certes importante, mais je crois que ce qui est également important, c'est l'efficacité de cette aide. C'est cela qui nous a amenés à rédiger l'énoncé de politique internationale, et vous avez fait allusion dans vos remarques à certains des éléments d'une aide efficace.

Premièrement, je reconnais comme vous que le fait d'envoyer des Canadiens à l'étranger ou d'essayer d'exporter des valeurs canadiennes n'est pas la bonne formule. Je tiens à vous assurer que le travail de gouvernance que nous faisons est guidé essentiellement par la demande et non par l'offre. Nous travaillons dans le cadre de stratégies de réduction de la pauvreté élaborées par les pays eux-mêmes. Je vous ai dit la dernière fois que j'avais travaillé pour l'ACDI quand j'étais étudiante dans les années 60. Au cours des 40 années qui ont suivi, nous avons suivi des démarches très différentes, appris de nombreuses leçons et acquis beaucoup de maturité.

Nous répondons donc à la demande et je vous assure que je n'ai pas assez d'experts pour répondre à cette demande. Que ce soit l'Association du Barreau canadien qui aide des pays à se doter d'une structure d'aide juridique, qu'il s'agisse de mettre sur pied des services d'aide communautaire pour les femmes, pour les plus pauvres, pour les plus démunis, ou qu'il s'agisse de consolider les systèmes de santé, qu'il s'agisse d'organiser la fonction publique en Georgie — où je sais que nous assurons une formation en apportant les ressources dont a besoin une jeune démocratie et

governance. All of it is how we assist countries, not to emulate Canadians in how we solve problems, but rather to meet international standards of human rights-based and rules-based society.

The Chairman: I apologize to everyone. I have to make up the agenda as I go along. We have Mr. Massé at five o'clock.

Ms. Carroll: That will be excellent. I will come and listen.

The Chairman: If you could come back — if it would be convenient — at 4:45 for another 15 minutes.

Ms. Carroll: I would be delighted. That is not difficult.

The Chairman: We would then have another 15 minutes, because we have our next witness after you at five o'clock.

[Translation]

Senator Robichaud: Minister, it is always a pleasure to have you as our witness. Yesterday, we heard witnesses say that the Auditor General had asked for CIDA to have a clearer and more results-based process. The grant process had become cumbersome, and lengthy. It seemed as though CIDA was favouring programs which would deliver short-term rather than medium-term — over five or six years — results. She decried the fact that CIDA was straying away from these programs. Canadian development programs do not deliver results after a first or second year, but rather over the long term. Are you conscious of a change in the process and the criticism it may have elicited?

Ms. Carroll: It is probably easier for me to express myself in English because the details are very important and somewhat complex. Could you tell me who your witness was yesterday?

The Chairman: It was Mr. Kieran.

Ms. Carroll: From the private sector.

The Chairman: Yes.

[English]

Ms. Carroll: I thank you for that. It does provide a bit of context. First of all, I am a little confused about how he quotes the Auditor General as saying that we over-responded. I will leave that for the moment. I read a very interesting statement from another witness, Mr. Ian Smillie, who came May 10.

The Chairman: May I say what I believe he said — I do not want to put words in anybody's mouth — as I understood him, it was that the Auditor General was applying too rigid guidelines. Was that not what he said?

que nous avons tendance à trouver parfaitement banale dans notre Chambre des communes abondamment pourvue en ressources — tout cela est une question de gouvernance. Il s'agit d'aider les pays non pas à copier notre façon de résoudre les problèmes au Canada, mais à atteindre les normes internationales que suit une société fondée sur les règles et sur le respect des droits de la personne.

Le président : Je vous prie encore de m'excuser. Je dois constamment adapter le programme. Nous accueillerons M. Massé à 17 heures.

Mme Carroll : C'est parfait. Je viendrai l'écouter.

Le président : Vous pourriez peut-être revenir — si cela ne vous pose pas de problème — à 16 h 45 pour un quart d'heure supplémentaire.

Mme Carroll : Avec plaisir. Ce ne sera pas un problème.

Le président : Cela nous donnera un quart d'heure supplémentaire, avant d'entendre notre témoin suivant à 17 heures.

[Français]

Le sénateur Robichaud : Madame la ministre, il est toujours bon de vous recevoir comme témoin. Nous avons entendu hier des témoins nous dire que lorsque la vérificatrice générale avait souhaité que l'ACDI ait un processus plus clair et peut-être plus orienté vers des résultats; le processus de subvention avait été alourdi, il prenait plus de temps. On semblait se diriger vers des programmes qui allaient livrer des résultats à court terme plutôt qu'à moyen terme, disons cinq ou six ans. Elle déplorait le fait que l'on s'était éloigné de ces programmes. Dans les programmes de développement au Canada, les résultats n'arrivent pas après la première année et la deuxième année, c'est souvent de longue durée. Est-ce que vous êtes consciente que le processus a changé et que certaines personnes le déplorent?

Mme Carroll : C'est probablement plus facile pour moi de m'exprimer en anglais parce que les détails sont très importants et un peu complexes. Est-ce possible de savoir qui était votre témoin hier?

Le président : C'était M. Kieran.

Mme Carroll : Du secteur privé.

Le président : Oui.

[Traduction]

Mme Carroll : Je vous en remercie. Vous mettez les choses en contexte. Tout d'abord, je ne comprends pas très bien pourquoi il dit que la vérificatrice générale nous accuse d'avoir eu une réaction exagérée. Je vais laisser cela pour l'instant. J'ai lu un témoignage très intéressant d'une autre personne, M. Ian Smillie, que vous avez entendu le 10 mai.

Le président : Si vous me le permettez, je crois que ce qu'il a dit, et je ne voudrais pas lui faire dire ce qu'il n'a pas dit, mais je crois que ce qu'il a dit, c'est que la vérificatrice générale a appliqué des lignes directrices trop rigides. C'est bien cela?

Senator Andreychuk: No, one person certainly, and some others, added that the difficulty in CIDA now is that there is risk aversion because of the Auditor General's reports. That is a bit of a problem.

[Translation]

Ms. Carroll: I agree with you on that.

[English]

Ms. Carroll: I agree that there is risk aversion in CIDA. I agree that we are over-processed. I did read, I think it was Mr. Smillie, a very bright and astute person, who says that we, being CIDA, are pathologically risk averse. CIDA officials are terrified of the Auditor General. This might be a little bit of hyperbole. The agency has a low tolerance for failure. Since we want to be the best, failure does not appeal.

I do agree very much with what he is saying, and I thought we had discussed that when I was here before, but I am delighted to say it again. When you are continually criticized — and there has been an Auditor General's report on CIDA — then the result is that an agency tends to hunker down and add more levels of auditing, evaluation, accountability and process. This certainly does not lead us to be flexible or quick on our feet, and it is certainly not where we want to be.

I am truly excited to get started on a great deal of the implementation, but at the same time, the agency has already begun some of it. A reference was made as to how we evaluate ourselves. We are very much involved in implementing results-based management, which is a good way to respond, rather than adding so many layers that we have made it very difficult, not only for ourselves, but for the countries with whom we work and for the partners we value and on whom we greatly depend.

If there is one thing I would like to leave as my signature piece, it would be that we have de-processed a marvellous agency considerably. We have more on wheels.

I had a very interesting discussion today with Senator George Mitchell from the United States, who as you know is preparing a report for the American government on UN reform. What I talked about with him, and I share with you, is that I would like to see a lot more of our decision making happening on the ground in the countries where we are providing assistance.

I would like to see more CIDA personnel have the ability to make decisions where they are and not have everything come back into headquarters Monday to Friday, just as he feels maybe it should not be coming to headquarters at the UN. That is a very fair statement, senator.

Le sénateur Andreychuk : Non, il y a au moins une personne, et sans doute d'autres qui ont dit que le problème de l'ACDI actuellement, c'est que ses employés ont peur de prendre des risques à cause des rapports de la vérificatrice générale. C'est un peu gênant.

[Français]

Mme Carroll : Je suis d'accord avec ce point de vue.

[Traduction]

Mme Carroll : Je reconnais que les fonctionnaires de l'ACDI hésitent à prendre des risques. Je pense que nous avons tendance à nous enliser dans la procédure. J'ai effectivement lu le témoignage de M. Smillie, je crois, quelqu'un de très brillant et au jugement très pénétrant, qui disait que nous avions une crainte malade de prendre des risques à l'ACDI. Les fonctionnaires de l'ACDI ont une peur panique de la vérificatrice générale. C'est peut-être un peu exagéré. L'Agence tolère mal l'échec. Comme nous voulons être les meilleurs, nous ne sommes pas très attirés par les risques d'échec.

Je suis bien d'accord avec ce qu'il dit, et je pensais que nous en avions déjà parlé quand je suis venue ici la dernière fois, mais je me ferai un plaisir de le répéter. Quand on se fait constamment critiquer — et il y a eu un rapport de la vérificatrice générale sur l'ACDI — on obtient une agence qui a tendance à se replier en multipliant les paliers de vérification, d'évaluation, de reddition de comptes et de procédure. Cela ne nous aide certainement pas à être plus souples ou plus rapides et ce n'est certainement pas un état de choses qui nous réjouit.

J'ai très hâte de passer à la mise en œuvre de nos projets, et d'ailleurs l'Agence a déjà commencé. Quelqu'un a parlé de la façon dont nous nous évaluons. Nous sommes en train de mettre en place une gestion axée sur les résultats, ce qui est une bonne façon de réagir, au lieu de multiplier les paliers de contrôle qui compliquent énormément la tâche non seulement pour nous, mais aussi pour les pays avec lesquels nous travaillons et les partenaires que nous apprécions et dont nous dépendons énormément.

S'il y a une marque que je voudrais laisser derrière moi, ce serait d'avoir mis fin au caractère procédurier de cette merveilleuse agence, en laissant plus la place à l'action.

J'ai eu un entretien très intéressant aujourd'hui avec le sénateur George Mitchell des États-Unis qui prépare, comme vous le savez, un rapport pour le gouvernement américain sur la réforme de l'ONU. Ce que je lui disais, c'est que j'aimerais que beaucoup plus de nos décisions se prennent sur le terrain dans les pays auxquels nous apportons notre aide.

J'aimerais que le personnel de l'ACDI soit plus en mesure de prendre des décisions sur place sans que tout doive automatiquement passer par l'administration centrale du lundi au vendredi, et il me disait que de la même façon il pense que tout ne devrait pas nécessairement passer par l'administration centrale de l'ONU. Vous avez tout à fait raison, sénateur.

[Translation]

I agree with your point of view, and I hope we will be able to improve the situation, but we do need a bit more time and I hope our partners will be patient with us.

[English]

The Chairman: I will suspend the meeting because the vote is coming up. Minister Carroll has to go. We will see you in a half an hour.

The committee suspended.

The committee resumed.

The Chairman: Honourable senators, I call the meeting back to order. Minister Carroll has returned from the House of Commons, and we are delighted,

I should like to draw the attention of the committee to the presence of a parliamentary delegation from the State of Kuwait, led by Mr. Basel Saad Al Rashed, member of Parliament. The delegation includes Mr. Abdullah Youssef Al Roumi, Mr. Adel Abdelaziz Al Sarawi and Mr. Ali Fahed Al Rashed. They are accompanied by His Excellency Dr. Musaed Rashed Al Haroun, Ambassador of Kuwait to Canada.

Welcome to the committee.

I will now call on Senator Nancy Ruth to ask her question.

Senator Nancy Ruth: My question is about gender equality. The emphasis in your department was on stories. I will tell three to set a context.

Within the last two weeks, a woman from Sudan appeared here the same day that there was an announcement that Canada had given Sudan half a million dollars to help support a criminal court to bring war criminals to trial. I wondered whether, if Canada is serious about gender equality, there was also half a million dollars given to those who experienced the violence of those who would be tried.

My second story is about housing. If Canada is serious about gender equality and we support selling our housing products or giving money for housing to war-torn areas, or other areas, can we first give it, first, to widows with children; second, to disabled women with children; third, to families with children; and fourth, to men? If we did that it would be a radical approach in terms of understanding gender equality, for which Canada has an affirmative action program.

My third story deals with the capacity of NGOs to deal with the structure that has been set up here. Coming from the NGO sector myself, I know that it is very difficult to learn the language and the customs, the way to work with government bureaucrats or multilateral agencies. It is also my experience that when you are talking about poverty, you are primarily talking about women

[Français]

Je suis d'accord avec votre point de vue, et j'espère que nous pouvons améliorer la situation, mais nous avons besoin d'un peu plus de temps et j'espère que nos partenaires auront assez de patience.

[Traduction]

Le président : Nous allons interrompre la séance car le vote est imminent. Mme Carroll doit nous quitter. Nous vous reverrons dans une demi-heure.

La séance est suspendue.

La séance reprend.

Le président : Honorables sénateurs, nous reprenons nos délibérations. La ministre, Mme Carroll, est revenue et nous en sommes enchantés.

Je souhaite signaler au comité la présence d'une délégation parlementaire du Koweït dirigée par M. Basel Saad Al Rashed, député. Les délégués sont M. Abdullah Youssef Al Roumi, M. Adel Abdelaziz Al Sarawi et M. Ali Fahed Al Rashed. Ils sont accompagnés de Son Excellence le Dr Musaed Rashed Al Haroun, ambassadeur du Koweït au Canada.

Nous vous souhaitons la bienvenue à notre comité.

Je vais maintenant donner la parole au sénateur Nancy Ruth.

Le sénateur Nancy Ruth : Ma question porte sur l'égalité des sexes. Votre ministère a insisté sur des histoires particulières. Je vais vous en présenter trois pour vous donner le contexte.

Au cours de la dernière quinzaine, une femme du Soudan a comparu le jour même où l'on annonçait que le Canada avait donné au Soudan un demi-million de dollars pour aider un tribunal pénal à juger des criminels de guerre. Je me disais que si le Canada se soucie vraiment d'égalité entre hommes et femmes, il devra aussi verser un demi-million de dollars aux victimes de ces auteurs de violence qui doivent être jugés.

Ma deuxième histoire concerne le logement. Si le Canada se préoccupe sérieusement d'égalité entre les sexes et si nous voulons vendre des produits utilisés pour le logement ou donner de l'argent pour les victimes de zones ravagées par la guerre ou d'autres victimes, pourrions-nous donner cette aide en priorité aux femmes avec des enfants, deuxièmement aux femmes handicapées avec des enfants, troisièmement, aux familles avec des enfants et quatrièmement aux hommes? Ce serait une façon d'affirmer que nous comprenons le principe de l'égalité entre les sexes sur lequel le Canada s'est engagé par un programme d'action positive.

Ma troisième histoire concerne la capacité des ONG à intégrer la structure en place. Venant moi-même du secteur des ONG, je sais qu'il est très difficile d'apprendre la langue et les coutumes d'un pays, d'apprendre à travailler avec les fonctionnaires du gouvernement ou les organismes multilatéraux. Je sais aussi par expérience que quand on parle de pauvreté, on parle au premier

and children. Therefore, I wonder whether the structure that is described in your presentation is not one that alienates many of the creative resources of women's leadership.

Therefore, my question is generally about gender equality.

Ms. Carroll: I am very glad you asked, senator. I cannot think of anything more pertinent to your study on Africa or to much of what this committee is doing. I will begin by saying, as I did in my opening remarks, that gender equality issues run throughout CIDA. They run throughout our five priority sectors. While we discussed, just before I went off to the vote, how process is overburdening us, our reputation internationally on gender equality is excellent. We are considered leaders. My colleagues have heard me say before that I do not think politicians should overstate the need for us to be leaders in various areas, but I am very comfortable that we enjoy leadership on the issue of gender equality. It is a huge part the fight to reduce world poverty. An example is what we are trying to do on HIV/AIDS, which is a lead part of our specialty in health.

I have joked about this sometimes, but I never considered myself a feminist in the 1960s. I was involved in the anti-war movement and a number of activist groups, but I never thought of myself in that way. I was the first woman student at an all-male university, but to use the slogan of the time, I did not go there to burn my bra; I went there to study politics, which was not considered a woman's field.

My time at CIDA has been one of intense conversion. I readily admit that. The face of poverty is too frequently female. The face of HIV/AIDS is female.

I strongly endorse the record of our agency and our commitment to continue that. I guarantee that lens is applied to every program. Every decision memo that comes to me from the department tells me how it meets that bar and how it will positively impact on women and children and on the issues that you have described.

Did you want me to comment on Sudan?

Senator Nancy Ruth: It was an example of how the taxpayers of Canada, through their government, support a legal system to bring war criminals to justice, but not the other side of that, which is to support the people who have been offended by the crime, who in this case are often women and children.

Ms. Carroll: Your point is well taken.

chef de femmes et d'enfants. Je me demande donc si la structure que vous nous avez présentée dans votre exposé n'aliène pas une bonne partie de la créativité et des initiatives des femmes.

Ma question porte donc globalement sur l'égalité hommes-femmes.

Mme Carroll : Je suis très heureuse que vous m'ayez posé cette question, madame le sénateur. Je n' imagine rien de plus pertinent que votre étude sur l'Afrique ou une bonne partie de ce que fait votre comité. Je commencerai par répéter ce que j'ai dit dans mes remarques liminaires, à savoir que la notion d'égalité entre les sexes est présente partout à l'ACDI. On la retrouve dans nos cinq secteurs prioritaires. Nous parlions juste avant que je parte voter de notre excès de procédures, mais en revanche notre réputation internationale en ce qui concerne l'égalité entre les sexes est excellente. Nous sommes considérés comme des leaders. Mes collègues m'ont déjà entendu dire qu'à mon avis, les politiciens ne devraient pas exagérer la nécessité pour nous d'être des leaders dans toutes sortes de domaines, mais je n'hésite pas à dire cependant que nous sommes des leaders sur cette question de l'égalité entre les sexes. C'est un aspect fondamental de la lutte contre la pauvreté mondiale. Je vous citerai par exemple ce que nous faisons dans le domaine du VIH/sida, une intervention qui est le fer de lance de notre présence dans le domaine de la santé.

Je plaisante parfois à ce sujet, mais je ne me suis jamais considérée comme une féministe dans les années 60. J'ai participé à un mouvement d'opposition à la guerre et à divers groupes de militants, mais je ne me suis jamais considérée comme une féministe. J'ai été la première étudiante dans une université où il n'y avait que des hommes, mais pour reprendre le slogan de l'époque, je ne suis pas allée là-bas pour brûler mon soutien-gorge, j'y suis allée pour étudier la politique, qui n'était pas considérée comme un domaine d'étude pour les femmes.

Ma présence à l'ACDI m'a amenée à faire une conversion considérable, je le reconnais. La pauvreté a trop souvent un visage féminin. Le VIH/sida a un visage féminin.

J'approuve entièrement tout ce que notre agence a fait et notre engagement à poursuivre sur cette voie. Je vous garantis que nous examinons chaque programme dans cette optique. Dans chaque note concernant une décision qui me parvient du ministère, on me précise ce qu'il en est à ce sujet et en quoi la décision aura des répercussions positives sur les femmes et les enfants et tous les problèmes que vous avez mentionnés.

Vous voulez que je vous parle du Soudan?

Le sénateur Nancy Ruth : C'était un exemple pour montrer que les contribuables canadiens appuient, par le biais de leur gouvernement, la mise en place d'un système juridique pour juger des criminels de guerre, mais néglige l'autre facette de ce même problème, c'est-à-dire l'aide aux personnes qui ont été victimes de ces crimes, et qui sont en l'occurrence bien souvent des femmes et des enfants.

Mme Carroll : C'est juste.

Senator Nancy Ruth: Can our government split the money in half and give a quarter-million to the criminal justice system and a quarter-million to those victims? Why not do both? Why are we only doing one? How does that work as a policy?

Ms. Carroll: I am not exactly sure about Mr. Pettigrew, the Minister of Foreign Affairs, making an announcement of half a million dollars with regard to Sudan, dedicating it to bringing persons charged to the International Criminal Court. I am cognizant of the \$90 million that we pledged at the Oslo conference, and will disburse, for Sudan. I am cognizant of the fact that we have spent to date approximately \$27 million in humanitarian relief, in support for the AU and their forces, and on helicopters. Security is key, and security for women, in those camps and outside of those camps, is key. I do not know about that half-million, but I do know the impact of the millions we are putting forward in Sudan will have. I am not able to add to that.

[Translation]

Senator Corbin: It is always a pleasure to hear what you have to say, minister. In your remarks, you said one objective was to concentrate more energy and resources in five priority areas, including support for private sector development, which I consider a very important and often neglected aspect of aid program design. Could you elaborate further on the specific objectives you have in mind for this sector?

Ms. Carroll: I agree, and I think you are right, as always. And specifically on this matter, in other words, private sector development.

[English]

It is, as you noted, senator, an area of priority, one of our five. We built on the Martin-Zedillo report "Unleashing Entrepreneurship" from the United Nations, which is co-authored by our Prime Minister and the former Prime Minister of Mexico, Mr. Zedillo. Of course, the rationale for that is found in the theories of De Soto. If we do not develop the economies of the countries we are attempting to impact, then I would argue even with the likes of Jeffrey Sach that with all the money in the world — and he does want commitments of huge amounts of money, which is an argument in itself — without the development of those economies, those marketplaces, it is not sustainable in the manner we want.

We have very much engaged private sector development. We have set up an excellent workshop, with some top experts. They produced a report and very quickly the department is working with that. We have a record — though it will become far more a specialty or priority — in the area of micro finance and that has shown enormous success in Africa, particularly with women, who are frequently the ones attempting to take the goods to market.

Le sénateur Nancy Ruth : Notre gouvernement ne pourrait-il pas diviser ce montant en deux et donner un quart de million au système de justice pénale et un quart de million à ces victimes? Pourquoi ne pas faire les deux? Pourquoi ne finançons-nous qu'un seul côté? Expliquez-moi cette politique.

Mme Carroll : Je ne suis pas bien au courant de cette annonce de M. Pettigrew, le ministre des Affaires étrangères, au sujet d'un demi-million de dollars au Soudan pour juger des criminels de guerre à la Cour pénale internationale. Je suis au courant des 90 millions de dollars que nous nous sommes engagés à verser à la conférence d'Oslo et que nous verserons pour le Soudan. Je sais que nous avons jusqu'ici consacré environ 27 millions de dollars à l'aide humanitaire, à l'aide à l'Union africaine et à ses forces, et aux hélicoptères. La sécurité, la sécurité des femmes dans les camps et à l'extérieur, est fondamentale. Je ne suis pas au courant de ce demi-million de dollars, mais je sais quel effet positif les millions de dollars que nous versons pour le Soudan auront. C'est tout ce que je peux dire.

[Français]

Le sénateur Corbin : Cela fait toujours plaisir de vous entendre, madame la ministre. Vous avez, dans vos remarques, énoncé un objectif qui vise à concentrer plus d'énergie et de ressources dans cinq secteurs prioritaires, y compris celui du soutien au développement du secteur privé, que je considère très important, et souvent négligé dans la conception des programmes d'aide. Pouvez-vous élaborer davantage sur les objectifs spécifiques que vous visez dans ce secteur?

Mme Carroll : Je suis d'accord, je pense que vous avez raison, comme toujours. En particulier à ce sujet, c'est-à-dire le développement du secteur privé.

[Traduction]

Comme vous le dites, sénateur, c'est une de nos cinq priorités. Nous nous sommes appuyés sur le rapport Martin-Zedillo intitulé « Libérer l'entrepreneuriat », rédigé pour les Nations Unies, et dont les deux auteurs sont notre premier ministre et l'ancien premier ministre du Mexique, M. Zedillo. Naturellement, tout cela s'appuie sur les théories de De Soto. Si nous ne développons pas les économies des pays que nous essayons d'aider, je dirais comme les Jeffrey Sach que malgré tout l'argent du monde — et d'ailleurs il ne demande pas des montants d'argent énormes, ce qui est un argument en soi — si l'on ne développe pas ces économies, ces marchés, on n'obtiendra pas le développement durable que nous souhaitons.

Nous encourageons beaucoup le développement du secteur privé. Nous avons organisé un excellent colloque avec d'éminents experts. Ils ont publié un rapport sur lequel le ministère s'est mis au travail très rapidement. Nous avons un bilan — et cela va d'ailleurs devenir une spécialité ou une priorité de plus en plus importante — dans le domaine du microfinancement qui a donné des résultats fantastiques en Afrique, notamment auprès des femmes qui sont souvent les personnes qui amènent des choses à vendre au marché.

We have a good track record there. I would say that donor countries have begun to worship a little at the altar of micro finance and maybe we got stalled there. That is not to devalue the concept or the results in any way; it is merely to say that CIDA intends to build significantly on that.

We have programs now where we are assisting small and medium enterprises, but we have even greater plans to do so. We are working as well with the concept of the regulatory system, whether in place or not, that in many cases throws up barriers to entrepreneurs who are trying to bring goods to market. Again, we come back to the problem of women who have no land ownership and are not entitled to be beneficiaries as a result of death. In any case, we are connecting on the private sector development side within our organization and in conjunction with other donors. It is also a whole of government approach as you look at the impact of the Doha Round on those economies, working as I am with Minister Peterson, which is huge.

We are proud of the launch on April 25 in Toronto of CIFA, the Canada Investment Fund for Africa. This is unique and it took since Kananaskis, a couple of years, to get it right. This is the creation of a public-private partnership with a fund manager. This shows that we are not completely risk averse, but we have walked a very careful path of fiduciary duty, putting this in place appropriately so that the checks and balances are right, and at the same time, it is arm's-length from government, which it must be. This has been well received by the investment community, here and overseas. We are partnering with Montreal and British agencies in that regard. I believe this comes out of our commitment at Kananaskis. It responds to the priorities of NEPAD, to what African countries want themselves, and it is intended to trigger the kind of investment that Africa needs today.

It was wonderful to birth this baby, and I would tell you that Mr. Hunt has worked inordinately hard with his colleagues on this and deserves great credit. We took our kudos in Toronto, and we look forward to the success of a very good venture.

Senator Prud'homme: You will all be surprised to hear that I will be extremely brief. I just want to repeat, and I usually do not do that, that I have great admiration for you, Madame, as a person and as a minister. I want to be on record as having said it publicly.

Second, I think you are never wrong to listen to the good advice of Senator Nancy Ruth, because that has been my experience of 41 years, that there are limits to what we can spend on development. We can get more results by investing some time with these people who are directly involved. I saw that in Pakistan; I repeated that last time I was here. I went there when some people, not me, were not too happy with Mr. Musharraf. I saw two or three million refugees from Afghanistan, and no one was sent from Canada. Who took care of them? They were

Nous avons un excellent bilan sur ce plan. Les pays donateurs ont commencé à vénérer cette idole du microfinancement et nous en sommes peut-être au point mort. Cela ne veut pas dire que nous n'apprécions pas ce principe ou les résultats, c'est simplement que l'ACDI a au contraire l'intention de développer considérablement ce genre d'activité.

Nous avons actuellement des programmes d'aide aux PME, mais nous envisageons d'aller encore plus loin. Nous travaillons aussi sur la notion de système de réglementation qui peut dans bien des cas créer un obstacle pour les entrepreneurs qui veulent aller vendre leurs produits sur le marché. Nous en revenons toujours au problème des femmes qui ne sont pas propriétaires et qui ne sont pas bénéficiaires lors d'un décès. Quoi qu'il en soit, nous nous occupons du développement du secteur privé au sein de notre organisation et en collaboration avec les autres bailleurs de fonds. C'est d'ailleurs une démarche à l'échelle du gouvernement tout entier, si vous considérez les retombées du cycle de Doha sur ces économies, qui sont énormes, je le vois dans mon travail avec le ministre Peterson.

Nous sommes fiers du lancement le 25 avril à Toronto du FICA, le Fonds d'investissement du Canada pour l'Afrique. C'est un fonds exceptionnel et il nous a fallu deux ans, depuis Kananaskis, pour l'organiser correctement. Il s'agit de créer un partenariat public-privé avec un gestionnaire de fonds. Cela montre que nous ne tournons pas totalement le dos au risque, mais nous avons établi très soigneusement un devoir fiduciaire en prenant toutes les précautions nécessaires tout en laissant ce fonds fonctionner sans lien de dépendance avec le gouvernement, comme il se doit. Cette initiative a été bien accueillie par la communauté des investisseurs ici et à l'étranger. Nous avons un partenariat avec Montréal et des organismes britanniques. Je crois que c'est l'un des résultats de nos engagements de Kananaskis. C'est aussi une initiative qui s'inscrit dans le cadre des priorités du NEPAD, de ce que veulent les pays africains eux-mêmes, et cela devrait ouvrir la porte à des investissements dont l'Afrique a besoin aujourd'hui.

Donner naissance à ce bébé fut merveilleux et je puis vous dire que M. Hunt y a travaillé extrêmement dur avec ses collègues et mérite toutes nos félicitations. Les remerciements ont eu lieu à Toronto et nous nous réjouissons à l'avance du succès de cette excellente entreprise.

Le sénateur Prud'homme : Vous serez tous surpris d'apprendre que j'ai l'intention d'être extrêmement bref. Je tiens simplement à répéter, ce que je ne fais pas habituellement, que je vous admire beaucoup, madame, en tant que personne et en tant que ministre. Je voulais qu'on le sache.

Deuxièmement, je pense que l'on ne se trompe jamais en écoutant les bons conseils du sénateur Ruth car, en 41 ans, j'ai appris qu'il y a des limites à ce que l'on peut faire en matière de développement. On peut obtenir plus de résultats en prenant un peu de temps avec ceux qui sont directement impliqués. Je l'ai constaté au Pakistan; je l'ai déjà dit la dernière fois que j'étais ici. J'y suis allé quand certains, et je n'en faisais pas partie, n'étaient pas trop satisfaits de M. Musharraf. J'ai vu deux ou trois millions de réfugiés d'Afghanistan et personne n'avait été envoyé du

women. Everywhere you go in Africa there is immense poverty. Women have a sense of organization that sometimes escapes the attention of us men.

Any time you need encouragement or people to defend your policy, you will always find me onside.

Ms. Carroll: Thank you very much.

The Chairman: Minister, I want to thank you on behalf of the committee. You and your colleagues in the Foreign Affairs area have written to the committee asking it to look at the foreign policy statement, with special attention, in the case of your department, to the development booklet that I have sitting on my desk. We are trying to find time to deal with that. The steering committee reported that, if we are still here, we will be doing this in July. I wanted to tell you that personally on behalf of the committee. We will send you a letter as well, but you heard it here first.

We thank you very much.

Ms. Carroll: It has been my pleasure. I would like to come back again, because I would love to have the opportunity, uninterrupted by votes and such democratic things, to explore with you where we are going. We touched briefly on a few areas. This is an exciting time to be involved in Canadian development programs, and we have great things coming.

The Chairman: The committee has heard some very interesting testimony during our Africa study, which is the context in which we are looking at these issues, and we are arriving at quite a range of opinions on this. I do not mean a range amongst the members, but rather a range of things that we have discovered.

[Translation]

The third part of our meeting today is on the World Bank. It is a pleasure for us today to welcome the Honourable Marcel Massé, Canada's Executive Director at the World Bank since 2001. Mr. Massé was elected Member for the Hull-Aylmer riding, in 1993 and then in 1997. He has in the past, amongst other things, been Minister for Intergovernmental Affairs and President of Treasury Board.

[English]

Before entering politics, Mr. Massé had an impressive career in the civil service as, among other things, Clerk of the Privy Council, President of the Canadian International Development Agency and a member of the board of directors for Canada at the International Monetary Fund.

Welcome to the Senate, Mr. Massé. We do have some questions as a result of testimony that we have heard from previous witnesses.

Mr. Marcel Massé, Executive Director, World Bank: Thank you very much, Mr. Chairman. It is a pleasure to be back here. I feel that I am back in the family, because I know quite a number

Canada. Qui s'en occupait? C'était des femmes. Où qu'on aille en Afrique, la pauvreté est immense. Les femmes ont un sens de l'organisation qui nous échappe quelquefois à nous, les hommes.

Si vous avez jamais besoin d'encouragements ou de gens pour défendre votre politique, vous pourrez toujours compter sur moi.

Mme Carroll : Merci beaucoup.

Le président : Madame la ministre, je tiens à vous remercier au nom du comité. Vos collègues des Affaires étrangères et vous-même nous avez écrit pour nous demander d'examiner l'énoncé de politique étrangère en prenant particulièrement soin, pour votre ministère, d'examiner le livret développement que j'ai sur mon bureau. Nous essayons de trouver le temps de le faire. Le comité de direction a annoncé que, si nous sommes toujours là, nous le ferons en juillet. Je tenais à vous le dire personnellement au nom du comité. Nous vous enverrons une lettre, mais vous aurez la primeur de cette nouvelle.

Merci beaucoup.

Mme Carroll : Je vous en prie. J'aimerais revenir, car j'aimerais beaucoup avoir la possibilité, sans être continuellement interrompue par des votes et de telles considérations démocratiques, d'explorer avec vous ce que nous essayons de faire. Nous avons très brièvement abordé un certain nombre de choses. Actuellement, les programmes de développement canadiens sont un domaine passionnant et des tas de choses se préparent.

Le président : Le comité a entendu des témoignages très intéressants durant son étude sur l'Afrique et c'est dans ce contexte que nous examinons ces différentes questions et que nous parvenons à un éventail assez large d'opinions. Je ne veux pas dire qu'il y a de grandes divergences entre les membres de notre comité, mais que nous avons découvert tout un éventail de choses.

[Français]

La troisième partie de notre séance d'aujourd'hui sera consacrée à la Banque mondiale. À cet effet, nous avons le plaisir d'accueillir l'honorable Marcel Massé, directeur général de la Banque mondiale depuis 2002. Monsieur Massé a été élu à deux reprises dans le comté de Hull-Aylmer, en 1993 et en 1997. Il a été, entre autres, ministre des Affaires intergouvernementales et président du Conseil du Trésor.

[Traduction]

Avant de se lancer en politique, M. Massé a eu une carrière impressionnante dans l'administration, entre autres à titre de greffier du Conseil privé, président de l'Agence canadienne de développement international et membre du conseil d'administration du Fonds monétaire international représentant le Canada.

Bienvenue au Sénat, monsieur Massé. Nous avons quelques questions à vous poser suite à certains témoignages que nous avons reçus.

M. Marcel Massé, directeur général, Banque mondiale : Merci beaucoup, monsieur le président. Je suis ravi d'être à nouveau parmi vous. C'est comme se retrouver en famille, parce que je

of the senators around the table personally and I still feel at home in Parliament. To some extent I miss it, although perhaps a little less these days.

My introductory statement will be very brief because I want to concentrate on your questions. I was told that you want to deal with the role of the World Bank in Africa — what we do, what we can do and so on.

The first part of my presentation is about statistics, but you know these. I will only say that there are 47 countries in sub-Saharan Africa, although perhaps 56 if you count the Maghreb and so on. This is the area of the world that has done the worst in the last 40 years.

I was first in Africa at the beginning of the 1960s, and I wrote a thesis on the development of the manufacturing industry in Senegal. When I went back a few years ago, I realized that the income per head had barely increased, notwithstanding the hundreds of millions of dollars spent there. Therefore, we have a number of questions to answer in terms of what we have done and why we have not succeeded.

The number of poor people has decreased in the world by about half; by poor people I mean those living on less than \$2 a day since 1981. However, in Africa it is almost twice as large as it was before. It is the countries of Asia, in particular, China, and in good measure, India, that have reduced considerably the number of the poorest of the poor. In Africa it has not decreased.

I will go immediately to one area that you may want to concentrate on. The population of Africa is, as of March 2005 — I asked the World Bank to give me the latest possible statistics — about 702 million people. It grows about 2.1 per cent per year. That means that a growth in GNP of 2 per cent a year will keep people exactly where they are in terms of income per head. Since the population is growing, it means the number of poor will be increasing.

Africa has been growing, on average, in the last 25 to 30 years by about 3 per cent a year, which in itself is not bad, but obviously for a poor continent it is not enough.

We calculate that the rate of real growth would have to be 5 per cent a year just to keep the number of poor people level, and of course it has not been growing like that. As China has proven to us, you need a rate of growth of 7 per cent a year to be able to reduce significantly the number of poor in a country. Why has Africa been unable to grow at more than 3 per cent a year?

The World Bank is a lending institution, but in very poor countries, you cannot lend at market interest rates. Therefore, essentially, we have been using one of the arms of the World Bank, the International Development Association, to make loans for 50 years with no interest and 10 years' grace, in other words, they are semi grants. Even with that amount of money, even though we have invested in a large number of sectors that

connais personnellement pas mal des sénateurs qui sont ici et que je me sens toujours chez moi au Parlement. À certains égards, cela me manque, quoique ce ne soit pas vraiment le cas ces jours-ci.

Mon introduction sera très brève car je voudrais prendre le temps de répondre à vos questions. On m'a dit que vous vouliez discuter du rôle de la Banque mondiale en Afrique — de ce que nous faisons, de ce que nous pouvons faire, et cetera.

Je vais d'abord vous parler de statistiques et je serai bref car vous les connaissez. L'Afrique subsaharienne compte 47 pays, ou peut-être 56, si l'on compte le Maghreb, et cetera. C'est la région du monde qui a eu le plus de difficultés ces 40 dernières années.

La première fois que je suis allé en Afrique remonte au début des années 60 quand j'ai écrit une thèse sur le développement de l'industrie manufacturière au Sénégal. Quand j'y suis retourné il y a quelques années, j'ai réalisé que le revenu par habitant avait à peine augmenté, malgré les centaines de millions de dollars qui avaient été dépensés là-bas. On peut donc se poser un certain nombre de questions sur ce que nous avons fait et sur cet échec.

Le nombre de pauvres a à peu près diminué de moitié dans le monde; quand je dis pauvres, je parle de ceux qui vivent avec moins de 2 \$ par jour depuis 1981. Or, en Afrique, c'est presque le double de ce que c'était. Ce sont les pays d'Asie, en particulier, comme la Chine et, dans une bonne mesure, l'Inde, qui ont réduit considérablement le nombre des plus pauvres parmi les pauvres. En Afrique, cela n'a pas diminué.

Je passerai immédiatement à un point sur lequel vous voulez peut-être vous attarder. La population africaine était, en mars 2005 — j'ai demandé à la Banque mondiale de me donner les tout derniers chiffres — d'environ 702 millions d'habitants. Elle augmente de quelque 2,1 p. 100 par an. Cela signifie qu'une augmentation de 2 p. 100 du PNB par an laisse la population avec exactement le même revenu par habitant. La population augmentant, le nombre de pauvres croît.

Le taux de croissance annuel en Afrique, ces 25 à 30 dernières années, se situe aux alentours de 3 p. 100, ce qui, en soi, n'est pas mal mais qui, évidemment, pour un continent pauvre, ne suffit pas.

Nous calculons que le taux de croissance réel devrait être de 5 p. 100 par an simplement pour que le nombre de pauvres n'augmente pas et ça n'a évidemment pas été le cas. Comme nous l'a prouvé la Chine, il faut un taux de croissance annuel de 7 p. 100 pour pouvoir réduire sensiblement le nombre de pauvres dans un pays. Pourquoi l'Afrique n'a-t-elle pas réussi à atteindre un taux de croissance supérieur à 3 p. 100?

La Banque mondiale effectue des prêts mais, dans les pays très pauvres, on ne peut pas prêter aux taux du marché. Aussi recourons-nous essentiellement depuis 50 ans à l'une des branches de la Banque mondiale, l'Association internationale de développement, pour faire des prêts sans intérêt, et avec 10 ans de grâce, autrement dit, des semi-subsventions. Même avec cet argent, même en investissant dans un grand nombre de secteurs

need it, we have not done any better than the bilateral donors because the results show that Africa has really not grown in the last 40 years.

I read some of the testimony before the committee about the World Bank that asks if it has adapted to its clients, to the needs, to the lessons learned and so on. I have sent to the committee — I hope it has been distributed — a number of pages, what we call an issue brief, about the changes in the last 10 years in the World Bank.

Mr. Chairman, I will leave these questions for the senators to ask, and I will then comment on them and, at the same time, comment on the changes that the bank has been making in these years. The bank has been learning, like everyone else, from its mistakes and has made considerable efforts to change. Perhaps they do not change fast enough, but they have changed sufficiently that they are still considered the prime institution in the world in terms of development, knowledge, and lessons learned and applied about development.

Senator Di Nino: Welcome, Mr. Massé.

The term “structural adjustment” seems to be creating problems, at least so we heard from a number of the witnesses we have had before us. Describe what is meant by structural adjustments. Has it contributed, in effect, to the poverty in Africa, as some of the witnesses have suggested, as opposed to helping them?

Mr. Massé: This is an extraordinarily complex question. In macroeconomic terms, that is, the basic fiscal and monetary policies that are more the role of the International Monetary Fund, structural adjustment means putting into place the right policies that will permit the country to start to grow. The IMF is a pretty conservative institution. Therefore, the policies that it has usually advocated have been trying to reduce considerably, and if possible eliminate, the deficit. In terms of monetary policy, it is the strict control of the monetary mass so you reduce, and if possible eliminate, inflation and so on.

In terms of the microeconomic policies, which are sectoral and so on, this is more the role of the World Bank. It means that we have usually recommended the opening up of the economy to foreign trade and therefore the dismantling of the barriers that protect a number of industries in the developing countries.

In agriculture, we have tried to move away from price control and to increase the ability of the farmers to market their goods themselves according to market principles. This is obviously structural adjustment, because if you have an export trade that is very controlled and in which you are really a protectionist, you have to dismantle a number of policies in order to produce freer trade. We know about this in Canada because we have had to, under NAFTA, for instance, dismantle a number of our policies, and we are continuing to do this every time there is a trade agreement on a worldwide basis.

où c'est nécessaire, nous n'avons pas mieux fait ici que les donateurs bilatéraux puisque les résultats indiquent qu'en fait l'Afrique ne s'est pas vraiment développée au cours des 40 dernières années.

J'ai lu certains des témoignages que vous avez reçus. On se demande si la Banque mondiale s'est adaptée à ses clients, aux besoins, a tiré des leçons de l'expérience, et cetera. Je vous ai envoyé — et j'espère que cela a été distribué — quelques pages, ce que nous appelons un dossier sur les questions d'actualité, à propos des changements des 10 dernières années à la Banque mondiale.

Monsieur le président, je laisserai les sénateurs poser leurs questions et j'y répondrai tout en parlant des changements qu'apportés la Banque au cours de ces années. Comme tout le monde, elle a tiré des leçons de ses erreurs et s'est beaucoup efforcée de changer. Peut-être que le changement n'est pas suffisamment rapide, mais il a été suffisant pour qu'on continue de la considérer comme la meilleure entité au monde pour le développement, la connaissance et les leçons apprises en matière de développement.

Le sénateur Di Nino : Bienvenue, monsieur Massé.

Le terme « ajustement structurel » semble créer des problèmes, du moins c'est ce que nous ont dit un certain nombre de témoins. Pourriez-vous nous dire ce que l'on entend par ajustements structurels. Est-ce que cela a en fait contribué à la pauvreté en Afrique, comme nous l'ont laissé entendre certains témoins, plutôt que d'aider?

M. Massé : C'est une question extraordinairement complexe. En termes macroéconomiques, c'est-à-dire pour ce qui est des politiques financières et monétaires fondamentales qui relèvent davantage du Fonds monétaire international, ajustement structurel signifie mettre en place les politiques voulues pour permettre à un pays de commencer à se développer. Le FMI est une institution assez conservatrice. Aussi, les politiques qu'il préconise ont consisté à essayer de réduire considérablement et, si possible, à éliminer le déficit. En termes de politique monétaire, c'est le contrôle strict de la masse monétaire, si bien que l'on réduit et, si possible, élimine l'inflation, et cetera.

Pour ce qui est des politiques microéconomiques, qui sont sectorielles et autres, cela relève davantage de la Banque mondiale. Cela signifie que nous avons habituellement recommandé l'ouverture de l'économie au commerce extérieur et, donc, le démantèlement des barrières qui protègent un certain nombre d'industries dans les pays en développement.

En agriculture, nous avons essayé de laisser de côté le contrôle des prix et d'accroître la capacité des agriculteurs à mettre eux-mêmes en marché leurs productions selon le principe de l'économie de marché. Il s'agit évidemment d'ajustement structurel parce que si l'on a un commerce d'exportation très contrôlé et protectionniste, il faut revenir sur un certain nombre de politiques afin de libéraliser les échanges. Nous savons ce que cela veut dire au Canada parce que nous avons dû, dans le cadre de l'ALENA, par exemple, revenir sur un certain nombre de nos politiques et que nous continuons de le faire chaque fois que nous signons une entente commerciale internationale.

Judging whether this is right or wrong is extremely complex because part of it is ideology. Some people believe the free market is better and they go to the extreme, in some cases, and say that you have to have a totally free market. Other people believe you have to control markets and prices. They have tried that, and in most cases it has not worked. I believe that the truth lies somewhere in the middle, but closer to freer markets.

There is no doubt that when you introduce competition, especially in a poor country, people who were producing at a protected price are affected. Let us take a commodity that is traded worldwide.

The Chairman: Cotton.

Mr. Massé: Cotton is a good example. If you pay your producers more than the world price and they can only sell, if they are in a small African country, on the world market, obviously you will have to subsidize that price.

Who will pay for this? Well, it is done through the budget. Who pays for the budget? The voters do.

I will take the price of cotton in Mali, for example. I think it is demonstrably true that the price they have given to their producers has been higher than the world price. The cost to Mali has been \$100 million in their budget. To Mali this is a huge amount. We clearly advised them to reduce the price paid to their producers. The government was close to an election and did not do it.

I understand perfectly that they say this causes misery amongst poor producers, because it is true that when you reduce the price to the cotton producers, you make them poorer than they were before. However, they will be unable to compete in world markets unless that price subsidy is removed.

The Chairman: Is it not true that the price of cotton on the world market is artificially manipulated, by subsidized American cotton in particular, so that the market price that the Malians have to compete with is totally rigged?

Mr. Massé: There is truth to that argument, but you have to define "totally rigged." There is no doubt that the Americans pay a subsidy to their own cotton growers, as a result of which the price of cotton on world markets is lower than it would be.

In my view, what the Americans are doing is wrong. However, our experts calculate that the effect of the American subsidies, given the total trade in cotton in the world, decreases the price by between 10 and 12 per cent. Malians paid their producers approximately 210 CFA francs per kilo of seed cotton this year. That price would have been between 180 and 190 if the market had not been rigged.

We do have to continue to work on the Americans, as we are in the Doha Round, to reduce or, better, eliminate these subsidies, but I will give you an example of the price of production in Mali. Mali produces cotton at \$731 a tonne. Brazil produces that same cotton for about \$450 a tonne. You can see immediately that you

Il est extrêmement difficile de savoir si c'est bon ou mauvais parce qu'il y a un aspect idéologique. Certains estiment que le marché libre est préférable et poussent cela à l'extrême, dans certains cas, en disant qu'il faut qu'il soit totalement libre. D'autres estiment qu'il faut contrôler les marchés et les prix. On l'a essayé et, dans la plupart des cas, cela n'a pas marché. Je pense que la solution se trouve quelque part entre les deux mais plus près de marchés plus libres.

Il ne fait aucun doute que lorsqu'on introduit la concurrence, en particulier dans un pays pauvre, les gens qui produisaient à un prix protégé sont touchés. Prenons l'exemple d'un produit vendu dans le monde entier.

Le président : Le coton.

M. Massé : Le coton est un bon exemple. Si l'on paie les producteurs plus que le prix mondial et qu'ils ne peuvent vendre, s'ils sont dans un petit pays africain, que sur le marché international, il est évident qu'il faut subventionner ce prix.

Qui va payer? Ma foi, c'est une opération budgétaire. Qui paie le budget? Les électeurs.

Prenons par exemple le prix du coton au Mali. On sait que le prix accordé aux producteurs est supérieur au prix international. Pour le Mali, cela a coûté 100 millions de dollars dans son budget. C'est énorme. Nous lui avons conseillé très clairement de réduire le prix payé à ses producteurs. Les élections approchaient et le gouvernement ne l'a pas fait.

Je comprends parfaitement qu'ils disent que cela provoque la misère parmi des producteurs pauvres car il est vrai que lorsque l'on réduit le prix accordé aux producteurs de coton, on les appauvrit encore. Toutefois, ils ne pourront faire face à la concurrence mondiale si l'on ne supprime pas cette subvention.

Le président : N'est-il pas vrai que le prix du coton sur le marché international est artificiellement manipulé, en particulier par le coton américain subventionné, si bien que ce prix que doivent concurrencer les Maliens est totalement truqué?

M. Massé : Il y a du vrai là-dedans, mais il faut savoir ce que l'on entend par « totalement truqué ». Il ne fait aucun doute que les Américains subventionnent leurs propres producteurs de coton, ce qui fait que le prix du coton sur les marchés internationaux est inférieur à ce qu'il devrait être.

À mon avis, les Américains ont tort. Toutefois, nos experts calculent que l'effet des subventions américaines, si l'on considère l'ensemble du commerce mondial du coton, diminue le prix de 10 à 12 p. 100. Les Maliens ont payé leurs producteurs cette année environ 210 CFA par kilo de graines de coton. Ce prix aurait été de 180 à 190 si le marché n'avait pas été truqué.

Il nous faut continuer à insister auprès des Américains, comme nous le faisons dans les négociations de Doha, pour qu'ils réduisent ou, mieux, éliminent ces subventions mais je vais vous donner un exemple du prix de production au Mali. Le Mali produit du coton à 731 \$ la tonne. Le Brésil produit le même

have to increase the competitiveness of the production of cotton, and you cannot do it by subsidies. You have to use your comparative advantage.

Although I am not an expert on cotton, on these questions, especially in an environment of international trade, you have to look at all the distorting factors. In terms of agriculture, I have no doubt that the subsidies paid by the U.S. and the Europeans on agricultural products that are also traded by Africans have to be discontinued. Canada has been working to lower and/or eliminate these tariffs on agricultural goods, including cotton. That is the right direction to go because these distort international markets. In fact, the Africans would benefit more from the elimination of all these tariffs than they do from all the help we are giving them on the side.

Senator Di Nino: I agree with that.

The Chairman: We all agree with that.

Senator Di Nino: We are talking about competition from some of the most sophisticated and developed economies in the world, which use lobbyists, all kinds of political pressure, et cetera. Are the African countries able to compete on a level playing field with the Europeans, the Americans and the Canadians, or is the Western world, with its developed economies, creating an uneven playing field with the use of lobbyists and such garbage? I know that I will be criticized by some of my colleagues for using that word.

Where in Africa have these structural adjustment conditions that you have placed on dealings of the World Bank succeeded?

Mr. Massé: Once again, that is a difficult question for which there is no clear answer.

There is no doubt that in quite a number of fields the advances made by the developed countries are so large that African countries will not be able to compete for quite a while, unless they have a special comparative advantage. The special comparative advantage may be low wages. As you know, about 45 per cent of the African population now is below 15 years of age. That creates an extremely high dependency ratio, but it also means that when these people start to work in a job market with few jobs, they will accept much lower salaries. That, unfortunately, is a comparative advantage of the developing countries, and much of China's trade is based on that comparative advantage.

The second comparative advantage is with regard to the principle of international trade. As an example, if you are the boss and you have a secretary, it is quite possible that you can do the receptionist work as well as your secretary, if you are trained correctly. However, if the two of you are at the office, it still pays you to let your secretary do that work, although you could do it as well as she does, because you are much better at doing things that she cannot do. That is comparative advantage. In international trade, that means that prices will reflect not the fact that the developed countries can do almost all the jobs more efficiently — not all the jobs — but that it pays every economy to

coton pour environ 450 \$ la tonne. Vous voyez immédiatement qu'il faut accroître la compétitivité de la production du coton et qu'on ne peut pas le faire par des subventions. Il faut utiliser ses atouts.

Bien que je ne sois pas un expert du coton, de ces questions, en particulier dans un contexte de commerce international, il faut examiner tous les facteurs de distorsion. Pour l'agriculture, il est absolument certain que les subventions que versent les États-Unis et les Européens pour les produits agricoles qui sont également vendus par les Africains doivent être éliminées. Le Canada s'efforce de faire baisser ou d'éliminer ces tarifs sur les produits agricoles, notamment sur le coton. C'est la voie à suivre parce que ceux-ci ont un effet de distorsion sur les marchés internationaux. En fait, les Africains bénéficieraient davantage de l'élimination de tous ces tarifs que de toute l'aide que nous leur apportons par ailleurs.

Le sénateur Di Nino : Je suis d'accord.

Le président : Nous sommes tous d'accord.

Le sénateur Di Nino : Nous parlons de la concurrence de certains des pays les plus développés et habiles du monde, qui recourent à des lobbyistes, à toutes sortes de pressions politiques, et cetera. Les pays africains ont-ils les moyens de faire face à la concurrence des Européens, des Américains et des Canadiens ou est-ce que le monde occidental, avec ses économies développées, crée un déséquilibre en recourant à des lobbyistes et autres ordures? Je sais que certains de mes collègues vont critiquer mon choix de mots.

Où ces ajustements structurels que demande la Banque mondiale ont-ils réussi en Afrique?

M. Massé : C'est là encore une question difficile à laquelle on ne peut répondre catégoriquement.

Il est certain que dans des tas de domaines, les progrès réalisés par les pays développés sont tellement importants que les pays africains ne pourront faire face à leur concurrence pendant encore longtemps, à moins d'avoir un avantage comparé spécial. Pensons par exemple aux faibles salaires. Comme vous le savez, environ 45 p. 100 de la population africaine a actuellement moins de 15 ans. Cela veut dire que le rapport de dépendance est extrêmement élevé mais également que lorsque ces gens commencent à travailler dans un marché du travail où il y a peu d'emplois, ils acceptent des salaires bien moindres. C'est malheureusement un avantage comparatif des pays en développement et une bonne part du commerce de la Chine repose sur ce genre d'avantage.

Le deuxième avantage comparatif touche au principe du commerce international. Par exemple, si vous êtes patron et que vous avez une secrétaire, il est très possible que vous puissiez faire le travail de réceptionniste aussi bien que votre secrétaire, avec la formation voulue. Toutefois, si vous êtes tous les deux au bureau, il est plus avantageux pour vous de laisser votre secrétaire faire ce travail, même si vous pouvez le faire aussi bien qu'elle, parce que vous êtes bien plus capable de faire des choses qu'elle ne peut faire. C'est un avantage comparé. En matière de commerce international, cela signifie que les prix reflètent non le fait que les pays développés peuvent pratiquement tout faire de façon plus

specialize in what they are better at. That is the law of comparative advantage. That means that even if the Africans cannot compete on some things, in terms of international trade it will pay the developed countries to let them work on quite a number of activities in which, if the developed countries put their money into them, they could out-compete the African countries. Capital being always scarce, it is to the advantage of the developed countries to put it into more capital-intensive production.

That may not be entirely clear, because this is a difficult subject even for economists, but the answer to your question is that Africans can be out-competed in almost every field except where they have a natural resource advantage, a clear salary advantage or a climate advantage in terms of tourism, for example. However, even though they are out-competed, there are still quite a number of fields where they can grow.

There is also the advantage that with information technology you can leapfrog some stages of development. It is not necessary for the Africans to go through all the stages that we as developed countries have gone through. With the Internet and education, they can jump across a number of these fields, and nuclear physicists from Africa can be as good, or better, than any that the developed countries have produced or will produce. With education, they can compete.

You may ask about a brain drain with regard to that. Yes, that will happen. Many educated people from developing countries immigrate to countries where they can earn a higher income. However, we are now realizing that remittances are one of the best exports of developing countries, because you use the human resources that have been trained in an environment where they are the most productive, and they send part of their salaries back to their families.

This is an economist's judgment. The social consequences have to be taken into account and the question becomes more difficult to argue.

Senator Mahovlich: Mr. Massé, we had a witness a few days ago who talked about a dysfunctional system of governance in Africa, with corruption and a lack of transparency, democratic accountability and rule of law.

How does the World Bank deal with people who are so dysfunctional? If you are dealing with 47 countries, are there some that have proper governance?

Mr. Massé: The answer to your second question is yes.

Senator Mahovlich: Can you name a few?

Mr. Massé: Uganda now, Mozambique, Senegal. There are at present 15 African countries that have had a rate of growth of more than 5 per cent since 1996. That is eight years in a row. These countries have improved their governance and their

rentable — peut-être pas tout — mais qu'il est plus avantageux pour chaque économie de se spécialiser dans ce qu'elle fait le mieux. C'est la loi de l'avantage comparé. Cela signifie que même si les Africains ne peuvent pas faire face à la concurrence sur certaines choses, en matière de commerce international, il sera plus avantageux pour les pays développés de leur laisser faire un certain nombre de choses, même si en investissant, ils pourraient leur damer le pion. Le capital étant toujours une denrée rare, les pays développés ont avantage à l'investir dans une production à plus forte concentration de capitaux.

Ce n'est peut-être pas tout à fait clair car c'est un sujet très difficile, même pour les économistes, mais la réponse à votre question est que l'on peut être plus concurrentiel que les Africains dans pratiquement tous les domaines sauf lorsqu'ils ont un avantage dû à une richesse naturelle, un avantage salarial évident ou un avantage climatique propice, par exemple, au tourisme. Toutefois, même s'ils ne peuvent soutenir la concurrence, il reste pas mal de domaines dans lesquels ils peuvent se développer.

D'autre part, avec la technologie de l'information, on peut sauter certaines étapes de développement. Les Africains ne seront pas forcés de passer par tous les stades par lesquels sont passés les pays développés. Avec Internet et l'éducation, ils peuvent faire des bonds impressionnants et les physiciens nucléaires d'Afrique peuvent être aussi bons, sinon meilleurs, que tous ceux des pays développés. Avec l'instruction, ils peuvent faire face à la concurrence.

Vous pouvez craindre un exode des cerveaux. Cela se produira en effet. Beaucoup de gens instruits des pays en développement émigrent dans des pays où ils peuvent obtenir des revenus supérieurs. Toutefois, nous nous apercevons aujourd'hui que les envois d'argent sont l'une des meilleures exportations des pays en développement parce que l'on utilise les ressources humaines formées dans un environnement où elles sont les plus productives et celles-ci renvoient une partie de leurs salaires à leurs familles.

C'est un jugement d'économiste. Il faut tenir compte des conséquences sociales et la question devient alors plus complexe.

Le sénateur Mahovlich : Monsieur Massé, nous avons reçu un témoin il y a quelques jours qui a parlé d'un système dysfonctionnel de gouvernance en Afrique, de corruption et d'un manque de transparence, de responsabilisation démocratique et de primauté du droit.

Comment la Banque mondiale traite-t-elle avec des gens aussi dysfonctionnels? Si vous traitez avec 47 pays, y en a-t-il certains dont la gouvernance est convenable?

M. Massé : Je répondrai par oui à votre deuxième question.

Le sénateur Mahovlich : Pouvez-vous en nommer quelques-uns?

M. Massé : L'Ouganda, maintenant, le Mozambique, le Sénégal. Il y a à l'heure actuelle 15 pays africains qui ont un taux de croissance supérieur à 5 p. 100 depuis 1996. Cela fait huit ans de suite. Ces pays ont amélioré leur gouvernance

policies in terms of taxation, export-driven economies and macroeconomic policies. They have done better. There is hope, and there are countries that function well.

Your basic question about governance is indeed basic. I will give it to you in a nutshell. I was a staff member with the World Bank in the latter part of the 1960s. When I started working in development at that time, we thought of development purely in terms of income per head and we calculated the rate of return on projects. We invested mostly in infrastructure. If a road has a rate of return of 13 per cent, you can borrow at 9 per cent, so there is a profit to be made and the World Bank will lend for it.

At that time, investing in health and education was thought to be a social expenditure that had little economic value. In the 1970s we learned as a world that in fact, investment in health and education is not only a social expenditure. It is a basic economic expenditure, and unless you do it, you will not have growth in your economy.

Once we started investing in health and education, which are investments that take a long time to mature, we realized that a number of countries in which education was good, such as Sri Lanka, did not get results.

Then the era of structural adjustments and the conditionality on macroeconomic policies emerged. Money would not be disbursed for the local government unless it administered its budget properly and had the right monetary and fiscal policies. You can have good education, good health and productive people, but your economy will not grow because the money is wasted by the government.

We finally came to the conclusion that you could have a series of good macroeconomic and microeconomic policies that produce growth, and yet the results were still not very good.

We slowly came to the conclusion in the 1990s that institutions do matter. In fact, unless you have a democratic or non-corrupt government, you may have the right policies, but private investment will not come, jobs will not be created, you will not export and you will not grow, especially if you have a fast-growing population that requires more expenditure to stay put. Recall that you need 5 per cent growth to not increase the number of poor.

In order to produce that faster growth, you have to have good governance, which is a vague term that indicates you need a government that is honest, transparent, and has a rule-of-law base. Corruption means contracts are given on the basis of personal contact rather than on who has the best rate of return for the state.

et leurs politiques, qu'il s'agisse de politique fiscale, de politiques macroéconomiques ou d'exportations. Il y a eu une amélioration. Il y a de l'espoir et il y a des pays qui fonctionnent bien.

Votre première question à propos de la gouvernance est en effet élémentaire. Je vais vous répondre en un mot. Je faisais partie du personnel de la Banque mondiale à la fin des années 60. Quand j'ai commencé à travailler dans ce secteur à l'époque, pour nous, le développement, c'était une question de revenu par habitant et nous calculions le rendement des projets. Nous investissions essentiellement dans l'infrastructure. Si une route a un taux de rentabilité de 13 p. 100, on peut emprunter à 9 p. 100, ce qui permet de réaliser un bénéfice et d'obtenir un prêt de la Banque mondiale.

À l'époque, on estimait que les investissements dans les secteurs de la santé et de l'éducation étaient des dépenses sociales qui n'avaient pas une grande valeur économique. Dans les années 60, le monde a compris qu'en fait, les investissements en matière de santé et d'éducation ne sont pas simplement une dépense sociale. C'est une dépense économique fondamentale et essentielle si l'on veut espérer une croissance économique.

Lorsque l'on a commencé à investir dans la santé et l'éducation, des investissements qui mûrissent lentement, on a compris qu'un certain nombre de pays qui avaient de bons programmes d'éducation, comme le Sri Lanka, n'obtenaient pas les résultats escomptés.

C'est là qu'on a commencé à parler d'ajustements structurels et de conditionnalité des politiques macroéconomiques. On ne verserait pas d'argent au gouvernement local s'il n'administrait pas son budget convenablement et s'il n'avait pas de bonnes politiques monétaires et financières. On peut avoir une bonne éducation, un bon système de santé et des gens productifs, mais l'économie ne peut se développer si le gouvernement gaspille l'argent.

Nous en sommes finalement arrivés à la conclusion que l'on peut avoir une série de bonnes politiques macro et microéconomiques qui sont des facteurs de croissance et toutefois des résultats peu brillants.

Ce n'est que dans les années 90 que l'on a finalement conclu que les institutions étaient importantes. En fait, si l'on n'a pas un gouvernement démocratique ou non corrompu, on peut avoir de bonnes politiques mais il n'y aura pas d'investissements privés, on ne créera pas d'emplois, on n'exportera pas et on ne se développera pas, surtout s'il y a démographie galopante qui exige davantage de dépenses. Rappelez-vous qu'il faut une croissance de 5 p. 100 pour que le nombre de pauvres n'augmente pas.

Afin d'accélérer la croissance, il faut avoir une bonne gouvernance, terme vague qui signifie qu'il faut un gouvernement honnête, transparent, qui repose sur la primauté du droit. La corruption signifie que les contrats sont octroyés en fonction de contacts personnels plutôt qu'en fonction de ce qui est le plus rentable pour l'État.

We are now in the decade of governance, which is the area where you must spend a lot of money in order to reform countries. Countries that have sound institutions and good governance will now succeed.

Having gone through four decades of this, you will permit me to be skeptical that we have found a final truth. However, there is no doubt that we are building on the knowledge of these decades of development and adding up the lessons that slowly make the economy better in terms of the policies and those who administer them, in terms of reduction of corruption, of the quality of institutions, and the level of education and health of your population, that allow the rate of growth in the developing countries to accumulate.

As I mentioned, between 1981 and now, the number of absolutely poor in the world has been cut in half. We must not look only at the negative. There have been results in Africa that indicate these policies work. They mean a profound transformation of governments, of people, and of ethics and values in order to work.

Senator Andreychuk: Mr. Massé, it is good to see you again, and in Africa, talking to the people and showing a real commitment to them. I go back to those times often.

You were twice head of CIDA, and you have held other positions. The difficulty I think a lot of people have with the structural adjustments is that they are economic policies and theories. We decide we need health as a basis, rule of law as a basis, but when they fail, those who are harmed most are the ordinary people.

There are experiments being done around the world. The European Union is now experimenting with all kinds of economic practices. The impact of these experiments on the average African has been devastating.

I wonder how the World Bank has changed. I know the World Bank was the advocate of structural adjustments from an economic basis. When they did not work, we would readjust. Slowly, there was a backlash from good governments in Africa and people around the world saying the World Bank has to factor in the impact on people who are so vulnerable. If you live on less than a dollar a day, you are vulnerable to any shift. I know we put parliamentary groups around the World Bank, and I know there is an effort to make receiving countries part of the decision making. How does the World Bank factor in the social conditions and the realities? That is one question.

The second point is still a valid argument, although we were arguing it 15 years ago. India chose one route. Africa took the route of IMF and World Bank. We see the difference. Is there a lesson there?

Finally, you mentioned China and its comparative advantage of low wages.

Nous sommes actuellement dans la décennie de la gouvernance, domaine dans lequel il faut dépenser beaucoup d'argent pour amener ces pays à effectuer les réformes nécessaires. Les pays qui ont de bonnes institutions et une bonne gouvernance vont pouvoir réussir.

Puisqu'il y a 40 ans que je suis dans ce domaine, vous me permettrez d'être un peu sceptique. Nous n'avons pas forcément découvert la solution ultime. Toutefois, il ne fait aucun doute que nous utilisons les connaissances acquises au cours de ces décennies de développement et que nous nous servons des leçons apprises pour aider ces pays à améliorer leur économie, leurs politiques et leurs dirigeants, en réduisant la corruption, en améliorant la qualité des institutions, le niveau d'instruction et la santé de la population afin de relever le taux de croissance des pays en développement.

Comme je le disais, entre 1981 et aujourd'hui, le nombre de pauvres absolument pauvres dans le monde a diminué de moitié. Il ne faut pas seulement considérer le négatif. On a obtenu des résultats en Afrique qui indiquent que ces politiques marchent. Cela signifie une transformation profonde des gouvernements, de la population, de l'éthique et des valeurs.

Le sénateur Andreychuk : Monsieur Massé, je suis contente de vous revoir et de savoir que vous êtes à nouveau en Afrique, que vous parlez aux gens et que vous êtes réellement dévoué à cette tâche. Je repense souvent à cette époque.

Vous avez été deux fois à la tête de l'ACDI et vous avez occupé d'autres postes. Je crois que la difficulté que l'on a face aux ajustements structurels est qu'il s'agit de politiques et de théories économiques. Nous décidons que la santé est essentielle, que la primauté du droit est essentielle et quand cela vient à manquer, ceux qui en souffrent le plus sont les gens ordinaires.

On fait des expériences dans le monde entier. L'Union européenne fait des expériences avec toutes sortes de pratiques économiques. Le résultat de ces expériences sur l'Africain moyen est horrible.

Je me demande en quoi la Banque mondiale a changé. Je sais que c'est elle qui a préconisé des ajustements structurels du point de vue économique. On avait dit qu'on réajusterait les choses si cela ne fonctionnait pas. Peu à peu, les bons gouvernements d'Afrique et des gens dans le monde entier se sont braqués et ont déclaré que la Banque mondiale devait tenir compte de l'incidence que cela pouvait avoir sur les plus vulnérables. Quand on vit avec moins de 1 \$ par jour, on est vulnérable à tout changement. Je sais que l'on a mis des groupes parlementaires pour collaborer avec la Banque mondiale et je sais que l'on s'efforce de faire participer les pays récipiendaires aux décisions. Comment la Banque mondiale tient-elle compte des situations et réalités sociales? C'est là ma première question.

Le deuxième point reste valide, même si c'est quelque chose que l'on défendait il y a 15 ans. L'Inde a choisi une voie. L'Afrique a choisi la voie du FMI et de la Banque mondiale. La différence est évidente. Y a-t-il une leçon à tirer de cela?

Enfin, vous avez parlé de la Chine et de son avantage comparatif que sont les bas salaires.

One of the problems is that China is impacting Africa and many of the goods, the plastic bowls and cups that would have been made in Africa and provide jobs, are now being displaced by cheaper goods from China. The other part of that is the free trade zones have had an impact on the rest of the continent. Are free trade zones a good idea for Africa?

Mr. Massé: Every one of these questions would require quite a number of hours to answer. I will try to synthesize. Senator Mahovlich asked a question that forced me to go through the major lessons that we learned by making errors. Structural adjustment is a necessary component of an economy that functions well, but it is not a sufficient component, and in a way we have outgrown this. For instance, the social consequences of the initial macroeconomic policies that the IMF in particular put together were so large that it did not take many years for lessons to be learned, because a decade in these kinds of situations is not many years. We have been developing for 220 years and we ask these countries to do it in 30 or 40 years.

The social consequences were large. They hit the poor more than other groups, and it was clearly a mistake. Now, both the IMF and the World Bank make an analysis of the social consequences of what they are doing or planning to do. It is like the environment, before we did not take care of it, then we saw the consequences were unacceptable and now we have mitigating measures. We put into place mitigating measures every time, everywhere. We have learned a lesson there and we do not make as bad mistakes as we did. If you argue that there are still lots of poor people who are affected, the answer is this is true. However, you cannot make the types of changes that are necessary in order to create a higher rate of growth, to have sufficient money to fund your education and health system and to create over the long term a society where you can considerably reduce poverty without some people being hurt.

I will use as an example an event where I was present. When we did the program review in Canada because government was too large and spent too much, I remember the considerable hand wringing that took place when we eliminated a number of the military installations in poorer areas of the country, in Nova Scotia and New Brunswick and so on. We took away the main ability to employ people in areas of the country where there were few other means of employment.

In our country, that is probably the best example of measures that had to be taken for the public good, but where the burden of adjustment fell unjustly on people who had fewer means of defending themselves. We either put into place replacement employment or we helped people take early retirement and the government paid for it. In our country we have to do this and people suffer who probably should not

Un des problèmes est que la Chine a des répercussions sur l'Afrique et sur beaucoup des produits, les bols et tasses en plastique qui auraient pu être fabriqués en Afrique et offrir des emplois, sont maintenant remplacés par des produits meilleur marché venant de Chine. L'autre volet est que les zones de libre-échange ont eu des conséquences pour le reste du continent. Les zones de libre-échange sont-elles une bonne idée pour l'Afrique?

M. Massé : Il faudrait des heures pour répondre à chacune de ces questions. Je vais essayer d'en faire la synthèse. Le sénateur Mahovlich a posé une question qui m'a obligé à revenir sur toutes les grandes leçons que nous avons apprises en commettant des erreurs. L'ajustement structurel est une composante nécessaire de l'économie qui fonctionne bien, mais ce n'est pas une composante suffisante, et nous sommes allés d'une certaine façon trop loin sur ce plan. Par exemple, les conséquences sociales des premières politiques macroéconomiques imposées notamment par le FMI ont été tellement énormes qu'il n'a pas fallu bien longtemps pour en tirer les leçons, car une dizaine d'années dans ce genre de situation, ce n'est pas grand-chose. Cela fait 220 ans que nous nous développons et nous sommes en train de demander à ces pays de le faire en 30 ou 40 ans.

Les conséquences sociales ont été énormes. Ce sont surtout les pauvres qui en ont été victimes, et c'était manifestement une erreur. Désormais, le FMI et la Banque mondiale analysent les conséquences sociales de ce qu'ils font ou de ce qu'ils veulent faire. C'est comme pour l'environnement : jadis, nous n'y faisions pas attention, mais nous avons vu que les conséquences de nos actions étaient inacceptables et nous avons maintenant des mesures d'atténuation. Nous prévoyons des mesures d'atténuation partout et toujours. Nous avons appris notre leçon et nous ne faisons plus les mêmes erreurs que dans le passé. Si vous me dites qu'il y a encore de nombreux pauvres qui sont victimes de cette situation, je vous dirai que c'est vrai, mais on ne peut pas réaliser les changements nécessaires pour susciter un taux de croissance plus élevé, pour avoir assez d'argent pour financer l'éducation et la santé et construire à long terme une société dans laquelle la pauvreté reculera considérablement sans qu'il y ait certaines victimes au passage.

Je vais vous donner l'exemple d'une activité à laquelle j'ai participé. Quand nous avons fait l'examen des programmes au Canada parce que le gouvernement était hypertrophié et dépensait trop, je me souviens des moments pénibles qu'il y a eus quand nous avons supprimé un certain nombre d'installations militaires dans des régions pauvres du pays, en Nouvelle-Écosse et au Nouveau-Brunswick, et cetera. Nous avons supprimé la principale source d'emplois dans des régions du pays où il n'y avait guère d'autres sources d'emplois.

Au Canada, c'est probablement le meilleur exemple de mesures d'ajustements qui ont dû être prises pour le bien public, mais dont les malheureuses victimes ont été des gens qui n'avaient pas les moyens de se défendre. Nous avons créé des emplois de remplacement ou aidé les gens à prendre leur retraite par anticipation, et le gouvernement a payé pour tout cela. Nous avons dû le faire au Canada, et il y a probablement

suffer. That question of adjustment is one that all governments have to deal with, and the answer seems to be that you cannot prevent the adjustment, but you have to put into place mitigating measures that will permit the losers to adapt.

I have no better answer to your question, because it is true that the poor suffer and that we have modified structural adjustment in order to minimize the shocks that it creates. However, if you want to create economies that grow, you have to enforce change, and change often is costly.

On India and Africa and the lessons learned, I was president of CIDA when we introduced CIDA in China. I created the first program we had there. In China, although they have the feeling that they know what is what and so on, they concluded that even though they probably had more wisdom — I am giving you my impression — from the point of view of economic growth, they had lessons to learn. They took the lessons from outside, including from the World Bank and CIDA. They are now succeeding to a point where they are creating problems for us and, by the way, for Africa and Latin America. Your point is well taken.

India was much slower in adopting what we would now call the necessary reforms. They moved very slowly, for instance, to permit foreign investment, while China, once they had decided to open up, opened up very wide. India did not, but now it is slowly opening up more. As a result, the rate of growth in India this year is something like 6.7 per cent compared to the 3.5 or 4 per cent previously. They are creeping upwards. India is as able as China to grow to 9, 9.5, and 10 per cent a year. I am not saying it is a good thing. I am saying they are able to do that.

In India they would have grown much faster if they had adopted more of the prescriptions for policies that were recommended to them. Africa seemed to accept the advice but did not put it into practice. Why? In my view — this is controversial — essentially it was because we did not do capacity building. In other words, in India they had an education system that produced lots of engineers and other educated people. Out of one billion people, the population now, you can produce a significant group of well-educated people.

African countries were dispersed. They are 47 small populations, and most never had the critical mass of educated people to start the process of self-growth. Therefore, the reforms that were recommended to them were rarely adopted because they did not have enough trained people to put them into place. You may say we should have recognized that before, and that is true, but in the last 10 years this term “capacity building” has come to the surface, and you will see now that the World Bank spends a considerable amount of its money on that.

des gens qui en ont souffert injustement. Mais tous les gouvernements sont confrontés tôt ou tard au problème de l’ajustement, et la réponse, c’est qu’on ne peut pas y échapper, mais qu’il faut simplement prévoir des mesures d’atténuation pour permettre aux perdants de s’adapter.

Je n’ai pas de meilleure réponse à votre question, car il est vrai que les pauvres souffrent et que nous avons modifié l’ajustement structurel pour atténuer ses répercussions. Néanmoins, si vous voulez créer des économies qui vont croître, il faut imposer un changement qui est souvent coûteux.

Pour ce qui est de l’Inde et de l’Afrique et des leçons que nous avons tirées, j’étais président de l’ACDI quand cette agence a commencé à être présente en Chine. C’est moi qui ai créé le premier programme que nous avons eu là-bas. Même si les Chinois ont l’impression de tout savoir, ils se sont dit que même s’ils étaient probablement les plus sages — c’est mon impression que je vous donne — ils avaient quand même des leçons à apprendre du point de vue de la croissance économique. Ils ont donc appris ces leçons auprès d’organismes extérieurs, notamment la Banque mondiale et l’ACDI. Ils sont maintenant prospères au point de nous poser des problèmes, de même qu’à l’Afrique et à l’Amérique latine aussi d’ailleurs. Vous avez bien raison.

L’Inde a été beaucoup plus lente à adopter ce que nous appellerions désormais les réformes nécessaires. L’Inde a progressé très lentement, par exemple quand il s’est agi de permettre des investissements étrangers alors que la Chine, une fois qu’elle a décidé de s’ouvrir, s’est ouverte très largement, contrairement à l’Inde. Actuellement, l’Inde s’ouvre lentement. Par conséquent, son taux de croissance cette année est de l’ordre de 6,7 p. 100 alors qu’il était de 3,5 ou 4 p. 100 auparavant. Elle se hisse petit à petit. L’Inde est capable tout comme la Chine de croître à un rythme de 9, 9,5 ou 10 p. 100 par année. Je ne dis pas que c’est une bonne chose. Je dis qu’elle en est capable.

L’Inde aurait pu croître beaucoup plus rapidement si elle avait retenu certains des conseils qu’on lui donnait sur le plan de l’orientation. L’Afrique semble accepter ce genre de conseils mais ne les met pas à exécution. Pourquoi? À mon avis — et le sujet est controversé — c’est parce qu’en Afrique il n’y a pas eu renforcement des capacités. En d’autres termes, en Inde, le système d’éducation produisait un grand nombre d’ingénieurs et d’autres diplômés. Avec une population actuellement d’un milliard, on peut désormais compter sur un groupe considérable de gens bien instruits.

Les pays africains étaient dispersés. Il y a 47 petites populations, et pour la plupart, elles n’ont jamais eu la masse critique de gens instruits pour entreprendre le processus d’autocroissance. Par conséquent, les réformes qu’on leur recommandait ont été rarement retenues par manque de personnel formé pour les mener à bien. Vous pouvez me dire qu’on aurait dû reconnaître cela bien avant et vous avez raison, mais ces dix dernières années, l’expression « renforcement des capacités » a commencé à faire partie du discours et vous constaterez que désormais la Banque mondiale y consacre beaucoup d’argent.

In Canada, it has even been recommended to us that a good part of CIDA's money should be spent on this. In fact, a lot of the money in CIDA is spent on capacity, and education is capacity building in its clearest form. Over the last few years, I do not think there was one project in CIDA that did not have a capacity-building component.

That, at least, we have learned. We are now starting at the beginning and creating more capacity to perform in Africa. My feeling is the reason 15 countries over the last eight years have grown at more than 5 per cent is, in part, because that is starting to pay off.

[Translation]

Senator De Bané: Mr. Massé, I was tempted to call you Minister because of the high posts you have held in the country. You were also the most senior civil servant within government, at Treasury Board, you brought order to government expenditures. I know that a large part of your life has been devoted to the development of countries that are suffering. I wanted to pay tribute to you and tell you how pleased I am that you are our representative at the World Bank because there are not many men of your calibre.

Mr. Massé: You are making me blush.

Senator De Bané: You deserve it. I am very pleased that as fate would have it, just as you come to appear before us, another Canadian, an economist at the World Bank, is here as well. She has also spent a great deal of time and effort looking into problems on the continent our committee is focusing on this year.

[English]

We would be very interested in having your opinion and your guidance on this question. As you know, the backbone of the economy of Africa is essentially commodities. Several economies in Africa depend heavily on commodities. For many African nations, commodities provide more than 80 per cent of their foreign exchange earnings, and for some, particularly the poorest, it is more than 90 per cent. However, commodities prices are very unpredictable and are set through major commodity exchanges in London, New York and Chicago. What can the World Bank do to help these countries manage such uncertainties, particularly in the absence of the "global" institution to stabilize commodity prices initially envisaged as part of the Bretton Woods system? It never saw the light of day, as you know.

Is there not a void in this regard, and cannot the World Bank do something to protect those countries from extreme variations in commodity prices?

Au Canada, on nous a recommandé d'utiliser une bonne part de l'argent de l'ACDI à cette fin. De fait, beaucoup de l'argent provenant de l'ACDI sert au renforcement des capacités et cela participe nettement de l'instruction. Depuis quelques années, la totalité des projets de l'ACDI comporte une composante de renforcement des capacités.

Au moins nous avons appris cela. Les choses ont démarré sur un bon pied et nous créons désormais plus de capacité de rendement pour l'Afrique. Je pense que c'est la raison pour laquelle depuis huit ans, 15 pays africains ont connu une croissance de plus de 5 p. 100 car ces efforts-là commencent à produire leurs fruits.

[Français]

Le sénateur De Bané : Monsieur Massé, j'ai été tenté de dire monsieur le ministre parce que vous avez occupé des postes tellement importants dans mon pays et vous avez été également le plus haut fonctionnaire du gouvernement, secrétaire général, vous avez remis de l'ordre dans les dépenses du gouvernement. Je sais qu'une grande partie de votre vie a été consacrée au développement des pays qui souffrent. Je voudrais vous rendre hommage et vous dire combien je suis heureux que vous soyez notre représentant à la Banque mondiale parce que des hommes de votre compétence, il n'y en a pas beaucoup.

M. Massé : Vous me faites rougir.

Le sénateur De Bané : Vous le méritez. Je suis très heureux que les circonstances fassent en sorte, qu'au moment où vous nous rendez visite, une autre compatriote canadienne, également directrice à la Banque mondiale comme économiste, soit ici avec nous. Elle aussi a consacré beaucoup de temps et d'efforts à étudier les problèmes de ce continent qui est le mandat de notre comité cette année.

[Traduction]

Votre opinion et vos conseils là-dessus nous intéressent vivement. Comme vous le savez, le moteur de l'économie africaine, ce sont les produits de base. Beaucoup d'économies africaines en sont intensément tributaires. Pour bien des nations africaines, ils représentent 80 p. 100 de l'apport de devises étrangères et pour certaines, en particulier les plus pauvres, cela va jusqu'à plus de 90 p. 100. Toutefois, le prix des produits de base est très imprévisible et il est fixé par les grandes bourses de marchandises à Londres, à New York et à Chicago. Que peut faire la Banque mondiale pour aider ces pays à gérer de telles incertitudes, en l'absence d'une institution « mondiale » qui stabiliserait le prix des produits comme cela avait été envisagé lors de l'établissement du système de Bretton Woods? Ce genre d'institution n'a jamais été créée, comme vous le savez.

N'y a-t-il pas une lacune à cet égard? La Banque mondiale ne peut-elle pas faire quelque chose pour protéger ces pays contre les soubresauts du prix des produits de base?

[Translation]

Mr. Massé: Thank you for your kind words. We fought together, and in many areas, we have exactly the same concerns.

With regard to raw materials, that is a problem that the international community has been debating since the end of World War Two. I remain convinced that the only real answer to this would be that global institutions ensure that the prices paid to producers are not as volatile as the market dictates. I think that the markets must have prices that reflect supply and demand and therefore, prices must vary.

This is more or less the same problem we tried to resolve for our own agricultural producers. And in many of these areas, prices are no longer protected. They still are in some areas such as milk, for example, because world prices have to vary in order to adapt to demand. Farm incomes are thus protected. They are protected either with general taxpayers' funds, or by an institution that takes part of the price when it is very high and provides a sort of income insurance when prices are lower.

In my opinion, that is the solution. Why has it not been used? What can the World Bank do about it? First of all, the World Bank and the IMF tried to create a fund for many years, based on the principle of insurance, which would allow producer countries to adapt to the evolution, uncertainty and changes in prices. This was not successful because most countries did not want to have such a large fund, because the temptation is always to spend the money, especially in developing countries where there is always a need for money. The IMF programs did not manage to equalize producer incomes. For years, the World Bank felt that if it was still possible to use the private insurance market, the donor countries and the Bank would pay the premiums so that the market itself could provide the difference to producer countries when prices are extremely low, and these countries could give it themselves to farmers who produce. That is a project that is still under examination.

In my opinion, this is a project that we should support because in our own country, I think we have seen that it is the best way of allowing farmers to have a much more stable income and thus to be able to plan their own investments and not be ruined by a few years where the price of crops are too low. This is a proposal that makes sense, that we must support and that we do now support. The international community is slowly warming up to the subject and it must be encouraged.

[Français]

M. Massé : Je vous remercie de vos bons mots. Nous avons combattu ensemble et nous avons, dans beaucoup de domaines, exactement les mêmes préoccupations.

Sur la question des matières premières, c'est un problème avec lequel la communauté internationale se débat depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Je suis toujours convaincu que la véritable réponse serait dans des institutions globales qui s'assurent que le prix au producteur n'est pas aussi en dents de scie que le marché le commande. Le marché, je pense, doit avoir des prix qui reflètent l'offre et la demande et, par conséquent, les prix doivent varier.

C'est un peu le même problème qu'on a essayé de régler pour nos propres producteurs agricoles. Et dans beaucoup de ces domaines, maintenant, on ne protège plus les prix. On le fait encore dans certains domaines comme le lait, par exemple, parce qu'il faut que les prix mondiaux puissent varier pour s'adapter à la demande. On protège les revenus des agriculteurs. Et on les protège, soit avec l'argent général des payeurs de taxes, soit avec une institution qui prend une partie du prix lorsqu'il est très haut et qui donne une espèce d'assurance aux revenus lorsque les prix sont plus bas.

À mon avis, c'est la solution. Pourquoi n'a-t-elle pas été employée? Et qu'est-ce que la Banque mondiale peut y faire? D'abord, la Banque et le Fonds ont essayé de créer pendant de nombreuses années sur le principe de l'assurance un fonds qui permettrait aux pays producteurs de s'adapter à l'évolution, à l'incertitude et aux changements des prix. Cela n'a pas réussi parce que la plupart des pays ne voulaient pas avoir un fonds aussi grand parce que la tentation est toujours de le dépenser, surtout dans des pays en voie de développement où vous avez toujours besoin d'argent. Les programmes du Fonds monétaire n'ont pas réussi à égaliser les revenus des producteurs. On a considéré à la Banque, pendant des années, et l'on considère encore, s'il était possible d'utiliser le marché d'assurance privé, que les pays donateurs et la Banque paieraient les primes de façon à ce que le marché lui-même, lorsque les prix sont extrêmement bas, fournisse la différence aux pays producteurs qui pourraient le donner eux-mêmes à leurs fermiers qui produisent. C'est un projet encore à l'étude.

À mon avis, c'est un projet que l'on doit appuyer parce que, dans notre propre pays, on a vu, je crois, que c'est la meilleure façon de permettre aux agriculteurs d'avoir un revenu beaucoup plus stable et, par conséquent, de pouvoir planifier eux-mêmes leurs investissements et ne pas être ruiné par quelques années de récolte où les prix sont trop bas. C'est une proposition qui a du sens, que l'on doit appuyer et que nous appuyons maintenant. La communauté internationale procède lentement à ce sujet et il faut l'encourager.

[English]

The Chairman: I am watching the clock because another meeting is to take place here in a couple of minutes. It follows on the same line, because remember that we are dealing with this Africa business and we are developing some important evidence.

One of the issues is agriculture — 80 per cent of sub-Saharan Africa is involved in agriculture. I have heard the President of Uganda say that in his country it is 86 per cent. Therefore, if you do not deal with the agricultural issue, you will never increase the standard of living of the people in Africa south of the Sahara. However, the evidence that we have heard is that agriculture is a supremely complex subject. It is fair to ask whether there will ever be actual free trade in agriculture because everyone finds some way of subsidizing or fiddling with the prices. Your reply to Senator De Bané made me think of the attempts to stabilize the coffee market that have failed because the Americans do not believe in marketing boards.

I got the impression from you that, and I know my Keynes well enough to know, the World Bank is a fund and the IMF is a bank, and basically, deregulation is the approach that the bank has been taking.

Now I do not want to put words into your mouth, but that was my impression. I know that there are two kinds of agriculture — international and locally traded. When I lived in Africa, the population was 100 million and it was self-sufficient. That is only 45 or 50 years ago.

That there would be starvation in Africa was impossible to conceive. However, the cost of food imports, we were told just yesterday, equals all foreign aid that goes into Africa. We in Canada have marketing boards, and 4 per cent of the population is involved in agriculture.

In the European Union, 4 per cent of the population is involved in agriculture, and they pay their sugar producers, in some cases, seven times the world price and then export the product. We know about the distortions in the cotton market in the United States.

Four per cent of our population is dependent on agriculture, and we say that we will defend our marketing boards in the Doha Round. Yet we say that countries where 80 per cent of the population is dependent on agriculture do not have a legitimate right to marketing boards, which we reserve for ourselves. I find this contradiction incredible.

What do you say about that?

Mr. Massé: If I learned anything when I was with Treasury Board, it is that the world of agriculture is extraordinarily complex.

The Chairman: Are we not just starving them? That is not an exaggeration in the case of Africa.

[Traduction]

Le président : Je surveille l'horloge car une autre séance est prévue dans quelques minutes ici même. Elle sera dans le même ordre d'idées, car rappelez-vous que nous nous intéressons à l'Afrique et que nous recueillons ici des témoignages importants.

Un des secteurs est celui de l'agriculture — 80 p. 100 de l'Afrique subsaharienne s'adonne à l'agriculture. Le président de l'Ouganda dit que dans son pays c'est 86 p. 100. Par conséquent, si on ne règle pas les questions d'agriculture, on ne pourra jamais relever le niveau de vie des populations africaines vivant au sud du Sahara. Toutefois, d'après les témoignages que nous avons entendus, l'agriculture est un sujet extrêmement complexe. On peut se demander si on en viendra un jour à un véritable libre échange de produits agricoles car chaque pays trouve le moyen d'accorder des subventions ou de jongler avec les prix. Votre réponse au sénateur De Bané m'a rappelé les tentatives de stabiliser le marché du café qui s'était effondré parce que les Américains n'acceptaient pas les offices de commercialisation.

J'ai eu l'impression, d'après votre témoignage, et je comprends assez bien Keynes pour dire cela, que la Banque mondiale est un fonds et que le Fonds monétaire international est une banque et qu'essentiellement, la Banque préconise la déréglementation.

Je ne voudrais pas vous faire dire ce que vous n'avez pas dit, mais cela a été mon impression. Je sais qu'il y a deux types d'agriculture — l'agriculture internationale et l'agriculture locale. Quand je vivais en Afrique, la population était de 100 millions d'habitants et elle était autosuffisante. C'était il y a seulement 45 ou 50 ans.

On ne pouvait pas concevoir qu'il y aurait des disettes en Afrique. Toutefois, on nous a dit encore hier que le prix des aliments importés correspond à toutes les sommes d'aide étrangère fournies à l'Afrique. Au Canada, nous avons des offices de commercialisation et 4 p. 100 de notre population s'adonne à l'agriculture.

Dans l'Union européenne, 4 p. 100 de la population s'adonne à l'agriculture et ils versent aux producteurs de sucre, dans certains cas, sept fois le prix mondial avant d'exporter ce produit. Nous connaissons les distorsions du marché du coton aux États-Unis.

Quatre pour cent de notre population vit de l'agriculture et nous affirmons que nous allons défendre nos offices de commercialisation au cycle de Doha. Pourtant, nous affirmons que des pays où 80 p. 100 de la population est tributaire de l'agriculture n'ont pas le droit légitime de s'offrir des offices de commercialisation, droit que nous nous réservons à nous-mêmes. Je trouve cette contradiction renversante.

Qu'avez-vous à dire là-dessus?

M. Massé : Si j'ai appris quelque chose quand j'étais au Conseil du Trésor, c'est bien que le monde de l'agriculture est extraordinairement complexe.

Le président : Ne sommes-nous pas en train d'affamer ces pays? Ce n'est pas une exagération quand on parle de l'Afrique.

Senator Di Nino: It is a good question, Mr. Chairman.

Mr. Massé: The population of Africa is now seven times what it was in 1960. In order to feed the people, the productivity of their farmers would have had to increase considerably. You cannot increase productivity in agriculture, as you know, unless you invest in the knowledge of the farmers and give them capital equipment, inputs and so on to work with.

The process of development in every country, be it Japan, China, or Canada itself, is one in which the productivity of agriculture increases, and the rate need not be enormous. In our country and in Japan it has been a regular increase in productivity of between 3 per cent and 5 per cent per year. Over time, you get to the point where most of your population is working in other areas.

Increased agricultural productivity results in the slow movement of the working population to other sectors, initially, manufacturing, and then services. If we had had in Africa the productivity increases in agriculture that have taken place in developed countries, we would have had that movement. However, productivity has not increased. Is that because world prices of agricultural products were kept low due to subsidies by the developed countries? In part, yes.

It is my strong belief that these subsidies to agriculture in developed countries have to disappear. You mentioned the price of sugar. It is totally unjustified for rich countries to protect their rich farmers, sometimes by paying them for not producing beets on certain surfaces, when you could get the product more cheaply, in terms of world prices, from people who can only produce that. I believe that you are entirely right on this point. The developed countries have to swallow their short-term political requirements in order to make the world a place where the poorest countries can produce, and can sell what they produce at a lower cost than the developed countries.

[Translation]

Senator Corbin: Mr. Massé, you may have been there when Ms. Carroll told us that she tended to favour the decentralization of services by locating them in the countries involved, be it in Africa or elsewhere. In the information sheet you gave us, I noticed with great interest under the heading "We are closer and more responsive to clients," statistics that are quite revealing. You say most of your country directors are in the field. In 1996, there were none, whereas in 2004, 73 per cent of your country directors were in the field.

As I just mentioned, Ms. Carroll expressed a strong interest in decentralizing CIDA services in order to provide better service delivery and quality for its clientele.

Le sénateur Di Nino : Monsieur le président, c'est une bonne question.

M. Massé : La population africaine est désormais sept fois plus élevée qu'elle ne l'était en 1960. Pour nourrir cette population, il faudrait que la productivité des agriculteurs augmente considérablement. Vous ne pouvez pas augmenter la productivité en agriculture, vous le savez, à moins d'investir sur le plan des connaissances fournies aux agriculteurs et sur le plan des immobilisations, des intrants, et cetera.

Dans n'importe quel pays, que ce soit le Japon, la Chine ou même le Canada, le développement passe par l'amélioration de la productivité en agriculture, et cela n'a pas besoin de se faire à un rythme délirant. Dans notre pays et au Japon, nous avons vu une augmentation régulière de la productivité en agriculture, de l'ordre de 3 à 5 p. 100 par année. Avec le temps, on en arrive au point où le gros de la population travaille dans d'autres secteurs.

S'il y a augmentation de la productivité en agriculture, il y a un glissement lent de la population active vers d'autres secteurs, au départ le secteur manufacturier et ensuite les services. Si l'Afrique avait connu la même croissance de sa productivité en agriculture que les pays développés, ce glissement aurait été constaté. Toutefois, cela n'a pas été le cas. Est-ce le fait que le prix des produits agricoles sur le marché mondial a été maintenu bas grâce à des subventions dans les pays développés qui explique cela? Oui, en partie.

Je suis fermement convaincu que ces subventions dans le secteur agricole des pays développés doivent être supprimées. Vous avez parlé du prix du sucre. Il est tout à fait injustifié de la part des pays riches de protéger leurs agriculteurs riches, en les payant parfois pour qu'ils cessent de produire des betteraves, quand on pourrait obtenir ce produit à meilleur prix, sur le marché mondial, auprès de producteurs qui peuvent le produire. Je pense que vous avez entièrement raison à cet égard. Les pays développés doivent renoncer à leurs intérêts politiques à court terme afin de faire du monde un endroit où les pays pauvres peuvent produire des produits qu'ils peuvent vendre à un prix inférieur aux pays développés.

[Français]

Le sénateur Corbin : Monsieur Massé, vous étiez peut-être ici lorsque Mme Carroll nous a dit qu'elle avait un certain penchant pour la décentralisation des services en les situant sur le terrain, en Afrique ou ailleurs. Dans le feuillet d'information que vous nous avez fourni, j'ai constaté avec beaucoup d'intérêt, sous la rubrique « Nous sommes plus près de nos clients et répondons mieux à leurs besoins », des statistiques tout à fait révélatrices. La plupart de nos directeurs de pays, dites-vous, sont sur le terrain. En 1996, il n'y en avait pas, alors qu'en 2004, 73 p. 100 de vos directeurs de pays sont sur le terrain.

Mme Carroll a exprimé, comme je viens de le dire, un vif intérêt pour décentraliser les services de l'ACDI, afin d'assurer une meilleure livraison et une meilleure qualité de services auprès de la clientèle.

Can you tell us what effect this had on the general policy of the World Bank in terms of productivity, service quality and client satisfaction?

I think it would be important for our committee — and for CIDA — to find out about your experience in this area. There is no doubt that long-distance service delivery, without the clientele being close by, can often leave something to be desired. I would like to hear your comments on this.

Mr. Massé: This is a reform that really paid off, in terms of client satisfaction and in terms of the quality and monitoring of projects. There is an additional element here. What I called capacity creation, training, is definitely better because you have people from the World Bank who learned lessons in many other countries, and who come to a country, are there all the time, form friendships with civil servants and ministers and are able to say to them: We tried that policy in 15 different countries and it won't work. Here's how you can sell it.

This was an important reform that the World Bank found psychologically difficult. It means that people who stayed at headquarters and who created their contacts, had their friends and lived in a developed country had to learn to live in the environment of a developing country where their families did not have the same lifestyle at all that they did in developed countries. They had to learn to give orders to the people in Washington, to tell them: The project you want to carry out in this country that we now know well, where we have learned how people live, what their customs are, et cetera, has to be changed so that it will be suitable for these clients.

I have no doubt that this change that was very difficult to the outset has now produced extremely positive results and that the clients are more satisfied. What is even more important is that the projects are better and that they are better adapted to the local environment. But it does cost a lot more. Fortunately, the information revolution arrived at the same time as the decentralization because otherwise, it probably would have been impossible to achieve this.

In the modern world where we seek the harmonization of policies, and a communication channel with developing countries, we should have a group from the World Bank that lives primarily in the country being served. Bilateral agencies should make greater use of the capacity that was created in that country.

There is the whole question of harmonization for the next five to ten years. You will see that this will be one of the reforms that has to be carried out in the relation between multilateral banks, regional banks — such as the Asian Development Bank — and bilateral agencies. We have to bear in mind that what I just said about the benefits of decentralization does not necessarily apply in its entirety to bilateral agencies.

Pouvez-vous nous dire quel effet cela a eu sur la politique générale de la Banque mondiale, en termes de productivité, de qualité de services et de satisfaction de votre clientèle?

Je pense qu'il serait important pour notre comité — et pour l'ACDI — de connaître votre expérience, dans ce domaine. Il est sûr que la livraison à distance des services, sans la proximité de la clientèle, peut, très souvent, laisser à désirer. J'aimerais avoir vos commentaires à ce sujet.

M. Massé : C'est une réforme qui a payé énormément, en termes de satisfaction des clients et en termes de qualité et de suivi des projets. Il y a un élément additionnel. Ce que j'ai appelé la « création de capacité », la formation est définitivement meilleure parce que vous avez des gens de la Banque mondiale, qui ont appris des leçons dans plusieurs autres pays, et qui viennent dans le pays, qui sont là tout le temps, qui créent des amitiés avec les fonctionnaires et les ministres, et qui sont capables de leur dire : Cette politique, on l'a essayée dans 15 pays différents et cela ne marchera pas. Voici comment vous pouvez la vendre.

Cela a été une réforme importante que la Banque mondiale a trouvée psychologiquement difficile. Cela veut dire que les gens qui restaient au chef-lieu et qui créaient leurs contacts, qui avaient leurs amis et qui vivaient dans un pays développé ont dû apprendre à vivre dans un environnement de pays en voie de développement où leur famille n'avait pas du tout la même vie que dans les pays développés. Ils ont dû apprendre à donner eux-mêmes les ordres aux gens de Washington pour leur dire : le projet que vous voulez faire, dans ce pays que l'on connaît bien, maintenant, où on a appris comment les gens vivent, quelles sont leurs pratiques, et cetera, il faut le modifier afin qu'il colle à la peau des clients.

Je n'ai aucun doute qu'un mouvement qui a été très difficile, au début, a maintenant produit des résultats extrêmement productifs et que les clients en sont davantage satisfaits. Ce qui est encore plus important, les projets sont meilleurs et ils sont mieux adaptés à l'environnement local. Mais cela coûte beaucoup plus cher. Heureusement que la révolution de l'information est arrivée en même temps que la décentralisation parce qu'autrement, cela aurait été probablement impossible à faire.

Dans le monde moderne où on recherche l'harmonisation des politiques, un canal qui communique avec les pays en voie de développement, on devrait avoir un groupe pour la Banque mondiale qui vit surtout dans le pays que l'on sert. Les agences bilatérales devraient utiliser beaucoup plus ce qui a été créé comme capacité dans le pays.

C'est toute la question de l'harmonisation pendant les cinq à dix prochaines années. Vous verrez que ce sera une des réformes à faire dans les relations entre les banques multilatérales, les banques régionales — comme la Banque asiatique — et les agences bilatérales. Il faut garder en tête que ce que je viens de dire sur les bienfaits de la décentralisation ne s'applique pas nécessairement entièrement aux agences bilatérales.

[English]

The Chairman: Thank you very much for your very interesting presentation. It was appreciated by the committee.

The committee adjourned.

[Traduction]

Le président : Merci beaucoup pour un exposé très intéressant. Les membres du comité vous en savent gré.

La séance est levée.

Wednesday, May 11, 2005

Republic of Mali:

H.E. Mr. Moctar Ouane, Minister of Foreign Affairs and International Cooperation;

H.E. Ms. Fanta Sylla, Minister of Justice and Keeper of the Seals;

H.E. Mr. Ousmane Thiam, Minister of Investment Promotion, Small and Medium-Sized Enterprises and Government Spokesperson;

H.E. Mr. Badi Ould Ganfoud, Minister of Civil Service, State Reform and Relations with Institutions.

Canadian International Development Agency:

Ric Cameron, Senior Vice-President;

Paul Hunt, Vice-President — Africa Branch.

World Bank:

Marcel Massé, Executive Director.

Le mercredi 11 mai 2005

République du Mali:

S.E. Monsieur Moctar Ouane, ministre des Affaires étrangères et de la Coopération internationale;

S.E. Madame Fanta Sylla, ministre de la Justice et Garde des Sceaux;

S.E. Monsieur Ousmane Thiam, ministre de la Promotion des investissements et des Petites et moyennes entreprises et Porte-parole du gouvernement;

S.E. Monsieur Badi Ould Ganfoud, ministre de la Fonction publique, de la Réforme de l'État et des Relations avec les institutions.

Agence canadienne de développement international:

Ric Cameron, vice-président principal;

Paul Hunt, vice-président — Direction générale de l'Afrique.

Banque mondiale:

Marcel Massé, directeur général.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

APPEARING

Wednesday, May 11, 2005

H.E. Mr. Amadou Toumani Touré, President of the Republic of Mali.

The Honourable Aileen Carroll, P.C., M.P., Minister of International Cooperation.

WITNESSES

Tuesday, May 10, 2005

Canadian Council for International Co-operation:

Gerry Barr, President-CEO.

Partnership Africa Canada:

Ian Smillie, Research Coordinator.

As individuals:

Peter R. Kieran, President, CPCS Transcom;

George Ayittey, Professor, Economics, American University.

(Continued on previous page)

COMPARAÎSSANT

Le mercredi 11 mai 2005

S.E. Monsieur Amadou Toumani Touré, président de la république du Mali.

L'honorable Aileen Carroll, C.P., députée, ministre de la Coopération internationale.

TÉMOINS

Le mardi 10 mai 2005

Conseil canadien pour la coopération internationale:

Gerry Barr, président-directeur général.

Partenariat Afrique Canada:

Ian Smillie, coordonnateur des recherches.

À titre personnel:

Peter R. Kieran, président, CPCS Transcom;

George Ayittey, professeur, sciences économiques, American University.

(Suite à la page précédente)





First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004-05

Première session de la
trente-huitième législature, 2004-2005

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Foreign Affairs

Affaires étrangères

Chair:
The Honourable PETER A. STOLLERY

Président :
L'honorable PETER A. STOLLERY

Tuesday, May 17, 2005

Le mardi 17 mai 2005

Issue No. 15
Twenty-first meeting on:
Special study on Africa

Fascicule n° 15
Vingt et unième réunion concernant :
L'étude spéciale sur l'Afrique

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON FOREIGN AFFAIRS

The Honourable Peter A. Stollery, Chair

The Honourable Consiglio Di Nino, Deputy Chair
and

The Honourable Senators:

Andreychuk	Eyton
* Austin, P.C.	Grafstein
(or Rompkey, P.C.)	* Kinsella
Carney, P.C.	(or Stratton)
Corbin	Mahovlich
De Bané, P.C.	Prud'homme, P.C.
Downe	Robichaud, P.C.

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator LeBreton, substituted for that of the Honourable Senator Carney, P.C. (*May 17 2005*).

The name of the Honourable Senator Carney, P.C., substituted for that of the Honourable Senator LeBreton (*May 18, 2005*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Président : L'honorable Peter A. Stollery

Vice-président : L'honorable Consiglio Di Nino
et

Les honorables sénateurs :

Andreychuk	Eyton
* Austin, C.P.	Grafstein
(ou Rompkey, C.P.)	* Kinsella
Carney, C.P.	(ou Stratton)
Corbin	Mahovlich
De Bané, C.P.	Prud'homme, C.P.
Downe	Robichaud, C.P.

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du Comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur LeBreton est substitué à celui de l'honorable sénateur Carney, C.P. (*le 17 mai 2005*).

Le nom de l'honorable sénateur Carney, C.P., est substitué à celui de l'honorable sénateur LeBreton (*le 18 mai 2005*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday May 17, 2005
(27)

[Translation]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 5:07 p.m. in room 160-S of the Centre Block, the Chairman, the Honourable Peter A. Stollery, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Corbin, Grafstein, LeBreton, Mahovlich, Prud'homme, P.C., Robichaud, P.C. and Stollery (7).

Other senators present: The Honourable Senators Losier-Cool and Nancy Ruth (2).

Also present: From the Parliamentary Research Branch of the Library of Parliament: Peter Berg, Analyst.

In attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday December 8, 2004, the committee continued to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa; and other related matters. (*For the full text of the Order of Reference, see Issue No. 3, Tuesday December 14, 2004.*)

WITNESSES:

Southern and Eastern Africa Trade Information and Negotiations Institute (SEATINI), Zimbabwe:

Rangarirai Machemedze, Acting Director.

Conference of West and Central African Ministers of Agriculture, Senegal:

Baba Dioum, Coordinator General.

Network of West African Producers and Peasants Organizations (ROPPA), Senegal:

Ndiougo Fall, President.

Mssrs. Machemedze, Dioum and Fall made presentations and answered questions.

At 6:34 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Le greffier du comité,

François Michaud

Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

OTTAWA, le mardi 17 mai 2005
(27)

[Français]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 17 h 7, dans la pièce 160-S, édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Peter A. Stollery (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Corbin, Grafstein, LeBreton, Mahovlich, Prud'homme, C.P., Robichaud, C.P., et Stollery (7).

Autre sénateurs présents : Les honorables sénateurs Losier-Cool et Nancy Ruth (2).

Aussi présent : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : Peter Berg, analyste.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 8 décembre 2004, le Comité poursuit son étude des défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique; ainsi que d'autres sujets connexes. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi se trouve dans le Fascicule n° 3, mardi 14 décembre 2004.*)

TÉMOINS :

Institut d'information et de négociations commerciales de l'Afrique australe et de l'Est (SEATINI), Zimbabwe :

Rangarirai Machemedze, directeur intérimaire.

Conférence des ministres de l'Agriculture et de l'Afrique de l'Ouest et du Centre, Sénégal :

Baba Dioum, coordonnateur général.

Réseau des organisations paysannes et de producteurs de l'Afrique de l'Ouest (ROPPA), Sénégal :

Ndiougo Fall, président.

MM. Machemedze, Dioum et Fall font des exposés puis répondent aux questions.

À 18 h 34, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, May 17, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 5:07 p.m. to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; and Canadian foreign policy as it relates to Africa. Topic: Agriculture

Senator Peter A. Stollery (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, I want to welcome everyone to this meeting of the Standing Senate Committee on Foreign Affairs in the context of our special study and Africa. We will focus today on issues related to the very important topic of agriculture.

First, we will hear from Mr. Rangarirai Machemedze, Acting Director of the Southern and Eastern African Trade Information and Negotiations Institute in Zimbabwe. The institute is an African initiative to strengthen Africa's capacity to take a more effective part in the emerging global trading system and to better manage the process of globalization.

Mr. Machemedze's program area is research and outreach work on the WTO Agreements on Agriculture and Trade-Related Aspects of Intellectual Property Rights.

[*Translation*]

Our second witness is Mr. Baba Dioum, general coordinating officer of the Conference of Ministers of Agriculture of Western and Central Africa, Senegal. The goal of this conference is to create a regional market for agricultural commodities, to improve the competitiveness of agricultural commodities for export and to strengthen policy-making capacity. The conference has approximately 20 members, from Senegal to the Congo.

We will then have the pleasure of hearing Mr. Ndiougo Fall, president of the Network of West African Producers and Peasants Organizations (ROPPA), Senegal. The ROPPA includes 10 countries and advocates for family farms as being the core of sustainable livelihoods. Mr. Fall is the owner of a 10-hectare farm in the Thiès region in Senegal. He has actively defended farmers' interests, both nationally and in the wider African context, since 1974.

Welcome to the Senate of Canada.

[*English*]

I would also like to take the opportunity to thank Inter Pares and UPA Development International for making us aware of the visit to Ottawa by our three witnesses. I want to remind members

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 17 mai 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 17 h 7 dans le cadre de son étude sur les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique.

Le sénateur Peter A. Stollery (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Honorables sénateurs, je souhaite à tout le monde la bienvenue à cette séance du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères. Nous poursuivons notre étude spéciale sur l'Afrique. Aujourd'hui, nous traiterons de questions liées au secteur très important qu'est l'agriculture.

Tout d'abord, nous entendrons M. Rangarirai Machemedze, directeur intérimaire de l'Institut d'information et de négociations commerciales de l'Afrique australe et de l'Est, au Zimbabwe. L'institut est une initiative africaine visant à renforcer la capacité de l'Afrique à prendre une part plus importante dans le nouveau système de commerce mondial et à mieux gérer les impacts de la mondialisation.

M. Machemedze concentre son travail de recherche et de diffusion d'information sur l'Accord agricole et l'Accord sur les aspects des droits de propriété intellectuelle qui touchent au commerce de l'OMC.

[*Français*]

Notre deuxième témoin est M. Baba Dioum, coordonnateur général à la Conférence des ministres de l'agriculture de l'Afrique de l'Ouest et du Centre, Sénégal. La conférence a pour objectif la création d'un marché régional de produits agricoles, l'amélioration de la compétitivité des produits agricoles d'exportation et le renforcement des capacités de formulation des politiques. La conférence compte une vingtaine de membres, du Sénégal jusqu'au Congo.

Finalement, nous aurons le plaisir d'entendre M. Ndiougo Fall, président du Réseau des organisations paysannes et des producteurs de l'Afrique de l'Ouest (ROPPA), Sénégal. Le ROPPA est présent dans dix pays et défend l'agriculture familiale comme outil essentiel pour garantir des moyens de subsistance durables. Monsieur Fall est propriétaire d'une ferme de dix hectares dans la région de Thiès, au Sénégal. Il défend activement les intérêts des petits paysans, tant au niveau national qu'au niveau plus large de l'Afrique, depuis 1974.

Je vous souhaite la bienvenue au Sénat du Canada.

[*Traduction*]

Je profite également de l'occasion pour remercier Inter Pares et UPA Développement International qui nous ont informés de la visite à Ottawa de nos trois témoins. Je tiens à rappeler aux

of the committee and interested parties that we are always on the lookout for people who are coming through Ottawa to give them the opportunity to come to our committee and enrich our study.

Mr. Machemedze, you have the floor.

Mr. Rangarirai Machemedze, Acting Director, Southern and Eastern African Trade Information and Negotiations Institute (SEATINI), Zimbabwe: Thank you for inviting me to share the experiences of Zimbabwe in relation to agriculture and the processes that we have gone through and other economic structural adjustment programs.

Zimbabwe today, and indeed Africa, faces political and economic crises as a result of multifaceted chain of events ignited by the 1990 structural adjustment programs that were forced on the country by the International Monetary Fund and the World Bank. To say that the IMF and the World Bank are solely responsible for these crises would be a misrepresentation of facts, but their policies have played a huge part in triggering the problems the country is facing.

When Zimbabwe started implementing the economic structural adjustment program, a number of sectors of the economy were affected, and this led to the ordinary people suffering the consequences. In implementing ESAP, the government adopted the so-called Washington Consensus principles which in effect reversed the otherwise staid growth of the economy that Zimbabwe was experiencing. The economy was agriculture based and is still agriculture based, but because of the reforms that were conditioned upon the country, we went into a negative growth period.

I will not go deep into the previous effects that ESAP had, but I will go into the issue of food security. That is what is important to us at the moment.

Food security in the Zimbabwe context has at its core questions over the production, pricing, marketing and consumption of maize and other food crops, on the one hand, and that of reproduction of labour on the other. Unlike developed countries where food production is largely a commercial activity, in Zimbabwe it also means subsistence production for the bulk of the rural population. The effects of globalization therefore have to be looked at both in terms of food security and the sustainability of the livelihoods of the rural people.

The free trade argument that Zimbabwe should secure food from the international market if it is the cheaper source and tend to exportable products such as ostriches or cut flowers is a dangerous argument, in our view. It not only endangers national food security but also threatens to put out of the land millions of people for whom food production is both a source of immediate food as well as a source of income.

membres du comité et aux personnes intéressées que nous sommes toujours à l'affût de personnes de passage à Ottawa afin de leur donner l'occasion de venir nous rencontrer et d'enrichir notre étude.

Monsieur Machemedze, la parole est à vous.

M. Rangarirai Machemedze, directeur intérimaire, Institut d'information et de négociations commerciales de l'Afrique australe et de l'Est (SEATINI), Zimbabwe : Merci de m'avoir invité à venir vous parler de l'expérience du Zimbabwe dans le secteur de l'agriculture, du processus que nous avons appliqué et de nos autres programmes d'ajustement économique.

Le Zimbabwe aujourd'hui, comme d'ailleurs l'Afrique toute entière, traverse des crises politiques et économiques qui découlent de l'enchaînement de nombreux événements mis en oeuvre par les programmes d'ajustement économique de 1990 qui nous ont été imposés par le Fonds monétaire international et la Banque mondiale. Il serait faux de prétendre que le FMI et la Banque mondiale sont les seuls responsables de ces crises, mais leurs politiques ont joué un rôle majeur dans le déclenchement des problèmes auxquels nous faisons face aujourd'hui.

Lorsque le Zimbabwe a commencé à mettre en oeuvre le programme d'ajustement structurel économique, un certain nombre de secteurs de l'économie ont été touchés et ce sont les citoyens ordinaires qui en ont subi les conséquences. Pour mettre en oeuvre le PASE, le gouvernement a adopté les soi-disant principes du consensus de Washington qui ont eu pour effet de renverser la lente croissance de l'économie du Zimbabwe. Notre économie était et reste fondée sur l'agriculture mais à cause des réformes qui nous ont été imposées, nous avons eu une période de croissance négative.

Je ne vais pas approfondir les effets du PASE, mais je voudrais vous parler de la sécurité alimentaire. C'est une question très importante pour nous à l'heure actuelle.

La sécurité alimentaire au Zimbabwe repose essentiellement sur la production, le prix, la commercialisation et la consommation de maïs et d'autres cultures vivrières, d'une part, et la reproduction de la main-d'oeuvre, d'autre part. Contrairement aux pays développés où la production d'aliments est en grande partie une activité commerciale, au Zimbabwe, il s'agit aussi d'une production de subsistance pour la majorité de la population rurale. C'est pourquoi les effets de la mondialisation doivent être examinés sur le plan de la sécurité alimentaire et du point de vue de la durabilité des moyens de subsistance des populations rurales.

L'argument du libre-échangiste selon lequel le Zimbabwe devrait se procurer des aliments sur le marché international lorsque c'est la solution la moins chère et de se concentrer à l'exportation de produits comme les autruches ou les fleurs coupées est un argument dangereux, à notre avis. Non seulement il compromet la sécurité alimentaire nationale mais il menace également de pousser des millions de personnes à abandonner leurs terres alors que la production d'aliments est pour elles une source de nourriture immédiate ainsi qu'une source de revenu.

You will notice that under the World Bank/IMF policies, we were forced to reduce tariffs on imports coming from outside of the country, especially on agricultural products. We were forced to remove subsidies on the supports that the farmers were getting. As a result, the country was left to the vagaries of the market economy which did not work. Most people were forced out of production and we went through a process of deindustrialization.

The same liberalization policies that were made under the World Bank/IMF period were now locked into the WTO period. This is the period that we are in today, where we are asked to reduce tariffs, particularly on agriculture. Given the situation in Zimbabwe such that 70 per cent of the population is involved in agricultural production, you realize that most of the farmers would just be wiped out of production.

I have been telling my colleagues that we are seeing the "Iraqification" of the process. We are being made another Iraq where we are disarmed in agriculture through the use of tariffs, and then we are bombed with cheap subsidized production coming from the West. This is a serious problem to us.

Under ESAP, the government began to relax its controls on the agricultural sector and to apply market principles to food production in marketing. The 1991 government paper on ESAP contained extensive discussion on food and on agriculture. It recommended the use of price signals and increased private market activities to promote agricultural growth; incentives to private farmers to produce cash crops for export; the relaxation of restrictions on maize sales; and the rationalization of what we had as the grain marketing board.

However, in the 1980s there had been a phenomenal growth of extension services and credit to communal farmers. These were drastically curtailed during the 1990s. The 1990s also saw a substantial reduction in the subsidies on farm inputs. The centralized crop purchasing system of the early 1980s was gradually abandoned and the farmers were left to locate their own markets. Because of the communal farmers immediate need for cash, they became more reliant on middle-men and were forced to sell at market-dictated low prices, which in turn reduced their incomes and purchasing power. On the other hand, most of the white commercial farmers gradually shifted away from maize production for domestic consumption to export crops, especially horticulture.

Vous aurez constaté qu'en vertu des politiques de la Banque mondiale et du FMI, nous étions obligés de réduire les tarifs douaniers sur les produits importés, notamment les produits agricoles. Nous étions en outre obligés d'éliminer les subventions aux agriculteurs. Par conséquent, le pays est resté exposé aux aléas de l'économie de marché, lesquels ne marchaient pas. La plupart des gens ont été obligés de déposer le bilan, et nous avons traversé une période de désindustrialisation.

Les mêmes politiques de libéralisation adoptées durant la période de Banque Mondiale/FMI faisaient maintenant partie intégrante de la période OMC. C'est la période que nous vivons actuellement, où on nous demande de réduire nos tarifs douaniers, surtout sur les produits agricoles. Compte tenu de la situation actuelle du Zimbabwe, où 70 p. 100 de la population participent à la production agricole, vous comprendrez que la plupart des agriculteurs seront tout simplement expulsés du marché.

Je dis à mes collègues que nous sommes en train de vivre une période d'« irakification ». Nous sommes en train de subir le même sort que l'Irak, puisque nous subissons un désarmement agricole au moyen des tarifs douaniers, puis nous sommes pilonnés avec les produits subventionnés bon marché qui nous arrivent de l'Occident. Nous faisons face à un problème grave.

Aux termes du Programme d'évaluation du secteur énergétique, le gouvernement a commencé à relaxer ses mesures de contrôle du secteur agricole et a appliqué des principes du marché à la production alimentaire dans sa stratégie de marketing. Le document officiel de 1991 sur le Programme faisait état d'une discussion exhaustive sur l'alimentation et l'agriculture. Il recommandait notamment l'utilisation de signaux de prix et le renforcement des activités du marché privé pour favoriser la croissance agricole; le recours à des mesures d'incitation pour encourager les agriculteurs privés à produire des cultures commerciales d'exportation; l'assouplissement des restrictions sur les ventes de maïs; et la rationalisation de ce que nous appelions l'Office de commercialisation des céréales.

Toutefois, dans les années 80, il y a eu une croissance phénoménale des services d'appoint et des crédits aux exploitants de fermes collectives. Ces mesures ont été radicalement comprimées durant les années 90, années où il y a eu aussi une réduction substantielle des subventions aux dotations agricoles. Le système d'achat centralisé des récoltes qui existait au début des années 80 a été graduellement abandonné, et les agriculteurs ont dû trouver leur propre marché. Étant donné que les exploitants de fermes collectives ont un besoin immédiat d'argent, ceux-ci sont devenus de plus en plus dépendants à l'égard d'intermédiaires et ont été obligés de vendre leurs produits à des prix bas imposés par le marché, ce qui a, somme toute, réduit leurs revenus et leur pouvoir d'achat. Par ailleurs, la plupart des agriculteurs blancs à vocation commerciale sont passés progressivement de la production de maïs à des fins de consommation intérieure à des récoltes d'exportation, notamment l'horticulture.

Recognized as a largely self-sufficient food producing country, Zimbabwe now entered a period of food insecurity. Over the decade, the government also reduced its role as a grain reserve holder, and thus its options in ensuring food security are now limited. This shift is reflected in strategic grain reserves, declining from an average of 26 per cent of total production in the 1980s to 20 per cent in the 1990s.

Today, Zimbabwe's requirements amount to 2.5 million metric tonnes per year, but in recent years, maize production has declined from 2.6 million metric tonnes in 1996 to an estimated 1.5 million metric tonnes in 1999.

We are at the WTO where negotiations are taking place, particularly on agriculture. Zimbabwe is one of the few countries that has been self-sufficient in terms of food production, but because of the international trade rules that started with the IMF/World Bank and now with the WTO, we have become a nation that is dependent on imports.

Another factor is worrying us in Zimbabwe, and that is the GMOs. The country is receiving food aid because of its dependence. A crisis has been created and the food that we are receiving is genetically modified maize. I do not know where the conventional maize has gone. We can ask that question. Why has Zimbabwe accepted GM maize when conventional maize is available?

Why do some farmers plant GM maize? We know how difficult it is to maintain and sustain agriculture when it is based on GM seeds. They are high technology seeds that need a lot of irrigation and most farmers do not have the irrigation equipment. They require a lot of chemicals in terms of fertilizers.

Some of the seeds actually contain terminator genes. The farmers would need to purchase seed every season because the terminator seeds do not allow the seeds to germinate the next season. These are some of the challenges that we are facing as a country.

I am sure you will ask me about the land reform program in Zimbabwe, so I will make reference to it now. Land reform has been one instrument that has been used to empower the indigenous people to produce for domestic consumption — local production for domestic consumption. It is still going on but it had its own limitations. It had its own casualties, and I think in any revolution you will find casualties and inconsistencies. Some farmers were getting more land — two or three more farms; others were getting no land. This is one of the challenges that we are facing as a country.

Le Zimbabwe, jadis reconnu comme étant un pays largement autosuffisant en matière de production alimentaire, entre maintenant dans une période d'insécurité alimentaire. Tout au long de la décennie, le gouvernement a aussi limité son rôle de garant des réserves céréalières et, par conséquent, sa capacité à assurer la sécurité alimentaire s'est érodée. Ce revirement s'est répercuté sur les réserves céréalières stratégiques, lesquelles ont chuté, passant d'une moyenne de 26 p. 100 de la production totale dans les années 80 à 20 p. 100 dans les années 90.

Aujourd'hui, les besoins du Zimbabwe sont évalués à 2,5 millions de tonnes métriques par année, mais ces dernières années, la production de maïs a essuyé un déclin, passant de 2,6 millions de tonnes métriques en 1996 à quelques 1,5 millions de tonnes métriques en 1999.

Nous sommes partie prenante des négociations qui se déroulent actuellement à l'OMC, notamment sur l'agriculture. Le Zimbabwe est un des rares pays qui jouissait d'une autosuffisance en matière de production alimentaire, mais en raison des règles du commerce international qui ont commencé avec le FMI-Banque mondiale et maintenant l'OMC, nous sommes devenus une nation tributaire des importations.

Un autre facteur qui nous inquiète au Zimbabwe, c'est celui des OMG. En effet, notre pays reçoit de l'aide alimentaire à cause de sa dépendance. Une crise a été créée, et l'aide alimentaire qui nous parvient est sous forme de maïs génétiquement modifié. J'ignore où est passé le maïs normal. D'où la question : Pourquoi le Zimbabwe accepte-t-il du maïs génétiquement modifié alors qu'il existe du maïs normal?

Pourquoi certains agriculteurs cultivent-ils du maïs génétiquement modifié? Nous savons à quel point il est difficile d'assurer le maintien et la durabilité de l'agriculture quand elle est basée sur des semences génétiquement modifiées. Ces semences sont le résultat de procédés hautement technologiques et exigent beaucoup d'irrigation, alors que la plupart des agriculteurs n'ont pas l'équipement nécessaire. En outre, ces semences exigent l'utilisation d'énormément de produits chimiques sous forme de fertilisants.

En fait, certaines semences contiennent des gènes terminateurs. Les agriculteurs qui s'en servent sont donc obligés d'acheter des semences chaque saison, puisque les gènes terminateurs ne permettent pas aux semences de germer la saison suivante. Voilà donc quelques défis auxquels notre pays fait face.

Je suis sûr que vous m'interrogerez sur le programme de réforme agraire au Zimbabwe, et c'est pourquoi je vais en parler maintenant. En effet, la réforme agraire est un instrument qui a été utilisé pour donner aux peuples autochtones la capacité de produire à des fins de consommation intérieure — production locale à des fins de consommation intérieure. La réforme se poursuit, mais elle a ses propres limites. Elle a aussi créé ses propres victimes, et je pense que toute révolution laisse dans son sillage des victimes et des incohérences. Certains agriculteurs sont devenus propriétaires d'un plus grand nombre de terres, deux ou trois fermes de plus, alors que d'autres n'ont rien reçu. C'est un des défis auxquels notre pays fait face.

The expectation of our developed counterparts is to support the supply side constraints that we have as countries. We have problems in mobilizing resources to develop our agricultural sectors. It was developed to a certain level but now there is a need to develop it further so that we are able to produce for domestic consumption without distorting the markets.

[Translation]

Mr. Baba Dioum, General Coordinator, Conference of West and Central African Ministers of Agriculture, Senegal: Mr. Chairman, I would like to begin by greeting this august assembly and highlighting the importance of your subject which is to examine how the international community can contribute to development and security in Africa. I am pleased to see that the link is being made between development and security because, as you are well aware, the main source of instability is poverty and a lack of development.

We were invited to speak to you about agriculture. This subject is a very significant one because of the importance of the agricultural sector in the economies of the 20 countries I work for. You have often heard that 70 per cent of the population makes a living from the agricultural sector. Agriculture represents 60 per cent of our exports and more than 30 per cent of our gross domestic product. If the sector is healthy, then it is most likely that the economy of those countries concerned will also be. That requires an environment that will encourage the development of that sector.

Where shall I begin to describe the current situation to you? We have experienced crises that began in the early 1980s, as my colleague pointed out, with structural adjustments, that were nothing more than an attempt to regulate the national economy through fiscal balancing. That meant less spending and more cuts. The most vulnerable sectors were the social, education and agricultural sectors. Farm populations were the government's target of choice because they were less educated, less organized, and were part of the rural sector. Urban populations were, for their part, more likely to challenge certain decisions and measures. I am part of that group, as I was trained and worked as a civil servant. There was greater leeway in those sectors to make the adjustments that were required for achieving certain goals. We managed to achieve macroeconomic fiscal balances. However, as my colleague pointed out, it would be worthwhile examining the impact those policies had at a social level.

I would like to draw your attention to the context that African agriculture must now develop in. We were not major players in the beginning because it was the colonial era or the beginning of independence. At the Marrakech round, we were both present and absent; we were physically present but we were absent in that we did not react at all when the trade agreements were signed. We received food, aid and technical assistance in order to better

De leur côté, les pays développés s'attendent à ce que nos pays s'attaquent aux contraintes ayant trait à l'offre. Or, nous avons de la difficulté à mobiliser les ressources pour développer nos secteurs agricoles. Nous avons réussi à développer ce secteur jusqu'à un certain niveau, mais nous devons les développer davantage pour être en mesure de produire à des fins de consommation intérieure sans perturber les marchés.

[Français]

M. Baba Dioum, coordonnateur général, Conférence des ministres de l'Agriculture et de l'Afrique de l'Ouest et du Centre, Sénégal : Monsieur le président, j'aimerais tout d'abord saluer cette auguste assemblée et magnifier le choix de votre thème qui est d'examiner en quoi la communauté internationale peut contribuer au développement et à la sécurité en Afrique. Je me réjouis de ce lien que l'on établit entre le développement et la sécurité, car l'instabilité, vous l'aurez compris, provient essentiellement de la pauvreté et du manque de développement.

Nous avons été invités pour témoigner au sujet de l'agriculture. Le sujet est important de par la place qu'occupe le secteur agricole dans les économies des 20 pays pour lesquels je travaille. On vous l'a souvent dit, 70 p. 100 de la population vit du secteur agricole. L'agriculture représente 60 p. 100 des exportations et représente plus de 30 p. 100 du produit intérieur brut. Si ce secteur est en santé, il est fort probable que l'économie de l'ensemble des pays concernés le sera également. Cela suppose un environnement qui favorise le développement de ce secteur.

Ou devrais-je commencer pour vous exposer la situation actuelle? Nous avons vécu des crises qui ont commencé au début des années 80, comme mon collègue l'a dit, avec l'ajustement structurel, qui n'était rien d'autre qu'une tentative visant à réguler l'économie nationale à travers des équilibres budgétaires. Cela signifiait moins de dépenses et plus de coupures. Les secteurs les plus vulnérables furent au niveau social, de l'éducation et de l'agriculture. Les populations agricoles constituèrent des cibles de choix pour le gouvernement, étant moins formés, moins organisés et issus du secteur rural. Les populations des villes, pour leur part, étaient plus aptes à contester certaines décisions et certaines mesures. Je fais d'ailleurs partie de ce groupe, étant fonctionnaire de formation et de métier. Dans ces secteurs, on disposait d'une plus grande marge de manœuvre permettant les ajustements nécessaires qui donnèrent lieu à certains succès. Nous avons pu atteindre des équilibres budgétaires macro-économiques. Toutefois, comme mon collègue l'a indiqué, l'impact de ces politiques sur le plan social mérite d'être vérifié.

J'aimerais attirer votre attention sur le contexte dans lequel doit évoluer aujourd'hui l'agriculture africaine. Nous n'avons pas été de grands acteurs à l'origine, car nous étions sous l'ère coloniale ou au début des indépendances. Au cycle de Marrakech nous avons été à la fois présents et absents ; présents physiquement, mais absents pour n'avoir fléchi d'aucune manière lors des accords commerciaux qui furent signés. Nous

negotiate in the future. That is what happened in Marrakech in 1994.

Today, the Doha round at least holds the promise of development. That is what we should be focusing on in order to answer your questions. If Doha is to be a development round, then trade has to contribute by acquiring resources for our countries, technology and the capacity to manage our economies. Will Doha meet those needs? That is the question we should be asking during this dialogue and over the course of future negotiations.

Development is nothing more than investment and results. Investment assumes additional resources that are available within the current context of global trade.

This time, our countries must be actively involved in the Doha discussions. That involvement will take the shape of a position based on reflection and analysis, discussion, and step-by-step negotiations that will involve some concessions where necessary without compromising the core. If the negotiations result in further poverty and hardship for our populations, then we will have to stop and indicate that those negotiations no longer serve our interests.

Take as an example cotton in Cancun and other products that might have negative effects. Subsidies, restricted access to markets and fixed currency mean that today a market can be temporarily opened and then closed, for example, using the sanitary control system. What this means is that you are giving with one hand and taking away with the other.

I think that the complexity of the negotiations is the biggest constraint. The overlapping frameworks in which African countries are working today only adds to these problems. We are negotiating with international institutions within the framework of bilateral assistance, but only on certain conditions. All aid or financing programs are accepted under certain conditions. Those conditions are sometimes incompatible with trade. For example, financing may be offered in return for privileges for businesses or experts. That is no longer trade but rather a constraint on bilateral and multilateral negotiations.

It is also a constraint to say, "open up your markets for us to be able to finance you". That is where structural adjustments had to be made.

Well before Doha, we opened our markets and decreased our tariffs under structural adjustment policies. Maybe our tariffs will go down again within the WTO negotiations.

The second area of difficulty lies in the research and integration policy of our regional economies. In Africa, we are currently trying to create free trade zones. Countries will therefore try to harmonize their trade in order to create a viable economic zone which will allow trade between neighbours. But again, how do we

avons obtenu de l'aide alimentaire et de l'assistance technique afin de mieux négocier dans le futur. C'est ce qui s'est produit à Marrakech en 1994.

Aujourd'hui, le cycle de Doha nous promet au moins le développement. C'est le point sur lequel nous devrions nous arrêter afin de répondre à vos questions. Si Doha doit être un cycle de développement, le commerce doit y contribuer en trouvant des ressources pour nos pays, de la technologie et une capacité à gérer nos économies. Est-ce que Doha répondra à ces préoccupations? C'est la question que nous devons nous poser au cours de ce dialogue et au cours des négociations futures.

Le développement n'est rien d'autre qu'un investissement et des résultats. Un investissement suppose des ressources supplémentaires qui sont disponibles dans le commerce mondial selon le contexte actuel.

Nos pays doivent, cette fois-ci, participer de façon active aux discussions de Doha. Cette participation prendra la forme d'une position réfléchie et analysée, d'une discussion, d'une négociation pas à pas impliquant certaines concessions lorsque nécessaire sans toutefois céder sur l'essentiel. Lorsque nos populations tomberont davantage sous la pauvreté et la misère, nous devons nous arrêter et indiquer que les négociations ne servent plus nos intérêts.

On peut penser à l'exemple du coton à Cancun et à d'autres produits qui pourraient causer des effets négatifs. Les subventions, les contraintes liées à l'accès au marché et les espèces fixes font en sorte qu'aujourd'hui on peut ouvrir un marché temporairement et le fermer, par exemple, à l'aide du système de contrôle sanitaire. Par conséquent, on donne d'une main et on retire de l'autre.

La complexité des négociations constitue, à mon avis, la contrainte la plus importante. Le contexte superposé dans lequel se situe aujourd'hui les pays africains ajoute à cette difficulté. Nous négocions avec les institutions internationales et dans le cadre d'une aide bilatérale, mais sous certaines conditions. Tous les programmes d'aide ou de financement sont acceptés sous conditions. Ces conditions sont parfois incompatibles avec le commerce. On offre, par exemple, un financement en retour de privilèges aux entreprises ou aux experts. Il ne s'agit plus de commerce mais plutôt d'une contrainte aux négociations bilatérales et multilatérales.

C'est également une contrainte de dire, « ouvrez vos marchés pour nous permettre de vous financer ». Voilà où il a fallu apporter un ajustement structurel.

Bien avant Doha, nous avons ouvert nos marchés et baissé nos tarifs en vertu des politiques d'ajustement structurel. Nos tarifs baisseront peut-être de nouveau dans le cadre de l'OMC.

La deuxième difficulté est la politique de recherche et d'intégration de nos économies régionales. En Afrique, aujourd'hui, on essaie de créer des espaces de libre-échange. Les pays vont donc tenter d'harmoniser leurs échanges afin de définir un espace économique viable où se feront des échanges de

protect ourselves? How do we come up with common external tariffs that protect those products we want to trade in, for example, the grain that we use to feed our people?

Third, we are negotiating with Europe on economic zones that, today, are predefined. We are being asked to group ourselves in order to negotiate free trade zones with them. European assistance does exist in the shape of a development fund. This aid is quite significant because 50 per cent of our trade involves the European continent.

Should we be giving up what we already have for an uncertain alternative, that is, should we be negotiating with the Europeans first and figure out how we can adjust to the Doha round or should we be undertaking simultaneous negotiations under conditions that may be contradictory at times? That is what we are negotiating at the level of the European Union, the ACP, in terms of economic zones, and also the WTO and the constraints we face there. I think that overall, we have to end up not with sequential negotiations, but rather with the WTO measures being compatible with our desire to integrate regionally and our desire to have a regional market where our products will be successful.

That being said, Mr. Chairman, I do not believe in autarchy, in other words, in a region that is turned in on itself. I believe in international trade and in exchanges. I believe in fair trade, fair rules. I also believe in relationships of power. I know that there will always be the strong and the weak. In that context, how will the weak live side by side with the strong while preserving a minimum of their interests? That is the question that should be asked today.

Mr. Ndiogou Fall, President, Network of West African Producers and Peasants Organizations (ROPPA), Senegal: Mr. Chairman, I am the president of the Network of West African Producers and Peasants Organizations (ROPPA) that includes the national organizations of 10 countries in that region. It has been a long process for these producers to reach that level of organization, but it is evidence of the conscious effort they made to participate in defining policies, contributing to development, and so on.

Of course, this has been facilitated by the wave of democratization that is taking place in the area, but it is also due in part by the withdrawal of the State because when the State withdrew, the producers took responsibility for certain areas, certain services they needed and that the State had sometimes neglected prematurely, under pressure from institutions that have already been named; the IMF and the World Bank under their adjustment policies.

To speak more specifically to agriculture and to point to a certain number of examples, it is worth noting that the past 30 years of global and liberalized trade policies have led to very difficult situations in the West African agricultural world. Overall, these policies have had a negative impact. All the KMUD and the World Bank numbers show that we are

proximité. Mais, encore une fois, comment nous protéger? Comment arriver à des tarifs extérieurs communs qui nous protègent sur les produits que nous voulons échanger, notamment sur les céréales qui nous permettront de nourrir notre population?

Troisièmement, nous négocions avec l'Europe sur les espaces économiques qui, aujourd'hui, sont prédéfinis. On nous demande de nous regrouper pour pouvoir négocier des espaces de libre-échange avec eux. Il existe tout de même une aide européenne sous forme de fonds de développement. Cette aide est importante, car 50 p. 100 de nos échanges se font avec le continent européen.

Allons-nous lâcher la proie pour l'ombre, négocier avec les Européens d'abord pour voir en quoi nous pouvons nous ajuster avec le cycle Doha ou allons-nous négocier simultanément dans des conditions où, quelques fois, se retrouvent des contradictions? C'est ce que nous négocions au niveau de l'Union européenne, ACP à travers les espaces économiques et aussi avec les contraintes que nous avons au niveau de l'OMC. Globalement, je dis qu'il faut au moins arriver, non pas à des séquences de négociation, mais à ce que les mesures prises au niveau de l'OMC soient compatibles avec notre volonté d'intégration régionale, et notre volonté d'avoir un marché régional dans lequel nos productions pourront effectivement trouver prise.

Ceci dit, monsieur le président, je ne crois pas à l'autarcie, c'est-à-dire en un espace qui se dit vivre replié sur lui-même. Je crois au commerce international et aux échanges. Je crois à un commerce juste, des règles justes. Je crois aussi aux rapports de force. Je sais qu'il y aura toujours des forts et des faibles. Dans un tel contexte, comment les faibles vont-ils cohabiter avec les forts dans un souci de préserver le minimum de leur intérêt? Voilà la question qui mérite d'être posée aujourd'hui.

M. Ndiogou Fall, président, Réseau des organisations paysannes et de producteurs de l'Afrique de l'Ouest (ROPPA), Sénégal : Monsieur le président, je suis président du Réseau des organisations paysannes et des producteurs de l'Afrique de l'Ouest (ROPPA) qui regroupe les organisations nationales de 10 pays de cette région. Arrivé à un tel niveau de structuration des producteurs a été un processus long, mais qui témoigne des efforts consentis par les producteurs à participer à la définition des politiques, apporter leur contribution au développement, et cetera.

Cela a été facilité, bien entendu, par l'élan de démocratisation au niveau de la région, mais aussi, en partie, par le désengagement de l'État parce que lorsque celui-ci s'est désengagé, les producteurs se sont engagés pour occuper un certain nombre d'espaces, assumer un certain nombre de services dont ils ont besoin et que l'État a délaissés parfois de manière très prématurée, sous la pression de certaines institutions qui ont déjà été nommées; le FMI et la Banque mondiale dans le cadre des politiques d'ajustement.

Pour parler plus précisément de l'agriculture et donner un certain nombre de témoignages, on peut retenir que ces 30 dernières années de politique commerciale libéralisée et de mondialisation ont conduit à des situations très difficiles dans le monde agricole ouest africain. L'impact de ces politiques, de manière générale, a été négatif. Tous les chiffres du KMUD et de

regressing. Our share of international trade has gone from 6 per cent to less than 1 per cent. Poverty, as we all know, has increased in the African regions and consequence of this has been an increase in out-migration and immigration. The rural sector, which up until now has employed 70 per cent of the population, the agricultural sector, which is an important economic lever, is going through a profound crisis. This crisis is affecting all sectors. I would like to give you two or three examples that you have most certainly heard about.

The first example is the West African poultry sector which, since being opened up to international competition, has almost disappeared in most countries. In Cameroon, between 2002 and 2005, that is in three years, 110 000 jobs have been lost. These are jobs in the poultry sector. Why? Because subsidized poultry products from Europe, America, and perhaps Canada, are being sold on our markets at very low prices.

Most of the time, these are cuts that have no market value and that no one can compete with. At the same time, this poultry sector crisis has led to job losses in the urban sector. All those people who were involved in small-scale production of feeding materials — such as drinking troughs, among others — have lost their jobs. The hatchery industry is now working at less than a third capacity. In the agricultural sector, corn production was absorbed mainly by the poultry sector and it is now disappearing because we have no buyers.

In terms of rice production, everyone knows that West Africa has an extremely important ability to ensure, in very little time, its self-sufficiency in rice. Today, most countries export more than half their needs in rice when we can produce rice on our own continent and ensure supply for consumers in the broader region. Why? Because once again, under pressure from the IMF and the World Bank, taxes were brought right down, which led to a massive influx of rice products from Asia and the United States.

This has led to problems because many governments agreed to building dams that need to be paid for, because this was a debt that was incurred for the purposes of land use. Today, it is the poor taxpayers who are suffering because they are being prevented from developing in order to pay that debt simply because the infrastructures that were built are no longer being used. The Niger band has more than one million hectares of land that can be developed. Only 10 per cent of this land has been developed.

The region of the Senegal River has more than 300,000 hectares that could be developed for use and only 10 per cent of that land has been developed. We are also all aware of the cotton situation. That was in fact a sector where all development partners thought Africa had a comparative advantage. International institutions pushed our countries strenuously to become involved in that industry in order to show that one can focus on a sector one has a comparative

la Banque mondiale montrent que nous sommes en régression. Notre part par rapport au commerce international est passée de 6 p. 100 à moins de 1 p. 100. La pauvreté, nous le savons tous, a augmenté dans les régions africaines et en corollaire, l'augmentation de l'exode et de l'immigration. Ce monde rural qui emploie jusqu'ici 70 p. 100 de la population, cette agriculture qui constitue un levier important, traverse une crise profonde. Cette crise affecte l'ensemble des secteurs. Je voudrais tout simplement donner pour exemple deux ou trois filières, dont vous avez certainement entendu parler.

La première, c'est la filière volaille ouest africaine qui, ouverte à la concurrence internationale, est presque en voie de disparition dans l'ensemble des pays. Au Cameroun, en l'espace de trois ans, entre 2002 et 2005, c'est 110 000 emplois qui ont été perdus. Des emplois directs dans le secteur de l'élevage de poules. Pourquoi? Parce que les produits de volailles subventionnés d'Europe, d'Amérique et peut-être du Canada arrivent à des prix très bas sur nos marchés.

La plupart du temps, ce sont des découpes qui n'ont aucune valeur marchande et que nul ne peut concurrencer. Cette crise du secteur de la volaille a entraîné, en même temps, une perte d'emplois au niveau du secteur urbain. Tous ceux qui s'occupaient de la fabrication artisanale de petits matériels d'alimentation — abreuvoirs et autres — ont perdu leur emploi. L'industrie naissante fonctionne aujourd'hui à moins d'un tiers de sa capacité. Dans le secteur agricole, la production de maïs qui était absorbé en grande partie par l'élevage de volailles est en train de disparaître parce que nous ne trouvons pas d'acheteurs.

Sur le plan du riz, tout le monde reconnaît que l'Afrique de l'ouest dispose d'un potentiel extrêmement important pour assurer, en très peu de temps, son autosuffisance en riz. Aujourd'hui, l'ensemble des pays exporte plus de la moitié de leurs besoins en riz, alors qu'on peut produire du riz au niveau de notre propre continent et assurer l'approvisionnement des consommateurs de la région. Pourquoi? Parce qu'ici, également, sous pression du FMI et de la Banque mondiale, les taxes ont été ramenées au niveau plancher, favorisant l'entrée massive de produits de riz venant d'Asie et des États-Unis.

Cela cause des problèmes car, pour un nombre important de gouvernements, des efforts énormes ont été consentis pour mettre en place des barrages qu'il faut payer parce qu'il s'agit d'une dette pour aménager des terres. Aujourd'hui, on tire encore sur le contribuable pauvre qu'on empêche de se développer pour payer cette dette tout simplement parce que les infrastructures que cela a permis de mettre en place ne sont plus utilisées. La boucle du Niger dispose de plus d'un million d'hectares de terres aménageables. Ces terres ne sont pas aménagées à 10 p. 100.

Le fleuve du Sénégal dispose de plus de 300 000 hectares aménageables et moins de 10 p. 100 de ces terres sont aménagées. Nous connaissons tous aussi la situation du coton. C'est une filière, effectivement, dans laquelle l'ensemble des partenaires en développement avait considéré que l'Afrique avait un avantage comparatif. Les institutions internationales ont poussé à fond nos pays à s'engager dans cette filière pour justifier qu'on peut se limiter à une filière où on a un avantage comparatif et développer

advantage in, and use it to develop one's economy. Today, the results show that this is not possible, mainly because this is a sector we have no control over.

At the time when Africa was producing the best cotton at the lowest prices in the world, American and European subsidies knocked back West African cotton production. Tens of millions of small farmers fell back under the poverty line. It is not because they did not know how to produce. No. It is because somewhere, the major powers subsidized their production and made us open up our markets, with those results. If these trends continue, it is certain that Africa will not achieve this millennium's goals, goals that international cooperation has mobilized around. Worse though, we may end up with a more serious situation. If the trend continues, we will not achieve this millennium's goals because we will be regressing. It is not the Africans' fault. It is the result of a system and this system is the international trade system.

When Europe puts a 163-euro tax on every tonne of wheat that enters their territory, and when the IMF prohibits most African countries from imposing more than a 50 per cent tax per tonne of wheat entering on their market, it is not fair. These are the kinds of situations we are facing on a daily basis.

Now, within the EPA negotiations framework, Europe is asking us to liberalize trade by 80 per cent. However, we know what the differences are between the European and African agricultural sectors. That kind of agreement would kill African agriculture and significantly increase poverty and conflicts in Africa.

We believe that the current trade rules, as they stand, are not compatible with development in Africa. Therefore those rules have to be reformed. What we want is for those rules to be reformed and that the reforms made under the adjustment policies framework, that was nothing more than forced liberalization, also be reformed. Without this, we feel that there is no consistency to international assistance. The international community has worked hard, but the impact of its work has been reduced by an efficient trade system. The impact of this assistance has been reduced by the IMF's and the World Bank's constraints. I do not think that that assistance to us should be continued on the one hand, when, on the other hand, others are doing all they can to prevent us from developing. There has to be greater consistency within the aid system and within international policies. Otherwise this aid is useless.

Many Africans think this aid is only a constraint meant to keep them in a situation of poverty forever. That poses a credibility problem for international institutions.

Within the context of these reforms, we feel that it is essential and necessary to ensure that national policies are consistent with each national context. What is good for the United States is not

son économie. Aujourd'hui, les résultats démontrent que ce n'est pas possible. D'abord, parce que c'est une filière où l'on n'a aucune maîtrise.

Au moment où l'Afrique a produit, au coût le plus bas au monde, et disposé du coton de meilleure qualité, les subventions américaines et européennes sont venues limer la production cotonnière ouest africaine. Ce sont des dizaines de millions de petits producteurs qui sont retombés sous du seuil de la pauvreté. Pourtant, ce n'est pas parce qu'ils ne savent pas produire. Non. C'est que, quelque part, de grandes puissances ont subventionné leur production et nous ont imposé d'ouvrir nos marchés pour arriver à ces résultats. Si de telles tendances se maintiennent, il est certain que l'Afrique n'atteindra pas les objectifs du millénaire, objectifs autour desquels l'ensemble de la coopération internationale s'est mobilisé. Mais pire, on peut, en termes, se retrouver dans une situation encore plus grave. Avec cette tendance, nous n'atteindrons pas les objectifs du millénaire parce que nous reculons. Ce n'est pas la faute des Africains. C'est le résultat d'un système et c'est le système commercial international.

Lorsque l'Europe taxe, 163 euros pour chaque tonne de blé qui entre sur son territoire, le FMI interdit à la plupart des pays africains de taxer à plus de 50 p. 100 la tonne de blé qui entre sur son marché. Ce n'est pas juste. Voilà des situations auxquelles nous sommes confrontés tous les jours.

Aujourd'hui, dans le cadre des négociations des APE, l'Europe nous demande de libéraliser les échanges à 80 p. 100. Pourtant, on sait quelles sont les différences existant entre les agricultures européennes et les agricultures africaines. Un tel accord signifie tuer l'agriculture africaine et majorer très sensiblement la pauvreté et les conflits en Afrique.

Nous croyons que les règles commerciales, telles qu'elles fonctionnent aujourd'hui, ne sont pas compatibles avec un développement au niveau de l'Afrique. Par conséquent, nous avons besoin de réformer ces règles. Ce que nous attendons, c'est que ces règles soient réformées et que les réformes, dans le cadre des politiques d'ajustement, qui ne sont rien d'autre qu'une libéralisation forcée, soient aussi réformées. Sans quoi, nous ne considérons effectivement pas qu'il y ait cohérence au niveau de l'aide internationale. La communauté internationale a consenti beaucoup d'efforts, mais son impact a été réduit par un système commercial inefficace. L'impact de cette aide a été réduit par les contraintes du FMI et de la Banque mondiale. Je ne pense pas que l'on doive continuer à donner de l'aide quelque part, lorsque, de l'autre côté, d'autres font tout pour que nous ne nous développiions pas. Il faut assurer une plus grande cohérence dans le système d'aide et les politiques internationales, sans quoi les aides n'ont aucune utilité.

Plusieurs Africains pensent que cette aide ne constitue qu'une contrainte pour les maintenir dans une éternelle situation de pauvreté. Cela pose un problème de crédibilité par rapport aux institutions internationales.

Dans le domaine de ces réformes, nous pensons que ce qui est indispensable et nécessaire est de faire en sorte que les politiques nationales puissent épouser chaque contexte national. Ce qui est

necessarily good for Senegal; what works in Canada will not necessarily work in Guinea. The context is not the same, the possibilities are not the same, the conditions are not the same. We cannot harmonize everything globally.

As long as steps are not taken to allow each group of country to define the most appropriate policy for its environment and its population's needs, then the problems of poverty and conflicts that were raised will remain.

We therefore believe that a far-reaching reform of the WTO is essential. It is for this reason that we have come to Canada to speak about the supply management system. Why? Because in most instances, the instruments which poor countries have to bolster their agriculture sectors and facilitate development are prohibited by the WTO. We do not have the same means available to us as developed countries. If a country has billions of dollars available for subsidies, the said subsidies are deemed legal; however, if a country is not rich, any other instrument which it seeks encourages sanctions.

It is because of this situation that we are, indeed, facing difficulties today. Our priority is to focus on improving the context in which we have to work. It is the context which is problematic because producers are no longer even able to sell their produce on their domestic market, never mind the international market.

Mr. Chairman, I would be happy to take questions from the senators.

The Chairman: Thank you very much; this is a very interesting subject. The committee has a certain awareness of these problems. I am going to give the floor to senator Prud'homme.

Senator Prud'homme: Mr. Fall, I am overwhelmed by the ease with which you elucidate problems which, at the first sight, seem so complex. One good thing to come out of your visit is that this committee is being televised across Canada. Your overview of the situation was so clear that I am sure it will pique the interest of university students who are used to conceptual thinking. What you said shows that you have both feet firmly planted in reality.

I have always been interested in the Middle-East and Africa. I have dedicated 40 years of my life to the Middle East. I have learned a great deal since this committee chose to study Africa. Africa could have said either to be loved too little, or to be loved too much. Often, Africa is the forgotten continent. You have highlighted the contradictions of systems under which what is giving by the left hand is taking back by the right, a situation which is actually nonsensical.

When we proclaim that we are going to forgive the African debt, it looks to be an extremely generous gesture; however, it is futile if what is given is taken back by the other hand. Forgiving the debt will not prove to be a miracle solution unless it is accompanied by other reforms. Seemingly, elected representatives are satisfied.

bon aux États-Unis ne l'est pas nécessairement pour le Sénégal; ce qui peut marcher au Canada peut ne pas marcher en Guinée. Nous ne sommes pas dans le même contexte, nous n'avons pas les mêmes possibilités, nous n'avons pas les mêmes conditions. Nous ne pouvons pas tout harmoniser au niveau mondial.

Tant que des dispositions ne seront pas prises pour permettre à chaque groupe de pays de définir la politique la plus appropriée par rapport à son environnement et aux besoins de sa population, on ne règlera pas le problème de la pauvreté et des conflits dont on a parlé.

Nous croyons que de ce point de vue, une réforme profonde de l'OMC est indispensable et nécessaire. C'est ce qui nous a amenés au Canada afin de parler du système de contrôle de l'offre. Pourquoi? Parce que la plupart du temps, les instruments que les pays pauvres peuvent utiliser afin d'encadrer leur agriculture et les développer sont interdits par l'OMC. Nous n'avons pas les mêmes moyens que les pays développés. Si on a des milliards pour subventionner, c'est légal. Si on ne les a pas, tout autre instrument doit être récriminé.

Voilà la situation qui fait qu'aujourd'hui, effectivement, nous avons des difficultés. Notre priorité est de se pencher sur l'amélioration du contexte dans lequel nous travaillons. C'est ce contexte qui nous pose problème parce que les producteurs ne parviennent même plus à vendre leurs productions sur leur propre marché, à plus forte raison sur le marché mondial.

Monsieur le président, je suis prêt à répondre aux questions des sénateurs.

Le président : Merci beaucoup, le sujet est très intéressant. Le comité est un peu au courant de ces problèmes. Je donne la parole au sénateur Prud'homme.

Le sénateur Prud'homme : Monsieur Fall, je suis stupéfait de votre facilité à nous exprimer des problèmes qui semblent, à première vue, si complexes. Un des bénéfices que vous pouvez tirer de votre visite est que ce comité est télévisé à travers tout le Canada. Votre résumé de la situation est tellement clair que je suis certain qu'il intéressera les étudiants universitaires qui sont habitués à de grands concepts. Vous êtes dans la réalité absolue.

Je m'intéresse depuis toujours au Moyen-Orient et à l'Afrique. J'ai consacré 40 ans de ma vie au Moyen-Orient. J'apprends énormément depuis que ce comité a choisi l'Afrique. Je pense qu'on pourrait surnommer l'Afrique la « mal aimée » ou la « trop aimée ». Souvent, c'est la grande oubliée. Vous nous avez montré les contradictions des systèmes qui donnent de la main gauche et qui reprennent de la main droite, ce qui est absolument un non-sens.

Lorsque l'on dit : « Nous allons effacer la dette de l'Afrique », cela semble un geste d'une grande générosité. Ce geste est inutile si c'est pour reprendre de l'autre main. Ce ne sera pas un remède miracle si on n'attache pas à cela d'autres politiques de réforme. En apparence, nos élus semblent satisfaits.

Senator Corbin: I would like to begin by thanking the witnesses for their presentations. I would like to know whether, in your country, you have benefited from Canada Aid programs, be the governmental, charitable or private sector programs. Would you be able to comment on this issue?

Mr. Fall: We have benefited from Canadian aid on several occasions. My own organization, the ROPPA, received aid from CIDA for a capacity building program, a program which help us to understand a great deal in terms of the workings of the international trade system.

In addition, it was granted to some countries for infrastructure development, and specific aid has also been provided to the agricultural sector.

In my country, Senegal, aid has primarily been centered on horticulture in a food and vegetable producing region. In light of the constraints which we mentioned, I feel that, in terms of aid, the producers themselves should be more involved in defining the programs offered.

Donors are very often well intentioned. However, even if you provide significant resources, you can slightly miss the mark simply by not having adequately consulted with the recipient country as to where the focus should be. Let us take, for example, the programs which were introduced as part of anti-poverty strategies. The international community in its entirety is committed to supporting these programs, however, the way in which these programs were designed means that they do everything but fight poverty.

To fight poverty, you have to focus on those sectors of the economy in which poor people work. In many East African countries the programs focus on highway infrastructure; on the plus side, that allows producers to get their products on the market; however, he who produces nothing, has nothing to put on the market. In most instances, the infrastructure is designed to link tourist centres to the capital city. Yet, those living in poverty are in no way involved with tourism. Most of the time, other programs which really would help producers to increase their production levels and which would offer added value are missing, simply because there is scant producer involvement when it comes to defining projects and programs.

Here too, I should point out that the primary reason for this is that there is little understanding of which mechanisms actually result in real participation. Everybody is in favour of stakeholder participation, but in most cases there are no mechanisms to facilitate it, and when it comes to identifying projects and programs, there are no participation mechanisms at all. The majority of cooperation organizations act hastily. They consult two or three people, and feel that gives them an idea as to how to solve the problems of the poor folk in Senegal; in no time at all, a project is up and running.

I believe that consideration must be given to the beneficiary's thought process, it is something which is necessary, and something which takes time.

Le sénateur Corbin : Je voudrais commencer par remercier les témoins pour leurs présentations. J'aimerais savoir si vous êtes familiers avec les Programmes d'aide canadiens chez vous, que ce soit des Programmes gouvernementaux ou du secteur bénévole ou privé. Avez-vous des commentaires à ce sujet?

M. Fall : Nous avons bénéficié plusieurs fois de l'aide canadienne. Mon organisation, le ROPPA, a bénéficié de l'aide de l'ACDI pour un Programme de renforcement de capacités. Cela nous a permis de comprendre beaucoup de choses dans le fonctionnement du système commercial international.

Nous voyons également les infrastructures qui sont réalisées dans certains de nos pays ainsi que l'appui au secteur agricole à proprement parler.

Dans mon pays, le Sénégal, c'est essentiellement autour de l'horticulture, dans une région productrice de fruits et légumes. Mon appréciation par rapport à cette aide, compte tenu des contraintes que nous avons évoquées, c'est qu'effectivement, sur le plan du producteur en tant que tel, une plus grande implication dans la définition des programmes est nécessaire.

Très souvent, les intentions sont bonnes. On peut consacrer beaucoup de moyens mais on passe juste à côté de l'essentiel, tout simplement parce qu'on n'a pas suffisamment interrogé le bénéficiaire pour savoir sur quoi il faut mettre l'accent. Par exemple, si on prend les programmes qui s'inscrivent dans le cadre des stratégies de lutte contre la pauvreté, l'ensemble de la communauté internationale s'est engagé à soutenir ces programmes, mais la façon dont ces programmes sont conçus fait que l'on fait tout sauf de la lutte contre la pauvreté.

Lutter contre la pauvreté suppose qu'on s'attaque aux secteurs où les pauvres sont actifs. Dans beaucoup de pays, en Afrique de l'est, les programmes sont orientés vers des infrastructures routières; c'est très bon parce que cela permet la mise en marché, mais celui qui ne produit pas ne mettra rien sur le marché. La plupart du temps, ces infrastructures sont destinées à relier les centres touristiques à la capitale. Le petit pauvre n'a rien à voir avec le tourisme. Les autres aspects qui permettent véritablement aux producteurs d'augmenter leur production, d'augmenter leur plus-value, font la plupart du temps défaut, tout simplement, parce que la participation à la définition des projets et des programmes est faible.

Ici aussi, il faut dire que la cause principale est qu'on comprend très mal quels sont les mécanismes qui permettent d'assurer une véritable participation. Tout le monde est favorable à la participation, les mécanismes qui la favorisent n'existent, la plupart du temps, nulle part au niveau de la manière d'identifier les projets et les programmes. La plupart des coopérations fonctionnent avec rapidité. Il faut consulter deux ou trois personnes et ensuite on a une idée de ce qui peut régler le problème du pauvre Sénégalais; et très rapidement on met en place un projet.

Je crois qu'il faut prendre en compte le rythme de réflexion et d'avancement de la personne concernée; c'est nécessaire et cela coûte du temps.

Mr. Dioum: In my professional life, I have frequented, and on several occasions, even negotiated with Canadian cooperation organizations. What I remember is that, unlike others, Canadians accept that they have an inadequate, indeed erroneous, understanding of Africa, something which results in them undertaking more effective consultations with governments and recipients. At least that is something.

I believe that Canada is leading the way in placing women at the heart of development programs. That is something which I have experienced; an adjustment whereby you have taken women's issues into consideration, or to put it more bluntly, placed women firmly on the radar screen of development programs.

What I am currently witnessing through cooperation programs with CIDA and other organizations, is that Canada places the emphasis on human resources, capacity building and training. To my mind, these are sound choices. Somebody remarked earlier that ill-thought-out policies are so because they are often drafted by public servants, and I should point out that I myself am a public servant.

Today's policies need to be based on cooperation. As far as I understand, Canada is committed to such an approach, but cooperation requires not only that all stakeholders sit down together, but that they have the necessary skills to be able to dialogue at the same level. This is something which was said earlier: the state has withdrawn, rural farmers are not adequately prepared to participate in this dialogue, and should, therefore, be provided with support. This is an approach which we commend. It is not only the skills of producers that have to be developed, but also those of the public servants who have to dialogue with them and who are not used to doing so. Real attitude changes are required for people to accept the idea that peasant farmers can hold reasoned opinions other than those based on union demands. I believe that we are making headway on this front, and that is perhaps the progress for which I am the most grateful.

A while ago, I came here, at my own expense, to see what you were doing in terms of supply management. I think that it offers a fairly interesting alternative for African countries. I was also interested in finding out how agricultural risk can be funded at grassroots level. This is an area which I believe to be very important; it is new to me, but something which I would like to see integrated into aid mechanisms and policy support.

[English]

Mr. Machemedze: I have two programs that I am aware of that are funded by Canada. The first is in Zimbabwe and that is funded through the Canadian International Development Agency. It is a gender-based program supporting the district councils of Zimbabwe in their efforts to mainstream gender activities in their programs. I am sure you agree with me that many programs, if left to gender, are outside. CIDA has been funding this activity.

M. Dioum : Dans mon expérience professionnelle, j'ai côtoyé et même négocié plusieurs fois avec la coopération canadienne. Ce que je retiens, c'est peut-être d'accepter, contrairement à d'autres, leurs connaissances insuffisantes, sinon leur méconnaissance de l'Afrique et cela permet de mieux consulter les gouvernements et les bénéficiaires. Cela, au moins est un avantage.

Je crois que vous êtes précurseurs dans la mise en avant du thème de la femme au centre des préoccupations des programmes de développement. Cela a été un événement que j'ai vécu à travers un contexte d'ajustement dans lequel vous avez pu imposer, pour ne pas dire prendre en compte, la femme dans les programmes de développement.

Ce que je vis présentement, à travers des coopérations avec l'ACDI ou d'autres, c'est que vous mettez l'accent sur les ressources humaines, le renforcement des capacités et la formation. Cela m'apparaît être des bons choix en ce qui nous concerne. Quelqu'un l'a dit tout à l'heure, les politiques mal conçues viennent du fait que ce sont souvent des fonctionnaires qui les formulaient — dont moi-même d'ailleurs.

Aujourd'hui, les politiques doivent être concertées - je pense que vous êtes engagés dans cette voie — mais une concertation suppose un vrai cadre où se réunissent les acteurs, mais aussi des compétences pour être capables de mener le dialogue au même niveau. Tout à l'heure on l'a entendu, l'État s'est désengagé, le secteur productif en milieu rural n'était pas suffisamment préparé et ne pouvait pas mener ce dialogue, donc il faut le renforcer. Cela est également une démarche que nous saluons. Il faut non seulement renforcer les capacités des producteurs mais aussi celles des fonctionnaires qui dialoguent avec eux et qui n'avaient pas l'habitude de le faire. Il faut beaucoup de reconversion de mentalités pour accepter l'idée que le paysan peut avoir un point de vue argumenté et pas seulement un point de vue syndical de revendication. Et je pense que sur ce point nous faisons des progrès, et c'est peut-être ce que j'apprécie le plus.

Moi-même, j'ai eu, il y a quelque temps, à venir ici, à mes propres frais, pour regarder ce que vous faisiez dans le domaine de la gestion de l'offre. J'ai trouvé que c'était une alternative relativement intéressante pour nos pays. Je voulais aussi voir comment, à partir de la base, on peut financer même le risque agricole. Cela m'est apparu très important et c'était un champ neuf pour moi, mais c'est un champ que j'aimerais voir développer dans les mécanismes d'aide et de soutien à nos politiques.

[Traduction]

M. Machemedze : Je suis au courant de deux programmes qui sont financés par le Canada. Le premier est au Zimbabwe, et il est financé par l'Agence canadienne du développement international. C'est un programme de promotion de l'égalité entre les sexes qui vise à appuyer les conseils de district du Zimbabwe dans leurs efforts pour intégrer les femmes dans leur programme. Je suis sûr que vous conviendrez avec moi que bon nombre de programmes, s'ils étaient laissés aux seuls soins des hommes, seraient exclusifs. L'ACDI finance donc cette activité.

Also, the Federation of Canadian Municipalities is funding a project on governance issues in the rural district councils, issues such as the fair accounting of resources.

I have heard about a program about which I do not have many concrete details. I would ask the committee to investigate it to see whether the funds that Canada is providing to Africa are really meant for development, or if they fund the same kind of programs in Canada. I have heard about the biotech program in Central and Eastern Africa, where Canada is pouring in \$30 million. This is a biotechnology-related program. It is basically an issue of GMOs. The structures in place in Central and Eastern Africa are not yet functional to utilize these funds, but it is something that you need to investigate further, whether these funds will actually help the productive sectors of Africa or if they will just help to exacerbate poverty and hunger in funding programs that will cause, for example, countries to adopt technologies that are not suitable for the local needs. I would ask the Senate to investigate that program further.

[Translation]

Senator Losier-Cool: I have great admiration for Africa. I am a member of the Commission de la coopération et du développement des parlementaires de la Francophonie. I was involved in organizing the last summit on development.

Recently, I read an article in *L'intelligent*, a magazine published by Jeune Afrique, about the person responsible for Africa at a UNDP level. He was asked what should be done to facilitate development in Africa. He answered that the first priority should be to develop the agricultural sector, as well as the textile and IT sectors.

In answer to the same question, you spoke of the supply management system, and the importance of greater consistency and coordination. What is preventing the African agriculture sector from being developed? Asia, for example, has made progress because the agricultural sector has been developed.

I will come back to the issue of NEPAD and francophone countries at the WTO later. If I refer to your publications, I believe you are the agricultural expert, Mr. Dioum.

Mr. Dioum: The reason agriculture never developed is a long story. I am not blaming colonialism; all is fair in love and war. Our agricultural economies were basically extraverted, that is, turned towards the outside. Each territory was given a role which depended on a central power. Senegal grew peanuts which were exported to the factories of Bordeaux and Marseilles, among others, in order to produce peanut oil. The Ivory Coast grew coffee and cocoa. Guinea grew bananas and Cameroon grew pineapples. In this manner, each country was assigned a role.

De plus, la Fédération canadienne des municipalités finance un projet ayant trait à des questions de gouvernance dans les conseils de district ruraux, des questions telles les saines pratiques de comptabilité des ressources.

J'ai entendu parler d'un programme sur lequel je n'ai toutefois pas de nombreux détails concrets. J'inviterai donc le comité à enquêter là-dessus pour voir si le fonds que le Canada fournit à l'Afrique est vraiment utilisé à des fins de développement ou si on est en train de financer le même genre de programmes au Canada. J'ai entendu parler du programme de biotechnologie en Afrique centrale et en Afrique orientale, programme où le Canada injecte 30 millions de dollars. Il s'agit d'un programme de biotechnologie. Il s'agit essentiellement d'OGM. Les structures en place en Afrique centrale et en Afrique orientale ne sont pas encore fonctionnelles au point de permettre l'utilisation de ces fonds, mais c'est une question sur laquelle vous pourriez faire enquête, histoire de savoir si ces fonds aideront effectivement les secteurs productifs en Afrique ou s'ils ne feront qu'exacerber la pauvreté et la famine dans les pays bénéficiaires de financement qui adopteront ces technologies qui ne conviennent pas à leurs besoins locaux. J'inviterai le Sénat à enquêter davantage sur ce programme.

[Français]

Le sénateur Losier-Cool : Je suis une grande admiratrice de l'Afrique. Je suis membre de la Commission de la coopération et du développement des parlementaires de la Francophonie. J'ai travaillé sur l'élaboration du dernier sommet sur le développement.

Tout récemment, je lisais dans *L'intelligent*, une publication du Jeune Afrique, un article concernant le responsable de l'Afrique au niveau du PNUD. On lui a demandé qu'est-ce qu'il fallait faire pour le développement de l'Afrique? Il a répondu qu'on devait développer l'agriculture en premier lieu, le textile et l'informatique.

En réponse à cette question, vous avez mentionné le système de contrôle de l'offre et une plus grande cohérence. Qu'est-ce qui a empêché le développement de l'Agriculture en l'Afrique? Prenons l'exemple de l'Asie qui s'en sort parce qu'on y a développé l'agriculture.

Je reviendrai plus tard sur la question du NEPAD et des pays francophones à l'OMC. Si je me fie à vos publications, je pense que vous êtes l'expert en agriculture, monsieur Dioum.

M. Dioum : C'est une longue histoire pour dire pourquoi l'agriculture ne s'est pas développée. Je n'incrimine pas le colonialisme, c'était de bonne guerre. Nos économies agricoles étaient fondamentalement extraverties, c'est-à-dire produites pour l'extérieur. Chaque territoire était assigné d'un rôle dépendant d'un pouvoir central. Le Sénégal cultivait l'arachide pour, entre autres, les usines de Bordeaux et de Marseille, afin de produire l'huile d'arachide. La Côte d'Ivoire cultivait le café et le cacao. La Guinée cultivait la banane et l'ananas était cultivé par le Cameroun. C'est de cette façon qu'on nous assignait des rôles.

Farms in Senegal knew how to grow peanuts because they were given that role and all the other segments in the system were given to others. Some people were in charge of producing, others of processing, of marketing and of transporting.

The Senegalese, in particular, ate rice, as well as the populations of other western African countries, but we did not produce rice. The reason why this was so was due to the crisis of the piastre in Indochina. When France wanted to repatriate the French fortunes which were in Indochina, it devised a sort of triangular trade, which consisted of buying rice and transporting it to Senegal. The piastre was then converted into the French franc. It was a way of encouraging people to invest in that colony.

We know the date and the content of the first shipment of the first boat which transported rice to Senegal. A buying partner was developed. Overnight, the Senegalese began to eat a product which was not produced in their country. Eating habits changed because of the foods which were imported. You sold peanuts to buy rice imported from Indochina from the trading partner next door. This type of market system created limits which became one of the major obstacles to agricultural development in our countries.

I agree, in my publications and in my thoughts, with those who say that the market determines production. If you do not sell, you cannot produce. You will produce just enough to feed yourself.

Did we create a market for this? I do not think so. Today, we are at a crossroads because if we want our agricultural sector to develop, we will need a true captive market which stimulates production and which will put money into the pockets of citizens so they can buy the technology which will enable them to produce more and more efficiently as compared to market standards. That is what happened in Asia. India's first goal was to meet the needs of its own market, which then enabled it to go beyond that stage today.

The Chairman: That is very interesting.

[English]

Mr. Machemedze: The policies that we have in Africa at the national level were actually meant to develop the agricultural sector. Zimbabwe had some very good policies to develop the agricultural sector. Indeed, the sector developed to such a level that it was actually one of the best in Africa, but today you can speak of the negative. It is actually now one of the worst. The question is why? It is the same question that was asked previously.

I can respond first by posing two questions: In the context of the new liberal paradigm, why is it that when we were doing everything wrong, which is what the IMF and World Bank said, everything was right? Why is it now when we are doing everything right, everything is wrong?

L'agriculteur sénégalais savait cultiver l'arachide parce qu'on lui avait assigné ce rôle et tous les autres segments de la filière étaient occupés par d'autres. Certains étaient chargés de produire, d'autres de transformer, de commercialiser et de transporter.

Le Sénégal, en particulier, était un consommateur de riz de même que les autres pays de l'Afrique de l'ouest, mais nous n'en produisions pas. L'origine de ce mécanisme provient de la crise de la piastre en Indochine. Lorsque la France a voulu rapatrier les fortunes françaises en Indochine, il a fallu imaginer un commerce triangulaire, soit acheter du riz, le transporter au Sénégal. On change la piastre en franc français. On vous encourage donc à investir dans cette colonie.

Nous connaissons la date et le contenu de la cargaison du premier bateau qui a transporté du riz au Sénégal. On a développé la consommation. Du coup, vous commencez à consommer un produit que vous ne produisez pas. Les habitudes alimentaires changent par rapport à l'importation. Vous vendiez l'arachide pour acheter du riz importé d'Indochine chez le commerçant à côté. Voilà des contraintes qui ont fait que le marché a été un des principaux freins du développement agricole dans nos pays.

Je suis de ceux qui disent, de par mes publications ou de par mes réflexions, que c'est le marché qui tire la production. Quand vous ne vendez pas, vous ne pouvez pas produire. Vous produisez juste pour vous nourrir.

A-t-on créé un marché pour cela? Je ne crois pas. Aujourd'hui, nous sommes à la croisée des chemins parce que si nous voulons que l'agriculture se développe, il faut qu'il y ait un véritable marché captif qui tire la production et qui fait que la population a des revenus pour acheter la technologie leur permettant de produire davantage et mieux par rapport aux normes du marché. C'est ce qui s'est passé en Asie. L'Inde a cherché d'abord à produire pour satisfaire son propre marché, ce qui lui a permis de dépasser cette étape-là aujourd'hui.

Le président : C'est très intéressant.

[Traduction]

M. Machemedze : Les politiques que nous conduisons en Afrique au niveau national visaient en réalité à développer le secteur agricole. Le Zimbabwe avait de très bonnes politiques de développement agricole. En effet, le secteur s'est développé à un niveau tel qu'il était devenu un des meilleurs en Afrique, mais aujourd'hui, ce n'est plus le cas. C'est même l'un des pires aujourd'hui. Comment est-ce possible? C'est la même question que celle que j'ai posée tout à l'heure.

Pour y répondre, je poserai deux questions : Dans le contexte du nouveau paradigme libéral, comment se fait-il que quand tout ce que nous faisons autrefois n'était pas bon, le FMI et la Banque mondiale nous disaient que tout allait bien? Comment se fait-il que maintenant que nous sommes en train de faire tout ce qui est bon, on nous dit que rien ne marche?

The policies that are now conditioned on Africa are counter-developmental. If we look at global trends at the moment — and I have to be frank with you — there is overproduction in developed countries and developed countries want markets. Where are those markets? One, of course, is Africa.

Second, there is rising unemployment in developed countries that they need to balance. How do they do it? You are moved out of production and replaced. When you are replaced, only a few companies, a few big farmers are in production. They are the ones reaping the profits.

The developed countries found a market in Africa because they displaced the farmers. They killed the agricultural sector through subsidies and other means such as tariff escalation. I will give you a little education here.

If you want to export raw materials and the developed countries want the raw materials, let them come. If you want to export oranges, let them come. However, when you turn those oranges into juice, if you want to export orange juice, the taxes are raised and you face some barriers to market.

How can the agricultural processing industry develop given such a situation? There is no way. We are talking about tariff escalation. The small farmers under the IMF/World Bank policies were forced to switch from crops that were meant to develop the agricultural sector locally to those crops that were essential for the foreign market, crops like flowers. We were growing maize and now we are growing flowers. How does that help Africa? You need the foreign exchange, but again, you face those barriers to trade.

One other issue is that of sanitary and phyto-sanitary measures that are imposed upon African countries. When one European company wanted to import some oranges from Zimbabwe, they said, "We want to inspect the premises where this orange juice is made." When they came down to Zimbabwe, they saw that the technology we were using was a bit obsolete. It is obsolete, yes, but it is making the orange juice. They said, "You need to have digital technology to produce this product. You need high technology." In a country like Zimbabwe, where do you get the financing to purchase that kind of technology? If you get that money, it becomes debt financing. You must finance that debt as well. So how can the agricultural sector develop given such a situation? That was locked into the WTO policy as well.

You have heard cries from developing countries asking, "How can we protect our own agricultural sectors when we are bombarded every day with requests from countries?" Right now the beef industry in Namibia and Botswana is almost dead. There is a lot of beef coming from Europe through the free trade agreement between South Africa and the EU. Botswana and Namibia are almost subsidiaries of the South African economy.

Les politiques actuelles portant sur l'Afrique sont contraires au développement. Si on suit les tendances mondiales, en toute franchise, il y a surproduction dans les pays développés, et ces derniers cherchent donc des marchés. Où sont ces marchés? Eh bien, l'Afrique est certainement l'un d'entre eux.

En second lieu, dans ces mêmes pays, il y a de plus en plus de chômage, et il faut contrer cela. Comment s'y prend-t-on? On déloge les agriculteurs et on prend leur place. Cela a pour résultat de ne laisser que quelques grandes compagnies, de grandes exploitations agricoles. Ce sont elles qui amassent les profits.

Les pays développés ont trouvé un marché en Afrique parce qu'ils ont évincé les agriculteurs de là-bas. Ils ont tué le secteur agricole à force de subventions et d'autres moyens comme les hausses de tarifs. Je vais vous donner une brève explication de cela.

Si les pays en voie de développement veulent exporter des matières premières et que les pays développés en veulent, on les laisse entrer. Même chose s'ils veulent exporter des oranges. Toutefois, lorsque les pays en développement transforment les oranges en jus et veulent ensuite exporter le produit transformé, les pays développés vont augmenter les taxes et créer des obstacles à la percée des marchés du Nord.

Comment l'industrie de la transformation agricole peut-elle se développer dans une telle situation? Je parle, bien sûr, de la hausse des tarifs. Les petits agriculteurs assujettis aux politiques du FMI et de la Banque mondiale ont été forcés de laisser tomber des cultures favorables au développement de leur secteur local au profit de culture essentielle au marché étranger, comme par exemple la floriculture. Auparavant, nous cultivions du maïs, et maintenant, ce sont des fleurs. En quoi cela aide-t-il l'Afrique? Nous avons besoin de devises, mais encore une fois, nous faisons face à des obstacles au commerce.

Il y a aussi la question des mesures sanitaires et phytosanitaires imposées aux pays africains. Par exemple, une entreprise européenne voulait importer des oranges du Zimbabwe; ses représentants tenaient à inspecter les lieux où on les transformait en jus. Arrivés sur place, ils ont constaté que les technologies utilisées étaient plutôt désuètes. Elles l'étaient, c'est vrai, mais elles réussissaient quand même à produire du jus d'oranges. Ils ont cependant affirmé qu'il fallait recourir à une technologie numérique pour produire le jus en question, une haute technologie. Or, dans un pays comme le Zimbabwe, où obtient-on l'argent nécessaire à l'achat d'une telle technologie? Et si on l'obtient, c'est grâce à des emprunts. Viennent ensuite les frais de services de cette dette. Il faut donc emprunter de nouveau. Compte tenu de cela, comment le secteur agricole peut-il se développer? De plus, ces conditions font partie intégrante des politiques de l'OMC.

Vous avez entendu les protestations des pays en voie de développement. Ils ont dit : « Comment pouvons-nous protéger nos propres agricultures alors que tous les jours, les autres pays nous bombardent de demandes? » À l'heure actuelle, le secteur de l'élevage bovin a presque disparu en Namibie et au Botswana. On y reçoit beaucoup de bœufs de l'Europe, qui transitent par l'Afrique du Sud en raison de l'Accord de libre-échange conclu

The beef that comes through South Africa is just exported into these countries. How can you develop the beef industry when the imports coming into the countries cost much less than the beef produced locally? There is no way to develop. It will only go down.

We need at last an ear that will listen to the concerns of the farmers and the concerns of the ordinary citizens who are suffering on a daily basis. Agriculture is the key to development. With a weak agricultural sector, you have a weak industrial sector. Our economics are based on agriculture; therefore, the only development possible in terms of industrialization is the agricultural processing industry. How can that be developed when there is no production? At the same time, how can the production develop when there is no industry to process the products?

The same theory applies to the textile sector. I am sure you have heard about the cotton crisis that we are facing at the WTO at the moment. We are facing the worst ever prices in cotton. Zimbabwe, in southern Africa, is the largest producer of cotton. It exports 70 per cent of its cotton and retains only 30 per cent. The 70 per cent that is being exported is facing low prices. At the moment, the farmers are withdrawing their cotton from selling because it is not helping them.

The prices for this year are much lower than last year. A family farmer who has to send children to school, look after the family and buy food for the family is suffering as a result.

These are some of the challenges that we face in our agricultural sectors. This is why the agricultural sectors are not developing.

[Translation]

Mr. Fall: As far as that issue is concerned, our public authorities have committed themselves to that. Some elements distinguish us from the Asian countries. Asian countries trust their farmers. In India, farming is generally based on small family farms. These farms are productive and will probably grow. In most Asian countries, this sector receives significant support.

But in our countries, the situation is completely different. Our governments believe that we should have American-type farms and an agricultural system which is, for instance, managed with computers. It is not recommended that small farms be developed. Policies support large-scale farming, but there are no means to support this. Over time, the United States have developed their agricultural sector to the large-scale farming model it is today. And today, most of the agricultural producers in our countries are small farmers who are not given their due. This situation must change.

entre ce pays et l'Union européenne. Le Botswana et la Namibie sont quasiment des filiales de l'économie sud-africaine. Une fois arrivé en Afrique du Sud, le bœuf est simplement réexporté dans ces pays. Comment peut-on développer le secteur de l'élevage bovin lorsque la viande importée coûte beaucoup moins cher que le bœuf local? Il n'y a pas moyen de le faire. Le secteur va tout simplement périliter.

Il faut qu'on écoute les agriculteurs et les simples citoyens qui souffrent de cela à tous les jours, qu'on tienne compte de leurs préoccupations. L'agriculture est essentielle au développement. Si le secteur agricole est faible, le secteur industriel le sera lui aussi. Nos économies se fondent sur l'agriculture; par conséquent, la seule industrialisation possible prendra la forme de la transformation des produits agricoles. Or, comment cela peut-il se réaliser quand il n'y a aucune production? En même temps, comment la production agricole elle-même peut-elle progresser quand il n'y a pas d'industrie locale pour transformer ces produits?

Le même raisonnement vaut pour le secteur des textiles. Vous avez certainement entendu parler de notre crise du coton par rapport au FMI. Les cours du coton sont au niveau le plus bas jamais observé. Le Zimbabwe, en Afrique australe, est le plus important producteur de coton. Il exporte 70 p. 100 de sa production et n'en garde qu'un 30 p. 100. Les 70 p. 100 exportés se vendant à des prix très bas. Actuellement, les producteurs s'abstiennent de vendre leur coton parce que ça ne leur rapporte pas assez.

Les prix sont beaucoup plus bas cette année par rapport à l'année dernière. L'agriculteur ayant des enfants d'âge scolaire qui doit nourrir et faire vivre sa famille souffre donc de cela.

C'était un aperçu des difficultés que connaissent nos secteurs agricoles et qui expliquent leur absence de développement.

[Français]

M. Fall : Sur cette question, la responsabilité de nos autorités publiques est engagée. Certains éléments nous distinguent des pays d'Asie. Les pays d'Asie font confiance à leurs agriculteurs. L'agriculture en Inde repose essentiellement sur les petites exploitations familiales. Ces exploitations sont productives et sont aptes à se développer. Dans la plupart des pays d'Asie, on apporte un soutien important à ce secteur.

Chez nous, la situation est tout à fait contraire. Nos autorités croient qu'il faut des fermes de type américain où l'agriculture, par exemple, est gérée à l'aide d'ordinateurs. Les petites exploitations ne sont pas recommandées. Les politiques cherchent à aller en ce sens alors que les moyens n'existent pas. L'Amérique a développé, petit à petit, son agriculture pour en arriver à ce modèle. Aujourd'hui, la plupart des producteurs agricoles de nos pays sont de petits exploitants qui ne sont pas considérés à leur juste valeur. Cette situation doit changer.

In Asia, small-scale farming is recognized and its development is supported. We have to deal with the way things are now. There is no point looking at other systems when we do not have the means to implement them at home.

The second distinguishing feature is the following. Because of adjustment policies, everything that was supposed to help support the agricultural sector and promote its development was abolished. In our countries, the International Monetary Fund and the World Bank play the role of administrators. There is no emphasis on research. If farmers want to invest in research, they have to pay for it themselves. I do not think that this is the case in Asia.

Outreach programs must be eliminated. There are almost no agricultural councils left in African countries. Producers are left to look after themselves. They say that everything has to be privatized immediately.

These are a couple of major elements which distinguish us from Asian countries and which have prevented us from reaching the same growth levels as over there. Asia has invested in research, in outreach programs and in agricultural councils. Other factors must be included, such as subsidies. A country like India has protected its agricultural sector. But today, it is impossible for us to do the same in Africa.

In February, I attended a governors' meeting of IFAD in Rome. The minister for Madagascar asked why Asian countries were allowed to implement viable protection policies, whereas Madagascar was not. Madagascar's agricultural policy is weakening, even while its main food staple is rice. That is another difference.

Senator Robichaud: You alluded to our supply management systems. Do you think that this system could help your smaller farmers to get together and maintain a certain degree of control on production in order to access other markets? Would that be a solution for African farmers?

Mr. Dioum: You know, history repeats itself. Several people from my generation have had to implement certain policies. We had an agricultural sector and policies which were administered. At the time, our boards set the prices for all farm products including grains and oilseeds.

But when the adjustment policies were implemented, those boards disappeared. Why? Because, to put it simply, the boards were a source of financial imbalance. When international products were cheaper, you nevertheless bought a farmer's production to pay him for his work, but we understood that this was a form of support which had to be eliminated. Previously, we had an active market which offered some potential, and even when there was too much supply, the boards purchased the product. That was one element. As I have always said, as long as the producer can sell, he will continue to produce.

That is what I read into supply management: you cannot deny it, when I listened to my friends for three days, when I visited their system, when I asked about the levels of protection for poultry,

En Asie, on reconnaît l'agriculture de petite échelle et on appui son développement. Nous devons tenir compte de notre situation actuelle. Il ne sert à rien de regarder de l'autre côté alors que nous n'avons pas les moyens de pratiquer ce type d'agriculture.

Le deuxième facteur de différenciation est le suivant. À travers les politiques d'ajustements, tout ce qui devait encadrer le secteur de l'agriculture et favoriser son développement a été éliminé. Dans nos pays, c'est le Fonds monétaire international et la Banque mondiale qui jouent le rôle d'administrateur. On ne favorise pas la recherche. S'ils le désirent, les agriculteurs doivent eux-mêmes payer le prix de la recherche. Je ne crois pas qu'il en est de même en Asie.

Il faut éliminer la vulgarisation. Les Conseils agricoles n'existent presque plus dans les pays africains. Les producteurs sont laissés à eux-mêmes. On dit qu'il faut tout privatiser immédiatement.

Voilà certains éléments importants de différenciation qui font en sorte que nous n'avons pas connu le même niveau de croissance que l'Asie. L'Asie a travaillé sur les questions de recherche, de vulgarisation et de Conseils agricoles. Il faut également ajouter les autres facteurs tels que les crédits. Un pays comme l'Inde a protégé son agriculture. Aujourd'hui, il nous est impossible d'en faire autant en Afrique.

Au mois de février, j'ai assisté à une réunion des gouverneurs du FIDA qui se tenait à Rome. Le ministre de Madagascar posait la question à savoir pourquoi on autorise les pays d'Asie à appliquer des politiques de protection fiables, alors qu'au Madagascar on les refuse. Le Madagascar voit sa politique agricole tomber, alors que la consommation principale dans ce pays est le riz. Voilà une autre différence.

Le sénateur Robichaud : Vous avez fait allusion à nos systèmes de gestion de l'offre. Avez-vous vu dans ces systèmes un moyen de regrouper les petits agriculteurs afin de leur permettre de s'organiser pour avoir un certain contrôle sur la production et ensuite pouvoir pénétrer des marchés? Serait-ce une solution pour le producteur africain?

M. Dioum : Vous savez, l'histoire se répète. Plusieurs gens de ma génération ont eu à mettre en œuvre des politiques. Nous avions une agriculture et des politiques administrées. À l'époque, des offices fixaient les prix sur l'ensemble des produits agricoles tels les céréales et les oléagineuses.

Le démantèlement de ces offices est arrivé avec les politiques d'ajustement. Pourquoi? Parce que, simplement, ces offices étaient source de déséquilibre financier. Du fait que lorsque cela coûtait moins cher sur le marché international, vous l'achetiez quand même au producteur pour tenter de rémunérer un tant soit peu ses efforts, et on a compris que c'était une forme de soutien qu'il fallait éliminer. Avant, il y avait un marché actif, potentiel, et même si la consommation était dépassée l'office achetait. C'était un élément. Comme je dis toujours, tant que le producteur peut vendre, il va continuer à produire.

Voici ce que j'ai vu de la gestion de l'offre : il ne faut pas se la cacher, quand j'ai écouté mes amis pendant trois jours, quand j'ai visité leur système, j'ai demandé les niveaux de protection pour la

milk and beef. They quoted unbelievably high figures. I said that we never had the chance to protect our own production. I know there are small farmers and small dairy producers, but it remains that regardless of where they are located in Canada, according to a formula, they can sell their production. That, at least, is a good thing for agricultural development. It can be done, since it has already been done in the past. But it implies that you already have the necessary instruments of protection, the quotas, if necessary, to effectively control the circulation of these products in our markets, when necessary.

When we did apply the system, and I will refer to an example I am familiar with, namely the cultivation of potatoes in Senegal, we had remarkable periods of production because the conditions were right. During the local growing season, we closed the border to imports of potatoes and onions. This led to an exponential growth in the vegetable sector. But when we adopted policies preventing us from protecting our market beyond a certain level or percentage, and when at the same time exporting countries received ever-higher subsidies and adapted to local market conditions, we could not compete anymore. So that is a sector which has more or less disappeared in Senegal, in regions where there had been potential. Today, Guinea, which is trying to develop this sector, will also have to deal with import policies and so on.

That is possible. I am not suggesting to transfer it in the state in which I saw it, but that is possible. At least in form, it is an area of investigation that is extremely important for us; and I continue to work on it at my own expense while waiting to find Canadians who accept to support us in our approach. In terms of the agricultural approach, as well as international negotiations, I am sure that bridges can be built between Canada and African countries, in the area of supply management.

Mr. Fall: On the matter of supply, there are aspects that are very important to us, as it covers our vision of what agriculture must be initially. Basically, the purpose of agriculture is to provide people with food. Consequently, it must be directed towards the domestic market. Based on our understanding of the supply management system, it focuses on Canadian consumption. From that point of view, it is very important. We do not think it is safe to leave a people's food supply in the hands of other people. We do not want to get involved in a mechanism where our food supply will depend on a boat coming from the United States. We do not want that. We want to produce what we want to eat at home. That is our concern, and I believe that the supply management system offers that.

The second aspect is that it not distort any other agricultural sector. At least that is our understanding. However, the other mechanisms pose problems for other agricultural sectors. From that point of view as well, the system appears very attractive.

volaille, pour le lait, pour le bœuf. Ils m'ont cité des chiffres faramineux. J'ai dit que nous n'avions jamais eu cette chance de protéger nos productions. Je sais qu'il y a des petits agriculteurs, des petits fermiers laitiers, mais néanmoins, où qu'ils se situent sur le territoire canadien, selon une pondération, leur production peut être vendue. Cela, au moins, est une situation favorable au développement de l'agriculture. On peut le faire; on l'a déjà fait dans le passé. Mais cela suppose qu'on ait les instruments de protection nécessaires, les quotas, si nécessaire, pour pouvoir effectivement contrôler la circulation de ces produits dans nos marchés, quand c'est nécessaire.

Quand on l'a fait, et je prends un exemple que je connais, celui de la pomme de terre au Sénégal, on a eu des pointes de production remarquables parce qu'on a eu les conditions qui le permettaient. Pendant la période de production locale, on fermait les frontières pour les importations de pommes de terre et d'oignons. Cela a permis un développement fulgurant du secteur maraîcher. Mais lorsqu'on a adopté ces politiques qui disaient qu'on ne pouvait pas protéger au-delà de tel pourcentage ou de tel niveau, et que les subventions, dans les pays qui exportaient, n'arrêtaient pas d'augmenter et s'ajustaient selon les conditions du marché local, on ne pouvait plus être compétitif. Voilà une filière qui a plus ou moins disparu, au Sénégal, dans les régions où il y avait des potentialités. Aujourd'hui, la Guinée, qui est tentée de développer ce secteur, va rencontrer les politiques d'importation et ainsi de suite.

C'est possible. Je ne dis peut-être pas de transférer en l'état ce que j'ai vu, mais c'est possible. Au moins dans les formes, il y a là un champ d'investigation extrêmement important pour nous; et je continue d'y travailler à mes frais en attendant que je trouve des Canadiens qui acceptent de nous soutenir dans cette démarche. Au plan de la démarche agricole, mais aussi des négociations internationales, je suis sûr qu'il y aura un pont à jeter entre le Canada et les pays africains, dans ce domaine de la gestion de l'offre.

M. Fall : Pour la question de l'offre, il y a d'abord des aspects très importants pour nous, car cela recoupe notre vision de ce que doit être, dans un premier temps, une agriculture. Fondamentalement une agriculture a pour fonction d'approvisionner les populations en denrées alimentaires. Par conséquent elle doit être orientée vers le marché intérieur. Tel que nous avons compris le système de gestion de l'offre, cela s'oriente vers la consommation canadienne. De ce point de vue, c'est très important. Nous ne pensons pas qu'il soit sûr de laisser l'approvisionnement alimentaire d'un peuple aux mains d'autres peuples. Nous ne souhaitons pas entrer dans un mécanisme où notre alimentation dépendra d'un bateau qui vient des États-Unis. Nous ne voulons pas cela. Nous voulons produire chez nous ce que nous voulons manger. C'est cela notre préoccupation et je crois que le système de gestion de l'offre le permet.

Le deuxième aspect est que cela ne cause de distorsion à aucune autre agriculture. En tout cas tel que nous l'avons compris. Or, les autres mécanismes posent des problèmes aux autres agricultures. De ce point de vue également, c'est un système qui nous paraît très intéressant.

The third aspect is that its implementation certainly involves a number of conditions, which seems well within the reach of African countries, because it is not too costly. By gradually making our producers more responsible, we can promote a system like that in our countries. It must not be too costly for our public authorities that do not have money.

As Mr. Baba Dioum said, we also think that, when developed countries tell us that they will continue to subsidize our farmers — which we are not refusing, as the argument to that effect makes sense — the developed countries say to us: “We are subsidizing you because we want to ensure that our farmers have an acceptable standard of living”. That is very acceptable. But we say that if that is done, we too are entitled to an acceptable standard of living, and consequently, the subsidies must not cause problems for us. That being the case, a supply management system that integrates border protection could be a compromise. You lose your subsidies, but we protect ourselves and we put in place a supply management system.

Anyone who does not accept that undoubtedly has a hidden agenda, and consequently, we feel that the supply management system could represent a consensus in international negotiations. We know that it is under attack, it is being pushed around, but Canada must stay the course and say “We are in favour of mechanisms like this, because we think it will enable us to develop our agriculture.”

[English]

Mr. Machemedze: I am sure most of the points have been made by my colleagues, but suffice it to say that with supply management in place, if farmers are guaranteed markets and prices at the end of day, then farmers are also guaranteed production. Therefore, it will work.

In Africa, particularly in Zimbabwe, we had a similar program in milk, in cotton and also in maize. We had the Grain Marketing Board, the Dairy Marketing Board and the Cotton Marketing Board. Unfortunately, when we were about to be replaced in terms of production, we were forced to privatize these entities and leave everything to the vagaries of the markets. Therefore, the elements that are part of the supply management system were also part of that system. Definitely, it will work in Africa.

The Chairman: For the information of our members, the Steering Committee met a couple of days ago. As you know, we will not be going to the UN tomorrow. However, based on the evidence that we have received on the World Bank and the International Monetary Fund and the questions raised by our witness, we have decided that we do have to go to Washington.

Le troisième aspect, c'est que sa mise en œuvre implique certainement un certain nombre de conditions, ce qui nous semble être à la portée des pays africains parce que ce n'est pas trop coûteux. On peut, petit à petit, en responsabilisant les producteurs, promouvoir un tel système au niveau de nos pays. Cela ne doit pas trop coûter cher à nos pouvoirs publics qui n'ont pas d'argent.

Conformément à ce que dit M. Baba Dioum, nous pensons également que, lorsque les pays développés nous disent qu'ils vont continuer à subventionner nos agriculteurs — ce que nous ne refusons pas car l'argument à cet effet tient bien la route — les pays développés nous disent : « Nous vous subventionnons parce que nous voulons assurer à nos agriculteurs un niveau de vie acceptable ». Cela est très acceptable. Mais nous disons que, si on le fait, nous aussi avons le droit d'avoir un niveau de vie acceptable et par conséquent les subventions ne doivent pas nous causer des problèmes. À partir de ce moment, un système de gestion de l'offre qui intègre la protection aux frontières peut constituer un compromis. Vous perdez vos subventions mais nous nous protégeons et nous mettons en place un système de gestion de l'offre.

Celui qui n'accepte pas cela a certainement des intentions non avouées et par conséquent on pense que le système de gestion de l'offre peut constituer un consensus au niveau des négociations internationales. Nous savons que c'est attaqué, c'est bousculé, mais le Canada doit tenir et dire « nous sommes d'accord pour des mécanismes de ce genre parce nous pensons que cela va nous permettre de développer notre d'agriculture. »

[Traduction]

M. Machemedze : Je suis sûr que mes collègues ont déjà exposé la plupart de ces arguments. Je me contenterai de dire qu'un régime de gestion des approvisionnements garantissant marchés et prix aux agriculteurs entraînerait nécessairement une bonne production. Par conséquent, il fonctionnera.

En Afrique, particulièrement au Zimbabwe, des programmes de ce genre réglementaient la production du lait, du coton et du maïs. Nous disposions d'offices de commercialisation des céréales, du lait et du coton. Malheureusement, au moment où on s'est apprêté à prendre la place de nos producteurs, on nous a forcé à privatiser ces organismes et à nous en remettre exclusivement aux aléas du marché. Les éléments qui faisaient partie du régime de gestion des approvisionnements faisaient également partie de cet autre système. Cela fonctionnera certainement en Afrique.

Le président : À titre de renseignement, j'avise les membres du comité que notre comité de direction s'est réuni il y a deux ou trois jours. Vous n'ignorez sans doute pas que nous ne nous rendrons pas à l'ONU demain. Toutefois, compte tenu des témoignages que nous avons entendus au sujet de la Banque mondiale et du Fonds monétaire international et des questions soulevées par notre témoin, nous avons décidé d'aller à Washington.

[Translation]

It is not just today's witnesses, because we already have evidence showing that countries are being asked to do things that we do not do ourselves. To my mind, that is the issue. We are asking people in African countries to use policies that we do not use ourselves. These issues must be raised at the International Monetary Fund and at the World Bank in Washington.

That is why we must go to Washington and to the United Nations, because it is clear that there are questions that must be raised.

[English]

We have had evidence before the committee that the cost of agricultural imports into Africa equals the aid to Africa. Actually, with respect to all of the so-called aid to Africa, we have heard expert testimony that all it does is basically equal the money that African countries, which 30 years ago were self-sufficient in food, now spend on food imports. The committee will want to ask more about this issue.

[Translation]

Could you tell us what percentage of the population of Senegal and of Zimbabwe works in agriculture? We are somewhat gathering these figures. Some people are surprised at these rather impressive percentages. Would you give us the figures for Senegal, for instance.

Mr. Fall: Senegal is one of the most urbanized countries in West Africa, with a 56 per cent urbanization rate. The large part of these urban populations is still earning a living from agriculture. And so, 60 per cent of the population derives its revenue directly from agriculture.

The Chairman: You also have fishermen, do you not?

Mr. Fall: Yes.

The Chairman: Could you give us a percentage for that sector?

Mr. Fall: I could not give you the proportion of fishermen in the population. But fisheries are the main source of exports for Senegal. We have an income of more than 33 billion FAC francs per year from selling fish products. It mainly comes from traditional fishing, small fishermen.

The Chairman: So, 60 per cent of the population of Senegal works in agriculture?

Mr. Fall: Precisely.

[English]

Mr. Machemedze, could you give us the percentage more or less?

Mr. Machemedze: I do not have the current figure at the moment. There has been a significant amount of land reorganization in Zimbabwe. Many people have been resettled.

[Français]

Ce n'est pas juste les témoins d'aujourd'hui parce qu'on a déjà cette évidence qui fait qu'on demande aux pays de faire des choses qu'on ne fait pas nous-mêmes. C'est cela la question, pour moi. On demande aux gens dans les pays de l'Afrique d'utiliser des politiques que nous n'utilisons pas nous-mêmes. Il y a des questions à poser au Fonds monétaire international et à la Banque mondiale à Washington.

C'est pour cela que nous devons aller à Washington et aux Nations Unies, car il est évident qu'il y a des questions à poser.

[Traduction]

Selon les témoignages que nous avons entendus, les coûts entraînés par les importations en Afrique de produits agricoles sont aussi élevés que l'aide accordée à ce continent. Si l'on en croit des témoignages d'experts, ce qu'on appelle communément l'aide ne fait qu'équilibrer les coûts de ces importations alimentaires pour les pays africains. Rappelons qu'il y a 30 ans, ces mêmes pays subvenaient à leur propre besoin à cet égard. Le comité voudra en savoir plus long sur cette question.

[Français]

Pouvez-vous nous donner le pourcentage de la population du Sénégal et du Zimbabwe qui travaille en agriculture? Nous collectionnons un peu ces chiffres. Il y a des gens qui sont surpris de ces pourcentages assez impressionnants. Si vous pouviez nous donner ces chiffres pour le Sénégal, par exemple.

M. Fall : Le Sénégal est l'un des pays les plus urbanisés de l'Afrique de l'Ouest, avec un taux d'urbanisation de 56 p. 100. Une grande partie de ces populations urbaines continue à vivre de l'agriculture. Ainsi, 60 p. 100 de la population tire directement leurs revenus de l'activité agricole.

Le président : Vous avez aussi des pêcheurs, n'est-ce pas?

M. Fall : Oui.

Le président : Pouvez-vous nous donner un pourcentage pour ce secteur?

M. Fall : Je ne pourrais pas vous donner la proportion de pêcheurs par rapport à la population. Mais la pêche constitue le premier secteur d'exportation du Sénégal. Nous retirons plus de 33 milliards de francs CFA par année de produits de pêche vendus sur les marchés. C'est essentiellement réalisé par la pêche artisanale, les petits pêcheurs.

Le président : Nous parlons de 60 p. 100 de la population du Sénégal qui travaille dans le domaine de l'agriculture?

M. Fall : Exactement.

[Traduction]

Monsieur Machemedze, pouvez-vous nous donner des pourcentages approximatifs?

M. Machemedze : Je n'ai pas en main les chiffres les plus récents. On a réattribué beaucoup de terres au Zimbabwe. Beaucoup de gens ont donc été rétablis ailleurs. Aussi, certains

Some who were not involved in farming have also moved into farming. Those figures need to be updated. Through our networks and colleagues here I will be able to send that information through once it is compiled.

[*Translation*]

The Chairman: I would like to thank the witnesses for coming this evening. They have come a long way to meet with us.

Senator Prud'homme: Mr. Fall, in reading your biography, we realize that you have been Commander of the Order of the Lion of the Republic of Senegal, Officer of the Order of Merit of Senegal, of the Order of the Lion of the Republic of Senegal as well as Chevalier de l'Ordre national du Lion du Sénégal.

Now we are brothers. Senator Corbin and myself, in the 1970s, were made commanders of the Order of the Lion of the Republic of Senegal by president Senghor. From now on we will have to declare it because with the new legislation, if we are overly sympathetic toward Senegal, we may be accused of being in a conflict of interest situation.

I thank you respectfully.

The Chairman: Thank you very much. We will be seeing you again very shortly.

The committee is adjourned.

qui auparavant n'étaient pas agriculteurs le sont devenus. Il faudrait donc des chiffres mis à jour. Grâce à nos réseaux et à nos collègues ici, je serai en mesure de vous faire parvenir les renseignements pertinents, une fois qu'ils auront été collectés.

[*Français*]

Le président : J'aimerais remercier les témoins de leur présence, ce soir. Ils sont venus de loin pour venir nous rencontrer.

Le sénateur Prud'homme : Monsieur Fall, en lisant votre biographie, nous nous rendons compte que vous avez été Commandeur de l'Ordre national du Lion du Sénégal, Officier de l'Ordre du mérite du Sénégal, de l'Ordre national du Lion du Sénégal et Chevalier de l'Ordre national du Lion du Sénégal.

Nous sommes des frères, maintenant. Le sénateur Corbin et moi, dans les années 70, avons été reçus commandeurs de l'Ordre national du Lion du Sénégal par le président Senghor. Nous devons dorénavant le déclarer parce qu'avec les nouvelles lois, si on est trop sympathiques envers le Sénégal, on pourrait nous accuser d'être en conflit d'intérêts.

Je vous remercie respectueusement.

Le président : Je vous remercie beaucoup. Nous allons vous revoir très prochainement.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

*Southern and Eastern Africa Trade Information and Negotiations
Institute (SEATINI), Zimbabwe:*

Rangarirai Machemedze, Acting Director.

*Conference of West and Central African Ministers of Agriculture,
Senegal:*

Baba Dioum, Coordinator General.

*Network of West African Producers and Peasants Organizations
(ROPPA), Senegal:*

Ndiougo Fall, President.

TÉMOINS

*Institut d'information et de négociations commerciales de l'Afrique
 australe et de l'Est (SEATINI), Zimbabwe :*

Rangarirai Machemedze, directeur intérimaire.

*Conférence des ministres de l'Agriculture et de l'Afrique de l'Ouest et du
Centre, Sénégal :*

Baba Dioum, coordonnateur général.

*Réseau des organisations paysannes et de producteurs de l'Afrique de
l'Ouest (ROPPA), Sénégal :*

Ndiougo Fall, président.





First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004-05

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Foreign Affairs

Chair:
The Honourable PETER A. STOLLERY

Tuesday, May 31, 2005
Wednesday, June 1, 2005

Issue No. 16

Twenty-second and twenty-third meetings on:
Special study on Africa

INCLUDING:
**THE SECOND AND THIRD
REPORTS OF THE COMMITTEE**
(Budgets 2004-2005, Foreign Relations
and Special Study on Africa)

APPEARING:
Dr. Venâncio Massingue,
Minister of Science and Technology, Mozambique

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-huitième législature, 2004-2005

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Affaires étrangères

Président :
L'honorable PETER A. STOLLERY

Le mardi 31 mai 2005
Le mercredi 1^{er} juin 2005

Fascicule n° 16

Vingt-deuxième et vingt-troisième réunions concernant :
L'étude spéciale sur l'Afrique

Y COMPRIS :
**LES DEUXIÈME ET TROISIÈME
RAPPORTS DU COMITÉ**
(Les budgets 2004-2005, relations étrangères
et étude spéciale sur l'Afrique)

COMPARAÎT :
M. Venâncio Massingue,
ministre de la Science et de la Technologie, Mozambique

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON FOREIGN AFFAIRS

The Honourable Peter A. Stollery, *Chair*

The Honourable Consigilio Di Nino, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Andreychuk	Eyton
* Austin, P.C.	Grafstein
(or Rompkey, P.C.)	* Kinsella
Carney, P.C.	(or Stratton)
Corbin	Mahovlich
De Bané, P.C.	Prud'homme, P.C.
Downe	Robichaud, P.C.

*Ex officio members

(Quorum 4)

Change in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Gustafson substituted for that of the Honourable Senator Andreychuk (*June 1, 2005*).

The name of the Honourable Senator Andreychuk substituted for that of the Honourable Senator Gustafson (*June 2, 2005*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Président : L'honorable Peter A. Stollery

Vice-président : L'honorable Consigilio Di Nino
et

Les honorables sénateurs :

Andreychuk	Eyton
* Austin, C.P.	Grafstein
(ou Rompkey, C.P.)	* Kinsella
Carney, C.P.	(ou Stratton)
Corbin	Mahovlich
De Bané, C.P.	Prud'homme, C.P.
Downe	Robichaud, C.P.

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Gustafson est substitué à celui de l'honorable sénateur Andreychuk (*le 1^{er} juin 2005*).

Le nom de l'honorable sénateur Andreychuk est substitué à celui de l'honorable sénateur Gustafson (*le 2 juin 2005*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, May 31, 2005
(28)

[English]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 5:03 p.m. in room 160-S of the Centre Block, the Chairman, the Honourable Peter A. Stollery, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Corbin, Di Nino, Downe, Eyton, Grafstein, Prud'homme, P.C., Robichaud, P.C. and Stollery (8).

Other senator present: The Honourable Senator Poy (1).

Also present: From the Parliamentary Research Branch of the Library of Parliament: Blayne Haggart, Analyst.

In attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday December 8, 2004, the committee continued to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa; and other related matters. (*For the full text of the Order of Reference, see Issue No. 3, Tuesday December 14, 2004.*)

APPEARING:

Dr. Venâncio Massingue, Minister of Science and Technology, Mozambique.

WITNESSES:

International Development Research Centre (IDRC):

Rohinton Medhora, Vice-President, Program and Partnership Branch;

Gerd Schönwälder, Team Leader, Peace, Conflict and Development.

The Minister made a presentation and answered questions.

At 6:05 p.m., the committee suspended its proceedings.

At 6:12 p.m., the committee resumed sitting.

Mr. Medhora made a presentation and, along with Mr. Schönwälder, answered questions.

At 7:23 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, June 1, 2005
(29)

[English]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 4:01 p.m. in room 160-S of the Centre Block, the Chairman, the Honourable Peter A. Stollery, presiding.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 31 mai 2005
(28)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 17 h 3, dans la pièce 160-S, édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Peter A. Stollery (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Corbin, Di Nino, Downe, Eyton, Grafstein, Prud'homme, C.P., Robichaud, C.P., et Stollery (8).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Poy (1).

Aussi présent : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : Blayne Haggart, analyste.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 8 décembre 2004, le comité poursuit son étude des défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique; ainsi que d'autres sujets connexes. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi se trouve dans le fascicule n° 3, mardi 14 décembre 2004.*)

COMPARAÎT :

M. Venâncio Massingue, ministre de la Science et de la Technologie, Mozambique.

TÉMOINS :

Centre de recherche pour le développement international (CRDI) :

Rohinton Medhora, vice-président, Programmes et partenariats.

Gerd Schönwälder, chef d'équipe, Paix, conflits et développement.

Le ministre fait un exposé puis répond aux questions.

À 18 h 05, le comité suspend ses travaux.

À 18 h 12, le comité reprend ses travaux.

M. Medhora fait un exposé puis, assisté de M. Schönwälder, répond aux questions.

À 19 h 23, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mercredi 1^{er} juin 2005
(29)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 16 h 1, dans la pièce 160-S, édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Peter A. Stollery (*président*).

Members of the committee present: The Honourable Senators Corbin, De Bané, P.C., Di Nino, Downe, Gustafson, Prud'homme, P.C., Robichaud, P.C. and Stollery (8).

Other senator present: The Honourable Senator Nancy Ruth (1).

Also present: From the Parliamentary Research Branch of the Library of Parliament: Peter Berg and Michael Holden, Analysts.

In attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, December 8, 2004, the committee continued to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa; and other related matters. (*For the full text of the Order of Reference, see Issue No. 3, Tuesday December 14, 2004.*)

WITNESSES:

Institute on Governance:

Claire Marshall, Director.

As an individual:

Edward Osei Kwadwo Prempeh, Associate Professor, Political Science and Sociology, Carleton University;

Kashimoto Ngoy, International Development Researcher.

Ms. Marshall, Mr. Osei Kwadwo Prempeh and Mr. Ngoy made presentations and answered questions.

At 5:56 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Le greffier du comité,

François Michaud

Clerk of the Committee

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Corbin, De Bané, C.P., Di Nino, Downe, Gustafson, Prud'homme, C.P., Robichaud, C.P., et Stollery (8).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Nancy Ruth (1).

Aussi présents : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : Peter Berg et Michael Holden, analystes.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 8 décembre 2004, le comité poursuit son étude des défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique; ainsi que d'autres sujets connexes. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi se trouve dans le fascicule n° 3, mardi 14 décembre 2004.*)

TÉMOINS :

Institut sur la gouvernance :

Claire Marshall, directrice.

À titre individuel :

Edward Osei Kwadwo Prempeh, professeur agrégé, science politique et sociologie, Université Carleton

Kashimoto Ngoy, chercheur en développement international.

Mme Marshall ainsi que MM. Osei Kwadwo Prempeh et Ngoy font des exposés puis répondent aux questions.

À 17 h 56, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

REPORTS OF THE COMMITTEE

Thursday, February 17, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs has the honour to present its

SECOND REPORT

Your Committee, which was authorized by the Senate on Wednesday December 8, 2004 to examine and report on the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa, respectfully requests that it be empowered to engage the services of such counsel and technical, clerical and other personnel as may be necessary for the purpose of its study.

Pursuant to Chapter 3:06, section 2(1)(c) of the *Senate Administrative Rules*, the budget submitted to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration and the report thereon of that Committee are appended to this report.

Respectfully submitted,

Le président,

PETER A. STOLLERY

Chair

**STANDING SENATE COMMITTEE ON
FOREIGN AFFAIRS**

**APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2005**

Extract from the *Journals of the Senate* of December 8, 2004:

The Honourable Senator Stollery moved, seconded by the Honourable Senator Corbin:

That the Standing Senate Committee on Foreign Affairs be authorized to examine and report on the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa; and other related matters; and

That the Committee submit its final report to the Senate no later than June 30, 2006.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

RAPPORTS DU COMITÉ

Le jeudi 17 février 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères a l'honneur de présenter son

DEUXIÈME RAPPORT

Votre Comité, qui a été autorisé par le Sénat du mercredi 8 décembre 2004 à étudier, en vue d'en faire rapport, les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique, demande respectueusement qu'il soit autorisé à retenir les services d'avocats, de conseillers techniques et de tout autre personnel jugé nécessaire.

Conformément au Chapitre 3:06, section 2(1)(c) du *Règlement administratif du Sénat*, le budget présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration ainsi que le rapport s'y rapportant, sont annexés au présent rapport.

Respectueusement soumis,

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES**

**DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET
POUR L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT
LE 31 MARS 2005**

Extrait des *Journaux du Sénat* du 8 décembre 2004 :

L'honorable sénateur Stollery propose, appuyé par l'honorable sénateur Corbin,

Que le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères soit autorisé à étudier, en vue d'en faire rapport, les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique; ainsi que d'autres sujets connexes; et

Que le comité fasse rapport au Sénat au plus tard le 30 juin 2006.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

SUMMARY OF EXPENDITURES

Professional and Other Services	\$ 11,200
Transportation and Communications	16,000
All Other Expenditures	1,000
TOTAL	\$ 28,200

SOMMAIRE DES DÉPENSES

Services professionnels et autres	11 200 \$
Transports et communications	16 000
Autres dépenses	1 000
TOTAL	28 200 \$

The above budget was approved by the Standing Senate Committee on Foreign Affairs on _____, 2004.

Le budget ci-dessus a été approuvé par le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères le _____ 2004

The undersigned or an alternate will be in attendance on the date that this budget is considered.

Le soussigné ou son remplaçant assistera à la séance au cours de laquelle le présent budget sera étudié.

Date The Honourable Peter A. Stollery
Chair, Standing Senate Committee on
Foreign Affairs

Date L'hon. Peter A. Stollery
Président du Comité sénatorial permanent
des affaires étrangères

Date The Honourable George Furey
Chair, Standing Committee on Internal
Economy, Budgets, and Administration

Date L'hon. George Furey
Président du Comité permanent de la régie
interne, des budgets et de l'administration

**STANDING SENATE COMMITTEE
ON FOREIGN AFFAIRS****AFRICA****EXPLANATION OF BUDGET ITEMS
APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2005****PROFESSIONAL AND OTHER SERVICES**

Meals (0415) (14 meals X \$300)	\$ 4,200	
Hospitality (0410)	2,000	
Conference Fees (0406) (2 international conferences x \$2,500)	<u>5,000</u>	
Total — Professional and Other Services		\$ 11,200

TRANSPORTATION AND COMMUNICATIONS

2 international conferences (estimated cost)		
Air transportation	12,000	
Ground Transportation	400	
Hotel accommodations	2,100	
Per diem and incidentals	1,000	
Courier Services (0213)	<u>500</u>	
Total — Transport and Communications		16,000

ALL OTHER EXPENDITURES

Miscellaneous contingencies (0799)	<u>1,000</u>	
Total — All Other Expenditures		<u>1,000</u>

GRAND TOTAL **\$ 28,200**

The Senate administration has reviewed this budget application.

Heather Lank, Principal Clerk, Committees Directorate

Date

Hélène Lavoie, Director, Finance

Date

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES**

AFRIQUE

**EXPLICATION DES ITEMS BUDGÉTAIRES
DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR
L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT LE 31 MARS 2005**

SERVICES PROFESSIONNELS ET AUTRES

Repas (0415) (14 repas X 300\$)	4 200 \$	
Hospitalité (0410)	2 000	
Inscriptions à des conférences (0406) (2 conférences internationales X 2 500 \$)	<u>5 000</u>	
Total — Services professionnels et autres		11 200 \$

TRANSPORTS ET COMMUNICATIONS

2 conférences internationales (coût estimatif)		
Transport aérien	12 000	
Transport terrestre	400	
Hébergement	2 100	
Indemnités journalières	1 000	
Services de messageries (0213)	<u>500</u>	
Total — Transport et communications		16 000

AUTRES DÉPENSES

Imprévus (0799)	<u>1 000</u>	
Total — Autres dépenses		<u>1 000</u>

GRAND TOTAL	28 200 \$
--------------------	------------------

L'administration du Sénat a examiné la présente demande d'autorisation budgétaire.

Heather Lank, greffière principale, Direction des comités

Date

Hélène Lavoie, directrice, Finances

Date

APPENDIX (B) TO THE REPORT

Thursday, February 17, 2005

The Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration has examined the budget presented to it by the Standing Senate Committee on Foreign Affairs for the proposed expenditures of the said Committee for the fiscal year ending March 31, 2005 for the purpose of its special study on Africa, as authorized by the Senate on Wednesday, December 8, 2004. The approved budget is as follows:

Professional and Other Services	\$ 6,200
Transportation and Communications	500
Other Expenditures	<u>1,000</u>
Total	\$ 7,700

Respectfully submitted,

Le président,

GEORGE FUREY

Chair

ANNEXE (B) AU RAPPORT

Le jeudi 17 février 2005

Le Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration a examiné le budget qui lui a été présenté par le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères, concernant les dépenses projetées dudit Comité pour l'exercice se terminant le 31 mars 2005 aux fins de leur Étude spéciale sur l'Afrique, tel qu'autorisé par le Sénat le mercredi 8 décembre 2004. Le budget approuvé se lit comme suit :

Services professionnels et autres	6 200 \$
Transports et communications	500
Autres dépenses	<u>1 000</u>
Total	7 700 \$

Respectueusement soumis,

Thursday, February 17, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs has the honour to present its

THIRD REPORT

Your Committee, which was authorized by the Senate on Thursday October 21, 2004, to examine such issues as may arise from time to time relating to foreign relations generally, respectfully requests that it be empowered to engage the services of such counsel and technical, clerical and other personnel as may be necessary for the purpose of its study.

Pursuant to Chapter 3:06, section 2(1)(c) of the *Senate Administrative Rules*, the budget submitted to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration and the report thereon of that Committee are appended to this report.

Respectfully submitted,

Le président,

PETER A. STOLLERY

Chair

STANDING SENATE COMMITTEE ON FOREIGN AFFAIRS

APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2005

Extract from the Journals of the Senate of Thursday, October 21, 2004:

The Honourable Senator Stollery moved, seconded by the Honourable Senator Carstairs, P.C.:

That the Standing Senate Committee on Foreign Affairs, in accordance with Rule 86(1)(h), be authorized to examine such issues as may arise from time to time relating to foreign relations generally; and

That the committee report to the Senate no later than March 31, 2006.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

Le jeudi 17 février 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères a l'honneur de présenter son

TROISIÈME RAPPORT

Votre Comité, qui a été autorisé par le Sénat le jeudi 21 octobre 2004 à étudier les questions qui pourraient survenir occasionnellement se rapportant aux relations étrangères en général, demande respectueusement qu'il soit autorisé à retenir les services d'avocats, de conseillers techniques et de tout autre personnel jugé nécessaire.

Conformément au Chapitre 3:06, section 2(1)(c) du *Règlement administratif du Sénat*, le budget présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration ainsi que le rapport s'y rapportant, sont annexés au présent rapport.

Respectueusement soumis,

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT LE 31 MARS 2005

Extrait des *Journaux du Sénat* du jeudi 21 octobre 2004 :

L'honorable sénateur Stollery propose, appuyé par l'honorable sénateur Carstairs, C.P.,

Que le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères, en conformité avec l'article 86(1)(h) du Règlement, soit autorisé à étudier les questions qui pourraient survenir occasionnellement se rapportant aux relations étrangères en général; et

Que le comité fasse rapport au Sénat au plus tard le 31 mars 2006.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

SUMMARY OF EXPENDITURES

Professional and Other Services	\$ 5,000
Transportation and Communications	15,500
All Other Expenditures	<u>0</u>
TOTAL	\$ 20,500

SOMMAIRE DES DÉPENSES

Services professionnels et autres	5 000 \$
Transports et communications	15 500
Autres dépenses	<u>0</u>
TOTAL	20 500 \$

The above budget was approved by the Standing Senate Committee on Foreign Affairs on _____, 2005.

Le budget ci-dessus a été approuvé par le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères le _____ 2005

The undersigned or an alternate will be in attendance on the date that this budget is considered.

Le soussigné ou son remplaçant assistera à la séance au cours de laquelle le présent budget sera étudié.

Date The Honourable Peter A. Stollery
Chair, Standing Senate Committee on
Foreign Affairs

Date L'hon. Peter A. Stollery
Président du Comité sénatorial permanent
des affaires étrangères

Date The Honourable George Furey
Chair, Standing Committee on Internal
Economy, Budgets, and Administration

Date L'hon. George Furey
Président du Comité permanent de la régie
interne, des budgets et de l'administration

**STANDING SENATE COMMITTEE
ON FOREIGN AFFAIRS**

FOREIGN RELATIONS IN GENERAL

**EXPLANATION OF BUDGET ITEMS
APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2005**

PROFESSIONAL AND OTHER SERVICES

Conference Fees (0406) (2 international conferences x \$2,500) (estimated cost)	\$ <u>5,000</u>	
Total — Professional and Other Services		\$ 5,000

TRANSPORTATION AND COMMUNICATIONS

2 international conferences (estimated cost)		
Air transportation	12,000	
Ground Transportation	400	
Hotel accommodations	2,100	
Per diem and incidentals	<u>1,000</u>	
Total — Transport and Communications		15,500

ALL OTHER EXPENDITURES

Total — All Other Expenditures		<u>0</u>
---------------------------------------	--	-----------------

GRAND TOTAL		\$ 20,500
--------------------	--	------------------

The Senate administration has reviewed this budget application.

Heather Lank, Principal Clerk, Committees Directorate

Date

Hélène Lavoie, Director, Finance

Date

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES****RELATIONS ÉTRANGÈRES EN GÉNÉRAL****EXPLICATION DES ITEMS BUDGÉTAIRES
DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR
L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT LE 31 MARS 2005****SERVICES PROFESSIONNELS ET AUTRES**

Inscriptions à des conférences (0406) (2 conférences internationales X 2 500 \$) (coût estimatif)	<u>5 000 \$</u>	
Total — Services professionnels et autres		5 000 \$

TRANSPORTS ET COMMUNICATIONS

2 conférences internationales (coût estimatif)		
Transport aérien	12 000	
Transport terrestre	400	
Hébergement	2 100	
Indemnités journalières	<u>1 000</u>	
Total — Transport et communications		15 500

AUTRES DÉPENSES

Total — Autres dépenses		<u>0</u>
--------------------------------	--	-----------------

GRAND TOTAL		20 500 \$
--------------------	--	------------------

L'administration du Sénat a examiné la présente demande d'autorisation budgétaire.

Heather Lank, greffière principale, Direction des comités

Date

Hélène Lavoie, directrice, Finances

Date

APPENDIX (B) TO THE REPORT

Thursday, February 17, 2005

The Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration has examined the budget presented to it by the Standing Senate Committee on Foreign Affairs for the proposed expenditures of the said Committee for the fiscal year ending March 31, 2005 for the purpose of its special study to examine such issues that may arise from time to time relating to foreign relations generally, as authorized by the Senate on Thursday, October 21, 2004. The said budget is as follows:

Professional and Other Services	\$ 5,000
Transportation and Communications	15,500
Other Expenditures	<u>0</u>
Total	\$ 20,500

Respectfully submitted,

Le président,

GEORGE FUREY

Chair

ANNEXE (B) AU RAPPORT

Le jeudi 17 février 2005

Le Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration a examiné le budget qui lui a été présenté par le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères, concernant les dépenses projetées dudit Comité pour l'exercice se terminant le 31 mars 2005 aux fins de leur Étude spéciale sur les questions qui pourraient survenir occasionnellement se rapportant aux relations étrangères en général, tel qu'autorisé par le Sénat le jeudi 21 octobre 2004. Ledit budget se lit comme suit :

Services professionnels et autres	5 000 \$
Transports et communications	15 500
Autres dépenses	<u>0</u>
Total	20 500 \$

Respectueusement soumis,

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, May 31, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 5:03 p.m. to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; and Canadian foreign policy as it relates to Africa.

Senator Peter A. Stollery (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, I call the meeting to order. I want to welcome everyone to this meeting of the Standing Senate Committee on Foreign Affairs, a meeting held in the context of our special study on Africa.

[*Translation*]

Today's meeting will be divided into two parts. Firstly, we will be focusing on the science and technology sector in Mozambique, and in Africa in general; and in the second part of our meeting we will be hearing from representatives from the International Development Research Centre.

[*English*]

We have today the honour and pleasure of welcoming His Excellency, Dr. Venâncio Massingue, Minister of Science and Technology, of Mozambique. Dr. Massingue is the former Vice-Rector of the University Eduardo Mondlane of Maputo. Since 2001, he has created and continues to support the Mozambique Information and Communication Technology Institute. In 1998, he won the UNESCO Albert Einstein Medal for Science and Technology. Welcome to the Senate of Canada.

Before we begin, I should like to take this opportunity to thank IDRC, some of whose people are sitting in the back of the room, for making us aware of Minister Massingue's visit to Ottawa. Thank you very much for your kind cooperation.

Again, I wish to remind our members and people who follow our hearings that we try to get people as they are coming through Ottawa. We do not always get a lot of notice, because of the nature of things. We have had some wonderful witnesses because of this policy and the assistance that groups have been giving us by telling us about people like our distinguished guest who are in Ottawa.

Minister, you have the floor. You know our techniques. I know that one of your first languages is Portuguese but that you also speak English and that you will be giving your testimony in English. Our members are quite flexible when it comes to languages. We are used to it in this committee, and in Canada generally, as we operate in two languages.

Dr. Venâncio Massingue, Minister of Science and Technology, Mozambique: I thank you very much, Mr. Chairman, for your introductory remarks. I should also like to say that it is my

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 31 mai 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 17 h 3 dans le cadre de son étude sur les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique.

Le sénateur Peter A. Stollery (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Honorables sénateurs, je déclare la séance ouverte. Je voudrais souhaiter la bienvenue à cette séance du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères qui se tient dans le cadre de notre étude spéciale sur l'Afrique.

[*Français*]

La séance d'aujourd'hui sera divisée en deux parties. Nous nous concentrerons dans un premier temps sur le secteur de la science et de la technologie au Mozambique et en Afrique. Nous recevrons dans un deuxième temps des représentants du Centre de recherche pour le développement international.

[*Traduction*]

Aujourd'hui, nous avons l'honneur et le plaisir d'accueillir Son Excellence Vanâncio Massingue, ministre des Sciences et de la Technologie du Mozambique. M. Massingue est ancien vice-recteur de l'Université Eduardo Mondlane de Maputo. Depuis 2001, il a créé et continue de soutenir l'Institut des technologies de l'information et des communications du Mozambique. En 1998, il a remporté la médaille Albert Einstein de l'UNESCO pour les sciences et la technologie. Bienvenue au Sénat du Canada.

Avant de commencer, je voudrais saisir cette occasion pour remercier le CRDI, dont certains représentants sont assis au fond de la salle, de nous avoir avisés de la visite du ministre Massingue à Ottawa. Merci infiniment de votre aimable coopération.

Encore une fois, je voudrais rappeler aux membres du comité et au public qui suit nos délibérations que nous cherchons toujours à inviter des personnalités de passage à Ottawa. Évidemment, la nature de ces visites fait en sorte que nous n'en sommes pas toujours informés. Nous avons eu de merveilleux témoins, grâce à cette politique et à certains groupes qui nous tiennent au courant des visites à Ottawa de personnalités comme notre distingué invité.

Monsieur le ministre, vous avez la parole. Vous connaissez notre façon de faire. Je sais que votre langue maternelle est le portugais, mais que vous parlez aussi l'anglais et que vous allez faire votre témoignage en anglais. Les membres de notre comité sont très souples en ce qui concerne les langues. Nous en avons l'habitude au sein de ce comité, et au Canada en général, puisque nous avons deux langues officielles.

M. Venâncio Massingue, ministre des Sciences et de la Technologie, Mozambique : Monsieur le président, je voudrais vous remercier infiniment de votre présentation. Je voudrais aussi

pleasure to meet this very important committee. My presence here today is a result of the excellent relationship that I have with Canada through the IDRC.

IDRC has made it possible for us to start programs in information and communication technology, ICT, not only for the implementation of technology, but also in human resources development. My doctorate was supported by Canada in full. I thank you very much for having this opportunity to be here.

I come here in my capacity as Minister of Science and Technology of Mozambique. Our government was established in February this year as a result of the general elections that took place in Mozambique. My ministry is a new ministry. When it was created, President Armando Guebuza said to me, "I am expecting you to help us discover what science and technology can contribute in our programs in general for development toward poverty alleviation."

My agenda became very clear. I am a science and technology minister who must promote the message that technology transfer will contribute to poverty alleviation. It is our aim to put science and technology as the primary force for the development of Mozambique. From this time forward, we have to put in place instruments that will allow us to have as much as possible the positive impact of science and technology. As we all know, science and technology is a transversal issue. It is cross-cutting. As such, there is no area of development today that is not involved with technology. Therefore, it will require good institutional coordination and cooperation between the different players.

In our five-year government program for 2005 to 2009, which has been approved by the Parliament of Mozambique, we have defined three major pillars on science and technology. The first is scientific research. We want to undertake scientific research that will allow us to boost the development of both the economy and social conditions.

The second is technology transfer and innovation. We would very much like to promote programs that will put the appropriate technology in different areas of development, such as agriculture, education, energy, agro-processing, health, natural resources and low-cost construction, to mention only a few. It is very important that those areas have a very big impact, mainly in the rural areas.

The third pillar is information and communication technology. We regard information and communication technology as a very important tool for the development of Mozambique. In a country with a 60 per cent illiteracy rate, it may be asked how information technology can contribute to development and influence positively. We can look for answers in formal education

dire mon plaisir de rencontrer ce très important comité. Ma présence ici aujourd'hui est le résultat de l'excellente relation que j'ai avec le Canada par le truchement du CRDI.

En effet, c'est grâce au CRDI que nous avons pu mettre sur pied des programmes en technologies de l'information et des communications, TIC, pas seulement dans le domaine de la mise en œuvre de la technologie, mais aussi du perfectionnement des ressources humaines. Mon doctorat a d'ailleurs été pleinement financé par le Canada. Encore une fois, merci beaucoup de me donner l'occasion d'être ici.

Je suis ici à titre de ministre des Sciences et de la Technologie du Mozambique. Notre gouvernement est arrivé au pouvoir en février dernier à la suite des élections générales qui se sont déroulées au Mozambique. Je suis chargé d'un nouveau ministère. Au moment de sa création, le président Armando Guebuza m'a dit « Je m'attends à ce que vous nous aidiez à découvrir ce que les sciences et la technologie peuvent faire pour nos programmes en général et pour le développement en particulier, en vue de réduire la pauvreté. »

Ma tâche était donc très claire. Je suis ministre des Sciences et de la Technologie et je dois faire la promotion du message voulant que le transfert de la technologie contribuera à l'atténuation de la pauvreté. Notre objectif est de faire des sciences et de la technologie la force motrice du développement du Mozambique. À partir de là, nous avons mis en place des instruments qui nous permettront de faire contribuer le plus possible les sciences et la technologie. Comme nous le savons tous, les sciences et la technologie sont une question transversale. Elle touche tous les secteurs. Il s'ensuit qu'aucun secteur du développement aujourd'hui ne peut se dispenser de la technologie. Par conséquent, les différents acteurs devront faire preuve d'une grande coordination et coopération institutionnelles.

Dans le plan quinquennal du gouvernement pour 2005-2009, qui a été approuvé par le Parlement du Mozambique, nous avons défini trois grands axes relatifs à la science et à la technologie. Le premier est la recherche scientifique. En effet, nous voulons entreprendre des travaux de recherche scientifique qui nous permettront de donner une impulsion au développement de notre économie et des conditions sociales.

Le deuxième est le transfert de la technologie et l'innovation. Nous aimerions beaucoup faire la promotion de programmes qui mettront en place la technologie appropriée dans différents secteurs du développement, notamment la culture, l'éducation, l'énergie, l'agroalimentaire, la santé, les ressources naturelles et la construction à faible coût, pour ne citer que quelques exemples. Il est très important que ces secteurs aient une très grande incidence, surtout dans les zones rurales.

Le troisième axe est celui de la technologie de l'information et des communications. Nous considérons que cette technologie constitue un outil très important pour le développement du Mozambique. Dans un pays où le taux d'analphabétisme est de 60 p. 100, l'on pourrait se demander comment la technologie de l'information peut contribuer au développement et influencer

and services that can be provided, as well as in targeting specific groups. We are already doing that with the IDRC through the establishment of telecentres and schoolnets.

As this is a new issue for our economy and our development, our government is challenged to undertake critical measures. The first measure is to mainstream science and technology in all development programs and establish a national strategy on science and technology with a definition of priorities and areas of concentration. In fact, we are already planning the establishment of such programs to be present on our PRSP to be launched in January 2006. We want to promote the necessary donor coordination and establish articulation mechanisms with internal and external partners. Our idea is that not all of our projects bring added value when it comes to technology because we do not all follow a concrete agenda. It is necessary, therefore, that we promote coordination between donors. We also want to promote partnership with industry, to encourage the retrieval of valuable research done within higher education institutions in Mozambique to the market and to establish fiscal incentives.

The government wants to develop building capacity in research planning management and performance monitoring at the institutional level and at the system level. That is to say, we want to establish a system for research and innovation in technology that will be done not by a single institution but by various institutions. We want to establish long-term research programs with research institutions with proven competence in the research field. We do not want to re-invent what has already been invented, but we do want to adopt the appropriate technology to ensure that we take advantage of it for the development of Mozambique.

We also want to develop an information and communication technology infrastructure, a very important element that will target all levels in the nation. When we speak of the users of technology, in many cases people think we are talking only about cities. In the five-year program, it has been defined that we want to put priority on the development of the rural areas at the district level. Therefore, we must put the necessary infrastructure in place at this level to allow the development and the growth of possibilities in agriculture and other areas.

We want to promote the establishment of databases. It is usual to hear in Africa that there is no content. One reason for that is that we do not have a systematic way of putting our content into electronic form, and that is because we do not have enough knowledge of the levels and stages of the development of databases.

positivement sur le cours des événements. Nous pouvons chercher des réponses dans les secteurs de l'éducation formelle et des services qui peuvent être fournis, et en ciblant des groupes particuliers. À cet égard, nous collaborons déjà avec le CRDI à l'établissement de télécentres et de réseaux scolaires.

Étant donné qu'il s'agit d'un secteur nouveau pour notre économie et notre développement, notre gouvernement a dû prendre des mesures critiques. La première mesure consiste à intégrer la science et la technologie à tous les programmes de développement et à établir une stratégie nationale sur la science et la technologie en définissant des priorités et des secteurs de concentration. De fait, nous planifions déjà l'établissement de tels programmes dans le cadre de notre DSRP, qui sera lancé en janvier 2006. Nous voulons promouvoir l'indispensable coordination des donateurs et établir des mécanismes d'articulation avec des partenaires internes et externes. Nous estimons que tous nos projets n'apportent pas une valeur ajoutée au chapitre de la technologie, puisque nous ne suivons pas un plan d'action concret. Par conséquent, il est nécessaire que nous fassions la promotion de la coordination entre donateurs. Nous voulons aussi favoriser la création de partenariats avec le secteur privé, et ce, afin d'encourager la récupération des travaux de recherche précieux effectués par les établissements d'enseignement supérieur au Mozambique pour les commercialiser et établir des mesures d'incitation fiscales.

Par ailleurs, le gouvernement veut renforcer la capacité de gestion de la planification de la recherche et la surveillance du rendement au niveau institutionnel et systémique. En d'autres termes, nous voulons établir un système de recherche et d'innovation en technologie qui ne sera pas l'apanage d'un seul établissement mais plutôt de plusieurs. En outre, nous voulons mettre en œuvre des programmes de recherche à long terme de concert avec des institutions de recherche ayant fait leurs preuves dans le domaine. Nous ne cherchons pas à réinventer ce qui a déjà été inventé, mais nous voulons adopter la technologie appropriée pour faire en sorte que nous puissions en tirer avantage pour assurer le développement du Mozambique.

Nous voulons aussi nous doter d'une infrastructure de technologie de l'information et des communications, puisque c'est un élément très important qui touchera tous les secteurs de la société. Quand nous parlons d'utilisateurs de la technologie, dans bien des cas, les gens pensent que nous parlons uniquement des villes. Dans notre programme quinquennal, nous précisons que nous voulons donner la priorité au développement des zones rurales au niveau des districts. C'est pourquoi nous devons ériger l'infrastructure nécessaire à ce niveau pour permettre le développement et les potentialités de croissance dans le secteur agricole et d'autres.

Nous voulons aussi promouvoir la création de bases de données. On entend souvent dire qu'en Afrique il n'y a pas de contenu. Une des raisons est que nous n'avons pas de méthode systématique de convertir notre contenu dans un format électronique, et c'est pourquoi nous n'avons pas suffisamment de connaissances des différents niveaux et stades de la conception de bases de données.

Therefore, we are planning to establish the Mozambican Information and Communication Technology Institute, comprised of the following three complements: research and learning, a technology incubator for the development of entrepreneurship, and the technology and science part. We also want to establish formal and operational connections with international knowledge centres through cooperation protocols. We want to increase the potential for commercial, industrial and research activities and interact with the aim of solving the real problems and better exploring technology and knowledge.

I hope I have transmitted some of the major issues of our program.

Senator Grafstein: Welcome. This is a fascinating paper. It is very modern. It is almost as if I were talking to the Prime Minister's advisor on science and technology, because this would be a great plan for Canada as well. I congratulate you on the plan.

Have you met with the Prime Minister's advisor on science and technology, Dr. Carty?

Mr. Massingue: Unfortunately, no.

Senator Grafstein: Put him on your agenda while you are here.

Senator Prud'homme: Introduce them to each other.

Senator Grafstein: I will meet with Dr. Carty tomorrow, and I will ensure that, if you call him, he sees you. He is going away, will only be here for a couple of hours tomorrow, but he might see you.

I would also suggest that you meet with Mr. Phillipson, the head of the Canada Foundation for Innovation, which is doing precisely what you are talking about here. You will find that all of the objectives you have listed are the objectives of that foundation, which is at arm's length from the government and funds specific projects of research and innovation.

I would be glad to assist you in setting up meetings with these people, because I think you will find it very useful.

This committee is studying a model of development that would allow underdeveloped countries such as yours, with high levels of illiteracy, to leap ahead. One model you might look at is that which has been adopted in Jordan. Although Jordan has absolutely no natural resources, they decided that, rather than going through the normal steps of development, they would leap ahead. They started five or six years ago giving wireless computers to Bedouin villages that had never before seen a computer, and in particular giving them to children. They discovered that, within a year or two, with minimal training, the Bedouin children became skilled in the use of computers and their level of education improved.

Par conséquent, nous prévoyons la création de l'Institut des technologies de l'information et des communications du Mozambique, qui sera composé des trois éléments suivants : recherche et apprentissage, un incubateur technologique pour le développement de l'entrepreneuriat et le volet science et technologie. De plus, nous voulons établir des liens formels et opérationnels avec des centres du savoir internationaux au moyen de protocoles de coopération. Nous voulons accroître le potentiel des activités commerciales, industrielles et de recherche, et collaborer dans le but de résoudre de véritables problèmes et explorer davantage la technologie et les connaissances.

J'espère avoir exposé quelques-unes des grandes lignes de notre programme.

Le sénateur Grafstein : Bienvenue. Ce document est fascinant. Il est très moderne. J'ai presque l'impression de parler au conseiller de notre premier ministre en matière de sciences et de technologie, car votre plan serait bon pour le Canada aussi. Je vous en félicite.

Avez-vous rencontré le conseiller du premier ministre en matière de sciences et de technologie, M. Carty?

M. Massingue : Malheureusement, non.

Le sénateur Grafstein : Prévoyez une rencontre avec lui durant votre passage ici.

Le sénateur Prud'homme : Peut-être pourriez-vous faire les présentations.

Le sénateur Grafstein : Je vais rencontrer M. Carty demain, et je vais faire en sorte qu'il vous rencontre, si vous l'appellez d'ici là. Il part en voyage demain; en fait, il ne sera ici que pendant quelques heures demain, mais il se peut qu'il vous rencontre.

Je vous suggérerais aussi de rencontrer M. Phillipson, le PDG de la Fondation canadienne pour l'innovation, dont les activités ressemblent précisément à ce dont vous venez de parler. Vous constaterez que tous les objectifs que vous avez énumérés sont les mêmes que ceux que visent la fondation, qui est un organisme indépendant du gouvernement et qui finance des projets dans les domaines de la recherche et de l'innovation.

Je me ferai un plaisir de vous aider à organiser une rencontre avec ces personnes, car cela pourrait être très utile pour vous.

Notre comité étudie un modèle de développement qui permettrait aux pays sous-développés comme le vôtre, où le taux d'analphabétisme est élevé, de faire des progrès. Un modèle que vous pourriez peut-être étudier est celui de la Jordanie. Bien que la Jordanie ne possède pas de ressources naturelles, elle a décidé de faire des avancées plutôt que de suivre le cours normal du développement. Il y a cinq ou six ans, le gouvernement a distribué des ordinateurs sans fil dans des villages bédouins, surtout à des enfants, qui n'avaient jamais vu d'ordinateurs auparavant. On a découvert que dans l'espace d'une année ou deux, avec un minimum de formation, les enfants bédouins avaient appris à utiliser les ordinateurs et que leur niveau d'éducation s'était amélioré.

What are the building blocks that you need to move to this very ambitious plan from the problems that you have in terms of basic communications? For instance, you talk about science, innovation and technology. The key to this is the Internet and digital communications. What is the digital, wireless or broadband framework in your country? Have you invested in the infrastructure to make this platform possible?

Mr. Massingue: Thank you for the observation and advice. The meetings you have suggested will be of great help. I hope we will find a way to make the adjustment.

We would very much like to be connected to other initiatives that are being successfully implemented. Some of things we are talking about, other nations have passed by. The suggestion of going to the Jordanian model, at least to learn about what they are doing there, is very useful. I have put that on my agenda. Some assistance may be required for us to be able to learn about this model.

We have to have mainstream building blocks. We have to manage to make science and technology visible in each development area. We must be clear in what the technology can help. We also need to create a vision. We need to create a strategy. We will be developing a strategy where some of the elements will be strongly addressed. However, there are already some ongoing plans. Unfortunately, they are still in a very infant stage in terms of impact at a national level. It is important that we come up with a plan for implementation of the infrastructure. It is my conviction that as soon as we have the infrastructure in place, most of the other things will follow.

In my presentation, I targeted rural areas. We have to ensure that we have radio and television in the communities as well as the Internet. This is the infrastructure component. Again, both for the designing of the plans and also for the implementation, we will be requiring some assistance.

Senator Di Nino: Minister, it is the good to see you here. I hope my colleagues will be able to arrange those meetings for you tomorrow morning. It would be useful. Frankly, I am surprised that they have not happened already. Perhaps no one thought about it.

Minister, I wish to focus first on the plans and strategies that you were talking about. Are these plans and strategies being looked at nationwide or are they being focussed right now in specific areas only?

Mr. Massingue: The strategy is national, but with an emphasis on what is happening in each sector. It is important for us to lay an infrastructure that will allow the health sector to operate properly. As soon as the health sector is connected in a region, why not also address education to take advantage of that? We are looking nationwide, but responding to the needs of each sector.

Quels sont les éléments constitutifs dont vous avez besoin pour extirper votre plan très ambitieux des problèmes auxquels vous faites face en termes de communication de base? Vous parlez, par exemple, de science, d'innovation et de technologie. La clé de ces questions est Internet et les communications numériques. Qu'en est-il du cadre numérique, sans fil ou Internet à large bande dans votre pays? Avez-vous investi dans l'infrastructure qui rendra votre plan possible?

M. Massingue : Merci de cette observation et de ce conseil. Les rencontres que vous avez suggérées nous seront d'une grande utilité. J'espère que nous trouverons un moyen de les rendre possibles.

Nous aimerions beaucoup établir des liens avec d'autres initiatives qui ont été mises en œuvre avec succès. Certaines des choses dont nous sommes en train de parler, d'autres pays les ont dépassées. La suggestion d'étudier le modèle jordanien, à tout le moins pour savoir comment on procède dans ce pays, est très utile. Je vais noter cela dans mon agenda. Cela étant, nous aurons peut-être besoin d'une aide quelconque pour être en mesure d'étudier ce modèle.

Nous devons intégrer tous les éléments constitutifs à notre plan. Nous devons faire en sorte que la science et la technologie soient visibles dans tous les secteurs du développement. Nous devons énoncer clairement ce à quoi la technologie peut contribuer. Nous avons également besoin d'esquisser une vision, et une stratégie. Nous avons l'intention d'élaborer une stratégie où certains de ces éléments seront clairement abordés. Cela étant, nous avons des plans qui sont déjà en cours. Malheureusement, ils en sont encore à leurs balbutiements pour ce qui est de leur incidence au niveau national. C'est pourquoi il est important que nous élaborions un plan de mise en œuvre de l'infrastructure. Je suis convaincu que dès que l'infrastructure nécessaire sera en place, l'essentiel du reste suivra.

Dans mon exposé, j'ai évoqué les zones rurales. Nous devons faire en sorte que les collectivités rurales aient accès à la radio, à la télévision et à Internet. C'est l'élément de l'infrastructure qu'il nous faut. Encore une fois, la conception des plans et la mise en œuvre exigeront de l'aide.

Le sénateur Di Nino : Monsieur le ministre, c'est bien de vous recevoir ici. J'espère que mes collègues pourront prendre les arrangements pour vous permettre d'avoir les rencontres en question demain matin. Ce serait utile. Franchement, je m'étonne que cela ne soit pas déjà fait. Peut-être que personne n'y a pensé.

Monsieur le ministre, je veux d'abord revenir sur les plans et les stratégies que vous avez évoqués. Est-ce que ces plans et stratégies sont à la grandeur du pays ou bien ciblent-ils seulement des régions particulières du pays à l'heure actuelle?

M. Massingue : La stratégie est nationale, mais elle met l'accent sur ce qui se fait dans chaque secteur. C'est important pour nous d'établir une infrastructure qui permettra au secteur de la santé de bien fonctionner. Dès que le secteur de la santé est branché dans une région donnée, pourquoi ne pas en faire profiter également l'éducation? Nous travaillons donc à la grandeur du pays, mais nous répondons aux besoins de chaque secteur.

Senator Di Nino: I understand that, at this time, most of the investment in your country is coming from South Africa. Could you confirm that? Also, I understand that you have two or three primary corporate entities that operate in your country. Does this make the technology transfer easier or more difficult?

Mr. Massingue: No doubt the fact that we have a big brother close to us in some aspects is an advantage.

Senator Di Nino: We know about that with the U.S.

Mr. Massingue: According to statistics, at the moment most of the investment comes from South Africa. In terms of consumption products and some services, we can get that from South Africa. However, when we talk about low-cost technology applied to the different areas, we must look into the other markets, not only to South Africa.

I cannot discuss in detail what is happening inside South Africa. However, I know they are also receiving technology from abroad, although they are producing internally. We will be looking to technology not only within our neighbours, but also with other nations.

Senator Di Nino: It is not so bad to have a big brother; it has worked quite well for Canada. As you know, we have our challenges, but there are tremendous benefits to be had if one creates the kind of relationship that is respectful and friendly.

In regard to your mandate and strategies, is a focus also being directed toward the female population of your nation? We have heard from witnesses who have come here that that is a mandate or focus of some other countries.

Mr. Massingue: Our Prime Minister is a woman. That is a strong signal that our government is promoting women at different levels.

We have specific programs that target females, not only on education, but also in business and politics. Women participate in different programs. In my ministry, I run special programs that create interest in young women to be able to participate in engineering and sciences. We have prizes and offer encouragement.

The problem is not only at the level in which they can do research; the problem is that the majority of the population is in the rural area. They are expected to do the work so they can start school. When it comes to the secondary school, the number of women is reduced dramatically because they must undertake other activities.

By putting the emphasis on rural areas, we also want to create special programs for these young women — programs that can be taught in a different way. They can become professionals on

Le sénateur Di Nino : Je crois savoir qu'à l'heure actuelle, la plupart des investissements dans votre pays viennent de l'Afrique du Sud. Pouvez-vous confirmer cela? De plus, Je crois que vous avez deux ou trois grandes entreprises prédominantes dans votre pays. Cela rend-il le transfert de technologies plus facile ou plus difficile?

M. Massingue : Nul doute que le fait d'avoir un grand frère près de nous est à certains égards un avantage.

Le sénateur Di Nino : Nous sommes dans la même situation vis-à-vis des États-Unis.

M. Massingue : D'après les statistiques, à l'heure actuelle, la plupart des investissements viennent d'Afrique du Sud. Nous pouvons obtenir les biens de consommation et certains services en Afrique du Sud. Cependant, quand il s'agit de technologie à faible coût appliquée aux différentes régions, nous devons nous tourner vers d'autres marchés, pas seulement l'Afrique du Sud.

Je ne peux pas discuter en détail de ce qui se passe en Afrique du Sud. Je sais toutefois que ce pays reçoit également de la technologie de l'étranger, bien qu'il en produise à l'interne. Nous chercherons à importer de la technologie pas seulement de nos voisins, mais aussi d'autres pays.

Le sénateur Di Nino : Ce n'est pas si mal d'avoir un grand frère; cela a donné de bons résultats au Canada. Comme vous le savez, nous avons nos problèmes, mais il y a des avantages extraordinaires si l'on réussit à établir des relations d'amitié et de respect.

Au sujet de votre mandat et de vos stratégies, est-ce que vous mettez également l'accent sur les femmes de votre pays? Nous avons entendu des témoins nous dire que c'est un mandant ou un objectif dans d'autre pays.

M. Massingue : Notre premier ministre est une femme. Cela indique clairement que notre gouvernement fait la promotion des femmes à différents niveaux.

Nous avons des programmes particuliers qui s'adressent aux femmes pas seulement dans le domaine de l'éducation, mais aussi dans les affaires et la politique. Les femmes participent à différents programmes. Dans mon ministère, je dirige des programmes spéciaux qui créent de l'intérêt chez les jeunes femmes et les incitent à participer dans le domaine du génie et des sciences. Nous avons des prix et nous offrons des encouragements.

Le problème ne se situe pas seulement au niveau auquel elles peuvent faire de la recherche; le problème est que la majorité de la population habite des régions rurales. On attend des femmes qu'elles fassent le travail, de sorte qu'elles peuvent commencer à aller à l'école, mais dès l'école secondaire, le nombre de femmes diminue considérablement parce qu'elles doivent se livrer à d'autres activités.

En mettant l'accent sur les régions rurales, nous voulons aussi créer des programmes spéciaux pour ces jeunes femmes — des programmes que l'on peut enseigner d'une manière différente.

different subjects without necessarily going to school. We have specific programs at our telecentre directed at ladies. We have special programs for them.

The Chairman: In your paper, it reads: "Natural resources: coal, titanium, natural gas, hydroelectric power, tantalum, graphite." What is tantalum? Does anybody know? Is it a metal?

Mr. Massingue: We have what we call in English heavy sands. Given that you speak Portuguese, Mr. Chairman, it is *areias pesadas* in Portuguese.

The Chairman: It is a rare earth mineral used in high tech metals. I understand.

Mr. Massingue: you are our first witness from Mozambique. Given that Mozambique is on the border of South Africa, you have some investment opportunities from South Africa. Of course, Mozambique is not just on the frontier with South Africa. It goes up the coast of the Indian Ocean, and it is also on the frontiers of Tanzania.

I am sure you will correct me if I am wrong, but the economic development there, although I have only been around Mozambique, is mostly in the south. It goes up towards Beira, which is at the end of the railway, to Zimbabwe and then to Pemba — you have a very good map here. In other words, without understanding a little bit of the geography and the nature of economic development in the country, it is difficult for me to apply myself to science and technology and to see where it will have the greatest effect or how you will do this. Could you give me an impression on that?

Mr. Massingue: Thank you for that question — which is both technical and political.

It is true that the south has benefited more in terms of development programs, not only after our independence but even before. The capital is in the south, in Maputo. Obviously, the infrastructure there is much better.

As soon as we became independent, there was a dramatic change in terms of planning. Of course, it takes time. We became independent in 1975. In 1976, a destabilizing war started that went until 1992. During that period, it was difficult to undertake serious development programs. Only after the peace agreement was signed in 1992 did it become possible to come back to the plans that were made for the development of Mozambique.

Today, we have centres of development in Mozambique that have more of an impact in terms of economy and social well-being. For example, Nampula, which is the capital of northern Mozambique, is doing very well in terms of economy and development.

The Chairman: Why is that?

Elles peuvent devenir des professionnelles dans différents domaines sans nécessairement aller à l'école. Nous avons des programmes particuliers de téléapprentissage qui s'adressent aux femmes. Nous avons des programmes spéciaux pour elles.

Le président : Dans votre document, je lis ceci : « Ressources naturelles : charbon, titane, gaz naturel, hydroélectricité, tantale, graphite. » Qu'est-ce que le tantale? Est-ce que quelqu'un le sait? Est-ce un métal?

M. Massingue : Nous avons ce que nous appelons des sables lourds. Comme vous parlez portugais, monsieur le président, je vous dirai qu'en portugais, cela s'appelle *areias pesadas*.

Le président : C'est un minéral du groupe des terres rares utilisé dans les métaux de haute technologie. Je comprends.

Monsieur Massingue, vous êtes notre premier témoin du Mozambique. Étant donné que le Mozambique est limitrophe de l'Afrique du Sud, vous avez des possibilités d'investissement venant d'Afrique du Sud. Bien sûr, le Mozambique n'est pas seulement limitrophe de l'Afrique du Sud. Il s'étend le long de la côte de l'océan Indien jusqu'à la frontière de la Tanzanie.

Vous me reprendrez si je me trompe, mais le développement économique, bien que je n'aie pas visité la totalité du Mozambique, se situe principalement dans le sud. Cela va jusqu'à Beira, qui est le terminus du chemin de fer, vers le Zimbabwe et ensuite jusqu'à Pemba — vous avez une très bonne carte ici. Autrement dit, à moins de comprendre un peu la géographie et la nature du développement économique de votre pays, c'est difficile pour moi de comprendre dans quel secteur les sciences et la technologie auront les meilleures retombées ou la manière dont vous allez vous y prendre. Pouvez-vous me donner quelques détails là-dessus?

M. Massingue : Je vous remercie pour cette question qui est à la fois technique et politique.

Il est vrai que le sud a bénéficié davantage des programmes de développement, non seulement après notre indépendance, mais même avant. La capitale, Maputo, se trouve dans le sud. Il est évident que l'infrastructure est bien meilleure dans ce secteur.

Tout de suite après notre indépendance, il y a eu un changement complet en fait de planification. Bien sûr, cela prend du temps. Nous sommes devenus indépendants en 1975. En 1976, une guerre déstabilisatrice a commencé et a duré jusqu'en 1992. Pendant cette période, il était difficile d'entreprendre des programmes de développement le moins sérieux. C'est seulement après la signature de l'accord de paix en 1992 qu'il est devenu possible de revenir au plan qui avait été établi pour le développement du Mozambique.

Aujourd'hui, nous avons des centres de développement au Mozambique qui ont davantage d'incidence sur le plan économique et du bien-être social. Par exemple, Nampula, qui est la capitale du Mozambique septentrional, est très florissante sur le plan économique et du développement.

Le président : Pourquoi?

Mr. Massingue: It is doing well because we have a couple of projects and programs, mainly in the area of agriculture. As I mentioned, we also have the heavy sands-producing products. However, it is mainly agriculture that is having a positive impact.

The government has decided to create three big corridors. One is the so-called Maputo corridor, which links South Africa to Maputo. We have a second corridor, which links Beira to Zimbabwe. Unfortunately, we thought establishing these corridors would serve as a gateway for linking inland entries, but the situation in Zimbabwe at the moment does not allow for a big flow of business. Then we have the other corridor that has been established in the north, the Nacala corridor.

These corridors are now being improved in terms of infrastructure, by developing railways that link the inland to the outland. These developments are boosting the economy. In fact, we have the Cahora Bassa Dam in the central part where we generate electricity, which is not only being used by Mozambique but also goes to South Africa and through to Zimbabwe. There are negotiations with Malawi, which would also like to benefit from this hydro power station.

In terms of at the ministry level, the science and technology component is a new issue for many African economies. We really do not have anything in terms of infrastructure. What we have decided to do is to establish what we call three regional centres, but the centres are not there yet. We have them on paper. The idea is to implement the programs that we have at regional levels. One will be in the south, one will be in the centre part, and the other will be in the north.

Those centres will quickly assist the provinces in which they are located, but also the neighbouring provinces. In our plans, we are also saying that the centres themselves cannot take the whole responsibility of developing science and technology. We have to create what we call a provincial and a district nucleus. Hence, we are establishing a nucleus at the district level, as well as at the provincial level, which will interact with the regional centres they are going to establish.

What will we put in the regional centre? We want to put three kinds of activities: First, we want to put scientific research over there because we already have a critical mass of Mozambicans. It is a small number, but we can locate them in the different provinces to do scientific research in partnership with other countries. Second, we also want to promote business incubators. We want to make sure that we mainly teach the young people how they can use their skills to generate income. Third, we will use that as the linkage between industry and the scientific research process. These will be the major three activities that we will be doing in the centre for the benefit of the region, the province and the districts.

M. Massingue : La ville est florissante parce que nous avons quelques projets et programmes, principalement dans le domaine agricole. Comme je l'ai dit, nous avons aussi le secteur de production des sables lourds. Cependant, c'est surtout l'agriculture qui a des répercussions positives.

Le gouvernement a décidé de créer trois grands corridors. Le premier est le corridor de Maputo qui relie l'Afrique du Sud à Maputo. Nous avons un deuxième corridor qui relie Beira au Zimbabwe. Malheureusement, nous pensions que l'établissement de ces corridors servirait de porte d'entrée vers l'Hinterland, mais la situation au Zimbabwe à l'heure actuelle ne permet pas des échanges très nourris avec ce pays. Ensuite, nous avons l'autre corridor qui a été établi dans le Nord, celui de Nacala.

On apporte actuellement des améliorations à ces corridors au plan de l'infrastructure, en construisant des chemins de fer pour relier l'intérieur du pays au littoral. Cela donne un coup de pouce à l'économie. En fait, nous avons le barrage de Cahor Bassa dans le centre du pays où nous produisons de l'électricité, laquelle n'est pas seulement utilisée au Mozambique mais également exportée vers l'Afrique du Sud et le Zimbabwe. Il y a des négociations avec le Malawi, qui aimerait également bénéficier de cette centrale hydroélectrique.

Au niveau du ministère, la composante des sciences et de la technologie est un élément nouveau pour beaucoup d'économies africaines. En fait, nous n'avons aucune infrastructure dans ce domaine. Ce que nous avons décidé de faire, c'est d'établir ce que nous appelons trois centres régionaux, mais les centres ne sont pas encore établis. Ils existent sur papier. L'idée est de mettre en œuvre les programmes que nous avons au niveau régional. Il y en aura un dans le sud, un dans la partie centrale du pays et l'autre sera dans le nord.

Les centres vont aider rapidement les provinces dans lesquelles ils sont situés, mais aussi les provinces voisines. Selon nos plans, les centres eux-mêmes ne peuvent assumer l'entière responsabilité du développement scientifique et technologique. Nous devons créer ce que nous appelons un noyau provincial et de district. Nous créons donc un noyau au niveau du district ainsi qu'au niveau provincial et ce noyau va interagir avec les centres régionaux que nous allons créer.

Qu'allons-nous mettre dans le centre de la région? Nous voulons y mettre trois genres d'activités : tout d'abord, la recherche scientifique parce que nous avons déjà là une masse critique de locaux. C'est un petit nombre, certes, mais nous pouvons les situer dans les différentes provinces pour y faire de la recherche scientifique en partenariat avec d'autres pays. En second lieu, nous voulons également favoriser l'incubation d'entreprises. Nous voulons faire en sorte d'enseigner surtout aux jeunes gens comment ils peuvent utiliser leurs talents et leurs compétences pour gagner un revenu. En troisième lieu, nous avons utilisé cela comme un maillon entre l'industrie et le processus de recherche scientifique. Voilà donc les trois grandes activités que nous allons conduire dans le centre au profit de la région, de la province et des districts.

The Chairman: That enlightens me and helps the committee. If we think about it for a moment, for places like Zimbabwe, Zambia and Malawi the ports are all in Mozambique. In order for them to have any export facility, they have to go out basically through your country, which is, of course, an important potential source of revenue for your country. I just wanted to get that on the record and make it clear.

Senator Downe: Thank you minister, for your very impressive presentation. You indicated that this proposal was accepted by your Parliament and it is the priority of your country.

I note that the Canadian International Development Agency has indicated that it will provide development assistance of \$42 million to your country this year, but none of it is directed at the priority you outlined today. Would you like that money shifted from the current priorities to the priority you highlighted today to this committee?

Mr. Massingue: Senator Downe, I will first say that when the president appointed me minister and I looked at the budget, I found out that for the whole year I have \$1.3 million only for investment, running costs and salaries. Of course it is impossible to implement even 1 per cent of these ideas. Therefore, I will need critical support to do this.

I do not have information in terms of the \$42 million that has been allocated, but I also would like to say something which is true: Agencies such as the one you mentioned have not been confronted that much with science and technology. Therefore, it is a new area that is coming, as well as the leadership. We are putting this at the government level, the top level of the management of the country, meaning that it is a new area of development.

Of course, I will be cautious in saying that I want to shift the \$42 million that has been announced — because I do not know which areas are covered. However, I should very much like to see science and technology covered in one or another way by the cooperation program. I do not know if this means increasing resources from other sources, or allocating part of it, but it will be useful because all these ideas you consider positive will only move if I have resources.

The Chairman: Did I understand correctly that \$1.3 million is your departmental budget?

Mr. Massingue: Yes.

Senator Eyton: Minister, your plan is impressive and it is formidable, and you have just given a few numbers and I will get to some later on that underline that. Can you tell me about the plan? How was it developed? What kind of support did it have in order to be passed by your Parliament? How widely

Le président : Voilà qui m'éclaire et qui vient en aide au comité. Si nous y réfléchissons un instant, dans le cas de pays comme le Zimbabwe, la Zambie et le Malawi, tous les ports sont situés au Mozambique. Pour que ces pays puissent exporter, il faut qu'ils passent par chez vous, ce qui représente, bien sûr, une source de rentrées importantes pour votre pays. Je voulais que la chose soit dite et dite clairement.

Le sénateur Downe : Merci, monsieur le ministre, de cet exposé fort impressionnant. Vous nous avez dit que cette proposition avait été acceptée par votre Parlement et que c'était, pour votre pays, une priorité.

Je constate que l'Agence canadienne de développement international a fait savoir qu'elle offrirait cette année à votre pays 42 millions de dollars en aide publique au développement, mais que par contre rien de cela ne serait affecté à la priorité dont vous venez de nous parler. Voudriez-vous que cet argent aille plutôt à la priorité que vous venez tout juste de nous exposer plutôt qu'à celles qui sont actuellement prévues?

M. Massingue : Madame le sénateur, je vous dirais pour commencer que lorsque le président m'a confié mon portefeuille et que j'ai jeté un coup d'œil sur le budget, j'ai découvert que pour l'ensemble de l'année, je ne disposais que de 1,3 million de dollars pour l'investissement, les frais courants et les salaires. Il serait certes impossible, dans ces circonstances, de mettre en œuvre ne serait-ce que 1 p. 100 de ces idées. Par conséquent, je vais avoir besoin pour le faire d'un appui absolument indispensable.

Je ne sais pas comment ces 42 millions de dollars ont été répartis, mais je voudrais également vous confier quelque chose qui est très vrai : les agences comme celle dont vous venez de parler n'ont guère été interpellées par la science et la technologie. C'est par conséquent un secteur tout nouveau, tout comme le leadership. Nous mettons cela au niveau du gouvernement, tout en haut de l'administration de notre pays, ce qui veut dire qu'il s'agit là d'un nouveau secteur à développer.

Certes, c'est avec prudence que je vous dis que j'aimerais déplacer ces 42 millions de dollars qui ont été annoncés, pour la simple raison que je ne sais pas à quoi ils ont été affectés. Par contre, j'aimerais énormément que la science et la technologie soient d'une façon ou d'une autre alimentées par le programme de coopération. J'ignore si cela signifiera qu'il faut accroître les ressources provenant d'autres sources ou distribuer une partie de ces ressources, mais ce sera utile parce que toutes ces idées que vous jugez positives ne pourront être concrétisées qu'à condition que j'aie des ressources pour le faire.

Le président : Ai-je bien compris, le budget de votre ministère est de 1,3 million de dollars?

M. Massingue : C'est cela.

Le sénateur Eyton : Monsieur le ministre, votre plan est impressionnant, formidable même, et vous ne nous avez donné que quelques chiffres, et d'ailleurs j'y reviendrai plus tard pour insister sur ce point. Pouvez-vous me parler du plan? Comment a-t-il été mis au point? Quels sont les appuis dont il a bénéficié qui

known is it in your country? Is it something that has been well or partly communicated? I want to know where it came from and the state of it now in your country.

Mr. Massingue: The planning process, at the beginning of each fiscal year, we do get indications from the Minister of Planning and Development and the Minister of Finance in terms of methodology for the planning.

Senator Eyton: I was talking about this particular plan, the plan here and what you presented to us. How did this particular plan evolve?

Mr. Massingue: It was generated inside of my ministry by me and my colleagues, following which it was submitted for discussion in the cabinet. Following discussion in cabinet, it was sent to Parliament for discussions, and finally became approved.

Senator Eyton: Is it well known throughout the country? It is a very large country with a large population. Is there an awareness of this plan and what you are trying to do?

Mr. Massingue: Yes. In fact, this plan is a result of the manifesto and then the electoral process that took place, so it was not designed and then given, but it is the result of what from bottom to top has been discussed as priorities.

There are some technicalities that are done at the ministerial level, but the major issues arise from the communities themselves. For instance, the communities ask when they will have higher education institutions in their region. Other communities are saying that they are producing crops but that the crops are getting destroyed because they do not have the technology to save the crops.

For instance, fruits in Mozambique are available during a two-month period. In two months, everyone can eat fruit, but as soon as those two months are over we do not have any more fruit, and most of the fruit is destroyed because we do not have even basic technology to transform mango into juice.

I visited one area in which they are producing a lot of tomatoes. They did tell me that 30 per cent of their production is lost between when they collect until they are able to sell, meaning that there is a problem of processing the tomatoes.

Most of the problems that we are resolving with this plan are generated from the needs.

I have given senators two examples of the implementation of technology at the community level that will allow them to take greater advantage of what they are producing.

Senator Eyton: I can understand why technology and new approaches are needed. However, in the context of your budget of \$1.3 million, it seems a tremendous challenge.

lui ont permis d'être adopté par le Parlement? Est-il bien connu à l'échelle nationale? A-t-il fait l'objet d'une campagne de communication bien faite ou partielle seulement? Je voudrais savoir d'où vient ce plan et à quel point il en est rendu maintenant chez vous.

M. Massingue : Le processus de planification est le suivant : au début de chaque année financière, nous recevons certaines indications du ministre de la Planification et du Développement ainsi que du ministre des Finances pour ce qui est de la méthodologie à utiliser pour la planification.

Le sénateur Eyton : Je parlais du plan en question, de ce plan et de ce que vous venez de nous exposer. Comment ce plan a-t-il pris forme?

M. Massingue : Il a été élaboré au sein de mon ministère par mes collègues et par moi-même, après quoi il a été soumis à l'attention du conseil des ministres. Après cela, il a été envoyé au Parlement qui s'en est saisi et où il a été adopté en définitive.

Le sénateur Eyton : Ce plan est-il bien connu à l'échelle nationale? Vous avez un très grand pays, un pays très peuplé. Les gens connaissent-ils ce plan et savent-ils ce que vous essayez de faire?

M. Massingue : En effet. D'ailleurs, ce plan résulte du manifeste et du processus électoral qui l'a suivi, il n'a donc pas été élaboré puis dicté, il est plutôt le résultat des priorités qui ont été discutées depuis la base.

Il y a bien sûr certains éléments techniques qui sont ajoutés au niveau du ministère, mais les principaux points sont issus des communautés. Ainsi, celles-ci nous demandent quand nous allons ouvrir chez elles des établissements d'enseignement supérieur. D'autres collectivités nous ont dit qu'elles cultivaient la terre mais que les récoltes se perdaient parce qu'elles n'avaient pas la technologie nécessaire pour en assurer la conservation.

Par exemple, au Mozambique, on trouve des fruits pendant deux mois. Pendant deux mois, tout le monde peut en manger, mais sitôt les deux mois passés, il n'y a plus de fruits et la plupart de ceux qui restent se perdent parce que nous n'avons même pas les moyens de base nécessaires pour transformer les mangues en jus.

Je me suis rendu dans un secteur qui produit beaucoup de tomates. Les gens m'ont dit qu'ils perdaient 30 p. 100 de la production entre le moment de la récolte et le moment de la vente, ce qui veut dire qu'il y a un problème au niveau du traitement.

La plupart des problèmes auxquels nous apportons une solution grâce à ce plan sont nés des besoins qui existent.

J'ai donné aux sénateurs deux exemples qui montrent comment, en utilisant la technologie au niveau de la collectivité, on peut mieux tirer parti de ce qui y est produit.

Le sénateur Eyton : Je comprends facilement pourquoi la technologie et les nouvelles façons de faire sont nécessaires. Mais pour revenir à votre budget de 1,3 million de dollars, cela me semble extrêmement difficile.

The facts that we have on Mozambique before the committee indicate that there is a high poverty rate. I will not deal with that, but there is a lack of resources at the ground level.

As well, the illiteracy rate is high. Could you tell me what the government is doing to try to improve the literacy rates? Without literate men and women, it is difficult to advance science and technology. Could you tell me what you are doing and what effect it may be having?

Mr. Massingue: We have three big plans in respect of this issue.

First, we are increasing educational facilities and training more teachers for deployment to those facilities. Second, we have decided that, from 2005 to 2009, we must concentrate on vocational and technical training. We are developing programs for this implementation so that our people can learn how to do things. Third, we are embarking on our plans for the so-called distance education platforms because we cannot service all areas with a sufficient number of teachers for all the subjects to accomplish the work. Distance education is one of the pillars. That is why we have a clear program to promote and develop education using ICT.

Here, we are talking about formal education, but we are also developing programs to train people to become professionals in their areas. In that way, they do not have to wait four or five years to take on specialized activities. We have specific programs for that. Of course, it is one thing to have the programs but it is another thing to have the necessary resources for implementation. That is why we would like support for these plans.

Senator Grafstein: I will question the development plan from a different direction. We looked at statistics that are a little old, but they do indicate that the per capita annual income in Mozambique in 2001 was \$156. What would that income be today? Would it be much higher? I am quoting statistics provided to the committee that date as far as 2001.

Mr. Massingue: I can provide updated information.

Senator Grafstein: I assume it is well below \$400 per capita.

Mr. Massingue: Yes.

Senator Grafstein: Mozambique, where 81 per cent of the population is engaged in agriculture, is dependent on imports for its food. Is there any rationale as to why that is? Canada, for instance, exported wheat to Mozambique in 2001. Could you

Ce que nous savons du Mozambique ici au comité nous montre que le taux de pauvreté est extrêmement élevé. Je ne vais pas en parler, mais il y a donc une insuffisance de ressources sur le terrain.

Le taux d'analphabétisme est également très élevé. Pouvez-vous me dire ce que fait votre gouvernement pour améliorer la situation? Si les gens ne savent pas lire et écrire, il est difficile de faire avancer la science et la technologie. Pouvez-vous me dire ce que vous faites sur ce front et avec quels effets?

M. Massingue : Nous avons trois plans ambitieux à ce sujet.

Pour commencer, nous multiplions les établissements d'enseignement et nous formons davantage d'enseignants pour qu'ils aillent y travailler. En second lieu, nous avons décidé qu'entre 2005 et 2009, nous devons nous concentrer sur la formation professionnelle et technique. Nous sommes en train de mettre au point des programmes en ce sens afin que nos concitoyens puissent apprendre à travailler. En troisième lieu, nous lançons les plans que nous avons établis en matière de programmes de téléapprentissage comme nous l'appelons parce que nous ne pouvons déployer suffisamment d'enseignants dans toutes les régions pour couvrir toutes les matières afin d'arriver à accomplir ce que nous voulons. L'un des piliers sera donc le téléenseignement. C'est la raison pour laquelle nous avons un programme bien articulé pour promouvoir et développer l'enseignement en utilisant les technologies de l'information et des communications.

Nous parlons ici bien sûr de l'enseignement officiel, mais nous travaillons également sur des programmes qui permettront de former les gens afin qu'ils deviennent des professionnels. De cette façon, ils ne devront plus attendre quatre ou cinq ans pour pouvoir se livrer à des activités spécialisées. Nous avons des programmes précis dans ce sens. Bien sûr, c'est bien beau d'avoir des programmes, mais encore faut-il avoir les ressources nécessaires pour pouvoir les exécuter et c'est la raison pour laquelle nous aimerions pouvoir bénéficier d'un concours pour le faire.

Le sénateur Grafstein : Je vais aborder la question du plan de développement d'un point de vue différent. On nous a donné des statistiques qui sont un peu anciennes, mais elles indiquent que le revenu annuel par personne au Mozambique en 2001 était de 156 \$. Quel est ce revenu aujourd'hui? Est-il beaucoup plus élevé? Je cite des statistiques fournies au comité qui remontent à 2001.

M. Massingue : Je peux vous fournir l'information la plus récente.

Le sénateur Grafstein : Je suppose que ce revenu est bien inférieur à 400 \$.

M. Massingue : Oui.

Le sénateur Grafstein : Alors que 81 p. 100 de la population du Mozambique pratique l'agriculture, ce pays doit importer des denrées alimentaires. Y a-t-il une raison à cela? Le Canada, par exemple, a exporté du blé au Mozambique en 2001. Pouvez-vous

explain to us why the economy, which is 81 per cent agricultural, has a low per capita GDP and remains dependent on foreign imports for food sustainability?

Mr. Massingue: First, for most of the 81 per cent of Mozambicans involved in agriculture, it is a matter of subsistence. Certainly, by doing this they are not applying any basic technology that could increase production. It is so bad that one district might prosper in one year and two years later not have enough to feed itself, and so we must seek aid from outside for that area. Agriculture has to be looked at in terms of irrigation systems, the nature of crops planted, the need for fertilizers and people who know what to do in each seasonal period. We have deficits in both infrastructure and knowledge.

The 81 per cent involved in agriculture are growing the bare minimum simply to survive. I see challenges in this area when the President tells me that science and technology to support the development program will alleviate the poverty. My question now is what we can do in the area of science and technology to promote, within our system, the idea of increasing our production. Most of the 81 per cent of the population dependent on agriculture are sitting on the most beautiful and arid area of the country. If they had the means, they would be able to produce more. That is the solution that my ministry is seeking. The Minister of Agriculture and I want to know how we can turn this situation into a different situation.

Senator Prud'homme: Briefly, I noticed that you are making a great effort to promote literacy. I am working on something that continues to fascinate me each time I read the UN reports on education. Let me take the example of Cuba, a country that achieves close to 100 per cent literacy. That compares unbelievably with Haiti, the Dominican Republic and Central America, where literacy rates are so low by comparison. Why is it so difficult to achieve higher rates of literacy? Is it because we do not know how to utilize modern technology to the best advantage? Rather than engage many expert teachers, one professor could teach in many villages across Mozambique through the use of television. That could be done from morning to night with only one supervisor per education site — and anyone could supervise.

I have seen that done in the past where a French Canadian mama or an English Canadian mama will make sure that the students watch. Since we know that children are so fascinated by the big screen, all it would take in a village is one screen and a professor who knows how to reach the children. The literacy rate would then go up very rapidly. Why is it so difficult?

I used the example of Cuba intentionally, because everybody is hitting Cuba these days, to see how it would be possible to achieve the degree of literacy they have.

nous expliquer pourquoi cette économie, agricole à 81 p. 100, a un si faible PIB par habitant et continue à dépendre des importations de l'étranger pour sa sécurité alimentaire?

M. Massingue : Tout d'abord, pour la plupart des 81 p. 100 de Mozambicains qui pratiquent l'agriculture, c'est une question de subsistance. Évidemment, ils pratiquent l'agriculture sans recourir à une technologie élémentaire qui pourrait augmenter la production. La situation est si mauvaise qu'un district de production peut prospérer une année et, deux ans plus tard, ne pas parvenir à assurer son autosuffisance; c'est pourquoi il faut aller chercher de l'aide à l'extérieur pour une telle région. L'agriculture doit être considérée en fonction des systèmes d'irrigation, de la nature des cultures, du besoin en engrais et des agriculteurs qui savent ce qu'il faut faire à chaque saison. Nous avons des déficits aussi bien au niveau des infrastructures que des connaissances.

Les 81 p. 100 d'habitants qui pratiquent l'agriculture produisent le minimum vital. J'entrevois des difficultés lorsque le président me dit que les sciences et la technologie du programme de développement vont permettre de remédier à la pauvreté. J'aimerais savoir ce que l'on peut faire grâce aux sciences et à la technologie pour promouvoir une augmentation de la production. La plupart des 81 p. 100 de la population qui dépend de l'agriculture occupent la partie la plus belle et la plus aride du pays. Si ces agriculteurs en avaient les moyens, ils pourraient produire davantage. C'est ce que mon ministère cherche à obtenir. Le ministre de l'Agriculture et moi-même aimerions savoir comment nous pouvons faire évoluer la situation.

Le sénateur Prud'homme : J'ai remarqué que vous faisiez de gros efforts pour promouvoir l'alphabétisation. Je travaille sur une idée qui me fascine toujours lorsque je lis les rapports des Nations Unies sur l'éducation. Prenons l'exemple de Cuba, qui atteint un taux d'alphabétisation de près de 100 p. 100. C'est tout à fait étonnant par rapport à Haïti, à la République dominicaine et à l'Amérique centrale, où les taux d'alphabétisation sont si faibles. Pourquoi est-il si difficile de faire augmenter ce taux d'alphabétisation? Serait-ce parce qu'on ne sait pas tirer parti de la technologie moderne? Au lieu de faire appel à de nombreux enseignants experts, un seul professeur pourrait enseigner dans plusieurs villages du Mozambique grâce à la télévision. L'enseignement pourrait se donner du matin au soir avec un seul surveillant par site d'enseignement — et n'importe qui pourrait assurer la surveillance.

J'ai déjà vu des situations de ce genre, où une maman canadienne-française ou canadienne-anglaise surveillait les étudiants. Nous savons que les enfants sont fascinés par le grand écran et il suffirait d'avoir dans chaque village un écran et un professeur qui sache s'y prendre avec les enfants. Le taux d'alphabétisation augmenterait très rapidement. Pourquoi est-ce si difficile?

J'ai fait exprès de prendre l'exemple de Cuba, parce que tout le monde s'en prend à Cuba ces jours-ci, et j'aimerais savoir s'il est possible d'atteindre le même taux d'alphabétisation que les Cubains.

Mr. Massingue: Just to recall, in 1975, when we became independent, 90 per cent of Mozambiquans were illiterate. We only had five Mozambicans who were academic professors at the university. Today, these numbers have changed, regardless of the 16 years of a destabilizing war that took place and did not allow most of the schools to go ahead.

What we want to do — and I will not rephrase what you said, I just take it as you said — we would like to put in the technology to do exactly what you are suggesting because we are convinced that we will target more people and we will be able to educate more Mozambicans.

The issue of leapfrogging with technology, in particular ICT, is a reality. We can achieve that. In two years, it was possible for us to double the number of users of telephones as soon as we established the cellular phone. This is to show the speed in which ICT can contribute.

When I visit schools or communities, I am always asked if I could give them two or three computers. What I would like to see in two or three years is a different scenario, as soon as we implement the technologies.

Yes, I fully agree with you and I am convinced that this will change the situation. It will change because we can target different levels and different parts of the country that we cannot target now. We will even be able to offer different kinds of education. That is what we want to do, not only formal education.

I will use an example that apparently is working quite well at MIT, where students use a website to study. A survey revealed that students would prefer to study via the website as opposed to sitting in class. One of the explanations for the preference was that if they want to repeat the material, they can do that as much as they want, because it is available there.

Of course, our problem is the initial phase. What I want to do is to train people, supervisors, that can have large numbers in front of a terminal and provide the training to these students. That is our plan, our thinking, our objective, that such technology will be applied.

The Chairman: Thank you very much, minister, for an extremely interesting presentation. The importance of technology in agriculture is apparent to all of us.

M. Massingue : Lorsque nous avons accédé à l'indépendance en 1975, 90 p. 100 des Mozambicains étaient illettrés. L'Université du Mozambique ne comptait que cinq professeurs. Aujourd'hui, les chiffres ont évolué, malgré les 16 années d'hostilité déstabilisatrice qui ont empêché la plupart des écoles de fonctionner.

Ce que nous voulons faire, et je ne vais pas reformuler vos propos, je vais me contenter de les répéter tels quels, c'est d'introduire ces technologies pour atteindre les objectifs même que vous avez énoncés car nous sommes convaincus que nous pourrions rejoindre davantage de personnes et que nous pourrions ainsi fournir une éducation à un plus grand nombre de Mozambicains.

L'affirmation selon laquelle la technologie permet de supprimer les distances est particulièrement vraie dans le cas des technologies de l'information et des communications. Il est possible d'y parvenir. En deux ans, nous avons réussi à multiplier par deux le nombre d'utilisateurs du téléphone en introduisant le téléphone cellulaire. Cet exemple montre à quel point la contribution des TIC peut être rapide.

Lorsque je me rends dans des écoles ou des collectivités, on me demande toujours si je peux faire don de deux ou trois ordinateurs. En fait, je souhaite constater des changements tout à fait différents dans deux ou trois ans, dès que nous aurons implanté ces technologies.

Oui, je suis tout à fait d'accord avec vous et je suis certain que cela suscitera une transformation. Les changements résulteront du fait que nous pourrions rejoindre des couches et des régions du pays que nous ne pouvons pas atteindre pour l'instant. Nous serons même en mesure de dispenser différentes formes d'éducation. C'est ce que nous voulons faire, au lieu de nous limiter à l'enseignement au sens strict.

À titre d'exemple, le MIT offre un programme dont les résultats semblent plutôt satisfaisants et qui permet aux étudiants de suivre leurs cours par l'entremise d'un site Internet. Selon un sondage, les étudiants préfèrent suivre des cours par Internet plutôt qu'en salle de classe. Cette préférence s'explique notamment par le fait que les cours par Internet permettent aux étudiants de revoir le contenu de leurs cours autant de fois qu'ils le souhaitent, car les documents sont disponibles sur le site Internet.

Bien entendu, notre problème réside dans l'étape initiale. Je souhaite former des employés, des superviseurs, de façon à ce que de nombreux étudiants puissent suivre un cours à l'écran et recevoir leur formation. Ainsi, notre plan, notre stratégie et notre objectif consistent à mettre à profit de telles possibilités technologiques.

Le président : Merci beaucoup, monsieur le ministre, de votre exposé extrêmement intéressant. Il est très clair pour nous tous que la technologie revêt une importance particulière dans le domaine de l'agriculture.

[Translation]

The second part of today's meeting will be dedicated to the IDRC, the International Development Research Centre. We have the pleasure of welcoming Mr. Rohinton Medhora, vice-president of the centre's Programs and Partnership Branch; and Mr. Gerd Schönwälder, team leader, Peace, Conflict and Development. Welcome to the Senate of Canada, gentlemen.

[English]

IDRC is a Canadian public corporation that works in close collaboration with researchers from the developing world in their search for the means to build healthier, more equitable and more prosperous societies. IDRC has worked in close collaboration with Africans since 1971 and has a regional office in Dakar and one in Nairobi.

Mr. Medhora, you now have the floor.

Senator Di Nino: Mr. Chairman, just as a clarification, you said IDRC is a Canadian public corporation.

The Chairman: Yes, a Crown corporation.

Senator Di Nino: A Crown corporation.

The Chairman: I believe it is still technically a Crown corporation.

Senator Downe: On the agenda, the president was shown as attending this evening. Is the president not here?

The Chairman: Let us ask Mr. Medhora what happened to the president.

Mr. Rohinton Medhora, Vice-President, Program and Partnership Branch, International Development Research Centre (IDRC): Thank you, Mr. Chairman, for having us here. Yes, our president has had a scheduling conflict with commitments in Montreal.

In no more than 10 minutes, I will give you a snapshot of where the continent is and then look ahead to what the different issues might be and, in the process, connect with many of the points Minister Massingue has made to you as well.

I have with me my colleague Mr. Gerd Schönwälder, who heads our peace, conflict and development program. If there are any questions on that dimension, he will be well placed to respond to your questions.

Senator Downe: Just so I am clear on this, following up on Senator Di Nino's question, this is a Crown corporation of the government.

Mr. Medhora: Yes.

Senator Downe: The president of the Crown corporation was asked to appear before the Senate committee, and she has a conflict. Could we pursue what her conflict was and

[Français]

La deuxième partie de notre séance d'aujourd'hui sera consacrée au CRDI, le Centre de recherche pour le développement international. À cet effet, nous avons le plaisir d'accueillir M. Rohinton Medhora, vice-président, Programmes et partenariats, ainsi que M. Gerd Schönwälder, chef d'équipe, Paix, conflits et développement. Je vous souhaite la bienvenue au Sénat du Canada.

[Traduction]

Le CRDI est une société d'État canadienne qui appuie les efforts des chercheurs des pays en développement pour les aider à créer des sociétés plus saines, plus équitables et plus prospères. Le CRDI est étroitement lié à l'Afrique depuis 1971, et possède des bureaux régionaux à Dakar et à Nairobi.

Monsieur Medhora, vous avez la parole.

Le sénateur Di Nino : Monsieur le président, j'aimerais avoir un éclaircissement. Vous nous avez dit que le CRDI est une société d'État canadienne.

Le président : Oui, une société d'État.

Le sénateur Di Nino : Une société d'État.

Le président : Je crois que, d'un point de vue technique, le CRDI est toujours une société d'État.

Le sénateur Downe : L'ordre du jour indique que la présidente devait témoigner ce soir. La présidente est-elle absente?

Le président : Monsieur Medhora, pour quelle raison la présidente est-elle absente?

M. Rohinton Medhora, vice-président, Programmes et partenariats, Centre de recherches pour le développement international (CRDI) : Merci, monsieur le président, de nous donner l'occasion de témoigner devant vous. En effet, notre présidente est absente en raison d'engagements antérieurs à Montréal.

En moins de 10 minutes, je vous donnerai un aperçu de l'état du continent et des perspectives d'avenir pour ce qui est des enjeux importants. Je tracerai également des parallèles avec les points soulevés par le ministre Massingue.

Je suis accompagné de mon collègue Gerd Schönwälder, chef d'équipe, Paix, conflits et développement. Si vous avez des questions qui relèvent de son domaine, il sera ravi d'y répondre.

Le sénateur Downe : J'aimerais obtenir des précisions suite à la question du sénateur Di Nino : le CRDI est-il une société d'État?

M. Medhora : Oui.

Le sénateur Downe : La présidente de cette société d'État a été convoquée devant notre comité sénatorial et elle n'a pas pu venir témoigner en raison d'engagements antérieurs. Pouvons-nous

why she decided to do that instead of her original commitment to appear before this committee, unless she was asked and not confirmed?

The Chairman: I am informed by the clerk that she was not confirmed.

Senator Downe: Thank you, chair.

Mr. Medhora: Last year, Africa grew, depending on how you count and which statistics you take, by between 4.5 and 5 per cent, which, in the scheme of things, is quite respectable.

The Chairman: There must be huge variations.

Mr. Medhora: In the scheme of things, Central Africa and East Africa grew faster, between 6 and 7 per cent. Southern Africa and West Africa grew slower, around 4 per cent. However, the average growth rate was 5 per cent.

There are two interesting things about that, the first of which is that this is the highest growth rate that the continent has had in about a decade. Also, if you look at some of the macroeconomic fundamentals on the continent, you will find that they are quite respectable. Inflation was the lowest in 25 years on the continent. If you compare that kind of growth rate with growth rates in the developed world, they are higher. The issue, however, is that relative to other developing countries, these growth rates are not as high. That is point number one. The second point is that African growth, for the most part, is still quite reliant on changes in commodity prices, so that is what is driving it. Third, internal markets are weak, and the one thing that always stays in my mind is that the total GDP in sub-Saharan Africa is no more than the GDP of the city of Chicago. If you imagine all the processes times 50 in foreign relations, political mediation, for a GDP the size of a large North American city, you get a sense of the transaction costs involved in the development process on the continent.

Third, as Marcel Massé mentioned to this committee some weeks ago, 5 per cent is pretty much the growth rate you need to maintain poverty levels, not improve them. That 5 per cent is very much a platform and is not in any way a ceiling.

Fourth, Africa still has the highest poverty rate, meaning the largest proportion of people living on a dollar or less a day, in the world. This proportion has been growing in the past 10 years. Again, this is the only region in the world where that is the case.

Employment growth is flat and, as a result, progress towards many of the millennium development goals has been weak. That, generally speaking, is where we are.

avoir des détails sur ce conflit d'horaire et connaître les raisons qui l'ont poussée à respecter ses autres engagements au lieu de tenir sa promesse de comparaître devant notre comité, à moins qu'on lui ait demandé de venir témoigner et qu'elle n'ait pas confirmé sa présence?

Le président : Le greffier m'a indiqué qu'elle n'a pas été confirmée.

Le sénateur Downe : Merci, monsieur le président.

M. Medhora : L'an dernier, l'Afrique a connu une croissance qui varie entre 4,5 et 5 p. 100, selon les statistiques utilisées et la méthode d'analyse, ce qui est tout de même respectable en contexte.

Le président : Il doit y avoir d'énormes différences entre les régions.

M. Medhora : À l'échelle du continent, ce sont l'Afrique centrale et l'Afrique orientale qui ont connu la plus forte croissance, à savoir entre 6 et 7 p. 100. L'Afrique australe et l'Afrique occidentale, quant à elles, n'ont connu des taux de croissance que d'environ 4 p. 100. Par contre, la croissance moyenne était de 5 p. 100.

Cette statistique est intéressante pour deux raisons. D'abord, c'est le taux de croissance le plus élevé qu'ait connu le continent au cours des dix dernières années. De plus, il est intéressant de constater que les données macroéconomiques fondamentales du continent sont assez encourageantes. En effet, l'inflation a atteint son plus bas niveau des 25 dernières années. Pour ce qui est des taux de croissance, ils sont plus élevés que dans le monde industrialisé. Par contre, le problème c'est qu'ils sont moins élevés que ceux des autres pays en développement. Voilà donc la première chose. Deuxièmement, la croissance africaine dépend, dans une large mesure, des fluctuations des prix des matières premières. Troisièmement, les marchés intérieurs sont faibles et, ce qui est grave dans ma mémoire, c'est que le PIB de l'Afrique subsaharienne ne dépasse pas celui de la ville de Chicago. Il suffit d'imaginer tous les processus multipliés par 50 en matière de relations étrangères et de médiation politique, pour un PIB de la taille de celui d'une grande ville nord-américaine, pour comprendre l'ampleur des coûts de transaction nécessaires au développement du continent.

Quatrièmement, comme M. Marcel Massé l'a dit devant ce comité il y a quelques semaines, un taux de croissance de 5 p. 100 permet de maintenir les niveaux de pauvreté, mais pas de les améliorer. Ces 5 p. 100 sont donc un point de départ et ne sont d'aucune façon un plafond.

Cinquièmement, c'est toujours en Afrique qu'on retrouve le taux de pauvreté le plus élevé. C'est effectivement sur ce continent qu'on retrouve la plus importante proportion de personnes ne disposant que de un dollar, ou moins, par jour. Cette proportion a augmenté au cours des dix dernières années, ce qui n'est vrai que pour cette région du monde.

Le taux de chômage n'a pas régressé et, par conséquent, il n'y a pas eu beaucoup de progrès pour ce qui est des objectifs de développement du millénaire. Voilà donc, en gros, où nous en sommes.

What does that mean? What does all of this add up to? It adds up to the fact that institutions on the continent are weak, so that the links between economic progress, political progress and social progress are not what they should be. Capacities to deal with problems locally, as we just heard, are low. If you look at indicators of capacities to deal with problems such as expenditures on research, such as the number of patents issued to nationals of the continent, you will find that Africa is well below its weight, using whatever measure you wish.

For example, expenditures on research and development as a percentage of total research and development expenditures in the world are less than 1 per cent in Africa. Less than 1 per cent of the world's scientific publications emanate from Africa. The number of patents issued on the continent is less than 0.1 per cent. The capacity to use science, as the minister was saying, to deal with problems is low.

Add to that several indicators that suggest that connectivity on the continent is low. In other words, people are paying more, sometimes nine or ten times more than we do here, and using connectivity, i.e. telephones and the Internet, a lot less. They are simply not connected with each other and the rest of the world. That is the situation.

IDRC was established, as the chair said, in 1970, by an act of Parliament. It is one of the few institutions in the world that actually is dedicated to building capacity in developing countries themselves to deal with these kinds of issues.

One example, in fact, is the previous speaker, Minister Venâncio Massingue. We first worked with him almost 10 years ago when he was a professor at the university in Maputo. Over the years, he became the vice-rector, the rector and is now a minister. The point I am trying to make is that development is as much about patience and about investing in people as it is about anything else, and so when I say weak institutions, that is roughly what I mean.

We at IDRC deal in four broad areas of inquiry — that is, social and economic policy, the use of ICTs for development, environment and natural resource management, and science and technology for development. Our projects tend to be classified in those four areas. We have six regional offices the world over, including the head office in Ottawa that we deliver our programs through.

To return to the point about the importance of building local capacity, one of the issues in Africa has consistently been that advice from outside is often not seen as being valid simply because it does not have the credibility that home-grown solutions would have. Outside advice by its very nature can often be wrong, and sometimes spectacularly so. There is something to be said for building capacities locally.

Que veut dire tout cela? Les institutions africaines étant faibles, les liens entre le progrès économique, politique et social sont inadéquats. Comme on vient de le dire, les problèmes locaux restent difficiles à gérer. Quand on étudie les indicateurs comme les dépenses en matière de recherche, le nombre de brevets accordés aux citoyens africains, on remarque que l'Afrique est sous-représentée, peu importe l'instrument de mesure.

Par exemple, les dépenses en R et D en Afrique représentent moins de 1 p. 100 des dépenses mondiales en la matière. Moins de 1 p. 100 des publications scientifiques à l'échelle mondiale sont africaines. Quant aux brevets, moins de 0,1 p. 100 sont accordés à des Africains. Comme l'a dit le ministre, le recours à la science pour résoudre des problèmes est minime.

En plus de tout cela, plusieurs indicateurs laissent entendre que le taux de connectivité sur le continent est bas. En d'autres termes, les Africains déboursent beaucoup plus que nous, des fois de neuf à dix fois plus, mais sont beaucoup moins branchés, c'est-à-dire utilisent le téléphone et Internet beaucoup moins. Ils ne sont tout simplement pas reliés entre eux et avec le reste du monde. Voilà la situation.

C'est en 1970 que le CRDI a été créé, par le biais d'une loi du Parlement. C'est une des seules institutions au monde à être vouées au renforcement des capacités des pays en voie de développement pour qu'ils puissent eux-mêmes régler leurs problèmes.

On peut d'ailleurs citer en exemple le ministre Venâncio Massingue, qui vient de prendre la parole. Nous avons travaillé avec lui pour la première fois il y a près de 10 ans, alors qu'il était professeur à l'Université de Maputo. Il a par la suite été vice-recteur, puis recteur et maintenant ministre. En fait, ce que j'essaie d'expliquer par là, c'est que la patience et les politiques axées sur le citoyen sont tout aussi importantes que les autres mesures pour assurer le développement. Voilà en gros ce à quoi je voulais en venir quand je parlais d'institutions faibles.

Le CRDI s'intéresse à quatre grands dossiers : les politiques sociales et économiques, l'utilisation des TIC dans le cadre du développement, la gestion de l'environnement et des ressources naturelles et les sciences et la technologie dans le cas du développement. Nous regroupons en général nos projets en fonction de ces quatre domaines. Nous avons six bureaux régionaux dans le monde, dont notre siège à Ottawa à partir duquel nous assurons l'exécution de nos programmes.

J'aimerais qu'on revienne à l'importance qu'on devrait accorder aux capacités au niveau local. Depuis longtemps, on considère en Afrique que les conseils qui viennent de l'étranger ne sont pas valables tout simplement parce qu'ils n'ont pas cette crédibilité qui caractérise les solutions élaborées sur place. D'ailleurs, les conseils étrangers, de par leur nature, sont souvent inadaptés et des fois même grossièrement inadaptés. Voilà pourquoi les capacités locales sont si importantes.

An example is the kinds of things that Canada and IDRC have been doing with health policy in Tanzania. We have been working in two districts in Tanzania to assess the burden of disease in those districts and to allocate local health expenditures based on the burdens of disease. What we found was quite interesting. When we actually measured the burden of disease, we found that malaria and a cluster of childhood diseases are the big killers in those regions. When we looked at health allocations, we discovered that the primary expenditures were on TB and a host of diseases that can be treated or prevented through vaccination. Small adjustments to health allocations made by the local authorities using data that they had gathered and analyzed themselves have resulted in an almost 40 per cent decrease in child mortality in those two districts in Tanzania.

The minister mentioned several interesting uses of ICTs. In Uganda, we are using palm — held devices to gather various kinds of socio-economic data and then using wireless to collect and analyze the data. As a result, the errors go down and the data is available sooner, which results in superior solutions to dealing with problems.

We have talked about growth rates and the fact that they do not always translate into social development outcomes. One reason is that there is outside advice. In 1989, Canada created the African Economic Research Consortium, which since then has trained about 700 scholars, most of whom have remained on the continent. We are committed to strengthening the institutions in which they work so that the home-grown economic analysis and advice that is created on the continent is used and is used credibly.

The final example is from agriculture. The minister mentioned the use of various kinds of national and international agricultural processes to develop plants that can grow in the highlands of eastern, central and southern Africa, where the majority of people live, as well as plants that are hardier in the desert, because desertification is also a fact of life. Again, judicious application of foreign know-how used locally is what makes the difference.

Let me end with this message. This is a time-consuming process. It is a process where we have to listen as much as we give. Finally, it is about investing in people and institutions.

[Translation]

Senator Corbin: Mr. Chairman, I would like to raise a point of order. I have just discovered that although we have been provided with maps which are available in both official languages, we have also been given what seems to be a fairly substantive document describing the role of the International Development Research Centre in Africa which, I am told, is not available in French. The IDRC is a crown corporation which, like everybody else, is

Prenons l'exemple de ce que font le Canada et le CRDI en matière de politique de soins de santé en Tanzanie. Nous travaillons dans deux districts tanzaniens afin d'évaluer la gravité de la maladie pour ensuite répartir les budgets locaux de santé proportionnellement. Nous avons découvert des choses intéressantes. En effet, quand nous avons mesuré la gravité de la maladie, nous avons découvert que la malaria ainsi qu'une série de maladies infantiles étaient responsables de la majorité des décès dans ces régions. Nous nous sommes ensuite rendu compte que les budgets les plus importants étaient affectés à la lutte contre la tuberculose et une série de maladies qui peuvent être traitées ou évitées en vaccinant la population. Les autorités locales ont pu modifier légèrement la répartition des budgets après avoir recueilli et analysé les données elles-mêmes, ce qui s'est traduit par une diminution de 40 p. 100 du taux de mortalité infantile dans les deux districts en question.

Le ministre a mentionné plusieurs utilisations intéressantes des TIC. En Ouganda, nous utilisons de petits dispositifs pour recueillir divers types de données socio-économiques, données qui sont ensuite regroupées et analysées grâce aux technologies sans fil. Ainsi, il y a moins de risque d'erreurs et les données sont disponibles plus rapidement, ce qui se traduit par des solutions mieux adaptées.

Nous avons parlé du fait que les taux de croissance ne s'accompagnent pas toujours de progrès en matière de développement social. Ce sont en partie les conseils étrangers qui sont responsables de ce phénomène. En 1989, le Canada a créé le Consortium pour la recherche économique en Afrique, où environ 700 personnes ont été formées, dont la plupart sont restées sur le continent. Il est essentiel que les institutions où travaillent ces personnes soient renforcées pour qu'on puisse réellement tirer profit des analyses économiques et des conseils émanant du continent.

Le dernier exemple vient de l'agriculture. Le ministre a parlé de l'utilisation de différents types de processus agricoles nationaux et internationaux qui permettent de concevoir des plantes qu'on peut faire pousser dans les hautes terres de l'Afrique orientale, de l'Afrique australe et de l'Afrique centrale, où se concentre la majorité de la population, ainsi que des plantes adaptées aux conditions climatiques du désert, parce que la désertification est indéniable. Je répète que ce qui fait toute la différence, c'est l'application judicieuse de compétences étrangères au niveau local.

Je vous laisse sur ceci. Les changements ne se feront pas du jour au lendemain. Il faudra savoir écouter tout autant que donner. Enfin, nos investissements devront être axés sur les ressources humaines et les institutions.

[Français]

Le sénateur Corbin : Monsieur le président, j'aimerais recourir au Règlement. Je viens d'apprendre qu'on nous a remis des cartes qui sont disponibles dans les deux langues officielles. On nous a remis un document, assez substantiel d'après ce que je peux voir, qui décrit le rôle du Centre de recherche pour le développement international en Afrique. On me dit qu'il n'est pas disponible en français. Cette société de la Couronne est régie par la Loi sur les

governed by the Official Languages Act. Could somebody please explain to me why this document is not available to committee members in French?

Mr. Medhora: The document has just been drafted and the French version will be available shortly.

Senator Corbin: No, that is not acceptable; either you table the document in both official languages, or you do not table it at all. This is a principle which lies at the heart of the Official Languages Act. I am sorry that, in order to get you to take note, I have to insist on this point, but I know what I am talking about here. I am the chair of the Standing Senate Committee on Official Languages, and I was also the co-chair of the first House of Commons Committee on Official Languages. Mr. Chairman, I wish to draw attention to the fact that we are still confronted with agencies and departments which do not respect the Official Languages Act. I do not wish to create an unpleasant atmosphere, but French-speakers have had it up to here with this attitude. There you have it, I hope that I have got my message across.

The Chairman: Yes, you are absolutely right, Senator Corbin.

[English]

I must say I did not realize it until you pointed it out, because the last time we met, we were not certain we would be sitting this week. I have nothing to add except that Senator Corbin is absolutely right.

Senator Di Nino: I agree with my colleague, Senator Corbin. It is particularly unacceptable from a Crown corporation that we would be given information in only one language, particularly when the information is available in both languages, which I understand it is. I am sure Senator Corbin will deal with it. He can count on everybody's support, particularly mine, on this one.

Let me thank you for the opportunity, Mr. Chairman. Let me go to a different tact, if you wish. We have been at this for only two or three months.

The Chairman: Yes, and we have learned a great deal.

Senator Di Nino: We have learned a great deal, but one of the things I have learned is that we have an avalanche of organizations, not just from Canada, but around the world working in Africa to provide direction, assistance and support.

Do we have any idea how many Canadian organizations are working in Africa, including non-governmental organizations, entities associated or near to the government and government agencies? Do we have any idea what these organizations cost? Could we extrapolate from that that there is probably a multitude of organizations from around the world that work in Africa? It hit me as we were going through this that we are hearing from a wide variety of entities. Do either of you gentlemen have any idea how many organizations are currently working in Africa?

langues officielles, comme tout le monde. Est-ce qu'on peut m'expliquer pourquoi le document n'est pas disponible en français pour les membres du comité?

M. Medhora : Le document vient d'être préparé et la version française sera disponible bientôt.

Le sénateur Corbin : Non, ce n'est pas acceptable; vous le remettez dans les deux langues officielles ou vous ne donnez rien. C'est l'esprit de la Loi sur les langues officielles. Je regrette de devoir insister pour vous le rappeler, mais je sais ce dont je parle. Je suis président du Comité sénatorial permanent sur les langues officielles du Sénat et j'ai été coprésident du premier comité sur les langues officielles établi à la Chambre des communes. Nous avons encore à faire avec des agences et des ministères qui ne se conforment pas à la loi; je tiens à le souligner, monsieur le président. Je ne veux pas être désagréable, mais les francophones en ont soupé de cette attitude. Voilà, je l'ai dit; j'espère que le message a été bien compris.

Le président : Oui, vous avez bien raison, sénateur Corbin.

[Traduction]

Je dois vous avouer qu'avant que vous n'en parliez, je ne m'en étais pas rendu compte, parce que quand nous nous sommes vus la dernière fois, nous n'étions pas certains que la Chambre siégerait cette semaine. Je n'ai rien d'autre à dire si ce n'est que le sénateur Corbin a entièrement raison.

Le sénateur Di Nino : Je suis d'accord avec mon collègue, le sénateur Corbin. Il est tout à fait inacceptable qu'une société d'État ne nous donne les renseignements qu'en une seule langue, d'autant plus que les renseignements en question sont disponibles dans les deux langues, du moins à ma connaissance. Je suis sûr que le sénateur Corbin s'en occupera. Je suis sûr qu'il peut compter sur l'appui de tous, et particulièrement le mien.

Monsieur le président, je vous remercie de me donner la parole. J'aimerais aborder le sujet sous un angle différent, si vous permettez. Cela fait à peine deux ou trois mois que nous étudions cette question.

Le président : Oui, et nous avons beaucoup appris.

Le sénateur Di Nino : Nous avons beaucoup appris, mais, pour ma part, l'une de ces choses que j'ai apprises, c'est qu'une pléthore d'organisations, non seulement du Canada, mais du monde entier, sont présentes en Afrique pour y fournir des conseils et de l'aide.

Savons-nous combien d'organismes canadiens se trouvent présentement en Afrique, y compris les organisations non gouvernementales, les organismes d'État ou para-étatiques? Savons-nous combien coûtent leurs activités? Est-ce qu'on peut conclure de cela qu'il y a probablement une multitude de groupes du monde entier à l'oeuvre en Afrique? Au cours de nos audiences, j'ai été frappé par le nombre et la diversité d'entre eux. Est-ce que l'un ou l'autre de nos témoins sait combien d'organismes travaillent actuellement en Afrique?

Mr. Gerd Schönwälder, Team Leader, Peace, Conflict and Development, International Development Research Centre (IDRC): I cannot provide any figures, but I know that Jeffrey Sachs in his recent book on ending poverty makes some comments in that regard. He makes a very strong case for increasing resource flows to Africa in particular, because despite everything that is being done by the multitude of donor organizations, donor governments and non-governmental actors, the resource flow is actually still fairly minor, according to Jeffrey Sachs. It would be worthwhile checking what figures he provides in his book with regard to that.

Senator Di Nino: Our staff should try to put some figures together on that.

There is a myriad of organizations, and they cost money. Do we need as many organizations as we have, with all of their costs associated with structure, travel, accommodation, et cetera? I am not suggesting that they do not do marvellous work. I have not yet met one that I would not applaud.

Has the idea ever been raised of combining some of these organizations, thereby saving a lot of money, money that could be redirected?

Mr. Medhora: In a continent with as much need as Africa, this is a bigger problem. The key is, first, donor coordination and, second, capacity on the part of recipient governments to sift through the advice they receive.

Jeff Sachs has said that officials in some African countries do nothing but receive missions from donors. Tanzania actually imposed a moratorium for a few weeks per year on donor missions in order that they could get some work done. If there were an easy solution, we would have found it. I think the solution is to establish the capacity to filter the advice received.

When institutions are clearly weak, a foreign institution, of which there may be hundreds, may simply set up a juice factory. It would be counted as a foreign institution, but over a generation it should become part of the local fabric. One measure of the issue you raise is whether there is more and more indigenization of the foreign presence.

Senator Di Nino: In this study, we have seen that, with some marvellous exceptions, this has been a total failure. The eventual objective is to eliminate poverty, but, as I said, with a few wonderful exceptions, most people have told us that Africans are no better off today than they were after the war when we started this avalanche of assistance, advice and support. If I understand correctly, most of the direction for these organizations should be under the auspices of the UN. Can the UN do its job in this area? Has it been able to provide the direction that can lead to better results than we have seen?

M. Gerd Schönwälder, chef d'équipe, Paix, conflits et développement, Centre de recherches pour le développement international (CRDI) : Je ne suis pas en mesure de vous fournir des chiffres, mais je sais que dans son livre le plus récent, qui traite de l'éradication de la pauvreté, Jeffrey Sachs fait quelques remarques là-dessus. Il plaide de façon très convaincante pour l'augmentation de l'aide à l'Afrique, car selon lui, en dépit de l'action des très nombreux donateurs, organismes, pays et autres, ce continent reçoit encore peu de ressources. Il serait donc utile de vérifier les chiffres qui figurent dans le livre à l'appui de sa thèse.

Le sénateur Di Nino : Notre personnel devrait réunir des données là-dessus.

Il y a donc d'innombrables organisations, et elles entraînent certains coûts. En avons-nous besoin d'autant, compte tenu des coûts inhérents à leur structure, aux voyages, à l'hébergement, et cetera? Je précise que je ne cherche nullement ici à nier leur travail exceptionnel. Je n'ai, jusqu'à ce jour, rencontré aucune organisation dont je ne louerais pas le travail.

Quoi qu'il en soit, a-t-on déjà envisagé de fusionner certaines d'entre elles, de manière à économiser des sommes considérables puis à les réaffecter?

M. Medhora : Dans un continent aux besoins aussi aigus que l'Afrique, le problème est plus vaste. L'essentiel, c'est d'abord de coordonner l'activité des donateurs et, ensuite, de veiller à ce que les gouvernements bénéficiaires soient en mesure d'absorber les conseils qu'ils reçoivent.

Jeff Sachs affirme que dans certains pays d'Afrique, certains fonctionnaires et dignitaires ne font rien d'autre que d'accueillir des missions de donateurs. La Tanzanie a même suspendu les visites de donateurs quelques semaines par année afin de permettre à ces gens de travailler. S'il existait une solution miracle, nous l'aurions trouvée. À mon avis, ce serait que les pays bénéficiaires aient la capacité de faire le tri parmi toutes les propositions qu'ils reçoivent.

Lorsque les institutions sont manifestement faibles, les organismes étrangers, qui peuvent totaliser des centaines, vont peut-être se contenter de mettre sur pied une usine d'extraction de jus. Elle fera partie des entreprises étrangères, mais après une génération, elle devrait être intégrée à la société locale. L'une des mesures de la question que vous soulevez, c'est l'assimilation progressive de la présence étrangère.

Le sénateur Di Nino : Dans le cadre de notre étude, nous avons vu qu'à part certaines exceptions remarquables, ce programme est un échec total. L'objectif est l'élimination à terme de la pauvreté, mais, je le répète, à part de merveilleuses exceptions, la plupart des gens nous ont dit qu'aujourd'hui, les Africains ne sont pas en meilleure posture qu'à la fin de la guerre, lorsque nous avons lancé cette avalanche de mesures d'aide et de conseils. Si j'ai bien compris, la plupart des dirigeants de ces organismes devraient relever de l'ONU. Toutefois, est-ce que l'ONU est en mesure d'assumer une telle responsabilité? A-t-elle déjà su orienter les choses de manière à améliorer la situation?

The Chairman: I should like to comment on Senator Di Nino's question.

It is not that African countries are no better off. We have heard testimony here that many countries are worse off than they were at independence in 1962. At that time, Kenya was an exporter of food. We know what Jeffrey Sachs has had to say. We have had some smart people appear before this committee.

It is unfortunate that the president of the IDRC could not take the time to come to this committee, because this committee takes this project very seriously. I also think it is unfortunate that we do not have material in two languages.

We know about agriculture in Africa. Mr. Massé told us that in 1962 Africa was self-sufficient in agriculture. That is not that long ago. The minister from whom we heard today has a budget of \$1.3 million and is talking about wiring Mozambique. It is obviously impossible to do that with \$1.3 million. We hear that a continent that was self-sufficient in food 40 years ago now spends as much money importing food as it receives in aid. I think IDRC should give us some advice on what can be done to correct this outrageous situation. We know about plants that grow in the Sahel. This is not satisfactory. I do not know what the budget of IDRC is in Africa, but I would like to hear a more solid contribution than this.

Mr. Medhora: As I said before, if there were easy answers, we would have dealt with this problem.

First, population growth rates in Africa have been the highest in the developing world. One way to address the food security issue is by lowering birth rates. If you look at the trends in other parts of the world, that is accomplished through a variety of interventions, including education and higher incomes.

Second, there are two reasons Africa imports so much. One is that there has been land degradation. We must either have a green revolution in Africa such as there was in South Asia, or we must use technologies in creative ways to increase the productivity of the agrarian land that remains.

The second reason Africans import their food is that the West subsidizes its agricultural sector. As a result, as you mentioned in your previous session, cheap imports into African countries has resulted in a perverse incentive system. It does not make sense for a farmer or pasturer in West Africa to grow his own food or cattle.

Le président : J'aimerais commenter la question du sénateur Di Nino.

La situation des pays d'Afrique ne s'est pas améliorée. Plusieurs témoins nous ont dit ici même que de nombreux pays africains sont moins prospères qu'ils ne l'étaient lors de l'indépendance en 1962. À cette époque, le Kenya était exportateur de denrées alimentaires. Nous savons ce que Jeffrey Sachs nous a dit. Des témoins remarquables ont comparu devant ce comité.

Il est bien dommage que la présidente du CRDI n'ait pas pu prendre le temps de comparaître devant notre comité, car nous prenons le projet très au sérieux. Il est également dommage que cette documentation ne soit pas présentée dans les deux langues.

Nous connaissons l'état de l'agriculture en Afrique. M. Massé nous a dit qu'en 1962, l'Afrique était autosuffisante au plan agricole. Cette époque n'est pas si lointaine. Le ministre que nous accueillons aujourd'hui a un budget de 1,3 million de dollars et il parle de faire du Mozambique un pays « branché ». C'est évidemment impossible à faire avec 1,3 million de dollars. On nous dit qu'un continent qui était autosuffisant au plan alimentaire il y a 40 ans doit maintenant dépenser autant d'argent qu'il ne reçoit d'aide étrangère pour importer des denrées alimentaires. Je pense que le CRDI devrait nous donner son point de vue sur ce qu'on pourrait faire pour remédier à cette situation dramatique. Il existe des plantes qui peuvent pousser au Sahel. On ne peut pas se satisfaire d'une telle situation. Je ne sais pas quel est le budget du CRDI pour l'Afrique, mais j'aimerais qu'on puisse nous annoncer une contribution plus généreuse.

M. Medhora : Comme je l'ai dit tout à l'heure, s'il existait des réponses faciles à mettre en œuvre, nous aurions déjà réglé le problème.

Tout d'abord, les taux de croissance de la population en Afrique sont les plus élevés du monde en développement. On pourrait régler le problème de la sécurité alimentaire en réduisant le taux de natalité. Si l'on considère les tendances dans les autres parties du monde, un tel résultat peut être obtenu par différentes interventions, notamment par l'éducation et par une augmentation des revenus.

Deuxièmement, si l'Afrique doit importer aussi massivement, c'est pour deux raisons. La première, c'est qu'il y a eu une détérioration des terres agricoles. Il faudrait soit une révolution verte en Afrique comme celle qui s'est produite en Asie du Sud, soit utiliser les technologies de façon novatrice pour augmenter la productivité des terres agricoles qui subsistent.

La deuxième raison pour laquelle les Africains doivent importer des denrées alimentaires, c'est que l'Occident subventionne son secteur agricole. En conséquence, comme vous l'avez signalé lors de votre séance précédente, les importations à bon marché des pays africains se sont traduites par un système d'incitatifs pervers. L'agriculteur ou l'éleveur d'Afrique occidentale n'a pas plus intérêt à produire sa propre nourriture ni à élever du bétail.

You mentioned the UN. There is no single agency or institution that we can hold responsible for this range of issues. However, it is the case that it is the role of the development community, including IDRC, to bring these facts to the table, to operate at all those levels — women's education, higher incomes, lower agricultural subsidies and better land degradation. These are not things we can bullet in one or two minutes. These are complicated issues. This is an issue on which we must invest over time.

There are success stories as well. There are far more democracies in Africa today than there were even five or 10 years ago. There has been progress on some MDGs, but not others. As we saw through the case of the minister, the investment we have made in people a generation ago is starting to pay off.

If we are looking for quick solutions, we will not find them. If we are willing to stay in for the long haul, we will find that that is the only way we will get there.

The Chairman: The long haul so far has been 40 years; that is a long time. It is at least a generation or two.

Senator Grafstein: Let us probe Senator Di Nino's and the chairman's analysis more fully. Today in Zimbabwe, there is a story in the *New York Times* about farms being ruined today because of the Mugabe policies. Productive farms are being ripped out of the hands of those who produce those farms, that were self-sufficient, that used modern technology and then they are being ruined and turned into non-use. That has happened in the last two or three years. That is not 1962; it is 2004, and this month. The question is this: Where are the international institutions? We are not asking you this. You have said, "Well, the United Nations and others have been moving," but I do not see them moving on that front, where people are being put into poverty because of these practices.

I know that Canada is involved in criticizing the government of Mr. Mugabe, but other than staunch criticism, I do not think action has been taken by the international community and certainly not by the NGO community.

If no one is responsible and no one is accountable, the only advice we are getting is pour more money into what looks like a bottomless sieve, as opposed to making decisions to say we will not deal with most of that continent, maybe we will focus on Mozambique. I made a suggestion in the Senate that we focus on South Africa. Let us ensure that that is a model of productivity.

Maybe the problem with the IDRC is that it has 177 projects, little drops of water all over the place, but there is not one big focus or country that could be a model for the rest of Africa. There is an argument to be made about success cases. That is the way business works — success cases breed success. Do you have a comment?

Vous avez parlé des Nations Unies. Il n'existe pas d'organismes ou d'institutions qu'on puisse tenir responsables d'une telle gamme de problèmes. Cependant, il appartient à la communauté du développement international, dont le CRDI fait partie, de faire connaître ces faits, d'intervenir à tous les niveaux, dans les domaines de l'éducation des femmes, de l'augmentation des revenus, de la réduction du subventionnement agricole et de la lutte contre la détérioration des terres agricoles. Ce ne sont pas des problèmes qu'on peut régler en un clin d'oeil. Ce sont des problèmes complexes, dans lesquels il faut investir à long terme.

Il y a aussi des réussites. Il y a beaucoup plus de démocraties en Afrique aujourd'hui qu'il n'y en avait il y a cinq ou 10 ans. On a progressé sur certains objectifs du millénaire pour le développement, et pas sur d'autres. Comme on l'a vu dans le cas du ministre, l'investissement que nous avons fait dans la population il y a une génération commence à porter fruits.

Si l'on cherche des solutions rapides, on n'en trouvera pas. Par contre, si l'on est prêt à consentir un effort prolongé, on verra que c'est la seule façon de réussir.

Le président : Jusqu'à maintenant, le long terme, c'est 40 ans; c'est très long. C'est au moins une génération ou deux.

Le sénateur Grafstein : Essayons d'approfondir l'analyse du sénateur Di Nino et du président. Le *New York Times* nous apprend qu'aujourd'hui, au Zimbabwe, des exploitations agricoles sont ruinées à cause des politiques de Mugabe. Ceux qui en assuraient l'exploitation, qui assuraient leur autosuffisance grâce à l'utilisation de techniques modernes, en sont expulsés et les terres sont mises en jachère. Voilà ce qui se passe depuis deux ou trois ans. Cela ne remonte pas à 1962; ça a commencé en 2004, et on le constatait encore ce mois-ci. La question est de savoir ce que font les institutions internationales. Nous ne vous posons pas cette question. Vous avez dit que les Nations Unies et d'autres institutions agissent, mais je ne les vois pas agir sur ce terrain-là, où des agriculteurs sont contraints à la pauvreté à cause de politiques désastreuses.

Je sais que le Canada a critiqué publiquement le gouvernement de M. Mugabe, mais à part ces critiques, je ne pense pas que la communauté internationale ni la communauté des ONG aient agi concrètement.

Si personne n'a à rendre compte de cette situation, le seul avis qu'on nous donne est de verser encore de l'argent dans ce qui ressemble à un puits sans fond, au lieu de décider de mettre l'accent sur le Mozambique, quitte à délaisser la plus grande partie de ce continent. J'ai demandé au Sénat que le Canada se concentre sur l'Afrique du Sud. Veillons à en faire un modèle de productivité.

Le problème du CRDI, c'est qu'il gère 177 projets, c'est-à-dire qu'il envoie des gouttelettes d'eau dans toutes les directions, au lieu de se concentrer sur un pays qui pourrait servir de modèle au reste de l'Afrique. Il faut absolument parler des réussites. C'est ainsi que le monde des affaires fonctionne. Les réussites alimentent les réussites. Avez-vous un commentaire à ce sujet?

Mr. Medhora: In regard to Zimbabwe and the concept of bottomless sieve, there are situations, and there are several in Africa, where the international community has limited leverage. Zimbabwe is one of them. You can stay and deal with a regime that is quite inefficient and autocratic, or you can leave. Either way, if you are spending money there, it will not be used wisely.

Senator Grafstein: Before you continue, Canadian policy has been changed under the current regime to talk about the new universal statement about the responsibility to protect. Where does Canadian policy fit into the ability to protect those people who are being dispossessed from their farms, causing massive poverty and worse, as we speak? Where is the United Nations' notion of the responsibility to protect, the Kofi Annan theory, amplified by Canada, yet we see these things happening before our eyes? Has this thought ruminated through the NGO community and through the people spending this money?

Mr. Medhora: I would not speak for the NGO community, as such. I know that there is an active debate on exactly the point of what is the scope of responsibility to protect. When do you act and when do you not? Zimbabwe is an example of that.

Senator Grafstein: Zimbabwe is an example of inaction. This has been going on for three years.

Mr. Medhora: I am not sure it is all inaction. In some cases, there has been active dialogue that has been rejected by the national authorities. We must recognize that it is not all the international players who make the difference. If you deal with a particularly intransigent situation or government, then there is only so much you can do.

That leads me to the other point of where to spend the money and where not to. It would be a mistake for any of us to think that more money is the solution to all of these problems. The trend in the developing community has been to say that resources should be spent in situations or countries where we know they will be well spent. Ever since the so-called dollar report came about five or six years ago from the World Bank, that has been the way in which the donor community has been operating.

What do you do about situations where you know the dollar will not be well spent? Either you keep investing until the situation turns, or you stay away. Both of those carry risks with them, as your Zimbabwe example shows. That should not prevent us from working in situations, and Africa now has several, Senegal, Mali, Uganda and Tanzania, where we know that our interventions can make a difference and where the governments in power are generally sound, as we heard from our colleague from Mozambique, where the intentions are good and the needs are high.

When you have the situation of \$1.3 million to wire up the country, there is only so much he can do by being more efficient and saying, "Let's fight corruption." At the end of the day, \$1.3 million is \$1.3 million.

M. Medhora : En ce qui concerne le Zimbabwe et la formule du puits sans fond, il y a plusieurs situations en Afrique où la communauté internationale ne dispose que de moyens d'action limités. C'est notamment le cas du Zimbabwe. Soit on continue à traiter avec un régime inefficace et autocratique, soit on s'en va. Dans un cas comme dans l'autre, l'argent consacré à ce pays ne sera pas utilisé à bon escient.

Le sénateur Grafstein : Avant de vous laisser continuer, je signale que la politique du Canada a été modifiée par le gouvernement actuel; elle est désormais alignée sur la nouvelle déclaration universelle concernant la responsabilité de protéger. Est-ce que la politique canadienne réussit à protéger ces agriculteurs qui sont dépossédés de leurs terres agricoles et acculés à la pauvreté? Comment les Nations Unies assument-elles leur responsabilité de protéger, selon la théorie de Kofi Annan, reprise par le Canada, alors que ces situations dramatiques se produisent sous nos yeux? Est-ce que la communauté des ONG et les gens qui dépensent tout cet argent y ont réfléchi?

M. Medhora : Je ne peux pas parler au nom de la communauté des ONG. Je sais qu'il y a actuellement un débat animé sur la portée de la responsabilité de protéger. Quand faut-il agir et quand faut-il s'abstenir? Le Zimbabwe en est un bon exemple.

Le sénateur Grafstein : Le Zimbabwe est un exemple d'inaction. Les inactions se poursuivent depuis trois ans.

M. Medhora : Je ne suis pas certain que ce soit un exemple d'inaction. Dans certains cas, il y a eu un dialogue actif qui a été rejeté par les autorités nationales. Il faut reconnaître que l'action des intervenants internationaux n'est pas toujours décisive. Lorsqu'on a affaire à un gouvernement particulièrement intransigent, les moyens d'action sont limités.

Cela m'amène à l'autre argument concernant les secteurs auxquels il faut consacrer de l'argent et ceux où il ne faut pas intervenir. On aurait tort de croire que l'argent permet de résoudre tous ces problèmes. Dans le monde en développement, la tendance consiste à dire qu'il faut consacrer les ressources aux situations et aux pays où l'on sait qu'elles seront employées à bon escient. Depuis la publication du fameux rapport dollar de la Banque mondiale il y a cinq ou six ans, c'est de cette façon que fonctionnent les pays donateurs.

Que peut-on faire dans les situations où l'on sait que l'argent sera mal dépensé? On peut soit continuer à investir jusqu'à ce que la situation évolue, soit s'abstenir de toute intervention. Il y a des risques dans un cas comme dans l'autre, comme le montre votre exemple du Zimbabwe. Cela ne devrait pas nous empêcher d'agir dans certaines situations africaines comme celles du Sénégal, du Mali, de l'Ouganda et de la Tanzanie, où nous savons que nos interventions peuvent être décisives, où les autorités gouvernementales au pouvoir sont généralement fiables, comme nous l'a dit notre collègue du Mozambique, et où l'on constate de bonnes intentions et des besoins élevés.

Quand on a 1,3 million de dollars pour brancher le pays, il y a des limites à ce qu'on peut faire pour être plus efficace et pour lutter contre la corruption. En fin de compte, 1,3 million de dollars, ce n'est que 1,3 million de dollars.

The Chairman: On behalf of the committee, I know we appreciated listening to the minister. Our experience has been that when we hear Africans tell us about their own situations, it has been extremely interesting. We are all struck by the fact that the minister spoke about wiring Mozambique, but he only has \$1.3 million. Would someone like to explain how he will go about doing that with \$1.3 million? I have not understood that. Does anyone have any thoughts on that? What is the story? The minister has been before the committee and his presentation was very interesting. We all understand what he is trying to do. What happens now?

Mr. Medhora: There is a domestic allocation process. The minister has colleagues around his cabinet table who have needs and demands as well.

The Chairman: He only has \$1.3 million. That would not run very much of a department, never mind an investment.

Mr. Medhora: We have a program on ICTs. It is difficult to convince people, as the minister was saying, that ICTs or science can be applied to these types of problems. Some people still ask why they should invest in computers when they are in a country where the schools do not have chalk for the classrooms.

I was in Senegal in January looking at a school. This was not a rich, upper-class school. The school was in downtown Dakar, where the kids are mostly the children of fisher folk. We are piloting a project to introduce ICTs into the primary school curriculum. The children use icon-based programs to improve their grammar, to learn about the world, to learn about animals and so on. This is a demonstration project. It does not cost a lot of money. We are working with the local education NGO and the Department of Education in the country so they can go national with this pilot project.

Since IDRC is a small institution, we need other folks with us when we go national. The power of demonstration is what we need in this case. Can \$1.3 million make the difference? No. However, if our series of projects on ICTs in Mozambique demonstrates to his own government that this is the way forward, then over time the \$1.3 million would increase.

The Chairman: Senator Grafstein made a point about how much of what we give goes to health. Senator Downe asked the question. The \$1.3 million relates to his department. It has nothing to do with putting in whatever needs to be put in to have the lines. The \$1.3 million is for administration. He is administering something, but not very much with \$1.3 million.

You are saying that if there is a small demonstration, this will start the ball rolling.

Senator Downe: I do not have a full understanding of your Crown corporation. I am wondering how large it is. What is your yearly budget? Roughly, how many employees do you have?

Le président : Permettez-moi de dire au nom du comité que nous avons été très heureux d'entendre le ministre. D'après notre expérience, il est toujours extrêmement intéressant d'entendre des Africains nous expliquer leur propre situation. Nous avons tous été frappés d'entendre le ministre dire qu'il n'avait que 1,3 million de dollars pour brancher le Mozambique. Quelqu'un peut-il expliquer ce qu'il pourrait faire de cette somme? Je ne l'ai pas compris. Avez-vous des idées à ce sujet? De quoi s'agit-il? Le ministre a comparu devant notre comité et nous avons trouvé son exposé très intéressant. Nous comprenons tous ce qu'il essaie de faire. Que se passe-t-il maintenant?

M. Medhora : Il s'agit d'un processus d'attribution national. Au cabinet, le ministre a d'autres collègues qui ont eu aussi des besoins et des exigences.

Le président : Il ne dispose que de 1,3 million de dollars. Cela suffirait à peine à faire fonctionner un ministère, et c'est nettement insuffisant pour un investissement.

M. Medhora : Nous avons un programme de TIC. Comme le ministre l'a dit, il est difficile de convaincre les gens que les TIC ou la science puissent résoudre ce genre de problèmes. Certains demandent encore pourquoi ils devraient investir dans des ordinateurs quand, dans leur pays, il n'y a même pas de craie dans les salles de classe.

J'ai visité une école au Sénégal, en janvier. Ce n'était pas une école riche de la classe supérieure. Cette école était au centre-ville de Dakar, et les élèves étaient principalement des enfants de pêcheurs. Nous menons un projet pilote pour introduire les TIC dans le programme scolaire des écoles primaires. Les élèves utilisent des programmes axés sur des icônes pour améliorer leur grammaire, pour s'informer sur le monde, pour connaître les animaux, et cetera. Il s'agit d'un projet de démonstration. C'est un projet peu coûteux. Nous collaborons avec l'ONG d'éducation locale, ainsi qu'avec le ministère de l'Éducation du pays, afin que ce projet pilote puisse être étendu à l'échelle nationale.

Puisque le CRDI est une petite institution, nous avons besoin d'autres partenaires pour étendre le projet à l'échelle nationale. Ce dont nous avons besoin dans ce cas, c'est de la puissance de la démonstration. Est-il possible de changer les choses avec 1,3 million de dollars? Non. Mais si nous pouvons démontrer au gouvernement du Mozambique que nos projets de TIC sont la solution d'avenir, l'investissement de 1,3 million de dollars augmentera au fil des ans.

Le président : Le sénateur Grafstein a fait valoir qu'une bonne partie de l'argent que nous donnons est consacré à la santé. Le sénateur Downe a posé la question. La somme de 1,3 million de dollars visait son ministère. Il ne s'agissait pas du tout de l'argent nécessaire pour mettre le câblage en place. Cette somme est destinée à l'administration. Ces 1,3 million de dollars ne lui permettent pas d'administrer grand-chose.

Ce que vous dites, c'est qu'un petit projet de démonstration peut avoir un effet d'entraînement.

Le sénateur Downe : Je ne comprends pas très bien comment fonctionne votre société d'État. De quelle taille est-elle? Quel est votre budget annuel? Combien d'employés compte-t-elle en gros?

Mr. Medhora: In 2004-05, our grant from Parliament was \$119.1 million. That is approximately 3.6 or 3.7 per cent of Canada's international assistance envelope.

Senator Downe: How many of your employees are based in Canada and how many are outside of the country?

Mr. Medhora: In Canada, we have about 250 employees. We have another 100 in our regional offices in Africa, Asia, and Latin America.

Senator Downe: I saw from your presentation the number of offices you have in Africa. How many do you have in Asia and Latin America?

Mr. Medhora: We have offices in Singapore for Southeast Asia and in New Delhi for South Asia. In Africa, we have offices in Cairo, Nairobi, Dakar, and there is a smaller presence in Johannesburg. In Latin America, we have an office in Montevideo.

Senator Downe: I noticed that CIDA has refocused their development dollars on a smaller number of countries. Have you done the same thing?

Mr. Medhora: We have not because we are organized primarily thematically. We have organized our programming in the four themes I mentioned. Within that, we spend the bulk of our money in about 20 countries.

Senator Downe: Of those 20 countries, how many are in Africa?

Mr. Medhora: We spend 40 to 45 per cent of our budget in Africa. I think more than half of those 20 would be in Africa.

Senator Downe: The majority of your budget is spent outside of Africa?

Mr. Medhora: Yes.

Senator Di Nino: I have a follow-up question on that. You say that 40 to 45 per cent of your budget is spent on Africa and that 60 to 55 per cent is spent outside of Africa. How much of that is spent in Canada?

Mr. Medhora: About 18 per cent of our projects are what we call cooperative projects with Canadian institutions. Even in that instance, the money that flows through a Canadian institution would go on to a developing country.

Senator Di Nino: How much do you spend on administration? Is this mostly administration?

Mr. Medhora: We also raise another approximately 20 to 25 per cent of our program spending by co-funding with other donors, including CIDA, the U.S. foundations and other bilaterals. If we look at our total annual revenue, we spend about 30 per cent on administration.

Senator Downe: Of your additional funding, other than the allocation from Parliament, which I think you indicated was \$119 million, is any of that non-governmental?

M. Medhora : En 2004-2005, le Parlement nous a consenti 119,1 millions de dollars. Cela représente environ 3,6 à 3,7 p. 100 de toute l'aide internationale du Canada.

Le sénateur Downe : Combien de vos employés sont en poste au Canada et combien à l'extérieur du pays?

M. Medhora : Nous comptons environ 250 employés au Canada. Nous en avons 100 autres dans nos bureaux régionaux de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique latine.

Le sénateur Downe : J'ai constaté dans votre exposé combien vous aviez de bureaux en Afrique. Combien en avez-vous en Asie et en Amérique latine?

M. Medhora : Nous avons des bureaux à Singapour pour l'Asie du Sud-Est et à New Delhi pour l'Asie du Sud. En Afrique, nous avons des bureaux au Caire, à Nairobi, à Dakar, ainsi qu'un petit bureau à Johannesburg. En Amérique latine, nous avons un bureau à Montevideo.

Le sénateur Downe : J'ai remarqué que l'ACDI avait décidé de concentrer ses investissements dans le développement dans un nombre plus petit de pays. En avez-vous fait autant?

M. Medhora : Non, parce que nous fonctionnons surtout en fonction de thèmes. Nous avons organisé nos programmes autour des quatre thèmes que j'ai mentionnés. À l'intérieur de ces thèmes, nous dépensons la majorité de notre argent dans environ 20 pays.

Le sénateur Downe : De ces 20 pays, combien sont en Afrique?

M. Medhora : Nous dépensons de 40 à 45 p. 100 de notre budget en Afrique. Plus de la moitié de ces 20 pays sont en Afrique.

Le sénateur Downe : Vous dépensez la majorité de votre budget à l'extérieur de l'Afrique?

M. Medhora : Oui.

Le sénateur Di Nino : J'ai une question supplémentaire à ce sujet. Vous avez dit que vous dépensez de 40 à 45 p. 100 de votre budget en Afrique et de 55 à 60 p. 100 à l'extérieur de ce continent. Quelle proportion de cet argent est dépensée au Canada?

M. Medhora : Environ 18 p. 100 de nos projets sont ce que nous appelons des projets de coopération avec des institutions canadiennes. Et même dans ce cas, l'argent qui passe par une institution canadienne est destiné à un pays en développement.

Le sénateur Di Nino : Quelle proportion dépensez-vous au titre de l'administration? Cet argent sert-il surtout à l'administration?

M. Medhora : Nous allons également chercher de 20 à 25 p. 100 du financement de notre programme par co-financement avec d'autres donateurs, y compris l'ACDI, les fondations américaines et d'autres ententes bilatérales. Sur l'ensemble de notre revenu annuel, nous dépensons environ 30 p. 100 au titre de l'administration.

Le sénateur Downe : Vous avez dit que votre Parlement vous avait attribué 119 millions de dollars. Une partie de votre financement supplémentaire vient-il d'organismes non gouvernementaux?

Mr. Medhora: Are U.S. foundations what you mean by non-governmental?

Senator Downe: Yes.

Mr. Medhora: Yes.

Senator Di Nino: That is the 25 per cent extra, right?

Mr. Medhora: Yes.

Senator Downe: What dollar figure do U.S. foundations contribute?

Mr. Medhora: Of the \$20 million that we raised through external funding last year, about half of it was from Canadian CIDA. The rest was from other bilaterals such as the Dutch, the Norwegians, the Swedes, as well as U.S. foundations.

Senator Downe: These were for joint projects involving those foundations and those countries that we are administering?

Mr. Medhora: Yes.

Senator Downe: Is your corporation covered under the Access to Information Act?

Mr. Medhora: Yes.

Senator Grafstein: I wonder if the government has given thought to approaching development in a different way based on our comparative advantage. We are the most wired country in the world. We now have the highest number of hubs in place. Even though the government is not efficient and effective, under the United Nations statistics, we are the most e-ready country in the world from a governance standpoint. We are the leaders in long distance, fixed line and wireless. We are leaders in communications of all sorts. The key to the new world is wireless and digital communication.

I look at Africa, and the total density is 10 per cent at best in some places. Libya is better off, as well as Egypt, Algeria, and the Mediterranean states.

Canada should think in terms of trying to do something effective instead of spending nickels and dimes that disappear into the Sahara of poverty of Africa and decide to wire up two or three countries. We could do it for \$10 million. I could do it myself by phone in three months. I could wire up Mozambique.

Mr. Medhora: I do not know why we have not simply selected a country and said, "Wire it up."

After the Summit of the Americas in Quebec City, which was three years ago, the government created the Institute for the Connectivity of the Americas. After the G8 Summit in Kananaskis two years ago, they created something similar called Connectivity Africa, both of which recognize the

M. Medhora : Les fondations américaines sont-elles à votre avis des organismes non gouvernementaux?

Le sénateur Downe : Oui.

M. Medhora : Oui.

Le sénateur Di Nino : Ce sont les 25 p. 100 supplémentaires, n'est-ce pas?

M. Medhora : Oui.

Le sénateur Downe : Quelles sommes les fondations américaines fournissent-elles?

M. Medhora : Environ la moitié des 20 millions de dollars de financements externes que nous avons obtenus l'an dernier venaient de l'ACDI. Le reste venait d'autres ententes bilatérales signées entre autres avec les Pays-Bas, la Norvège, la Suède, ainsi qu'avec les fondations américaines.

Le sénateur Downe : Cet argent servait-il à des projets conjoints auxquels participaient ces fondations et ces pays?

M. Medhora : Oui.

Le sénateur Downe : Votre société est-elle assujettie à la Loi sur l'accès à l'information?

M. Medhora : Oui.

Le sénateur Grafstein : Je me demande si le gouvernement a envisagé une approche différente en matière de développement, une méthode axée sur notre avantage comparatif. Nous sommes le pays le plus branché du monde. C'est nous qui avons maintenant le plus grand nombre de stations pivot. Même si le gouvernement n'est pas encore efficace et efficient, d'après les statistiques des Nations Unies, nous sommes le pays le plus informatisé du point de vue du gouvernement. Nous sommes les chefs de file des télécommunications ou de la longue distance, du service fixe et du sans fil. Nous sommes des chefs de fil dans tous les types de communication. Les communications sans fil et les communications digitales sont la clé du nouveau monde.

Dans le cas de l'Afrique, la densité totale est d'environ 10 p. 100, ou mieux, à certains endroits. Elle est un peu plus élevée en Libye, ainsi qu'en Égypte, en Algérie et dans les états méditerranéens.

Le Canada devrait envisager de prendre des mesures efficaces plutôt que de dépenser des sommes minimes qui sont englouties dans le Sahara de la pauvreté de l'Afrique. Il devrait décider de brancher deux ou trois pays. Cela pourrait se faire pour 10 millions de dollars. Je pourrais le faire moi-même par téléphone en trois mois. Je pourrais brancher le Mozambique.

M. Medhora : Je ne sais pas pourquoi nous n'avons pas tout simplement choisi un pays et décidé de le brancher.

Après le Sommet des Amériques, à Québec, il y a trois ans, le gouvernement a créé l'Institut de connectivité des Amériques. Après le Sommet du G-8, à Kananaskis, il y a deux ans, on a créé un organisme semblable, appelé Connectivity Africa. Ces deux organismes reconnaissent l'avantage comparatif que vous avez

comparative advantage that you mention, and both are housed in IDRC and get co-funding from other donors as well. Could we be doing more? Yes.

Senator Grafstein: Are you spending more than \$1 million to match the \$1 million in Mozambique?

Mr. Medhora: Our ICT program accounts for one third of our spending. That is probably an understatement because when we do something on social and economic policy or environmental management, there is a strong ICT component as well.

Senator Grafstein: Let us break it down. We are talking about infrastructure versus add-ons. We are not talking about computers and phones. What percentage are we spending on infrastructure?

Mr. Medhora: I do not know the Canadian figures. In IDRC's case, it would be low. We are a research-support agency, not an infrastructure-building agency.

[Translation]

Senator Corbin: I will be brief. I would like you to provide us with more details on your external sources of funding; based on the figures which you provided, you receive around \$10 million from what you term "bilaterals," is that correct?

Mr. Medhora: Yes, it is.

Senator Corbin: What are bilaterals? Explain to me what you mean by bilaterals?

Mr. Medhora: Our bilateral partners are the development agencies of other countries such as, for example, Sweden and the Netherlands. Our bilateral partners are CIDA's counterparts abroad.

Senator Corbin: Do you only have two bilateral partnerships?

Mr. Medhora: No, we have several.

Senator Corbin: Who are these partners? Do you have a list?

[English]

Mr. Medhora: Swedish International Development Cooperation Agency, the Swiss Agency for Development and Cooperation, the UK Department for International Development, DFID, USAID, the American aid agency. All the national aid agencies are called bilateral.

[Translation]

Senator Corbin: Why are they involved in what is essentially a Canadian agency? Do we not have the necessary resources to follow our own path? In other words, explain to me how this "bilateralism" in which you are involved with international partners works. You have not yet explained it to me.

mentionné, ils se trouvent tous les deux au CRDI et ils sont également cofinancés par d'autres donateurs. Pourrions-nous faire davantage? Bien sûr.

Le sénateur Grafstein : Dépensez-vous plus d'un million de dollars pour contrebalancer le million de dollars au Mozambique?

M. Medhora : Notre programme de TIC représente un tiers de nos dépenses. Et c'est peut-être une sous-estimation, car lorsque nous prenons des mesures dans le domaine de la politique sociale et économique ou de la gestion de l'environnement, il y a là aussi un élément important de TIC.

Le sénateur Grafstein : Faisons la ventilation. Nous parlons de l'infrastructure plutôt que des ajouts. Nous ne parlons pas des ordinateurs et des téléphones. Quel pourcentage sert à l'infrastructure?

M. Medhora : Je ne connais pas les chiffres au Canada. Dans le cas du CRDI, la proportion serait faible. Nous sommes un organisme de soutien à la recherche et non un organisme de construction d'infrastructure.

[Français]

Le sénateur Corbin : Je serai bref. Je voudrais clarifier davantage les sources extérieures de financement. D'après les chiffres que vous nous avez donnés, vous recueillez environ 10 millions de dollars de ce que vous avez appelé « des bilatéraux », oui ou non?

M. Medhora : Oui.

Le sénateur Corbin : Que sont les bilatéraux? Expliquez-moi ce terme.

M. Medhora : Ce sont les agences de développement des autres pays, par exemple, de la Suède ou des Pays-Bas. Ce sont les contreparties de l'ACDI au Canada.

Le sénateur Corbin : Il y en a seulement deux?

M. Medhora : Non, il y en a plusieurs.

Le sénateur Corbin : Qui sont-elles? Avez-vous une liste?

[Traduction]

M. Medhora : L'agence suédoise de développement international, l'Agence suisse de développement et de coopération, le ministère du Développement international du Royaume-Uni, le DFID, USAID, l'Agence d'aide américaine. Nous appelons agences bilatérales toutes les agences nationales d'aide.

[Français]

Le sénateur Corbin : Pourquoi sont-elles impliquées dans ce qui est fondamentalement une agence canadienne? Est-ce que nous n'avons pas les ressources nécessaires pour suivre seul notre propre chemin? En d'autres mots, expliquez-moi cette fonction de « bilatérisme » dans laquelle vous êtes impliqués avec des partenaires à l'étranger. Vous ne l'avez pas expliquée.

[English]

Mr. Medhora: It is again the counterpart to what we just heard. Let us take for granted that Africa is overrun by individual agencies working there. The other side of donor coordination is for donors to group together, choose a common problem and invest jointly in it.

Senator Corbin: Is that a problem or a project? There is a difference.

Mr. Medhora: A project that addresses a problem.

Senator Corbin: You are talking bureaucratese. Could you speak plain English and tell us the plain facts about what this is all about? I just do not understand.

[Translation]

In French or in English. You are talking bureaucrat-speak, which is of no help to us. Day after day, we are inundated with statistics; we want facts, examples, activities, results. Can you provide us with any?

[English]

Mr. Medhora: The problem is low capacity to analyze economic policy in Africa. We created the African Economic Research Consortium, which is a training and resource support agency based in Nairobi. It was created by IDRC. A dozen other donors have joined us over the years since its creation in 1989. That is an example of what I am talking about.

Senator Corbin: That is what I have been asking for from the beginning. Give me more examples. I want to know what we do with our taxpayers' money. I want to know and you have not totally satisfied me that we cannot go this route alone. I particularly do not understand —

[Translation]

Why are American foundations involved in Canadian projects?

[English]

Mr. Medhora: If we jointly recognize that there is something wrong in the developing country that needs to be tackled, and if the American foundation, like the Ford Foundation, has the same goals and objectives as we do, rather than each of us set up our separate projects to deal with, as you say, a problem, why would not we want to work together on it?

Senator Corbin: I am all for that.

Are the monies you obtain from the foundations earmarked in any way? Are they for specific uses, or is this money dumped into a common fund and used by whoever is in charge of administering a particular project? Are decisions imposed from a donor bilateral, or whatever?

[Traduction]

M. Medhora : C'est là aussi la contrepartie de ce que nous venons d'entendre. Il faut tenir pour acquis qu'il y a en Afrique une foison d'agences. L'autre aspect de la coordination consiste à regrouper les donateurs, à choisir un problème commun et à investir ensemble pour le régler.

Le sénateur Corbin : S'agit-il d'un problème ou d'un projet? Ce n'est pas la même chose.

M. Medhora : Un projet qui règle un problème.

Le sénateur Corbin : Vous parlez comme un bureaucrate. Pourriez-vous parler en anglais simple et nous dire simplement de quoi il s'agit? Je ne vous comprends pas.

[Français]

En français ou en anglais. Vous employez un langage bureaucratique qui ne nous aide pas. On nous donne des statistiques à la tonne, jour après jour. On cherche des faits, des exemples, des activités, des résultats. Pouvez-vous nous en donner?

[Traduction]

M. Medhora : Le problème, c'est qu'il y a peu de capacité d'analyser la politique économique en Afrique. Nous avons créé le Consortium pour la recherche économique en Afrique, une agence de formation et de soutien des ressources dont le siège se trouve à Nairobi. Ce consortium a été créé par le CRDI. Au fil des ans, une douzaine d'autres donateurs se sont joints à nous depuis sa création, en 1989. C'est un exemple de mon propos.

Le sénateur Corbin : C'est ce que je demande depuis le début. Donnez-moi plus d'exemples. Je veux savoir ce qu'on fait de l'argent de nos contribuables. Je veux le savoir, et vous ne m'avez pas entièrement convaincu que nous ne pouvons pas faire cavalier seul. Plus particulièrement, je ne comprends pas...

[Français]

Pourquoi y a-t-il des fondations américaines impliquées avec le Canada?

[Traduction]

M. Medhora : Si nous reconnaissons ensemble qu'il faut résoudre un problème dans le pays en développement, et si la fondation américaine, par exemple la Fondation Ford, partage les mêmes objectifs que nous, pourquoi ne pas travailler ensemble, plutôt que de mettre sur pied des projets distincts pour résoudre le problème, comme vous l'avez dit?

Le sénateur Corbin : Je suis tout à fait d'accord avec cela.

L'argent que vous obtenez des fondations est-il réservé à des fins quelconques? Sert-il à des fins précises, ou cet argent est-il versé dans un fonds commun et utilisé par ceux qui sont chargés d'administrer un projet particulier? Les donateurs bilatéraux imposent-ils des décisions, par exemple?

Mr. Medhora: It depends. In some cases, the funds are earmarked. In other words, it is what we call core funding, which is to say that it is pooled and the pot is managed commonly. It is a very individual, specific situation.

Senator Corbin: You have to understand, sir, that when you come to Parliament, leave your bureaucratise at the door. It is not helpful. We are not dumb or stupid, but we are here to address specific problems.

In your earlier recitation, you did not at all mention the insidious impact of the IMF and World Bank policies on deteriorating food supplies in Africa. Why did you not mention that? That is well known. Are you aware of it?

Mr. Medhora: Yes, I am.

Senator Corbin: Why did you not mention it?

Mr. Medhora: I am not sure it is all one way. I did mention, by the way, that outside advice has not served Africa well.

Senator Corbin: That is general.

Mr. Medhora: In the case of food policy, countries have been following what is called policies that are biased against the rural sector. In fact, there are instances where the IMF and World Bank have been arguing to raise farm prices so that more food production is grown at home. Where I think a lot of agencies like that have to answer for is to not be more upfront about the effect of agricultural policies in the north on agricultural systems in the south. That is something that the bank and fund have only recently taken up, but it is something they should have dealt with years ago.

Senator Corbin: Yes, after the burnt land policy, finally they wake up. Where were you all that time? Did you not identify this problem as it was developing? What is it that you do?

I will leave it at that, but I am far from satisfied and happy with the approach that this organization is taking to serious human problems.

Senator Eyton: In your opening remarks, you suggested that unless you had a growth rate of something over 5 per cent you were wasting your time. I assume that is because of the high birth rate and the increase in population in Africa and other places?

Mr. Medhora: As well as low rates of return on domestic investment.

Senator Eyton: IDRC has a wide mandate. Have you done anything about lowering birth rates in African countries?

M. Medhora : Cela dépend. Dans certains cas, des fonds sont réservés. Autrement dit, c'est ce que nous appelons le financement de base, ce qui signifie que l'argent est versé dans un fonds commun et géré par l'ensemble des participants. C'est un cas très particulier.

Le sénateur Corbin : Vous devez comprendre, monsieur, que lorsque vous vous présentez devant le Parlement, vous devez laisser votre langue de bois au vestiaire. Cela ne nous aide pas. Nous ne sommes pas stupides, mais nous sommes ici pour régler des problèmes précis.

Dans votre exposé précédent, vous n'avez fait aucune mention de l'effet insidieux des politiques du FMI et de la Banque mondiale sur la détérioration de l'approvisionnement en aliments en Afrique. Pourquoi n'en n'avez-vous pas parlé? C'est pourtant bien connu. En êtes-vous au courant?

M. Medhora : Oui.

Le sénateur Corbin : Pourquoi ne l'avez-vous pas mentionné?

M. Medhora : Je ne suis pas certain que le problème soit à sens unique. Par contre, j'ai mentionné que les conseils de l'extérieur n'avaient pas toujours été avantageux pour l'Afrique.

Le sénateur Corbin : C'est une affirmation générale.

M. Medhora : Dans le cas de la politique alimentaire, les pays ont appliqué des politiques biaisées contre le secteur rural. En fait, dans certains cas, le FMI et la Banque mondiale ont dit qu'il faudrait augmenter le prix des entreprises agricoles afin qu'une plus grande partie des aliments soient produits au pays. Ce qu'on peut reprocher à bon nombre d'agences de ce genre, c'est de ne pas avoir été plus franc quant aux effets des politiques agricoles du nord sur les systèmes agricoles du sud. La banque et le fonds se sont récemment attaqués à ce problème, mais il aurait dû être réglé il y a des années.

Le sénateur Corbin : Oui, ils se réveillent enfin après avoir appliqué leur politique de rasage. Et où étiez-vous durant tout ce temps? N'aviez-vous pas constaté ce problème lorsqu'il a commencé à se poser? En quoi consiste votre travail?

Je m'en tiendrai à cela, mais je suis loin d'être satisfait de l'approche de votre organisation à l'égard de problèmes humains graves.

Le sénateur Eyton : Dans vos remarques préliminaires, vous avez dit qu'à moins d'obtenir un taux de croissance de plus de 5 p. 100, vous perdez votre temps. Je suppose que c'est à cause des taux de naissance élevés et de l'augmentation de la population en Afrique et ailleurs, n'est-ce pas?

M. Medhora : Oui, et aussi des faibles taux de rendement sur l'investissement national.

Le sénateur Eyton : Le mandat du CRDI est très vaste. Avez-vous essayé de réduire les taux de naissance dans les pays d'Afrique?

Mr. Medhora: Not directly, no. What we have done is worked on raising levels of education, which do impact on birth rates, on awareness building of the issue, and finally, simply gathering the right statistics, but we have not actually operated on lowering birth rates, no.

Senator Eyton: I would have thought that communicating and giving that kind of advice is exactly how you go about lowering births.

I want to pick up on Senator Grafstein's call for success stories. I have a business background and am well aware that the most important thing in any organization, big or small, is to have some successes and to build on those successes. I see just one sentence in your handout that would discourage me, I think, and it said that IDRC supports 138 different projects and 116 institutions in 22 countries, with a value of \$45 million. To do that, you have a staff here in Ottawa of 250, or two and a half times the number of people you have out in the regional offices doing the hands-on work. I would have thought that that recipe of small grants scattered all over the place — it certainly will engender employment and use time here in Ottawa, but I would not think that that is the way to generate success stories that you can look at and that serve as a kind of a living, breathing example for other countries who can emulate.

Have you thought that you might change your way of operating, thereby emphasizing fewer projects in fewer countries and employing more people on the ground in those places and fewer people here? Has there been any fundamental consideration of the direction of the IDRC?

Mr. Medhora: First, we have an international board of governors with 21 members, 10 of whom are non-Canadian who approved our five-year program in November 2004 for the period 2005-10 when this issue arose. Our average project size has been increasing. Second, it is not necessarily the case that you need a large project to demonstrate some things. Some of our success stories have come from relatively small \$300,000 to \$400,000 investments. Third, on the question of presence on the ground versus in Ottawa, it is not that the people in the regions are delivering the projects and we in Ottawa are not delivering. There is a mixture of competencies in both areas. Cost levels are not necessarily that different and sometimes having a field office can be more expensive than working from an office in Canada. We constantly review our regional presence and we have a system.

For example, Mr. Schönwälder leads a team of eight or nine people situated in both our regional offices and in Ottawa. There are regional specialists in the region and sectoral specialists in head office. Our projects are run by teams. It is difficult to determine the optimal mix of staff between the regions and head office.

M. Medhora : Pas directement, non. Nous avons plutôt essayé de relever les niveaux d'éducation, ce qui influe sur les taux de natalité. Nous avons également fait des efforts de sensibilisation à cet égard et enfin, nous avons simplement recueilli les statistiques pertinentes. Mais nous n'avons pas pris de mesure pour favoriser une baisse des taux de natalité.

Le sénateur Eyton : J'aurais cru que la communication et des conseils de ce genre seraient une bonne solution pour réduire les taux de naissance.

Permettez-moi de revenir à la demande du sénateur Grafstein au sujet des réussites. Je viens du monde des affaires et je sais très bien que ce qui est le plus important dans toute organisation, petite ou grande, c'est d'obtenir des réussites et de construire à partir de ces réussites. Dans votre brochure, j'ai vu une phrase que je trouve décourageante. On y dit que le CRDI appuie 138 projets différents et 116 institutions dans 22 pays, le tout représentant une somme de 45 millions de dollars. Pour cela, vous avez un effectif de 250 employés à Ottawa, soit deux fois et demie plus de gens que dans les bureaux régionaux qui travaillent sur le terrain. J'aurais cru que cette formule de petites subventions éparpillées un peu partout — c'est certes une façon de créer des emplois et des heures de travail ici à Ottawa, mais je ne crois pas que c'est ainsi qu'on peut obtenir des réussites qui puissent servir d'exemples vivants pour d'autres pays.

Avez-vous envisagé de modifier votre façon de fonctionner, de vous concentrer sur moins de projets dans moins de pays, d'employer plus de gens sur le terrain et moins de personnes ici? A-t-on examiné l'orientation fondamentale du CRDI?

M. Medhora : Tout d'abord, nous avons un conseil d'administration international composé de 21 membres, dont dix non Canadiens, qui a approuvé notre programme quinquennal en novembre 2004 pour la période de 2005 à 2010, lorsque cette question s'est posée. On a augmenté la taille moyenne de nos projets. Deuxièmement, il n'est pas nécessaire d'avoir un grand projet pour démontrer quelque chose. Certaines de nos réussites sont issues d'investissements relativement faibles, de 300 000 à 400 000 dollars. Troisièmement, pour ce qui est des travailleurs sur le terrain ou à Ottawa, il ne s'agit pas de faire réaliser les projets par les gens sur le terrain et de se tourner les pouces à Ottawa. Il y a un mélange de compétences dans les deux régions. Les coûts ne sont pas nécessairement vraiment différents et il arrive qu'il soit plus coûteux d'établir un bureau sur le terrain plutôt que de faire le travail au Canada. Nous examinons constamment notre présence dans les régions et nous avons un réseau.

Par exemple, M. Schönwälder dirige une équipe de huit ou neuf personnes qui travaillent dans nos bureaux régionaux et à Ottawa. Nous avons des spécialistes régionaux dans les régions et des spécialistes sectoriels à l'administration centrale. Nos projets sont menés par des équipes. Il est difficile de déterminer quelle doit être la composition optimale de l'effectif, entre le personnel des régions et celui de l'administration centrale.

You mentioned a business where you can measure that through rates of return. It is much more difficult to do when your output is research. However, we think we have approximately the right mix on the issue you raised.

Senator Eyton: I might accept that if you were dealing with developed countries with developed economies. I find it hard to understand when you are dealing with developing countries that have the rates of poverty and illiteracy that we are seeing in Africa.

[Translation]

Senator Robichaud: When you set your priorities in terms of which countries and projects are to be chosen, do you undertake consultations with CIDA? Is that something you do when deciding how to focus your intervention? These are Canadian agencies. When encouraging other countries to focus their work, does Canada lead by example by adopting an approach which allows us to optimize our interventions in Africa?

[English]

Mr. Medhora: We have good, close relations with CIDA at every level, although the mandates of the two agencies are quite different. We are much more focussed on research analysis and capacity building. We are a relatively small proportion of the official Canadian aid effort — 3.5 per cent to 4 per cent over the last two decades. The president of CIDA sits on our board of governors. As such, that is the most immediate link. At the executive level, we have exchanges on these kinds of issues regularly, as do program colleagues and staff. The general sequencing would be that IDRC invests in something at the pilot and research stage, and when it becomes large, it becomes something that CIDA might do.

For example, I cite health in Tanzania. The IDRC and CIDA have worked jointly to develop the Tanzania Essential Health Interventions Project in two districts. We are now working together, with CIDA taking the lead, to see, based on the success we have had in the past five years, how this project might be scaled up in the country as well as scaled out. We are working on something similar in Nigeria. That is how it works at the operating level.

Senator Robichaud: When you initiate a project, it does not necessarily mean that once you have shown results, CIDA will continue the project. Would it not be better to have the assurance before you begin the project?

Mr. Medhora: Yes, I agree that it would be better, but times and priorities change, and project gestation periods are long. Working at IDRC, I could not say with any certainty that we would have a commitment from CIDA or any other agency that might click in three, four or five years down the road. I could not

Vous avez dit que dans une entreprise, on peut mesurer les résultats par le rendement. C'est beaucoup plus difficile quand le produit est de la recherche. Nous pensons toutefois que nous avons trouvé la bonne solution à cet égard.

Le sénateur Eyton : Je pourrais le croire si vous traitiez avec des pays industrialisés dotés d'économies bien développées. Je trouve cela difficile à comprendre puisque vous travaillez avec des pays en développement qui ont des taux de pauvreté et d'analphabétisation comme ceux que l'on constate en Afrique.

[Français]

Le sénateur Robichaud : Lorsque vous établissez vos priorités, à savoir dans quels pays vous irez ou sur quels projets vous travaillerez, y a-t-il des consultations avec l'ACDI, lorsque vous en venez à cibler vos interventions? Ce sont des agences canadiennes. Lorsque l'on essaie d'amener les autres pays à cibler, est-ce que nous montrons l'exemple en essayant d'en arriver à une conclusion qui pourrait optimiser nos interventions en Afrique?

[Traduction]

M. Medhora : Nous entretenons d'excellentes relations avec l'ACDI à tous les niveaux, bien que le mandat des deux organisations soit très différent. Nous nous concentrons bien davantage sur la recherche et l'analyse ainsi que sur la création de capacité. Nous représentons une proportion relativement faible de l'aide canadienne officielle — de 3,5 à 4 p. 100 au cours des deux dernières décennies. Le président de l'ACDI siège au sein de notre conseil d'administration. Il est donc notre lien le plus immédiat. Au niveau de la direction, nous avons régulièrement des échanges sur des questions de ce genre, comme le font également les collègues et le personnel des programmes. Voici quelle est la séquence habituelle : le CRDI investit dans un projet pilote, à l'étape de la recherche, et lorsque le projet prend de l'ampleur, l'ACDI peut s'en occuper.

Prenons l'exemple de la santé en Tanzanie. Le CRDI et l'ACDI ont travaillé de concert pour mettre en place des projets d'intervention essentiels en santé en Tanzanie dans deux districts. Nous travaillons maintenant ensemble, sous la direction de l'ACDI, pour voir, compte tenu de la réussite que nous avons obtenue au cours des cinq dernières années, comment ce projet pourrait être étendu à l'échelle du pays et exporté ailleurs. Nous sommes en train de mettre au point un projet semblable au Nigeria. C'est de cette façon que nous travaillons au niveau des opérations.

Le sénateur Robichaud : Mais lorsque vous mettez un projet sur pied, cela ne signifie pas nécessairement que l'ACDI continuera de le mettre en oeuvre une fois que vous en aurez démontré les résultats? Ne vaudrait-il pas mieux avoir cette garantie avant que vous entrepreniez le projet?

M. Medhora : Oui, ce serait mieux, j'en conviens, mais les temps et les priorités changent et les projets ont de longues périodes de gestation. Je travaille au CRDI, et je ne pourrais pas dire de façon certaine que l'ACDI ou une autre agence s'engagera dans nos projets dans trois ans, quatre ans ou cinq ans. Je ne

give you that assurance at the start of any project because research is fundamentally about success or failure. Research results take you one way or the other way. It is difficult for someone to buy into something that is unproven and in the future.

[Translation]

Senator Robichaud: I think that it would be easy to buy into a project if the results were positive. Were the results negative, you would surely not continue with the project. It does not make sense to commit funding if the results are entirely negative. However, if a project proved to be worthwhile, you would at least have the certainty that an agency could take over and continue the work; the project would not be completely lost.

[English]

Mr. Medhora: Your point is well taken. I gave you the example of Tanzania, where if there is a success story CIDA has said we should do more of the same elsewhere — and we are doing that.

[Translation]

Senator Corbin: Mr. Medhora, you told us that you held a meeting with the board of governors last fall. How many governors are there on the board?

Mr. Medhora: Twenty-one.

Senator Corbin: Twenty-one, of whom 10 are from countries other than Canada?

Mr. Medhora: That is correct.

Senator Corbin: How many are from Africa?

Mr. Medhora: Two.

Senator Corbin: And who are they?

Mr. Medhora: There is Ms. Lalla Ben Barka, the former deputy director of the UN Economic Commission for Africa, who is now UNESCO's representative at the regional office.

Senator Corbin: What I actually wanted to know was whether any members of your board are real Africans who have had careers in Africa, not representatives of United Nations organizations.

Mr. Medhora: Yes. Ms. Ben Barka is either from Mali or Burkina; Burkina, I think.

Senator Corbin: Yes, but she works for a United Nations organization, she does not work in her own country. Do you understand the distinction that I am making? We know that there are many people in New York buzzing around the hub that is the United Nations. I am talking about Africans working at grassroots level in Africa, not people who work in ivory towers. Are there any such people on your board of governors?

pourrais vous donner cette garantie au départ de quelque projet que ce soit, puisque la recherche est foncièrement une question de réussite ou d'échec. Les résultats des recherches vous orientent vers l'une ou l'autre. Il est bien difficile de faire accepter quelque chose qui n'est pas prouvé et dont on ne connaît pas la viabilité future.

[Français]

Le sénateur Robichaud : Je crois qu'il serait facile de s'engager si les résultats sont positifs. Si les résultats sont négatifs, on arrête l'exercice. Il n'est pas question d'engager des fonds si les résultats sont complètement négatifs. Mais si l'expérience est valable, on aurait au moins la certitude qu'une agence pourrait continuer l'exercice, qu'elle ne sera pas complètement perdue.

[Traduction]

M. Medhora : Oui, je comprends. Je vous ai donné l'exemple de la Tanzanie, dans lequel l'ACDI nous a dit que si nous réussissons, il faudrait faire davantage de projets de ce genre ailleurs... et c'est ce que nous faisons.

[Français]

Le sénateur Corbin : Vous nous avez dit, monsieur Medhora, que vous avez tenu la réunion du Bureau des gouverneurs l'automne dernier. Il y a combien de gouverneurs?

M. Medhora : Vingt et un.

Le sénateur Corbin : Dont dix de l'étranger?

M. Medhora : C'est exact.

Le sénateur Corbin : Combien sont d'Afrique?

M. Medhora : Deux.

Le sénateur Corbin : Qui sont-ils?

M. Medhora : Il y a Mme Lalla Ben Barka, qui est l'ex-directrice adjointe de l'UN Economic Commission for Africa. Elle est maintenant la représentante de l'UNESCO au bureau régional.

Le sénateur Corbin : Je voudrais plutôt savoir si vous avez, à votre bureau de direction, des vrais Africains, des gens de carrière, pas des représentants des organismes des Nations Unies.

M. Medhora : Oui. Mme Ben Barka est du Mali ou du Burkina. Je pense que c'est du Burkina.

Le sénateur Corbin : Oui mais elle est employée par un organisme des Nations Unies, elle ne travaille pas dans son pays. Comprenez-vous la distinction? On sait que beaucoup de gens, aux Nations Unies, à New York, gravitent autour de ce satellite. Je vous parle d'Africains impliqués sur le terrain, en Afrique, pas des gens qui travaillent dans des tours. Est-ce qu'il y a en à votre bureau des gouverneurs?

Mr. Medhora: I am not convinced that somebody who works for the United Nations, and who is based in Africa, is not aware of Africa's problems; but, I understand the point that you are making.

Senator Corbin: Are you sure that you have got my message?

Mr. Chairman, we should seriously consider summoning, once again, the president of the IDRC to appear before the committee. Somebody has to be held accountable, somebody has to be politically accountable for the organization's policies and programs. I have many questions to ask on the subject.

[English]

The Chairman: I understand perfectly well what Senator Corbin is saying, as do other members of the committee. There are two points. The committee should not be taking it out on you when these are questions that should be asked of CIDA, and we have not done that. Committee members know that the huge problem in Africa is agriculture, and you have only touched upon that. One could ask why it is that years go by before suddenly someone agrees that, yes, it is a terrible.

We know the Doha Round is trying to address this, but the question does cross one's mind as to how we got into this in the first place. If we have people who are supposed to be researching development, and the one big subject in development is that a huge percentage of the people work in subsistence agriculture and suddenly they are in a state of disaster, why was this allowed to happen? Point one.

Number two, in terms of the witnesses before our committee, most of us would agree — and again, we are not having an inquisition here — that the ones who work in Africa, the African ministers and farmers from different countries we have had, have been very good. Even the minister who was just here told me when I was speaking with him that their main exportable product in Mozambique — which would give them revenue to do the things that they need to do because you cannot do anything if there is no revenue — is cotton. They produce quite a lot of cotton. We all know the cotton scandal, that the prices are being destroyed by subsidized cotton. We have all read the papers about that.

Before I adjourn the meeting, Senator Di Nino, did you want to say a word?

Senator Di Nino: If you are finished?

The Chairman: Yes. Everyone knows what I am talking about.

Senator Di Nino: Mr. Chairman, I will share with the witnesses, in a form of an apology on my part, that there is a lot of frustration around this room in the facts that we are hearing. So much for so long has been tried, has been given, has been granted, and yet we see little or no results. As a matter of fact, we are hearing that the poverty is actually worse now than it was. If it comes out as being aggressive toward you, we are part of

M. Medhora : Je ne suis pas convaincu que quelqu'un travaillant pour les Nations Unies, basé en Afrique, ne soit pas au courant des problèmes de l'Afrique, mais je comprends votre point de vue.

Le sénateur Corbin : Vous êtes sûr que vous m'avez compris?

Monsieur le président, nous devrions songer sérieusement à convoquer à nouveau la présidente de cet organisme. Quelqu'un doit rendre des comptes, quelqu'un doit répondre politiquement des politiques et programmes de cet organisme. J'ai beaucoup de questions à poser à ce sujet.

[Traduction]

Le président : Je comprends très bien ce que dit le sénateur Corbin, tout comme d'autres membres du comité. Il y a deux réponses à cela. Le comité ne devrait pas s'en prendre à vous alors que ces questions devraient être posées à l'ACDI, ce qui n'a pas été fait. Les membres du comité savent que le plus énorme problème en Afrique est l'agriculture, et vous l'avez à peine abordé. On pourrait se demander pourquoi après tant d'années quelqu'un reconnaît subitement que ce problème est terrible.

Nous savons que les négociations de Doha visent à corriger ce problème, mais on peut se demander comment nous en sommes arrivés là. Nous avons des gens qui sont supposés faire de la R et D, et le plus grand sujet en matière de développement, c'est qu'un énorme pourcentage de la population travaille à l'agriculture de subsistance. Voilà soudain que ces gens se trouvent en pleine catastrophe. Pourquoi a-t-on permis que cela se produise?

Deuxièmement, pour ce qui est des témoins qui ont comparu devant notre comité, nous convenons pour la plupart — et je répète que nous ne tenons pas une inquisition — que ceux qui travaillent en Afrique, les ministres africains et les agriculteurs des différents pays que nous avons entendus, nous ont présenté d'excellents témoignages. Même le ministre que nous venons d'entendre m'a dit, lorsque je parlais avec lui, que le principal produit exportable au Mozambique — le produit qui leur rapporte l'argent nécessaire pour financer des projets, car on ne peut rien faire sans revenu — est le coton. Le Mozambique produit beaucoup de coton. Nous savons tous quel est le scandale du coton, que ses prix ont été détruits par la production subventionnée. Nous avons tous lu des documents à ce sujet.

Avant que je lève la séance, vous voulez dire quelques mots, sénateur Di Nino?

Le sénateur Di Nino : Avez-vous terminé?

Le président : Oui. Tout le monde sait de quoi je parle.

Le sénateur Di Nino : Monsieur le président, permettez-moi de dire à nos témoins, sous forme d'excuses, que nous sommes nombreux à être frustrés au sein de ce comité par ce que nous entendons. Nous essayons depuis très longtemps, nous avons beaucoup donné, et pourtant il y a peu de résultat, si même il y en a. En fait, on nous dit que la pauvreté est pire que jamais. Si nous nous sommes montrés agressifs envers vous, c'est que nous

the same organization, we are part of the same government, we are part of the same structures and we can take the liberties that we cannot with a minister or the prime minister of a country.

My colleague asked that we ask the president of the organization to come back. Something has been mulling through my mind that I have discussed privately with one or two of my colleagues and that is the idea of twinning countries so that you have some focus, rather than a variety of 22 countries, 128 projects and all of the other groups that are in effect doing the same thing. You can ask your president — hopefully, she will attend and we look forward to seeing her — to answer this question. Has twinning ever been tried? Is there any benefit to it? Do we have any information that could be helpful in answering that question, which I will also ask of her? I appreciate that.

The Chairman: Thank you. I will adjourn the meeting and thank our witnesses for taking a fair amount of heat this evening. We will be very happy when we can make room for the president of IDRC.

The committee adjourned.

OTTAWA, Wednesday, June 1, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 4:01 p.m. to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; and Canadian foreign policy as it relates to Africa.

Senator Peter A. Stollery (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, I would welcome everyone to this meeting of the Standing Senate Committee on Foreign Affairs, a meeting held in the context of our special study on Africa.

We will focus today on issues related to governance, a most important topic in the context of this study. First we will hear from Ms. Claire Marshall, Director, Institute On Governance, a non-profit organization founded in 1990 to promote effective governance. For the institute, governance comprises the traditions, institutions and processes that determine how power is exercised, how citizens are given a voice and how decisions are made on issues of public concern.

We will then hear from Mr. Edward Osei Kwadwo Prempeh, Associate Professor of Political Science and Sociology, Carleton University. Mr. Prempeh's current research highlights the dynamic relationship between economic liberalization, globalization and democracy in the Third World in general, and in Africa in particular.

faisons partie de la même organisation, du même gouvernement, des mêmes structures, et que nous pouvons prendre des libertés que nous ne pouvons nous offrir avec un ministre ou le premier ministre d'un pays.

Mon collègue a demandé à ce que nous entendions de nouveau la présidente de votre organisation. Une idée m'est venue à l'esprit et j'en ai discuté en privé avec quelques-uns de mes collègues. C'est l'idée de jumeler des pays pour que les efforts soient plus ciblés, plutôt que d'avoir une gamme de 22 pays, 128 projets et tous ces groupes qui finalement font la même chose. Vous pouvez demander à votre présidente de répondre à cette question — j'espère qu'elle viendra nous rencontrer et nous avons bien hâte de la voir. A-t-on essayé le jumelage? Est-ce une solution avantageuse? Existe-t-il des renseignements qui pourraient nous aider à répondre à cette question, que je vais lui poser? Je vous remercie.

Le président : Merci. Je remercie nos témoins qui ont été ce soir l'exutoire de notre frustration. Nous serons très heureux d'entendre la présidente du CRDI lorsque notre horaire le permettra.

La séance est levée.

OTTAWA, le mercredi 1^{er} juin 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 16 h 1 pour étudier les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; et la politique étrangère du Canada envers l'Afrique.

Le sénateur Peter A. Stollery (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Honorables sénateurs, bienvenue à tous à cette réunion du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères dans le cadre de notre étude spéciale sur l'Afrique.

Nous allons nous concentrer aujourd'hui sur des questions de gouvernance, un sujet de la plus haute importance dans le cadre de cette étude. Nous entendrons tout d'abord Mme Claire Marshall, directrice de l'Institut sur la gouvernance, une organisation à but non lucratif fondée en 1990 pour promouvoir une bonne gouvernance. Pour cet institut, la gouvernance englobe les traditions, les institutions et les processus qui déterminent la façon dont le pouvoir s'exerce, dont les citoyens peuvent s'exprimer et dont sont prises les décisions préoccupant la communauté.

Nous entendrons ensuite M. Edward Osei Kwadwo Prempeh, professeur agrégé de science politique et sociologie à l'Université Carleton. Les recherches actuelles de M. Prempeh mettent en évidence la relation dynamique entre la libéralisation économique, la mondialisation et la démocratie dans le tiers monde en général et plus précisément en Afrique.

[Translation]

We will then have the pleasure of hearing from Mr. Kashimoto Ngoy, an international development researcher and longstanding member of the Société pour le développement international. He has worked as an advisor to the embassy of Zaire in Ottawa from 1980 to 1988. Mr. Ngoy is currently working on a book entitled *Défis du développement dans les méandres des phénomènes africains*.

I would like to welcome you all to the Senate of Canada.

[English]

Ms. Claire Marshall, Director, Institute On Governance: Thank you for inviting the Institute On Governance this afternoon to help with your deliberations on governance and Africa, not an easy challenge for you at all. My focus will be on governance and I have three main points to put on the table for further exploration, if you wish.

First, governance is a lot more than what government does; second, governance is not so much an end state as a process; and third, because it is a process, and although the institutions of governance are important, the underlying principles of sound governance are extremely important.

As the chair explained, the institute has been engaged in research, publications, professional development and advice on governance issues for 14 years in Canada and in about 30 countries overseas. When we started in the early 1990s, the word "governance" was ill-defined, little understood and, in fact, I understand it did not even exist in French. By the late 1990s, there was a lot more talk about governance and some more understanding of it. However, in the last five years, I find it drips from everyone's lips but perhaps it is still not clearly understood as to what it is and why it matters.

The three quotes I selected to put in the paper presentation before you today show from 2000-02, and most recently from the Blair Commission for Africa, the increasing importance of governance to development. The one for the commission for Africa, which I know you have been examining, simply states that, without progress in governance, all other reforms will have limited impact.

What is governance? In introducing the institute, the chair stole one of my lines, but I will repeat it just in case you did not catch it: Governance for us is defined as the interaction among structures, processes and traditions that determine how power is exercised, how decisions are taken and how citizens or other stakeholders have their say. Immediately, you have more than just government in the mix. It is about power, relationships and accountability — who has influence and who decides how decision makers are held accountable. While sound governance can be seen as an end to itself, it is

[Français]

Nous aurons ensuite le plaisir d'entendre M. Kashimoto Ngoy, chercheur en développement international et membre de longue date de la Société pour le développement international. Il a travaillé à l'ambassade du Zaïre à Ottawa, en qualité de conseiller, de 1980 à 1988. M. Ngoy travaille présentement à un livre intitulé *Défis du développement dans les méandres des phénomènes africains*.

Bienvenue à tous au Sénat du Canada.

[Traduction]

Mme Claire Marshall, directrice, Institut sur la gouvernance : Je vous remercie d'avoir invité l'Institut sur la gouvernance à vous aider dans vos délibérations sur la gouvernance et l'Afrique, ce qui n'est pas un mince défi pour vous. Je vais me concentrer sur la gouvernance et je voudrais aborder trois points principaux que nous pourrions ensuite approfondir si vous le souhaitez.

Tout d'abord, la gouvernance va beaucoup plus loin que ce que fait un gouvernement; deuxièmement, la gouvernance n'est pas tant une fin en soi qu'un processus; et troisièmement, puisque c'est un processus, et bien que les institutions de la gouvernance soient importantes, les principes sous-jacents d'une bonne gouvernance sont extrêmement importants.

Comme l'a expliqué le président, l'Institut s'occupe de recherche, publie des ouvrages, se consacre au développement professionnel et fournit des conseils en matière de gouvernance depuis 14 ans au Canada et dans une trentaine de pays à l'étranger. Quand nous avons commencé au début des années 1990, le terme « gouvernance » était mal défini, mal compris et, si je ne me trompe pas, il n'existait même pas en français. À la fin des années 1990, il a été beaucoup plus souvent question de gouvernance et l'on a commencé à mieux cerner cette notion. Toutefois, depuis cinq ans, je constate que ce mot est sur toutes les lèvres mais qu'on ne comprend cependant pas toujours de quoi il s'agit ni pourquoi c'est quelque chose d'important.

Les trois citations que j'ai choisies de mentionner dans le document qui vous a été remis visent à illustrer l'importance de la gouvernance pour le développement depuis 2000-2002, et tout récemment dans le contexte de la Commission Blair pour l'Afrique. Celle de la Commission pour l'Afrique, sur laquelle vous vous êtes penchés, je le sais, dit simplement que sans progrès dans l'exercice des pouvoirs, toutes les autres réformes constitueront des mesures très limitées.

Qu'est-ce que la gouvernance? En présentant l'Institut, le président m'a coupé l'herbe sous le pied, mais je vais répéter ce qu'il a dit au cas où vous ne l'auriez pas bien saisi : nous définissons la gouvernance comme l'interaction entre les structures, les processus et les traditions qui déterminent la façon dont le pouvoir s'exerce, dont les décisions se prennent et dont les citoyens et autres intervenants peuvent s'exprimer. Il s'agit donc automatiquement de beaucoup plus que le simple gouvernement. Il s'agit de pouvoir, de relations et de reddition de comptes — il s'agit de savoir qui dispose d'une influence et qui

also a process that can be undertaken by any number of actors, singly or together, and is distinct from the institutions of government.

In the graph that you have in slide 3, I have depicted what might be seen as three players in the governance spectrum: the government, certainly an important player, civil society and the private sector, connected, albeit imperfectly, by media that shares information, sometimes incorrect information, and passes it from one sector to another — not an impartial player but a very important one.

Having more than government as the centre of governance means it is altogether easier to make change because you have many more talents and much more effort to put against the wheel. However, it also makes it more complex because you have more players with more views and more interests that have to be balanced. All of this, all of the institutions and forums and get-togethers and ways in which the partners can discuss and progress toward a higher quality of life through sound governance, is surrounded by the particular values, histories, cultures and traditions that each country will have.

Canada has its own. Canada has more than one set of values, cultures, histories and traditions. Every country in Africa has the same and that makes it very difficult indeed to even think about one size fits all when trying to introduce a governance process.

The principles for good governance become useful if you have all of this difference and variety possible. The five I have listed here are adapted from a UN list of nine. We have reduced it simply because I find nine an impossible quantity to remember. Five is a little bit more within my grasp.

“Legitimacy and Voice” speaks to the participation of all men and women in making decisions and a consensus orientation so that all the partners are working toward a common goal. “Direction” speaks to strategic vision, that the leaders and the public have a broad understanding of where they want to go and have a long-term perspective on good governance and human development, along with a sense of what is needed for that. This is also where historical and cultural values come in. “Performance” speaks both to responsiveness and to effectiveness and efficiency, such that processes and institutions produce results that meet needs, while making the best use of resources. “Accountability” includes accountability itself, accountability of decision makers in government, the private sector and civil society so that they are accountable to their own members and to the public; and transparency, which is built on the free flow of information. The final principle, fairness, involves both equity, such that all men and women have opportunities to improve or maintain their well-being, and the rule of law,

décide de la façon dont les décideurs doivent rendre des comptes. Bien qu’une bonne gouvernance puisse être conçue comme une fin en soi, c’est aussi un processus qui peut être mis en œuvre par divers acteurs, séparément ou ensemble, et qui est distinct des institutions du gouvernement.

Dans le graphique de la diapositive 3, je décris ce que l’on pourrait considérer comme trois des intervenants du spectre de la gouvernance : le gouvernement, qui est évidemment un joueur important, la société civile et le secteur privé, les uns et les autres reliés, quoique de façon imparfaite, par les médias qui partagent l’information, parfois une information incorrecte, et la transmettent d’un secteur à l’autre — médias qui ne sont pas un intervenant impartial mais sont néanmoins importants.

Comme il n’y a pas que le gouvernement comme centre de la gouvernance, il est plus facile d’effectuer des changements parce qu’on peut disposer de beaucoup plus de talents et rassembler beaucoup plus d’énergie. Toutefois, la situation est aussi beaucoup plus complexe parce qu’il y a plus d’intervenants avec une plus grande variété de points de vue et d’intérêts qu’il faut équilibrer. Et autour de tout cela, de toutes les institutions, les tribunes, les réunions et les modalités de discussion et de progression des partenaires vers une meilleure qualité de vie grâce à une bonne gouvernance, il y a les valeurs, les histoires, les cultures et les traditions propres à chaque pays.

Le Canada a les siennes. Il s’appuie sur plusieurs ensembles de valeurs, de cultures, d’histoires et de traditions. C’est la même chose pour chaque pays d’Afrique, de sorte qu’il est très difficile d’envisager un modèle unique pour tous lorsqu’on parle de gouvernance.

Les principes d’une bonne gouvernance deviennent utiles si l’on peut s’appuyer sur cette grande variété et toute cette différence. Les cinq principes que je mentionne ici sont repris d’une liste de neuf principes de l’ONU. Nous l’avons réduite parce que je trouve que neuf principes, c’est beaucoup trop à mémoriser. Avec cinq, je m’en sors à peu près.

Le principe de la « légitimité et la voix » concerne la participation de tous les hommes et de toutes les femmes à la prise de décisions et la définition d’un consensus pour permettre à tous de travailler vers un objectif commun. La « direction », c’est la notion de vision stratégique, l’idée que les dirigeants et le public doivent avoir une compréhension globale de l’objectif qu’ils veulent atteindre et une vision à long terme d’une bonne gouvernance et du développement humain ainsi qu’une bonne compréhension des éléments nécessaires pour cela. C’est aussi là qu’interviennent les valeurs historiques et culturelles. Le « rendement », c’est la notion de réponse efficace, c’est-à-dire la notion de processus et d’institutions qui produisent les résultats souhaités en exploitant au mieux les ressources. La « reddition de comptes » inclut l’imputabilité elle-même, la reddition de comptes par les décideurs du gouvernement, du secteur privé et de la société civile qui ont des comptes à rendre à leurs propres membres et au public; et la transparence, qui s’appuie sur la libre circulation de l’information. Le dernier principe, « l’équité »,

which is such an important framework within which business, civil society and the whole of society can work. Those frameworks should be fair and enforced impartially.

Studies indicate that there is value in having a balance between the players in the governance set-up. The state, civil society and business seem to work best and make more productive decisions when they have equal influence. You can see this in the next slide that depicts governance relationships for Canada, the U.K. and Sweden, which all enjoy a high quality of life. Many states around the world display a distinct imbalance in these spheres.

I have two fictional examples of governance relationships: one where the state is larger than the other players in society, which could be typical of a country transiting from a communist regime; and the other where there can be more than three players in a governance set-up. Sometimes these extra players can be extremely powerful. In this example, I have chosen the military as a distinct player in many such countries. Religion can also be a separate and powerful player. When there is an imbalance, there is often one dominant power. That means the other players have little or no voice, there is less accountability, poor decision making and abuse of power.

The last slide touches on Africa. I found seven minutes to talk of governance and Africa an impossible challenge, so I hope that my colleagues who have more experience in Africa will take up the challenge. I selected five issues that are examples only of the many governance challenges facing Africa. They all rely on and draw from either the interrelationship of the three players I described or the principles. They are the challenge and the necessity to incorporate cultural values and traditions, such as effectively engaging traditional leadership; strengthening the capacity of civil society to effectively engage with the other players to give them a voice; the loss of leadership through the effects of HIV/AIDS, conflicts and brain drain; the need for greater public sector transparency and accountability, which speaks to the rule of law and to trying to engage other players in society; and the value of encouraging an independent media who, although not impartial, will at least be able to play a stronger role in sharing information and turning the searchlight on to practices in the various governments.

I look forward to senators' questions and discussion.

The Chairman: Mr. Prempeh, please proceed.

Mr. Edward Osei Kwadwo Prempeh, Associate Professor of Political Science and Sociology, Carleton University, As an individual: Mr. Chairman, ladies and gentlemen, thank you for this opportunity to share with this committee some of my thoughts on the issue of government in Africa. I intend to make

englobe à la fois l'équité, c'est-à-dire la possibilité pour tous les hommes et toutes les femmes d'améliorer ou de préserver leur bien-être, et la primauté du droit qui est un cadre extrêmement important pour régir le fonctionnement des entreprises, de la société civile et de la société tout entière. Ces cadres doivent être équitables et fonctionner de façon impartiale.

Des études montrent qu'il est souhaitable d'avoir un équilibre entre les divers intervenants de la gouvernance. C'est lorsqu'ils ont une influence égale que l'État, la société civile et le monde des affaires semblent fonctionner le mieux et prendre les meilleures décisions. On le voit dans la diapositive suivante qui décrit les relations de gouvernance au Canada, en Grande-Bretagne et en Suède, des pays qui ont tous une qualité de vie élevée. Dans de nombreux pays, on constate cependant un déséquilibre entre ces sphères.

J'ai ici deux exemples fictifs de relations de gouvernance : un où l'État a une place plus importante que les autres intervenants de la société, ce qui pourrait être le cas typiquement d'un pays en transition après une phase communiste; et l'autre où il y a plus de trois intervenants dans le cadre de gouvernance. Parfois, ces intervenants supplémentaires sont extrêmement puissants. Dans cet exemple, j'ai choisi l'armée comme intervenant. La religion peut aussi être un intervenant distinct et puissant. Quand il y a déséquilibre, il y a souvent une puissance dominante. Dans ce cas, les autres intervenants n'ont guère la parole, voire pas du tout, il y a moins de reddition de comptes, les décisions sont mal prises et il y a abus de pouvoir.

La dernière diapo concerne l'Afrique. Je me suis dit qu'il était complètement impossible de parler de gouvernance en Afrique en sept minutes, et j'espère donc que mes collègues qui ont plus d'expérience de l'Afrique pourront relever ce défi. J'ai choisi cinq sujets qui sont des exemples des multiples défis de gouvernance auxquels est confrontée l'Afrique. Ils sont tous liés à la relation entre les trois intervenants dont je viens de parler ou les principes. Il s'agit du défi et de la nécessité de prendre en compte la culture, les valeurs et les traditions, notamment en faisant participer de façon efficace les leaders traditionnels; de renforcer la capacité de la société civile d'avoir un échange avec les autres intervenants pour que tous puissent s'exprimer; de la perte de leadership à cause du VIH-sida, des conflits et de l'exode des cerveaux; de la nécessité d'une plus grande transparence et d'une obligation de rendre compte dans le secteur public, c'est-à-dire de l'idée d'affirmer la primauté du droit et de faire participer les autres intervenants de la société; et de l'utilité de favoriser la mise en place de médias indépendants, même s'ils ne sont pas impartiaux, car ils contribueront au moins à partager l'information et à éclairer les pratiques des gouvernements.

Je suis prête à répondre aux questions et aux observations des sénateurs.

Le président : Monsieur Prempeh, à vous la parole.

M. Edward Osei Kwadwo Prempeh, professeur agrégé, science politique et sociologie, Université Carleton, à titre personnel : Monsieur le président, mesdames et messieurs, je vous remercie de me donner l'occasion de partager avec votre comité certaines de mes idées sur le problème du gouvernement en Afrique. Je me

some brief remarks at this juncture. I received the invitation to appear very late, so I do not have a more detailed paper for senators. If the committee so wishes, I can submit one to the Clerk of the Committee in about one week's time.

As senators are aware, Blair's Commission for Africa report, issued on March 11, 2005, makes the case for the importance of governance in Africa. The report states that weakness in governance and capacity is a central cause of Africa's difficult experience over the last decades. This emphasis on good governance is nothing new. The word "governance" has been used in the developing discourse since the 1990s as part of the so-called "good governance agenda." According to this view poor governance was a root cause of Africa's problems and the prescribed remedy was good governance, the essence of which is the management of state resources for the benefit of its citizens.

While the report of the Blair commission appears to have caught the public imagination, it is important to point out that it is treading a well-worn path. Twenty-five years ago, former West German Chancellor Willy Brandt, in the so-called Brandt report on the Commission on Global Governance, called for action to address poverty in the south through more and better-deployed aid. Some of the issues that the Blair report talks about now are the same kinds of issues expressed in the Brandt report 25 years ago. Just imagine, 25 years later we are talking about the same events. You have to ask where we have been all this time? Why has there been no movement on the issues of governance and other interrelated issue that the Blair commission talks about?

In light of this, Mr. Chairman, I respectfully submit that the time for talk is over. The goals and imaginative recommendations outlined by the commission regarding the emphasis being on the need for good governance and capacity building, peace and security, investment in human development, poverty reduction, fairer trade and increased aid to Africa, is consistent with Canadian values, no matter how you define those goals. If they are consistent with Canadian values, it is my belief that they should form the basis of Canadian foreign policy. How might Canada help in the area of governance and capacity building?

The first area is to strengthen the institutions of government, that is, the executive, the legislature and the judiciary, to increase transparency, accountability and the effectiveness of Parliaments, the justice system and local government structures as part of a genuine process of decentralization; and improve the role of the media and all other issues central to the process of strengthening institutions of government.

The second area is public sector reform — a key item for the ability of governments to review policies. Going back to most of these African countries you would be amazed by the lack of

contenterai de quelques brèves remarques pour l'instant. J'ai reçu votre invitation à comparaître à la dernière minute et je n'ai donc pas préparé de document détaillé à l'intention des sénateurs. Si le comité le souhaite, je pourrais en présenter un au greffier du comité dans une semaine environ.

Comme le savent les sénateurs, le rapport de la Commission Blair pour l'Afrique, publié le 11 mars 2005, fait valoir l'importance de la gouvernance en Afrique. On dit dans ce rapport que la faiblesse de la gouvernance et des capacités a été la cause centrale des problèmes de l'Afrique au cours des décennies passées. Cette insistance sur une bonne gouvernance n'a rien de nouveau. Le mot « gouvernance » est utilisé dans le discours relatif au développement depuis les années 1990 dans le cadre de ce qu'on appelait le « programme de bonne gouvernance ». Dans cette optique, la mauvaise gouvernance était l'une des causes des problèmes de l'Afrique, et la solution à ce problème était la bonne gouvernance, dont l'élément principal est la gestion des ressources de l'État au profit de ses citoyens.

Le rapport de la Commission Blair semble être devenu populaire auprès du public, mais il est important de signaler qu'il emprunte des sentiers largement battus. Il y a 25 ans, l'ancien chancelier de l'Allemagne de l'Ouest Willy Brandt avait, dans le rapport de la Commission de gouvernance globale, réclamé des mesures pour lutter contre la pauvreté dans le sud grâce à une aide accrue et mieux distribuée. Les problèmes discutés dans le rapport Blair sont du même ordre que ceux expliqués il y a 25 ans dans le rapport Brandt. Eh oui, 25 ans plus tard, nous discutons encore des mêmes événements. On peut se demander ce qui s'est passé entre-temps. Pourquoi n'a-t-on rien fait pour régler les problèmes de gouvernance et les autres problèmes interreliés dont parle la Commission Blair?

Compte tenu de tout cela, monsieur le président, je soumets respectueusement que ce n'est plus le temps de faire des discours. Les objectifs et les recommandations innovatrices énoncés par la Commission pour qu'on mette l'accent sur la bonne gouvernance et l'augmentation de la capacité, sur la paix et la sécurité, sur l'investissement dans le développement humain, sur la réduction de la pauvreté, sur le commerce plus équitable et sur l'aide accrue à l'Afrique sont conformes aux valeurs canadiennes, quelle que soit la façon dont on définit ces objectifs. Et s'ils sont conformes aux valeurs canadiennes, j'estime qu'ils devraient être le fondement de la politique étrangère du Canada. Que peut faire le Canada pour aider dans le domaine de la gouvernance et de l'augmentation de la capacité?

Premièrement, il faut renforcer les institutions gouvernementales, c'est-à-dire l'exécutif, le législatif et le judiciaire, afin d'accroître la transparence, la reddition de comptes et l'efficacité des parlements, du système judiciaire et des structures de gouvernement local dans le cadre d'une décentralisation véritable; il faut également accroître le rôle des médias et améliorer tout ce qui est essentiel au renforcement des institutions gouvernementales.

Deuxièmement, il faut effectuer une réforme du secteur public — c'est un élément essentiel à la capacité des gouvernements d'examiner leurs politiques. Dans la plupart des

public policy expressed within the public service. It is not because of a lack of human capacity but it is because the human capacity is not being used productively. We need to find ways for Canada to ensure that the human capacity present in Africa is nurtured and utilized to develop the continent. We need to find ways to empower ordinary citizens in civil society.

When we talk about empowering people in civil society, a romantic notion seems to occur. There is a tendency to perceive the state as evil and civil society as the embodiment of all that is good in Africa. I say again that this romantic view of civil society needs to change. As indicated earlier, there is a need to strike a balance between the state, civil society, other institutions and other mediums for expressing and empowering the citizens of Africa.

We need to start thinking about the use of traditional rulers. Those of you who know my name and know your Ghanaian history will understand that as I walked in, one of the senator's assistants said, "You are from Ashanti." Yes, I am from there and one activity of the World Bank is to work with the Asantehene to try to deliver development to the true, traditional authorities of the people in Ghana. That is one way of trying to circumvent government because at times government is the problem in Africa when it comes to issues of good governance and the delivery of projects. We need to start using traditional rulers and tap into their role as custodians of traditional values. We need to think outside the box.

We must examine the role of the African diaspora communities as evolving partners. The diaspora is the key strategic asset in building Africa's capacity. We must find a way for this diaspora to transfer its skills and resources back to Africa. After all, most of us professionals share a common vision of and commitment to Africa's development.

Finally, we need an effective, independent monitoring mechanism to be created and supported that is consistent with the peer review mechanism of NEPAD so that we can periodically evaluate progress in Africa.

In the final analysis, the best way for Canada to support Africa is by helping the continent develop and advance its productive capacity, strengthen its administrative capability and promote good governance, all essential ingredients for sustained growth and poverty reduction. The goal should be to help Africans develop this productive capacity so that they can stand on their own. The goal should be a strong and prosperous Africa, ready to take its rightful place on the world stage.

I am an optimist, as I hope you all are. However, wealth alone will not suffice. We need concrete action now. There was a clear need for political will among African governments to improve

pays d'Afrique, vous seriez étonnés par le manque de politiques publiques au sein de la fonction publique. Ce n'est pas par manque de capacité humaine, mais plutôt parce que la capacité humaine n'est pas utilisée de façon productive. Le Canada doit trouver le moyen de veiller à ce que la capacité humaine qui existe en Afrique soit soutenue et utilisée pour développer le continent. Il faut trouver des moyens de rendre les citoyens plus autonomes dans la société civile.

Quand on parle de citoyens autonomes, on semble évoquer une notion romantique. On semble croire que l'État est odieux et que la société civile est l'incarnation de tout ce que l'Afrique a de bon. Cette vision romantique de la société civile doit changer. Comme je l'ai déjà dit, il faut trouver un juste équilibre entre l'État, la société civile, les autres institutions et les autres moyens de rendre les citoyens de l'Afrique autonomes.

Nous devons envisager le recours aux dirigeants traditionnels. Ceux d'entre vous qui connaissent mon nom et qui connaissent l'histoire du Ghana comprendront pourquoi l'un des assistants d'un sénateur m'a dit, lorsque je suis arrivé : « Vous êtes un Ashanti. » Oui, je viens de cette nation, et l'une des activités de la Banque mondiale consiste à collaborer avec les Ashantis pour offrir une aide au développement aux vraies autorités traditionnelles du peuple, au Ghana. C'est l'un des moyens de contourner le gouvernement parce que parfois, c'est le gouvernement qui est la cause des problèmes de bonne gouvernance et de réalisation des projets en Afrique. Il faut recourir aux dirigeants traditionnels et faire appel à leur fonction de gardien des valeurs traditionnelles. Il faut trouver des solutions innovatrices.

Il faut examiner également comment on pourrait établir des partenariats avec les communautés de la diaspora africaine. Cette diaspora est un atout clé dans l'augmentation de la capacité de l'Afrique. Nous devons trouver un moyen pour que cette diaspora puisse transférer ses compétences et ses ressources vers l'Afrique. Après tout, la plupart des professionnels de la diaspora partagent une vision commune et ont à cœur le développement de l'Afrique.

Enfin, il nous faut créer et appuyer un mécanisme de surveillance efficace et indépendant qui soit conforme au mécanisme d'examen par les pairs du programme NEPAD, afin que nous puissions périodiquement évaluer les progrès en Afrique.

En dernière analyse, le meilleur moyen, pour le Canada, d'appuyer l'Afrique, c'est d'aider le continent à développer et à faire progresser sa capacité de produire, à renforcer sa capacité administrative et à promouvoir la bonne gouvernance; ce sont là les ingrédients essentiels à une croissance soutenue et à la réduction de la pauvreté. Le but devrait être d'aider les Africains à se doter de cette capacité de production afin qu'ils puissent être autonomes. Le but devrait être de créer une Afrique forte et prospère, prête à prendre la place qui lui revient sur la scène internationale.

Je suis optimiste et j'espère que vous l'êtes également. Cependant, la richesse ne suffira pas à elle seule. Nous avons besoin de mesures concrètes dès maintenant. On a constaté qu'il

governance and build capacity and for foreign governments, including Canada, to provide the support and resources necessary to get the job done. I trust that this committee will play an important role in this respect.

[Translation]

Mr. Kashimoto Ngoy, International Development Researcher: Mr. Chairman, I will speak in French but will be available to answer questions in both English and French.

Mr. Chairman, thank you for giving me the opportunity to discuss with you a matter which was the subject of a panel I was on last February and which was jointly organized by the Canadian Institute of Public Administration and the Société pour le développement international. In answer to the questions we were asked, I replied that the major challenge facing development in Africa was and is autocratic regimes which reject any criticism of their inconsistent policies. Other challenges are the increasingly strong autocratic trends in countries where change is happening and, indeed, the idea that politics is not the encounter of adversaries, but rather the killing of one's enemies.

We cannot ignore nor underestimate this type of power since we know that the freedom, democracy or development we enjoy here and in the rest of the Western world came about after centuries of fighting against tyranny.

Given the national and international resources which have been invested in trying to solve the conflicts created by such a system, it would be unwise to again count on investment to bring about development and democracy, since these concepts are incompatible with tyrannical regimes. By its very nature, development is inclusive, but tyranny is exclusive. Development fights poverty, but tyrannical regimes like poverty because it helps them control their populations. Development tries to eliminate illiteracy, but tyranny promotes it so that citizens remain ignorant and cling to their myths.

The research we have been conducting for some time now shows that there are many incompatibilities; they lead to abdication of responsibility by the state and to paralysis of the economy.

Through plundering, tyranny discourages investment; it is the enemy of social progress and knowledge. The response to the tragic spectacle of tyranny must be firm determination, firm action and strong pressure. Canada has shown this to be the case in South Africa and Angola.

Otherwise, dictatorships which do not understand diplomatic euphemisms will continue to deceive the world by claiming that their regimes are based on the country's cultures and traditions. Dictatorships are aware that they are vulnerable, so they present the continent as being complex, an enigma, a mystery. But one thing is sure, dictatorships do not fool those who are intelligent.

fallait une volonté politique au sein des gouvernements d'Afrique pour améliorer la gouvernance et accroître la capacité. Il faut également que les gouvernements étrangers, y compris celui du Canada, fournissent le soutien et les ressources nécessaires à cette fin. Je suis certain que votre comité jouera un rôle important à cet égard.

[Français]

M. Kashimoto Ngoy, chercheur en développement international : Monsieur le président, je vais parler en français et je serai disposé à répondre aux questions en français ou en anglais.

Monsieur le président, je vous remercie de m'avoir donné l'occasion de m'entretenir avec vous sur ce thème qui a fait l'objet d'un panel auquel j'ai pris part, en février dernier, panel qui était conjointement organisé par l'Institut canadien de l'administration publique et la Société pour le développement international. En guise de réponses aux questions qui nous étaient alors posées, j'ai dit que le défi majeur du développement en Afrique était et demeure le pouvoir autocratique qui n'admet aucune critique de l'incohérence de ses politiques. Les autres défis sont la progression vers ce pouvoir autocratique dans des pays où certains changements s'amorcent et, effectivement, la conception de la politique comme domaine où l'on a non pas d'adversaires, mais des ennemis à abattre.

Nous ne pouvons pas négliger ni sous-estimer ce type de pouvoir tout en sachant que la liberté, la démocratie ou le développement dont nous jouissons ici et dans le reste du monde occidental est le fruit de la victoire acquise depuis des siècles sur la tyrannie au pouvoir.

Compte tenu des ressources tant nationales qu'internationales engagées dans les tentatives de résolution de conflit qu'engendre ce système, il est imprudent de compter encore là-dessus pour chercher à atteindre les objectifs du développement et la démocratie qui lui sont d'ailleurs incompatibles. De par sa nature, le développement est inclusif mais la tyrannie est exclusive. Le développement lutte contre la pauvreté mais la tyrannie favorise celle-ci pour s'assurer du contrôle de la population. Le développement s'efforce d'éliminer l'analphabétisme mais la tyrannie favorise celui-ci pour entretenir l'ignorance et pousser les populations à vivre dans les mythes.

La recherche que nous faisons depuis un certain temps montre que ces incompatibilités sont nombreuses; elles causent la déréliction de l'État et la paralysie de l'économie.

Par la spoliation, la tyrannie casse les investissements; elle fait la chasse au progrès social et au savoir. La réponse aux spectacles tragiques qu'elle offre passe par la détermination, les actions fermes et les pressions fortes. Le Canada en a fait preuve dans les cas de l'Afrique du Sud et de l'Angola.

Sinon, la dictature qui ne comprend pas les euphémismes diplomatiques continuera à tromper le monde en prétextant qu'elle fait partie des cultures et des traditions. Consciente de sa vulnérabilité, elle présente le continent comme une complexité, une énigme, un mystère, néanmoins, une chose est certaine, elle ne défiera pas l'intelligence.

To justify why they reject democracy, dictators often invoke the distinctiveness of Africa, while only mentioning epiphenomena. African cultures and traditions are not an obstacle to development, democracy or governance.

Since Africa lags behind everyone else in this process, as Nelson Mandela has said, it can take advantage of the experience of other countries. Canada is in the best position to offer its experience, given its nature, its history and its political organization.

If we are to have an exchange of views on this subject, I would rather talk about the future and of how we can meet the challenges I have just described. There is no doubt that where there is suffering there is violence. In Africa, dictatorships are the main cause of violence.

Government, which holds on to power through armed gangs and teams, is only called that by perverting language. These gangs and teams are created in the following manner. Young people get their hands on a couple of AK-47s, they massacre the population in one part of the country, and accede to power following negotiations and good faith missions on the part of the international community and the United Nations.

The Democratic Republic of the Congo is a typical example. In the jungle and on the street, from school dropouts to the country's leaders, everyone is so fascinated by autocratic power and its exciting ramifications that it is difficult today to convince people of the importance of school and training. This same drama is repeated from country to country. In most cases, the leaders are supposed to do things for which they have no experience, to make political and economic decisions for which they have no background. These leaders verbalize concepts they do not understand, and this ignorance leads to the trivialization of those very concepts.

As a result, the chasm between Africa and the world is growing; cooperation becomes very difficult at the very point when humanitarian needs are such that international collaboration is desperately needed. However, if we are to discuss the continent's future, a future many people are afraid of because things are developing so quickly, we automatically have to include its young people. The time has therefore come to plant the seeds to help young people in the future, to prepare them for the duties and responsibilities which await them. In educating young people, we have to make them aware of democratic values and focus the teaching they receive on the interactive skills they will need.

These are areas in which Canada distinguishes itself. Furthermore, Canada can help in these areas through its non-governmental organizations.

In order to achieve this, Mr. Chairman, I would recommend, for instance, organizing youth parliaments, in which young people learn to develop their party's programs, to participate in election campaigns and in leaders' debates. They would also learn about

Pour ne pas aller jusqu'au bout du processus démocratique, les tenants du pouvoir autocratique évoquent souvent la spécificité africaine mais ils ne mettent de l'avant que des épiphénomènes. Les cultures et traditions africaines ne sont pas un handicap au développement, à la démocratie ni à la gouvernance.

L'Afrique étant la dernière venue dans ce processus, comme le dit Nelson Mandela, elle a l'avantage de bénéficier de l'expérience des autres. Le Canada est mieux placé pour offrir son expérience, compte tenu de sa nature, de son histoire et de son organisation politique.

Afin d'avoir un échange de points de vue sur ce sujet, je préfère passer aux voies d'avenir et aux moyens susceptibles de relever les défis que je viens d'évoquer. Sans doute, il est reconnu que là où il y a la souffrance, il y a la violence. En Afrique, le pouvoir tyrannique en est la cause principale.

C'est le pouvoir des bandes armées et des équipes, qui se forment ici et là, et que l'on appelle gouvernements par abus des termes dans les usages protocolaires. Ces bandes et équipes se forment de la manière suivante : de jeunes gens s'emparent de quelques AK-47, massacrent la population dans un coin du pays et accèdent au pouvoir à la suite des négociations et des missions de bons offices de la communauté internationale et des Nations Unies.

La République démocratique du Congo en est le cas typique. De la jungle, de la rue, du décrochage scolaire à la tête du pays, le pouvoir autocratique fascine tellement et suscite toutes sortes d'aventures qu'il est difficile aujourd'hui de prouver la nécessité de la scolarisation ou de la formation. Ainsi, le même drame se répète et passe de pays en pays. Dans la plupart des cas, on voit émerger des autorités appelées à faire ce dont elles n'ont pas d'expérience, à faire ce qu'elles ne savent pas en politique et en économie. Ces autorités verbalisent des concepts incompris; et de cette incompréhension, elles aboutissent à la banalisation de ces concepts.

En conséquence, le fossé s'élargit entre l'Afrique et le monde; la coopération devient très difficile alors que les défis de l'humanité exigent la collaboration internationale. Toutefois, parler de l'avenir du continent, avenir qui fait peur à l'allure où vont les choses, c'est penser à la jeunesse. L'heure est donc venue de semer les graines des plantes de demain, de les préparer aux devoirs et responsabilités qui les attendent. Il s'agit de passer à la sensibilisation et à l'éducation des jeunes aux valeurs démocratiques, de leur donner un enseignement par interactivité axé sur les habiletés.

Ce sont des domaines dans lesquels le Canada se distingue. De plus, il a la capacité de jouer de tels rôles par l'entremise de ses organisations non gouvernementales.

Pour cela, je recommande, monsieur le président, par exemple, l'organisation des sessions de parlement-jeunesse. Les jeunes seront préparés aux jeux de formation et d'élaboration des programmes de leurs partis, à la campagne électorale, aux débats

the role of the press, how to organize elections, how to form a government, an opposition and parliamentary committees, and how to participate in debates and in question period.

As well, a few months ago I was involved in a very interesting project which took place in a middle school, namely Greenbank Middle School, which is part of the Ottawa School Board. The project involves students putting together workshops to create small and medium sized businesses, or students getting together to found their own professional firms, to draw up a business plan and to negotiate bank loans.

This project helped the students better understand what is involved in making a living and helped them better understand what investment is all about and that patience is necessary, because profits usually are generated only after three years of hard work.

In conclusion, the student project could be a good reference point for adults who often get upset before an election is called. Perhaps they could learn something about what they pretend to know when in reality, they do not.

Back when I advised the embassy, we created projects with Canada World Youth, a Canadian NGO. In Zaire, young Canadians made bricks, built a school and a dispensary; they restored schools and hospitals, they bought local products in the villages where they were staying and slept on bamboo beds. False perceptions were dispelled as these young Canadians engaged in hard physical labour under a burning sun. The Canadians' hard work broke the myths created throughout the history of the independent state of Congo, beginning with exploration and colonization.

[English]

Senator Corbin: I have one brief question to Ms. Marshall. I listened attentively when you spoke of the principles of good governance, but I did not catch a comment on ethics. Would you say a word about ethical conduct and how you deal with corrupt regimes and that sort of thing?

Ms. Marshall: You are quite right, senator. I did not mention ethics, but that does not mean they are not an important part of the mix. I think in my brief outline of the principles for sound governance, ethics permeate everything. They come in particularly under performance responsiveness and effectiveness and efficiency, which I simply described as producing results that meet needs while making the best use of resources. The best use of resources, of course, does raise the question of corruption and ethics.

Ethics also comes in under accountability and transparency. If you do not have transparency, people find their own way to make things happen. If people do not understand what the rules are or if the rules are not equal, people will engage in corrupt

des chefs, je voudrais aussi dire par là le rôle de la presse, à l'organisation des élections, à la formation d'un gouvernement, d'une opposition, des comités parlementaires, aux débats et aux périodes des questions orales.

Ensuite, il y a un projet très intéressant que j'ai suivi il y a quelques mois qui s'est passé dans une école intermédiaire, Greenbank Middle School du Conseil scolaire d'Ottawa. Il s'agissait de la préparation des ateliers de création de petites et moyennes entreprises par des jeunes appelés à s'associer pour ouvrir des cabinets de diverses professions, à préparer leurs plans d'entreprises et à négocier des prêts bancaires.

Ce projet a permis aux jeunes d'avoir un autre regard sur les professions et avoir la notion d'investissement et la patience, car les profits ne se réalisent qu'après au moins trois ans d'efforts soutenus.

En conclusion, à partir des jeux des jeunes, les adultes qui s'investissent souvent à l'approche des échéances électorales apprendront aussi quelque chose de ce qu'ils prétendent savoir, mais en réalité, ils ne savent pas.

Dans le temps, à l'ambassade, nous avons réalisé des projets à Jeunesse Canada Monde, une ONG canadienne, au Zaïre où les jeunes Canadiens ont fabriqué des briques, construit une école, un dispensaire, réfectionné des écoles et des hôpitaux, consommé des produits locaux dans les villages où ils étaient et dormis sur des lits en bambou. L'ardeur aux travaux manuels dont ces jeunes Canadiens ont fait preuve, sous le soleil accablant, a changé des perceptions erronées. Elle a cassé les mythes créés de l'exploration à la colonisation en passant par ce qui était dans l'histoire, l'État indépendant du Congo.

[Traduction]

Le sénateur Corbin : J'ai une petite question pour Mme Marshall. Je vous ai écoutée attentivement quand vous avez parlé des principes de bonne gouvernance, mais je n'ai entendu aucune observation sur l'éthique. Pourriez-vous nous dire quelques mots au sujet de l'éthique et de la façon dont vous traitez avec des régimes corrompus, par exemple?

Mme Marshall : Vous avez tout à fait raison, sénateur. Je n'ai pas parlé d'éthique, mais cela ne signifie pas pour autant que ce n'est pas un élément important dans tout cela. L'éthique fait partie intégrante de tous les principes de bonne gouvernance que j'ai expliqués brièvement. L'éthique est particulièrement importante en ce qui concerne la réceptivité, l'efficacité et l'efficience du rendement, que j'ai simplement décrit comme étant la production de résultats qui correspondent aux besoins tout en utilisant au mieux les ressources. Cette utilisation des ressources soulève bien sûr la question de la corruption et de l'éthique.

L'éthique est également une question de reddition de comptes et de transparence. S'il n'y a pas de transparence, les gens trouvent le moyen de faire ce qu'ils veulent. Lorsque les gens ne comprennent pas les règles ou si les règles ne sont pas équitables,

practices to make things happen in their own best interests. It takes two to tango. That can happen either on the public side or the citizen side.

[Translation]

Senator Corbin: You insisted, with good reasons, on the potential of young people. When I was young — we were Roman Catholics — there were a lot of missionary trips to Africa. Canada had its missionary societies, including the Pères Blancs d'Afrique. There were communities of religious men and women. We were still in the colonial era. However, I do believe that these missionaries contributed to making young people more responsible. I leave aside the strictly religious aspect, but a significant number of potential leaders in many countries back then were affected by the missionaries.

Some African chiefs trace their roots back to that era. They are in the process of disappearing or have disappeared. It seems to me that during the decolonization period that phenomenon certainly did slow down and, to all practical intents and purposes, it has disappeared. I am wondering, when you talk about emphasizing youth, if that emphasis did not already exist? Was no importance granted to that emphasis? What happened, meantime, so that all this work, it seems to me, disappeared or crumbled? I get the impression there was a hiatus in continuity during that period, which I hesitantly qualify as missionary, during colonization, decolonization and the contemporary era. The world has totally changed, perhaps for the better in many cases. Now here you are today with what we understood to be of utmost importance: the hope of the future is our youth. Do we not seem to be starting all over again? Is it true that the troubles disrupting good governance in many African states are not carrying within them some form of disincentive at the outset? Are you really convinced, when pinning such high hopes on your new youth?

Mr. Ngoy: I come from a small town in the middle of the Congo that was developed by the Canadian religious congregation called Les soeurs missionnaires du Christ-Roi from Chomedey. They also have a house in Montreal. That congregation established itself in that small town in the middle of the country exactly the year I was born, over 45 years ago. All the schools, all the hospitals, all the social development in that town were the responsibility of those nuns. They continue still today working in very difficult conditions. The schools where my own sisters studied, are due to Canadian taxpayers.

As you have said, this development began and, at some point, it stopped. Why?

The sisters could not take care of the logistics, of all the aid coming from Canada, the drugs and the administration of the schools and hospitals. But at least at that time, the teachers could get their salaries. That was the minimum that the organization in place could ensure.

les gens se tournent vers des méthodes corrompues pour défendre leurs propres intérêts. Mais le tango se danse à deux. Cela peut se produire autant au sein des gouvernements que de la population.

[Français]

Le sénateur Corbin : Vous avez insisté, avec raison d'ailleurs, sur le potentiel de la jeunesse. Quand j'étais jeune — nous étions de la religion catholique romaine — il y avait un effort missionnaire assez important dirigé vers l'Afrique. Nous avions des sociétés missionnaires au Canada, entre autres, les Pères Blancs d'Afrique et autres. Il y avait des communautés de religieux et de religieuses. Nous étions encore à l'ère coloniale. Ils ont quand même contribué, je crois, à une certaine qualité de responsabilité de la jeunesse. Je laisse de côté le phénomène strictement religieux, mais dans le bassin potentiel des leaders de l'avenir, il y avait quand même, je crois, dans nombreux pays, une masse critique.

Certains chefs africains ont leurs racines jusqu'à cette époque. Ils sont en train de disparaître ou ils sont disparus. Il me semble qu'à la période de la décolonisation, ce phénomène forcément s'est ralenti et il a, à toutes fins pratiques, disparu. Je me demande, quand vous parlez de mettre l'accent sur la jeunesse, si l'on n'avait pas cet accent? Est-ce que l'on n'accordait pas de l'importance à cet accent? Qu'est-il arrivé entre temps pour que tout cet effort, il me semble, disparaisse ou s'écroule? J'ai l'impression qu'il y a eu un hiatus dans la continuité de cette période que je qualifie, avec hésitation, de missionnaire pendant la colonisation, la décolonisation et l'époque contemporaine. Le monde a complètement changé, peut-être pour le mieux dans bien des situations. Vous nous arrivez aujourd'hui avec ce que nous comprenions être de toute première importance : l'espoir de l'avenir, c'est la jeunesse. Est-ce qu'on ne semble pas recommencer à nouveau? Est-ce que vraiment les troubles qui perturbent la bonne gouvernance dans de nombreux États africains ne portent pas en soi un phénomène de découragement au départ? Êtes-vous vraiment convaincu en mettant autant d'espoir dans la nouvelle jeunesse?

M. Ngoy : Je viens d'une petite ville, au centre du Congo, qui a été développée par la congrégation religieuse canadienne, les sœurs missionnaires du Christ-Roi, de Chomedey. Elles ont aussi une maison à Montréal. Cette congrégation s'est établie dans cette ville au centre du pays, précisément l'année de ma naissance. Il y a de cela plus de 45 ans. Toutes les écoles, tous les hôpitaux, tout le développement social dans cette ville relevait de la responsabilité de ces sœurs. Elles continuent aujourd'hui à travailler dans des conditions très difficiles. Les écoles dans lesquelles mes propres sœurs ont étudié sont le fruit de contribuables canadiens.

Comme vous l'avez dit, ce développement s'est amorcé et à un moment donné, il s'est arrêté. Pourquoi?

Les sœurs pouvaient s'occuper de la logistique, de toute l'aide qui venait du Canada, les médicaments et de tout le fonctionnement des écoles et des hôpitaux. Mais au moins à l'époque, les enseignants pouvaient recevoir leur salaire. C'était le minimum que l'organisation en place pouvait assurer.

What is going on today? Our poor teachers whose salaries are really minimal have not been paid for three, four or five years. It is hard for the nuns to deal with both the problems due to infrastructure and the salaries of their staff.

So the children, who only see adventures, lose interest in school because they see all kinds of things going on around them and their parents do not actually have the means to feed them enough for them to go to school.

Sometimes a child does not eat for three days; on the fourth day, the meal is still hypothetical. Sometimes you hear that in a family group of eight to ten people, they form two groups. One group eats on the Monday and the others on the Tuesday. These conditions are not at all favourable to teaching and that is when discouragement sets in. It is even more difficult for these valiant nuns to take care of everything that has been let go and that should actually be the responsibility of the state.

Pressures are brought to bear on the political organization on site. The young people lose interest in learning because of what they see. That is what is frightening. The work that all the organizations and the missionaries are doing is enormous. You cannot neglect that factor, but when the nuns dare denounce anything at all, all kinds of reprisals are taken against them whereas what they are doing should be encouraged by the local authorities.

[English]

Senator Di Nino: Our committee has been studying this subject for about three months. It is frustrating to discover how much effort has been put into attempting to provide aid to Africa over the last 45 or 50 years. Professor Prempeh has told us that the time for words has passed. There has been enough talk. We need some action.

It seems to me that the more we do, the deeper we dig the hole. Perhaps the governance currently in place is part of the reason why the hole gets bigger instead of smaller.

What role does the cultural baggage — and I do not use that phrase in any negative way — play in preventing the development of Africa, with all of its potential and its talented people that we see on a regular basis? By “cultural baggage,” I mean the traditional cultural values of subservience, particularly in the rural areas and in the smaller centres. Is Africa still facing that problem?

Mr. Prempeh: The issue of culture is always a sensitive one. We need a view of culture that says that culture is not static, that it is dynamic. All cultures evolve over time, so you have to place things in a historical perspective. I will give you a classic example. I teach a course in human rights. One of the first things I tell my students is that I come from a large family. My dad had four wives, and there are 24 kids. All the students say, “Oh, no!” I see a shocked look on their faces. I ask them, “Why are you shocked? Go to British Columbia. There is a Christian community in British Columbia, in 2005, and they

Aujourd’hui qu’est-ce qui se passe? Nos pauvres enseignants dont les salaires sont vraiment minimes sont impayés depuis trois, quatre ou cinq ans. Il est difficile pour les sœurs de s’occuper, d’une part, de problèmes de l’infrastructure et des salaires de leur personnel.

En conséquence, les enfants qui ne voient que des aventures se désintéressent de l’école parce qu’ils voient toutes sortes de choses qui se passent autour d’eux et ensuite, leurs parents n’ont pas vraiment les moyens de leur donner assez de repas pour fréquenter l’école.

Parfois un enfant ne mange pas pendant trois jours; au quatrième jour, le repas est hypothétique. On entend parfois que dans une famille de huit à dix personnes, on forme deux groupes. Les uns mangent le lundi et les autres le mardi. Ces conditions ne favorisent pas du tout l’enseignement et à ce moment, le découragement s’installe. Il est d’autant plus difficile pour les vaillantes religieuses de s’occuper de tout ce qui est abandonné et qui devrait être du ressort de l’État.

Des pressions sont exercées sur l’organisation politique sur place. Les jeunes se désintéressent de la formation à cause de ce qu’ils voient. C’est ce qui fait peur. Le travail que toutes les organisations et les missionnaires font est énorme. Il n’y a pas moyen de négliger ce travail mais quand les religieuses osent dénoncer quelque chose, il y a toutes sortes de mesures de représailles alors que ce qu’ils font méritent d’être encouragés par le pouvoir local.

[Traduction]

Le sénateur Di Nino : Notre comité étudie ce sujet depuis environ trois mois. Il est frustrant de voir combien d’efforts ont été consacrés pour essayer d’aider l’Afrique ces 45 à 50 dernières années. Le professeur Prempeh nous a dit qu’il n’était plus temps de faire des discours et qu’il fallait maintenant passer aux actes.

On dirait que plus on en fait, plus le trou se creuse. La gouvernance actuellement en place constitue peut-être une partie de la raison pour laquelle le trou se creuse au lieu de se combler.

Quel rôle le bagage culturel — et je n’emploie pas ce mot dans un sens négatif — joue-t-il dans l’atrophie du développement en Afrique, elle qui a tout ce potentiel et ces citoyens talentueux que nous rencontrons régulièrement? Par « bagage culturel », j’entends les valeurs culturelles traditionnelles qui encouragent l’asservissement, particulièrement dans les régions rurales et les petits centres. L’Afrique est-elle toujours aux prises avec ce problème?

M. Prempeh : La question de la culture est toujours délicate. Il nous faut une vision de la culture qui dit que la culture n’est pas statique, qu’elle est dynamique. Toutes les cultures évoluent avec le temps, il faut donc situer les choses dans une perspective historique. Je vais vous donner un exemple classique. Je donne un cours sur les droits de la personne. L’une des premières choses que je dis à mes étudiants, c’est que je suis issu d’une famille nombreuse. Mon père avait quatre femmes, et nous sommes 24 enfants. Tous les étudiants font « ah, non! ». Je vois sur leurs visages qu’ils sont choqués. Je leur demande alors : « Pourquoi

accept polygamy. Go to Utah where the Mormons there accept polygamy. Why this look of bewilderment on your faces?" I always try to keep my classes lively. However, one thing I will not dare do is take another wife.

Most important is the fact that times have changed. Cultural values change over time. We cannot tell the people of Africa to leave behind their cultural values, and I do not think that is what you are suggesting. How do we strengthen institutions while recognizing the cultural values prevalent in Africa? If there are values that go against human rights, then we need to speak out against those values. We have to come to terms with the importance of those cultural values and with the traditions of the African people. It is what makes us who we are.

We also have traditional and cultural values here in Canada. My colleague said earlier that it is important for us to place governance in the context of the cultural milieu in which it will evolve. In those cases where culture stands as an obstacle, we need to engage with the people. In some cases, culture serves to enhance development, like the idea of traditional rulers. In some respects, traditional rulers have more legitimacy than the central governments, because traditional rulers are seen as the custodians of the values and the culture of the people of Africa.

If you have a forward-thinking traditional ruler, you could direct some of your aid through that ruler and try to deliver development to the people. Culture is dynamic, and cultures will change. We need to engage the people of Africa in broad-based discussions about the values of those cultures and how those cultures either contribute to or impede development. We need to find ways to change those that impede development. However, I would also suggest that, over time, because cultures are dynamic, they tend to respond to the changing circumstances of the times and the important thing is for us to engage people and get on with our discussion.

Senator Di Nino: It was not meant as a judgmental or a negative comment. My question was related to the hierarchy that exists, the subservience that sometimes comes with what I call "cultural baggage," which was not meant in a negative sense, and whether that is impacting on the ability of Africa to move forward. Particularly, does it impact on the development of its own value investments, if you wish, to be able to spread the wealth further rather than in the smaller groups that exist today?

I suspect that it has some effect and I am not sure whether it is major or otherwise. Ms. Marshall, standing outside the forest looking in, do you have a different point of view to share?

Ms. Marshall: I hesitate to enter this, especially with my accent. A lot of damage was done by the British in Africa, but they did leave behind, perhaps, a few good things. However, stepping aside from the colonial history and baggage that might have been left, one thing that comes out from the study of

êtes-vous choqués? Allez en Colombie-Britannique. Il y a là-bas une communauté chrétienne qui, en 2005, admet la polygamie. Allez dans l'Utah où les Mormons admettent la polygamie. Pourquoi avez-vous l'air si choqué? » Je m'efforce toujours de mettre de la vie dans mes cours. Cependant, il y a une chose que je n'ose pas faire, et c'est prendre une autre femme.

Le plus important, c'est le fait que les temps ont changé. Les valeurs culturelles évoluent avec le temps. On ne peut pas dire aux Africains qu'il leur faut oublier leurs valeurs culturelles, et je ne crois pas que c'est ce que vous dites. Mais comment allons-nous renforcer les institutions tout en tenant compte des valeurs culturelles dominantes en Afrique? Si certaines valeurs sont contraires aux droits de la personne, il nous faut alors dénoncer ces valeurs. Mais nous devons comprendre l'importance de ces valeurs culturelles et des traditions des peuples africains. Ces valeurs constituent notre identité.

Nous avons nous aussi des valeurs traditionnelles et culturelles au Canada. Mon collègue disait plus tôt qu'il est important de situer la gouvernance dans le contexte du milieu culturel où elle évolue. Dans les cas où la culture constitue un obstacle, nous devons dialoguer avec les gens. Dans certains cas, la culture sert à encourager le développement, par exemple, l'idée des chefs traditionnels. À certains égards, les chefs traditionnels ont plus de légitimité que les gouvernements centraux parce que les chefs traditionnels sont considérés comme étant les gardiens des valeurs et des cultures des peuples de l'Afrique.

Si vous avez un chef traditionnel ouvert sur l'avenir, vous pouvez canaliser une partie de votre aide en vous adressant à ce chef afin d'assurer le développement du peuple. La culture est dynamique, et les cultures vont changer. Nous devons engager avec les peuples de l'Afrique un vaste dialogue sur les valeurs de ces cultures et sur la manière dont ces cultures contribuent au développement ou y font obstacle. Nous devons trouver des moyens qui nous permettront de modifier les cultures qui entravent le développement. Cependant, je vous dirai aussi que, avec le temps, étant donné que les cultures sont dynamiques, elles ont tendance à s'adapter à l'évolution des circonstances, et l'important pour nous, c'est d'entamer le dialogue avec les gens.

Le sénateur Di Nino : Je ne voulais pas porter de jugement ou être méchant. Ma question portait sur la hiérarchie qui existe, l'asservissement qui accompagne parfois ce que j'appelle le « bagage culturel », et je n'entendais pas ce mot dans un sens négatif, et je voulais savoir si cela entrave la capacité qu'a l'Afrique d'aller de l'avant. Plus précisément, le développement de ses propres investissements s'en trouve-t-il entravé, pour ainsi dire, et est-ce que cela vous empêche de distribuer la richesse qui est confinée aux petits groupes qui existent aujourd'hui?

J'imagine que cela a un effet et je ne sais pas si c'est important ou non. Madame Marshall, vous qui avez un regard extérieur sur ces choses, avez-vous un point de vue différent?

Mme Marshall : J'hésite à m'engager dans ce débat, particulièrement avec l'accent que j'ai. Les Britanniques ont fait beaucoup de mal à l'Afrique, mais ils ont peut-être laissé derrière eux quelques bonnes choses. Cependant, si l'on fait abstraction de l'histoire coloniale et de son héritage, s'il y a une chose que l'on

governance and how decisions are well made or can be better made is the notion of consensus. I believe I am right in understanding that many, if not all African groups, countries, cultural entities value consensus highly, perhaps more so than the typical Western government, which tends to defer, even these days, to hierarchy and will accept a decision made by one of behalf of others.

In a way, you see this consensus approach bumping up against the hierarchical approach. You see it even in Canada with Aboriginal people and the traditional mainstream Western approach. It is a very strong predictor of success in terms of this natural tendency, this traditional belief in the value of consensus.

Senator Di Nino: Let me deal with this in a different way, if I can. My question came out of the last two of your “why do we care” comments. Both Kofi Annan and the Blair Commission for Africa talk about good governance. Kofi Annan said that good governance is perhaps the single most important factor in eradicating poverty and promoting development. There is also the Commission for Africa statement which is that without progress in governance, all other reforms will have limited impact.

Should then the aid and assistance that comes from the outside world to Africa be tied to good governance? Should it be tied in some way to ensure that those who are closest and at the top are sharing this with those who maybe need it most? That is what led to my question before.

Ms. Marshall: I have a brief comment on that. There is some thought in the federal government at the moment that aid might indeed go to those countries that are slightly higher up the ladder in terms of sound governance. That is not an area on which I should comment.

However, I think we should not say we are not going to get involved in countries unless they are well on the road to sound governance, because you then have to decide what is good enough governance. Maybe some elements of what I spoke about and described are sufficient to get things going, to get the ball rolling. If we wait to achieve perfection in governance in any country, including our own, we will be waiting for a long time.

That it why I prefer to go to the principles underlying sound governance and that can lead toward it. If we work with countries that choose to go that path and adopt principles and bear them out in their actions and in the way they interact together within the country, there is a stronger chance of them achieving success.

The World Bank has a chequered history of its own, but lately it has been coming out with some very interesting governance indicators which, over time, are beginning to show that some of these principles do lead to a higher quality of life.

retient des études sur la gouvernance et de la façon dont les décisions sont bien prises ou peuvent être meilleures, c'est la notion de consensus. Je crois avoir raison de penser que de nombreux groupes africains, sinon tous, de nombreux pays et entités culturelles du continent accordent une grande valeur au consensus, peut-être davantage que les gouvernements occidentaux typiques, qui ont tendance à s'incliner, même encore aujourd'hui, devant la hiérarchie et à accepter les décisions qui sont prises par un seul homme au nom des autres.

D'une certaine manière, on constate que cette approche consensuelle se heurte à l'approche hiérarchique. On le voit même au Canada avec les peuples autochtones et l'approche occidentale traditionnelle. Cette tendance naturelle, cette croyance traditionnelle dans la valeur du consensus, est un excellent indicateur de réussite.

Le sénateur Di Nino : Permettez-moi d'aborder la question de manière différente, si vous le permettez. Ma question faisait suite aux deux derniers commentaires que vous aviez faits sur les raisons pour lesquelles nous y attachons tant d'importance. Kofi Annan et la Commission Blair pour l'Afrique parlent de bonne gouvernance. Kofi Annan a dit que la bonne gouvernance est peut-être la principale garantie de l'éradication de la pauvreté et de la promotion du développement. Il y a aussi cette déclaration de la Commission pour l'Afrique qui dit que sans progrès dans l'exercice des pouvoirs, toutes les autres réformes constitueront des mesures limitées.

L'aide du monde extérieur à l'Afrique devrait-elle être liée à la bonne gouvernance? Devrait-elle y être liée d'une certaine manière pour s'assurer que ceux qui sont au sommet partagent cette aide avec ceux qui en ont peut-être le plus besoin? C'est ce qui m'a amené à poser cette question.

Mme Marshall : J'ai un bref commentaire à faire à ce sujet. Le gouvernement fédéral se demande en ce moment si l'aide au développement ne devrait pas être dirigée vers ces pays qui se sont rapprochés un peu plus de la bonne gouvernance. Je ne devrais pas me prononcer sur cette question.

Cependant, je crois que nous aurions tort de dire que nous n'aiderons pas les pays qui ne se seront pas engagés résolument dans la voie de la bonne gouvernance, parce qu'il vous faudra alors décider ce qui constitue une bonne gouvernance. Peut-être que certains éléments dont j'ai parlé sont suffisants pour entamer le processus, pour entreprendre des choses. Si l'on attend la perfection dans la gouvernance de tout pays, dont le nôtre, nous allons attendre longtemps.

Voilà pourquoi je préfère m'en remettre aux principes qui fondent la bonne gouvernance et qui peuvent y conduire. Si nous collaborons avec les pays qui décident de s'engager dans cette voie, d'adopter ces principes et de les traduire en action, et que cela a un effet sur les interactions à l'intérieur du pays, celui-ci aura de meilleures chances de succès.

La Banque mondiale n'a pas d'antécédents parfaits non plus, mais elle a produit récemment des indicateurs de gouvernance très intéressants qui, depuis quelque temps, commencent à démontrer que certains de ces principes conduisent bel et bien à une qualité de vie supérieure.

Senator Di Nino: Perhaps Mr. Ngoy would like to comment on that.

[Translation]

Mr. Ngoy: I will come back to the point dealing with culture. Cultures evolve. African cultures are not caught up in the shackles of regression. In some of the research I have been doing on this matter, I have seen that in one of the African languages the word "tyranny" is synonymous with "cruelty." So I said to myself that a tyrant is a cruel person.

In what kind of society can you allow the existence of a cruel person? My colleague spoke about the role of the traditional chief. That is a preponderant role. When you go further, you can see what difference there is between what the role of the traditional chief used to be and the role of the present leaders.

To be a traditional chief, your first responsibility is to see to the social well-being of the populations in the village. Today, we have presidents who are quite insensitive to the hardships faced by their populations. Is that part of the culture? No, these are deviations that are going in the wrong direction. These are people who talk a lot because the traditional chiefs remain in their villages and they cannot say what the population is doing. And what are those who talk saying? They answer that it is part of their culture. It is easy to believe because they are the ones meeting the people.

You have to go further and dig deeper to find reality. That is why we are saying that cultures and traditions do not put the brakes on development, governance and democracy. But how do you arrive at a consensus? That is what was done in traditional societies. That is not being done anymore today.

[English]

The Chairman: I have a question before I call on Senator Gustafson. We would all like countries to have good governments or good governance, however you describe it. However, it seems to me the problem is the same problem that we had in the Western world when, at the end of the 18th century, there was a huge shift in power in England, when the power shifted from the landowners to the new wealth of industry. We all know that, in 1790, there was no democracy in England. It was all rigged. People bought and sold constituencies. That changed with the increased wealth and the shift of people to the cities.

We all know about the great reform bill, the subsequent reform bills and all of that. The idea that we have a long tradition of open democratic societies is just nonsense. It seems to me that in our world it was all related to wealth. Wealth created the changes.

As Mr. Ngoy has so dramatically described, people eat only on alternate days, because there is no wealth. In fact, it could be argued that there is less wealth than there used to be. People band

Le sénateur Di Nino : M. Ngoy voudrait peut-être dire un mot à ce sujet.

[Français]

M. Ngoy : Je reviens sur le point soulevé concernant la question de la culture. Les cultures évoluent. Les cultures africaines ne sont pas dans un carcan de régression. Dans les recherches que je fais à ce sujet, il m'est arrivé de constater que dans l'une des langues africaines, le mot « tyrannie » est synonyme de « cruauté ». Je me suis donc dit qu'un tyran est un cruel.

Dans quelle société peut-on admettre l'existence d'un cruel? Mon collègue a parlé du rôle de chef traditionnel. Ce rôle est prépondérant. Quand on va plus loin, on constate la divergence entre ce qu'était le rôle du chef traditionnel et le rôle des dirigeants actuels.

Pour être chef traditionnel, la première responsabilité reste de veiller au bien-être social des populations du village. Aujourd'hui, nous voyons des présidents qui sont tout à fait insensibles à la misère de leur population. Est-ce cela la culture? Non, ce sont des déviations, mais dans le mauvais sens. Ce sont ces personnes qui parlent beaucoup parce que les chefs traditionnels restent dans leur village et ils ne peuvent pas dire ce que la population fait. Et qu'est-ce que disent ceux qui parlent? Ils répondent que c'est comme cela dans leur culture. C'est facile de l'admettre parce que ce sont eux qui rencontrent les gens.

Il faut aller plus loin et creuser pour trouver la réalité. C'est pour cela qu'on dit que les cultures et les traditions ne sont pas un frein au développement, à la gouvernance et à la démocratie. Mais comment se fait le consensus? Il se faisait dans les sociétés traditionnelles. Cela ne se fait plus aujourd'hui.

[Traduction]

Le président : J'ai une question à poser avant de céder la parole au sénateur Gustafson. Nous voudrions tous que les pays aient de bons gouvernements ou une bonne gouvernance, peu importe comment vous appelez cela. Cependant, il me semble que le problème est le même que nous avons eu dans le monde occidental où, à la fin du XVIII^e siècle, on a assisté à un déplacement sans précédent du pouvoir politique en Angleterre, les grands propriétaires terriens ayant perdu le pouvoir aux mains des nouveaux capitaines de l'industrie. Nous savons tous qu'en 1790, la démocratie n'existait pas en Angleterre. Les dés étaient toujours pipés. Les députés achetaient et revendaient leurs circonscriptions. Cela a changé avec l'accroissement de la richesse et la migration des gens vers les villes.

Nous connaissons tous la grande loi de réforme, les autres lois de réforme qui ont suivi et tout cela. Il est tout simplement absurde de dire que nos sociétés accueillantes et démocratiques reposent sur une longue tradition. Il me semble que dans notre monde à nous, tout est lié à la richesse. C'est la richesse qui a provoqué les changements.

Comme M. Ngoy l'a si bien dit, les gens ne mangent qu'un jour sur deux parce qu'il n'y a pas de richesse. En fait, on pourrait dire qu'il y a moins de richesse qu'autrefois. Les gens se regroupent

together in order to grab money. In Latin America, for example, you join the army because the army guarantees you a way to live in the harsh and brutal world into which you were born. People may band together in a political party, which forms a close knit group of people. When there is no money, people band together in small groups and take over what little there is.

Is there any answer to that in a poor country, other than the answer that the Western world used, which was the Industrial Revolution? Our society is basically a result of the Industrial Revolution.

We see this not only in Africa but also south of the Rio Grande, an area with which I am quite familiar. Groups take over countries. The only reason they do that is because there is nothing there. By banding together in some kind of a group, they grab what they can. Is there any way of dealing with that other than increasing the wealth of the country? If that does not remove the temptation, it at least makes it easier to achieve a balance. Is there any answer? Will you get transparency and good governance, things we would all like, in a country where people eat only on alternate days?

Mr. Prempeh: Mr. Chairman, you have hit on one of the ironies of the African situation. Africa is a wealthy continent. Some African countries are wealthy, such as Nigeria and Ghana. They have the resources to generate wealth. The elitists in these African countries are now beginning to use language such as “creation of an ownership society.” The problem is that the wealth that is generated is not being distributed fairly. Indeed, the wealth that is generated is being taken by the elite within the societies. Therefore, the generation of wealth per se is not the issue. The wealth is being generated. It is a question of how that wealth is being distributed.

That is why what my colleague said earlier is very important. Why do people participate in government, for instance? Why do they want to be at the helm of the state? They want that because it provides them with opportunities to enrich themselves at the expense of ordinary citizens. Some refer to this as a vampire state, which sucks away the wealth and distributes it to the elite in society.

We must think about striking a fair balance between the state and civil society. We need to empower ordinary citizens and civil society to serve as a counterbalance to the state. The state alone cannot be the source of wealth generation and wealth creation within African countries. The private sector needs to play an increasing role.

We talk about issues of corruption and the role that the elite play in that, but we sometimes forget about issues of corporate governance. Multinational corporations — Canadian, American, British and French — that go into Africa to do business are engaged in corrupt practices. They are the ones paying the 10 per cent commissions. When we talk about governance, we need to talk also about good corporate governance and good corporate citizens with a sense of social responsibility.

pour s'enrichir. En Amérique latine, par exemple, on s'engage dans l'armée parce que celle-ci vous permet de sortir du monde dur et brutal dans lequel vous êtes né. Les gens se regroupent pour former un parti politique, qui devient un groupe très uni. Quand il n'y a pas d'argent, les gens se constituent en petits groupes et s'emparent du peu qu'il y a.

Y a-t-il une solution à cela dans un pays pauvre, autre que la solution qu'a employée le monde occidental, à savoir la révolution industrielle? Notre société est essentiellement le fruit de la révolution industrielle.

On voit cela non seulement en Afrique mais aussi au sud du Rio Grande, une région que je connais très bien. Là-bas, les pays sont dirigés par des groupes. La seule raison pour laquelle ils font cela, c'est parce qu'il n'y a rien là-bas. En s'unissant pour former un groupe quelconque, ils s'emparent de ce qu'ils peuvent. Y a-t-il une solution à cela autre que l'accroissement de la richesse du pays? Si cela ne supprime pas la tentation, du moins, cela facilite la création d'un équilibre. Y a-t-il une solution? Allez-vous installer la transparence et la bonne gouvernance, ces choses que nous voulons tous, dans un pays où les gens ne mangent qu'un jour sur deux?

M. Prempeh : Monsieur le président, vous avez mis le doigt sur une des ironies de la situation africaine. L'Afrique est un continent riche. Certains pays africains sont riches, par exemple, le Nigeria et le Ghana. Ils ont les ressources voulues pour créer la richesse. Les élites de ces pays africains commencent maintenant à employer des termes comme « la création d'une société de propriété ». Le problème, c'est que la richesse qui est créée n'est pas distribuée également. Au contraire, la richesse qui est créée est accaparée par l'élite de la société. Par conséquent, le problème n'est pas la création de la richesse comme telle. La richesse est créée. La question est de savoir comment cette richesse est distribuée.

Voilà pourquoi ce que mon collègue a dit plus tôt est très important. Pourquoi les gens participent-ils au gouvernement, par exemple? Pourquoi veulent-ils être aux commandes de l'État? C'est parce que cela leur permet de s'enrichir aux dépens des simples citoyens. Certains parlent ici d'un État vampire, qui dévore toute la richesse et la redistribue au sein de l'élite de la société.

Nous devons songer à créer un juste équilibre entre l'État et la société civile. Nous devons responsabiliser les simples citoyens et la société civile afin que ceux-ci fassent contrepoids à l'État. L'État lui-même ne peut pas créer la richesse au sein des pays africains. Le secteur privé doit jouer un plus grand rôle.

On parle de corruption et du rôle que les élites jouent à ce niveau, mais on oublie parfois les problèmes que pose la gouvernance des sociétés. Les multinationales — canadiennes, américaines, britanniques et françaises — présentes en Afrique pratiquent la corruption. Ce sont elles qui versent ces commissions de 10 p. 100. Quand on parle de gouvernance, il faut aussi parler de la bonne gouvernance des entreprises et de ces bonnes entreprises citoyennes qui doivent avoir le sens de la responsabilité sociale.

How can a mining company go into an obscure rural area, take away all the diamonds and gold and leave an environmental disaster behind? That is unacceptable, yet it happens on a daily basis in Africa.

We need to tackle issues at the top. In my opening remarks I said that it is very important for us to find a different way to deliver our aid so that it does not go through the government. In Canada we hear that we have to provide the aid to the governments so that the governments feel that they have ownership of the process. I keep asking people, "Ownership of what?" If you do not develop the capacity within government ministries and you transfer funds to those ministries, those funds will disappear because there is no capacity there. The human capacity is there, but it has not been developed in such a way as to take advantage of the resources made available.

Let us talk about the creation of a new ownership society, but let us root out corruption not only at the elite level but also in terms of corporate governance. Let us empower ordinary citizens and civil society, but we must not fall into the romanticization of civil society. It is critical that we strike a fair balance between the state and civil society so that they can counterbalance each other. That is one of the surest ways to move forward.

Senator Gustafson: I do not have a quick solution to these complex problems, but I do not agree entirely with Senator Stollery. I believe that Canada and America were built as a result of Europe concluding that, without a strong agricultural base to feed your people, you have an enormous problem.

I have been to Africa three times. My family has supported orphanages and been involved in various other ways. When I am there, I question what incentive there is for young people to produce the food the country needs. Farming is tough business. I have farmed all my life, and I know that it is tough. In Canada and the United States young people do not want to farm. We will be in trouble if this trend continues. My grandsons have no idea of farming, and we are attempting to solve everything with education. They will have a good education and so they will want a good white-collared job in an office, perhaps as an engineer for an oil company where there is some real money. You cannot blame young people for wanting that. I see is no opportunity for young people in agriculture.

Throughout history the Americans have fought for their heartland. Wherever senators are from, they will fight for the heartland. We do not have that kind of dedication in Canada, quite frankly. They, but they have it in Europe. I have been there three times and the agricultural people will tell you they had real hunger in Europe. They called us Americans and told us that we do not know what hunger is all about. How do you develop the agricultural base to feed that part of the world? My son was over there with the Canadian Food Grain Bank. He said that things

Comment une entreprise minière peut-elle s'installer dans une région rurale obscure, en extraire tous les diamants et tout l'or et laisser derrière elle un désastre écologique? C'est inacceptable, et pourtant, cela se voit tous les jours en Afrique.

Nous devons nous attaquer aux problèmes au sommet. Dans mon allocution liminaire, j'ai dit qu'il était très important pour nous de trouver une autre façon de canaliser notre aide, de manière à ne pas passer par les gouvernements. Au Canada, on dit qu'il faut diriger l'aide vers les gouvernements afin que ceux-ci aient le sentiment qu'ils s'approprient le processus. Je ne cesse de demander aux gens : « s'approprier quoi? » Si vous ne développez pas de capacité au sein des ministères et que vous transférez des fonds à ces mêmes ministères, ces fonds vont disparaître parce qu'il n'y a pas de capacité à ce niveau. La capacité humaine est là, mais elle n'a pas été développée d'une manière telle que l'on pourrait tirer parti des ressources qui sont débloquées.

Parlons de la création d'une nouvelle société de propriété, mais éradiquons la corruption non seulement au niveau des élites, mais aussi dans la gouvernance des entreprises. Responsabilisons les simples citoyens et la société civile, mais ne tombons pas dans cette vision romantique de la société civile. Il est essentiel d'instaurer un juste équilibre entre l'État et la société civile afin que chacun puisse faire contrepoids à l'autre. C'est l'un des moyens les plus sûrs d'avancer.

Le sénateur Gustafson : Je n'ai pas de solution magique à ces problèmes complexes, mais je ne suis pas tout à fait d'accord avec le sénateur Stollery. Je crois que le Canada et l'Amérique sont nés du fait que l'Europe a conclu que, sans une forte base agricole capable d'alimenter la population, on a un problème énorme.

Je suis allé en Afrique trois fois. Ma famille a soutenu des orphelinats et s'y est engagée de diverses autres manières. Quand j'y suis, je me demande ce qui pourrait bien encourager les jeunes de là-bas à produire les aliments dont le pays a besoin. Travailler la terre, c'est dur. J'ai travaillé la terre toute ma vie, et je sais que c'est dur. Au Canada et aux États-Unis, les jeunes ne veulent pas travailler la terre. Nous allons éprouver des ennuis si cette tendance se maintient. Mes petits-fils ne savent pas ce que c'est que de travailler la terre, et nous essayons de résoudre tous les problèmes par l'éducation. Ils sont bien scolarisés et donc ils veulent un bon emploi de col blanc dans un bureau, peut-être comme ingénieur pour le compte d'une société pétrolière où l'on peut vraiment gagner de l'argent. On ne peut pas blâmer les jeunes de vouloir cela. Je constate qu'il n'y a pas d'avenir pour les jeunes en agriculture.

Tout au long de leur histoire, les Américains se sont battus pour leurs campagnes. Peu importe d'où sont les sénateurs, ils vont se battre pour les campagnes. Très franchement, nous n'avons pas ce genre de dévouement au Canada. Mais ce dévouement existe en Europe. J'y suis allé trois fois, et les gens du milieu agricole vous diront qu'ils ont connu la faim en Europe. Ils nous prenaient pour des Américains et nous disaient que nous ne savons pas ce que c'est que la faim. Comment allez-vous développer une base agricole pour nourrir cette partie du monde?

would grow right out of a fence post. In Canada, we have a hard time getting things to grow. How can an agricultural base be developed and people put in place to handle it?

The Chairman: I want to remind the senator that we have had extensive information on African agriculture, as evidenced in the minutes of the committee. However, the group before us today is on governance in Africa.

Senator Gustafson: These people looked at the overall situation in Africa, if you will. You must have some comments on that.

[Translation]

Mr. Ngoy: Agriculture is one of the great African paradoxes. We have countries where it rains all year and other countries where you have a dry season and a rainy season and you can get three or four crops during a year. It is always very troubling to see a population dying of hunger.

There are explanations and examples. You were talking about young people from the US or Canada who do not look on agriculture with a very favourable eye and who want to get degrees and good jobs. What is happening in Africa is a bit different. Nothing is being invested in agriculture which is an enormous source of wealth. Agriculture has remained at the subsistence stage. No investment is being made. It is just a full day's job, with a hoe in your hand and your back to the sun. A father, a mother and a family with 10 children cannot produce enough to feed 12 people. There is just no investment. In some cases, you give the populations the impression that eating imported food is one way of being civilized. But then the imported food costs so much that the average citizen cannot afford it. And there is always a clique that wants to get rich with that. So there are people who do not eat. And even if they have a small field, some two or three kilometres from their house, they cannot produce enough. The system just is not favourable to agriculture. In subsistence mode, if there is not enough for my own family, I will not be giving any to my neighbour. The population is increasing — we are talking about a demographic explosion — but you cannot blame anyone for not doing what is impossible.

There are perceptions that go way back. I remember the first government after independence, in the Congo. One of the leaders who had negotiated this independence in Belgium, when it came time to be part of the government, refused the position of Minister of Agriculture, saying that he could not accept to be the minister for farmers.

Under such conditions, from Independence Day to date, if no investments are made — and we are dealing with a demographic explosion — famine is going to hit and hit very hard.

Mon fils est allé là-bas avec la Canadian Food Grain Bank. Il dit que le sol y est très fécond. Au Canada, on a du mal à faire pousser des choses. Comment peut-on développer une base agricole et mettre en place des gens qui la géreront?

Le président : Je tiens à rappeler au sénateur que nous disposons d'informations très complètes sur l'agriculture africaine, comme en témoignent les procès-verbaux du comité. Cependant, les témoins que nous avons aujourd'hui sont ici pour parler de la gouvernance en Afrique.

Le sénateur Gustafson : Ces personnes se sont penchées sur l'ensemble de la situation en Afrique, si on veut. Vous devez avoir quelque chose à dire à ce sujet.

[Français]

M. Ngoy : La question de l'agriculture est l'un des grands paradoxes africains. Nous avons des pays où il pleut toute l'année, d'autres pays où il y a une saison sèche et une saison des pluies, et il est possible d'avoir trois ou quatre récoltes dans une année. Il est toujours très troublant de voir une population mourir de famine.

Il y a des explications et des exemples. Vous parliez des jeunes gens des États-Unis ou du Canada qui ne regardent pas tellement l'agriculture d'un bon œil, qui veulent faire de bonnes études et avoir de bons postes. Ce qui se passe en Afrique est un peu différent. Il ne se fait aucun investissement dans l'agriculture, source de richesses énormes. L'agriculture est restée dans le mode de subsistance. Aucun investissement n'y est fait. Ce n'est que la corvée d'une journée entière, une houe à la main et le dos tourné au soleil. Un père, une mère, une famille de dix enfants ne peut pas produire assez de nourriture pour 12 personnes. Aucun investissement ne se fait. Dans certains cas, on donne l'impression aux populations que manger ce qui est importé, c'est une façon d'être civilisé. Mais alors, les produits qui sont importés coûtent tellement cher qu'ils ne sont pas à la portée de la bourse du citoyen moyen. Et il y a toujours une clique qui veut s'enrichir là-dessus. En conséquence, il y a des gens qui ne mangent pas. Et même s'ils ont un petit champ, à quelque deux, trois kilomètres de leur maison, il n'y a pas moyen de produire assez. Le système en place ne favorise pas du tout l'agriculture. Dans le mode de subsistance, s'il n'y en a pas pour ma propre famille, je n'en donnerai pas à mon voisin. La population est en train de grossir — nous parlons d'explosion démographique —, mais je pense qu'à l'impossible, nul n'est tenu.

Il y a des perceptions qui remontent à longtemps. Je me rappelle qu'au premier gouvernement issu de l'indépendance, au Congo, un des leaders qui avait négocié l'indépendance en Belgique, lorsqu'est venu le moment d'entrer au gouvernement, a refusé le poste de ministre de l'Agriculture en disant qu'il ne pouvait pas accepter d'être le ministre des cultivateurs.

Dans de telles conditions, depuis l'indépendance jusqu'à ce jour, si aucun investissement n'est fait — et nous avons l'explosion démographique —, la famine va frapper et très fort.

[English]

Senator Nancy Ruth: I have three questions. My first is on foreign aid being held back from countries if they do not have a certain base level of governance. What is the human cost to countries where this applies and what is the cost to NGOs?

My second question is on the transfer of leadership from NGOs to governments or to their agencies or other instruments of governance. There then has to be a whole new level of leadership, which is good at times and not so good at other times. How does one do governance at that kind of level when these leaders are needed to help build other parts of the country?

My third question is about the phrase you used of a balance between civil society and government. Could you talk about that balance? Perhaps it is a teeter totter.

Ms. Marshall: One would assume that not all foreign aid would be held back from any one country. If a country decides to redirect its funds in a particular direction, it does not mean that the country would be completely out in the cold. It would be difficult for countries to make the kinds of changes that my colleagues today have suggested without some kind of assistance or resource from outside.

The question of transfer of leadership from civil society to government is a most interesting one. I am aware of that having happened, particularly in South Africa. Before the African National Congress came in, there were no Black leaders in the government at all, but they were extremely active outside in civil society or underground or elsewhere. I understand there was quite a shift into government because these were the people who knew how to organize, had support and networks and very often a good level of education. They were able to step into the civil service as well as into the political echelons, leaving behind a gutted civil society, which is what I think you are referring to.

It becomes absolutely critical for these new leaders, who should know where they came from, to turn back and help build the capacity of the organizations they left behind. Perhaps not all of them would be needed, not all the proliferation of organizations might be needed, but the value of government contributing to the building of capacity in civil society should not be underestimated. We have done it here for quite a while. Sometimes people feel the government shoots itself in the foot by supporting a civil society that argues against them vociferously, but it does lead to greater balance. I am sure others on this panel would have comments on that.

Could you repeat your question on the balance, please?

Senator Nancy Ruth: You talked about the balance between civil society and government, and there needs to be a balance. Do not be too romantic about civil society; do not think

[Traduction]

Le sénateur Nancy Ruth : J'ai trois questions. La première porte sur l'aide au développement que ne reçoivent pas les pays qui n'ont pas un certain niveau de gouvernance. Quel est en est le coût humain pour les pays auxquels cela s'applique, et quel en est le coût pour les ONG?

Ma deuxième question porte sur le transfert de leadership des ONG vers les gouvernements ou leurs organismes ou autres instruments de gouvernance. Il faut alors créer un niveau entièrement nouveau de leadership, ce qui est parfois une bonne chose et parfois non. Comment assurer la gouvernance à ce niveau lorsqu'il faut des chefs pour bâtir d'autres régions du pays?

Ma troisième question porte sur ce que vous avez dit à propos de l'équilibre entre la société civile et le gouvernement. Pouvez-vous nous parler de cet équilibre? C'est peut-être une balançoire à bascule.

Mme Marshall : Il y a lieu de croire que ce n'est pas toute l'aide au développement qu'on refuse à un pays. Si un pays donateur décide de rediriger ses fonds dans une certaine direction, cela ne veut pas dire que le pays bénéficiaire se retrouve les mains vides. Il serait difficile pour ces pays d'opérer le genre de changements dont mes collègues ont parlé aujourd'hui sans une assistance ou des ressources de l'extérieur.

La question du transfert de leadership de la société civile vers les gouvernements est des plus intéressantes. Je sais que cela s'est passé, particulièrement en Afrique du Sud. Avant la prise du pouvoir par le Congrès national africain, il n'y avait aucun dirigeant noir au gouvernement, mais ceux-ci étaient extrêmement actifs dans la société civile ou dans la clandestinité ou ailleurs. Je crois comprendre qu'il y a eu tout un changement au sein du gouvernement parce que ces gens savaient comment s'organiser, avaient des appuis et des réseaux et étaient souvent scolarisés. Ils ont pu prendre leur place dans la fonction publique ainsi qu'au niveau politique, laissant derrière eux une société civile éviscérée, et c'est ce à quoi vous faites allusion, je crois.

Il devient absolument essentiel pour ces nouveaux chefs, qui doivent savoir d'où ils viennent, de retourner à leurs racines et de rebâtir les capacités des organisations qu'ils ont laissées derrière. On n'aurait peut-être pas besoin de tout le monde, ce ne sont pas toutes les organisations qui en auraient besoin, mais il ne faut pas sous-estimer la contribution des gouvernements à l'édification des capacités dans la société civile. Il y a déjà fort longtemps que nous faisons cela ici. Les gens s'imaginent parfois que le gouvernement se tire dans le pied en soutenant une société civile qui lui fait la vie dure, mais cela vous conduit à un meilleur équilibre. J'ai la certitude que les autres témoins ont des commentaires à faire à ce sujet.

Pouvez-vous répéter votre question sur l'équilibre, s'il vous plaît?

Le sénateur Nancy Ruth : Vous avez parlé de l'équilibre entre la société civile et le gouvernement, et vous avez dit qu'il faut qu'il y ait un équilibre. Qu'il ne faut pas avoir une vision trop

government is going to do it all. You are talking about something in between. What is in between? Spell it out for me. Give me a lecture on it.

Ms. Marshall: The notion of balance here is to get different ideas and voices into the mix. Do not forget the private sector could also have a voice here. It is just that, if government takes on its shoulders all the responsibility for correcting all of the ills in society, it has a very tough go of it. In Canada, we rely hugely on the delivery of programs and services by civil society organizations. We rely hugely on the input from those same organizations to bring information from the grassroots, from the ground forward into the rather ivory tower area of policy development.

If we only relied on the 170,000 federal public servants, for instance, to take on all of that work, we would be in a pretty powerless state. We would not be recognizing the talent and energy available in those other sectors of society. It does not always depend solely on government to create change and progress. Lots of things are done by civil society on their own without recourse to government. If you go to countries where the civil society is quite weak, then perhaps an effort should be made to strengthen their understanding of how policy decisions are made so that the civil society members have a chance to contribute to the dialogue and bring their views to the table.

Senator Nancy Ruth: Funded by whom?

Ms. Marshall: Often by the government and often by outside donors. Donors are frequently working directly with civil society organizations these days.

The Chairman: I know I have a question from Senator Corbin.

Senator Di Nino: Can we hear the other witnesses on those questions?

[Translation]

Mr. Ngoy: Just a word on this matter of the balance between civil society and the government. I will just raise the matter of concept once again. As my colleague has just said, there are countries where civil society has not developed all that much.

You can help people understand the very principle of civil society. I heard one authority say: "What is all this about giving importance to civil society?" The authority who was saying this took power because he was in an armed gang. The trivialization of such a process, becoming commonplace, serves as the basis for a population's emancipation. There is a way to help them understand the process of parties and the elaboration of public policy. People get organized as fishing groups or groups engaged in other things and in that way they can see to their own interests. However, if the authority in place and who can help them understands the word "civil" as being opposed to the army, then

romantique de la société civile; qu'il ne faut pas penser que le gouvernement va tout faire. Vous parlez de quelque chose entre les deux. Qu'est-ce qu'il y a entre les deux? Dites-le-moi. Donnez-moi un cours à ce sujet.

Mme Marshall : La notion d'équilibre ici consiste à faire entendre des idées et des voix différentes. N'oubliez pas que le secteur privé peut aussi faire entendre sa voix ici. Je dis seulement que si le gouvernement assume toute la responsabilité pour corriger tous les torts de la société, il aura énormément de mal à y arriver. Au Canada, nous nous appuyons énormément sur des organisations de la société civile pour mettre en œuvre des programmes et des services. Nous comptons énormément sur ces mêmes organisations pour nous informer sur ce qui se passe à la base, et l'action part du terrain et non des tours d'ivoire où l'on élabore des politiques.

Si nous avons compté seulement sur les 170 000 fonctionnaires fédéraux, par exemple, pour faire tout ce travail, notre État ne pourrait pas faire grand-chose. Nous ne reconnaitrions pas le talent et l'énergie que l'on trouve dans ces autres secteurs de la société. Ce n'est pas toujours le gouvernement qui crée le changement et le progrès. Il y a des tas de choses qui sont faites par la société civile, qui agit de son propre chef, sans recourir au gouvernement. Si la société civile est très faible dans un pays, il faut alors peut-être faire un effort pour l'amener à mieux comprendre la manière dont les décisions gouvernementales sont prises, de telle sorte que les membres de la société civile auront la chance de contribuer au dialogue et de faire entendre leur voix.

Le sénateur Nancy Ruth : Qui finance cela?

Mme Marshall : C'est souvent le gouvernement, et souvent des donateurs de l'extérieur. Les donateurs travaillent souvent fréquemment avec les organisations de la société civile de nos jours.

Le président : Je sais que le sénateur Corbin veut poser une question.

Le sénateur Di Nino : Pouvons-nous entendre les autres témoins sur ces questions?

[Français]

M. Ngoy : Juste un petit mot au sujet de cette question d'équilibre entre la société civile et le gouvernement. Je reviens sur la question de concept. Comme ma collègue vient de le dire, il y a des pays où la société civile ne s'est pas tellement développée.

Il y a moyen d'aider les personnes à pouvoir comprendre le principe même de société civile. J'ai entendu dire d'une autorité : « Qu'est-ce que cette histoire de donner de l'importance à une société civile? » Cette autorité qui le disait est arrivée au pouvoir parce qu'elle était dans une bande armée. C'est la banalisation d'un concept aussi important qui est à la base de l'affranchissement de la population. Il y a une façon de leur permettre de comprendre le processus des formations et de l'élaboration des politiques publiques. Les gens s'organisent en groupe de pêcheurs — de ceci et de cela — et de cette façon, ils peuvent veiller à leurs intérêts. Cependant, si l'autorité qui est là et

we have a big problem. It is a matter of being able to count on those who have the knowledge, and as my colleague said, the role the donor country plays is important.

Senator Robichaud: We often hear the same comments. I will refer to your opening statement, Ms. Marshall, having to do with the study on the World Bank. Kofi Annan says that good governance is the main guarantee. Further on, there is the question of taking into account culture, values and traditions.

When we, the donor countries, come to those conclusions, are we really making any effort to put them into practice or are we simply content with saying: "We should do this in a certain way" and, after that, everything just remains in a report on a shelf?

Look at the World Bank. Representatives came to tell us that in some countries, the action of that bank had completely obviated the need for the population to feed itself. Traditions had been totally ignored and, in fact, the majority of those countries were even poorer. Are we going to try to go in the direction of the statements we are making? Are we acting the way we should?

You are smiling, Madam.

[English]

Ms. Marshall: I prefer to smile.

Even the World Bank can change, just as cultures evolve. I remember participating in the early 1990s in what turned out to be a donnybrook between different factions within the World Bank itself at a conference, where one side was taking to task the other for even putting ethics on the agenda. They claimed that this was an internal matter for countries and the World Bank should not be advising on ethics at all.

As we know, that has changed and the question of ethics — corruption, accountability and transparency — is very much on the agenda of the World Bank. It used to be that the World Bank focused almost entirely on the economic side of development, changing the banks, changing the financial structure of the country and that certainly is important. However, they, too, are now moving to a better understanding of the importance of governance, of helping the different players in society to work together to make decisions.

Ms. Marshall: It sounds terribly simple. It is not. The devil is in the details on the principles I have mentioned. It is easy to say, but because of the influence of culture, it is hard to actually put it into effect in even one country, let alone several.

The fact that the World Bank is now carrying out studies on governance indicators is an indication that they are changing their tune and seeing things in a more holistic fashion.

qui peut les aider comprendre le mot « civil » en opposition avec l'armée, alors nous avons un gros problème. C'est une question de pouvoir compter sur ceux qui le savent, et comme ma collègue l'a dit, le rôle de pays donateur est important.

Le sénateur Robichaud : Nous entendons souvent les mêmes commentaires. Je me rapporte, madame Marshall, à vos commentaires liminaires qui portent sur l'étude de la Banque mondiale. Kofi Annan dit que la bonne gouvernance est la principale garantie. Plus loin, on parle de la prise en compte de la culture, des valeurs et des traditions.

Lorsque nous, les pays donateurs, arrivons à ces conclusions, est-ce que nous faisons vraiment des efforts pour les mettre en pratique ou se contente-t-on simplement de dire : « On devrait faire cela d'une certaine façon » et que, par après, cela reste un rapport sur l'étagère?

Regardez la Banque mondiale. Des représentants sont venus nous dire que dans certains pays, les interventions de cette banque avaient complètement outrepassé les besoins des habitants de se nourrir. On avait complètement passé outre les traditions, et en fait, la majorité des pays étaient plus pauvres. Est-ce que nous essayons d'aller dans la direction des déclarations que nous faisons? Agissons-nous de la façon dont nous devrions le faire?

Cela vous faire sourire, madame.

[Traduction]

Mme Marshall : Je préfère sourire.

Même la Banque mondiale peut changer, tout comme les cultures évoluent. Je me rappelle avoir pris part au début des années 1990 à ce qui est devenu une rencontre houleuse des diverses factions au sein de la Banque mondiale elle-même lors d'une conférence, où un camp prenait à partie l'autre camp parce qu'il avait osé inscrire l'éthique à l'ordre du jour. On disait que c'était une affaire interne pour les pays et que la Banque mondiale n'avait pas d'affaire à les conseiller sur l'éthique.

Comme on le sait, cela a changé et la question de l'éthique — la corruption, la reddition de comptes et la transparence — est avantageusement inscrite au programme de la Banque mondiale. Autrefois, la Banque mondiale concentrait presque entièrement toute son action sur l'aspect économique du développement, la modification des banques, la modification de la structure financière du pays, et il est vrai que cela est très important. Cependant, la Banque aussi commence à mieux comprendre l'importance de la gouvernance, la nécessité d'aider les divers acteurs de la société à collaborer afin de prendre des décisions.

Mme Marshall : Tout cela a l'air si simple. Ce n'est pas le cas. Le diable se niche dans les détails lorsqu'il s'agit des principes que j'ai mentionnés. Cela est facile à dire, mais à cause de l'influence de la culture, il est difficile de mettre ces principes en œuvre dans un seul pays, et c'est encore plus difficile s'il y en a plusieurs.

Le fait que la Banque mondiale mène en ce moment des études sur les indicateurs de gouvernance prouve qu'elle a changé de ton et qu'elle a une vision plus holistique des choses.

Mr. Prempeh: The only thing I would add is that the more the World Bank discovers it has made mistakes in the past, the more it tends to insist on following the same path.

The Chairman: Could you say that again, please?

Mr. Prempeh: The more the World Bank comes to the realization that it has gotten things wrong in the past, the more it asks these African governments to continue on the same path that got them into the mess in the first place. It does not seem to me that the World Bank has learned any lessons or that it is putting new mechanisms in place or implementing new policies in new directions. I do not believe they are doing that.

That is why I have said that the time for talk is over. What we need now is action. We cannot keep coming up with new reports and new studies that confirm what all the critics have said in the past: The poor get poorer when you implement such adjustments.

The agricultural extension officers who used to work with the farmers directly helped increase production, yet they have been withdrawn as part of the cutbacks of structural adjustment. What has been the effect? There has been a decrease in food production in those areas where the agricultural extension officers have been withdrawn. However, the World Bank does not seem to learn anything from this. The bank talks about moving away from food production to cash crop production. Those are the same policies that have been implemented for over 50 years. Nothing has changed.

I am not terribly sympathetic to the World Bank when it says it is learning something new, although I keep getting myself drawn into some of their activities. I was involved in a video conference with the World Bank on May 24, 2005, talking about the role the African diaspora communities can play. All of a sudden, the World Bank seems to have this huge interest. They have monies available, and they want to bring a group of us together in Washington in June. They want to have a donors' conference this year and talk about how to tap into the human capacity of Africans in the diaspora. If you invite us here in a year or two, they will be talking about the action plans they still have sitting on the shelves gathering dust. We need to move away from the talk to implementation in order to ensure we are making a difference in the lives of people who live on the continent of Africa.

[Translation]

Mr. Ngoy: I would like to make a comment on what my colleagues have just said. There is a lot of criticism directed at the World Bank and the International Monetary Fund for their structural adjustment program. The same things, as my colleague has just said, have been repeated over the last 50 years. They are institutions but, and I am not saying that it is an easy solution, there are ways of considering them as they are. They were never changed by the criticism directed against them. They are there and they just carry on in one way or another. That is where I can see that a country like Canada, who has its own sensitivities, who has not lost sight of its humanism, can add its voice to the chorus and certainly, as my colleague Claire Marshall said, everything

M. Prempeh : J'ajouterais seulement que plus la Banque mondiale se rend compte qu'elle a commis des erreurs par le passé, plus elle insiste pour faire les mêmes choses.

Le président : Pouvez-vous répéter cela, s'il vous plaît?

M. Prempeh : Plus la Banque mondiale se rend compte qu'elle s'est trompée par le passé, plus elle exige des gouvernements africains qu'ils maintiennent les mêmes mesures qui les ont mis dans le pétrin. Je ne crois pas que la Banque mondiale ait appris quoi que ce soit ou qu'elle mette en place de nouveaux mécanismes ou de nouvelles politiques. Je ne crois pas qu'elle fait cela.

C'est pourquoi j'ai dit que le temps des discours est révolu. Ce qu'il faut maintenant, c'est agir. On ne peut produire sans cesse de nouveaux rapports et de nouvelles études qui confirment tout ce que les critiques ont dit par le passé : les pauvres s'appauvrissent quand on met en œuvre de telles mesures.

Il y avait autrefois des conseillers agricoles qui aidaient les fermiers directement à accroître la production, mais ceux-ci ont été retirés dans le cadre des compressions qu'exigeaient les aménagements structurels. Quel en a été le résultat? Il y a eu diminution de la production alimentaire dans ces régions d'où ont été retirés les conseillers agricoles. Cependant, la Banque mondiale ne semble pas en avoir tiré la moindre leçon. Les banques parlent de délaissier la production alimentaire en faveur de la production commerciale. Ce sont les mêmes politiques qui ont été mises en œuvre pendant plus de 50 ans. Rien n'a changé.

Je n'écoute pas la Banque mondiale avec beaucoup de sympathie lorsqu'elle dit qu'elle a appris quelque chose de nouveau, même si je ne cesse d'être attiré par certaines de ses activités. J'ai pris part à une conférence vidéo avec la Banque mondiale le 24 mai 2005 où il était question du rôle que les communautés de la diaspora africaine peuvent jouer. Tout à coup, la Banque mondiale semble s'intéresser beaucoup à nous. Elle a de l'argent, elle veut réunir un groupe de gens comme nous à Washington en juin. Elle veut organiser une conférence des donateurs cette année et elle parle d'exploiter les capacités humaines de la diaspora africaine. Si vous nous invitez ici dans un an ou deux, nous parlerons encore des plans d'action qui ramassent encore de la poussière sur les tablettes de la Banque. Il faut cesser de parler de mise en œuvre si nous voulons changer l'avis des gens qui vivent sur le continent africain.

[Français]

M. Ngoy : Je veux faire un commentaire sur ce que viennent de dire mes collègues. Il y a eu beaucoup de critiques à l'endroit de la Banque mondiale et du Fonds monétaire international pour son programme d'ajustement structurel. Les mêmes choses se sont répétées, comme mon collègue vient de la dire, au cours des cinquante dernières années. Ce sont des institutions mais, et je ne dis pas que c'est une solution facile, il y a moyen de les considérer comme elles sont. Elles n'ont jamais été changées par les critiques formulées contre elles. Elles sont là et elles continuent d'une manière ou d'une autre. C'est là que je vois que, un pays comme le Canada, qui a sa propre sensibilité, qui ne perd pas de vue son humanisme, peut ajouter sa voix et, certainement, comme ma

changes. Even the World Bank can change. Simply because of all the pressure brought to bear on it. When criticism is constructive, it will change the world.

Senator Robichaud: If we may continue in this vein, my question was: are we showing enough involvement with these institutions to invite them to change their ways more quickly, perhaps? Criticism cannot simply come from those countries that are subject to the conditions imposed by the bank, but also from the donor countries who, perhaps, see their action decreased because some of the bank's policies are not favourable to Canada's action. Are we putting enough pressure on those institutions to lead to change?

Mr. Ngoy: I quite agree with you. Perhaps we could say that some years ago the criticism was not as harsh as today. But there is always room for the voice of reason to be heard more loudly. Constructive criticism may fall into a deaf ear, but someday it will emerge because it is a matter of reason, and the truth will out. The World Bank may not be paying attention, but one day it will remember: "Canada did tell us so." If the criticism is not as solid now, I think it can be solidified a bit for the voice of reason to be heard.

[English]

Ms. Marshall: About a year ago, we were asked by the Department for International Development in the U.K. to look at the governance of the World Bank family and the United Nations cluster of organizations.

The British government wanted to ensure that their representatives on the boards of these organizations recognized good governance practices and could encourage them where they saw them and nudge for improved practices elsewhere. That is within the World Bank and the UN family itself. It was a rather creative way of going about it, because the boards of these organizations comprise a large number of different countries trying to work together, and the practices for hiring, recruitment and the way proposals are brought forward and judged is perhaps less than transparent.

I am not sure whether there were significant changes in how the British representatives on those boards conducted their business or managed influence, but I thought it was something interesting for Canadian members of boards to look at as well.

The Chairman: I would remind everyone that we had Mr. Masse, the director of the World Bank, before the committee, and it was suggested that we go to Washington.

We were not going to go, but after hearing what Ms. Marshall had to say we would like to take a closer look at our directors and how this works. Some members of the committee have similar questions about this. In many ways, it arose out of the

collègue Claire Marshall l'a dit, tout change. Même la Banque mondiale peut changer. Tout simplement par le nombre de pressions exercées aussi sur elle. Les critiques, quand elles sont constructives, changent le monde.

Le sénateur Robichaud : Si nous pouvons continuer dans cette veine, ma question était : est-ce que nous faisons suffisamment d'interventions auprès de ces institutions pour les inviter à changer, peut-être, leur façon d'agir plus rapidement? Il ne faudrait pas que la critique vienne simplement des pays qui sont sujets aux mesures imposées par la banque, mais aussi par les pays donateurs qui, peut-être, voient leur intervention réduite parce que certaines politiques de la banque ne favorisent pas l'intervention du Canada. Est-ce qu'on met suffisamment de pressions sur ces institutions pour provoquer un changement?

M. Ngoy : Je suis tout à fait d'accord avec vous. Peut-être qu'on peut dire que, il y a quelques décennies, les critiques n'étaient pas aussi sévères qu'aujourd'hui. Mais il y a toujours de la place pour faire entendre davantage la voix de la raison. Une critique constructive peut tomber dans l'oreille d'un sourd, mais un jour elle va surgir parce que c'est la raison et que la raison ne meurt pas. La Banque mondiale peut ne pas y faire attention, mais un jour elle se rappellera : « le Canada nous avait prévenus ». Si les critiques ne sont pas aussi solides maintenant, je crois qu'il y a moyen de les solidifier un peu pour faire entendre la voix de la raison.

[Traduction]

Mme Marshall : Il y a environ un an, le ministère du Développement international du Royaume-Uni nous a demandé d'examiner la gouvernance de la famille de la Banque mondiale et des organisations des Nations Unies.

Le gouvernement britannique voulait s'assurer que ses représentants aux conseils de ces organisations reconnaissaient les bonnes pratiques de gouvernance et pouvaient les encourager, le cas échéant, et donner un coup de pouce pour qu'on améliore les pratiques ailleurs. Tout cela dans le cadre de la Banque mondiale et de la famille des organisations de l'ONU. C'était une manière de s'y prendre assez créative parce que les conseils de ces organisations comprennent un grand nombre de pays différents qui essaient de travailler ensemble, et les pratiques pour l'embauche, le recrutement et la manière dont les propositions sont présentées et jugées ne sont pas toujours tout à fait transparentes.

Je ne suis pas sûre qu'il y ait eu des changements en profondeur dans la manière dont les représentants britanniques au sein de ces conseils mènent leurs affaires ou administrent leur influence, mais j'ai pensé que ce serait intéressant pour les membres canadiens des conseils d'examiner cela également.

Le président : Je rappelle à tous que nous avons entendu devant le comité M. Masse, qui est directeur de la Banque mondiale, et qu'on nous a suggéré d'aller à Washington.

Nous n'avions pas l'intention d'y aller, mais après avoir entendu ce que Mme Marshall avait à dire, nous aimerions voir de plus près ce que font nos administrateurs et comment tout cela fonctionne. Certains membres du comité ont des questions

agricultural question. The World Bank asks African countries to follow agricultural policies that members of the World Bank do not themselves follow. This is something we would like to learn a little more about.

[Translation]

Senator Corbin: In 1999, I spoke on Africa following an official trip with the Governor General of Canada. I dared to say that:

Africa is still looking for its democratic formulas.

I also quoted someone called Sadikou Ayo Alao, the president of the Groupe d'étude et de recherche sur la démocratie et le développement économique et social en Afrique, who warned a group of parliamentarians meeting in Gabon against the danger of "parliamentary colonialism," and I quote:

Apart from the universal principles of democracy, there is enough room to allow each constitutional and institutional model to reflect its citizens, its history, its culture and its socioeconomic realities.

Therefore, it is not indispensable to refer to a model to create a democratic constitution and democratic institutions. What is essential is to never give up striving for democratic and economic development.

I would like to know what you think of this and if you will accept my apology for doing so again, I will quote myself once more in referring to freedom of the press in Africa. I dared to say:

If we want to achieve genuine transparency, we need to, once and for all, give real freedom of expression to journalists; we must end the arbitrary detention of journalists, if not their outright assassination. There can be no real democracy without real freedom of expression on behalf of every constituent part of a democratic society, including the press.

When I looked at your organizational structures on governance, I noted that you put the media at the centre of the guarantees for good governance. I would like to know what you think about the two statements I made in 1999. I would like to know what has changed and what has not in terms of real freedom of expression in Africa.

I know that the situation has worsened in some places, but on the whole, has there been progress or not?

M. Ngoy: Senator Corbin, your quotes have touched me deeply, including the one referring to the journalist who was killed in Burkina Faso. In 2001, *Savante histoire anthropologique*, a magazine published by the French publisher Harmatan, published a piece entitled *Développement et mal-développement*, which it dedicated to the journalist who was brutally killed in Burkina Faso.

semblables à poser là-dessus. À bien des égards, tout découle du dossier de l'agriculture. La Banque mondiale demande aux pays africains de mettre en pratique des politiques agricoles que les membres de la Banque mondiale ne suivent pas eux-mêmes. Nous voudrions en savoir un peu plus là-dessus.

[Français]

Le sénateur Corbin : En 1999, j'avais fait une intervention sur l'Afrique suite à un voyage officiel avec le Gouverneur général du Canada. J'ai osé dire que :

L'Afrique est toujours à la recherche de ses formules démocratiques.

J'ai également cité une personne du nom de Sadikou Ayo Alao, président du Groupe d'étude et de recherche sur la démocratie et le développement économique et social en Afrique, qui mettait en garde un groupe de parlementaires en réunion au Gabon contre le danger du « colonialisme parlementaire » et je le cite :

Au-delà des principes universels de la démocratie, il reste suffisamment de place pour permettre à chaque modèle constitutionnel et institutionnel de porter la marque du peuple auquel il est destiné, compte tenu de son histoire, de sa culture et de ses réalités socioéconomiques.

Donc, il n'est pas indispensable de se référer à un modèle quelconque pour mettre sur pied une constitution et des institutions démocratiques. L'essentiel doit être la permanence de la recherche dans notre démarche en matière de développement démocratique et économique.

J'aimerais avoir vos commentaires quant à ces propos et je me citerai encore une fois — tout en m'excusant — en parlant de la liberté de presse en Afrique. J'ai osé dire :

Si on veut atteindre une authentique transparence, il faut qu'on accorde, une fois pour toutes, une véritable liberté de parole aux journalistes, qu'on cesse l'emprisonnement arbitraire, quand ce n'est pas l'assassinat pur et simple des journalistes et il ne peut y avoir d'authentique démocratie sans une authentique liberté d'expression de tous les éléments constitutifs de cette démocratie, la presse incluse.

En examinant vos organigrammes sur la gouvernance, je remarque que vous avez placé les médias au centre des garanties pour une bonne gouvernance. J'aimerais avoir des commentaires de part et d'autre sur ce que j'avais dit en 1999. J'aimerais savoir ce qui a changé et ce qui est resté inchangé, si on s'aligne vers une liberté d'expression authentique en Afrique.

Je sais qu'il existe des reculs à certains endroits, mais dans l'ensemble, y a-t-il eu progrès ou non?

M. Ngoy : Sénateur Corbin, vos citations m'ont profondément touché, entre autres le cas du journaliste qui a été tué au Burkina Faso. En 2001, la revue *Savante histoire anthropologique*, publiée par l'éditeur français L'Harmatan, a écrit un ouvrage intitulé *Développement et mal-développement* et l'a dédié à ce journaliste qui a été brutalement tué au Burkina Faso.

In Africa, all kinds of statements are made which pervert the language. People dress up democracy in all kinds of colours and use qualifiers which deform their words.

There is a sort of a flagrant contradiction in Africa. The countries as we know them today do not represent the old structures from before 1885. There are country entities which must be organized based on a certain model.

The model for a country, of course, came from colonization, but how can you have a country and go back to a completely non-operational structure, one which does not work for a country nor for a government? Since democracy has a proven track record, it is a bit too much to reject it outright without understanding the advantages it can confer.

When you travel through Africa, you often meet with officials who are close to the government and who are more or less mouthpieces for the government they represent. Often what they have to say is a perversion of the facts.

The press is important, it does part of the job which many others have done before, such as writers, because no one wants to see their name in the paper, especially if they have done something bad. Knowing this, the government, which always does things badly, does not admit that there exists a parallel press, or if it does admit to the existence of such a press, it is one which is beholden to the government and which, in fact, is the government's propaganda machine. So when you travel throughout a country, what you hear is propaganda which is spread by the means at the government's disposal. You do not hear the voice of the majority which is forced to remain silent.

That is why some statements have to be taken with a grain of salt because we do not know whom the person is representing.

Democracy has a proven track record. The reason we are discussing Africa today is because the continent has a huge problem. And instead of discussing future possibilities, development and how to build a better world, we are trying to find solutions and wondering what is not working.

What is not working? Well, basically one thing. There has not been much progress with regard to freedom of the press and a lot still remains to be done. Countries which recognize the power and usefulness of the press have to put pressure on African countries. The international association of journalists has exercised pressure, often after the fact, but at least something is being done. And if dictatorships seek reprisals against the press, I believe that they do not get good press. The media has to continue its efforts.

[English]

Senator Gustafson: Senator Corbin raised the question I was going to ask, that being lack of Western media coverage. You mentioned local media coverage. If something happens in Afghanistan, we know about it the next morning. We know

En Afrique, on entend toutes sortes de déclarations que je qualifie parfois d'usage abusif des mots. Des gens donnent parfois à la démocratie toutes sortes de colorations et utilisent des adjectifs qui ont pour effet de déformer les mots.

Il y a en Afrique une sorte de contradiction flagrante. Les pays, tels que nous les avons aujourd'hui, ne sont pas les structures anciennes d'avant 1885. Nous avons des entités, des pays qui doivent être organisées selon un certain modèle.

Le modèle d'un pays est venu, bien entendu, de la colonisation, mais comment peut-on accepter d'avoir un pays et de retourner dans une structure tout à fait non opérationnelle pour un pays, pour un État? Si la démocratie a fait ses preuves ailleurs, la rejeter d'emblée, sans pouvoir comprendre ce qu'elle peut apporter comme avantages, c'est peut-être un excès de trop.

Très souvent, en visitant l'Afrique, on rencontre des officiels proches du pouvoir et qui expriment, d'une manière ou d'une autre, le point de vue du pouvoir qu'ils représentent. Et souvent, c'est là que survient la dénaturation des choses.

La presse est importante, elle fait partie du travail que beaucoup d'autres ont fait, le rôle des écrivains, parce qu'il n'y a personne qui accepte de lire son nom dans un journal sur ce qu'il a fait, surtout lorsque c'est quelque chose de mauvais. Sachant cela, le pouvoir, qui fait toujours mal ces choses, n'admet pas qu'il existe une presse parallèle ou s'il en existe une, c'est une presse qui est acquise au pouvoir, et qui constitue, en fait, son organe de propagande. C'est cette propagande, avec les moyens dont elle dispose, qu'on entend un peu partout et en visitant un pays, on n'entend pas la voix de la majorité qui est réduite au silence.

C'est ainsi que certaines déclarations qui sont faites doivent être prises avec un certain degré de prudence parce que nous ne savons pas pour qui la personne qui l'a faite joue.

La démocratie a fait ses preuves. Si nous parlons aujourd'hui de l'Afrique, c'est parce qu'un grand problème se pose à l'intérieur de ce continent. Et au lieu de parler de possibilités, de développement, de moyens de bâtir un monde meilleur, nous sommes en train d'essayer des solutions et de se demander ce qui ne va pas.

Qu'est-ce qui ne va pas? À la base, dans cette question, il y a une cause. Le progrès en ce qui a trait à la liberté de presse n'est pas aussi considérable et il y a encore beaucoup à faire dans ce domaine. Les pressions qui peuvent venir de pays où on reconnaît le pouvoir et l'utilité de la presse sont importantes. L'Association internationale des journalistes fait des pressions, souvent un peu tard après les faits, mais au moins il y a quelque chose qui se fait. Et en montrant un pouvoir sur ce méfait à l'endroit des journalistes, je pense que ce pouvoir ne reçoit pas bonne presse. Ces efforts doivent se poursuivre.

[Traduction]

Le sénateur Gustafson : Le sénateur Corbin a posé la question que j'allais poser au sujet de l'absence de couverture médiatique dans les pays occidentaux. Vous avez parlé des médias locaux. Si quelque chose arrive en Afghanistan, nous le savons dès le

how many were killed, how many were shot down, and so on. Atrocities can happen in Africa, and we do not know about it until well after the event. Is the Western media afraid for their lives to report there, or what is the problem?

Mr. Prempeh: I do not think Western journalists are afraid for their lives. It comes down to Africa's marginalization. It is not newsworthy. As you said, when something happens in Afghanistan, we know about it within hours or minutes. When something happens in Africa, no one seems to care. The continent has been marginalized and is not seen as newsworthy. Until that mentality changes, Africa will not be covered in the media here.

When disaster strikes in Africa, the media gets involved and we see pictures on television and in the newspapers of starving kids. However, what about the good news stories? The media should tell good news stories, because there are some good things happening in Africa.

Senator Gustafson: We have the same problem here.

Mr. Prempeh: The fact that most African countries have moved away from authoritarian governments to democratic governments is good news and we need to spread the word so that everyone knows that is happening.

A question was posed earlier about models of democracy. We need to go back to the five principles that Ms. Marshall talked about. Regardless of what system of democracy you have, it must reflect the five principles of legitimacy: voice, direction, performance, accountability, and fairness.

The Chairman: We are all aware that this is a difficult subject. We would thank you. Your remarks have been most interesting and we have learned a great deal.

The committee adjourned.

lendemain matin. Nous savons combien ont été tués, combien d'appareils ont été abattus, et cetera. Des atrocités peuvent survenir en Afrique et nous ne l'apprenons que beaucoup plus tard. Les médias occidentaux craignent-ils pour la vie de leurs journalistes s'ils vont enquêter là-bas, ou enfin quel est le problème?

M. Prempeh : Je ne pense pas que les journalistes occidentaux craignent pour leur vie. C'est à cause de la marginalisation de l'Afrique. Ce n'est pas jugé digne d'être publié. Comme vous l'avez dit, quand quelque chose arrive en Afghanistan, nous l'apprenons dans les heures ou même les minutes qui suivent. Quand quelque chose arrive en Afrique, personne ne semble s'en soucier. Le continent a été marginalisé et l'on ne juge pas qu'il vaut la peine d'en parler dans les bulletins de nouvelles. Tant que cette mentalité ne changera pas, l'Afrique n'aura aucune couverture dans les médias ici.

Quand l'Afrique est frappée par une catastrophe naturelle, les médias s'en mêlent et nous voyons alors des images d'enfants qui meurent de faim à la télévision et dans les journaux. Mais que fait-on des bonnes nouvelles? La presse devrait nous raconter les belles histoires, car il se passe de belles choses en Afrique.

Le sénateur Gustafson : Nous avons le même problème ici.

M. Prempeh : Le fait que la plupart des pays d'Afrique soient passés d'un gouvernement autoritaire à un gouvernement démocratique, c'est une bonne nouvelle et nous devons répandre la bonne parole pour que tous sachent ce qui se passe.

On a posé tout à l'heure une question sur les modèles de démocratie. Nous devons revenir aux cinq principes dont Mme Marshall a parlé. N'importe quel système démocratique doit respecter les cinq principes de la légitimité et la voix, la direction, le rendement, la reddition de comptes et l'équité.

Le président : Nous savons bien que c'est une question difficile. Nous vous remercions. Vos propos ont été des plus intéressants et nous avons beaucoup appris.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

APPEARING

Tuesday, May 31, 2005

Dr. Venâncio Massingue, Minister of Science and Technology,
Mozambique.

WITNESSES

Tuesday, May 31, 2005

International Development Research Centre (IDRC):

Rohinton Medhora, Vice-President, Program and Partnership
Branch;

Gerd Schönwälder, Team Leader, Peace, Conflict and
Development.

Wednesday, June 1, 2005

Institute on Governance:

Claire Marshall, Director.

As an individual:

Edward Osei Kwadwo Prempeh, Associate Professor of Political
Science and Sociology, Carleton University;

Kashimoto Ngoy, International Development Researcher.

COMPARAÎT

Le mardi 31 mai 2005

M. Venâncio Massingue, ministre de la Science et de la Technologie,
Mozambique.

TÉMOINS

Le mardi 31 mai 2005

Centre de recherche pour le développement international (CRDI):

Rohinton Medhora, vice-président, Programmes et partenariats.

Gerd Schönwälder, chef d'équipe, Paix, conflits et développement.

Le mercredi 1^{er} juin 2005

Institut sur la gouvernance:

Claire Marshall, directrice.

À titre personnel:

Edward Osei Kwadwo Prempeh, professeur agrégé, science
politique et sociologie, Université Carleton;

Kashimoto Ngoy, chercheur en développement international.





First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004-05

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Foreign Affairs

Chair:

The Honourable PETER A. STOLLERY

Tuesday, June 7, 2005
Wednesday, June 8, 2005

Issue No. 17

Twenty-fourth and twenty-fifth meetings on:
Special study on Africa

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-huitième législature, 2004-2005

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Affaires étrangères

Président :

L'honorable PETER A. STOLLERY

Le mardi 7 juin 2005
Le mercredi 8 juin 2005

Fascicule n° 17

Vingt-quatrième et vingt-cinquième réunions concernant :
L'étude spéciale sur l'Afrique

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON FOREIGN AFFAIRS

The Honourable Peter A. Stollery, *Chair*

The Honourable Consiglio Di Nino, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Andreychuk	Eyton
* Austin, P.C.	Grafstein
(or Rompkey, P.C.)	* Kinsella
Carney, P.C.	(or Stratton)
Corbin	Mahovlich
De Bané, P.C.	Prud'homme, P.C.
Downe	Robichaud, P.C.

*Ex officio members

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Président : L'honorable Peter A. Stollery

Vice-président : L'honorable Consiglio Di Nino
et

Les honorables sénateurs :

Andreychuk	Eyton
* Austin, C.P.	Grafstein
(ou Rompkey, C.P.)	* Kinsella
Carney, C.P.	(ou Stratton)
Corbin	Mahovlich
De Bané, C.P.	Prud'homme, C.P.
Downe	Robichaud, C.P.

*Membres d'office

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, June 7, 2005

(30)

[Translation]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 5:02 p.m. in room 160-S of the Centre Block, the Chairman, the Honourable Peter A. Stollery, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Andreychuk, Corbin, Downe, Mahovlich, Prud'homme, P.C., Robichaud, P.C. and Stollery (7).

Also present: From the Parliamentary Research Branch of the Library of Parliament: Blayne Haggart, Research Analyst.

In attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday December 8, 2004, the committee continued to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa, and other related matters. *(For the full text of the Order of Reference, see Issue No. 3, Tuesday, December 14, 2004.)*

WITNESS:*International Monetary Fund:*

Kevin Lynch, Executive Director.

Mr. Lynch made a presentation and answered questions.

At 6:26 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, June 8, 2005

(31)

[Translation]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 4:06 p.m. in room 160-S of the Centre Block, the Chairman, the Honourable Peter A. Stollery, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Andreychuk, Corbin, Di Nino, Downe, Mahovlich, Prud'homme, P.C., Robichaud, P.C. and Stollery (8).

Also present: From the Parliamentary Research Branch of the Library of Parliament: Peter Berg, Research Analyst.

In attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday December 8, 2004, the Committee continued to examine the development and security challenges facing Africa;

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 7 juin 2005

(30)

[Français]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 17 h 2, dans la pièce 160-S, édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Peter A. Stollery (président).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Andreychuk, Corbin, Downe, Mahovlich, Prud'homme, C.P., Robichaud, C.P. et Stollery (7).

Aussi présent : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : Blayne Haggart, attaché de recherche.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 8 décembre 2004, le Comité poursuit son étude des défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique; ainsi que d'autres sujets connexes. *(Le texte complet de l'ordre de renvoi se trouve dans le fascicule n° 3 du mardi 14 décembre 2004.)*

TÉMOIN :*Fonds monétaire international :*

Kevin Lynch, administrateur.

M. Lynch fait un exposé puis répond aux questions.

À 18 h 26, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mercredi 8 juin 2005

(31)

[Français]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 16 h 6, dans la pièce 160-S, édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Peter A. Stollery (président).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Andreychuk, Corbin, Di Nino, Downe, Mahovlich, Prud'homme, C.P., Robichaud, C.P. et Stollery (8).

Aussi présent : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : Peter Berg, attaché de recherche.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 8 décembre 2004, le Comité poursuit son étude des défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face

the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa; and other related matters. (For the full text of the Order of Reference, see Issue No. 3, Tuesday, December 14, 2004.)

WITNESSES:

Agriculture and Agri-Food Canada:

Steve Verheul, Chief Agriculture Negotiator;

Shelley St. George, Senior Trade Policy Analyst, Multilateral Trade Policy Division.

Mr. Verheul made a presentation and answered questions.

At 5:24 p.m., the committee suspended its proceedings.

At 5:25 p.m., the committee resumed sitting.

It was moved by the Honourable Senator Di Nino — That the committee concur in the following budget application for the purpose of its special study on Africa and that the Chair submit the said budget to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration for approval:

Professional and Other Services	\$ 0
Transportation and Communications	\$ 11,550
All Other Expenditures	\$ 0
TOTAL	\$ 11,550

Following debate and the question being put on the motion, it was resolved in the affirmative.

At 5:37 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Le greffier du comité

François Michaud

Clerk of the Committee

l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique; ainsi que d'autres sujets connexes. (Le texte complet de l'ordre de renvoi se trouve dans le fascicule n° 3 du mardi 14 décembre 2004.)

TÉMOINS :

Agriculture et Agroalimentaire Canada :

Steve Verheul, négociateur principal en agriculture;

Shelley St. George, analyste principale des politiques commerciales, Division des politiques de commerce multilatéral.

M. Verheul fait un exposé puis répond aux questions.

À 17 h 24, le comité suspend ses travaux.

À 17 h 25, le comité reprend ses travaux.

L'honorable sénateur Di Nino propose — Que le comité approuve le budget proposé pour son étude spéciale sur l'Afrique et que le président soumette ce budget au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration afin d'obtenir son approbation :

Services professionnels et spéciaux	0 \$
Transports et communications	11 550 \$
Autres dépenses	0 \$
TOTAL	11 550 \$

Après débat, la question, mise aux voix, est adoptée.

À 17 h 37, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, June 7, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 5:02 p.m. to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; and Canadian foreign policy as it relates to Africa.

Senator Peter A. Stollery (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, welcome to this meeting of the Standing Senate Committee on Foreign Affairs, a meeting held in the context of our special study on Africa.

[*Translation*]

Today's meeting is the second in which we will hear from a Canadian representative to the international financial institutions. On May 11, we had the pleasure of welcoming Mr. Marcel Massé of the World Bank.

[*English*]

Today we have the pleasure of welcoming Mr. Kevin Lynch, Canadian Executive Director at the International Monetary Fund.

Mr. Lynch began his career at the Bank of Canada. Since 1976, he has held a number of senior positions including the post of Deputy Minister of Industry. Mr. Lynch was Deputy Minister of Finance from 2000 to 2004.

Welcome to the Senate of Canada, Mr. Lynch, you now have the floor.

Mr. Kevin Lynch, Executive Director, International Monetary Fund: Thank you, Mr. Chairman. It is a pleasure to have the chance to be here today. I have submitted a statement dealing with two issues that I understand you wish to discuss.

The first is the review of the strategic direction of the International Monetary Fund, which is underway. The statement sets out a number of issues that are front and centre in that regard, and were part of your discussions with Minister Goodale when he appeared in early April.

The second part deals with the role of the International Monetary Fund in low income countries, particularly Africa. The managing director of the International Monetary Fund recently gave a speech in Africa at the annual meeting of the African Development Bank. I can perhaps say a few words about his message. I will not go through it entirely, but I will highlight a few points.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 7 juin 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 17 h 2 afin d'étudier les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique.

Le sénateur Peter A. Stollery (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Honorables sénateurs, je vous souhaite la bienvenue à cette réunion du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères tenue dans le cadre de notre étude spéciale sur la situation de l'Afrique.

[*Français*]

La séance d'aujourd'hui est la deuxième où nous recevons un représentant canadien aux institutions financières internationales. En effet, le 11 mai dernier, nous avons eu le plaisir d'accueillir M. Marcel Massé, de la Banque mondiale.

[*Traduction*]

Nous avons aujourd'hui le plaisir d'entendre M. Kevin Lynch, administrateur canadien au Fonds monétaire international.

M. Lynch a débuté sa carrière à la Banque du Canada. Depuis 1976, il a occupé de nombreux postes supérieurs, notamment celui de sous-ministre de l'Industrie. M. Lynch a aussi été sous-ministre au ministère des Finances de 2000 à 2004.

Monsieur Lynch, bienvenue au Sénat, nous vous écoutons.

M. Kevin Lynch, administrateur, Fonds monétaire international : Je vous remercie, monsieur le président. C'est avec grand plaisir que je suis ici aujourd'hui. J'ai déposé un mémoire qui porte sur les deux aspects qui vous intéressent.

La première partie décrit l'examen de l'orientation stratégique du Fonds monétaire international, qui est présentement en cours. Le mémoire précise un certain nombre de considérations primordiales à cet égard et que vous avez abordées avec M. Goodale à l'occasion de son témoignage du début d'avril.

La deuxième partie porte sur le rôle du Fonds monétaire international auprès des pays à faible revenu, plus précisément l'Afrique. Le directeur général du Fonds monétaire international a récemment prononcé un discours en Afrique dans le cadre de l'assemblée générale annuelle de la Banque africaine de développement. Je pourrais peut-être vous parler un peu de son message. Je ne vais pas résumer l'ensemble du discours, je vais seulement souligner quelques points importants.

This is the sixtieth anniversary of the International Monetary Fund and the World Bank; both began in 1944 but came into effect in 1945. The distinction and separate roles of the World Bank and the International Monetary Fund are often misunderstood.

In its articles of establishment, the IMF has a very singular mission, which is to promote a stable international financial system, to prevent financial crises, if possible, and, if not to remediate them as quickly as possible. That is the overall mission of the fund set out in 1944 and 1945, and it is still relevant today

What has changed over the last 60 years is the environment within which the IMF operates. To flag a few points for you, the first is the massive increase in the private capital market. Back in 1945, the International Monetary Fund had a large size relative to its size today. The key providers of capital are the private markets, not the IMF. One of our challenges today is how to act to leverage and influence that, given our relative size.

The second point is that from 1945 through to the mid-1970s, the world's currency, except for the Canadian dollar, was one of fixed exchange rates and a gold standard. It is a different world today, where the majority of currencies are flexible. The liberalization of capital accounts around the world have posed great opportunities and, from time to time, posed risk.

The last point is the huge growth in the capital economy, particularly foreign direct investment and trade and technology linkages. It is a more interconnected, fast moving and networked world than it was 60 years ago. One of our questions is how to fulfill our mission in that world.

It is useful to think about the IMF toolkit, which has four core components: surveillance, lending, capacity building and poverty reduction. The IMF has 184 members and there is an annual review of each member country. The review is an overview of what is happening in terms of overall macro policies and economic growth. It is unique around the world, provides the IMF with a chance to learn about them, and provides policy advice. The surveillance function is a key and core activity of the IMF.

The second component of the toolkit is lending in the event of a balance of payments crisis. Again, 60 years back, typically the crises would arise from current account difficulties, whereas today they arise more often from capital account difficulties. That lending function, the ability to step in and prevent a systemic rippling out, is a key function of the IMF, because the 1930s saw that rippling out and it caused problems.

Le Fonds monétaire international et la Banque mondiale fêtent cette année leur soixantième anniversaire; les deux organisations ont été créées en 1944, mais elles sont entrées en vigueur en 1945. La différence entre la Banque mondiale et le Fonds monétaire international et le rôle propre à chacune sont souvent mal compris.

En vertu de ses statuts, le FMI a une mission très précise, celle de promouvoir un système financier international stable, de prévenir les crises financières et si des crises se produisent, de les résoudre le plus rapidement possible. Cette mission a été définie en 1944 et 1945 et elle est toujours valide de nos jours.

Ce qui a changé dans les soixante dernières années, c'est le milieu dans lequel évolue le FMI. Parmi les changements vécus, j'aimerais d'abord mentionner l'augmentation massive du marché des capitaux privés. En 1945, les moyens du Fonds monétaire international étaient plus importants que ce qu'ils sont aujourd'hui. Le FMI n'est pas un important fournisseur de capitaux, les principaux fournisseurs de capitaux sont issus des marchés privés. Un des défis auquel nous faisons face aujourd'hui est de trouver des moyens d'avoir une influence sur ce fait, malgré les moyens dont nous disposons.

Le deuxième changement est que de 1945 jusqu'au milieu des années 1970, le système monétaire mondial, à l'exception du dollar canadien, reposait sur des taux de change fixes et l'étalon or. La situation est différente aujourd'hui puisque la majorité des monnaies sont flexibles. La libéralisation des comptes de capital à l'échelle mondiale a présenté de grandes possibilités et, à l'occasion, des risques.

Le dernier changement à souligner est l'imposante croissance qu'a connue l'économie de capital, particulièrement au niveau du commerce, de l'investissement étranger direct et des réseaux technologiques. Nous vivons dans un monde beaucoup plus branché, rapide et réseauté qu'il y a 60 ans. Nous nous demandons comment accomplir notre mission dans ce monde.

Il pourrait être utile de mentionner les quatre principales sphères d'activités du coffre à outils du FMI : la surveillance, les prêts, le renforcement des capacités et la réduction de la pauvreté. Le FMI est formé de 184 États membres et chacun de ces membres font l'objet d'une vérification annuelle. Ce processus permet de constater ce qui se passe au niveau des macropolitiques générales et de la croissance économique. Cette évaluation unique au monde permet au FMI de mieux connaître ses membres et d'offrir des conseils en matière d'orientation stratégique. La surveillance est une activité de base du FMI.

La deuxième sphère d'activité du coffre à outils est le prêt qui permet d'intervenir dans les crises de balance des paiements. Encore une fois, il y a 60 ans, les crises étaient issues de problèmes au niveau des comptes courants, alors qu'aujourd'hui, elles sont souvent causées par les comptes de capital. Les activités de prêt permettent au FMI d'intervenir et d'éviter un effet en cascades généralisé. Ces activités sont importantes parce que cet effet s'est produit dans les années 1930 et de graves problèmes sont survenus.

The other two components are interesting and somewhat newer. The first is technical assistance or capacity building. If you are going to give policy advice, there has to be the ability in the countries to implement and sustain it. The more complex the world gets the more important it is, but also the more difficult it can be for a number of countries around the world. An increasing focus of the IMF is not just to give advice on what to do on macro policy but to work with the countries to see that they have the capacity to put the policies into effect, because that is where you get your traction.

The last component is poverty reduction activities that include working with the World Bank, the multilateral development banks and the donor community. The focus of the IMF in this regard has been on lending in support of macro policy adjustment.

The strategic direction of the IMF review determines what extent of the refurbishment, given the changed circumstances over the last period of time that I went through.

The surveillance activities of the IMF have been largely concentrated on bilateral surveillance. For example, the IMF does an annual survey of Uganda, and sends a mission there, which spends a couple of weeks and then writes up a report and brings it back to the board. There would be policy advice and that would be discussed with the authorities and published as part of the transparency. That is the traditional type of surveillance.

Increasingly, there is a sense that the IMF has to do not just that, but move more to regional and multilateral surveillance. You see some of the regional surveillance in Africa, for example. There are only three monetary unions in the world: one in the Caribbean, one in central Africa and, obviously, in Europe. If you have regional integration to a certain extent, should you be looking more at regional surveillance and, lastly, multilateral surveillance? If you have balance of payment fiscal difficulties, how does something in Europe interconnect with North America and Asia? We live in a complex world and the sense is we have to look at integration more closely.

A number of African countries that do not want to borrow from the IMF have requested that we play a signalling role in their affairs. Let me give you a specific example. Nigeria, which has graduated from lending programs, would like to maintain a relationship with the IMF because they view it as a useful signal to the international donor community and to capital markets that the policies they are following, which are their own, are being rigorously undertaken and there is a third-party analysis. It is interesting that a number of countries who are graduating through their balance of payments difficulties want to have an ongoing surveillance relationship. That is the first side of surveillance.

Les deux autres activités sont intéressantes et un peu plus récentes. La première est l'assistance technique ou le renforcement des capacités. Si vous offrez des conseils d'orientation stratégique, il faut que les pays soient en mesure de les mettre en œuvre et de les maintenir. Plus le monde devient complexe, plus cette activité devient importante, mais plus cela est difficile à réaliser pour de nombreux pays. Le FMI consacre de plus en plus d'efforts non seulement à offrir des conseils en matière de politiques macroéconomiques, mais aussi à travailler avec les pays pour s'assurer qu'ils ont la capacité de mettre en œuvre les mesures proposées, car c'est à ce niveau qu'il faut agir.

Finalement, le FMI met en œuvre des programmes de réduction de la pauvreté en collaboration avec la Banque mondiale, les banques de développement multilatérales et la communauté des donateurs. À cet égard, le FMI se concentre sur l'octroi de prêts qui encouragent les corrections aux politiques macroéconomiques.

L'orientation stratégique de l'évaluation réalisée par le FMI définit l'ampleur des corrections requises en fonction des changements qui se sont produits depuis l'évaluation précédente.

Les activités de surveillance du FMI se concentrent surtout sur la surveillance bilatérale. Par exemple, le FMI évalue annuellement la situation de l'Ouganda, y envoie une mission qui y travaille deux semaines et qui rédige ensuite un rapport pour le conseil d'administration. Des conseils sur l'orientation des politiques seront émis et il y aura des discussions avec les autorités responsables. Finalement, le tout sera publié conformément au principe de la transparence. C'est en résumé la façon dont les activités de surveillance traditionnelles sont effectuées.

De plus en plus, on sent que le FMI ne doit pas se limiter à cette surveillance, mais qu'il doit être plus actif en matière de surveillance régionale et multilatérale. Par exemple, une surveillance régionale est effectuée envers l'Afrique. Il n'y a que trois unions monétaires au monde : une dans les Caraïbes, une en Afrique centrale et, évidemment, une en Europe. Lorsqu'il y a une certaine intégration régionale, faut-il augmenter la surveillance régionale et finalement, la surveillance multilatérale? Devant des problèmes avec la balance des paiements, de quelle façon ce qui se passe en Europe est-il relié avec l'Amérique du Nord et l'Asie? Nous vivons dans un monde complexe et il semble que nous devrions examiner l'intégration de plus près.

De nombreux pays africains qui ne veulent pas de prêts du FMI lui ont demandé d'effectuer une surveillance de leur gestion. Laissez-moi vous citer un exemple précis. Le Nigeria, qui ne fait plus partie des programmes de prêts, veut conserver des liens avec le FMI parce qu'il envoie un signe positif à la communauté des donateurs internationaux et aux marchés financiers à l'effet que les politiques qu'il a mis en œuvre, et qui lui sont propres, sont sérieuses et soumises à l'évaluation par une tierce partie. Il est intéressant de voir que de nombreux pays qui sont en train de régler leurs problèmes de balance des paiements veulent poursuivre le processus de surveillance. C'est le premier aspect de la surveillance.

Everyone involved is trying to do more on the capacity-building side. Many countries have good people in place and it is part of our job to number of countries and you have some very good people but help train people to do that and work with them in the implementation. That is quite a challenge in a number of parts of the world. We at the IMF are especially concerned with the area of regulation, macro policy and monetary issues, all of which include complex policies. We focus on those issues and the donor community has to focus with us.

I will talk about that in the context of Africa. About 50 per cent of all IMF technical assistance and capacity-building focuses on Africa and that will probably increase over the next while.

On the lending role of the IMF, there are a couple of changes. One is debt restructuring, and certainly, Canada is one of the countries that pushed collective action clauses. In fact, there is a way to do debt restructuring where there is equal treatment and involvement for everyone.

We strive to provide clarity in terms of the rules of the game so that they know when the IMF is there and under what conditions.

In terms of the lending — and this issue I assume will come up in the questions — is what sort of conditions are put on the lending?

Starting in 2002, the IMF tried to do two things on its conditionality. One is to focus on criticality. A list of 100 conditions is difficult to maintain so we focus on the top three or four and determine whether the country and the international donor community buy in as well. There is more of a focus on the conditions as to what is critical, why is it critical, and to be able to explain and debate the reasons.

On the role in low-income countries, the primary focus of the IMF is on the advice on the macro policies that are necessary to sustaining growth. If you look through the experience in middle- and low-income countries and high-income countries, no one has been able to sustain growth if they have bad macroeconomic conditions. If you do not have sustained fiscal positions and stable inflation, you are not going to sustain growth over a long period of time. The main role of the IMF is to provide advice to a variety of countries in terms of what is necessary for macro stability.

In the context of low-income countries, we have announced a couple of initiatives in the last year or two that might interest the committee. We have introduced a new fund for assistance in terms of post-conflict and natural disasters. We found that you have to have a capacity at highly conceptual rates to go in; and, again, our focus is on helping to rebuild the macro managerial capacity and balance of payments, and to deal with that on a quick basis.

Tous les intervenants veulent travailler plus fort au renforcement des capacités. Il y a beaucoup de travailleurs qualifiés dans ces pays et une partie de notre travail est de former les gens et de travailler avec eux à la mise en œuvre. Ceci est un défi important dans plusieurs endroits du globe. Le FMI s'attache prioritairement aux questions relevant de la réglementation et des politiques macroéconomiques et monétaires, tous des aspects qui englobent des politiques complexes. Nous concentrons nos efforts sur ces questions et la communauté des donateurs doit faire de même.

Je vais aborder cette question dans le cas de l'Afrique. Près de 50 p. 100 des ressources d'assistance technique et de renforcement des capacités du FMI sont consacrées à l'Afrique, et cette proportion sera probablement plus élevée dans l'avenir.

Quelques modifications ont été apportées aux activités de prêts du FMI. Une de ces modifications touche la restructuration des dettes et le Canada est certainement un des pays qui a encouragé l'adoption des clauses d'action collective. En fait, il est possible de restructurer les dettes de manière juste et avec la participation de tous.

Nous déployons tous les efforts nécessaires à expliquer clairement les règles du jeu afin que les pays sachent à quel moment ils peuvent faire appel au FMI et à quelles conditions.

Dans le cas des prêts, et je suppose que vous me poserez des questions à ce sujet, quelles sont conditions qui les accompagnent?

Depuis 2002, le FMI a tenté de faire deux choses à propos de la conditionnalité. L'une est de mettre l'accent sur l'importance de la demande. Comme il est très difficile de fonctionner avec une liste de 100 conditions, nous nous concentrons sur les trois ou les quatre premières et nous décidons si le pays et la communauté des donateurs internationaux sont également intéressés. Nous examinons d'abord les conditions en fonction de ce qui est important, des raisons pour lesquelles c'est important, pour être capable d'expliquer et de discuter des motifs.

Dans le cas des pays à faible revenu, le FMI tente surtout d'offrir des conseils sur les politiques macroéconomiques qui sont essentielles à une croissance soutenue. Si vous examinez les expériences vécues dans les pays à moyen et à faible revenu ainsi que les pays à revenu élevés, aucun n'a réussi à soutenir une croissance si les conditions macroéconomiques étaient mauvaises. Sans une situation fiscale et une inflation stables, un pays ne peut pas soutenir la croissance pendant une longue période. Le rôle principal du FMI est de dispenser des conseils à divers pays sur ce qu'ils doivent faire en vue d'assurer leur macrostabilité.

Dans le cas des pays à faible revenu, nous avons annoncé deux initiatives au cours des deux dernières années qui pourraient intéresser le comité. Nous avons mis sur pied un nouveau fond d'aide destiné aux pays qui émergent d'un conflit armé ou qui ont été frappé d'un désastre naturel. Nous avons trouvé qu'il fallait être en mesure d'avoir des taux conceptuels élevés pour y arriver; et là encore, nos efforts portent sur la reconstruction de la

Grenada is an example of one of a number of countries in the Canadian constituency which has taken that up.

The poverty reduction and growth fund is a key area of fund activity. It is about \$6 billion SDRs, or \$10 billion Canadian, that the 71 low-income countries of both the IMF and the bank are eligible for, and I am more than happy to take you through that activity.

Lastly, a new program in terms of trade integration is a concessional lending facility to help countries with the sometimes balance of payments challenges that grow up as they are adjusting to trade agreements, whether multilateral or regional.

Those, Mr. Chairman, are the four main components and the changes that we face. They are similar for the focus in Africa. I will table this with the committee, if you are interested; Mr. de Rato, who is the managing director of the IMF, spoke at the annual meeting of the African Development Bank on May 17 this year. He set out the three areas where the IMF can play a role. They are the ones that I mentioned to you — providing the macro policy advice for a stable macro fiscal situation capacity and the poverty reduction program, lending in that regard.

He noted that last year Africa had the highest growth rate in a decade and the lowest inflation in one-quarter of a century. A number of the best performers over the last decade — Tanzania, Mozambique and a few others — are countries that have held to rigorous macroeconomic policy. We are starting to see some kind of payoff for holding to rigorous programs over a sustained period.

The managing director of the IMF set out the focus of the IMF on expanding its capacity-building in Africa. You may know that the IMF, in agreement with African heads of state in 2002, has set up two technical assistance centres in Africa, with IMF staff and others to provide on-the-ground assistance. They are in Mali and in Tanzania. We are in the process of making our evaluation of those countries, but the initial feedback has been positive. We have global experts on the ground nearby who can work on an ongoing basis rather than periodically with those countries.

The IMF has also set up an African Economic Research Consortium where we bring in African researchers to spend time at the IMF. Over 100 people have spent a number of months at the IMF. That has helped us to understand policy issues they are dealing with and, hopefully, helped them as well in terms of building networks. There has been a fair bit of traditional capacity-building focused on that area.

The last is the trade integration lending and that is totally focused on the challenges in Africa.

capacité de macrogestion et de la balance des paiements, et de s'en occuper rapidement. La Grenade est un exemple d'un des nombreux pays du groupe dont fait partie le Canada qui a profité de ce programme.

La facilité pour la réduction de la pauvreté et pour la croissance est un aspect important des activités de prêt. Il s'agit d'un fond d'environ 6 milliards DTS, ou 10 milliards de dollars canadiens, auquel les 71 pays à faible revenu membres du FMI et de la Banque sont éligibles, et dont je vous décrirai avec plaisir le fonctionnement.

Finalement, pour faciliter l'intégration du commerce, des prêts sont accordés à des conditions préférentielles aux pays qui ont besoin d'aide pour régler des problèmes qui peuvent survenir au niveau de la balance des paiements pendant qu'ils s'ajustent aux ententes commerciales, autant multilatérales que régionales.

Voici, monsieur le président, nos quatre principales sphères d'activité et les changements auxquels nous faisons face. Ils sont semblables dans le cas de l'Afrique. Je vais déposer ce document auprès du comité, si cela vous intéresse; M. de Rato, le directeur général du FMI, a prononcé une allocution à l'assemblée générale annuelle de la Banque africaine de développement le 17 mai dernier. Il a précisé les trois domaines dans lesquels le FMI peut jouer un rôle. Ce sont ceux dont je vous ai parlé — offrir des conseils sur les politiques macroéconomiques pour assurer la stabilité du système économique, le programme pour la réduction de la pauvreté et les activités de prêts pour y arriver.

Il a souligné que l'année dernière l'Afrique a connu le niveau de croissance le plus élevé des dix dernières années et le taux d'inflation le plus faible des 25 dernières années. Un bon nombre de pays affichant les meilleures performances des dix dernières années — la Tanzanie, le Mozambique et certains autres — sont ceux qui ont maintenu une sévère politique macroéconomique. Nous commençons à voir les résultats qui peuvent être obtenus en appliquant des programmes sévères pendant une période prolongée.

Le directeur général du FMI a élaboré les efforts déployés par le FMI pour accroître le renforcement des capacités en Afrique. Vous savez peut-être que le FMI, conformément à une entente conclue en 2002 avec les dirigeants africains, a établi deux centres d'assistance technique en Afrique, dans lesquels des employés du FMI et d'ailleurs dispensent de l'aide. Ils sont situés au Mali et en Tanzanie. Nous sommes en train de réaliser les évaluations ces pays, mais les premières réactions ont été positives. Nous pouvons compter sur des experts sur place qui peuvent travailler régulièrement plutôt que périodiquement avec ces pays.

Le FMI a mis sur pied le Consortium pour la recherche économique en Afrique qui permet à des chercheurs africains de travailler au FMI. Plus de 100 personnes ont pu travailler quelques mois avec le FMI. Cette initiative nous aidée à mieux comprendre les questions entourant leurs politiques et, espérons-le, les aide à créer leurs propres réseaux. Une bonne partie des activités de renforcement des capacités traditionnelles a été consacrée à ce domaine.

Finalement, il y a le programme de prêts pour l'intégration du commerce qui est entièrement axé sur les défis de l'Afrique.

Mr. Chairman, I will stop there. You have the statement and I will leave with the clerk the recent speech by the managing director of the IMF.

The Chairman: Thank you very much.

I want to ask you a question of my own. I have two points. The first point is on the question of growth. We have had several witnesses explain to us that the growth in sub-Saharan Africa is about 5 per cent overall, about equal to the population growth. Therefore, the ability to increase the standard of living is negligible because it cannot happen if the growth rate is the same as the increase in the population.

Second, there is a currency union in Africa that is basically the old French colonial CFA. In my day, there was one CFA franc for two metropolitan francs. They have since taken a couple of zeros off the metropolitan franc and they have done many other things. Therefore, there is a currency union.

How many are there in the union?

Mr. Lynch: There are six countries in the union.

The Chairman: We are also aware that the International Monetary Fund is not the World Bank and trade, obviously, is the WTO and the Doha round trade negotiations. If there is a trade arrangement, you can facilitate it but not initiate it. Is that correct?

Mr. Lynch: Yes, that is a correct statement. The leader in trade is the WTO. The April meetings of the International Monetary Fund ministers certainly called on the WTO and ministers involved to move ahead quickly because success and early success in the trade round can be very helpful to a large number of low-income countries with the appropriate adjustment mechanisms.

That called for it, but it is in the hands of the WTO and the negotiators.

The Chairman: Maybe I am wrong, but you do not hear about the IMF that much in terms of Africa. When you hear about the IMF, it is in regards to the Asian crash and the Argentine financial disaster and things of that nature.

Are you less involved in Africa for perfectly good reasons than in other parts of the world? Am I completely wrong?

Is it because there has been no great financial collapse, or maybe there has been and we have not heard about you?

Mr. Lynch: It is viewed as a market success if you do not hear about us because it means there has not been a balance of payment crisis.

If you go through the four components that I mentioned; surveillance, capacity building, lending and the poverty reduction and growth initiatives, about 50 per cent of our capacity activities, which account for 30 per cent of our annual budget, are in Africa. Our capacity activities include trying to build the capacity to

Monsieur le président, je vais m'arrêter ici. Vous avez le mémoire en main et je vais remettre au greffier le récent discours prononcé par le directeur général du FMI.

Le président : Merci beaucoup.

Je voudrais soulever deux points. Le premier porte sur la croissance. Plusieurs témoins nous ont expliqué que la croissance globale de l'Afrique subsaharienne était d'environ 5 p. 100, ce qui correspond à peu près à la croissance démographique. Par conséquent, la possibilité d'augmenter la qualité de vie est presque nulle parce qu'elle ne peut augmenter si la croissance est identique à la croissance démographique.

Deuxièmement, l'union monétaire de l'Afrique repose principalement sur l'ancien franc français CFA. Dans mon temps, un CFA valait deux francs métropolitains. Ils ont depuis enlevé deux zéros au franc métropolitain et mis en œuvre d'autres mesures. Par conséquent, il y a maintenant une union monétaire.

Combien de pays font partie de cette union?

M. Lynch : Six pays font partie de l'union.

Le président : Nous savons aussi que le Fonds monétaire international n'est pas la Banque mondiale et que le commerce, de toute évidence, relève de l'OMC et des négociations de la table ronde de Doha. Vous pouvez faciliter la réalisation des ententes commerciales, mais vous ne pouvez pas concevoir ces ententes. C'est bien ça?

M. Lynch : Oui, votre affirmation est correcte. En matière de commerce, l'OMC est l'organisation dominante. Dans le cadre des réunions des ministres du FMI organisées en avril, l'OMC et les ministres concernés ont été priés de poursuivre leur travail rapidement parce que les résultats et les premiers succès de la table ronde peuvent être très utiles à de nombreux pays à faible revenu avec les mécanismes de corrections appropriés.

Ils ont formulé la demande, mais le reste dépend de l'OMC et des négociateurs.

Le président : Je me trompe peut-être, mais nous n'entendons pas beaucoup parler du travail accompli par le FMI en Afrique. Lorsque l'on entend parler du FMI, c'est dans le cadre du crash en Asie ou de la crise financière en Argentine et des événements de ce genre.

Avez-vous de bonnes raisons d'être moins présent en Afrique que dans d'autres parties du monde? Est-ce que j'ai absolument tort?

Est-ce parce qu'il n'y a eu aucun effondrement du système économique, ou peut-être s'est-il produit un effondrement, mais que nous n'en avons pas entendu parler?

M. Lynch : Le fait que vous n'entendiez pas parler de nous est perçu comme un succès, car cela signifie qu'il n'y a pas eu de crise dans la balance des paiements.

Si vous revenez aux quatre sphères d'activités mentionnées; la surveillance, le renforcement des capacités, les prêts et la facilité pour la réduction de la pauvreté et pour la croissance, près de 50 p. 100 de nos activités, ce qui représente 30 p. 100 de notre budget annuel, sont réalisées en Afrique. Nos activités incluent

establish and regulate a financial system, establish a budget, regulate a budget, and to audit. All of those trappings of governance and transparency are crucial to run a solid macro policy that will give the private sector confidence to invest, whether it is in the domestic, private or foreign sector. Much of that work is in Africa, and it is not headline activity. It takes a long time to bear fruit and there are other challenges because sometimes a number of the folks that you may train may immigrate. It is an on going challenge.

On the surveillance, we have an article IV on each of the 184 members. All the member countries in Africa, which is the vast majority, have that mission each year. They tend to extend missions in Africa, partly because there are limited statistics in many of these countries. The IMF team works with the authorities to establish the base statistics so that we can give advice on them and in turn, they can make plans from them. It is extremely difficult to look at policy and program improvement if you do not have statistics.

Concerning poverty reduction and the lending, more than one-half is in Africa. It is structural lending for low-income countries that meet criteria at highly concessional rates related to adjustment problems and focusing on the macro side.

The last area is the standard balance of payments problems. There is some of that in Africa but that is dominated by the large countries. Right now, it is Argentina, Turkey and a few others. That is the vast majority of the number sides on the lending. However, if you want to know how many countries, you would see many smaller amounts in Africa.

Senator Downe: We have heard criticism from Africans who have appeared before this committee about the World Bank and the IMF.

Should there be an independent body to review the IMF and the World Bank?

Mr. Lynch: I am not sure what the independent body would do.

Senator Downe: Maybe you can explain the reporting. I understand you would report to the Canadian government because you are the Canadian representative and everyone else would report to their government but there is no overall supervision.

Mr. Lynch: Let me take you through the governance structure.

The World Bank is similar but not the same exactly. This applies mainly to the IMF, which has an executive board that represents all the members. Twenty-four executive directors vote for the entire quota of the membership of the institution. The

l'établissement et la réglementation du système financier, l'établissement et le respect des budgets ainsi que l'exécution de vérifications captables. Tous ces instruments de gouvernance et de transparence sont essentiels à l'établissement d'une macropolitique solide en laquelle le secteur privé aura suffisamment confiance pour réaliser des investissements, autant dans les secteurs domestiques, privés ou étrangers. Une grande partie de ce travail est effectué pour l'Afrique et cela ne fait pas les manchettes. Les résultats sont longs à obtenir et d'autres se présentent car un certain nombre de personnes compétentes que nous avons formé choisissent d'immigrer. C'est un défi permanent

Aux termes de l'article IV, le FMI a pour mandat d'exercer une surveillance sur chacun des 184 États membres. Cette consultation est effectuée annuellement pour tous les États membres de l'Afrique, soit la majorité des pays du continent. Les consultations en Afrique ont tendance à se prolonger, en partie parce que plusieurs pays ne disposent pas des statistiques nécessaires. Les équipes du FMI travaillent avec les responsables à la production des statistiques de base en fonction desquelles elles offrent des conseils dont les responsables se serviront ensuite pour élaborer des plans. Il est extrêmement difficile de chercher comment améliorer les politiques et les programmes s'il n'y a pas de statistiques.

Quant aux activités de réduction de la pauvreté et les prêts, plus de la moitié est consacrée à l'Afrique. Ce sont des prêts structurels pour les pays à faible revenu ayant des taux de faveur élevés à cause de problèmes d'ajustement, et qui sont axés sur la macropolitique.

Le dernier secteur est celui des problèmes habituels liés à la balance des paiements. Il y en a quelques-uns en Afrique, mais ces problèmes se produisent surtout dans les grands pays. À l'heure actuelle, l'Argentine, la Turquie et quelques autres sont touchés. Cela compte pour la vaste majorité des montants prêtés. Par contre, si vous voulez savoir combien de pays, vous verriez beaucoup de petits montants en Afrique.

Le sénateur Downe : Nous avons entendu des critiques envers la Banque mondiale et le FMI venant d'Africains qui se sont présentés devant notre comité.

Devrait-il exister une organisation indépendante pour examiner le fonctionnement du FMI et de la Banque mondiale?

M. Lynch : Je ne suis pas certain de ce qu'une organisation indépendante ferait.

Le sénateur Downe : Vous pouvez peut-être nous expliquer le processus de reddition des comptes. Je sais que vous présentez des rapports au gouvernement canadien parce que vous êtes le représentant canadien et que les autres présentent des rapports à leurs propres gouvernements, mais qu'il n'y a aucune surveillance globale.

M. Lynch : Laissez-moi vous décrire la structure de gouvernance.

L'organisation de la Banque mondiale est semblable sans être identique. Ce que je vais décrire s'applique principalement au FMI, dans lequel un conseil d'administration représente tous les membres. Les vingt-quatre directeurs généraux votent au nom de

managing director who heads the institution is also the chair of the board. The staff and management of the institution are represented in the person of the managing director.

The board is the policy-making and administrative board for the institution. In 2001-02, we established an independent evaluation office as well, consistent with changes in corporate governance. It is completely independent of both the board and the management and chooses a number of topics that it reviews on an annual basis. The reviews are sent to the board and published at the same time.

We have a board process with various committees to check what the management is doing, external auditors on the financial side and the independent evaluation office on the policy side looking through what we are doing, providing third party advice and actually publishing those reviews as well.

Senator Downe: As the Canadian representative on the IMF, are you satisfied with those measures? Do you think there is need for an additional requirement?

Mr. Lynch: Corporate governance is changing. Any board should continually ask itself whether it is engaged in best practices for today.

We have been talking about the need to have greater focus on risk management. It is not just auditing that is in the past but looking ahead and asking where the risk might come from, on the financial side or on the policy side and institutionalizing that in a committee of the board. It is similar to the things that you see in the corporate governance side in the private sector. Do we have state-of-the-art human resource management? How do we encourage further growth of the independent evaluation office?

I think the structure is not bad. You continually grow within the structure in line with best practice in terms of corporate governance.

The Chairman: It says here that you are an executive director. What does that mean? Is it a director or more than a director?

Mr. Lynch: The 24 members of the executive board are called executive directors. I am one of the 24 members. Unlike a number of institutions, if the board is unable to resolve an issue by consensus, at the end of the day, the board can vote. The vote is on the basis of your quota. In the end, the chair that we represent, which is not just Canada but also a number of other countries, would vote the quota share of our constituency.

The Chairman: What is that quota share?

Mr. Lynch: We are 3.75 per cent of the overall quota of the International Money Fund. Canada is 3 per cent of the 3.75 per cent. The other countries in it are Ireland, which accounts for about one-half of the 0.75; and there are a number of Caribbean countries in our constituency as well.

The Chairman: What is the U.S. quota?

tous les membres de l'institution. Le directeur général qui dirige l'institution occupe aussi le poste de président du conseil. Le personnel et les gestionnaires de l'institution sont représentés par le directeur général.

Le conseil est responsable de l'élaboration des politiques et de la gestion de l'institution. En 2001-2002, nous avons établi un bureau d'évaluation indépendant, conformément aux changements apportés à la gestion d'entreprise. Ce bureau est complètement indépendant du conseil d'administration et de la structure de gestion et il détermine lui-même les points qu'il étudiera pendant l'année. Les conclusions des études sont simultanément transmises au conseil d'administration et publiées.

Différents comités vérifient ce qui se passe au niveau de la gestion, des vérificateurs externes se penchent sur les états financiers et le bureau d'évaluation indépendant examine les aspects liés aux politiques, assure une consultation indépendante et publie les résultats des évaluations qu'il effectue.

Le sénateur Downe : À titre de représentant canadien au FMI, êtes-vous satisfait de ces mesures? Pensez-vous qu'il en faudrait d'avantage?

M. Lynch : La gestion d'entreprise change. Les conseils d'administration doivent continuellement se demander s'ils mettent en œuvre les bonnes pratiques actuelles.

Nous avons abordé le besoin de mettre d'avantage l'accent sur la gestion du risque. Il ne faut pas seulement vérifier ce qui s'est passé, il faut regarder vers l'avenir et tenter de prévoir si les risques possibles sont issus du secteur financier ou du secteur politique et mettre en charge des comités qui relèvent du conseil d'administration. Cette façon de faire ressemble à la gestion d'entreprise du secteur privé. Notre gestion des ressources humaines est-elle ce qui se fait de mieux? Comment pouvons-nous encourager la croissance du bureau d'évaluation indépendant?

Je pense que la structure n'est pas mauvaise. Vous poursuivez la croissance en fonction d'une structure où les bonnes pratiques en matière de gestion d'entreprise sont mises en œuvre.

Le président : Il est précisé ici que vous êtes administrateur. Qu'est ce que cela veut dire? Êtes-vous un administrateur ou plus qu'un administrateur?

M. Lynch : Le conseil d'administration est formé de 24 membres qui sont appelés administrateurs. Je fais partie de ces 24 membres. Contrairement à bon nombre d'organisations, si le conseil n'arrive pas à s'entendre par consensus sur une question, le conseil peut passer au vote. Le vote repose sur votre quote-part. Ainsi, le groupe que nous représentons, qui n'est pas seulement le Canada, mais aussi un certain nombre d'autres pays, votera la part en pourcentage du total qui revient à notre groupe.

Le président : Qu'est ce que la part en pourcentage du total?

M. Lynch : Nous avons 3,75 p. 100 du total des quotes-parts du Fonds monétaire international. Le Canada représente 3 p. 100 de ces 3,75 p. 100. Les autres pays sont l'Irlande, qui représente environ la moitié du 0,75 p. 100; plusieurs pays des Caraïbes font également partie de notre groupe.

Le président : Quelle est la quote-part des États-Unis?

Mr. Lynch: The U.S. quota is 17 per cent.

The Chairman: Has it come down relative to others?

Mr. Lynch: It has a little bit. As you have increased quota given to certain parts of the world in recent years, the U.S. has allowed it to stay constant.

Senator Downe: I have a supplementary. Is the position you hold a permanent position, or is it rotated?

Mr. Lynch: It is an elected position. The constituency votes on it every two years. Canada holds the majority but not all of the votes in the constituency.

Senator Andreychuk: I want to talk about a more practical approach to IMF.

You talk about surveillance, technical assistance, monitoring, et cetera. From my experience working in some African countries, the IMF team would arrive with all the experts, and the government would hurriedly put together whatever responses or positions it wanted to make.

That team would work with the government for a short period of time, and a plan would be put out for that country, upon which the IMF and the government would agree.

The problem from looking at it on the ground was that it was highly paternalistic in the negative sense of the word. The government seemed to know what the IMF wanted, not what they believed they could deliver. They would then go about the business of attempting to deliver what they could.

Within the practical governance realities of some countries and the political realities of some countries, they would blame the IMF or the World Bank because they could not deliver what the people on the ground wanted. We have talked about those failings.

What are you doing differently in your governance structures with those countries to make an appreciable change that is a partnership as opposed to a laid-on program?

Mr. Lynch: You are absolutely right. Looking back, the criticism is quite valid. Some progress has been made, but I think probably a lot more cannot be made.

One of the criticisms has been a one-size-fits-all attitude. There is a much greater effort being made by the board and by the institution itself to try and tailor the advice. You see much more analysis on what the critical factors are for low-income countries versus middle-income and emerging market countries versus others. They are not completely separate, but they are not exactly the same, either.

How do you start to tailor that more? A lot of the research and policy is trying to understand the nuances and the differences.

In respect of the poverty reduction growth fund, for example, the activities that go on under that are not just done in cooperation with the government, but the IMF and the bank insist on a public process where they engage NGOs and others to

M. Lynch : La quote-part des États-Unis est 17 p. 100.

Le président : A-t-elle diminué par rapport aux autres?

M. Lynch : Un petit peu. Avec l'augmentation de la quote-part allouée à certains pays pendant les dernières années, les États-Unis ont conservé la leur constante.

Le sénateur Downe : J'ai une question complémentaire. Votre poste est-il permanent ou fait-il l'objet de rotation?

M. Lynch : C'est un poste attribué par élection. Le groupe se prononce aux deux ans. Le Canada détient la majorité des votes, mais pas tous les votes au sein du groupe.

Le sénateur Andreychuk : Je voudrais que l'on parle d'une approche plus pratique pour le FMI.

Vous avez parlé de surveillance, d'assistance technique, et cetera. Si je me fie à mon expérience de travail dans certains pays africains, le FMI arrivait avec tous les experts et le gouvernement s'empressait de produire les réponses ou les positions qu'il voulait présenter.

L'équipe travaillait avec les représentants du gouvernement pendant une courte période, un plan était élaboré pour ce pays, et le FMI et le gouvernement s'entendaient pour l'accepter.

Le problème est que sur le terrain, cette façon de faire était perçue comme étant très paternaliste dans le sens négatif du terme. La réponse du gouvernement était adaptée aux attentes du FMI, pas à ce que le gouvernement croyait être en mesure d'accomplir. Ensuite, le pays tentait de faire ce qu'il pouvait pour le réaliser.

Aux prises avec les réalités de gestion pratiques de certains pays et les réalités politiques dans d'autres pays, les responsables blâmaient le FMI ou la Banque mondiale parce qu'ils n'arrivaient pas à réaliser ce que les gens sur le terrain voulaient. Nous avons parlé de ces échecs.

Que faites-vous pour adapter vos structures de gestion à ces pays afin d'arriver à offrir un partenariat plutôt qu'un programme tout préparé?

M. Lynch : Vous avez absolument raison. Avec le recul, les critiques étaient plutôt justifiées. Des progrès ont été faits, mais je pense qu'il y a encore beaucoup à faire.

Une des critiques portait l'attitude voulant que ce qui est bon pour un est bon pour tous. Le conseil et l'institution ont déployé d'importants efforts pour essayer de formuler des conseils mieux adaptés. Il y a des analyses plus détaillées des facteurs importants dans le cas des pays à faible revenu comparés aux pays à revenu moyen et dans le cas des pays avec un marché naissant comparés aux autres. Ils ne sont pas complètement différents, mais ils ne sont pas exactement les mêmes non plus.

Comment encore mieux s'adapter? De nombreuses recherches et de politiques tentent de comprendre les nuances et les différences.

En ce qui concerne le fond pour la réduction de la pauvreté et pour la croissance, par exemple, les activités ne sont pas limitées à une collaboration avec le gouvernement, car le FMI et la Banque insistent pour faire appel à un processus privé qui permet

the extent that there is a third party dialogue to go around us. They are often looking at more broadly based indicators like health and education and inherent governance issues.

With efforts in that regard, can one go further? I think unambiguously they can. Part of the challenge is that if you want to have sustained policy change in today's world, you cannot just do it in the institution of government. There must be a sustained public dialogue with facts and debate on the table. All of us in the international institutional community must move more into that area. Governments must do that as well.

Governments often like to keep this as a bilateral debate, as much as institutions do. All of us have to broaden that discussion within countries. You will only get sustained public buy-in when you have sustained policies.

Senator Andreychuk: One of the other recent criticisms is that when this criticism started the IMF and the World Bank reached out to civil society, but not so much to Parliaments.

The view of many countries is that until we get accountability from Parliament requesting the accountability of the executive, not much will happen.

I was pleased to participate with an IMF seminar that brought into Tanzania the finance committee for the first time before the IMF agreement was completed. Parliamentarians were saying, "What do they know about the deal?" They found the agreement in their cubbyholes, and they were asked to vote on it that afternoon with not much analysis or involvement.

This was the first time, certainly in eastern Africa that the IMF had reached out to Parliament. What amazed me was how little work there has been done to strengthen the Parliament's role in this whole area. Was that an experiment, or will the IMF follow this direction in future?

Mr. Lynch: I do not know the specifics. I hope it was not an experiment because, as you can tell from my remarks, I think governance is crucial to success. To have better governance, you must have broad-based participation.

I will give you an example for one of the countries in our constituency in the Caribbean. There was a change of government recently, and the IMF team participated in a televised public press conference debate that included the Minister of Finance, opposition critics, and the press.

That was a very different way for us to do it. It took buy-in from everybody, but was an interesting experiment that went even further than the one you mentioned. Those sorts of experiments are the right way to go, and they will not all work. The more you can get a sense of the facts and the challenges and the opportunities for people to understand and debate is great, but it is hard to get people to buy into change.

d'engager des ONG et autres organisations pour s'assurer un dialogue à trois. Ils tiennent souvent compte des indicateurs plus larges, comme la santé et l'éducation, et des questions inhérentes à la gestion d'entreprise.

Considérant les efforts déployés à cet égard, est-il possible d'aller plus loin? Je pense certainement que oui. Une partie du défi est que pour obtenir des changements de politique soutenus dans le monde actuel, il ne faut pas agir uniquement au niveau gouvernemental. Il doit y avoir un dialogue constant au niveau public sur les faits et des discussions. Tous les membres de la communauté institutionnelle internationale doivent travailler de plus en plus en ce sens. Tout comme les gouvernements d'ailleurs.

Les gouvernements aiment souvent se limiter à un débat bilatéral, tout comme les institutions. Nous devons tous élargir cette discussion aux pays. Nous n'obtiendrons l'approbation soutenue du public que lorsque nous aurons des politiques soutenues.

Le sénateur Andreychuk : Un des récents reproches portait sur le fait que lorsque les critiques ont commencé, le FMI et la Banque mondiale se sont tournés vers la société civile, pas vraiment vers les parlements.

Dans plusieurs pays l'opinion est que tant que les gestionnaires ne devront pas rendre des comptes au Parlement, il ne se passera pas grand-chose.

J'ai été heureux de participer à un séminaire du FMI qui a permis au Comité des finances d'aller en Tanzanie pour la première fois avant que l'entente avec le FMI ne soit complétée. Les membres du Parlement se demandaient: « Que savent-ils au sujet de l'entente? » Ils ont trouvé l'entente sur leur bureau et ils ont dû voter à son sujet dans l'après-midi, sans beaucoup d'analyse et de participation.

Ce fut la première fois, certainement en Afrique de l'Est que le FMI s'est adressé au Parlement. Ce qui m'étonne, c'est le peu de travail qui a été fait pour consolider le rôle du Parlement dans ce domaine. Était-ce une expérience ou le FMI suivra-t-il cette orientation dans le futur?

M. Lynch : Je ne suis pas au courant des détails. J'espère que cela n'était pas une expérience, parce que vous pouvez le constater d'après mes remarques, je crois que la gouvernance est essentielle au succès. Pour avoir une meilleure gouvernance, il faut avoir une participation généralisée.

Je vais vous présenter l'exemple d'un pays qui fait partie de notre groupe dans les Caraïbes. Ce pays a récemment connu un changement de gouvernement et une équipe du FMI a participé à un débat public télédiffusé auquel participait le ministre des Finances, les critiques de l'opposition et des journalistes.

Cette façon de faire était très différente pour nous. Il a fallu obtenir l'approbation de tous, mais ce fut une expérience intéressante qui est allée plus loin que celle que vous avez mentionné. Ces expériences sont des pas dans la bonne direction, mais elles ne fonctionneront pas toutes. C'est excellent de faire en sorte que les gens comprennent mieux les faits, les défis et les opportunités, mais ils éprouveront toujours des difficultés à accepter le changement.

Senator Andreychuk: Some of the criticism I have heard is that the IMF is a very male-dominated area, as finance often is. There has not been an attempt to reach out to third world countries and to work with women, both within IMF structures and with women in the field. As we know, poverty hits women more than men in these countries. Is there any move for more of a gender balance within IMF and its structures?

Mr. Lynch: There certainly is a strong push from countries for greater diversity in the staff of the International Monetary Fund. More generally, to be an international institution, you not only give advice to the world, but you represent the world. That requires an understanding of different cultures and different perspectives.

There is greater pressure on the institution and a greater willingness from the institution to reach out in its recruitment policies. That takes both a big change and a sustained effort over a period of time. Certainly it is one that we think is important to move ahead on.

Senator Mahovlich: I hear some very good reports from Argentina. Has the IMF studied and looked at their system? Could their policy work in Africa?

Mr. Lynch: Argentina has gone through a difficult period in the last while. It still has many challenges to face. It has just gone through a debt-restructuring program as part of its austerity program. Growth is picking up again in Argentina, but there are inflation challenges, and current account problems.

A major outstanding issue is that about 34 per cent of the holders of the restructured debt have not agreed to the restructuring proposal. There are still a number of challenges vis-à-vis the policy program and movement in Argentina. The IMF spends a lot of time on Argentina.

Senator Mahovlich: You have been around since 1944, but we still hear many negative things in Africa and that part of the world.

The Chairman: To be fair, Senator Mahovlich, just to add to your question, it is more about the World Bank than the IMF, but certainly the two, just to clear that up.

Senator Mahovlich: Is it your policy or do you blame the Africans and their governance?

Mr. Lynch: That is a profoundly important question. Why have growth and living standards been so substandard in Africa for the last 30-odd years? In many countries, as Mr. Massé pointed out, the standard of living was higher in the 1960s than it is today. That is true across a number of regions and a number of experiences. Why is that? I do not think anybody knows the answer as well as he or she should. People can give you lists of aspects of it: There have been periods of very bad macro policies, huge inflations, troubling fiscal policies and tough governance, but you have also had huge challenges in secular

Le sénateur Andreychuk : J'ai entendu des reproches à l'effet que le FMI est un milieu très masculin, comme c'est souvent le cas dans la finance. Il n'y a eu aucune tentative pour recruter des personnes des pays en développement et des femmes, autant dans les structures du FMI que des femmes qui travaillent sur le terrain. Comme nous le savons, la pauvreté frappe beaucoup plus les femmes que les hommes dans ces pays. Existe-t-il une tendance visant à équilibrer les sexes dans le FMI et ses structures?

M. Lynch : Plusieurs pays réclament vigoureusement une plus grande diversification du personnel du Fonds monétaire international. D'une manière générale, les institutions internationales ne font pas que prodiguer des conseils, elles représentent le monde. Cela exige une compréhension des différentes cultures et des différents points de vue.

L'institution est soumise à de grandes pressions et elle fait preuve d'une grande volonté en vue d'adapter ses politiques de recrutement. Cela exige de grands changements et un effort soutenu pendant une longue période. Nous sommes convaincus du bien-fondé de poursuivre dans cette direction.

Le sénateur Mahovlich : J'ai pris connaissance de rapports très positifs à propos de l'Argentine. Est-ce que le FMI a évalué leur système? Est-ce que leur politique pourrait fonctionner en Afrique?

M. Lynch : L'Argentine vient de vivre une période très difficile. Elle doit encore affronter plusieurs défis. Elle vient de procéder à une restructuration de la dette dans le cadre de son programme d'austérité. La croissance reprend, mais il y a les problèmes liés à l'inflation et aux comptes courants.

Un des problèmes importants à régler est qu'environ 34 p. 100 des détenteurs de la dette restructurée n'ont pas accepté la proposition de restructuration. Il y a encore de nombreux défis en matière de programmes et de mouvement des politiques en Argentine. Le FMI travaille beaucoup pour l'Argentine.

Le sénateur Mahovlich : Vous êtes là depuis 1944, mais nous entendons encore bon nombre de nouvelles négatives de l'Afrique et de cette partie du monde.

Le président : Pour être juste, sénateur Mahovlich, juste pour compléter votre question, ces critiques s'appliquent plus à la Banque mondiale qu'au FMI, mais certainement aux deux, pour être plus précis.

Le sénateur Mahovlich : Est-ce que cela dépend de votre politique ou est-ce que vous blâmez les Africains et leur gestion?

M. Lynch : Cette question est extrêmement importante. Pourquoi est-ce que la croissance et le niveau de vie sont-ils demeurés si faibles en Afrique pendant les 30 dernières années? Dans plusieurs pays, comme M. Massé l'a fait remarquer, le niveau de vie était supérieur des années 1960 à ce qu'il est aujourd'hui. Cela est vrai dans de nombreuses régions et de nombreux cas. Pourquoi? Je ne crois pas que personne ne connaît la réponse aussi bien qu'il le faudrait. Les gens peuvent identifier des aspects du problème : des périodes prolongées de macropolitiques extrêmement néfastes, un taux d'inflation

decline in natural resources prices, and natural resources were the fundamental basis of a number of those countries. A number of the countries have run into agricultural subsidy problems.

The value of what the committee is doing and the focus on the committee from Africa is saying that this is so profound and so complex a problem that we cannot go at it in piecemeal ways. We need to have a comprehensive, sustained way of doing it and a good understanding of the problem. It takes a recognition that you will not find a uniform answer to the question you pose, but we have to move ahead on the best policy we can on a sustained basis working with the population.

We find best practices and really build on them. There are some good examples coming to the fore, and there is much to learn from their successes.

The Chairman: I forget the sequence of the four components and therefore I cannot remember to which I want to refer when I ask if have any connection with NEPAD, in other words, the system of peer review.

Does the peer review system that we hear about in the NEPAD procedure involve the IMF?

Clearly, peer review must involve the financial sector that the country is operating at its basis level. There is a certain amount of tax revenue coming in and government expenditures and so on. Is the IMF involved in the NEPAD peer review system?

Mr. Lynch: The IMF is there to supply and support it. Because it is peer review, it is actually driven and managed by the countries involved. The key is that the colleague countries look at each other and come up with a view. To the extent that they need support, the article IV analysis that we do of each of the countries is available to them.

You are right that a key part of article IV, our country surveys, is increasingly on the financial sector, because many of our analyses point out that if you are not healthy and sustained, you will not have the domestic growth and smaller business.

The answer is yes, but it is at the request of the NEPAD authorities, because those authorities fundamentally drive it.

The Chairman: We have heard about NEPAD and I understand the article IV element. Presumably, if there were any substance to the NEPAD review system, you would have already had calls from them. I have not figured out in my mind just how this works. If four countries are reviewing country X, presumably the peer review involves their neighbours or somebody reviewing their system of government. Has the IMF been called on to assist in reviewing the financial sector?

énorme, des politiques fiscales déficientes et une gestion sévère, mais il y a également les grands défis posés par le déclin de longue durée du prix des ressources naturelles, les ressources naturelles étaient le fondement de plusieurs de ces pays. Certains pays ont éprouvé des problèmes avec les subventions à l'agriculture.

Le travail accompli par le comité et l'essentiel de ce que le comité responsable de l'Afrique nous apprend est que le problème est si profond et si complexe qu'il ne peut être attaqué d'une manière fragmentée. Nous devons établir une approche globale et soutenue et avoir une bonne compréhension du problème. Il faut reconnaître que nous n'obtiendrons pas de réponse simple à la question que vous avez posée, mais que nous devons poursuivre nos efforts avec la meilleure politique dont nous disposons en travaillant de façon soutenue avec la population.

Nous identifions les bonnes pratiques et nous les améliorons de façon sérieuse. Quelques bons exemples sont en train d'émerger, et il y a beaucoup à apprendre de leurs succès.

Le président : J'ai oublié l'ordre de vos quatre sphères d'activités et par conséquent, je n'arrive pas à me rappeler à laquelle je vais faire référence si je demande s'il y a des liens avec NEPAD, c'est-à-dire avec le système d'examen des pairs.

Le système d'examen des pairs dont nous avons entendu parler dans le cadre du NEPAD touche-t-il le FMI?

Clairement, l'examen effectué par les pairs doit se faire avec la participation du secteur financier de base du pays. Il faut tenir compte d'un certain montant de recettes fiscales à recevoir, des dépenses du gouvernement, et cetera. Est-ce que le FMI participe au système d'examen des pairs du NEPAD?

M. Lynch : Le FMI est là pour le soutenir. Parce qu'il s'agit d'un examen par les pairs, il est en fait organisé et exécuté par les pays concernés. L'essentiel, c'est que les pays voisins s'examinent réciproquement et qu'ils présentent leurs points de vue. S'ils ont besoin de soutien, la consultation que nous effectuons en vertu de l'article IV est à leur disposition.

Vous avez raison lorsque vous dites qu'un aspect important de l'article IV, notre consultation auprès des pays, porte de plus en plus sur le secteur financier, parce que plusieurs de nos analyses indiquent que si les finances ne sont pas saines et soutenues, il n'y a pas de croissance intérieure et de petites entreprises.

La réponse est oui si les responsables du NEPAD en font la demande, car ce sont eux qui sont en charge.

Le président : Nous avons entendu parler du NEPAD et je comprends l'aspect relatif à l'article IV. Supposément, si le système d'examen des pairs du NEPAD est sérieux, vous auriez déjà reçu des demandes de leur part. Je n'ai pas compris clairement comment cela fonctionnerait vraiment. Si quatre pays font l'examen d'un pays X, on suppose que l'examen par les pairs se fait avec la participation des pays voisins ou que quelqu'un se charge d'examiner leur système de gouvernement. Est-ce que l'aide du FMI a été demandé dans le cadre d'un examen du secteur financier?

Mr. Lynch: I do not know. I would be more than happy to find out and get back to you. The material is available to them. To what extent they draw on it, I do not know.

The Chairman: I am sure it is available, but the issue is whether they have made any use of it.

[Translation]

Senator Robichaud: In the 184 reports on the consultations, what are the considerations with respect to article IV? It is taken into consideration that, in some countries, people are less able to feed themselves than they used to? Is that factor considered in the talk about reducing poverty? We are told that, in the push to have these countries move toward international trade, some of them have lost the capacity to feed themselves. Is that factor taken into consideration when we talk about section 4?

Mr. Lynch: You raise an interesting point about capacity. When we conduct each country's annual evaluation, we ask the government whether it has the capacity, within the public service, for example, to adjust to foreign trade, to regulate the financial system or to join a central bank. It's very easy to say we agree with the idea of having a stable inflation rate. However, if the capacity is not there, if there's no central bank with officials who have experience in the field, it is very hard to achieve objectives.

Part of our annual follow-up consists in attempting to establish a picture of capacities and to have a discussion with the government in order to examine ways of increasing capacity and setting priorities. This takes a lot of time.

As I said earlier, in foreign trade, it is not enough just to sign an international agreement; adjustments have to be made. That is one of the reasons why we raise the importance of this factor. Capacity is one of the factors we will have to consider in future.

Senator Robichaud: I do not know whether I understand. You are talking about the capacity to feed oneself?

Mr. Lynch: There are a number of capacity factors in a country. Our work is done in macroeconomic policy, foreign trade policy and financial industry policy. The question of capacity requires that we clearly understand where the weaknesses and potential are. Then we can focus on that aspect.

Senator Robichaud: So your reports do not focus on the fact that people have lost the capacity to feed themselves or to carry on traditional agriculture, which is not at the same level as that found in developed countries. You do not take that aspect into account?

Mr. Lynch: It is somewhat as though there were a division of tasks between what the IMF and the World Bank and the regional banks do. When we do a revision for a country review,

M. Lynch : Je ne sais pas. Il me fera plaisir de d'informer et de vous transmettre la réponse. Les documents sont à leur disposition. Jusqu'à quel point les utilisent-ils, je ne pourrais pas dire.

Le président : Je suis certain que les documents sont disponibles, la question est de savoir s'ils les ont utilisés.

[Français]

Le sénateur Robichaud : Dans les 184 rapports sur les consultations, quelles sont les considérations lorsqu'on parle de l'article 4? Est-ce qu'on tient compte du fait que dans certains pays, les populations ont moins de moyens pour se nourrir qu'ils en avaient auparavant? Ce facteur est-il considéré lorsqu'on parle de réduire la pauvreté? On nous a dit qu'en voulant faire évoluer ces pays vers le commerce international, certains d'entre eux ont perdu la capacité de se nourrir. Est-ce un facteur qui est pris en considération lorsqu'on parle de l'article 4?

M. Lynch : Vous soulevez un point intéressant au sujet de la capacité. Lorsqu'on fait l'évaluation annuelle de chaque pays, nous posons la question au gouvernement s'il a la capacité, au sein de la fonction publique, par exemple, de s'ajuster au commerce extérieur, de réguler le système financier ou d'adhérer à une banque centrale. Il est très facile de dire que nous sommes d'accord avec le fait d'avoir un taux d'inflation stable. Toutefois, si la capacité n'existe pas, s'il n'y a pas une banque centrale avec des fonctionnaires qui ont de l'expérience en la matière, il est très difficile d'atteindre les objectifs.

Une partie de notre suivi annuel consiste à tenter d'établir un bilan des capacités et d'avoir une discussion avec le gouvernement pour examiner les façons dont il serait possible d'augmenter la capacité et déterminer les priorités. Cette tâche nécessite beaucoup de temps.

Comme je l'ai dit plus tôt, en matière de commerce extérieur, il ne suffit pas de signer un accord international; des ajustements s'imposent. Voilà une des raisons pour lesquelles nous avons augmenté l'importance de ce facteur. La capacité constitue un des éléments que nous devons désormais considérer.

Le sénateur Robichaud : Je ne sais pas si j'ai compris. Vous parlez de la capacité de se nourrir?

M. Lynch : Il existe plusieurs éléments de capacité dans un pays. Notre travail se fait dans la politique macroéconomique, la politique en matière de commerce extérieur et la politique du secteur financier. La question de capacité oblige que nous saissions bien où sont les faiblesses et où est le potentiel. Nous pouvons par la suite mettre l'accent de ce côté.

Le sénateur Robichaud : Vos rapports ne s'arrêtent donc pas sur le fait que les gens ont perdu la capacité de se nourrir et de poursuivre une agriculture traditionnelle qui n'est toutefois pas à la hauteur de celle que l'on retrouve dans les pays développés. Vous ne tenez pas compte de cet élément?

M. Lynch : C'est un peu comme s'il y avait une répartition des tâches entre ce que fait le FMI et la Banque mondiale et les banques régionales. Quand on procède à la révision d'un pays, on

we are more interested in monetary and financial policy aspects. We do not assess the situation on a sector-by-sector basis. That is more the responsibility of the World Bank.

Senator Corbin: I am finding it hard to take in everything you have said this afternoon. I am not an economist, and I do not know much about finance, but, while listening to you and my colleagues, I quickly tried to read the brief you submitted to us. Based on certain conclusions that you make in the brief, I get the impression that there is an implicit admission that your policies are far from achieving the goals set. For example, you yourself say that your analytical capacity leaves something to be desired.

In a recent report, the Independent Evaluation Office concludes that the IMF must better target its methods for providing its assistance and focus more on priority areas. I see on page 4 that, in the context of these studies, the IMF should seek to better understand the causes and dynamic of capital account crises and how affected countries can gain access to the international capital market.

I could continue along those lines. I get the impression that, although it is an institution that has been in existence for more than 60 years, it's far from having the power to analyze crises, and, in these post-crises, you come up with new ways of doing things. I thought an institution as prestigious as yours would be able to grasp the cause of problems immediately and act spontaneously in solving them. If I rely on what you say in the brief, I sometimes get the impression you are like academics who conduct case analyses rather than solve problems.

Your statement leaves me confused. I would like to know how much time you spend conducting situational analyses compared to targeted actions in the field to resolve crises, governance situations and so on. You must have an impressive staff of analysts. I would appreciate you're being open and frank in your answer. There's nothing wrong in recognizing that you're not in full possession of the facts.

Mr. Lynch: If you think that there is an element of analysis underlying our work, you are right; that's precisely the case. We have 184 members. If there is a crisis in a given country, we have to understand the reasons for it. Is it for the same reasons as last time? Is this a current account or a capital account crisis? Is this something that happens often because of the situation in that country, or is this crisis a reaction to circumstances in other countries in the region? This is much clearer after the facts than at the time of the events.

A country typically requests our advice. If it were possible to achieve perfect understanding, that would be good, but that is not the way the world is. You have to have very good knowledge of the possibilities. It is a bit like a patient who goes to the hospital. The diagnosis of the disease is not always clear. You have to take the time to understand its causes. When there is a balance of payments crisis, you have to conduct an analysis to gain a clear

s'intéresse plus aux aspects des politiques monétaires et financières. On n'évalue pas la situation secteur par secteur. C'est une question qui relève plus de la Banque mondiale.

Le sénateur Corbin : J'ai beaucoup de peine à assimiler tout ce que vous nous avez dit cet après-midi. Je ne suis pas un économiste et je ne m'y connais pas beaucoup en finance, mais tout en vous écoutant et en écoutant mes collègues, j'ai essayé de lire rapidement le texte que vous nous avez remis. J'ai l'impression qu'il y a, si je m'en tiens à certaines conclusions que vous faites ressortir dans ce texte, une admission implicite selon laquelle vos politiques sont loin d'avoir atteint les buts fixés. Par exemple, c'est vous-même qui le dites, votre capacité analytique laisse à désirer.

Un récent rapport du Bureau indépendant d'évaluation conclut que le FMI doit mieux cibler les méthodes de fourniture de son assistance et se concentrer davantage sur les domaines prioritaires. Je lis à la page 4 que dans le contexte de ces études, le FMI doit chercher à mieux comprendre les causes et la dynamique des crises des comptes de capital et comment les pays affectés peuvent trouver accès au marché de capitaux internationaux.

Je pourrais continuer en ce sens. J'ai l'impression que pour une institution qui existe depuis plus de 60 ans, elle est loin d'être dotée de pouvoir analyser sur-le-champ et rapidement des situations de crise et dans ces post-crises, vous arrivez avec des nouvelles façons de faire. Je croyais qu'une institution aussi prestigieuse que la vôtre serait en mesure de saisir immédiatement la cause des problèmes et d'agir spontanément en vue de les résoudre. Si je me fie à ce que vous dites dans le texte, j'ai l'impression parfois que vous ressemblez à des universitaires qui font des analyses de cas plutôt que de résoudre les problèmes.

Votre énoncé me laisse perplexe. J'aimerais savoir combien de temps vous passez à faire des analyses de situation par rapport à des actions ciblées sur le terrain pour résoudre les crises, les situations de gouvernance et autres. Vous devez avoir une boutique impressionnante d'analystes, n'est-ce pas? J'apprécierais beaucoup d'ouverture et de franchise dans votre réponse. Il n'y a rien de mal à reconnaître que l'on n'est pas en pleine possession de la sagesse.

M. Lynch : Si vous pensez qu'il y a un élément d'analyse sous-jacent à la base de notre travail, vous avez raison, c'est exactement le cas. Nous avons 184 membres. S'il y a une crise dans un pays donné, nous devons en comprendre les raisons. Est-ce pour les mêmes raisons que la dernière fois? Est-ce que c'est une crise de compte courant ou de compte capital? Est-ce que c'est quelque chose qui arrive souvent à cause de la situation dans ce pays ou est-ce que cette crise est une réaction liée aux circonstances dans les autres pays de la région? C'est beaucoup plus évident après les faits que lors du moment des événements.

Typiquement, un pays nous demande des conseils. S'il était possible d'avoir une compréhension parfaite, ce serait bien, mais un monde comme cela n'existe pas. Il faut avoir une très bonne connaissance des possibilités. C'est un peu comme un patient qui se présente à l'hôpital. Le diagnostic de la maladie n'est pas toujours clair. Il faut prendre le temps d'en comprendre les causes. Lorsqu'il y a une crise de la balance des paiements, il faut faire un

understanding of the reasons that led to the situation in order to establish the appropriate action plan that should remedy the situation. Can the IMF try to understand the situation? Of course, and we put a great deal of energy into getting a clear understanding of the reasons why there is a problem.

[English]

Senator Corbin: I have a supplementary.

Mr. Lynch: There is a standard criticism of the IMF that if you are in a balance of payments problem, the IMF prescribes fiscal adjustment medicine that is difficult to take. There is shorter-term pain, and there is always a promise of a gain in the future, but the future is always quite a ways away. I am sure you have heard it around the committee and you certainly hear it as a new member of the IMF.

Very much in the spirit of your question, the board has asked the IMF to look through 260 examples of large fiscal adjustment. In these unsustainable situations, the international community advised that large adjustments were in order. It looked at adjustments in very poor, middle income, and emerging industrial countries. The IMF looked at Canada because of our large fiscal adjustment in the mid-1990s.

The surprising result is that in the majority of the cases, the degree of negative economic impact in the short term was dramatically less than anyone projected at the time and the degree of gain was both larger than expected and it happened earlier. In other words, what we typically forget is that if you are in very difficult fiscal or monetary straits, you are already hurting your economy. Taking that fiscal or monetary problem away, really gives you quite a positive response. It is quite interesting that the well-designed, quickly implemented, clearly communicated macro adjustment programs have shown across a broad range of experience to be much more positive for the countries than ones that are either slow to take effect, poorly designed, or if you just let the situation move ahead on its own.

Senator Corbin: Are you prepared to admit failings?

Mr. Lynch: Personally? Certainly.

Senator Corbin: There have been failings in your policies. Some things have not worked well in certain countries. Are you prepared to admit that is the case and could you give us examples?

Mr. Lynch: As I said to you earlier, it is a learning experience. In answer to Senator Downe's question, the independent evaluation office has been going through the various funds. It has done an excellent report on the experience with Argentina. There are a number of criticisms in how the IMF and various parties handled it and suggestions for the future and how to avoid that problem in the future.

travail d'analyse afin de mieux comprendre les raisons qui ont conduit à cet état de choses pour établir le plan d'action approprié qui devrait remédier à la situation. Est-ce que le FMI peut essayer de comprendre la situation? Bien sûr, et nous mettons beaucoup d'énergie pour mieux comprendre les raisons pour lesquelles il y a un problème.

[Traduction]

Le sénateur Corbin : J'ai une question complémentaire.

M. Lynch : Il y a une critique fréquente du FMI à l'effet que si vous avez des problèmes avec votre balance des paiements, le FMI vous prescrira un remède financier qui ne sera pas facile à avaler. Ça fera mal pendant un moment et on promet que le futur sera meilleur. Cependant, le futur est toujours trop loin. Je suis certain que vous avez déjà entendu cela et que vous l'entendrez certainement en tant que nouveau membre du FMI.

D'un aspect très proche de votre question, le conseil a demandé au FMI d'examiner 260 exemples d'important redressement fiscal. Dans ces situations non viables, la communauté internationale a recommandé que d'importants redressements soient mis en oeuvre. Les redressements s'appliquaient à des pays très pauvres, à moyen revenu, avec des marchés industriels émergents. Le FMI a fait appel à l'exemple du Canada à cause de l'important redressement fiscal qu'il a effectué au milieu des années 1990.

Le résultat surprenant est que dans la majorité des cas, le degré de répercussions économiques négatives à court terme fut extrêmement moins prononcé que celui qui avait été prévu et que les gains ont été à la fois plus importants et se sont produits plus tôt que prévu. En d'autres termes, ce que nous oublions généralement, c'est que lorsque vous êtes dans une période fiscale ou monétaire très difficile, vous causez déjà des torts à votre économie. Si vous éliminez le problème fiscal ou monétaire, vous obtenez une réponse vraiment positive. Il est intéressant de constater que les résultats des programmes de macrocorrection bien élaborés, mis en œuvre rapidement et bien compris dans toute une variété de situations se sont révélés plus positifs que les programmes qui agissent plus lentement, qui ont été moins bien préparés, ou lorsque la situation est laissée à elle-même.

Le sénateur Corbin : Êtes-vous prêt à admettre vos échecs?

M. Lynch : Personnellement? Certainement.

Le sénateur Corbin : Il y a eu des échecs dans vos politiques. Certains programmes n'ont pas bien fonctionné dans certains pays. Êtes-vous prêt à admettre que cela est vrai et pouvez-vous nous donner des exemples?

M. Lynch : Comme je l'ai dit plus tôt, c'est une expérience d'apprentissage. Pour répondre à la question du sénateur Downe, le bureau d'évaluation indépendant a examiné les différents fonds. Il a présenté un excellent rapport sur l'expérience de l'Argentine. Ce rapport contenait de nombreuses critiques envers le FMI et les organisations qui sont intervenues, des suggestions pour le futur et les moyens qui permettraient d'éviter que ce problème survienne à nouveau.

You have to build that analysis evaluation to learn from it in the future. Can we do policy conditionality better than we did in the past? Can we work with not only the government but also the party? Unambiguously, yes. We have made progress and there is more we can make. I agree with your premise; it must be a learning organization based on a lot of analytic work.

Senator Corbin: What has been your experience with the IMF?

Mr. Lynch: It is in the process of doing a benchmarking. It forecasts the entire global economy. A major international forecaster of that sort will get a good baseline economy but it is difficult for forecasts that have to deal with all countries to catch major turning points. By definition, they will catch trends and imbalances, but not shocks. The firefighting role is dealing with the shocks and we must be prepared to deal with them. Everyone will be different by definition.

Senator Corbin: I see that you also represent Antigua, Barbados, the Bahamas, Belize, Canada, Dominica, Grenada, Ireland, Jamaica, St. Kitts, St. Lucia, and St. Vincent and the Grenadines. Why are they bunched with Canada?

Mr. Lynch: I am not totally sure, to be honest. We have 184 members in the IMF and 24 members of the executive board. Most countries have a constituency. There are only five or six countries that represent one entity.

Senator Corbin: What are those countries?

Mr. Lynch: They are the United States, Germany, Japan, France, the U.K. and Saudi Arabia.

Senator Corbin: That is strange.

Mr. Lynch: Everyone else has a constituency. Typically, there would be a dominant member of the constituency in terms of quota share but there would be others. Frankly, it is a useful thing, because it gives you a breadth of experience. Dealing with the Caribbean members is very different from either Irish or Canadian issues and it builds into the constituency a bit of an understanding of the challenges across countries.

Senator Corbin: Why do you not take an African country or two under your wing?

Mr. Lynch: I am not sure of the allocation of countries. There are a number of African chairs on the board and there is a grouping of countries around them. Typically, there is a fair bit of geographic proximity, although Ireland is further away than some. I do not know the answer to that question.

The Chairman: The former French African colonies, for example, are now independent countries. They are not represented by France on the board. Who represents them?

Il faut réaliser cette analyse pour en tirer des leçons pour l'avenir. Est-ce que nous réussissons mieux la conditionnalité qu'auparavant? Pouvons-nous travailler non seulement avec le gouvernement, mais aussi avec le parti? Sans aucun doute. Nous avons réalisé des progrès et il y en a encore beaucoup à faire. Je suis d'accord avec votre affirmation; il faut que ce soit une organisation intelligente qui repose sur du travail d'analyse.

Le sénateur Corbin : Comment décririez-vous votre expérience avec le FMI?

M. Lynch : C'est un travail d'analyse comparative. C'est réaliser des prévisions sur l'économie mondiale. Un important prévisionniste international de ce genre peut obtenir une bonne économie de base mais cela est plus difficile dans le cas des prévisions qui englobent tous les pays qui doivent prendre des tournants décisifs. Par définition, ils seront touchés par des tendances et des déséquilibres, mais pas des chocs. Les vrais combats ont lieu lorsqu'il y a des chocs et nous devons être prêts à y réagir. Tout le monde est différent par définition.

Le sénateur Corbin : Je vois que vous représentez aussi Antigua, la Barbade, les Bahamas, le Belize, le Canada, la Dominique, la Grenade, l'Irlande, la Jamaïque, Saint-Kitts-et-Nevis, Sainte-Lucie et Saint-Vincent-et-les-Grenadines. Pourquoi ces pays sont-ils regroupés avec le Canada?

M. Lynch : Je ne suis pas totalement certain, pour être franc avec vous. Il y a 184 États membres dans le FMI et 24 membres font partie du conseil d'administration. La plupart des pays font partie d'un groupe. Il n'y a seulement que cinq ou six pays qui ne représentent qu'eux-mêmes.

Le sénateur Corbin : Quels sont ces pays?

M. Lynch : Il y a les États-Unis, l'Allemagne, le Japon, la France, le Royaume-Uni et l'Arabie saoudite.

Le sénateur Corbin : C'est étrange.

M. Lynch : Tous les autres font partie d'un groupe de pays. Généralement, il y a dans chaque groupe un membre dominant en terme de quote-part, mais il y en a d'autres. Franchement, ce système est vraiment utile parce que cela diversifie les expériences. Le travail effectué avec les représentants des Caraïbes est très différent de celui accompli avec les Irlandais ou les Canadiens et cela apporte au groupe une compréhension des défis des différents pays.

Le sénateur Corbin : Pourquoi ne pas inclure un ou deux pays africains dans votre groupe?

M. Lynch : Je ne connais pas très bien la répartition des pays. Il y a plusieurs représentants africains dans le conseil et chacun représente un groupe de pays. Généralement, il y a un facteur de proximité géographique, bien que l'Irlande soit plus loin que d'autres. Je ne sais pas la réponse à cette question.

Le président : Les anciennes colonies françaises d'Afrique, par exemple, sont maintenant des pays indépendants. Ils ne sont pas représentés par la France. Qui les représentent?

Mr. Lynch: There are two Africa chair constituencies around the executive board and they represent the vast majority of the sub-Saharan countries of Africa.

The Chairman: This is out of the 24 executive board members?

Mr. Lynch: Yes. One of the expansions over the last decade involved increasing the African representation on the board.

The Chairman: Do you have meetings of every one of the 184 members? That sounds unmanageable.

Mr. Lynch: Most of the 184 will have an article IV that comes before the board.

The Chairman: They do not come directly but through the 24 executive board members, is that correct?

Mr. Lynch: That is correct. The article IV report on their country comes from the board. The board discusses every single article IV for every single country each year.

Senator Downe: I have a supplementary. Of the 24 executive board members, how many are from Africa?

Mr. Lynch: There are two full African constituencies and then some of the northern African states are in other constituencies. There are two chairs in sub-Saharan, and north of the Sahara there are other chairs, but in broader constituencies.

Senator Downe: That was two out of 24 and you said it was increased so it was one out of 24 before.

Mr. Lynch: It would be a mixed chair and it has become 100 per cent.

The Chairman: Before I call on Senator Mahovlich and Senator Robichaud, I think that Senator Corbin raises a good question.

We are studying Africa, not the world and the IMF is a world organization. When asked, does the organization learn from its experience, one cannot help but draw the conclusion that no, the IMF has not learned very much.

I am thinking back to Argentina and the collapse in that country. I cannot remember the last collapse. I also recall the previous Mexican collapse.

I was as an analyst with the Carter foundation in Mexico, about 1991. I remember saying that a collapse was imminent. The IMF did not say there would be a collapse but if you looked around and talked to people and knew something about the traditions of the country, you knew that it was unsustainable. This comes from experience. You have been doing this for many years and you get the picture.

M. Lynch : Il y a deux groupes de pays africains dans le conseil d'administration et se sont eux qui représentent la grande majorité des pays de l'Afrique subsaharienne.

Le président : Parmi les 24 membres du conseil d'administration?

M. Lynch : Oui. Une des améliorations apportées pendant les dix dernières années a été d'augmenter la représentation de l'Afrique au conseil.

Le président : Tenez-vous des réunions avec tous les 184 membres? Cela semble impossible à gérer.

M. Lynch : La plupart des 184 se présentent au conseil en vertu de l'article IV.

Le président : Ils ne se présentent pas directement, mais plutôt par l'entremise des 24 directeurs, c'est bien cela?

M. Lynch : C'est juste. Le rapport sur leur pays rédigé conformément à l'article IV est présenté au conseil. À chaque année, le conseil examine tous les rapports rédigés conformément à l'article IV pour tous les pays.

Le sénateur Downe : J'ai une question complémentaire. Parmi les 24 directeurs du conseil d'administration, combien viennent de l'Afrique?

M. Lynch : Il y a deux groupes entiers de pays africains et quelques États du Nord de l'Afrique sont dans d'autres groupes. Il y a deux groupes pour la région subsaharienne. La région au nord du Sahara fait partie de groupes plus grands.

Le sénateur Downe : Cela fait deux sur 24 et vous avez dit que la proportion avait été augmentée, cela veut dire qu'avant c'était un sur 24.

M. Lynch : Il s'agissait d'un groupe mixte qui est devenu 100 p. 100.

Le président : Avant de donner la parole au sénateur Mahovlich et au sénateur Robichaud, je veux dire que je pense que le sénateur Corbin a soulevé une bonne question.

Nous sommes en train d'étudier l'Afrique, pas le monde et le FMI est une organisation mondiale. Lorsque nous demandons si l'organisation apprend de son expérience, nous ne pouvons nous empêcher de conclure que non, le FMI n'a pas appris beaucoup.

Je repense à l'Argentine et à l'effondrement qu'a connu ce pays. Je ne me rappelle pas le dernier effondrement. Je me souviens également du précédent effondrement au Mexique.

J'ai travaillé comme analyste à la fondation Carter au Mexique, en 1991. Je me rappelle avoir dit qu'un effondrement était imminent. Le FMI n'a pas annoncé qu'il y aurait un effondrement, mais si vous regardiez la situation, que vous parliez aux gens et que vous aviez des connaissances sur les traditions du pays, vous saviez que la situation était non viable. Cela vient de l'expérience. Vous faites ce travail pendant des années et vous comprenez ce qui se passe.

I think the IMF is important. I do not mean to use this as an occasion to bash the IMF. However, we had the Far East collapse. I remember when the World Bank — and that is not the IMF — had to withdraw its own report and predictions. I am sure you recall that situation.

It seems that this is a system of being around and saying that this will not work is something that the IMF does not seem to have done very well.

Mr. Lynch: Every time you have a balance of payment crisis, it is one crisis too many. I agree with you on that point.

Our goal is to try to pinpoint problems before they happen and try to convince the authorities that it is better to take early action than let the crisis happen and deal with it. Sometimes the IMF may give that advice but the countries may not want to follow it. We can only give the advice but not force them to act on it.

Mr. Chairman, you raised the topic of Argentina, and there is no doubt that we missed many of the danger signals. Sometimes everyone misses them. Sometimes the advice is there but it is not taken. Other times it works well; the advice is given, it is accepted, and we avoid problems.

The Chairman: The wishful thinking that an Argentine peso was worth a U.S. dollar was not lost on any of the people that I talked to that this was unsustainable and would inevitably collapse, but the international financial community seemed to like it so much that they waited for the collapse.

Senator Mahovlich: I have one more question about Argentina. I get a feeling that it is a grass roots deal in Argentina now instead of from the top down.

Do you have confidence that the system will work in Argentina and they will be able to turn things around?

Mr. Lynch: That is a very good question. Article IV will be coming to the IMF in the next couple of months, and the board is looking at whether the policies are in place that will give the country a chance to sustain growth.

There is a high debt-to-GDP ratio, a large current account deficit, challenges in terms of the fiscal transfer system, and there is the unresolved issue of the creditors who were not part of the restructuring. There are significant outstanding challenges that both the Argentinian government and the international community have to deal with. They are certainly all on the table and being debated.

Senator Mahovlich: Do have more debt than they can handle?

Mr. Lynch: There was a large haircut on the debt. About 66 per cent of the creditors participated in the restructuring and 34 per cent have not. The IMF has said that in order to normalize relationships, you must have a reasonable bringing on board of

Je pense que le FMI est important. Je ne veux pas saisir cette occasion pour attaquer le FMI. Par contre, il y a eu l'effondrement en Extrême-Orient. Je me souviens que la Banque mondiale — et pas le FMI — avait été obligée de retirer son propre rapport et ses prédictions. Je suis certain que vous vous en souvenez.

Il semble que nous soyons en présence d'un système où il faut être présent et prévenir les échecs, ce que le FMI ne semble pas avoir très bien réussi.

M. Lynch : À chaque fois qu'il se produit une crise de la balance des paiements, c'est une crise de trop. Je suis d'accord avec vous sur ce point.

Notre objectif est d'essayer d'identifier les problèmes avant qu'ils ne se produisent et d'essayer de convaincre les autorités responsables qu'il est préférable d'agir le plus rapidement possible plutôt que d'attendre que la crise se produise et d'y réagir ensuite. Parfois, le FMI dispense ces conseils, mais les pays ne veulent pas toujours les accepter. Nous ne pouvons rien faire de plus que donner des conseils, nous ne pouvons pas les obliger à les suivre.

Monsieur le président, vous avez soulevé la question de l'Argentine, et il n'y a aucun doute que plusieurs signes de danger nous ont échappé. Parfois, personne ne les voit. Parfois, des conseils sont prodigués mais ils sont ignorés. En d'autres occasions, le système fonctionne bien; les conseils sont dispensés, ils sont acceptés et les problèmes sont évités.

Le président : Le rêve que le peso argentin soit équivalent à un dollar américain demeurerait présent à l'esprit de ceux avec qui j'ai discuté du fait que la situation était non viable et qu'un effondrement était inévitable, mais la communauté financière internationale semblait tellement l'apprécier qu'elle a attendu que l'effondrement se produise.

Le sénateur Mahovlich : J'ai une question de plus à propos de l'Argentine. J'ai l'impression que la solution doit venir de la base et non du sommet.

Pensez-vous que le système fonctionnera en Argentine et que le pays arrivera à faire tourner le vent?

M. Lynch : C'est une très bonne question. Les consultations au titre de l'article IV commenceront au FMI dans les deux prochains mois et le conseil examinera si les politiques actuelles permettront au pays d'avoir une croissance soutenue.

Le ratio de la dette au PIB est élevé, les comptes courants sont déficitaires, le système de transferts financiers éprouve des problèmes et il y a toujours la question des créanciers qui ont été exclus de la restructuration. Le gouvernement de l'Argentine et la communauté internationale ont encore d'importants problèmes à régler. Ils font certainement tous l'objet de discussions.

Le sénateur Mahovlich : Ont-ils une dette plus élevée que ce qu'ils peuvent assumer?

M. Lynch : Une grande partie de la dette a été annulée. Près de 66 p. 100 des créanciers ont participé à la restructuration et 34 p. 100 n'y ont pas participé. Le FMI a indiqué que pour régulariser les relations, il faut qu'un nombre raisonnable des

the remaining creditors, which is a challenge in any international debt restructuring initiative. That is an important and critical issue.

Senator Mahovlich: What is reasonable?

Mr. Lynch: That is always an issue in restructuring.

The Chairman: Basically, they borrowed money and they cannot pay it back, so they will not pay it back.

[Translation]

Senator Robichaud: When it was recommended that the African countries eliminate agricultural subsidies — that was a considerable expense for each of those regimes since they had eliminated certain types of action that gave producers a market for their products — was the International Monetary Fund involved in recommending that those countries completely abandon subsidies so that they could adjust their capacity to administer their needs in and outside the country?

Mr. Lynch: I am not exactly sure about the IMF's recommendations. As regards the fiscal approach, the IMF tries to reduce subsidies, where they distort the economy. As for the Marketing Office, I believe a number of countries have had problems with it because of its inefficiency.

I do not think there was any advice about anything very specific. That's why you have to have a more open-market-based system to reduce subsidies and to have a reasonable adjustment process.

It is up to us to make very specific recommendations for a specific sector. Reducing subsidies and trying to introduce a system more sensitive to market signals is much more general.

Senator Robichaud : Do you realize that those countries absolutely have to receive assistance so that they can feed themselves because they are no longer profucing?

[English]

Mr. Lynch: Maybe I can answer from a couple of perspectives.

There are two sorts of subsidies: consumer subsidies and producer subsidies. There are explicit producer subsidies from government transfers, and there are implicit subsidies through the marketing boards. Equally, there is a subsidy problem in the competitors. You have in certain sectors large subsidies outside of Africa which impact on relative prices. Each country employs a different method and there is not one general approach.

A country receives both specific as well as general advice. I think the IMF's advice more broadly is to move towards more liberalized trade, to reduce subsidies, which are distorting,

créanciers exclus acceptent la restructuration, ce qui est toujours un défi dans toutes les initiatives de restructuration de dette à l'échelle internationale. C'est une question importante et vitale.

Le sénateur Mahovlich : Qu'est-ce qui est raisonnable?

M. Lynch : Cette considération fait toujours partie de la restructuration.

Le président : En fait, ils empruntent de l'argent qu'ils ne sont pas capables de rembourser, alors ils ne la remboursent pas.

[Français]

Le sénateur Robichaud : Lorsqu'il a été recommandé aux pays africains d'éliminer les subventions à l'agriculture — il s'agissait d'une dépense considérable pour chacun de ces régimes puisqu'on avait éliminé certaines façons d'agir qui offraient aux producteurs un certain marché pour leurs produits — le Fonds monétaire international a-t-il été impliqué pour recommander que ces pays abandonnent complètement ces subventions, pour pouvoir ajuster leur capacité de pouvoir administrer leurs besoins à l'intérieur et à l'extérieur du pays?

M. Lynch : Je ne suis pas sûr exactement des recommandations du FMI. Du point de vue de l'approche fiscale, le FMI essaye de réduire les subventions, s'il y a une distorsion dans l'économie. Du point de vue de l'Office de commercialisation, je pense que plusieurs pays ont eu des problèmes avec celui-ci à cause de son inefficacité.

Je pense qu'il n'y a pas eu de conseil par rapport à quelque chose de très spécifique. C'est pourquoi il faut avoir un système plus ouvert axé sur le marché, afin de réduire les subventions et avoir un processus d'ajustement raisonnable.

C'est à nous de faire des recommandations très précises pour un secteur spécifique. Réduire les subventions et essayer d'introduire un système plus sensible aux signaux du marché, c'est beaucoup plus général.

Le sénateur Robichaud : Réalisez-vous qu'il faut absolument que ces pays reçoivent de l'aide pour pouvoir se nourrir parce qu'ils ne produisent plus?

[Traduction]

M. Lynch : Je peux peut-être répondre à partir de deux points de vue.

Il existe deux types de subventions : les subventions aux consommateurs et les subventions aux producteurs. Il y a des subventions explicites aux producteurs qui proviennent des transferts gouvernementaux et il y a des subventions implicites qui viennent des offices de commercialisation. Aussi, il y a un problème de subvention au niveau des compétiteurs. Dans certains secteurs, il y a d'importantes subventions hors de l'Afrique qui ont des répercussions sur les prix relatifs. Les méthodes sont différentes selon les pays, il n'y a pas d'approche commune.

Un pays peut recevoir des conseils spécifiques et des conseils généraux. Je pense qu'en général les conseils du FMI sont axés vers la libéralisation des échanges pour réduire les subventions qui

particularly ones that influence the lowest income developing, and to ensure you have adjustment programs in place. The goal is to raise productivity in agriculture; it is not to have less agriculture but to have agriculture that is more productive in those countries and that takes investments in capital processes and methods.

It is an issue of what happens in the system outside of the country, not just about what happens in it. If you just unilaterally change something within a specific country without having the ability to change the overall context, you can come up with outcomes that are not necessarily what one would hope to have if you had a general consensus about the approach.

Senator Robichaud: That is what happened, is it not? Those countries reduced their subsidies to production. Other countries like Europe and even America continued their subsidies to production, which caused a situation whereby they could not compete with those subsidized products that came from those developed countries.

Mr. Lynch: I am not an agriculture expert.

Senator Robichaud: It is with regards to agriculture and anything else.

Mr. Lynch: The view of the IMF in general would be the fewer subsidies the better. One, poor countries cannot afford the subsidies and, secondly, rich countries should not have the subsidies. From both perspectives, the more you level the playing field and give the appropriate adjustment, you will have a better outcome.

At the same time, a challenge we see has been that the real price of natural resource agricultural commodities has been declining over the last 30 to 40 years. We see this in our Caribbean constituency where there is real pressure on some of the islands. Just the price of those commodities as a result of new sources of supply and new competitors has made what they have more difficult to maintain, even in Latin America and South America.

It is not just the subsidy, but you have generalized increased productivity in agriculture, and you have to reinvest in technology and processes. That is an investment challenge as well. You have to take out the distortions and move towards more high value-added agriculture, to the extent you can.

Senator Robichaud: You say that regarding the subsidies issue we should try to have a more level playing field. Do you feel that we have moved in that direction at all, considering the African countries?

Mr. Lynch: I certainly think the trade environment today is a lot better than it was 20 or 30 years ago. Is it as good as it can be? No, it is not as good as it can be. There is such a focus on agriculture for the Doha round because of the very issue to which you refer. Trade liberalization is good and it has been good for countries like ours, and it has been good broadly, but the

faussent les échanges, plus spécialement celles qui influencent le développement des plus faibles revenus, et s'assurer que des programmes de correction sont en place. L'objectif est d'augmenter la productivité de l'agriculture; ce n'est pas de réduire l'activité agricole, mais de faire en sorte que l'agriculture soit plus productive dans ces pays et pour ce faire, il faut investir dans les processus et les méthodes.

Il faut penser à ce qui se passe à l'extérieur du pays, pas seulement à ce qui se passe dans le pays. Si vous changez unilatéralement quelque chose dans un pays sans avoir la possibilité d'apporter une modification au contexte global, vous pouvez obtenir des résultats qui ne sont pas nécessairement ceux qui auraient été obtenus s'il y avait eu un consensus général envers l'approche.

Le sénateur Robichaud : C'est ce qui s'est passé, n'est ce pas? Ces pays ont diminué leurs subventions à la production. D'autres pays européens et même les États-Unis ont continué d'accorder des subventions à la production, ce qui a produit une situation dans laquelle ils ne pouvaient plus concurrencer les produits subventionnés provenant des ces pays développés.

M. Lynch : Je ne suis pas un expert en agriculture.

Le sénateur Robichaud : Cela concerne l'agriculture et de tout le reste.

M. Lynch : Le FMI pense qu'en général, il devrait y avoir le moins de subventions possibles. Premièrement, les pays pauvres ne peuvent se permettre d'accorder des subventions, et deuxièmement, les pays riches ne devraient pas avoir de subventions. Des deux points de vue, plus vous encouragez une concurrence équilibrée en effectuant les corrections appropriées, meilleurs sont les résultats.

Simultanément, il a fallu composer avec le déclin du prix réel des matières premières agricoles des dernières 30 à 40 ans. Nous l'avons constaté dans notre groupe des Caraïbes dont certaines îles ont été soumises à de grandes tensions. À cause du nouveau prix de ces matières découlant des nouvelles sources d'approvisionnement et des nouveaux concurrents, ils ont plus de difficultés à conserver ce qu'ils ont, comme c'est le cas en Amérique latine et en Amérique du Sud.

Cela ne relève pas seulement des subventions, mais on remarque une augmentation généralisée de la production agricole et il faut réinvestir dans la technologie et les procédés. C'est aussi un défi en matière d'investissement. Il faut écarter les distorsions et promouvoir une agriculture à haute valeur ajoutée, dans la mesure du possible.

Le sénateur Robichaud : Lorsque vous parliez de la question des subventions, vous avez dit que nous devrions tenter d'avoir une concurrence plus équilibrée. Pensez-vous que nous avons travaillé un peu en ce sens, par rapport aux pays africains?

M. Lynch : Je pense le commerce est certainement meilleur aujourd'hui qu'il ne l'était il y a 20 ou 30 ans. Est-ce qu'il est aussi bon qu'il pourrait l'être? Non, il n'est pas aussi bon qu'il pourrait l'être. L'agriculture occupe une place importante au cycle de Doha justement en raison de ce que vous avez mentionné. La libéralisation du commerce est positive et elle a eu des effets

agricultural sector has been one of the more difficult areas in which to make progress. There is such a focus on it in Doha because it will impact positively if we can make some progress on a number of African countries, as well as other countries around the world that are still heavily reliant on agriculture.

Senator Robichaud: Are we moving toward a more level playing field?

Mr. Lynch: It will depend on how the Doha round will come out. That is why it is so important that we have a positive resolution.

The Chairman: I think you made the point very well. It goes back to the issue that the committee has heard before: We are asking other countries to take measures we do not take ourselves.

Senator Corbin: My question will not be difficult. Mr. Lynch is quite a diplomat, I find. He does not name too many countries in his detailing of the IMF policies.

With respect to the bottom paragraph on page 2 of your text, I would like you to give me an example of a "country-led, intensified surveillance mechanism" that is subject to frequent monitoring by IMF staff.

Can you give me an example of a relative success story with what seems to be a new IMF approach?

Mr. Lynch: One success story is in our constituency. It is Jamaica. Jamaica has not had a borrowing program with the IMF for a considerable time. Jamaica wants to access international capital markets and want to have better interaction with the donor community.

They worked with Canada at the IMF to go to the institution and put forward four country-owned, explicit policy targets for the next couple of years. Jamaica asked the IMF to evaluate their targets and tell the world whether they meet them or not. Jamaica wants to know if it is over-achieving, under-achieving, and whether the IMF thinks it should go further. The IMF agreed to do that on a pilot basis.

Nigeria has also come to the IMF in exactly the same way. It is doing well with oil revenue, as you know, but it has gone through problems in the past with its oil revenues. Therefore, it set up a number of objectives for itself but wants that third party validation for its own citizens, for markets and donors that it is following its own programs. It is using this twice a year, not just once a year, which is the procedure of the IMF.

Senator Corbin: Do you have an example of where this mechanism has been able to identify major problems?

positifs sur des pays comme le nôtre. Dans l'ensemble, elle a été positive, mais le secteur de l'agriculture a été l'un des secteurs où il a été difficile de réaliser des progrès. Ce sujet est très important à Doha parce qu'il aura des effets positifs si nous arrivons à faire des progrès dans un certain nombre de pays africains, ainsi que dans d'autres pays qui dépendent encore fortement sur l'agriculture.

Le sénateur Robichaud : Est-ce que nous faisons des progrès vers une concurrence plus équilibrée?

M. Lynch : Cela dépendra des résultats du cycle de Doha. C'est pourquoi il est très important que les conclusions soient positives.

Le président : Je pense que vous avez bien fait valoir cette idée. Cela revient à une question que le comité a déjà entendue : nous demandons à d'autres pays de mettre en œuvre des mesures que nous n'appliquons pas nous-même.

Le sénateur Corbin : Ma question ne sera pas difficile. Je trouve que M. Lynch est très diplomate. Il n'identifie que très peu de pays lorsqu'il donne des détails sur les politiques du FMI.

En référence avec le dernier paragraphe de la page 2 de votre texte, j'aimerais que vous me donniez un exemple d'un « mécanisme de surveillance plus poussée dirigé par les pays » qui ferait l'objet d'une surveillance plus fréquente de la part des employés du FMI.

Pouvez-vous me citer un exemple où des résultats plutôt positifs ont été obtenus de ce qui semble être une nouvelle approche du FMI?

M. Lynch : Il y a eu une expérience réussie dans notre groupe. C'est le cas de la Jamaïque. La Jamaïque n'a pas de programme de prêt avec le FMI depuis un bon moment. Elle veut avoir accès aux marchés financiers internationaux et veut avoir de meilleures relations avec la communauté des donateurs.

Les responsables de ce pays ont travaillé avec le Canada au FMI en vue de présenter quatre objectifs explicites en matière de politiques dirigés par les pays pour les deux prochaines années. La Jamaïque a demandé au FMI d'évaluer ces objectifs et d'informer les autres pays si elle les atteint ou non. La Jamaïque veut savoir si elle vise trop haut, pas assez haut et si le FMI pense qu'elle devrait aller plus loin. Le FMI a accepté de participer à titre expérimental.

Le Nigeria a aussi présenté une demande semblable au FMI. Il a de bonnes recettes pétrolières, comme vous le savez, mais il a éprouvé des difficultés avec ces revenus dans le passé. Par conséquent, il s'est fixé un certain nombre d'objectifs et il en demande l'approbation par une tierce partie pour assurer à ses propres citoyens, aux marchés et aux donateurs qu'il respecte ses propres programmes. Il demande que cela soit fait deux fois par année, pas une seule fois comme le veut la procédure du FMI.

Le sénateur Corbin : Pouvez-vous nous donner un exemple d'un cas où ce mécanisme a permis d'identifier des problèmes importants?

Mr. Lynch: This has only started in the last two years, and these are our two pilot cases. They are the only two that have actually asked. We are now looking at whether we can make it a regular program.

Mr. Goodale, in his comments here and in his statement to the spring meetings, called on the IMF to make this a permanent part of the toolkit, because it allows us to play a third party signalling role to donors and to markets. A small country that may have had some challenges in the past does not want to be carrying that history forever. It wants to be evaluated on what it is doing today and may do tomorrow, not on what might have happened in the past. This looks like a useful mechanism.

Senator Corbin: It also reassures the citizens of those countries that their policies are working.

Mr. Lynch: In fact, both those governments give it fairly wide distribution.

Senator Corbin: That is a political plus for the government of the day, in other words.

Mr. Lynch: Certainly, and it is also an incentive to meet the targets as well, which is not bad for everybody.

Senator Corbin: That is an excellent initiative.

The Chairman: With that, I will adjourn the meeting. We were delighted that you could come and talk to us. I knew a little bit about the IMF, but you have explained it, and it has been very useful for the committee.

In our previous chat just as you were coming in, I think you suggested we meet, if we can, with a representative of the African Development Bank, which I thought was a solid suggestion.

I remind senators that tomorrow we have our agricultural trade negotiator. Senator Robichaud, I hope we can get some information on the kinds of questions that you have been asking, although trade negotiators are notorious. They do not talk while they are involved in negotiations.

The committee adjourned.

OTTAWA, Wednesday, June 8, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 4:06 p.m. to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; and Canadian foreign policy as it relates to Africa. Topic: World Trade Organization

Senator Peter A. Stollery (*Chairman*) in the chair.

M. Lynch : Cela ne fait que deux ans que cela existe, et il s'agit de nos deux projets-pilotes. Ce sont les deux seuls pays qui ont présenté des demandes. Nous sommes en train de décider si cela devrait devenir un programme régulier.

Dans ses commentaires et dans la déclaration qu'il a faite dans le cadre des réunions du printemps, M. Goodale a demandé au FMI d'inclure ce mécanisme dans le coffre à outils du FMI parce qu'il nous permet de participer en tant que tierce partie qui peut envoyer des signaux aux donateurs et aux marchés. Un petit pays qui a éprouvé des problèmes dans le passé ne veut pas que son passé soit constamment rappelé. Il veut être jugé sur ce qu'il fait aujourd'hui et sur ce qu'il pourrait faire demain, pas sur ce qui s'est produit auparavant. Ça semble être un mécanisme utile.

Le sénateur Corbin : Il aide aussi à rassurer les citoyens de ces pays envers leurs politiques.

M. Lynch : En fait, ces deux gouvernements lui attribuent une assez grande distribution.

Le sénateur Corbin : En d'autres mots, c'est un avantage politique pour le gouvernement en place.

M. Lynch : Certainement, c'est aussi un facteur incitatif pour l'atteinte des objectifs, ce qui n'est pas mauvais pour personne.

Le sénateur Corbin : C'est une excellente initiative.

Le président : Sur ce, je vais lever la séance. Nous sommes très heureux de vous avez pu venir nous rencontrer. Nous avons quelques connaissances sur le FMI, mais vos explications ont été très utiles aux membres du comité.

Lorsque nous avons parlé ensemble à votre arrivée, je crois que vous avez proposé que nous rencontrions, si nous le pouvons, un représentant de la Banque africaine de développement. Je pense que c'est une très bonne suggestion.

Je rappelle aux sénateurs que demain, nous entendrons le témoignage de notre négociateur en matière de commerce agricole. Sénateur Robichaud, j'espère que nous pourrions obtenir des réponses aux questions que vous avez posées, bien que les négociateurs aient leur réputation. Ils ne discutent pas des négociations en cours.

La séance est levée.

OTTAWA, le mercredi 8 juin 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 16 h 6 pour étudier les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; et la politique étrangère du Canada envers l'Afrique. Le sujet d'aujourd'hui est l'Organisation mondiale du commerce.

Le sénateur Peter A. Stollery : (*président*) occupe le fauteuil.

[English]

The Chairman: This is our twenty-eighth meeting on our Africa study. Mr. Verheul and Ms. St. George are our ninety-eighth and ninety-ninth witnesses. We have had an interesting few months. I wish to welcome them to this meeting of the Standing Senate Committee on Foreign Affairs, a meeting held in the context of our special study on Africa.

[Translation]

The focus of today's meeting is the current round of talks in the context of the Doha Round of the World Trade Organization, and more specifically, agricultural issues.

[English]

In this context, we have the pleasure of welcoming Mr. Steve Verheul, Chief Agriculture Negotiator. Mr. Verheul has been working at Agriculture and Agri-Food Canada for the past 15 years and is now responsible for Canada's involvement in international agriculture negotiations with the World Trade Organization. Mr. Verheul is accompanied by Ms. Shelley St. George, Senior Trade Policy Analyst, Multilateral Trade Policy Division. Welcome to the Senate of Canada.

Thank you for attending here this afternoon. I know you have come from another meeting. You are aware of some of our concerns and questions. We must be fair here. We must understand that the negotiators receive instructions from the ministry as to what position Canada will take at the WTO in the Doha Round in the agricultural negotiations. You have the floor, Mr. Verheul.

Mr. Steve Verheul, Chief Agriculture Negotiator, Agriculture and Agri-Food Canada: I should like to give you a brief outline of where the negotiations are at the present time in terms of the process itself. With respect to issues related to Africa, I will talk about how African countries are negotiating at the WTO and talk about some of their key offensive interests in the negotiations as well as some of their defensive interests and the status of those issues. I will try to do that fairly briefly to allow time for questions.

As to the status of the negotiations, we have actually been at the negotiations for a little over five years. We got off to a fairly slow start until the 2001 ministerial meeting in Doha, Qatar, that established the ambition and the timelines for the negotiations. Since that time, we have missed every single deadline that was set, so the negotiations have been going slowly, but we are starting to pick up speed more recently.

We had a failed ministerial meeting in Cancun in 2003. That sent a bit of an alarm bell to different countries about the prospects for the negotiations. That led us into a more intensive process that started in the fall of 2003 and led up to last summer, last July 2004. At that point, we reached agreement on a

[Traduction]

Le président : C'est notre vingt-huitième séance sur l'Afrique. M. Verheul et Mme St. George sont nos quatre-vingt-dix-huitième et quatre-vingt-dix-neuvième témoins. Les derniers mois ont été captivants. Je veux leur souhaiter la bienvenue à cette séance du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères, dans le cadre de notre étude spéciale sur l'Afrique.

[Traduction]

La séance d'aujourd'hui sera consacrée aux présentes négociations dans le cadre du cycle de Doha de l'Organisation mondiale du commerce. Nous nous concentrerons plus particulièrement sur les questions relatives à l'agriculture dans le cadre de ces négociations.

[Français]

Nous avons donc le plaisir de recevoir M. Steve Verheul, négociateur principal en agriculture. M. Verheul travaille à Agriculture et Agroalimentaire Canada depuis 15 ans et s'occupe maintenant de la participation du Canada aux négociations internationales agricoles de l'Organisation mondiale du commerce. M. Verheul est accompagné par Mme Shelley St. George, analyste principale des politiques commerciales à la Division des politiques de commerce multilatéral. Nous vous souhaitons la bienvenue au Sénat du Canada.

Merci d'être venus nous rencontrer aujourd'hui. Je sais que vous sortez d'une autre réunion. Vous êtes au courant de certaines de nos préoccupations et questions. Il faut évidemment bien comprendre que les négociateurs reçoivent des instructions du ministère sur la position que le Canada doit adopter au cours des négociations agricoles de l'OMC durant le cycle de Doha. La parole est à vous, monsieur Verheul.

M. Steve Verheul, négociateur principal en agriculture, Agriculture et Agroalimentaire Canada : J'aimerais d'abord vous résumer où en est le processus de négociation à l'heure actuelle. Pour ce qui est de l'Afrique, je vais vous expliquer comment les pays africains négocient au sein de l'OMC et vous indiquer quels sont leurs principaux intérêts sur le plan défensif et sur le plan offensif. Je vais essayer d'être bref pour vous laisser le temps de poser des questions.

Pour ce qui est du processus de négociation, nous négocions depuis un peu plus de cinq ans. Les travaux ont démarré assez lentement jusqu'à la rencontre ministérielle de 2001 qui a eu lieu à Doha, au Qatar, au cours de laquelle les objectifs et les échéances ont été fixés. Depuis, nous n'avons réussi à respecter aucune des échéances établies; c'est donc dire que les négociations ont été au ralenti, mais les choses commencent à progresser depuis quelque temps.

La rencontre ministérielle de Cancun en 2003 a été un échec, ce qui a un peu alarmé différents pays quant aux chances de succès des négociations. Un processus plus intensif a commencé à l'automne 2003 pour se poursuivre jusqu'à l'été dernier, soit juillet 2004. À ce moment-là, nous avons convenu d'un cadre de

framework for the negotiations on agriculture. The framework is essentially a road map of how we will conduct the rest of the negotiations, a structure for the various issues and how we will try to move those forward.

After reaching agreement on the framework, we have been holding fairly intensive negotiations, at least a week a month in Geneva since then. Those negotiations have been getting progressively more intense as we head towards this summer.

We are now into a process where we will be in Geneva virtually non-stop beginning next week until the end of July. Our objective now is to try to reach what has been called the first approximation of modalities. Modalities are essentially all of the specific provisions we are trying to negotiate — that is, by how much we are going to cut tariffs, by how much we will cut domestic subsidies, when we are going to get rid of export subsidies, those kinds of issues. Our deadline is to finish all of that by the Hong Kong ministerial meeting, which will take place in December of this year.

After that, we will probably take most of 2006, if we are still on track, to try to finish the remaining elements of the negotiations. That is an outline of the time frame and process we are following.

With respect to developing countries in Africa, in particular, I wanted to talk first about how they are negotiating. The African countries, much like all countries now in the negotiations, are largely negotiating in groups. You see very few countries negotiating on their own. That is very difficult to do in an organization with 148 members, so countries have tended to form groups and participate in the negotiations that way.

There are African countries that are part of the G20, which is a group that is led by Brazil. It also includes several powerful developing countries like China, India and South Africa. Five African countries are part of the G20. That is probably the most powerful group outside of the U.S. and Europe in the negotiations.

We also have a group called the G33, which is all developing countries as well. Those 33 countries are oriented more towards the defensive interests of developing countries and trying to limit the amount of market access concessions they will have to make in the negotiations.

Beyond that, one Africa member, Mauritius, is part of the G10, which is a collection of more defensive-minded countries but also includes developed countries like Japan, Switzerland and others. In addition to that, we have the Africa Union, which is often represented as a negotiating group as well. We have the group of least developed countries, of which 24 of the 30 LDC members at the WTO are countries from Africa. We have the African, Caribbean and Pacific Group, which is a grouping of countries mainly tied to preferences into the European communities. We also have the G90, which is the largest group of developing countries. All of these are various negotiating groups. They overlap, and they have different interests, but that is how most of the negotiations are taking place with respect to the developing countries.

référence pour les négociations sur l'agriculture. Il s'agit essentiellement d'une feuille de route sur le déroulement à venir des négociations, un plan pour les différents enjeux et les discussions à leur sujet.

Depuis que nous avons convenu du cadre de référence, nous avons engagé des négociations assez soutenues au moins une semaine par mois à Genève. Avec l'approche de l'été, ces négociations s'intensifient.

Nous travaillerons à Genève pratiquement sans arrêt à partir de la semaine prochaine jusqu'à la fin juillet. Notre objectif est d'essayer d'en arriver à un premier rapprochement sur les modalités. Les modalités sont essentiellement toutes les dispositions précises que nous essayons de négocier — comme la façon de réduire les tarifs douaniers et les subventions nationales et le moment où nous allons éliminer les subventions à l'exportation. Nous voulons conclure tout cela d'ici la rencontre ministérielle de Hong Kong qui aura lieu en décembre cette année.

Ensuite, si tout va bien, presque toute l'année 2006 devrait être consacrée à essayer de ratifier les derniers éléments des négociations. Voilà pour ce qui est du calendrier et du processus engagé.

Pour ce qui est des pays en développement de l'Afrique, en particulier, je vais d'abord vous expliquer comment ils négocient. Les pays d'Afrique, comme la plupart des pays participants, négocient surtout en groupe. Il y a très peu de pays qui agissent seuls. C'est très difficile de faire cavalier seul au sein d'un organisme composé de 148 membres, de sorte que les pays ont tendance à former des alliances pour négocier.

Il y a cinq pays africains qui font partie du G20, un groupe qui est dirigé par le Brésil. Cette formation réunit également plusieurs pays en développement influents comme la Chine, l'Inde et l'Afrique du Sud. Le G20 est probablement le regroupement qui exerce le plus de pressions dans les négociations, à part les États-Unis et l'Europe.

On retrouve également un groupe de pays en développement dits du G33 qui cherche à défendre les intérêts des pays en développement et à limiter le nombre de concessions qu'ils auront à faire sur le plan de l'accès aux marchés.

De son côté, un autre pays d'Afrique, l'île Maurice, fait partie du G10, qui réunit des pays à l'esprit plus défensif, mais aussi des pays développés comme le Japon et la Suisse. Il y a également l'Union africaine, qui forme aussi un groupe de négociations. En outre, sur les 30 membres du groupe des pays les moins développés à l'OMC, 24 sont des pays d'Afrique. Il y a également le groupe des États d'Afrique, des Caraïbes et du Pacifique qui rassemble des pays bénéficiant de préférences en Europe. Enfin, il y a le G90, qui est le plus important groupe de pays en développement. Voilà pour les divers groupes de négociations. Ils se recoupent et ont des intérêts différents, mais c'est ainsi que les négociations s'organisent dans le cas des pays en développement.

On the offensive side, the key objective we are hearing out of Africa and from developing countries overall is the need to make some fundamental changes in subsidy levels being provided by developed countries around the world, primarily the U.S. and the European communities. A lot of their focus right now is to try to get the maximum possible reductions for elimination of those kinds of domestic subsidies. In particular, they do not want to discuss much in the way of opening up their markets at all until they have some assurance that they are not opening their markets to subsidized product.

They are also keenly interested in the elimination of export subsidies on all products because that tends to distort world markets and lead to the dumping of product at very low prices into their own markets, disrupting their production. That is another key objective they have been pursuing.

They are also pursuing issues that may seem somewhat unrelated, but even issues like food aid. In particular, the abuse of food aid is a concern in Africa, because we have the U.S. in many cases dumping surplus production into commercial markets in Africa and disrupting those markets.

Their offensive interests are focussed on getting developed countries away from a lot of the subsidies that are not only distorting international markets and international prices but also distorting their own markets within Africa.

On the market access side, they are interested in getting much better access into developed countries and, for many of them, into other developing countries as well. We do have the initiative, which you are aware of, of trying to provide duty free and quota free access for all imports from least developed countries. That is part of the framework that was agreed to last year.

Beyond that, they have issues with respect to tariff escalation, where developed countries put higher tariffs on processed products than they do on the basic commodity, which discourages value-added production within African countries.

Those are the main issues they are pursuing on the offensive side.

On the defensive side, most of their concerns relate to market access, access into their own specific markets. Here they are trying to limit the amount to which they have to open up their own markets. They will have access to a number of different provisions in relation to that. First, they will have access to special treatment for sensitive products, which will also apply to developed countries. That will mean those sensitive products do not have to take the same tariff reductions that other products would have to take.

Second, for developing countries only, there is a provision related to special products, and those will be identified on the basis of specific criteria relating to food security, livelihood security, rural development and that kind of thing. They will be able to designate a certain number of special products where they will not have to take anywhere near the same kind of

Sur le plan offensif, l'Afrique et l'ensemble des pays en développement veulent faire apporter des modifications de fond aux subventions versées par les pays industrialisés, surtout les États-Unis et la Communauté européenne. Leur priorité actuellement est d'essayer de faire réduire au maximum cette aide nationale, en vue de l'éliminer. Plus particulièrement, ils refusent de discuter de l'ouverture de leurs marchés avant d'avoir eu l'assurance, dans une certaine mesure, qu'ils ne les ouvrent pas à des produits subventionnés.

Ils tiennent à ce qu'on supprime les subventions à l'exportation sur tous les produits parce qu'elles ont tendance à fausser les marchés mondiaux et entraînent le dumping de produits à très bas prix sur leur marché, ce qui perturbe la production. C'est un autre de leurs grands objectifs.

Ils défendent d'autres intérêts qui peuvent sembler assez différents, comme l'aide alimentaire. En effet, le recours abusif à l'aide alimentaire inquiète l'Afrique, parce que les États-Unis, bien souvent, écoulent leur production excédentaire sur les marchés africains au point de les désorganiser.

Les pays d'Afrique concentrent leurs efforts pour que les pays développés abandonnent les subventions qui déstabilisent non seulement les marchés et les prix internationaux mais aussi les marchés d'Afrique.

Pour ce qui est de l'accès aux marchés, ils aimeraient que les marchés des pays développés et, dans bien des cas, des pays en développement leur soient beaucoup plus facilement accessibles. Nous avons la possibilité, comme vous le savez, de laisser entrer en franchise de droits et hors quota toutes les importations en provenance des pays les moins développés. Cela fait partie du cadre de référence conclu l'an dernier.

Ils s'opposent à l'escalade douanière, selon laquelle les pays développés imposent des tarifs plus élevés sur les produits finis que sur les matières premières, ce qui freine la production de valeur ajoutée dans les pays africains.

Voilà pour ce qui est de leurs principales revendications sur le plan offensif.

Sur le plan défensif, c'est l'accès à leurs marchés qui les préoccupe le plus. Ils veulent essayer de le limiter le plus possible. Ils feront appliquer d'ailleurs différentes dispositions à ce sujet. D'abord, ils auront droit à un traitement spécial pour les produits sensibles, tout comme les pays développés. Dans ce cas, les produits sensibles ne seront pas touchés par les mêmes réductions de tarifs douaniers que d'autres produits.

Ensuite, une disposition va s'appliquer aux pays en développement seulement concernant les produits spéciaux qui seront définis à partir des critères particuliers liés notamment à la sécurité alimentaire, à la sécurité des moyens de subsistance et au développement rural. Ces pays pourront ainsi désigner un certain nombre de produits spéciaux qui ne

obligation as they would on any other product — not much in the way of a tariff reduction and not much in the way of any kind of market access opening.

In addition to that, they will have a special safeguard mechanism for developing countries only that will cushion the impact of any kind of import surges that might occur or, in all likelihood, any kind of product coming in at very low prices that would disrupt local markets. In those cases, they will have a mechanism to provide some increased protection and reaction to that kind of an event, like an import surge.

On the defensive side, there is also the issue of preferences and preference erosion in particular. A number of developing countries in Africa, and Mauritius comes to mind as one, get a significant benefit out of preferential access to the European communities on sugar. It is a very high priced market, and they have access set aside only for them. If they start to lose that preference as tariffs come down into the European communities, they could lose that access to other developing countries that are more cost competitive, like Brazil, for example. They are concerned about losing that preference into the European communities.

At the same time, we also have developing countries that are concerned about gaining increased access to other developing countries — the whole south-south trade issue. African countries tend to be more on the defensive side than the offensive side, but we have developing countries in Central and Latin America that are trying to ensure they can improve their access to other developing countries.

Domestic support is being led by the G20 group I described that Brazil, China, India and South Africa are part of. They are looking for longer implementation periods for any kind of domestic support reductions they might have to make, and they are looking for more flexibility in how programs or spending, which would be of particular interest to developing countries, could be allowed under the rules. They are starting to put proposals forward on that basis.

That is essentially a very quick overview. I recognize there is a lot of information there, but that is where we are at with respect to key interests of Africa and negotiations and how those issues are starting to unfold. We would be happy to go into more depth on any of those issues, if you wish.

The Chairman: Thank you. Ms. St. George, do you have anything to add?

Ms. Shelley St. George, Senior Trade Policy Analyst, Multilateral Trade Policy Division, Agriculture and Agri-Food Canada: No.

The Chairman: It has been very rich testimony, and we are trying to absorb it in the context of our Africa study. I will call on Senator Robichaud.

Senator Robichaud: You mentioned domestic support and where those people are looking to keep or put it in place. I was under the impression, because there were pressures from the

seront pas visés comme d'autres par la réduction douanière et l'accès aux marchés.

De plus, les pays en développement pourront recourir à un mécanisme de sauvegarde spécial qui va atténuer l'impact d'une augmentation subite des importations ou de la vente à très bas prix d'un produit au point de perturber le marché local. Dans ces cas, ce mécanisme leur permettra de se protéger et de réagir à la situation.

Toujours sur le plan défensif, il y a aussi la question des préférences et de l'érosion de ces préférences. Certains pays africains en développement, dont l'île Maurice, bénéficient d'un accès préférentiel au sein de la Communauté européenne dans le cas du sucre. Les prix sont très élevés sur ce marché, et on leur réserve un accès particulier. Si les tarifs douaniers baissent en Europe, ils pourraient perdre cet accès privilégié au profit d'autres pays en développement qui offrent des prix plus compétitifs, comme le Brésil. Ils craignent de perdre cet avantage en Europe.

En même temps, des pays en développement veulent avoir un meilleur accès à d'autres pays en développement — c'est toute la question du commerce sud-sud. Les pays d'Afrique ont une attitude plus défensive qu'offensive, mais il y a des pays en développement en Amérique centrale et en Amérique latine qui veulent améliorer leur accès aux autres pays en développement.

L'aide nationale est préconisée par le G-20 qui, comme je l'ai dit, comprend le Brésil, la Chine, l'Inde et l'Afrique du Sud. Ces pays demandent que la réduction de l'aide nationale puisse être étalée sur une plus longue période et qu'il y ait des règles plus souples concernant la façon dont pourraient être autorisés les programmes ou les dépenses, qui revêtent un intérêt particulier pour les pays en développement. Ils commencent à formuler des propositions en ce sens.

Voilà un très bref aperçu de la situation. Je vous ai communiqué beaucoup d'informations, mais voilà quels sont les enjeux concernant l'Afrique ainsi que l'état des négociations. Nous serons heureux de vous fournir plus de précisions sur l'une ou l'autre de ces questions, si cela vous intéresse.

Le président : Merci. Madame St. Georges, voulez-vous ajouter quelque chose?

Mme Shelley St. George, analyste principale des politiques commerciales, Division des politiques de commerce multilatéral, Agriculture et Agroalimentaire Canada : Non.

Le président : Votre témoignage est très complet, et nous essayons de l'associer à notre étude sur l'Afrique. Je vais inviter le sénateur Robichaud à prendre la parole.

Le sénateur Robichaud : Vous avez parlé de l'aide nationale et de ce que ces pays veulent faire à ce sujet. J'avais l'impression, à la suite des pressions exercées par la Banque mondiale d'un côté et le

World Bank on the one side and the International Monetary Fund on the other, that they had to get rid of all those programs tied to domestic support. Am I right or did I get it wrong?

Mr. Verheul: You are certainly right with respect to a number of African countries. The requirements of the World Bank and other international monetary institutions on African countries limit the amount and types of support those countries can provide.

They still do have the flexibility to provide some support, as long as it follows certain criteria or certain types of support. Obviously, most of those countries do not have a lot of income to put towards those kinds of programs. There really is not a concern about the amount they would spend, from a WTO perspective. It is a matter of providing them increased flexibility so they can fall within the rules.

At the moment, one of the complaints coming out of Africa and other developing countries is that all the subsidy rules developed were developed with developed countries in mind and not developing country needs. We are trying to adjust some of the specific provisions and rules to accommodate the types of programs that developing countries would want to pursue.

Senator Robichaud: Surely, there must be some chance of success, but how is it moving on that front?

Mr. Verheul: We are starting to get into that issue now. In the discussions we had in Geneva last week, the G20 — this group led by Brazil that has a number of African country members — has started to put more detailed proposals on modifications to the rules they would like to see for developing countries specifically.

Given the influence this particular group has, they can attract a lot of support from developing countries at large, to the point that they have now become as powerful as the U.S. or Europe in the negotiations. On certain policies or proposals, they can bring anywhere up to 90 or 100 countries in behind them in support of them, which is a lot of weight and influence in the negotiations.

Senator Robichaud: Where does Canada stand? Do we bring support to those countries?

Mr. Verheul: Yes, we do. In fact, we had meetings in Brazil two weeks ago. We went there to engage in some discussions with them on these various proposals. I also had a meeting with Brazil last week to discuss this as well.

They gave us a copy of their draft proposal. We were the first country to see it outside of the developing countries, and they asked for our reaction and comments and any advice we could give them on the types of changes they were suggesting. Over this past week, we have been working on some advice we can provide that might make those proposals more acceptable to the broader membership.

Senator Robichaud: Would we be supporting those proposals?

Mr. Verheul: We are not supporting all of the proposals as they put them forward, because some of them, we think, are not precise enough in terms of what they are trying to achieve. If it

Fonds monétaire international de l'autre, qu'ils devaient abandonner tous ces programmes liés à l'aide nationale. Est-ce le cas ou si je me trompe?

M. Verheul : Vous avez tout à fait raison à propos d'un certain nombre de pays africains. Les exigences imposées par la Banque mondiale et d'autres institutions monétaires internationales aux pays africains limitent le montant et la nature de l'aide que ces pays peuvent offrir.

Ils peuvent toujours fournir une certaine aide, dans la mesure où certains critères sont respectés. De toute évidence, la plupart des ces pays n'ont pas beaucoup les moyens de financer les programmes de cette nature. C'est pourquoi la situation n'inquiète pas vraiment l'OMC. Il s'agit de leur accorder assez de souplesse qu'ils puissent suivre les règles.

Actuellement, les pays d'Afrique et d'autres pays en développement se plaignent que les règles sur les subventions tiennent compte davantage des besoins des pays développés que de ceux des pays en développement. Nous essayons d'adapter certaines dispositions et règles pour répondre aux programmes que les pays en développement aimeraient mettre en œuvre.

Le sénateur Robichaud : Il y sûrement des chances de succès, mais comment les choses évoluent à ce sujet?

M. Verheul : Nous entamons les discussions là-dessus. Au cours des pourparlers que nous avons eus à Genève la semaine dernière, le G20 — le groupe dirigé par le Brésil dont plusieurs membres sont des pays africains — a commencé à présenter des propositions détaillées sur les modifications qu'il aimerait faire apporter aux règles plus particulièrement pour les pays en développement.

Ce groupe a de l'influence et peut recevoir l'appui de l'ensemble des pays en développement, de sorte qu'il est devenu aussi puissant que le sont les États-Unis ou l'Europe dans les négociations. Certaines des politiques ou des propositions qu'il présente peuvent rallier jusqu'à 90 ou 100 pays, ce qui représente un poids important.

Le sénateur Robichaud : Où se situe le Canada? Apportons-nous de l'aide à ces pays?

M. Verheul : Oui. En fait, nous avons participé à des rencontres au Brésil il y a deux semaines. Nous avons alors engagé des discussions sur les diverses propositions. Je me suis aussi rendu au Brésil la semaine dernière pour en discuter.

Ils nous ont remis copie de leur ébauche de proposition. Nous sommes le premier pays, en dehors des pays en développement, à en prendre connaissance, parce qu'ils aimeraient qu'on leur fasse part de nos réactions, de nos commentaires et de nos conseils sur la question. Depuis une semaine, nous réfléchissons aux conseils que nous pouvons leur fournir afin de rendre les propositions plus acceptables à l'ensemble des membres.

Le sénateur Robichaud : Allez-vous appuyer ces propositions?

M. Verheul : Nous ne les approuvons pas toutes dans leur version actuelle parce que certaines d'entre elles, selon nous, n'énoncent pas de façon assez précise leurs objectifs. Il est aussi

will work for their interests as well, we need language that is quite precise, so you can tell whether you are within the rules or not. We are prepared to provide a considerable amount of flexibility to developing countries with respect to modifying the rules, but we want to ensure that there are still some limits around what can be done.

There is also the broader issue of trying to find a way to develop criteria that will address the concerns of countries, for example, in Africa but will not necessarily provide a lot of protection for Brazil because Brazil is much more competitive and capable of taking care of its own interests.

Senator Robichaud: You say develop criteria. Is the capacity for a nation to feed itself taken into consideration when you look at the rules? I am under the impression that those rules are for the protection of the developed countries, so that we have a market selling to the developing countries. Do they take into consideration the ability of those countries in agriculture? I say "we." When we tried to help, it did not work out very well. We have heard stories of families where on Mondays it was three of the children eating and on Tuesdays it was the rest. Some families in some countries have lost the ability to feed the population. Is that a factor?

Mr. Verheul: That issue specifically does not tend to get discussed at the WTO. However, the shift we have seen, particularly over the last two years, is we are now seeing coming out of developing countries proposals that are starting to drive the agenda in a way they did not before. This is fairly recent. It did not start with the beginning of the Doha round, which is supposed to be the development round. It is much more recent, as some developing countries have taken more of a leadership role.

Brazil is the best example. Brazil is certainly negotiating for itself in the negotiations, but they are also trying to exercise a leadership role on behalf of developing countries, as are some of the other ones, which is why they are drawing in African countries as part of their membership. When they are developing these proposals, they are actually coming from developing countries. That tends to make it a discussion much more focused on what they themselves are looking for in terms of flexibility.

The dynamic in the power relationship within the negotiations has taken a fundamental shift.

Senator Robichaud: Who has the advantage?

Mr. Verheul: The developing countries are now a full player whereas before they were largely on the sidelines watching while developed countries worked out the rules between themselves.

Senator Corbin: Senator Robichaud dug into some of the questions I wished to ask.

Yesterday, Mr. Blair met the President of the United States. Mr. Blair could not get a commitment from President Bush with respect to supporting his so-called report. President Bush

dans leur intérêt que le libellé soit clair pour qu'on sache si les règles sont respectées ou non. Nous sommes prêts à faire preuve de beaucoup de souplesse pour modifier les règles, mais nous voulons nous assurer qu'il existe encore certaines limites.

Plus généralement, on veut trouver le moyen d'élaborer des critères qui vont répondre aux besoins des pays africains, par exemple, sans nécessairement trop protéger un pays comme le Brésil qui est beaucoup plus concurrentiel et en mesure de défendre ses intérêts.

Le sénateur Robichaud : Vous parlez d'élaborer des critères. Est-ce que la capacité de se nourrir d'un pays est prise en considération dans l'étude des règles? J'ai l'impression que ces règles protègent les pays développés, pour que nous puissions vendre aux pays en développement. Est-ce qu'on tient compte des capacités de ces pays sur le plan agricole? Quand nous avons essayé d'aider, les choses n'ont pas très bien fonctionné. Nous avons entendu parler de familles dont trois des enfants mangeaient le lundi et les autres le mardi. Certaines familles dans certains pays ne peuvent pas manger à leur faim. Est-ce un facteur?

M. Verheul : Cette question particulière ne fait normalement pas l'objet de discussions à l'OMC. Toutefois, on voit maintenant de plus en plus, surtout depuis deux ans, des propositions émanant de pays en développement qui commencent à occuper une place qu'ils n'avaient pas auparavant dans le choix des priorités. C'est assez nouveau. Cela n'a pas commencé avec le début du cycle de Doha, dont les négociations sont censées porter sur le développement. C'est beaucoup plus récent et ça tient au fait que certains pays en développement ont pris le devant de la scène.

Le Brésil en est le meilleur exemple. Ce pays négocie évidemment pour lui-même, mais il essaye aussi d'exercer un rôle de leader pour le compte des pays en développement, tout comme le font certains autres, et c'est la raison pour laquelle il y a maintenant des pays africains parmi les membres. Les propositions mises de l'avant viennent en fait des pays en développement. Du coup, les discussions sont beaucoup plus centrées sur ce qu'ils recherchent en termes de souplesse.

La dynamique des relations de pouvoir dans les négociations a connu un changement radical.

Le sénateur Robichaud : En faveur de qui?

M. Verheul : Les pays en développement jouent maintenant un rôle à part entière, alors qu'auparavant ils se contentaient essentiellement d'observer les pays développés fixer les règles entre eux.

Le sénateur Corbin : Mes questions vont dans le même sens que celles du sénateur Robichaud.

Hier, M. Blair a rencontré le président des États-Unis. Il n'a pas réussi à obtenir l'engagement du président Bush à appuyer son prétendu rapport. Le président Bush a annoncé une aide

announced \$750 million in additional aid to Africa. How is that going to impact what you people are attempting to do? Is that not just the sort of thing that some of the groups are opposed to at this time?

Mr. Verheul: Certainly, our focus is to create an environment where developing countries, and in particular African countries, can participate more effectively in international trade. They will not face the same level of subsidies from developed countries they are facing now. They will have more capacity internally to develop their own economies on the agricultural side. If they can develop and advance their own economies, they can do better than if they have money handed over to them from developed countries. That is the kind of environment we are trying to encourage at the WTO, to allow them to advance in that direction. If they can participate more effectively in international markets, it advances not only their interests but also the interests of other developing countries and international trade generally.

Senator Corbin: Would you be concerned about the fallout of recent referenda in Europe and the rejection of the proposed project for a European constitution and Blair putting everything on hold? Would not that impact in a certain way on your negotiations? That is the current trend, but who knows about the future. Would you not be concerned with that?

Mr. Verheul: We have not seen much of that translated into the negotiation side yet. As you say, it is still an evolving issue. I spoke to the Europeans about this last week. At the moment, their policies and position remain the same as far as the negotiations are concerned. Their interests remain the same. I am not expecting to see any kind of difference or change at the negotiations level. The kinds of discussions relating to the constitution could have some broader impacts on the European communities as an entity, but I think their negotiating position will remain the same.

Senator Corbin: I should like to go to what you call the defensive side positioning. You related to special treatment for sensitive products. Could you tell us more about that?

Mr. Verheul: There are actually several layers. There is a provision in the framework we negotiated last July for sensitive products that apply both to developed countries and to developing countries. That is a matter of identifying a number of products to be negotiated where you do not have to take the same kind of tariff reduction that would apply to most other products. In other words, it is an exemption from the overall tariff reduction formula and you get special treatment for those sensitive products. Developed countries will have a certain number of sensitive products; developing countries will have a larger number of sensitive products. That is one element.

In addition, developing countries will have an additional provision relating to special products — these will be products related to staple products, to products that are a major factor in

supplémentaire de 750 millions pour l'Afrique. Quelle incidence cela aura-t-il sur vos tentatives actuelles? N'est-ce pas le genre de choses auxquelles certains groupes sont opposés?

M. Verheul : Il est certain que nous nous concentrons sur la création d'un environnement où les pays en développement, et en particulier les pays africains, pourront participer plus efficacement aux échanges internationaux. Ils ne feront pas face au même niveau de subventions dont profitent actuellement les pays développés. Ils auront davantage de capacité, chez eux, pour développer leur propre économie dans le secteur agricole. S'ils peuvent faire avancer leur propre économie, ils réussiront mieux que si ce sont les pays développés qui leur donnent de l'argent. Voilà le genre d'environnement que nous tentons de promouvoir à l'OMC, pour permettre à ces pays de progresser dans cette direction. S'ils peuvent participer plus efficacement aux échanges internationaux, ce sera bon non seulement pour leurs intérêts, mais aussi pour ceux des autres pays en développement et pour le commerce international en général.

Le sénateur Corbin : Êtes-vous préoccupé par la crise entourant le référendum récent en Europe, le rejet du projet de constitution européenne et le fait que M. Blair ait décidé d'attendre? Cela ne risque-t-il pas d'avoir une incidence sur vos négociations? Personne ne sait ce que l'avenir nous réserve. Cela vous inquiète-t-il?

M. Verheul : Jusqu'à présent, cela n'a pas beaucoup eu d'effet sur le processus de négociation. Mais comme vous l'avez dit, tout peut changer. J'ai parlé à des Européens de cette question la semaine dernière. Pour l'instant, leurs politiques et leurs positions demeurent les mêmes dans le cadre des négociations. Leurs intérêts sont inchangés. Je ne m'attends pas à voir quelque différence ou changement que ce soit au niveau des négociations. Les discussions portant sur la constitution pourraient avoir une incidence plus grande sur la communauté européenne comme entité, mais je pense que leurs positions de négociation demeureront les mêmes.

Le sénateur Corbin : J'aimerais revenir sur ce que vous appelez le plan défensif. Vous avez fait référence à un traitement spécial pour les produits sensibles. Pourriez-vous nous en parler un peu plus?

M. Verheul : Cela se passe à plusieurs niveaux. Il existe une disposition, dans le cadre que nous avons négocié en juillet dernier concernant les produits sensibles, qui s'applique autant aux pays développés qu'aux pays en développement. Le but est d'identifier un certain nombre de produits pour lesquels on n'aurait pas à appliquer le même type de réduction des droits de douane que celui réservé à la plupart des autres produits. Autrement dit, il s'agit d'une exemption par rapport à l'ensemble de la formule de réduction des droits de douane permettant d'obtenir un traitement spécial pour ces produits sensibles. Les pays développés auront un certain nombre de ces produits et les pays en voie de développement en auront plus. Ceci est un élément.

Par ailleurs, il y aura une disposition supplémentaire pour les pays en développement concernant les produits spéciaux — ce seront des produits de première nécessité, des produits qui jouent

the nutritional requirements of the country involved, products that are essential to human and resource livelihood, and so on. They will be oriented more towards development purposes and they will be able to identify a certain number of products for that.

I mentioned the special safeguard, which is the third element, which will allow them to react to any kind of import surge or disruption caused by imports into their market.

Senator Corbin: Such as low prices?

Mr. Verheul: Yes.

Senator Di Nino: Throughout these hearings, I think I can fairly state — and my colleagues can disagree with me, if they choose — that the vast majority of witnesses have opined that the developed world's commitments and approach to helping Africa or helping Africa help itself has been pretty much of a failure. The vast majority point to agriculture as being one of the worst failures. The witnesses from a variety of countries have told us that the IMF and World Bank programs have been a disaster and that, in effect, they have resulted in countries that were self-sufficient in their ability to feed their own people become countries that need to import food for their people. Since we are talking about agriculture, we will try to concentrate on that area.

Obviously, the international agreements — that is, the WTO and the preceding agreements, et cetera — have not been favourable to the African continent. Would you agree with that statement?

Mr. Verheul: Yes, I would.

Senator Di Nino: Is that because the African continent has not been able to fend for itself, if you wish? Have they been taken advantage of by the developed countries, or is it some other reason?

Mr. Verheul: It is a combination of factors, I believe. In previous rounds of negotiations, the negotiations have been primarily conducted among the big players, the Europeans and the Americans in particular. It has been all about trying to get some kind of limitations on the subsidy practices of those big players as well as trying to get market access improvements that would apply generally across the board. Throughout that negotiation and previous negotiations, developing countries were by and large bystanders. They would not have a lot of input into the negotiations. They would be more or less pressured into accepting whatever outcome had been negotiated between the big players, the developed countries. They were not able to exert much influence on the negotiations and they were not able to contribute much in the way of proposals because, for the most part, of a lack of capacity. When we launched the Doha development round back in 2001, the idea was to bring developing countries into the international trading system, to pay more attention to their needs and, through trade, to try to

un rôle essentiel dans la satisfaction des besoins en nutrition des pays concernés, des produits nécessaires à la vie humaine et à l'exploitation des ressources, etc. On se concentrera davantage sur les objectifs de développement et, pour les atteindre, on identifiera un certain nombre de produits.

J'ai parlé de la mesure de sauvegarde spéciale, le troisième élément, qui permettra à ces pays de faire face à toute augmentation subite des importations ou aux perturbations causées par les importations sur leurs marchés.

Le sénateur Cordy : Comme les bas prix?

M. Verheul : Oui.

Le sénateur Di Nino : D'après ce que j'ai entendu tout au long de ces audiences, je crois que je peux dire sans me tromper — et mes collègues ne seront peut-être pas de mon avis — que la grande majorité des témoins qui ont comparu considèrent que les engagements et l'approche du monde développé pris pour aider l'Afrique ou pour aider l'Afrique à s'aider elle-même ont été un échec. La plupart estiment que c'est dans l'agriculture que l'échec a été le plus retentissant. Les témoins de différents pays nous ont dit que les programmes du FMI et de la Banque mondiale ont été désastreux et, qu'en effet, ils ont conduit des pays capables de nourrir seuls leurs populations à devoir importer de la nourriture pour combler leurs besoins. Puisque nous parlons de l'agriculture, nous allons essayer de nous concentrer là-dessus.

Évidemment, les accords internationaux — c'est-à-dire ceux de l'OMC et les précédents, et cetera. — n'ont pas été favorables au continent africain. En convenez-vous?

M. Verheul : Oui, je suis d'accord.

Le sénateur Di Nino : Est-ce parce que le continent africain a été incapable de subvenir à ses propres besoins, en quelque sorte? Est-ce parce que les pays développés ont profité d'eux ou y a-t-il d'autres raisons?

M. Verheul : C'est une combinaison de plusieurs facteurs, je crois. Dans les rondes de négociations précédentes, les discussions étaient surtout menées par les grands joueurs, je veux parler particulièrement des Européens et des Américains. Le but était essentiellement de limiter les subventions que versent ces deux grands joueurs à leurs secteurs et d'améliorer les conditions d'accès aux marchés au-delà des frontières. Dans ces négociations et les précédentes, les pays en développement étaient pour la plupart sur la touche. Ils n'apportaient pas grand-chose aux discussions. Ils subissaient plus ou moins des pressions pour accepter l'issue des négociations convenue entre les grands joueurs, c'est-à-dire les pays développés. Ils n'étaient pas en mesure d'exercer beaucoup d'influence sur les négociations ni capables de contribuer à l'élaboration des propositions en raison, surtout, d'un manque de moyens. Lorsque nous avons lancé le cycle des négociations sur le développement, à Doha, en 2001, l'idée était de ramener les pays en développement dans le système d'échanges internationaux, de faire davantage attention aux

advance the interests of development. We could certainly argue whether that has been a success to date. We have a long ways to go.

At a minimum, we now have a situation where developing countries are playing a major role in the negotiations themselves in terms of the dynamics of the negotiations. They are coming forward with specific and detailed and, in many cases, well thought out proposals. It will not be possible to ignore them this time around. Unless there is accommodation for developing country interest in this negotiation, we will not have a result. That is far different than we have ever seen in the past.

Senator Di Nino: You mentioned the abuse — my word, not yours — of the food aid program, in effect being a method of dumping excess products on the markets under a the umbrella of food aid, which reduces the ability of the local farmers to be able to produce at a competitive rate. Is this a practice that Canada has been guilty of, in your opinion?

Mr. Verheul: The main target in all of this has been the U.S. by far, because they tend to be the only country that offers concessional credit as food aid. In other words, countries have to pay for their food aid. We have been of the view that food aid should be provided in grant form. If you are giving food aid then you should be giving it, not charging for it. The U.S. has often tied delivery of food aid to future commercial sales, which, again, is something we do not consider to be a fair practice. Those are the kinds of issues we have been trying to get at.

One area we have been criticized, along with the U.S., is the notion that we require a lot of our food aid to be sourced domestically. A lot of NGOs will tell you that that is probably the least efficient way to provide food aid. It is far better to source it locally to the recipient countries rather than to pay transportation costs to get the food aid to the country that needs it — along with the time it takes. That is another issue look that will be looked at in the negotiations. If we are criticized for any of our food aid practices, it is probably for that practice more than for any other.

Senator Di Nino: How does that differ from the American way?

Mr. Verheul: The Americans have the same requirement. In fact, they require 100 per cent of their food aid to be sourced domestically. For us, I think it is 90 per cent.

Senator Di Nino: We are not really much better than the Americans. I am not trying to lead you in this, but the difference between 90 per cent and 100 per cent is slight when you are considering this abuse of the rules.

Mr. Verheul: With that particular issue — however, we do provide our food aid in fully grant form. We do not charge for our food aid, as do the Americans. We do not have the same kind of linkages to commercial sales that the Americans do. In general,

besoins de ces pays et, grâce au commerce, de faire avancer les intérêts du développement. Nous pourrions évidemment débattre pour savoir si cela s'est révélé un succès jusqu'à présent. Tout ceci est loin d'être achevé.

En attendant, les pays en développement jouent maintenant un rôle central dans la dynamique des négociations elles-mêmes. Ils font des propositions précises, détaillées, et, dans bien des cas, bien pensées. Il ne sera plus possible de les ignorer désormais. Si nous ne tenons pas compte des intérêts des pays en développement dans les négociations, nous n'obtiendrons pas de résultats. C'est très différent de ce que nous avons connu par le passé.

Le sénateur Di Nino : Vous avez parlé de ce que je qualifierais d'abus du programme d'aide alimentaire dans le sens où on écoule des produits excédentaires sur certains marchés sous le couvert de l'aide alimentaire, réduisant ainsi la capacité des agriculteurs locaux à produire à des prix compétitifs. Le Canada est-il coupable de ce genre d'abus, à votre avis?

M. Verheul : La cible principale sont de loin les États-Unis parce que c'est le seul pays qui accorde l'aide alimentaire sous forme de crédit à des conditions favorables. Autrement dit, les pays doivent payer l'aide alimentaire qu'ils reçoivent. Selon nous, l'aide alimentaire devrait être une forme de subvention. Si vous donnez de l'aide alimentaire à quelqu'un, vous ne devez pas lui demander de payer quoi que ce soit en retour. Les États-Unis ont souvent lié l'aide alimentaire à des ventes commerciales futures ce qui, une fois de plus, nous paraît être une pratique inéquitable. Voilà le genre de problème que nous avons tenté de régler.

L'une des choses pour lesquelles nous avons été critiqués, avec les États-Unis, tient au fait que nous exigeons que beaucoup de l'aide alimentaire que nous accordons vienne des pays donateurs. Nombre d'ONG vous diront que c'est probablement la manière la moins efficace de fournir une aide alimentaire. C'est nettement mieux de se la procurer localement auprès des pays récipiendaires, plutôt que de payer des frais de transport pour acheminer l'aide dans les régions qui en ont besoin — sans compter que cela permet aussi de gagner du temps. C'est probablement la pratique que nous appliquons en matière d'aide alimentaire qui est la plus critiquée de toutes.

Le sénateur Di Nino : En quoi est-ce différent de ce que font les Américains?

M. Verheul : Les États-Unis ont les mêmes exigences. En fait, ils veulent que la totalité de l'aide alimentaire vienne de chez eux. Chez nous, je pense que c'est 90 p. 100.

Le sénateur Di Nino : Nous ne faisons pas beaucoup mieux que les Américains. Vous comprendrez que la différence entre 90 et 100 p. 100 est très ténue quand on parle de violation des règles.

M. Verheul : Il convient toutefois de mentionner, à cet égard, que nous accordons toute notre aide alimentaire sous la forme de subventions. Nous ne demandons rien en échange, contrairement aux Américains. Nous n'avons pas conditionné notre aide à ces

our food aid practices are much more conducive to the kinds of food aid practices most NGOs would support, but there is that one element of domestic sourcing that we do get criticized for.

Senator Di Nino: Let us switch gears a little and look more on the positive side, because we could probably go on and talk about all of the mistakes, some more intentional than others, that we in Canada made in the provision of our support for Africa. What has worked? What do you think we should change so it can work better?

Mr. Verheul: The most difficult issues are the ones that would deliver the most benefits — which means trying to get rid of as much of the distortion in world markets as we can. We have seen this in particular in the example of the four West African countries that have been promoting the issue of cotton. They have been arguing very clearly that the American and European subsidies on cotton have reduced their own prices to such an extent that they will be out of production, whereas if they were able to get a legitimate market price for their production, they would be able to compete and sell their product into international markets. Focusing on issues like that is one way we can advance the negotiations, and it illustrates the impact those subsidies have. Trying to restore order to the international marketplace is the first order of benefit, as well as allowing them to have the flexibility to protect their own markets from any kind of disruptive actions from others.

Senator Di Nino: Is it your position as a Canadian representative in these discussions that we should reduce or eliminate those subsidies? Are we in Canada making a strong point of that in the negotiations? The G20 is the group that you mentioned, including Brazil, that now has some clout. Are we supporting them?

Mr. Verheul: We are supporting them very strongly. In fact, Canada and Brazil are probably the two leading countries calling for the most aggressive position in respect of reduction and elimination of those kinds of subsidies, and we work very closely with Brazil, probably more closely than any other country, on developing strategies for how we can try to achieve that.

[Translation]

Senator Prud'homme: My question has to do primarily with political considerations. Until now, our African friends have been seriously at odds with Western producers.

We are politicians and perhaps, as senior officials, you can help us reflect upon this state of affairs. How do we go about convincing our producers who tend not to look kindly upon Canadian aid to African nations, which could well be excellent markets for our agricultural surpluses?

pays à des ententes commerciales. En règle générale, nos pratiques en matière d'aide alimentaire sont beaucoup plus conformes à ce que la plupart des ONG préconisent, mais nous sommes critiqués sur un point : l'approvisionnement interne.

Le sénateur Di Nino : Essayons de voir un peu plus le côté positif des choses parce que nous pourrions probablement continuer de parler de toutes les erreurs, certaines plus intentionnelles que d'autres, que le Canada a fait dans l'aide qu'il a consentie à l'Afrique. Qu'est-ce qui a fonctionné? Que devrions-nous changer pour que cela aille mieux?

M. Verheul : Les dossiers les plus difficiles sont ceux permettant de tirer les meilleurs avantages qui soient — c'est-à-dire d'éliminer autant que possible les distorsions sur les marchés mondiaux. Nous l'avons vu, en particulier, avec l'exemple de quatre pays d'Afrique occidentale qui ont défendu le commerce du coton. Ils ont affirmé très clairement que les subventions que les Américains et les Européens versent à leurs producteurs ont pour effet de faire chuter leurs propres prix, à tel point qu'ils sont devenus incapables de produire, alors que s'ils pouvaient obtenir un prix honnête sur le marché pour leur production, ils pourraient soutenir la concurrence et vendre sur les marchés internationaux. Se centrer sur ce genre de questions est une des façons de faire avancer les négociations, et cela illustre les répercussions des subventions sur certains producteurs. Essayer de remettre de l'ordre sur les marchés internationaux est la première chose à faire, tout comme permettre à ces pays d'avoir la souplesse nécessaire pour protéger leurs propres marchés contre toute mesure prise par d'autres et qui est susceptible de leur nuire.

Le sénateur Di Nino : Êtes-vous d'avis, en tant que représentant du Canada dans ces discussions, que nous devrions réduire ou éliminer ces subventions? Le Canada insiste-t-il beaucoup là-dessus? Vous avez parlé du G-20, et particulièrement du Brésil, qui a maintenant une certaine voix au chapitre. Appuyez-vous ce pays?

M. Verheul : Nous l'appuyons très fortement. En fait, le Canada et le Brésil sont probablement les deux principaux pays demandant l'adoption des mesures les plus agressives qui soient en matière de réduction et d'élimination de ce genre de subventions, et nous travaillons en très étroite collaboration avec le Brésil, probablement de manière plus proche qu'avec n'importe quel autre pays, au développement de stratégies sur la façon d'atteindre cet objectif.

[Français]

Le sénateur Prud'homme : Ma question porte surtout sur le plan politique. Jusqu'à maintenant, nous avons compris que nos amis africains ont beaucoup de difficulté avec les agriculteurs de l'Occident.

Nous sommes en politique et peut-être que vous, hauts fonctionnaires, pourriez nous aider dans notre réflexion. Comment convaincre nos agriculteurs, qui voient d'un très mauvais œil toute l'aide que le Canada pourrait apporter aux Africains qui sont susceptibles de devenir d'excellents clients pour nos surplus agricoles?

As a politician, my problem is convincing ordinary Canadians, my constituents, that sharing agricultural resources in this way is a viable option. I am especially interested in the political aspects of this complex issue.

In Europe, farmers have staged large-scale protests against their government. The United States protects its farmers — maybe a little too much — and always at the expense of producers elsewhere in the world.

What is your take on this situation?

[English]

Mr. Verheul: There are a number of areas where we can work in common with developing countries and with the support of our own farmers. We have many areas of common cause. On the issue of subsidy reduction or elimination, we are working hand in hand with developing countries. We have the same interests. Our farmers understand that.

Our farmers also understand that access from least developed countries should not be something we should be concerned about, other than the exception we have made for dairy and poultry and eggs because of supply management. One way in which I think we can sell this most effectively to our producers is to find a way to ensure we can make a distinction between those developing countries like the African countries who are not a great threat to our own producers. We would anticipate getting more imports from Africa as compared perhaps to some other countries. Certainly the market opportunities in Africa are not like they are in some other countries.

The biggest concern I have been hearing from farmers is that they do not want to give a wholesale break to developing countries across the board because they are facing major competition with Brazil and Argentina and seeing the prospect of India coming on and China. If there is a way to develop approaches that will allow Africa to have much more flexibility while still constraining the major players in developing countries, then I think we can get a lot more support for that kind of approach.

Senator Prud'homme: I will reflect on your answer.

Senator Downe: I am interested in pursuing this question about the Americans charging for food aid. How does that work? Do they advance the funds to the countries and then they buy it back?

Mr. Verheul: They generally provide concessional credit. In other words, they provide the countries with funds at low interest rates, but they are expecting them to pay them back over a period of time. They do not necessarily have to pay them back entirely, but there is a payment that must be made.

Senator Downe: I assume that over time they simply write off the debt if the country cannot pay.

Ma difficulté, en tant que politicien, est de savoir comment convaincre les gens de la rue, ceux qui m'ont élu, du bien-fondé de ce nouveau partage des ressources agricoles. La question n'est pas facile et c'est surtout son côté politique qui m'intéresse.

En Europe, on voit des manifestations massives d'agriculteurs à l'endroit de leur gouvernement. Les États-Unis, quant à eux, protègent et surprotègent leurs agriculteurs, toujours aux dépens des agriculteurs des autres continents.

Pourriez-vous nous aider à méditer sur la question?

[Traduction]

M. Verheul : Il existe un certain nombre de domaines dans lesquels nous pouvons travailler avec les pays en développement et avec le soutien de nos propres agriculteurs. Nous avons beaucoup d'intérêts en commun. En ce qui concerne la réduction ou l'élimination des subventions, nous travaillons main dans la main avec les pays en développement. Nous avons les mêmes intérêts. Nos agriculteurs le comprennent.

Ils comprennent aussi que l'accès des pays les moins développés ne devrait pas nous préoccuper en raison de l'exception s'appliquant aux produits laitiers, à la volaille et aux œufs dans le cadre de la gestion de l'offre. L'une des façons que je considère la plus efficace pour faire accepter ceci à nos producteurs est de trouver un moyen de leur garantir que nous pouvons faire une distinction entre ces pays en développement, comme ceux d'Afrique, qui ne représentent pas une grande menace pour nos propres producteurs. Nous pourrions ainsi envisager d'importer davantage de produits d'Afrique par rapport à d'autres pays. Il est évident que les débouchés commerciaux en Afrique sont différents de ceux qu'on retrouve ailleurs.

La plus grande crainte que m'ont exprimée les agriculteurs est qu'on cède trop de terrain aux pays en développement parce qu'ils font face à la concurrence acharnée du Brésil, de l'Argentine et bientôt de l'Inde et de la Chine. Pour que ce genre d'initiative soit accepté, il faut trouver le moyen de développer des approches qui permettront à l'Afrique de jouir d'une plus grande souplesse tout en continuant d'imposer certaines contraintes aux grands joueurs parmi les pays en développement.

Le sénateur Prud'homme : Je suis d'accord avec vous.

Le sénateur Downe : J'aimerais en savoir un peu plus au sujet de l'aide alimentaire que font payer les Américains. Comment cela fonctionne-t-il? Avancent-ils des fonds et demandent-ils ensuite à se faire rembourser?

M. Verheul : En général, ils consentent des crédits à des conditions favorables. Autrement dit, ils accordent des fonds à des pays à de bas taux d'intérêt, mais ils s'attendent à être remboursés au bout d'un certain temps. Ils ne veulent pas nécessairement tout ravoier, mais les pays qui ont reçu leur aide doivent payer quelque chose.

Le sénateur Downe : J'imagine qu'au bout d'un certain temps, les États-Unis annulent tout simplement la dette si le pays ne peut pas payer.

Mr. Verheul: That is right.

Senator Downe: What is the reason we do not do that?

Mr. Verheul: We have taken a view from a food aid policy standpoint, as has every country in the world except for the U.S., and Japan is one of the countries that does some concessional credit but not much, that if you are providing food aid, then there is no point in charging for it. Our position is that food aid should be provided without any cost. Every other country in the world with the exception of U.S. and in some cases Japan has the same view.

In fact, the Europeans have gone further. They are now supporting and practising an approach whereby food aid is provided in cash terms only, and then the recipient can purchase food locally or from their own markets, whatever makes the most economic sense.

Senator Downe: My second question regards the link for economic development. How does that quid pro quo work? They advance the aid, but then they want to build a bridge?

Mr. Verheul: In some cases, it goes that far. Generally, the approach they have is to provide food aid to a country on the condition that, after a certain period of time, the country will commit to purchasing food of the same type or different type into the future. Concurrent with a country getting a provision of a certain quantity of food aid, the country would sign a contract to purchase a certain amount of food going into the future.

Senator Downe: Does any other country in the world besides the U.S. do that?

Mr. Verheul: No.

Senator Robichaud: The U.S. approves credit so those countries can buy American products. When the World Bank and the IMF come in, these are debts that have to be paid by those countries, debts that are held against them and reduce their ability to support their interior market and, therefore, put a pressure on them to eliminate that?

Mr. Verheul: Yes, that is right.

Senator Mahovlich: In terms of the negotiations you are involved in, is an arbitrator ever brought in? Who makes the decision of what is fair? Do you just sit there and argue?

Mr. Verheul: It is a very slow, painful process, I assure you.

Senator Mahovlich: The process must be confusing, because there is the G90, the G10 and the G20.

Mr. Verheul: It tends to be very confusing. The process is not very straightforward. The current chair has developed a series of what he calls locks, as in a canal. The first meetings take place with all 148 members in a room. As you can imagine, we make no

M. Verheul : Effectivement.

Le sénateur Downe : Pourquoi n'en faisons-nous pas autant?

M. Verheul : Nous avons adopté une position, en matière de politique d'aide alimentaire, tout comme l'ont fait tous les autres pays, à part les États-Unis et le Japon — qui, lui aussi, accorde des crédits à des conditions favorables, mais pas beaucoup —, position selon laquelle lorsque nous accordons de l'aide alimentaire, nous ne demandons rien en retour. Selon nous, l'aide alimentaire devrait être accordée sans qu'il n'en coûte rien au pays qui la reçoit. Tous les pays au monde, sauf les États-Unis, et à certains égards le Japon, partagent notre point de vue.

En fait, les Européens sont allés encore plus loin. Ils appuient et appliquent maintenant une méthode selon laquelle l'aide alimentaire doit être seulement fournie en argent, de sorte que le pays récipiendaire peut acheter les denrées alimentaires localement ou sur ses propres marchés, selon ce qui est le plus économique.

Le sénateur Downe : Ma deuxième question concerne le lien avec le développement économique. Comment expliquez-vous ce quid pro quo? Ils accordent de l'aide, mais ensuite ils veulent construire un pont, n'est-ce pas?

M. Verheul : Dans certains cas, cela va aussi loin que vous le dites. En général, selon leur approche, ils accordent de l'aide alimentaire à un pays à condition qu'au bout d'un certain temps, ce pays s'engage à acheter des denrées alimentaires du même genre ou différentes dans l'avenir. En même temps qu'un pays obtient l'assurance de recevoir de l'aide alimentaire, il doit signer un contrat d'achat d'une certaine quantité de nourriture dans l'avenir.

Le sénateur Downe : À part les États-Unis, est-ce que d'autres pays le font?

M. Verheul : Non.

Le sénateur Robichaud : Les États-Unis approuvent des crédits pour qu'ensuite ces pays achètent des produits américains. Pour la Banque mondiale et le FMI, ce sont des dettes qui doivent être remboursées par ces pays, qui jouent contre ces derniers et qui réduisent leur capacité de soutenir leur marché intérieur. Ces organisations mettent de la pression sur eux pour qu'ils éliminent ces dettes, n'est-ce pas?

M. Verheul : Oui, c'est exact.

Le sénateur Mahovlich : Pour ce qui est des négociations auxquelles vous participer, fait-on parfois appel à un arbitre? Qui décide de ce qui est équitable? Passez-vous votre temps à argumenter?

M. Verheul : Laissez-moi vous dire que c'est un processus lent et douloureux.

Le sénateur Mahovlich : Ça doit être déroutant car il y a le G90, le G10 et le G20.

M. Verheul : Oui, c'est très déroutant. Le processus n'est pas très simple. Le président actuel a mis en place ce qu'il appelle des écluses, comme en navigation. Les premières séances regroupent tous les 148 membres dans une salle. Vous pouvez vous imaginer

progress in those rooms. We then have a more detailed discussion with about 50 countries, in which the discussion is a bit more technical, and then there is a third level, where the chair has meetings with about 12 to 15 countries. It is at the third level where most of the work gets done. It is there that work begins on actual text and drafting. Once you make progress in that room, you take it back to the broader membership and explain to them what has happened and try to convince them to support that same direction.

Among that group of 12 to 15, you get representatives from most of the major groups. There is almost always a representative from Africa, from the G20 and the G10. It tends to be representative of a lot of different groups.

Senator Mahovlich: Do those groups make the rules that allow the Americans to charge for their aid?

Mr. Verheul: That has never been the subject of negotiation, up until this point in time. We have had negotiating sessions in Geneva over the past couple of months where every country in the room, other than the U.S., has stated that we should be outlawing this practice and developing a rule banning the provision of concessional food aid.

Senator Mahovlich: That makes sense to me. Is the creation of a marketing board a valid option to protect the incomes of poor farmers in Africa? Have you considered that? Would that be a solution?

Mr. Verheul: It is something worth exploring by a number of African countries. There are different types of marketing boards, and different practices might be of benefit; others might not be. We see in a country like Brazil their advancement in the agricultural sector to a great degree on the strength of cooperatives, and the cooperative movement in Brazil is strong and pools a lot of resources and labour. They have managed to get the kind of economies of scale that have allowed them to expand through the use of cooperatives.

A supply and management marketing board as we have in Canada may work for some commodities in some countries, but not for all. A lot of these countries will have a great deal of difficulty in maintaining higher prices for farmers that might come as a result of supply management since they have a lot of rural and urban poor to feed. A lot of them are seeking to expand so they can export in international markets to get foreign currency. It depends on the commodity and the country, but certainly that is one of the tools in the tool kit that should be part of what they look at.

Senator Downe: You indicated that the Europeans give cash so the countries can buy locally. Is there any concern about corruption?

Mr. Verheul: Yes. A lot of the cash actually is not given directly to the recipient countries. Most of the cash transactions being discussed are done under U.N. organizations like the World Food Program. The World Food Program has specific rules and criteria

qu'on ne fait pas beaucoup de progrès dans cette situation. Ensuite, des discussions plus détaillées ont lieu avec environ 50 pays, discussions qui sont un peu plus techniques. On arrive ensuite au troisième niveau, où le président tient des réunions regroupant de 12 à 15 pays. C'est à ce niveau que la plupart du travail s'effectue et qu'on commence la rédaction. On revient ensuite devant l'ensemble des membres pour expliquer ce qui a été déterminé et essayer de les convaincre de soutenir cette proposition.

La plupart des grands groupes sont représentés parmi les 12 à 15 représentants. Il y a presque toujours un représentant de l'Afrique, du G20 et du G10. Beaucoup de groupes différents sont représentés.

Le sénateur Mahovlich : Ces groupes décident-ils des règles permettant aux Américains d'exiger paiement en échange de leur aide?

M. Verheul : Ça n'a jamais fait l'objet de négociations jusqu'à maintenant. Nous avons tenu des séances de négociation à Genève au cours des deux derniers mois; tous les pays, à part les États-Unis, ont dit qu'il faudrait rendre cette pratique illégale et adopter une règle interdisant la prestation d'aide alimentaire à des conditions de faveurs.

Le sénateur Mahovlich : C'est logique. La création d'un office de commercialisation est-elle une option valable pour protéger le revenu des agriculteurs pauvres en Afrique? Y avez-vous songé? Est-ce que ça pourrait être une solution?

M. Verheul : C'est une option que divers pays africains devraient peut-être envisager. Il y a différents types d'offices de commercialisation, et certaines pratiques pourraient être avantageuses, alors que d'autres ne le seraient pas. Par exemple, le secteur agricole du Brésil a fait des progrès principalement grâce à la force des coopératives; le mouvement coopératif au Brésil est fort et regroupe beaucoup de ressources et de main-d'œuvre. Le secteur a réussi à réaliser des économies d'échelle qui lui ont permis de prendre de l'expansion au moyen des coopératives.

Un office de gestion des approvisionnements, comme nous avons au Canada, peut s'appliquer à certains produits dans certains pays, mais pas partout. Bon nombre des pays auront beaucoup de difficultés à maintenir pour les agriculteurs des prix élevés au moyen d'une gestion des approvisionnements puisqu'ils ont une grande population défavorisée à nourrir en milieu rural et urbain. Bon nombre tentent de prendre de l'expansion pour pouvoir exporter leurs produits sur les marchés internationaux et obtenir des devises étrangères. Ça dépend du produit et du pays, mais il ne fait aucun doute que c'est l'un des outils qui devrait faire partie des mesures que nous envisagerons.

Le sénateur Downe : Vous avez dit que l'Europe donne de l'argent à des pays pour qu'ils puissent acheter des produits locaux. Ne s'inquiète-t-on pas de la corruption?

M. Verheul : Oui. Une bonne partie de l'argent n'est pas directement versé aux pays bénéficiaires. La plupart des transactions au comptant sont effectuées sous l'égide d'organisations des Nations Unies, comme le Programme

they have to follow in how they deliver food aid. Another element we are trying to pursue in the negotiations is to have organizations like the World Food Program be responsible for, first of all, identifying whether there is a real need or not, and then identifying the manner in which food aid can be channelled from developed countries to developing countries, to target as much as possible those truly in need.

Senator Andreychuk: I apologize. I was in another committee so I missed the first part. If you have gone over this already, just tell me so.

We have talked a lot about subsidies. I am one of the pessimists, having been around this for 30 or 40 years, about the reality of something being done on subsidies. Usually, in the end, very little is done. One of the optimistic signs in the last round was the developing countries seeming to come together in a way they had not before. The trade distortions have not just been from the north to the south. They have been where the north supports the south. In bananas, it is Europe protecting Africa and having different agreements there, and the Americans with the South American banana trade. Rice and other commodities fall into that same category.

To what extent is that a problem in subsidies? If the developing countries were able to sort out their position and be unified, would they be in a better bargaining position and therefore be as Canadians vis-à-vis the Europeans or the Americans?

Mr. Verheul: There has been significant progress on that front. With respect to export subsidies, which have been a major concern, after some 55 years we finally have agreement to eliminate export subsidies on all products entirely. That will be off the table at long last, and that is a significant accomplishment.

The other accomplishment in negotiations was the Canadian-suggested provision that those with the most capacity to spend should cut the most. In other words, the Europeans will have to cut their subsidies by a significantly higher percentage than the Americans and the Japanese. The Americans and the Japanese will have to cut their subsidies by a significantly higher percentage than Canada and other countries. It will be much more harmonizing in terms of balancing the field. Those are significant gains.

You mentioned some key commodities of cotton, rice, sugar and bananas. We also will have a provision calling for product-specific caps on subsidies. In other words, you cannot spend any more than you have historically on a particular commodity, which also will help. It will particularly constrain the U.S. because their support tends to be tied to what happens with prices in the world. If the price goes up, they do not subsidize very much. If it goes down, they subsidize a lot. That tends to distort markets even more. If they are going to be kept at a flat level, you will not get that same distortion. That is progress as well.

alimentaire mondial. Ce programme a des règles et des critères précis concernant la prestation d'aide alimentaire. Dans le cadre des négociations, nous essayons de confier à des organisations comme le Programme alimentaire mondial la responsabilité de déterminer si le besoin est réel, puis de définir la façon dont l'aide alimentaire sera transmise par les pays développés à ceux en voie de développement, pour cibler le plus possible ceux qui en ont véritablement besoin.

Le sénateur Andreychuk : Je vous prie de m'excuser. J'ai manqué la première partie parce que j'assistais à un autre comité. Si jamais vous en avez déjà parlé, veuillez me le dire.

Nous avons parlé beaucoup des subventions. Puisque c'est un sujet qui m'intéresse depuis 30 ou 40 ans, permettez-moi de douter que quelque chose découlera de tout ça. D'habitude, presque rien ne se produit. Un des signes positifs lors des dernières négociations, c'est que les pays en voie de développement semblaient s'entendre comme jamais auparavant. La distorsion des échanges n'est pas uniquement du Nord vers le Sud. Elle est également attribuable à la façon dont le Nord soutient le Sud. Pour ce qui est du commerce de la banane, l'Europe protège l'Afrique et a différentes ententes avec celle-ci, et les Américains font affaire avec l'Amérique du Sud. C'est la même chose pour le riz et d'autres produits.

Dans quelle mesure est-ce un problème au chapitre des subventions? Si les pays en voie de développement pouvaient mieux définir leur position et faire front commun, seraient-ils mieux placés pour négocier, comme les Canadiens envers les Européens ou les Américains?

M. Verheul : Il y a eu beaucoup de progrès à ce chapitre. En ce qui a trait aux subventions à l'exportation, qui sont une grande préoccupation, nous avons enfin convenu, après environ 55 ans, d'éliminer les subventions à l'exportation sur tous les produits. Ce dossier sera enfin réglé, ce qui est toute une réalisation.

Un autre pas a été franchi dans le cadre des négociations grâce à la proposition du Canada, à savoir que les pays ayant la plus grande capacité de dépenser devraient réduire le plus leurs subventions. Autrement dit, les pays européens devront réduire beaucoup plus leur pourcentage de subventions que les États-Unis et le Japon. Ces derniers devront réduire davantage leurs subventions que le Canada et d'autres pays. Ça permettra d'uniformiser un peu plus les règles pour tous. Ce sont des gains importants.

Vous avez mentionné certains produits clés comme le coton, le riz, le sucre et la banane. Il y aura aussi une disposition exigeant un plafond pour les subventions qui touchent certains produits. En d'autres mots, vous ne pourrez pas dépenser davantage que dans le passé pour un produit particulier, ce qui aidera aussi. Ça va limiter en particulier les États-Unis parce que l'aide qu'ils accordent a tendance à dépendre de la fluctuation des prix sur le marché mondial. Si le prix augmente, ils n'offrent pas beaucoup de subventions. Toutefois, si le prix descend, ils en donnent beaucoup. Cette manière de faire a tendance à accroître la distorsion des échanges. Si on maintient un niveau stable, ce degré de distorsion n'existera pas. Ça aussi, c'est du progrès.

The more challenging issue is the preferences some countries have into either the U.S. or European markets. If an African country like Mauritius is selling sugar to the European communities, they have a preferential rate into Europe, and that is a benefit they rely on quite heavily. The problem is other developing countries, such as Costa Rica, who ask this: "Why should that country get an advantage over my own economy because I do not have that and I can produce even more cheaply?" We are starting to see more conflict between developing countries over those issues, and that is more of a challenge to try to fix.

Senator Andreychuk: That was really my point. Perhaps I did not make it clear. To what extent will that be attacked or identified in Doha?

Mr. Verheul: It will be identified. There will be pressure to reduce those preferences in the negotiations because, as tariffs on bananas or sugar in Europe come down, those preferences will be eroded and a lot of African countries will not have the same advantage they have had before.

Since it is viewed as generally the direction we are headed in terms of liberalizing trade, we are now giving some thought to what else can be done in terms of allowing that to happen over a longer time period by talking with some of the other multilateral organizations that could provide other forms of assistance to help diversify economies. It will have to be a more global approach than just what can be done within the WTO, and that is being explored.

Senator Andreychuk: When I go to Africa, I am always reminded that, as a commodity, cocoa is only 100 years old; cotton was injected in many areas later. Here, I am not talking about Egypt and those areas but about sub-Saharan Africa. They are relatively new commodities in the span of history.

What do you make of the theory that water will impact agriculture as much as trade and subsidies and the Lester Brown theory that, as the water tables shrink and are not re-established, we will all be readjusting to what we can grow and that we are not preparing for that? In his latest books, he points out that wheat may become a more sought after commodity in a number of decades because of the water shortage and the fact that China's reserves are being depleted. Do you have any comments on the linkage between water and agriculture?

Mr. Verheul: There will be a lot of pressure coming from that direction. Most countries will have to get away from the notion of producing commodities that they have historically produced for a long time and from assuming they should be getting the same price they got, in trying to maintain their production levels. Climatic conditions are changing. There is the issue of water pressure. Even in Canada, we need to be more flexible with respect to what kind of products we produce. Producing them because it is a tradition — that is, someone's grandfather in

Un autre enjeu encore plus complexe touche le traitement préférentiel dont jouissent certains pays sur les marchés européens ou américains. Si un pays comme la République de Maurice vend du sucre à l'Europe, un taux préférentiel s'applique, et c'est un avantage sur lequel ce pays compte beaucoup. Le problème, c'est que le Costa Rica, comme d'autres pays en voie de développement, se demande pourquoi ce pays devrait jouir d'un avantage économique par rapport au Costa Rica qui n'a pas ce taux préférentiel mais qui peut quand même produire à moindre coût. On voit de plus en plus de conflits entre les pays en voie de développement à cet égard, et ça devient de plus en plus difficile à régler.

Le sénateur Andreychuk : C'est justement à ça que je voulais en venir. Peut-être n'ai-je pas été assez claire. Dans quelle mesure ce problème sera-t-il abordé à Doha?

M. Verheul : Ce sera abordé. Des pressions seront faites dans le cadre des négociations pour limiter ces traitements préférentiels car plus les tarifs douaniers sur la banane ou le sucre en Europe baisseront, plus ce traitement préférentiel s'érodera; bon nombre de pays africains n'auront donc plus les avantages qu'ils avaient auparavant.

Puisque c'est dans cette voie qu'on entend globalement se diriger pour ce qui est de la libéralisation du commerce, nous commençons à réfléchir à d'autres façons d'implanter ça à plus long terme en discutant avec certaines organisations multilatérales qui pourraient offrir d'autres formes d'aide en vue de faciliter la diversification des économies. La démarche sera plus étendue que si c'était limité à l'OMC. C'est ce qui est envisagé.

Le sénateur Andreychuk : Lorsque je vais en Afrique, on me rappelle toujours que le cacao en tant que marchandise ne remonte qu'à 100 ans; quant au coton, il est entré en jeu bon nombre d'années plus tard. Je ne parle pas ici de l'Égypte et des régions de l'Afrique subsaharienne. Dans l'histoire, ce sont des produits relativement nouveaux.

Que pensez-vous de la théorie selon laquelle l'eau jouera un plus grand rôle que le commerce ou les subventions dans l'agriculture, ou de celle de Lester Brown qui dit qu'à mesure que la nappe phréatique s'amenuisera sans se renouveler, nous devons revoir la nature de nos récoltes, alors que nous ne le faisons pas? Dans ses derniers livres, il souligne que le blé pourrait devenir une denrée plus recherchée d'ici quelques décennies en raison du manque d'eau et du fait que les réserves de la Chine sont en train de s'épuiser. Avez-vous des commentaires sur le lien entre l'eau et l'agriculture?

M. Verheul : Il y aura beaucoup de pressions à cause de ça. La plupart des pays devront renoncer, dans leurs efforts visant à maintenir leur niveau de production, à l'idée de continuer de produire les mêmes denrées qu'auparavant et d'obtenir le même prix. Les conditions climatiques changent. Il y a le problème de la pression de l'eau. Même au Canada, nous devons faire preuve de plus de souplesse en ce qui a trait au type de produits de base que nous produisons. Même si c'était une tradition — c'est-à-dire que le grand-père en Saskatchewan récoltait du blé, que le fils a fait de

Saskatchewan produced wheat, his father produced wheat and he is producing wheat — is no longer acceptable. We need more flexible thinking and we need to accommodate changes to the environment.

Senator Andreychuk: I was thinking more about the changes within Africa. When I was posted there, the experts were saying that a two degree change in temperature in Uganda would result in them not being able to grow coffee in many of the areas. Rainfall follows that, too. How much thinking is going into that and how much are we assisting countries to understand those dilemmas. I know what Canada has been going through, the adjustment Canadians farmers have had to endure and what that has done to the family farm and subsistence farmers. What are we doing in Africa, for example?

Mr. Verheul: As far as the negotiations themselves are concerned, it has not been an issue that has been under much discussion. The kinds of changes that may be made internally within a country or any kind of development assistance we would provide in that regard is beyond my own particular field.

The Chairman: This does not pertain to Africa, but I have noticed that the trade negotiations seem to be negotiations among producers and that consumers do not seem to get a look in. What is your opinion on that?

A second issue was raised by Senator Mahovlich. We are interested in protecting our market system in Canada. The committee has heard that we have 85 per cent of the population in subsistence agriculture. I am not suggesting some marketing system until the end of time but only as one of the ways of bridging the change to a more industrial economy. Should we not be promoting some element of a marketing system for those countries with huge peasant populations? If they are driven off the land, as they have been by subsidized agricultural exports of the EU and the U.S., is not the marketing board approach a good one for us as well? With an internationally traded commodity, it is difficult to have a marketing board. However, for locally traded products and produce, some formal system could be employed. Would that not be a good idea for many of these countries with 85 per cent of the people working in subsistence agriculture and where the alternative, if they have to leave the land, is more millions going into cities that do not have services?

Mr. Verheul: With respect to your question about whether consumer interests are factored into the negotiations, you do not generally hear much about consumer interest in the negotiations. However, I hear regularly from producers that producer interests are not taken into account in the negotiations, particularly the issue of producer returns. Their suspicion has been that a lot of the negotiations are driven by processing interests, multinational companies, and so on.

What is needed is to find a balance by removing as much distortion from governments as we can. Affecting the distribution of income on the farmer and processor level tends to get a bit beyond where the WTO can go. That issue is more of a domestic

même, tout comme le petit-fils —, ce n'est plus acceptable. Il faut montrer plus d'ouverture et tenir compte des changements environnementaux.

Le sénateur Andreychuk : Je pensais plutôt aux changements en Afrique. À l'époque où je travaillais là-bas, les spécialistes disaient qu'une variation de deux degrés de la température en Ouganda empêcherait la culture du café dans de nombreuses régions. C'est la même chose pour les pluies. Quelle est l'importance accordée à ça et dans quelle mesure aidons-nous les pays à comprendre ces enjeux? Je sais ce que vit le Canada, tout ce que les agriculteurs canadiens ont dû faire pour s'ajuster et les effets que cela a eus sur les fermes familiales et les agriculteurs qui réussissent à peine à survivre. Que faisons-nous pour l'Afrique?

M. Verheul : En ce qui a trait aux négociations, c'est un point qui a été peu discuté. Pour ce qui est du type de changements qu'un pays pourrait apporter à l'intérieur ou l'aide au développement que nous pourrions fournir à cet égard, je ne saurais vous répondre puisque ça va au-delà de mon domaine.

Président : Ce que je vais dire n'a pas de lien avec l'Afrique, mais j'ai remarqué que les négociations commerciales semblent se dérouler entre les producteurs, et que les consommateurs ne semblent pas avoir leur mot à dire. Qu'en pensez-vous?

Le sénateur Mahovlich a soulevé un deuxième point. Nous voulons protéger notre régime de marché au Canada. D'après ce qu'on nous a dit, 85 p. 100 de la population pratique une agriculture de subsistance. Je ne propose pas d'instaurer éternellement un régime de marché, seulement pour faire le pont vers une économie plus industrielle. Ne devrions-nous pas encourager ces pays qui ont une forte population agricole à adhérer à certains aspects d'un régime de marché? Si les agriculteurs sont forcés d'abandonner leur ferme en raison des exportations agricoles subventionnées des États-Unis et de l'Europe, le recours à un office de commercialisation ne serait-il pas une bonne approche pour nous aussi? Il est difficile d'avoir un régime de marché pour un produit vendu sur le marché international. Cependant, en ce qui a trait aux produits et aux denrées vendus sur le marché local, un certain système officiel pourrait être utilisé. Il me semble que ça serait une bonne idée pour bon nombre des pays dont 85 p. 100 de la population pratique une agriculture de subsistance et dont le seul autre choix est de quitter ses terres et de s'amasser par millions dans des villes qui n'ont pas de services, non?

M. Verheul : Pour ce qui est de votre question au sujet de la prise en compte des intérêts des consommateurs dans le cadre des négociations, on n'en entend pas beaucoup parler. Toutefois, les producteurs me disent souvent que leurs intérêts ne sont également pas pris en compte dans les négociations, particulièrement en ce qui a trait aux bénéfices. Ils soupçonnent qu'une bonne partie des négociations est orientée par les entreprises de transformation, les multinationales, et cetera.

Il faut trouver un équilibre en éliminant autant que possible la distorsion engendrée par les gouvernements. Les mesures touchant la répartition des revenus pour les agriculteurs et les entreprises de transformation sont un domaine qui va un peu

or a national issue. We have been arguing at the WTO that, if our producers in Canada want to have some kind of supply management system, we should have the flexibility and the WTO should not be telling us what kind of systems to have. That is an ongoing argument.

That leads to your second question about those kinds of marketing systems and the potential benefits to developing countries. Again, it depends on the particular commodities and the particular countries and the type of system you can talk about. To transport the type of supply management system that we have in Canada to a developing country would be virtually impossible. It is a complex and heavily regulated system. Our producers know exactly how much they are supposed to produce. They are required to be within limits of production. It is all measured and quantified. It is a difficult system to translate into a developing country world, where they do not have the kind of technology or the detailed tracking of production.

The notion of having producers organize themselves to give them more power in the market in order to negotiate better prices in order to take account of economies of scale, whether in equipment or in production, is a promising avenue for developing countries to pursue in order to balance the power somewhat between the people they are selling to and those who are producing. That is certainly an avenue that could carry them a long way.

Senator Corbin: Who makes up your negotiating team? Who accompanies you? Are you accompanied by agricultural spokespersons, by NGOs?

Mr. Verheul: For the most part, the negotiations take place between negotiators appointed by government. I have a negotiating team that includes roughly 30 people. However, I do not take everyone to negotiating sessions. I take the people who have the expertise on the particular issue under discussion.

Senator Corbin: Sectorial people?

Mr. Verheul: Exactly. We also consult closely with the industry. I have an advisory group of 45 to 50 industry representatives, producers, processors, NGOs, the whole gamut. I speak to that group both before and after every negotiating session to tell them what is coming up. I seek their advice and then afterwards to report back on what happened.

We also get a large number of industry representatives attending different sessions with us in Geneva or elsewhere around the world. As an example, we had a negotiating session in March that also included an event that was put on for non-governmental organizations at the WTO. About 63 agricultural representatives attended from Canada; the United States had one or two; Australia had one or two. Our industry is extremely engaged and extremely committed to working with us to get a result that is in their interest.

au-delà des travaux de l'OMC. C'est une question plutôt interne ou nationale. Nous disons constamment à l'OMC que si nos producteurs canadiens veulent se doter d'un type de régime de gestion des approvisionnements, le Canada devrait avoir la possibilité de le faire, et l'OMC ne devrait pas dicter le type de régime à instaurer. C'est une dispute interminable.

Ça m'amène à votre deuxième question sur les types de système de commercialisation et les avantages que pourraient en retirer les pays en voie de développement. Ici encore, tout dépend des produits et des pays ainsi que du système envisagé. Il est pratiquement impossible d'appliquer un système de gestion des approvisionnements canadien à un pays en voie de développement. C'est un système qui est complexe et fortement réglementé. Nos producteurs savent exactement quelle est la production attendue. Elle doit se situer dans des limites précises. Tout est mesuré et quantifié. C'est un système qui est difficile à implanter dans les pays en voie de développement puisqu'ils n'ont pas la technologie nécessaire et qu'ils n'utilisent pas un système de suivi détaillé de la production.

L'idée d'aider les producteurs à s'organiser pour qu'ils aient plus de poids sur le marché afin de négocier de meilleurs prix et réaliser des économies d'échelle, que ce soit au chapitre de l'équipement ou de la production, est prometteuse pour les pays en voie de développement. Ainsi, ça permettrait d'instaurer un meilleur équilibre entre les vendeurs et les producteurs. C'est certainement une formule qui pourrait les faire beaucoup avancer.

Le sénateur Corbin : Quelle est la composition de votre équipe de négociation? Qui vous accompagne? Des porte-parole de l'industrie de l'agriculture et des ONG?

M. Verheul : En général, les négociations sont menées par les négociateurs nommés par leur gouvernement. Dans mon équipe, il y a environ 30 personnes. Toutefois, elles ne m'accompagnent pas toutes aux séances de négociation. J'invite les gens qui ont une expertise dans le domaine qui fera l'objet des discussions à m'accompagner.

Le sénateur Corbin : Des spécialistes sectoriels?

M. Verheul : Exactement. Aussi, nous consultons étroitement l'industrie. J'ai un groupe consultatif composé de 45 à 50 représentants de l'industrie, de producteurs, de transformateurs, d'ONG; bref, l'ensemble des parties concernées. Je m'adresse à ce groupe avant et après chaque séance de négociation pour lui dire ce qui s'en vient. Je demande des conseils, puis je lui fait part par la suite de ce qui s'est passé.

Nous avons aussi un grand nombre de représentants de l'industrie qui participent à diverses séances avec nous à Genève ou ailleurs dans le monde. Par exemple, en mars, il y a eu une séance de négociation dans le cadre de laquelle une activité avait été organisée pour les organismes non gouvernementaux, à l'OMC. Environ 63 représentants de l'industrie agricole canadienne étaient présents; les États-Unis avaient un ou deux représentants, tout comme l'Australie. Notre industrie est très engagée et est très déterminée à travailler avec nous pour parvenir à des résultats qui sont dans son intérêt.

Senator Corbin: Is the fisheries a component of the negotiations?

Mr. Verheul: No, fisheries are being dealt with in the non-agricultural market access negotiations.

Senator Corbin: In terms of processing, I am from New Brunswick, and we have McCain Foods and various groups involved in processing. Would they be consulted?

Mr. Verheul: Absolutely. We have representatives from those various companies that we consult with regularly.

Senator Di Nino: You talked about sectoral representation. I am assuming you also have regional representation on your committees.

Mr. Verheul: We have regional representation and provincial representation.

Senator Di Nino: I asked the Minister of International Development when she was here a question about tied aid. Certainly the majority of the aid under her program is tied aid, or at least that is what she told us. Is the agricultural aid that we provide to Africa also tied to something?

Mr. Verheul: It is important to clarify what we mean by tied aid, because there are two definitions out there, depending on who is actually using the term.

There is tied aid that we spoke about earlier, aid that is tied to commercial sales, like the U.S. does. We do not do that. There is also the issue of aid that is tied to domestic procurement. You have to source the food aid from your own domestic production. That we do. Along with the U.S., we are the countries that do that more than any other. We do have the requirement that 90 per cent of our food aid must be sourced from Canadian production, so it is tied in that way, but we do not have it tied to future commercial sales or anything like that.

Senator Di Nino: That is good news, because I was under the impression that it was not. Obviously, agriculture is one of the components where we do not have strings attached, because that is really what tied aid means.

When we were talking before, I asked you to put your mind on the positive side. Can you give us some examples of successful initiatives in the continent, particularly the sub-Saharan continent, in the agricultural segment? Can you tell us things that have happened or that we have done or that others have done that have resulted in success stories? We are mostly hearing negative commentary.

Mr. Verheul: I am certainly not in a position to talk about any development projects or that kind of thing that we have done. That is outside my particular area.

Le sénateur Corbin : Est-ce que les pêches font partie des négociations?

M. Verheul : Non, le secteur des pêches fait partie des négociations sur l'accès aux marchés non agricoles.

Le sénateur Corbin : J'aimerais parler de la transformation. Je viens du Nouveau-Brunswick où il y a des entreprises comme McCain Foods et d'autres groupes qui exploitent des usines de transformation. Est-ce que ces entreprises sont consultées?

M. Verheul : Absolument. Nous consultons régulièrement leurs représentants.

Le sénateur Di Nino : Vous avez parlé de représentation sectorielle. J'imagine que vous avez des représentants régionaux à vos comités, n'est-ce pas?

M. Verheul : Nous avons des représentants régionaux et provinciaux.

Le sénateur Di Nino : J'ai interrogé la ministre du Développement international sur l'aide conditionnelle lorsqu'elle est venue ici. Il est clair que la plus grande partie de l'aide accordée en vertu de son programme est une aide conditionnelle, ou du moins, c'est ce qu'elle nous a dit. L'aide agricole que nous fournissons à l'Afrique est-elle aussi conditionnelle à quelque chose?

M. Verheul : Il est important de préciser ce que l'on veut dire par aide conditionnelle, parce qu'il existe deux définitions, selon qui utilise le terme.

Il existe de l'aide conditionnelle à ce dont nous avons déjà parlé, de l'aide conditionnelle à des ventes commerciales, comme celle qu'offrent les États-Unis. Ce n'est pas ce que nous faisons. Il y a aussi l'aide conditionnelle à un approvisionnement national. Il faut alors tirer l'aide alimentaire de sa propre production nationale. C'est ce que nous faisons. Avec les États-Unis, nous sommes les pays qui offrons ce type d'aide plus que n'importe quel autre. Nous avons pour critère que 90 p. 100 de notre aide alimentaire doit être tirée de la production canadienne, donc elle est conditionnelle en ce sens, mais elle n'est pas conditionnelle à des ventes commerciales futures ni à rien d'autre du genre.

Le sénateur Di Nino : Ce sont de bonnes nouvelles, parce que ce n'est pas l'impression que j'avais. De toute évidence, l'agriculture est l'un des secteurs où nous n'avons pas de conditions, parce que c'est véritablement ce que l'aide conditionnelle signifie.

Dans notre échange précédent, je vous ai demandé de vous concentrer sur les côtés positifs. Pouvez-vous nous donner des exemples d'initiatives fructueuses sur le continent, particulièrement dans la partie subsaharienne, en agriculture? Pouvez-vous nous raconter des choses qui se sont passées, que nous avons faites ou que d'autres ont faites qui ont porté fruit? Nous entendons surtout des commentaires négatifs.

M. Verheul : Je ne suis certainement pas bien placé pour parler de projets de développement ou de ce type de choses que nous avons faites. C'est hors de mon champ de compétences.

On the negotiation side, we have made significant strides on issues like cotton that have been of importance to African countries, because we have been a big supporter of the efforts they have been trying to make. We have also helped out with disputes that have been initiated at the WTO against U.S. practices on cotton, for example, and their subsidies. The U.S. lost that panel, and they lost a subsequent appeal. That will be a major opening for developing countries in trying to get a better outcome on that front.

Since the negotiations are ongoing, it is difficult to point to any real success stories until we get some kind of conclusion. I am sure that, if you spoke to some of the officials from the development side, they would be able to identify projects in Africa that may have been helpful. Perhaps you have already spoken to some of them.

Senator Di Nino: I am troubled by some of the information that has been provided to us. There seems to be the suggestion that we are tackling the misuses or abuses of other countries that will help the African nations with their negotiations with the U.S. Our performance or our behaviour has not been particularly stellar either.

I am trying to get at the Canadian position on some of these issues. We talk about marketing boards. We have certainly supported the international agreements and the criticism in the past of African nations with their marketing boards where they have had to privatize, and yet we have kept our own. I am not comforted by your comment. That is not meant as a criticism. As you said, it is an area that you are not particularly involved in.

The agricultural issue has come up continuously in our discussions. It has left at least me — and my colleagues can speak for themselves — with a very sour taste in my mouth as to the way the world has, and I used the term before, abused the African nations in this area. Certainly, I have not heard a heck of a lot about Canadians changing their behaviour or their method of operation with the African nations other than to help them attack another country, if that is the right term, on some of the practices of those other countries.

Having said that, I am not trying to point the finger at you. I apologize if I sound that way, but it has been a frustrating experience for us. We have listened to nearly 100 witnesses. Occasionally, we have heard stories of success, but for the most part we have heard stories of sad and I would say improper behaviour on the part of the developed world and their treatment of the issue of aid to Africa. If I sound frustrated, it is because we have not heard many good things.

If you were able to write a chapter or part of a chapter on agriculture for our report, what would you suggest we recommend to the Canadian government?

Mr. Verheul: I am talking from a fairly narrow perspective of the WTO negotiations. Obviously, there is much more that needs to be part of a package to help Africa, including what we do on

Sur le plan de la négociation, nous avons fait des pas importants dans des dossiers comme celui du coton, qui est important pour les pays africains, parce que nous appuyons activement les efforts qu'ils essaient de déployer. Nous contribuons aussi au règlement des litiges portés devant l'OMC contre les pratiques américaines sur le coton, par exemple, et leurs subventions. Les États-Unis ont perdu ce procès et ils ont perdu un appel subséquent. Cela va représenter une ouverture de taille pour les pays en développement qui essaient de générer un meilleur revenu sur ce front.

Comme les négociations ne sont pas encore terminées, il est difficile de souligner de véritables succès avant que les dossiers soient conclus. Je suis certain que si vous parlez à certains fonctionnaires qui s'occupent de développement, ils pourront vous parler de projets en Afrique qui sont utiles. Peut-être leur avez-vous déjà parlé.

Le sénateur Di Nino : Je suis embêté par certains renseignements qui nous ont été fournis. Certains laissent entendre que nous nous attaquons aux abus et aux faux pas d'autres pays qui vont aider les pays africains dans leurs négociations avec les États-Unis. Notre performance ou notre comportement n'est pas particulièrement reluisant non plus.

Je pense à la position canadienne sur certaines questions. Nous parlons des offices de commercialisation. Bien entendu, nous appuyons les ententes internationales et les critiques sur le passé des pays africains et leurs offices de commercialisation, là où ils ont dû privatiser, mais pourtant, nous gardons le nôtre. Vos observations ne me réconfortent pas. Cela ne se veut pas une critique. Comme vous l'avez dit, ce n'est pas un domaine dans lequel vous êtes particulièrement présent.

La question de l'agriculture revient continuellement dans nos discussions. La façon dont le monde abuse, j'ai déjà utilisé ce mot, des pays africains dans ce domaine me laisse un goût très amer dans la bouche (et mes collègues pourront parler pour eux-mêmes). Je n'ai vraiment pas entendu beaucoup parler de changement de comportement ni de méthode de travail des Canadiens avec les États africains, sauf pour les aider à attaquer d'autres pays, si l'on peut utiliser ce mot, sur des pratiques qui ont cours là-bas.

Cela dit, je n'essaie pas de vous pointer du doigt. Je m'excuse si c'est ce que j'ai l'air de faire, mais l'expérience est très frustrante pour nous. Nous avons entendu presque une centaine de témoins. De temps en temps, nous entendons parler de réussites, mais la plupart du temps, nous entendons parler de comportements tristes et je dirais inopportuns de la part du monde développé et de la façon dont il aborde l'aide à l'Afrique. Si j'ai l'air frustré, c'est que nous n'avons pas entendu beaucoup de bonnes choses.

Si vous deviez écrire un chapitre ou une partie de chapitre sur l'agriculture dans notre rapport, que nous proposeriez-vous de recommander au gouvernement canadien?

M. Verheul : Je parle de la perspective assez étroite des négociations à l'OMC. Évidemment, il y a beaucoup d'autres choses qui doivent faire partie des mesures pour aider l'Afrique, y

the development side, what we do with technical capacity, building, infrastructure, support. All of those are important and can go a long way.

From a WTO negotiations perspective, we need to get as ambitious a result as we can on the kinds of things you mentioned we are attacking, because that will make a substantial difference to them. We also need to be flexible with respect to the kinds of needs that African countries in particular are looking for. Part of what we have done is the initiative to provide duty free and quota free access to least developed countries. We have the most generous program of that type of any country so far. We are out in front on that one, other than our supply managed products. We need to encourage others to do that as well.

It would go a long way if we could restore some order to international markets so that they can get a reasonable return on their sales. If we can allow them to protect their economies against subsidized products coming in or import surges or the abuse of food aid that will disrupt their local markets, then we can go a long way there.

The development of a kind of package that will accommodate both a lot of their offensive and defensive concerns can put them in a better position to be able to effectively compete in international markets. That is what we are trying to do through the WTO negotiations. If I were writing that portion of the report, I would suggest that we need to go a lot further in that direction.

The Chairman: I will read into the record the observation that Mr. Goodale gave the committee on this subject a matter of few months ago. This is from Mr. Goodale on April 12:

As we work through the end results of the Doha round on trade negotiations, for example, and I am thinking particularly now of the agricultural sector, what may work for the average farmer in North Dakota or South Dakota, or the average farmer in the French countryside, or for that matter, the average farmer in Red Deer or Brandon, may not work for the average farmer in Mali or in Tanzania.

You take direction from the government, and that is the Minister of Finance who was before this committee on April 12. Does that say what we are trying to do? I realize there is more to it than that, of course, but I do not want to take up the time of the committee.

Mr. Verheul: We do not want to fall into the trap of saying policies we have in Canada, the U.S. or elsewhere should simply be grafted on to African countries. First of all, they do not have the kinds of resources allowing them to do that. They need solutions that will be made in Africa, not designed by us or other countries. We need to provide them the flexibility and the kinds of tools they can use in order to protect themselves while those reforms take place.

compris ce que nous faisons en matière de développement, de soutien technique, de construction, d'infrastructure et d'appui. Tous ces éléments sont importants et peuvent aider beaucoup.

De la perspective des négociations à l'OMC, nous devons obtenir un résultat aussi ambitieux que possible sur les questions auxquelles nous nous attaquons, comme vous l'avez dit, parce que cela va faire une différence considérable. Nous devons aussi faire preuve de souplesse quant aux besoins que les pays africains en particulier veulent combler. Nous menons notamment le projet d'offrir un accès sans taxe et sans contingent aux pays les moins développés. Nous avons le programme le plus généreux de ce type au monde jusqu'à maintenant. Nous devançons les autres pays pour ce programme, sans compter que nos produits sont soumis à la gestion des approvisionnements. Nous devons encourager les autres à faire de même.

Il serait très utile que nous puissions rétablir un certain ordre dans les marchés internationaux afin qu'ils puissent obtenir un rendement raisonnable pour leurs ventes. Si nous pouvions leur permettre de protéger leurs économies contre les produits subventionnés qui entrent dans leurs pays, contre les vagues d'importation ou les abus d'aide alimentaire risquant de perturber leurs marchés locaux, ce serait très utile.

La conception d'une série de mesures pour répondre à leurs besoins offensifs et défensifs les positionnerait avantageusement pour faire efficacement face à la concurrence sur les marchés internationaux. C'est ce que nous visons dans les négociations à l'OMC. Si je devais écrire cette partie du rapport, je recommanderais que nous poussions beaucoup plus loin en ce sens.

Le président : Voici l'observation que M. Goodale a faite devant le comité à ce propos il y a quelques mois, en date du 12 avril :

À l'heure où nous tendons vers les résultats définitifs de la série de négociations commerciales de Doha, par exemple, et je pense particulièrement au secteur agricole, ce qui pourrait fonctionner pour l'agriculteur moyen au Dakota du Nord ou au Dakota du Sud, pour l'agriculteur moyen en France ou pour l'agriculteur moyen de Red Deer ou de Brandon, pourrait ne pas fonctionner pour le paysan du Mali ou de la Tanzanie.

Vous recevez des instructions du gouvernement, et c'est ce qu'a dit le ministre des Finances lorsqu'il a comparu devant notre comité le 12 avril. Est-ce que cela nous renseigne sur ce que nous essayons de faire? Je comprends qu'il y a plus, bien sûr, mais je ne veux pas prendre le temps du comité.

M. Verheul : Nous ne voulons pas tomber dans le piège de dire que les politiques en vigueur au Canada, aux États-Unis ou ailleurs devraient simplement être reproduites dans les pays africains. D'abord, ils n'ont pas les ressources nécessaires pour le faire. Ils ont besoin de solutions qui seront conçues en Afrique et non pas par nous ou d'autres pays. Nous devons leur laisser de la marge de manœuvre et leur donner des outils qu'ils pourront utiliser pour se protéger pendant que ces réformes s'opèrent.

That is the right kind of message. We do not want to prescribe the kinds of domestic policies they have. We want to provide them with tools and guidance they need in terms of providing technical assistance and capacity building, but we do not want to prescribe for them how they should be developing their economies.

Senator Robichaud: We are talking about world trade, and the Doha round is about that. We are looking at countries and speaking about Africa, which is still in the very basic agricultural production of feeding feed their country. We are trying to make them jump from this subsistence to international trade. Are we dreaming in colour here? Is there some intermediate stage? We did not go quickly from being small producers to becoming international traders, yet we are trying to get those countries to do exactly that.

Mr. Verheul: I do not think so for the most part because we have decided that, with respect to least developed countries, the majority being in Africa, they should not have to take on any commitments, no tariff reductions and no commitments, where they have to make any changes at all. In other words, they will not be affected by commitments others will make. This gives them more freedom to proceed along the track to where other countries have gone in the past.

If we can make substantial changes in damaging practices other countries have used, that can go a long ways as well. If we remove a lot of the distortions being imposed upon them and give them the flexibility to expand and develop their own agricultural economies — that is the kind of combination we need to strike the right balance on.

The Chairman: With that note, honourable senators, I wish to thank our witnesses. Your testimony certainly fits into the picture we have developed of a rather disastrous situation in Africa. I wish you well in trying to resolve some of these problems. I think I speak on behalf of the majority of the committee.

Let us take care of a few housekeeping matters now. We must deal with a small budgetary matter concerning our proposed trip to Washington in the fall. We had planned to visit the UN in New York, but because of some of the testimony, we have decided that we should go to the World Bank and the IMF. We do have important questions to ask them. That involves a slight increase in the budget, which I then need to defend before the infamous Internal Economy Committee.

Senator Andreychuk: I thought we had already passed this one.

The Chairman: We passed the budget, but it only involved New York, because that is where we were going for the UN. What I am talking about is extra, allowing us to go to Washington.

Senator Andreychuk: You are dropping New York?

The Chairman: No, we are adding to it.

C'est le bon type de message. Nous ne voulons pas leur prescrire leurs politiques nationales. Nous voulons leur donner des outils et des conseils, notamment leur offrir une aide technique et les aider à développer leurs capacités, mais nous ne voulons pas leur dicter comment ils devraient développer leurs économies.

Le sénateur Robichaud : Nous parlons de commerce mondial, c'est le sujet des négociations de Doha. Nous examinons des pays et nous parlons de l'Afrique, qui en est encore à une production agricole de base pour alimenter la population locale. Nous essayons de les aider à passer de l'agriculture de subsistance au commerce international. Rêvons-nous en couleurs? Y a-t-il une phase intermédiaire? Nous ne sommes pas passés rapidement de petits producteurs à commerçants internationaux, mais c'est pourtant ce que nous essayons de faire faire à ces pays.

M. Verheul : Je ne le pense pas, surtout que nous avons décidé que la plupart des pays les moins développés, dont la plupart sont en Afrique, ne devraient pas être tenus de prendre des engagements, de réduire leurs tarifs et de s'engager à apporter des changements. Autrement dit, ils ne seront pas touchés par les engagements pris par d'autres pays. Cela leur donne plus de liberté, afin marcher dans les pas d'autres pays.

Si nous pouvions apporter des changements importants aux pratiques néfastes que d'autres pays utilisent, ce serait très utile aussi. Si nous éliminions une bonne partie des éléments de distorsion qui leur sont imposés et que nous leur laissions la marge de manœuvre nécessaire pour développer et faire croître leur propre économie agricole, ce serait le type de combinaison que nous devons viser pour atteindre un juste équilibre.

Le président : Sur ce, honorables sénateurs, je tiens à remercier nos témoins. Votre témoignage correspond tout à fait à l'image qui se dessine ici, celle d'une situation plutôt désastreuse en Afrique. Je vous souhaite bonne chance dans la résolution de certains de ces problèmes. Je pense bien parler au nom de la majorité des membres du comité.

Nous allons maintenant régler quelques questions d'ordre administratif. Nous devons régler une petite question budgétaire concernant notre voyage proposé à Washington l'automne prochain. Nous avons prévu rendre visite à l'ONU, à New York, mais en raison de certains témoignages que nous avons entendus, nous avons décidé de visiter la Banque mondiale et le FMI. Nous avons des questions importantes à leur poser. Cela représente une légère augmentation budget, que je devrai ensuite défendre devant l'impopulaire Comité de la régie interne.

Le sénateur Andreychuk : Je pensais que nous avions déjà adopté ce budget.

Le président : Nous l'avons adopté, mais il ne concernait que New York, parce que c'est là où nous nous rendons pour visiter l'ONU. Je parle ici de dépenses supplémentaires pour nous permettre de nous rendre à Washington.

Le sénateur Andreychuk : Vous laissez tomber New York?

Le président : Non, ce sera en plus.

Senator Andreychuk: This just says Washington, so we should combine the two budgets?

The Chairman: It is a supplementary budget — if we want to go to Washington. We already have New York.

Senator Downe: Is the air transportation from Ottawa or New York? The price strikes me as very low. I guess there is a seat sale.

Mr. François Michaud, Clerk of the Committee: As you know, we already have money for air transportation to go to New York. The addition of Washington does not add much to airfare. With \$250 for each person, we should be able to pay for the entire trip. It is the same trip.

Senator Downe: It is the same answer for the per diem?

Mr. Michaud: Yes. It is just one additional day.

The Chairman: It is a matter of just adding to the trip we were already making.

Senator Di Nino: I would suggest that that be a little clearer when you go before the Internal Economy Committee.

The Chairman: I will accept a motion.

Senator Di Nino: So done.

The Chairman: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

Senator Robichaud: Before we adjourn — I do not know how many people would want to come here in July.

The Chairman: We may be sitting.

Senator Andreychuk: You want to bet?

The Chairman: If it is about July and the meetings we want to hold on the policy review, the steering committee will be meeting tomorrow, and we find we do have some time at the end of June. As I said in the chamber today, we will try to do our review of the international policy statement in this last week of June, which will then make it easier for the staff, and they will not have to come in July.

Senator Di Nino: We are doing this for the staff so they do not have to come in July.

The Chairman: We have the option. Remember, we are not in camera. That is the plan, Senator Robichaud. I realize people would like to do it in June rather than July. As we all know, the parliamentary calendar has been a little bit unsteady lately, so we have had to be flexible. Is that okay?

Senator Di Nino: Mr. Chairman, is it fair to say that, when we discussed this, there was little opportunity that we could see that would allow us to take a look at this document? We are the Standing Senate Committee on Foreign Affairs. A document has

Le sénateur Andreychuk : Ce budget ne porte que sur Washington, donc nous devons combiner les deux budgets?

Le président : C'est un budget supplémentaire des dépenses, si nous voulons aller à Washington. Nous avons déjà notre budget pour New York.

Le sénateur Downe : Le transport aérien se fera-t-il d'Ottawa ou de New York? Le prix me semble très bas. Je suppose qu'il y a une vente de sièges.

M. François Michaud, greffier du comité : Comme vous le savez, nous avons déjà de l'argent pour le transport aérien vers New York. L'ajout de Washington ne fait pas augmenter beaucoup le tarif aérien. Avec 250 \$ par personne, nous devrions arriver à payer tout le voyage. C'est le même voyage.

Le sénateur Downe : Est-ce la même chose pour les indemnités quotidiennes?

M. Michaud : Oui. Ce n'est qu'un jour de plus.

Le président : Il suffit de l'ajouter au voyage que nous faisons déjà.

Le sénateur Di Nino : Je vous recommanderais de présenter le tout de façon un peu plus claire lorsque vous comparaitrez devant le Comité de la régie interne.

Le président : J'accepterais une motion.

Le sénateur Di Nino : C'est fait.

Le président : Êtes-vous tous d'accord?

Des voix : D'accord.

Le sénateur Robichaud : Avant que nous n'ajournions, je ne sais pas combien de gens aimeraient venir ici en juillet.

Le président : Nous pourrions siéger.

Le sénateur Andreychuk : Voulez-vous gager?

Le président : Si vous voulez parler de juillet et des réunions que nous voulons tenir sur l'examen de la politique, le comité de direction se rencontre demain, et nous voyons que nous avons un peu de temps à la fin juin. Comme je l'ai dit au Sénat aujourd'hui, nous allons essayer d'effectuer notre examen de l'énoncé de politique internationale pendant la dernière semaine de juin, ce qui facilitera la tâche au personnel, qui n'aura pas besoin de se présenter en juillet.

Le sénateur Di Nino : Nous le faisons pour le personnel, pour qu'il n'ait pas besoin de venir en juillet.

Le président : Nous avons le choix. N'oubliez pas que nous ne sommes pas à huis clos. C'est le plan, sénateur Robichaud. Je comprends que les gens préféreraient le faire en juin plutôt qu'en juillet. Comme nous le savons tous, le calendrier parlementaire est plutôt instable depuis quelque temps, donc nous avons dû faire preuve de souplesse. Est-ce d'accord?

Le sénateur Di Nino : Monsieur le président, n'est-il pas juste de dire que lorsque nous avons discuté de la question, nous voyions peu de chances que nous puissions jeter un coup d'œil à ce document? Nous constituons le Comité sénatorial permanent des

been prepared on a new international policy and we have not even looked at it. That is not acceptable. That is an alternative that we have. If we can do it before, we will. Is that correct?

The Chairman: That is correct.

Senator Robichaud: On the motion that was put through the Senate that we would report on those documents, is not the date 2006?

The Chairman: Yes. We put a date because we have to put a date.

Senator Robichaud: I know, but do we have to rush?

The Chairman: No. Again, it is a perfectly legitimate question, Senator Robichaud. I do have a letter from the ministers to the committee asking us to look at the statement. As Senator Di Nino says, we could not see a time, because we were not clear how the calendar would unfold. We allowed for these three days in July, which has been approved by the Senate. Again, I repeat, though, that we are trying not to do that.

Senator Robichaud: It is an option?

The Chairman: It is an option.

Senator Downe: July, if necessary, but not necessarily July.

The Chairman: Well done. I think we should go in camera.

Senator Andreychuk: When we raised the foreign policy statement, I raised that we have to do it in a timely way. That moment has passed. Everyone else has commented on it, and it is almost passé. What is the rush now when we did not really respond when everyone else was responding?

Second, I do not think we can do it justice, if you have read all of the document — and I trust all of the members have. It is in five parts. It is very extensive. It is more detailed than defence. Defence is only one part of foreign policy. We are to attempt to do something reasonable in three or in five days? It does not sound very optimistic to me to do anything other than give it a broad overview. We will say, yes, it is okay. It sounds good.

The Chairman: First, Senator Andreychuk, the House of Commons is doing it now, so it has not been done. Second, as you know, we have had numerous meetings of this committee on our Africa investigations. We are all here. We will take your opinions. I do not think we are trying to rush anything. We thought we should invite the ministers to explain their position and the policy statement to us. I think that is what we are supposed to do. That is what Senator Di Nino thought.

affaires étrangères. Un document a été préparé sur une nouvelle politique internationale, et nous ne l'avons même pas examiné. C'est inacceptable. C'est une option qui s'offre à nous. Si nous pouvons le faire avant, nous allons le faire. Ai-je bien compris?

Le président : Absolument.

Le sénateur Robichaud : Concernant la motion qui a été déposée au Sénat pour que nous fassions rapport de ces documents, n'était-ce pas pour 2006?

Le président : Oui. Nous avons mis une date parce que nous devons en mettre une.

Le sénateur Robichaud : Je le sais, mais devons-nous nous presser?

Le président : Ce n'est pas nécessaire. Encore une fois, c'est une question parfaitement légitime, sénateur Robichaud. J'ai une lettre des ministres adressée au comité pour nous demander d'examiner cet énoncé. Comme le dit le sénateur Di Nino, nous n'arrivons pas à trouver du temps parce que nous ne savions pas vraiment comment le calendrier allait évoluer. Nous avons prévu ces trois jours en juillet, ils ont été approuvés par le Sénat. Je répète toutefois que nous allons essayer de faire autrement.

Le sénateur Robichaud : Est-ce une option?

Le président : C'est une option.

Le sénateur Downe : Nous le ferons en juillet, si nécessaire, mais pas nécessairement en juillet.

Le président : Bien dit. Je pense que nous devrions poursuivre à huis clos.

Le sénateur Andreychuk : Lorsque nous avons parlé de l'énoncé de politique étrangère, j'ai dit que nous devons l'examiner sans tarder. Ce n'est plus le moment. Tout le reste du monde s'est exprimé sur cet énoncé et il fait presque partie du passé. Quelle est l'urgence maintenant, puisque nous n'avons pas vraiment répondu lorsque tous les autres répondaient?

De plus, je ne pense pas que nous puissions lui rendre justice, si vous avez lu tout le document, et je suis certaine que tous l'ont lu. Il compte cinq parties. Il est très long. Il est plus détaillé que l'énoncé de la défense. La défense ne constitue qu'une partie de la politique étrangère. Allons-nous essayer de faire quelque chose de raisonnable en trois ou cinq jours? Il ne me semble pas très réaliste que nous puissions en faire plus qu'un simple examen général. Nous allons dire qu'il est acceptable, qu'il a l'air bien.

Le président : D'abord, sénateur Andreychuk, la Chambre des communes est en train de l'examiner, donc ce n'est pas terminé. Ensuite, comme vous le savez, nous avons tenu diverses séances de comité dans le cadre de notre étude sur l'Afrique. Nous sommes tous ici. Nous allons écouter vos opinions. Je ne pense pas que nous essayions de presser quoi que ce soit. Nous nous sommes dit que nous devrions inviter les ministres à venir nous expliquer leur position et l'énoncé de politique. Je pense que c'est ce que nous sommes censés faire. C'est ce que pensait le sénateur Di Nino.

Senator Andreychuk: We did not do it as an immediate response. The Standing Senate Committee on Foreign Affairs has the ongoing possibility to monitor the policy, how they are implementing it and what steps they are taking. I do not mind starting with ministers. It is a framework. That is what it is. How will you implement this document now? We bump up against the departments. How will they put them together in light of what Parliament said? I think we have valid questions but this involves an ongoing dialogue and analysis that cannot be done in a week. I would hope the approach is that it will be the start of something continuous.

The Chairman: That is right. I do not think anyone is contemplating that this will stop us from reviewing this or any of the points you have made.

Senator Corbin: In the letter, did the minister specify a terminal date?

The Chairman: I do not have the letter with me. I do not think so.

Senator Mahovlich: I must confess that I have not read the document.

The Chairman: You will have time to read it.

Senator Downe: You should not confess to that.

The Chairman: Our chief researcher wishes to add something.

Mr. Peter Berg, Research Analyst to the Committee: If I recall the letter correctly, there was mention of 2006 and the potential of over annual updates of foreign policy. Presumably, this advice would be factored in for their review next year, for 2006.

Senator Andreychuk: Could we get a copy of the letter?

The Chairman: Yes. It is not a secret. Everyone can have a copy of the letter. It is basically a standard letter from the ministers supporting their statement. There is no secret about it.

Senator Corbin: You fixed those July dates. Presumably, you have already secured the witnesses. They will be available?

The Chairman: The staff will be working on the witnesses.

Senator Corbin: Minister heads, deputy heads, and so on? That is the middle of the holiday period, you know.

The Chairman: I am trying not to meet in July, if we can. I would like to use that last week in June, if we can. This is up to the members of the committee, but we have room in that last week of June to start taking a look at this. No one said we had to make a big deal out of it, but the policy statement is an interesting document. It has received a lot of comment. We are trying to arrange meetings with ministers for the last week of June. This has all come up rather quickly. The Senate

Le sénateur Andreychuk : Nous n'avons pas répondu immédiatement. Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères a toujours la possibilité de surveiller la politique, la façon dont elle est mise en œuvre et les étapes suivies. Je ne vois aucune objection à commencer par les ministres. C'est un cadre. C'est ce que c'est. Comment vont-ils le mettre en œuvre? Nous rencontrons des représentants des ministères. Comment se coordonneront-ils à la lumière de ce qu'a dit le Parlement? Je pense que nous avons des questions valables, mais qu'elles nécessitent un dialogue et une analyse continue, qui ne peuvent pas se faire en une semaine. J'ose espérer que nous partons du point de vue que ce n'est que le début d'un processus continu.

Le président : C'est juste. Je ne pense pas que quiconque envisage que cela nous empêche de revoir ce document ou n'importe lequel des éléments que vous avez soulevés.

Le sénateur Corbin : Dans la lettre, le ministère a-t-il donné une date de fin?

Le président : Je n'ai pas cette lettre avec moi. Je ne pense pas.

Le sénateur Mahovlich : Je dois avouer ne pas avoir lu le document.

Le président : Vous aurez le temps de le lire.

Le sénateur Downe : Vous ne devriez pas l'avouer.

Le président : Notre attaché de recherche principal souhaite ajouter quelque chose.

M. Peter Berg, attaché de recherche auprès du comité : Si je me rappelle bien de cette lettre, il y était question de 2006 et du potentiel de révisions de la politique étrangère à plus d'un an d'intervalle. On peut présumer que cette recommandation sera prise en compte dans l'examen de l'an prochain, pour 2006.

Le sénateur Andreychuk : Pourrions-nous recevoir copie de cette lettre?

Le président : Oui. Elle n'est pas secrète. Tout le monde peut en recevoir copie. C'est essentiellement une lettre standard des ministres pour appuyer leur énoncé. Il n'y a rien de secret à l'intérieur.

Le sénateur Corbin : Vous avez fixé ces dates en juillet. Je présume que vous avez déjà réservé des témoins. Seront-ils libres?

Le président : Le personnel va s'occuper des témoins.

Le sénateur Corbin : Des ministres, des sous-ministres, et tout le reste? C'est en plein milieu de la période des vacances, vous savez.

Le président : J'essaie de faire en sorte que nous ne nous réunissions pas en juillet, si possible. J'aimerais utiliser la dernière semaine de juin, si nous le pouvons. Il revient aux membres du comité d'en décider, mais nous avons du temps la dernière semaine de juin pour commencer notre examen. Personne n'a dit que nous devons en faire tout un plat, mais l'énoncé de politique est un document intéressant. Beaucoup ont exprimé leur point de vue à son sujet. Nous essayons d'organiser des réunions avec les

has given us three days in July in case we need them, as I said in the chamber today. That does not mean we have to sit in July. I know there are members who would prefer not to sit in July. I understand that. We are trying to accommodate everyone. What else can we do?

Senator Robichaud: Thank you.

The committee adjourned.

ministres pendant la dernière semaine de juin. Tout s'est fait assez rapidement. Le Sénat nous a donné trois jours en juillet en cas de besoin, comme je l'ai dit au Sénat aujourd'hui. Cela ne signifie pas que nous devons siéger en juillet. Je sais qu'il y a des membres du comité qui préféreraient ne pas siéger en juillet. Je le comprends. Nous allons essayer de satisfaire tout le monde. Que pouvons-nous faire d'autre?

Le sénateur Robichaud : Merci.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Tuesday, June 7, 2005

International Monetary Fund:

Kevin Lynch, Executive Director.

Wednesday, June 8, 2005

Agriculture and Agri-Food Canada:

Steve Verheul, Chief Agriculture Negotiator;

Shelley St. George, Senior Trade Policy Analyst — Multilateral
Trade Policy Division.

TÉMOINS

Le mardi 7 juin 2005

Fonds monétaire international :

Kevin Lynch, administrateur.

Le mercredi 8 juin 2005

Agriculture et agroalimentaire Canada :

Steve Verheul, négociateur principal en agriculture;

Shelley St. George, analyste principale des politiques
commerciales — Division des politiques de commerce
multilatéral.





First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004-05

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Foreign Affairs

Chair:
The Honourable PETER A. STOLLERY

Tuesday, June 14, 2005
Wednesday, June 15, 2005 (in camera)

Issue No. 18

Twenty-sixth and twenty-seventh meetings on:
Special study on Africa

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-huitième législature, 2004-2005

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Affaires étrangères

Président :
L'honorable PETER A. STOLLERY

Le mardi 14 juin 2005
Le mercredi 15 juin 2005 (à huis clos)

Fascicule n° 18

Vingt-sixième et vingt-septième réunions concernant :
L'étude spéciale sur l'Afrique

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON FOREIGN AFFAIRS

The Honourable Peter A. Stollery, *Chair*

The Honourable Consiglio Di Nino, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Andreychuk	Eyton
* Austin, P.C.	Grafstein
(or Rompkey, P.C.)	* Kinsella
Carney, P.C.	(or Stratton)
Corbin	Mahovlich
De Bané, P.C.	Prud'homme, P.C.
Downe	Robichaud, P.C.

*Ex officio members
(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Président : L'honorable Peter A. Stollery

Vice-président : L'honorable Consiglio Di Nino
et

Les honorables sénateurs :

Andreychuk	Eyton
* Austin, C.P.	Grafstein
(ou Rompkey, C.P.)	* Kinsella
Carney, C.P.	(ou Stratton)
Corbin	Mahovlich
De Bané, C.P.	Prud'homme, C.P.
Downe	Robichaud, C.P.

*Membres d'office
(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

Ottawa, Tuesday June 14, 2005
(32)

[Translation]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 5:03 p.m. in room 160-S of the Centre Block, the Chairman, the Honourable Peter Stollery, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Corbin, Di Nino, Grafstein, Mahovlich, Prud'homme, P.C., Robichaud, P.C. and Stollery (7).

Also present: From the Parliamentary Research Branch of the Library of Parliament: Peter Berg, Analyst.

In attendance: Official Senate reporters.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday December 8, 2004, the committee continued to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa; and other matters related thereto. *(For the full text of the Order of Reference, see Issue No. 3, Tuesday, December 14, 2004.)*

WITNESSES:

Embassy of the People's Democratic Republic of Algeria:

His Excellency Mr. Youcef Yousfi, Ambassador.

Embassy of the Republic of Tunisia:

His Excellency Mr. Mohamed Saad, Ambassador.

Embassy of the Kingdom of Morocco:

His Excellency Mr. Mohamed Tangi, Ambassador.

Embassy of the Islamic Republic of Mauritania:

His Excellency Mr. Mahfoud Ben Deddach, Ambassador.

Embassy of the Great Socialist People's Libyan Arab Jamahiriya:

His Excellency Mr. Ahmed Ali Jarrud, Ambassador.

Their Excellencies Messrs. Yousfi, Saad, Tangi, Ben Deddach and Ali Jarrud made presentations and answered questions.

At 5:07 p.m., Senator Di Nino took the Chair.

At 5:32 p.m., Senator Stollery resumed the Chair.

At 7:33 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 14 juin 2005
(32)

[Français]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 17 h 3, dans la pièce 160-S, édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Peter Stollery (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Corbin, Di Nino, Grafstein, Mahovlich, Prud'homme, C.P., Robichaud, C.P. et Stollery (7).

Aussi présent : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : Peter Berg, analyste.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 8 décembre 2004, le Comité poursuit son étude des défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique; ainsi que d'autres sujets connexes. *(Le texte complet de l'ordre de renvoi se trouve dans le Fascicule n° 3, mardi 14 décembre 2004.)*

TÉMOINS :

Ambassade de la République algérienne démocratique et populaire :

Son Excellence M. Youcef Yousfi, ambassadeur.

Ambassade de la République tunisienne :

Son Excellence M. Mohamed Saad, ambassadeur.

Ambassade du Royaume du Maroc :

Son Excellence M. Mohamed Tangi, ambassadeur.

Ambassade de la République islamique de Mauritanie :

Son Excellence M. Mahfoud Ben Deddach, ambassadeur.

Ambassade de la Grande Jamahiriya arabe libyenne populaire et socialiste :

Son Excellence M. Ahmed Ali Jarrud, ambassadeur.

Leurs Excellences MM. Yousfi, Saad, Tangi, Ben Deddach et Ali Jarrud font des exposés puis répondent aux questions.

À 17 h 7, le sénateur Di Nino assure la présidence.

À 17 h 32, le sénateur Stollery reprend la présidence.

À 19 h 33, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Wednesday June 15, 2005
(33)

[Translation]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 4:13 p.m. in camera, pursuant to rule 92(2)(e), in room 160-S of the Centre Block, the Chairman, the Honourable Peter A. Stollery, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Corbin, Di Nino, Robichaud, P.C. and Stollery (4).

Also present: From the Parliamentary Research Branch of the Library of Parliament: Peter Berg, Analyst.

The committee examined a draft agenda.

It was agreed —, That a fact-finding mission be sent to Africa in October.

It was agreed —, That Sub-Saharan Africa be the focal point of the study.

It was agreed —, That the Steering Committee make decisions with respect to the fact-finding mission.

The Honourable Senator Corbin moved —, That the Committee adopt the proposed budget for its special study of Canada's International Policy Statement and that the Chair submit the following budget to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration for approval:

Professional and special services	\$ 500
Transportation and communications	\$4,500
Other expenses	\$ 500
TOTAL	\$5,500

Following debate and the question being put on the motion, it was resolved in the affirmative.

At 4:36 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Le greffier du comité,

François Michaud

Clerk of the Committee

OTTAWA, le mercredi 15 juin 2005
(33)

[Français]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 16 h 13, à huis clos conformément à l'alinéa 92(2)e du Règlement, dans la pièce 160-S, édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Peter Stollery (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Corbin, Di Nino, Robichaud, C.P., et Stollery (4).

Aussi présent : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : Peter Berg, analyste.

Le Comité examine un projet d'ordre du jour.

Il est convenu que la mission d'information en Afrique ait lieu en octobre.

Il est convenu que l'Afrique subsaharienne soit le principal centre d'intérêt de l'étude.

Il est convenu que le comité directeur prenne les décisions concernant la mission d'information.

L'honorable sénateur Corbin propose que le Comité approuve le budget proposé pour son étude spéciale sur l'Énoncé de politique internationale du Canada et que le président soumette ce budget au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration afin d'obtenir son approbation :

Services professionnels et spéciaux	500 \$
Transports et communications	4 500 \$
Autres dépenses	500 \$
TOTAL	5 500\$

Après débat, la question, mise aux voix, est adoptée.

À 16 h 36, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, June 14, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 5:03 p.m. to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; and Canadian foreign policy as it relates to Africa.

Senator Peter A. Stollery (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, I wish to welcome our guests. Welcome to this meeting of the Standing Senate Committee on Foreign Affairs, a meeting held in the context of our special study on Africa.

[*Translation*]

It is our pleasure to have with us today five ambassadors from Africa. We are pleased to welcome from the Embassy of the People's Democratic Republic of Algeria, His Excellency Youcef Yousfi, a former minister and Ambassador to Canada since April 2001, from the Embassy of the Republic of Tunisia, His Excellency Mohamed Saad, a former minister and Ambassador to Canada since June 2001, from the Embassy of the Kingdom of Morocco, His Excellency Mohamed Tangi, who was formally a student at the University of Ottawa, and has been the Ambassador to Canada since September 2003; and finally, from the Embassy of the Islamic Republic of Mauritania, His Excellency Mahfoud Ben Deddach, a former senator and minister and Ambassador to Canada since September 2004.

[*English*]

We have, from the Embassy of the Great Socialist People's Libyan Arab Jamahiriya, His Excellency Ahmed Ali Jarrud, a career diplomat and Ambassador to Canada since May 27 of this year.

[*Translation*]

I would like to welcome you all to the Senate of Canada. Their Excellencies will make their presentations in the order of precedence, the order in which Her Excellency the Governor General received their letters of credence.

I would also like to say that the Embassy of Egypt unfortunately had to decline our invitation.

We are delighted, Excellencies, that you have accepted our invitation to appear before the committee today to give us an overview of your countries and to explain the challenges they face and the role they play in the African continent.

Before I invite His Excellency Yousfi to make his opening remarks, I will turn the chair over to Senator Di Nino. I have to leave for about 10 minutes to discuss the committee's future.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 14 juin 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 17 h 3 pour étudier les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; et la politique étrangère du Canada envers l'Afrique.

Le sénateur Peter A. Stollery (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Honorables sénateurs, je souhaite la bienvenue à nos invités. Bienvenue à cette réunion du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères dans le contexte de notre étude spéciale sur l'Afrique.

[*Français*]

Nous avons aujourd'hui le plaisir de recevoir cinq ambassadeurs africains. Nous accueillons, en effet, de l'ambassade de la République algérienne démocratique et populaire, Son Excellence M. Youcef Yousfi, ancien ministre et ambassadeur au Canada depuis avril 2001; de l'ambassade de la République tunisienne, Son Excellence M. Mohamed Saad, ancien ministre et ambassadeur au Canada depuis juin 2001; de l'ambassade du Royaume du Maroc, Son Excellence M. Mohamed Tangi, qui a déjà fait des études à l'Université d'Ottawa, et ambassadeur au Canada depuis septembre 2003; et finalement, de l'ambassade de la République islamique de Mauritanie, Son Excellence M. Mahfoud Ben Deddach, ancien sénateur et ministre, ambassadeur au Canada depuis septembre 2004.

[*Traduction*]

Nous accueillons, de l'ambassade de la Grande Jamahiriya libyenne populaire et socialiste, Son Excellence M. Ahmed Ali Jarrud, diplomate de carrière et ambassadeur au Canada depuis le 27 mai de cette année.

[*Français*]

Je vous souhaite à tous, la bienvenue au Sénat du Canada. Je tiens à préciser que leurs excellences feront leurs brèves présentations dans l'ordre de préséance, dans l'ordre de la réception de leurs lettres de créance par Son Excellence la Gouverneure générale.

Je tiens également à préciser que l'ambassade d'Égypte a malheureusement dû décliner notre invitation.

Nous sommes enchantés, Excellences, que vous ayez accepté notre invitation à comparaître aujourd'hui pour nous donner un aperçu de vos pays, les défis auxquels ils font face et leur rôle sur le continent africain.

Avant d'inviter Son Excellence Yousfi à prendre la parole, je laisserai la présidence au sénateur Di Nino. Je dois m'absenter pour environ dix minutes afin de discuter de l'avenir du comité.

[English]

Senator Consiglio Di Nino (*Deputy Chairman*) in the chair.

The Deputy Chairman: I believe the understanding is that we will begin with Mr. Yousfi. Please proceed.

[Translation]

His Excellency Mr. Youcef Yousfi, Ambassador of the People's Democratic Republic of Algeria to Canada: Honourable senators, ladies and gentlemen, I would like to thank the Standing Senate Committee on Foreign Affairs for inviting me here to speak about my country and about Africa.

Located in the heart of the Maghreb, at the gateway to Africa and the Arab world, Algeria is one hour away from Europe by plane. It is the second largest country in Africa, and its population is almost equal to Canada's.

Like Canada, it has abundant and diversified natural resources, in particular hydrocarbons and mineral ores; however, it faces the constraints imposed by a relatively dry climate. We must remember that the Sahara, the largest desert in the world, covers 90 per cent of Algeria.

Right after independence, in 1962, after a long and cruel war of liberation, Algeria, with a great shortage of skilled human resources and a devastated country, thought about to rebuild a modern state and to take on the tremendous economic and social development challenges it faced with the assistance of many countries, including Canada, whose assistance was particularly appreciated.

Despite the errors and inadequacies of the past, Algeria has been able to restore the state, preserve its territorial integrity, establish solid relationships with other nations, educate most of its population, and significantly raise its standard of living.

The drop in oil prices in the 80s did highlight some major weaknesses, however.

The centralized economic system that had been established proved fragile because of its over-dependency on hydrocarbons. Rather than being one of the engines of development, agriculture was in decline and was not playing its proper role. The education system needed modernizing quickly. The political system and the state institutions no longer met the needs and aspirations of the citizens of Algeria. They required profound transformations. A reform process was undertaken in 1986, particularly as regards the introduction of greater economic openness and the establishment of a multi-party system. Unfortunately, the fact that the government institutions were poorly prepared to support these fundamental changes caused some extremist parties to try to take power using religion and terrorist violence.

The country was not at all prepared to deal with this situation. Foreign trade liberalization resulted in the closure of hundreds of companies and the loss of hundreds of thousands of jobs. This exacerbated the social situation and strengthened the extremist

[Traduction]

Le sénateur Consiglio Di Nino (*vice-président*) occupe le fauteuil.

Le vice-président : Je crois qu'il a été convenu que nous commencerions par M. Yousfi. Allez-y.

[Français]

Son Excellence M. Youcef Yousfi, ambassadeur de la République algérienne démocratique et populaire au Canada : Honorables sénateurs, mesdames et messieurs, je tiens à remercier le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères pour l'invitation qu'il m'a adressée pour parler de mon pays et de l'Afrique.

Située au cœur du Maghreb, à la porte de l'Afrique et du monde arabe, l'Algérie est à une heure de vol de l'Europe. Second plus vaste pays de l'Afrique, elle compte une population pratiquement égale à celle du Canada.

Si, comme le Canada, elle dispose de ressources naturelles abondantes et diversifiées, notamment des hydrocarbures et des minerais, elle subit la contrainte d'un climat relativement sec. Il est à rappeler que le Sahara, le plus grand désert au monde, couvre 90 p. 100 du territoire de mon pays.

Au lendemain de l'indépendance, en 1962, après une longue et cruelle guerre de libération, l'Algérie, avec de très faibles ressources humaines qualifiées et un pays dévasté, a entrepris de reconstruire un État moderne et de faire face aux énormes défis de développements économique et social avec l'aide de nombreux pays, dont celle particulièrement appréciée du Canada.

Malgré les erreurs et les insuffisances du passé, l'Algérie a pu restaurer l'État, préserver son intégrité territoriale, bâtir des relations solides avec les autres nations, éduquer la majeure partie de sa population et relever, de manière significative, son niveau de vie.

La chute du prix du pétrole, au niveau des années 80, allait cependant faire apparaître des faiblesses majeures.

Le système économique centralisé mis en place s'est révélé fragile du fait de sa trop grande dépendance des hydrocarbures. L'agriculture au lieu d'être un des moteurs de développement était en déclin et ne remplissait pas son rôle. Le système éducatif nécessitait une modernisation rapide. Le système politique et les institutions de l'État ne répondaient plus aux besoins et aspirations des citoyens. Ils nécessitaient des transformations profondes. Dès 1986, des réformes étaient lancées, notamment en ce qui concerne l'ouverture économique et l'institution du multipartisme. Malheureusement, le faible niveau de préparation des institutions de l'État à encadrer ces changements fondamentaux a amené des partis extrémistes à tenter de prendre le pouvoir en utilisant la religion et la violence terroriste.

Le pays n'était pas du tout préparé à faire face à cette situation. La libéralisation du commerce extérieur allait se traduire par la fermeture de centaines d'entreprises et la perte de centaines de milliers d'emplois, aggravant la situation sociale et alimentant les

parties. Algeria was about to go through one of the worst times in modern history, during which it faced terrorism violence alone. I would like to emphasize that throughout this time Canada demonstrated its solidarity with my country in many ways. Some of you came to visit Algeria and reported back on the struggle that was going on. I would like to pay special tribute to these individuals.

The terrorist groups were considerably weakened and isolated by the rejection of violence and extremism by the population, the steps taken by the security forces and the enactment of the Civil Concord Act. Throughout this very difficult time, Algeria continued the reforms that it had undertaken which, and this must be emphasized, were not imposed from outside the country. They would result of a deliberate, strategic choice to put the country on track for prosperity, progress, stability and modernity. Many multi-party elections organized since 1995 at the communal, legislative or presidential level, have shown that the democratic system is firmly in place in Algerian society.

Today, we can see that progress has been made in all areas and that the situation is evolving very positively. We very much hope that the general amnesty law being discussed at the moment will restore complete security, peace and serenity for the people of Algeria. The country will then devote all of its efforts to economic and social development, particularly since it is leaving behind its isolation and finding its rightful place in the world once again.

For their part, the economic reforms are beginning to pay off. The liberalization of foreign trade, the signing of a free trade agreement with the European Union, the upcoming membership in the WTO, the review of various economic texts and regulations are restoring confidence in the country and investments are multiplying.

The partnership in the hydrocarbon industry, particularly with Canadian companies, has introduced a new dynamic reflected in significant discoveries that have made it possible to renew the reserves and significantly increase production. As a result of the progress made by the private sector — particularly in agriculture, industry and services — and the favorable oil prices, growth rates have shut up in recent years to around 5 to 7 per cent. It is expected that in 2005, these rates will exceed 7.5 per cent. The other economic indicators are also encouraging. The GDP per inhabitant has increased by close to 50 per cent in four years. The foreign debt is dropping, and represents only 25 per cent of the GDP. The debt servicing costs are decreasing, and amount to 16 per cent of exports. The foreign exchange reserves are over \$45 billion, and this guarantees financial stability for the country.

However, we have two major challenges: the first is the diversification of the economy, which remains too dependent on hydrocarbons; and the second is to reduce the unemployment rate, which is most disturbing. In this regard, we expect investments of some \$120 billion Cdn over the next five years, including \$70 billion by the government. Some of the major

partis extrémistes. L'Algérie allait vivre l'un des pires moments de son histoire contemporaine, faisant face seule à la violence terroriste. Je voudrais souligner que le Canada a marqué de multiples manières sa solidarité avec mon pays durant cette période. Certains d'entre vous sont venus le visiter et ont témoigné du sens du combat qu'il menait. Je souhaiterais leur rendre un hommage particulier.

Le rejet de la violence et de l'extrémisme par la population, l'action des forces de sécurité, la promulgation de la Loi sur la concorde civile ont affaibli considérablement les groupes terroristes et les ont isolés. Durant cette période particulièrement difficile, l'Algérie n'a pas manqué de poursuivre les réformes entreprises qui, faut-il le souligner, n'ont pas été imposées de l'extérieur. Elles résultaient d'un choix stratégique, délibéré, pour mettre le pays sur la voie de la prospérité, du progrès, de la stabilité et de la modernité. De nombreuses élections pluralistes organisées à partir de 1995, tant au niveau communal, législatif ou présidentiel ont montré que le système démocratique s'ancre dans la société.

Aujourd'hui, nous pouvons constater que des progrès ont été réalisés dans tous les domaines et que la situation est en train d'évoluer de manière très positive. Nous espérons ardemment que la loi d'amnistie générale qui se discute actuellement ramènera la sécurité totale, la paix et la sérénité dans les cœurs. Le pays consacrera alors l'intégralité de ses efforts au développement économique et social, d'autant plus qu'il sort de son isolement et retrouve sa juste place dans le monde.

De leur côté, les réformes économiques commencent à porter leurs fruits. La libéralisation du commerce extérieur, la conclusion d'un accord de libre-échange avec l'Union européenne, l'adhésion prochaine à l'OMC, la révision des différents textes et règlements dans le domaine économique rétablissent la confiance dans le pays et les investissements se multiplient.

Le partenariat dans le secteur des hydrocarbures, notamment avec des compagnies canadiennes, a apporté une nouvelle dynamique se traduisant par des découvertes significatives qui ont permis le renouvellement des réserves et une augmentation sensible de la production. Grâce aux progrès du secteur privé — notamment dans l'agriculture, l'industrie, les services —, à la conjoncture favorable du prix du pétrole, les taux de croissance ont bondi ces dernières années vers des niveaux de l'ordre de 5 à 7 p. 100 et l'on s'attend à ce que durant l'année 2005, ces taux dépassent les 7,5 p. 100. Les autres indicateurs économiques sont aussi encourageants. Le PIB par habitant a augmenté de près de 50 p. 100 en quatre années. La dette extérieure diminue, ne représentant que 25 p. 100 du PIB. Son service décroît et atteint 16 p. 100 des exportations. Les réserves de change s'élèvent à plus de 45 milliards de dollars, assurant une stabilité financière au pays.

Cependant, nous avons deux défis à relever, des défis majeurs : le premier concerne la diversification de l'économie qui reste trop dépendante des hydrocarbures; le second est la réduction du taux de chômage, qui est particulièrement préoccupant. Nous prévoyons à cet effet des investissements de l'ordre de 120 milliards de dollars canadiens durant les cinq prochaines

government expenditures will be in the areas of education, health care, housing, drinking water, basic infrastructure, public services and development assistance.

Canada is a friend to Algeria. This year, we are celebrating the 40th anniversary of the establishment of diplomatic relations between the two countries. Many types of aid provided by Canada has been extremely useful and very much appreciated. More than ever, we need your country's support in carrying out our reforms and establishing an ever-stronger partnership. We share so many things, particularly the establishment of a fairer, more equitable and more supportive world order.

His Excellency Mr. Mohamed Saad, ambassador of the Republic of Tunisia to Canada: Mr. Chairman, we have been asked to speak about the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to promoting the political development and stability of this continent, and Canada's foreign policy as regards Africa.

Before coming here, I wondered whether I should speak about my own country or about Africa? I hesitated between the two, because this is a real issue. Africa has had the same name for 2,000 years. In the end, I decided that there was not a very great difference between Tunisia and Africa. I will therefore try to draw your attention to Canada's foreign policy with respect to the African continent, of which Algeria is part.

This is a fortunate opportunity to have a discussion with you about the ideas, problems and challenges facing Africa, the international community's response to Africa, particularly Canada's, and the way in which the international community can support Africa to help solve its problems.

Tunisia is located in Northern Africa. We became independent in 1956. Since then, Tunisia has been constantly building an independent State, of course, but particularly a modern State that banishes all the demons of division based on ethnic, religious or tribal origin and one that enshrines the equality of all citizens, regardless of sex, race or religion. This is a fundamental issue, because when we see what is happening in Arab Muslim countries on television screens every day, the crucial importance of this issue becomes apparent.

Why Africa? For two reasons at least, which are both moral and ethical, but also economic. There are 52 countries in Africa, and they account for 13 per cent of the world's population. Of the 49 least developed countries in the world, 34 are in Africa. That gives you some idea of the size of the task and the challenges we face. Africa gets only 1 per cent of the foreign investment throughout the world. Africa has a very sad record as regards poverty and misery: there is AIDS, illiteracy, and so on.

années dont 70 par le gouvernement. Éducation, santé, logement, eau potable, infrastructure de base, services publics et aide au développement sont parmi les principaux chapitres des dépenses de l'État.

Le Canada est un pays ami de l'Algérie. Nous célébrons cette année le 40^e anniversaire de l'établissement des relations diplomatiques entre les deux pays. L'aide multiforme accordée par le Canada a été extrêmement utile et appréciée. Nous avons besoin plus que jamais de votre pays pour nous accompagner dans nos réformes et établir un partenariat toujours plus fort. Nous partageons tant de choses ensemble, en particulier l'établissement d'un ordre mondial plus juste, plus équitable et plus solidaire.

Son Excellence M. Mohamed Saad, ambassadeur de la République tunisienne au Canada : Monsieur le président, nous sommes invités à parler des défis en matière de développement et de sécurité que doit relever l'Afrique : la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent, ainsi que la politique étrangère du Canada envers l'Afrique.

Avant de venir ici, je me suis posé la question : Dois-je parler de mon pays ou dois-je parler de l'Afrique? J'hésitais entre les deux, car la question se pose vraiment. La Tunisie a porté pendant 2 000 ans le même nom que l'Afrique. Ainsi j'ai décidé de me concentrer sur l'Afrique en relation avec le Canada.

C'est une heureuse occasion pour échanger avec vous des idées, des problèmes et des défis auxquels fait face l'Afrique, sur la réponse que peut apporter la communauté internationale, et le Canada en particulier, à l'Afrique et sur la manière dont elle peut l'accompagner pour régler les problèmes auxquels elle fait face.

La Tunisie se trouve au nord de l'Afrique. Nous avons eu notre indépendance en 1956. Depuis ce temps, la Tunisie n'a eu de cesse d'édifier un État indépendant, bien sûr, mais surtout moderne qui bannit tous les démons de la division, qu'elle soit d'origine ethnique, religieuse ou tribale, consacrant l'égalité entre tous les citoyens, indépendamment de leur sexe, de leur race ou de leur religion. C'est une question fondamentale parce que quand on voit l'actualité défiler sous nos yeux quotidiennement sur les écrans de télévision, dans les pays arabes et musulmans, cette question prend tout son relief.

Pourquoi l'Afrique? Pour deux raisons au moins, morale et éthique, mais aussi économique. L'Afrique compte 52 pays, ce qui représente 13 p. 100 de la population mondiale. Sur les 49 pays les moins évolués et les moins développés au monde, 34 sont africains. Cela vous donne une idée de l'ampleur de la tâche et des défis. L'Afrique reçoit uniquement 1 p. 100 des investissements étrangers dans le monde. L'Afrique tient de tristes records en matière de pauvreté et de misère : le sida, l'analphabétisme, et cetera.

So as you can see, we face many challenges each and every day. However, there is a paradox. What Africa are we talking about? We are here to talk about Africa, but we in Northern Africa ask whether we are talking about Northern Africa, sub-Saharan Africa or all of Africa?

This is more than a question students are asked at school; this is the way in which the African problem is framed.

Very often we wonder whether Northern Africa is part of this continent known as Africa. In this context, what role should be given to emerging countries, these countries that manage to avoid this sea of misery and are now part of Northern Africa? How does Canada's new foreign policy review see these countries with which Canada has developed lasting ties for the last 40 or 50 years? What is the strategy with respect to Africa? How are we going to help Africa?

Should Africa be seen just from the humanitarian, or even the security, point of view, or are there other ways of looking at the African problem? Canada's new international policy review seems to sanction this approach today, and our view is that Africa should be seen as a whole.

Africa is not just a humanitarian problem. It is also a security problem and a development and social problem. We think that Africa must be supported so that it can assume its rightful place as Canada's full-fledged partner.

We must not simply direct assistance for Africa toward development. We want to move to a different approach to development, to a different approach to cooperation with Canada. While overseas development assistance is definitely important, we do tend to see it mainly from a humanitarian point of view. Partnership, however, assumes a different type of relationship, particularly in economic terms. We think Canada should promote this new type of relationship based both on trade and investment. That is what we expect.

We want to support Africa in its development initiatives and help it achieve its potential. In political terms, we must get African countries involved in settling the conflicts that are hampering African development today. We think Canada must work with some of the more advanced African countries to help out the less advanced African countries.

As regards economic matters, the partnership with the African countries must be based on investment and trade. We have to think about reducing and eliminating the debt of African countries. Part of this debt was forgiven during the G8 meeting held recently in England. However, a great deal still remains to be done. Debt forgiveness is one thing, but there is also the possibility of converting the debt into social or economic projects. There is a great deal to be done in the social area as

Vous voyez donc que tous les jours que le bon Dieu fait, nous avons plein de défis à relever. Toutefois, il y a un paradoxe. De quelle Afrique s'agit-il? Nous sommes ici pour parler de l'Afrique, mais nous, en Afrique du Nord, on se pose la question : Parlons-nous de l'Afrique du Nord, de l'Afrique subsaharienne ou de toute l'Afrique?

Ce n'est pas qu'une hypothèse d'école, c'est ainsi que la problématique africaine est posée.

Très souvent on se demande si l'Afrique du Nord fait partie de ce bloc qu'est l'Afrique. Quelle place faut-il accorder, dans ce contexte, aux pays émergents, ces pays qui ont su échapper à cet océan de misère et qui font maintenant partie de l'Afrique du Nord? Comment sont perçus ces pays par la par la nouvelle forme de la politique étrangère du Canada ces pays avec lesquels le Canada a tissé des liens durables depuis 40 ou 50 ans? Quelle est la stratégie envers l'Afrique? Comment allons-nous aider l'Afrique?

Faut-il envisager l'Afrique uniquement sous l'angle humanitaire, voire même sécuritaire, ou y a-t-il d'autres façons de poser la problématique pour l'Afrique? Cette thèse semble être aujourd'hui, créditée par la nouvelle forme de la politique étrangère du Canada et nous pensons que l'Afrique doit être envisagée dans son ensemble.

L'Afrique n'est pas seulement un problème humanitaire. Elle pose à la fois un problème sécuritaire, un problème de développement et un problème social. Nous croyons qu'il faut accompagner l'Afrique, il faut l'accompagner pour lui donner la place qui lui revient en tant que partenaire à part entière du Canada.

Il ne faut pas se contenter d'orienter l'aide publique au développement vers l'Afrique. Nous voulons passer à une autre logique de développement, à une autre logique de coopération avec le Canada. L'aide publique au développement, bien sûr, est importante, mais nous avons tendance à la considérer d'un point de vue surtout humanitaire. Le partenariat, par contre, suppose une autre logique de rapport, surtout sur le plan économique. Nous pensons que le Canada devrait promouvoir ce nouveau type de relation basé à la fois sur le commerce et sur l'investissement. Voilà ce que nous attendons.

Nous voulons accompagner l'Afrique dans son œuvre de développement et l'aider à s'accomplir. Sur le plan politique, nous devons engager la concertation avec les pays africains pour résoudre les conflits qui entravent aujourd'hui le développement de l'Afrique. Nous croyons que le Canada doit travailler avec certains des pays d'Afrique les plus avancés pour aider les pays d'Afrique les moins avancés au moyen de la coopération triangulaire ou tripartite.

Sur le plan économique, il faut engager le partenariat avec les pays africains en se basant sur l'investissement et le commerce. Il faut penser à réduire et à effacer la dette des pays africains. Une partie de cette dette a été effacée lors de la réunion du G8 qui s'est déroulé dernièrement en Angleterre. Toutefois, il reste encore beaucoup à faire. L'effacement de la dette est une chose, mais il y a également la possibilité de conversion de la dette dans des projets à caractère social ou économique. Sur le plan social,

well. There must be support for education and health care. We have to work against poverty, which is a fertile breeding ground for extremism.

The question of security is of concern to the whole world today, following the events of September 11. In our opinion, there are two ways of responding to this situation. Of course we must take security into account, but we must focus particularly on development. We must invest, promote development and give people jobs to fight terrorism and root out extremism.

Canada's contribution to helping Africa was noticed very early. In recent years, Canada established the African Investment Fund and the African Development Fund. It directed two thirds of its aid to the so-called core countries, two thirds of which are in Africa.

We, the emerging countries of Northern Africa are wondering. What is Canada's policy regarding emerging African countries, with this group of countries that have taken a step toward development?

Senator Prud'homme: Help us in our thinking about this.

Mr. Saad: We are prepared to help you, but we are also asking you to help us and to listen to us so that together we can find an answer to this question.

[English]

The Deputy Chairman: Thank you, Your Excellency. The purpose of the invitation, obviously, is to listen to your opinions and guidance as well as those of your colleagues. We welcome any and all comments, particularly if they are meant as a constructive criticism of some of the things that we have done. I direct that comment to all of you. We certainly appreciate your presence.

[Translation]

We will now turn the floor over to His Excellency Mohamed Tangi.

His Excellency Mr. Mohamed Tangi, Ambassador of the Kingdom of Morocco to Canada: Honourable senators, I gave your clerk a copy of my presentation. To save time, I will simply give you an overview of it.

[English]

Senator Prud'homme: Mr. Chairman, could we agree that the text that has been prepared by the witness shall be appended to the minutes?

The Deputy Chairman: Is it agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Deputy Chairman: Carried.

Mr. Tangi: I thank the honourable senator for his excellent suggestion. In that way, I will fly through it.

également, il y a beaucoup à faire. Il faut soutenir l'éducation et la santé. Il faut lutter contre la pauvreté qui est un terreau fertile pour l'extrémisme.

La question de sécurité préoccupe aujourd'hui le monde entier, suite aux événements du 11 septembre. À notre avis, il existe deux façons d'agir face à cette situation. Nous devons considérer l'aspect sécuritaire, bien sûr, mais surtout l'aspect développement. Il faut investir, développer et donner aux gens de l'emploi pour lutter contre le terrorisme et extirper les racines de l'extrémisme.

La contribution du Canada pour aider l'Afrique s'est fait remarquer très tôt. Au cours des dernières années, le Canada a créé le Fonds d'investissement pour l'Afrique et le Fonds pour le développement de l'Afrique. Elle a orienté deux tiers de son aide aux pays dits de concentrations dont les deux tiers sont africains.

Nous, pays émergents de l'Afrique du Nord, nous posons certaines questions. Quelle est la politique du Canada avec les pays africains émergents, avec ce segment de pays qui ont fait un pas vers le développement?

Le sénateur Prud'homme : Aidez-nous dans notre réflexion.

M. Saad : Nous sommes prêts à vous aider, mais nous vous demandons également de nous aider et de nous écouter pour qu'ensemble nous puissions trouver une réponse à cette question.

[Traduction]

Le vice-président : Merci, Excellence. Le but de cette invitation est naturellement d'obtenir votre opinion et vos conseils ainsi que ceux de vos collègues. Tous vos commentaires sont les bienvenus, surtout s'ils représentent des critiques constructives de certaines des choses que nous avons pu faire. Je m'adresse à vous tous. Nous sommes très heureux de vous avoir parmi nous.

[Français]

Votre Excellence, M. Mohamed Tangi, nous vous cédon maintenant la parole.

Son Excellence M. Mohamed Tangi, ambassadeur du Royaume du Maroc au Canada : Honorables sénateurs, j'ai remis mon texte de présentation à votre greffier. Pour gagner du temps, je vais me contenter de le survoler avec vous.

[Traduction]

Le sénateur Prud'homme : Monsieur le président, pouvons-nous convenir d'annexer au compte rendu le texte préparé par le témoin?

Le vice-président : Êtes-vous d'accord?

Des voix : D'accord.

Le vice-président : Adopté.

M. Tangi : Je remercie l'honorable sénateur de cette excellente suggestion. Je vais donc survoler ce texte.

[Translation]

Mr. Chairman, honourable senators, Your Excellencies, I would like to be somewhat more relaxed in my presentation and tell you that if your researchers look into the files at the Department of Foreign Affairs, they will find a note written by the Minister of External Affairs at the time, Mr. Pearson, who recommended, on the eve of Morocco's independence, that the Government of Canada make Morocco a friend, as had other countries such as Great Britain, the United States and France. Fortunately, the Government of Canada followed Mr. Lester Pearson's recommendation. Over the last 50 years, the ties of friendship between the Kingdom of Morocco and Canada have continued to develop and diversify.

Given that almost 100,000 immigrants of Moroccan origin are in Canada, we are now much more than friends. In fact, we are, to use the English expression "almost family".

In order to understand the new State that Canada decided to befriend, we must remember that Morocco is an ancient nation. In its present configuration, Morocco has existed for at least 12 centuries. The Alaouite dynasty, which reigns in Morocco at the moment, dates back to the 17th century.

To understand Morocco even better, we must understand three other dimensions — its profound attachment to Africa, its membership in the Arab world and its great traditional openness to the rest of the world.

The development of the Kingdom of Morocco is inevitably linked to the history of the Mediterranean region, the cradle of some of the greatest civilizations on the planet. The Kingdom of Morocco was very aware of its rich heritage when it took on the challenges of the post-colonial period, which still exists today: the challenge of economic and social development, and, increasingly, the challenge of security and peace, which are the *sine qua non* conditions for the prosperity of all.

Honourable senators, we take up these challenges at many levels — at the national level, the regional level, across the continent and throughout the world.

Nationally, from just before independence and throughout the decades since we have, like many other states in Africa, or as you might say, the third world, which were under the yoke of colonialism, worked very hard to improve our territorial integrity. We have also made every effort to build a modern state, a state that abides by the rule of law. We have consolidated democracy and promoted human rights, the rights of men and women, so that we could move towards integrated economic and social development.

Regionally, our major concern was and is building a united Maghreb which is peaceful and prosperous, modeled on other regional unions in the world.

[Français]

Monsieur le président, honorables sénateurs, Vos Excellences les ambassadeurs, j'aimerais être un peu plus détendu dans ma présentation et vous dire que si vos recherchistes examinent les archives du ministère des Affaires étrangères, ils trouveront une note rédigée par le ministre des Affaires étrangères de l'époque, M. Pearson, qui recommandait au gouvernement du Canada, à la veille de l'indépendance du Royaume du Maroc, d'en faire un ami, à l'instar des autres pays comme la Grande-Bretagne, les États-Unis et la France. Heureusement, le gouvernement canadien a suivi cette recommandation de M. Lester Pearson. Pendant les 50 dernières années, les liens d'amitié entre le Royaume du Maroc et le Canada n'ont cessé de se développer et de se diversifier.

Avec la présence en sol canadien de presque 100 000 immigrants d'origine marocaine, nous sommes maintenant beaucoup plus que des amis. Nous sommes, comme on le dit en anglais, « almost family ».

Pour comprendre le nouvel État, que le Canada a décidé de se faire un ami, il faut se souvenir qu'il s'agit d'une nation millénaire. Dans sa présente configuration, le Maroc existe depuis au moins 12 siècles. La dynastie Alaouite qui règne actuellement au Maroc remonte au XVII^e siècle.

Pour encore mieux comprendre le Maroc, il faut saisir trois autres dimensions, à savoir son enracinement profond en Afrique, son appartenance à la nation arabe et sa grande ouverture traditionnelle sur le reste du monde.

L'évolution du royaume du Maroc est indissociable de l'histoire du bassin méditerranéen, berceau de quelques-unes des plus grandes civilisations de la planète. C'est conscient de ce riche héritage que le royaume du Maroc a abordé les défis de la période post-coloniale et que nous vivons jusqu'à nos jours, le défi du développement économique et social et, de plus en plus, le défi de la sécurité et le défi de la paix qui sont des conditions *sine qua non* pour la prospérité de tous.

Ces défis, honorables sénateurs, nous les saisissons à plusieurs niveaux; au niveau national, au niveau régional, au niveau continental de l'ensemble de l'Afrique et, finalement, au niveau global.

Sur le plan national, à la veille de notre indépendance et pendant plusieurs décennies nous nous sommes attelés, à l'instar de nombreux états africains, voire du tiers-monde, qui ont été sous le joug colonial, à parachever notre intégrité territoriale. Nous avons également procédé à l'édification d'une structure d'un état moderne, d'un état de droit. Nous avons lancé la consolidation de la démocratie et de la promotion des droits de la femme et de l'homme et, finalement, pour nous lancer dans un développement économique et social intégré.

Sur le plan régional, notre préoccupation majeure a été, et est toujours, celle de l'édification d'un Maghreb uni, paisible et prospère, à l'instar des autres ensembles régionaux dans le monde.

From the standpoint of Africa as a whole, which is at the core of today's debate, since we were one of the first African countries to obtain independence, from the outset we did everything we could with the few means we had to contribute to the liberation of nations that were still under the yoke of colonialism.

At the same time, we have contributed to settling internal conflicts within countries and between countries, and have taken part in operations to restore and maintain peace in Africa under the aegis of the United Nations. Morocco has taken part in about a dozen peacekeeping operations in Africa.

On a more positive note, we have tried — again, with the limited means and resources we have today — to contribute to Africa's economic and social development, both bi-laterally and through multi-lateral programs.

Globally, we have maintained our solidarity in taking up new challenges of the 21st century — such as uncontrolled globalization, with the economic and social marginalization it brings to a large part of the world's population, and with the damage it causes to the diversity of cultures and civilizations.

On a more relaxed note, the world has adopted a convention on the protection of biological diversity, but is still procrastinating on adopting a convention on the protection of cultural diversity.

The threats and challenges we face, Mr. Chairman, require us, the nations of all continents, to form an objective alliance against the risks to stability, security and peace engendered by extremism and terrorism.

Honorable senators, Canada has been with us in our efforts. Its assistance in sectors vital to our economic and social development, such as health, basic education, good governance and the promotion of equality between the sexes has been deeply appreciated as well. We hope that Canada will continue to stand with us in our efforts to move towards modernization, democracy and progress.

Moreover, honourable senators, we know that Africa is the central concern for Canadians. Canada's actions attest to that concern. Canada put Africa back on the agenda when the international community came together at the Kananaskis Summit.

We hope that Canada can do more, to ensure that the next G8 Summit, which is to be held in Gleneagles, Scotland, in July and is to focus primarily on the debt of poor countries and on development assistance, as well as the United Nations Summit to be held in September 2005, focus on development in Africa, and on the decisions which must be made.

We can count on Canada's commitment. We are all well aware of Canada's convictions and commitment for Africa.

Sur le plan continental de l'Afrique qui est au cœur de notre débat aujourd'hui, dès le lendemain de notre indépendance, puisque nous étions l'un des premiers pays d'Afrique à obtenir son indépendance, nous avons veillé avec le peu de moyens que nous disposions déjà à l'époque à contribuer à la libération des nations encore sous le joug colonial.

Parallèlement, nous avons contribué au règlement des conflits à l'intérieur des pays et entre les pays, et nous avons participé aux opérations de rétablissement de la sécurité et du maintien de la paix en Afrique sous la houlette des Nations unies. C'est quasiment une dizaine d'opérations de maintien de la paix auxquelles le Maroc a participé en Afrique.

Sur une note plus positive, nous avons essayé, avec encore les moyens et les ressources limités dont nous disposons toujours, de contribuer au développement du continent sur le plan économique et social, aussi bien sur le plan bilatéral que dans le cadre de programmes multilatéraux.

Au niveau global, notre contribution demeure solidaire pour relever les nouveaux défis du début du XXI^e siècle que sont la mondialisation anarchique, avec ses aléas de marginalisation économique et sociale d'une grande partie de l'humanité et les atteintes à la diversité culturelle et civilisationnelle.

Sur une note un peu plus détendue, le monde a adopté une convention sur la protection de la diversité biologique, mais il est toujours en train de tergiverser sur l'adoption d'une convention sur la protection de la diversité culturelle.

Les menaces et les défis auxquels nous faisons face, monsieur le président, appellent de notre part, de tous les continents, une alliance objective contre les risques pour la stabilité, la sécurité et la paix engendrés par l'extrémisme et le terrorisme.

Honorables sénateurs, le Canada a été à nos côtés sur le plan bilatéral. Son aide apportée dans des secteurs vitaux pour notre développement économique et social, comme la santé, l'éducation de base, la bonne gouvernance, et la promotion de l'égalité entre les sexes est également extrêmement appréciée. Nous souhaitons que le Canada puisse continuer à nous accompagner dans nos efforts de modernisation, de démocratisation et de marche vers le progrès.

D'un autre côté, honorables sénateurs, nous savons que l'Afrique est au centre des préoccupations canadiennes. C'est pour cela que, comme témoin de cette préoccupation, le Canada a remis l'Afrique à l'ordre du jour de la communauté internationale à l'occasion du Sommet de Kananaskis.

Nous souhaiterions que le Canada se mobilise davantage pour que le prochain sommet du G8 à Gleneagles en juillet en Écosse, consacré notamment à la dette des pays pauvres et à l'aide au développement, ainsi que le Sommet des Nations unies de septembre 2005, prennent sur cet enjeu majeur qu'est le développement de l'Afrique, les décisions qui s'imposent.

Nous pouvons compter sur l'engagement du Canada. Chacun connaît en effet les convictions et le dévouement du Canada pour l'Afrique.

The Chairman: Thank you. I will now call upon his Excellency Mahfoud Ben Deddach.

His Excellency Mr. Mahfoud Ben Deddach, Ambassador of the Islamic Republic of Mauritania to Canada: Thank you, honourable senators. It is a great pleasure for me today to be before the Senate committee, since I have also been elected as a senator in my own country, on the occasion of the first multiparty democratic elections which took place in 1992.

Thank you again for giving us this opportunity to speak to you about a country that is certainly the least well-known of the five here, something which is paradoxical for a country that was the cradle of two of the largest and most prestigious African empires.

First, I will say a few words about the empire of Ghana, which was established in Mauritania. Its capital and major city of Awdaghosr was in Mauritania and was established by Mauritaniens of black African origin. The old Empire of Ghana extended over almost all of West Africa. It was so prestigious that when in 1957 the President of the nation then called the Gold Coast wanted a prestigious African name for his country, he chose Ghana. The old Gold Coast is today's Ghana, which in fact was not part of the old Empire of Ghana.

The second large empire born in Mauritania is the Almoravid Empire, which extended over all of North Africa and today's Spain. This is why my country became known as Mauritania, because it was the land of the Moors. The land of the Moors was simply based on the name the Spaniards gave to Muslims in Andalusia, and to Muslims generally. This is why when Spain colonized the Philippines, the Spaniards called Filipino Muslims, los Moros.

Oddly enough, Mauritania, the country that historically gave birth to two major African empires and whose contribution to the history of Africa is unparalleled — is still one of the least well-known African nations today. We may well ask why. Colonization certainly played a major role. We have our role as well. It is always difficult for us to speak well of our country. For us, it may appear like a form of truth, and we think less well of our country. In any case, even though my country may not be the least well-known of the five in North Africa, it is certainly the poorest.

This is why, before I begin to speak about Mauritania, I wanted to draw your attention to these facts. I represent a poor country that needs help and assistance more than the other countries, or in any case, as much as most of the African countries now considered core countries within the framework of Canada's foreign policy. Unfortunately, my country is not one of those core countries.

Mauritania is a poor country that extends over a vast portion of the Sahara desert. My Algerian colleague has just said that the Sahara is the world's largest desert. It extends over 90 per cent of Algeria and 95 per cent of Mauritania.

Le président : Merci beaucoup. Maintenant, j'appelle Son Excellence Mahfoud Ben Deddach.

Son Excellence M. Mahfoud Ben Deddach, ambassadeur de la République islamique de Mauritanie au Canada : Merci, honorables sénateurs. C'est un grand plaisir pour moi de me trouver aujourd'hui devant un comité du Sénat, moi qui ai eu à exercer également cette fonction électorale dans mon pays lors des premières élections démocratiques multipartisanes qui se sont déroulées chez nous en 1992.

Merci encore de me permettre de vous parler d'un pays qui parmi les cinq ici présents est certainement le moins connu, ce qui constitue un paradoxe pour un pays qui fut le berceau de deux parmi les plus grands et les plus prestigieux empires africains.

Je vais parler d'abord de l'empire de Ghana qui a été créé en Mauritanie et dont la capitale, et la ville principale Awdaghosr, se trouvent dans ce pays et qui a été créé par des Mauritanien d'origine négro-africaine. C'est un pays qui s'est étendu pratiquement sur toute l'Afrique de l'ouest. Il était tellement prestigieux que, lorsqu'en 1957 le président de ce qui était à l'époque appelé la Côte-de-l'Or voulait choisir pour son pays un nom africain prestigieux, il a choisi le Ghana. C'est l'actuel Ghana qui, pourtant, ne faisait pas partie de l'empire du Ghana.

Le deuxième grand empire dont le berceau a été la Mauritanie est l'empire des almoravides qui s'est étendu sur toute l'actuelle Afrique du Nord et l'Espagne. C'est ce qui a valu à ce pays le nom de Mauritanie. C'est le territoire des Maures. Le pays des Maures est tout simplement le nom que les Espagnols donnaient aux musulmans d'Andalousie et qu'on donnait généralement aux musulmans. C'est pourquoi lorsque les Espagnols ont colonisé les Philippines, ils ont appelé les musulmans des Philippines, les Mauros (los moros).

Curieusement, ce pays qui historiquement a été le berceau de deux grands empires africains et dont la contribution à l'histoire de l'Afrique est nul autre pareil, demeure pourtant l'un des moins connus actuellement. Pourquoi? La colonisation y a pour beaucoup contribué. Nous avons aussi notre part. Il nous est toujours difficile de parler de notre pays en bien. Pour nous cela peut revêtir une forme de vérité et on ne veut pas son pays. Dans tous les cas, s'il n'est pas sûr que mon pays soit le moins connu, c'est certainement le plus pauvre des cinq pays.

C'est pourquoi j'aimerais, avant de parler un peu de mon pays, attirer votre attention sur ce cas. Je représente ici un pays pauvre qui a besoin d'aide et d'assistance davantage que tous les autres pays ou, en tout cas, comme la plupart des pays africains qui sont considérés actuellement, comme des pays dits de concentration dans le cadre de la politique étrangère du Canada et dont mon pays, malheureusement, n'a pas pu faire partie.

La Mauritanie est un pays pauvre qui s'étend sur une vaste partie du Sahara. Mon collègue d'Algérie vient de dire que le Sahara est le plus grand désert; il représente 90 p. 100 du territoire algérien et 95 p. 100 du territoire mauritanien.

Thus, we have very few water resources. We have had 30 consecutive years of drought, with no rain at all. Everything achieved in my country was accomplished by ourselves. One might say that Mauritania was an accessory colony of France. All the French were interested in was in ensuring that Mauritians did not go to Senegal or Mali to intervene, in other words, that Mauritians did not create problems in the Senegal and Mali colonies, where Mauritanian tribes were accustomed to exercising some authority before the French came. They were not actually interested in Mauritania itself, and that is why nothing was done in Mauritania. When we achieved independence, we did not even have a capital city.

Our capital was built in 1967, when we achieved internal independence, a sort of self-government. The first meeting of the council of ministers was held in a tent, because there was no public building, no structure, and no road.

Everything we now have is what we have built ourselves. We did not get it from colonization. Mauritania has made huge efforts. When we compare where we started to where we are today, given that Mauritania is one of the fastest-growing in Africa — 4.5 to 6 per cent a year — and in spite of our huge debt, I take pleasure in noting that we are one of the 18 countries whose debt to international monetary institutions the G-8 has declared to be cancelled. This is an important step forward, but it is not enough.

Mauritania is also a multi-ethnic country. A few moments ago, I mentioned the old Empire of Ghana. We are a multi-ethnic country which was first populated by black tribes when the Sahara was wet, well before 3000 or 4000 B.C. In around 2000 B.C., Berber tribes from the northern part of the Maghreb came down to Mauritania and settled there. Arab tribes joined them later. So, our population is a mixture of African, Berber and Arab.

We have four national languages, three African and one Arab, in addition to French. French is used very extensively, particularly in the workplace, because Mauritania was colonized by the French.

Mauritania has a population of approximately 3 million, over some 50,000 square kilometers. Our population is 10 times smaller than the population of Morocco's, while the country itself is twice the size of Morocco.

We have significant mineral resources, particularly iron ore, which is at present recognized as being the best quality in the world. We also have an extremely significant fishery resource. Given that we cannot effectively control our coastlines, our fishery resource is pillaged by many fishing companies from many countries, including Korea, Japan and Russia.

Nonetheless, fishing remains the second-largest resource in Mauritania, after minerals. Mauritania is a desert country, but is recognized as one of the largest countries with one of the largest

Nous avons donc très peu de ressources en matière d'eau. Nous avons connu 30 années successives de sécheresse où il n'a pas plu. Tout ce qui a été fait dans mon pays a été fait par nous. La Mauritanie a été une colonie accessoire, si on peut dire, pour la France. Ce qui intéresse les Français, c'est que les Mauritaniens ne venaient pas au Sénégal ou au Mali pour intervenir, c'est-à-dire qu'ils ne créaient pas de problèmes dans les colonies sénégalaises ou maliennes, où les tribus mauritaniennes avaient l'habitude d'exercer une certaine autorité avant l'arrivée des Français. Ils ne s'intéressaient pas tellement aux territoires, c'est pourquoi rien n'a été fait dans mon pays. Ils n'avaient même pas de capital lorsqu'ils ont accédé à l'indépendance.

Notre capitale a été construite en 1967, lorsque nous avons accédé à une indépendance interne, soit à une autonomie interne. Le premier conseil de ministres qui a eu lieu chez nous s'est tenu sous une tente parce qu'il n'y avait pas d'édifice public, ni de bâtiment, ni de route.

Ce que nous avons actuellement, nous l'avons fait nous-mêmes. On ne tient pas cela de la colonisation. C'est vrai que la Mauritanie a fait beaucoup d'efforts. Quand on compare notre point de départ et là où nous en sommes actuellement — avec l'un des pays qui a un taux de croissance parmi les plus élevés en Afrique, qui varie entre 4,5 et 6 p. 100 chaque année, et malgré une dette énorme — je constate avec plaisir que nous faisons partie des 18 pays pour lesquels le G8 vient de déclarer qu'il va annuler la dette des institutions monétaires internationales. C'est un pas important, mais cela n'est pas suffisant.

La Mauritanie est aussi un pays multiethnique. J'ai signalé tout à l'heure qu'il y avait l'empire du Ghana. Nous sommes un pays multiethnique qui a été peuplé d'abord par des populations noires au moment où le Sahara était humide et c'était bien avant les 3000 ans ou 4000 ans avant l'ère chrétienne. Puis 2000 ans avant l'ère chrétienne, des tribus berbères du nord du Maghreb sont descendues en Mauritanie et se sont installées. Des tribus arabes les ont rejoint plus tard. Nous avons donc une population qui est à la fois africaine, berbère et arabe.

Nous avons quatre langues nationales, trois langues africaine et la langue arabe, en plus de l'usage du français qui est répandu et qui est très utilisé en milieu de travail en Mauritanie du fait de la colonisation.

Nous avons une population d'environ 3 millions d'habitants pour un territoire d'un million quelque 50 000 kilomètres carrés, c'est-à-dire dix fois moins que le Maroc en ce qui concerne la population et deux fois plus en ce qui concerne le territoire.

Nous avons des ressources assez consistantes en matière de minerai, notamment le minerai de fer qui est qualifié comme étant la meilleure qualité mondiale reconnue jusqu'à présent. Nous avons aussi des ressources en matière halieutique très importantes. Étant donné que nous n'avons pas la possibilité de contrôler efficacement nos côtes, nos ressources halieutiques font l'objet de pillage de la part de plusieurs compagnies de pêche venant de plusieurs pays, tels que la Corée, le Japon, la Russie.

Malgré cela, la pêche constitue la deuxième ressource pour le pays, après les minerais. La Mauritanie est un pays désertique, mais est reconnu comme étant l'un des plus grands pays qui

livestock herds in Africa. Our herds total some 12 million head. If I compare that to the herds of our Moroccan neighbours, who have 15 million head of livestock and a population of 30 million, Mauritania has 12 million head of livestock with a population of 3 million. This means that Mauritania will require more assistance if its animal husbandry is to be modernized. We are talking about primary and intensive breeding, since the herders are nomadic. People go where they can find grazing and water. So we are not modernized, and we have no financial resources.

On the whole, our major resources are minerals, fish and livestock.

Canada's bilateral contribution to development in Mauritania is almost nil. However, there is a Canadian contribution within the framework of the program to enhance the Senegal river, which is common to Senegal and Mali. Canada is the largest contributor to that program, which has made it possible to build two dams on the Senegal river over 150,000 hectares of irrigable land. On those 150,000 hectares of irrigable land, we have been able to achieve a viability of \$50,000, because costs are extremely high. With that money, we attained 60 per cent of our exports.

Mauritania's main export commodity is rice. We are huge consumers of rice. Rice production now covers 60 per cent of our own needs, and we import only 40 per cent with the 50,000 hectares we have. In other words, if we could make just 20,000 additional hectares viable as well, we could achieve self-sufficiency in our food supply.

Politically, Mauritania — like most other African countries — has had a one Party system since 1978. Because of the unfortunate war in the Western Sahara region, there was a period of instability brought about by a series of military coups, which ended in 1984, when the last military coup was initiated, well before the Berlin wall came down and well before the Eastern Block became destabilized. This initiated the gradual move towards a multi-partisan democratic system.

In 1986, Mauritania already had multi-party municipal and regional elections, with a variety of candidates. This was before the events of 1989. In 1991, we adopted a constitution guaranteeing a multi-party system, all political freedoms, freedom of expression in all its forms, freedom to form parties, and freedom to demonstrate. Mauritania is also the very first Arab country to organize presidential elections with multiple candidates. The election took place in 1992.

Since then, we have renewed Parliament with these two chambers. Mauritania is one of the first countries to establish a Senate chamber. It is even the first sub-Saharan African country to establish a Senate at all. We have already renewed the

possède le plus grand cheptel en Afrique. Nous avons un cheptel qui s'élève à quelque 12 millions de têtes. Si je prends cela en comparaison avec nos voisins marocains qui, pour 30 millions d'habitants ont 15 millions de têtes, la Mauritanie pour 3 millions d'habitants a 12 millions de têtes. Tout cela nécessite donc une aide accrue pour que la Mauritanie soit modernisée. On parle d'élevage primaire et intensif parce qu'il s'agit d'une population nomade. Les gens vont là où ils peuvent trouver de l'herbe et de l'eau. On n'est donc pas modernisés et on n'a pas de moyens financiers.

Voilà grosso modo quelles sont nos ressources principales : les minerais, les poissons et l'élevage.

La contribution du Canada au développement de la Mauritanie sur le plan bilatéral est pratiquement nulle. Le Canada contribue, par contre, dans le cadre du Programme de la mise en valeur du fleuve Sénégal qui est commun au Sénégal et au Mali. Le Canada est le plus grand contributeur dans le cadre de ce programme, ce qui a permis de construire, par exemple, deux grands barrages sur le fleuve Sénégal sur 150 000 hectares de terres irrigables. Nous avons pu viabiliser sur ces 150 000 hectares de terres irrigables 50 milles dollars, parce que les coûts sont très élevés. Avec cet argent, nous avons atteint un taux de 60 p.100 de nos exportations.

La denrée principale exportée par la Mauritanie est le riz. Nous sommes des grands consommateurs de riz. La production de riz couvre maintenant 60 p. 100 de nos besoins. Nous importons seulement 40 p. 100 avec les 50 000 hectares. C'est-à-dire que si nous avions la possibilité de pouvoir viabiliser ne serait-ce que 20 000 autres hectares, nous pourrions atteindre avec cette matière l'autosuffisance alimentaire.

Sur le plan politique, la Mauritanie est un pays qui a connu, comme la plupart des pays africains, un système de parti unique jusqu'en 1978 qui, à cause de la malheureuse guerre du Sahara occidental, il y a eu une période d'instabilité provenant d'une série de coups d'état militaires qui se sont terminés en 1984 par l'instauration du dernier coup d'état militaire qui a amorcé, et ce, bien avant la chute du mur de Berlin et bien avant la dislocation du bloc de l'Est, des étapes vers un système démocratique multipartisan.

Déjà en 1986, la Mauritanie a connu des élections municipales et régionales avec multiplicité de partis et multiplicité de candidatures. C'était donc avant les événements de 1989. En 1991, nous nous sommes dotés d'une constitution qui garantissait le système de multipartisme, les libertés politiques dans leur ensemble, la liberté d'expression sous toutes ses formes, les libertés de constituer des partis, de manifester. La Mauritanie est aussi le premier pays dans tous les pays arabes à avoir organisé des élections présidentielles avec multiplicité de candidatures. Cela a eu lieu en janvier 1992.

Nous avons renouvelé depuis le Parlement avec ces deux Chambres. La Mauritanie a été l'un des premiers pays à créer une chambre sénatoriale. C'est même le premier pays en Afrique subsaharienne à avoir créé le Sénat. Nous avons déjà renouvelé les

chambers three times. There have also been three presidential elections, again with a variety of candidates.

I will not conclude by saying that our system is perfect. Our system is still in its infancy. Our citizens are beginning to get used to having elections, and are learning that each vote carries weight. It is only by having repeated elections that the democratic system will become fully implemented. The country has been a democracy for very many years, and we still find in it some imperfections from time to time. That is what happens in Mauritania, which is just instituting a democracy and where these concepts are still emerging.

I would also point out that Mauritania is a relatively stable country. I do not know whether you are aware that we were quite recently — on June — attacked by a terrorist group based in Algeria. No one is safe from terrorism. Mauritania is a stable country, but it has had problems because it was the least prepared for a modern existence and because it gained nothing from colonization.

For a very long time, we have been nomads set apart from modern life. We entered into a modern system alone. We are trying to make every effort to bring Mauritania into the world as a modern State.

Mauritania has a special commission to fight poverty. After establishing the commission, we noted that poverty dropped significantly, by about 16 per cent. Moreover, we noted that per capita income increased by some 22 per cent. Calmly, quietly and in a spirit of peaceful cooperation with other countries, Mauritania is trying to go forward, and to do what it can alone. It is not a very well-known country, and it does not receive much international assistance. As I said, we receive little bilateral aid from Canada because Mauritania is not what I might call a high-profile country. Some countries are very well known, and receive a great deal of publicity throughout the world. We are on the margins of society. Now, since independence and until today, we have left the margins. We would gain a great deal if we were better known and also received aid — that we need much more than other countries.

[English]

His Excellency Ahmed Ali Jarrud, Ambassador of the Great Socialist People's Libyan Arab Jamahiriya to Canada: Honourable senators, I am extremely pleased to appear before this honourable committee today. I will begin by giving you some information about Libya, which is well known to every one of you.

Libya is a country situated in the north of Africa and on the south side of the Mediterranean Sea. Libya has a territory of 1,800,000 square kilometres and a population of about 5 million citizens. The Mediterranean coast of Libya runs about 2,000 kilometres in length. I am proud to say that Libya is one of the most secure and stable countries on the continent.

Chambres à trois reprises. Il y a eu des élections présidentielles qui se sont déroulées aussi à trois reprises avec multiplicité de candidatures.

Je ne conclurai pas en disant que nous avons un système parfait. C'est un système qui en est à ses débuts. Nos citoyens commencent à s'habituer à l'élection et au poids de chaque vote. C'est avec la répétition des élections que le système démocratique finira par s'implanter définitivement. Votre pays est doté d'une vieille démocratie et on constate, de temps en temps, des imperfections. C'est le cas de la Mauritanie qui commence et émerge dans ce système.

Je veux dire aussi que la Mauritanie est un pays relativement stable — je ne sais pas si vous avez appris que nous venons d'être agressé, le 4 juin, par un groupe terroriste qui avait sévit en Algérie. Personne n'est donc à l'abri des actes terroristes. La Mauritanie est un pays stable qui a connu des problèmes parce que c'est le pays qui a été le moins préparé à la vie moderne et pour lequel la colonisation n'a rien fait.

Nous sommes depuis longtemps une population nomade à l'écart de la modernité, et nous sommes entrés seuls, dans un système moderne. Nous essayons de faire des efforts pour que la Mauritanie entre de plain-pied dans l'État.

Notre pays a un commissariat pour lutter contre la pauvreté et nous avons constaté qu'avec l'instauration de ce commissariat, le niveau de pauvreté a sensiblement diminué de l'ordre de 16 p. 100. Nous avons constaté, par contre, que le revenu par habitant a progressé de l'ordre de 22 p. 100. Notre pays essaie, dans le calme, dans la tranquillité et dans le cadre de la coopération pacifique avec les autres pays, d'avancer, de faire son petit bout de chemin tout seul. Il n'est pas très connu et ne bénéficie pas de beaucoup d'aide internationale. J'ai signalé que nous recevions, sur le plan bilatéral, peu d'aide de la part du Canada parce que la Mauritanie n'est pas un pays que j'appellerais un pays vedette. Il y a de ces pays qui sont connus et qui bénéficient d'une publicité de par le monde. Nous, nous étions en marge de la société. Nous venons d'y entrer depuis l'indépendance et jusqu'à présent, nous gagnons à être connus pour pouvoir, nous aussi, bénéficier de l'aide alors que nous en avons besoin beaucoup plus que d'autres pays.

[Traduction]

Son Excellence M. Ahmed Ali Jarrud, ambassadeur de la Grande Jamahiriya arabe libyenne populaire et socialiste au Canada : Honorables sénateurs, je suis extrêmement heureux de comparaître à votre honorable comité. Je vais commencer par vous donner quelques informations sur la Libye que vous connaissez tous bien.

La Libye est un pays situé au Nord de l'Afrique et sur la côte sud de la Méditerranée. Elle a un territoire de 1 800 000 kilomètres carrés et une population d'environ cinq millions d'habitants. La côte méditerranéenne de la Libye est d'environ 2 000 kilomètres de long. Je suis fier de dire que la Libye est un des pays les plus sûrs et les plus stables du continent.

Libya is co-operating with the international community in the fight against terrorism, and has taken a courageous step in renouncing its programs of weapons of mass destruction.

As honourable senators are aware, Libya has very good relations with Canada. Canada is well known to a large number of Libyan families because many Libyans graduated from Canadian universities. Canada is a country that Libyans love to visit and to study in. We are confident that our relations with Canada will continue to improve, especially after the visit of the Prime Minister to Tripoli last year.

I did not intend to speak about Libya, because the main issue that I wanted to address was our policy on Africa. I provided information to the honourable committee about our role, efforts and policy in Africa, with a special focus on the issue of Darfur, which is very important for us and for Canadians. I will focus briefly on what we are doing in Africa, besides what is in the papers that I have given to you.

Honourable senators are aware that Libya is an important part of Africa, and has important relations in economic, political and human aspects. I am sure you are aware of the role in which Col. Gadhafi is regarded in Africa, in particular in establishing security and stability in the region and his efforts to solve conflicts between the African countries. He was named as coordinator of peace in Africa by some African organizations.

Libya provides important economic aid to different African countries in our effort to help our African brothers to solve their economic crises, especially those countries that are confronting armed conflicts. We cite many examples in the paper we submitted to the honourable committee.

In May there was a mini-summit in Tripoli on the issue of Darfur. Previous to that summit, there was a meeting in Tripoli with rival tribes, including the leaders of the tribes of Darfur. That meeting was very successful. All concerned parties came to a ceasefire agreement, and agreed to work together to solve the issues in Darfur.

Libya is a neighbour of Sudan, and there are tribal relations. We opened our ports and airports for humanitarian assistance to be taken through our territory, free of taxes and customs. In June of last year, we signed an agreement with the international food program regarding this particular matter. Also, we are encouraging countries such as Canada to use the Libyan path, because it is secure and very near to take the humanitarian aid.

We are coordinating with the Canadian side regarding Darfur, which is of a great concern to us. We appreciate what Canada has done and what Canada has offered up to the moment, on the issue of Darfur. We encourage Canada to provide more assistance to the region of Darfur. We also encourage Canada to help us and other nations conquer poverty, disease and all the problems facing Africa. We are also, as you are aware, suffering from the poverty in Africa.

La Libye coopère avec la communauté internationale à la lutte contre le terrorisme et a pris l'initiative courageuse d'abandonner son programme d'armes de destruction massive.

Comme les honorables sénateurs le savent, la Libye a d'excellentes relations avec le Canada. De nombreuses familles libyennes connaissent bien le Canada car de nombreux Libyens ont fait leurs études dans les universités canadiennes. Le Canada est un pays où les Libyens aiment bien venir en visite ou faire des études. Nous sommes convaincus que nos relations avec le Canada vont continuer de s'améliorer, surtout après la visite du premier ministre à Tripoli l'an dernier.

Je n'avais pas l'intention de vous parler de la Libye car je voulais me concentrer sur notre politique en Afrique. J'ai communiqué à l'honorable comité des informations sur notre rôle, nos efforts et notre politique en Afrique, et tout particulièrement en ce qui concerne la question du Darfour qui est très importante pour nous et pour les Canadiens. Je vais aborder brièvement ce que nous faisons en Afrique, pour compléter les documents qui vous ont été remis.

Les honorables sénateurs savent que la Libye est une partie importante de l'Afrique avec laquelle elle a d'importantes relations sur les plans économiques, politiques et humains. Vous connaissez certainement la réputation qu'a acquise le col Gadhafi en Afrique, notamment en apportant la stabilité dans cette région et en contribuant à résoudre des conflits entre pays africains. Il a été nommé coordonnateur de la paix en Afrique par certaines organisations africaines.

La Libye apporte une aide économique importante à divers pays africains pour aider ses frères africains à surmonter leurs difficultés économiques, notamment ceux qui sont plongés dans des conflits armés. Nous en citons plusieurs exemples dans le document que nous avons remis aux honorables sénateurs.

Au mois de mai, il y a eu un mini sommet à Tripoli sur la question du Darfour. Avant ce sommet, il y avait eu une réunion à Tripoli avec les tribus rivales, notamment les dirigeants des tribus du Darfour. Cette réunion a été un succès. Toutes les parties concernées ont accepté un cessez-le-feu et sont convenues de travailler ensemble à un règlement des problèmes du Darfour.

La Libye est un pays voisin du Soudan et il y a des relations tribales. Nous avons ouvert nos ports et nos aéroports pour permettre à l'aide humanitaire de passer par notre territoire en franchise de droits. En juin dernier, nous avons signé une entente à ce sujet avec le programme alimentaire mondial. Nous encourageons aussi les pays comme le Canada à passer par la voie de la Libye car elle est sûre et elle permet d'acheminer directement l'aide humanitaire.

Nous coordonnons nos activités avec le Canada au sujet du Darfour, qui nous préoccupe beaucoup. Nous apprécions tout ce que le Canada a fait et tout ce qu'il a proposé jusqu'ici à l'égard du Darfour. Nous l'encourageons à apporter plus d'aide à cette région du Darfour. Nous encourageons le Canada à nous aider et à aider d'autres nations à surmonter la pauvreté, la maladie et tous les autres problèmes de l'Afrique. Nous aussi, comme vous le savez, nous souffrons de la pauvreté en Afrique.

Our country has been used for illegal immigration — hundreds of thousands of African citizens immigrating illegally towards Europe. We have reached an agreement recently with the European Union regarding this particular matter. Really, the measures we can take on the Libyan and European side cannot stop the illegal immigration. The solution is to invest more money, to participate heavily in the development program, and to create development projects in Africa that can contain and stop the illegal immigration. Mr. Chairman and honourable senators, I am ready to hear any questions from your side.

The Chairman: Thank you.

[Translation]

Senator Prud'homme: I am very happy to have you here today. Since the truth will always out, I will say that I was in support of a study of Canada-Arab relations. I agreed with the majority decision of the committee to study Africa, because what immediately came to mind was that your five countries are a part of Africa. I knew that we would come together again at some point.

I would also encourage you to be free with your questions, to be tough, implacable and charming, since all of Canada can hear you now. I will therefore publicly make a commitment to distribute your briefs, the briefs you have tabled here today, which I believe will help people gain a better understanding of North Africa.

You will notice the cameras recording this meeting. I want to let you know, in order to be clear, that you will receive a copy of the recording, if you wish, and I promise to make sure that you get it as soon as possible.

It has been over 20 years since we have dealt with this issue in the Standing Senate Committee on Foreign Affairs. I am pleased to see my colleague here, who was very active in this area. I strongly disagree with some of his arguments from 20 years ago, because they are still out there.

Let us come back to Africa. I do not have specific questions to ask.

[English]

I would like to be on record as saying that I am so pleased to see the ambassador of Libya. I know it is shocking for you to hear, but I want that to be on record. I want to almost apologize for the immense difficulty that you had in opening your embassy here in Ottawa. I thank the good Lord for having given me enough strength to take the necessary steps to see you open your embassy in Ottawa and establish a good relationship with Ottawa in difficult times. The pressure was so immense that you could not even find an apartment in Ottawa. I intervened. It is a great success, and now you are the most popular people. I am not

Notre pays a été utilisé par des immigrants illégaux — des centaines de milliers d'Africains qui émigraient illégalement vers l'Europe. Nous avons récemment conclu une entente avec l'Union européenne à ce sujet, mais toutes les mesures que nous pouvons prendre du côté de la Libye et du côté de l'Europe ne peuvent pas enrayer cette migration illégale. La solution, c'est d'investir plus, de participer massivement au programme de développement et de mettre sur pied des projets de développement en Afrique pour freiner et arrêter cette immigration illégale. Monsieur le président et honorables sénateurs, je suis maintenant prêt à répondre à vos questions.

Le président : Merci.

[Français]

Le sénateur Prud'homme : Je suis très heureux que vous soyez ici aujourd'hui. Comme la vérité a toujours ses droits, je vous dirai que je favorisais une étude des relations entre le Canada et le monde arabe. Je me suis rangé du côté de la décision majoritaire du comité d'étudier l'Afrique, car immédiatement je me suis souvenu que vos cinq pays font tout de même partie de l'Afrique. Je savais donc qu'éventuellement nous finirions par nous retrouver.

Deuxièmement, je vous encourage à ne pas hésiter, dans vos questions, à être durs, implacables, charmeurs, puisque, actuellement, à travers tout le Canada on pourra vous écouter. Je prends donc l'engagement public de distribuer vos textes que vous avez déposé ici aujourd'hui et qui, à mon avis, aident à mieux comprendre l'Afrique du Nord.

Vous remarquerez les caméras qui enregistrent la présente réunion. J'aimerais vous indiquer, afin d'être clair, que vous aurez une copie de cet enregistrement, si vous le désirez, et je m'engage à faire en sorte que vous en ayez une le plus tôt possible. Il ne faut donc pas hésiter à rendre nos échanges les plus vigoureux possible.

Cela fait plus de 20 ans que nous avons touché à cette question, au Comité sénatorial permanent des affaires étrangères. Je suis heureux de voir mon collègue ici présent, lequel fut très actif dans le domaine et avec qui je suis en profond désaccord sur certaines interventions d'il y a 20 ans, car elles durent encore.

Revenons à l'Afrique. Je ne veux pas poser de questions en particulier.

[Traduction]

Je tiens à ce qu'il soit consigné au compte rendu que je suis enchanté de voir l'ambassadeur de la Libye. Je sais que vous serez consterné de l'entendre, mais je tiens à ce que cela figure au compte rendu. Je voudrais presque vous présenter mes excuses pour les problèmes énormes que vous avez eus à ouvrir votre ambassade à Ottawa. Je remercie le Seigneur de m'avoir donné assez de force pour prendre les mesures nécessaires pour vous permettre d'ouvrir cette ambassade à Ottawa et d'établir des relations avec Ottawa à une époque difficile. Les pressions étaient tellement énormes que vous ne réussissiez même pas à trouver un

worried for you. However, there is a beginning to everything, and I want this to be on record.

Your Excellency, you have touched on a strong subject that is of interest to my colleagues — Darfur. The other colleagues, very strangely, all spoke in French, but I will address you in a neutral language, English, and then I will go back to French. When you talked about Darfur, all your other colleagues said, “Accompany us.” I would like to accompany you. You have opened the door of possibility with Canada. Since it is now kosher to have a good relationship with Libya, I would be happy to see the kind of proposal you would make to Canada in order that Canada and Libya could have a joint project, because of your knowledge and proximity with the situation. You yourself opened the avenue. Within your comments, I would appreciate it if you would expand on that a little so that my colleagues could profit from your experience.

[Translation]

I would like to emphasize to His Excellency the Ambassador for Morocco that the promise that I made to him to relaunch the Canada-Morocco Parliamentary Association is on its way to becoming reality. Even if Parliament adjourns and there is no election, that will have to happen.

You said that we need to accompany you. Could you tell us how you, as North African countries and Arab countries, could accompany us, Canada, in our foreign policy on Africa?

We are hearing about major world crises right now, almost anti-Semitism, which could undermine good relations. There is also the danger of Islamophobia which, in my opinion, is gaining ground quickly. It is more dangerous than any fatal illness that can strike human beings. I point this out because you need to explain to us the danger that it can pose for relations with Africa. Is it possible to have good relations with Africa if there is no peace in that part of the world?

Everything starts with peace. There must be calm in order to have commerce. In order to have calm, it takes knowledge and a willingness to share and work as partners. I will address my question to His Excellency the Ambassador to start with.

[English]

Mr. Jarrud: I appreciate the help and assistance that Senator Prud'homme gave us in opening our embassy. We had a difficult time finding a location for our embassy, but, thank God, finally we are established in Ottawa at the ambassadorial level. After almost 30 years in a non-resident relationship, we now have a resident relationship in Ottawa and in Tripoli. I appreciate the comments of the honourable senator.

appartement à Ottawa. Je suis intervenu. C'est un grand succès et vous êtes maintenant le peuple le plus populaire. Je ne m'inquiète pas pour vous. Toutefois, il y a un commencement à tout et je tiens à ce que ceci figure au compte rendu.

Votre Excellence, vous avez abordé un dossier fort chargé qui intéresse mes collègues, celui du Darfour. Assez curieusement, mes autres collègues sont tous intervenus en français, mais je vais m'adresser à vous dans une langue neutre, l'anglais, et ensuite je reviendrai au français. À propos du Darfour, tous vos collègues nous ont dit : « Accompagnez-nous. » J'aimerais vous accompagner. Vous avez ouvert la porte à cette possibilité pour le Canada. Puisqu'il est maintenant kascher d'avoir de bonnes relations avec la Libye, j'aimerais voir le genre de propositions que vous seriez prêts à soumettre au Canada pour que le Canada et la Libye entreprennent un projet conjoint, puisque vous connaissez bien la situation et que vous êtes situé tout près. C'est vous qui avez ouvert cette porte. Je vous serais donc reconnaissant de développer un peu cette idée pour permettre à mes collègues de profiter de votre expérience.

[Français]

J'aimerais réitérer à Son Excellence l'ambassadeur du Maroc que la promesse que je lui ai faite de reconstituer l'Association parlementaire Canada-Maroc est en voie de se réaliser. Même si le Parlement s'ajourne et qu'il n'y a pas d'élection, il faudra que cela se fasse.

Vous avez dit : « Accompagnez-nous ». Pourriez-vous nous dire comment vous, pays de l'Afrique du Nord et pays arabes, pourriez nous accompagner, le Canada, dans notre politique étrangère en Afrique?

Actuellement, on nous parle que de grandes crises mondiales, presque d'antisémitisme, ce qui pourrait nuire à des relations harmonieuses. Je parle aussi des dangers de l'islamophobie qui, à mon avis, se répand à vive allure. Cette tendance est plus dangereuse que toute autre maladie mortelle qui puisse toucher le cœur de l'homme. Je tiens à le souligner, il faut que vous nous impressionniez du danger que cela peut poser dans les relations avec l'Afrique. Est-ce possible d'avoir de bonnes relations avec l'Afrique si la paix n'existe pas dans cette partie du monde?

Tout commence avec la paix. Pour faire du commerce, il faut de la tranquillité. Pour avoir la tranquillité, il faut de la connaissance et avoir le sens du partage et du partenariat. Ma question s'adresse tout d'abord à monsieur l'ambassadeur.

[Traduction]

M. Jarrud : Je suis reconnaissant au sénateur Prud'homme de l'aide qu'il nous apportée pour nous permettre d'ouvrir notre ambassade. Nous avons eu du mal à trouver un endroit pour cette ambassade mais, grâce à Dieu, nous avons enfin une ambassade à Ottawa. Après près de 30 ans pendant lesquelles nous n'avons pas eu de présence ici, nous avons maintenant des représentants résidant à Ottawa et à Tripoli. Je suis touché par les remarques de l'honorable sénateur.

Darfur is an important and sensitive issue. Sudan is our neighbour. Libya was involved in the peace process in Sudan a long time ago between the Government of Sudan and the popular front of the liberation of Sudan. Libya and Egypt offered a peaceful plan. Unfortunately, this peaceful plan did not succeed because there were pressures from outside the region not to accept the Libyan-Egyptian formula for many reasons related to the Cold War and the tension years, et cetera. That situation is now completely different. Darfur remains a sensitive issue. We must admit that the Government of Sudan mishandled the situation from the beginning. Since the situation has been internationalized, the Government of Sudan realizes that this issue should be taken seriously, and they must participate with the African Union in finding a solution to this matter.

We are offering humanitarian assistance through our relations with the leaders of the tribes. You will find some tribes in southern Libya and others in eastern Chad. It is a complicated relationship. We have developed excellent relations with all the parties involved in Darfur. This relationship can give us the credibility and the confidence to play a positive role in finding a solution to this matter.

The recent summit held in Tripoli from May 16 to 18 was a successful one. I have the final declaration of the summit. Three or four days before the summit, there was an important meeting between the leaders of the tribes, the Justice and Equality Movement of Darfur and representatives of the government. All participants agreed to a ceasefire, and to work together to solve this problem. This was an opportunity. Some leaders assisted the summit and met with the presidents of the countries participating in the summit. Those countries included Nigeria, as a president of the African Union; Egypt; Sudan; Chad; and Libya. There was only one issue. The African Union is doing a great job in Darfur in trying to establish peace and security. We need all concerned countries to support the efforts of the African Union; to give help and assistance to the African Union. It is difficult to accept foreign intervention. That is the problem. The Government of Sudan says there is foreign intervention, and Darfur is a sovereign part of Sudan.

To find a peaceful solution, we should concentrate our assistance on the African Union. The African Union needs help to do its job. When the African Union can get assistance and help, we can, as African nations, do a significant amount in this particular matter.

[Translation]

Mr. Yousfi: I have a few things that I would like to say in response to Senator Prud'homme's question about what we can do and what we can suggest so that we can eventually find solutions together to the many problems facing Africa.

Le Darfour est un problème important et délicat. Le Soudan est notre voisin. La Libye a participé il y a longtemps au processus de paix au Soudan entre le gouvernement du Soudan et le Front populaire de libération du Soudan. La Libye et l'Égypte ont proposé un plan de paix. Malheureusement, ce plan de paix a échoué en raison de pressions qui se sont exercées de l'extérieur pour empêcher l'adoption de la formule proposée par la Libye et l'Égypte, pour des raisons liées à la guerre froide et aux années de tension, etc. La situation a maintenant complètement changé. Le Darfour demeure un problème délicat. Il faut reconnaître que le gouvernement du Soudan a agi de façon maladroite dès le début. Maintenant que le problème a pris une dimension internationale, le gouvernement du Soudan se rend compte qu'il faut prendre la question au sérieux et qu'il doit participer avec l'Union africaine à la recherche d'une solution à ce problème.

Nous apportons une aide humanitaire par le biais de nos relations avec les dirigeants des tribus. Il y en a dans le sud de la Libye et d'autres dans l'est du Tchad. C'est une relation complexe. Nous avons noué d'excellentes relations avec toutes les parties prenantes au Darfour. Ces relations nous permettent de jouir de la crédibilité et de la confiance nécessaires pour contribuer de façon positive à résoudre cette question.

Le récent sommet de Tripoli, du 16 au 18 mai, a été un succès. J'ai la déclaration finale de ce sommet. Trois ou quatre jours avant, il y a eu une importante rencontre des dirigeants des tribus, du Mouvement pour la justice et l'égalité du Darfour et des représentants du gouvernement. Tous les participants sont convenus d'un cessez-le-feu et ont décidé de travailler ensemble à résoudre ce problème. Cette réunion a été une ouverture. Certains de ces dirigeants de tribus ont assisté au sommet et rencontré les présidents des pays qui y participaient. Il s'agissait du Nigeria, en tant que président de l'Union africaine, de l'Égypte, du Tchad et de la Libye. Seule cette question a été abordée. L'Union africaine fait un travail admirable au Darfour pour essayer d'y établir la paix et la sécurité. Il faut que tous les pays concernés appuient les efforts de l'Union africaine et lui apportent toute leur aide. Mais il est difficile d'accepter une intervention étrangère. C'est là le problème. Le gouvernement du Soudan affirme qu'il s'agit d'une intervention étrangère alors que le Darfour fait partie du territoire souverain du Soudan.

Pour trouver une solution, il faut concentrer notre aide sur l'Union africaine. Elle a besoin d'aide pour faire son travail. Si elle peut recevoir l'aide nécessaire, nous pourrons, nous les nations africaines, jouer un rôle important pour régler cette question.

[Français]

M. Yousfi : J'aurais quelques réponses à donner au sénateur Prud'homme à sa question sur ce que nous pouvons faire et ce que nous pouvons proposer de façon à ce que l'on puisse éventuellement trouver, ensemble, des solutions aux multiples problèmes présents en Afrique.

We Algerians consider ourselves Africans, and we are Africans. From the time of our independence in 1962, we have helped all countries that were not independent to free themselves from colonialism. We helped Angola, Mozambique, Cape Verde and South Africa.

I would remind you that Mr. Mandela was in Algeria just before being arrested and spending much of his life in prison. The Maghreb countries, such as Mauritania, Morocco, Tunisia and Algeria, know sub-Saharan Africa very well.

Algeria has hosted thousands of African students. We have been involved in many African countries at the economic and social level. We have even intervened militarily to help countries such as Nigeria to deal with secession, attempted secession and the beginnings of civil war in that country at certain times.

We have had excellent partnerships with the United States and the European Union to find solutions to the conflict between Ethiopia and Eritrea.

We understand African problems, we know how to resolve conflicts in Africa. The situation in Darfur merits your consideration. It would be important to look at whether a partnership could be developed between North African countries, Canada and other countries to try to find a solution to the conflicts there.

Foreign intervention and outside pressure will not resolve the problem and lead to a solution to the sensitive issues involved there.

The Organization for African Union is doing everything it can and it will find a solution with a bit of assistance. All that is needed is for the international community to actually want to help, since this is a dramatic human problem. There are the difficulties of transporting troops and bringing in supplies and food for the peacekeepers. Not only Canada but other members of the international community as well can help with logistics.

What we absolutely want to avoid is foreign intervention in Sudan, which would threaten the country's sovereignty and its territorial integrity. We do not want that and we feel that it would not be the best way of resolving the issue. We can find a solution and you can help African countries resolve these issues by providing logistical support.

The \$190 million that Canada has given is extremely useful and very much appreciated. The proposal to provide logistical support is also appreciated, and I believe that we can develop partnerships, not only to help with the conflict going on now in Darfur, but also for other regions where there are conflicts, such as Liberia and the Democratic Republic of Congo, or to permanently ease tensions that may boil over any day in the conflicts between Ethiopia and Eritrea, or elsewhere.

En ce qui concerne l'Algérie, nous nous considérons comme Africains et nous sommes Africains. Dès notre indépendance, en 1962, nous avons aidé tous les pays qui n'étaient pas indépendants à se libérer du colonialisme. Nous avons aidé aussi bien l'Angola que le Mozambique, le Cap Vert que l'Afrique du Sud.

Je voudrais vous rappeler que M. Mandela était en Algérie, à la veille d'être arrêté et de passer la plus grande partie de sa vie en prison. S'il y a des pays qui connaissent très bien l'Afrique subsaharienne, ce sont les pays maghrébins, de la Mauritanie au Maroc, de la Tunisie à l'Algérie.

L'Algérie a accueilli des milliers d'étudiants africains. Nous sommes intervenus dans beaucoup de pays africains aux niveaux économique et social. Nous sommes même intervenus militairement pour aider un certain nombre de pays comme le Nigeria au moment de la sécession, des tentatives de sécession et des débuts de guerre civile qu'il y avait au Nigeria à certains moments.

Nous avons travaillé en excellent partenariat avec les États-Unis et l'Union européenne pour trouver une solution au conflit entre l'Éthiopie et l'Érythrée.

Nous connaissons les problèmes africains, nous connaissons la manière de régler les conflits en Afrique. La question du Darfour, telle qu'elle est posée, mérite réflexion de votre part. Il faudrait voir si un partenariat pourrait être établi entre les pays d'Afrique du Nord, le Canada et un certain nombre de pays afin de trouver une solution à ces conflits.

Ce n'est pas par des interventions étrangères qu'on pourra régler le problème ni par des pressions extérieures qu'on pourra trouver une solution à des problèmes aussi sensibles que ceux-là.

L'Organisation de l'union africaine essaie de faire le maximum et elle trouvera une solution, pour peu qu'on veuille l'aider. Il suffit que la communauté internationale veuille effectivement aider parce que c'est un problème humain dramatique. Il y a le problème de transport des troupes, l'approvisionnement et l'alimentation des forces de maintien de la paix. Il y a toute la logistique dans laquelle vous pouvez aider, non seulement vous, les Canadiens, mais également les membres de la communauté internationale.

Ce que nous ne voulons en aucun cas, c'est une intervention étrangère au Soudan qui mette en danger sa souveraineté et son intégrité territoriale. Nous ne le voulons pas et nous considérons que ce n'est pas de cette manière qu'il convient de régler la question. Nous pouvons le régler et vous pouvez aider les pays africains à régler ces questions par un soutien logistique.

Les 190 millions de dollars qu'a donnés le Canada sont extrêmement utiles et très appréciés. La proposition d'offre de soutien logistique est appréciée, et je crois qu'il y a possibilité de trouver des partenariats, non seulement pour le conflit qu'il y a aujourd'hui au Darfour, mais également dans les autres régions où il y a des conflits, que ce soit au Liberia, en République démocratique du Congo, ou pour arrêter définitivement les étincelles qui peuvent surgir du jour au lendemain dans les conflits entre l'Éthiopie et l'Érythrée, ou d'autres conflits.

Canada, the Maghreb countries and other members of the international community can work together to find solutions to this issue. I will go a bit further regarding cooperation. With regard to economic, cultural and educational cooperation, we have a great deal of experience in our relations with sub-Saharan Africa. We can work together to create partnerships to assist African countries that need help.

We have been involved in this kind of cooperation for many years. We have the experience and capacity needed to do this work. We can bring our experience to create such a partnership.

[English]

Mr. Tangi: I would like to react first to the proposal by Senator Prud'homme. I am happy he will be able to set up the parliamentary —

Senator Prud'homme: "Reconstitute."

Mr. Tangi: Reconstitute the parliamentary friendship group between Canada and Morocco. It is urgent that this group be reconstituted. I would like to invite its members to join the Speaker of the Senate, Mr. Hays, who kindly accepted an official invitation from his Moroccan counterpart to visit Morocco this fall.

Mr. Chairman, on the question of how we can work together, there are two levels of working together. The first is working with the Maghreb countries, Algeria, Tunisia, Morocco, Libya and Mauritania, in completing the work we are doing. Take, for instance, our country in the kingdom of Morocco. We are a democracy in transition. The image of Canada in our country is a lot better than you can imagine. It is the image of an ideal country; multicultural, multi-ethnic and a true democracy. I think your experience will be helpful to us in telling us what we are doing right. It will also be helpful to be indulgent if sometimes we are not moving at the pace that one would expect, especially considering that when we look at where western parliamentary democracies are now, it has taken almost 1100 years, and we are asked to do the same in a few years.

Regarding economic and social development, you told us to be very frank with you. Well, let me be very frank. I think it has been proven that you cannot have a sectoral or a piecemeal approach. Socioeconomic development was defined in the late 1960s as the upward movement of the entire social system. It is not only dealing with education, health and employment, et cetera; it is a comprehensive deal. It is also not only dealing with a number of countries in a region. Once a few countries have been developed, they will serve as a magnet for illegal immigration and whatever else you have.

Accordingly, we could concentrate on specific issues, but do it all throughout. I have a small garden back home in my country. I wanted to use pesticides. The man who is helping me said, "Mr. Tangi, before you do it, please make sure that all the

Nous pouvons travailler ensemble, Canadiens, Maghrébins et d'autres membres de la communauté internationale, pour trouver des solutions à cette question. J'irai un peu plus loin en matière de coopération. En ce qui concerne la coopération économique, culturelle et scolaire, nous avons une très grande expérience dans les relations avec l'Afrique subsaharienne. Nous pouvons créer ensemble des partenariats pour apporter une aide aux pays africains qui en ont besoin.

Nous avons établi cette coopération depuis de très longues années. Nous avons l'expérience et les capacités également pour le faire. Nous pouvons apporter notre expérience dans la formation de ce partenariat.

[Traduction]

M. Tangi : J'aimerais réagir tout d'abord à la proposition du sénateur Prud'homme. Je suis heureux de constater qu'il va pouvoir créer le groupe parlementaire...

Le sénateur Prud'homme : « Reconstituer ».

M. Tangi : Reconstituer le groupe d'amitié parlementaire Canada-Maroc. Il est urgent de le reconstituer. J'aimerais inviter ses membres à se joindre au président du Sénat, M. Hays, qui a eu la gentillesse d'accepter une invitation officielle de son homologue marocain à se rendre en visite au Maroc cet automne.

Monsieur le président, il existe deux façons de collaborer. On peut tout d'abord travailler avec les pays du Magreb, l'Algérie, la Tunisie, le Maroc, la Libye et la Mauritanie, pour terminer le travail que nous avons entrepris. Prenez par exemple notre pays, le Royaume du Maroc. Nous sommes une démocratie en transition. L'image du Canada dans notre pays est bien plus importante que vous ne l'imaginez. C'est l'image d'un pays idéal, d'une authentique démocratie multiculturelle et pluriethnique. Je crois que votre expérience nous sera utile pour savoir si nous faisons les choses correctement. Mais nous aurons aussi besoin d'indulgence si parfois nous ne progressons pas aussi vite qu'on pourrait le souhaiter, sachant qu'il a fallu presque 1 100 ans aux démocraties parlementaires occidentales pour en arriver où elles sont aujourd'hui, alors qu'on nous demande d'accomplir le même chemin en quelques années seulement.

En ce qui concerne le développement économique et social, vous nous avez demandé d'être très francs avec vous. Permettez-moi alors d'être très franc. Je pense qu'il a été prouvé qu'on ne peut pas avoir une approche sectorielle ou à l'emporte-pièce. Le développement socio-économique a été défini à la fin des années 60 comme étant le mouvement ascendant de tout le système social. En effet, il ne concerne pas uniquement des secteurs comme l'éducation, la santé et l'emploi; c'est un ensemble indivis. De même, il ne concerne pas uniquement un certain nombre de pays dans une région donnée. En se développant, les pays attireront des problèmes comme l'immigration illégale et je ne sais quoi d'autre.

Il s'ensuit que nous pourrions nous concentrer sur des questions en particulier, mais il faut le faire dans une perspective globalisante. Dans mon pays, j'ai un petit jardin à l'arrière de ma maison. J'ai voulu utiliser des pesticides, mais le

neighbours are also doing it. It is not useful to chase mosquitoes from your garden if they are all over everywhere else.” Accordingly, it is the entire continent. You see the image. It is the entire continent that we must tackle.

Most of all, we should look at specific issues in the case of our countries in the Maghreb, which have been qualified by my neighbour, the ambassador of Tunisia, as emerging. Of course, we are already beginning to stand on our feet. We need transfer of technology in all fields. We need investments, especially investments in export-oriented industries.

Last but not least, on the question of security, everybody is talking about it these days. We are the first victims of terrorism. It has been the case in all our countries. Accordingly, I would like to draw your attention to what I said in my paper. We need an objective alliance of all our countries. Terrorism has no religion, no race and no specific geographic location. In my country in the kingdom of Morocco, we thought we were immune to this. What happened in May, 2003 in Morocco — our 9/11 — was a wake-up call for us. I am underlining this in a strong way, because our young democracies are threatened by these extremists and terrorist movements. As a matter of fact, they are using all the tools of democracy to topple, or to destabilize, the democratic regimes we are trying to institute in our countries.

Regarding the question raised by my colleague from Algeria, the triangle of partnership between our countries and Canada for the development of Sub-Saharan Africa is also a very efficient tool. We have had experience in this triangle of cooperation with countries as far away from Africa as Japan and China. We have successful experiences in the field of fisheries, road building, health, education and many other areas where we have put our resources; experience and access with financial and technical resources from other countries in the service of our continent. Thank you, Mr. Chairman.

[Translation]

Mr. Saad: Those are interesting questions. Senator Prud’homme asked me a question that contained several parts.

Senator Prud’homme: This way we will not have to spend a year studying relations in the Middle East.

The Chairman: I would point out that the Maghreb is not the Middle East, Senator Prud’homme.

Mr. Saad: You even touched on Africa. I found Senator Prud’homme’s questions both important and interesting. Stability and security are essential for development, since no serious and significant progress toward social peace and stability can be made without development.

jardinier qui me donnait un coup de main m’a dit : « Monsieur Tangi, avant de le faire, veuillez vous assurer que tous les voisins le font aussi. À quoi bon chasser les moustiques de votre jardin s’ils se retrouveront partout ailleurs. » Ce qui est en cause, donc, c’est tout le continent. Je ne sais pas si vous voyez ce que je veux dire. Nous devons nous attaquer aux problèmes de l’ensemble du continent.

Surtout, nous devons réfléchir aux problèmes spécifiques aux pays du Maghreb, lesquels ont été qualifiés par mon voisin, ambassadeur de Tunisie, comme étant des pays émergents. Bien entendu, nous commençons déjà à nous relever sur nos pieds. Nous avons besoin de transferts de la technologie dans tous les domaines. Nous avons besoin également d’investissements, notamment dans les industries axées sur l’exportation.

Enfin, la dernière question, et non la moindre, est celle de la sécurité dont tout le monde parle ces jours-ci. Nous sommes les premières victimes du terrorisme. C’est le cas dans tous nos pays. C’est pourquoi je voudrais attirer votre attention sur ce que j’ai dit dans mon mémoire. Nous devons forger une alliance objective de tous nos pays. Le terrorisme n’a pas de religion, ni de race, ni de lieu pouvant lui être rattaché. Dans mon pays, le Royaume du Maroc, nous pensions être à l’abri du terrorisme. Or, les événements de mai 2003 au Maroc — notre 11 septembre à nous — nous ont sortis de notre léthargie. Je tiens à souligner cela en particulier, car nos jeunes démocraties sont menacées par ces extrémistes et ces mouvements terroristes. En fait, ceux-ci utilisent tous les outils de la démocratie pour faire tomber ou déstabiliser les régimes démocratiques que nous tentons d’instituer dans nos pays.

S’agissant de la question soulevée par mon collègue de l’Algérie, le partenariat tripartite entre nos pays et le Canada pour le développement de l’Afrique subsaharienne s’avère aussi un outil très efficace. Nous avons déjà tenté l’expérience de la coopération tripartite avec des pays très loin de l’Afrique, notamment le Japon et la Chine. Nous avons connu de francs succès dans les domaines des pêches, de la construction routière, de la santé, de l’éducation et dans bien d’autres domaines où nous avons mobilisé nos ressources. L’expérience, d’une part, et l’accès à des ressources financières et techniques des autres pays ont rendu service à notre continent. Je vous remercie, monsieur le président.

[Français]

M. Saad : Voilà des questions intéressantes. Le sénateur Prud’homme m’a posé plusieurs questions en une seule.

Le sénateur Prud’homme : Cela évitera d’étudier pendant un an les relations au Moyen-Orient.

Le président : Je vous ferais remarquer que le Maghreb n’est pas le Moyen-Orient, sénateur Prud’homme.

M. Saad : Vous avez même débordé sur l’Afrique. J’en conviens, le sénateur Prud’homme a posé des questions importantes et intéressantes à la fois. La stabilité et la sécurité sont des données essentielles pour le développement, car il ne peut y avoir d’avancées sérieuses et significatives en matière de paix sociale ou de stabilité sans le développement.

We have a case that is not too far away, and that is Haiti. I think that Canada has always done its duty toward Haiti. Canada has always been among the first countries to help Haiti. Canada has been there and continues to be there.

I understand that the Prime Minister, when he presented the new foreign policy review, referred to Haiti and said that, without stability, there could be no development and no social progress. I was going to say that stability is actually a prerequisite for development, which in turn leads to democracy.

In my view, the Maghreb countries are both part of the problem and part of the solution. We are part of the problem because we are African countries and so we belong to that continent that is giving us so many problems today.

I can tell you that, as the representative of an Arab, African and Muslim country, I have a threefold challenge every day to convince, shed doubt and accompany and reassure many of those we deal with.

Once we say Tunisia is a Muslim country, immediately certain images emerge, although Tunisia has always been a country known for its moderation, its moderate culture and its openness. Those are images and stereotypes.

When you talk about Arab countries, people automatically think of certain images on television that are frightening. When you talk about Africa, there are also images that appear on television; Africa is poverty, it is HIV. Every day that the good Lord makes, we are called upon to work and fight on at least three different battlegrounds.

What relations might we have today with Canada? How does Canada contemplate and see its relations with the Maghreb? However, I have to say and repeat that Canada is certainly the country that has done the most for the Maghreb countries.

Over the past 50 years, we have been able to forge links that I would not hesitate to describe as lasting. It would be a shame now for countries like ours, friends of Canada, attached to Canada, for these emerging countries in Africa, not to be taken into account by the new foreign policy review. We are told: You are emerging countries, you are on your own now.

What can be done with us? I ask the question because we are attached to Canada and we think we can work together, in Africa in particular. We think the countries of Northern Africa are an engine for progress and the spread of progress in Africa. Can you imagine Canada without Montreal, Toronto or Vancouver? I am asking you that question, honourable senators.

We know the lay of the land, the culture and we have developed, along the way, some know-how and expertise. I can tell you that despite the very modest means of all of the Maghreb countries — I did not come here to talk about Tunisia today; I

Nous avons un cas qui n'est pas très loin de nous, le cas de Haïti. Je crois que le Canada a toujours fait son devoir envers Haïti. Le Canada a toujours été parmi les Premières nations à aider Haïti. Le Canada l'a fait et il continue à le faire.

Je crois que le premier ministre, le jour de la présentation de la nouvelle revue de politique étrangère, a justement soulevé ce cas en disant que, sans stabilité, il ne peut pas y avoir de développement et il ne peut pas y avoir de progrès social. J'allais dire que la stabilité est en fait une condition *sine qua non* pour le développement qui, lui-même, génère la démocratie.

Les pays du Maghreb, à mon sens, sont à la fois une partie du problème, mais également une partie de la solution. Une partie du problème car nous sommes des pays africains et nous faisons donc partie de cette Afrique qui nous pose tant de problèmes aujourd'hui.

Je peux vous dire, en tant que représentant d'un pays à la fois arabe, africain et musulman, que tous les jours je dois relever un triple défi pour convaincre, pour chasser le doute et pour accompagner et rassurer beaucoup de nos interlocuteurs.

À partir du moment où nous disons que la Tunisie est un pays musulman, tout de suite il y a certaines images qui émergent, quoique la Tunisie a toujours été un pays connu pour sa modération, sa culture modérée et son ouverture. Ce sont des images et des stéréotypes.

Quand on parle de pays arabes, automatiquement on va penser à certaines images qu'on voit à la télévision et qui font peur. Quand on parle de l'Afrique, il y a également ces images qui surgissent à la télévision; l'Afrique c'est la misère, c'est le VIH. Tous les jours que le bon Dieu fait, nous sommes appelés à travailler et à combattre sur au moins trois terrains différents.

Quelles relations aujourd'hui pourrions-nous avoir avec le Canada? Comment le Canada envisage et voit sa relation avec le Maghreb? Pourtant, je dois dire et répéter que le Canada est certainement le pays qui a fait le plus pour les pays du Maghreb.

Durant ces 50 dernières années, nous avons pu tisser des liens que je qualifierais sans hésitation de durables. Il serait dommage aujourd'hui que des pays comme nous, amis du Canada, attachés au Canada, que ces pays émergents de l'Afrique, ne soient pas pris en compte par la nouvelle revue de politique étrangère. On nous dit : vous êtes des pays émergents, maintenant volez de vos propres ailes.

Que peut-on faire de nous? Je pose la question parce que nous sommes attachés au Canada et nous pensons que nous pouvons travailler ensemble, en Afrique précisément. Nous pensons que les pays d'Afrique du nord constituent une locomotive pour apporter le progrès et le répandre en Afrique. Peut-on imaginer le Canada sans Montréal, Toronto ou Vancouver? Je vous pose la question, honorables sénateurs.

Nous avons la connaissance du terrain, de la culture et nous avons développé, chemin faisant, un savoir-faire et une expertise. Je peux vous dire que malgré les moyens très modestes de tous les pays du Maghreb — je ne suis pas venu pour parler de la Tunisie

only refer to it incidentally. But if there are any questions for me on Tunisia or if there might be another time to discuss the Tunisian experience, I would be willing to do so.

I think we have developed some expertise in all fields, such as education and health. As my colleague, Mr. Tangi, just said, development is an indivisible whole.

For example, in the area of birth control or family planning, you know the experiments that were attempted in China and India. An attempt was made to impose planned procreation on families by telling them that they were entitled to one child. It did not work. Not only did this coercive method traumatize people, it also did not work.

In Tunisia, on the other hand, we introduced this policy in 1960. The family planning policy began producing results 40 years later. It was not through the force of the legislation or government force, but through persuasion and education; women eventually understood, especially young women living in remote rural areas who have been educated. These young women ultimately understood, after going to school and university, that it was in their interest and for their own physical and mental well-being not to have a lot of children.

Senator Prud'homme: And the boys —

Mr. Saad: The boys of course, but especially the young women. The women are very important because they make up over 50 per cent of the population. If you write women off in any society, you can be sure that no society would agree to being one-legged and the result would be known.

So that is how, by addressing all sectors of society, and especially by educating women and men, it came to be that the current rate of demographic growth in Tunisia is in the order of roughly one. That is the result, as my Moroccan colleague said, of an overall policy that made it possible to achieve this result. So we have some expertise and we can work together.

It begins with cooperation and ends in partnership. All together — it is what we customarily call tripartite cooperation — we can work and spread the right message and the good word in these African countries.

The Chairman: It is already 6:40 p.m. and other senators would like to ask questions. So I will be a bit more conscious of the time passing.

[English]

Senator Prud'homme: On a point of order, just to make you feel at ease, I do not think every ambassador has to answer every question. One could answer. I do not wish to take any time away from the others.

The Chairman: I understand. It was inevitably bound to happen, Senator Prud'homme. It was as inevitable as whatever day tomorrow will be.

aujourd'hui; j'en parle incidemment. Mais si par hasard on a des questions à me poser sur la Tunisie ou s'il est possible qu'on puisse à un autre moment parler de l'expérience tunisienne, je suis disposé à le faire.

Je pense que nous avons développé une expertise dans tous les domaines tels, l'éducation et la santé. Comme vient de le dire mon collègue, M. Tangi, le développement est un tout indivisible.

Par exemple, en matière de contrôle des naissances ou de planification des naissances, vous connaissez l'expérience tentée en Chine et en Inde. On a essayé d'imposer à des familles une procréation programmée en leur disant qu'ils avaient droit à un enfant. Cela n'a pas marché. Cette méthode coercitive a non seulement causé des traumatismes, mais elle n'a pas marché.

En Tunisie, en revanche, nous avons entamé cette politique en 1960. La politique de la planification des naissances a commencé à donner des résultats 40 ans après. Ce n'est pas par la force de la législation ou la force de l'État, mais par la persuasion et par l'éducation; parce que les femmes ont fini par comprendre, et surtout les filles qui habitent loin dans les zones rurales qui ont été scolarisées. Ces jeunes filles ont fini par comprendre, après avoir été à l'école et à l'université, qu'il y va de leur intérêt et de leur bien physique et intellectuel de ne pas avoir beaucoup d'enfants.

Le sénateur Prud'homme : Et les garçons...

M. Saad : Les garçons bien sûr, mais surtout les jeunes filles. Les femmes, c'est très important dans la société puisqu'elles forment plus de 50 p. 100 de la population. Si on tire un trait sur les femmes dans n'importe quelle société, soyez sûr qu'aucune société n'accepterait d'être unijambiste et le résultat serait connu.

C'est donc comme cela, en s'attaquant à tous les secteurs de la société, et surtout en éduquant les femmes et les hommes, qu'aujourd'hui le taux de croissance démographique en Tunisie est de l'ordre de plus ou moins 1. C'est le résultat, comme l'a dit mon collègue marocain, d'une politique globale qui a permis d'atteindre ce résultat. Nous avons donc une certaine expertise et nous pouvons travailler ensemble.

Cela commence par la concertation et cela finit par le partenariat. Tous ensemble — c'est ce que nous avons coutume d'appeler la coopération tripartite — nous pouvons travailler et porter le bon message et la bonne parole dans les pays africains.

Le président : Il est déjà 18 h 40 et d'autres sénateurs désirent poser des questions. Je serai donc un peu plus conscient du temps qui passe.

[Traduction]

Le sénateur Prud'homme : Rappel au Règlement. Je voudrais simplement vous mettre à l'aise, sachez que chaque ambassadeur n'a pas besoin de répondre à chaque question. Une réponse pourrait suffire. Cela dit, je ne voudrais pas empiéter sur le temps des autres.

Le président : Je comprends. C'était inévitable, sénateur Prud'homme. C'était aussi inévitable que demain sera je ne sais quel jour.

[Translation]

Mr. Ben Deddach: I would say that the first thing we might ask honourable senators here is to potentially contribute through ongoing action with the Government of Canada in order to correct certain aspects of the foreign policy review when it reaches completion, i.e., when the next foreign policy review takes place.

Canada is a country that makes a great contribution and has an important role to play in the world and an extraordinary influence in each of our countries. So much so that we are overwhelmed with requests from students who want to come here to Canada to continue their education, that is how well regarded and appreciated Canada is in our countries. You could perhaps point out that it is rather surprising, given what I have just said, that Canada could overlook the entire group of the Maghreb countries.

If I confine myself to the Maghreb group, for example, to say nothing of the entire group of Arab League states, we see that none of them is among the 25 countries on which Canada focuses its assistance funds. That, in my view, is a concrete point.

My colleagues will probably join with me in requesting your support during the next Canadian foreign policy review. I by no means mean to criticize the Government of Canada's policy. Canada is totally sovereign in setting its priorities at any particular time. However, we feel that this part of the world deserves some interest, if only by taking one or two states and including them among the core countries — and I will plead on behalf of my country, which is so much in need of that.

The Chairman: We are going to study the new policy. We are actually discussing the timing of that study. It is a matter of time.

[English]

Senator Di Nino: Let me welcome all of you here. We had an opportunity to chat several weeks ago, and I am delighted to see all of you here. Thank you for coming.

I have a couple of quick questions. When I was doing my research, I was actually surprised that the trade and investment relations between your five countries and our country is very low — surprisingly so. Frankly, other than the great gain by Canada through the immigration from your countries, we have to find a way to do better because of all the good reasons that all of you have mentioned, and I will not repeat them. That is a quick comment.

I have two questions. I will put them both and any of you can answer.

The Chairman: Do you want to direct them at anyone?

Senator Di Nino: Not necessarily.

[Français]

M. Ben Deddach : Je dirais que la première des choses que nous pourrions demander aux honorables sénateurs présents est de contribuer éventuellement par une action soutenue auprès du gouvernement du Canada, afin de corriger certains aspects de la revue de la politique étrangère quand elle arrivera à son terme, c'est-à-dire quand il y aura une prochaine revue de la politique étrangère.

Le Canada est un grand pays contributeur qui a un rôle important à jouer dans le monde et qui a un rayonnement extraordinaire dans chacun de nos pays. À tel point que nous sommes submergés de demandes de sollicitations d'étudiants qui veulent venir poursuivre leurs études ici au Canada, tellement ce pays est bien vu et bien apprécié chez nous. Éventuellement, vous pourriez faire observer qu'il est quand même étonnant, à la lumière de ce que je viens d'énoncer, que le Canada ait pu négliger tout un ensemble de pays du Maghreb.

Si je me limite à l'ensemble du Maghreb, par exemple, pour ne pas dire l'ensemble des États de la ligue arabe, on remarque qu'aucun ne figure parmi les 25 pays de concentration du fonds d'aide du Canada. Cela constitue, à mon avis, un point concret.

Mes collègues se joindront sans doute à moi pour solliciter votre appui lors de la prochaine révision de la politique canadienne des affaires étrangères. Loin de moi l'intention de critiquer la politique du gouvernement canadien. Le Canada est tout à fait souverain d'estimer l'ordre de ses priorités en fonction du moment. Toutefois, nous pensons que cette partie du monde mérite un intérêt, ne serait-ce qu'en prenant un ou deux États pour faire partie des pays de concentration — et je plaiderai pour mon pays qui en a tant besoin.

Le président : Nous allons étudier la nouvelle politique. On discute d'ailleurs du moment où cette étude se fera. C'est une question de temps.

[Traduction]

Le sénateur Di Nino : Permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue à tous ici. Nous avons eu l'occasion de discuter il y a plusieurs semaines, et je suis ravi de vous revoir ici. Merci d'être venus.

J'ai quelques brèves questions à poser. En faisant ma recherche, j'ai été surpris d'apprendre que les relations entre vos cinq pays et notre pays au chapitre du commerce et de l'investissement sont très faibles — étonnamment faibles. Franchement, outre le fait que le Canada gagne énormément de l'immigration provenant de vos pays, nous devons trouver un moyen de faire davantage, étant donné toutes les raisons que vous venez d'évoquer, et que je ne vais pas répéter. Voilà en guise de commentaire bref.

J'ai deux questions. Je vais les poser toutes les deux, et à vous de décider qui veut y répondre.

Le président : Voulez-vous les adresser à un témoin en particulier?

Le sénateur Di Nino : Pas forcément.

The Chairman: It would help if you did.

Senator Di Nino: Thank you, Mr. Chairman. Let us say the first two.

We talk about the failure that the countries that have come to the aid of Africa have created. We have talked to nearly 100 witnesses so far, and I think a general conclusion is that we have failed in our attempts to help the continent. We have a variety of different opinions as to why that is, and I would be interested in your comments, specifically in two areas. What role should the United Nations play, and to what degree do you think is appropriate, in directing those issues that Africa is dealing with today? As well, we heard continuously that the intervention of the International Monetary Fund, IMF, and the World Bank have been, I think it is fair to say, soundly rejected by the Sub-Saharan African nations to whom we have talked, to the degree that most of them have suggested it has been a negative rather than a positive intervention.

[Translation]

Mr. Yousfi: I do not think the level of trade is low, compared to other regions. The level of trade between our countries and Canada is actually quite significant. With Algeria alone, the trade is in excess of US \$3 billion, which is not insignificant.

Second, I am not fully convinced about the point you made that aid to the African continent appears to have failed. We should all think about that. My colleagues may testify that Canadian aid to our countries, in specific areas such as professional training and assistance to the private sector, has been a success. That aid has made a meaningful contribution to progress in certain areas. Canada's assistance, for example, with economic transformation or in periods of economic transition has not been a failure. On the contrary, it has had positive effects.

My colleague, Mr. Mohamed Tangi, referred to technological transfer. When the assistance is carefully studied and well targeted with the partners involved, it is a success. However, if you go into countries where you do not know which area to get into, the assistance may be destined to fail. The triangular partnership that was mentioned might be a solution.

The scale of problems in Africa is at times so overwhelming that the aid may look like a drop in the ocean. So that drop has to be a bit bigger and has to specifically target the spot where it might fall to fertilize the earth. It has to fall on the oasis to fertilize it. A tiny drop of water in the ocean may indeed be wasted.

I do not entirely agree that everything that has been done was necessarily a failure. I know that a number of NGOs claim that the aid provided falls partly or wholly into corrupt hands. That may happen.

Le président : Il serait utile que vous le fassiez.

Le sénateur Di Nino : Merci, monsieur le président. Disons les deux premiers témoins.

Nous parlons de l'échec essuyé par les pays qui sont allés à l'aide de l'Afrique. Nous nous sommes entretenus avec une centaine de témoins jusqu'à présent, et je pense qu'une conclusion générale s'impose : nous avons échoué dans nos tentatives d'aider le continent. Nous avons entendu un éventail d'opinions différentes sur le pourquoi de cet échec, et j'aimerais savoir ce que vous en pensez, notamment à deux chapitres. Quel rôle les Nations Unies devraient-elles jouer, et le cas échéant, dans quelle mesure, dans la gestion des problèmes avec lesquels l'Afrique est aux prises aujourd'hui? D'autre part, nous entendons constamment dire que l'intervention du Fonds monétaire international, le FMI, et de la Banque mondiale a été, et je pense que c'est le cas, catégoriquement rejetée par les pays de l'Afrique subsaharienne qui ont témoigné devant nous, à tel point que la plupart d'entre eux ont laissé entendre que l'intervention était négative plutôt que positive.

[Français]

M. Yousfi : Je ne crois pas que le niveau du commerce soit faible, en comparaison à d'autres régions. Le niveau d'échanges commerciaux entre nos pays et le Canada est quand même relativement important. Avec l'Algérie seule, les échanges dépassent les 3 milliards de dollars US, ce qui n'est pas négligeable.

Deuxièmement, je ne suis pas tout à fait convaincu du point que vous soulevez à l'effet que l'aide au continent africain semble avoir échoué. Il faudra y réfléchir ensemble. Mes collègues peuvent témoigner que l'aide du Canada à nos pays, dans des secteurs précis tels celui de la formation professionnelle et de l'aide au secteur privé, furent un succès. Cette aide a contribué de façon significative à faire progresser certains domaines. L'aide qu'a apporté le Canada, par exemple, pour la transformation de l'économie ou dans les périodes de transition économique, n'a pas été un échec. Au contraire, elle a eu des effets positifs.

Mon collègue M. Mohamed Tangi a parlé du transfert de technologie. Quand l'aide est bien étudiée et bien ciblée avec des partenaires qui participent, elle est un succès. Toutefois, si on va dans des pays où on ne sait pas dans quel domaine il faut intervenir, l'aide peut être voué à l'échec. Ce partenariat triangulaire dont on parlait peut être une solution.

L'ampleur des problèmes en Afrique quelques fois s'avère si considérable que l'aide peut ressembler à une goutte d'eau dans l'océan. Il faut alors que cette goutte soit un peu plus grosse et qu'elle cible particulièrement l'endroit où elle peut tomber pour fertiliser la terre. Il faut qu'elle tombe sur l'oasis pour le fertiliser. Une petite goutte d'eau dans l'océan sera effectivement peut être perdue.

Je ne suis pas tout à fait d'accord que tout ce qui a été fait est nécessairement un échec. Je sais que plusieurs ONG prétendent que l'aide apportée tombe, en tout ou en partie, entre des mains entachées de corruption. Il est possible que cela arrive.

[English]

Senator Di Nino: May I clarify? I was not really talking about Canada's contribution; I am talking about the world's contribution. It is not my opinion. It is the opinion of a large number of our witnesses who have in effect agreed that poverty is worse now than it was 50 years ago. Half of the countries that were self-sufficient in food have to rely on food aid today to be able to feed themselves. It is the world at large as opposed to Canada itself, because I agree with you that Canada has probably done better than most.

[Translation]

Mr. Saad: I do think that is an important question. I do not think Canada is at issue. Canada, like other donor countries, has helped Africa a lot. I have visited several African countries, and the problem, in my view, is a management problem. Do they have the ability to manage the public sector and public funds properly? That is the whole question. If you have that ability, you are going to succeed. And I think the countries of Northern Africa are a good example. That is why our countries are considered to have intermediate income and to be emerging countries. If you look at the results of Canadian aid, you will see that it has been well used. It was very useful and enabled us to move forward.

But the aid also requires good governance. It requires the structures needed to set up and run development programs.

With respect to relations between Canada and North Africa, if I confine myself to Tunisia, our two-way trade is at around \$500 million.

The Chairman: Trade?

Mr. Saad: That is right, trade between the two countries.

That is a good example of success because our countries have moved beyond the aid or assistance mentality to another mentality, the partnership mentality, which is based on the two pillars, the two notions of trade and investment. You have done your part in terms of trade. I think that is only fair. We have been helped by Canada. Today, we have the means to trade. So we already have one foot in this new mentality, this new partnership relationship. The investment remains to come. And we do not see it coming. Our Canadian friends, the Canadian private sector, Canadian businesses, will have to take a bit of a look on the other side, across to Africa. I think we are ready to enter into this new relationship, and already we have success stories about businesses that were created through this partnership and that are working.

So we see some successes on the ground from this new type of relationship that is taking shape and will take some time. We are changing mentalities. We are changing our behaviour and mentality. And Canada has a lot to do with this change in

[Traduction]

Le sénateur Di Nino : Permettez-moi de préciser mon propos. Je ne parlais pas vraiment de la contribution du Canada, mais celle de la communauté mondiale. Ce n'est pas mon opinion que j'exprime. C'est plutôt celle d'un grand nombre de témoins qui semblent en fait s'accorder pour dire que le problème de la pauvreté est pire aujourd'hui qu'il y a 50 ans. La moitié des pays qui réussissaient jadis à nourrir leurs populations dépendent aujourd'hui de l'aide alimentaire pour leur survie. Je parlais donc du monde entier plutôt que du Canada comme tel, car je suis d'accord avec vous pour dire que le Canada a probablement été plus efficace que la plupart.

[Français]

M. Saad : Je crois effectivement qu'il s'agit d'une question importante. Je ne pense pas que le Canada soit en cause. Le Canada, comme d'autres pays contributeurs, ont beaucoup aidé l'Afrique. J'ai visité plusieurs pays d'Afrique, et le problème, à mon sens, est un problème de gestion. A-t-on les capacités de bien gérer la chose publique et les deniers publics? Voilà toute la question. Si vous avez ces capacités, vous allez réussir. Et je pense que les pays d'Afrique du Nord sont un bon exemple. C'est pourquoi on considère nos pays comme ayant des revenus intermédiaires et comme étant des pays émergents. Si vous vous penchez sur l'utilisation de l'aide canadienne, vous constaterez qu'elle a été bien utilisée. Elle fut très utile et nous a permis d'avancer.

Mais l'aide nécessite la bonne gouvernance également. Elle nécessite les cadres nécessaires pour la mise en place et l'exécution des programmes de développement.

Quant aux relations économiques entre le Canada et l'Afrique du Nord, si je m'en tiens à la Tunisie, nos échanges se situent, dans les deux sens, à peu près à 500 millions de dollars.

Le président : Les échanges?

M. Saad : C'est cela, les échanges entre les deux pays.

C'est un bon exemple de réussite parce que nos pays sont sortis de la logique de l'aide, de l'assistance à une autre logique, celle du partenariat qui est basé sur les deux piliers, les deux notions de commerce et d'investissement. Vous avez fait votre part en ce qui a trait au commerce. Je crois que ce n'est que justice. Nous avons été aidés par le Canada. Aujourd'hui, nous avons les moyens de commercer. Nous avons donc déjà un pied dans cette nouvelle logique, dans cette nouvelle relation de partenariat. Il reste maintenant l'investissement. Et l'investissement, on ne le voit pas venir. Il faudrait que nos amis canadiens, que le secteur privé canadien, que les entreprises canadiennes regardent un peu de l'autre côté, du côté de l'Afrique. Je crois que nous sommes prêts à engager cette nouvelle relation et déjà, nous avons des histoires à succès d'entreprises qui ont été réalisées dans le cadre du partenariat et qui fonctionnent.

Nous pouvons donc voir sur le terrain des expériences réussies de ce nouveau type de relation qui est en train de se mettre en place et qui prendra un peu de temps. Nous sommes en train de changer de logique. Nous sommes en train de changer de

mentality thanks to the Private Sector Development Fund that Canada set up for the Maghreb countries, which has actually enabled us to move forward together and build this new relationship. We can be inventive, and that has been the case.

The scope of progress is definitely significant. There are some very encouraging signs. Also, we must not overlook the human flows between the Maghreb and Canada. There are Maghrebians coming to Canada, but we also get tourists every year. And in significant numbers. At least 60,000 to 70,000, and the number is bound to increase. That makes it possible to create ties and it generates quite considerable revenue. I am not talking about the students who are there, who help us build bridges between Canada and the Maghreb. These people need to be encouraged. I think they are doing a good job.

To conclude, you mentioned the IMF and the World Bank. I think we are pleased with what the World Bank and the International Monetary Fund have done. We have worked well for years. It is true that we cooperate, we dialogue, but we are always the ones who take on our responsibilities and make our decisions. The two international financial institutions help us. They are among our best and main financial backers.

To come back to my first answer, it is all a matter of good management and good governance.

[English]

Mr. Tangi: I wish to bring forward additional information regarding the question raised by Senator Di Nino.

The levels of trade and investment might seem low right now. For instance, the volume of trade between the Kingdom of Morocco and Canada is about \$300 million. However, during the last few months we have witnessed positive signs of investment from Canadian firms in Morocco, in particular in the field of mining, energy and telecommunications. We are looking to increase that. It is in our interest to diversify our economic partners. It is also in your interest to have your eggs in different baskets.

With regard to immigration, you are right; we have a very young population in all our countries. More than 60 per cent of the population is less than 25 years old. Many of these young people are very qualified, and Canada is their dream. We are free countries. If they are happy in Morocco, they are welcome to stay. If they feel they can be happier elsewhere, so much the better.

With regard to aid in Africa, I wish to testify to the contrary of previous comments. I do not know of a single cooperation project in Morocco, nor in any of our North African countries, that has failed. When you visit Morocco next fall, if you join the chairman in his visit, you will be very proud to see the projects. They are showcases.

comportement, de mentalité. Et le Canada est pour beaucoup dans ce changement de mentalité grâce au Fonds de développement du secteur privé que le Canada a mis en place pour les pays du Maghreb, qui nous a permis justement d'avancer ensemble et de construire cette nouvelle relation. Nous pouvons être inventifs, ce qui a été le cas.

La marge de progression est importante, certes. Nous avons des témoignages qui sont très encourageants. Il ne faut pas oublier aussi les flux humains entre le Maghreb et le Canada. Il y a des immigrants maghrébins qui viennent au Canada, mais nous recevons également des touristes tous les ans. Et en nombre important. Au moins 60 000 à 70 000 et ce chiffre est appelé à augmenter. Cela permet de créer des liens et cela génère des fonds et des moyens très importants. Je ne parle pas des étudiants qui sont là et qui nous aident à jeter des ponts entre le Canada et le Maghreb. Il faut encourager ces gens. Je crois qu'ils font du bon travail.

Pour terminer, vous avez cité le FMI et la Banque mondiale. Je crois que l'on se félicite de l'action de la Banque mondiale ainsi que celle du Fonds monétaire international. Nous avons bien travaillé depuis des années. C'est vrai que l'on se consulte, on échange, mais c'est toujours nous qui prenons nos responsabilités et nos décisions. Ces deux institutions financières internationales nous aident. Elles figurent parmi nos meilleurs et nos principaux bailleurs de fonds.

Pour revenir à ma première réponse, le tout est une question de bonne gestion et de bonne gouvernance.

[Traduction]

M. Tangi : Je voudrais offrir un complément d'information en réponse à la question soulevée par le sénateur Di Nino.

Les niveaux des échanges commerciaux et de l'investissement peuvent paraître bas actuellement. Par exemple, le volume du commerce entre le Royaume du Maroc et le Canada se chiffre à quelque 300 millions de dollars. Cela dit, au cours des derniers mois, nous avons observé des signes positifs d'investissement de la part d'entreprises canadiennes au Maroc, notamment dans les secteurs des mines, de l'énergie et des télécommunications. Nous cherchons à accroître cette activité. Il est de notre intérêt de diversifier nos partenaires économiques. Il est également de votre intérêt de ne pas mettre tous vos œufs dans le même panier.

En ce qui concerne l'immigration, vous avez raison. Nous avons effectivement dans tous nos pays une population très jeune. Plus de 60 p. 100 de la population a moins de 25 ans. Bon nombre de nos jeunes sont très qualifiés, et le Canada représente un rêve pour eux. Nous sommes des sociétés libres. S'ils sont heureux au Maroc, ils sont tout à fait libres d'y rester. Cela dit, s'ils estiment qu'ils peuvent être plus heureux ailleurs, tant mieux pour eux.

S'agissant de l'aide en Afrique, je voudrais m'inscrire en faux contre les commentaires que vous avez déjà entendus. Je ne connais pas de projet de coopération au Maroc ou dans n'importe quel autre pays d'Afrique du Nord qui ait échoué. Quand vous visiterez le Maroc à l'automne prochain, si vous vous joignez à la délégation du président, vous serez très fiers de voir les projets à l'œuvre. Ce sont des vitrines.

[Translation]

They are showcases of the successful cooperation between Canada and our countries.

[English]

I heard what was said about the World Bank and the IMF. They come to us with drastic measures, and sometimes the solutions have unwelcome effects. Nevertheless, as my colleague, the Ambassador of Tunisia has stated, as far as Morocco is concerned, those two bodies did help us in our structural adjustment program, which was necessary for our finances, at a certain cost. Right now, we are trying to solve the negative social side effects of some of the financial and economic measures that they recommended to us and that we have implemented.

I am optimistic about the future. Once again, I wish to support the solution regarding the failure of aid in other countries besides ours with two suggestions: first, a comprehensive approach; and, second, our availability. From our experience in the field, because we have been through it, working jointly with Canada to make aid available in Africa will hopefully evolve quickly to make partnership as successful as possible.

[Translation]

Mr. Ben Deddach: What I wanted to say about international aid and the role of international monetary institutions, as was mentioned, is that this aid has been indispensable to our countries. Naturally, it has a certain number of conditions attached that are at times draconian. For some 20 or 30 years, we could not recruit workers or maintain the prices of certain raw materials and we had to let the prices rise.

Generally speaking, the African countries have attempted, each according to its own means and methods of governance, to adjust to these conditions because the aid was indispensable. Many African countries might not have had balanced budgets were it not for this aid from international monetary institutions. However, it did create problems in some countries.

The right balance has to be struck between the banker mentality and the economic development mentality. According to the banker mentality, when monetary institutions lend money, that money has to be repaid. The conditions to ensure that the money flows back into the coffers of international monetary institutions are those draconian measures attached to any structural adjustment policy in any country. They wreak havoc in society, and that is obvious, but it does not mean that the contributions were not important and pivotal, and that countries like mine managed to find a framework within which to work with those monetary institutions. If you look at any study done by those monetary institutions, Mauritania is ranked among the countries that are the most compliant with the structural adjustment policy. That is why we have been classified as one

[Français]

Ce sont des vitrines de la réussite de la coopération entre le Canada et nos pays.

[Traduction]

J'ai écouté vos propos au sujet de la Banque mondiale et du FMI. Ces organismes viennent nous voir avec des mesures radicales, et parfois les solutions ont des effets fâcheux. Quoi qu'il en soit, comme l'a indiqué mon collègue, l'ambassadeur de Tunisie, en ce qui concerne le Maroc, ces deux instances nous ont aidés dans notre programme d'ajustement structurel, qui était nécessaire pour assainir nos finances, en dépit du prix à payer. À l'heure actuelle, nous tentons de corriger les effets secondaires qu'ont eus sur le plan social certaines des mesures financières et économiques qu'ils nous ont recommandées et que nous avons mises en œuvre.

Je vois l'avenir avec optimisme. Une fois de plus, je tiens à appuyer la solution concernant l'échec de l'aide dans d'autres pays que les nôtres par deux suggestions : tout d'abord, une approche globale; et deuxièmement, notre disponibilité. D'après notre expérience sur le terrain, parce que nous l'avons vécu, le travail que nous effectuons conjointement avec le Canada pour offrir une aide à l'Afrique évoluera rapidement, du moins nous l'espérons, et rendra ce partenariat aussi efficace que possible.

[Français]

M. Ben Deddach : Je voudrais dire que sur le plan de l'aide internationale et de l'intervention des institutions monétaires internationales, comme cela a été dit, cette aide a été indispensable pour nos pays. Naturellement, elle est assortie à un certain nombre de conditions qui sont quelquefois draconiennes. En effet, pendant quelque 20 ou 30 ans, on ne pouvait pas recruter des travailleurs ou soutenir les prix de certaines matières premières et on devait laisser les prix monter.

De façon générale, les pays africains ont tenté, chacun selon ses moyens et ses méthodes de gouvernance, de s'acclimater à ces conditions parce que cette aide était indispensable. Il n'y aurait peut-être pas eu d'équilibre budgétaire dans beaucoup de pays africains s'il n'y avait pas eu cette aide des institutions monétaires internationales. Toutefois, cela a créé des problèmes dans certains pays.

Il faut trouver le juste équilibre entre la logique du banquier et la logique du développement économique. La logique du banquier veut que lorsque les institutions monétaires prêtent de l'argent, cet argent soit remboursé. Les conditions pour s'assurer que cet argent retournera dans les caisses des institutions monétaires internationales sont ces mesures draconiennes dont est assortie toute politique d'ajustement structurel dans n'importe quel pays. Elles font des dégâts dans la société, cela est évident, mais cela ne veut pas dire que les contributions n'ont pas été importantes et déterminantes, et que des pays comme le mien sont arrivés à trouver un cadre dans lequel travailler avec ces institutions monétaires. Si vous regardez n'importe quelle étude faite par ces institutions monétaires, la Mauritanie se classe parmi les pays qui sont les plus en règle avec la politique d'ajustement structurel.

of the countries to benefit from debt reduction, because that all depends on stability, good governance and domestic policy. Those parameters also play a role.

Now, I would suggest to senators, if they have a say in the development of any new international aid policy, be it under the United Nations or through the Bretton Woods institutions, that the development mentality should prevail over the banker mentality. If you want to help, you have to be generous. There are certain criteria that are particularly difficult for society that should not remain unchanged for 30 years. An effort should be made to come up with criteria that go much further toward promoting development. That is why, when the last G8 decided to cancel the debt of the international monetary institutions for 18 countries, with the possible addition of nine others, that was met with rather mixed reaction in Africa. Everyone was happy, especially the countries in question, but there is a fear that this might have consequences for aid to come. Might not it be said that these countries were insolvent or that fewer means should be made available to them?

Attempts must still be made to help these countries, to give them loans, while finding measures so as to avoid wreaking havoc in society, sparking revolts here and there in certain third world countries.

[English]

The Chairman: I am afraid I will not have time for anyone else. Senator Grafstein, it is already five minutes past seven.

Senator Grafstein: I have sat here and listened to other senators. I have worked on this topic, and I want to talk to the ambassadors about this.

The Chairman: As soon as we have His Excellency Ali Jarrud respond, Senator Grafstein, you will have an opportunity.

Mr. Jarrud: On July 4 and 5, next month, the ordinary summit of the African Union will be held in Tripoli. It will be an important summit. It will be attended by most African heads of state. The summit will have a heavy agenda. Libya will be the president or the chairman of the summit for the next year. I hope that Canada can be represented in this conference at the highest level possible because of the high concern of Canada regarding African issues, and the support and the assistance Canada gives to African nations, which is evident to all of us. As I told you, Canada has an excellent reputation in the African countries because it is a country that does not have a colonial past; it is a country that is dedicated to human rights protection and humanitarian aid; and it is a peace-keeping country.

The Chairman: Thank you.

Senator Grafstein: I did not mean to be rude.

The Chairman: It is not that, but we have five witnesses.

Senator Prud'homme: It is important. Half an hour will not kill us.

C'est pourquoi nous avons été cotés comme étant un des pays qui bénéficieront d'une réduction de dette, parce que tout cela dépend de la stabilité, de la bonne gouvernance et de la politique intérieure du pays. Il y a aussi ces paramètres qui jouent.

Maintenant, je suggérerais aux sénateurs, s'ils ont leur mot à dire éventuellement dans l'élaboration d'une nouvelle politique d'aide internationale, que ce soit dans le cadre des Nations Unies ou par l'intermédiaire des institutions Bretton Wood, de privilégier la logique du développement par rapport à la logique du banquier. Il faut être généreux si on veut aider. Il y a certains critères particulièrement difficiles pour la société qui ne doivent pas rester les mêmes pendant 30 ans. Il faut quand même essayer de trouver des critères qui favorisent beaucoup plus le développement. C'est pourquoi, lorsque le dernier G8 a décidé d'annuler la dette des institutions monétaires internationales par rapport à 18 pays, avec la possibilité d'en ajouter neuf autres, cela a été accueilli de façon assez mitigée en Afrique. Tout le monde était content, particulièrement les pays concernés, mais il y a la crainte que cela ait des conséquences sur l'aide à venir. Ne dira-t-on pas que ces pays n'étaient pas solvables ou qu'il faudrait mettre à leur disposition moins de moyens?

Il faut toujours essayer d'aider ces pays, leur consentir des prêts tout en imaginant des mesures qui ne créent pas des dégâts dans la société, qui ne suscitent pas de révoltes ça et là dans certains pays du tiers monde.

[Traduction]

Le président : Je crois qu'il ne reste pas suffisamment de temps pour une autre question. Sénateur Grafstein, il est déjà 19 h 5.

Le sénateur Grafstein : J'ai écouté les interventions de mes collègues sénateurs. J'ai travaillé sur cette question et je tiens à en parler aux ambassadeurs.

Le président : Dès que Son Excellence Ali Jarrud aura répondu, sénateur Grafstein, vous aurez l'occasion de prendre la parole.

M. Jarrud : Les 4 et 5 juillet, le mois prochain, aura lieu le Sommet ordinaire de l'Union africaine à Tripoli. Ce sera un sommet important. La plupart des chefs d'État africains y assisteront. Le programme de ce sommet sera chargé. La Libye assumera la présidence du sommet l'année prochaine. J'espère que le Canada pourra être représenté à cette conférence au plus haut niveau possible en raison du grand intérêt que le Canada manifeste à l'égard des questions africaines, et du soutien et de l'appui que le Canada offre aux nations africaines, que nous pouvons tous constater. Comme je vous l'ai dit, le Canada jouit d'une excellente réputation dans les pays africains parce que c'est un pays qui n'a pas de passé colonial; c'est un pays qui se consacre à la protection des droits de la personne et à l'aide humanitaire; et c'est un pays qui contribue au maintien de la paix.

Le président : Je vous remercie.

Le sénateur Grafstein : Je ne voulais pas être impoli.

Le président : Ce n'est pas ça, mais nous avons cinq témoins.

Le sénateur Prud'homme : C'est important. Une demi-heure de plus ne nous tuera pas.

Senator Grafstein: I want to welcome all the excellencies. This topic is important for us. Rather than focusing on Africa, I would like to focus on the Mediterranean states. This is not to be disrespectful to his Excellency from Mauritania, but I would like to talk about the others in the time limited to me.

The Chairman: Go ahead. This is an Africa study.

Senator Grafstein: This is North Africa.

I had an opportunity to meet with the trade and economic ministers of all your countries at Wilton Park last year when we talked about economic reform in the Arab Middle East, focusing on North Africa. That study was based on the reports of the United Nations. I am sure you have all read the UN reports on Arab human development in 2002-03; then the UN world public sector report on E-governance in 2005; and then the reports of the economic forum of Arab countries, Iran and Turkey, under the excellent leadership of a colleague of ours in Cairo. This will all be on the record. You will have an opportunity to respond more fully in writing.

The Chairman: I would like to remind you that Iran and Turkey are not Arab countries.

Senator Grafstein: They were involved in the economic forum for Arab countries, and the forum included Iran and Turkey because they were part of the Mediterranean base. I understand the difference.

The result of these studies was some startling conclusions. They agreed with His Excellency from Morocco that the region in the world that was hurt most after September 11 was the Arab Middle East, and essentially North Africa. Why? It was because economic development ground to a halt. The statistics that the World Bank put out was that foreign direct investment in the world dropped from about one per cent in 1990 to less than half a per cent. There was a 50 per cent drop in direct investment in ten years. Therefore, the conclusion is that unemployment rates in the area are rampant, and there would have to be at least 100 million new jobs in the next ten years, or 10 million jobs each year, just to keep up with the current demand in your countries. If you add Mauritania, it would be even higher than that.

Last year, the G8 resolved to do three things. One was to accelerate intra-trade as a free trade zone. My first question is, what has happened with that proposal? In other words, where are your countries now in terms of your agreement for intra-trade amongst yourselves?

You will recall there have been a number of summits — the Sanna summit, the G8 summit and the Jordanian summit — in the last three or four years all directed to three issues: more direct investment, more intraregional trade, and then ultimately free

Le sénateur Grafstein : Je tiens à souhaiter la bienvenue à Vos Excellences. Nous considérons ce sujet important. Au lieu de mettre l'accent sur l'Afrique, j'aimerais mettre l'accent sur les États méditerranéens. Ce n'est pas irrespect envers Son Excellence de la Mauritanie, mais j'aimerais parler des autres pays dans le temps limité qui m'est alloué.

Le président : Allez-y. Il s'agit d'une étude sur l'Afrique.

Le sénateur Grafstein : C'est l'Afrique du Nord.

J'ai eu l'occasion de rencontrer les ministres du Commerce et de l'Économie de tous vos pays à Wilton Park l'année dernière lorsque nous avons parlé de la réforme économique au Moyen-Orient arabe, en mettant l'accent sur l'Afrique du Nord. Cette étude se fondait sur des rapports provenant des Nations Unies. Je suis sûr que vous avez tous lu les rapports des Nations Unies sur le développement humain dans les pays arabes en 2002-2003; puis il y a eu le Rapport mondial des Nations Unies sur le secteur public et la gouvernance en ligne en 2005; puis les rapports du Forum économique des pays arabes, de l'Iran et de la Turquie, sous l'excellente direction d'un de nos collègues au Caire. Tout cela sera versé au compte rendu. Vous aurez l'occasion de répondre de façon plus complète par écrit.

Le président : Je tiens à vous rappeler que l'Iran et la Turquie ne sont pas des pays arabes.

Le sénateur Grafstein : Ils ont participé au Forum économique des pays arabes, et ce forum a inclus l'Iran et la Turquie parce qu'ils faisaient partie des États méditerranéens. Je comprends la différence.

Ces études ont donné lieu à des conclusions étonnantes. Ces études ont abondé dans le même sens que Son Excellence du Maroc, à savoir que la région du monde qui a été le plus durement touchée après les événements du 11 septembre était le Moyen-Orient arabe, et essentiellement l'Afrique du Nord. Pourquoi? C'est parce que le développement économique a été paralysé. Les statistiques publiées par la Banque mondiale indiquent que l'investissement étranger direct dans le monde est passé d'environ 1 p. 100 en 1990 à moins de 0,5 p. 100. Il s'agit d'une diminution de 50 p. 100 de l'investissement direct sur 10 ans. Par conséquent, la conclusion, c'est que le chômage est endémique dans la région et qu'il faudrait créer au moins 100 millions de nouveaux emplois au cours des 10 prochaines années, soit 10 millions d'emplois chaque année, simplement pour répondre à la demande actuelle dans vos pays. Si l'on ajoute la Mauritanie, ce chiffre serait encore plus élevé.

L'année dernière, le G8 a décidé de prendre trois mesures. L'une d'entre elles consistait à accélérer le commerce intra-régional pour favoriser une zone de libre-échange. Ma première question est la suivante : quelle suite a-t-on donné à cette proposition? Autrement dit, où en sont vos pays à l'heure actuelle pour ce qui est d'un accord de commerce intra-régional entre vos pays?

Vous vous rappellerez qu'un certain nombre de sommets — le sommet de Sanna, le sommet du G8 et le sommet de Jordanie — au cours des trois ou quatre dernières années ont tous mis l'accent sur trois questions : une augmentation de l'investissement direct,

trade with the EU and America. Where do we stand on all that? In other words, has progress been made since the G8 said that this would be a priority? Has the G8 accomplished what it was supposed to do? Have your countries done what you agreed to do, which was to move quickly towards modernization to be prepared for free trade.

Morocco has entered into a free trade agreement with the United States. I have urged our government to enter into a free trade agreement with Morocco on a similar basis, and there has been no interest on the part of our government to do that.

Mr. Tangi: It is true that one of the weaknesses of our region is intratrade. This weakness is for historical reasons. Trade routes have always been north-south. We are working hard on that. We have opened a border with Mauritania, and are building a road. To our great surprise, the trade between the neighbouring cities on one side and the other of the border increased in nine months by about 1300 per cent, and all that thanks to the road that was built. It is a physical problem, but that was settled.

Regarding the free trade agreements, we have also concluded a free trade agreement between Morocco, Tunisia, Egypt, and Jordan. These countries form the Agadir group. This free trade agreement is open-ended to all the southern Mediterranean shore countries.

In my earlier intervention, I said we are looking to diversification of our economic relations. It is in this spirit that we concluded a free trade agreement with the United States last year. This free trade agreement has already been approved by the American Congress and is operational. Mr. Chairman, we would be more than happy to conclude a free trade agreement with Canada.

As a matter of fact, His Majesty King Mohammed VI, in the last speech from the throne in July 2004, mentioned that he would like Canada to become a strategic partner.

Senator Grafstein: I have a brief comment on the free trade.

The Chairman: There are other witnesses who would like to answer.

[Translation]

Mr. Yousfi: I would like to thank Senator Grafstein for his comments. We have had the opportunity to exchange a few ideas on that. First, in terms of investment, we hope that Canada will join with us in modernizing our legislation and what to provide companies to attract more investment. We are in that process currently. We may not really know how to go about it. We would appreciate your help. I would like, Mr. Chairman, to tell you an anecdote that demonstrates how difficult it is to attract that investment.

un accroissement du commerce intra-régional, puis, enfin, le libre-échange avec l'Union européenne et l'Amérique. Où en sommes-nous à cet égard? En d'autres mots, a-t-on réalisé des progrès depuis que le G8 a affirmé qu'il devait s'agir d'une priorité? Le G8 a-t-il accompli ce qu'il était censé accomplir? Vos pays ont-ils fait ce qu'ils avaient convenu de faire, c'est-à-dire s'acheminer rapidement vers la modernisation afin d'être prêts au libre-échange?

Le Maroc a conclu un accord de libre-échange avec les États-Unis. J'ai encouragé notre gouvernement à conclure un accord de libre-échange avec le Maroc sur une base similaire, mais notre gouvernement n'a manifesté aucun intérêt en ce sens.

M. Tangi : Il est vrai que l'une des faiblesses de notre région, c'est le commerce intra-régional. Cette faiblesse est attribuable à des raisons historiques. Le commerce s'est toujours fait dans l'axe nord-sud. Nous travaillons fort pour régler le problème. Nous avons ouvert une frontière avec la Mauritanie et nous sommes en train de construire une route. À notre grand étonnement, le commerce entre les villes voisines de part et d'autre de la frontière s'est accru en neuf mois d'environ 1 300 p. 100, et tout cela grâce à la route qui a été construite. Il s'agit d'un problème physique qui a été réglé.

En ce qui concerne les accords de libre-échange, nous avons également conclu un accord de libre-échange entre le Maroc, la Tunisie, l'Égypte et la Jordanie. Ces pays forment le groupe d'Agadir. Cet accord de libre-échange est ouvert à tous les pays du sud de la Méditerranée.

J'ai dit plus tôt que nous voulions diversifier nos relations économiques. C'est dans cet esprit que nous avons conclu un accord de libre-échange avec les États-Unis l'année dernière. Cet accord de libre-échange a déjà été approuvé par le Congrès américain et est maintenant en vigueur. Monsieur le président, nous serions extrêmement heureux de conclure un accord de libre-échange avec le Canada.

En fait, Sa Majesté le Roi Mohammed VI, dans le dernier discours du Trône prononcé en juillet 2004, a mentionné qu'il aimerait que le Canada devienne un partenaire stratégique.

Le sénateur Grafstein : J'ai une brève observation à faire sur le libre-échange.

Le président : Il y a d'autres témoins qui aimeraient répondre.

[Français]

M. Yousfi : Je remercie le sénateur Grafstein pour les commentaires qu'il a faits. Nous avons eu l'occasion d'échanger quelques idées sur la question. Premièrement, en matière d'investissements, nous souhaitons que le Canada nous accompagne dans la modernisation de nos textes législatifs et des choses à offrir aux compagnies de façon à attirer plus l'investissement. Nous sommes en processus présentement. Il est possible que nous ne sachions pas beaucoup le faire. Nous souhaiterions votre aide. Je souhaiterais, monsieur le président, vous raconter une anecdote qui démontre la difficulté d'attirer ces investissements.

I went to go see the President of the large company called ENI and I talked to him about the possibility of investing in North Africa, particularly in my country, in the area of petrochemistry and fertilizers. Like many other countries in the region, we have gas and phosphate reserves and we would hope to enhance their value and invest in fertilizers and petrochemistry. The President of ENI said to me the following, "If I do that, I will be shot down because I am in the midst of shutting down all fertilizer and petrochemistry units in the South of Italy, in Sicily and Sardinia. If I invest in North Africa and lose the market for the Italian industries, I will be dead."

Therefore, unfortunately, there is still this mentality among many countries who consider the Maghreb countries as a market and not as a partner with whom to invest. Unfortunately, for European countries and certain countries, the Malaysians, the Chinese and the Australians are the ones investing, and not the Europeans for domestic reasons and other difficulties. Look at what is happening at the moment with China, and the difficulties that a certain number of Maghreb countries are facing in their textile industry. It is not one-sided. An investment is built on partnership. It takes two to tango. Perhaps we don't know the steps, but the others are not even asking us to set foot on the dance floor.

Second, with respect to trade agreements, we entered a free-trade agreement with the European Union. I asked the Europeans, "Do you want to be partners with us or do you consider us as trade colonies?" We must see if they want to accompany us. It is expected that they will accompany us and modernize our production machinery in order to avoid an invasion of European products without anything in exchange. That is what partnership is about. It is not simply a matter of signing a piece of paper. We have signed papers. Unfortunately, for the vast majority of us, we do not see European investments coming because we signed a free trade agreement.

We would like to enter the same type of free trade agreements with the United States — many of us are currently in negotiations — or with Canada. I noticed that Canada is about to conclude free trade agreements with Asian countries and not the Maghreb countries. I do not know why this is.

With respect to trade amongst the Maghreb countries, we are forging commercial ties one small step at a time, with a few hitches here and there. There are advances and there are setbacks, but there is a real willingness on the part of Maghreb countries to build a strong and cohesive entity. Perhaps we moved too quickly. We need to take one step at a time. There is willingness to do so, and we are going to do so.

When the conditions are right, we move relatively quickly. In a matter of years, South Africa and Algeria have become the leading partners on the continent because of the political willpower that existed. Things matured, and conditions were conducive to move in this direction. Once again, commercial exchanges do not exist by virtue of signing contracts. There are agreements between Arab countries and other countries of the

Je suis allé voir le président de la grande compagnie ENI et j'ai discuté avec lui de la possibilité d'investir en Afrique du Nord et en particulier dans mon pays et dans la pétrochimie et les engrais. Nous avons des réserves de gaz, des phosphates comme beaucoup de pays de la région et nous souhaiterions les valoriser et investir dans les engrais et la pétrochimie. Le président de l'ENI m'a dit : « si je le fais, je vais être assassiné parce que je suis en train de fermer toutes les unités d'engrais et de pétrochimies dans le sud de l'Italie, en Sicile et en Sardaigne. Si je viens investir en Afrique du Nord et perdre le marché pour les industries italiennes, je suis mort. »

Donc, il y a malheureusement, encore, cette mentalité chez beaucoup de pays qui considèrent les pays du Maghreb comme un marché et non pas comme un partenaire où il faut investir. Malheureusement, pour les pays européens et pour certains pays, ce sont des Malaisiens, des Chinois et des Australiens qui peuvent investir, les Européens pour des raisons internes et des difficultés n'investissent pas. Regardez ce qui se passe actuellement avec la Chine et regardez les difficultés que cela pose dans un certain nombre de pays du Maghreb pour l'industrie textile. Ce n'est pas uniquement de notre côté. Un investissement est un partenariat. Il faut être deux pour danser. Peut-être ne savons-nous pas danser, mais les autres refusent d'aller sur le plancher de danse.

Deuxièmement, en ce qui concerne les accords de commerce, nous avons signé un accord de libre-échange avec l'Union européenne. J'ai posé la question aux Européens : « est-ce que vous voulez être des partenaires ou vous voulez nous considérer comme des colonies commerciales? » Il faudrait voir s'ils peuvent nous accompagner. Il est prévu qu'ils accompagnent et qu'ils modernisent notre appareil de production de façon à ne pas subir l'invasion des produits européens sans rien en échange. C'est cela le partenariat. Ce n'est pas simplement le fait de signer un papier. Nous avons signé des papiers. Et malheureusement, pour la plupart d'entre nous, nous n'avons pas vu venir ces investissements européens parce que nous avons signé un accord de libre-échange.

Nous souhaiterions avoir les mêmes accords de libre-échange avec les États-Unis — la plupart d'entre nous sommes en négociation — ou avec le Canada. J'ai vu que le Canada allait signer des accords de libre-échange avec des pays asiatiques et pas avec les pays du Maghreb et je ne sais pas pourquoi.

Concernant le commerce entre nous, nous sommes en train de bâtir, la région du Maghreb petit à petit avec des accros. On avance et on recule, mais il y a une volonté réelle de la part de ces pays du Maghreb de construire un ensemble homogène, solide. Nous l'avons fait peut-être un peu dans la précipitation. Il faut aller étape par étape. Nous avons la volonté de le faire et nous allons le faire.

Lorsque les conditions s'y prêtent, nous allons relativement vite. En quelques années, l'Afrique du sud et l'Algérie sont devenus les premiers partenaires commerciaux dans le continent parce qu'il y a une volonté politique derrière. Les choses mûrissent et les conditions sont favorables pour le faire. Il n'y a pas de raison, les échanges commerciaux existent et ce n'est pas, encore une fois, le fait de signer des textes. Il y a des textes au

region to create a free trade zone. There are other conditions. We are all in the process of emerging. We do not find ourselves with a surplus in order to trade products. That is one way for me to answer your question, thank you.

Mr. Saad: The meeting is drawing to an end, and the best is usually saved for last. Here is an excellent issue to discuss. Senator, earlier you alluded to economic relations between the Maghreb countries, the Barcelona process, and relations with North America.

These are extremely important issues. All countries of the Maghreb hope to have privileged relations with North America, aside from their relations with Europe, for reasons that are all at once historical, economic, cultural and political. Similar to relations between Canada and the United States, we have relations with Europe, which are forged naturally, without any problems.

Obviously, we have all concluded free trade agreements with Europe; however, since Tunisia was the first to sign on with Europe, it is only in 2008 that we will finally have a full-fledged free-trade zone. Therefore, in three years, trade between Tunisia and Europe will be absolutely free, as it will with other Maghreb countries.

Not only have we concluded a free trade agreement, but we also have an association agreement with Europe. Last year, we took one further step ahead by signing on to a European Neighbourhood policy which strengthens relations between the Maghreb countries and Europe.

It must be said that the Europeans are investing; in Maghreb, they are even investing massively. In fact, these investments spur more viable and sustainable relations. A relation cannot be based strictly upon trade. We work as partners, friends, and you asked us to speak frankly. For our part, we came with the intention of speaking frankly. That has never been a problem with Canada, it is not recent.

That is where the issue lies, because ultimately it is a relation of solidarity. If we want to eradicate poverty and misery, beyond all forms of extremism, whether it be religious or political, in order to put an end to violence, there is no better remedy than development. Development is achieved through the creation of wealth, which in turn is created through trade and investment.

Certain countries measure their relations with any other given country strictly in terms of commercial ties. A relationship is not based only on trade, as important as trade is. Trade is not all and end all, what is important is investment. That is the reason why we are fighting to have privileged relations with Canada. We want Canada, it is our choice, no one forced us to enter into a relation with Canada. That is our wish, it is as simple as that. However, wanting is not enough — can we go about it alone?

niveau des pays arabes et des pays de la région de créer une zone de libre-échange. Il y a d'autres conditions. Nous sommes tous en train d'émerger. Nous ne sommes pas en surplus de façon à échanger des produits. C'était ma façon de répondre à votre question, je vous remercie.

M. Saad : La séance tire à sa fin et je pense que c'est vers la fin que les choses restituent toute leur saveur. Voici une excellente question. Les relations économiques entre les pays du Maghreb, sénateur, vous avez fait allusion tout à l'heure au processus de Barcelone, les relations avec l'Amérique du Nord.

Ce sont des questions extrêmement importantes. Tous les pays du Maghreb aspirent, en dehors de l'Europe, à avoir des relations privilégiées avec l'Amérique du Nord, pour des raisons à la fois historiques, économiques, culturelles et politiques. Je pense qu'avec l'Europe, de la même manière que pour les relations entre le Canada et les États-Unis, les choses vont d'elles-mêmes et ne posent, pour ainsi dire, aucun problème.

Évidemment, nous avons tous passé des accords de libre-échange avec l'Europe mais, la Tunisie ayant été la première à signer avec l'Europe, c'est en 2008 que nous aurons une zone de libre-échange totale et entière. Donc, dans trois ans, les échanges seront tout à fait libres entre la Tunisie l'Europe et, bientôt, les autres pays du Maghreb.

Non seulement nous avons passé un accord de libre-échange, un accord d'association avec l'Europe, mais, l'année dernière, nous avons fait encore un pas en avant et nous avons signé l'accord sur la politique de voisinage qui renforce les relations entre les deux rives, entre le Maghreb et les pays européens.

Il faut dire que les Européens investissent; au Maghreb ils investissent même de manière massive. Ce sont, en fait, les investissements qui créent les relations les plus viables et les plus durables. On ne peut pas bâtir une relation uniquement sur le commerce. Nous sommes entre partenaires, entre amis, et vous nous avez demandé de parler franchement. De notre côté nous sommes venus avec la volonté et l'intention de parler franchement. Cela n'a jamais posé de problème avec le Canada, cela ne date pas d'aujourd'hui.

C'est là la question car, au fond, c'est une relation de solidarité. Si nous voulons éradiquer la pauvreté et la misère, par-delà les extrémismes de toutes sortes, religieux ou politiques, pour mettre un terme à la violence, il n'y a pas meilleur remède que le développement. Cela se fait aujourd'hui par la création de richesses, qui elle-même se fait par le commerce et l'investissement.

Or certains pays mesurent leurs relations avec tel ou tel pays uniquement en termes d'échanges commerciaux. Mais la relation n'est pas seulement le commerce, si important qu'il soit. Le commerce n'est pas tout, l'important c'est l'investissement. C'est la raison pour laquelle nous bataillons pour avoir des relations privilégiées avec le Canada. Nous voulons le Canada, c'est notre choix, personne ne nous impose d'avoir cette relation avec le Canada. Nous la voulons, c'est tout. Mais il ne suffit pas de vouloir — est-ce que nous le pouvons tout seuls?

That is why we are here to talk to you today about privileged relations and partnership. To be partners, there has to be two players. That is the secret and the heart of the matter.

In discussing free trade zones with Canada — we have done so on several occasions — five countries got together and created the Group of Maghreb Countries. We have also made commitments under the UMA — the Union of Maghreb Countries — that is similar to your association with the United States and Mexico. We invited Canadian officials to exchange views, have discussions, put forth ideas, and hear their opinions.

We had very much hoped that the Maghreb would figure in your new International Policy Review. Unfortunately, as Sister Anne said, I saw nothing coming.

Thank you, senator, for your question, and allowing me the precious opportunity to speak to you about the heart of the matter.

[English]

Senator Grafstein: To assist you, Ambassador, Canada is a member of the Organization for Security and Cooperation in Europe, OSCE. The OSCE declared economic cooperation of the Mediterranean dimension, which includes everything I just talked about. We have fallen behind in our commitments to fulfill that declaration.

The Chairman: I have to intervene. It will be 7:30 in a minute. Please proceed, Mr. Saad.

[Translation]

Mr. Saad: I believe that we have touched upon the root of the problem. Between Maghreb countries, things function seamlessly and naturally. In 1956, I served as Ambassador to Morocco and I witnessed the very first agreement to establish free flow of goods and people between the countries of the Maghreb, in the wake of independence of different countries. It was in 1956, no visas are needed. We even have special incentives to facilitate the entry of Maghreb products into the various Maghreb countries.

Obviously, in addition to the agreements, things occur naturally and if I take as an example the trade between Libya, Tunisia, and Algeria, over these past few years we have witnessed a surge in trade, which is a result of people settling on either side of these borders.

Mr. Chair, thank you for your question.

M. Ben Deddach: I just wanted to point out to the honourable Senator Grafstein that Mauritania is completely involved in anything that concerns the Mediterranean. Mauritania is a part of the Barcelona initiative, Euromed and the 5+5 Group. Mauritania was also an active member of the economic fora for the Middle East each time a forum was held either in Casablanca or in Egypt.

C'est pourquoi nous parlons aujourd'hui de relation privilégiées et de partenariat. Pour être partenaires, il faut être au moins deux. C'est le secret et c'est le nœud du problème.

Lorsque nous parlons de zones de libre-échange avec le Canada — nous l'avons fait à plusieurs reprises — nous sommes regroupés et avons créé le Groupe du Maghreb arabe à cinq. Nous sommes aussi engagés dans le cadre de l'Union du Maghreb arabe (UMA) — comme vous l'êtes dans votre association avec les États-Unis et le Mexique. Nous avons invité beaucoup de responsables canadiens pour échanger avec eux, pour parler avec eux, leur donner des idées et aussi pour échanger et recevoir leur point de vue en retour.

Nous avons tant espéré voir le Maghreb figurer au sein de la nouvelle revue de politique étrangère. Malheureusement, comme disait Sœur Anne, je n'ai rien vu venir.

Merci, sénateur, de poser cette question et de me donner l'opportunité et l'occasion — Ô combien précieuse — de vous entretenir du fond de la question.

[Traduction]

Le sénateur Grafstein : Pour vous aider, monsieur l'ambassadeur, le Canada est membre de l'Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe, l'OSCE. L'OSCE a annoncé la coopération économique dans la région de la Méditerranée, qui comprend tout ce dont je viens de parler. Nous tardons à concrétiser nos engagements à cet égard.

Le président : Je dois intervenir. Dans un instant, il sera 19 h 30. Vous avez la parole, monsieur Saad.

[Français]

M. Saad : Je crois que nous avons atteint le fond du problème. Entre les pays du Maghreb, les choses se font de manière fluide et naturelle. En 1956, j'ai servi en tant qu'ambassadeur au Maroc et j'ai vu la première convention d'établissement qui permettait, au lendemain de l'indépendance des différents pays, la libre circulation des biens et des personnes entre les pays du Maghreb. C'était en 1956, il n'y a pas de visas entre nous. Nous avons même des mesures incitatives pour privilégier l'entrée des produits maghrébins dans les différents pays du Maghreb.

Évidemment, en plus des accords, les choses vont d'elles-mêmes et si je prends le cas des frontières avec la Libye, pour la Tunisie, ou avec l'Algérie, nous avons assisté ces dernières années avec une augmentation en flèche des échanges, qui est le fait des populations établies de part et d'autre de la frontière.

Voilà, monsieur le président, merci pour cette question.

M. Ben Deddach : Je voulais signaler à l'honorable sénateur Grafstein que la Mauritanie est complètement impliquée dans tout ce qui concerne la Méditerranée. Elle fait partie de l'initiative de Barcelone, de l'Euromed et du Groupe 5+5. Également la Mauritanie a été un membre actif des forums économiques pour le Moyen-Orient lorsqu'il a pu se tenir chaque fois, à Casablanca ou en Égypte.

Even though we are not located on the shores of the Mediterranean, we are through Morocco and Algeria. As such, anything that concerns the Mediterranean is of concern to us. I also want to say that Mauritania attracts investments. It is a country that is full of many mining possibilities.

In Mauritania, there are Canadian mining companies, companies from Alberta, mining for diamonds, and other companies that are now operating in the emerging oil industry. In fact, there are interesting signs telling us that Mauritania may, near the end of the year, start exporting oil. Canadian companies are beginning to show interest, there are at least three which are involved in this process. For now, the Australians have been the first to get involved.

We are, the second country in Africa, after South Africa, to have established total free trade. I do not know if Algeria has reached the same status.

In our country, our monetary policy is free. Currency is exchanged on the market. I mean that if an investor comes to our country, he is certain of having his own money, and free to buy dollars or pounds or any other international currency being traded on the market. An intermediary such as the Central Bank of Mauritania is not needed, nor is any other bank.

I believe that Algeria is heading towards adopting a similar policy. I do not know if this has been done, but to my knowledge, when we first started, South Africa was the only country on the continent to put this monetary policy into practice. Therefore, Mauritania is a country that may possibly interest Canadian investors.

Our trade with the countries of the Maghreb is fluid, whether it be throughout the Western Sahara, Morocco or with our two Algerian brothers from our two neighbouring Maghreb countries. Trade is even more seamless with Western Africa which long before the Maghreb and the European Union, had established a free-trade zone, where only an identity card was needed for the free movement of people and goods.

The Chairman: Thank you very much.

[English]

Mr. Jarrud, did you want to say anything? You have 2,000 kilometres of coastline in the Mediterranean.

Senator Prud'homme: They develop tourism.

The Chairman: I know the coast quite well, Senator Prud'homme. I have been there many times.

Senator Grafstein, it is 7:30, and out of respect to our witnesses, who have been here for two and a half hours, you have had your question and I will adjourn the meeting.

Même si nous ne sommes pas directement sur la Méditerranée, nous le sommes à travers le Maroc et l'Algérie. Par conséquent, tout ce qui concerne la Méditerranée cela nous concerne. Je voulais aussi dire que la Mauritanie est un pays propice aux investissements. C'est un pays qui a beaucoup de possibilités en matière minière notamment.

Des sociétés canadiennes sont présentes en Mauritanie dans le domaine minier, des sociétés de l'Alberta, dans la recherche du diamant et même, maintenant, dans l'industrie pétrolière naissante. Il y a en effet des indices intéressants montrant que la Mauritanie pourrait, peut-être vers la fin de l'année, commencer à exporter du pétrole; des sociétés canadiennes commencent à s'y intéresser, il y en a au moins trois qui sont impliquées dans ce processus. Pour le moment les australiens ont été les premiers.

Nous étions — je ne sais pas si l'Algérie a abouti récemment à cela — le deuxième pays en Afrique, après l'Afrique du sud, à établir une totale liberté d'échange.

Chez nous, la politique monétaire est libre. Les monnaies s'échangent sur le marché. C'est-à-dire que si un investisseur arrive chez nous, il est sûr d'emporter avec lui son argent, puisqu'il peut acheter librement le dollar ou la livre ou n'importe quelle monnaie internationale sur le marché. Il n'a pas besoin de l'intermédiaire de la Banque Centrale de Mauritanie ou d'une quelconque autre banque.

Je crois que l'Algérie s'acheminait vers une politique semblable. Je ne sais pas si elle a été réalisée, mais à ma connaissance, à l'époque où nous l'avions fait, il n'y avait que l'Afrique du Sud dans toute l'Afrique qui pratiquait cette politique monétaire. C'est donc un pays qui peut éventuellement intéresser des investisseurs canadiens.

Nous avons un commerce intermaghrézien très fluide, que ce soit à travers le Sahara occidental avec le Maroc ou que ce soit avec nos frères algériens des deux pays maghrébiens qui sont immédiatement à nos frontières. Cela est encore beaucoup plus fluide avec l'Afrique de l'Ouest qui, bien avant le Maghreb et bien avant l'Union européenne, avait établi une zone de libre-échange où les personnes et les biens circulaient seulement avec la carte d'identité.

Le président : Merci beaucoup.

[Traduction]

Monsieur Jarrud, aviez-vous un commentaire à faire? Vous avez 2 000 kilomètres de côte dans la Méditerranée.

Le sénateur Prud'homme : Ils développent le tourisme.

Le président : Je connais la côte assez bien, sénateur Prud'homme. J'y suis allé à de nombreuses reprises.

Sénateur Grafstein, il est 19 h 30, et par respect envers nos témoins, qui sont ici depuis deux heures et demie, vous avez posé votre question et je vais lever la séance.

Senator Grafstein: Could I put this on the record and they can get the answer to us in writing? It is a short question, but it relates to what each one of them has said, and that is direct private investment, which is a crucial issue of growth.

Last year, the G8 agreed that there should be a network of private investments.

The International Finance Corporation, the private sector of the World Bank, proposed last year a fund of \$100 million for direct private investment in your area. What has happened to it? The last I heard, the money had not been committed.

The Chairman: Thank you very much. We will now allow anyone who wants to answer to talk directly to senator Grafstein.

The committee adjourned.

Le sénateur Grafstein : Pourrais-je simplement poser cette question pour le compte rendu et les témoins pourront nous répondre par écrit? C'est une brève question, mais elle porte sur ce que chacun d'entre eux a dit, et il s'agit de l'investissement privé direct, qui est une question primordiale en matière de croissance.

L'année dernière, le G8 a convenu qu'il faudrait établir un réseau d'investissements privés.

La Société financière internationale, le secteur privé de la Banque mondiale, a proposé l'année dernière un fonds de 100 millions de dollars pour l'investissement privé direct dans votre région. Qu'est devenu ce fonds? Aux dernières nouvelles, l'argent n'avait pas été affecté.

Le président : Merci beaucoup. Nous laisserons tous ceux qui veulent répondre parler directement au sénateur Grafstein.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Tuesday, June 14, 2005

Embassy of the People's Democratic Republic of Algeria:

His Excellency Mr. Youcef Yousfi, Ambassador.

Embassy of the Republic of Tunisia:

His Excellency Mr. Mohamed Saad, Ambassador.

Embassy of the Kingdom of Morocco:

His Excellency Mr. Mohamed Tangi, Ambassador.

Embassy of the Islamic Republic of Mauritania:

His Excellency Mr. Mahfoud Ben Deddach, Ambassador.

Embassy of the Great Socialist People's Libyan Arab Jamahiriya:

His Excellency Mr. Ahmed Ali Jarrud, Ambassador.

TÉMOINS

Le mardi 14 juin 2005

Ambassade de la République algérienne démocratique et populaire :

Son Excellence M. Youcef Yousfi, ambassadeur.

Ambassade de la République tunisienne :

Son Excellence M. Mohamed Saad, ambassadeur.

Ambassade du Royaume du Maroc :

Son Excellence M. Mohamed Tangi, ambassadeur.

Ambassade de la République islamique de Mauritanie :

Son Excellence M. Mahfoud Ben Deddach, ambassadeur.

Ambassade de la Grande Jamahiriya arabe libyenne populaire et socialiste :

Son Excellence M. Ahmed Ali Jarrud, ambassadeur.





First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004-05

Première session de la
trente-huitième législature, 2004-2005

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Foreign Affairs

Affaires étrangères

Chair:

The Honourable PETER A. STOLLERY

Président :

L'honorable PETER A. STOLLERY

Tuesday, June 28, 2005
Wednesday, June 29, 2005

Le mardi 28 juin 2005
Le mercredi 29 juin 2005

Issue No. 19

Fascicule n° 19

First and only meeting on:

Bill S-37, An Act to amend the Criminal Code and
the Cultural Property Export and Import Act

Première et unique réunion concernant :

Le projet de loi S-37, Loi modifiant le Code criminel et
la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels

and

et

First meeting on:

Canada's International Policy Statement

Première réunion concernant :

L'énoncé de politique internationale du Canada

INCLUDING:
THE SIXTH REPORT OF THE COMMITTEE
(Bill S-37)

Y COMPRIS :
LE SIXIÈME RAPPORT DU COMITÉ
(Le projet de loi S-37)

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON FOREIGN AFFAIRS

The Honourable Peter A. Stollery, *Chair*

The Honourable Consiglio Di Nino, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Andreychuk	Eyton
* Austin, P.C.	Grafstein
(or Rompkey, P.C.)	* Kinsella
Carney, P.C.	(or Stratton)
Corbin	Mahovlich
De Bané, P.C.	Prud'homme, P.C.
Downe	Robichaud, P.C.

*Ex officio members
(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Président : L'honorable Peter A. Stollery

Vice-président : L'honorable Consiglio Di Nino
et

Les honorables sénateurs :

Andreychuk	Eyton
* Austin, C.P.	Grafstein
(ou Rompkey, C.P.)	* Kinsella
Carney, C.P.	(ou Stratton)
Corbin	Mahovlich
De Bané, C.P.	Prud'homme, C.P.
Downe	Robichaud, C.P.

*Membres d'office
(Quorum 4)

ORDERS OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate* of Wednesday, June 8, 2005:

The Honourable Senator Stollery moved, seconded by the Honourable Senator Mahovlich:

That the Standing Senate Committee on Foreign Affairs be authorized to examine and report on the documents *Overview, Diplomacy, Development and Commerce of Canada's International Policy Statement*, tabled in the Senate on April 19, 2005; and

That the committee report to the Senate no later than March 31, 2006.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

Extract from the *Journals of the Senate* of Wednesday, June 15, 2005:

Resuming debate on the motion of the Honourable Senator Baker, P.C., seconded by the Honourable Senator Eggleton, P.C., for the second reading of Bill S-37, An Act to amend the Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

The bill was then read the second time.

The Honourable Senator Rompkey, P.C., moved, seconded by the Honourable Senator Eggleton, P.C., that the bill be referred to the Standing Senate Committee on Foreign Affairs.

The question being put on the motion, it was adopted.

ORDRES DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du mercredi 8 juin 2005 :

L'honorable sénateur Stollery propose, appuyé par l'honorable sénateur Mahovlich,

Que le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères soit autorisé à étudier, en vue d'en faire rapport, les documents *Survol, Diplomatie, Développement et Commerce de l'Énoncé de politique internationale du Canada*, déposés au Sénat le 19 avril 2005; et

Que le Comité fasse rapport au Sénat au plus tard le 31 mars 2006.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Extrait des *Journaux du Sénat* du mercredi 15 juin 2005 :

Reprise du débat sur la motion de l'honorable sénateur Baker, C.P., appuyée par l'honorable sénateur Eggleton, C.P., tendant à la deuxième lecture du projet de loi S-37, Loi modifiant le Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le projet de loi est alors lu la deuxième fois.

L'honorable sénateur Rompkey, C.P., propose, appuyé par l'honorable sénateur Eggleton, C.P., que le projet de loi soit renvoyé au Comité sénatorial permanent des affaires étrangères.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, June 28, 2005
(34)

[Translation]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met at 5 p.m., this day, in room 160-S, Centre Block, the Honourable Peter A. Stollery, Chair, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Andreychuk, Corbin, De Bané, P.C., Di Nino, Downe, Eyton, Grafstein, Mahovlich, Prud'homme, P.C., Robichaud, P.C., and Stollery (11).

Other senator present: The Honourable Senator Johnson (1).

In attendance: From the Library of Parliament Research Branch: Blayne Haggart, Analyst.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, June 15, 2005, the committee began its study of Bill S-37, an Act to amend the Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act.

WITNESSES:*Canadian Heritage:*

Eileen Sarkar, Assistant Deputy Minister, Citizenship and Heritage;

Lyn Elliot Sherwood, Executive Director, Heritage Group;

Kathy Zedde, Senior Policy Advisor, Heritage Policy;

Jean-François Bonin, Legal Counsel.

Department of Justice Canada:

Christopher Ram, Counsel, Criminal Law Policy Section.

Ms. Sarkar made an opening statement and, together with Ms. Zedde, Ms. Sherwood, Mr. Bonin and Mr. Ram, answered questions.

It was agreed that the committee proceed to clause-by-clause consideration of Bill S-37, An Act to amend the Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act.

It was agreed that the title stand postponed.

It was agreed that clause 1 carry.

It was agreed that clause 2 carry.

It was agreed that clause 3 carry.

It was agreed that clause 4 carry.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 28 juin 2005
(34)

[Français]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 17 heures, dans la pièce 160-S, édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Peter A. Stollery (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Andreychuk, Corbin, De Bané, C.P., Di Nino, Downe, Eyton, Grafstein, Mahovlich, Prud'homme, C.P., Robichaud, C.P., et Stollery (11).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Johnson (1).

Aussi présent : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : Blayne Haggart, analyste.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 15 juin 2005, le comité entreprend son étude du projet de loi S-37, Loi modifiant le Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels.

TÉMOINS :*Patrimoine canadien :*

Eileen Sarkar, sous-ministre adjointe, Citoyenneté et patrimoine;

Lyn Elliot Sherwood, directrice exécutive, Groupe du patrimoine;

Kathy Zedde, analyste principale de politique, Politiques du patrimoine;

Jean-François Bonin, conseiller juridique.

Ministère de la Justice Canada :

Christopher Ram, conseiller juridique, Section de la politique en matière de droit pénal.

Mme Sarkar fait un exposé puis, assistée de Mmes Zedde et Sherwood ainsi que de MM. Bonin et Ram, répond aux questions.

Il est convenu que le comité procède à l'étude article par article du projet de loi S-37, Loi modifiant le Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels.

Il est convenu que le titre soit reporté.

Il est convenu que l'article 1 soit adopté.

Il est convenu que l'article 2 soit adopté.

Il est convenu que l'article 3 soit adopté.

Il est convenu que l'article 4 soit adopté.

It was agreed that clause 5 carry.

It was agreed that clause 6 carry.

It was agreed that clause 7 carry.

It was agreed that the schedule carry.

It was agreed that the title carry.

It was agreed that the bill be adopted, without amendment.

It was agreed that the Chair report the bill, without amendment, at the next sitting of the Senate.

At 6:01 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, June 29, 2005
(35)

[Translation]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met at 4:09 p.m., this day, in room 160-S, Centre Block, the Honourable Senator Peter A. Stollery, Chair, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Andreychuk, Corbin, Downe, Mahovlich, Prud'homme, P.C., Robichaud, P.C., and Stollery (7).

In attendance: From the Library of Parliament Research Branch: Peter Berg, Analyst.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday, June 8, 2005, the committee began its study of the documents *Overview, Diplomacy, Development and Commerce of Canada's International Policy Statement*.

WITNESSES:

Department of Foreign Affairs and International Trade (Foreign Affairs):

Robert McRae, Director General, Policy Planning Secretariat.

Canadian International Development Agency:

Robert Greenhill, President.

Department of Foreign Affairs and International Trade (International Trade):

Randle Wilson, Acting Assistant Deputy Minister for Communications, Strategic Policy and Corporate Planning.

Il est convenu que l'article 5 soit adopté.

Il est convenu que l'article 6 soit adopté.

Il est convenu que l'article 7 soit adopté.

Il est convenu que l'annexe soit adoptée.

Il est convenu que le titre soit adopté.

Il est convenu que ce projet de loi soit adopté sans amendement.

Il est convenu que le président fasse rapport du projet de loi sans amendement à la prochaine séance du Sénat.

À 18 h 1, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mercredi 29 juin 2005
(35)

[Français]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 16 h 9, dans la pièce 160-S, édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Peter A. Stollery (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs, Andreychuk, Corbin, Downe, Mahovlich, Prud'homme, C.P., Robichaud, C.P., et Stollery (7).

Aussi présent : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : Peter Berg, analyste.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 8 juin 2005, le comité entreprend son étude des documents *Survol, Diplomatie, Développement et Commerce de l'Énoncé de politique internationale du Canada*.

TÉMOINS :

Ministère des Affaires étrangères et du Commerce international (Affaires étrangères) :

Robert McRae, directeur général, Secrétariat de la planification des politiques.

Agence canadienne de développement international :

Robert Greenhill, président.

Ministère des Affaires étrangères et du Commerce international (Commerce international) :

Randle Wilson, sous-ministre adjoint par intérim, Communications, Politique stratégique et planification générale.

Mr. McRae, Mr. Greenhill and Mr. Wilson each made a statement and answered questions.

At 5:33 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

MM. McRae, Greenhill et Wilson font des exposés puis répondent aux questions.

À 17 h 53, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

Le greffier du comité,

François Michaud

Clerk of the Committee

REPORT OF THE COMMITTEE

Wednesday, June 29, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs has the honour to present its

SIXTH REPORT

Your Committee, to which was referred Bill S-37, An Act to amend the Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act, has, in obedience to the Order of Reference of Wednesday, June 15, 2005, examined the said Bill and now reports the same without amendment.

Respectfully submitted,

Le président,

PETER A. STOLLERY

Chair

RAPPORT DU COMITÉ

Le mercredi 29 juin 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères a l'honneur de présenter son

SIXIÈME RAPPORT

Votre Comité, auquel a été déféré le Projet de loi S-37, Loi modifiant le Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels, conformément à l'ordre de renvoi du mercredi 15 juin 2005, étudié ledit projet de loi et en fait maintenant rapport sans amendement.

Respectueusement soumis,

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, June 28, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs, to which was referred Bill S-37, to amend the Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act, met this day at 5 p.m. to give consideration to the bill.

Senator Peter A. Stollery (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, we are here this afternoon to deal with Bill S-37, to amend the Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act. Our witnesses today from Canadian Heritage are Ms. Eileen Sarkar, Assistant Deputy Minister at Citizenship and Heritage; Ms. Lyn Elliot Sherwood, Executive Director of the Heritage Group; Ms. Kathy Zedde, Senior Policy Advisor, Heritage Policy; and Mr. Jean-François Bonin, Legal Counsel.

I wish to welcome our witnesses. If you would like to lead off, Ms. Sarkar, the committee would be happy to receive your evidence in regard to Bill S-37.

[*Translation*]

Ms. Eileen Sarkar, Assistant Deputy Minister, Citizenship and Heritage, Canadian Heritage: Mr. Chairman, it is my pleasure to appear before you today to speak on Bill S-37, to amend the Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act.

The chairman has introduced the colleagues from the Department of Canadian Heritage who are here with me today. I would also like to point out that officials from the departments of Justice and Foreign Affairs are also here in the room to answer your questions, if needed.

I would like to begin with a brief summary of our objectives with this bill, which deals with the obligations Canada would have under the two protocols to the Hague Convention, in order to situate the bill in the broader context of that convention.

Canada joined the Hague Convention in 1999 as another step in our long history of international cooperation to protect heritage. This bill will enable us to go forward to join the two protocols to the convention, as a further step in that larger commitment.

The first protocol to the convention deals with issues surrounding the export of cultural property from occupied territories, and the return of such material. The second protocol clarifies and expands a range of provisions of the convention, and resolves certain aspects of the convention that were not working well. Among the most notable of the provisions of the second protocol are a range of specific obligations related to prosecution of those who commit acts against cultural property during armed conflicts.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 28 juin 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères, auquel a été renvoyé le projet de loi S-37, Loi modifiant le Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels, se réunit aujourd'hui à 17 heures pour examiner le projet de loi.

Le sénateur A. Stollery (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Honorables sénateurs, nous sommes ici cet après-midi pour traiter du projet de loi S-37, Loi modifiant le Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels. Nos témoins, aujourd'hui, de Patrimoine canadien sont Mme Eileen Sarkar, sous-ministre adjointe à Citoyenneté et patrimoine; Mme Lyn Elliot Sherwood, directrice exécutive du Groupe du patrimoine; Mme Kathy Zedde, analyste principale de politique; et M. Jean-François Bonin, conseiller juridique.

Je souhaite la bienvenue à nos témoins. Si vous voulez donner le coup d'envoi, madame Sarkar, le comité écoutera avec plaisir vos observations relativement au projet de loi S-37.

[*Français*]

Mme Eileen Sarkar, sous-ministre adjointe, Citoyenneté et patrimoine, Patrimoine canadien : Monsieur le président, il me fait plaisir d'être ici aujourd'hui pour vous parler du projet de loi S-37, Loi modifiant le Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels.

Le président vous a présenté les fonctionnaires de Patrimoine canadien qui m'accompagnent. J'aimerais toutefois souligner que des fonctionnaires des ministères de la Justice et des Affaires étrangères sont aussi présents dans la salle afin de répondre à vos questions au besoin.

Mon intervention d'aujourd'hui vise à fournir un bref aperçu des objectifs du projet de loi qui traite des obligations du Canada découlant des deux protocoles de la Convention de La Haye et ainsi situer le projet de loi dans le contexte général de la convention.

Le Canada a adhéré à la Convention de La Haye en 1999, franchissant ainsi une autre étape de sa longue tradition de coopération internationale pour la protection du patrimoine. Ce projet de loi nous permettra d'adhérer aux deux protocoles de la convention et de s'engager à fond.

Le premier protocole de la convention traite des questions relatives à l'exportation de biens culturels à partir de territoires occupés et de la restitution de ces biens. Le deuxième protocole précise et élargit les dispositions de la convention et corrige certaines faiblesses de la convention. Parmi les dispositions les plus importantes on compte une série d'obligations relatives à la poursuite judiciaire contre ceux et celles qui portent atteinte aux biens culturels en période de conflits armés.

Many of our obligations under the protocols will be administrative in nature, and do not need to be implemented in law. Others, such as the obligation to prosecute violations of the protocols, must be enshrined in Canadian law.

[English]

Most of the required jurisdiction has already been established as a result of the introduction in 2000 of the Crimes Against Humanity and War Crimes Act. The National Defence Act also establishes the required jurisdiction over Canadian military personnel. Bill S-37 will fill the remaining gaps through amendments to the Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act.

From the military perspective, when we joined the convention in 1999, our colleagues at the Department of National Defence told us that the convention did not introduce new obligations or responsibilities and that no new practices were required in addition to those that the military had already introduced in response to such agreements as the protocols to the Geneva Conventions. The message of the Department of National Defence has been the same for The Hague protocols: Joining the protocols will not introduce new obligations or responsibilities for Canada's military.

From an administrative standpoint, the protocols expand on and clarify many of the obligations we have already accepted by acceding to the convention. As is normally the case with such agreements, each country has a high degree of flexibility to take the approach to implementation that is appropriate in its case.

For example, in Canada's case, obligations in peacetime to create inventories and plan for collections' care in the event of armed conflict are being met through a wide range of disaster preparedness activities by individual institutions and governments. While these activities are not being undertaken as a result of our Hague obligations, they do meet our responsibilities under the convention and those we will have under the protocols.

Bill S-37 represents the final piece of groundwork necessary to allow Canada to go forward. It will result in a more comprehensive implementation of our existing treaty obligations under the convention.

[Translation]

With Bill S-37 and the proposed amendments to the Criminal Code, certain acts that are now offences in Canada will also be offences when committed outside Canada, by Canadians, against significant cultural property.

Bill S-37 and the proposed amendments to the Cultural Property Export and Import Act will create a mechanism to return cultural property from occupied territories and prohibit the

Plusieurs de nos obligations prévues aux protocoles seront de nature administrative et ne donneront suite à aucune mesure législative. D'autres, telle l'obligation d'initier des poursuites judiciaires en cas d'infractions aux protocoles, doivent être enchâssées dans la loi canadienne.

[Traduction]

La plupart des mesures législatives nécessaires sont maintenant en place en raison de la mise en application, en 2000, de la Loi sur les crimes contre l'humanité et les crimes de guerre. La Loi sur la Défense nationale prévoit les mesures législatives relativement au personnel militaire canadien. Le projet de loi S-37 comblera les lacunes restantes par le biais de modifications au Code criminel et à la Loi sur l'exportation et l'importation des biens culturels.

Du point de vue des forces armées, nos collègues du ministère de la Défense nationale nous ont dit, au moment de notre adhésion à la Convention en 1999, que celle-ci n'introduisait aucune obligation aux responsabilités additionnelles et qu'elle n'affecterait pas de manière significative l'étendue des pratiques établies des forces armées. Les obligations de la Convention sont en grande partie le reflet des obligations en vertu d'autres instruments, tels que les protocoles ou conventions de Genève. Le message du ministère de la Défense nationale est le même pour les protocoles de La Haye : l'adhésion aux protocoles n'entraînera pas de nouvelles obligations ni nouvelles responsabilités pour le personnel militaire.

D'un point de vue administratif, les protocoles précisent et élargissent les nombreuses obligations que nous avons déjà acceptées en adhérant à la Convention. Il est fréquent avec de tels accords que chaque pays fasse preuve d'un degré élevé de souplesse en adoptant une approche de mise en application qui lui est propre.

Par exemple, au Canada, en temps de paix, nos obligations de créer des inventaires et de planifier la préservation des collections en cas de conflit armé, sont satisfaites par le truchement de multiples activités de prévention des désastres réalisées par certains établissements et certains gouvernements. Bien que ces activités ne soient pas réalisées par suite de nos obligations établies par la Convention de La Haye, elles répondent aux obligations prévues par la Convention et à celles prévues par les protocoles.

Le projet de loi S-37 représente la dernière étape du travail de base qui permettra au Canada d'aller de l'avant. Il entraînera une mise en application plus approfondie de nos obligations actuelles découlant des traités en vertu de la Convention.

[Français]

Par le projet de loi S-37 et les modifications au Code criminel, certains actes considérés comme infractions lorsqu'ils sont commis au Canada le seront également lorsqu'ils seront commis par des Canadiens ou des Canadiennes à l'extérieur du Canada contre des bien culturels importants.

Par le projet de loi S-37 et les modifications à la Loi sur l'exportation et l'importation de bien culturels, un mécanisme de restitution d'un bien culturel provenant des territoires occupés

illicit export of cultural property from occupied territories. The act already allows prosecution of those who import cultural property illegally exported from a country with which Canada has a cultural property agreement.

By allowing us to go forward to join the protocols, the bill will reinforce Canada's commitment to protecting the world's heritage, and send a message that we will not be a haven for those who damage, destroy and loot heritage during armed conflict.

[English]

In closing, I would like to thank the honourable members of the committee for their time and welcome any questions pertaining to these issues.

Senator Johnson: I totally agree with what you are saying in your remarks. I have a few questions for clarification. I was the critic on the bill, but we support the bill.

What is the target date for assenting to The Hague Convention's two protocols?

Ms. Sarkar: I will turn to Ms. Zedde to respond to most of the questions.

Ms. Kathy Zedde, Senior Policy Advisor, Heritage Policy, Canadian Heritage: Depending on when the bill is passed, we are hoping at this point to be in a position to join the protocols before the end of the calendar year.

Senator Johnson: Article 34 of the convention states clearly that the means to comply with the convention's measures must be set up within six months of its coming into force. What measures have been taken by the government since the coming into force of the convention in Canada in 1999 to comply with these requirements — for example, plans for protection and evacuation of cultural property?

Preparatory measures required by article 5 of the second protocol are much clearer and more stringent than those in the convention. Have these already been met or will there be adjustments made to the existing plans?

Ms. Zedde: When we joined the convention, Canada issued a statement of understanding that limited our interpretation of article 28, which is the article of the convention dealing with prosecution of offences. At that time, we did not have the ability to prosecute those who had committed acts against cultural property abroad. We limited our interpretation of that article with a statement of understanding. This bill, when passed, will allow us to withdraw that statement of understanding. That is why we have not introduced those types of legislative measures before now.

In regard to some of the measures in peacetime, as Ms. Sarkar indicated, much of this has been undertaken by individual cultural institutions in the context of their own disaster preparedness plans. We also have at the federal level an

sera instauré et l'exportation illégale de biens culturels de territoires occupés sera interdite. La loi permet déjà la poursuite judiciaire de ceux et celles qui importent des biens culturels illégalement d'un pays avec lequel le Canada a un accord dans le domaine des biens culturels.

Avec cette adhésion aux protocoles, le projet de loi renforcera l'engagement du Canada à protéger le patrimoine culturel mondial et fera comprendre clairement que le Canada n'acceptera pas d'être un refuge pour ceux et celles qui endommagent, détruisent et pillent les biens culturels en période de conflits armés.

[Traduction]

Pour conclure, j'aimerais remercier les honorables membres du comité de leur attention et il me ferait un plaisir de répondre à toute question sur ce sujet.

Le sénateur Johnson : Je suis tout à fait d'accord avec vos observations. J'ai quelques questions à poser pour tirer certaines choses au clair. J'étais le porte-parole de l'opposition pour ce projet de loi, mais nous l'appuyons.

Quelle est la date visée pour donner la sanction aux deux protocoles de la Convention de La Haye?

Mme Sarkar : Je laisserai Mme Zedde répondre à la plupart des questions.

Mme Kathy Zedde, analyste principale de politique, Politiques du patrimoine, Patrimoine canadien : Selon le moment où sera adopté le projet de loi, nous espérons, pour l'instant, être en mesure d'adhérer aux protocoles avant la fin de l'année civile.

Le sénateur Johnson : L'article 34 de la Convention stipule clairement que les moyens d'adhérer aux mesures prévues par la Convention doivent être mis en place six mois avant leur entrée en vigueur. Quelles mesures le gouvernement a-t-il pris depuis l'entrée en vigueur de la Convention au Canada, en 1999, pour respecter ces exigences : par exemple, de dresser des plans de protection et d'évacuation des biens culturels?

Les mesures préparatoires qu'exige l'article 5 du deuxième protocole sont beaucoup plus claires et plus rigoureuses que celles de la Convention. Ont-elles déjà été mises en œuvre, ou y aura-t-il des ajustements aux plans actuels?

Mme Zedde : Lorsque nous avons signé la Convention, le Canada a émis un protocole d'accord limitant notre interprétation de l'article 28 de la Convention, qui porte sur les poursuites fondées sur les infractions. À ce moment-là, nous n'étions pas en mesure de poursuivre ceux qui avaient commis des délits contre les biens culturels à l'étranger. Nous avons limité notre interprétation de cet article dans un protocole d'accord. Ce projet de loi, quand il sera adopté, nous permettra de rétracter ce protocole d'accord. C'est pourquoi nous n'avons pas encore établi ce type de mesures législatives avant aujourd'hui.

En ce qui concerne certaines des mesures applicables en temps de paix, comme le disait Mme Sarkar, une bonne part de ces mesures ont été entreprises par des institutions culturelles particulières dans le contexte de leur propre plan de prévention

interdepartmental risk preparedness committee that Canadian Heritage participates on with the national heritage institutions. That includes the national museums, Library and Archives Canada and Parks Canada. The committee coordinates efforts and shares information about disaster preparedness.

A larger initiative is being undertaken at the federal level by Emergency Preparedness Canada. The National Critical Infrastructure Assurance Program was undertaken in the post-9/11 environment to coordinate efforts for all types of disasters that could affect national critical infrastructure, which will include key national symbols and cultural institutions. Consultations are being undertaken at the moment. Those consultations should be finished this summer with the expectation that the plan will be in place by the fall.

Those are the things that have been done up until now. They have not been done in specific response to Hague. Canada's heritage community is sufficiently far advanced that they understand the benefit of having disaster preparedness plans as part of their normal business structure.

The Canadian Conservation Institute, which is an agency of our department, has been involved for a number of years in training professionals in the heritage community on disaster preparedness and on the preparation of those types of plans.

Senator Johnson: I am curious to know why there has been such a time lag between assenting to The Hague Convention in 1954 and our assenting to its protocols?

Ms. Lyn Elliot Sherwood, Executive Director, Heritage Group, Canadian Heritage: The Hague Convention was originally adopted in a Cold War context. In light of the tensions during the Cold War, a number of western countries were slow to adopt measures that might, in that context, have prevented them from dealing with military targets such as the Kremlin, which is both an extraordinary historic site and a military target.

In the post-Cold War glasnost environment, there was much more openness to considering the military consequences of acceding to the convention. Therefore, Canada joined in 1999.

Ms. Zedde: You were wondering why, if we joined the convention in 1999, we are only moving forward on the protocols now.

Senator Johnson: Yes. Is there not a meeting this fall? If this bill does not pass, then we will not be at the table. This is a Senate-originated bill and the House of Commons is adjourning for the summer recess. There is a meeting in October.

Ms. Zedde: I will answer the question in two parts. First, when the second protocol was passed in 1999, we first examined it to see what was necessary in Canadian law to completely implement it. In the midst of that, we had the introduction of the Crimes

des catastrophes. Nous avons aussi, au niveau fédéral, un comité interministériel de préparation aux situations d'urgence auquel participe Patrimoine canadien, avec les institutions patrimoniales du pays. Cela comprend les musées nationaux, la Bibliothèque et les Archives nationales et Parcs Canada. Le comité coordonne les efforts et protège l'information sur la préparation aux catastrophes.

Bureau de la protection des infrastructures essentielles et de la protection civile met en œuvre une initiative de plus grande envergure. Le Programme national de fiabilité des infrastructures essentielles a été mis en œuvre à la suite des événements du 11 septembre pour coordonner les efforts relativement à toutes sortes de catastrophes pouvant frapper l'infrastructure essentielle nationale, qui engloberont les principaux symboles nationaux et institutions culturelles. Des consultations sont en cours actuellement. Elles devraient être terminées cet été, et un plan devrait être en place d'ici à l'automne.

C'est le genre de choses qui ont été faites jusqu'à maintenant. Elles n'ont pas été faites directement en réaction au Protocole de La Haye. La communauté patrimoniale du Canada est assez avancée pour comprendre les avantages qu'il y a à avoir des plans de préparation aux catastrophes qui font partie intégrante de leur structure opérationnelle normale.

L'Institut canadien de conservation, qui est un organisme de notre ministère, participe depuis plusieurs années à la formation des professionnels du milieu patrimonial à la préparation aux situations d'urgence et à la formulation de ce type de plans.

Le sénateur Johnson : Je serais curieux de savoir pourquoi tellement de temps s'est écoulé entre la sanction de la Convention de La Haye en 1954 et notre adhésion à ces protocoles?

Mme Lyn Elliot Sherwood, directrice exécutive, Groupe du patrimoine, Patrimoine canadien : La Convention de La Haye a été adoptée, à l'origine, dans le contexte de la guerre froide. En raison de tensions nées pendant la guerre froide, plusieurs pays occidentaux ont été lents à adopter des mesures qui auraient pu, dans ce contexte, les empêcher de composer avec des cibles militaires comme le Kremlin, qui est à la fois un lieu historique extraordinaire et une cible militaire.

Le contexte de l'après guerre froide et de la glasnost a grandement favorisé l'ouverture à un examen des conséquences militaires de l'adhésion à la Convention. Par conséquent, le Canada s'y est joint en 1999.

Mme Zedde : Vous demandiez pourquoi, si nous avons adhéré à la Convention en 1999, ce n'est que maintenant que nous agissons relativement au protocole?

Le sénateur Johnson : Ne doit-il pas y avoir une réunion cet automne? Si ce projet de loi n'est pas adopté, nous ne serons pas à la table. C'est un projet de loi émanant du Sénat, et la Chambre des communes est ajournée pour l'été. Il doit y avoir une réunion en octobre.

Mme Zedde : Je répondrai à cette en deux parties. Tout d'abord, lorsque le deuxième protocole a été adopté en 1999, nous l'avons tout d'abord examiné pour voir ce qui manquerait dans les lois canadiennes pour complètement le mettre en œuvre. Entre-

Against Humanity and War Crimes Act in 2000. Much of the time since then has been spent trying to narrow down exactly what is required. At one time we did not think we would need anything further. We did, however, quite recently identify several gaps that we will now close.

The second protocol came into force only last March, 2004. That, together with some of the things that have been happening in the international community, gave us the sense that we had a window of opportunity to go forward at this point.

With respect to the meeting in the fall, the next general conference of UNESCO, which takes place in October, will be the first general conference that will be held since the coming into force of the second protocol and the new committee will be elected at that time. It is true that originally we had hoped to have been a full state party in order to participate in that meeting as a member state at the second protocol. Evidently, that will not happen at this point. However, as is the case with all such meetings at UNESCO, we will participate as an observer. We have the ability to make interventions. Depending on how far along we are at that point with joining — for example, if we have deposited our instrument of accession but have not gone through the 90-day waiting period before we are considered a full state party — we feel that our points will be given extra weight even as an observer.

Senator Grafstein: I would like to talk about one of the principles of this bill: the definition of cultural properties. Turn with me to the schedule, section 6, article 1. This is a criminal offence in Canada that we are proposing. Therefore, it is rather important that there be a very precise definition of appropriating movable or immovable property that has a cultural connotation.

Article 1 reads:

(a) movable or immovable property of great importance to the cultural heritage of every people...

How is that definition in any way certain enough to provoke a criminal prosecution?

I will give you an example. Are these new cameras here that allow Canadians to watch a part of a new institutional framework for television of great importance to the cultural heritage of every people because they are televising this historic hearing? What is meant by "great importance"? Is it subject to legal definition?

As well, I will give you some examples that trouble me. When we look at these international agreements, we are imposing a criminal standard in Canada. I have no objection to the purpose of the bill; it is the drafting that bothers me. We are back to drafting and precision. This committee deals with international affairs, but we are all concerned about drafting with some precision. What do "great importance" and "the cultural heritage of every people" mean?

temps, la Loi sur les crimes contre l'humanité et les crimes de guerre a été promulguée en 2000. Depuis ce moment-là, nos efforts ont surtout pour tenter de déterminer exactement ce qu'il faudrait. À un moment donné, nous ne pensions même pas devoir faire plus. Néanmoins, nous avons tout dernièrement reconnu certaines lacunes que nous nous efforçons maintenant de combler.

Le deuxième protocole est entré en vigueur seulement en mars dernier. Conjugué à certains événements survenus sur la scène internationale, cela a créé pour nous une occasion d'aller de l'avant.

En ce qui concerne la réunion qui doit avoir lieu à l'autonome, la prochaine Conférence générale de l'UNESCO, qui se tient en octobre, ce sera la première conférence générale à avoir lieu depuis l'entrée en vigueur du deuxième protocole, et le nouveau comité sera élu à ce moment-là. Il est vrai qu'à l'origine, nous avions espéré déjà constituer à ce moment-là un État partie de plein droit et pouvoir participer à cette réunion en tant qu'État partie du deuxième protocole. De toute évidence, cela ne pourra pas se faire. Par contre, comme toujours lors de ces réunions à l'UNESCO, nous y serons en tant qu'observateurs. Nous avons le pouvoir de faire des interventions. Selon le point où nous en serons à ce moment-là dans nos démarches pour nous y joindre — par exemple, si nous avons déposé notre instrument d'adhésion sans toutefois que le délai de 90 jours soit encore écoulé avant que nous puissions être considérés comme un État partie de plein droit — nous pensons que nos points de vue auront plus de poids, même si nous ne sommes toujours qu'observateurs.

Le sénateur Grafstein : J'aimerais parler des principes de ce projet de loi : la définition des biens culturels. Si vous voulez bien aller à l'annexe, article 6, article premier. C'est une infraction criminelle que nous proposons, au Canada. Par conséquent, il est assez important d'avoir une définition très précise des biens meubles ou immeubles qui ont une connotation culturelle.

L'article 1 stipule :

les biens meubles ou immeubles, qui présentent une grande importance pour le patrimoine culturel des peuples...

Comment cette définition peut-elle le moins être assez précise pour justifier une poursuite criminelle?

Je vais vous donner un exemple. Est-ce que ces nouvelles caméras, ici, qui permettent au Canada d'observer une partie du nouveau cadre institutionnel pour la télévision, sont de grande importance pour le patrimoine culturel des peuples parce qu'elles transmettent cette audience historique? Que signifie « grande importance »? Est-ce qu'il y a une définition juridique?

Je vais aussi vous donner des exemples qui me troublent. À bien regarder ces accords internationaux, nous imposons une norme criminelle au Canada. Je ne vois pas d'objection à l'objet du projet de loi; c'est sa formulation qui me gêne. Nous revenons à des questions de rédaction et de précision. Ce comité s'intéresse aux affaires internationales, mais nous nous soucions tous d'une certaine précision du libellé. Que signifient les expressions « grande importance » et « patrimoine culturel des peuples »?

Ms. Zedde: This is the definition of cultural property that exists within The Hague Convention. As is often the case in agreements of that kind, some of the wording is imprecise.

Senator Grafstein: This is the heart of my concern. Is it not objectively vague for uncertainty?

Ms. Zedde: I will turn to one of my legal colleagues to answer the question about the legal implications of this wording.

Mr. Jean-François Bonin, Legal Counsel, Canadian Heritage: I understand your question very well. It is difficult because we are trying to implement a convention that is basically a compromise in the field of culture. Everything is so relative. At the end of a negotiation session, you come up with the expressions that find some kind of a consensus.

As a good world citizen, Canada normally tries to be as close as possible in its legislation to the words of the treaty that the legislation implements.

There is uncertainty. Those words are vague. If we look at the Canadian practice in prosecution, the authorities will only prosecute offenders or presumed offenders who commit an offence with regard to a good which is clearly of a high importance.

Senator Grafstein: You are now moving the test up from great importance to high importance. The public is entitled to know, sir, what the definition is. It is a criminal standard. We are here to bring precision to the bill. Do you mean that there is now discretion on behalf of the provincial Attorneys General or the Attorney General of Canada to decide what is important and what is not important? What is of higher importance or what is of lesser importance? That is not really the rule of law. The rule of consensus is not the rule of law.

Mr. Bonin: I do not want to contradict you, sir. I understand what you say. The courthouse will eventually have to decide what, in Canadian value terms, "great importance" means. No legislation is ever 100 per cent certain, unfortunately.

The Chairman: By the nature of the animal, as this is a protocol, I suppose that there are certain possible imprecisions. If we wanted to change the protocol, we would have to start all over again with a large number of countries. How many countries are involved in this protocol?

Senator Grafstein: Chairman, there is another way to deal with this issue. There is another international practice about dealing with vague international treaties. We have done this before. We put caveats on it. We say we will adopt this protocol but will only implement it insofar as these preliminary tests are met. There are corollaries. The British, French and Russians do this all the time, and certainly the Americans do it.

Mme Zedde : C'est la définition des biens culturels que comporte la Convention de la Haye. Comme c'est souvent le cas dans les conventions de ce genre, certaines formulations sont imprécises.

Le sénateur Grafstein : C'est justement ce qui me gêne. Est-ce que ce n'est pas vague à dessein?

Mme Zedde : Je laisserai l'un de mes collègues experts juridiques répondre à la question sur les implications juridiques de cette formulation.

M. Jean-François Bonin, conseiller juridique, Patrimoine canadien : Je comprends très bien votre question. C'est difficile, parce que nous essayons de mettre en œuvre une convention qui revient à un compromis dans le domaine culturel. Tout est tellement relatif. À la fin d'une séance de négociation, on finit avec des expressions qui obtiennent une espèce de consensus.

En bon citoyen du monde, le Canada essaie normalement d'être aussi près que possible, dans ses lois, de la terminologie des traités que concrétisent ces lois.

Il y a incertitude. Ces termes sont vagues. Si nous regardons la pratique canadienne en matière de poursuites, les autorités ne poursuivront que les délinquants ou présumés délinquants qui commettent un délit qui concerne un bien qui est nettement de haute importance.

Le sénateur Grafstein : La grande importance devient maintenant de la haute importance. Le public est en droit de savoir, monsieur, quelle en est la définition. C'est une norme criminelle. Nous sommes ici pour peaufiner le projet de loi. Est-ce que vous vous entendez maintenant que les procureurs généraux des provinces ou le procureur général du Canada ont le pouvoir discrétionnaire de décider de qui est important ou de ce qui ne l'est pas? De ce qui est plus ou moins grande importance? Ce n'est pas la primauté du droit. La primauté du consensus n'est pas la primauté du droit.

M. Bonin : Je ne veux pas vous contredire, monsieur. Je comprends vos propos. Le tribunal devra un jour décider de ce que signifie l'expression « grande importance » selon les valeurs canadiennes. Malheureusement, aucune loi n'est jamais sûre à 100 p. 100.

Le président : D'après l'animal, puisque c'est un protocole, je suppose que certaines imprécisions sont possibles. Si nous voulions changer le protocole, il nous faudrait recommencer à zéro, avec un grand nombre de pays. Combien de pays participent à ce protocole?

Le sénateur Grafstein : Monsieur le président, il y a une autre façon d'aborder la question. Il y a une autre méthode internationale pour composer avec les traités internationaux qui sont vagues. Nous l'avons déjà fait. Nous faisons des mises en garde. Nous disons que nous adopterons ce protocole, mais nous le mettrons en œuvre que dans la mesure où ces tests préliminaires sont concluants. Il y a des corollaires. Les Britanniques, les Français et les Russes le font tout le temps, et certainement aussi les Américains.

I am sure no member of this committee quarrels with the noble purpose of this bill. Obviously, as Senator Johnson pointed out, there has been a large lag in bringing it to fruition for many political reasons. I do not quarrel with those either. However, now we are confronted with a criminal act. When there is a criminal act, we have an obligation in this chamber to ensure that it is not vague for uncertainty.

Let me ask another question. How far back do we go with respect to cultural property? Are there any latches? Is there any estoppel based on a cultural movable or immovable piece of property of great importance to the cultural heritage of every people?

Mr. Christopher Ram, Legal Counsel, Criminal Law Policy Section, Department of Justice Canada: Mr. Chairman, if I could, to respond to Senator Grafstein's original question, in implementing a protocol like this, as a question of legislative drafting strategy, we face something of a dilemma. On the one hand, if you use the language of the protocol in this case, then you have a definition that could raise concerns about vagueness. On the other hand, if you incorporate a definition in the statute, then you run the risk that the courts will interpret it in a way that is not in conformity with the treaty requirement. Canada then drops out of conformity, and that triggers the necessity for amendments and other problems down the road.

In this case, the decision was made, in consultation with the Human Rights Law Section at Justice, which reviewed the legislation for Charter conformity, that the definition was clear and certain enough, given that obviously our courts will have to interpret, presumably taking into account the language of the treaty, whether it meets the test of certainty. It is not an easy choice.

Senator Grafstein: Parliament can be criticized if we do not do our job. We have been criticized and told that we are transferring responsibility for the interpretation of the precision of laws to the courts. However, our job is to not say, "This is vague, but let the courts interpret it." Before we allow the courts to interpret it, our job is to satisfy ourselves beyond some onus that it is reasonably precise. We are told now that it is vague for uncertainty and that we will leave it to the courts.

The Chairman: Is that what we have been told?

Senator Grafstein: That is what we have just been told.

Mr. Ram: With respect, our opinion is that it is not vague. We did consult the Human Rights Law Section on this particular issue. We did consider the alternative of incorporating a definition in the statute. This was the choice, but it was a difficult one.

Senator Grafstein: Fair enough, but what does the opinion say about the word "great"? How do you define "great"? What is "great importance"? Give us some examples of great importance.

Je suis sûr qu'aucun membre de ce comité ne conteste la noblesse de l'objectif de ce projet de loi. De toute évidence, comme l'a dit le sénateur Johnson, bien du temps a passé avant qu'il se concrétise, pour de nombreuses raisons d'ordre politique. Je ne le contesterai pas non plus. Cependant, maintenant, il s'agit d'un acte criminel. Lorsqu'il s'agit d'actes criminels, nous avons l'obligation, à cette Chambre, de nous assurer que ce n'est pas vague, qu'il n'y ait pas d'incertitude.

Permettez-moi de poser une autre question. Jusqu'où remontons-nous en ce qui concerne les biens culturels? Est-ce qu'il y a la moindre préclusion juridique fondée sur un bien meuble ou immeuble de grande importance pour le patrimoine culturel des peuples?

M. Christopher Ram, conseiller juridique, Section de la politique en matière de droit pénal, ministère de la Justice Canada : Monsieur le président, si vous me le permettez, pour répondre à la question originale du sénateur Grafstein, quand on met en œuvre un protocole comme celui-là, en ce qui concerne la stratégie de rédaction de mesures législative, nous sommes confrontés à un certain dilemme. D'un côté, si on emploie la formulation du protocole dans ce cas-ci, on a une définition dont l'imprécision pourrait soulever quelque préoccupation. D'un autre côté, si on intègre une définition dans la loi, on court le risque que les tribunaux l'interprètent d'une manière qui n'est pas conforme à l'exigence du traité. Le Canada se démarque alors de la conformité et cela entraîne la nécessité de modifications et d'autres problèmes en chemin.

Dans ce cas-ci, la décision a été prise, en consultation avec la Section des droits de la personne du ministère de la Justice, qui a examiné la loi pour assurer sa conformité avec la Charte, que la définition était claire et suffisamment certaine, étant donné que de toute évidence, nos tribunaux devront l'interpréter, on le présume, à la lumière du jargon du traité, pour déterminer s'il peut vraiment y avoir certitude. Ce n'est pas un choix facile.

Le sénateur Grafstein : Le Parlement peut être critiqué si nous ne faisons pas notre travail. Nous avons été critiqués et on nous a dit que nous reportons sur les tribunaux la responsabilité de l'interprétation de la précision des lois. Cependant, notre travail n'est pas de dire « C'est vague, mais laissons les tribunaux l'interpréter. » Avant de laisser les tribunaux interpréter, notre travail est d'être satisfaits, convaincus au-delà d'un certain point que c'est raisonnablement précis. On nous dit maintenant que c'est vague et que nous devons laisser les tribunaux en décider.

Le président : Est-ce bien ce qu'on nous a dit?

Le sénateur Grafstein : C'est ce qu'on vient de nous dire.

M. Ram : Si vous permettez, notre avis n'est pas que c'est vague. Nous avons consulté la Section des droits de la personne à ce sujet particulier. Nous avons envisagé la possibilité d'incorporer une définition dans la loi. C'était une solution, mais une solution difficile.

Le sénateur Grafstein : D'accord, mais quel était leur avis au sujet du terme « grande »? Comment définir « grande »? Qu'est-ce qui est de « grande importance »? Donnez-nous des exemples de grande importance.

Mr. Ram: That would have to be developed in the case law as it arises.

Senator Grafstein: Case by case.

Mr. Ram: If someone were being prosecuted, the Crown would have to prove beyond a reasonable doubt that the property in question was of great importance. They would have to call expert witnesses, and the courts would have to make a decision based on the evidence in the case. In the event that there were a sufficient number of these cases, then a case law standard would develop.

It is not within our grasp, if you like, either our grasp as a government or your grasp as legislators, to dictate the language of the protocol. It is negotiated among countries in a negotiating environment. As a criminal law drafter, certainly I would wish that the language were more precise, but this is the world in which we live.

Senator Grafstein: Yes and no. I have two other questions.

Mr. Ram: I hope that was helpful.

Senator Grafstein: It was an answer.

How far back will the Criminal Code reach? How far retrospectively will the Criminal Code reach with respect to these provisions? In other words, if a piece of property was taken 100 years ago, does it apply?

Mr. Ram: My understanding is that it will not apply retrospectively at all.

Senator Grafstein: It is from this date forward.

Mr. Ram: From the date of Royal Assent.

Senator Grafstein: If there is a piece of cultural property of great importance hidden in some attic in Canada, would that be subject to this particular legislation?

Mr. Ram: It could in some factual situations, but it would have to be a new offence. For example, the bill includes fraudulent concealment. If a piece of property was pillaged — I believe that is the word of the treaty — in the Second World War but was now being fraudulently concealed in Canada, it could apply, but it would not apply to the original theft or mischief of that item of property in 1946, to use the same example.

Senator Grafstein: I notice a mention in our notes of the U.S., the U.K. and Japan. Do you know why the U.K. has chosen not to ratify the convention?

Ms. Zedde: The U.K. announced a year ago in May that they will now be ratifying the convention and acceding to both protocols. They have not stated publicly why they have waited this long. They have announced that they will go forward. Japan has also indicated that it is in the process of ratifying the convention.

Senator Grafstein: And the U.S.?

Ms. Zedde: Nothing from the U.S.

M. Ram : Il faudrait que ce soit élaboré dans la jurisprudence quand la question se posera.

Le sénateur Grafstein : Au cas par cas.

M. Ram : Si quelqu'un était poursuivi, la Couronne devrait prouver au-delà de tout doute raisonnable que les biens en question étaient de grande importance. Elle devrait appeler des témoins experts, et les tribunaux auraient à prendre une décision d'après les preuves reçues. S'il devait y avoir un nombre suffisant de ces dossiers, une jurisprudence serait constituée.

Ce n'est pas à notre portée, si on peut dire, à notre portée en tant que gouvernement ou à votre portée en tant que législateurs, de dicter la formulation du protocole. C'est décidé entre pays, dans un contexte de négociations. En tant que rédacteur de droit criminel, il est certain que j'aimerais que la formulation soit plus précise, mais c'est le monde dans lequel nous vivons.

Le sénateur Grafstein : Oui et non. J'ai deux ou trois questions à poser.

M. Ram : J'espère vous avoir été utile.

Le sénateur Grafstein : C'était une réponse.

Jusqu'à quand remonte le Code criminel? Jusqu'à quand, rétrospectivement, ce Code criminel peut-il s'appliquer, relativement à ces dispositions? Autrement dit, si un bien a été pris il y a une centaine d'années, est-ce qu'il s'applique?

M. Ram : À ce que j'ai compris, il ne s'appliquera absolument pas de manière rétrospective.

Le sénateur Grafstein : C'est à partir de ce jour.

M. Ram : À partir de la date de la sanction royale.

Le sénateur Grafstein : S'il y avait un bien culturel de grande importance caché dans un grenier au Canada, est-ce qu'il serait assujéti à cette loi particulière?

M. Ram : Il pourrait l'être dans certaines situations, mais il faudrait que ce soit une nouvelle infraction. Par exemple, le projet de loi prévoit le fait de cacher frauduleusement. Si un bien a été pillé — je crois bien que c'est le terme qui a dans le traité — pendant la Deuxième Guerre mondiale mais qu'il est maintenant frauduleusement caché au Canada, elle pourrait s'appliquer, mais elle ne s'appliquerait pas au méfait originel relativement à ce bien, survenu en 1946, si on garde le même exemple.

Le sénateur Grafstein : Je remarque une mention, dans vos notes, des États-Unis, du Royaume-Uni et du Japon. Savez-vous pourquoi le Royaume-Uni a choisi de ne pas ratifier la Convention?

Mme Zedde : Le Royaume-Uni a annoncé, il y a eu un an en mai, qu'il n'allait pas ratifier la Convention et accéder aux deux protocoles. Il n'a pas expliqué publiquement pourquoi il a attendu si longtemps. Il a annoncé qu'il n'irait pas plus loin. Le Japon a aussi déclaré être sur le point de ratifier la Convention.

Le sénateur Grafstein : Et les États-Unis?

Mme Zeddy : Rien des États-Unis.

Senator Downe: Do you know why the U.S. will not agree?

Ms. Zedde: Our general understanding is that this is consistent with their general approach to these kinds of multinational agreements.

One thing I would like to emphasize is that The Hague Convention and protocols are based on the same principles as not only other treaties such as the additional protocols to the Geneva Conventions, but international customary law concerning war. Thus, the U.S. has stated publicly that it respects the principles of those other agreements, which are consistent with Hague. That is as much as I can tell you.

Senator Downe: As far as you are aware, they have not stated any concern that the military might be prosecuted because of their actions overseas.

Ms. Zedde: I am not aware of any specific statement they have made on this particular convention.

Senator Downe: Is there anyone with you here from the Department of National Defence, or have you consulted them for their views?

Ms. Zedde: The Department of National Defence participates on this initiative in an interdepartmental working group. They are not present here today, but they are in support of the initiative.

Senator Downe: Do they have any objections?

Ms. Zedde: No.

[Translation]

Senator Robichaud: You said that this act will apply once it receives royal assent. If I have in my possession an item that is recognized as having some value by the country of origin where I got it and if I decide to sell or export it, does that become an offence? Might I suffer the consequences of the act?

[English]

Ms. Zedde: If you were the legal possessor in Canada of an object that you wished to export for whatever reason, it would simply be subject to the normal export permit requirements of the Cultural Property Export and Import Act. The provisions of this bill would only deal with things such as theft, misappropriation, et cetera, outside Canada after the act is in force.

Senator Robichaud: Can I be the legal owner of something that was stolen a few years ago?

Ms. Zedde: That is a larger question. The answer is that under certain circumstances in Canada you can.

Senator Di Nino: The pillaging of works of art that occurred during various wars would not be covered by this bill in any way?

Le sénateur Downe : Savez-vous pourquoi les États-Unis n'y accèderont pas?

Mme Zeddy : D'après ce que nous avons compris, c'est conforme à leur approche générale relativement à ce type d'accords multinationaux.

Il y a une chose sur laquelle j'aimerais insister, c'est que la Convention et le Protocole de La Haye sont fondés sur les mêmes principes, non seulement, que d'autres traités comme les protocoles afférents aux Conventions de Genève, mais aussi au droit coutumier international concernant la guerre. Ainsi, les États-Unis ont déclaré publiquement respecter les principes de ces autres accords, qui sont conformes à La Haye. C'est tout ce que je peux vous dire.

Le sénateur Downe : D'après ce que vous savez, ils n'ont pas dit craindre que les forces armées puissent être poursuivies pour des actes commis à l'étranger?

Mme Zedde : Je ne suis au courant d'aucune déclaration particulière qu'ils aient pu faire au sujet de cette convention-ci.

Le sénateur Downe : Y a-t-il avec vous, ici, quelqu'un du ministère de la Défense nationale, ou les avez-vous consultés pour connaître leurs avis?

Mme Zedde : Le ministère de la Défense nationale participe à cette initiative dans le cadre d'un groupe de travail interministériel. Il n'a pas de représentants ici aujourd'hui, mais il appuie l'initiative.

Le sénateur Downe : A-t-ils des objections?

Mme Zedde : Non.

[Français]

Le sénateur Robichaud : Vous avez dit que cette loi s'appliquerait dès qu'elle aura reçue la sanction royale. Si j'ai en ma possession un objet reconnu comme ayant une certaine valeur par le pays d'origine où je l'ai obtenu et si je décide de vendre ou d'exporter cet objet, cela devient-il une offense? Pourrais-je subir les conséquences de la loi?

[Traduction]

Mme Zedde : Si vous étiez en possession légale, au Canada, d'un objet que vous souhaitiez exporter pour une raison ou une autre, il serait simplement assujéti aux exigences normales du permis d'exportation en vertu de la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels. Les dispositions de ce projet de loi ne viseraient que les actes comme le vol, le détournement de biens, et cetera, en dehors du Canada après que la loi soit entrée en vigueur.

Le sénateur Robichaud : Puis-je être le propriétaire légal de quelque chose qui a été volé il y a quelques années?

Mme Zedde : C'est une question un peu plus vaste. La réponse c'est que dans certaines circonstances, au Canada, c'est possible.

Le sénateur Di Nino : Le pillage d'œuvres d'art survenus pendant les diverses guerres ne serait pas couvert par ce projet de loi, d'aucune façon?

Ms. Zedde: No.

Senator Di Nino: We are talking about the future rather than the past. The only time the past would be covered is if someone were hiding a piece of art or cultural property. Am I correct that under this bill that would be an offence?

Mr. Ram: Your question deals with fraudulent concealment. There are circumstances in which it is possible for someone to commit an offence today in respect of property that was pillaged, or some such thing, at an earlier date. I am not absolutely sure about that, but I think it is possible. Since the bill applies prospectively from the date of Royal Assent, if the Crown can prove that you fulfilled all the elements of the offence at any time after Royal Assent, you would be included.

Senator Di Nino: I understand that we waited some 45 years to accede to the 1954 convention, a decade after the end of the Cold War to ratify it and another six years to introduce this legislation. In the last 20 or 30 years, there has been an outcry about the theft of property of incredible historical value. Do any of you know why Canada waited this long to put into place legislation to deal with this?

Ms. Sherwood: The opening up of world relationships following glasnost enabled countries to take a more open view of their obligations toward cultural heritage that did not require what was viewed as excessive balancing with military obligations.

It is important to note that the conversations within Canada with other levels of government took place throughout the 1990s, leading up to the accession to the convention. In 1999, the legal framework for Canada to be able to prosecute offences that took place outside Canada was not well established as part of our legal framework. That issue was resolved in 2000 with the passage of the Crimes Against Humanity and War Crimes Act that established that principle.

The second protocol was adopted two years ago and has been working its way toward resolution. We have been working in parallel with that process inside the government with colleagues in the Department of National Defence to ensure that we are clear on the implications in terms of Canada's military, in the Department of Foreign Affairs to assess issues from their perspective, and in the Department of Justice to understand fully the legal implications of prosecutions outside this country. The second protocol only came into force in March 2004 with the accession of the requisite number of countries.

The mills of government do grind slowly. We are glad that we are here today with the necessary legislative amendments to take this forward.

Senator Di Nino: It is important to put on the record that the wheels of justice have not merely ground slowly; they have stopped completely in the past 55 or 60 years, which should not be acceptable to a country like Canada. There is a great need for the

Mme Zedde : Non.

Le sénateur Di Nino : Il vise l'avenir plutôt que du passé. Le seul moment du passé qui serait inclus, c'est si quelqu'un cachait une œuvre d'art ou un bien culturel. Ai-je bien compris qu'en vertu de ce projet de loi, ce serait une infraction?

M. Ram : Votre question concerne le fait de cacher frauduleusement. Il y a des circonstances où il est possible pour quelqu'un de commettre un délit aujourd'hui relativement à des biens qui ont été pillés, ou quelque chose du genre, antérieurement. Je n'en suis pas absolument sûr, mais je crois que c'est possible. Puisque le projet de loi s'applique à partir de la date où il a reçu la sanction royale, si la Couronne peut prouver que vous avez commis tous les aspects du délit à un moment donné après la date de la sanction royale, vous seriez visé.

Le sénateur Di Nino : Je vois que nous avons attendu 45 ans pour accéder à la Convention de 1954, une dizaine d'années après la fin de la guerre froide pour la ratifier, et encore six ans pour adopter ces mesures législatives. Depuis 20 ou 30 ans, il y a eu un tollé au sujet du vol de biens d'une valeur historique phénoménale. Est-ce que l'un de vous sait pourquoi le Canada a attendu si longtemps pour créer des mesures législatives pour contrer cela?

Mme Sherwood : L'ouverture des rapports mondiaux, à la suite de la glasnost, a permis aux pays d'élargir leur perspective sur leurs obligations à l'égard des biens culturels, qui n'exigeait pas ce qui était perçu comme un équilibre excessif avec les obligations militaires.

Il est important de souligner qu'il y a eu au Canada des entretiens avec d'autres niveaux de gouvernement tout au long des années 1990, qui ont abouti à l'adhésion à la Convention. En 1999, le cadre juridique permettant au Canada d'intenter des poursuites pour des délits commis hors du Canada n'était pas bien établi comme partie intégrante de notre régime juridique. Ce problème a été résolu en 2000, avec l'adoption de la Loi sur le crime contre l'humanité et les crimes de guerre, qui établissait ce principe.

Le deuxième protocole a été adopté il y a deux ans et approche d'une résolution. Nous avons travaillé en parallèle de ce processus au sein du gouvernement, avec des collègues du ministère de la Défense nationale pour nous assurer de bien comprendre les implications pour les forces armées du Canada, son ministère des Affaires étrangères, évaluer les enjeux selon leur perspective, et au ministère de la Justice, pour comprendre pleinement toutes les implications juridiques des poursuites intentées hors du pays. Le deuxième protocole n'est entré en vigueur qu'en mars 2004, avec l'adhésion d'un nombre requis de pays.

Il est vrai que les rouages du gouvernement tournent lentement. Nous sommes heureux d'être ici aujourd'hui en mesure de présenter les modifications législatives nécessaires pour que cela aille plus loin.

Le sénateur Di Nino : Il est important d'indiquer aux fins du compte rendu que les rouages de la justice n'ont pas seulement tourné lentement; ils ont carrément cessé de tourner depuis 55 ou 60 ans, ce qui ne devrait pas être acceptable pour un pays comme

restitution of art that has not only artistic value but also represents the heritage of many countries around the world, particularly certain European countries.

This bill concerns an extra-territorial application of Canadian law. Can we apply this in any country where Canadians may have participated in the kind of illegal activity that this bill talks about, or do the other countries have to be part of this convention?

Mr. Bonin: Only the properties that were taken from a state that is a party to this protocol are protected under the protocol.

Senator Di Nino: If a Canadian happens to be in a country that would not be a participant to this protocol and commits an offence that would be recognized under this legislation, he or she would not be subject to the legislation; is that correct?

Ms. Zedde: The illegal export offence — in other words, the amendment to the Cultural Property Export and Import Act — does require that the illegal export take place from a country that is another state party to the second protocol. However, the Criminal Code offences — the theft, misappropriation, arson, et cetera — are not limited to those states who are parties to the convention or the protocols.

Senator Grafstein: I am trying to understand the restriction. When I look at the legislation, there does not appear to be any limitation about going backwards. Where do you find the fact that it is a forward-looking piece of legislation and does not affect previous actions? In other words, we have been told that this bill has a prospective effect. We have heard Senator Di Nino's concerns that perhaps the bill might affect previous actions. Where does the bill state that it will apply forward only? When I read the schedule and the recital, it refers to the convention done at The Hague on May 14, 1954.

The Chairman: The question is: Where is it written that the bill applies from the date of Royal Assent forward and not prior to Royal Assent?

Senator Grafstein: For cultural property taken previously, under the definition of article 1.

Mr. Ram: I may be a little bit beyond my depth here; this may be the Interpretation Act that we are relying on — I would have to check. There is a presumption against retroactivity. The statute has to specify that it is retroactive in order for it to be so; that is the general approach of our drafters. I would have to check.

Senator Grafstein: We have had some examples of retroactivity in the Senate without the reference to the Interpretation Act.

Mr. Ram: I can undertake to find out for you. I do not know the answer at the moment.

The Chairman: I would have to assume, Senator Grafstein, that if a bill has not been passed, it has not taken effect and only takes effect from the time it is passed.

le Canada. Il y a grand besoin de restitution d'œuvres d'art qui n'ont pas seulement une valeur artistique, mais qui représentent aussi le patrimoine de bien des pays du monde, particulièrement de certains pays de l'Europe.

Ce projet de loi concerne l'application extraterritoriale de la Loi canadienne. Pouvons-nous l'appliquer dans un pays où les Canadiens peuvent avoir participé au genre d'activités illégales dont il s'agit dans ces projets de loi, ou les autres pays signataires de cette Convention doivent-ils y participer?

M. Bonin : Seuls les biens qui ont été pris d'un État signataire de ce protocole sont protégés par le protocole.

Le sénateur Di Nino : Si un Canadien se trouvant dans un pays qui ne participe pas à ce protocole commettait une infraction reconnue par cette loi, il ne serait pas assujéti à la loi; c'est bien cela?

Mme Zedde : Le délit d'exportation illégale — autrement dit, la modification à la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels — n'exige pas que l'exportation illégale se fasse d'un pays membre signataire du second protocole. Cependant, les infractions au Code criminel — le vol, le méfait, l'incendie criminel, et cetera — ne sont pas limités aux pays parties à la Convention ou aux protocoles.

Le sénateur Grafstein : J'essaie de comprendre la restriction. Lorsque je regarde la loi, rien ne semble empêcher qu'elle soit appliquée rétrospectivement. Où voyez-vous que ce sont des mesures législatives axées sur l'avenir et qui ne touchent pas des actes antérieurs? Autrement dit, on nous a dit que ce projet de loi a un effet prospectif. Nous avons entendu le sénateur Di Nino exprimer l'avis que, peut-être, le projet de loi pourrait toucher des actes antérieurs. Où, dans le projet de loi, lit-on qu'il ne s'appliquera qu'à partir de maintenant? Lorsque je lis l'annexe et l'énonciation, il y est question de la Convention faite à la Haye le 14 mai 1954.

Le président : La question qui se pose est : où est-il écrit, dans le projet de loi, qu'il ne s'applique qu'à partir de la date où il reçoit la sanction royale et pas avant?

Le sénateur Grafstein : Pour les biens culturels pris avant, sous la définition de l'article premier.

M. Ram : Il se peut que cette question aille plus loin que ce à quoi je peux répondre; ce pourrait être la Loi d'interprétation sur laquelle nous nous appuyons — il faudrait que je vérifie. Il y a une présomption contre la rétroactivité. Le texte législatif doit préciser qu'il est rétroactif pour l'être; c'est l'approche générale de nos rédacteurs. Il faudrait que je vérifie.

Le sénateur Grafstein : Nous avons des exemples de rétroactivité au Sénat, sans qu'il y ait eu référence à la Loi d'interprétation.

M. Ram : Je peux m'engager à me renseigner pour vous. Je ne connais pas la réponse pour l'instant.

Le président : Il faudrait que je présume, sénateur Grafstein, que si un projet de loi n'a pas été adopté, il n'est pas entré en vigueur et n'entre en vigueur qu'au moment de son adoption.

Senator Grafstein: Yes and no, Mr. Chairman, because this relates to a convention that was passed in 1954, which we adopted in some form. What we are doing now is implementing legislation, but the subject matter of the convention predates the implementation of the act.

The Chairman: I do not want to contradict you at all, Senator Grafstein, but as I recall, Ms. Sarkar made the point at the beginning of the hearing that this bill fills in holes — that there are already areas that are covered but some areas were not covered. Bill S-37 is meant to cover certain gaps.

Is that what you said, Ms. Sarkar?

Ms. Sarkar: That is what I said. This discussion relates to another question asked about the delay, which is one of the reasons that it is easier now to align the different departments that had to come on board. We had the Crimes Against Humanity and War Crimes Act and the National Defence Act, so we are allowed to fill in the gaps, which we would not have been able to do until those laws had come into place.

Senator Grafstein: In your notes, you talk about “cultural property” being defined, and we have talked about the definition in article 1 of the convention. Proposed section 36.1(2) of the bill reads:

(2) No person shall knowingly export or otherwise remove cultural property as defined in subparagraph (a) of Article 1 of the Convention from an occupied territory of a State Party...”

What is the definition of “occupied”? Where would we find that?

Ms. Zedde: My understanding is that a state of occupation has a very specific definition in international law.

Senator Grafstein: It has a specific definition, but where would we find it? It is not referenced in the schedule. It is referenced in the bill. The schedule does not refer to occupied territories; it refers to cultural property “irrespective of origin or ownership.” This is limited to a person exporting cultural property from an occupied territory.

We have been told that we are stuck with the definition in article 1, but where is the definition of the origin of the property?

Ms. Sarkar: We are trying to find the right person to answer.

The Chairman: While they are finding the answer to your question, I will go to Senator Johnson.

Senator Johnson: Are 105 states party to the protocols now?

Ms. Zedde: There are 114 parties to the convention, 91 to the first protocol and 31 to the second protocol.

Le sénateur Grafstein : Oui et non, monsieur le président parce que cela se rapporte à une convention qui a été adoptée en 1954, que nous avons adoptée d’une certaine façon. Ce que nous faisons ici, c’est que nous mettons en œuvre les mesures législatives, mais l’objet de la Convention est antérieur à l’entrée en vigueur de la loi.

Le président : Je ne voudrais pas vous contredire, sénateur Grafstein, mais si je me souviens bien, Mme Sarkar a bien dit au début de l’audience que ce projet de loi comble des lacunes — qu’il y a déjà des aspects couverts, mais d’autres qui ne l’étaient pas. Le projet de loi S-37 ne cherche qu’à combler certaines lacunes.

Est-ce bien ce que vous avez dit, madame Sarkar?

Mme Sarkar : C’est bien cela. Cette discussion se rapporte à une autre question posée au sujet du délai, qui est l’une des raisons qui font qu’il est plus facile maintenant d’harmoniser des différents ministères qui devaient s’y engager. Nous avons eu la Loi sur les crimes contre l’humanité et les crimes de guerre et la Loi sur la Défense nationale, alors on a pu combler des lacunes, que nous n’aurions pas pu combler tant que ces lois n’étaient pas en vigueur.

Le sénateur Grafstein : Dans vos notes, vous avez parlé de « biens culturels » qui sont définis, et nous avons parlé de la définition à l’article 1 de la Convention. L’article 36.1(2) du projet de loi stipule :

(2) Il est interdit de sciemment exporter ou autrement retirer du territoire occupé d’un État partie au deuxième protocole un bien culturel au sens de l’alinéa (a) de l’article 1 de la Convention, [...]

Quelle est la définition de « occupé »? Où est-ce qu’on trouverait cela?

Mme Zedde : À ce que je comprends, un État occupé a une définition très précise dans le droit international.

Le sénateur Grafstein : La définition est précise, mais la trouverions-nous? Il n’en est pas question dans l’annexe. Il en est question dans le projet de loi. L’annexe ne parle pas de territoires occupés, elle parle de biens culturels « quels que soient leur origine ou leur propriétaire ». C’est limité à une personne qui exporte des biens culturels d’un territoire occupé.

On nous a dit que nous sommes tenus de garder la définition de l’article premier, mais où est la définition de l’origine du bien?

Mme Sarkar : Nous essayons de trouver la personne qui pourrait vous répondre.

Le président : Pendant qu’ils trouvent la réponse à votre question, je vais laisser la parole au sénateur Johnson.

Le sénateur Johnson : Est-ce qu’il y a 105 États parties aux protocoles maintenant?

Mme Zedde : Il y a 114 États parties à la Convention, 91 au premier protocole et 31 au deuxième protocole.

Senator Johnson: I understand that the United States, while it has not acceded to the convention, accepts many of its principles during times of war. Is there any indication that they might be coming on board?

Ms. Zedde: None.

Senator Johnson: The Canadian Museums Association has been working with other organizations for some time now on establishing a Canadian Committee of the Blue Shield under the auspices of the International Committee of the Blue Shield. This committee was created in 1996 to help protect cultural property in times of conflict and was given a special advisory role to the intergovernmental committee in the second protocol.

According to the CMA, there has been tepid support at best within your department for the idea of a national committee to assist with responses to threats to cultural property. How supportive of the creation of such a body is the Department of Canadian Heritage? Also, is such a body necessary, in your view, and how would it best be constituted? If such a body did not exist, which government department or agency would take the lead in coordinating Canada's response to the threat to cultural property during times of armed conflict?

Ms. Sherwood: We have been working with the Canadian Museums Association primarily through the Canadian Conservation Institute, which is a national centre of expertise within the department. We have general agreement on the importance of disaster preparedness and planning for emergencies. We are still discussing the best means of proceeding, whether it is the creation of a new body or the addition of responsibilities to an existing organization such as the Canadian Conservation Institute.

We are also working with provincial and territorial colleagues under whose jurisdictions many of the institutions across the country fall. As part of our ongoing policy discussions with them, we will be pursuing the best organizational approaches. It is important to note the work and the training that has already taken place around disaster planning and emergency preparedness and response capacities.

Senator Johnson: Do you feel that this is an unnecessary body?

Ms. Sherwood: We are still considering the pros and cons and costs of establishing a separate organization as opposed to building onto an existing organization.

Senator Johnson: They have been very active in their lobbying on this issue.

Ms. Sherwood: It is important to note that the Canadian Museums Association did write a letter in support of acceding to the protocols, applauding the initiatives. We know that they are supportive.

The Chairman: I saw some heads nodding, and there may be an answer to Senator Grafstein's question.

Le sénateur Johnson : D'après ce que j'ai compris, les États-Unis, bien qu'ils n'aient pas accédé à la Convention, acceptent bon nombre de ses principes en temps de guerre. Y a-t-il des indices permettant de croire qu'ils pourraient y adhérer?

Mme Zedde : Aucun.

Le sénateur Johnson : L'Association des musées canadiens travaille depuis quelque temps déjà avec d'autres organisations pour créer un comité canadien du Bouclier Bleu. Ce comité a été créé en 1996 pour aider à protéger les biens culturels en temps de conflit et on lui a assigné un rôle de conseiller spécial auprès du comité interministériel dans le deuxième protocole.

D'après l'AMC, votre ministère n'a offert qu'un soutien très tiède au concept d'un comité national pour aider dans les interventions relativement aux menaces contre les biens culturels. Dans quelle mesure le ministère du Patrimoine canadien appuie-t-il la création d'un tel organe? Aussi, cet organe est-il nécessaire, d'après vous, et comment serait-il constitué? S'il n'y avait pas d'organe de ce genre, quel ministère ou organisme fédéral prendrait la direction de la coordination dans l'intervention du Canada relativement à la menace contre les biens culturels en temps de conflits armés?

Mme Sherwood : Nous avons collaboré avec l'Association des musées canadiens principalement par l'entremise de l'Institut canadien de conservation, qui est un centre national d'expertise au sein du ministère. Nous nous entendons généralement sur l'importance de la préparation aux catastrophes et de la planification pour les situations d'urgence. Nous sommes encore à discuter des meilleurs moyens de procéder, que ce soit par la création d'un nouvel organe ou l'ajout de responsabilités à une organisation existante, comme l'Institut canadien de conservation.

Nous travaillons aussi avec des collègues provinciaux et territoriaux de la compétence desquels relèveraient bon nombre des institutions du pays. Dans le cadre de discussions continues avec eux sur les stratégies, nous allons chercher les meilleures approches organisationnelles. Il est important de souligner le travail et la formation qui ont déjà été faits en matière de planification des catastrophes et de préparation aux situations d'urgence, ainsi que des capacités d'intervention.

Le sénateur Johnson : Est-ce que vous estimez que c'est un organe inutile?

Mme Sherwood : Nous pesons encore les pour et les contre, ainsi que les coûts de la création d'un organe distinct par opposition à son intégration dans un organisme existant.

Le sénateur Johnson : Ils ont été très actifs en exerçant des pressions relativement à cette question.

Mme Sherwood : Il importe de souligner que l'Association des musées canadiens a effectivement écrit une lettre d'appui à l'adhésion aux protocoles, en applaudissant les initiatives. Nous savons qu'ils l'appuient vivement.

Le président : J'ai vu des hochements de tête, alors peut-être a-t-on une réponse à la question du sénateur Grafstein.

Mr. Bonin: We have not found in the books we have with us the definition of “occupation.” However, we know that “occupation,” “occupying power” and “occupied territory” are terms well known in international law. We find them especially in the Geneva Conventions and the additional protocols. There is a great deal of case law and interpretation with regard to those terms. A case law study would give you what would be considered a definition.

Senator Grafstein: I understand. It is important, if the committee is passing a Criminal Code amendment, to have a precise definition, which we have concerns about. We should really know, at least attached to the bill, what is the *situs*, which is the definition of cultural property. We are not familiar with it. The term “occupied territory” has been in dispute from time to time.

Finally, I want to mention retroactivity. When we passed a tax measure, the Senate was concerned about retroactivity. It went back to the early 1980s. There was a great debate several weeks ago in the Senate about that very thing.

The Chairman: It was very controversial. I recall that the department gave a letter outlining certain limits or characteristics under which the retroactivity could take place.

Senator Grafstein: I was under the impression before I read this material that we already had in place provisions to protect the expropriation of cultural properties generally. This is a hole in the legislation with which I was not familiar.

If we are to prepare a criminal act — and this is Criminal Code amendment — we must have those provisions with some precision in front of us so we can explore them and decide whether they are precise or whether they are vague for uncertainty. That is our job. The courts will have their job, but this is our job.

Senator Corbin: Under tab 7 of the briefing book provided to us and prepared, I suppose, by the department, there are letters of support from a number of provinces. Is it required that all provinces endorse this initiative for it to move ahead? Why are there no letters of support from the Provinces of Ontario and Quebec?

Ms. Sherwood: It is a courtesy that we let the provinces and territories know of the federal government's intention to move ahead in this area. We have received no indications from either Ontario or Quebec that they have reservations, but they have not written back on the letter.

Senator Corbin: Is it possible that they will write eventually? The dates on some of these responses are recent. I see April 4, March 16, et cetera.

Ms. Sherwood: It is still possible that we may hear from them, but we have not yet heard from them. I had a meeting in another context with my counterparts in provinces and territories two weeks ago. In that context, no one raised any issues about it. It is

M. Bonin : Nous n'avons pas trouvé, dans les ouvrages que nous avons avec nous, la définition de « occupé ». Cependant, nous savons que « occupation », « puissance occupante » et « territoire occupé » sont des expressions très courantes dans le droit international. Nous les trouvons surtout dans les Conventions de Genève et les protocoles connexes. Il y a beaucoup de jurisprudence et d'interprétations relativement à ces expressions. Une étude de la jurisprudence pourrait vous donner ce qu'on pourrait considérer comme une définition.

Le sénateur Grafstein : Je comprends. C'est important, si le comité adopte une modification au Code criminel, d'avoir une définition précise, qui nous préoccupe. Nous devrions vraiment savoir, du moins en ce qui concerne le projet de loi, quel est le *situs*, soit la définition du bien culturel. Nous ne la connaissons pas. L'expression « territoire occupé » fait l'objet d'un débat de temps à autre.

Enfin, je voudrais mentionner la rétroactivité. Lorsque nous avons adopté une mesure fiscale, le comité se préoccupait de rétroactivité. Ça remontait au début des années 1980. Il y a eu un énorme débat il y a quelques semaines au Sénat justement sur ce sujet.

Le président : C'était controversé. Je me rappelle que le ministère a remis une lettre décrivant certaines limites ou caractéristiques pouvant être appliquées à la rétroactivité.

Le sénateur Grafstein : J'avais l'impression, avant d'avoir lu ce document, que nous avions déjà en vigueur des dispositions pour protéger l'expropriation des biens culturels en général. C'est une lacune de la loi que je ne connaissais pas.

Si nous devons décider d'une loi criminelle — et il s'agit ici une modification au Code criminel — ces dispositions devant nous, doivent avoir une certaine précision, pour que nous puissions les étudier et décider si elles sont précises ou si elles sont vagues et incertaines. C'est notre travail. Les tribunaux auront leur travail à faire, mais nous avons le nôtre.

Le sénateur Corbin : Sous l'onglet 7 du document d'information qui a été préparé, que nous a remis, je suppose, le ministère, il y a des lettres de soutien émanant de plusieurs provinces. Est-ce que toutes les provinces sont censées appuyer cette initiative pour qu'elle puisse aller de l'avant? Pourquoi n'y a-t-il pas de lettres de soutien de l'Ontario et du Québec?

Mme Sherwood : C'est par mesure de courtoisie que nous annonçons aux provinces et territoires l'intention du gouvernement fédéral d'aller de l'avant quant à cette question. Nous n'avons reçu aucune manifestation de réserve de la part de l'Ontario et du Québec, mais ces provinces n'ont pas répondu à la lettre.

Le sénateur Corbin : Est-il possible qu'elles écrivent à un moment donné? Les dates de ces réponses sont récentes. Je vois le 4 avril, le 16 mars, et cetera.

Mme Sherwood : Il est encore possible que l'une d'elles répondent, mais nous n'avons encore rien reçu. J'ai rencontré mes homologues des provinces et territoires, dans un autre contexte, il y a deux semaines. À ce moment-là, personne n'a

possible that letters will come, but the fact they have not come is not an impediment to the federal government moving forward with an international initiative.

Senator Corbin: It is a courtesy. Even if Quebec, for example, did not respond, do you take for granted that since they have not signified an objection, you have their support?

Ms. Sherwood: We assume that they have not found an objection that they wish to raise with us. I would not want to speak for the provinces concerning their support, but they were very supportive of the joining of the convention itself and informally have not indicated any issues.

Senator Corbin: As far as you know, there are no new apparent reasons why they would now raise objections.

Ms. Sherwood: Exactly.

Senator Downe: It is more than a courtesy, is it not, because the bill allows for the option of provincial attorneys general prosecuting under this act.

Ms. Sherwood: Yes, sir. I should be clear. We conducted consultations with colleagues in the culture and heritage departments. The Department of Justice has consulted their counterparts in other jurisdictions.

Senator Downe: The same question that was posed a moment ago should be asked of the representative from the Department of Justice. Has there been any objection from Ontario and Quebec on the issue of prosecuting?

Mr. Ram: We did indeed consult with the provinces. They were silent or did not object. We did not receive responses from them all.

I would also point out that the approach of including concurrent federal and provincial jurisdictions in this bill is consistent with what we have done in the course of implementing the other treaties. If you look at section 7 of the Criminal Code and the Anti-terrorism Act offences, and maybe other offences as well, this is fairly well established practice. Should an offence occur or arise in Canada, it would then have to be determined on a case-by-case basis who would prosecute or which government would be best-suited to prosecute the case at hand.

The Chairman: Honourable senators, we have reached the end of our deliberations. I am in your hands. Shall we move to clause-by-clause consideration of the bill?

[Translation]

Senator Robichaud: I thought we were supposed to get answers to the questions that were asked and not given specific answers.

soulevé de question là-dessus. Il est possible que nous recevions d'autres lettres, mais le fait que nous n'en recevions pas n'empêchera pas le gouvernement fédéral d'aller de l'avant avec une initiative internationale.

Le sénateur Corbin : C'est par courtoisie. Même si le Québec, par exemple, ne répondait pas, est-ce que vous tiendriez pour acquis que puisqu'il n'a pas signifié son objection, vous avez son appui?

Mme Sherwood : Nous supposons qu'il n'a pas trouvé d'objection dont il souhaite nous faire part. Je ne voudrais pas pousser les provinces à manifester leur soutien, mais elles ont été très favorables à l'adhésion à la Convention elle-même et n'ont donné aucun signe, de façon informelle, y voir de problème.

Le sénateur Corbin : À ce que vous sachiez, il n'y a pas de raison apparente que ces provinces soulèvent maintenant des objections?

Mme Sherwood : Exactement.

Le sénateur Downe : C'est plus par courtoisie, n'est-ce pas, parce que le projet de loi prévoit la possibilité pour les procureurs généraux des provinces d'intenter des poursuites en vertu de cette loi?

Mme Sherwood : En effet. Je devrais m'exprimer clairement. Nous avons mené des consultations auprès des collègues des ministères de la Culture et du Patrimoine. Le ministre de Justice a consulté ses homologues d'autres compétences.

Le sénateur Downe : La même question qui a été posée il y a un moment devrait être posée aux représentants du ministère de la Justice. Y a-t-il eu la moindre objection de l'Ontario et du Québec, au sujet des poursuites?

M. Ram : Nous avons effectivement consulté les provinces. Elles n'ont pas répondu, ou n'ont soulevé aucune objection. Nous n'avons pas reçu de réponse de toutes les provinces.

Je voudrais aussi souligner que l'approche visant à englober des compétences fédérales et provinciales concurrentes dans ce projet de loi est conforme à ce que nous avons fait relativement à la mise en œuvre des autres traités. Si vous regardez l'article 7 du Code criminel et les infractions prévues par la Loi antiterroriste, et peut-être d'autres infractions aussi, c'est une pratique assez courante. Si un délit devait être commis ou survenir au Canada, il faudrait alors déterminer au cas par cas qui intenterait les poursuites, ou quel gouvernement serait le plus approprié pour intenter l'action en justice pour l'affaire.

Le président : Honorables sénateurs, nous avons atteint la fin de nos délibérations. Je suis entre vos mains. Devrions-nous entreprendre l'étude article par article du projet de loi?

[Français]

Le sénateur Robichaud : Je croyais que nous devions recevoir des réponses aux questions posées et pour lesquelles nous n'avions pas reçu de réponses précises.

[English]

Senator Corbin: I am thinking along the same lines. Could we have responses in time for, let us say, third reading debate in the Senate? Those responses could be included in the record of the Senate at that stage of the examination of the bill. Would that satisfy our colleagues?

The Chairman: Could you commit to providing the committee with that information?

Ms. Zedde: I would like to confirm the two outstanding issues as we understand them. First is the definition of occupied territory and second is the issue of retroactivity.

Senator Grafstein: And how we find that.

Ms. Zedde: Yes.

Senator Grafstein: There was a question about the vagueness of the definition. We received a general response to that issue. Maybe we could have more case law on that subject to give us an indication of how this matter has been dealt with by the courts, if it has been. That would be helpful.

Again, witnesses, we agree with the objective, but this is a criminal act. We are entitled to some precision with respect to our responses.

The Chairman: Honourable senators, let us move to clause-by-clause consideration.

Shall the title stand postponed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 1 carry?

Senator Grafstein: I will abstain on all of these clauses until I see the material. I do not mean to impede this process, but I would like my vote recorded as "abstention." I am not opposing the bill. I may change my mind based on the evidence I receive on third reading.

Senator Downe: I am of the same position.

The Chairman: Fine.

Shall clause 2 carry?

Some Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 3 carry?

Some Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 4 carry?

Some Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 5 carry?

Some Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 6 carry?

Some Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 7 carry?

Some Hon. Senators: Agreed.

[Traduction]

Le sénateur Corbin : Je penche dans le même sens. Pourrions-nous avoir des réponses à temps, disons, pour le débat sur la troisième lecture au Sénat? Ces réponses pourraient être intégrées au compte rendu du Sénat, à l'étape de l'examen du projet de loi. Est-ce que cela satisferait nos collègues?

Le président : Pourriez-vous vous engager à fournir ces renseignements au comité?

Mme Zedde : J'aimerais confirmer les deux questions restantes, telles que nous les comprenons. D'abord, il y a la définition du territoire occupé, et ensuite la question de la rétroactivité.

Le sénateur Grafstein : Et on peut le savoir.

Mme Zedde : Oui.

Le sénateur Grafstein : Il y avait une question sur la précision de la définition. Nous avons reçu une réponse d'ordre général à la question. Peut-être pourrions-nous avoir plus de jurisprudence sur ce sujet pour nous donner une idée de la manière dont ces questions ont été réglées par les tribunaux, le cas échéant. Ce serait utile.

Encore une fois, messieurs et mesdames les témoins, nous sommes d'accord avec l'objectif, mais c'est un acte criminel. Nous avons droit à quelque précision en ce qui concerne nos réponses.

Le président : Honorables sénateurs, passons à l'examen article par article.

Le titre est-il reporté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 1 est-il adopté?

Le sénateur Grafstein : Je vais m'abstenir de voter sur toutes ces articles jusqu'à ce que j'aie les documents. Je ne voudrais pas faire obstacle à ce processus, mais j'aimerais que mon « abstention » soit notée au compte rendu. Je ne m'oppose pas au projet de loi. Peut-être changerais-je d'avis d'après les renseignements que j'aurai reçus d'ici à la troisième lecture.

Le sénateur Downe : Je suis du même avis.

Le président : D'accord.

Est-ce que l'article 2 est adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 3 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 4 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 5 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 6 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 7 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

The Chairman: Shall the schedule carry?

Some Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall the title carry?

Some Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Is it agreed that this bill be adopted?

Senator Di Nino: It is adopted on the condition that we will receive that information.

The Chairman: Yes, it is adopted on the condition we obtain the information to be provided to Senator Grafstein.

Senator Grafstein: It will be provided to all senators.

The Chairman: Honourable senators, is it agreed that I report this bill at the next sitting of the Senate?

Some Hon. Senators: Agreed.

The committee adjourned.

Le président : L'annexe est-elle adoptée?

Des voix : D'accord.

Le président : Le titre est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : Sommes-nous d'accord pour adopter le projet de loi?

Le sénateur Di Nino : Il est adopté à condition que nous recevions ces renseignements.

Le président : Oui, il est adopté à condition que nous obtenions les renseignements que demande le sénateur Grafstein.

Le sénateur Grafstein : Ils seront fournis à tous les sénateurs.

Le président : Honorables sénateurs, sommes-nous d'accord pour que je présente ce projet de loi à la prochaine séance du Sénat?

Des voix : D'accord.

La séance est levée.

OTTAWA, Wednesday, June 29, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 4:09 p.m. to examine the documents Overview, Diplomacy, Development and Commerce of Canada's International Policy Statement.

Senator Peter A. Stollery (*Chairman*) in the chair.

[English]

The Chairman: Honourable senators, welcome to this first meeting of the Standing Senate Committee on Foreign Affairs on Canada's International Policy Statement.

[Translation]

Canada's International Policy Statement was released on April 19. At that time, the Minister of Foreign Affairs declared that this statement sets out an "integrated approach that will guide the next generation of Canadian global engagement." It brings together our diplomatic, defence, development, trade and investment strategies.

We shall attempt to see how these strategies will be put into effect.

[English]

For the benefit of our audience, I point out that the Standing Senate Committee on National Security and Defence is currently studying the defence portion of this policy.

We have today the pleasure of welcoming Robert McRae, Director General, Policy Planning Secretariat, who is here for the diplomacy portion of the IPS; Robert Greenhill, the newly-minted

OTTAWA, le mercredi 29 juin 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui, à 16 h 9, pour examiner les documents Survol, Diplomatie, Développement et Commerce de l'Énoncé de politique internationale du Canada.

Le sénateur Peter A. Stollery (*président*) occupe le fauteuil.

[Traduction]

Le président : Honorables sénateurs, je vous souhaite la bienvenue à cette première séance que le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères tient sur l'Énoncé de politique internationale du Canada.

[Français]

L'Énoncé de politique internationale du Canada a été rendu public le 19 avril dernier. Le ministre des Affaires étrangères déclara alors que l'énoncé propose une « stratégie intégrée qui guidera l'engagement international du Canada pour la prochaine génération de Canadiens ». Il s'agit donc d'une convergence de stratégies en matière de diplomatie, de défense, de développement, de commerce et d'investissement.

Nous tenterons de voir comment la mise en œuvre de ces stratégies se fera.

[Traduction]

Je signale à notre auditoire que le Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense étudie actuellement la partie de cet énoncé de politique qui traite de la défense.

Nous avons le plaisir d'accueillir aujourd'hui Robert McRae, directeur général, Secrétariat de la planification des politiques, au ministère des Affaires étrangères et du Commerce international,

president of the Canadian International Development Agency for the development section of the policy; and Randle Wilson, Acting Assistant Deputy Minister for Communications, Strategic Policy and Corporate Planning for the commerce segment of the IPS. Welcome to the Senate of Canada.

Mr. McRae, you have the floor.

Mr. Robert McRae, Director General, Policy Planning Secretariat, Department of Foreign Affairs and International Trade (Foreign Affairs): It is a pleasure to be here today to talk about the International Policy Statement. The IPS, as you are aware, was released on April 19 and provides, really for the first time, a strategic international policy framework to set out and to orient Canada's global engagement. Backed by almost \$17 billion over five years, allocated by the budget 2005, the statement sets out five priorities.

[Translation]

Overall this entails: revitalizing our North American partnership; building a more secure world by countering terrorism, stabilizing failed and failing states, and combatting weapons of mass destruction proliferation; increasing global prosperity, by strengthening Canadian competitiveness, enhancing commercial engagement, and targeting support for Canadian business; taking responsibility by strengthening respect for human rights and building genuine developments; and crafting a new multilateralism and shaping a new and more flexible diplomacy.

[English]

The IPS reflects as well new approaches and new realities for international policy. First, it takes an integrated approach to international relations. Let me explain what we mean by that. There is a clear recognition woven throughout the IPS that the issues we face are ever more complex and increasingly interrelated, and that the distinction between domestic and international policies is irrevocably blurred. The IPS, therefore, puts forward a "whole-of-government," as we may say, and "whole-of-Canada" plan of action to respond to the international challenges facing Canada today.

Second, the IPS recognizes that we live in a changing geopolitical landscape, the principle aspects of which are the following. With respect to North America, which remains key in importance in our document, the government seeks to strike the right balance, combining progress in security, economic and people-to-people relations. The IPS also recognizes the need for new approaches to our continental relations and the growing importance of a more open and engaged Mexico.

qui va nous parler des questions de diplomatie de l'EPI, Robert Greenhill, qui vient tout juste d'être nommé président de l'Agence canadienne de développement international, et qui va discuter avec nous des questions de développement de l'Énoncé de politique; ainsi que Randle Wilson, sous-ministre adjoint par intérim, Communications, Politique stratégique et planification générale, au ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, qui lui va aborder les questions de commerce de l'EPI. Bienvenue au Sénat du Canada.

Monsieur McRae, la parole est à vous.

M. Robert McRae, directeur général, Secrétariat de la planification des politiques, ministère des Affaires étrangères et du Commerce international (Affaires étrangères) : Je suis heureux de m'entretenir avec vous de l'Énoncé de politique internationale. Comme vous le savez, l'EPI a été rendu public le 19 avril; il représente le premier cadre stratégique de politique internationale dont se dote le Canada pour définir et guider son nouvel engagement dans le monde. Bénéficiant d'un financement de près de 17 milliards de dollars sur cinq ans, comme le prévoit le budget de 2005, l'Énoncé met l'accent sur cinq priorités.

[Français]

À savoir : revitaliser notre partenariat nord-américain; rendre le monde plus sûr par la lutte antiterroriste, la stabilisation des États en déroute ou défaillants et la lutte contre la prolifération des armes de destruction massive; accroître la prospérité par le renforcement de la compétitivité du Canada, un engagement commercial accru et le soutien ciblé des entreprises canadiennes; promouvoir le respect des droits de la personne et encourager un réel développement; concevoir un nouveau multilatéralisme et une diplomatie nouvelle et plus souple.

[Traduction]

L'EPI met aussi en évidence les nouvelles stratégies et les nouvelles réalités de la politique internationale. D'abord, il adopte une approche intégrée à l'égard des relations internationales. Pour vous expliquer ce que nous entendons par là, tout l'Énoncé fait clairement ressortir que les problèmes actuels sont de plus en plus complexes et de plus en plus étroitement liés, et que la distinction entre le national et l'international s'en trouve irrévocablement gommée. L'Énoncé formule donc un plan d'action pangouvernemental et pancanadien pour relever les défis internationaux auxquels le Canada est confronté aujourd'hui.

Ensuite, l'Énoncé constate l'évolution du paysage géopolitique dans lequel nous vivons, et dont les principaux aspects sont les suivants. En Amérique du Nord, qui occupe une place de premier plan dans notre document, le gouvernement veut assurer un juste équilibre entre une sécurité accrue et des relations économiques et personnelles en progression. L'Énoncé indique aussi qu'il faut adopter de nouvelles stratégies dans nos relations continentales et que le Mexique, pays plus ouvert et engagé, prend de l'importance.

Next, on failed and failing states: Among the greatest contemporary security threats are those resulting from fragile states. This is a theme that we see throughout all of the documents of the IPS. The document acknowledges that long-term commitment to help build institutions, civil society and a political culture conducive to security and prosperity is needed in order to make a difference.

Next, global issues: There is strong recognition in the IPS, broadly speaking, of the need for Canada to be more active in the world to adequately tackle global issues such as health, sustainable development and terrorism.

Finally, emerging giants: The IPS clearly factors in the global importance of emerging giants such as China, India, Brazil and the EU as well, while at the same time also recognizing that we need to develop stronger ties with the south in general.

[Translation]

Third, the IPS recommends that there be a serious reinvestment in Canada's role in the world.

The federal budget of 2005 provides for a considerable increase in the level of funding of our international instruments to enable the government to implement the IPS. As mentioned, some \$17 billion in additional funding over a 5-year period has been earmarked to help us meet our global responsibilities and raise Canada's global profile. This increased funding will be directed towards strengthening the effectiveness and agility of our diplomatic presence abroad, bolstering our national defence, doubling our international assistance, and building stronger international economic relationships.

[English]

Let me quickly outline some of the key priorities of the diplomacy paper in the IPS and Foreign Affairs' IPS implementation. Since the 1995 foreign policy review, clearly failed and failing states and the rise of conflict within nations have posed a growing threat to international security. The new Stabilization and Reconstruction Task Force — we call it START — will provide rapid reaction to international crises at Foreign Affairs. It will be funded by a \$100 million per annum global peace and security fund, a first for the department. On this, we are moving ahead rapidly with implementation through the processes involved with cabinet and Treasury Board, and we will be proceeding to put into operation the START initiatives in the months ahead.

We are focussing more strongly on results-oriented multilateralism, using the best tools for each job based on the respective strengths of the various international institutions. Here, Canada's support for these efforts will be put into play this fall when reform issues are taken up at the UN leaders' summit in September.

Ensuite, au sujet des États fragiles et en déroute, tous les documents de l'EPI soulignent que les États fragiles constituent l'une des principales menaces à la sécurité de nos jours. Il précise que, pour changer les choses, il faut s'engager à long terme à aider ces pays à établir les institutions, la société civile et la culture politique propres à assurer leur sécurité et leur prospérité.

Viennent ensuite les questions mondiales. L'Énoncé fait bien comprendre, de manière générale, que le Canada doit être plus actif dans le monde pour s'attaquer comme il se doit aux enjeux planétaires que sont la santé, le développement durable et le terrorisme.

Enfin, à propos des nouveaux géants, l'Énoncé tient clairement compte de l'importance des pays comme la Chine, l'Inde, le Brésil et les États-Unis, tout en faisant remarquer que nous devons également approfondir nos liens avec les pays du Sud en général.

[Français]

Troisièmement, l'EPI recommande un réinvestissement majeur dans le rôle international du Canada.

Le Budget fédéral de 2005 prévoit augmenter considérablement le niveau de financement de nos instruments internationaux pour que le gouvernement soit en mesure d'appliquer l'EPI. Comme je l'ai mentionné précédemment, quelques 17 milliards de dollars supplémentaires sur cinq ans y ont été prévus pour nous aider à assumer nos responsabilités mondiales et rehausser l'image du Canada sur la scène internationale. Ce financement accru nous permettra de renforcer notre présence diplomatique à l'étranger et de lui conférer plus de souplesse, de consolider notre défense nationale, de doubler notre aide internationale et de resserrer nos relations économiques internationales.

[Traduction]

J'aimerais vous donner un bref aperçu des priorités du document sur la diplomatie et de la mise en œuvre de l'EPI par les Affaires étrangères. Depuis l'examen de la politique étrangère effectué en 1995, il est clair que la situation des pays fragiles et en déroute et l'augmentation des conflits au sein des pays menacent toujours davantage la sécurité internationale. Le nouveau groupe de travail sur la stabilisation et la reconstruction, ou GTSR, établi au sein du ministère des Affaires étrangères, veillera à réagir rapidement à toute crise internationale. Pour qu'il puisse remplir sa mission, le ministère va créer le Fonds pour la paix et la sécurité dans le monde qui sera doté de 100 millions de dollars par année. Les formalités en vue de sa mise en œuvre auprès du cabinet du Conseil du Trésor progressent rapidement et le GTSR devrait se mettre à l'œuvre dans les mois à venir.

Nous encourageons un nouveau multilatéralisme axé sur les résultats, qui mettra à profit les forces des diverses institutions internationales selon le travail à accomplir. D'ailleurs, le Canada pourra agir en faveur de ces mesures au moment de l'étude des questions de réforme pendant le sommet des dirigeants de l'ONU qui aura lieu en septembre.

Another key diplomatic priority will be to build new networks of influence through the development of what we are calling whole-of-government strategies to broaden and deepen ties with rising global powers such as China, India and Brazil.

The IPS commits us to greater transparency through a regular update on international priorities and achievements, in order to give Canadians a stronger sense of how and why international engagement matters to them. The IPS is, as the Prime Minister and the Minister of Foreign Affairs have said, a living document, and the views of this and other parliamentary committees will be taken into account in the first annual update on the IPS which will be delivered by the minister.

Finally, the diplomacy section highlights a renewed Department of Foreign Affairs, focussed on rebuilding our field presence, rebuilding our policy capacity, mainstreaming public diplomacy and modernizing consular and passport operations to provide the best possible assistance to Canadians abroad. Our work in terms of strengthening our overseas presence is well on track. We hope to have some additional officers already overseas this summer, to be followed with further numbers in subsequent summers.

Policy capacity will be enhanced by working more closely with other parts of government. This will provide better forecasting and policy leadership across government and more in-depth foreign policy options for the consideration of the government.

As noted in the IPS, public diplomacy is about projecting a coherent voice to all those who have influence overseas, not just to those within government. The IPS makes it a priority to mainstreaming public diplomacy in our work to ensure that public diplomacy considerations are incorporated into the full range of Canada's international policies.

The government is committed to providing better consular and passport services to Canadians by continuing to enhance security features of Canadian passports, revising travel information on an ongoing basis using state-of-the-art communications systems, and by creating a consular consultative board to discuss key issues that have an impact on consular services.

The foreign policy dialogue, which preceded the publication of the review, showed us that Canadians want their government to play a strong role internationally. The public interest shown in the IPS has reinforced this impression that we had during the foreign policy dialogue. The IPS website has received roughly 90,000 hits since April. Over 32,000 copies of the overview and 13,000 copies of the diplomacy paper, in particular, have been downloaded from the department's website.

I would like now to turn the floor over to my colleagues, who will speak about their specific sections of the review.

Une autre priorité sur le plan diplomatique consistera à établir de nouveaux réseaux d'influence en élaborant ce que nous appelons des stratégies pangouvernementales pour étendre et consolider nos liens avec les nouvelles puissances que sont la Chine, l'Inde et le Brésil.

L'EPI nous engage à plus de transparence étant donné que nous publierons périodiquement des rapports sur les priorités et les réalisations sur la scène internationale afin que les Canadiens soient plus conscients des raisons pour lesquelles l'engagement international est important pour eux. L'EPI, comme le premier ministre et le ministre des Affaires étrangères l'ont fait observer, est un document vivant, et les opinions de votre comité et d'autres comités parlementaires seront pris en considération dans le premier rapport annuel de l'EPI qui sera présenté par le ministre.

Enfin, le document sur la diplomatie souligne que le ministère des Affaires étrangères va renouveler ses capacités, en renforçant sa présence sur le terrain, en accroissant sa capacité en matière d'élaboration de politiques, en accordant une place importante à la diplomatie publique et en modernisant les services consulaires et ceux relatifs à la délivrance de passeports pour servir du mieux possible les Canadiens à l'étranger. Les mesures pour renforcer notre présence à l'étranger sont sur la bonne voie. Nous espérons déjà avoir plus d'agents à l'étranger cet été, et augmenter leur nombre au cours des étés suivants.

Pour accroître la capacité d'élaboration des politiques, nous allons travailler en très étroite collaboration avec d'autres intervenants gouvernementaux afin d'améliorer la prévision et le leadership au sein du gouvernement et proposer des pistes d'action plus fouillées en matière de politique étrangère.

Comme l'indique l'EPI, on entend par diplomatie publique le fait de parler d'une voix cohérente à tous ceux qui ont de l'influence sur la scène internationale et pas seulement aux gouvernements. Nous tenons à faire de la diplomatie publique une priorité pour qu'elle s'intègre à tous nos objectifs en matière de politique étrangère.

Le gouvernement s'engage à fournir de meilleurs services consulaires et de délivrance de passeports aux Canadiens en continuant d'améliorer la sécurité des pièces d'identité, en révisant de façon continue les renseignements sur les voyageurs à l'aide de systèmes de communication électronique dernier cri, et en créant une commission consultative consulaire qui examinera les grands enjeux qui ont une incidence sur les services consulaires.

Les consultations engagées avant la publication de l'Énoncé de politique étrangère nous ont indiqué que les Canadiens voulaient que leur gouvernement joue un rôle important sur la scène internationale. L'intérêt manifesté par la population à l'égard de l'EPI nous l'a d'ailleurs confirmé. Depuis avril, à peu près 90 000 personnes ont visité le site Web de l'EPI. Plus de 32 000 exemplaires du document *Survolt* et 13 000 du document *Diplomatie*, en particulier, ont été téléchargés à partir du site du ministère.

J'aimerais maintenant céder la parole à mes collègues qui vont vous parler des aspects de l'énoncé qui les concernent.

Mr. Robert Greenhill, President, Canadian International Development Agency: It is a pleasure for me to be here with you today. I see it as an opportunity to answer some of your questions, but also as an opportunity for me to hear your comments and suggestions as I start my role as the president of CIDA.

I would like to talk a bit about the development elements of the International Policy Statement. Specifically, I want to talk about the role of coherence, a point that Mr. McRae introduced a moment ago.

[Translation]

As you know, the International Policy Statement reaffirms our commitment to the Millennium Declaration and the Millennium Development Goals. And it reinforces our work the strengthen the effectiveness of Canada's aid.

[English]

While improved aid is needed in order to get health care and education in the private sector up and running in many of these countries of concentration and to promote good governance and protect the environment, clearly it is not enough. Debt relief is no less important, trade is essential, and science and technology is key to solving many of the issues that these countries face.

Well beyond what CIDA would do, coherence on three dimensions is essential. The first dimension is what we are doing to provide coherence within CIDA and coherence with our fellow departments within the Government of Canada and other organizations, including civil society in Canada. Equally important is coherence of our approach and our strategies with the real, expressed needs of the recipient countries. The third dimension is to ensure that our approach is coherent with the actions being taken by other members of the donor community.

Over the next five minutes I would like to talk about some of the initial work we have been doing to ensure improved coherence across these three dimensions as we look at implementing the IPS and making it real. In terms of coherence at home, one of our goals is to ensure a more effective approach to international cooperation and development by ensuring that we have a focussed approach on bilateral assistance by focussing on 25 countries, which will represent two-thirds of our bilateral support by 2009-10, and choosing those countries based on their ability, among other things, to actually use this aid effectively.

We are trying to build better coherence internally by ensuring that we have a sectoral focus across the five sectors of health — education, governance, private sector and, across all these different initiatives, gender equity.

We are also trying to ensure coherence in terms of our approach with our fellow departments, including Foreign Affairs and International Trade, represented here today, as well as Defence — which, as you mentioned, is on a parallel track in

M. Robert Greenhill, président, Agence canadienne de développement international : Je suis heureux de venir vous rencontrer aujourd'hui. Votre invitation m'offre l'occasion non seulement de répondre à certaines de vos questions, mais aussi de recevoir vos commentaires et vos suggestions étant donné que je viens à peine d'être nommé président de l'ACDI.

J'aimerais vous parler des aspects de l'Énoncé de politique internationale qui ont trait au développement et, plus particulièrement, de la cohérence, sujet abordé par M. McRae tout à l'heure.

[Français]

Comme vous le savez, l'Énoncé de politique internationale nous permet de réitérer notre engagement à mettre en œuvre la Déclaration du Millénaire et atteindre les objectifs du millénaire en développement. Il nous permet aussi de renforcer les mesures que nous prenons pour rendre notre aide plus efficace.

[Traduction]

Une aide plus efficace est nécessaire pour contribuer à offrir des services de santé et d'éducation et à faire fonctionner le secteur privé, de même que pour promouvoir la bonne gouvernance et protéger l'environnement, mais cette aide n'est pas suffisante. L'allègement de la dette est tout aussi important, et les échanges commerciaux sont essentiels. La science et la technologie sont également cruciales pour résoudre beaucoup de problèmes que ces pays éprouvent.

Au-delà de tout ce que nous faisons, la cohérence est cruciale à trois niveaux. Il y a premièrement la cohérence au sein de l'ACDI et la cohérence dans les activités menées conjointement avec les ministères fédéraux et d'autres organismes, y compris la société civile canadienne. Deuxièmement, il y a la cohérence entre nos interventions d'aide et les priorités que les pays en développement ont eux-mêmes définies. Et, troisièmement, il y a la cohérence que nous assurons entre nos programmes d'aide et ceux des autres donateurs.

Dans les prochaines minutes, j'aimerais vous parler des mesures que nous avons commencé à prendre pour améliorer la cohérence à ces trois niveaux en vue de mettre en œuvre l'EPI et d'en faire une réalisation concrète. Pour ce qui est de la cohérence chez nous, nous voulons rendre plus efficace notre approche à l'égard de la coopération et du développement international; pour ce faire, nous allons mieux définir l'aide bilatérale qui ciblera 25 pays, qui vont recevoir les deux tiers de notre aide d'ici 2009-2010, et nous choisirons ces pays en fonction de leur capacité, entre autres, à utiliser cette aide de façon efficace.

Nous essayons d'améliorer la cohérence à l'interne en concentrant nos programmes dans les cinq secteurs de la santé, de l'éducation, de la bonne gouvernance, du développement du secteur privé et de l'égalité entre les sexes, qui est un thème transversal systématique de tous nos programmes.

Nous voulons aussi améliorer la cohérence dans les activités que nous menons avec nos ministères partenaires, à savoir le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, qui est représenté ici aujourd'hui, et le ministère de la Défense —

terms of discussions with Senate committees — and also, increasingly, with line departments such as Justice, Agriculture, Canada Mortgage and Housing, and other departments which have an important role to play to ensure that Canada is making a real difference.

On the implementation side, we are joining forces to ensure that we coordinate as to where we are involved, and also where we are not involved. Let me give you an example of both. In terms of where we are involved at a strategic level, we have set up a global affairs committee at the deputy level to foster forward-looking discussions of emerging international policy challenges. In terms of where we work closely together, Defence, Foreign Affairs and CIDA regularly consult on specific challenging issues, particularly with states such as Sudan, Haiti and Afghanistan. We also work together on trade issues where, for example, we have a representative from CIDA embedded with International Trade as part of the WTO negotiating team in Geneva. That is part of the coherence whereby we work together. Another element of that coherence is where we decide who should do what, so that we do not overlap unnecessarily.

As we look toward graduating a number of middle-income countries, it is important for us to be working with those countries to build their technical capacity to engage in international trade discussions; to increase their technical capacity to ensure that their export sectors, particularly in food — as we have just done with an MOU with Vietnam — are able to meet international technical requirements; and then to actually look to international trade through the trade negotiation and other elements to shift the centre of gravity in terms of Canada's engagement from the provision of development assistance through the provision of other types of economic engagement, as these countries become better off. That requires us not only to do more but also, in some cases, to be doing less than we have before, and covering both those aspects correctly is challenging.

[Translation]

Domestically, also, we are getting our act together. And to maximize the effectiveness of our aid, we are also coordinating and harmonizing our policies and practices with other donors. This means that everyone knows what everyone else is doing so that we can move in the same direction and give consistent advice.

[English]

That is an important change of approach. If we look back 20 or 30 years, we were engaged in projects, not programs. In many cases, these projects at best overlapped with those of other donor countries, and in many cases competed. By shifting, for example in Tanzania, from a series of uncoordinated, competing projects 20 or 30 years ago to a well-integrated approach across donors so that we can all contribute to key development programs — such as their primary education development program or what they are

qui, comme vous l'avez signalé, mène lui aussi une étude que des comités sénatoriaux étudient — ainsi que d'autres organisations comme le ministère de la Justice, le ministère de l'Agriculture, la Société canadienne d'hypothèques et de logement et d'autres services gouvernementaux qui contribuent largement à faire en sorte que l'intervention du Canada compte vraiment.

Pour ce qui est de la mise en œuvre, nous unissons nos efforts pour coordonner nos programmes et d'autres initiatives. Je vais vous donner un exemple. Sur le plan stratégique, nous avons formé le comité des affaires mondiales composé de sous-ministres qui discutent des nouveaux enjeux liés à la politique internationale. En outre, l'ACDI travaille en étroite collaboration avec le ministère de la Défense et le ministère des Affaires étrangères qu'elle consulte régulièrement sur des questions précises, surtout concernant des pays comme le Soudan, Haïti et l'Afghanistan. Sur le plan commercial, l'ACDI collabore avec Commerce international Canada, et nous comptons un représentant au sein de l'équipe de négociation de l'OMC à Genève. Voilà comment nous collaborons pour améliorer la cohérence. La cohérence suppose également que nous décidions ensemble qui fait quoi, de sorte qu'il n'y ait pas de chevauchements inutiles.

Pour les pays à revenu intermédiaire en voie de gradation, il est important de les aider à accroître leurs capacités techniques pour qu'ils participent à des discussions sur le commerce international et pour que leurs exportations, surtout de nourriture — comme le protocole d'entente que nous venons de signer avec le Vietnam le montre — puissent répondre aux exigences internationales; le Canada doit envisager de réduire l'aide accordée à ces pays en voie de transition pour la remplacer par d'autres types d'engagement économique en matière de commerce international. Cela suppose de faire davantage dans certains domaines et moins dans d'autres, ce qui peut s'avérer difficile à réaliser.

[Français]

Au pays également nous regroupons nos efforts non seulement entre nous mais aussi avec les donateurs importants des autres pays à développer. Pour maximiser l'efficacité de notre aide, nous coordonnons et harmonisons nos politiques et pratiques avec celles des autres donateurs. De cette façon, chacun sait ce que font les autres, si bien que nous pouvons avancer dans la même direction et formuler des avis cohérents.

[Traduction]

C'est un important changement de mentalité. Il y a vingt ou trente ans, nous participions à des projets et non à des programmes. Dans bien des cas, ils faisaient double emploi avec ceux d'autres pays donateurs, et même entraient en concurrence avec eux. Par exemple, en Tanzanie, en remplaçant les projets mal coordonnés mis en œuvre il y a 20 ou 30 ans par une approche coordonnée entre donateurs pour que tous contribuent à d'importants programmes de développement — dans les

doing on health — we ensure a coherence not just in terms of what we are doing vis-à-vis our other departments here but also what we are doing in collaboration with other donors.

The third element of coherence — in a sense, the first in terms of what we have to look at strategically — is the idea of coherence with what the real, expressed needs of the recipient countries are. Several years into their being — the poverty reduction strategy papers originally put forward by the World Bank and still overseen by it, but increasingly with the ownership being taken on by the developing countries themselves — we now have a process whereby the developing countries, with the input of society and other actors within that domain, can interact effectively with Canada and other donor countries to come up with an integrated set of programs to ensure that the funds we provide have the biggest impact in the areas that are most important for the poverty reduction of those particular countries.

There is clearly a great deal of work to do. I would not claim, after four weeks on the job, to even know what all the list of challenges are, let alone have the answers to all those challenges. However, adopting a coherent approach at home and abroad is a prerequisite for success. The advantage we have today is that now with the IPS we have a clear document that we can use to ensure that we have a coherent and consistent approach. It is something to which we can refer back in terms of the annual updates we will be providing to ensure that there is a consistency of approach. In that way, the IPS implementation is a step forward toward making this greater coherence possible.

I would be delighted to answer your questions and also look forward to any comments or suggestions you may have.

Mr. Randle Wilson, Acting Assistant Deputy Minister for Communications, Strategic Policy and Corporate Planning, Department of Foreign Affairs and International Trade (International Trade): The commerce strategy within the International Policy Statement is the government's first update of its trade policy and, more generally, of Canada's international commercial interest since 1983. You can imagine that this played a fairly important role in our thinking, and that the world has changed enormously since then. Canada has changed enormously as well.

The commerce strategy is situated at the junction of the international policies of Canada because it is fundamentally about how Canada and Canadians succeed in a globalized economy, and in Canadian economic strategy overall, with an exposure to international competition that can be hinted at but not fully conveyed by the numbers — for example, the roughly \$20 million worth of trade that we have done in the United States since we started speaking, or the close to 40 per cent of the GDP that is directly tied to exports alone, without mentioning other forms of international commercial engagement. It was time to take stock and to assess the implications of these fundamental changes and of the directions that Canadian business and Canadian governmental actors at all levels should be taking collectively to anchor our prosperity in the future. There is no future prosperity if we do not succeed in the global economy.

domaines de l'enseignement au niveau primaire et de la santé, notamment — nous assurons la cohérence non seulement avec les autres ministères fédéraux mais aussi avec les autres donateurs.

Le troisième niveau de cohérence — qui est peut-être le premier sur le plan stratégique — consiste à répondre aux besoins réels que les pays bénéficiaires ont définis. Après plusieurs années — comme la Banque mondiale fait abstraction des documents stratégiques sur la réduction de la pauvreté qu'elle a elle-même produits — les pays en développement prennent de plus en plus d'initiatives et, avec l'aide de la société et d'autres intervenants, ils peuvent mettre sur pied des programmes qui sont financés par le Canada et d'autres pays et qui sont les plus en mesure de réduire la pauvreté chez eux.

Il y a vraiment beaucoup à faire. Comme je suis en poste depuis quatre semaines, je ne peux pas dire que je connais tous les défis qui nous attendent et encore moins que j'ai les réponses à tous les problèmes. Cependant, adopter une approche cohérente chez nous et à l'étranger est une condition préalable au succès. L'EPI a l'avantage de nous offrir un document clair qui va assurer que nous adoptons une approche cohérente. Il peut servir de document de référence pour ce qui est des rapports annuels que nous allons produire pour montrer que nous faisons preuve de cohérence. En ce sens, la mise en œuvre de l'EPI est constructive.

Je répondrai volontiers à vos questions et j'accueillerai avec plaisir vos commentaires ou suggestions.

M. Randle Wilson, sous-ministre adjoint par intérim, Communications, Politique stratégique et planification générale, ministère des Affaires étrangères et du Commerce international (Commerce international): La stratégie commerciale dans l'Énoncé de politique internationale est la première mise à jour que le gouvernement fait de sa politique commerciale et, de façon plus générale, des intérêts commerciaux du Canada à l'étranger depuis 1983. Vous pouvez comprendre qu'elle a fait l'objet d'une longue réflexion et que le monde a énormément changé depuis, tout comme le Canada d'ailleurs.

La stratégie commerciale s'intègre à la politique internationale du Canada parce qu'elle détermine essentiellement le succès du Canada et des Canadiens dans l'économie mondiale, compte tenu de la concurrence internationale dont on peut à peine mesurer l'ampleur en citant des chiffres — par exemple, les échanges commerciaux d'à peu près 20 millions de dollars que nous avons engagés avec les États-Unis depuis que nous avons commencé cette réunion, ou des exportations qui à elles seules correspondent à près de 40 p. 100 de notre PIB, sans parler des autres formes d'échanges internationaux. Le temps était venu de faire le point et d'évaluer les répercussions de ces changements fondamentaux et des orientations que les entreprises et les intervenants gouvernementaux devraient prendre pour consolider notre prospérité future, qui dépend justement de notre succès dans l'économie mondiale.

[Translation]

Thus, the statement charts to course to be followed. We want to create in Canada a competitive climate for trade in order to ensure the future prosperity of Canadians in a globalized economy. To do so, our actions will rest on the three pillars set out in the IPS. Firstly, in a context where the line between domestic and international competitiveness is blurred in an increasingly globalized and interconnected world, we must ensure a domestic environment conducive to attracting talent and investment to Canada. The first pillar of our international commerce strategy focuses on making Canada a highly attractive location for economic activity.

The second pillar consists of building and maintaining sustainable relationships with key partners at all levels.

The third, more traditional pillar which calls into to play the Department of Trade, consists of offering Canadian businesses the services they need to strategically position themselves in the new global economy.

I am going to speak briefly on these three themes, while referring to the updated diagnosis.

[English]

First, the nature of the world economy does not include just the elements of classic commodities-based trade that we know out of nationally-based production. The strength of, and the demand for, Canada's commodities, from energy through to forest products, attracts a lot of attention in world markets these days.

More significantly, we are seeing an emergence of regional and global value chains that go beyond the evolution of manufacturing that we have not seen since the 1970s and 1980s, where different components in the manufacturing process could be disassociated from headquarters and sent down the road and eventually across the border into the United States, and now anywhere in the world. It is not necessarily just the manufacturing, design, testing and marketing; it could also be payroll, personnel, and after-sales service. It could be within the company, outsourced to an arm's length company, or completed by a reciprocal investment or other strategic partnership. International business is far more complex than exports and imports. That is why we deliberately chose the term "commerce" and not "trade."

Therefore, to succeed, we must be successful on both of these levels. That is to say, we cannot neglect our traditional strengths but we also cannot neglect anything that might position Canada advantageously. An advantageous position in this global interdependent economy is one built on mutually profitable relationships.

Moving away from the basics, Canadian economy must be competitive, and there is no "international" or "domestic" in that definition; it is the Canadian economy. Our commercial strategy aims, on one level, to ensure the right kinds of relationships with the right partners, the ones that will anchor Canadian prosperity

[Français]

L'énoncé trace donc la route à suivre. Il s'agit de créer au Canada un climat commercial compétitif pour assurer la prospérité future des Canadiens dans une économie mondialisée. Pour ce faire, nous fondons nos actions sur trois grands piliers. Tout d'abord, dans un contexte où la distinction entre l'international et l'intérieur demeure sans validité pour une économie aussi mondialisée et aussi imbriquée que la nôtre, il s'agit d'assurer un environnement intérieur qui puisse attirer le talent et l'investissement au Canada. Ce premier pilier vise à faire du Canada un lieu de choix pour l'activité économique.

Le deuxième pilier consiste à cultiver nos relations nationales clef à tous les niveaux.

Le troisième pilier, plus classique, de la part du ministère du Commerce, consiste à offrir aux entreprises canadiennes les services dont elles ont besoin pour se positionner stratégiquement dans la nouvelle économie mondiale.

Je vais m'attarder brièvement sur ces trois thèmes, en passant par le diagnostic mis à jour.

[Traduction]

D'abord, l'économie mondiale ne désigne pas seulement les échanges de matières premières. Les matières premières du Canada, qui vont de l'énergie aux produits forestiers, retiennent beaucoup l'attention des marchés mondiaux de nos jours en raison de la vigueur et de la demande que connaît ce secteur.

Avant tout, nous assistons à l'émergence de chaînes de valeur régionales et mondiales qui vont bien au delà de ce qui se faisait sur le plan de la production depuis les années 1970 et 1980, parce que les différentes composantes de la production pourraient être éloignées des sièges sociaux et même installées aux États-Unis et maintenant n'importe où dans le monde. La relocalisation ne touche pas seulement la fabrication, la conception, les essais et la commercialisation, mais aussi les services de la paie et des ressources humaines et le service après-vente. Ces activités peuvent être accomplies par l'entreprise elle-même, mais aussi confiées à une société indépendante ou effectuées dans le cadre d'un investissement réciproque ou d'un autre partenariat stratégique. Les activités commerciales internationales ne sont vraiment pas limitées aux exportations et aux importations, comme on peut le voir. Voilà pourquoi nous avons délibérément choisi d'employer le terme « commerce » plutôt qu'« échanges ».

Donc, il faut réussir sur les deux fronts à la fois. En somme, nous ne pouvons pas négliger nos forces traditionnelles, mais nous ne pouvons pas lever le nez non plus sur tout ce qui pourrait conférer un avantage au Canada. Par là, il faut entendre, au sein de l'économie mondiale interdépendante, une position assise sur des relations réciproquement avantageuses.

En s'écartant de ses fondements, il faut que l'économie canadienne soit compétitive, et il n'y a plus de distinction entre la concurrence internationale et la concurrence nationale. On parle d'économie canadienne. Notre stratégie commerciale vise, à un certain niveau, à faire en sorte que nous avons le bon genre de

in this century. These relationships start at the highest level by way of political and diplomatic relationships, nurtured by the Prime Minister and by Foreign Affairs. They go through trade agreements, investment agreements and the panoply of rules and commitments. They go increasingly into the kinds of agreements that matter to business here and now.

For example, there are air agreements that assure you can get to your target markets and assure you have the right kind of air or sea transport. There are double taxation agreements and science and technology cooperation agreements. All of these bring back opportunity and facilitate international business. Governments have a key role in driving those relationships, especially the ones based on agreements.

[Translation]

However, businesses must in their overall strategy ensure that they are attempting to maintain an advantageous position in light of the integration of the North American economy. It is increasingly clear that the economy must not only be approached from a Canadian perspective but from a North American one, as the success of Canadian businesses necessarily depends on that specific context. Businesses must also ensure that they deploy all the necessary efforts to secure choice positions for themselves and create durable and dependable relations with partners throughout the world.

[English]

From there, it is a short step to the third area of activity of the government's commerce strategy. Again, I use the term "government" because it is undertaken by well over a dozen government departments and agencies, and it is in partnership with provinces, territories, municipalities, business groups, NGOs and universities. That is, to give specific services that will help companies find themselves that particular position or advantage, the reliable partner, the distributor, and locate the technology that will give them a competitive edge and that will always keep them at the forefront of innovation and competitiveness.

Those are examples of high value-added services that are rooted in a reinvention of classic trade commissioner work by providing contacts and local knowledge. This is the world of the knowledge economy, and the government aims to be where it is needed across Canada and around the world, providing the knowledge that our business needs to succeed.

As we move forward, building on our partnerships, we are treating the International Policy Statement as a starting point, not an ending point. It is now our responsibility to take this high-level diagnostic and to turn it into concrete strategies that aim to ensure our success in three primary areas. For example, there is North America and the emerging markets that we tend to call

relations avec les bons partenaires, avec ceux qui nous permettront d'ancrer la prospérité canadienne pour le reste du siècle. Ces relations commencent au plus haut niveau, soit sur le plan politique et diplomatique, nourries par le premier ministre et par les Affaires étrangères. Elles passent par des accords commerciaux et des accords d'investissement et la prise d'une foule de règles et d'engagements. Les relations gravitent de plus en plus autour du genre d'ententes qui ont de l'importance pour le milieu des affaires au Canada.

Par exemple, il existe des accords aériens qui vous donnent l'assurance de pouvoir atteindre vos marchés cibles et d'avoir accès au bon genre de transport aérien ou maritime. Il existe des conventions fiscales et des accords de coopération en matière de sciences et de technologie. Tous ces textes nous offrent des débouchés et facilitent la conduite des affaires internationales. Les gouvernements ont un rôle clé à jouer dans l'établissement de ces relations, surtout celles qui s'appuient sur des accords.

[Français]

Toutefois, les entreprises doivent s'assurer, dans leur stratégie d'ensemble, qu'elles cherchent à se maintenir dans une position avantageuse en tenant compte de l'intégration de l'économie nord-américaine. Il est de plus en plus évident qu'il faut concevoir l'économie non seulement sous une perspective canadienne mais nord-américaine, car la réussite des entreprises canadiennes s'insèrent dans ce contexte précis. Les entreprises doivent également s'assurer qu'elles déploient tous les efforts nécessaires pour se tailler des positions de choix et créer des relations durables et fiables avec des partenaires à travers le monde.

[Traduction]

À partir de là, il n'y a qu'un pas à faire pour se retrouver dans le troisième secteur d'activité visé par la stratégie commerciale du gouvernement. À nouveau, je parle de « gouvernement » parce que cette activité est entreprise par bien au-delà d'une douzaine de ministères et d'organismes gouvernementaux, en partenariat avec des provinces, des territoires, des municipalités, des groupes commerciaux, des ONG et des universités. Ils s'efforcent donc d'offrir des services précis qui aideront les entreprises à trouver le créneau ou l'avantage particulier, le partenaire fiable, le distributeur et la technologie qui leur fourniront l'atout concurrentiel qui leur permettra de constamment être à l'avant-garde de l'innovation et de devancer la concurrence.

Ce sont-là des exemples de services à grande valeur ajoutée qui sont ancrés dans le travail repensé des délégués commerciaux classiques, soit de fournir des contacts et des connaissances locales. Nous vivons dans une économie du savoir, et le gouvernement vise à se trouver là où on a besoin de lui un peu partout au Canada et à l'étranger pour fournir les connaissances dont ont besoin nos entreprises pour réussir.

À mesure que nous allons de l'avant, que nous misons sur nos partenariats, nous traitons l'Énoncé de la politique internationale comme un point de départ, plutôt que comme un but. Nous avons désormais la responsabilité de transformer ce diagnostic de haut niveau en stratégie concrète visant à assurer notre réussite dans trois grands domaines. Par exemple, il y a l'Amérique du Nord et

“the new economic powers” because that is a more accurate description of the weight of China and India in the world. However, the list does not stop with them. One could include Brazil, the Gulf Cooperation Council, Russia and, depending on the sector you are in, many other countries. These are countries that will be key aspects to the success of the Canadian economy or to individual sectors and industries within it.

Third, along with the United States, the bulk of world trade, investment and innovation are driven by Japan and the European Union. We must ensure that the Canadian economy is properly positioned there. We are developing strategies for these three areas that will be subject to further consultation and working up with our partners.

[Translation]

These strategies will be designed to give us the means to ensure that the Canadian economy will be in an advantageous position in the long term, by making the necessary investments today to reach that position within five years and ensure the prosperity of Canadians. Without that prosperity, we will no longer have the choices we now enjoy, nor will we have the means to pursue the domestic and international policies that characterize us.

So this is a fundamental point for us. In the global economy, Canada, as a small economy, has no choice: success is the only way forward.

Senator Corbin: First of all, on behalf of the committee, I would like to thank our speakers for these excellent opening statements. It goes without saying that this is a very broad topic.

I now have in hand the very interesting document which was given me by our analyst and researcher, Mr. Peter Berg.

Mr. Greenhill, my question is addressed to you. You made a presentation on January 27, 2005, if I am not mistaken, on an interim report, entitled *The External Voices Project*. In your presentation, and I am asking you this question deliberately because this is a concern I have often voiced to the committee, it was apparent that certain countries seem to perform much better than Canada. I have on occasion referred to the Netherlands and certain other Nordic countries, but you have discovered, it seems, that the country with the best international aid record is the United Kingdom. Can you tell us more and give us some ideas as to how Canada could excel in this area in the future?

Mr. Greenhill: To put all of this in perspective, when I decided to get involved in issues of international public policy, I took a year to do research at the International Development Research Centre. In that context, I did research on *The External Voices Project*, which asked people throughout the world to make some projective forecasts on Canada's impact and what we should do to improve our performance in the future.

les nouveaux marchés que nous avons tendance à appeler « les nouvelles puissances économiques » parce que l'expression décrit mieux le poids de la Chine et de l'Inde dans le monde. Cependant, la liste ne s'arrête pas là. On pourrait y inclure le Brésil, le Conseil de coopération du Golfe, la Russie et, selon le secteur dans lequel vous brassez des affaires, de nombreux autres pays. Ce sont-là des pays qui joueront un rôle essentiel dans le succès de l'économie canadienne ou de ces secteurs et industries.

En troisième lieu, le gros du commerce, de l'investissement et de l'innovation mondiaux est dicté par les États-Unis, le Japon et l'Union européenne. Nous devons veiller à ce que l'économie canadienne soit bien positionnée dans cet axe. Nous sommes en train d'élaborer pour ces trois secteurs des stratégies qui feront l'objet de consultations plus poussées, et nous y travaillons avec nos partenaires.

[Français]

Ces stratégies seront conçues afin de se doter de moyens pour s'assurer que l'économie canadienne soit dans une position avantageuse à long terme, en faisant dès aujourd'hui les investissements pour atteindre cette position d'ici cinq ans et assurer la prospérité des Canadiens. Sans cette prospérité, nous ne jouirons plus des choix que nous prions et n'aurons plus les moyens de poursuivre tant les politiques internes que les politiques internationales qui nous caractérisent.

Il s'agit donc, pour nous, d'un point fondamental. Le Canada, dans l'économie mondialisée, à titre de petite économie, n'a pas le choix : la réussite est la seule voie.

Le sénateur Corbin : J'aimerais tout d'abord, au nom du comité, remercier nos intervenants pour ces excellentes présentations liminaires. Le sujet est vaste, il va sans dire.

J'ai en mains un document très intéressant qui m'a été remis par notre analyste et chercheur M. Peter Berg.

Monsieur Greenhill, c'est à vous que s'adresse ma question. Vous avez fait une présentation le 27 janvier 2005, si je ne m'abuse, qui s'avérerait être un rapport intérimaire, *The External Voices Project*. Dans votre présentation, et c'est pertinemment que je vous pose la question car c'est une préoccupation que j'ai souvent soulevée devant ce comité, certains pays semblent beaucoup plus performants que le Canada. J'avais cité à l'occasion les Pays-Bas et certains autres pays nordiques, mais vous avez découvert, semble-t-il, que le pays le plus performant au niveau de l'aide et de l'assistance internationale, c'est la Grande-Bretagne. Pourriez-vous nous en dire plus et nous mettre sur des pistes quant aux possibilités futures pour le Canada d'exceller dans ce domaine?

M. Greenhill : Pour mettre en perspective tout cela, lorsque j'ai décidé de m'impliquer dans les questions de politique publique internationale, j'ai pris une année pour faire des recherches au Centre de recherche de développement international. Dans ce contexte, j'ai fait des recherches sur *The External Voices Project*, qui a demandé à des gens de partout dans le monde de faire des prospectives sur l'impact du Canada et ce qu'on doit faire pour être plus performant à l'avenir.

I believe there were two reports. The first was *Making a Difference?* The second was probably *Making it Happen*. Following the call I received, rather than writing that chapter, I am going to try, with my colleagues, to put it into effect.

[English]

The element of DFAIT that people found powerful was a consistency and an intensity of vision and focus. When the government arrived with Clare Short as minister, they actually put in place a clear approach which they have articulated publicly and have shown through their facts. As a result, that allowed a certain alignment in the coherence I was talking about.

Two aspects are interesting. One is that while, actually, around the world there was a strong sense that DFAIT had done some extraordinary work, in this new world, having had a chance to speak to them directly, one area where they would actually claim Canada has perhaps an advantage is the rigour of some of our project implementation and oversight. It is perhaps an interesting indication of their strength that they are always prepared to acknowledge where we are perhaps even stronger.

The second element that is important, particularly in light of the conversation today, is that the IPS gives us the chance to show that same focus and discipline and coherence. In a sense, it is now incumbent upon us. There is the same clarity of vision. It may not be exactly the same as Great Britain's, but it is our Canadian vision and clarity as laid out in the IPS, and we now have the opportunity to pursue it with the same discipline and focus that they have.

In fact, one of the goals with my team would be to ensure that we actually show that persistence and focus. If we meet on a regular basis over time, you will see that kind of progress. My desire would be that when that survey is done 10 years from now, there is a different rating.

Senator Downe: My question is for the new president of CIDA as well. Are you concerned that Canada does not have an independent foreign assistance policy? I ask that because we heard testimony on our study on Africa that after the United States invaded Afghanistan, CIDA moved in with assistance, and it is now at a level that is higher than in any African country. If the situation in Iraq stabilizes, I assume we will assist there more. We heard that our policies are dictated by American actions as opposed to Canadian priorities.

Mr. Greenhill: In my new role, I probably would not be able to give a sense to some elements of that in terms of historical analysis. I could, though, underline the clear intention, which I believe we can reach, of having two-thirds of our total bilateral funding being focussed on 25 countries that we ourselves have

Il devait y avoir deux rapports. Le premier rapport était *Making a Difference?* Le deuxième devait être *Making it Happen*. Suite à l'appel que j'ai reçu, au lieu d'écrire ce chapitre, je vais essayer, avec mes collègues de le mettre en place.

[Traduction]

Les éléments que l'on jugeait faire la force du MAECI étaient la cohérence et l'intensité de sa vision et de sa focalisation. Quand le gouvernement a nommé Clare Short ministre, il a en réalité adopté une approche claire qu'il a énoncée publiquement et qu'il a documentée, ce qui a entraîné un certain alignement de la cohérence dont je parlais.

Deux aspects sont intéressants. L'un, c'est que pendant qu'en réalité, un peu partout dans le monde, on avait vraiment l'impression que le MAECI avait fait un travail extraordinaire, dans le nouveau monde, après avoir eu l'occasion d'en parler directement avec eux, je me suis rendu compte qu'un domaine où ils reconnaîtraient la supériorité du Canada est peut-être la rigueur d'une certaine partie de la mise en œuvre et de la surveillance de notre projet. C'est peut-être un indice intéressant de leur force qu'ils sont toujours disposés à reconnaître les points au sujet desquels nous les surpassons.

Le second élément important, particulièrement à la lumière des échanges d'aujourd'hui, c'est que l'EPI nous donne l'occasion de faire preuve de la même focalisation, de la même discipline et de la même cohérence. En un certain sens, il nous appartient maintenant de la faire. La vision est aussi claire. Elle ne l'est peut-être pas autant qu'en Grande-Bretagne, mais ce sont la vision et la clarté canadiennes telles que décrites dans l'EPI, et nous avons maintenant l'occasion de chercher à les réaliser avec la même discipline et la même concentration qu'eux.

En fait, un des objectifs de mon équipe serait de faire en sorte que nous faisons preuve en réalité de cette persévérance et de cette concentration. Si nous nous rencontrons périodiquement, vous pourrez constater ce genre de progrès. Ce que j'aimerais, c'est que, lorsqu'on procèdera à l'étude dans dix ans, la note que nous obtiendrons soit différente.

Le sénateur Downe : Ma question s'adresse au nouveau président de l'ACDI également. Êtes-vous préoccupé par le fait que le Canada n'a pas de politique indépendante en matière d'aide à l'étranger? Je pose la question parce que nous avons entendu des témoignages, dans le cadre de notre étude sur l'Afrique, selon lesquels, après que les États-Unis eurent envahis l'Afghanistan, l'ACDI est allée y faire de l'assistance, une assistance qui a maintenant atteint un niveau supérieur à tout ce qu'elle fait dans n'importe quel pays d'Afrique. Si la situation se stabilise en Irak, je suppose que nous accroîtrons notre assistance dans ce pays également. Nous avons entendu dire que nos politiques sont dictées par les décisions américaines plutôt que par les priorités canadiennes.

M. Greenhill : En ma nouvelle capacité, je serais probablement incapable de vous faire une analyse chronologique de certains de ces éléments. Je pourrais cependant souligner la nette intention, que nous pouvons réaliser selon moi, de concentrer les deux tiers de tous les fonds du programme bilatéral sur les 25 pays que nous

determined, through a very clear process, are the right places on which to focus in terms of not only their ability to absorb development aid effectively, not only because of our historical engagement but also because they are the places that need it the most. The countries you mentioned would be amongst the countries that would be, in that context, one-third of our total assistance.

Senator Downe: Could you say that again?

Mr. Greenhill: We take the bilateral envelope, not the multi-lateral, but the bilateral envelope, and the IPS sets a target by 2009-10 to have two-thirds of our aid to be focussed on these 25 development partners.

Senator Downe: I understand your point now. However, situations always change, and I am concerned that a policy somewhere else impacts on CIDA's priorities. I am looking for some type of assurance that, 10 years from now, we will look back and actually have that distribution of funds to the countries we have identified, as opposed to an activity somewhere else in the world by the Americans or the British or someone forcing a realignment of our priorities and resources. Is there any way to protect against that and ensure that we have an independent policy? I am concerned that we do not have that any more.

Mr. Greenhill: There are two elements to look at. One is that we have a clear target. If by 2009-10 we do not have two-thirds of our aid focused, one can draw a certain conclusion. If, as it is our intention, we do, that would be another conclusion.

The second element I would note in terms of the whole-of-government approach is with the envelope structure being set up, there is a peace and security envelope of \$100 million a year. It is explicitly designed to ensure that we can be focussing primarily on the long-term development programs, and the funds are available for Canada to engage in an active response to emerging situations in fragile and failed states. I do not know if I am permitted to ask for a comment from my colleague who would be involved in administering that?

The Chairman: Certainly.

Mr. McRae: Thank you for the question. This is really a perennial question for Canadian foreign policy. Clearly, one of the issues in the past has been the fact that often CIDA, when it comes to financial commitments, has been on the hook, in a sense, for some foreign policy priorities and issues that have arisen, often unplanned for and unexpected. Some steps have been taken in the IPS and in the budget as well to begin to address the issue that you have raised.

One of the steps that has been taken has been what we described as "good fences make good neighbours." For civilian assistance with a security dimension, the kind of security assistance we might provide to a failing state in the area of

avons nous-mêmes identifiés, par l'intermédiaire d'un processus très clair, comme étant les bons endroits non seulement en termes de leur capacité d'absorber efficacement l'aide au développement, de notre engagement historique, mais également parce que ce sont les pays qui en ont le plus besoin. Les pays que vous avez mentionnés figurent parmi ceux qui obtiendraient, dans ce contexte, le tiers de notre assistance totale.

Le sénateur Downe : Pourriez-vous répéter cela?

M. Greenhill : Dans l'enveloppe d'aide bilatérale, non pas multilatérale, mais bien bilatérale, l'EPI fixe comme cible que les deux tiers de notre aide iront, en 2009-2010, à ces 25 partenaires du développement.

Le sénateur Downe : J'ai maintenant compris. Cependant, la situation change constamment, et je crains qu'une politique adoptée ailleurs n'ait une influence sur les priorités de l'ACDI. J'aimerais avoir l'assurance jusqu'à un certain point que, dans dix ans, nous constaterons que la répartition des fonds aux pays que nous avons identifiés s'est bel et bien fait comme prévu, plutôt que de voir l'activité déployée ailleurs dans le monde par les Américains ou les Britanniques nous obliger à réaligner nos priorités et ressources. Y a-t-il moyen de se prémunir contre pareille situation et de faire en sorte que nous avons une politique indépendante? Je crains que ce ne soit pas le cas.

M. Greenhill : Il faut se pencher sur deux éléments. L'un, c'est que nous avons une cible claire. Si, en 2009-2010, les deux tiers de notre aide ne vont pas à ces pays, on pourra tirer une certaine conclusion. Si, comme c'est notre intention, nous avons réussi à concentrer cette aide, la conclusion sera tout autre.

Le second élément que je soulignerais dans le cadre de cette approche pangouvernementale, c'est qu'avec une structure d'enveloppe comme celle dont on est en train de se doter, 100 millions de dollars par année sont réservés à des travaux de paix et de sécurité. L'enveloppe est expressément conçue pour nous permettre de nous concentrer essentiellement sur des programmes de développement à long terme, même si le Canada doit intervenir de manière active dans des situations nouvelles auprès d'États fragiles ou en déroute. J'ignore si je puis demander à mon collègue qui serait chargé d'administrer ces fonds de commenter.

Le président : Faites, je vous en prie.

M. McRae : Je vous remercie d'avoir posé la question. Il s'agit en fait d'une interrogation constante dans le contexte de la politique étrangère du Canada. Manifestement, un des problèmes du passé était le fait que, souvent, l'ACDI, en matière d'engagements financiers, a été mise à contribution en un certain sens quand certains problèmes et certaines priorités de la politique étrangère sont survenus, souvent sans planification et sans prévision. Certaines mesures sont prises dans l'EPI et dans le budget pour commencer à régler le problème que vous avez soulevé.

Une des mesures prises est ce que nous décrivons comme le principe des bonnes clôtures qui font les bons voisins. Pour l'aide civile comportant un élément de sécurité, nous pouvions être appelés à fournir à l'État en déroute de l'aide en matière de

justice or in other areas, that kind of activity and funding for that activity really properly belongs with Foreign Affairs. We have created now in Foreign Affairs this global peace and security fund of \$100 million a year, which will be put into operation through this standing task force that we have set up, START, the Stabilization and Reconstruction Task Force, and it will be responsible for civilian assistance in the security areas to address crises, as opposed to development issues. The idea is that we let CIDA get on with the development side of the agenda. There may well be development issues that need to be addressed, including in countries like Afghanistan, which falls within the ODA category.

What we have also done, as Mr. Greenhill mentioned, through the budget is restructure the international assistance envelope. Not only do we now have a pool for this global peace and security fund at Foreign Affairs, there is also now a crisis reserve within this envelope so that large crises on the scale of an Afghanistan can be accessed when our \$100 million is not enough — and it will not be enough in the Afghanistan example. In the future, the logic would be that Foreign Affairs, in the first instance in a crisis mode, would respond to the demands on the civilian side for security assistance; and when those demands really are significant, the reserve would be accessed. However, the policy objective here is to protect the development budget from being sourced for this kind of activity, which had been done in the past.

I think we have taken steps in the direction that you have asked.

Senator Downe: I am pleased to hear that. In light of a strong military, Canada has been using CIDA to show our international contribution, which is fine — what they are doing is good. However, the government cannot be distorting their priorities, and I am glad that the additional funding has been identified.

The Chairman: I have a supplementary to that.

Senator Downe: I have a different topic.

The Chairman: I want to be clear, so I understand this. As I understood Senator Downe's question, this is a big policy review; it involves a great many aspects of our foreign policy and I guess my own mind is still in Africa, because the committee has been looking into Africa. As I understood the question, CIDA, which to me is a development agency, is really in Afghanistan. I suspect, before the Americans invaded Afghanistan, our role in Afghanistan in CIDA was minuscule. They go into Afghanistan, and then all of a sudden our development agency gets involved in what some may call development projects in Afghanistan, but others might call security projects. As you cannot go out into the countryside without armed guards, it is hard to imagine a development policy taking place in the atmosphere of Afghanistan. Therefore, CIDA is then distorted into a branch of our assistance to the Americans on their problems in Afghanistan. Is that right, Senator Downe?

justice, entre autres. Or, le financement de cette activité relève en réalité, comme il convient, des Affaires étrangères. Nous avons maintenant créé, aux Affaires étrangères, un fonds global pour la paix et la sécurité de 100 millions de dollars par année qui sera administré par ce groupe de travail permanent que nous avons établi, c'est-à-dire le GASR, Groupe d'action pour la stabilisation et la reconstruction, qui sera responsable d'apporter de l'aide civile pour résorber des crises lorsque la sécurité est en jeu, plutôt que de travailler à des dossiers de développement. L'idée est de laisser l'ACDI s'occuper des questions de développement. Il se peut fort bien qu'il faille régler des questions de développement, y compris dans des pays comme l'Afghanistan, qui relèvent de l'APD.

Nous avons aussi, comme l'a mentionné M. Greenhill, restructuré dans le budget l'enveloppe de l'aide internationale. Non seulement avons-nous désormais aux Affaires étrangères accès à des crédits dans le cadre de ce Fonds pour la paix et la sécurité mondiales, mais nous avons également une provision pour crise, dans cette même enveloppe, pour intervenir quand surviennent des crises de l'ampleur de celle de l'Afghanistan pour lesquelles les 100 millions de dollars ne suffisent pas — et ils ne suffiront pas dans le cas de l'Afghanistan. À l'avenir, d'après ce raisonnement, les Affaires étrangères seraient les premières à réagir, s'il y avait une crise, aux demandes d'aide civile en matière de sécurité et, si ces demandes sont vraiment très importantes, la provision serait mise à contribution. Toutefois, la politique vise, dans ce cas-ci, à prévenir que le budget de développement serve à ce genre d'activité, comme ce fut le cas dans le passé.

Je crois que nous avons pris des mesures pour prévenir ce dont vous avez parlé.

Le sénateur Downe : Je suis heureux de vous l'entendre dire. À défaut d'une forte contribution militaire, le Canada utilise l'ACDI pour concrétiser son apport international, ce qui me convient — c'est bien, ce qu'il fait. Par contre, le gouvernement ne doit pas perdre de vue ses priorités, et je suis content qu'on ait pu trouver des fonds supplémentaires.

Le président : J'aurais une autre question à ce sujet.

Le sénateur Downe : J'aimerais aborder un autre sujet.

Le président : J'aimerais être sûr que j'ai bien compris. Tel que j'ai compris la question du sénateur Downe, il s'agit d'un important examen de la politique; il engage de nombreux aspects de notre politique étrangère, et je suppose que je continue de m'interroger au sujet de l'Afrique, car le comité s'est penché sur la situation sur ce continent. Si j'ai bien compris la question, l'ACDI, qui à mon sens est un organisme de développement, est vraiment active en Afghanistan. Je soupçonne que notre rôle dans ce pays, avant que les Américains l'envahissent, était minuscule. Les Américains débarquent en Afghanistan, et tout à coup, voilà que notre agence de développement mène en Afghanistan des projets que d'aucuns qualifieront de développement, mais que d'autres qualifieraient de projets de sécurité. Comme on ne peut s'aventurer à l'extérieur des villes sans escorte armée, il est difficile de concevoir la mise en oeuvre d'une politique de développement dans le contexte afghan. Par conséquent, l'ACDI est détournée de ses objectifs et

Senator Downe: Yes.

The Chairman: Is that what has happened?

Mr. McRae: Can I offer a response? On the issue of why Afghanistan, all of the commitments we make to address international crises of this kind are highly political. We cannot be everywhere dealing with every crisis. In each case, I would say there is not a set of criteria necessarily that helps us here. It really is a question of political guidance from the government of the day.

With regard specifically to Afghanistan — and to some extent I would say it was a parallel question with regard to the Balkans in the 1990s — here we have situations that are highly complex and require, in the way of international response when we decide to participate, a 3-D response — development, diplomacy and defence. Indeed, we often say 3-D plus T, because occasionally our trade colleagues are also an important factor in providing these integrated solutions to very complex problems.

With regard to Canada's interests in both the Balkans and in Afghanistan — of course, there were very important security issues at stake in the case of Afghanistan — failed and failing states are a concern to many countries in the world, and the kind of threat they can pose is a factor for Canada as well. Second, we are now in a situation where we are participating in the NATO operation in Afghanistan, and our role in NATO and our commitment to NATO and NATO's role in the transatlantic world is important. Therefore, Canadian interests are also engaged when NATO is operating in —

The Chairman: I understand that. I just have difficulty seeing CIDA as sort of a part of NATO, which is basically where it seems to have gone in Afghanistan.

Anyway, I would go back to Senator Downe. I get the picture, I think.

Senator Downe: For the record, I want to be clear: I think CIDA did good work, and is doing good work, in Afghanistan, and in particular what they have done to assist women and children and other projects. My concern is that a crisis arises and funds are reallocated from somewhere else for that priority. We have been assured by Mr. McRae that that is being addressed in the new policy. They have a pot of money and they will go for additional monies and leave CIDA to its priorities, which is the point I am trying to stress.

My second and last question has two parts. I am interested in the principle in the policy — and this is to Mr. McRae, I assume — of advancing and improving relations with Canada's partners in North America.

transformée en organe d'aide aux Américains pour régler leurs problèmes en Afghanistan. Ai-je bien saisi le sens de votre question, sénateur Downe?

Le sénateur Downe : Oui.

Le président : Est-ce bien ce qui s'est produit?

M. McRae : Puis-je répondre à cela? Pour ce qui est de la raison pour laquelle nous sommes présents en Afghanistan, tous les engagements que nous prenons pour résorber ce genre de crise internationale sont de nature très politique. Nous ne pouvons être partout dès qu'éclate une crise. Il n'existe pas toujours une série de critères à appliquer qui nous sera forcément utile. C'est en réalité le gouvernement de l'heure qui fait un choix politique.

En ce qui concerne plus particulièrement l'Afghanistan — et jusque dans une certaine mesure, j'établirais un parallèle avec la situation dans les Balkans durant les années 90 —, nous avons une situation fort complexe qui exige, quand nous décidons de participer à l'aide internationale, une action sur le plan des 3-D — développement, diplomatie et défense. En fait, nous parlons souvent de 3-D plus C parce qu'à l'occasion, nos collègues du commerce font aussi une contribution importante en vue de régler des problèmes très complexes.

Quant aux intérêts du Canada dans les Balkans et en Afghanistan — et, bien sûr, la situation afghane comporte de très importantes questions de sécurité —, les États fragiles et en déroute préoccupent de nombreux pays et le genre de menace qu'ils peuvent représenter est un facteur au Canada également. De plus, nous participons maintenant à l'opération de l'OTAN en Afghanistan, et le rôle que nous assumons au sein de l'OTAN, notre engagement à l'égard de cet organisme et le rôle qu'il joue lui-même dans le monde transatlantique sont importants. Par conséquent, des intérêts canadiens sont également en jeu quand l'OTAN mène une opération en...

Le président : Je sais tout cela, mais j'arrive mal à concevoir l'ACDI comme une espèce de composante de l'OTAN, ce qui semble être le cas en Afghanistan.

Quoi qu'il en soit, je rends la parole au sénateur Downe. Je crois avoir compris.

Le sénateur Downe : Je tiens à déclarer officiellement qu'à mon avis, l'ACDI a fait du bon travail en Afghanistan et qu'elle continue de le faire, plus particulièrement en ce qui concerne l'aide fournie aux femmes et aux enfants notamment. Ce qui me préoccupe, c'est qu'une crise survient et que les fonds sont détournés d'ailleurs pour parer à cette crise. M. McRae nous a affirmé que la nouvelle politique apporte une solution à ce problème, que son ministère a un fonds à cette fin, qu'il demandera des fonds additionnels et qu'il laissera l'ACDI voir à ses priorités, point sur lequel j'insiste.

Ma seconde et dernière question a deux volets. Je m'intéresse — ce qui s'adresse à M. McRae, je suppose — au principe sur lequel s'appuie la politique visant à intensifier et à améliorer nos relations avec nos partenaires en Amérique du Nord.

We have heard testimony at this committee over the last number of months about the large presence that the Mexican government has in the United States. I would assume, as our largest trading partner, that that would be our priority, and I wanted to confirm that that is where we are putting most of our resources as we expand the Canadian diplomatic community around the world. Is that correct?

Mr. McRae: We are addressing this particular question in a number of ways. It is something that is highlighted in the review. If I may add in an introductory way, what distinguishes this review from many that have preceded it is the fact that we begin by emphasizing our North American home as something which is really key to our global role. In addition, our global role does reinforce our presence within North America.

In terms of additional resources, as the review makes clear, we are expanding the number of consulates we have in the U.S. I can give you the exact number but my recollection is about 10 beyond our existing number of consulates. In addition to that, in terms of staffing, we also provided additional support in Washington itself — there is a parliamentary secretariat there that deals with the role of provinces, and so on. The recognition that we need to do more in terms of providing a whole-of-Canada presence in the U.S. in particular is highlighted by the review.

The final aspect is that when it comes to public diplomacy, we realize there is a particular challenge in terms of ensuring that Canada is seen and understood, and that our priorities in the world are appreciated, not only in Washington but more broadly. Therefore, in the area of public diplomacy we are also making an increased effort.

Both in terms of personnel and resources, you are correct to assume that the U.S. remains an important priority for us.

Senator Downe: Your document talks about diplomatic efforts in key countries, but the key country for Canada for trade purposes is the United States. Our other North American partner, Mexico, has a much larger presence there. Are we putting the majority of our resources into getting to the same level as the Mexicans, or are we doing a bit more in the United States and in a host of other key countries around the world? Are we spreading ourselves too thin? I would argue that we should increase the American presence first and then look at other key countries.

Mr. McRae: My colleague from International Trade may wish to add something to the trade dimension of your question.

With regard to Mexico, they have a large number of consulates in the United States. You may be aware of that. In recent talks with the Mexicans over the past few months, my recollection is that they have somewhere in the range of 40. I asked them why they have such an extensive network of consulates, clearly outnumbering Canada's consular network, and the answer they

Le comité a entendu au cours des derniers mois des témoignages au sujet de l'imposante présence du gouvernement du Mexique aux États-Unis. Je suppose que, puisqu'il s'agit de notre plus grand partenaire commercial, ce serait notre priorité, et je tiens à avoir confirmation que c'est là que nous investissons le gros de nos ressources, dans nos efforts en vue d'accroître notre présence diplomatique dans le monde. Ai-je raison?

M. McRae : Nous réglons ce problème particulier de plusieurs façons. L'examen fait bien ressortir la question. Si je puis me permettre de faire une petite parenthèse, ce qui différencie cet examen des nombreux autres qui l'ont précédé, c'est le fait que nous commençons par insister sur notre base nord-américaine comme étant la clé à partir de laquelle nous pouvons assumer notre rôle mondial. De plus, notre rôle mondial renforce notre présence en Amérique du Nord.

Pour ce qui est des ressources supplémentaires, comme le fait bien ressortir l'examen, nous augmentons le nombre de nos consulats aux États-Unis. Je peux vous en fournir le nombre exact plus tard, mais si ma mémoire est bonne, nous en ajouterions dix. Par ailleurs, en matière de dotation en personnel, nous prévoyons aussi du soutien supplémentaire à Washington même — nous avons là-bas un secrétariat parlementaire qui s'occupe du rôle des provinces et ainsi de suite. L'examen souligne bien qu'il faut assurer une meilleure présence pancanadienne aux États-Unis en particulier.

Le dernier aspect, c'est que lorsque vient le temps de faire de la diplomatie ouverte, nous sommes conscients que le Canada a un défi particulier à relever pour faire en sorte d'être vu et entendu et que nos priorités dans le monde sont estimées à leur juste valeur, pas seulement à Washington. Par conséquent, dans le domaine de la diplomatie ouverte, nous intensifions aussi nos efforts.

Tant pour le personnel que les ressources, vous avez raison de présumer que les États-Unis demeurent une grande priorité pour nous.

Le sénateur Downe : Dans votre document, vous parlez des efforts diplomatiques déployés dans les pays clés, mais le pays clé pour le Canada sur le plan du commerce est les États-Unis. Notre autre partenaire nord-américain, le Mexique, a une présence beaucoup plus importante là-bas. Investissons-nous la majorité de nos ressources afin d'atteindre le même niveau que les Mexicains ou en faisons-nous un peu plus aux États-Unis et dans certains autres pays clés du monde? Nous éparpillons-nous trop? Je pense que nous devrions commencer par accroître notre présence aux États-Unis, puis nous occuper des autres pays clés.

M. McRae : Mon collègue du Commerce international voudra peut-être ajouter quelque chose sur la dimension commerciale de votre question.

En ce qui concerne le Mexique, les Mexicains ont beaucoup de consulats aux États-Unis. Vous le savez sans doute. Si je me rappelle bien des discussions que j'ai eues récemment avec les Mexicains, aux cours des derniers mois, ils en ont une quarantaine environ. Je leur ai demandé pourquoi ils avaient un si grand réseau de consulats, qui dépasse de loin le réseau consulaire

provided is that they are dealing with, as they said to me, roughly the movement of 400,000 Mexican citizens across the border into the U.S. every year.

The Chairman: These are illegal citizens?

Mr. McRae: That is right. By and large, their consulates are dealing with one issue, which is the presence of these 400,000 illegal Mexicans in the U.S. and the way in which they are dealing with U.S. authorities. The significance of their consular problem in the U.S. is huge compared with our own.

Perhaps on the trade side of your question, I would ask my colleague from International Trade to respond to that.

The Chairman: I just wanted to add that those are 400,000 known Mexican illegal citizens in the United States every year.

Mr. Wilson: Briefly, the importance of wrapping up our efforts on the commercial front for local market intelligence, as well as for the public diplomacy that is related to advancing our trade agenda as much as the other agenda, softwood lumber advocacy for example, did lead to the expanded representation initiative, which is being rolled out and was launched a couple of years ago. The Government of Canada is now represented in 31 cities in the United States, eight of which are through "honorary" representations. We make them work hard.

This is only a part of the way in which our commercial interests are addressed. We have a succession of missions, some of which are based on regional interests. There is Team Atlantic Canada, for example. We are actually very much in the Americans' face in advancing both our strategic long-term and our specific business-oriented interests.

Senator Downe: There is a volume of trade that we do daily with the United States. I do not have the figure off the top of my head. The chairman may have it. I think it is close to \$1.8 billion a day. I would request that the witnesses provide to the members of this committee information regarding where Foreign Affairs intends to invest this funding over the next year on increasing a diplomatic presence so that we can compare the efforts in the rest of the world with the efforts in the United States.

Senator Mahovlich: Could one of you explain to me why Mexico has a consulate in Strasbourg and Canada does not? Is there an explanation for that? We have the Council of Europe there as well as the European Parliament. Everybody is in Strasbourg.

Mr. McRae: That is a tough question, admittedly. I know that our presence abroad is under review right now and, indeed, this relates to the previous question regarding where we will be placing some of the additional resources in terms of people abroad over the next few years.

canadien, et ils m'ont répondu qu'ils s'occupaient d'environ 400 000 citoyens mexicains qui traversent la frontière américaine chaque année, c'est ce qu'ils m'ont dit.

Le président : S'agit-il de citoyens illégaux?

M. McRae : Exactement. Essentiellement, leurs consulats s'occupent d'un problème, soit de la présence de ces 400 000 Mexicains illégaux aux États-Unis et de leurs interactions avec les autorités américaines. Leur problème consulaire aux États-Unis est immense comparé au nôtre.

Pour ce qui est du côté commercial de votre question, je vais demander à mon collègue du Commerce international d'y répondre.

Le président : Je voulais seulement ajouter qu'il s'agit ici de 400 000 citoyens mexicains illégaux connus aux États-Unis chaque année.

M. Wilson : En bref, l'importance commerciale de concentrer nos efforts pour recueillir des renseignements sur le marché local et user de diplomatie publique pour favoriser notre programme commercial et nos autres objectifs, notamment la promotion de notre bois d'œuvre, ont mené à l'Initiative de représentation accrue, qui a été lancée il y a quelques années et qui se poursuit. Le gouvernement du Canada est maintenant représenté dans 31 villes dans États-Unis, dont huit ont de représentants « honoraires ». Nous les faisons travailler fort.

Ce n'est qu'une façon de promouvoir nos intérêts commerciaux. Nous avons une série de missions, dont certaines se fondent sur des intérêts régionaux. Il y a par exemple l'Équipe Atlantique. Nous sommes donc très présents chez les Américains pour faire valoir nos intérêts stratégiques à long terme et nos intérêts commerciaux particuliers.

Le sénateur Downe : Nous avons un volume commercial quotidien aux États-Unis. Je n'ai pas le chiffre en tête. Le président l'a peut-être. Je pense qu'il tourne autour de 1,8 milliard de dollars par jour. J'aimerais que les témoins donnent aux membres du comité de l'information sur le plan d'investissement des Affaires étrangères au cours de la prochaine année afin d'augmenter leur présence diplomatique pour que nous puissions comparer nos efforts dans le reste du monde à nos efforts aux États-Unis.

Le sénateur Mahovlich : Quelqu'un peut-il m'expliquer pourquoi le Mexique a un consulat à Strasbourg, alors que le Canada n'en a pas? Y a-t-il une explication? Il y a le Conseil de l'Europe qui y est, de même que le Parlement européen. Tout le monde est présent à Strasbourg.

M. McRae : Je dois admettre que c'est une question difficile. Je sais que notre présence à l'étranger fait l'objet d'un examen en ce moment et que cela nous ramène en fait à la question précédente de savoir où nous allons placer nos ressources humaines additionnelles à l'étranger au cours des prochaines années.

As you know, through the budget there is some rather modest funding provided to increase our presence abroad. It does not involve the creation of new positions. They are existing positions from headquarters that are to be transferred abroad. The issue as to where those resources will go is under consideration right now.

I might ask the permission of Senator Mahovlich to come back with a written answer to that very specific question so that I can provide him with the most detailed answer possible.

The Chairman: We would be very interested in that information.

On behalf of the members of the committee, I would like to remind everyone that in our review of the Free Trade Agreement, we recommended more consulates in the U.S. This committee reviewed the Free Trade Agreement two years ago, and we made quite a number of recommendations, some of which we are talking about here this afternoon.

Senator Andreychuk: The international foreign policy statement is a very broad and large document, so we obviously cannot touch the many elements we would like to. Most people have said that the words are fine. We could have said it differently or we could have put it in a different order but, by and large, it is a good document on the face of the words. The dilemma is how it will be put into practice.

One of the areas that has been of great concern — and I know that Senator Prud'homme has raised it many times as have I — is the role of Parliament in setting priorities both for CIDA and for the government. The House of Commons spoke rather strongly that the Department of Foreign Affairs and International Trade should not be split.

Hon. Senators: Hear, hear!

Senator Andreychuk: There are a whole host of reasons why they suggested that that was not a wise move. However, despite the fact that we want to do some valuable things in the policy statement, there must be a singular place where all the policies are brought together. I speak with some personal knowledge of that.

When trade is an issue, when human rights are an issue, and when CIDA is an issue, when a crisis occurs and involves our defence, there has to be someone who draws it together in the foreign policy perspective. In a very short and curtailed way, I have said that it should be the Minister of Foreign Affairs. Then you would conduct your business under that regime.

We know that there has been a disconnect many times between immigration now and foreign policy and the department, and that has led to many problems that we know about.

I do not want to ask you questions about the policy, since it is not in your purview to set the policy. I want to know whether all of the departments are working as if you are still Foreign Affairs and International Trade, or are you going about your business as two separate departments?

Comme vous le savez, dans le budget, des sommes plutôt modestes sont allouées pour accroître notre présence à l'étranger. Cela ne comprend pas la création de nouveaux postes. Il y a des postes de l'administration centrale qui seront transférés à l'étranger. Nous sommes toujours en train de réfléchir aux endroits où ces ressources iront.

J'aimerais demander la permission au sénateur Mahovlich de lui répondre ultérieurement par écrit à cette question très précise pour que je puisse lui donner la réponse la plus détaillée possible.

Le président : Nous sommes très curieux de connaître la réponse.

Au nom des membres du comité, j'aimerais rappeler à tous que dans notre examen de l'Accord de libre-échange, nous avons recommandé l'établissement d'un plus grand nombre de consulats aux États-Unis. Notre comité a examiné l'Accord de libre-échange il y a deux ans et nous avons fait quelques recommandations, dont certaines sont abordées cet après-midi.

Le sénateur Andreychuk : L'énoncé de politique internationale est un document très imposant, donc nous ne pouvons évidemment pas parler de tous les éléments que nous aurions aimé aborder. La plupart des gens ont dit qu'il était bien écrit. Nous aurions pu dire les choses différemment ou les placer dans un autre ordre, mais en gros, c'est un bon document bien rédigé. La grande question est maintenant la façon dont il sera mis en pratique.

L'une des grandes préoccupations — et je sais que le sénateur Prud'homme en a parlé à maintes reprises, comme moi —, c'est le rôle du Parlement d'établir des priorités tant pour l'ACDI que pour le gouvernement. La Chambre des communes a fait valoir avec beaucoup de vigueur que le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international ne devait pas être scindé.

Des voix : Bravo!

Le sénateur Andreychuk : Il y a toute une série de raisons pour lesquelles ils croyaient que ce n'était pas judicieux. Cependant, malgré le fait que nous voulons faire des choses valables dans l'énoncé de politique, il doit y avoir un point de convergence où toutes les politiques sont mises ensemble. J'en parle en toute connaissance de cause.

Lorsqu'il y a un problème lié au commerce, aux droits de la personne, à l'ACDI ou qu'une crise éclate et touche notre défense, il doit y avoir quelqu'un qui a une vue d'ensemble de la perspective de la politique étrangère. Je ne passerai pas par quatre chemins, j'ai déjà dit que ce devrait être le ministre des Affaires étrangères. Vous pourriez mener vos activités sous ce régime.

Nous savons qu'il y a souvent une déconnexion entre l'immigration aujourd'hui, la politique étrangère et le ministère, et cela crée de nombreux problèmes que nous connaissons.

Je ne veux pas vous interroger sur la politique, puisqu'il ne vous incombe pas d'établir cette politique. J'aimerais savoir si tous les ministères travaillent comme si vous étiez toujours le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international ou si vous menez vos affaires comme deux ministères séparés?

Mr. Wilson: I will, of course, respectfully duck any second-guessing of government policy. However, the reality that we have analyzed and outlined in the International Policy Statement is one that does not lend itself to being controlled or shaped by any one department anymore. We found that we are, in fact, just four departments that are leading but far more actively contributing to Canada's international presence.

The issues such as those that cross the boundaries of trade and human rights or trade and development, or whatever, are and have been — and will continue to be — handled interdepartmentally, which is why this effort led us to articulate government policies, abstracted from mention of specific departments, by and large. For example, in the commerce strategy, there is no mention of the department because it is no longer specific to any one department.

I come back to my point about trade sitting at the intersect of the international policies and could be integrated there under one minister, or the intersect of all economic policies and could be under another minister there. It is not, from a practitioner's perspective, as significant that we have one or the other form of organization so much as that we ensure that Canadians are positioned for prosperity and success.

The Chairman: Mr. McRae, you are the Director General, Policy Planning Secretariat. Would you like to take a crack at that question?

Mr. McRae: Thank you. I would reinforce what Mr. Wilson has said about the importance of coherence in government and the fact that this really must become now a way of life for all of the international departments. You might recall that in the IPS there is a commitment on the part of the government to establish an advisory and consultative process to consider the appropriate means of achieving our policy objectives, including the relationship between Foreign Affairs and International Trade.

The role of Parliament is quite important, and there is something quite new on this in the review itself. The Minister of Foreign Affairs has committed to come to Parliament on an annual basis to provide an update on the implementation of the IPS and, indeed, to look ahead in terms of what is scheduled for the coming year. This is a new step or a new direction that recognizes the importance of Parliament's role in this regard.

As well, there is also an emphasis in the paper which responds to the essence of the question, which is how do we really arrive at that coherence that is so easy to talk about? The paper proposes that whole-of-government strategies be developed for our main priorities. For instance, on the country side, we are looking at developing whole-of-government strategies on China, or on India, or Russia, or Brazil, as a way of ensuring that, here in Ottawa, all departments, not only those on the international side, are able to participate in the development of these strategies but also that the strategies themselves would provide some coherence to all of the work.

M. Wilson : Je vais bien sûr éviter, en toute déférence, d'émettre des hypothèses sur la politique gouvernementale. Cependant, la situation que nous avons analysée et présentée dans l'énoncé de politique internationale ne se prête plus au contrôle ni à la supervision d'un ministère en particulier. Nous avons conclu que nous n'étions que quatre ministères responsables qui contribuent beaucoup plus activement à la présence du Canada dans le monde.

Les enjeux qui touchent à la fois le commerce et les droits de la personne ou le commerce et le développement, par exemple, étaient, sont et continuent d'être administrés en collaboration par les ministères, c'est d'ailleurs pourquoi nous en sommes venus à articuler ces politiques gouvernementales, et cela sans mention de ministères en particulier, le plus souvent. Par exemple, dans la stratégie commerciale, il n'y a aucune mention du ministère parce que cet enjeu n'est plus propre à un seul ministère.

Je reviens à mon argument que le commerce se trouve à la croisée des politiques internationales et qu'il pourrait être intégré au portefeuille d'un ministre et qu'il se trouve à la croisée de toutes les politiques économiques et qu'il pourrait être intégré au portefeuille d'un autre ministre. D'un point de vue pratique, il n'est pas tellement important que nous ayons une forme d'organisation ou une autre, il faut surtout veiller à ce que les Canadiens soient bien positionnés pour prospérer et réussir.

Le président : Monsieur McRae, vous êtes directeur général du Secrétariat de la planification des politiques. Voudriez-vous tenter de répondre à cette question?

M. McRae : Merci. J'aimerais confirmer ce que M. Wilson a dit sur l'importance de la cohérence au sein du gouvernement et le fait que ce doive vraiment devenir un nouveau mode de vie pour tous les ministères à vocation internationale. Il ne faut pas oublier que dans l'EPI, le gouvernement s'engage à établir un processus de consultation pour examiner les moyens appropriés afin d'atteindre nos objectifs stratégiques, y compris la relation entre les Affaires étrangères et le Commerce international.

Le rôle du Parlement est très important, et il y a une chose toute nouvelle à ce sujet dans cet examen lui-même. Le ministre des Affaires étrangères s'engage à présenter au Parlement chaque année un bilan de la mise en œuvre de l'EPI et à garder un œil sur ce qui est prévu au cours de la prochaine année. C'est un nouveau pas ou une nouvelle orientation qui reconnaît l'importance du rôle parlementaire à cet égard.

De plus, on met l'accent sur l'essence de la question, soit la façon dont nous allons véritablement arriver à cette cohérence dont il est si facile de parler. Dans cet énoncé, on propose l'élaboration de stratégies à l'échelle du gouvernement pour nos grandes priorités. Par exemple, pour les pays, nous envisageons de concevoir des stratégies à l'échelle du gouvernement pour la Chine, l'Inde, la Russie ou le Brésil pour nous assurer qu'ici à Ottawa, tous les ministères, et pas seulement ceux à vocation internationale, sont en mesure de participer à l'élaboration de ces stratégies, mais également que ces stratégies elles-mêmes apportent une certaine cohérence à tout le travail qui se fait.

These whole-of-government strategies will be reflected in the role of heads of mission. Clearly, heads of mission need to be able to speak with one voice and need to represent all of the government and all government interests in a particular country overseas. Naturally, coming out of the review, the role of our heads of mission, if anything, will be and really must be enhanced in terms of speaking with one voice overseas. This very issue, which is a very important one, has been taken up in the IPS in a number of ways, and these are some of the ways in which we are seeking to address this concern.

Senator Andreychuk: I have a follow-up question in that area. I appreciate what you will be attempting to do, and it sounds logical to have coordination and involvement of the heads of mission. That will probably work in most cases. However, in the singular cases that may be of concern most to Canadians, there will be conflict.

I recall when I first came into the Senate that there was a great, compelling reason for wanting to be part of the push into China for trade, to get in, to establish ourselves and to get our fair market share, to be able to trade, invest, et cetera. Those were laudable goals. On the other hand there was, and continues to be, overwhelming concern about their human rights record and how that has been handled.

Some of the answers in one area impact on another. Somebody has to make a decision. I would not want Mr. Wilson to be making the decision on the human rights issues. I am not sure, Mr. McRae, that you could do it for trade. I am not sure that you can do it on a whole host of others areas. Security is another reason for opening up and having confidence-building in the Asia-Pacific area. Where does the buck stop when there is a conflict or a change of emphasis? Is it the minister? You talked about a coordinating committee. That is all well and good, but if the committee cannot do it, then a political decision must be made. Where are the political decisions made? Are we now waiting for a cabinet decision? Is that the issue now?

Mr. McRae: This is a very good question. Clearly, at the end of the day, the balance that needs to be struck between these often competing priorities must be a political decision by the government of the day. Certainly, the intention is that we can prepare, at the level of officials, integrated strategies, whole-of-government strategies, say, for China, that seek to provide a coherent vision of our role, but there will be areas which require consideration by cabinet and where decisions must be made at the political level. The intention at the moment is to first provide these whole-of-government strategies so that we can better understand the kinds of tensions that might well be present in our approaches to countries as important as China, and to enable, at the political level, cabinet to make the decisions that are required to fine-tune the balance between these sometimes-competing priorities.

Ces stratégies à l'échelle du gouvernement se refléteront dans les rôles des chefs de mission. Il est clair que les chefs de mission doivent être en mesure de parler d'une seule voix et de représenter tout le gouvernement ainsi que tous ses intérêts dans un pays à l'étranger. Naturellement, il se dégage de notre examen que le rôle de nos chefs de mission, à tout le moins, sera et doit vraiment être accru pour qu'ils s'expriment d'une seule voix à l'étranger. Cette question même, qui est très importante, s'inscrit au cœur de l'EPI de diverses façons, et ce sont-là quelques-unes des façons dont nous allons essayer de nous attaquer à la chose.

Le sénateur Andreychuk : J'ai une autre question à ce propos. Je comprends que vous allez essayer de coordonner le travail des chefs de mission et de solliciter leur participation, ce qui semble logique. Cela va probablement fonctionner dans la plupart des cas. Cependant, dans les quelques cas qui pourraient préoccuper la plupart des Canadiens, il y aura un conflit.

Je me rappelle que lorsque je suis arrivée au Sénat, il y avait une grande raison incontestable de vouloir faire partie de la poussée commerciale en Chine, d'y pénétrer, de nous établir et d'obtenir notre juste part du marché pour pouvoir commercer, investir, et cetera. C'étaient des objectifs louables. Par contre, on s'inquiétait beaucoup de leur bilan au chapitre des droits de la personne et de leur gestion de la question, et cela n'a pas changé.

Certaines des réponses dans un domaine en influencent d'autres. Quelqu'un doit prendre une décision. Je ne voudrais pas que M. Wilson prenne une décision sur les droits de la personne. Je ne suis pas certaine, monsieur McRae, que vous puissiez le faire pour le commerce. Je ne suis pas certaine que vous puissiez le faire dans bien d'autres domaines non plus. La sécurité est une autre raison de nous ouvrir et de gagner de la confiance dans la région de l'Asie et du Pacifique. Où la responsabilité s'arrête-t-elle lorsqu'il y a un conflit ou un changement d'orientation? Est-ce au ministre? Vous avez parlé d'un comité de coordination. C'est très bien, mais si le comité ne peut pas intervenir, il faudra prendre une décision politique. Où se prennent les décisions politiques? Attendons-nous dorénavant une décision du cabinet? Est-ce l'enjeu?

M. McRae : C'est une très bonne question. Il est clair qu'en bout de ligne, il faudra viser l'équilibre entre ces priorités souvent concurrentes et que l'équilibre devra découler d'une décision politique du gouvernement du jour. Quoi qu'il en soit, l'intention est que nous puissions préparer, dans l'administration publique, des stratégies intégrées à l'échelle du gouvernement pour la Chine, disons, des stratégies qui visent à donner une vision cohérente de notre rôle, mais il y a des questions qui devront être étudiées par le cabinet et pour lesquelles il faudra prendre des décisions politiques. Pour l'instant, l'intention est d'abord de favoriser ces stratégies à l'échelle du gouvernement pour que nous puissions mieux comprendre les types de tensions qui pourraient bien être présentes dans nos façons d'aborder des pays aussi importants que la Chine et de permettre au cabinet, au niveau politique, de prendre les décisions requises pour atteindre l'équilibre délicat entre ces priorités parfois concurrentes.

Senator, you have put your finger on a difficult issue. We do have a process coming out of the IPS which we hope will provide a better and more informed process to deal with these difficult and sensitive issues.

Mr. Wilson: I agree with everything Dr. McRae has said. The reality is that you are talking about the limit cases, and they are limit cases. As professionals, we work very hard to find a way to make things move in tandem and not in opposition — how to use, for example, China's accession to the WTO to reinforce the rule of law and economic rights, a Trojan horse in the perspective of some, but certainly the establishment of rights. However, there are points where clearly there are fundamental conflicts, either between opposing values or, in the kind of case you might mention, between one interest and another: India nuclear tests and trade, for example, or China and Tiananmen and investment and trade.

Ultimately, I have to agree with Dr. McRae. If it comes down to choosing one set of Canadian interests or values over another set of interests or values, we can but advise. That is a political decision. Our ministers are well aware of it and are always prepared to take the responsibility.

Senator Mahovlich: Just recently, we heard about a corporation investing \$80 million or \$90 million in China. It was brought to their attention about the problems that China is having with Taiwan, and their relationship with Taiwan and our relationship. They just pushed it aside and said "That is a political problem." Unless the politicians do not say anything, our corporations can invest whatever they want. Is that correct?

Mr. Wilson: Unless there is a specific constraint under, for example, the Special Economic Measures Act, the bottom-line answer is yes. It does not mean, however, that we advise them to engage in certain lines of action. In fact, we engage on a number of levels. For example, we are, with Industry Canada, champions of voluntary codes of corporate social responsibility. That is one level.

In the case of the Chinas, as it were, and the trouble that they might get themselves into, we certainly advise any corporation going into China — Senator Andreychuk has mentioned the enthusiasm, the headlong rush to participate in China's economic growth, both for its own right and as a platform for production for the rest of the world — that you had better do it with your eyes open about a number of factors, including the rights situation of your workforce, the respect or lack of respect for intellectual property and the political risk factors. The instruments of the Government of Canada — such as Export Development Canada, such as us — try to draw these to the attention of the Canadian business community. The bottom line is that it is their money and their call.

Senator Mahovlich: How would the United States look upon us investing there? Are they in competition with us going into China?

Madame le sénateur, vous mettez le doigt sur une question difficile. Il y a un mécanisme qui ressort de l'EPI et qui, nous l'espérons, nous offrira une solution plus adaptée et plus éclairée à ces questions difficiles et délicates.

M. Wilson : Je suis d'accord avec tout ce que M. McRae a dit. En vérité, vous parlez ici des cas limites, et il y a des cas limites. En tant que professionnels, nous travaillons très fort à trouver un moyen de faire en sorte que les choses avancent en tandem plutôt qu'en opposition. Par exemple, comment pouvons-nous utiliser l'accèsion de la Chine à l'OMC pour renforcer la primauté du droit et les droits économiques, un cheval de Troie du point de vue de certains, mais sans aucun doute l'établissement des droits? Toutefois, il existe évidemment des conflits fondamentaux, soit entre des valeurs opposées, soit dans le cas que vous allez peut-être mentionner, entre un intérêt et un autre. Comme les essais nucléaires et le commerce en Inde, par exemple, ou la Chine et Tiananmen et l'investissement et le commerce.

En fin de compte, je dois convenir avec M. McRae que s'il faut choisir entre un ensemble d'intérêts ou de valeurs canadiennes et un autre ensemble d'intérêts ou de valeurs, nous ne pouvons que faire des recommandations. C'est une décision politique. Nos ministres le savent bien et ils sont toujours prêts à en assumer la responsabilité.

Le sénateur Mahovlich : Tout récemment, nous avons entendu parler d'une entreprise investissant 80 ou 90 millions de dollars en Chine. On a apporté à l'attention des investisseurs les problèmes que la Chine a avec Taïwan, sa relation avec Taïwan et notre relation. Ils ont balayé le tout du revers de la main et nous ont répondu que c'était un problème politique. Tant que les politiciens ne disent rien, nos entreprises peuvent investir où qu'elles veuillent. N'est-ce pas?

M. Wilson : À moins qu'il n'existe une contrainte précise en vertu de la Loi sur les mesures économiques spéciales, par exemple, la réponse est oui. Cela ne signifie cependant pas que nous leur conseillons d'agir de certaines façons. En fait, nous nous engageons à divers niveaux. Par exemple, avec Industrie Canada, nous sommes les champions des codes volontaires de responsabilité sociale d'entreprise. C'est une possibilité.

Dans le cas de la Chine et des problèmes qu'elle risque de connaître, nous conseillons certainement à toute entreprise qui entre en Chine de bien garder les yeux ouverts sur divers facteurs, y compris le respect des droits du personnel, le respect ou le manque de respect de la propriété intellectuelle et les facteurs de risque politique. Le sénateur Andreychuk a mentionné l'enthousiasme et l'empressement de participer à la croissance économique de la Chine, tant pour cet événement en soi que du point de vue de la production pour le reste du monde. Les créatures du gouvernement du Canada, comme Exportation et Développement Canada et nous, essayons de porter ces facteurs à l'attention des gens d'affaires canadiens. Le fin mot de l'histoire, c'est que c'est leur argent et leur décision.

Le sénateur Mahovlich : Comment les États-Unis voient-ils nos investissements là-bas? Sont-ils en concurrence avec nous pour pénétrer la Chine?

Mr. Wilson: There are two parts to that answer. To the integrated companies, for example, in the automotive sector, it is all one big corporation. However, in other areas they are definitely our competitors, as are the Australians, the French and the Germans.

Senator Andreychuk: We have picked 25 countries and we will be there in 2010, giving our aid. How much of that country-specific aid of the 25 countries will be aid in the form of money and investment in multilateral institutions? The difficulty that I have when I look at it is that I cannot find out what we are actually doing when it comes to NGOs and the governments because I am not tracking it all in the right way. We give a lot of money to the World Bank, but there is a whole list of these multilateral institutions. Then when I see a figure, I say to myself "I did not think we gave that much to that country," but it is that figure because we are factoring in all of the UN, the IFIs, et cetera. In these 25 countries, how much of that money will be going country-specific, as opposed to via multilateral?

Mr. Greenhill: That is a very important question as we are looking at how we are implementing the IPS. We look at our funding being through the bilaterals, which is us working on a direct basis with a recipient country, and then the multilateral system, and also through other partners such as NGOs and others. The focus on the 25 countries and the two-thirds of funding that I made reference to was for that bilateral portion. Within the amounts of money that we spend, the approximately one-third of our total funding that goes through the bilateral system, by 2009-10 we would have 25 countries comprise two-thirds of that total funding.

As you quite rightly noted, there is a whole other tranche of funding that goes through the multilateral system. There we have two counter-posing elements: How can we use our involvement through multilaterals, through UNICEF with bed nets or through the UNDP, where they are helping to provide a more coherent, coordinated donor approach to Tanzania? How can we use that to reinforce what we are doing with our focus development partners, on the one hand; on the other hand, how can we use the multilateral engagement as a way to ensure that we are also doing our part with respect to those other worthy developing countries that are not covered within our 25?

In terms of our implementation of the program, what we need to do on the bilateral side, there is a lot of work to do but it is fairly clear. That issue of how the multilateral fits in we will continue to push on. One way in which we can determine, regardless of the channel of delivery, whether we are having an impact is for us to increase the use of lending development goals themselves as the right measures when looking at the countries. Right now, we tend to look at whether a specific program or project in Tanzania meets its criteria. Fair enough. Those are the direct ones, but there are also the indirect ones.

M. Wilson : Il y a deux parties à cette réponse. Pour les entreprises intégrées, par exemple, dans le secteur automobile, ce n'est qu'une grande entreprise. Cependant, dans d'autres secteurs, ils sont sans contredit nos concurrents, tout comme les Australiens, les Français et les Allemands.

Le sénateur Andreychuk : Nous avons sélectionné 25 pays et nous allons être là en 2010 pour leur apporter notre aide. Quelle proportion de cette aide par pays prendra la forme d'argent dans ces 25 pays et quelle proportion se traduira par des investissements dans des institutions multilatérales? J'ai de la difficulté à déterminer ce que nous faisons en ce qui concerne les ONG et les gouvernements, parce que je ne fais pas le suivi de tout de la bonne façon. Nous donnons beaucoup d'argent à la Banque mondiale, mais il y a toute une liste d'institutions multilatérales. Ensuite, lorsque je vois un chiffre, je me dis que je ne pensais pas que nous donnions autant à un tel pays, mais ce chiffre vient du fait que nous tenons compte de tous les fonds de l'ONU, des institutions financières internationales, et cetera. Combien d'argent sera donné directement à ces 25 pays et combien passera par une institution multilatérale?

M. Greenhill : C'est une question très importante à se poser au moment où nous nous demandons comment nous allons mettre en œuvre l'EPI. Il y a notre financement bilatéral, soit notre travail direct avec un pays bénéficiaire, et tout le système multilatéral. Il y a aussi le financement par nos autres partenaires, dont les ONG. La concentration sur ces 25 pays et les deux tiers du financement dont j'ai parlé correspondent à la partie bilatérale. De tout l'argent que nous dépensons, approximativement le tiers du financement total va dans le système bilatéral, et d'ici 2009-2010, 25 pays recevront les deux tiers du financement total.

Comme vous le soulignez à juste titre, il y a toute une autre partie des fonds qui va dans le système multilatéral. Il y a deux éléments contradictoires : comment pouvons-nous utiliser notre contribution aux institutions multilatérales, à l'UNICEF qui finance des filets de lit ou au PNUD, par exemple, pour accroître la cohérence et la coordination dans les dons à la Tanzanie? Comment pouvons-nous utiliser cela pour renforcer ce que nous faisons avec nos principaux partenaires de développement, d'une part, et d'autre part, comment pouvons-nous utiliser l'engagement multilatéral pour nous assurer de faire notre part dans les autres pays en développement qui valent qu'on les aide mais qui ne sont pas compris dans notre sélection de 25?

Pour ce qui est de la mise en œuvre de notre programme, de ce que nous devons faire sur le plan bilatéral, il y a beaucoup de pain sur la planche, mais ce qu'il y a à faire est assez clair. Nous continuerons de d'essayer de déterminer comment les investissements multilatéraux s'insèrent dans tout cela. L'une des façons de déterminer si nous avons une incidence, peu importe le mécanisme utilisé, c'est d'utiliser davantage les objectifs de développement du prêt eux-mêmes comme indicateurs lorsque nous examinons la situation des pays. En ce moment, nous avons tendance à nous demander si un programme ou un projet en Tanzanie répond à ces critères. C'est très bien. Ce sont des indicateurs directs, mais il y a aussi des indicateurs indirects.

At the end of the day, what matters is that literacy, at a primary level, in Tanzania has gone from 68 per cent seven or eight years ago to 93 per cent; that we have been able to reduce child mortality rates on a consistent basis; that we have seen other key metrics from lending development goals being reached. For our partner countries, we will increasingly be looking at these critical output measures and saying: Are we making progress against them? And whether we are using a bilateral or multilateral channel, are we seeing an impact?

[Translation]

Senator Prud'homme: Senator Andreychuk touched on one of my deep concerns. To be clear, I have a great deal of admiration for our senior officials, who are dedicated to serving our country. For instance, I said tribute to Mr. Théodore Arcand at the cathedral, and I saw how political masters could be absent when the time comes to honour one of our dedicated servants of the state. There were absolutely no representatives of the Government of Canada. I admire you a great deal because your task is to decipher the wishes of your political masters. This requires a great deal of skill, but you are managing.

I was quite close to CIDA for 30 years, and I want to congratulate you for your role. I have a specific question with regard to that.

The government was not under any obligation to divide up the department into two sections. It could have done so without consulting Parliament. It decided to consult Parliament.

[English]

Contrary to what was said on television last night that Parliament has adjourned, and members are away, in fact the Senate continues. That is a misunderstanding totally. Only the House of Commons has adjourned.

The political masters of the day have decided to consult Parliament, starting with the House of Commons. That bill was debated and rejected, so we do not even need to talk about it in the Senate. It did not reach us. It is already defeated and dead. Why did the government decide to go ahead, after having consulted Parliament? It is not your problem; it is a political decision with which I disagree and will continue to disagree.

We are multiplying the sources of decision-making. As an example — this is a cheap one but I will make it — it is like having a minister looking over the shoulder of the Minister of Foreign Affairs, scrutinizing every word that is taking place and every decision that is taking place concerning the Middle East. We all know Mr. Cotler is vetting everything that has to do with the Middle East and the Palestinian question. I resent that.

We have to live in the real world. It is only adding to your problem.

Au bout du compte, ce qui importe, c'est que l'alphabétisme au niveau primaire est passée en Tanzanie de 68 p. 100 il y a sept ou huit ans à 93 p. 100; nous avons réussi à faire diminuer le taux de mortalité infantile de manière constante et nous avons vu d'autres indicateurs importants des objectifs de développement du prêt s'améliorer comme voulu. Avec nos pays partenaires, nous allons de plus en plus nous pencher sur ces indicateurs de résultats critiques et nous demander si nous réalisons des progrès selon ces indicateurs. Que nous utilisions un mécanisme multilatéral ou bilatéral, constatons-nous des résultats?

[Français]

Le sénateur Prud'homme : Le sénateur Andreychuk a touché une de mes grandes appréhensions. Pour être clair, j'ai beaucoup d'admiration pour nos hauts fonctionnaires, qui sont les grands serveurs de notre pays. Par exemple, j'ai prononcé l'éloge de M. Théodore Arcand, à la cathédrale, et j'ai vu comment les maîtres politiques pouvaient être absents quand il s'agissait de venir honorer un des grands serveurs de l'État. Il n'y avait aucun représentant du gouvernement du Canada. Je vous admire donc beaucoup car vous avez à déchiffrer les vœux de vos maîtres politiques. Cela demande beaucoup de doigté, mais vous y arrivez.

J'ai été pendant 30 ans très proche de l'ACDI et je veux vous féliciter de votre rôle. J'aurais une question précise à ce sujet.

Le gouvernement n'était pas obligé de diviser le ministère en deux sections. Il aurait pu le faire sans consulter le Parlement. Il a décidé de consulter le Parlement.

[Traduction]

Contrairement à ce qui a été dit à la télévision hier soir, soit que le Parlement a ajourné et que les députés sont partis, il se trouve que le Sénat continue de siéger. Il y a méprise totale. Seule la Chambre des communes a ajourné.

Les maîtres politiques du jour ont décidé de consulter le Parlement, à commencer par la Chambre des communes. Ce projet de loi a été débattu et rejeté, donc nous n'avons même pas besoin d'en parler au Sénat. Il ne s'est pas rendu à nous. Il est déjà rejeté et mort. Pourquoi le gouvernement a-t-il décidé d'aller de l'avant après avoir consulté le Parlement? Ce n'est pas votre problème; c'est une décision politique avec laquelle je suis en désaccord et je vais continuer d'être en désaccord.

Nous multiplions les sources de décision. Je vais vous donner un exemple, c'est un piètre exemple, mais je vais vous le donner quand même. C'est comme si un ministre regardait par-dessus l'épaule du ministre des Affaires étrangères, qu'il scrutait chaque mot prononcé et chaque décision prise concernant le Moyen-Orient. Nous savons tous que M. Cotler surveille tout ce qui concerne le Moyen-Orient et la question palestinienne. Cela me déplaît vivement.

Nous devons vivre dans le vrai monde. Cela ne fait qu'ajouter à votre problème.

[Translation]

My question is directed to you particularly, as president of CIDA. When you arrive in Africa, you have decisions to make that have trade implications and implications at the level of foreign policy. And then your political master says: do not forget that there is now a minister responsible for all trade issues.

My question is a kind of monologue which you will not be able to answer, as this is a political question.

I listened carefully to your predecessors and the CIDA representatives who came to testify, and I felt a certain malaise. When you want to decide, you have to choose to go one way or the other. However, if there is a lot of consultation, there are too many imponderables that come along to complicate your life.

How can you agree on immediate decisions when there are two ministers responsible and in some sectors two and a half ministers, who have to conciliate Canada's foreign policy. You have all of my admiration.

[English]

The Chairman: I do not see how the witness can answer that question.

Senator Prud'homme: He could tell me how this new outfit manages things now.

[Translation]

Mr. Greenhill: My answer will be twofold. As for the structural aspect, as my colleague just pointed out, there have been three ministers' positions for at least 15 years. We have the Minister of Development, the Minister of Foreign Affairs and the Minister of International Trade. This coordination challenge thus goes back a long way.

However, there are certain fundamental questions on which political decisions must be made. I have just returned from Africa and I can tell you that in the field, for instance in Tanzania, we work in close cooperation. People work in the same facility and can see each other on a daily basis. The advantage of the IPS is that we now have a consistent approach which ensures that energies are channelled in the right direction at the same time.

Over the past four weeks I was able to observe the situation on location, and found that people worked well together. There is the political aspect, and daily life. The coordination among our representatives is appreciated by the people in Tanzania and in other African countries.

[English]

Senator Prud'homme: You touched on a point, Mr. Greenhill.

[Français]

Je m'adresse à vous tout particulièrement, monsieur le président de l'ACDI. Lorsque vous arrivez en Afrique, vous avez des décisions à prendre qui ont des implications commerciales et des implications sur le plan de la politique étrangère. Et voilà que votre maître politique vous dit : n'oubliez pas qu'il y a maintenant un ministre responsable de toutes les questions commerciales.

Ma question est en quelque sorte un monologue auquel vous ne pouvez répondre, car il s'agit d'une question politique.

J'ai écouté attentivement vos prédécesseurs et les intervenants de l'ACDI qui sont venus témoigner et j'ai senti un certain malaise. Lorsqu'on veut décider, on tranche la question. Toutefois, s'il y a beaucoup de consultation, trop d'impondérables compliquent votre vie.

Comment pouvez-vous vous entendre sur des décisions immédiates lorsque vous avez deux ministres responsables, et dans certains secteurs deux ministres et demi, qui doivent concilier la politique extérieure énoncée par le Canada. Vous avez toujours mon admiration.

[Traduction]

Le président : Je ne vois pas comment le témoin peut répondre à cette question.

Le sénateur Prud'homme : Il pourrait me dire comment la gestion se fait dans ce nouveau contexte.

[Français]

M. Greenhill : Ma réponse se divise en deux volets. Pour ce qui est du volet structurel, comme mon collègue vient de le souligner, trois ministres sont en poste depuis au moins 15 ans. Nous avons le ministre du Développement, le ministre des Affaires étrangères et le ministre du Commerce international. Ce défi de coordination date donc depuis de longtemps.

Il existe toutefois certaines questions fondamentales pour lesquelles il faut prendre des décisions politiques. Je reviens de l'Afrique et je puis vous dire que sur le terrain, comme par exemple en Tanzanie, on travaille étroitement. Les gens travaillent dans le même établissement et peuvent se voir de façon quotidienne. L'avantage de l'IPS est qu'il existe une cohérence dans l'approche. Ceci permet de s'assurer que les énergies sont canalisées dans la bonne direction et en même temps.

Au cours des quatre dernières semaines où j'ai pu observer la situation sur place, j'ai trouvé que les gens travaillent bien ensemble. Il y a l'aspect politique et le quotidien. La coordination entre nos intervenants est appréciée par les gens de la Tanzanie et des autres pays d'Afrique.

[Traduction]

Le sénateur Prud'homme : Vous marquez un point, monsieur Greenhill.

[Translation]

You said that we should not worry about things in the field. Of course, my problem involves the upper echelons, and not the work that is actually done on location.

The Chairman: We are going to let Mr. McRae answer the question. Our witnesses, however, cannot answer questions that are addressed to ministers, since they are not ministers.

Mr. McRae: Mr. Greenhill described things well when he spoke of what transpires at the ministerial level. We now have several forums to promote coordination and consistency. Among others, we have the new committee on global affairs that allows the minister to have discussions on integration and coordination. The government took certain decisions in that regard to bolster the importance of consistency.

The international policy review is an important step that aims to put in place a framework for all of Canada's international policies. That framework involves not only the policy of our four departments but also of the other departments that deal with important international issues. This was but a first step to broach that problem. The political framework in Ottawa will add to this important consistency.

As Mr. Greenhill indicated, cooperation in the field is always excellent. The role of our mission chiefs is key to that success. That coherence remains a very important challenge for us. However, in the context of the international policy review, certain efforts were deployed to attain a greater consistency in general.

Mr. Wilson: The trade portfolio has existed since 1890. The first one to hold the minister's position was indeed Senator Bull. The portfolio thus existed long before the creation of the Department of Foreign Affairs.

Indeed, the politicians are well aware of this change and have been for a long time. I in fact had the pleasure and the honour of working in close cooperation with Minister Pettigrew for a five-year period before he went to Foreign Affairs and International Trade. We can thus be certain that the Minister of Foreign Affairs is well acquainted with the world of trade.

The problem is that the world is no longer contained in tidy little compartments. There are several opposing schools of thought when it comes to principles. Our work consists in ensuring that in practice, conflicts are defused or at least do not become more serious. As a matter of principle, no one wants to choose prosperity in all circumstances rather than security or some other general goal. This is not a choice we can ask Canadians or the government to make.

We public servants always have a passion for details. Tiny details make up the fabric of daily life.

[English]

Senator Prud'homme: My agony comes from my 41 years in Parliament. I have seen many changes. I will give you an example. It is a very dangerous one, of course. I immensely opposed the

[Français]

Vous avez dit que sur le terrain il ne faut pas s'inquiéter. Évidemment, mon problème se situe dans les échelons supérieurs et non sur le terrain.

Le président : Nous allons laisser M. McRae répondre à la question. Nos témoins ne peuvent toutefois pas répondre aux questions qui s'adressent aux ministres puisqu'ils ne sont pas ministres.

M. McRae : Monsieur Greenhill a bien décrit les choses au niveau du ministre. Nous avons maintenant plusieurs forums de coordination et de cohérence. Nous avons entre autres le nouveau Comité des affaires globales qui permet au ministre d'avoir des discussions sur l'intégration et la coordination. Le gouvernement a donc pris certaines décisions à cet égard pour renforcer l'importance de la cohérence.

La revue de la politique internationale est un pas important pour la mise en place d'un encadrement de toute la politique internationale du Canada. Cet encadrement touche non seulement la politique de nos quatre ministères mais aussi des autres ministères qui traitent d'enjeux internationaux importants. Ce n'est qu'un premier pas pour aborder ce problème. L'encadrement politique à Ottawa va ajouter à cette importante cohérence.

Comme M. Greenhill l'a indiqué, la coopération sur le terrain est toujours excellente. Le rôle de nos chefs de mission est la clé de ce succès. Cette cohérence demeure un défi très important pour nous. Toutefois, dans la revue de la politique internationale, on a déployé certains efforts vers une plus grande cohérence en général.

M. Wilson : Le portefeuille du commerce existe depuis 1890. Le premier titulaire était d'ailleurs le sénateur Bull. Ce portefeuille existait donc bien avant la création du ministère des Affaires extérieures.

Les instances politiques connaissent, de longue date, cette bifurcation. D'ailleurs, j'ai eu le plaisir et l'honneur de travailler étroitement avec le ministre Pettigrew pendant cinq ans, avant qu'il ne passe au ministère des Affaires étrangères et du commerce international. Nous pouvons donc être certain que le ministre des Affaires étrangères s'y connaît en matière de commerce.

Le problème réside au fait que le monde n'est plus contenu. Il existe, sur le plan des principes, plusieurs oppositions. Notre travail consiste à nous assurer que, dans les faits, les conflits se dissipent, ou du moins ne s'aggravent pas. Pour une question de principe, personne ne voudra choisir, d'ores et déjà, en toute circonstance, la prospérité plutôt que la sécurité ou quelque chose d'ordre général. Ce n'est pas un choix qu'on peut poser aux Canadiens ou au gouvernement.

Nous, fonctionnaires, avons toujours la passion des détails. Les menus détails sont l'étoffe de tous les jours.

[Traduction]

Le sénateur Prud'homme : Mon agonie vient de mes 41 années au Parlement. J'ai vu beaucoup de changements. Je vais vous donner un exemple. C'est un exemple très dangereux, bien sûr. Je

creation of CSIS in 1984. I had a long discussion with Mr. Trudeau, and I felt we should modernize and bring the RCMP up to date. I am supposed to be a fan of the RCMP. That is another story.

I felt that by diluting authority, you create conflict. I look at the example in the United States, where they have discovered that there were too many directions taken in security matters. Now they are coming back under one umbrella where everyone must work, but there is still someone who gives direction.

That is why I am so involved in this issue. I will not solve anything and I have never exercised power, but I follow this issue very closely. I am a fan of foreign affairs and of having good trade with the United States. Without your sensitivity in CIDA, it would not be worth calling ourselves Canadians. I try to be positive, even if I look negative. I want to have a boss who forces people to work together. I know you cannot say it, but I know there is friction. My job, as an old man on his way out, will be try to smooth things out as much as possible so that there is no friction. As soon as you have authority, you have power and you have division. Let us hope that what is going on, even though part of Parliament says no, will be successful and you can work the three together.

[Translation]

Senator Robichaud: You talked quite a bit about consistency with regard to our approach. This new consistency you are talking about, could it have an influence or an effect on our representations before the World Trade Organization? It is said that the next round of negotiations in Doha will be very important for developing African countries.

Could it also have an influence on our representations at the World Bank? We want to reduce poverty, and the World Bank, through the policies it has put in place, as well as the International Monetary Fund, do not always sing from the same hymnbook, or may have had commendable objectives which did not produce the expected results in poor countries; and we want to reduce that poverty.

Will that consistency give us more influence over these international institutions, which in some cases are in fact blocking the fight against poverty in Africa?

Mr. Greenhill: This is a fundamental question. I will begin answering you and I will ask Mr. Wilson to add his own comments.

Clearly, if you take the negotiations in Doha, we must take into account the importance of developing countries. As I mentioned earlier, we have a CIDA representative, who with the international trade team in Geneva ensures in a structural and ongoing way that we adopt a consistent approach which takes into account the needs of developing countries.

me suis éminemment opposé à la création du SCRS en 1984. J'ai eu une longue discussion avec M. Trudeau, et je pensais que nous devions moderniser et actualiser la GRC. Je suis supposé être un fan de la GRC. C'est une autre histoire.

Je pensais qu'en diluant le pouvoir, on crée des conflits. Prenons l'exemple des États-Unis, où on a découvert qu'il y avait trop de directives différentes en matière de sécurité. Maintenant, ils reviennent à une seule gouverne sous laquelle tout le monde doit travailler, mais il y a toujours quelqu'un qui donne les directives.

C'est pourquoi j'ai cette question tellement à cœur. Je ne vais rien résoudre et je n'ai jamais exercé le pouvoir, mais je suis cette question de très près. Je suis un partisan des affaires étrangères et j'appuie le bon commerce avec les États-Unis. Sans votre sensibilité à l'ACDI, il ne vaudrait pas la peine de nous appeler Canadiens. J'essaie d'être positif, même si j'ai l'air négatif. Je veux qu'il y ait un patron qui force les gens à travailler ensemble. Je sais que vous ne pouvez pas le dire, mais je sais qu'il y a des frictions. Mon travail, en tant que vieillard sur le pas de la porte, sera d'essayer de huiler l'engrenage le plus possible pour qu'il n'y ait plus de friction. Dès qu'on acquiert des pouvoirs, on acquiert de la puissance et on crée des divisions. Espérons que la structure actuelle, même si une partie du Parlement y a dit non, portera fruit et que vous pourrez travailler ensemble, tous les trois.

[Français]

Le sénateur Robichaud : Vous avez beaucoup parlé de cohérence par rapport à notre approche. Est-ce que cette nouvelle cohérence dont vous parlez pourrait avoir une influence ou une incidence sur nos interventions auprès de l'Organisation mondiale du commerce? On dit que les prochaines rondes de négociations de Doha sont très importantes pour les pays d'Afrique en voie de développement.

Cela aura-t-il également une influence concernant nos interventions auprès de la Banque mondiale? Nous voulons réduire la pauvreté et la Banque mondiale, par des politiques qu'ils ont mises en place, ainsi que le Fonds monétaire international, n'allaient pas tout le temps dans la même direction ou avaient peut-être des objectifs louables mais qui ne donnaient pas les résultats auxquels on pouvait s'attendre lorsqu'on parle des pays pauvres et que l'on veut réduire cette pauvreté.

Cette cohérence nous donnera-t-elle plus d'influence auprès de ces institutions internationales qui, dans certains cas, forment un blocage à la lutte contre la pauvreté en Afrique?

M. Greenhill : C'est une question fondamentale. Je vais commencer à vous répondre et j'inviterai M. Wilson à ajouter ses commentaires.

Clairement, si l'on prend Doha, nous devons tenir compte de l'importance des pays en voie de développement. Comme je l'ai mentionné auparavant, nous avons un membre de l'ACDI qui, avec l'équipe de commerce international à Genève, s'assure d'une façon structurelle et continue, pour que nous adoptions une approche cohérente tenant compte des besoins des pays en voie de développement.

As for the World Bank, the Minister of Finance represents Canada, but CIDA is very involved in that organization. If I remember correctly, I am the alternative; I am there to ensure that in practice, in that case as well, development perspectives are indeed integrated into the whole picture.

I must say that our executive director over there is now Marcel Massé, who was president of CIDA twice in the past. I can thus assure you that the progressive points of view on development are well communicated at the World Bank.

I would invite Mr. Wilson to add his comments.

Mr. Wilson: Indeed, consistency is the watchword at the WTO and in several UN organizations involved in international development. There is not a single organization, however, that has all of the tools that are needed to bring everything together.

Internationally speaking, the spearhead for this consistency objective is the program which deals with the needs of the poorest countries, the less developed countries. The integrated framework which groups the WTO and other institutions is a Canadian initiative which goes back to the 1990s.

I would point to trade and development as an area where internal consistency was already the hallmark of Canadian government activity. This means that we are already influential in a practical way and have been from the beginning, that is to say the 1990s, and continue to be in the various forums involving the negotiations in the Doha round. This is done through an interdepartmental process; without going into detail, I can say that there are at least six major players, and that CIDA is one of them; there is Agriculture and Agri-Food Canada, Foreign Affairs, the Department of Finance and the Department of Industry. All of this helps to harmonize our approaches, both domestically and internationally.

This coherence translates not only into a consistency in international access but also results in a consistent follow-up domestically. This is how we have been able to achieve concrete gains with regard to exportation rights for less developed countries and, for instance, to gain access to essential medications for poorer countries.

For the rest, negotiations are ongoing. But I can say that this type of consistency ensures that Canada is well respected and is indeed the leader in these negotiations.

[English]

Mr. Greenhill: I want to note how important the point you made was in terms of the coherent approach, and I want to bring your attention to an analysis done every year by the Centre for Global Development. Together with a magazine called *International Policy Options*, they do a study once a year on development effectiveness. They take into account not only the ODA, or official development assistance, that each country provides but also their trade policies, their immigration policies and their contribution to international peacekeeping to provide a

Concernant la Banque mondiale de commerce, c'est le ministre des Finances qui représente le Canada, mais l'ACDI est très impliquée dans l'organisation. Si je me souviens bien, l'alternative est moi, qui suis là pour assurer que, effectivement, dans ce cas aussi, les perspectives de développement sont bien prises en main.

Je dois noter que notre directeur exécutif là-bas est maintenant Marcel Massé qui a déjà été, à deux reprises, le président de l'ACDI. Je peux donc vous assurer que les points de vue progressistes de développement sont bien communiqués par l'entremise des gens de la Banque mondiale.

J'invite M. Wilson à ajouter ses commentaires.

M. Wilson : En effet, la cohérence est le mot d'ordre de l'OMC et de plusieurs des institutions onusiennes qui visent le développement mondial. Il n'y a pas une seule instance qui possède tous les éléments qui puissent rassembler.

Le chef de file dans cette cohérence à l'échelle internationale est le programme qui vise les besoins des pays les plus démunis, les pays les moins avancés. Le cadre intégré qui regroupe l'OMC et d'autres institutions est une initiative canadienne qui remonte aux années 1990.

S'il y a un endroit où la cohérence interne existait déjà dans les faits au gouvernement du Canada, je peux afficher le commerce et développement. Il en résulte que nous sommes effectivement influents, et ce non seulement au début, c'est-à-dire dans les années 90, mais aujourd'hui toujours dans les divers éléments des négociations de la ronde de Doha. Ceci se fait par un processus interministériel; sans entrer dans le détail je peux dire qu'il y a au moins six grands joueurs, dont l'ACDI; Agriculture et Agroalimentaire Canada; Affaires étrangères Canada; Finances Canada et Industrie Canada. Tout cela sert à harmoniser nos approches, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du pays.

Il en résulte que cette cohérence se traduit non seulement par une cohérence d'accès international mais aussi de suivi à l'interne. Voilà pourquoi nous avons pu réaliser des gains concrets en vue des intérêts d'exportation des pays les moins avancés, et, par exemple, en vue de l'accès des pays démunis aux médicaments essentiels.

Pour le reste, c'est une négociation en cours. Mais je peux dire que ce genre de cohérence assure que le Canada est bien respecté et est chef de file dans ces négociations.

[Traduction]

M. Greenhill : Je tiens à souligner l'importance de votre argument sur la cohérence de l'approche, et je tiens à porter à votre attention une analyse effectuée chaque année par le Centre for Global Development. Avec les gens d'une revue nommée *International Policy Options*, ils effectuent une étude chaque année sur l'efficacité du développement. Ils tiennent compte non seulement de l'APD, soit de l'Aide publique au développement que chaque pays offre, mais aussi de leurs politiques commerciales, d'immigration et de leur contribution au

secure environment for people to carry out their lives. They try to, in a very structured way, come up with a composite rating.

On the issues of both immigration and trade, Canada scores very high. In the recent publication that you may have seen on Canada's contribution to the G8 action plan, one of the points noted is the progress made not only on the debt relief but also in the virtual elimination of tariff barriers and the significant reduction of non-tariff barriers for the poorest countries to have access to Canadian markets. That was a development that occurred over the last few years, where International Trade made a great contribution to developing countries in some ways at least as important as the role we would be doing regularly.

The Chairman: I read much of the international policy review, and I thought, given the difficulties of coming up with this kind of thing, that it was pretty good. Who would have thought in the year 2000 that someone would blow up the World Trade Center the following year? It is very difficult to predict international events.

I am looking at the commerce section, and I am curious about this free trade area of the Americas, which seems to be like that famous bad penny. It just keeps turning up. Having spent many years of my life in the Spanish-speaking countries, and I still go there frequently, I keep wondering just what is this free trade agreement of the Americas. I go back to 1961 when they had the Alliance for Progress. I still recall the fading signs for that. Then there was the Caribbean Basin Initiative, and this, that and the other thing. Is this really a live animal?

Mr. Wilson: The recent history of this agreement is that it is the single most important initiative under the Summit of the Americas process, or at least that was the conception in Santiago where it was launched. It comes down to the kinds of problems you get into when something really is real, and it will affect interests.

The co-chairs, the United States and Brazil, are still trying to sort out their difficulties or, to put it more bluntly, their conflicting visions of what the free trade area of the Americas should be.

We have moved from the highly ambitious, economic integrationist model whose underlying objective was, above all, political stability, reinforcement of democracy, and the provision of economic viable alternatives to the drug trade, for example. That model has been beaten back, not by the United States or Canada as much as it has by Brazil and some other countries.

It is not for me to judge whether they were right in guessing that they would never be able to get the kinds of concessions out of the United States and Canada in areas such as sugar or poultry that they thought would make this exercise worthwhile. Until we get over that hurdle, the process is certainly stalled.

maintien de la paix dans le monde pour que les gens puissent vivre leur vie dans un environnement de sécurité. De façon très structurée, ils essaient d'établir un indice composé.

En matière d'immigration et de commerce, le Canada fait très bonne figure. Dans la publication que vous avez peut-être vue sur la contribution du Canada au plan d'action du G8, on fait remarquer le progrès réalisé non seulement pour l'allègement de la dette, mais aussi pour la quasi-élimination des barrières tarifaires et la réduction importante des barrières non tarifaires imposées aux pays les plus pauvres qui veulent accéder aux marchés canadiens. C'est une avancée qui remonte à quelques années, qui montre que Commerce international a contribué grandement au développement de pays d'une façon au moins aussi importante que le rôle qui nous incombe tous les jours.

Le président : J'ai lu une bonne partie de l'analyse de politique internationale et je me suis dit que malgré les difficultés d'en arriver à ce type d'analyse, elle était assez bonne. Qui aurait cru en l'an 2000 que quelqu'un allait faire s'écrouler le World Trade Center l'année suivante? Il est très difficile de prévoir les événements internationaux.

Je regarde la partie sur le commerce et je m'interroge sur cette zone de libre-échange des Amériques, qui a tout l'air de remâché. C'est toujours la même rengaine. J'ai passé beaucoup d'années dans les pays hispanophones et j'y vais encore souvent. Je me demande en quoi consiste vraiment l'accord de libre-échange des Amériques. Je repense à 1961, où il y a eu l'Alliance pour le progrès. Je me rappelle encore de ses signes de déclin. Ensuite, il y a eu l'Initiative concernant le bassin des Caraïbes, puis ceci et cela et cetera. Est-ce vraiment réel?

M. Wilson : Dans l'histoire récente de cet accord, c'est l'initiative la plus importante entreprise dans le cadre du Sommet des Amériques, ou du moins était-ce la perception à Santiago, lorsqu'elle a été lancée. C'est le type de problème qui se présente lorsqu'une chose se concrétise et qu'elle touche des intérêts.

Les coprésidents, les États-Unis et le Brésil, essaient toujours de surmonter leurs difficultés ou pour être plus franc, leurs visions divergentes de ce que la zone de libre-échange des Amériques devrait être.

Nous sommes loin du modèle d'intégration économique hautement ambitieux dont l'objectif sous-jacent était, par-dessus tout, la stabilité politique, le renforcement de la démocratie et la création de solutions de rechange économiques viables au commerce de la drogue, par exemple. Ce modèle a été repoussé, non pas par les États-Unis ou le Canada tant que par le Brésil et quelques autres pays.

Il ne me revient pas de juger s'ils ont eu raison de deviner qu'ils n'obtiendraient jamais les concessions qu'ils voulaient des États-Unis et du Canada dans des secteurs comme le sucre ou la volaille, ce qui aurait justifié l'exercice à leurs yeux. Tant que nous n'aurons pas surmonté cet obstacle, le processus continuera de stagner.

At this stage, however, the Doha development agenda may, in fact, unblock it. If that relaunches the impetus and allows governments in all parts of the Americas to find the political support to take the calculated risk that is a commitment to trade liberalization, as opposed to unilateral trade liberalization, then I would not be surprised if the FTAA process did not relaunch.

In some respects, this process has gone on so long that the real word has moved ahead and it is not waiting. The investment flows, the trade flows, and exchanges of people are already happening. I suppose there may come a point where we all declare success and go home.

The Chairman: Thank you very much. What you just stated conforms with some of my own impressions.

Honourable senators, I want to thank our witnesses on your behalf. They have made a very interesting presentation to us. This is the first meeting on the policy review. It is pretty hot outside, so I want to thank everyone, including the senators, for coming. We have consistently had a good turnout at the committee, and I think everyone should be complimented.

The committee adjourned.

À ce stade-ci, cependant, le programme de développement de Doha pourrait en fait faire débloquent les choses. S'il relance les discussions et permet aux gouvernements de toutes les parties des Amériques de trouver l'appui politique nécessaire pour prendre le risque calculé d'un engagement envers la libéralisation du commerce plutôt qu'une libéralisation unilatérale du commerce, alors je ne serais pas surpris que le processus de la ZLEA meure de sa belle mort.

À certains égards, cette idée est sur la table depuis tellement longtemps que le vrai monde a évolué et qu'il n'attend plus. Les investissements vont bon train, le commerce va bon train et il y a déjà des échanges de personnes. Je suppose que nous pourrions en arriver à tous déclarer que nous avons réussi à rentrer chez-nous.

Le président : Merci beaucoup. Ce que vous venez de dire correspond à certaines de mes impressions personnelles.

Honorables sénateurs, je tiens à remercier nos témoins en votre nom. Ils nous ont présenté un exposé très intéressant. C'est notre première séance sur l'examen de la politique. Il fait très chaud dehors, donc je tiens à remercier tout le monde, y compris les sénateurs, d'être venus. Nous avons toujours un bon taux de participation au comité, et je pense qu'il faut féliciter tout le monde pour cela.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES:

Tuesday, June 28, 2005

Canadian Heritage:

Eileen Sarkar, Assistant Deputy Minister, Citizenship and Heritage;
Lyn Elliot Sherwood, Executive Director, Heritage Group;
Kathy Zedde, Senior Policy Advisor, Heritage Policy;

Jean-François Bonin, Legal Counsel.

Department of Justice Canada:

Christopher Ram, Counsel, Criminal Law Policy Section.

Wednesday, June 29, 2005

Department of Foreign Affairs and International Trade (Foreign Affairs):

Robert McRae, Director General, Policy Planning Secretariat.

Canadian International Development Agency:

Robert Greenhill, President.

Department of Foreign Affairs and International Trade (International Trade):

Randle Wilson, Acting Assistant Deputy Minister for Communications, Strategic Policy and Corporate Planning.

TÉMOINS :

Le mardi 28 juin 2005

Patrimoine canadien :

Eileen Sarkar, sous-ministre adjointe, Citoyenneté et patrimoine;
Lyn Elliot Sherwood, directrice exécutive, Groupe du patrimoine;
Kathy Zedde, analyste principale de politique, Politiques du patrimoine;
Jean-François Bonin, conseiller juridique.

Ministère de la Justice Canada :

Christopher Ram, conseiller juridique, Section de la politique en matière de droit pénal.

Le mercredi 29 juin 2005

Ministère des Affaires étrangères et du Commerce International (Affaires étrangères) :

Robert McRae, directeur général, Secrétariat de la planification des politiques.

Agence canadienne de développement international :

Robert Greenhill, président.

Ministère des Affaires étrangères et du Commerce international (Commerce international)

Randle Wilson, sous-ministre adjoint par intérim. Communications, Politique stratégique et planification générale.





First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004-05

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Foreign Affairs

Chair:
The Honourable PETER A. STOLLERY

Tuesday, November 1, 2005 (in camera)
Wednesday, November 2, 2005

Issue No. 20

Twenty-eighth and twenty-ninth meetings on:
Special study on Africa

INCLUDING:
**THE SEVENTH AND EIGHTH REPORTS
OF THE COMMITTEE**
(2005-06 Budgets for special studies on the International
Policy Statement and on Africa)

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-huitième législature, 2004-2005

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Affaires étrangères

Président :
L'honorable PETER A. STOLLERY

Le mardi 1^{er} novembre 2005 (à huis clos)
Le mercredi 2 novembre 2005

Fascicule n° 20

Vingt-huitième et vingt-neuvième réunions concernant :
L'étude spéciale sur l'Afrique

Y COMPRIS :
**LES SEPTIÈME ET HUITIÈME RAPPORTS
DU COMITÉ**
(Budgets 2005-2006 pour les études spéciales sur l'Énoncé
de politique internationale et sur l'Afrique)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON FOREIGN AFFAIRS

The Honourable Peter A. Stollery, *Chair*

The Honourable Consiglio Di Nino, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

* Andreychuk	Grafstein
* Austin, P.C.	* Kinsella
(or Rompkey, P.C.)	(or Stratton)
Carney, P.C.	Mahovlich
Corbin	Prud'homme, P.C.
De Bané, P.C.	Robichaud, P.C.
Eggleton, P.C.	Segal

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Segal substituted for that of the Honourable Carney, P.C. (*October 6, 2005*).

The name of the Honourable Senator Carney, P.C., substituted for that of the Honourable Segal (*October 11, 2005*).

The name of the Honourable Senator Eyton substituted for that of the Honourable Senator Segal (*October 11, 2005*).

The name of the Honourable Downe substituted for that of the Honourable Senator Eggleton, P.C. (*November 2, 2005*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Président : L'honorable Peter A. Stollery

Vice-président : L'honorable Consiglio Di Nino
et

Les honorables sénateurs :

Andreychuk	Grafstein
* Austin, C.P.	* Kinsella
(ou Rompkey, C.P.)	(ou Stratton)
Carney, C.P.	Mahovlich
Corbin	Prud'homme, C.P.
De Bané, C.P.	Robichaud, C.P.
Eggleton, C.P.	Segal

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité son modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Carney, C.P., est substitué à celui de l'honorable sénateur Segal (*le 6 octobre 2005*).

Le nom de l'honorable sénateur Segal est substitué à celui de l'honorable sénateur Carney, C.P. (*le 11 octobre 2005*).

Le nom de l'honorable sénateur Eyton est substitué à celui de l'honorable sénateur Segal (*le 11 octobre 2005*).

Le nom de l'honorable Downe est substitué à celui de l'honorable sénateur Eggleton, C.P. (*le 2 novembre 2005*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, November 1, 2005
(36)

[Translation]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day in camera at 5:13 p.m. in Room 160-S of the Centre Block, the Chairman, the Honourable Peter A. Stollery, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Andreychuk, Corbin, De Bané, P.C., Di Nino, Grafstein, Prud'homme, P.C., Robichaud, P.C., Segal and Stollery (9).

Also present: From the Parliamentary Research Branch of the Library of Parliament: Peter Berg and Michael Holden, Analysts.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday December 8, 2004, the committee continued to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa and other related matters. (*For the full text of the Order of Reference, see Issue No. 13, Tuesday, December 14, 2004.*)

Pursuant to rule 92(2)(e), the committee considered a draft agenda.

The committee discussed future business.

The Honourable Senator De Bané, P.C., made a presentation on his participation in the Conference of the Parliamentary Network on the World Bank held in Helsinki, Finland from October 21 to 23, 2005.

It was agreed that an invitation be extended to the President of the Council of the Federation of the Russian Federation.

The Chairman made a presentation on the fact-finding visit to Africa.

At 6:27 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, November 2, 2005
(37)

[Translation]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 4:08 p.m. in Room 160-S of the Centre Bloc, the Chairman, the Honourable Peter A. Stollery, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Andreychuk, Carney, P.C., Corbin, Di Nino, Eggleton, P.C., Prud'homme, P.C., Robichaud, P.C., Segal and Stollery (9).

Also present: From the Parliamentary Research Branch of the Library of Parliament: Michael Holden, Analyst.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 1^{er} novembre 2005
(36)

[Français]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 17 h 13, à huis clos, dans la pièce 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Peter A. Stollery (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Andreychuk, Corbin, De Bané, C.P., Di Nino, Grafstein, Prud'homme, C.P., Robichaud, C.P., Segal et Stollery (9).

Aussi présents : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : Peter Berg et Michael Holden, analystes.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 8 décembre 2004, le comité poursuit son étude des défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangères du Canada envers l'Afrique; ainsi que d'autres sujets connexes. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi se trouve dans le fascicule n° 3 du mardi 14 décembre 2004.*)

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité examine un projet d'ordre du jour.

Le comité discute de travaux futurs.

L'honorable sénateur De Bané, C.P., fait une présentation concernant sa participation à la conférence du Réseau parlementaire sur la Banque mondiale, tenue à Helsinki du 21 au 23 octobre 2005.

Il est convenu d'inviter le président du Conseil de la Fédération de la Fédération russe.

Le président fait une présentation concernant la mission d'information en Afrique.

À 18 h 27, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mercredi 2 novembre 2005
(37)

[Français]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 16 h 8, dans la pièce 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Peter A. Stollery (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Andreychuk, Carney, C.P., Corbin, Di Nino, Eggleton, C.P., Prud'homme, C.P., Robichaud, C.P., Segal et Stollery (9).

Aussi présent : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : Michael Holden, analyste.

In attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Wednesday December 8, 2004, the committee continued to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa; and other related matters. (*For the full text of the Order of Reference, see Issue No. 3, Tuesday December 14, 2004.*)

WITNESSES:

Canadian International Development Agency, Africa Branch:

Barbara Brown, Director General, West and Central Africa;

Michel Lemelin, Director General, East, the Horn and Southern Africa;

Ellen Wright, Manager, Governance, Security and Communication Unit, Canada Fund for Africa Secretariat;

Isabelle Bérard, Acting Director, Policy, Strategic Planning and Technical Services.

Citizenship and Immigration Canada:

Jane Siddall, Acting Assistant Deputy Minister, Operations;

Marlene Massey, Acting Director, Africa and Europe, International Region;

Bruce Scoffield, Director, Policy Development and International Protection, Refugees Branch;

Rénald Gilbert, Director, Economic Immigration Policy and Programs, Selection Branch.

Ms. Brown, Ms. Bérard, Ms. Wright and Mr. Lemelin answered questions.

At 5:20 p.m., proceedings were suspended.

At 5:30 p.m., the committee reconvened.

Ms. Siddall and Mr. Gilbert answered questions.

The Honourable Senator Corbin moved that Ms. Siddall's speaking notes be printed along with this day's proceedings.

The question being put on the motion, it was adopted.

At 6:05 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Le greffier du comité,

François Michaud

Clerk of the Committee

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mercredi 8 décembre 2004, le Comité poursuit son étude des défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangères du Canada envers l'Afrique; ainsi que d'autres sujets connexes. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi se trouve dans le fascicule n° 3 du mardi 14 décembre 2004.*)

TÉMOINS :

Agence canadienne de développement international, Direction générale de l'Afrique :

Barbara Brown, directrice générale, Afrique de l'Ouest et du Centre;

Michel Lemelin, directeur général, Afrique australe, de la Corne et de l'Est;

Ellen Wright, chef, Unité de la gouvernance, de la sécurité et des communications, Secrétariat du fonds canadien pour l'Afrique;

Isabelle Bérard, directrice par interim, Politique, planification stratégique et services techniques.

Citoyenneté et Immigration Canada :

Jane Siddall, sous-ministre adjointe intérimaire, Opérations;

Marlene Massey, directrice intérimaire, Afrique et Europe, Région internationale;

Bruce Scoffield, directeur, Élaboration des politiques et protection internationale, Direction générale des réfugiés;

Rénald Gilbert, directeur, Politique et programmes de l'immigration économique, Direction générale de la sélection.

Mmes Brown, Bérard et Wright, ainsi que M. Lemelin, répondent aux questions.

À 17 h 20, le comité suspend ses travaux.

À 17 h 30, le comité reprend ses travaux.

Mme Siddall et M. Gilbert répondent aux questions.

L'honorable sénateur Corbin propose que les notes allocution de Mme Siddall soient imprimées dans le fascicule de la présente séance.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

À 18 h 5, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

REPORTS OF THE COMMITTEE

Thursday, September 29, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs has the honour to present its

SEVENTH REPORT

Your Committee, which was authorized by the Senate on Wednesday June 8, 2005, to examine the *International Policy Statement*, respectfully requests that it be empowered to engage the services of such counsel and technical, clerical and other personnel as may be necessary for the purpose of its study.

Pursuant to section 2(1)(c) of Chapter 3:06 of the *Senate Administrative Rules*, the budget submitted to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration and the report thereon of that Committee are appended to this report.

Respectfully submitted,

Le vice-président,

CONSIGLIO DI NINO

Deputy Chair

RAPPORTS DU COMITÉ

Le jeudi 29 septembre 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères a l'honneur de présenter son

SEPTIÈME RAPPORT

Votre Comité, qui a été autorisé par le Sénat le mercredi 8 juin 2005 à étudier *l'Énoncé de politique internationale du Canada*, demande respectueusement qu'il soit autorisé à retenir les services d'avocats, de conseillers techniques et de tout autre personnel jugé nécessaire.

Conformément à l'article 2(1)(c), chapitre 3:06, du *Règlement administratif du Sénat*, le budget présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration ainsi que le rapport s'y rapportant sont annexés au présent rapport.

Respectueusement soumis,

APPENDIX A

STANDING SENATE COMMITTEE ON
FOREIGN AFFAIRSAPPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2006

Extract from the *Journals of the Senate* of Wednesday,
June 8, 2005:

The Honourable Senator Stollery moved, seconded by
the Honourable Senator Mahovlich:

That the Standing Senate Committee on Foreign Affairs,
in accordance with rule 86(1)(h), be authorized to examine
and report on the documents *Overview, Diplomacy,
Development and Commerce of Canada's International
Policy Statement*, tabled in the Senate on April 19, 2005; and

That the Committee report to the Senate no later than
March 31, 2006.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

ANNEXE A

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRESDEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR
L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT
LE 31 MARS 2006

Extrait des *Journaux du Sénat* du mercredi 8 juin 2005 :

L'honorable sénateur Stollery propose, appuyé par l'honorable
sénateur Mahovlich.,

Que le Comité sénatorial permanent des affaires
étrangères, en conformité avec l'alinéa 86(1)h) du
Règlement, soit autorisé à étudier, en vue d'en faire
rapport, les documents *Survol, Diplomatie, Développement
et Commerce de l'Énoncé de politique internationale du
Canada*, déposé au Sénat le 19 avril 2005; et

Que le Comité fasse rapport au Sénat au plus tard
le 31 mars 2006.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

SUMMARY OF EXPENDITURES

Professional and Other Services	\$ 4,500
Transportation and Communications	500
All Other Expenditures	<u>500</u>
TOTAL	\$ 5,500

SOMMAIRE DES DÉPENSES

Services professionnels et autres	4 500 \$
Transports et communications	500
Autres dépenses	<u>500</u>
TOTAL	5 500 \$

The above budget was approved by the Standing Senate
Committee on Foreign Affairs on _____, 2005.

The undersigned or an alternate will be in attendance on the date
that this budget is considered.

Le budget ci-dessus a été approuvé par le Comité sénatorial
permanent des affaires étrangères le _____ 2005.

Le soussigné ou son remplaçant assistera à la séance au cours de
laquelle le présent budget sera étudié.

Date _____
The Honourable Peter A. Stollery
Chair, Standing Senate Committee on
Foreign Affairs

Date _____
L'hon. Peter A. Stollery
Président du Comité sénatorial permanent
des affaires étrangères

Date _____
The Honourable George Furey
Chair, Standing Committee on Internal
Economy, Budgets, and Administration

Date _____
L'hon. George Furey
Président du Comité permanent de la régie
interne, des budgets et de l'administration

STANDING SENATE COMMITTEE ON
FOREIGN AFFAIRS

INTERNATIONAL POLICY STATEMENT

EXPLANATION OF BUDGET ITEMS
APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2006

PROFESSIONAL AND OTHER SERVICES

Meals (0415) (15 meals X \$300)	\$ <u>4,500</u>	
Total — Professional and Other Services		\$ 4,500

TRANSPORTATION AND COMMUNICATIONS

Courier Services (0213)	\$ <u>500</u>	
Total — Transport and Communications		\$ 500

ALL OTHER EXPENDITURES

Miscellaneous contingencies (0799)	\$ <u>500</u>	
Total — All Other Expenditures		\$ <u>500</u>

GRAND TOTAL		\$ 5,500
-------------	--	----------

The Senate administration has reviewed this budget application.

Heather Lank, Principal Clerk, Committees Directorate

Date

Hélène Lavoie, Director, Finance

Date

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES**

ÉNONCÉ DE POLITIQUE INTERNATIONALE

**EXPLICATION DES ITEMS BUDGÉTAIRES
DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR
L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT LE 31 MARS 2006**

SERVICES PROFESSIONNELS ET AUTRES

Repas (0415) (15 repas X300\$)	<u>4 500 \$</u>	
Total - Services professionnels et autres		4 500 \$

TRANSPORTS ET COMMUNICATIONS

Services de messageries (0213)	<u>500 \$</u>	
Total - Transport et communications		500 \$

AUTRES DÉPENSES

Imprévus (0799)	<u>500 \$</u>	
Total - Autres dépenses		<u>500 \$</u>

GRAND TOTAL		5 500 \$
--------------------	--	-----------------

L'administration du Sénat a examiné la présente demande d'autorisation budgétaire.

Heather Lank, greffière principale, Direction des comités

Date

Hélène Lavoie, directrice, Finances

Date

APPENDIX (B) TO THE REPORT

Wednesday, July 20, 2005

The Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration has examined the budget presented to it by the Senate Standing Committee on Foreign Affairs for the proposed expenditures of the said Committee for the fiscal year ending March 31, 2006 for the purpose of its Special Study on the International Policy Statement, as authorized by the Senate on Wednesday, June 8, 2005. The said budget is as follows:

Professional and Other Services	\$ 4,500
Transport and Communications	500
Other Expenditures	<u>500</u>
Total	\$ 5,500

Respectfully submitted,

Le président,

GEORGE J. FUREY

Chair

ANNEXE (B) AU RAPPORT

Le mercredi 20 juillet 2005

Le Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration a examiné le budget qui lui a été présenté par le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères concernant les dépenses projetées dudit Comité pour l'exercice se terminant le 31 mars 2006 aux fins de leur Étude spéciale pour étudier l'énoncé de politique internationale, tel qu'autorisé par le Sénat le mercredi 8 juin 2005. Ledit budget se lit comme suit:

Services professionnels et autres	4 500 \$
Transports et communications	500
Autres dépenses	<u>500</u>
Total	5 500 \$

Respectueusement soumis,

Thursday, September 29, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs has the honour to present its

EIGHTH REPORT

Your Committee, which was authorized by the Senate on Wednesday December 8, 2004, to examine and report on the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa and other matters, respectfully requests the approval of supplementary funds for the fiscal year 2005-2006.

Pursuant to section 2(1)(c) of Chapter 3:06 of the *Senate Administrative Rules*, the budget submitted to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration and the report thereon of that Committee are appended to this report.

Respectfully submitted,

Le président,

PETER A. STOLLERY

Chair

Le jeudi 29 septembre 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères a l'honneur de présenter son

HUITIÈME RAPPORT

Votre Comité, qui a été autorisé par le Sénat le mercredi 8 décembre 2004 à étudier, en vue d'en faire rapport, les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique, ainsi que d'autres sujets connexes, demande respectueusement que des fonds supplémentaires lui soient approuvés pour l'année fiscale 2005-2006.

Conformément à l'article 2(1)(c), chapitre 3:06, du *Règlement administratif du Sénat*, le budget présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration ainsi que le rapport s'y rapportant sont annexés au présent rapport.

Respectueusement soumis,

APPENDIX A

STANDING SENATE COMMITTEE ON
FOREIGN AFFAIRSAPPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2006

Extract from the *Journals of the Senate* of Wednesday, December 8, 2004:

The Honourable Senator Stollery moved, seconded by the Honourable Senator Corbin:

That the Standing Senate Committee on Foreign Affairs, in accordance with rule 86(1)(h), be authorized to examine and report on the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa; and other related matters; and

That the Committee submit its final report to the Senate no later than June 30, 2006.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

ANNEXE A

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRESDEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR
L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT
LE 31 MARS 2006

Extrait des *Journaux du Sénat* du mercredi 8 décembre 2004 :

L'honorable sénateur Stollery propose, appuyé par l'honorable sénateur Corbin,

Que le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères, en conformité avec l'alinéa 86(1)h) du Règlement, soit autorisé à étudier, en vue d'en faire rapport, les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique; ainsi que d'autres sujets connexes; et

Que le Comité fasse rapport au Sénat au plus tard le 31 juin 2006.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

SUMMARY OF EXPENDITURES

Professional and Other Services	\$ 0
Transportation and Communications	11,550
All Other Expenditures	0
TOTAL	\$ 11,550

The above budget was approved by the Standing Senate Committee on Foreign Affairs on _____, 2005.

The undersigned or an alternate will be in attendance on the date that this budget is considered.

Date	The Honourable Peter A. Stollery Chair, Standing Senate Committee on Foreign Affairs
------	---

Date	The Honourable George Furey Chair, Standing Committee on Internal Economy, Budgets, and Administration
------	---

SOMMAIRE DES DÉPENSES

Services professionnels et autres	0 \$
Transports et communications	11 550
Autres dépenses	0
TOTAL	11 550 \$

Le budget ci-dessus a été approuvé par le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères le _____ 2005.

Le soussigné ou son remplaçant assistera à la séance au cours de laquelle le présent budget sera étudié.

Date	L'hon. Peter A. Stollery Président du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères
------	--

Date	L'hon. George Furey Président du Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration
------	--

STANDING SENATE COMMITTEE ON
FOREIGN AFFAIRS

AFRICA

EXPLANATION OF BUDGET ITEMS
APPLICATION FOR BUDGET AUTHORIZATION
FOR THE FISCAL YEAR ENDING MARCH 31, 2006

PROFESSIONAL AND OTHER SERVICES

Total — Professional and Other Services \$ 0

TRANSPORTATION AND COMMUNICATIONS

Fact-finding mission Washington D.C. Fall 2005

9 senators, 2 staff

Air transportation (9 X 4250 + 2 X \$250) \$ 2,750

Hotel accommodations (2 nights X \$350 X 11 persons) 7,700

Per-diem and incidentals (1 day \$100 X 11 persons) 1,100

Total — Transport and Communication \$ 11,550

ALL OTHER EXPENDITURES

Total — All Other Expenditures \$ 0

GRAND TOTAL \$ 11,550

The Senate administration has reviewed this budget application.

Heather Lank, Principal Clerk, Committees Directorate

Date

Hélène Lavoie, Director, Finance

Date

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES****AFRIQUE****EXPLICATION DES ITEMS BUDGÉTAIRES
DEMANDE D'AUTORISATION DE BUDGET POUR
L'EXERCICE FINANCIER SE TERMINANT LE 31 MARS 2006****SERVICES PROFESSIONNELS ET AUTRES**

Total - Services professionnels et autres	0 \$
--	-------------

TRANSPORTS ET COMMUNICATIONS**Mission d'information Washington D.C. automne 2005**

9 sénateurs, 2 employés

Transport aérien (9 X 250 \$ + 2 X 250 \$)	2 750 \$
---	----------

Hébergement (2 nuits X 350 \$ X 11 personnes)	7 700
--	-------

Indemnités journalières (1 jour X 100 \$ X 11 personnes)	<u>1 100</u>
---	--------------

Total – Transport et communications	11 550 \$
--	------------------

AUTRES DÉPENSES

Total – Autres dépenses	<u>0 \$</u>
--------------------------------	--------------------

GRAND TOTAL	11 550 \$
--------------------	------------------

L'administration du Sénat a examiné la présente demande d'autorisation budgétaire.

Heather Lank, greffière principale, Direction des comités

Date

Hélène Lavoie, directrice, Finances

Date

APPENDIX (B) TO THE REPORT

Thursday, September 29, 2005

The Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration has examined the budget presented to it by the Senate Standing Committee on Foreign Affairs for the proposed expenditures of the said Committee for the fiscal year ending March 31, 2006 for the purpose of its Special Study to examine and report on the development and security challenges facing Africa, as authorized by the Senate on Wednesday, December 8, 2004. The said budget (supplementary release) is as follows:

Professional and Other Services	\$ 0
Transport and Communications	11,500
Other Expenditures	<u>0</u>
Total	\$ 11,500

(includes funds for fact-finding mission)

Respectfully submitted,

Le président,

GEORGE J. FUREY

Chair

ANNEXE (B) AU RAPPORT

Le jeudi 29 septembre 2005

Le Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration a examiné le budget qui lui a été présenté par le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères concernant les dépenses projetées dudit Comité pour l'exercice se terminant le 31 mars 2006 aux fins de leur Étude spéciale pour étudier, en vue d'en faire rapport, les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique, tel qu'autorisé par le Sénat le mercredi 8 décembre 2004. Ledit budget (déblocage de fonds supplémentaires) se lit comme suit:

Services professionnels et autres	0 \$
Transports et communications	11 500
Autres dépenses	<u>0</u>
Total	11 500 \$

(y compris des fonds pour participer à une mission d'étude)

Respectueusement soumis,

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, November 2, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 4:08 p.m. to examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; and Canadian foreign policy as it relates to Africa.

Senator Peter A. Stollery (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Welcome to this meeting of the Senate Committee on Foreign Affairs, the first public meeting this fall on Africa. This is the first substantial meeting with witnesses since members of the committee returned from Africa.

[*Translation*]

Today's meeting will be divided into two parts. First, we will be hearing from officials from the Canadian International Development Agency, and our second witnesses will be officials from Citizenship and Immigration Canada.

We invited these two departments to appear today in order to help us better understand certain issues which came to light during our recent fact-finding mission in Africa.

[*English*]

I am pleased to introduce our four witnesses from the Africa Branch of the Canadian International Development Agency: Barbara Brown, Director General, West and Central Africa; Michel Lemelin, Director General, East, the Horn and Southern Africa; Ellen Wright, Manager, Governance, Security and Communication Unit, Canada Fund for Africa Secretariat; and Isabelle Bérard, Acting Director, Policy, Strategic Planning and Technical Services Africa Branch.

As the purpose is for the members to ask questions relating to our own observations in Africa, the witnesses have not been asked to make a statement.

Senator Di Nino: This is a very complex and interesting undertaking of the Foreign Affairs Committee of the Senate.

We have just come back from two weeks visiting Ethiopia, the Democratic Republic of the Congo, Nigeria, and Mali. Everything we had heard was confirmed. We had some successes. We had some positive experiences, but based on what we saw and heard from witnesses before and certainly during our trip, I think the world's approach to assistance to Africa has failed. We call it 40 to 50 years of failure. It is not because we wanted to fail, but there has been frustration on the part of the

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 2 novembre 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 16 h 8 afin d'étudier les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique.

Le sénateur Peter A. Stollery (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : La séance est ouverte; je vous souhaite la bienvenue à la présente réunion du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères qui est la première réunion publique cet automne sur l'Afrique. Il s'agit de la première réunion de fond avec des témoins depuis que les membres du comité sont revenus d'Afrique.

[*Français*]

Notre rencontre d'aujourd'hui sera divisée en deux parties. Nous recevrons donc, dans un premier temps, des fonctionnaires de l'Agence canadienne de développement international et, dans un deuxième temps, des fonctionnaires de Citoyenneté et Immigration Canada.

Nous avons invité ces deux ministères à comparaître aujourd'hui afin de nous permettre de mieux comprendre certains enjeux découverts lors de notre récente mission d'information en Afrique.

[*Traduction*]

Je suis heureux de vous présenter nos quatre témoins de la Direction générale de l'Afrique de l'Agence canadienne de développement international : Mme Barbara Brown, directrice générale, Afrique de l'Ouest et du Centre; M. Michel Lemelin, directeur général, Afrique australe, de la Corne et de l'Est; Mme Ellen Wright, chef, Unité de la gouvernance, de la sécurité et des communications, Secrétariat du Fonds canadien pour l'Afrique; et Mme Isabelle Bérard, directrice par intérim, Politiques, planification stratégique et services techniques de la Direction générale de l'Afrique.

Étant donné que le but de la réunion était de permettre aux membres du comité de poser des questions ayant trait à leurs propres observations faites en Afrique, les témoins n'ont pas été invités à faire des exposés.

Le sénateur Di Nino : Il s'agit d'une entreprise très complexe et intéressante du Comité sénatorial des affaires étrangères.

Nous arrivons tout juste d'un voyage de deux semaines en Éthiopie, dans la République démocratique du Congo, au Nigeria et au Mali. Tout ce que nous avons entendu a été confirmé. Nous avons eu certains succès. Nous avons eu certaines expériences positives, mais d'après ce que nous avons vu et entendu des témoins avant et certainement pendant notre voyage, je pense que l'approche du monde pour venir en aide à l'Afrique a été un échec. Nous appelons cela un échec de 40 à 50 ans. Ce n'est pas

world as well as the African countries receiving our aid. My comments are based on things that we heard, including comments from people at the African Union, who obviously represent a lot more than the four countries we visited. I have a number of economic-related questions.

We have been giving aid — some is pity aid, some is conscience aid — but we have not addressed the issue of creating jobs, of opportunities in the economic field that would help to seed or kick off some opportunities for the economic development that would create some jobs.

I throw that out as a first question to see if someone might comment and please tell me if you feel I am wrong.

Barbara Brown, Director General, West and Central Africa, Canadian International Development Agency: I am going to take a really broad shot at answering. First, for those of us who have worked on Africa for many years, we welcome your interest. It can not have been easy to travel through Africa in the last couple of weeks, and for those who travelled there 40 years ago, as some of you did around the table, it is not always easy to go back.

There have been, particularly in the last 20 years, a lot of conflicts in Africa and in many areas, like the eastern part of the Democratic Republic of the Congo. It is a pretty desperate situation compared to what it was 40 or even 10 years ago.

Having said that, yes, our aid has not always hit the nail on the head. There is no question about that. There are some interesting successes. One in particular, because I represent West Africa, that I think Canadians can be very proud of — and of course we are only one small actor amongst many — is the work of our cooperatives and credit unions in West Africa. Through Desjardins International we have been involved in building credit unions, credit union networks, and now in the next stage, links amongst networks in different west African countries. For West Africa, that had a direct impact — maybe not on jobs — but on revenue generation for the very poorest. Credit unions start with very, very small amounts of money. They touch disadvantaged groups, women and small enterprises. They touch rural areas. In terms of us feeling discouraged about what cooperation has done, this is an important success story. That does not mean there are credit unions all over West Africa. That does not mean it has been easy work. If we talk about immediate economic benefits to some very disadvantaged people, the work that we have done both through the Canadian Co-operative Association and Développement international Desjardins has been really important for economics in West Africa.

que nous voulions échouer, mais il y a eu de la frustration de la part du monde ainsi que de la part des pays africains qui recevaient notre aide. Mes observations sont fondées sur des choses que nous avons entendues, y compris des observations provenant de personnes de l'Union africaine qui, évidemment, représentent beaucoup plus que les quatre pays que nous avons visités. J'ai un certain nombre de questions liées à l'économie.

Nous avons apporté de l'aide — une partie de cette aide motivée par la pitié et une partie motivée par la conscience —, mais nous n'avons pas accordé d'attention à la question de la création d'emplois, aux occasions dans le domaine économique qui aident à semer ou à déclencher des occasions de développement économique créatrices d'emplois.

Voilà quelle pourrait être ma première question pour voir si quelqu'un a quelque chose à dire et, s'il vous plaît, veuillez me le dire si vous pensez que je me trompe.

Barbara Brown, directrice générale, Afrique de l'Ouest et du Centre, Agence canadienne de développement international : Je vais essayer de répondre d'une manière assez générale. Premièrement, pour ceux d'entre nous qui travaillons sur les questions de l'Afrique depuis de nombreuses années, nous sommes heureux de l'intérêt que vous manifestez. Il ne pouvait pas être facile de voyager en Afrique au cours des dernières semaines et pour ceux d'entre vous qui ont voyagé là-bas il y a 40 ans, comme certains d'entre vous l'ont fait, ce n'est pas toujours facile d'y retourner.

Il y a eu, surtout au cours des 20 dernières années, beaucoup de conflits en Afrique et dans de nombreuses régions, comme la partie orientale de la République démocratique du Congo. Il s'agit d'une situation assez désespérée comparativement à celle qui régnait il y a 40 ou même 10 ans.

Ceci dit, oui, notre aide n'a pas toujours frappé la cible. Cela ne fait aucun doute. Il y a certains succès intéressants. En particulier, un de ces succès dont les Canadiens devraient être fiers, je pense, parce que je représente l'Afrique de l'Ouest — et, évidemment, nous ne sommes qu'un petit acteur parmi de nombreux autres —, c'est le travail de nos coopératives et caisses populaires en Afrique de l'Ouest. Par le truchement de Desjardins International, nous avons participé à la création de caisses populaires, de réseaux de caisses populaires et maintenant, au cours de la prochaine étape, à l'établissement de liens entre les réseaux dans différents pays de l'Afrique de l'Ouest. Dans le cas de l'Afrique de l'Ouest, cette initiative a eu des répercussions directes — peut-être pas sur les emplois —, mais sur la production de recettes pour les plus pauvres d'entre les pauvres. Les caisses populaires débutent avec de très, très petites sommes d'argent. Elles s'adressent aux groupes défavorisés, les femmes et les petites entreprises. Elles s'adressent aux régions rurales. Si nous pensons être découragés par les résultats de la coopération, voilà un succès important. Cela ne veut pas dire qu'il y a des caisses populaires partout en Afrique de l'Ouest. Cela ne veut pas dire qu'il s'agit d'un travail facile. Si nous parlons d'avantages économiques immédiats pour certaines personnes très défavorisées, le travail que nous avons fait par l'intermédiaire de la Canadian Cooperative Association et Développement international Desjardins a été vraiment important pour l'économie de l'Afrique de l'Ouest.

Mr. Lemelin, are there similar examples in East Africa?

[Translation]

Michel Lemelin, Director General, East, the Horn and Southern Africa, Canadian International Development Agency: Mr. Chairman, I would like to approach the issue from another angle. If we look at the intervention sectors that have been the focus of aid or international development over the past 20 years, perhaps too much attention has been paid to social sectors such as education and health.

And the microeconomic level, where we massively attempted to develop very small business and private small-scale means of subsistence, is not where jobs are created in the modern sense of the word. This is not what builds modern industries and modern intervention sectors. It does generate activity. In the health and education sectors, we trained teachers and health workers. We hope that they will stay in Africa rather than emigrate to developed countries.

There may be a link between the fact that we were so interested in social sectors, where the characteristics of poverty were more evident, and the industrial sectors. We did not manage to work on developing the modern private sector. Perhaps because we have not focused on that yet. So much attention was paid to the poorest countries, where we try to concentrate on helping people get out of misery and poverty, that we may have neglected to build up industry.

But there is hope, there is room to do more.

[English]

Senator Di Nino: This is certainly not meant as criticism. I would appreciate it if you do not take it that way. It is not just Canada; the world has been doing similar things to what we have been doing. Obviously, the kinds of results we were looking for, at least from my standpoint, have not been achieved. Poverty still exists. About 40 years ago, Africa was self-sufficient in food; now they must import food. There are a great many things that could and should be done, particularly in the area of farm subsidies, which make it cheaper for some African countries to import food rather than grow it themselves, because of the subsidies given to farmers in Europe, North America and other parts of the world.

The frustration is that after so many years, we should see a great deal more. In Mali, we heard the statistic that about 48.3 per cent of the population is under 15 years old. They expect their population to grow by leaps and bounds. We were told that is not much different than everywhere else in most countries in Africa.

Monsieur Lemelin, y a-t-il des exemples semblables en Afrique australe?

[Français]

Michel Lemelin, directeur général, Afrique australe, de la Corne et de l'Est, Agence canadienne de développement international : Monsieur le président, je voudrais amener la question sous un autre angle. Si l'on regarde les secteurs d'intervention qui ont été privilégiés par l'aide ou le développement international au cours des 20 dernières années, on retrouve peut-être trop d'attention sur les secteurs sociaux comme l'éducation et la santé.

Et le niveau de base, où nous avons massivement essayé de développer la très petite entreprise et les moyens de subsistance privés que les gens pouvaient mettre sur place, n'est pas ce qui crée des emplois au sens moderne du terme. Ce n'est pas ce qui bâtit des industries modernes ou des secteurs modernes d'intervention. Mais cela crée des activités. Dans le domaine de la santé et de l'éducation, on a formé des professeurs et des travailleurs de la santé. On espère qu'ils resteront en Afrique plutôt que d'immigrer dans les pays développés.

Il y a peut-être un lien entre le fait qu'on a été tellement intéressé par les secteurs sociaux, où se manifestaient davantage les caractéristiques de la pauvreté, et les secteurs industriels. On n'a pas bien réussi à travailler au développement du secteur privé moderne. Peut-être parce qu'on n'en est pas là. Il y a tellement eu d'attention portée aux pays les plus pauvres, où l'on essaie de se concentrer sur l'aide à apporter aux gens pour qu'ils se sortent de la misère et de la pauvreté, que l'on n'a peut-être pas bâti une industrie.

Mais il y a de l'espoir, il y a de la place pour en faire davantage.

[Traduction]

Le sénateur Di Nino : Il ne s'agit certainement pas d'une critique. Je serais heureux que vous ne le preniez pas de cette manière. Ce n'est pas uniquement le Canada; le monde a fait des choses semblables à celles que nous avons faites. De toute évidence, les résultats que nous recherchions n'ont pas été obtenus, à mon avis du moins. La pauvreté existe toujours. Il y a environ 40 ans, l'Afrique pouvait subvenir à ses besoins alimentaires; aujourd'hui, elle doit importer des aliments. Il y a de très nombreuses choses que nous pourrions et que nous devrions faire, particulièrement du côté des subventions agricoles; à cause des subventions accordées aux agriculteurs en Europe, en Amérique du Nord et dans d'autres parties du monde, il est moins coûteux pour certains pays d'Afrique d'importer les aliments que de les produire eux-mêmes.

Ce qui est frustrant, c'est qu'après de si nombreuses années, nous devrions voir beaucoup plus de résultats. Au Mali, nous avons entendu des données statistiques indiquant qu'environ 48,3 p. 100 de la population est âgée de moins de 15 ans. On s'attend à ce que cette population augmente de manière exponentielle. On nous a dit que cette situation n'était pas très différente de celle que l'on peut voir dans la plupart des pays d'Afrique.

That is an incredible statistic if one looks at the mouths to feed, the people to clothe and the people to house. I do not think the model we have had so far has worked. Please correct me. You were there 40 years ago, Ms. Brown, and certainly you have a better understanding of the issues and what makes it tick. What should we do? How should we change our focus so that we are not talking the same way 40 years from now?

Ms. Brown: You have touched on trade issues, so you are moving beyond our area. However, if we stay with international cooperation, first we must remember that it is a very tiny part of the picture. Your point is well taken. We can do a lot more with trade issues than we can with cooperation. We must accept that.

We donors — and I am talking about all the donors and not just Canada — must work better together. There is no question about that. The buzzword of the moment is harmonization. Recently in Rome and in Paris donors at the highest levels agreed to harmonize their approaches and work together so we do not have the Americans doing something that may not link well with what the Canadians and the Germans are doing, et cetera. That is essential. We are starting down that road, which is important for us in terms of cooperation.

A major change in the last 10 years was the innovation that Mr. Wolfson brought into the World Bank whereby he had the bank working with African countries and other countries around the world to develop poverty reduction strategies and to weave all our cooperation around a good strategy for reducing poverty. It touches on social and economic issues. That strategy must be developed by the country itself so that, as development donors, we contribute to a plan that originates in the country itself and a plan that belongs to the country and which is theirs. That is another important innovation.

We have started in a very concerted way over the last two or three years, particularly in Africa, to say that we will invest in your 10-year education program or your 10-year health problem. We have started what we call budget support. There are a lot of questions about this. People ask, "Why are we doing that?" I say, "Because for us at the moment, as donors, it is the best option." We work with governments. We say, what will you do with those 48 per cent of young people? They have to get a decent education. We have to make sure that they do. Look at their plan and invest in their plan so it is not our plan, it is their plan. We are working alongside them. When they say, "We need help planning better curricula or better school books," we can provide that assistance.

Il s'agit de données statistiques incroyables, si on pense au nombre de bouches à nourrir, au nombre de personnes à vêtir et au nombre de personnes à loger. Je ne pense pas que le modèle que nous avons eu jusqu'ici fonctionne. Veuillez me corriger si j'ai tort. Vous étiez là-bas il y a 40 ans, madame Brown, et vous avez certainement une meilleure connaissance des questions et de la manière dont les choses fonctionnent. Que devrions-nous faire? Comment devrions-nous changer notre façon de faire de manière que nous ne répétions pas les mêmes choses dans 40 ans d'aujourd'hui?

Mme Brown : Vous avez parlé des questions commerciales, ce qui se situe en dehors de notre mandat. Toutefois, si nous restons dans le domaine de la coopération internationale, nous devons d'abord nous rappeler qu'il s'agit d'une partie infime du tableau d'ensemble. Vous avez raison. Nous pouvons faire beaucoup plus avec les questions commerciales que nous pouvons en faire avec la coopération. C'est un fait que nous devons accepter.

Nous, les donateurs — et je ne parle pas de tous les donateurs et je ne parle pas uniquement du Canada — devons mieux travailler ensemble. Cela ne fait aucun doute. Le mot d'ordre à l'heure actuelle, c'est harmonisation. Récemment, à Rome et à Paris, les donateurs aux plus hauts niveaux se sont entendus pour harmoniser leurs approches et pour travailler ensemble de sorte que les Américains ne soient pas en train de faire quelque chose qui ne s'agence pas bien avec ce que les Canadiens et les Allemands font, et ainsi de suite. C'est essentiel. Nous nous engageons dans cette voie, ce qui est important pour nous du point de vue de la coopération.

Un changement majeur qui a eu lieu au cours des 10 dernières années est l'innovation que M. Wolfson a apportée à la Banque mondiale; il a fait en sorte que la banque travaille avec des pays africains et d'autres pays dans le monde pour élaborer des stratégies visant à réduire la pauvreté et à articuler toute notre coopération autour d'une bonne stratégie de réduction de la pauvreté. Cela touche les questions sociales et économiques. Cette stratégie doit être élaborée par le pays lui-même de sorte qu'en tant que donateurs en matière de développement, nous apportions notre contribution à un plan qui vient du pays lui-même et qui lui appartient. Il s'agit là d'une autre innovation importante.

Au cours des deux ou trois dernières années, nous avons commencé à dire, d'une manière très concertée, et surtout en Afrique, que nous allons investir dans votre programme d'éducation de dix ans ou dans votre programme de santé de dix ans. Nous avons commencé ce que nous appelons l'appui budgétaire. Il y a beaucoup de questions à ce sujet. Les gens nous demandent : « Pourquoi faites-vous cela? » Je réponds : « Parce que pour nous, donateurs, il s'agit de la meilleure option pour le moment. » Nous travaillons avec les gouvernements. Nous leur demandons ce qu'ils feront avec ces 48 p. 100 de jeunes gens? Ces derniers doivent recevoir une éducation décente. Nous devons nous assurer que c'est effectivement le cas. Nous examinons leur plan et investissons dans leur plan de sorte que ce n'est pas notre plan, mais le leur. Nous travaillons côte à côte. Lorsqu'ils disent : « Nous avons besoin d'aide pour planifier un meilleur programme scolaire ou de meilleurs manuels scolaires », nous pouvons leur apporter cette aide.

Those are three important things. Donors need to work together. We need to continue to work on the poverty reduction strategy process, and we need to be investing in the plans of the government of Mali to deal with those issues, and not coming in with our own ideas and plans.

[Translation]

Isabelle Bérard, Acting Director, Policy, Strategic Planning and Technical Services, Canadian International Development Agency: Mr. Chairman, I would like to add to the replies given to Senator Di Nino's two questions. To the question of whether we have failed in our task in Africa, I would be tempted to say that we have learned. There have, after all, been 40 years of development, and development is, in a nutshell, a long and complex process.

In the course of the past few years, we have certainly learned from our experiences. Over the past ten years, the international community has really rallied around a certain number of concepts such as developing poverty reduction strategies, and the need to harmonize our interventions. I think that is very important.

Canada has also made headway, to the extent that it has increasingly targeted its interventions, either at the sectoral level or geographically. This was not the situation 40 years ago in the development world. We were rather scattered, sectorally or geographically. We are now working to rectify that situation in the light of the lessons we have learned in the course of the past few years.

I would like to add the concentration factor to those that Barbara raised. I would also like to emphasize that our new international policy statement focuses on the private sector. We currently recognize the importance of placing particular emphasis on that sector.

We have learned during the past few years, and the development of the private sector now stands out clearly and prominently in our international policy statement. This international policy statement is interesting in that it in fact covers several sectors, not only the development aspect of Canada's intervention abroad, but also trade interventions for foreign affairs.

We need to have complementary tools in order to ensure that things get done and that the work is consistent and worthwhile.

[English]

The Chairman: Before calling on Senator Segal and Senator Andreychuk, I would like to make an observation.

I agree with the view that, in terms of economic progress, it has been a fiasco. In Ethiopia, the average annual income, if there are any real statistics, is less now than it was in the 1960s. I don't see how anybody can call that a great success economically, in terms of people's standard of living.

Voilà trois choses importantes. Les donateurs doivent travailler ensemble. Nous devons continuer de travailler sur la stratégie de réduction de la pauvreté et nous devons investir dans les plans du gouvernement du Mali pour faire face à ces questions, et non pas arriver sur place avec nos idées et nos plans.

[Français]

Isabelle Bérard, directrice par interim, Politique, planification stratégique et services techniques, Agence canadienne de développement International : Monsieur le président, je voudrais approfondir les réponses données aux deux questions du sénateur Di Nino. À la question de savoir si nous avons failli à la tâche en Afrique, je serais portée à dire que nous avons appris. C'est tout de même 40 ans de développement et, en somme, le développement est un processus long et complexe.

Au cours des dernières années, nous avons certainement appris et tiré des leçons de nos expériences. Depuis les 10 dernières années, la communauté internationale s'est vraiment ralliée autour d'un certain nombre de concepts, comme la production de stratégies de réduction de la pauvreté et cette nécessité d'harmoniser nos interventions. Je crois que c'est très important.

Le Canada a aussi cheminé, dans la mesure où il a de plus en plus ciblé ses interventions, que ce soit au niveau sectoriel ou géographique. Ce n'était pas la réalité il y a 40 ans en termes de développement. Nous étions plutôt éparpillés, soit en termes sectoriels ou géographiques. Nous travaillons maintenant à redresser cette situation à la lumière des apprentissages que nous avons faits au cours des dernières années.

Je voulais ajouter le facteur concentration à ce que Barbara a énoncé. Je voulais également souligner que notre nouvel énoncé de politique internationale met l'accent sur la question du secteur privé. Nous reconnaissons actuellement l'importance de mettre une emphase particulière sur ce secteur.

Nous avons appris durant les dernières années et le développement du secteur privé apparaît clairement et de façon préminente dans notre énoncé de politique internationale. L'intérêt de l'énoncé de politique internationale est qu'il couvre en fait plusieurs secteurs, et non seulement la partie développement de l'intervention canadienne à l'étranger mais les interventions au niveau commercial pour les affaires étrangères.

Il y a un besoin d'avoir une complémentarité d'outils pour faire en sorte qu'il y ait des choses qui se passent et qu'elles soient cohérentes et valables.

[Traduction]

Le président : Avant de donner la parole au sénateur Segal ou au sénateur Andreychuk, j'aimerais faire une observation.

Je suis d'accord pour dire que du point de vue du progrès économique, c'est un fiasco. En Éthiopie, le revenu annuel moyen, s'il existe des données statistiques véritables, est inférieur maintenant à ce qu'il était dans les années 1960. Je ne peux voir comment on peut dire qu'il s'agit d'un grand succès du point de vue économique, pour ce qui est du niveau de vie des gens.

On the other hand, I noticed something that, perhaps, other people would not have noticed.

I only counted two cases of trachoma and normally I would see thousands of people with the disease. I am used to having these victims all around me. Trachoma is the eye problem with the flies.

I did not see a single case of elephantiasis and, again, I thought nothing of it. I have seen hundreds of people with this disease; however, I did not see one.

Leprosy was very common. I have sat on buses with 10 lepers. I never would think about it. Actually, I did come across this.

I am prepared to say that there has been some progress in the health area. I was in Ethiopia in 1959 or 1960, and elephantiasis was everywhere. The committee was very impressed by the quality of some of the African experts we met in Ethiopia. They were very smart, well trained, well educated and well able to manage things. For example, I think of the head of the military committee for the African Union. There were all kinds of very able people. This is something I certainly would not have seen in 1959 or 1960.

Many of the wounds have been self-inflicted. We spoke with the senior Ethiopian agronomist in another country in charge of a large program who said there were 3,300 highly trained agronomists in Ethiopia. There are universities in the United States where the head of the department of agronomy is an Ethiopian.

When the Marxist regime was imposed, they left the country. We are saying, "What are we doing sending agronomists to Ethiopia when there are many people already there who can do the job?"

The committee went to Tigray. Everyone who has ever been in a semi-desert country knows that it only rains intermittently and you go to a dried-out river bed and dig a hole. If there is water, this is usually where it will be. The Ethiopians have been doing this for 1,500 years.

They dig big holes and line them with stones. There were 3,000 of them in the area we visited. They had this pump. They used to use the Archimedes' screw. It certainly dates back to ancient Egyptian times. The Archimedes' screw is still used and works pretty well. The committee had a look at this new pump.

One of the chief economists at the UN Economic Commission for Africa in Addis Ababa was critical of these projects and wanted everyone to fill in a report about them. The project looks as though it may cost \$75. It will probably cost \$300 just to fill in the reports. No one would wish ill of these people who need the water. It seems to me that they are perfectly able to do this work themselves. They have been doing it since time immemorial.

Par ailleurs, j'ai remarqué quelque chose que peut-être d'autres personnes n'ont pas remarqué.

Je n'ai vu que deux cas de trachome et normalement, on verrait des milliers de personnes touchées par cette maladie. Je suis habitué d'être entouré de ces personnes. Le trachome est une maladie des yeux transmise par les mouches.

Je n'ai pas vu un seul cas d'éléphantiasis et, encore une fois, cela ne m'a pas frappé. J'ai déjà vu des centaines de personnes atteintes de cette maladie; cependant, je n'en ai pas vu un seul cas cette fois.

La lèpre était une maladie très courante. J'ai déjà voyagé dans des autobus avec une dizaine de lépreux. Je n'y pensais même pas. En fait, j'ai vu cela.

Je suis prêt à dire qu'il y a eu certains progrès dans le domaine de la santé. J'étais en Éthiopie en 1959 ou 1960 et l'éléphantiasis était partout. Le comité a été très impressionné par la qualité de certains des spécialistes africains que nous avons rencontrés en Éthiopie. Ils étaient très intelligents, bien formés, bien éduqués et parfaitement en mesure de prendre les choses en main. Par exemple, je pense au chef du comité militaire de l'Union africaine. Il y avait toutes sortes de personnes très compétentes. C'est quelque chose que je n'aurais certainement pas vu en 1959 ou 1960.

Dans bien des cas, ce sont des blessures que les pays se sont infligées eux-mêmes. Nous avons parlé à un Éthiopien devenu agronome principal d'un autre pays et qui était responsable d'un programme important; il nous a dit qu'il y avait 3 300 agronomes ayant une formation supérieure en Éthiopie. Il y a des universités aux États-Unis où le chef du Département d'agronomie est Éthiopien.

Lorsque le régime marxiste a été imposé, ces derniers ont fui le pays. Nous disons : « Que faisons-nous en envoyant des agronomes en Éthiopie alors qu'il y a de nombreuses personnes là-bas qui sont déjà en mesure de faire le travail? »

Le comité s'est rendu au Tigré. Quiconque est déjà allé dans un pays semi-aride sait que les précipitations y sont intermittentes et que vous allez dans le lit desséché d'une rivière et que vous y creusez un trou. S'il y a de l'eau, c'est habituellement là que vous la trouverez. Les Éthiopiens font cela depuis 1 500 ans.

Ils creusent d'énormes trous qu'ils tapissent de pierres. Il y en avait 3 000 dans la région que nous avons visitée. Ils avaient une pompe. Ils avaient l'habitude d'utiliser une vis d'Archimède. Cela remonte certainement à l'Égypte ancienne. On utilise encore la vis d'Archimède et elle fonctionne assez bien. Le comité a examiné cette nouvelle pompe.

Un des économistes en chef de la Commission économique des Nations Unies pour l'Afrique à Addis Abeba se montrait très critique à l'égard de ces projets et voulait que tout le monde remplisse un rapport à leur sujet. C'est projet pouvait coûter 75 \$, mais juste pour remplir les rapports, il en coûtera probablement 300 \$. Personne ne souhaite de mal à ces gens qui ont besoin d'eau. Il me semble qu'ils sont parfaitement capables de faire ce travail eux-mêmes. Ils le font depuis des temps immémoriaux.

This seemed to be our aid program and you look at it and say, "After 45 years, is this it?" Is this person stepping on a \$50 thing that I could have bought? For that there has to be a report. The economist was very bright, very critical of these practices, including the head of the African Union, Alpha Oumar Konaré.

[Translation]

He was saying the same thing: What is this? It cannot work. That is what he said.

[English]

What about trying to raise the standard of living? It is important that people do not have trachoma or elephantiasis or leprosy. These are important achievements. I can not say it is not there, but I did not see it. If I went into the hills, I would probably see it.

I am agreeing with what Senator Di Nino said. Ethiopia was an exporter of food in 1960. In some instances, it is worse off than it was 45 years ago. Where has this all gone?

[Translation]

Ms. Bérard: Your statement and your observations are correct. In fact, you are touching the heart of an essential and fundamental issue, that of the accountability of a government to its own constituents versus a government's accountability to a community or an elite within a country which almost becomes accountable to the donors. Over 40 years, we gradually realized, particularly in countries that were significantly dependent on aid, and in Africa there are several of these countries, that there was this type of sea change whereby populations and governments became more and more accountable to donors and to the international community rather than to their own population. The result is that we have distracted them from their fundamental duty which is to meet the needs of their population. This is what we have learned over the past few years.

In fact, in Ethiopia, where you were, I don't know whether people quoted certain studies made on the number of missions in that country in a specific calendar year. It is hard not to quote myself, and with everyone listening and writing it will be complicated, but if memory serves, I know that for one specific year we studied the number of missions to Ethiopia. We identified over 2,500 missions, which required the time of officials and parliamentarians. You can see that all of it becomes impossible to manage and very difficult.

Over the course of the years, this evolution lead to distraction. I would like to get back to a comment made by my colleague. This is what led us in the direction of budget support. Over the past few years, donors have increasingly gone in that direction, and this is where we have been concerting our collective efforts. With the government we want to turn the accountability situation

Cela semblait être notre programme d'aide et vous regardez cela et vous dites : « Après 45 ans, est-ce que c'est tout? » Est-ce que cette personne pile sur une chose de 50 \$ que j'aurais pu acheter? Pour cela, il doit y avoir un rapport. L'économiste était très brillant, très critique de ces pratiques, comme le chef de l'Union africaine, Alpha Oumar Konaré.

[Français]

Il disait la même chose : Qu'est-ce que c'est que ça? Ça ne peut pas marcher. C'est ce qu'il a dit.

[Traduction]

Pourquoi ne pas essayer d'augmenter le niveau de vie? Il est important que les gens n'aient pas le trachome, ou l'éléphantiasis, ou la lèpre. Ce sont des réalisations importantes. Je ne peux pas dire que ces maladies n'existent pas, mais je ne les ai pas vues. Si j'étais allé dans les collines, je les aurais probablement vues.

Je suis d'accord avec ce qu'a dit le sénateur Di Nino. L'Éthiopie était un pays exportateur d'aliments en 1960. À certains égards, sa situation est pire qu'il y a 45 ans. Qu'est-il arrivé de tout cela?

[Français]

Mme Bérard : Vous n'avez pas tort dans votre constat et vos observations. En fait, vous touchez au cœur d'une question essentielle et fondamentale qui est l'imputabilité d'un gouvernement face à ses propres commettants versus un gouvernement face à une communauté ou à une élite au sein d'un pays qui devient presque imputable face aux autres donateurs. En 40 ans, on a réalisé avec les années, particulièrement dans les pays où il y avait une dépendance importante à l'aide, en Afrique l'on retrouve d'ailleurs plusieurs de ces pays, qu'il y a eu cette espèce de tournant où les populations et les gouvernements sont devenus de plus en plus imputables aux donateurs et à la communauté internationale plutôt qu'à leur propre population. Le résultat est qu'on les a distraits de leur fonction fondamentale, qui est de répondre aux besoins de leur population. C'est l'apprentissage qu'on a fait au cours des dernières années.

D'ailleurs, en Éthiopie, où vous étiez, je ne sais pas si on vous a cité certaines des études faites sur le nombre de missions dans ce pays pour une année calendrier spécifique. Il est difficile de ne pas me citer, avec tout le monde qui écoute et qui écrit ce sera compliqué, mais de mémoire, je sais que durant une année précise, on a fait l'étude du nombre de missions faites en Éthiopie. On a identifié plus de 2 500 missions pour lesquelles on a requis le temps des fonctionnaires et des parlementaires. Alors cela devient impossible à gérer et très difficile.

Au fil des années, cette évolution a mené à une distraction. Je reviens à un commentaire de ma collègue. C'est ce qui nous a engagés dans la voie de l'appui budgétaire. Au cours des dernières années, les donateurs se sont engagés de plus en plus dans cette voie où nous réunissons nos efforts collectivement. Nous tentons avec le gouvernement de faire tourner la table de l'imputabilité, de

around, so that the governments will become accountable to their population and so that we reduce the burden of demands, visits, et cetera.

I would like to use an analogy which is not perfect but which refers to our transfer payments to provinces. If, when we make transfer payments to provinces, we were to ask provincial governments to make reports and if we imposed endless conditions, provincial governments would eventually wind up becoming accountable to the federal government and would answer only to that government.

But, basically, the provincial transfer payment system is a bit different and provides some flexibility and allows provinces some leeway.

The principle of budget support is somewhat similar to that. The analogy may not be perfect, but this is to some extent the spirit in which donors are now working, that is to say to ensure that governments become responsible to their constituents and that finally we not distract them from their commitments to their populations. I think that you have raised a fundamental and very important issue, and that is an interesting observation. It was fortunate that you met this economist who gave you food for thought on this issue.

Mr. Lemelin: Another aspect of the same question is the distinction we now make between a project approach and a program approach. In the past, it is true, and this is to some extent the legacy of the first approaches to development, NGOs, religious communities and others would create schools and universities; now, rather than acting locally in this way, we analyze all of the dimensions of an issue with all of the stakeholders in a given sector.

Let us take, for instance, agriculture and food security in Ethiopia. Clearly, if we look at the issues surrounding famine and think in terms of food aid, we will provide food, we will try to feed people during the duration of the famine and each year we will start all over again.

If we approach the problem from the angle of improving agricultural production and food production, if we think in terms of transformation, marketing, market access, if we think in terms of a production chain, as you saw in Mali for cotton and onions, that is a whole other perspective.

In the context of discussions at the international level, to improve the effectiveness of aid, this is the current thinking: we must absolutely let the countries take the lead in strategy. They must themselves define what they want to do in a particular sector; we have to have extensive discussions with the donors, and at a certain point agree on an action plan. This action plan is then budgetized and it is at that point that we provide budget support. Budget support does not mean giving a government money so that it can do whatever it likes; it means funding a clearly defined plan, with specific measures and indicators, with follow-up measures in place and assessments carried out along the way.

faire en sorte que les gouvernements deviennent imputables face à leur population et que l'on réduise le fardeau de demandes, de visites, et cetera.

En somme, je vais utiliser une analogie qui n'est pas parfaite mais qui est similaire à nos transferts aux provinces. Si, lorsqu'on fait des transferts aux provinces, on demandait aux gouvernements provinciaux de nous faire des rapports et si on mettait des tonnes de conditions, les gouvernements provinciaux finiraient par devenir imputables au gouvernement fédéral et répondre seulement à ce gouvernement.

Alors que, dans le fond, le système de transferts provinciaux est un peu différent et donne une certaine flexibilité, une certaine marge aux provinces.

Le principe de l'appui budgétaire est un peu similaire à celui-là. C'est une analogie qui n'est peut-être pas parfaite, mais c'est un peu l'esprit dans lequel les donateurs sont actuellement en train de travailler, c'est-à-dire de faire en sorte que les gouvernements deviennent responsables vis-à-vis de leurs commettants et que, finalement, on ne les distraie pas de leurs engagements aux populations. Je pense que vous touchez à quelque chose de fondamental et de très important, et c'est une observation intéressante. Il est bien que vous ayez rencontré cet économiste qui a alimenté votre réflexion à ce sujet.

M. Lemelin : Un autre aspect de la même question est la distinction que l'on fait maintenant entre une approche projet et une approche programme. Dans le passé, c'est vrai, et c'était un peu l'héritage des premières approches du développement, les ONG, les communautés religieuses et autres encadraient une école, créaient une université; maintenant, au lieu d'agir localement de cette façon, on cherche davantage quelles sont toutes les dimensions du problème avec l'ensemble des intervenants dans un secteur.

Prenons, par exemple, l'agriculture et la sécurité alimentaire en Éthiopie. Il est très clair que si on regarde la problématique de la famine et que l'on pense en termes d'aide alimentaire, on va fournir des denrées, on va essayer de nourrir les gens pendant la période de famine et on va recommencer chaque année.

Si on approche le problème de façon à améliorer la production agricole et alimentaire, si on pense en termes de transformation, de commercialisation, d'accès au marché, si on pense en termes d'une filière, comme vous avez pu le voir au Mali pour le coton et l'oignon, c'est une toute autre perspective.

Dans le cadre des discussions qui ont eu lieu sur le plan international, pour améliorer l'efficacité de l'aide, c'est à ce genre de réflexion qu'on est arrivé, à savoir qu'il faut absolument laisser aux pays le leadership de la stratégie. Il faut qu'ils définissent eux-mêmes ce qu'ils veulent faire dans un secteur particulier; il faut discuter de façon extensive avec les bailleurs de fonds et, à un moment donné, s'entendre sur un plan d'action. Ce plan d'action est ensuite budgétisé et c'est à ce moment qu'on arrive avec des appuis budgétaires. Un appui budgétaire, ce n'est pas donner de l'argent à un gouvernement pour qu'il fasse ce qu'il veut, c'est financer un plan clairement établi, pour lequel des mesures et des

Payments are then conditional on a certain progress in the area concerned.

In this way, we hope to be able to avoid looking at a problem in too narrow a way. It may be important to help a few villages produce tomatoes, but if, after one or two seasons, they produce tomatoes that go rotten because there is no market for them, this is pointless. So we really have to integrate our action into a broader perspective.

The other aspect of Canadian cooperation, just like French or British cooperation, is that it cannot on its own deal with the scope of these problems and make a relevant difference. If everyone works together, priorities are set for the actions to be taken, and together, we can finance a whole project.

This implies leadership on the part of the country, ownership on the part of the country; this implies that we harmonize our policies as much as they theirs, and that our trade policies do not undo what we are doing on the development side — that is the whole issue of discussions around subsidies in the agricultural area. The Doha discussion is very much a part of this picture. This allows us to look at things from a program angle rather than as a series of projects. This does not mean that small-scale, discreet interventions cannot be made here and there, but all of our cooperation should be much more comprehensive.

This is why CIDA will be supporting countries and why 75 to 80 per cent of our program could be allocated to budget support. But as I said earlier, there will be programs, action plans and follow-up to assess the results.

[English]

Senator Segal: As I joined the committee only yesterday, I did not have the opportunity to participate in the huge physical and intellectual undertaking that my colleagues did in their remarkable trip through a large part of Africa. I am respectful of the coal-face perception they bring to this discussion that I can not.

It would be most helpful if our guests would reflect on two parts of the narrative. We hear much about corruption. I am not one who thinks we should be applying a double standard to our African friends, or that we should be applying standards to them that would not have existed at similar points in our democratic development 80, 100 or 150 years ago, relative to the process.

I think the ODA and other rules and guidelines are clear about the issue of receptivity, and the absorbability of aid and investment. I would be interested in your judgment as to where we are on the absorbability front with the notion that the majority

indicateurs sont précisés, des mesures de suivi mis en place et des évaluations faites au fur et à mesure. Les paiements sont alors conditionnels à certains progrès dans le domaine visé.

De cette façon, on espère être capable d'éviter de regarder un problème de façon très serrée. C'est peut-être important d'aider quelques villages à produire des tomates, mais si après une ou deux saisons, ils produisent des tomates qui pourrissent parce qu'il n'y a pas de marché, cela ne donne rien. Il faut donc vraiment s'intégrer dans une perspective plus large.

L'autre aspect de la coopération canadienne, tout comme celle de la coopération française ou britannique, c'est qu'elle ne peut pas arriver à saisir l'ampleur de ces problèmes et faire une différence qui soit pertinente par elle-même. Si tout le monde travaille ensemble, il s'établit des priorités dans les actions à entreprendre et, ensemble, on est capable de financer tout le projet.

Cela suppose un leadership du pays, sa prise en charge, l'« ownership »; cela suppose une harmonisation de nos politiques autant que les leurs, que nos politiques commerciales ne viennent pas défaire ce que l'on fait du côté développement — c'est toute la question de la discussion autour des subsides dans le domaine de l'agriculture. La discussion de Doha est très présente dans cette problématique. Cela nous permet, finalement, de regarder les choses comme un programme plutôt que comme une série de projets. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas des petites interventions discrètes qui peuvent être faites ici et là, mais l'ensemble de notre coopération devrait être beaucoup plus global.

C'est la raison pour laquelle l'ACDI va appuyer des pays et que de 75 à 80 p. 100 de notre programme pourrait aller en appuis budgétaires. Mais, comme je l'ai dit tantôt, c'est parce que c'est inscrit dans un programme, c'est prévu dans les plans d'actions et suivi des résultats escomptés.

[Traduction]

Le sénateur Segal : Comme je suis devenu membre du comité hier seulement, je n'ai pas eu l'occasion de participer à cette énorme entreprise physique et intellectuelle qu'ont vécu mes collègues dans leur périple remarquable dans une grande partie de l'Afrique. J'admire la perception réaliste qu'ils apportent à cette discussion et que je ne peux apporter moi-même.

Il serait des plus utile que nos invités nous parlent de deux éléments de l'exposé des faits. Nous avons beaucoup entendu parler de corruption. Je ne suis pas de ceux qui pensent que nous devrions appliquer une règle de deux poids deux mesures à nos amis africains ou que nous devrions leur imposer des normes qui n'auraient pas existé à des moments similaires de notre développement démocratique il y a 80, 100 ou 150 ans, pour ce qui est du processus.

Je pense que l'APD et d'autres règles et lignes directrices sont claires au sujet de la question de la réceptivité et de l'absorbabilité de l'aide et des investissements. Je suis intéressé de savoir où nous en sommes rendus, d'après vous, sur le plan de l'absorbabilité par

of the dedicated funds end up where they are intended to as opposed to Swiss bank accounts or whatever the narrative suggests.

My supplementary question touches upon a very active and constructive debate within CIDA, which is a good thing, around the relevance, role and importance of democratization. In that context, I think of democratization not only as, for example, the ability to choose one's own government — one can look at Zimbabwe, for instance, and realize that there are some pieces missing in that particular execution — but also in the context of human rights and the rule of law.

As senior officials who direct investment, in a sense, cooperatively with other donors on behalf of the Canadian taxpayer and in support of legitimate development goals for our fellow human beings in Africa, I am interested in your perspective on those two premises. From the point of view of Canada, what change might we be able to consider? What fresh approach to policy might be constructive around this table that would assist you and your colleagues in the work you are trying to do? That is a tall order, but any hints you could give us would be most instructive.

Ms. Brown: First, you will know from the new policy statement that issues of governance, human rights and democracy are one of our priorities. There is absolutely no question about that. One of the big advances in Africa over the last 10 years is that African leaders will now talk about the issue of governance and corruption. They have put in place the African peer review mechanism to NEPAD, which they are starting to go through. I am just back from a trip to Ghana, which was one of the first, if not the first. They have not yet responded to the comments, but the international community can hold their feet to the fire on this. That is helpful. These issues are taken extremely seriously, although that does not mean there are easy answers to them.

Returning to the Ghana example, we have two budget support programs there. The first is in the agriculture sector. We are doing what Mr. Lemelin was talking about, that is, reviewing with them their strategy and plan of action and strengthening the ministry of agriculture. The second budget support program is with a group of eight other donors and involves the general budget.

We are doing that in Ghana because they have had several monitored, democratic elections in which we have assured ourselves that there is a democratic process and governance is well in place. We are doing many things to back ourselves, one being our work with the Government of Ghana to ensure that their financial management systems are strengthened. Their budget is \$3 billion, comparable to that of the City of Montreal, and their population is 20 million, so Ghana lacks

rapport à l'idée que la plupart des fonds consacrés finissent là où ils étaient destinés plutôt que dans un compte de banque suisse ou quoi que ce soit d'autre comme le laisse entendre l'exposé des faits.

Ma question complémentaire porte sur un débat très actif et constructif au sein de l'ACDI, ce qui est une bonne chose, autour de la pertinence, du rôle et de l'importance de la démocratisation. Dans ce contexte, je pense à la démocratisation non seulement, par exemple, comme la capacité de choisir son propre gouvernement — on peut regarder le cas du Zimbabwe, par exemple, et constater qu'il manque certains éléments dans cette exécution particulière —, mais également, dans le contexte des droits de la personne et de la primauté du droit.

En tant que hauts fonctionnaires qui orientent les investissements, en un sens, en coopération avec d'autres donateurs au nom du contribuable canadien et à l'appui d'objectifs de développement légitimes de nos frères et sœurs en Afrique, je suis intéressé à connaître votre point de vue sur ces deux éléments. Du point de vue du Canada, quel changement pourrions-nous envisager? Quelle nouvelle approche à la politique pourrait être constructive autour de la présente table pour vous aider, vous et vos collègues, dans le travail que vous essayez de faire? C'est une commande de taille, mais toute indication de votre part serait des plus instructive.

Mme Brown : Premièrement, vous verrez à partir du nouvel énoncé de politique que les questions de gouvernance, de droits de la personne et de démocratie sont l'une de nos priorités. Il n'y a absolument aucun doute là-dessus. Un des grands progrès réalisés en Afrique au cours des 10 dernières années, c'est que les dirigeants africains acceptent maintenant de parler de la question de la gouvernance et de la corruption. Ils ont mis sur pied un mécanisme africain d'examen par les pairs dans le cadre du NEPAD, qu'ils commencent à mettre en oeuvre. Je reviens tout juste d'un voyage au Ghana, qui est un des premiers, sinon le premier, pays à signer son adhésion à ce mécanisme. Ils n'ont pas encore répondu aux observations, mais la communauté internationale peut les forcer à le faire. C'est quelque chose d'utile. On prend ces questions très au sérieux, bien que cela ne signifie pas qu'il y a des réponses faciles.

Si on revient à l'exemple du Ghana, nous avons deux programmes d'appui budgétaire dans ce pays. Le premier porte sur le secteur de l'agriculture. Nous faisons ce que M. Lemelin a dit, c'est-à-dire, nous examinons avec eux leur stratégie et leur plan d'action et nous renforçons le ministère de l'Agriculture. Le deuxième programme d'appui budgétaire se fait en collaboration avec un groupe de huit autres donateurs et fait intervenir le budget général.

Nous faisons cela au Ghana parce que ce pays a eu plusieurs élections démocratiques supervisées aux cours desquelles nous nous sommes assurés qu'il y avait un processus démocratique et une gouvernance bien en place. Nous faisons beaucoup de choses pour nous couvrir, l'une d'elle étant notre travail avec le gouvernement du Ghana pour nous assurer que ses systèmes de gestion financière sont renforcés. Son budget est de 3 milliards de dollars, ce qui est comparable au budget de la ville de Montréal, et

the resources to provide the services. They do not have provincial governments to provide additional funding for services. It is extremely important for us to ensure that the Government of Ghana reaches that series of indicators and trigger points amongst the donors collectively, and so it is carefully monitored together, not one by one, on a six-month basis. Money is not released until those trigger points are reached.

Inside the Government of Ghana, we set special resources aside to help them build their expenditure management systems. We discovered that because of the lack of resources, the finance ministry only managed the salary budget of the government. They did not have a relationship with their line ministries because all of the program budgets came from donors through these separate projects and programs that you have been talking about. One of the benefits has been that the line ministries are receiving their money through the finance ministry, and we are trying to make that system work better.

I would ask my colleagues to add their comments. Michel Lemelin has some interesting examples about his side of the continent. Concerning changes we would recommend to better communicate the message to Canadians, we talk about the small project, about which we are not enthusiastic, but people who give money for development cooperation relate much better if they are able to see that their \$25 improved the pump in village X.

We are struggling with how to communicate that it makes more sense overall to invest in the health care strategy of the Government of Mali than to put one machine in one hospital, which might not be on the list of priorities of the capable Minister of Health for the Government of Mali.

Mr. Lemelin: There were issues about corruption and absorbability. In respect of democratization, we have a good example of how difficult that can be in Africa. Not only is it a matter of introducing a multi-party system and having a few elections but also a matter of anchoring the institutions in such a way that there could be public participation through representation.

Senators have likely read about the protests in Ethiopia where the police have shot many people.

The Chairman: How many people?

Mr. Lemelin: There were 22 people shot today. We thought that Ethiopia was doing well enough because this is their third general election. Throughout the election, things were quite calm but after the results came out, the problems began. There is another aspect. We need to look not only at the national

sa population est de 20 millions d'habitants; alors, le Ghana n'a pas les ressources pour fournir des services. Il n'y a pas non plus de gouvernements provinciaux pour fournir du financement additionnel pour les services. Il est extrêmement important pour nous de nous assurer que le gouvernement du Ghana atteigne cette série d'indicateurs et de points de déclenchement établis collectivement par les donateurs, et la situation est étroitement surveillée par l'ensemble des donateurs, et non un par un, à tous les six mois. L'argent n'est pas accordé tant que les points de déclenchement n'ont pas été atteints.

Au sein du gouvernement du Ghana, nous avons mis de côté des ressources spéciales pour l'aider à bâtir son système de gestion des dépenses. Nous avons découvert qu'à cause du manque de ressources, le ministère des Finances ne gère que le budget salarial du gouvernement. Il n'a pas de relations avec les ministères d'exécution parce que tous les budgets de programmes viennent de donateurs par le biais de ces projets et programmes séparés dont vous avez parlé. Un des avantages a été que les ministères d'exécution reçoivent leur argent par l'intermédiaire du ministère des Finances, et nous essayons de faire en sorte que ce système fonctionne mieux.

Je demanderais à mes collègues d'ajouter leurs observations. Michel Lemelin a certains exemples intéressants de son côté du continent. Concernant les changements que nous recommanderions pour mieux communiquer le message aux Canadiens... nous parlons du petit projet, pour lesquels nous n'avons pas beaucoup d'enthousiasme, mais les gens qui donnent de l'argent pour la coopération en matière de développement sont plus satisfaits s'ils peuvent constater que leur don de 25 \$ a amélioré la pompe dans tel ou tel village.

Nous avons de la difficulté à faire comprendre qu'il est beaucoup plus sensé globalement d'investir dans la stratégie de soins de santé du gouvernement du Mali que d'installer un appareil dans un hôpital, qui pourrait ne pas être sur la liste des priorités du ministre de la Santé compétent du gouvernement du Mali.

M. Lemelin : Il y avait les questions de corruption et d'absorbabilité. En ce qui concerne la démocratisation, nous avons un bon exemple qui montre combien cela peut être difficile en Afrique. Non seulement s'agit-il de les initier à un système de pluripartisme et d'avoir quelques élections, mais également, il s'agit d'ancrer les institutions de telle manière qu'il puisse y avoir participation publique par le biais de la représentation.

Les sénateurs ont probablement lu au sujet des manifestations en Éthiopie au cours desquelles les forces policières ont abattu de nombreuses personnes.

Le président : Combien de personnes?

M. Lemelin : Vingt-deux personnes ont été abattues aujourd'hui. Nous pensons que l'Éthiopie s'en tirait assez bien parce qu'il s'agit de sa troisième élection générale. Pendant toute la durée des élections, les choses semblaient assez calmes, mais après que les résultats ont été connus, les problèmes ont

level for democratization but also at the regional and municipal levels.

It takes a long time before this can be solidified in the daily routine. To think that we can change in 10 years a country like Ethiopia, which has had an entirely different political regime and no idea of participation in public affairs, is simply not realistic. What should we do when we realize that governance and democratization do not turn out the way we thought they should? Should we hold our development cooperation and support hostage with their democratization and their progress on that front? It turns into a difficult situation. I do not want to answer that question today because I have had to deal with it too many times in years past. It is always difficult. Should we continue to help these countries with a democratic deficit? It is as bad as an economic deficit, in a way, but we do not stop helping in that case. Should we stop helping them when they have a democratic deficit? I ask that question of senators.

Ellen Wright, Manager, Governance, Security and Communication Unit, Canada Fund for Africa Secretariat, Canadian International Development Agency: I would like to pick up on something Ms. Brown talked about and that is the African peer review mechanism, which is one of the most innovative things developed by the Africans. Under this program, Africans have committed to reviewing each other's governance programs. It is much gutsier than any program to which we would agree. Can you imagine the Americans and Canadians agreeing to review each other's programs and then abiding by the results?

Senator Segal: I do not think one province would agree with another province.

Ms. Wright: Twenty-four countries have signed on and Ghana was the first. Rwanda and Kenya have undertaken reviews. It is interesting to see which countries have and have not signed on. Nigeria has signed on and will undertake a review soon. Being one of the most corrupt countries in the world, according to Transparency International, it will be interesting to see how Nigeria justifies corruption. A country like Angola has signed on and, having just come out of civil war, will explain its deficit of good governance on that basis. These countries are pretty tough on each other, and we have to give them much credit.

On the parliamentary side, I hope that Senator Andreychuk will address senators at some time on a program of support to parliamentarians in Africa and the creation of a network called the African Parliamentarians Network Against Corruption, APNAC. Senator Andreychuk was recently in Senegal on a policy dialogue with 12 African parliamentarians.

Senator Andreychuk: They were from various countries.

commencé. Il y a un autre aspect. Nous devons nous préoccuper non seulement de la démocratisation au niveau national, mais également de la démocratisation au niveau régional et municipal.

Il faut beaucoup de temps pour que cela puisse être ancré dans le quotidien. Croire que l'on peut changer un pays comme l'Éthiopie en 10 ans, qui a connu un régime politique entièrement différent et n'a aucun antécédent de participation dans les affaires publiques, n'est tout simplement pas réaliste. Que devrions-nous faire lorsque nous nous rendons compte que la gouvernance et la démocratisation ne tournent pas comme nous l'aurions espéré? Est-ce que notre coopération et notre aide au développement doivent être conditionnelles à leur démocratisation et aux progrès qu'ils font à cet égard? Cela devient une situation difficile. Je ne veux pas répondre à cette question aujourd'hui, parce que j'ai eu trop souvent à y faire face dans les années passées. C'est toujours difficile. Devrions-nous continuer d'aider ces pays qui ont un déficit démocratique? C'est aussi mal qu'un déficit économique, dans un sens, mais nous n'arrêtons pas d'aider dans ce cas. Devrions-nous arrêter d'aider ces pays lorsqu'ils ont un déficit démocratique? Je pose la question aux sénateurs.

Ellen Wright, chef, Unité de la gouvernance, de la sécurité et des communications, Secrétariat du Fonds canadien pour l'Afrique, Agence canadienne de développement international : J'aimerais revenir sur un point dont a parlé Mme Brown, à savoir le Mécanisme africain d'examen par les pairs, qui est une des choses les plus innovatrices élaborée par les Africains. En vertu de ce programme, les Africains se sont engagés à examiner les programmes de gouvernance les uns les autres. C'est quelque chose qui demande beaucoup plus de cran que n'importe quel programme auquel nous aurions accepté de participer. Pouvez-vous imaginer les Américains et les Canadiens s'entendre pour que chacun des pays examine les programmes de l'autre et qu'ensuite, chacun des deux pays donne suite aux résultats de cet examen?

Le sénateur Segal : Je ne pense pas qu'une province accepterait de le faire avec une autre.

Mme Wright : Vingt-quatre pays ont signé cette entente et le Ghana a été le premier à le faire. Le Rwanda et le Kenya ont commencé des examens. Il est intéressant de voir quels pays ont signé et quels pays n'ont pas signé. Le Nigeria a signé l'entente et entreprendra un examen bientôt. Étant l'un des pays les plus corrompus au monde, selon Transparency International, il sera intéressant de voir comment le Nigeria justifie la corruption. Un pays comme l'Angola a signé et, sortant tout juste d'une guerre civile, expliquera son déficit en matière de bonne gouvernance par cette situation. Ces pays sont très durs les uns envers les autres et nous devons leur rendre hommage.

Du point de vue parlementaire, j'espère que le sénateur Andreychuk parlera aux sénateurs, à un moment donné, d'un programme d'appui aux parlementaires en Afrique et de la création d'un réseau appelé Réseau des parlementaires africains contre la corruption, APNAC. Le sénateur Andreychuk était récemment au Sénégal pour participer à un dialogue sur les politiques avec 12 parlementaires africains.

Le sénateur Andreychuk : Ils provenaient de pays différents.

Ms. Wright: There were eight Canadians involved in this policy dialogue. The same program responsible for that is responsible for APNAC and there have been results. Senator Di Nino, I understand where you are coming from when you say that it is not working and we are not seeing successes, but we take small successes. For example, as a result of APNAC, a Canadian-instigated program under which we work with African parliamentarians, Uganda has passed an anti-corruption law. The chair of the corruption committee in Uganda is a part of APNAC. We are seeing some definite changes to the laws of Uganda. The successes might be small but they are happening.

[Translation]

Senator Corbin: When we had our meeting with Alpha Oumar Konaré, from the African Union — the former President of Mali — he told us that one of the major problems in Africa involved transportation, more precisely transportation within countries and between countries. According to him, this is a serious constraint on further economic development. Does CIDA take part in programs to improve transportation networks in Africa, be it navigation or air transport? We discovered, for instance, that it was sometimes impossible to travel from one country to another because there was no air transport. Small planes have to be chartered. What does CIDA do in this area at the macroeconomic level?

Mr. Lemelin: Several years ago we built a lot of infrastructures. When I began to work for CIDA, I supervised infrastructure projects, but we stopped doing that because of costs. Let us be honest; it costs a fortune and we do not have the means to contribute in a significant way in the construction of roads or other transport links in Africa. Rather, we leave this to the banks or to the private sector.

We are aware that that is important. When we look at the issues in a more global way, the physical communication and telecommunications dimensions are always present, because they are a paramount part of development. It is somewhat unfortunate that we left this sector. Indeed, several of our Canadian businesses probably found this difficult, because we supported several of our engineering firms. Others learned to work in Africa and elsewhere in CIDA projects, and they managed to position themselves very successfully on international markets in order to have access to existing markets.

As for budget support, it must be said that countries have transportation development programs for international links, such as the NEPAD program. The action plan contains a transportation section and our Canadian businesses are quite well positioned to go and get markets in these areas. This is going on, but CIDA is not providing funding.

Ms. Bérard: I would like to add something to Mr. Lemelin's remarks. It is true that from the lateral point of view, we have practically no activity involving infrastructures. However, through our multilateral investments, several things are being

Mme Wright : Il y avait huit Canadiens qui participaient à ce dialogue sur les politiques. Le même programme qui a donné lieu à ce dialogue a aussi donné naissance à l'APNAC et il y a eu des résultats. Sénateur Di Nino, je comprends que vous disiez que cela ne fonctionne pas et que nous ne voyons pas de réussites, mais nous acceptons les petits succès. Par exemple, suite à la création de l'APNAC, programme qui a été créé à l'instigation des Canadiens et sur lequel nous avons travaillé avec des parlementaires africains, l'Ouganda a adopté une loi pour lutter contre la corruption. Le président du comité de lutte contre la corruption en Ouganda est membre de l'APNAC. Nous voyons certains changements définitifs dans les lois en Ouganda. Les réussites sont peut-être minces, mais il y en a.

[Français]

Le sénateur Corbin : Lors de notre rencontre avec Alpha Oumar Konaré, de l'Union africaine — ancien président du Mali —, il nous a dit que l'un des problèmes majeurs en Afrique était celui des transports, plus précisément des liens à l'intérieur des pays et entre les pays. Selon lui, c'est une contrainte sérieuse à l'amélioration du développement économique. Est-ce que l'ACDI participe à des programmes qui visent à améliorer les réseaux de transport en Afrique, que ce soit la navigation ou le transport aérien? Nous avons découvert, par exemple, qu'il était parfois impossible de passer d'un pays à l'autre parce qu'il n'y avait pas de service aérien. Il faut alors nolisier de petits avions. Qu'est-ce que l'ACDI fait dans ce domaine sur le plan macroéconomique?

M. Lemelin : Il y a plusieurs années, nous avons implanté beaucoup d'infrastructures. Lorsque j'ai commencé à travailler pour l'ACDI, j'ai supervisé des projets d'infrastructures, mais nous avons cessé de le faire à cause des coûts. Soyons honnêtes, cela coûte une fortune et nous n'avons pas les moyens d'intervenir de façon significative dans la construction de routes ou d'autres liens de transport en Afrique. Nous laissons plutôt cela aux banques ou au secteur privé.

Nous sommes conscients que cela est important. Lorsque nous regardons les enjeux de façon plus globale, les dimensions de communication physique et de télécommunication sont toujours présentes parce qu'elles font partie du développement au premier plan. C'est un peu malheureux que nous ayons quitté ce domaine. D'ailleurs, probablement que plusieurs entreprises canadiennes ont trouvé le jeu difficile parce que nous avons supporté plusieurs de nos firmes d'ingénieur. D'autres ont appris à travailler en Afrique et ailleurs pour des projets de l'ACDI, mais elles ont très bien réussi à se placer sur les marchés internationaux pour avoir accès aux marchés qui existent déjà.

Quant à l'appui budgétaire, il faut dire que les pays ont des programmes de développement des transports pour ce qui est des liens internationaux, dont le NEPAD. Le plan d'action prévoit un volet de transport et nos sociétés canadiennes sont assez bien placées pour aller chercher des marchés dans ces domaines. Cela existe, mais l'ACDI n'est pas présente en termes de financement.

Mme Bérard : Je souhaiterais compléter les propos de M. Lemelin. Il est vrai que du point de vue latéral, nous n'avons pratiquement aucune activité du côté des infrastructures. Par contre, à travers nos investissements multilatéraux, plusieurs

done, in cooperation with several other donors, obviously. Moreover, we provide certain sums to the African Development Bank which has specific programs for infrastructures in its programs.

I want to point out that the British, in their report on the African Commission, insisted on infrastructures and created a consortium. Their very first meeting was held in London a few weeks ago. We attended that meeting. The donors decided to meet in order to better coordinate their efforts in this area. The dialogue is leading to certain results.

[English]

The Chairman: I would just like to add that it was never explained to us. We were exposed to so much information. Everyone we met agreed that the Ethiopian famine should not take place. Ethiopia grows plenty of food, and the difficulty is getting it from that part of Ethiopia to Tigray. There is no reason for them to have a famine.

Why was this not dealt with 40 years ago? It is as if the same conversation is taking place that could have taken place in 1962. It was not explained. There are some new roads. Why did they not build the new roads from the area where they are growing the food to the area where they need the food?

Senator Andreychuk: How do you grow a country and make it function? We are still struggling with our own country. I do not think we have it right. We can certainly go to certain areas to look at it.

There was colonization; then in the 1960s, independence came. We propped up leaders, both the East and the West — you just have to understand Somalia and Ethiopia. You could have been in Somalia at one point when it had support from the West. You went back a few months later, and it was support from the East.

Nothing much happened.

We then got a second generation of leaders. The East-West conflict has disappeared. We are talking about 10 to 15 years. The difference I see through Africa on governance, which I think is one of the key issues that could lead to a lot of other things happening, is that we still have a generation of leaders who do not understand. There are leaders that came out at independence who lived through these times that really do not understand what a nation state is about, what their responsibilities are.

Then we got a newer breed of leaders, and we saw optimistic signs. We now see some of those leaders holding on too long and causing the same problems that the first generation of leaders had.

choses sont faites, mais évidemment, c'est avec plusieurs autres donateurs. Par ailleurs, nous offrons des sommes à la Banque africaine de développement où il y a des programmes spécifiques pour les infrastructures dans le cadre de ces programmes.

Je tiens à souligner que les Britanniques, dans leur rapport sur la Commission de l'Afrique, ont insisté sur la question des infrastructures et ont créé un consortium. Leur toute première réunion a eu lieu à Londres il y a quelques semaines. Nous avons pris part à cette réunion. Les donateurs ont décidé de se réunir pour mieux coordonner leurs efforts dans ce sens. Il y a des choses qui se font au niveau du dialogue.

[Traduction]

Le président : J'aimerais simplement ajouter que cela ne nous a jamais été expliqué. Nous avons été exposés à tellement d'information. Tous les gens que nous avons rencontrés étaient d'accord pour dire que la famine en Éthiopie n'aurait pas dû avoir lieu. L'Éthiopie produit des aliments en abondance et la difficulté, c'est de les faire parvenir jusqu'au Tigré. Il n'y a pas de raison d'avoir une famine dans ce pays.

Pourquoi cette question n'a-t-elle pas été réglée il y a 40 ans? C'est comme si on avait la même conversation qu'en 1962. On n'a pas expliqué cela. Il y a certaines routes nouvelles. Pourquoi n'ont-ils pas construit de nouvelles routes entre la région où l'on produit des aliments et la région où l'on a besoin d'aliments?

Le sénateur Andreychuk : Comment cultivez-vous un pays et le faites-vous fonctionner? Nous avons encore des difficultés avec le nôtre. Je ne pense pas que nous ayons la bonne formule. Nous pouvons certainement aller dans certaines régions pour examiner la situation.

Il y a eu la colonisation; ensuite, dans les années 1960, il y a eu l'indépendance. Nous avons appuyé des dirigeants tant l'Est que l'Ouest — vous devez tout simplement comprendre la Somalie et l'Éthiopie. Vous auriez pu aller en Somalie à un moment donné alors qu'elle était appuyée par l'Ouest et y retourner quelques mois plus tard, et elle était appuyée par l'Est.

Il ne se passait pas grand-chose.

Et puis, nous avons eu une seconde génération de dirigeants. Le conflit Est-Ouest avait disparu. Nous parlons d'il y a 10 à 15 ans. La différence que je vois en Afrique sur la question de la gouvernance, qui à mon avis est une des questions clés qui pourrait entraîner beaucoup d'autres choses, c'est que nous avons encore une génération de dirigeants qui ne comprend pas. Il y a des dirigeants qui sont issus de l'indépendance, qui ont vécu pendant cette période, qui ne comprennent pas vraiment ce qu'est un État-nation et quelles sont leurs responsabilités.

Ensuite, nous avons eu une nouvelle génération de dirigeants et nous avons vu des signes encourageants. Nous voyons maintenant certains de ces dirigeants s'accrocher trop longtemps et causer les mêmes problèmes que les dirigeants de la première génération.

Governance seems to be the issue. How much of our effort is really building the governance structures beyond what I see? We see working with governments, but working with parliaments is going to be the key if those governments are going to be accountable to their people.

There are no double-checks in many of those countries unless you look at the fledgling parliaments. Are we seeing that as part of our education structure? It seems to me that is the key. That is what NEPAD is anchored on even though, unfortunately, no one was consulted. The NEPAD plan was put in by the leaders, and really only about seven of them. Now we are trying to get a grassroots feeling to the NEPAD structure.

Is this really not, after 40 years, the first time that we are really struggling with real governance in Africa? I would like your comments to that.

The Chairman: Nobody is particularly anxious.

Mr. Lemelin: We were conscious of that because we are doing a few things with the Parliamentary Centre and other groups.

There is also something in the plans about Sudan. Through their new constitution and their way of looking at a certain kind of federalism in Sudan, they are interested in hearing more about the Canadian experience in this area. Here and there, we are dealing with these matters.

In Ethiopia, we work with parliamentarians. We were even about to start something if the parliament had reconvened on a full basis but some are just boycotting. Also, we are doing a lot about elections here and there — before, during and after the elections. It is very important. We see governance in a large part as public sector reform. That is also important because, if you do not have competent people to implement the program and who understand the logic and the culture of democratization and working in a modern government, you will go nowhere.

Senator Andreychuk: We have tried elections, we have said multi-party, we are now talking about doing seminars and how they build their committee structures. I believe that is all necessary. However, the key seems to be that when we work in Africa we include accountability in the true sense that we would in Canada. For example, I participated in an IMF conference in Tanzania. For the first time, parliamentarians on the finance committee actually knew what the government was negotiating with IMF. Before that, they said they would receive “the plan” in their cubbyholes and were asked to vote for it by two o’clock in the afternoon. We now understand that governance is not just the head of state or the government, but it has to be a real governance structure that has to be impacted. We have put our emphasis on

La gouvernance semble être le problème. Quelle part de notre effort sert véritablement à bâtir des structures de gouvernance, au-delà de ce que je peux voir? Nous voyons que nous travaillons avec les gouvernements, mais travailler avec les parlements sera l’élément clé si nous voulons que ces gouvernements rendent des comptes à leur peuple.

Dans un grand nombre de ces pays, il n’y a pas de contre-vérification à moins que vous regardiez les jeunes parlements. Voyons-nous cela comme faisant partie de notre structure d’éducation? Il me semble que c’est la clé. C’est sur cette question que le NEPAD est ancré même si, malheureusement, personne n’a été consulté. Le programme NEPAD a été mis sur pied par les dirigeants et, en réalité, par seulement sept d’entre eux. Maintenant, nous essayons de voir ce que pensent les gens de la base de la structure du NEPAD.

Ne s’agit-il pas, après 40 ans, de la première fois que nous nous débattons vraiment avec la gouvernance réelle en Afrique? J’aimerais vos observations là-dessus.

Le président : Personne n’est particulièrement pressé.

M. Lemelin : Nous sommes conscients de cette question parce que nous faisons certaines choses avec le Centre parlementaire et d’autres groupes.

Il y a également quelque chose au sujet du Soudan. À cause de la nouvelle constitution et du fait que les gens de ce pays envisagent une certaine forme de fédéralisme, ils sont intéressés à entendre parler de l’expérience canadienne dans ce domaine. Ici et là, nous traitons avec ces questions.

En Éthiopie, nous travaillons avec les parlementaires. Nous étions même sur le point d’entreprendre quelque chose si les activités du Parlement avaient repris sur une base régulière, mais certains ont tout simplement entrepris un boycottage. De plus, nous faisons beaucoup de choses au sujet des élections ici et là — avant, pendant et après les élections. C’est très important. Nous voyons la gouvernance en grande partie comme une réforme du secteur public. C’est une question qui est également importante parce que si vous n’avez pas de gens compétents pour mettre en œuvre le programme et comprendre la logique et la culture de la démocratisation et du fonctionnement d’un gouvernement moderne, vous n’irez nulle part.

Le sénateur Andreychuk : Nous avons essayé les élections, nous avons parlé de multipartisme, et nous parlons maintenant de faire des séminaires sur la façon de structurer leurs comités. Je crois que tout cela est nécessaire. Cependant, à mon avis, la clé, c’est que lorsque nous travaillons en Afrique, nous donnions à la reddition de comptes le même sens que nous lui donnons au Canada. Par exemple, j’ai participé à une conférence du FMI en Tanzanie. Les parlementaires siégeant au comité des finances ont appris pour la première fois ce que le gouvernement était en train de négocier avec le FMI. Avant cela, ils ont dit qu’ils recevaient « le plan » dans leur petit bureau et on leur demandait de voter sur ce dernier avant 14 heures. Nous comprenons maintenant que la gouvernance, ce n’est pas uniquement l’affaire du chef d’État

multilateral institutions. Surely we will not get the reforms we want if we do not really build governance in a proper way.

Mr. Lemelin: Governments have not learned to work with parliaments. They are starting to, but in many instances it is a big country such as Malawi.

Senator Andreychuk: Senator Di Nino asked the question about these countries being self-sufficient in subsistence agriculture some years back and why that appears not to be the case. That is one we posed when we went to Africa. Is it one you choose not to answer or are struggling with it yourself?

Mr. Lemelin: We have to consider many factors there. There is soil degradation in many areas. It is certainly for some reason. We have seen desertification and erosion.

The Chairman: In Ethiopia, only 13 per cent of arable land is cultivated. Obviously soil degradation has nothing to do with it whatsoever.

Mr. Lemelin: I am mentioning one of many factors. As well, there is population growth.

Senator Di Nino: We had heard that it is cheaper to import rather than grow certain products. We have to put on the record that the subsidies farmers get in Europe, particularly in two or three countries, in the U.S. and in Canada are killing some of these folks. Someone brought up the cotton issue. We were in a cotton field with 40 or 50 farmers begging us to send the message out there that not only are we killing them by making cotton so cheap they can not grow it, but the cost of fertilizer has gone up so much they can not afford to buy it.

The Chairman: I agree with you, Senator Di Nino, and I believe we have it on the record. You are right. It has nothing to do with soil degradation. The Congo could feed all of Africa on its own. Ethiopia has only 13 per cent of its arable land cultivated. Nigeria has a huge agricultural potential. Even Mali, which is basically a savannah country, and a semi-desert in the north, has no difficulty.

We have been through that and I think the members of the committee understand. I agree with you, Senator Di Nino, and I believe we all do.

[Translation]

Senator Robichaud: In listening to the comments around the table, one might believe that we have gone back 40 years and that nothing has really borne fruit, although in your replies you tried to provide us with some positive elements.

ou du gouvernement, mais il faut que ce soit une structure de gouvernance réelle qui doit être bien ancrée. Nous avons mis l'accent sur les institutions multilatérales. Il est certain que nous n'obtiendrons pas les réformes que nous voulons si nous ne construisons pas vraiment la gouvernance de la manière appropriée.

M. Lemelin : Les gouvernements n'ont pas appris à travailler avec les parlements. Ils commencent à le faire, mais dans de nombreux cas, c'est dans un grand pays comme le Malawi.

Le sénateur Andreychuk : Le sénateur Di Nino a posé la question concernant les pays qui, il y a un certain nombre d'années, étaient autonomes du point de vue de l'agriculture et pour qui cela ne semble plus être le cas aujourd'hui. Il s'agit d'une question que nous avons posée lorsque nous sommes allés en Afrique. Est-ce que c'est une question que vous avez choisi de ne pas répondre ou est-ce une question avec laquelle vous vous débattiez vous-même?

M. Lemelin : Il faut prendre en considération de nombreux facteurs ici. Il y a une dégradation des sols dans de nombreuses régions. Il y a certainement une raison. Nous avons vu la désertification et l'érosion.

Le président : En Éthiopie, seulement 13 p. 100 du sol arabe est cultivé. De toute évidence, la dégradation du sol n'a rien à voir avec cette situation.

M. Lemelin : Je mentionne un facteur parmi de nombreux autres. Il y a également la croissance de la population.

Le sénateur Di Nino : Nous avons entendu dire qu'il était plus économique d'importer certains produits que de les cultiver. Le compte-rendu doit refléter le fait que les subventions accordées aux agriculteurs en Europe, particulièrement dans deux ou trois pays, aux États-Unis et au Canada tuent certains de ces agriculteurs. Quelqu'un a soulevé la question du coton. Nous étions dans un champ de coton où 40 ou 50 agriculteurs nous suppliaient de transmettre le message que non seulement nous détruisons tous leurs efforts en faisant en sorte que le prix du coton soit si bas qu'ils ne peuvent en faire la culture, mais également que le coût des engrais a tellement augmenté qu'ils ne peuvent se permettre d'en acheter.

Le président : Je suis d'accord avec vous, sénateur Di Nino, et je crois que cela figure au compte-rendu. Vous avez raison. Cela n'a rien à voir avec la dégradation du sol. Le Congo à lui seul pourrait nourrir toute l'Afrique. L'Éthiopie n'a que 13 p. 100 de ses terres arabes cultivées. Le Nigeria a un énorme potentiel agricole. Même le Mali, qui est essentiellement un pays de savane et qui est semi-aride dans le nord n'a pas de difficulté.

Nous avons vu cela et je pense que les membres du comité comprennent. Je suis d'accord avec vous, sénateur Di Nino, et je crois que c'est le cas de tout le monde.

[Français]

Le sénateur Robichaud : À écouter les propos autour de la table, on pourrait croire qu'on a perdu 40 ans et que rien n'a vraiment réussi, quoique vos réponses aient tenté de nous donner des éléments positifs.

In order to conclude your testimony on a positive note, could you provide us with reasons or examples that would confirm that we should continue and, especially, not abandon what we are doing in these countries?

The people who are listening to us might believe that this work is not really worthwhile and that we should just disengage.

[English]

Ms. Brown: There are reasons and I can give you examples. However, we can not, as world citizens, abandon a part of the world. That is not just bleeding-heart kindness, it is self-interest. We cannot allow one part of the world to continue to struggle with poverty, HIV, AIDS, et cetera. I do not believe that is an option.

I think that when we put our minds to it, when we really have a broad approach, and when we are willing to face up to what we did not do well and learn from our mistakes and stay in there for the long term, some issues will not get solved in one year or two but some might.

The example that always comes to mind is clean drinking water, which is very important to economic development. People who are sick are not going to be helpful in their jobs and will not be able to support their families. We have seen it here in Canada. None of us can survive without clean drinking water.

Canada has played a major role in the far north of Ghana. We have been there for 25 to 30 years, and in the first five or 10 years we made a ton of mistakes. We had the good old prairie hand pumps. They were not accustomed to having 300 strong African women pump them and they broke. However, we learned our lessons over the years.

When you look at the stats now for northern Ghana, in the isolated part of the country, first, the coverage for that region is much better than in the middle part of Ghana. That is because Canada has been there for 25 years. Second, some major diseases like guinea worm are starting to come back. People are worried because they had been rid of it. That is a major problem as a result of not having good, clean drinking water.

Third, thanks to our long involvement there, Canadian public servants actually contributed to the development of a good community water policy for Ghana whereby people can go in and do small, large or medium-sized community water projects by following certain steps that have been learned through good practices such as consulting the community, getting women on-board, et cetera.

Afin de terminer votre témoignage sur une note positive, pourriez-vous nous donner des raisons ou des exemples qui nous confirmeraient que l'on doit continuer et surtout ne pas abandonner ce que nous faisons dans ces pays?

Les gens qui nous écoutent pourraient croire que cela ne vaut pas la peine et que l'on devrait laisser tomber.

[Traduction]

Mme. Brown : Il y a des raisons et je peux vous donner des exemples. Cependant, nous ne pouvons pas, en tant que citoyens du monde, abandonner une partie de la planète. Ce n'est pas simplement une question de bonté sentimentale, mais une question d'intérêt personnel. Nous ne pouvons pas laisser une partie de la planète continuer à se battre contre la pauvreté, le VIH, le sida, et cetera. Je ne pense pas que ce soit une option.

Je pense que si nous sommes déterminés, si nous avons vraiment une approche très large, si nous sommes prêts à reconnaître nos erreurs et à apprendre d'elles et si nous sommes prêts à rester sur place le temps qu'il faut, certaines questions ne seront pas résolues en un an ou deux, mais certaines pourraient l'être.

L'exemple qui vient toujours à l'esprit, c'est celui de l'eau potable, qui est très importante au développement économique. Les personnes malades ne seront pas utiles au travail et ne seront pas en mesure de supporter leur famille. Nous avons vu cela ici au Canada. Aucun d'entre nous ne peut survivre sans eau potable.

Le Canada a joué un rôle majeur dans le nord du Ghana. Nous sommes là depuis 25 à 30 ans et au cours des cinq à dix premières années, nous avons fait des tonnes d'erreurs. Nous avons eu les bonnes vieilles pompes à bras des Prairies. Ces dernières ne pouvaient pas résister à l'effort que leur demandaient 300 femmes africaines fortes et se brisaient. Cependant, nous avons appris de nos erreurs avec les années.

Lorsqu'aujourd'hui vous regardez les données statistiques sur le nord du Ghana, dans la partie isolée du pays, premièrement, vous constatez que la couverture de cette région est bien meilleure que dans la partie mitoyenne du Ghana. C'est parce que le Canada est là depuis 25 ans. Deuxièmement, certaines maladies majeures comme l'infestation par le ver de Guinée commencent à revenir. Les gens sont inquiets parce qu'ils avaient réussi à se débarrasser de ces maladies. Il s'agit d'un problème majeur qui est le résultat du manque d'eau potable.

Troisièmement, grâce à notre longue présence là-bas, les fonctionnaires canadiens ont, en fait, contribué à l'élaboration d'une bonne politique communautaire des eaux pour le Ghana, par laquelle les gens peuvent entreprendre des projets de petite, moyenne ou grandes taille concernant l'eau communautaire en suivant certaines étapes qui ont été apprises par l'application de bonnes pratiques, comme la consultation de la communauté, la participation des femmes, et cetera.

That is one example in one country. We tend to only see the problems that pop up in front of us. There are lots of things that we, as a country and we as a development community, have done to give us hope to go on. We have to go on and we have to keep faith. I really believe that. It is not a choice not to.

[Translation]

Senator Robichaud: Mr. Chairman, I did not in any way want to suggest that we should abandon the battle. I simply want people to understand and I want us to have something concrete to hang on to. Some things have worked well and we have to continue. This is long-term work. But we need something concrete to hang our hopes on.

Ms. Brown: Things have to be explained better. There have been successes, but we did not communicate them well.

Mr. Lemelin: In spite of results that may be disappointing to a certain extent, what would things have been like if we had not done what we did do, collectively?

Senator Robichaud: If I may play devil's advocate for a moment, some witnesses told us that when they began these interventions some 25 or 30 years ago, the people who lived from agricultural production were self-sufficient, while now, this is no longer the case. So, there is a sombre side to this.

[English]

The Chairman: Thank you very much. We could go on here with questions that have come out of our journey to Africa; however, we do not have any more time.

Our next witnesses are from Citizenship and Immigration Canada.

I have read your brief, Ms. Siddall. It is very interesting. However, only page seven relates to why we have asked you to come before the committee. We are concerned only about that which involves Africa. You do not have to read your brief, unless senators want you to do so. I know Senators Di Nino and Corbin will have some questions for you. I can tell you what they will be in a nutshell and then Senator Di Nino can pursue them.

Let us take the Congo as an example. We are interested in ministers from African governments who want to come to Canada, in particular parliamentarians. However, let us consider cabinet ministers who make these decisions fairly quickly. They say, as we do here, that they have to go to Toronto, Montreal, Vancouver or Ottawa for a meeting with the such-and-such. We are told that the application has to go to Abidjan and that the timely issuance of visas, or the issuance of visas at all, has become problematic. Here we are trying to deal with Africa in its many aspects, but African leaders have great difficulty coming to Canada because they can not obtain visas.

Is that not the rough idea, Senators Di Nino and Corbin?

Il s'agit d'un exemple dans un pays. Nous avons tendance à ne regarder que les problèmes qui surgissent devant nous. Il y a beaucoup de choses que nous, en tant que pays, et nous, en tant que communauté de développement, avons faites qui nous donnent la volonté de continuer. Nous devons continuer et nous devons garder l'espoir. Je le crois sincèrement. Ne pas le faire n'est pas un choix.

[Français]

Le sénateur Robichaud : Monsieur le président, je ne voulais aucunement suggérer que l'on abandonne la bataille. Je veux seulement que les gens comprennent et que l'on puisse s'accrocher à quelque chose de concret. Il y a des choses qui ont bien fonctionné et il faut continuer. C'est un travail de longue haleine. On a besoin de s'accrocher à quelque chose, quand même.

Mme Brown : Il faut mieux communiquer. Il y a eu des succès, mais on ne les a pas bien communiqués.

M. Lemelin : Malgré les déceptions qu'on peut avoir des résultats, qu'est-ce que cela aurait été si on n'avait pas fait ce que l'on a fait collectivement?

Le sénateur Robichaud : Pour me faire l'avocat du diable, des témoins nous ont dit que lorsqu'ils ont commencé les interventions, il y a 25, 30 ans, que les gens qui vivaient d'agriculture pouvaient se suffire, et maintenant, ce n'est plus le cas. Il y a donc des côtés sombres.

[Traduction]

Le président : Merci beaucoup. Nous pourrions continuer à parler des problèmes rencontrés durant notre voyage en Afrique; mais, nous n'avons pas le temps.

Nos prochains témoins représentent Citoyenneté et Immigration Canada.

Madame Siddall, j'ai lu votre très intéressant exposé, mais seulement la page 7 se rapporte à la raison pour laquelle nous vous avons demandé de comparaître devant le comité. Nous nous sommes intéressés que par ce qui concerne l'Afrique. Vous n'avez pas à lire votre exposé, sauf si les sénateurs le souhaitent. Je sais que le sénateur Di Nino et le sénateur Corbin vous poseront des questions. Je peux vous les résumer et le sénateur Di Nino pourra les développer.

Prenons le Congo par exemple. Ce qui nous intéresse, ce sont les ministres de gouvernements africains qui veulent venir au Canada, notamment les parlementaires. Mais, parlons de ministres qui prennent assez rapidement ces décisions. Ils disent, comme nous ici, qu'ils doivent se rendre à Toronto, à Montréal, à Vancouver ou à Ottawa pour rencontrer telle et telle personne. On nous a dit que la demande doit être envoyée à Abidjan et que la délivrance des visas dans les meilleurs délais ou, simplement, la délivrance de visas sont devenues problématiques. Nous tentons de traiter avec l'Afrique de bien des façons, mais les dirigeants africains ont beaucoup de difficultés à venir au Canada car ils ne peuvent pas obtenir de visas.

En gros, c'est bien de cela qu'il s'agit, n'est-ce pas, sénateur Di Nino et sénateur Corbin?

Senator Corbin: First, can we take these notes as read and have them printed in today's proceedings?

The Chairman: Yes, to save time, we will take the notes as read. We will have them attached to the minutes of today's meeting.

Senator Di Nino: Mr. Chairman, you have highlighted the issue that we want to talk about. We have heard from African parliamentarians, in particular cabinet ministers, that they are having a great deal of difficulty obtaining visas to come to Canada. We also heard one statistic that may not be correct. However, it will give you an indication of the concern that was expressed to us. It is that in one country some 80 per cent of student applications are turned down. I believe that was in Nigeria, was it not?

The Chairman: It could be. However, I am not certain.

Senator Di Nino: As part of our final look at this issue, we want to understand it. We would like to have our own people educate and inform us about that question.

Janet Siddall, Acting Assistant Deputy Minister, Operations, Citizenship and Immigration Canada: There is no question that the movement of temporary residents out of Africa is problematic for us for a number of reasons. Earlier, I heard your concerns about corruption, as well as previous African regimes that have posed problems because of their human rights records, et cetera.

When it comes to senior officials, of course we want to facilitate the exchange between Canada and these African countries. However, in many instances, there is a screening process we must go through. I wish that my colleagues from the Canada Border Services Agency, CBSA, were here because they are the lead on Canada's policy on war crimes and crimes against humanity.

In a number of countries, including some you visited, Canada does have concerns about complicity in war crimes and crimes against humanity, which require us to do rather intensive screening. It is the border agency that screens on our behalf. The policy of the Government of Canada is no safe haven. We have set the bar very high. As you may be aware, it is not blood on your hands; it is reasonable grounds to believe that someone had knowledge of or was complicit in war crimes, crimes against humanity, including senior members of regimes. In some cases, Canada has designated regimes in Africa that we consider to be brutal regimes. Anyone who was a senior member of that regime was and remains inadmissible to Canada under those provisions of the act.

I am guessing that if you are hearing complaints of delays, this is where they would be. If there are no concerns regarding their admissibility to Canada, then we certainly do expedite. In many

Le sénateur Corbin : Tout d'abord, pourrions-nous imprimer les notes d'allocation pour les ajouter au procès-verbal des délibérations d'aujourd'hui?

Le président : Oui, pour gagner du temps, nous pourrions utiliser les notes d'allocation telles qu'elles ont été lues. Nous les attacherons au procès-verbal des délibérations d'aujourd'hui.

Le sénateur Di Nino : Monsieur le président, vous avez souligné le problème dont nous voulons parler. Des parlementaires africains, en particulier des ministres, nous ont dit qu'ils avaient beaucoup de mal à obtenir des visas pour venir au Canada. On nous a aussi donné une statistique, qui n'est peut-être pas exacte, mais elle témoigne des préoccupations dont on nous a fait part. Cette statistique indique que 80 p. 100 des demandes faites par les étudiants ont été refusées dans un pays. Je crois que c'était au Nigeria, est-ce exact?

Le président : Peut-être, je ne suis pas sûr.

Le sénateur Di Nino : Dans le cadre de notre étude finale sur cette question, nous aimerions comprendre ce qui se passe. Nous souhaitons que nos propres gens nous disent ce qu'il en est.

Janet Siddall, sous-ministre adjointe intérimaire, Opérations, Citoyenneté et Immigration Canada : Il n'y a aucun doute que l'arrivée de résidents temporaires venant d'Afrique pose un problème pour plusieurs raisons. J'ai entendu tout à l'heure vos préoccupations au sujet de la corruption et le fait que des régimes africains précédents causaient des problèmes à cause de leurs antécédents en matière de respect des droits de la personne, et cetera.

Quand il s'agit de hauts fonctionnaires, nous voulons évidemment faciliter les échanges entre le Canada et ces pays africains. Cependant, dans de nombreux cas, nous devons suivre un processus de filtrage. J'aurais voulu que mes collègues de l'Agence des services frontaliers du Canada, l'ASFC, soient présents car ils jouent un rôle de premier plan dans la politique du Canada en matière de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité.

Quelques pays, notamment certains que vous avez visités, préoccupent le Canada au niveau de la complicité dans des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité et de ce fait, nous sommes obligés de faire un contrôle rigoureux. L'Agence des services frontaliers effectue le contrôle pour nous. La politique du gouvernement du Canada n'est pas un refuge. Nous plaçons la barre très haute. Comme vous le savez, il n'est pas insensé de croire que quelqu'un était au courant ou a participé à des crimes de guerre, des crimes contre l'humanité, y compris des hauts fonctionnaires des régimes. Dans quelques cas, le Canada a désigné des régimes africains comme étant des régimes brutaux. Quiconque a occupé de hautes fonctions dans ce régime était et demeure non admissible au Canada en vertu des dispositions de la loi.

Je suppose que si vous recevez des plaintes concernant les retards, c'est pour cette raison. Si leur admissibilité au Canada ne pose pas de problèmes, nous accélérons le processus. Dans

of our missions where there is no visa officer present, we have arrangements whereby our colleagues from Foreign Affairs will issue diplomatic visas to those high-level visitors.

We have worked closely with our partners at CBSA and Foreign Affairs to identify as early as possible where a potential visitor to Canada might come within these prohibited sections of the Immigration and Refugee Protection Act. Where it is identified that it is still in Canada's national interest to allow the visitor forward, we usually require a senior recommendation from Foreign Affairs or the inviting department. We facilitate that person's admission to Canada through an issuance of a temporary resident permit.

I agree with you. I have heard these complaints myself in meetings with the Nigerian High Commissioner and the Rwandan ambassador. They take exception to the fact that Canada has this policy. They feel we should recognize they have turned a corner, that they are on the path to democratic development. They do not understand it. They find it intrusive. They do not like the questions we ask. They do not like the questionnaires we ask them to complete in order that our colleagues at the border agency can do in-depth screening. Nevertheless, that is the position of the Government of Canada.

In our role of doing the first-line screening of visitors to Canada from abroad, we at Citizenship and Immigration Canada must apply those provisions of the act. With advance notice we can get the screening going so that we can give advice early on as to whether there is a potential problem.

I am aware that this has become more than a bilateral irritant in some cases. I speak to my colleagues at Foreign Affairs all the time about it. We are trying our best to educate not only our Canadian colleagues but those governments with whom we are dealing where this is an issue so that they understand the requirements of our immigration legislation. We mitigate it to the best of our ability.

Delays in those cases are a minimum of 10 working days, which is the time needed to complete the screening where there are concerns.

Senator Di Nino: Could you address the issue of students?

Ms. Siddall: The criteria for assessing a student are universal around the world. It has to be a genuine student who will leave Canada after their temporary authorized stay. They must demonstrate they have sufficient funds to cover their course study. They must demonstrate they have sufficient ties to their home country that they will leave Canada after their authorized stay.

There is a great deal of difficulty in the African context of students meeting that criteria. Where students are being admitted to post-secondary programs, bachelor programs, et cetera, the acceptance rates are very high. However, I must tell you that

beaucoup de nos missions, où il n'y a pas d'agents de visa, nous nous sommes entendus avec nos collègues des Affaires étrangères pour qu'ils délivrent des visas diplomatiques aux visiteurs de haut niveau.

Nous avons collaboré étroitement avec nos partenaires de l'ASFC et des Affaires étrangères pour identifier le plus tôt possible un visiteur potentiel au Canada qui tomberait sous le coup des interdictions prévues dans la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés. Quand il est confirmé que la visite sert les intérêts nationaux du Canada, nous demandons habituellement aux Affaires étrangères ou au ministère qui a lancé l'invitation une recommandation prioritaire. Nous facilitons l'entrée au Canada de cette personne en délivrant un permis de résidence temporaire.

Je suis d'accord avec vous. J'ai moi-même entendu ce genre de plaintes de la part du haut commissaire nigérien et de l'ambassadeur du Rwanda. Ils déplorent que le Canada applique cette politique. Ils estiment que nous devrions reconnaître le changement politique, qu'ils sont sur la voie du développement de la démocratie. Ils ne comprennent pas notre politique, ils la trouvent intrusive. Ils n'aiment pas le genre de questions que nous posons. Ils n'aiment pas les questionnaires que nous leur demandons de remplir et qui permettent à nos collègues de l'Agence des services frontaliers de faire un filtrage rigoureux. Toutefois, c'est la position du gouvernement du Canada.

Dans ses fonctions de faire le premier filtrage des visiteurs étrangers venant au Canada, Citoyenneté et Immigration Canada doit appliquer les dispositions de la loi. Si nous sommes prévenus à l'avance, nous pouvons commencer le contrôle et déterminer rapidement s'il y a un problème.

Je sais que c'est devenu, dans certains cas, une pomme de discorde dans les relations bilatérales. J'en parle tout le temps à nos collègues des Affaires étrangères. Nous faisons de notre mieux pour informer, non seulement nos collègues canadiens, mais aussi les gouvernements avec lesquels nous avons affaire quand il y a un problème afin qu'ils comprennent les exigences de notre Loi sur l'immigration. Nous faisons de notre mieux pour l'appliquer dans le sens de la mesure.

Dans ces cas, les délais durent au minimum 10 jours civils, c'est-à-dire la période nécessaire pour terminer le filtrage quand il y a des problèmes.

Le sénateur Di Nino : Pouvez-vous nous parler du cas des étudiants?

Mme Siddall : Les critères d'évaluation des étudiants sont les mêmes partout dans le monde. Il faut que ce soit un étudiant qui suive activement à temps plein des cours et qui quittera le Canada à la fin de la période de séjour autorisée. Il doit prouver qu'il les fonds suffisants pour couvrir le coût de ses études. Il doit prouver qu'il est suffisamment attaché à son pays d'origine pour quitter le Canada après la période de séjour autorisée.

Les étudiants africains ont beaucoup de mal à répondre à cette exigence. Les taux d'acceptation des étudiants admis au niveau du postsecondaire, du baccalauréat, et cetera, sont très élevés. Cependant, je dois vous dire que la majorité des cas d'étudiants

much of our student business out of Africa is generated by consultants. People are applying for different types of courses well below the post-secondary level, and there is a high level of fraud in the movement. The student movement has been targeted by people smugglers and others as a way to access Canada. They are very aware that we are trying to promote and facilitate the admission of students to Canada.

I have to say it is particularly bad out of Nigeria where, as you said, our refusal rates are high.

However, I noted a report that came out of our visa office in Nigeria last year. We do, on a quality assurance basis, review the applications submitted for malfeasance and fraud, and we were getting a 50-per-cent hit rate on fraudulent documents or other types of misrepresentation in the student applications being submitted.

I know you are not suggesting that CIC issue student visas to applicants who are committing fraud or otherwise misrepresenting something. They misrepresent their financial ability to pay for their studies, and they typically misrepresent their academic record.

Senator Di Nino: This hit us without any prior notice, and we were somewhat surprised that we were not briefed on it. It became an issue that we could have dealt with if we had prepared ourselves better. I do not want to blame anyone. The reason for you being here is to give us some reasons as to why this is happening. We obviously thought some things you told us were there, but we want to hear it from the horse's mouth, so to speak.

Ms. Siddall: I am not sure if my department was invited to brief you prior to today.

Senator Di Nino: No, it was not invited. No blame is being directed at anyone. We did not prepare ourselves well.

Ms. Siddall: There is no question that the visa issues are always being raised with Canadian delegations.

The Chairman: Could you provide us with a comparison of the Canadian position with our competitors in Germany, the United Kingdom and France?

I have studied in Germany, and I had many Nigerian colleagues at the institution and in the U.S. Are we riding on some kind of a horse of our own, or is this something other countries are doing as well?

Ms. Siddall: I can conduct research for you on comparative acceptance rates for Nigerian students as compared to other countries. I know when it comes to post-secondary institutions, our acceptance rates are very high — 75 to 80 per cent.

It is the non-post-secondary students that pose a problem for us and also pose a problem for our colleagues who have fairly significant refusal rates outside of the classic post-secondary

africains que nous examinons proviennent de conseillers. Les gens font des demandes d'inscription à différents types de cours bien inférieurs au niveau postsecondaire et il y a beaucoup de fraudes. Les passeurs clandestins et d'autres personnes utilisent les étudiants pour entrer au Canada. Ils savent très bien que nous essayons de promouvoir et de faciliter l'admission des étudiants au Canada.

Je dois dire que la situation est particulièrement critique en ce qui concerne le Nigeria ou, vous l'avez dit, nos taux de refus sont élevés.

Cependant, j'ai relevé un rapport provenant de notre bureau des visas au Nigeria l'année dernière. Nous examinons, à des fins d'assurance de la qualité, les demandes frauduleuses et nous avons recensé qu'il y avait 50 p. 100 de documents frauduleux ou d'autres types de fausses déclarations dans les demandes présentées par des étudiants.

Je sais évidemment que vous ne suggérez pas que Citoyenneté et Immigration Canada délivre des visas d'étudiants à des demandeurs qui commettent une fraude ou font de fausses déclarations. Ils font des déclarations trompeuses au sujet de leur dossier scolaires et de leur capacité financière à payer leurs études.

Le sénateur Di Nino : Cela nous est tombé dessus sans préavis et nous sommes quelque peu surpris de ne pas en avoir été informés. C'est un problème que nous aurions pu régler si nous nous étions mieux préparés. Je ne veux blâmer personne. Vous êtes ici aujourd'hui pour nous dire comment cela est-il arrivé. Nous avons constaté que certaines choses que vous nous avez dites existaient, mais nous voulions obtenir les réponses directement de la bouche de l'intéressé, pour ainsi dire.

Mme Siddall : Je ne suis pas sûre que mon ministère ait été invité pour vous en parler avant aujourd'hui.

Le sénateur Di Nino : Non, il n'a pas été invité. Personne n'est mis en cause. Nous ne nous sommes pas bien préparés.

Mme Siddall : Il est indéniable que les problèmes relatifs aux visas sont toujours soulevés auprès des délégations canadiennes.

Le président : Pouvez-vous nous fournir des données comparatives sur la position du Canada et celle de vos concurrents en Allemagne, au Royaume-Uni et en France?

J'ai étudié en Allemagne et aux États-Unis avec beaucoup d'étudiants nigériens. Sommes-nous les seuls à agir de cette façon ou bien d'autres pays font-ils de même?

Mme Siddall : Je peux faire une recherche sur les taux d'acceptation des étudiants nigériens en comparaison aux autres pays. Je sais que nos taux d'acceptation sont très élevés, de 75 à 80 p. 100, dans les établissements d'enseignement postsecondaire.

Ce sont les établissements offrant un enseignement autre que postsecondaire qui nous posent un problème et aussi à nos collègues qui recensent des taux de refus assez élevés pour les

student application. I provide that information going back through my memory on briefs I have read in the past.

Some countries have different regimes where they do not even consider student applications below the post-secondary level.

The Chairman: I understand that. Unless we see some figures or information, I have no way of being able to compare. I include the problem with diplomats and ministers and parliamentarians.

Are we unique in applying rules that make it difficult for us to talk to our enemies? What do the United Kingdom, France, Germany and the U.S. do when a Congolese minister wants to visit Washington, London, Paris or Berlin?

Ms. Siddall: On the comparative issue of our position on war crimes and crimes against humanity, Canada is the leader and is the strongest and least tolerant country in that respect.

The Chairman: Should we send them to other countries?

Ms. Siddall: In terms of what we have built into our Immigration and Refugee Protection Act, we have probably set the bar higher than just about anyone else. The way we administer our policies is quite different. Our act covers everyone and, therefore, you have to make the exception to allow someone in if they are determined to be inadmissible.

The U.S. system is quite different; they can apply the exception the other way around. In other words, they choose when they want to deem someone to be inadmissible.

I will research that for you and contact you regarding the comparable legislation related to war crimes and crimes against humanity in the U.K., Germany, France and the U.S.

The Chairman: Those countries would be our competitors for these people. Maybe we are just isolating ourselves.

Senator Andreychuk: We in the Senate studied the post-secondary education system a number of years ago.

One of the difficulties we had when trying to state that we should be more international was this dilemma of the traditional post-secondary institution, such as the computer school in Toronto. It was business-based additional education.

Part of the problem there was we were tackling the accreditation problem. Are these really post-secondary education institutions that should allow you to get a student visa as opposed to something else? Is that part of the problem still or has that been sorted out?

demandes de permis de séjour pour suivre des études dans des établissements n'offrant pas un enseignement postsecondaire. C'est de mémoire que je fournis ces renseignements en me fondant sur des exposés que j'avais consultés.

Certains pays ont des politiques différentes qui ne prennent même pas en considération les étudiants qui font des demandes pour suivre des études à un niveau inférieur à celui du postsecondaire.

Le président : Je comprends, mais à moins d'avoir des statistiques ou des renseignements, je ne pourrai pas comparer. J'inclus, dans ce problème, les diplomates, les ministres et les parlementaires.

Sommes-nous les seuls à appliquer des règles qui rendent difficile le dialogue avec nos ennemis? Que font le Royaume-Uni, la France, l'Allemagne et les États-Unis quand un ministre congolais veut visiter Washington, Londres, Paris ou Berlin?

Mme Siddall : Au sujet de notre position contre les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité, le Canada est au premier rang par rapport aux autres pays et il est celui qui est le plus ferme.

Le président : Devrions-nous les envoyer dans les autres pays?

Mme Siddall : Les dispositions que nous avons prévues dans la Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés placent probablement la barre plus haut que les lois de tout autre pays. C'est dans la mise en œuvre de notre politique que nous différons. Notre loi s'applique à tout le monde et, par conséquent, nous devons faire une exception à la règle pour accepter une personne au Canada qui a été jugée non admissible.

C'est très différent du système américain, l'exception à la règle est appliquée inversement. Autrement dit, ils choisissent quand ils veulent considérer une personne comme étant non admissible.

Je ferai une recherche comparative sur les lois en matière de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité telles qu'elles sont appliquées au Royaume-Uni, en Allemagne, en France et aux États-Unis et je vous en ferai part.

Le président : Ces pays seraient nos concurrents en ce qui concerne ces gens. Nous sommes peut-être en train de nous isoler.

Le sénateur Andreychuk : Nous avons, au Sénat, étudié le système de l'enseignement postsecondaire il y a plusieurs années.

En invoquant le fait que nous devrions accepter un plus grand nombre d'étudiants étrangers, le dilemme posé par les établissements d'enseignement postsecondaire traditionnels, tels que l'école d'informatique à Toronto, était l'une des difficultés car il s'agit d'une formation supplémentaire axée sur les entreprises.

Le fait que nous abordions le problème de l'accréditation constituait une partie du problème. Est-ce vraiment ces établissements d'enseignement postsecondaire qui devraient vous permettre de délivrer des visas d'étudiants ou autre chose? Est-ce que cela fait toujours partie du problème ou a-t-on trouvé une solution?

Ms. Siddall: I think we have made some progress but there is provincial jurisdiction in terms of accrediting the educational institutions. It is not part of the immigration legislation, so we rely on working through partnership with the provinces to ensure that we understand what a bona fide institution is and is not.

There is a challenge with private institutions. If I may use the term “visa schools,” they exist to a great extent in order to facilitate the movement of foreign students into Canada on student visas. I think that is still a program integrity issue, so that is where we closely examine the intentions of the student.

Are they a genuine student? Does their course of study make sense in terms of their academic background? Do they have the financial means to study in Canada? Are they sufficiently attached to their home country so that they will leave Canada after their stay as a student?

We have the means on the immigration side to examine the integrity of the intentions of the individual. We do not have the means within our own program to determine the integrity of the institution that is issuing acceptance letters.

Clearly for us, if it is a public post-secondary institution, that is a huge comfort zone because we know they are not issuing acceptance letters to unqualified students.

Senator Andreychuk: The Canadian part of the problem is the students themselves.

Part of the problem on student visas, as I recall from my days in the service, was the concept of who would get selected to go. The schools in Canada would have a quota system of how many spaces they still had available. A week or so before school started, they would say, okay, we can take 10 more students in the international program. The embassy would then be in a conundrum of trying to get them through fast.

There was no routine built in early enough to factor in the visa requirement. There would be a telephone call saying they could take 10 more students, but they have to appear by Monday. Is that still happening?

Ms. Siddall: I will turn that over to my colleague, Mr. Gilbert.

Rénald Gilbert, Director, Economic Immigration Policy and Programs, Selection Branch, Citizenship and Immigration Canada: You are right. That has been an issue for a long time, but not as significant as it was a few years ago. I saw a huge trend over the past 15 years where a lot of educational institutions have wanted to make room for foreign students because they pay higher tuition fees.

Mme Siddall : Je crois que nous avons réalisé des progrès, mais l'accréditation des établissements d'enseignement entre dans le domaine des compétences provinciales et pas dans celui de la Loi sur l'immigration, nous devons donc collaborer avec les provinces pour déterminer quel établissement est authentique ou ne l'est pas.

Les institutions privées posent un problème. Si je peux utiliser l'expression « écoles de visas », dans la mesure où elles existent largement pour faciliter l'arrivée d'étudiants étrangers au Canada avec des visas d'étudiant. Je crois que c'est encore une question d'intégrité du programme, c'est donc à ce niveau que nous examinons soigneusement les intentions de l'étudiant.

Sont-ils vraiment des étudiants? Est-ce que leur programme d'études correspond à leur dossier scolaire? Possèdent-ils des fonds suffisants pour couvrir le coût de leur éducation au Canada? Sont-ils suffisamment attachés à leur pays d'origine pour quitter le Canada après leur séjour en tant qu'étudiant?

Nous avons les moyens, sur le plan de l'immigration, d'examiner l'intégrité des intentions de la personne. Notre programme ne nous assure pas les moyens d'évaluer l'intégrité de l'établissement qui délivre des lettres d'acceptation.

De toute évidence, s'il s'agit d'un établissement public d'enseignement post-secondaire, nous sommes rassurés car nous savons qu'il ne délivre pas de lettres d'acceptation à des étudiants non qualifiés.

Le sénateur Andreychuk : Les étudiants eux-mêmes constituent la partie canadienne du problème.

Une partie du problème des visas d'étudiant, si mes souvenirs de mes années de service sont bons, était de déterminer à qui délivrer un visa. Les écoles canadiennes avaient un système de quotas fournissant le nombre de places encore disponibles. Environ une semaine avant le début de l'année scolaire, les écoles annonçaient qu'elles pouvaient accepter 10 étudiants de plus dans le cadre du programme international. Et à ce moment, l'ambassade était confrontée au problème épineux du traitement rapide des demandes.

Il n'y avait pas de préparation faite suffisamment tôt pour répondre aux demandes de visa. On recevait un appel téléphonique disant que les établissements pourraient accepter 10 étudiants de plus, mais qu'ils devraient se présenter le lundi prochain. Est-ce toujours le cas?

Mme Siddall : Mon collègue, M. Gilbert, répondra à cette question.

Rénald Gilbert, directeur, Politique et programmes de l'immigration économique, Direction générale de la sélection, Citoyenneté et Immigration Canada : Vous avez raison. C'est un problème qui existe depuis longtemps, mais il est moins important qu'il ne l'était il y a quelques années. Il y a une très nette tendance au cours des 15 dernières années montrant que beaucoup d'établissements d'enseignement veulent faire de la place aux étudiants étrangers parce qu'ils payent des droits de scolarité plus élevés.

As far as what we have seen over the past five years, it has become less and less of an issue. The fact that there are only a small number of spaces that are reserved at the end, if there is still room, is because often the school is marketing abroad to try to fill as many seats as possible. In some cases, there are fewer Canadian children to fill the seats.

It is less of an issue, but the fact that some students apply at the last minute, means it becomes a concern. It is not as significant as you probably recall.

Senator Andreychuk: I have a question on the overall visa program.

Whether you are a diplomat or a government official, parliamentarian or minister, or just the average person from another country, are our policies now the same? Do they have to go through the same scrutiny?

In other words, if I am a Nigerian applying to Canada, would the test be the same for me as a diplomat as for the parliamentarian and the businessman? Are they all the same? I know we passed the law — Bill C-35 — that made exemptions for giving a different process to attend international conferences in Canada. I know that is an exception but, otherwise, is it the same?

Ms. Siddall: Yes, in terms of screening a potential applicant against what we call the admissibility provisions of the act — criminality, security and health — it is the same for everyone regardless of rank, nationality or where they come from.

Senator Andreychuk: This is my final point. We are obviously under great scrutiny and we are looking at the Anti-terrorism Act, where we are being assured by ministers that Canada is more vigilant at the borders and in receiving people. Has the anti-terrorism concept affected the visa program?

Ms. Siddall: Particularly since 9/11 we have made significant investments in enhancing our screening abroad and at the port of entry. The short answer is yes. We are as vigilant and we have better systems and better computer databases. We have enhanced our specialized units, which are now in the border agency. It used to be within CIC, the responsibility for screening related to security, war crimes and crimes against humanity.

Mr. Gilbert: The scrutiny in the United States has been much stronger. One of the impacts of that is that actually Canada has become more interesting for many students who are not necessarily interested in going to the United States. Many parents hesitate to send their children to the United States. Although we are adding scrutiny, it did not have a negative impact in terms of the number of students coming. We often hear that why they choose Canada is because they do not want to go to the United States.

Mais, autant que nous le sachions ce problème s'est amoindri ces cinq dernières années. S'il n'y a qu'un petit nombre de places réservées aux étudiants étrangers, s'il y a encore des places, c'est souvent parce que l'école fait de la publicité à l'étranger pour avoir le plus d'inscriptions possibles. Dans certains cas, il y a moins d'enfants canadiens qui s'inscrivent.

Ce n'est plus un grand problème, mais ça devient une préoccupation car les étudiants déposent leur demande à la dernière minute. Le problème n'est pas aussi important qu'à l'époque que vous mentionnez.

Le sénateur Andreychuk : J'ai une question sur l'ensemble du programme de visa.

Est-ce que nos politiques s'appliquent également à un diplomate, un fonctionnaire du gouvernement, un parlementaire, un ministre ou au citoyen ordinaire d'un autre pays? Sont-ils assujettis à la même vérification minutieuse?

Autrement dit, si j'étais citoyen nigérien qui fait une demande pour entrer au Canada, est-ce que l'examen sera le même pour moi que pour un diplomate, un parlementaire ou un homme d'affaires? Sont-ils tous assujettis aux mêmes règles? Je sais que le projet de loi C-35, que nous avons adopté, prévoit un processus différent pour les personnes voulant participer à des conférences internationales tenues au Canada. Je sais que c'est une exception, mais, autrement, le processus est-il le même?

Mme Siddall : Oui, en ce qui a trait à la vérification d'un demandeur potentiel par rapport à ce que nous appelons les dispositions d'admissibilité de la loi — criminalité, sécurité et santé — c'est la même chose pour tout le monde, peu importe le rang, la nationalité ou l'endroit d'où ils viennent.

Le sénateur Andreychuk : C'est ma dernière question. Nous faisons assurément l'objet d'un examen approfondi et nous examinons la loi antiterrorisme, et les ministres nous assurent que le Canada est plus vigilant aux frontières et avec les personnes qu'ils accueillent. Le concept antiterroriste a-t-il affecté le programme de visa?

Mme Siddall : Particulièrement depuis le 11 septembre, nous avons fait des investissements considérables pour améliorer nos vérifications à l'étranger et aux points d'entrée. La réponse courte est oui. Nous sommes aussi vigilants et nos systèmes et bases de données informatiques sont améliorés. Nous avons amélioré nos unités spécialisées, qui font partie maintenant partie de l'Agence des services frontaliers. Ces unités faisaient partie avant de CIC, qui est responsable de la vérification liée à la sécurité, aux crimes de guerre et aux crimes de l'humanité.

M. Gilbert : Les vérifications aux États-Unis sont plus approfondies. Une des conséquences de cela est que le Canada est devenu plus intéressant pour bon nombre d'étudiants qui ne sont pas intéressés à aller aux États-Unis. Un bon nombre de parents hésitent à envoyer leurs enfants aux États-Unis. Même si nous effectuons des examens plus détaillés, cela n'a pas eu d'effet négatif sur le nombre d'étudiants venus étudier ici. Nous entendons souvent dire qu'ils choisissent de venir au Canada, car ils ne veulent pas aller aux États-Unis.

The Chairman: I was a member of the green paper committee in the 1970s on the subject of immigration. I was a member of Parliament for Canada's largest immigrant-receiving community in downtown Toronto. Things seem to me to have slid since those days when MPs were very active. We heard this from the Africans, in regard to the difficulties of parliamentarians and officials coming to Canada. It is difficult to defend when I am getting a visa as I was recently for the Congo. I find that the rules they apply to me seem to be much easier than the rules we apply to them. I find that almost racist. I get treatment that I do not give the people who gave me the treatment. I do not like that.

By the way, we had information when we were conducting our Russia study that the same problem exists from Russia and the Baltic states. People just will not come here because it is so difficult. There is an officiousness that has entered the immigration system. Like many people here, I travel. I find coming here to be maybe the most officious experience when I come across the Canadian border.

My opinion is that something has gone wrong. It is an opinion based on the year I spent on the green paper committee when we made recommendations for the Immigration Act in 1976 or 1977 with Richard Tate as you may recall.

I know that we have a successful Japanese program. An Estonian member of Parliament said he taught at Concordia and gave it up because it was so difficult. We have heard this issue from Africa. You say that it is because of questions about human rights in countries that have had civil wars for years. If everyone was just protecting themselves, they would be banned from coming to Canada, from what I can understand.

I do know that fewer Canadians go to university outside of Canada than any OECD country. There is a feeling of isolating ourselves from the reality of the world. I personally find our immigration policy, which is the first place most people meet when they come to Canada, extremely officious but maybe no one else does so it does not matter.

Senator Andreychuk: I want to thank the witnesses for their speaking notes because it gives us a clear overview. The Department of Immigration is much different today than it was in the 1970s and the 1980s. I do not quite share your perspectives on the immigration system. I am a fierce critic of Citizenship and Immigration Canada on many issues, but there are also strengths in our system that should be noted.

There are some places I go where it seems very easy to get a visa. I question that. Have they done their homework? Sometimes I have to jump through more hoops to get a visa in another country than here. We must be cautious about our statements. I am still waiting for a visa seven days later and I am not sure when I will get it or if I will get it. That is part of the process.

Le président : J'étais membre du comité sur le Livre vert dans les années 1970, au sujet de l'immigration. J'étais député du Canada et je représentais la plus grande communauté d'immigrants du Centre-ville de Toronto. Il me semble que les choses ont changé et que les députés ne sont plus très actifs. Nous avons entendu ce commentaire des Africains en ce qui a trait aux difficultés que des parlementaires et des hauts fonctionnaires connaissent pour venir au Canada. C'est difficile pour moi de défendre cette question alors que j'ai reçu récemment un visa pour aller au Congo. Je trouve que les règles qu'ils appliquent semblent beaucoup plus faciles que les règles que nous appliquons à leur égard. Je trouve que c'est presque raciste. Nous ne traitons pas les Africains de la même manière qu'ils nous traitent. Je n'aime pas cela.

En passant, nous avons appris lorsque nous effectuions notre étude sur la Russie que le même problème existe pour la Russie et les pays baltes. Les gens ne viennent pas ici tout simplement parce que c'est trop difficile. Notre système d'immigration est devenu zélé. Comme bien des personnes, je voyage. Lorsque j'arrive à la frontière canadienne, je trouve que c'est l'endroit où l'on fait le plus de zèle.

Selon moi, quelque chose ne fonctionne pas. Je me fonde sur l'année que j'ai passée à siéger au comité sur le Livre vert, alors que nous faisons des recommandations au sujet de la Loi sur l'immigration, en 1976 ou 1977, avec Richard Tate, comme vous vous en souviendrez peut-être.

Je sais que nous avons eu un programme japonais réussi. Un député estonien a dit qu'il enseignait à Concordia et qu'il a démissionné, car c'était trop difficile. Nous avons entendu ce problème au sujet de l'Afrique. Vous dites que c'est en raison de questions des droits humains dans des pays qui sont aux prises avec la guerre civile depuis des années. Si des personnes ne faisaient que se protéger, elles n'auraient pas droit de venir au Canada, d'après ce que je comprends.

Je sais qu'il y a peu de Canadiens qui vont dans des universités à l'extérieur du Canada, à l'exception des pays de l'OCDE. Je crois que nous nous isolons des réalités du monde. Je trouve personnellement que notre politique sur l'immigration, qui est la première chose que les personnes connaissent lorsqu'elles arrivent au Canada, est extrêmement zélée, mais peut-être que personne d'autre en a une, alors cela ne compte pas.

Le sénateur Andreychuk : Je désire remercier les témoins pour leur exposé, car cela nous a donné un bon aperçu. Le ministère de l'Immigration est bien différent aujourd'hui de ce qu'il était dans les années 70 et 80. Je ne partage pas votre point de vue sur le système de l'immigration. Je suis un féroce critique de Citoyenneté et Immigration Canada sur bien des questions, mais il y a également des forces dans notre système qu'il faut relever.

Pour aller dans certains pays, il semble très facile d'obtenir un visa. Je remets cela en question. Ont-ils fait leurs devoirs? Parfois, je dois traverser plus d'obstacles pour obtenir un visa dans un autre pays qu'ici. Nous devons prendre garde à ce que nous disons. J'attends encore pour un visa après sept jours et je ne sais pas si je vais l'obtenir ni quand, cela fait partie du processus.

What I heard in Nigeria, however, was whether they were being singled out in any way. We need some statistics to find out how other countries are dealing with Nigeria. The assessment here gives us something of a global picture of the immigration department. The visa problems in the Ukraine are problems that we want to overcome, but I am not sure it is just Africa where we have problems.

The Chairman: That is what I just said, Senator Andreychuk.

Senator Andreychuk: I do not think it is the bureaucrats' problem to answer.

The Chairman: It is a policy being applied by the bureaucracy. The policy would never have survived the members of Parliament in the 1970s who marched over to the building at the slightest provocation.

On December 1, 1972, when we changed the immigration system in Canada, everyone marched over to the offices every time there was an issue, as if it were fisheries or agriculture.

Ms. Siddall: With all due respect, Mr. Chair, I must take exception to your comment that ours is a racist system or that we in any way, as dedicated public servants, are racist in administering an act of Parliament.

The world of today is very different than 1970. The number of visitors coming to Canada has more than quadrupled. We are in more countries around the world. We have identified risks that we never in our wildest dreams would have thought of being risky in 1970.

The very countries that you have mentioned are those countries that pose great risks to Canada. I suggest that you invite the border agency, CSIS or the RCMP to this table if you want a fulsome explanation of the risks that we have of organized crime coming out of Russia and the former Soviet Union; of war crimes and crimes against humanity coming out of Africa and the former Yugoslavia; and issues of death squads and crimes against humanity coming out of Latin America.

Our job is to both facilitate and control. We are balancing our dual mandate to facilitate legitimate travellers to Canada for all the good reasons that the committee has seen in your travels, but we also personally — and I am a visa officer who has served in Africa, Asia, and Europe — have a responsibility to protect the health, safety and security of Canadians.

We take that responsibility very seriously. We do not always get that balancing act right. There are times when we are probably refusing people who should get a visa and there are times when we are issuing visas to people that we should not. You can follow those cases in the media, as well as our difficulties today in dealing with people who gained access to Canada and who we would rather have kept out.

Ce que j'ai entendu dire au sujet du Nigeria, cependant, c'est qu'ils faisaient bande à part dans bien des domaines. Nous avons besoin de statistiques pour déterminer comment les autres pays traitent le Nigeria. L'évaluation nous donne un aperçu global du ministère de l'Immigration. Les problèmes de visa en Ukraine sont des problèmes que nous voulons régler, mais je ne suis pas certain si c'est juste en Afrique que nous avons des problèmes.

Le président : C'est ce que je viens justement de dire, sénateur Andreychuk.

Le sénateur Andreychuk : Je ne crois pas que la réponse doit venir des bureaucrates.

Le président : C'est une politique que les bureaucrates appliquent. La politique n'aurait pas résisté aux députés dans les années 70, qui sortaient à la moindre provocation.

Le 1^{er} décembre 1972, lorsque nous avons modifié le système d'immigration au Canada, tout le monde sortait de leurs bureaux à chaque fois qu'il y avait un problème, qu'il s'agisse des pêches ou de l'agriculture.

Mme Siddall : Avec tout le respect que je vous dois, monsieur le président, je soulève une objection sur vos commentaires à l'effet que nous avons un système raciste et que, d'une manière ou d'une autre, les fonctionnaires dévoués sont racistes dans l'administration d'une loi du Parlement.

Le monde d'aujourd'hui est très différent de ce qui existait en 1970. Le nombre de visiteurs qui viennent au Canada a plus que quadruplé. Nous sommes présents dans plus de pays à travers la planète. Nous avons identifié des risques que nous n'aurions jamais imaginés dans les années 1970.

Les pays que vous avez mentionnés sont des pays qui représentent de grands risques pour le Canada. Je vous suggère d'inviter l'Agence des frontières, le SCRS ou la GRC pour qu'ils vous expliquent les risques que nous courrons à cause du crime organisé qui vient de la Russie et de l'ancienne Union soviétique; des criminels de guerre et des auteurs de crimes contre l'humanité qui viennent d'Afrique et de l'ancienne Yougoslavie; et des problèmes des escadrons de la mort et des auteurs de crimes contre l'humanité qui viennent de l'Amérique latine.

Notre travail est de faciliter et de contrôler. Nous tentons d'équilibrer ce double mandat afin de rendre les choses plus faciles pour les voyageurs légitimes qui viennent au Canada, pour toutes les bonnes raisons que le comité a constatées lors de ses déplacements, mais nous avons également — et je suis un agent de visa qui travaillé en Afrique, en Asie et en Europe — la responsabilité de protéger la santé, la sûreté et la sécurité des Canadiens.

Nous prenons cette responsabilité très au sérieux. L'équilibre que nous essayons d'atteindre n'est jamais véritable. Nous refusons peut-être des personnes qui devraient obtenir un visa et parfois, nous émettons des visas à des personnes qui ne devraient pas en avoir. On parle de ces cas dans les médias, comme on parle des problèmes qui découlent de personnes qui ont pu entrer au Canada mais qui n'auraient pas dû.

Senator Di Nino: I do not think the chair was trying to reflect on you, Madam. As Senator Andreychuk said, if there is a problem, it is a policy problem, and that needs to be addressed with the minister and not with the bureaucrats.

I have a bit of a different twist to this. Let me just tell you what one member of Parliament from Mali, I believe, said. I think it is worthwhile talking about. He in effect said that one of the problems that they have is they send students, the ones we let in, and we educate them, and then they apply and we keep them. I may be using the wrong word, but he indicated something like, "You came and stole our natural resources, and now you are stealing the people that can help us rebuild."

I am actually trying to make a valid point here. I know that we have policies on how we deal with this, but should we be looking at some of these countries and saying, "If you come here as a student, you cannot stay," regardless? As we talked about before with CIDA, we are trying to see if we can make some contribution to help Africa help itself. They are the people who will solve the problems, not us. Upon reflection, that seems to be something we should at least put on the record, Mr. Chairman.

Ms. Siddall: We agree that this issue of brain drain needs careful consideration. We also have to remember there is the interest of the states but there is also the interest of the individual, such as individual rights and mobility rights. It is a universal system. Could you single out a certain nationality and say that if you are from this nationality, you will not be allowed to apply for permanent residence in Canada? With our student policy, we made a number of changes to try to make Canada a more attractive destination for foreign students, including working off-campus and working after graduation. We have been careful that where a student is sponsored by their own government or sponsored by CIDA, or Foreign Affairs, they do not have access to those programs.

However, there would be a rather valid Charter challenge if we were to suggest that if you come from France, you can make an application for permanent residence in Canada, but if you come from Mali, you can not. We have to look at that balance and determine if it is a foreign policy decision to not actively recruit permanent residents or certain categories of permanent residents or students. You posed the dilemma earlier. Why not more students from Africa? On the other hand, while we want them to come, we want to encourage them to return. My suggestion is some kind of work with the sending country so it is attractive for their students to return and make a contribution.

Senator Di Nino: Obviously I had no intention of suggesting we should forbid those who come from certain countries and not others. I agree totally with you.

Le sénateur Di Nino : Je ne crois pas que le président parlait de vous, madame. Comme le sénateur Andreychuk l'a dit, s'il y a un problème, c'est un problème politique, et il faut que cela soit abordé avec les ministres et non avec les bureaucrates.

J'ai un point de vue légèrement différent à ce sujet. Laissez-moi vous dire ce qu'un député qui vient du Mali, je crois, a dit. Je crois qu'il est bon d'en parler. Il a dit qu'un des problèmes qu'ils ont au Mali, c'est qu'ils envoient des étudiants ici, nous les formons et ensuite, ils posent leurs candidatures à des postes ici et nous les gardons. J'utilise peut-être le mauvais mot, mais il a dit quelque chose comme ceci : « Vous êtes venus et vous avez volé nos ressources naturelles et maintenant vous volez nos ressources humaines qui pourraient nous aider à nous reconstruire. »

J'essaie de présenter un argument valide ici. Je sais que nous avons des politiques sur la manière de traiter de cela, mais devrions-nous regarder ce qui se passe dans ces pays et dire : « Si vous venez à titre d'étudiant, vous ne pouvez rester »? Comme nous l'avons dit auparavant au sujet de l'ACDI, nous essayons de voir si nous pouvons faire une contribution pour aider l'Afrique à s'aider elle-même. Ce sont les Africains qui vont résoudre leurs problèmes, pas nous. Après réflexion, cela semble être quelque chose que nous devrions au moins mettre sur le compte rendu, monsieur le président.

Mme Siddall : Nous convenons que cette question d'exode des cerveaux doit être examinée avec attention. Nous devons également nous rappeler qu'il y a les intérêts de ces pays, mais qu'il y a également les intérêts des personnes, et des questions comme les droits de la personne ou les droits de circulation et d'établissement. C'est un système universel. Pouvez-vous refuser de faire entrer une certaine nationalité et dire aux personnes de cette nationalité qu'elles ne pourront pas postuler pour une résidence permanente au Canada? Dans le cadre de notre politique sur les étudiants, nous effectuons un certain nombre de changements pour essayer de rendre le Canada plus attirant pour les étudiants étrangers, ce qui inclut des programmes de travail à l'extérieur du campus et des emplois après la graduation. Nous prenons soins que les étudiants subventionnés par leur gouvernement, par l'ACDI ou par les Affaires étrangères n'aient pas accès à ces programmes.

Cependant, il serait difficile du point de vue de la Charte de dire que si vous venez de la France, vous pouvez postuler pour la résidence permanente au Canada, mais que si vous venez du Mali, vous ne le pouvez pas. Il faut regarder toutes ces choses et déterminer si le fait de refuser des résidences permanentes, certaines catégories de résidences permanentes ou d'étudiants relève d'une décision de politique étrangère. Vous avez parlé de ce défi plus tôt. Pourquoi ne faisons-nous pas venir plus d'étudiants d'Afrique? Nous voulons qu'ils viennent, mais nous voulons les encourager à retourner dans leur pays. Je suggère de travailler avec les pays qui envoient ces étudiants afin que ceux-ci incitent les étudiants à revenir dans leur pays et à faire une contribution.

Le sénateur Di Nino : Il est clair que je n'ai pas eu l'intention de suggérer que nous devrions interdire l'accès aux étudiants de certains pays et pas d'autres. Je suis totalement d'accord avec vous.

It was important for us to put that on the record. It was a valid issue that was raised. I am not sure we can solve the problem today, but it may help solve the long-term problem of a number of African nations if we can find some solution to it.

The Chairman: Thank you very much, witnesses, for coming. This is a difficult subject. Unfortunately, we have not really had time to pursue it in depth, although you have heard some of our concerns.

The committee adjourned.

Il serait important de mettre cela au compte rendu. C'était une bonne question. Je ne sais pas vraiment comment nous pouvons résoudre le problème aujourd'hui, mais si nous trouvons une solution, cela pourrait aider à résoudre le problème à long terme d'un certain nombre de pays africains.

Le président : Je remercie les témoins d'être venus. C'est un sujet difficile. Malheureusement, nous n'avons pas vraiment eu le temps de parler de ce sujet en profondeur, mais nous avons entendu certaines de vos préoccupations.

La séance est levée.

APPENDIX

SPEAKING NOTES FOR

Janet Siddall
Acting Assistant Deputy Minister, Operations
Citizenship and Immigration Canada

Before the Standing Senate Committee on Foreign Affairs

Ottawa, Ontario

November 2, 2005

Mr. Chairman. It is a pleasure to be here this evening. I understand that the committee is studying the development and security challenges facing Africa as well as Canada and the international community's role in supporting the continent to meet these challenges. I look forward to hearing what you have learned from previous witnesses and in your travels. I am also grateful for the opportunity to speak to Citizenship and Immigration's operations in Africa.

Before proceeding allow me to introduce myself and the colleagues who are with me today. I am the Acting Assistant Deputy Minister of the Operations sector in Citizenship and Immigration. Marlene Massey is the Acting Director for Africa and Europe in our International Region. Rénald Gilbert is Director of Economic Immigration Policy and Programs and Bruce Scoffield is Director of Policy Development and International Protection in our Refugees Branch.

If you will permit me I would like to first talk a little about the department and then focus on Africa. The Department of Citizenship and Immigration, or CIC, is a medium-sized department, with about 4,000 people. It is highly decentralized, which means that our program is delivered in five regions in Canada; in three specialized case processing centres located in Vegreville, Mississauga, and Sydney; through one consolidated call centre in Montreal; in about 46 offices distributed in various cities of the country; and at 92 international points of service in 79 countries. That does mean our department is present just about everywhere in the country and just about everywhere in the world. It also means our activities are directly affected by international events, whatever they are, and we have to constantly monitor what's happening there. It also means our environment is sometimes extremely complex, depending on events that are happening in the world.

The other characteristic of our department is that it deals with high volumes. The department has around 3.2 million contacts with various clients in any given year anywhere in the world or in Canada. It handles about 1 million transactions of some sort. It brings in close to half a billion dollars of revenues, which makes it

ANNEXE

NOTES D'ALLOCUTION POUR

Janet Siddall
Sous-ministre adjointe intérimaire, Opérations
Citoyenneté et l'Immigration Canada

Lors d'une réunion du Comité sénatorial permanent des
affaires étrangères

Ottawa (Ontario)

Le 2 novembre 2005

Monsieur le Président, je suis ravie d'être ici ce soir. Je sais que le Comité étudie les défis en matière de développement et de sécurité auxquels l'Afrique est confrontée, ainsi que le rôle du Canada et de la communauté internationale pour aider le continent à relever ces défis. Je suis impatiente d'entendre ce que vous avez appris des témoins précédents et lors de vos voyages. Je vous suis également reconnaissante de me donner la chance de parler des opérations de Citoyenneté et Immigration Canada en Afrique.

Tout d'abord, j'aimerais me présenter et présenter les collègues qui m'accompagnent aujourd'hui. Je suis la sous-ministre adjointe intérimaire du secteur des opérations à Citoyenneté et Immigration Canada. Mme Marlene Massey est la directrice intérimaire des divisions Afrique et Europe de la Région internationale. M. Rénald Gilbert est le directeur de la Division de la politique et des programmes de l'immigration économique, et M. Bruce Scoffield est le directeur de la Division de l'élaboration des politiques et de la protection internationale de notre Direction générale des réfugiés.

Si vous me le permettez, j'aimerais vous parler brièvement du Ministère pour ensuite mettre l'accent sur l'Afrique. Le ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration, ou CIC, est un ministère de taille moyenne avec un effectif d'environ 4 000 personnes. Il est très décentralisé, c'est-à-dire que notre programme est offert dans cinq régions au Canada; dans trois centres spécialisés de traitement des demandes situés à Vegreville, à Mississauga et à Sydney; avec l'aide d'un télécentre situé à Montréal; dans quelque 46 bureaux situés dans diverses villes du pays; et dans 92 points de service internationaux situés dans 79 pays. Cela signifie que notre ministère est représenté presque partout au pays et presque partout dans le monde. Cela signifie également que nos activités sont directement touchées par les événements d'envergure internationale, quels qu'ils soient, et que nous devons constamment savoir ce qui se passe dans le monde. Par ailleurs, notre environnement est parfois extrêmement complexe, selon les événements qui surviennent dans le monde.

L'autre caractéristique de notre ministère est qu'il doit composer avec une très grande charge de travail. En effet, chaque année, les contacts du ministère avec ses divers clients un peu partout dans le monde ou au Canada sont de l'ordre de 3,2 millions. CIC effectue environ un million de transactions de

a fairly big revenue-producing organization. We get about 16 million visits to our Internet site, and only 30 per cent are from Canada; the rest come from all over the world.

Immigration is a very human and very individual matter. We deal with people one-on-one, and everyone is different. Citizenship and immigration issues have a very strong human face. This is good, and this is what I think motivates many of us who work in the department. What is not so good about this is that quite often an anecdote, the one case, makes the story, and so we always have to be very careful not to let the anecdote influence the overall assessment of our policies, programs and operations.

I would also like to mention an important change to CIC that took place at the end of 2003. On December 12, 2003 the government undertook an important internal reorganization and transferred a certain number of operations from Citizenship and Immigration to a new agency known as the Canada Border Services Agency. During that transfer all our immigration control officers abroad were transferred from CIC to CBSA, which is the acronym for the Canada Border Services Agency. All the intelligence and enforcement functions, including removal, detention, detention centres, investigation have all been transferred to the new service agency. I would suggest that the committee may wish to invite officials from CBSA to learn more about these activities.

As I said, I am the Acting Assistant Deputy Minister for the Operations sector. So, in operations, what do we do? In Canada our offices deliver integration and settlement services, process citizenship applications and organize citizenship ceremonies. They also process complex immigration applications and visitor applications referred to them by the case processing centres mentioned earlier. They represent the department in a variety of activities, including federal-provincial relationship and outreach. They work with a number of NGOs and other organizations, supporting them and helping in the settlement of immigrants and refugees.

The international region, our missions and operations abroad, process applications for permanent and temporary residence. Our permanent resident programs include family, economic and refugee movements. When we speak of temporary residents we mean visitors, students and temporary workers. Our operations abroad are also responsible for the health screening of migrants, security and criminality screening, reporting, and liaison. We work very closely with the new Border Services Agency in the area of security.

toute sorte. Il génère près d'un demi-milliard de dollars en revenus chaque année, ce qui en fait une organisation assez importante à cet égard. Quelque 16 millions de visites sont recensées sur notre site Internet, dont seulement 30 p. 100 en provenance du Canada, le reste provenant d'ailleurs dans le monde.

L'immigration a un aspect très humain et très personnel. Nous faisons affaire avec des personnes, au cas par cas, et chacune d'entre elles est différente. Les questions dont traite Citoyenneté et Immigration Canada ont ce côté très humain, et c'est une bonne chose. Selon moi, c'est ce qui motive nombre d'entre nous qui travaillons au sein du ministère. Ce qui est moins enviable, par contre, c'est que souvent, une anecdote, un seul cas retient l'attention. Nous devons donc faire preuve de vigilance afin que l'anecdote n'influence pas l'évaluation globale de nos politiques, de nos programmes et de nos opérations.

J'aimerais également souligner un important changement qui a été apporté à CIC à la fin de 2003. En effet, le 12 décembre 2003, le gouvernement a entrepris une importante restructuration interne et a transféré un certain nombre d'opérations de Citoyenneté et Immigration Canada à une nouvelle agence, l'Agence des services frontaliers du Canada. Dans le cadre de ce transfert, tous nos agents de contrôle de l'immigration sont passés de CIC à l'ASFC — ASFC étant l'acronyme de l'Agence des services frontaliers du Canada. De plus, toutes les fonctions liées au renseignement et à l'exécution de la loi, y compris en ce qui a trait au renvoi, à la détention, aux centres de surveillance et à l'enquête, ont été transférées à la nouvelle agence. Le comité pourrait d'ailleurs inviter des représentants de l'ASFC pour en apprendre davantage au sujet de ses activités.

Comme je le disais, je suis la sous-ministre adjointe intérimaire des Opérations. Alors, que faisons-nous dans le secteur des opérations? Au Canada, nos bureaux offrent des services d'aide à l'intégration et à l'établissement, traitent les demandes de citoyenneté et organisent des cérémonies de citoyenneté. Ils traitent également les demandes d'immigration complexes ainsi que les demandes de visas de visiteur qui leur ont été transmises par les centres de traitement des demandes dont j'ai parlé plus tôt. De plus, ces bureaux représentent le ministère lors de diverses activités, notamment en ce qui concerne les relations fédérales-provinciales et la sensibilisation du public et de nos partenaires. Ils collaborent également avec un certain nombre d'ONG et d'autres organismes, en les appuyant dans leurs démarches pour faciliter l'établissement des immigrants et des réfugiés.

La Région internationale, c'est-à-dire nos bureaux à l'étranger, traitent les demandes de résidence permanente et de résidence temporaire. Nos programmes à l'intention des résidents permanents visent les catégories du regroupement familial, de l'immigration économique et des réfugiés. Les résidents temporaires sont, quant à eux, les visiteurs, les étudiants et les travailleurs temporaires. Nos bureaux à l'étranger sont également chargés du contrôle de la santé des migrants, des vérifications en matière de sécurité et de criminalité, sans compter qu'ils s'occupent de la liaison et fournissent des rapports. Nous travaillons en très étroite collaboration avec la nouvelle Agence des services frontaliers dans le domaine de la sécurité.

As I mentioned, we have 92 points of service in 79 countries. We have abroad 277 Canadian officers, 232 who are now Citizenship and Immigration employees and 45 who are Canada Border Services Agency employees dedicated to the immigration program. In addition to that, we hire approximately 1,200 locally engaged employees.

Of our workforce abroad, 43 per cent is in the Asia-Pacific area, 15 per cent in Africa and the Middle East, 21 per cent in Europe, and 21 per cent in the Americas.

We do operate a highly decentralized program, one that tries to be as close to our clients as possible. This presents both a challenge and opportunity for us. We have to ensure consistency in the application of the law and the management of the program. We also must be sensitive and adapt to local conditions. We leverage the important knowledge our locally engaged staff bring, their knowledge of the culture, the language, and the way other countries work.

Another challenge is to make sure we don't make too many mistakes, but high production like ours does bring exceptions. We have to look—and we are looking—at what we do and how we do it on a continuous basis, and when we do make a mistake, what's important is that we ask ourselves questions like, what went wrong, what have we learned, and how do we fix it?

In Africa we have visa offices in eight cities, Cairo, Nairobi, Lagos, Abidjan, Accra, Pretoria, Rabat and Tunis. Applications for temporary residence (visitors, students and workers) are processed in all these offices. Applications for permanent residence are processed by our offices in Cairo, Nairobi, Abidjan, Accra, Pretoria and Rabat. Our clients can also submit their applications for temporary residence visas to our embassies or High Commissions in Addis Ababa, Algiers, Dakar, Dar Es Salaam, Harare, Lusaka, Tripoli and Yaounde.

The Government of Canada has recently closed our embassy in Conakry. To compensate for the closure of the office in Conakry, CIC has recently concluded an agreement with the International Organization for Migration office in that city so clients can submit their application to the IOM office who will forward it to our office in Abidjan for processing.

In 2004 our offices in Africa received over 56,476 temporary residence visas applications and, to date in 2005 have received some 51,472. This is about 11 per cent of the global total. The approval rate does differ between Sub-Saharan Africa where it is 71 per cent and North Africa where it is 81 per cent. CICs global approval rate for temporary resident visas is 81 per cent.

Comme je l'ai mentionné, nous avons 92 points de service dans 79 pays. Notre effectif responsable de l'exécution du programme d'immigration à l'étranger se compose de 277 agents canadiens, dont 232 sont des employés de Citoyenneté et Immigration et 45 sont des employés de l'Agence des services frontaliers du Canada, et d'environ 1 200 employés recrutés sur place.

La répartition de cet effectif de par le monde est la suivante : 43 p. 100 se trouvent dans la région de l'Asie-Pacifique, 15 p. 100 sont en Afrique et au Moyen-Orient, et il y en a 21 p. 100 en Europe et 21 p. 100 en Amérique.

Le programme que nous exécutons est extrêmement décentralisé, car il vise à être le plus près possible des clients. Pour nous, c'est une source à la fois de défis et de possibilités. Nous devons veiller à ce que, partout, la loi soit appliquée de la même façon et le programme soit géré de la même façon. Nous devons aussi faire preuve de souplesse et nous adapter aux conditions locales. Nous misons sur l'importante connaissance de nos employés recrutés sur place, leur connaissance de la culture, de la langue et du fonctionnement des pays en question.

Nous devons aussi éviter de commettre trop d'erreurs, dans un contexte où notre production élevée en entraîne forcément quelques-unes. Nous devons examiner — et, en effet, nous examinons continuellement — ce que nous faisons et comment nous le faisons et, lorsque nous commettons une erreur, l'important c'est de nous demander ce qui n'a pas fonctionné, ce que nous en avons tiré comme leçon et ce qu'il faut faire pour y remédier.

En Afrique, nous avons des bureaux des visas dans huit villes : Le Caire, Nairobi, Lagos, Abidjan, Accra, Pretoria, Rabat et Tunis. Tous ces bureaux traitent les demandes de résidence temporaire, c'est-à-dire les demandes présentées par des visiteurs, des étudiants et des travailleurs temporaires. Un certain nombre de ces bureaux, soit ceux du Caire, de Nairobi, d'Abidjan, d'Accra, de Pretoria et de Rabat, traitent aussi les demandes de résidence permanente. Nos clients peuvent également présenter leurs demandes de visa de résident permanent à l'ambassade ou au haut-commissariat du Canada à Addis Abeba, Alger, Dakar, Dar-es-Salaam, Harare, Lusaka, Tripoli et Yaoundé.

Le gouvernement du Canada a récemment fermé l'ambassade de Conakry. Pour compenser la fermeture du bureau de Conakry, CIC a récemment conclu une entente avec le bureau de l'Organisation internationale pour les migrations de cette ville afin que les clients puissent y présenter leur demande. Le bureau de l'OMI se chargera ensuite d'envoyer les demandes à notre bureau d'Abidjan pour traitement.

En 2004, nos bureaux en Afrique ont reçu plus de 56 476 demandes de visa de résident permanent et, depuis le début de 2005, ils en ont reçu environ 51 472. Cela correspond à 11 p. 100 approximativement des demandes reçues par l'ensemble de nos bureaux. Le taux d'approbation de ces demandes n'est pas le même en Afrique sub-saharienne et en Afrique du Nord; il est respectivement de 71 p. 100 et de 81 p. 100. Le taux d'approbation moyen des demandes de visa de résident permanent, calculé sur l'ensemble des bureaux de CIC, se situe à 81 p. 100.

As I am sure you noted on your travels, the reality of Africa is that circumstances exist that could compel someone to seek to leave and remain permanently elsewhere. Our visa officers must be aware of this when assessing applications for temporary resident visas. The very definition of a temporary resident is one who will return to their country of origin after visiting, working or studying in Canada. Some applicants do provide questionable documents obtained through influence, corruption or recourse to organized criminal networks. Our visa officers must also work with their CBSA colleagues to screen out those applicants who have been complicit in war crimes or crimes against humanity. This screening can take time.

We also recognize that for some in Africa there is no choice but to seek life elsewhere. The UN High Commissioner of Refugees noted that at the end of 2003, there were 38 different protracted situations in the world, 22 of which were found in Africa, accounting for 2.3 million refugees. Canada resettles some 10,300 refugees from abroad each year through our Refugee and Humanitarian Resettlement Program. About 45 per cent of the total number of refugees resettled to Canada are fleeing persecution in Africa. Between 2002 and 2004, the top ten source countries for resettlement in Canada included Sudan, Ethiopia, the Democratic Republic of Congo, Sierra Leone, Somalia, and Burundi. We realize that the need is much greater but we must be cognizant of our ability and the ability of our partners in Canada, the settlement agencies, municipalities, and provinces to provide sufficient support once those resettled from Africa arrive in Canada.

Thank you. I would now be glad to take your questions.

Comme vous l'avez remarqué, j'en suis sûre, au cours de vos voyages, la réalité africaine, ce sont des conditions susceptibles d'inciter fortement quelqu'un à partir, à aller s'installer ailleurs pour toujours. Nos agents des visas doivent tenir compte de cet aspect lorsqu'ils évaluent les demandes de visa de résident temporaire. Selon la définition stricte du terme, un résident temporaire est une personne qui retournera dans son pays d'origine une fois terminés sa visite, son travail ou ses études au Canada. Certains demandeurs nous fournissent des documents douteux obtenus par un jeu d'influences, par la corruption ou par l'intermédiaire d'organisations criminelles. Nos agents des visas doivent aussi travailler en collaboration avec leurs collègues de l'ASFC pour repérer et refuser les demandeurs qui sont les complices de crimes de guerre ou de crimes contre l'humanité. Ce filtrage peut être long.

Nous reconnaissons également que certains Africains n'ont d'autre choix que de chercher à faire leur vie ailleurs. Le haut-commissaire des Nations Unies pour les réfugiés a signalé qu'à la fin de 2003, il y avait 38 conflits de longue date dans le monde, que 22 d'entre eux avaient lieu en Afrique et qu'il en résultait 2,3 millions de réfugiés. Le Canada accueille chaque année quelque 10 300 réfugiés sélectionnés à l'étranger dans le cadre du Programme de réinstallation des réfugiés et des personnes protégées à titre humanitaire. Environ 45 p. 100 du nombre total de réfugiés qui sont réinstallés au Canada fuient la persécution qui sévit dans leur pays d'Afrique. De 2002 à 2004, les dix principaux pays sources de personnes réinstallées au Canada comptaient parmi eux le Soudan, l'Éthiopie, la République démocratique du Congo, la Sierra Leone, la Somalie et le Burundi. Nous sommes conscients des immenses besoins, mais nous devons admettre nos capacités et celles de nos partenaires au Canada, à savoir les organismes d'établissement, les municipalités et les provinces, si nous voulons apporter un soutien suffisant aux réfugiés africains lorsqu'ils arrivent au Canada.

Merci. Je répondrai maintenant à vos questions avec plaisir.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Wednesday, November 2, 2005

Canadian International Development Agency, Africa Branch:

Barbara Brown, Director General, West and Central Africa;
Michel Lemelin, Director General, East, the Horn and Southern Africa;
Ellen Wright, Manager Governance, Security and Communication Unit, Canada Fund for Africa Secretariat;
Isabelle Bérard, Acting Director, Policy, Strategic Planning and Technical Services.

Citizenship and Immigration Canada:

Janet Siddall, Acting Assistant Deputy Minister, Operations;
Marlene Massey, Acting Director, Africa and Europe, International Region;
Bruce Scoffield, Director, Policy Development and International Protection, Refugees Branch;
Rénald Gilbert, Director, Economic Immigration Policy and Programs, Selection Branch.

TÉMOINS

Le mercredi 2 novembre 2005

Agence canadienne de développement international, Direction générale de l'Afrique :

Barbara Brown, directrice générale, Afrique de l'Ouest et du Centre;
Michel Lemelin, directeur général, Afrique australe, de la Corne et de l'Est;
Ellen Wright, chef, Unité de la gouvernance, de la sécurité et des communications, Secrétariat du Fonds canadien pour l'Afrique;
Isabelle Bérard, directrice par interim, Politique, planification stratégique et services techniques.

Citoyenneté et Immigration Canada :

Jane Siddall, sous-ministre adjointe intérimaire, Opérations;
Marlene Massey, directrice intérimaire, Afrique et Europe, Région internationale;
Bruce Scoffield, directeur, Élaboration des politiques et protection internationale, Direction générale des réfugiés;
Rénald Gilbert, directeur, Politique et programmes de l'immigration économique, Direction générale de la sélection.





First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004-05

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Foreign Affairs

Chair:
The Honourable PETER A. STOLLERY

Tuesday, November 22, 2005
Wednesday, November 23, 2005

Issue No. 21

First and second (final) meetings on:
Bill C-25, An Act governing the operation of
remote sensing space systems

INCLUDING:
THE NINTH REPORT OF THE COMMITTEE
(Bill C-25)

APPEARING:
The Honourable Dan McTeague, P.C., M.P.,
Parliamentary Secretary to the Minister of Foreign Affairs

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-huitième législature, 2004-2005

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Affaires étrangères

Président :
L'honorable PETER A. STOLLERY

Le mardi 22 novembre 2005
Le mercredi 23 novembre 2005

Fascicule n° 21

Première et deuxième (dernière) réunions concernant :
Le projet de loi C-25, Loi régissant l'exploitation des
systèmes de télédétection spatiale

Y COMPRIS :
LE NEUVIÈME RAPPORT DU COMITÉ
(Le projet de loi C-25)

COMPARAÎT :
L'honorable Dan McTeague, C.P., député,
secrétaire parlementaire du ministre des Affaires étrangères

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
FOREIGN AFFAIRS

The Honourable Peter A. Stollery, *Chair*

The Honourable Consiglio Di Nino, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

* Andreychuk	* Kinsella
* Austin, P.C.	(or Stratton)
(or Rompkey, P.C.)	Mahovlich
Carney, P.C.	Poulin
Corbin	Prud'homme, P.C.
De Bané, P.C.	Robichaud, P.C.
Downe	Segal

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Eggleton, P.C., substituted for that of the Honourable Senator Downe (*November 3, 2005*).

The name of the Honourable Senator Grafstein substituted for that of the Honourable Senator Poulin (*November 23, 2005*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Président : L'honorable Peter A. Stollery

Vice-président : L'honorable Consiglio Di Nino

et

Les honorables sénateurs :

* Andreychuk	* Kinsella
* Austin, C.P.	(ou Stratton)
(ou Rompkey, C.P.)	Mahovlich
Carney, C.P.	Poulin
Corbin	Prud'homme, C.P.
De Bané, C.P.	Robichaud, C.P.
Downe	Segal

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité son modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Eggleton, C.P., est substitué à celui de l'honorable sénateur Downe (*le 3 novembre 2005*).

Le nom de l'honorable sénateur Grafstein est substitué à celui de l'honorable sénateur Poulin (*le 23 novembre 2005*).

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate* of Tuesday, November 1, 2005:

Resuming debate on the motion of the Honourable Senator Peterson, seconded by the Honourable Senator Zimmer, for the second reading of Bill C-25, An Act governing the operation of remote sensing space systems.

After debate,

The question being put on the motion, it was adopted.

The bill was then read the second time.

The Honourable Senator Rompkey, P.C., moved, seconded by the Honourable Senator Pearson, that the bill be referred to the Standing Senate Committee on Foreign Affairs.

The question being put on the motion, it was adopted.

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du mardi 1^{er} novembre 2005 :

Reprise du débat sur la motion de l'honorable sénateur Peterson, appuyée par l'honorable sénateur Zimmer, tendant à la deuxième lecture du projet de loi C-25, Loi régissant l'exploitation des systèmes de télédétection spatiale.

Après débat,

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le projet de loi est alors lu la deuxième fois.

L'honorable sénateur Rompkey, C.P., propose, appuyé par l'honorable sénateur Pearson, que le projet de loi soit renvoyé au Comité sénatorial permanent des affaires étrangères.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, November 22, 2005
(38)

[Translation]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 6:04 p.m. in room 160-S of the Centre Block, the Chairman, the Honourable Peter A. Stollery, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Andreychuk, Carney, P.C., Corbin, De Bané, P.C., Di Nino, Downe, Mahovlich, Prud'homme, P.C., Robichaud, P.C. and Stollery (10).

Also present: From the Parliamentary Research Branch of the Library of Parliament: Peter Berg, Analyst.

In attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, November 1, 2005, the committee undertook its study of Bill C-25, An Act governing the operation of remote sensing space systems.

APPEARING:

The Honourable Dan McTeague, P.C., M.P., Parliamentary Secretary to the Minister of Foreign Affairs.

WITNESSES:*Foreign Affairs and International Trade:*

Paul Chapin, Director General, International Security Bureau;

Phillip Baines, Senior Policy Advisor, Science and Technology, Non-Proliferation and Disarmament Chemical, Biological and Conventional Weapons Division;

Bruce Mann, Senior Counsel, Justice Legal Services Division.

National Defence:

Lieutenant-Colonel Scott Johnson, Directorate of Space Development.

Mr. McTeague made a presentation and, along with Mr. Baines, Mr. Chapin and LCol. Johnson, answered questions.

It was agreed that the committee proceed with a clause-by-clause study of Bill C-25, An Act governing the operation of remote sensing space systems.

Agreed — that the title and clause 1 be allowed to stand.

At 7:26 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:**PROCÈS-VERBAUX**

OTTAWA, le mardi 22 novembre 2005
(38)

[Français]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 18 h 4, dans la pièce 160-S, l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Peter A. Stollery (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Andreychuk, Carney, C.P., Corbin, De Bané, C.P., Di Nino, Downe, Mahovlich, Prud'homme, C.P., Robichaud, C.P. et Stollery (10).

Aussi présent : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : Peter Berg, analyste.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 1^{er} novembre 2005, le comité entreprend son étude du projet de loi C-25, Loi régissant l'exploitation des systèmes de télédétection spatiale.

COMPARAÎT :

L'honorable Dan McTeague, C.P., député, secrétaire parlementaire du ministre des Affaires étrangères.

TÉMOINS :*Affaires étrangères et du Commerce international :*

Paul Chapin, directeur général, Secteur de la sécurité internationale;

Phillip Baines, conseiller principal en matière de politiques, Science et technologie, Direction de la non-prolifération et du désarmement chimique, biologique et conventionnel;

Bruce Mann, avocat-conseil, Direction des services juridiques — Justice.

Défense nationale :

Lieutenant-colonel Scott Johnson, Direction du développement de l'espace.

M. McTeague fait une présentation puis, assisté de MM. Baines et Chapin ainsi que du lcol Johnson, répond aux questions.

Il est convenu que le comité procède à l'étude article par article du projet de loi C-25, Loi régissant l'exploitation des systèmes de télédétection spatiale.

Il est convenu que le titre et l'article 1 soient reportés.

À 19 h 26, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Wednesday, November 23, 2005
(39)

[Translation]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs met this day at 4:26 p.m. in room 160-S of the Centre Block, the Chairman, the Honourable Peter A. Stollery, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Andreychuk, Carney, P.C., Corbin, De Bané, P.C., Di Nino, Downe, Mahovlich, Poulin, Robichaud, P.C. and Stollery (10).

Other senator present: The Honourable Senator Peterson (1).

Also present: From the Parliamentary Research Branch of the Library of Parliament: Peter Berg, Analyst.

In attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, November 1, 2005, the committee continued to examine Bill C-25, An Act governing the operation of remote sensing space systems.

APPEARING:

The Honourable Dan McTeague, P.C., M.P., Parliamentary Secretary to the Minister of Foreign Affairs.

WITNESS:

Foreign Affairs and International Trade:

Bruce Mann, Senior Counsel, Justice Legal Services Division.

The Chairman made a statement.

Messrs. McTeague and Mann answered questions.

It was agreed that the committee continue its clause-by-clause study of Bill C-25, An Act governing the operation of remote sensing space systems.

Clause 2 agreed to.

Clause 3 agreed to.

Clause 4 agreed to.

Clause 5 agreed to.

Clause 6 agreed to.

Clause 7 agreed to.

Clause 8 agreed to.

Clause 9 agreed to.

Clause 10 agreed to.

Clause 11 agreed to.

Clause 12 agreed to.

Clause 13 agreed to.

Clause 14 agreed to.

Clause 15 agreed to.

OTTAWA, le mercredi 23 novembre 2005
(39)

[Français]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui à 16 h 26, dans la pièce 160-S, l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Peter A. Stollery (*président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Andreychuk, Carney, C.P., Corbin, De Bané, C.P., Di Nino, Downe, Mahovlich, Poulin, Robichaud, C.P. et Stollery (10).

Autre sénateur présent : L'honorable sénateur Peterson (1).

Aussi présent : De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement : Peter Berg, analyste.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 1^{er} novembre 2005, le Comité poursuit son étude du projet de loi C-25, Loi régissant l'exploitation des systèmes de télédétection spatiale.

COMPARAÎT :

L'honorable Dan McTeague, C.P., député, secrétaire parlementaire du ministre des Affaires étrangères.

TÉMOIN :

Affaires étrangères et du Commerce international :

Bruce Mann, avocat-conseil, Direction des services juridiques — Justice.

Le président fait une déclaration.

MM. McTeague et Mann répondent aux questions.

Il est convenu que le comité poursuive l'étude article par article du projet de loi C-25, Loi régissant l'exploitation des systèmes de télédétection spatiale.

Il est convenu que l'article 2 soit adopté.

Il est convenu que l'article 3 soit adopté.

Il est convenu que l'article 4 soit adopté.

Il est convenu que l'article 5 soit adopté.

Il est convenu que l'article 6 soit adopté.

Il est convenu que l'article 7 soit adopté.

Il est convenu que l'article 8 soit adopté.

Il est convenu que l'article 9 soit adopté.

Il est convenu que l'article 10 soit adopté.

Il est convenu que l'article 11 soit adopté.

Il est convenu que l'article 12 soit adopté.

Il est convenu que l'article 13 soit adopté.

Il est convenu que l'article 14 soit adopté.

Il est convenu que l'article 15 soit adopté.

Clause 16 agreed to.

Clause 17 agreed to.

Clause 18 agreed to.

Clause 19 agreed to.

Clause 20 agreed to.

The Honourable Senator Carney, P.C., moved that Bill C-25 be amended at clause 21:

(a) on page 17, by replacing lines 29 to 41 with the following:

“The Minister of National Defence and the Solicitor General of Canada may not delegate the exercise of any of their powers under this act”;

(b) and by deleting lines 1 to 20 on page 18 of the bill.

The question being put on the motion, it was rejected by a show of hands:

YEAS: 4; NAYS: 6.

Clause 21 agreed to on dissent.

Clause 22 agreed to.

Clauses 22 to 30 agreed to.

Clause 31 agreed to.

Clause 32 agreed to.

Clause 33 agreed to.

Clause 34 agreed to.

Clause 35 agreed to.

Clause 36 agreed to.

Clause 37 agreed to.

Clause 38 agreed to.

Clause 39 agreed to.

Clause 40 agreed to.

Clause 41 agreed to.

Clause 42 agreed to.

Clause 43 agreed to.

Clause 44 agreed to.

Clause 45 agreed to.

Clause 45.1 agreed to.

Clause 46 agreed to.

Clause 47 agreed to.

Clause 1 agreed to.

Title agreed to.

At 4:48 p.m., the committee suspended its sitting.

At 5:01 p.m., the committee resumed its sitting.

Il est convenu que l'article 16 soit adopté.

Il est convenu que l'article 17 soit adopté.

Il est convenu que l'article 18 soit adopté.

Il est convenu que l'article 19 soit adopté.

Il est convenu que l'article 20 soit adopté.

L'honorable sénateur Carney, C.P., propose que le projet de loi C-25 soit modifié, à l'article 21 :

a) à la page 17, par substitution, aux lignes 29 à 39, de ce qui suit :

« 21. Le ministre, le ministre de la Défense nationale et le solliciteur général du Canada ne peuvent déléguer les pouvoirs que leur confère la présente loi. »;

b) à la page 18, par suppression des lignes 1 à 16.

La motion, mise aux voix, est rejetée à mains levées :

POUR : 4; CONTRE : 6.

Il est convenu que l'article 21 soit adopté, avec dissidence.

Il est convenu que l'article 22 soit adopté.

Il est convenu que les articles 22 à 30 soient adoptés.

Il est convenu que l'article 31 soit adopté.

Il est convenu que l'article 32 soit adopté.

Il est convenu que l'article 33 soit adopté.

Il est convenu que l'article 34 soit adopté.

Il est convenu que l'article 35 soit adopté.

Il est convenu que l'article 36 soit adopté.

Il est convenu que l'article 37 soit adopté.

Il est convenu que l'article 38 soit adopté.

Il est convenu que l'article 39 soit adopté.

Il est convenu que l'article 40 soit adopté.

Il est convenu que l'article 41 soit adopté.

Il est convenu que l'article 42 soit adopté.

Il est convenu que l'article 43 soit adopté.

Il est convenu que l'article 44 soit adopté.

Il est convenu que l'article 45 soit adopté.

Il est convenu que l'article 45.1 soit adopté.

Il est convenu que l'article 46 soit adopté.

Il est convenu que l'article 47 soit adopté.

Il est convenu que l'article 1 soit adopté.

Il est convenu que le titre soit adopté.

À 16 h 48, le comité suspend ses travaux.

À 17 h 1, le comité reprend ses travaux.

It was agreed that Bill C-25 carry without amendment, with the following observations:

The Committee was advised by officials that it was not the purpose of clause 22 of the Act to second the use of a private sector satellite such as RADARSAT-2 without appropriate compensation.

It was agreed that the Chairman report the bill with observations at the next sitting of the Senate.

At 5:07 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Le greffier du comité,

François Michaud

Clerk of the Committee

Il est convenu que ce projet de loi soit adopté sans amendement, mais avec les observations suivantes :

Des fonctionnaires ont indiqué au Comité que l'article 22 de la Loi n'avait pas pour but d'appuyer l'utilisation d'un satellite du secteur privé comme RADARSAT-2 sans compensation adéquate.

Il est convenu que le président fasse rapport du projet de loi avec observations à la prochaine séance du Sénat.

À 17 h 7, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

REPORT OF THE COMMITTEE

Thursday, November 24, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs has the honour to present its

NINTH REPORT

Your Committee, to which was referred Bill C-25, An Act Governing the Operation of Remote Sensing Space Systems, has, in obedience to the Order of Reference of Tuesday, November 1, 2005, examined the said Bill and now reports the same without amendment.

Attached as an appendix to this Report are the observations of your Committee on Bill C-25.

Respectfully submitted,

Le président,

PETER A. STOLLERY

Chair

APPENDIX

**Bill C-25, An Act Governing the
Operation of Remote Sensing Space Systems
Observations of the Standing Senate Committee on
Foreign Affairs**

The Committee was advised by officials that it was not the purpose of clause 22 of the Act to second the use of a private sector satellite such as RADARSAT-2 without appropriate compensation.

RAPPORT DU COMITÉ

Le jeudi 24 novembre 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères a l'honneur de présenter son

NEUVIÈME RAPPORT

Votre Comité, auquel a été déféré le projet de loi C-25, Loi régissant l'exploitation des systèmes de télédétection spatiale, a, conformément à l'ordre de renvoi du mardi 1^{er} novembre 2005, étudié ledit projet de loi et en fait maintenant rapport sans amendement.

Sont jointes en annexe au présent rapport les observations de votre Comité sur le projet de loi C-25.

Respectueusement soumis,

ANNEXE

**Le projet de loi C-25, Loi régissant
l'exploitation des systèmes de télédétection spatiale
Observations du Comité sénatorial permanent des
affaires étrangères**

Des fonctionnaires ont indiqué au Comité que l'article 22 de la Loi n'avait pas pour but d'appuyer l'utilisation d'un satellite du secteur privé comme RADARSAT-2 sans compensation adéquate.

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, November 22, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs, to which was referred Bill C-25, governing the operation of remote sensing space systems, met this day at 6:04 p.m. to give consideration to the bill.

Senator Peter A. Stollery (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, I call the meeting to order. We are here to deal with Bill C-25, an Act governing the operation of remote sensing space systems. The Honourable Dan McTeague, parliamentary secretary to the Minister of Foreign Affairs, is appearing before us; and as witnesses from the Department of Foreign Affairs and International Trade, Paul Chapin, Phillip Baines and Bruce Mann. Without taking any more time, I call on the Honourable Dan McTeague to please proceed.

Hon. Dan McTeague, P.C., M.P., Parliamentary Secretary to the Minister of Foreign Affairs: Honourable senators, thank you for inviting me to appear before you as a Foreign Affairs witness for Bill C-25, the Remote Sensing Space Systems Act. Subject to the will of Parliament, this bill will establish a regulatory regime through remote sensing satellites and systems to protect Canadian security, defence and international relations interests that would naturally arise from the operation of such systems.

Bill C-25 will also help to ensure the development of an internationally competitive space industry for the Canadian space sector and to maintain global leadership in remote sensing technology and services. The bill reflects, too, Canada's long-held commitment to the peaceful uses of outer space.

When Canadians look at a map of Canada, they cannot help but notice that our country spans the width of an entire continent. It is not surprising, then, that we Canadians would be among the first nationalities to have exploited outer space in order to maintain lines of communications across our expanse that spans four and a half time zones.

In 1962, Canada became the third nation in space with Alouette 1, a science satellite launched to study the ionosphere. Canada was also the first country in the world to operate a domestic communication satellite system from a geostationary orbit with the launch of Anik A1 in 1972.

The Anik series of satellites have connected sparsely populated Canadians together from coast to coast to coast without interruption ever since the launch of that first Anik A1 satellite. Canada has thus established itself as a world leader in the exploitation of outer space for telecommunications.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 22 novembre 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères se réunit aujourd'hui, à 18 h 4, pour examiner le projet de loi C-25, Loi régissant l'exploitation des systèmes de télédétection spatiale, qui lui a été renvoyé.

Le sénateur Peter A. Stollery (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Honorables sénateurs, je déclare la séance ouverte. Nous sommes réunis pour examiner le projet de loi C-25, Loi régissant l'exploitation des systèmes de télédétection spatiale. Nous accueillons aujourd'hui l'honorable Dan McTeague, secrétaire parlementaire du ministre des Affaires étrangères, ainsi que des représentants du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, Paul Chapin, Phillip Baines et Bruce Mann. Sans plus attendre, je vais céder la parole à l'honorable Dan McTeague.

L'honorable Dan McTeague, C.P., député, secrétaire parlementaire du ministre des Affaires étrangères : Honorables sénateurs, je tiens d'abord à vous remercier de m'avoir invité à témoigner au nom des Affaires étrangères au sujet du projet de loi C-25, Loi sur les systèmes de télédétection spatiale. Sous réserve de la volonté du Parlement, cette loi va établir un régime de réglementation pour les systèmes de télédétection spatiale, en vue de protéger les intérêts du Canada en matière de sécurité, de défense et de relations internationales, qui sont liés à l'exploitation de ces systèmes.

Le projet de loi C-25 va également contribuer au développement d'une industrie spatiale compétitive à l'échelle internationale, de sorte que le secteur spatial canadien puisse conserver sa position de leader international dans le domaine de la technologie et des services de télédétection. Le projet de loi témoigne aussi de l'engagement de longue date que le Canada a pris à l'égard de l'exploitation pacifique de l'espace.

Lorsqu'ils regardent une carte de leur pays, les Canadiens ne peuvent pas s'empêcher de remarquer tout de suite que le Canada s'étend sur toute la largeur d'un continent. Il n'y a rien de surprenant à ce que les Canadiens soient parmi les premiers au monde à avoir exploité l'espace extra-atmosphérique pour assurer des voies de communication sur notre vaste territoire qui couvre quatre fuseaux horaires et demi.

En 1962, le Canada est devenu le troisième pays présent dans l'espace grâce au lancement d'Alouette 1, un satellite scientifique voué à l'étude de l'ionosphère. Après le lancement en 1972 du satellite Anik A1, le Canada a aussi été le premier pays au monde à exploiter un système national de télécommunications par satellite en orbite géostationnaire.

La famille de satellites Anik relie entre elles les localités canadiennes dispersées d'un bout à l'autre du pays et ce, sans interruption depuis le lancement d'Anik A1, le premier de la série. Le Canada a donc acquis une renommée de chef de file mondial dans le domaine de l'exploitation de l'espace extra-atmosphérique aux fins des télécommunications.

We have been, and will continue to be, successful in bringing this expertise to foreign markets. We now hope to do the same for remote sensing satellite applications.

[Translation]

When your country is bigger in area than some continents, it is no wonder that Canadians have recently turned their ingenuity to mastering remote sensing satellites in order to better command sovereignty over Canada and its exclusive economic zone.

In 1995, Canada launched RADARSAT-1 to survey our natural resource riches, to effectively manage our land use and to monitor Canada's environment. RADARSAT-1 was also launched to stand on guard for unauthorized activity in our arctic territories and in our coastal waters. RADARSAT-1 provides Canada and the world with an operational radar satellite capable of timely delivery of large amounts of data.

Equipped with a powerful synthetic aperture radar instrument, RADARSAT-1 acquires images of the earth regardless of the totality of day or night conditions, or the extent of cloud, smoke or fog conditions mustered by Canada's climate and topography. This premier satellite has just celebrated 10 years of excellence in global environmental monitoring and protection. It has made Canada a world leader in the processing of satellite remote sensing data.

The future holds the promise of even greater accomplishments for Canadians when both private and public sectors seize the opportunities that are available to them today through home-grown ingenuity, bold risk-taking and innovative financing.

[English]

Just as Canada's communications satellites were first developed under government ownership and control, so too was Canada's first remote sensing satellite, RADARSAT-1. Just as Canada's telecommunication satellites eventually moved to private sector ownership and control, so too has Canada's second generation remote sensing satellite, RADARSAT-2.

Building on the successes of RADARSAT-1, the industrial benefits in the space and earth observation sectors resulting from RADARSAT-2 are estimated at \$2 billion. The RADARSAT-2 program is also expected to generate nearly 3,500 person-years of employment, or approximately \$1.2 billion in export sales, and spur the growth of small and medium-sized businesses as the Canadian infrastructure and services industry in the sector continues to grow.

Nous excellons et nous allons continuer d'exceller dans l'exportation de cette expertise vers des marchés étrangers. À présent, nous souhaitons connaître le même succès pour les applications de la télédétection satellitaire.

[Français]

Avec un pays comme le nôtre, dont la superficie est plus vaste que certains continents, il n'est pas étonnant que les Canadiens aient à appliquer leur savoir-faire au perfectionnement des satellites de télédétection pour mieux assurer la souveraineté du Canada et les zones économiques exclusives.

En 1995, le Canada a lancé RADARSAT-1 dans le but de surveiller nos richesses naturelles, de gérer efficacement l'occupation de nos sols et de surveiller notre environnement. RADARSAT-1 a aussi été lancé pour déceler toute activité sur notre territoire Arctique et dans nos eaux côtières. Le RADARSAT-1 dote le Canada et le monde entier d'un satellite opérationnel, capable de livrer, au moment opportun, une multitude de données.

Équipé d'un puissant radar à synthèse d'ouverture, RADARSAT-1 capte des images de la terre, le jour comme la nuit, sans égard à la couverture nuageuse, à la fumée et au brouillard qui résultent des climats et de la topographie du Canada. Cet important satellite vient tout juste de célébrer dix années d'excellence en matière de surveillance et de protection environnementale mondiale. Grâce à lui, le Canada est aujourd'hui un leader international dans le traitement des données de télédétection satellitaire.

Les Canadiens peuvent s'attendre à un avenir rempli de réalisations encore plus spectaculaires en cette période où le secteur public et le secteur privé unissent leurs efforts pour saisir les occasions qui s'offrent aujourd'hui à eux en déployant des trésors d'ingéniosité, en prenant des risques audacieux et en proposant un monde de financement innovateur.

[Traduction]

Tout comme les satellites canadiens de télécommunications, RADARSAT-1, notre premier satellite canadien de télédétection, a lui aussi d'abord été la propriété du Canada et sous son contrôle. Par la suite, la propriété et le contrôle des satellites canadiens de télécommunications ont été transférés au secteur privé. Aujourd'hui, RADARSAT-2, le satellite canadien de télédétection de deuxième génération, suit exactement le même parcours.

S'appuyant sur le succès de son prédécesseur, RADARSAT-2 devrait générer des retombées industrielles d'environ 2 milliards de dollars dans les secteurs de l'aérospatiale et de l'observation de la Terre. Le programme RADARSAT-2 devrait également créer des emplois représentant l'équivalent de près de 3 500 années-personnes, générer des ventes à l'exportation d'environ 1,2 milliard de dollars et stimuler la croissance de petites et moyennes entreprises au fur et à mesure que l'infrastructure et l'industrie canadiennes des services dans ce secteur continueront de se développer.

The Government of Canada has pre-purchased sufficient radar data to meet its continuing needs from a private-sector enterprise that had won a contract pursuant to an open competitive process. In return for a sizable initial investment and a commitment to operate the spacecraft over its seven-year design life, the private sector entity in this undertaking gained the ability to sell the excess capability of RADARSAT-2 to domestic and foreign customers around the world. The performance of RADARSAT-2 will be superior to that of RADARSAT-1, given innovations enabled by the private sector investments in strategic research and development activities.

RADARSAT-2 will possess an ability to resolve objects as small as three metres in length, more than twice as fine as RADARSAT-1. It will be able to discern artificial objects by collecting four times as much information as RADARSAT-1 in multiple polarizations. RADARSAT-2 clients will also be able to look at any desired region on the earth at least twice as fast as RADARSAT-1 could do. In short, RADARSAT-2 will possess significant capabilities that could well serve both military and civilian users.

[Translation]

While the Government of Canada promotes the private sector development of systems as sophisticated as RADARSAT-2, the actualization of these systems generates the responsibility, from a security perspective, to regulate the operation of such sensitive systems.

This is what Bill C-25 does. C-25 establishes a regulatory regime for RADARSAT-2, and all future remote sensing satellites that are to follow, to ensure that Canada's national security, defense and conduct of international relations would not be harmed by the operation of high performance systems that are also capable of military reconnaissance.

[English]

Bill C-25 protects these federal government interests by establishing an operating licence regime. All licences will be subject to two extraordinary powers: shutter control and priority access for innovation in response to possible future major security crises. Bill C-25 is not unlike other licensing regimes in Canada, including those for radio and telecommunications. In that vein, Bill C-25 establishes a single decision-maker for all licensing actions. It embraces the natural justice right of representation for decisions taken by the responsible minister on his or her own motion and the appeal prospects of judicial reviews of ministerial decisions to ensure the fairness of its application.

With the passage of Bill C-25 into law, Canada will also have fulfilled its international and bilateral obligations to regulate the remote sensing space activities of its nationals as required of Canada pursuant to the 1967 Outer Space Treaty and pursuant to

Le gouvernement du Canada a probablement acheté, auprès d'une entreprise privée qui a obtenu un contrat par voie d'appel d'offres ouvert, suffisamment de données radar pour combler ce besoin sur une base continue. En échange d'un investissement initial considérable et d'un engagement à exploiter le satellite pendant toute sa durée de vie de sept ans, l'entreprise privée qui participe au projet a acquis la possibilité de vendre les ressources excédentaires de RADARSAT-2 à des clients canadiens et étrangers partout dans le monde. RADARSAT-2 aura un rendement supérieur à celui de RADARSAT-1 en raison des innovations rendues possibles grâce aux investissements privés dans les activités stratégiques de R-D.

RADARSAT-2 aura une excellente résolution spatiale de 3 mètres, offrant ainsi un pouvoir séparateur deux fois plus fin que celui de RADARSAT-1. Comme il pourra recueillir en modes de polarisation multiples quatre fois plus d'informations que son prédécesseur, RADARSAT-2 pourra mieux discerner divers objets artificiels. Les clients de RADARSAT-2 pourront en outre observer n'importe quelle région de la Terre au moins deux fois plus rapidement que ce qui est permis par RADARSAT-1. Bref, RADARSAT-2 sera doté d'importantes fonctions dont pourront bénéficier les utilisateurs tant militaires que civils.

[Français]

Étant donné que le gouvernement du Canada encourage le développement par le secteur privé des systèmes aussi perfectionnés que RADARSAT-2, l'actualisation de tels systèmes est assortie du point de vue de la sécurité, de la responsabilité de réglementer l'exploitation des systèmes de nature aussi délicate.

C'est exactement ce que vise le projet de loi C-25, c'est-à-dire un régime réglementaire pour RADARSAT-2 et tous les futurs satellites de télédétection, afin d'assurer que l'exploitation des systèmes très performants, ayant aussi des capacités de reconnaissance militaire, ne porte pas atteinte à la sécurité nationale, à la défense et aux relations internationales du Canada.

[Traduction]

Le projet de loi C-25 protège ce type d'intérêts fédéraux en instaurant un régime de licences d'exploitation. Toutes les licences seront assujetties à deux restrictions extraordinaires, soit le droit de regard et l'accès prioritaire, qui pourraient être invoquées en cas de crises majeures menaçant la sécurité. Le projet de loi C-25 n'est pas différent des autres régimes de licences prévus par la loi au Canada, y compris ceux qui se rapportent à la radio et aux télécommunications. Dans le même ordre d'idées, le projet de loi C-25 prévoit un seul décideur pour toutes les mesures ayant trait à l'attribution des licences. Il vise le droit de représentation, garanti par la justice naturelle, pour les décisions prises par le ministre compétent de son propre chef, ainsi que la possibilité de demander le contrôle judiciaire des décisions du ministre pour en assurer une application équitable.

En adoptant le projet de loi C-25, le Canada remplira également ses obligations internationales et bilatérales quant à la réglementation des activités de télédétection spatiale menées par ses ressortissants, tel que le Canada est tenu de le faire en

the 2000 Canada-U.S. Intergovernmental Agreement concerning the operation of commercial remote sensing satellite systems. Bill C-25 also requires the minister responsible to cause an independent review of the provisions and operation of the act to be held from time to time to assess, in particular, its impact on technological development and on the implementation of international agreements. Reports of these reviews are to be laid before each House of Parliament within five years of the act's coming into force, and every five years thereafter.

[Translation]

Canada's RADARSAT-2 is now set to launch in December 2006, a little over one year from now. Canada's RADARSAT-1 has already operated for more than twice its original design life. We hope it will continue to serve Canadians until its replacement, RADARSAT-2, enters into service.

[English]

Government officials will have much work to do as soon as Bill C-25 is enacted. Regulations must be completed and brought into force. Officials must also set up the administrative structure for the Act using existing financial resources within Foreign Affairs Canada, the Department of National Defence, Public Safety and Emergency Preparedness Canada and the Canadian Space Agency. RADARSAT-2 must then be licensed under the Act.

[Translation]

Thank you, Mr. Chairman. We are at your disposal to answer any questions the Honourable Senators might wish to ask of us.

The Chairman: Thank you very much, Mr. McTeague.

[English]

Senator Carney: First, I would like to share with you that this subject is close to my heart. Long before I went into politics, I was one of the original 26 managers who worked on the original innovative experiments on Communications Technology Satellite, CTS, also called Hermes, the world's first interactive communications geostationary satellite, which was the forerunner of the marvellous satellite channels that we have today.

When I was Minister of Energy, Mines and Resources, under a Conservative government, RADARSAT was a gleam in the eye of a group of highly innovative scientists at EMR. I have been following the progress of RADARSAT and its predecessors for many years and so I am interested in the progress of Bill C-25.

When RADARSAT-1 was first conceived, it was Canadian and thus benign. We thought of ice reconnaissance, crop-watching, forest-fire monitoring and Arctic sovereignty patrols. The idea that we would ever need this kind of regulatory regime

vertu du Traité sur l'espace extra-atmosphérique de 1967 et de l'Accord intergouvernemental canado-américain de 2000 sur l'exploitation des systèmes commerciaux de télédétection par satellites. Le projet de loi C-25 prévoit en outre que le ministre compétent devra demander que soit mené de temps à autre un examen indépendant des dispositions et de l'application de la loi de manière à évaluer, en particulier, son incidence sur le développement technique et la mise en œuvre d'ententes internationales. Les rapports de ces examens devront être déposés devant chaque Chambre du Parlement dans les cinq ans qui suivront l'entrée en vigueur de la loi, et tous les cinq ans par la suite.

[Français]

Le lancement du satellite canadien RADARSAT-2 est maintenant prévu pour décembre 2006, soit dans un peu plus d'un an. Le satellite canadien RADARSAT-1 fonctionne encore malgré le fait que sa durée de vie initiale ait plus que doublé. Nous espérons qu'il continuera de servir les Canadiens jusqu'à la mise en service de RADARSAT-2, qui le remplacera.

[Traduction]

Les représentants du gouvernement ont encore beaucoup de travail à abattre avant la promulgation de la loi. Les règlements doivent être rédigés et mis en vigueur. Ils doivent aussi ériger la structure administrative de la loi à même les budgets actuels d'Affaires étrangères Canada, de la Défense nationale, de Sécurité publique et Protection civile Canada et de l'Agence spatiale canadienne. RADARSAT-2 devra ensuite obtenir une licence d'exploitation en vertu de la loi.

[Français]

Monsieur le président, je vous remercie. Je suis à votre disposition pour répondre à vos questions.

Le président : Merci beaucoup, monsieur McTeague.

[Traduction]

Le sénateur Carney : J'aimerais d'abord vous dire que cette question me tient particulièrement à cœur. Bien avant de faire de la politique, j'ai été au nombre des 26 premiers gestionnaires à participer aux expériences innovatrices sur le satellite technologique de télécommunication, le STT, aussi appelé Hermes, le tout premier satellite géostationnaire de communication interactive dans le monde, qui a été l'ancêtre des formidables voies de satellites que nous avons aujourd'hui.

Quand j'étais ministre de l'Énergie, des Mines et des Ressources, sous un gouvernement conservateur, RADARSAT a germé dans l'esprit d'un groupe de scientifiques très avant-gardistes du ministère. J'ai suivi l'évolution de RADARSAT et de ses prédécesseurs pendant de nombreuses années, de sorte que l'étude du projet de loi C-25 m'intéresse.

Comme RADARSAT-1 était de conception canadienne, on l'a d'abord jugé anodin. On se préoccupait alors de la reconnaissance des glaces, de la surveillance des cultures et des incendies de forêt ainsi que des patrouilles pour assurer la souveraineté dans

for such things as public security or national defence by our little innovative world-class remote sensing weather satellite was beyond expectations then. I am glad that you have the five-year review clause in this bill because who knows what it will be used for in five years' time.

I have some concerns. First, parts of the bill and the briefing notes are draconian in the way that they are written. For example, while it is a private sector enterprise by MacDonald, Dettwiler and Associates Ltd., which has much experience in this field, you have explained that the government has provided some up-front money to launch this. The notes and the language of the proposed legislation suggest that the government can second or expropriate the use of RADARSAT-2 without compensation to the private sector. That is hardly consistent with priority ownership. I spoke to some officials before the meeting this evening. Mr. McTeague, could you clarify this? Priority access for the government to second the satellite without compensation is the same as expropriation. How do you explain that?

Mr. McTeague: Senator Carney, I would ask one of my officials to provide you with a more precise answer than I would be able to give.

Bruce Mann, Senior Counsel, Justice Legal Services Division, Foreign Affairs and International Trade: Senator, you are referring to clause 22 of the bill.

Senator Carney: I refer to clause 15 as well.

Mr. Mann: Clauses 13, 14 and 15 give several ministers the capacity to impose shutter control orders of priority access or to direct the satellite operator to do certain things in emergency situations. The no-liability portion is in clause 22 and states, not that the government is not allowed to pay compensation for losses that satellite operators may suffer, but that no one is entitled to financial compensation. This non-entitlement provision is not unknown for governments in matters involving national security and national defence or where the government, in protecting the environment, must intervene in private sector operations to protect those interests.

All the clauses referred to in clause 22, the no-liability clause, which are clauses 9, 10, 11, 12, 13, 14 and 15, are powers that the government or the minister has, and can exercise, for reasons of national security, national defence, international relations, protection of the environment and public safety.

Traditionally, these are the kinds of government actions for which governments are not to be held liable in a court of law. That being said, there is a government policy — Treasury Board policy — for *ex gratia* payments. The wording of the policy is that if someone suffers a loss they believe is caused by the government, they can apply to the Treasury Board for *ex gratia* compensation.

l'Arctique. On n'aurait jamais pensé que notre nouveau petit satellite météorologique de télédétection nous obligerait à établir un régime de réglementation pour des fins de sécurité publique ou de défense nationale. Je suis contente que le projet de loi prévoit un examen de la loi tous les cinq ans parce qu'on ne sait pas à quoi le système va servir dans cinq ans.

J'ai certaines inquiétudes. D'abord, ce qui figure dans certaines parties du projet de loi et des notes d'information est assez draconien. Par exemple, les systèmes vont être exploités par l'entreprise privée MacDonald, Dettwiler et Associates Ltd., qui a beaucoup d'expérience dans le domaine, mais vous avez expliqué que le gouvernement a investi de l'argent au départ pour lancer le projet. Les notes d'information et le projet de loi semblent indiquer que le gouvernement peut limiter ou interrompre le service de RADARSAT-2 sans indemniser le secteur privé. C'est plutôt contraire aux règles de la propriété. J'en ai discuté avec des fonctionnaires avant la séance de ce soir. Monsieur McTeague, pourriez-vous nous fournir des précisions là-dessus? L'accès prioritaire du gouvernement qui lui permet de limiter l'utilisation du satellite sans indemnisation correspond à une expropriation. Comment expliquez-vous cela?

M. McTeague : Sénateur Carney, je vais demander l'aide d'un de mes collaborateurs qui va pouvoir vous répondre de façon plus précise que je ne pourrais le faire moi-même.

Bruce Mann, avocat-conseil, Direction des services juridiques — Justice, Affaires étrangères et du Commerce international : Madame le sénateur, vous faites référence à l'article 22 du projet de loi.

Le sénateur Carney : Je fais aussi référence à l'article 15.

M. Mann : Les articles 13, 14 et 15 confèrent à plusieurs ministres le pouvoir d'invoquer le droit de regard ou l'accès prioritaire pour exiger que l'exploitant prenne certaines dispositions dans des situations d'urgence. L'article 22, sur l'immunité, prévoit, non pas que le gouvernement ne peut pas indemniser les exploitants pour les pertes qu'ils pourraient subir, mais qu'il ne peut être tenu d'indemniser qui que ce soit. Cette disposition d'immunité n'est pas inusitée pour les gouvernements dans le cas des questions concernant la sécurité nationale et la défense nationale ou quand le gouvernement doit intervenir dans les activités du secteur privé pour protéger des intérêts liés à l'environnement.

Toutes les dispositions citées dans l'article 22 sur l'immunité, c'est-à-dire les articles 9, 10, 11, 12, 13, 14 et 15 confèrent au gouvernement ou au ministre des pouvoirs pour des raisons de sécurité nationale, de défense nationale, de relations internationales, de protection de l'environnement et de sécurité publique.

Normalement, ce sont des interventions pour lesquelles les gouvernements ne sont pas tenus responsables devant un tribunal. Cela dit, une politique du Conseil du Trésor prévoit des paiements à titre gracieux. Il est énoncé dans cette politique que celui qui subit une perte qu'il estime être causée par le gouvernement peut demander une indemnisation à titre gracieux au Conseil du

This wording means that the government can compensate for such losses on a voluntary basis. That avenue is not excluded by the no-liability part of clause 22.

The second part of clause 22 states that the minister may pay a licensee an amount for services obtained under clause 15, which is the priority-access clause. That clause is intended to distinguish between cases where the government has had to take some kind of intervening measure that may have resulted in a financial loss to a satellite operator or a customer and to distinguish that kind of loss from a situation where the government requests satellite services, a provision of data that should be paid for.

Subclause 22(2) states that the minister may pay for services that are provided pursuant to one of these priority-access orders. It is certainly the intention of the government to pay for services that are obtained on that basis. In clause 20 of the bill, subparagraph (1)(j), there is a provision allowing the government to make regulations.

We have started regulations in this respect. Those regulations are found in the briefing book at tab 10, page 7 and 9. They are clauses 12 and 14 of the draft regulations. The clauses state that there is a formula, that the amount that the government will pay, or may pay, for priority-access services will not exceed either an agreed upon amount or —

Senator Carney: We have many things to explore in this bill. I want to draw to the attention of the chair that we may want to say in an observation or something, make some reference to the fact that clause 22 says:

No person is entitled to financial compensation from Her Majesty in right of Canada for any financial losses resulting from any of the following actions taken in good faith:

To me, this measure is draconian. I do not think that referring to regulations, Treasury Board policy or other things is an effective backstop to the fact that this clause asks a private operator to provide priority-access services for which they will not be compensated. That bothers me in the bill.

The second item I wish to clarify, and I raised with you, Parliamentary Secretary, is that under the Canada-U.S. agreement, which is referred to here, parties agree to ensure that such commercial remote sensing satellite systems will be controlled by each party in a comparable manner to protect and serve shared national security and foreign policy interests.

This suggests that the U.S. would have a say under this agreement with the operation of our benign environmental ice reconnaissance, forest fire and commercial uses; that the U.S. would have a say in the operation of the satellite.

Do we have reciprocity with the U.S.? They have satellites going over our system all the time, many more than Canada has. Do we have reciprocity in the operations of those satellites? Do we have the same reciprocal rights of access to those satellites that are specifically provided for in this legislation?

Trésor. Le gouvernement peut donc verser une indemnité pour ces pertes à titre facultatif. Cette possibilité n'est pas exclue par l'article 22 sur l'immunité.

Le deuxième paragraphe de l'article 22 prévoit qu'en cas de prise d'un ordre au titre de l'article 15, sur l'accès prioritaire, le ministre peut verser au titulaire de la licence la somme déterminée conformément aux règlements. Cette disposition vise à établir une distinction entre les cas où l'intervention du gouvernement peut avoir causé une perte financière à l'exploitant ou au client d'un satellite et les cas où le gouvernement a exigé de fournir un service au moyen du satellite, ce qui exige un paiement.

Le paragraphe 22(2) stipule que le ministre peut verser une somme déterminée pour les services fournis conformément à un ordre d'accès prioritaire. Le gouvernement a certes l'intention de payer pour les services ainsi obtenus. D'ailleurs, à l'alinéa 20(1)j), le gouvernement peut, par règlement, régir la fixation des sommes pouvant être versées à ce titre.

Nous avons produit un règlement à ce sujet. Le projet de règlement se trouve dans le dossier de synthèse, à l'onglet 10, aux pages 7 à 9. Il s'agit des articles 12 et 14 du projet de règlement. Ces articles énoncent une formule en vertu de laquelle le montant que le gouvernement va ou peut payer pour des services d'accès prioritaire ne peut excéder toute somme convenue ou...

Le sénateur Carney : Il y a beaucoup d'aspects à explorer dans ce projet de loi. Je tiens à signaler au président que nous pouvons vouloir faire remarquer que l'article 22 dit :

Sa Majesté du Chef du Canada ne peut être tenue d'indemniser quiconque pour les pertes financières subies par suite de la prise — faite de bonne foi...

Pour moi, cette mesure est draconienne. Je ne pense pas que faire référence au règlement, à la politique du Conseil du Trésor ou à d'autres mesures constitue une garantie suffisante étant donné que cette disposition demande à l'exploitant privé de fournir un accès prioritaire pour lequel il ne sera pas indemnisé. Cela m'inquiète.

Ensuite, monsieur le secrétaire parlementaire, j'aimerais que vous me donniez des précisions au sujet du fait que, selon l'Accord canado-américain dont il est question ici, les parties s'engagent à s'assurer que les systèmes commerciaux de télédétection par satellite visés seront contrôlés par chaque partie d'une manière comparable, afin de protéger et de promouvoir leurs intérêts nationaux communs en matière de sécurité nationale et de politique étrangère.

Cela semble indiquer que les États-Unis auraient leur mot à dire même à propos de nos activités liées à la reconnaissance des glaces, à la surveillance des incendies de forêt et aux usages commerciaux, que les États-Unis auraient leur mot à dire dans l'exploitation du satellite.

Y a-t-il réciprocité avec les États-Unis? Ils ont beaucoup plus de satellites reliés à notre système que le Canada en a. Y a-t-il réciprocité pour ce qui est de l'exploitation des satellites? Avons-nous les mêmes droits d'accès qu'eux pour ce qui est des satellites dont il est question dans le projet de loi?

Mr. McTeague: I will pass this over to Mr. Baines. I do want to respond to the first point that Senator Carney made. I realize that Mr. Mann had taken a number of the points. However, it is important to understand that if there is a question of national emergency or a right exercised where Canada's international obligations might be affected, one can readily understand why there might be the need for shutter control or priority access without which there would not be effective compensation, even as Mr. Mann has suggested, except in circumstances that are designated by Treasury Board.

With regard to the second point, unless the United States military or government is a client of RADARSAT, I do not see the question of reciprocity or how the U.S. would access our information unless they were specific clients. Mr. Baines may be able to respond more fulsomely.

Phillip Baines, Senior Policy Advisor, Science and Technology, Non-Proliferation and Disarmament Chemical, Biological and Conventional Weapons Division, Foreign Affairs and International Trade: Honourable senators, when we look at this agreement between Canada and the United States, the primary purpose of this agreement is for Canada and the United States to agree to control things that would be in private sector hands on a comparable basis. This agreement is needed so that the national security interests and the foreign policy interests of Canada and the United States would not be put in jeopardy by those high performance resolution capable satellites, capable of much better resolution than RADARSAT-1.

The agreement says that we want to promote the commercialization of these things as well. Can Canada order on a commercial basis imagery from U.S. satellites that are licensed by the U.S. authorities? The answer is yes. Can the U.S. order imagery on a commercial basis from Canadian satellites licensed under our authority? The answer is yes.

Senator Carney: Other senators may wish to explore some of these areas. I wish to return to clause 4. The Senate committees, as you know, do not like loosey-goosey framework legislation that provides for unlimited exemptions or unregulated regulations — if that is not an oxymoron.

Why, under the application part of clause 4, is there such a wide exemption clause?

The minister may, by order, exempt any person or remote sensing space system — or any class of person, system or data — from the application of any provisions of this Act or the regulations.... The exemption order may be limited in scope or be made subject to conditions.

They then lay down the conditions. Why is there a need, having brought in a complex bill that licences and sets out conditions, to have such a broad exemption clause that would permit the Governor-in-Council to dispense with the bill before us under certain conditions?

M. McTeague : Je vais demander à M. Baines de vous répondre, mais j'aimerais d'abord revenir à la première question du sénateur Carney. Je me rends compte que M. Mann a abordé bien des sujets. Ce qu'il importe de retenir cependant, c'est que, s'il y a urgence nationale ou que les obligations internationales du Canada sont en jeu, il est facile de comprendre pourquoi il est nécessaire d'avoir un droit de regard ou un accès prioritaire sans lesquels il n'y aurait pas d'indemnisation, même comme M. Mann l'a indiqué, sauf dans les circonstances prévues par le Conseil du Trésor.

Pour ce qui est de votre deuxième question, à moins que l'armée ou le gouvernement américain ne soit un client de RADARSAT, je ne vois pas la nécessité d'une réciprocité ou comment les États-Unis auraient accès à nos informations à moins d'être des clients. M. Baines peut peut-être vous donner des explications plus précises.

Phillip Baines, conseiller principal en matière de politiques, Science et technologie, Direction de la non-prolifération et du désarmement chimique, biologique et conventionnel, Affaires étrangères et du Commerce international : Honorables sénateurs, cet accord conclu entre le Canada et les États-Unis vise principalement à ce que les deux pays s'entendent pour contrôler l'exploitation des systèmes par le secteur privé sur une base comparable. Cet accord est nécessaire pour que les intérêts liés à la sécurité nationale et aux affaires étrangères du Canada et des États-Unis ne soient pas mis en péril par des satellites très performants, capables d'une résolution bien supérieure à celle de RADARSAT-1.

L'accord prévoit que nous voulons promouvoir la commercialisation de ces systèmes. L'accord permet au Canada de commander commercialement des images provenant de satellites américains licenciés aux États-Unis. Tout comme les États-Unis peuvent commander commercialement des images provenant des satellites canadiens licenciés au Canada.

Le sénateur Carney : D'autres sénateurs voudront peut-être revenir là-dessus. Pour ma part, j'aimerais revenir à l'article 4. Les comités sénatoriaux, comme vous le savez, n'aiment pas les projets de loi vagues qui prévoient des exemptions illimitées ou des règlements déficients.

On peut se demander pourquoi l'application de la loi prévue à l'article 4 a une portée aussi large. L'article dit :

Le ministre peut, par arrêté, soustraire toute personne ou tout système de télédétection spatiale — ou toute catégorie de personnes, de systèmes ou de données — à l'application de tout ou partie de la présente loi ou des règlements, l'exemption pouvant être de portée limitée ou assortie de conditions.

Ensuite, on indique les conditions à remplir. Pourquoi est-il nécessaire, dans un projet de loi complexe qui accorde des licences et énonce des conditions, d'avoir une exemption de portée aussi large qui permettrait au gouverneur en conseil de soustraire de gens à l'application du projet de loi dans certaines conditions?

Mr. Baines: Specifically, with regard to subclause 4(3), why does the minister have this ability to exempt any person, system or class of person, system or data from the bill? When we look at our obligations under the Outer Space Treaty of 1967, we need to be able, as a country, to regulate the space activities of our nationals, no matter where they reside: whether they reside and carry on their operations within Canada or in another jurisdiction.

Let us say that Canadians are carrying on their operation in another jurisdiction. That jurisdiction says, "I have my own law which governs how remote sensing satellites operate for people within my physical boundaries."

Then, this power given to the minister would enable the minister to look at our legislation, their legislation and agree, provided that the factors the minister must consider here are observed. The minister can say, "Yes, your jurisdiction can licence that because it is taking place from your territory. We do not have to licence it because of our national obligations under the Outer Space Treaty and because they are Canadians."

Senator Carney: It is on our satellite.

Mr. Baines: It is on a satellite operated by Canadians in another jurisdiction. The bill gives us the power to licence those Canadians in a foreign jurisdiction, unless the minister is convinced that this other jurisdiction can do the job equally well.

Senator Downe: What use would this satellite be for the Royal Canadian Mounted Police, the Canadian Security Intelligence Service and the Department of National Defence?

Mr. McTeague: Plenty: There are a number of applications for which one could envisage its use by the Royal Canadian Mounted Police or the Department of National Defence. For instance, there is the circumstance of our troops in Afghanistan, or perhaps in Haiti, where we would want to ensure there are proper conditions. We would have a better idea of what lies ahead. I will leave it to you gentlemen as well, if you want to comment further.

Senator Stollery: Which of the officials would like to comment on that question?

Mr. Baines: With respect to CSIS or the RCMP, the bill is focussed on national security events. In the case of the RCMP, it is not for any enforcement of the Criminal Code other than what is outlined in the bill. That is for national security.

One scenario is that we are worried about the discharge of a weapon of mass destruction on Canadian soil. The RCMP needs to find out the extent of the area affected and establish the cordon-off of a region. The RCMP would have the ability, then, to use priority access to get imagery of the region and then set up their operations.

M. Baines : Vous me demandez plus précisément, au sujet du paragraphe 4(3), pourquoi le ministre peut soustraire toute personne ou tout système de télédétection spatiale, toute catégorie de personnes, de systèmes ou de données à l'application du projet de loi? Conformément à nos obligations en vertu du Traité sur l'espace extra-atmosphérique de 1967, notre pays doit pouvoir réglementer les activités menées dans l'espace par nos ressortissants, peu importe où ils habitent, qu'ils vivent et mènent ces activités au Canada ou dans un autre pays.

Disons que des Canadiens exploitent un satellite dans un autre pays. Ce pays a ses propres lois pour régir l'exploitation des satellites de télédétection sur son territoire.

Le pouvoir ainsi conféré au ministre lui permettrait d'examiner notre loi et celle de l'autre compétence et d'accepter, à condition que les critères dont il doit tenir compte sont respectés. Le ministre peut décider qu'effectivement, l'autre compétence peut réglementer l'activité parce qu'elle se déroule sur son territoire, que nous ne sommes pas obligés de le faire aux termes du Traité de l'espace et du fait que le propriétaire est canadien.

Le sénateur Carney : Le satellite nous appartient.

M. Baines : Il s'agit d'un satellite exploité par des Canadiens au-dessus d'un autre territoire. Le projet de loi nous confère le pouvoir d'émettre des licences à ces Canadiens pour l'exploitation dans une autre juridiction, à moins que le ministre ne soit convaincu que cette juridiction peut le faire tout aussi bien que nous.

Le sénateur Downe : Quelle serait l'utilité d'un pareil satellite pour la Gendarmerie royale du Canada, le Service canadien du renseignement de sécurité et la Défense nationale?

M. McTeague : Il serait fort utile. Ainsi, plusieurs utilisations viennent à l'esprit dans le cas de la Gendarmerie royale du Canada ou de la Défense nationale, par exemple à l'égard des conditions de déploiement de nos troupes en Afghanistan ou à Haïti. Nous aurions alors une meilleure idée de ce qui les attend. Messieurs, si vous souhaitez commenter, vous êtes libres de le faire.

Le sénateur Stollery : Lequel d'entre vous aimerait faire des observations en réponse à cette question?

M. Baines : En ce qui concerne la GRC ou le SCRS, le projet de loi parle essentiellement d'événements affectant la sécurité nationale. La GRC ne pourrait s'en servir pour faire respecter le Code criminel, sauf dans les circonstances exceptionnelles prévues dans le projet de loi, c'est-à-dire pour assurer la sécurité nationale.

Un scénario possible qui nous inquiète serait l'utilisation d'armes de destruction massive en territoire canadien. La GRC aurait alors besoin de connaître l'étendue de la zone affectée pour boucler la région. Elle pourrait donc avoir recours à l'accès prioritaire pour obtenir des images de la région avant de commencer ses opérations.

When it comes to the Department of National Defence, we have a representative here from the Department of National Defence who could talk about the benefits of shutter control and priority access for defence purposes.

Senator Stollery: Would the gentlemen from the Department of National Defence come to the table and introduce yourself and contribute to the answer to Senator Downe's question? Give us your name, so we know who it is.

Lieutenant-Colonel Scott Johnson, Directorate of Space Development, National Defence: In answer to your question, I can tell you what we use it for and what we plan to use it for as an example. We could talk about RADARSAT-1. If you think back to the Red River flooding during the mid-nineties, we had to grab RADARSAT-1 and, although we did not have the clause, we invoked priority access so we could map the flood areas. That was for the troops in Manitoba.

For RADARSAT-2, we had plans to use it for wider surveillance of the approaches to North America. It is important for us to be able to detect ships early, far out into the ocean, out to 1,000 kilometres. RADARSAT-2 is ideally optimized to do that. We also intend to use it for Arctic surveillance. The satellite goes over the Arctic Archipelago every 90 minutes. For that particular part of the world, it is ideally suited to pick up activity.

During that surveillance, if we pick up a suspect vessel or somebody doing something where they should not be and their activities look suspicious — if the activity is serious enough and there is no other way of picking up the information — then we might invoke priority access to track that vessel or use it. Again, that would be an extraordinary circumstance because we have other assets available. However, if that was the key asset in that case, then that is when we would use it.

In the case of shutter control, were Canadian Forces deployed somewhere in a theatre of war and it came to our intelligence that an adversary was getting on the Internet with a credit card and using a Canadian satellite to target our own troops, in that case we might invoke shutter control. This bill is not just about RADARSAT-2; it is about all sensors we might licence in the future. Again, that would be an extraordinary circumstance. There would have to be something potentially happening to Canadian troops. That would be an instance.

Senator Downe: That is informative. Is the Parliamentary Secretary concerned about the oversight? Section 15 of the act talks about what the various ministers — the defence department, the Solicitor General Canada, and others — can do. In clause 21, a lot of that authority is delegated. For example, the Solicitor General may delegate the authority to the people who would be

Quant au ministère de la Défense nationale, nous avons ici des représentants du ministère qui pourrait vous parler des avantages du droit de regard et de l'accès prioritaire aux fins de défense.

Le sénateur Stollery : Ces messieurs de la Défense nationale peuvent-ils s'avancer à la table et se présenter avant de répondre à cette partie de la question du sénateur Downe? Identifiez-vous pour que nous sachions qui vous êtes.

Lieutenant-colonel Scott Johnson, Direction du développement de l'espace, Défense nationale : En réponse à votre question, je puis vous donner comme exemples les fins auxquelles nous utilisons ces images actuellement et ce que nous projetons comme éventuelle utilisation. Prenons comme exemple RADARSAT-1. Quand la rivière Rouge a débordé de son lit au milieu des années 1990, nous avons dû recourir aux images de RADARSAT-1 et, bien que l'article actuellement projeté n'existait pas, nous avons invoqué l'accès prioritaire de manière à pouvoir cartographier les zones inondées. Cette information était destinée aux troupes déployées au Manitoba.

Pour ce qui est de RADARSAT-2, nous avons prévu de nous en servir pour élargir la zone de surveillance des approches du continent nord-américain. Il importe que nous soyons capables de détecter très tôt les navires, alors qu'ils sont loin dans la mer, à 1 000 kilomètres de la côte. RADARSAT-2 est idéal à cette fin. Nous projetons également de nous en servir pour surveiller la région arctique. Le satellite survole les îles de l'Arctique toutes les 90 minutes. Il se prête particulièrement bien à la surveillance des activités dans cette région.

Durant cette surveillance, si nous repérons un navire suspect ou quelqu'un en train de faire quelque chose qu'il ne devrait pas faire et que son activité semble suspecte — si l'activité est suffisamment grave et qu'il n'existe pas d'autre moyen d'obtenir l'information —, nous pourrions alors invoquer l'accès prioritaire pour suivre le navire. À nouveau, je précise qu'il s'agirait de circonstances extraordinaires parce que nous disposons d'autres moyens. Toutefois, si les images de satellite étaient le meilleur moyen, nous nous en servirions.

Pour ce qui est du droit de regard, si les Forces canadiennes étaient déployées sur un théâtre de guerre quelque part et que nos services de renseignements apprenaient qu'un ennemi se servait d'une carte de crédit sur l'Internet pour accéder à des images satellitaires en vue de cibler nos troupes, nous pourrions alors invoquer le droit de regard. Le projet de loi à l'étude ne concerne pas que RADARSAT-2, mais bien tout capteur au sujet duquel nous pourrions émettre une licence ultérieurement. À nouveau, je précise que nous ne le ferions que dans des circonstances exceptionnelles. Il faudrait que nos troupes soient menacées. Ce serait là un exemple.

Le sénateur Downe : Voilà qui est instructif. Le secrétaire parlementaire est-il préoccupé par ce droit de regard? À l'article 15 du projet de loi, il est question de ce que peuvent faire les différents ministres — celui de la Défense nationale et le solliciteur général du Canada, entre autres. À l'article 21, une grande partie de ce pouvoir est déléguée. Ainsi, le solliciteur

most interested in obtaining information, but without any oversight of the minister. Are you concerned about that at all, Mr. Parliamentary Secretary?

Mr. Mann: There are 12 provisions in the legislation that give powers to the Minister of Foreign Affairs or other ministers. In all cases, the oversight mechanism is a judicial review by the Federal Court. Section 18 of the Federal Court Act provides extensive powers for anyone who is materially affected by something that the minister has done, to request judicial review, and to demand to know what authority the minister had to act. There may be an allegation that a ministerial decision was taken without proper foundation, and so on. That form of oversight exists throughout the legislation.

On your point about the delegation of ministerial powers, all the powers in the 12 provisions I referred to in the act allow for a delegation of authority, except two: the shutter control, where the Minister cannot delegate authority at all; and priority access, where a minister can delegate the authority but only to a deputy head level.

Mr. McTeague: One cannot lose sight of the overall importance of parliamentary review oversight. The minister is accountable to Parliament, to the House of Commons.

Senator Downe: That delegation concerns me. The Solicitor General of Canada, as we all know, is an important position, just to pick one of the ministers involved.

Clause 15(3) states:

The Solicitor General of Canada may make an order requiring a licensee to provide any service through the licensed system

(a) to the Royal Canadian Mounted Police that that minister believes on reasonable grounds is desirable for the fulfillment of its members' responsibilities under subsection 6(1) of the *Security Offences Act*;

In clause 21, the Solicitor General can delegate that authority and power to the Commissioner of the RCMP. On assuming office, if the Solicitor General signs three delegation letters to the Commissioner of the RCMP, to the director of CSIS, and to the Deputy Solicitor General, who can have all the powers under paragraph 15(3)(c), then there is no ministerial oversight. I am sure most solicitors general would not do that, but I am concerned that somebody might. We then have the Commissioner of the RCMP, the head of CSIS and the Deputy Solicitor General, who is a deputy minister, making these decisions. Is that the intention of the act?

Mr. Mann: The answer is yes. Decisions taken by delegated officials — that is, people with deputy head status in the case of clause 15 — are not decisions that are without oversight. As I mentioned, the Federal Court has judicial review powers over any of these decisions.

général du Canada pourrait déléguer son pouvoir aux personnes qui s'intéressent le plus à obtenir l'information, mais sans avoir à exercer de la surveillance. Cela vous préoccupe-t-il, monsieur le secrétaire parlementaire?

M. Mann : La loi comporte douze dispositions qui confèrent des pouvoirs au ministre des Affaires étrangères et à d'autres. Sans exception, le mécanisme de surveillance prévu est une révision judiciaire de la Cour fédérale. Or, l'article 18 de la Loi sur la Cour fédérale confère l'important pouvoir, à quiconque est matériellement touché par une décision du ministre, de demander une révision judiciaire et d'exiger d'être informé en vertu de quelle autorité le ministre a agi. Il pourrait alléguer que le ministre a pris une décision sans en avoir l'autorité et ainsi de suite. Cette forme de surveillance est présente partout dans la loi.

Quant au point que vous faites valoir au sujet de la délégation des pouvoirs du ministre, tous les pouvoirs conférés dans les douze dispositions de la loi dont j'ai parlé peuvent être délégués, sauf deux : le droit de regard, que le ministre ne peut pas du tout déléguer, et l'accès prioritaire, qu'un ministre peut déléguer, mais seulement à quelqu'un occupant un poste du niveau de sous-ministre.

M. McTeague : Il ne faudrait pas oublier, non plus, la surveillance exercée par le Parlement. Le ministre a des comptes à rendre au Parlement, à la Chambre des communes.

Le sénateur Downe : Cette histoire de délégation me préoccupe. Pour ne nommer qu'un des ministres en cause, le poste de solliciteur général du Canada est, comme nous le savons tous, un poste important.

On peut lire, au paragraphe 15(3) :

Le solliciteur général du Canada peut ordonner au titulaire de licence de fournir tout service au moyen du système agréé :

a) à la Gendarmerie royale du Canada, s'il a des motifs raisonnables de croire que l'obtention du service est souhaitable pour l'exercice par les membres de celle-ci des fonctions visées au paragraphe 6(1) de la *Loi sur les infractions en matière de sécurité*;

À l'article 21, le solliciteur général peut déléguer cette autorité et ce pouvoir au commissaire de la GRC. À son entrée en fonction, si le solliciteur général signe des lettres de délégation au commissaire de la GRC, au directeur du SCRS et au sous-solliciteur général, qui peuvent exercer tous les pouvoirs prévus à l'alinéa 15(3)(c), il n'y a alors plus de surveillance. Je suis sûr que la plupart des solliciteurs généraux ne le feraient pas, mais le fait que la possibilité existe me préoccupe. À partir de ce moment-là, ce sont le commissaire de la GRC, le directeur du SCRS et le sous-solliciteur général qui prennent ces décisions. Est-ce bien l'esprit de la loi?

M. Mann : Oui. Les décisions prises par les délégués de pouvoir — soit, à l'article 15, ceux qui sont du niveau de sous-ministre — ne sont pas des décisions prises sans surveillance. Comme je l'ai déjà mentionné, la Cour fédérale a des pouvoirs de révision judiciaire à cet égard.

Senator Downe: Oversight is after the fact. The government's concern should be at the time rather than after the fact. In this case, although it may never happen, the act allows for these powers to be delegated, which I think is wrong.

Senator Stollery: I remind everyone that there is a five-year review provision.

Senator Andreychuk: You continue to refer to judicial review, but we are going to review regardless of whether the minister or the delegated authority follows the rules. It is not like an appeal; it is not going to the merits. It will only review whether the administrative compliances were followed.

Is that correct?

Mr. Mann: Yes, that is correct.

Senator Andreychuk: When we say "judicial," it is not the full judicial review that we contemplate in other areas.

Under the Public Safety Act, the minister could delegate powers to a deputy minister. At the time the act was passed, we were told that delegation was unusual and done for reasons of national safety, and that it would be used rarely, if ever. The reason for delegating to a deputy was that if the minister was not available, another minister might not know the content as well as a deputy minister. I did not buy that, but the majority did.

Here, the minister can delegate authority for matters that the minister believes, on reasonable grounds, is desirable for the conduct of international relations or the performance of Canada's international obligations. This delegation does not speak of serious, critical, immediate issues. We are giving the minister the power to delegate to someone who does not have ministerial responsibility and is not accountable to Parliament. This delegation would give them broad and sweeping powers to intervene, without having defined "conduct of international relations" or "performance of international obligations" when the minister believes, on reasonable grounds, that it is desirable.

If the minister has an honest belief, he can move on it. He delegates that power to the deputy minister, who can act if he has an honest belief. That reason is not helpful for those who may be impacted.

Is there a trend to delegate traditional ministerial powers to deputy ministers? That is a violation of our Constitution and our system of accountability.

Senator Stollery: Senator Andreychuk, before someone answers that more completely, I would like to remind you of subclauses 45.1(1) and 45.1(2) which say, "The minister shall cause an independent review of the provisions... from time to

Le sénateur Downe : La surveillance s'exerce après coup. Il faudrait que le gouvernement cherche à le faire tout de suite plutôt qu'après le fait. Dans ce cas-ci, bien que cela puisse ne jamais se produire, la loi permet la délégation de ces pouvoirs, ce qui à mon avis ne devrait pas être.

Le sénateur Stollery : Je vous rappelle qu'il y a une disposition imposant un examen quinquennal.

Le sénateur Andreychuk : Vous persistez à parler de révision judiciaire, mais nous allons faire un examen pour juger si le ministre ou le délégué de pouvoir respecte les règles ou pas. Il ne s'agit pas d'un appel, ni d'un examen du pour et du contre. L'examen ne portera que sur la conformité aux règles administratives.

J'ai raison?

M. Mann : Oui.

Le sénateur Andreychuk : Quand on parle de révision « judiciaire », ce n'est pas la révision judiciaire complète normalement prévue.

Aux termes de la Loi sur la sécurité publique, le ministre pourrait déléguer des pouvoirs à un sous-ministre. Au moment de l'adoption de cette loi, on nous avait dit que la délégation était inhabituelle, qu'elle se faisait pour des raisons de sécurité nationale et qu'elle serait rarement utilisée, si elle l'était. La raison pour laquelle le pouvoir pouvait être délégué à un sous-ministre était qu'en l'absence du ministre, un autre ministre pourrait ne pas maîtriser aussi bien le dossier qu'un sous-ministre. Je n'ai pas été dupe de cette explication, contrairement à la majorité.

Voilà que, dans le projet de loi à l'étude, le ministre peut déléguer son pouvoir lorsqu'il le juge souhaitable pour la conduite des relations internationales du Canada ou l'exécution par le Canada de ses obligations internationales. Il n'y est pas question d'enjeux graves, névralgiques et immédiats. Nous conférons au ministre le pouvoir de déléguer à quelqu'un qui n'a pas de responsabilité ministérielle et n'a pas de comptes à rendre au Parlement. Cette délégation lui donnerait l'immense pouvoir d'intervenir, en l'absence de toute définition des expressions « conduite des relations internationales » et « exécution de ses obligations internationales », quand le ministre a des motifs raisonnables de croire que c'est souhaitable.

Si le ministre en est vraiment convaincu, il peut le faire. Il délègue le pouvoir au sous-ministre, qui peut agir s'il l'estime vraiment nécessaire. Cette raison n'est pas utile à ceux qui pourraient en être affectés.

Existe-t-il une tendance à déléguer des pouvoirs ministériels aux sous-ministres? Ce serait contraire à notre Constitution et à notre régime de reddition de comptes.

Le sénateur Stollery : Sénateur Andreychuk, avant que quelqu'un ne fasse une réponse plus complète, je vous rappelle que les paragraphes 45.1(1) et 45.1(2) disposent que : « Le ministre fait procéder, à l'occasion, à un examen indépendant

time” and “The minister shall cause the report on a review conducted” to be laid before each House of Parliament within five years after the coming into force of the act.

Senator Andreychuk: I have no doubt of that, but my question is supplementary to Senator Downe’s point. The review is after the fact. The ministers empanel reviews on their own department and themselves. We were told that the Public Safety Act was unusual, and now we see it broadened to conduct of international relations and performance of Canada’s international obligations, which are not defined, of course.

Mr. Baines: Priority access, like shutter control, is to be a rare event. Priority access, however, needs to be one level lower, for the reason you have given. There is an urgency here. If we had an international obligation, there would be a need to invoke a priority access. In international relations, no ally likes to see another ally come to harm by one’s own action or inactions, so we may wish to move rather urgently for that reason.

You cited the reason of the minister being unavailable to invoke these powers when time is of the essence. They work as well when we are protecting our troops deployed overseas in different time zones and such. The first matter is the urgency of the need.

The second matter is that this invocation is to be rare. The reason for that rare invocation is that priority access only puts our orders for these important reasons first in the tasking queue of the satellite. The next priority is for the commercial operator in any event to meet emergency-type orders, which the operator will do of their own right because it is a good market to be in.

For all these orders, be it the RCMP, CSIS, the Department of Foreign Affairs or DND, the natural course of action will be to buy this on a commercial basis. This power is left to de-conflict commercial orders with orders that are of great importance to the country.

Senator Stollery: I know that this bill has aroused a certain amount of interest. What is the footprint of RADARSAT-2?

Mr. Baines: First, RADARSAT-2 is a satellite in the low earth orbit domain. This satellite moves relative to the earth all the time. It does not sit stationary at a location from where it can see one third of the globe. We can select different beam modes to illuminate certain parts of the earth as small as a long strip 20 kilometres wide.

Senator Stollery: What latitudes are you talking about?

Mr. Baines: The latitudes go all the way from zero — the equator — almost to the poles.

Senator Stollery: Thank you.

des dispositions [...] » et « [...] le ministre fait déposer devant chacune des chambres du Parlement le rapport de l’examen auquel il a fait procéder [...] » dans les cinq ans qui suivent l’entrée en vigueur de la loi.

Le sénateur Andreychuk : Je n’en doute pas, mais ma question se greffe au point que faisait valoir le sénateur Downe. L’examen a lieu après coup. Les ministres commandent un examen de leur propre ministère et d’eux-mêmes. On nous a affirmé que la Loi sur la sécurité publique était inhabituelle, et voilà qu’on en élargit la portée à la conduite des relations internationales du Canada et au respect de ses obligations internationales qui ne sont pas, naturellement, définies.

M. Baines : L’accès prioritaire, tout comme le droit de regard, sera un événement rare. Il faut que le pouvoir relatif à l’accès prioritaire, cependant, puisse être exercé à un niveau plus bas, pour la raison que vous avez mentionnée. Il est question d’une situation d’urgence. Si nous avions une obligation internationale, il faudrait invoquer l’accès prioritaire. Dans le domaine des relations internationales, nul n’aime pas voir un allié lésé par ses propres actes ou sa propre inaction, et c’est pourquoi nous pourrions vouloir agir de manière plutôt pressante.

Vous avez parlé de l’absence d’un ministre, qui ne pourrait alors pas invoquer ces pouvoirs alors que chaque minute compte. Ces dispositions sont tout aussi efficaces pour protéger nos troupes déployées à l’étranger, dans des fuseaux horaires différents et ainsi de suite. Le point essentiel est le caractère pressant du besoin.

Par ailleurs, on prévoit que ces dispositions seront rarement invoquées parce que l’accès prioritaire ne fait que faire passer en premier nos ordres, dans la queue d’attente. Quoi qu’il en soit, la priorité suivante est que l’exploitant commercial exécute les ordres donnés d’urgence, ce qu’il fera de son propre chef parce que c’est un bon marché.

À l’égard de tous ces ordres, qu’ils viennent de la GRC, du SCRS, des Affaires étrangères ou de la Défense nationale, la voie normale à suivre est d’acheter les images sur une base commerciale. Le pouvoir est prévu au cas où il y aurait un conflit entre les commandes commerciales et celles qui sont d’une grande importance pour le pays.

Le sénateur Stollery : Je sais que le projet de loi à l’étude a suscité un certain intérêt. Quelle est la zone de couverture de RADARSAT-2?

M. Baines : Tout d’abord, précisons que RADARSAT-2 est un satellite qui tourne en orbite basse autour de la Terre. Il se déplace constamment par rapport à la planète. Il n’est pas stationnaire au-dessus d’un point d’où il peut observer le tiers de la planète. Nous pouvons choisir différents modes de faisceau pour illuminer certaines régions de la Terre aussi petites qu’une bande de 20 kilomètres de largeur.

Le sénateur Stollery : De quelles latitudes parle-t-on?

M. Baines : Les latitudes vont de 0 °, c’est-à-dire de l’équateur, jusqu’aux deux pôles, presque.

Le sénateur Stollery : Je vous remercie.

Senator Di Nino: This bill has reminded me of how far we have come toward the “Big Brother” that was predicted many years ago. This is “High-tech Big Brother.” Some serious concerns have been expressed by my colleagues about overseeing the powers and effects of these kinds of systems. I, too, am concerned, particularly about the absolute ministerial powers that are granted under this bill as well as about what appears to be a lack of controls in the accountability system.

I find it disturbingly interesting that all this is in the hands of the private sector. We will buy these services from the private sector. We call this system “remote sensing space activities.” That is another word for spying, potentially, and those activities are in the hands of the private sector. I am concerned about that.

Mr. McTeague, would you like to respond to that?

Mr. McTeague: Thank you, Senator Di Nino. This issue has been brought before the privacy commissioner and she has raised no specific concerns. It is clear that the Canadian Charter of Rights and Freedoms and legislation, as it relates to privacy applies to this particular legislation and to this particular type of technology.

I want to make one point about delegation. If we are talking about ministerial delegation to deputy ministers, I think that delegation is contained not only in this bill; I think we have to look at the entire plenum of our legislation, in which that power is present in most circumstances.

The irony here is that this legislation, in particular, puts a contour, or a measure of discipline, on the power of delegation in that it is specific as to who it is delegated to. The issues of usage and the tradition in other areas — and we may want to look at that more broadly in other legislation if you are concerned about this Big Brother-Orwellian approach — are issues of privacy. This issue was also raised on the House side and it was dealt with. In my view, there are enough provisions to protect the privacies of individuals. At the same time, it is an important fusion between the private sector and the public sector, bringing both technologies and synergies together to keep Canada in a position where it can maintain its leadership in years to come.

I do not want to bring back the issues of other types of satellites; that might be seen as more intrusive. This satellite is not one of them. This satellite takes images and has the ability to penetrate through fog and certain types of impediments. It can determine, for instance, soil qualities or soil erosions, as was suggested earlier through Senator Downe, or changes in Arctic wildlife on the shelf. These important factors will have important and necessary opportunities for us down the road.

Paul Chapin, Director General, International Security Bureau, Foreign Affairs and International Trade: Let me add something to the Honourable Dan McTeague's comments. Senator, this instrument is powerful. There is no doubt about that. That is why, in some respects, we are only now getting around to putting the legislative and regulatory framework in place. As the

Le sénateur Di Nino : Le projet de loi à l'étude m'a rappelé à quel point nous nous rapprochons de la dictature orwellienne prédite il y a si longtemps. Nous voici à l'ère du « Big Brother », version haute technologie. Mes collègues ont exprimé de graves réserves à l'égard de la surveillance de ces pouvoirs et des effets de ce genre de systèmes. Ils m'inquiètent, moi aussi, particulièrement les pouvoirs ministériels absolus qui sont conférés dans ce projet de loi et ce qui semble être un manque de contrôles dans le régime de reddition de comptes.

Il est curieusement troublant de voir que tout se trouve entre les mains de l'entreprise privée. Nous allons acheter ces services de l'entreprise privée. Il est question d'« activités spatiales de télédétection », un bel euphémisme pour de l'éventuel espionnage dont l'exécution est confiée à l'entreprise privée. Cela provoque un certain malaise chez moi.

Monsieur McTeague, aimeriez-vous commenter cette question?

M. McTeague : Sénateur Di Nino, je vous remercie d'en avoir parlé. La question a été soumise à la commissaire à la protection de la vie privée qui n'y a pas vu de problème. Il est clair que la Charte canadienne des droits et des libertés et les lois qui touchent à la protection de la vie privée s'appliquent à cette mesure législative et à ce genre particulier de technologie.

J'aimerais souligner un point au sujet de la délégation. Lorsqu'il est question de la délégation de pouvoir d'un ministre à un sous-ministre, il ne faut pas s'en tenir qu'au projet de loi à l'étude. Cette délégation est prévue dans la plupart de nos lois.

L'ironie, dans ce cas-ci, c'est que cette loi particulière cerne la délégation de pouvoir ou y injecte une certaine discipline, en ce sens qu'elle précise à qui le pouvoir peut être délégué. Les questions soulevées par la tradition et les usages dans d'autres domaines — il faudrait peut-être examiner de plus près d'autres lois si c'est l'approche orwellienne qui vous inquiète — sont des enjeux relatifs à la protection de la vie privée. La question a également été soulevée dans l'autre endroit, qui l'a réglée. À mon avis, il y a suffisamment de dispositions pour protéger la vie privée. Parallèlement, le projet de loi représente une importante fusion entre le public et le privé, le rassemblement de la technologie et des synergies requises pour permettre au Canada de conserver son leadership dans les années à venir.

Je ne souhaite pas revenir sur les questions soulevées par les autres genres de satellite qui pourraient être vus comme étant plus intrusifs. Ce n'est pas le cas de ce satellite. Il prend des images et peut le faire malgré du brouillard et d'autres genres d'obstacles. Il peut servir à évaluer, par exemple, la qualité des sols ou leur érosion, comme l'a laissé entendre tout à l'heure le sénateur Downe, ou à détecter des changements sur la plateforme continentale de l'Arctique. Ses grandes possibilités nous ouvriront des portes nombreuses et essentielles plus tard.

Paul Chapin, directeur général, Secteur de la sécurité internationale, Affaires étrangères et du Commerce international : Avec votre permission, j'aimerais renchérir sur ce que vient de dire l'honorable Dan McTeague. Sénateur, il s'agit d'un outil puissant. Cela ne fait aucun doute. C'est pourquoi, à certains égards, nous ne faisons que commencer à l'encadrer, sur le plan

technology has evolved, as it has gone from public to private hands, there is a requirement in the national interest to make sure that this instrument is used for legitimate purposes. It has potential for good and it has potential for ill.

We are trying to do three things here. First, we want to make sure that the satellite is available to us, to the government and to the people of Canada for the protection of our troops abroad: we want to be able to monitor activity in areas that are difficult to get to, on behalf of our allies, NATO or the UN — the U.N. might ask us for help to understand what is going on in some part of the world. That is the first purpose.

The second purpose is to make sure that we prevent its misuse by others. That is the purpose of shutter control. As Mr. Baines said, it is important to have that power but it is not expected at this stage, based on our record, to be used often. For instance, the United States has had similar legislation since 1992 and it has never invoked the power to control the shutter. I do not know what the U.K. experience is. The U.K. has something similar in the works and I doubt that they have had to invoke that power often, if at all.

Third, we have an international obligation to control this activity, so we are making sure that the Outer Space Treaty that requires us to control Canadians' activities in this area and our bilateral relations with the United States are protected. We are trying to find a balance and put a regime in place that absolutely protects the national interest without, at the same time, compromising the enormous commercial benefits that this growing technology has for Canada and Canadians. That is the intent of the act, and this is the direction which we hope to be able to go.

Senator Di Nino: I am concerned about your comment of trying to find a balance. That is precisely my question. You say that shutter control would be rare. That could well be after a tragedy. You said it could be used for good or bad. I understand and I see the benefits. I have so stated when I spoke on this in the senate.

I am still not convinced that the answers that have been provided give — at least for myself — any real sense of comfort. There is no question that there is no malice meant and that we are all going to try to do our best. I am still deeply concerned about the abuse and misuse, particularly in the hands of a private corporation, when profit may have more of a motive than a public entity. Therefore, Mr. McTeague, I am not happy with the answers.

Let me see if I can deal with it in a little different way as well. There is a provision that, from time to time, there will be a review, yet the provision states that Parliament will only receive reports every five years. Why not provide Parliament with time-to-time reviews so Parliament can take a look at the impact of this new technology on a more timely basis?

législatif et réglementaire. À mesure qu'évolue la technologie, qu'elle passe du public au privé, l'intérêt national commande qu'on fasse en sorte qu'il est utilisé à des fins légitimes. Il peut tout aussi bien servir à faire le bien qu'à faire le mal.

Nous essayons de faire trois choses. Tout d'abord, nous voulons nous assurer que le satellite est à notre disposition, à la disposition du gouvernement et des Canadiens, pour la protection de nos troupes à l'étranger : nous voulons être en mesure de surveiller les activités dans les régions difficiles à atteindre, pour le compte de nos alliés, de l'OTAN ou de l'ONU — l'ONU pourrait nous demander de l'aider à comprendre ce qui se passe dans certaines régions du monde. Voilà le premier objectif.

Deuxièmement, nous voulons éviter que d'autres l'utilisent à mauvais escient, d'où le droit de regard. Comme M. Baines l'a dit, il est important d'avoir ce pouvoir, mais selon nous, il ne sera pas utilisé souvent. Par exemple, les États-Unis ont une loi semblable depuis 1992 et n'ont jamais invoqué le droit de regard. Je ne sais pas ce qu'est l'expérience du Royaume-Uni. Les Britanniques ont un projet semblable en marche et je doute qu'ils aient eu à invoquer ce pouvoir souvent, ou même une seule fois.

Troisièmement, nous avons l'obligation internationale de contrôler cette activité. Nous faisons donc en sorte de respecter le Traité sur l'espace extra-atmosphérique, qui nous oblige à contrôler les activités des Canadiens dans ce secteur, ainsi que nos relations bilatérales avec les États-Unis. Nous essayons de trouver un équilibre et d'instaurer un mécanisme pour protéger les intérêts nationaux sans toutefois compromettre les énormes avantages commerciaux que cette technologie émergente représente pour le Canada et les Canadiens. Voilà l'intention de la loi et la voie que nous espérons pouvoir emprunter.

Le sénateur Di Nino : Vous dites vouloir trouver un équilibre, et c'est précisément là ma question. Vous dites que le droit de regard serait rarement invoqué. On pourrait très bien s'en servir après une tragédie. Vous dites également qu'on pourrait l'utiliser à bon ou à mauvais escient. Je comprends et j'en vois les avantages. C'est ce que j'ai affirmé devant le Sénat lorsque le sujet a été abordé.

Je ne suis toujours pas convaincu que les réponses données soient rassurantes — du moins, pour moi. Il ne fait aucun doute qu'il n'y a aucune intention malicieuse et que nous allons tous essayer de faire de notre mieux. Je redoute encore profondément les abus et les mauvais usages, en particulier par une entreprise privée qui pourrait être plus motivée par le profit qu'une entité publique. Par conséquent, monsieur McTeague, je ne suis pas satisfait des réponses.

Voyons s'il est possible d'aborder la question sous un angle légèrement différent. On prévoit un examen occasionnel, mais on dit que le Parlement recevra un rapport seulement aux cinq ans. Pourquoi ne pas lui donner un rapport à chaque examen occasionnel pour qu'il puisse avoir un aperçu de l'impact de cette nouvelle technologie en temps opportun?

I will put these two questions together. Being framework legislation — something I think we should try to avoid as much as possible, but it is being used more often — would you or the minister give us a written assurance that the regulations would be presented to Parliament for their consideration before they are enacted and not after they are enacted?

Mr. McTeague: Senator Di Nino, are you suggesting that Parliament review this more frequently than the five years that has been suggested, and that it be done more periodically?

Senator Di Nino: I think it would be a step in the right direction.

Mr. McTeague: On the surface I do not see a problem with that. That seems to be the norm for a lot of other legislation, but I appreciate the specificity of the case. I know that things are a little more stable on your side than they are in our House of Commons these days.

Senator Di Nino: Do not be too sure of that.

Mr. McTeague: Considering the amount of work, for instance, in our foreign affairs committee and in the House, with the number of motions and issues around the world, it is often difficult to get parliamentarians to come back to an issue within a five-year period. That could create some difficulties. Mr. Chapin may have some comments on this as well.

Mr. Chapin: Let me add one point. The annual accountability cycle for the Government of Canada requires departments and agencies of the government to submit to Parliament annual reports on their plans and priorities for the future year and annual reports on the performance. Depending upon how diligent people are in developing those materials, Parliament typically has good insight into what is happening in every department and agency almost all time. I do not see why senators or members of Parliament, at times when departmental estimates are being looked at and so on, could not probe more deeply into the sections of these reports that deal with this kind of activity.

Senator Di Nino: Mr. Chairman, let me just deal with that specific issue. I referred to the bill itself where it provides for a review — and I think the words are “from time to time.” It then goes on to say a report will be tabled every five years.

If that review is done, if that review is prepared, why do I have to probe and waste time and energy looking for a needle in a haystack? If the review is there, why not make it available to Parliament, on such a critical issue at this time of the development of this technology?

The Chairman: I know that Senator Carney wants to clarify something.

Senator Di Nino: Could I get an answer?

The Chairman: Certainly. Senator Corbin and then Senator Carney.

Je vais poser ces deux questions ensemble. Puisqu'il s'agit d'une loi-cadre — une mesure que nous devrions éviter le plus possible, mais qui est utilisée de plus en plus —, est-ce que vous, ou le ministre, allez nous donner la garantie écrite que le règlement sera soumis à l'examen du Parlement avant d'être édicté, et non après?

M. McTeague : Monsieur le sénateur, êtes-vous en train de dire que l'examen par le Parlement devrait avoir lieu plus souvent qu'aux cinq ans, comme il est proposé, et qu'il devrait être plus périodique?

Le sénateur Di Nino : Je crois que ce serait un pas dans la bonne direction.

M. McTeague : En principe, je n'y vois aucun problème. Cela semble être la norme pour beaucoup d'autres lois, mais je comprends que ce cas-ci est particulier. Je sais que la situation est un peu plus stable ici qu'elle ne l'est à la Chambre des communes ces jours-ci.

Le sénateur Di Nino : N'en soyez pas si sûr.

M. McTeague : Compte tenu du volume de travail, par exemple, de notre comité des affaires étrangères et de la Chambre, qui vient avec les nombreuses motions et les divers enjeux partout dans le monde, il est souvent difficile pour les parlementaires de réexaminer un dossier dans un intervalle plus court que cinq ans. Cela pourrait créer certaines difficultés. M. Chapin a peut-être d'autres commentaires à faire à ce sujet.

M. Chapin : Permettez-moi d'ajouter une chose. Le cycle annuel de reddition de comptes du gouvernement du Canada exige que les ministères et les organismes gouvernementaux soumettent au Parlement des rapports annuels sur leurs plans et leurs priorités pour l'année qui vient ainsi que des rapports annuels sur le rendement. Selon la diligence que l'on met à élaborer ces documents, le Parlement a habituellement une bonne idée de ce qui se passe dans chaque ministère et organisme, presque en tout temps. Je ne vois pas pourquoi, lorsqu'on leur soumet les budgets ministériels, etc., les sénateurs et les députés ne pourraient pas examiner plus en profondeur les parties de ces rapports qui touchent à ce type d'activité.

Le sénateur Di Nino : Monsieur le président, permettez-moi de traiter de cette question précise. J'ai parlé du projet de loi où il est dit qu'un examen sera fait « à l'occasion » — je crois que c'est l'expression qui est utilisée. On dit ensuite qu'un rapport sera déposé tous les cinq ans.

Si cet examen est fait, si ce rapport est préparé, pourquoi devrais-je fouiller et perdre du temps et de l'énergie à chercher une aiguille dans une botte de foin? Si le rapport existe, pourquoi ne pas le présenter au Parlement, puisqu'il s'agit d'une question aussi critique que le développement de cette technologie?

Le président : Je sais que le sénateur Carney veut apporter une précision.

Le sénateur Di Nino : Puis-je avoir une réponse?

Le président : Certainement. Sénateur Corbin, puis sénateur Carney.

Senator Carney: It would be quicker to do me next.

The Chairman: Senator Corbin is next on my list, Senator Carney. I was pretty reasonable with you at the beginning.

Mr. Chapin: I think what is implied in the language related to periodic review, reviews every five years, is a thorough exploration of what has happened over the last four and a half years so the review is ready after five years. That usually involves hearings, witnesses and those sorts of things. I think Mr. McTeague was saying that it might be intimidating if it was done more often than five years. Other than that, parliamentary scrutiny is available at any time. I do not think senators or members of Parliament would be expected to do personal exploration of these things. Public officials are under the obligation to answer questions when asked.

The Chairman: They are obligated to answer questions when the department's estimates come before the committees.

Senator Corbin: I have a few technical questions, I suppose you could call them. What is the resolution or definition capacity of a satellite lens these days? What is the smallest object they can identify?

Mr. Baines: RADARSAT-2 will have a resolution of three metres. That is the baseline performance for RADARSAT-2. When we look at satellites other than commercial radar satellites, in the United States they licence satellites at resolutions as small as 50 or 60 centimetres. Typically, the ones that are up there right now are at one metre resolution. At these resolutions, people on a golf course green appear as a shadow: they do not show up as individual people. If people do appear in the imagery, they appear in crowds. You can detect crowds; you cannot detect the individuals at these resolutions.

Senator Corbin: It is possible to use them for personal surveillance, individual surveillance; is that correct?

Mr. Baines: You will not see an individual. At most, you will see a blur, a shadow, a spot in the image that is on a nice football field, a grass field or something like that. You can see people bathing in the Ganges River as a big crowd during a ceremony, for example, but you cannot see individuals, and you certainly cannot recognize people from outer space.

Senator Corbin: Mr. McTeague may have answered this question when I was out of the room for some minutes. Can the industry live with this bill and the regulations?

Mr. McTeague: In the House, the standing committee had heard from several witnesses. Industry did not seem to be concerned about this. In fact, they embraced it and encouraged it. That encouragement is building on the decision to provide a public-private initiative that comes out of legislation that was passed as early as 1999. The industry is very much in favour of this and its application, provided the applications are for very specific reasons.

Le sénateur Carney : Ce serait plus rapide si j'étais la suivante.

Le président : Le sénateur Corbin est le prochain sur ma liste, madame le sénateur. J'ai été très raisonnable avec vous au début.

M. Chapin : Quand on parle d'un examen périodique, d'un examen tous les cinq ans, cela implique, je crois, une étude complète de ce qui s'est passé au cours des quatre années et demie qui viennent de s'écouler, pour que le rapport soit prêt au bout de cinq ans. Cet exercice suppose habituellement des audiences, la comparution de témoins, etc. M. McTeague disait, je crois, que cela pouvait être intimidant si l'examen était fait plus souvent qu'aux cinq ans. Quoi qu'il en soit, l'examen par les parlementaires est possible en tout temps. Je ne crois pas qu'on s'attende à ce que les sénateurs ou les députés examinent personnellement ces choses. Les fonctionnaires ont l'obligation de répondre aux questions lorsqu'on les interroge.

Le président : Ils ont l'obligation de répondre aux questions lorsque le budget de leur ministère est soumis aux comités.

Le sénateur Corbin : J'ai quelques questions que vous pourriez qualifier de techniques. Quelle est la résolution ou la définition d'un satellite aujourd'hui? Quel est le plus petit objet pouvant être identifié?

M. Baines : RADARSAT-2 aura une résolution de trois mètres. C'est sa performance de base. Mis à part les satellites radars commerciaux, les États-Unis délivrent des licences pour des satellites qui ont une résolution aussi fine que 50 ou 60 centimètres. En général, les satellites qui sont en orbite actuellement ont une résolution d'un mètre. Avec pareille définition, les gens sur le vert d'un terrain de golf paraissent comme une ombre : ils ne paraissent pas comme des individus. Si des personnes paraissent dans l'image, ce sont des foules. Une telle résolution vous permet de détecter des foules, mais non pas des individus.

Le sénateur Corbin : C'est possible d'utiliser ces satellites pour surveiller un individu, n'est-ce pas?

M. Baines : Vous ne verrez pas une personne. Au mieux, vous verrez une tache, une ombre dans l'image, s'il s'agit d'un beau terrain de football, d'un champ d'herbe ou quelque chose de semblable. Vous pouvez voir une foule se baigner dans le Gange lors d'une importante cérémonie, par exemple, mais vous ne pouvez pas distinguer les personnes; vous ne pouvez certainement pas reconnaître les gens vus de l'espace extra-atmosphérique.

Le sénateur Corbin : M. McTeague a peut-être répondu à cette question lorsque je me suis absenté pendant quelques minutes. L'industrie peut-elle s'accommoder de ce projet de loi et de son règlement?

M. McTeague : Le comité permanent de la Chambre a entendu plusieurs témoins. L'industrie ne semble pas inquiète de cette mesure. En fait, elle s'en est réjoui et l'a encouragée. Cet encouragement s'ajoute à la décision de mettre de l'avant une initiative publique-privée découlant d'une loi qui date déjà de 1999. L'industrie est très en faveur de cette mesure et de sa mise en œuvre, pourvu qu'elle soit appliquée pour des raisons très précises.

Senator Corbin: What would the RCMP do in terms of its responsibilities under the Security Offences Act if it came across incidental information of any nature but, more specifically, drug activities or things of that nature?

Mr. McTeague: If, senator, it is dealing with contraband on the high seas or perhaps movement of containers, I suspect that is one area where there could be a question of shutter control or priority given if there is an issue of national security. I suspect that its purposes are also intended to, as was explained by LCol. Johnson, protect Canadian personnel in other circumstances. Specific to the RCMP or prosecution of law, I will leave that to Mr. Mann or Mr. Baines.

Mr. Mann: One thing I should add is that the RCMP are not restricted to obtaining data by shutter control orders. They can purchase data like anyone else anytime they want.

Senator Carney: I have a question of clarification that follows from the question the chairman asked about the operation of RADARSAT-2. Mr. Baines, you told us that when RADARSAT-2 is launched into orbit, it will have a coverage or a footprint that extends simultaneously to the North Pole and the South Pole. That is what I understood from your answer: It will be in orbit at the equator, when it is launched into orbit.

Mr. Baines: Let me clarify this. One thing you must look at when you are dealing with low earth orbit satellites is that there are two types of coverage. First, there is the instantaneous coverage that comes from your beam. That is a small region. It could range in width anywhere from 20 kilometres wide to 500 kilometres wide at various resolutions. It is a long strip. As the satellite goes over the earth, it creates this long strip that is that wide, depending on which beam you select. Instantaneously, that is the type of area that you see.

The other type of coverage that you need to think about in terms of remote sensing satellites is what region of access you can have over the globe. Because it is in a low earth orbit satellite, because it is a sun-synchronous satellite, so it is not in exactly an polar orbit, you can see almost the entire globe except for the very region near the poles. It will depend upon whether you want your sensor to look at the left or the right of its track.

There are two types of coverage. The first is the beam, and that is small. Second, there is the access, the ability to see most of the world.

Senator Carney: I wanted to clarify that, because I understood you to say both poles. Given what you have described, I thought it was necessary to clarify what you actually envisaged.

Senator Corbin: I have one question of a more general nature. I was going over the notes of the parliamentary secretary. In his last paragraph, he said:

[Translation]

Officials must also set up the administrative structure for the Act using existing financial resources [...].

Le sénateur Corbin : Que ferait la GRC, dans le cadre de la Loi sur les infractions en matière de sécurité, si elle obtenait des renseignements accessoires quelconques, mais plus précisément des renseignements sur le trafic de stupéfiants ou d'autres activités de cette nature?

M. McTeague : Sénateur, s'il s'agissait de contrebande en haute mer ou du mouvement de conteneurs, je dirais que ce serait là une situation où le droit de regard ou l'accès prioritaire pourrait être invoqué, si la sécurité nationale était en jeu. Je dirais que l'intention est aussi, comme l'a expliqué le lieutenant-colonel Johnson, de protéger le personnel canadien dans d'autres circonstances. Je vais laisser M. Mann ou M. Baines vous parler plus précisément de la GRC ou de la répression criminelle.

M. Mann : J'ajouterais que la GRC peut obtenir des données autrement que par des décrets de droit de regard. Elle peut acheter des données comme n'importe qui d'autre, en tout temps.

Le sénateur Carney : J'aimerais obtenir une précision à la suite de la question que le président a posée sur le fonctionnement de RADARSAT-2. Monsieur Baines, vous nous avez dit qu'une fois lancé en orbite, RADARSAT-2 couvrira simultanément le pôle Nord et le pôle Sud. C'est ce que j'ai compris de votre réponse : il sera lancé en orbite à l'équateur.

M. Baines : Permettez-moi d'apporter une précision. Les satellites d'orbite basse terrestre ont deux types de couverture. D'abord, il y a la couverture instantanée qui vient de votre faisceau. C'est une petite région. Sa largeur peut varier de 20 à 500 kilomètres, avec diverses résolutions. C'est une longue bande. À mesure que le satellite se déplace au-dessus de la Terre, il crée cette longue bande, dont la largeur varie selon le faisceau que vous choisissez. Instantanément, c'est la région que vous observez.

L'autre type de couverture à laquelle vous devez penser quand il s'agit de satellites de télédétection, c'est la région à laquelle vous pouvez accéder au-dessus du globe. Comme il s'agit d'un satellite d'orbite basse terrestre, un satellite héliosynchrone, et donc pas exactement en orbite polaire, il vous permet de voir presque tout le globe, sauf les régions qui se trouvent tout près des pôles, selon que votre capteur regarde à gauche ou à droite de sa trajectoire.

Il y a donc deux types de couverture. Il y a d'abord le faisceau, et cette couverture est petite. Il y a ensuite l'accès, la capacité de voir presque toute la planète.

Le sénateur Carney : Je voulais clarifier cet aspect, parce que j'avais cru comprendre que vous parliez des deux pôles. Compte tenu de ce que vous avez décrit, j'ai cru qu'il était nécessaire de clarifier ce que vous envisagiez.

Le sénateur Corbin : J'ai une question plus générale. Je regarde les notes du secrétaire parlementaire. Au dernier paragraphe, il dit :

[Français]

Ils doivent ériger la structure administrative de la loi à même les budgets actuels.

Am I to understand from that statement that no additional funds will be made available to implement the act and that these various regulations will be brought into force using existing financial resources?

Mr. McTeague: We hope that is not the case, but the financial resources that have already been allocated will go toward the construction of this satellite. Of course, we are planning different measures in the event of changes or additional investments from the private sector.

[English]

Senator Corbin: You expect compensation, as a result of government orders or otherwise, to the owners of the satellites and other parties possibly affected by shutter closures or things of that nature. Would that also apply to university researchers, firms involved in topographic surveys, et cetera?

Mr. McTeague: That kind of information can be made available at a cost to universities and other organizations. There has been some discussion over the role of provinces, but those have been done in the past. Clearly, it is done on a cost-recovery basis. The use of priority control is limited, and shutter control to a specific set of circumstances.

Senator Corbin: You do not anticipate bad effects on these groups?

Mr. McTeague: I would not think so but I am in the hands of my colleagues here. They may have other things that they can think of. I could not possibly conceive of that.

Senator Corbin: I will take that as fact.

The Chairman: Senator Mahovlich has a question; and then, with the agreement of the committee, we might want to go through clause by clause of the bill.

Senator Mahovlich: I see we have an agreement with the United States. Do we have agreements with other countries?

Mr. McTeague: Not that I am familiar with, Senator Mahovlich.

Senator Mahovlich: Yet, we are using their space — we are going over Russia, correct?

Mr. McTeague: We would go over many other regions around the world. It is not only Canada and the United States. The scope of this is —

Senator Mahovlich: Space to me is like the ocean. It covers the world. We do not have a world fisheries organization, which I believe we should, but I think we ought to do that with space, too, because we will cover the world.

Dois-je comprendre qu'il n'y aura pas de fonds supplémentaires pour la mise en vigueur de cette loi et que toutes ces dispositions seront mises en application à partir de budgets déjà connus?

M. Mc Teague : Nous espérons que non, mais actuellement l'argent déjà versé servira à la construction de ce satellite. Nous prévoyons évidemment différentes mesures dans le cas de modifications et dans le cas d'investissements provenant davantage du secteur privé.

[Traduction]

Le sénateur Corbin : Par suite d'un décret du gouvernement ou d'autres mesures, vous vous attendez à ce qu'une indemnité soit versée aux propriétaires des satellites et aux autres parties qui pourraient être touchées par l'application du droit de regard ou des interventions de cette nature. Cette mesure s'appliquerait-elle aux chercheurs universitaires, aux entreprises qui effectuent des relevés topographiques, par exemple?

M. McTeague : Les renseignements de cette nature pourraient être offerts à un certain prix aux universités et à d'autres organisations. On a discuté du rôle des provinces, mais cela s'est fait par le passé. Il est clair qu'on procède selon un système de recouvrement des coûts. L'utilisation de l'accès prioritaire est limitée, tout comme le droit de regard est invoqué dans des circonstances bien précises.

Le sénateur Corbin : Vous ne prévoyez pas d'effets négatifs sur ces groupes?

M. McTeague : Je ne le crois pas, mais je m'en remets à mes collègues à ce sujet. Certaines choses peuvent peut-être leur venir à l'esprit. Je ne vois rien de la sorte.

Le sénateur Corbin : J'en prends bonne note.

Le président : Le sénateur Mahovlich a une question; puis, si le comité est d'accord, nous pourrions procéder à l'étude article par article du projet de loi.

Le sénateur Mahovlich : Je vois que nous avons conclu un accord avec les États-Unis. Avons-nous des accords avec d'autres pays?

M. McTeague : À ma connaissance, non, monsieur le sénateur.

Le sénateur Mahovlich : Nous utilisons pourtant leur espace — nous survolons la Russie, n'est-ce pas?

M. McTeague : Nous pourrions survoler de nombreuses autres régions du monde. Ce n'est pas seulement le Canada et les États-Unis. La portée d'un satellite est...

Le sénateur Mahovlich : Pour moi, l'espace est comme l'océan. Il recouvre le monde entier. Il n'existe pas d'organisation mondiale des pêches, même si je crois que pareille organisation devrait exister, mais il en faudrait une aussi pour l'espace, puisque nous allons couvrir le monde.

Mr. McTeague: Senator, it is not a stationary satellite. It does move, as the earth moves as well. It has the ability, depending on clients' needs and circumstances where there may be governmental needs; it is very much operated on the basis of how we operate RADARSAT-1.

Mr. Chapin: There is a general agreement out there called the 1967 Outer Space Treaty.

Senator Mahovlich: Is that Sweden?

Mr. Chapin: The Outer Space Treaty.

The Chairman: It is a treaty, Senator Mahovlich.

Mr. Chapin: I do not know how many members of the UN have signed that, but I would expect most of them.

The Chairman: Thank you very much. It seems that we have exhausted this. Is it agreed that the committee move to clause-by-clause consideration of Bill C-25?

Hon. Senators: Agreed.

Senator Di Nino: Do we need the witnesses here, Mr. Chairman?

The Chairman: Yes, we need them in case there are questions.

The Chairman: Shall the title and clause 1 be postponed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: I always like to go clause by clause because then we have done it right.

Senator Carney: I am seeking direction from my leader.

Senator Di Nino: We have agreed that we will report this tomorrow.

In general terms, I think both Senator Downe and I expressed some concern as did Senator Carney that may need to be addressed with some commentary.

The Chairman: I have no particular objection.

Hon. Senators: Agreed.

Senator Di Nino: It may not give us a great deal of real authority, but there is some moral value to that.

The Chairman: I have no objection at all, Senator Di Nino. We can do that.

Senator Downe: Depending on the level of interest, we can either submit a report or we can move amendments.

The Chairman: If we move amendments, then the bill is basically —

Senator Downe: It would be referred back to the House of Commons.

The Chairman: Which will be gone in a couple of days.

Senator Carney: Is that true? Listen to what he is telling us; we will be gone in a couple of days. Thank you.

Senator Corbin: What if we agree to report the bill, but with comments?

M. McTeague : Monsieur le sénateur, il ne s'agit pas d'un satellite stationnaire. Il est en mouvement, tout comme la Terre. Il a la capacité, selon les besoins des clients et les besoins gouvernementaux éventuels... Son fonctionnement ressemblera beaucoup à celui de RADARSAT-1.

M. Chapin : Il existe un accord général qu'on appelle le Traité sur l'espace extra-atmosphérique de 1967.

Le sénateur Mahovlich : Est-ce suédois?

M. Chapin : Le Traité sur l'espace extra-atmosphérique.

Le président : C'est un traité, sénateur.

M. Chapin : Je ne sais pas combien de membres de l'ONU l'ont signé, mais j'imagine que ce sont la plupart d'entre eux.

Le président : Merci beaucoup. Il me semble que nous avons fait le tour du sujet. Le comité est-il d'accord pour étudier le projet de loi C-25 article par article?

Des voix : D'accord.

Le sénateur Di Nino : Avons-nous besoin de la présence des témoins, monsieur le président?

Le président : Oui, au cas où il y aurait des questions.

Le président : Le titre et l'article 1 sont-ils réservés?

Des voix : D'accord.

Le président : J'aime toujours procéder article par article parce que nous sommes certains de bien faire les choses ainsi.

Le sénateur Carney : J'attends les directives de mon chef.

Le sénateur Di Nino : Nous avons convenu de faire rapport de ce projet de loi demain.

En général, je crois que le sénateur Downe et moi-même, de même que le sénateur Carney, avons fait part de certaines préoccupations qui devraient être exprimées par quelques commentaires.

Le président : Je n'y vois aucune objection.

Des voix : D'accord.

Le sénateur Di Nino : Nous n'en aurons peut-être pas plus de pouvoirs, mais il y a une certaine valeur morale à cela.

Le président : Je n'ai aucune objection, monsieur le sénateur. Nous pouvons le faire.

Le sénateur Downe : Selon le niveau d'intérêt, nous pouvons soumettre un rapport ou proposer des amendements.

Le président : Si nous proposons des amendements, alors le projet de loi est essentiellement...

Le sénateur Downe : Il serait renvoyé à la Chambre des communes.

Le président : Qui ne sera plus là dans quelques jours.

Le sénateur Carney : Est-ce vrai? Écoutez ce qu'il nous dit; nous ne serons plus ici dans quelques jours. Merci.

Le sénateur Corbin : Et si nous convenons de faire rapport du projet de loi, mais en ajoutant des commentaires?

The Chairman: I thought we should report the bill with comments.

Senator Corbin: That is the less mischievous way of doing things.

The Chairman: Yes.

Senator Downe: I do not want to delay the meeting, but I have concerns that I expressed already. In this day and age, ministerial accountability and responsibility should be highlighted. I have concerns about the delegation authority in this.

I heard the comments of the panel. They were good, but they have not changed my opinion. I believe that ministers or the Solicitor General, who is also a minister, are available and reachable at all times. The urgency of reaching people — the assumption in that argument is that the deputies are available but the ministers may not be or the deputies may not be. Then what do you do? I think we should keep it with the ministers and those that are responsible should be responsible.

I believe clause 21 delegates too much of that authority to heads of agencies that have a vested interest in gathering information. I do not refer here to the current Solicitor General or the current commissioner of the RCMP. I want that to be clear. However, it could be in the future. We could have people in those positions who may gather that information, and in five years may well be gone from the position when Parliament does an overview under the current bill. I think it is a weakness of the bill. This committee should address it. I am prepared to move an amendment if there is an interest.

Senator Carney: I will second that if you move the amendment. I wish to point out there are three ministers involved here. If all three ministers are unavailable, I would suggest that waiting for the deputy Solicitor General is not good enough. If you wish to move that, I will second it.

The Chairman: What I suggest, as it is now 7:20 p.m., is that we think about this until tomorrow and we can meet then.

Senator Prud'homme: No, just a minute.

The Chairman: We can do that.

Senator Prud'homme: I think Senator Carney was clear. She would lend her support to the good point raised by Senator Downe.

The Chairman: Well —

Senator Prud'homme: Just a minute. I think it would be in order for Senator Downe to suggest strongly, because if we wait until tomorrow — there is a slip of the tongue there — I am of the opinion that the House will be dissolved Friday night, not Monday night.

Le président : Je croyais que nous devions faire rapport en ajoutant des commentaires.

Le sénateur Corbin : C'est la façon la moins malicieuse de faire les choses.

Le président : Oui.

Le sénateur Downe : Je ne veux pas retarder la réunion, mais je vous ai déjà fait part de mes réserves. Par les temps qui courent, l'obligation de rendre compte et la responsabilité ministérielles devraient être à l'avant-plan. J'ai certaines réserves concernant la délégation de pouvoirs.

J'ai entendu les commentaires des témoins. Même s'il s'agissait de bons commentaires, ils ne m'ont pas fait changer d'opinion. J'estime que les ministres ou le solliciteur général, qui est aussi un ministre, sont disponibles et peuvent être joints en tout temps. Le fait de pouvoir joindre les gens rapidement — cet argument est fondé sur la présomption que les sous-ministres sont disponibles, mais que les ministres pourraient ne pas l'être. Que faire alors? Je crois que les ministres devraient continuer de détenir les pouvoirs et que ceux qui sont responsables devraient assumer leurs responsabilités.

Je pense que l'article 21 permet une trop grande délégation aux dirigeants d'organismes qui ont un intérêt direct dans la collecte de données. Je ne parle pas ici précisément du solliciteur général actuel ni du commissaire en poste de la GRC. Je veux que cela soit bien clair. Cela vaut pour toutes les personnes qui occuperont ces postes. Il se pourrait que des titulaires de ces postes recueillent cette information, mais que, dans cinq ans, ils aient quitté leurs fonctions lorsque le Parlement effectuera un examen de la présente loi. Je crois qu'il s'agit là d'une lacune que présente cette mesure législative. Le comité devrait se pencher là-dessus. Je suis prêt à proposer un amendement, si cela suscite un intérêt.

Le sénateur Carney : Je serais prête à appuyer cet amendement. Je tiens à souligner que trois ministres sont concernés. Si les trois ministres ne sont pas disponibles, je dirais que d'attendre le sous-solliciteur général, ce n'est pas acceptable. Si vous voulez proposer un amendement, je vais l'appuyer.

Le président : Comme il est 19 h 20, je propose que nous réfléchissions à cela jusqu'à la séance de demain.

Le sénateur Prud'homme : Non, un instant.

Le président : Nous pouvons faire cela.

Le sénateur Prud'homme : Je crois que le sénateur Carney a été claire. Elle a déclaré qu'elle appuierait le sénateur Downe.

Le président : Alors...

Le sénateur Prud'homme : Un instant. Je crois qu'il faut que le sénateur Downe propose l'amendement, car si nous attendons à demain — il y a là un lapsus — je suis d'avis que la Chambre sera dissoute vendredi soir, et non pas lundi soir.

They have made a good point. Senator Carney has added a strong point. I do not see why we should not consider this point tonight. The bill could still pass, but if they are not satisfied — two people have spoken. I also have doubts, and you know I have doubts; I did not want to participate.

I am influenced by the judgment of Senator Downe. I know he did good work on this subject. If Senator Downe wants to make a suggestion — to ask, as much as possible, for you to get in touch — if we wait until tomorrow, then it is Thursday. You could be asked tonight to get in touch with these people that may or should be here — they are in town anyway. Maybe it would help you out in your reflection if Senator Downe was to phrase his suggestion, which could be supported by Senator Carney, in a way that would be helpful to you to make your representation early tomorrow morning in your own caucus. The ministers are here and we could, at a moment's notice, sit and pass the bill clause by clause, without amendment.

Senator Corbin: I may disagree with what is being said but that is my privilege. We could well proceed with Senator Downe's amendment, supported by Senator Carney, but a majority of the committee may wish to defeat the amendment. That is an event that could happen, let us be realistic.

I have no problem with the concerns raised by Senator Downe. I have sat, in the past, on a number of committees dealing with security matters that involved the RCMP, the Department of National Defence, CSIS and others under the leadership of then Senator Kelly. These same issues arose. As a result, I feel comfortable with the provisions of this bill with respect to these delegations. I do not see this as a matter for any concern.

Senator Carney: I have suggested wording to amend clause 21.

Senator Corbin: Others might disagree.

Senator Carney: I have suggested wording for an amendment. May I present it to you? I suggest that clause 21 be amended to restrict the delegation of statutory powers to the three ministers named in the act or any other privy councillor provided for under the act.

Senator Downe: My only concern about the last section is that parliamentary secretaries are now privy councillors. Did you mean a minister?

Senator Carney: The act provides for a privy councillor and it does not restrict it to ministers. Clause 3 states:

The Governor in Council may designate a member of the Queen's Privy Council for Canada to be the Minister for the purposes of this Act.

Ils ont fait valoir un bon point. Le sénateur Carney a formulé un très bon commentaire. Je ne vois pas pourquoi nous ne devrions pas étudier cet amendement ce soir. Il est encore possible que ce projet de loi soit adopté, mais s'ils ne sont pas satisfaits — deux membres ont exprimé des préoccupations. J'ai aussi des doutes, et vous le savez; je ne voulais pas participer.

Je suis influencé par l'opinion du sénateur Downe. Je sais qu'il a fait du bon travail à ce sujet. Si le sénateur Downe veut faire une suggestion — vous demander ce soir de communiquer avec eux dans la mesure du possible — si nous attendons à demain, nous serons déjà jeudi. Nous pourrions vous demander ce soir de communiquer avec ces personnes qui pourraient ou devraient être ici — elles sont à Ottawa de toute façon. Peut-être que cela faciliterait votre réflexion si le sénateur Downe formulait sa suggestion, qui pourrait être appuyée par le sénateur Carney, d'une manière qui vous aiderait à expliquer la question à votre caucus demain matin. Les ministres sont ici, et nous pourrions, à court préavis, adopter ce projet de loi article par article, sans amendement.

Le sénateur Corbin : Je peux être en désaccord avec les propos qui sont tenus; c'est mon droit. Nous pourrions très bien aller de l'avant avec l'amendement du sénateur Downe, appuyé par le sénateur Carney, mais la majorité des membres du comité pourraient se prononcer contre. Cela pourrait se produire, soyons réalistes.

Les préoccupations soulevées par le sénateur Downe ne me posent aucun problème. J'ai siégé, dans le passé, à un certain nombre de comités, présidés par le sénateur Kelly, qui ont été saisis de questions de sécurité touchant la GRC, la Défense nationale, le SCRS et d'autres organismes. Ces mêmes questions ont été soulevées. Par conséquent, les dispositions du projet de loi concernant la délégation ne me posent aucun problème. Elles ne me préoccupent aucunement.

Le sénateur Carney : J'ai proposé une formulation pour l'amendement de l'article 21.

Le sénateur Corbin : D'autres membres pourraient être en désaccord.

Le sénateur Carney : J'ai une formulation à proposer; puis-je la présenter? Je propose que l'article 21 soit modifié pour restreindre la délégation des pouvoirs aux trois ministres nommés dans la loi ou à tout autre conseiller privé tel qu'énoncé dans la loi.

Le sénateur Downe : Ma seule préoccupation, c'est que les secrétaires parlementaires sont maintenant des conseillers privés. Voulez-vous dire un ministre?

Le sénateur Carney : La loi mentionne un conseiller privé et elle ne restreint pas la délégation des pouvoirs aux ministres. L'article 3 se lit comme suit :

Le gouverneur en conseil peut désigner tout membre du Conseil privé de la Reine pour le Canada à titre de ministre pour l'application de la présente loi.

That is in the act so you might wish to consider an amendment that says that clause 21 be amended to restrict delegation of statutory power to the three ministers: of National Defence, of Foreign Affairs and the Solicitor General, or any other privy councillor provided for under the act because clause 3 does provide that a privy councillor be designated by the Governor in Council. You would have the delegation of power to those named in the act.

The Chairman: Honourable senators, I am inclined to adjourn the meeting to tomorrow.

The committee adjourned.

OTTAWA, Wednesday, November 23, 2005

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs, to which was referred Bill C-25, governing the operation of remote sensing space systems, met this day at 4:26 p.m. to give consideration to the bill.

Senator Peter A. Stollery (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Honourable senators, I call the meeting to order.

Yesterday, as everyone will recall, after hearing from the parliamentary secretary to the Minister of Foreign Affairs, the committee agreed to move into clause-by-clause consideration of Bill C-25, governing the operation of remote sensing space systems. It was then agreed that the title and clause 1 be postponed, after which a point of order on committee business was raised.

We are here to today to pursue the clause-by-clause consideration of Bill C-25. With the consent of the members of this committee, we could do so in an orderly fashion, considering each clause individually in the appropriate order.

I shall ask the questions: Shall clause 2 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 3 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 4 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 5 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 6 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 7 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 8 carry?

Hon. Senators: Agreed.

Vous pourriez donc envisager un amendement qui stipule que l'article 21 soit modifié pour restreindre la délégation des pouvoirs au ministre de la Défense nationale, au ministre des Affaires étrangères et au solliciteur général, ou à tout autre conseiller tel qu'énoncé par la loi, car l'article 3 prévoit qu'un conseiller privé soit désigné par le gouverneur en conseil. Les pouvoirs seraient délégués aux personnes mentionnées dans la loi.

Le président : Honorables sénateurs, je suis en faveur de l'ajournement de la séance jusqu'à demain.

La séance est levée.

OTTAWA, le mercredi 23 novembre 2005

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères, auquel a été renvoyé le projet de loi C-25, Loi régissant l'exploitation des systèmes de télédétection spatiale, se réunit aujourd'hui, à 16 h 26, pour en faire l'examen.

Le sénateur Peter A. Stollery (*président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président : Chers collègues, je déclare la séance ouverte.

Hier, comme vous vous en souvenez tous, après avoir entendu le secrétaire parlementaire du ministre des Affaires étrangères, le comité s'est entendu pour entamer l'étude, article par article, du projet de loi C-25, Loi régissant l'exploitation des systèmes de télédétection spatiale. Il a ensuite été convenu que le titre et l'article 1 étaient reportés, ce qui fut suivi d'un rappel au Règlement concernant les travaux du comité.

Nous sommes réunis ici aujourd'hui pour poursuivre l'étude article par article du projet de loi C-25. Avec l'accord des membres du comité, nous pourrions le faire de façon ordonnée, en étudiant chacun des articles l'un après l'autre.

Je vais poser les questions : l'article 2 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 3 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 4 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 5 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 6 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 7 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 8 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

The Chairman: Shall clause 9 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 10 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 11 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 12 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 13 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 14 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 15 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 16 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 17 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 18 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 19 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 20 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 21 carry?

Senator Carney: I wish to move the amendment that we discussed yesterday, which I believe is being seconded by Senator Downe.

The purpose of the amendment is to restrict the delegation of statutory powers to three ministers or to any privy councillor provided for under the proposed legislation. It is to restrict it to ministers, not to bureaucrats.

We have been informed by legal counsel that we could do this by amending Bill C-25 at clause 21(1)(a), on page 17, by replacing lines 29 to 41 with the following — “The Minister of National Defence and the Solicitor General of Canada may not delegate the exercise of any of their powers under this act” — and by deleting lines 1 to 20 on page 18 of the bill.

The Chairman: Copies are being made right now.

Le président : L'article 9 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 10 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 11 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 12 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 13 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 14 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 15 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 16 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 17 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 18 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 19 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 20 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 21 est-il adopté?

Le sénateur Carney : Je propose l'amendement dont il a été question hier et qui est appuyé, je crois, par le sénateur Downe.

L'amendement vise à limiter la délégation des pouvoirs législatifs prévus par le projet de loi aux trois ministres désignés et à tout membre du Conseil privé. L'exercice des pouvoirs est limité aux ministres. Ils ne peuvent être exercés par des bureaucrates.

Les conseillers juridiques nous ont avisés que nous pourrions le faire en amendant le projet de loi C-25, aux pages 17 et 18, en substituant à l'alinéa 21(1)a, aux lignes 29 à 39, ce qui suit : « Le ministre, le ministre de la Défense nationale et le solliciteur général du Canada ne peuvent déléguer les pouvoirs que leur confère la présente loi. », et en supprimant les lignes 1 à 16 de la page 18.

Le président : On est en train d'en faire des copies.

Senator Carney: My understanding was that the clerk had a copy of the amendment in French and English and that, therefore, he would make copies of the amendment; however, as it turned out, apparently he had not received the copies before the committee meeting.

The Chairman: I suspect we are better to wait until the copies are here. It will only be a few minutes. Do you want to proceed?

Senator Carney: I do not mind if you want to proceed.

Senator Corbin: You said we would proceed in order, so what is the order?

The Chairman: I did say that.

Senator Di Nino: After we deal with clause 21, you can bundle the remaining clauses; there will not be any opposition.

Is there any other business before the committee today?

The Chairman: No, Senator Di Nino. I believe I have consulted with most members of the committee about our Africa report. We have all seen the five-pager. The collective decision, as I have been able to determine it, is that we will put the report off until the next Parliament, at which time the committee will, I hope, re-form. That would be the most sensible way to proceed, it seems to me. Since we have a strong report, we do not want it lost in the snowstorm of papers over the next little while.

We now have copies of the amendment.

Senator De Bané: Given that the parliamentary secretary is here, can he give us his arguments for or against?

The Chairman: We went through all of that yesterday with the parliamentary secretary and the witnesses; we do not want to interrupt clause by clause, where I think the committee has agreed we are at.

Senator Corbin: I hate to disagree with you, but we asked the officials to remain in the event we needed them in the clause-by-clause study.

Perhaps we could reinterpret Senator De Bané's question in the following terms: Do the officials have anything new to add to what was said yesterday?

The Chairman: I could ask the parliamentary secretary to come to the table and tell us if he has anything new to add.

Senator Downe: Did anything happen overnight?

Hon. Dan McTeague, P.C., M.P., Parliamentary Secretary to the Minister of Foreign Affairs: I thanked the committee yesterday for this. Some of the material and questions were very good ones, and allowed some time.

Le sénateur Carney : J'avais cru comprendre que le greffier avait un exemplaire du texte de l'amendement en français et en anglais et que, par conséquent, il le distribuerait; toutefois, il n'aurait pas reçu, semble-t-il, le texte avant la réunion du comité.

Le président : Je soupçonne qu'il vaut mieux attendre d'avoir chacun notre exemplaire. Cela ne prendra que quelques minutes. Souhaitez-vous poursuivre l'étude entre temps?

Le sénateur Carney : Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, moi non plus.

Le sénateur Corbin : Vous avez dit que nous étudierions les articles dans l'ordre. Quel est donc cet ordre?

Le président : C'est vrai.

Le sénateur Di Nino : Après l'étude de l'article 21, on peut regrouper les articles qui restent. Il n'y aura pas d'opposition.

Y a-t-il d'autres points à l'ordre du jour de la réunion d'aujourd'hui?

Le président : Non, sénateur Di Nino. Je crois avoir consulté la plupart des membres du comité au sujet de notre rapport sur l'Afrique. Nous avons tous vu le rapport de cinq pages. La décision collective, d'après ce que je peux voir, est de reporter le rapport jusqu'à la prochaine législature, quand sera formé à nouveau le comité, je l'espère. Ce serait la manière la plus logique de procéder, il me semble. Comme nous avons un rapport plutôt solide, nous ne souhaitons pas qu'il se perde dans l'avalanche de documents qui circuleront pendant quelque temps.

Nous avons maintenant le texte de l'amendement.

Le sénateur De Bané : Puisque le secrétaire parlementaire est ici, il peut peut-être nous présenter ses arguments pour ou contre l'amendement?

Le président : Nous avons déjà discuté de tout cela hier avec le secrétaire parlementaire et les témoins. Nous ne souhaitons pas interrompre l'étude article par article, étape sur laquelle le comité s'est entendu, je crois.

Le sénateur Corbin : Il me déplaît de vous contredire, mais nous avons demandé aux hauts fonctionnaires de demeurer sur place au cas où nous aurions besoin d'eux durant l'étude article par article.

On pourrait peut-être interpréter autrement la question du sénateur De Bané comme étant : les hauts fonctionnaires ont-ils quoi que ce soit de nouveau à ajouter à ce qui s'est dit hier?

Le président : Je pourrais demander au secrétaire parlementaire de s'avancer à la table et de nous dire s'il a quoi que ce soit de nouveau à ajouter.

Le sénateur Downe : Y a-t-il eu des faits nouveaux depuis lors?

L'honorable Dan McTeague, C.P., député, secrétaire parlementaire du ministre des Affaires étrangères : J'ai remercié le comité de tout cela hier. Certains textes et les questions étaient excellents, et nous avons eu le temps de bien cerner ces questions.

Senator, I did discuss, and I alluded to several senators here, the rule regarding delegation of all statutes, or in most statutes, that this is normal practice and is found under section 24 of the Interpretation Act. I raised this with you personally, but I also raised it more referentially yesterday.

In Bill C-25, the normal rules of delegation of authority have been tightened up with respect to two extraordinary powers. A minister's power to issue a shutter control order cannot be delegated to anyone. A minister's power to issue a priority access order can only be delegated to the deputy ministers and agency heads, as set out in section 21.

Thus, Bill C-25 was crafted to limit the delegation of these powers that could have generated an adverse impact on the licensee's operations. Shutter control means the interruption of the satellite's operation over a limited geographical region for a limited period of time. Shutter control can be seen to be rather a drastic measure. For this reason, the bill confined these powers to the Ministers of Foreign Affairs and National Defence alone.

The Chairman: Thank you, Mr. McTeague.

Honourable senators, each of you now has the amendment; hence, it would be appropriate if we proceeded.

All those in favour of the amendment, please raise their hands?

All those opposed to the amendment, please raise their hands?

I declare the amendment lost.

Shall clause 21 carry without the amendment?

Senator Andreychuk: I did not interrupt before the vote, but normal practise and our rules provide that we can bring officials back if we wish to ask them questions. It is not that they wish to make presentations to us. The way this was worded is a little difficult, and I hope it is not a precedent for the future.

The Chairman: I do not think in the committee's proceedings of yesterday that any precedent has been established.

Senator Andreychuk: You have put that on the record. Thank you.

The Chairman: It was a decision of the committee yesterday to ask the people to attend here and sit at the back of the room in case there were questions.

Senator Andreychuk: That is the normal practice, but not to bring them to the table for their input. They answer our questions in clause by clause. That was the point. We did not have a question to them, so we did not need them. It is just for precedence, and you have said it is not a precedent. That is on the record.

Sénateur, j'ai effectivement discuté, ce que j'ai mentionné à plusieurs sénateurs ici, de la règle concernant la délégation de tous les pouvoirs législatifs ou de la plupart d'entre eux et j'ai affirmé qu'il s'agissait de la pratique courante telle que prévue à l'article 24 de la Loi d'interprétation. J'ai en discuté avec vous personnellement, mais j'en ai aussi parlé hier en citant des renvois.

Dans le projet de loi C-25, les règles habituelles de délégation de pouvoirs ont été resserrées à l'égard de deux pouvoirs extraordinaires. Le pouvoir conféré aux ministres d'ordonner l'interruption du service ne peut être délégué. Le pouvoir conféré aux ministres d'ordonner que le gouvernement ait un accès prioritaire ne peut être délégué qu'aux sous-ministres et aux dirigeants d'organisme, tel que prévu à l'article 21.

Par conséquent, le projet de loi C-25 a été rédigé de manière à limiter la délégation de ces pouvoirs qui pouvaient avoir un effet défavorable sur l'exploitation du titulaire de la licence. L'expression utilisée dans le projet de loi, soit le « droit de regard », désigne l'interruption de l'exploitation du satellite au-dessus d'une région géographique délimitée pour une période de temps déterminée. On peut considérer cette mesure comme étant draconienne. C'est pour cette raison que le projet de loi limite l'exercice de ces pouvoirs au ministre des Affaires étrangères et de la Défense nationale uniquement.

Le président : Monsieur McTeague, je vous remercie.

Chers collègues, chacun d'entre vous a maintenant en main le texte d'amendement. Nous pouvons donc poursuivre.

Que tous ceux qui sont pour l'amendement lèvent la main.

Que tous ceux qui sont contre l'amendement lèvent la main.

Je déclare l'amendement rejeté.

L'article 21 est-il adopté sans amendement?

Le sénateur Andreychuk : Je n'ai pas interrompu la discussion avant la mise aux voix, mais notre comité a pour pratique courante et comme règle de fonctionnement que nous pouvons interroger à nouveau les hauts fonctionnaires si nous le souhaitons. Ce n'est pas qu'ils souhaitent nous faire des exposés. Le libellé actuel cause quelques difficultés, et j'espère que nous ne sommes pas en train de créer un précédent.

Le président : Je ne crois pas que le comité ait établi un précédent durant ses délibérations d'hier.

Le sénateur Andreychuk : Vous l'avez déclaré officiellement. Je vous remercie.

Le président : Hier, le comité a décidé de demander aux personnes de revenir ici aujourd'hui et de s'asseoir à l'arrière de la salle, au cas où il y aurait des questions.

Le sénateur Andreychuk : C'est là la pratique courante, effectivement, mais ils ne sont pas habituellement priés de s'avancer à la table et de donner leur avis. Ils répondent à nos questions durant l'étude article par article. C'est là le point que je faisais valoir. Nous n'avions pas de questions à leur poser, de sorte que nous n'avions pas besoin d'eux. Je souhaite simplement

The Chairman: Thank you, Senator Andreychuk.

I think clause 21 has carried. Am I correct?

Hon. Senators: Agreed.

An Hon. Senator: On division.

Senator Di Nino: On division.

The Chairman: Shall clauses 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29 and 30 carry?

Hon. Senators: Agreed.

Senator Carney: Mr. Chair, you said yesterday that you would not bunch the clauses, that your preference was to do clause by clause.

The Chairman: That is my preference.

Senator Carney: Why did you change your preference?

The Chairman: Someone asked me to.

Senator Di Nino: I suggested that the chairman bunch them.

The Chairman: Shall clause 31 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 32 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 33 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 34 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 35 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 36 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 37 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 38 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 39 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 40 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 41 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 42 carry?

avoir l'assurance que nous ne créons pas de précédent, et vous venez de me la donner. Votre réponse fait partie du compte rendu officiel.

Le président : Sénateur Andreychuk, je vous remercie.

Je crois que l'article 21 a été adopté, non?

Des voix : D'accord.

Une voix : Avec dissidence.

Le sénateur Di Nino : Avec dissidence.

Le président : Les articles 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29 et 30 sont-ils adoptés?

Des voix : D'accord.

Le sénateur Carney : Monsieur le président, vous avez affirmé hier que vous ne regrouperez pas les articles, que vous préféreriez les étudier un à un.

Le président : C'est effectivement ma préférence.

Le sénateur Carney : Pourquoi avez-vous changé d'idée alors?

Le président : Parce qu'on me l'a demandé.

Le sénateur Di Nino : C'est moi qui ai suggéré au président de les regrouper.

Le président : L'article 31 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 32 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 33 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 34 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 35 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 36 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 37 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 38 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 39 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 40 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 41 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 42 est-il adopté?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 43 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 44 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 45 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 45.1 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 46 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 47 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall clause 1 carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall the title carry?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Shall the bill, as not amended, carry?

Hon. Senators: Agreed.

Senator Andreychuk: On division.

The Chairman: Shall I report the bill to the Senate?

I know yesterday that we agreed on observations, and I do not think any of us have a difficulty with that. Senator Carney, that is accepted.

Shall I report the bill, with observations?

Senator Di Nino: Agreed.

The Chairman: What are the observations, Senator Carney?

Senator Carney: One of the observations was dealing with the statutory powers, that it was to be restricted to ministers.

The Chairman: They are suggestions.

Senator Carney: Now it is being given to the Commissioner of the RCMP. There is one person here — that senator has left — may wish to deal with that.

I wanted to deal with the observation that it is not the purpose of the proposed act to expropriate private property through the utilization of the measures that state that no compensation will be paid for use of the satellite. I am in the hands of the clerk on this, since I did not know until you opened it up that you would be doing observations.

My point is that this is a private-sector satellite. If the Government of Canada — it is draconian to my mind — should second the use of the satellite it should do so with compensation.

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 43 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 44 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 45 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 45.1 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 46 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 47 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : L'article 1 est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : Le titre est-il adopté?

Des voix : D'accord.

Le président : Le projet de loi est-il adopté sans amendement?

Des voix : D'accord.

Le sénateur Andreychuk : Avec dissidence.

Le président : Dois-je faire rapport du projet de loi au Sénat?

Je sais qu'hier, nous nous sommes entendus pour accompagner notre rapport d'observations et je ne crois pas que ce soit un problème. Sénateur Carney, nous en avons accepté le principe.

Dois-je faire rapport du projet de loi accompagné d'observations?

Le sénateur Di Nino : D'accord.

Le président : Quelles sont les observations, sénateur Carney?

Le sénateur Carney : Il faudrait entre autres souligner que l'exercice des pouvoirs législatifs est limité aux ministres qui sont désignés dans le projet de loi.

Le président : Ce sont des suggestions.

Le sénateur Carney : On le confère maintenant au commissaire de la GRC. Il y a une personne dans la salle qui a peut-être quelque chose à dire — je vois que le sénateur a quitté la salle.

Je tenais à ce que nous précisions que le projet de loi n'a pas pour objet d'exproprier des biens privés en ayant recours à des mesures qui excluent une compensation. Je m'en remets à la décision du greffier à cet égard, puisque j'ignorais, jusqu'à ce que vous en parliez, qu'il était possible de soumettre des observations.

L'essentiel à retenir, c'est qu'il s'agit d'un satellite qui est la propriété d'une entreprise privée. Si le gouvernement du Canada — c'est une mesure draconienne à mon avis — prête le satellite, il devrait le faire moyennant compensation.

The Chairman: Senator Carney, as I said yesterday, I have no difficulty with that.

The difficulty, though, is that we do not have anything in front of us. We need something that all the members of the committee can see because it is a committee recommendation. It is not that we disagree; it is that we do not have anything to agree with.

Senator Di Nino: I was under the impression that notes were being taken yesterday for the purpose of having something in front of us. If they were not taken, I am surprised. If they were taken, then they should be referred to and something can be drafted for our review this evening or tomorrow morning, for the steering committee.

The Chairman: Would you like to put it to the steering committee?

Senator Corbin: On the basis of the contents of yesterday's transcript.

The Chairman: Would that be satisfactory?

Senator Robichaud: I understood that, when the question was put to witnesses, the answer was that there could be payments made. The provision is there, and I cannot see any minister wanting to do otherwise.

Senator Carney: If no minister wished to do otherwise, then the proposed legislation should not be worded the way it is.

We gave this clause-by-clause consideration on the understanding that it is not the purpose of the proposed act to second the use of the satellite from private-sector owners without appropriate compensation. I do not think you need anything more than that.

We were told that it was not the purpose of Bill C-25 to second the use of this private-sector satellite without appropriate compensation. When I raised this question, the witnesses said that there were all these other measures, but their could, and their might be and they are subject to, et cetera. I am saying that the observation should be that, if this is a private-sector satellite — RADARSAT-2 and others — the government cannot walk in, second it and say we are not paying you. Bill C-25 specifically uses the phrase "financial losses."

The Chairman: The difficulty here is that we do not have anything in front of us.

Senator Carney: I just stated the words to you.

What I have suggested is that, with regard to clause 22, where it states, in part, that "no person is entitled to financial compensation from Her Majesty in Right of Canada for any financial losses resulting from any of the following actions taken in good faith" — and then it lists the actions — our observation should be that it is not the purpose of this proposed legislation to

Le président : Sénateur Carney, comme je l'ai dit hier, cela ne me cause pas de difficulté.

Par contre, le problème, c'est que nous n'avons pas de texte à cet effet. Nous avons besoin d'un texte qui peut être soumis à tous les membres du comité, car il s'agit d'une recommandation du comité. Ce n'est pas que nous ne soyons pas d'accord, mais bien que nous n'avons rien de concret à nous mettre sous la dent.

Le sénateur Di Nino : J'avais l'impression que des notes avaient été prises hier justement pour nous soumettre un texte. Je m'étonne si ce n'est pas le cas. Si l'on a pris des notes, il faudrait s'en servir pour rédiger un texte que nous pourrions examiner ce soir ou demain matin avant de demander au comité de direction de l'approuver.

Le président : Vous aimeriez le soumettre au comité de direction?

Le sénateur Corbin : En fonction de ce qui s'est dit hier.

Le président : Plaît-il aux membres du comité de suivre cette voie?

Le sénateur Robichaud : J'avais cru comprendre, quand la question a été posée aux témoins, que des paiements pouvaient être faits. Le projet de loi en permet le versement, et je ne vois pas comment un ministre pourrait éviter de le faire.

Le sénateur Carney : Si la possibilité qu'un ministre décide autrement était exclue, le projet de loi ne serait pas libellé comme il l'est actuellement.

Nous avons fait l'étude article par article du projet de loi après avoir reçu l'assurance qu'il n'a pas pour objet de prêter un satellite appartenant à l'entreprise privée sans compensation. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de préciser davantage.

On nous a dit que le projet de loi C-25 ne visait pas à prêter les satellites de l'entreprise privée sans compensation. Quand j'ai soulevé la question, les témoins ont déclaré qu'il y avait tout un autre train de mesures prévues, mais qu'une indemnité pouvait et pourrait être versée et qu'ils y étaient assujettis, et ainsi de suite. À mon avis, l'observation devrait préciser que, s'il s'agit d'un satellite du secteur privé — RADARSAT-2 entre autres —, le gouvernement ne devrait pas pouvoir le prêter sans dédommager l'entreprise pour le service obtenu. Le projet de loi C-25 emploie expressément l'expression « pertes financières ».

Le président : Le problème, c'est que nous n'avons pas de texte à examiner.

Le sénateur Carney : Je viens tout juste de vous l'énoncer.

Ce que j'ai suggéré à l'égard de l'article 22, là où il est question, en partie, que « Sa Majesté du chef du Canada ne peut être tenue d'indemniser quiconque pour les pertes financières subies par suite de la prise — faite de bonne foi — de l'une ou l'autre des mesures suivantes ». Suit une liste de mesures. Nous devrions faire observer que le projet de loi à l'étude n'a pas pour objet de

second or expropriate the use of this private-sector satellite without appropriate compensation. I do not think we need more wording than that.

Has the clerk written down what I have said? I can say it a third time, if you wish. Can we ensure that this is actually recorded? Yesterday, we thought it was being recorded.

I would like to say, again, that the observation, which regards clause 22, is that we have been advised by officials that it is not the purpose of this proposed legislation to second or expropriate — whichever term you prefer — the use of this satellite without appropriate compensation.

Senator Corbin: I do not think it is the job of the researcher of the committee to act as a recording clerk.

Senator Carney, surely you should present us with a worded text.

The Chairman: Senator Carney, you are looking at a committee that is prepared to accept an observation, perhaps with some exceptions. I might say that this discussion took place before we had the vote on clause 21.

Senator Carney: We expected it would carry.

The Chairman: You have put me on the spot, Senator Carney, because I do not have anything to present to my colleagues — and I include my Conservative colleagues. I do not have anything here.

I would be delighted if someone would like to give me a way out of this.

Senator Andreychuk: Other committees do not ask for written submissions on observations. It is usually the clerk or the researcher who drafts it.

It seems to me that it would be fair if we were to say that the committee had some unease with respect to clause 22 and that we expressed concern that it could be utilized as a way of circumventing compensation.

Senator Carney: With respect, that is not my observation. My observation is that officials advised us that it is not the purpose of the proposed legislation to second or expropriate the satellite without appropriate compensation. It is not circumventing — that is a separate issue.

I am grateful for your point, however, Senator Andreychuk, that it is not necessarily the case that we have to have a written text when it comes out of dialogue involved in committee. I have written it down. If you wish, we can adjourn the committee until it is written down, translated and produced.

The Chairman: Maybe the answer is to suspend our meeting for 10 minutes, until five o'clock, and give you a chance, Senator Carney, to sort this out and give it to us. I do not have anything to work from.

prêter ou d'exproprier les satellites de l'entreprise privée sans indemnisation. Je ne crois pas qu'il faille en dire plus.

Le greffier a-t-il pris en note ce que je viens de dire? Je peux le répéter à nouveau, si vous le désirez. Pouvons-nous faire en sorte que ces propos sont enregistrés? Hier, nous croyions qu'ils l'étaient.

Je répète que l'observation, qui porte sur l'article 22, dirait que nous avons été informés par de hauts fonctionnaires que le projet de loi à l'étude n'a pas pour objet de prêter ou d'exproprier — quel que ce soit le terme que vous préférez — le satellite sans indemnisation convenable.

Le sénateur Corbin : Je ne crois pas que ce soit à l'attaché de recherche du comité d'agir comme commis à l'enregistrement.

Sénateur Carney, il faudrait nous présenter un texte.

Le président : Sénateur Carney, le comité est disposé à accepter une observation, en fermant peut-être les yeux. Je pourrais dire que nous avons eu cette discussion avant de nous prononcer au sujet de l'article 21.

Le sénateur Carney : Nous avions prévu qu'il serait adopté.

Le président : Vous me mettez dans l'embarras, sénateur Carney, parce que je n'ai rien à présenter à mes collègues — et j'inclus mes collègues conservateurs.

Je serais ravi si quelqu'un pouvait m'aider à trouver une solution.

Le sénateur Andreychuk : D'autres comités n'exigent pas que les observations soient soumises par écrit. Le greffier ou l'attaché de recherche se charge habituellement d'en rédiger le texte.

Il me semble équitable de dire que l'article 22 suscite un certain malaise au sein du comité, qui craint qu'il ne serve à éviter de verser une indemnité.

Le sénateur Carney : Sauf votre respect, ce n'est pas là l'observation que je voulais faire. J'aimerais faire observer que les hauts fonctionnaires nous ont avisés que le projet de loi n'a pas pour objet de prêter ou d'exproprier les satellites sans indemnisation convenable. Il n'est pas question d'éviter d'en verser c'est là une tout autre question.

Toutefois, sénateur Andreychuk, je vous suis reconnaissante d'avoir fait valoir qu'il n'est pas obligatoire d'avoir un texte quand l'observation est le résultat d'un débat au sein du comité. J'ai rédigé quelque chose. Si vous le souhaitez, le comité peut s'ajourner jusqu'à ce que nous ayons le texte dans les deux langues officielles.

Le président : La solution est peut-être de suspendre nos travaux pour dix minutes, jusqu'à 17 heures, pour vous permettre, sénateur Carney, de travailler votre texte et de nous le remettre. Je n'ai pas de document de travail.

Senator Corbin: That would be a wise move; it is reasonable and logical. If the committee is making an observation, I would like to see it before I give it approval.

The Chairman: Let us suspend until five o'clock, to give our scribes and Senator Carney time to put something together, thereby providing us all with a copy.

The committee suspended.

The committee resumed.

The Chairman: Honourable senators, I am calling the committee back to order. We now have the observations in both official languages. You should all have a copy.

I think there is a word missing here; we will put it in right now. It should read that it "was" — not "is" — "that it was not the purpose."

Someone should give a copy of this to the officials, so they know what we said. Let us be sure that a copy of this is given to the parliamentary secretary?

I will read it in English:

The committee was advised by officials that it was not the purpose of clause 22 of the act to second the use of a private-sector satellite such as RADARSAT-2 without appropriate compensation.

Is that right?

Senator Di Nino: One of the officials said that it was not the intent of the —

The Chairman: Would an official like to come to the table?

Bruce Mann, Senior Counsel, Justice Legal Services Division, Foreign Affairs and International Trade: I am looking at the statement that has been circulated. I do not think this is exactly what any of us said yesterday, but I for one would agree with it — that it is not the purpose of clause 22 to second the use of a private-sector satellite without appropriate compensation. I think that is a fair statement.

The Chairman: Is that agreeable to the members of the committee? I shall repeat the wording.

The committee was advised by officials that it was not the purpose of clause 22 of the act to second the use of a private-sector satellite such as RADARSAT-2 without appropriate compensation.

Mr. Mann, you have said that, although it is not what any of you said yesterday, you would have no difficulty with that. Is that right, Mr. Mann?

Mr. Mann: That is correct.

Senator Robichaud: It was said by the officials that they did not say that, but they do not have problems with that.

Le sénateur Corbin : Ce serait une sage décision. Elle me semble raisonnable et logique. Si le comité joint une observation à son rapport, j'aimerais bien en voir le texte avant de l'approuver.

Le président : Nous suspendrons nos travaux jusqu'à 17 heures pour laisser le temps aux transcripteurs et au sénateur Carney de produire un document et de nous en remettre à chacun une copie.

Le comité interrompt ses travaux.

La séance reprend.

Le président : Honorables sénateurs, nous reprenons nos travaux. Le document est maintenant disponible dans les deux langues officielles. Vous devriez tous en avoir un exemplaire.

Je crois qu'il y a une erreur; nous la corrigerons maintenant. On devrait lire « n'avait pas pour but » plutôt que « n'a pas pour but ».

Il faudrait donner un exemplaire de ce document aux fonctionnaires et à la secrétaire parlementaire pour qu'ils sachent de quoi il retourne.

La version française se lit comme suit :

Le Comité a été informé par les fonctionnaires que l'article 22 de la loi n'avait pas pour but d'approuver l'utilisation d'un satellite du secteur privé tel que RADARSAT-2 sans compensation appropriée.

Est-ce exact?

Le sénateur Di Nino : Un des fonctionnaires a dit que ce n'était pas le but du...

Le président : Est-ce qu'un fonctionnaire veut dire quelque chose?

Bruce Mann, avocat-conseil, Direction des services juridiques — Justice, Affaires étrangères et du Commerce international : J'examine présentement le document qu'on nous a donné. Ce n'est pas exactement ce que nous avons dit hier, mais je suis quand même d'accord. L'article 22 n'a pas pour objet d'appuyer l'utilisation d'un satellite appartenant à une entreprise privée sans donner une compensation appropriée en échange. Je pense avoir bien résumé.

Le président : Est-ce que les membres du comité approuvent cet énoncé? Je vais le relire.

Le Comité a été informé par les fonctionnaires que l'article 22 de la loi n'avait pas pour but d'approuver l'utilisation d'un satellite du secteur privé tel que le RADARSAT-2 sans compensation appropriée.

Monsieur Mann, même si ce n'est pas ce que vous avez dit hier, cette formulation ne vous pose aucun problème, n'est-ce pas?

M. Mann : Non.

Le sénateur Robichaud : Les fonctionnaires ont dit qu'ils approuvaient l'énoncé, même s'il ne reprend pas ce qu'ils avaient dit hier.

Senator Di Nino: We were just advised by the officials now. If not before, we were just advised 12 seconds ago by Mr. Mann, who said this is correct. He is an official.

Senator Robichaud: He did not say it was correct; he said he had no problems with it. That is different.

The Chairman: Shall I report the bill to the Senate with the observation?

Hon. Senators: Agreed.

An Hon. Senator: On division.

The Chairman: On division.

[Translation]

Senator De Bané: I would like to follow up on a comment made by the clerk, Mr. François Michaud. He expressed some dissatisfaction with the French translation. I would like the text to be reviewed by a translator.

The Chairman: Thank you very much, Senator De Bané.

[English]

I shall now adjourn the committee, but it will not be to the call of the chair, because there are events that will take place before we see each other again, I believe.

The committee adjourned.

Le sénateur Di Nino : M. Mann vient de nous dire, il y a 12 secondes, que c'était correct. Il est fonctionnaire.

Le sénateur Robichaud : Ce n'est pas ce qu'il a dit. Il a plutôt déclaré que l'énoncé ne lui posait aucun problème; c'est différent.

Le président : Puis-je faire rapport du projet de loi au Sénat avec l'observation?

Des voix : Oui.

Une voix : Avec dissidence.

Le président : Avec dissidence.

[Français]

Le sénateur De Bané : J'aimerais faire suite à l'observation du greffier, M. François Michaud, qui n'était pas très content de la traduction française. J'aimerais qu'elle soit relue par un traducteur.

Le président : Merci beaucoup, sénateur De Bané.

[Traduction]

C'est maintenant le moment de conclure. Je ne sais pas quand nous nous reverrons; cela dépendra de certains événements.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

APPEARING

Tuesday, November 22 and Wednesday, November 23, 2005

The Honourable Dan McTeague, P.C., M.P., Parliamentary
Secretary to the Minister of Foreign Affairs.

WITNESSES

Tuesday, November 22, 2005

Foreign Affairs and International Trade:

Paul Chapin, Director General, International Security Bureau;
Phillip Baines, Senior Policy Advisor, Science and Technology,
Non-Proliferation and Disarmament Chemical, Biological and
Conventional Weapons Division;
Bruce Mann, Senior Counsel, Justice Legal Services Division.

National Defence:

Lieutenant-Colonel Scott Johnson, Directorate of Space
Development.

Wednesday, November 23, 2005

Foreign Affairs and International Trade:

Bruce Mann, Senior Counsel, Justice Legal Services Division.

COMPARAÎT

Les mardi 22 novembre et mercredi 23 novembre 2005

L'honorable Dan McTeague, C.P., député, secrétaire parlementaire
du ministre des Affaires étrangères.

TÉMOINS

Le mardi 22 novembre 2005

Affaires étrangères et du Commerce international :

Paul Chapin, directeur général, Secteur de la sécurité internationale;
Phillip Baines, conseiller principal en matière de politiques, Science
et technologie, Direction de la non-prolifération et du
désarmement chimique, biologique et conventionnel;
Bruce Mann, avocat-conseil, Direction des services juridiques —
Justice.

Défense nationale :

Lieutenant-colonel Scott Johnson, Direction du développement de
l'espace.

Le mercredi 23 novembre 2005

Affaires étrangères et du Commerce international :

Bruce Mann, avocat-conseil, Direction des services juridiques —
Justice.





CA1
YC23
-F71

First Session
Thirty-eighth Parliament, 2004-05

SENATE OF CANADA

Standing Senate Committee on

Foreign Affairs

Chairman:
The Honourable PETER STOLLERY

INDEX

OF PROCEEDINGS

(Issues Nos. 1 to 21 inclusive)

Première session de la
trente-huitième législature, 2004-2005

SÉNAT DU CANADA

Comité sénatorial permanent des

Affaires étrangères

Président:
L'honorable PETER STOLLERY

INDEX

DES DÉLIBÉRATIONS

(Fascicules n^{os} 1 à 21 inclusivement)

Prepared by

Ariane Bissonnette

Information and Documentation Resource Service

LIBRARY OF PARLIAMENT

Compilé par

Ariane Bissonnette

Service de ressources d'information et de documentation

BIBLIOTHÈQUE DU PARLEMENT

SENATE OF CANADA

Foreign Affairs,
Standing Senate Committee
1st Session, 38th Parliament, 2004-05

INDEX

(Issues 1-21 inclusive)

Numbers in bold refer to the issue number.

R: Issue number followed by "R" refers to the report contained within that issue.

The upper part of an inclusive range of numbers is abbreviated (55-56 become 55-6).

Index is based on orders of Reference of the committee, see title page of issues.

This index is meant to help the user easily locate information from the Standing Senate's **Foreign Affairs** Committee proceedings, respecting the wide variety of opinions and content of these meetings.

COMMITTEE

Foreign Affairs

Budget, 1:9; 3:5, 29-30, 44-9; 5:5; 9:3-4; 17:47-8

Motions and decisions

Appending of document to minutes, **18:10**

Bill C-25, **21:4-7, 26-39**

Bill S-37, **19:4-5, 23-4**

Budget for consideration of proposed legislation, **9:3**

Budget for study on Africa, **3:5, 44-8; 9:4; 17:4, 48**

Budget for study on foreign relations in general, **9:4**

Budget of operation, **3:44-8; 5:5**

Budget, special study of Canada's International Policy Statement, **18:4**

Election of Chair and Deputy Chair, **1:10-12**

Fact-finding mission in Africa, **18:4**

Invitation to the President of the Council of the Federation of the Russian Federation, **20:3**

Legislative budget, **3:47-8**

Ms. Siddall's speaking notes, **20:4**

Order of reference for special study on Africa, **2:4**

Organization meeting, **1:4-7, 10-36**

Study on Sub-Saharan Africa, **18:4**

Subcommittee on Agenda and Procedure, **13:4**

Testifying of witnesses, **2:4**

Orders of Reference

Bill C-25, An Act governing the operation of remote sensing space systems, **21:3**

Bill S-37, An Act to amend the Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act, **19:3**

Examine the development and security challenges facing Africa; the response of the international community to enhance that continent's development and political stability; Canadian foreign policy as it relates to Africa, **3:3**

Examine the documents Overview, Diplomacy, Development and Commerce of Canada's International Policy Statement, **19:3**

SÉNAT DU CANADA

Affaires étrangères,
Comité sénatorial permanent
1^{re} session, 38^e législature, 2004-2005

INDEX

(Fascicules 1-21 inclusivement)

Les numéros en caractère gras indiquent les fascicules.

R : Le numéro du fascicule suivi d'un "R" réfère au rapport contenu dans ce même fascicule.

La partie supérieure de l'étendue inclusive d'une série de numéros de pages est abrégée (55-56 devient 55-6).

L'index est élaboré en fonction des ordres de renvoi, voir page titre des fascicules.

Le lecteur notera que cet index a pour but de témoigner du contenu des délibérations du Comité sénatorial permanent sur les **Affaires étrangères** et à en faciliter l'accès, tout en reflétant les divers points de vue qui y sont exprimés.

COMITÉ

Affaires étrangères

Budget, 1:9; 3:5, 29-30, 44-9; 5:5; 9:3-4; 17:47-8

Motions et décisions

Annexion d'un document au compte rendu, **18:10**

Budget de fonctionnement, **3:44-8; 5:5**

Budget, étude spéciale sur l'Énoncé de politique internationale du Canada, **18:4**

Budget législatif, **3:47-8**

Budget pour études de projets de loi, **9:3**

Budget pour l'étude sur l'Afrique, **3:5, 44-8; 9:4; 17:4, 48**

Budget pour l'étude sur les relations étrangères en général, **9:4**

Comparution des témoins, **2:4**

Élection du président et du vice-président, **1:10-12**

Étude sur l'Afrique subsaharienne, **18:4**

Invitation au président du Conseil de la Fédération de la Fédération russe, **20:3**

Mission d'information en Afrique, **18:4**

Notes d'allocation de Mme Siddall, **20:4**

Ordre de renvoi pour une étude spéciale sur l'Afrique, **2:4**

Projet de loi C-25, **21:4-7, 26-39**

Projet de loi S-37, **19:4-5, 23-4**

Réunion d'organisation, **1:4-7, 10-36**

Sous-comité du programme et de la procédure, **13:4**

Ordres de renvoi

Étude des Rapports sur le rendement pour la période se terminant le 31 mars 2004 de : a) Affaires étrangères Canada, b) Commerce international Canada et c) Agence canadienne de développement international, déposés au Sénat le 28 octobre 2004, **3:3**

Étude sur les défis en matière de développement et de sécurité auxquels fait face l'Afrique; la réponse de la communauté internationale en vue de promouvoir le développement et la stabilité politique de ce continent; la politique étrangère du Canada envers l'Afrique, **3:3**

Orders of Reference – *Cont'd*

Examine the Performance Reports for the period ending March 31, 2004 of: a) Foreign Affairs Canada; b) International Trade Canada; and c) Canadian International Development Agency, tabled in the Senate on October 28, 2004, **3:3**
 Issues relating to foreign relations generally, **2:3**
 Joint meeting with the Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade of the House of Commons and a delegation of German parliamentarians, **1:3**

Procedure

In camera meetings
 November 24, 2004, **2:4**
 February 9, 2005, **5:4**
 March 8, 2005, **9:3–4**
 May 3, 2005, **13:3–4**
 June 15, 2005, **18:4**
 November 1, 2005, **20:3**
 Mandate of Committee, **3:7, 30, 38, 41, 50; 5:6, 29–30; 7:36–7, 46–7; 8:5; 11:43–4; 13:19, 31; 14:34; 15:4–5; 16:15, 18, 47–8; 17:50; 18:5, 18; 20:32**
 Minutes of proceedings, **1:4–8; 2:4–5; 3:4; 4:3; 5:3–5; 6:3; 7:3–5; 8:3–4; 9:3–4; 10:3–4; 11:3–4; 12:3–4; 13:3–4; 14:3–5; 15:3; 16:3–4; 17:3–4; 18:3–4; 19:4–6; 20:3–4; 21:4–7**
 Organization of Committee, **3:44–9; 5:23, 28–9; 7:19, 35–6; 10:42–3; 11:9, 13–14, 19–20; 12:22–3, 28; 14:32–3, 50; 15:22–3; 16:28–9, 46–7; 17:47–51; 19:22–3; 20:32–3**

Questions of privilege and points of order

Documentation of witnesses, Senator Corbin, **16:31–2**
 Mandate of Committee, Senator Corbin, **7:46–7**
 Responses of witnesses, Senator Prud'homme, **18:25**

Reports to Senate

First report on expenses incurred by the committee for 37-3, **1:9**
 Second report, budget for the study on Africa, **16:5–7, 9**
 Third report, budget for the study on foreign relations in general, **16:10–12, 14**
 Fourth report, budget for the study on Africa, **13:5–9, 12**
 Fifth report, budget for the study on foreign relations in general, **13:13–16, 18**
 Sixth report, Bill S-37 without amendment, **19:7**
 Seventh report, budget to examine the *International Policy Statement*, **20:5–7, 9**
 Eighth report, budget for the study on Africa, **20:10–12, 14**
 Ninth report, Bill C-25 without amendment but with observations, **21:8**

SENATORS AND MEMBERS OF PARLIAMENT

Andreychuk, Hon. Raynell

Africa, agriculture, **20:30**
 African trade, **10:8; 14:58; 17:40**
 African women, **8:45**
 Bill C-25 - Act governing the operation of remote sensing space systems, **21:37**
 Budget, **17:47–8**

Ordres de renvoi -- *Suite*

Étude sur les documents Survol, Diplomatie, Développement et Commerce de l'Énoncé de politique internationale du Canada, **19:3**
 Projet de loi C-25, Loi régissant l'exploitation des systèmes de télédétection spatiale, **21:3**
 Projet de loi S-37, Loi modifiant le Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels, **19:3**
 Questions se rapportant aux relations étrangères en général, **2:3**
 Réunion conjointe avec le Comité permanent des Affaires étrangères et du Commerce international de la Chambre des communes en vue de rencontrer une délégation de parlementaires allemands, **1:3**

Procédure

Mandat du comité, **3:7, 30, 38, 41, 50; 5:6, 29–30; 7:36–7, 46–7; 8:5; 11:43–4; 13:19, 31; 14:34; 15:4–5; 16:15, 18, 47–8; 17:50; 18:5, 18; 20:32**
 Organisation du comité, **3:44–9; 5:23, 28–9; 7:19, 35–6; 10:42–3; 11:9, 13–14, 19–20; 12:22–3, 28; 14:32–3, 50; 15:22–3; 16:28–9, 46–7; 17:47–51; 19:22–3; 20:32–3**
 Procès-verbaux, **1:4–8; 2:4–5; 3:4; 4:3; 5:3–5; 6:3; 7:3–5; 8:3–4; 9:3–4; 10:3–4; 11:3–4; 12:3–4; 13:3–4; 14:3–5; 15:3; 16:3–4; 17:3–4; 18:3–4; 19:4–6; 20:3–4; 21:4–7**
 Réunions à huis clos
 24 novembre 2004, **2:4**
 9 février 2005, **5:4**
 8 mars 2005, **9:3–4**
 3 mai 2005, **13:3–4**
 15 juin 2005, **18:4**
 1er novembre 2005, **20:3**

Questions de privilège et rappels au Règlement

Documentation des témoins, sénateur Corbin, **16:31–2**
 Mandat du comité, sénateur Corbin, **7:46–7**
 Réponses des témoins, sénateur Prud'homme, **18:25**

Rapport(s) au Sénat

Premier rapport sur les dépenses du comité encourues en 37-3, **1:9**
 Deuxième rapport, budget pour l'étude sur l'Afrique, **16:5–6, 8–9**
 Troisième rapport, budget pour l'étude sur les relations étrangères en général, **16:10–11, 13–14**
 Quatrième rapport, budget pour l'étude sur l'Afrique, **13:5–7, 10–12**
 Cinquième rapport, budget pour l'étude sur les relations étrangères en général, **13:13–15, 17–18**
 Sixième rapport, projet de loi S-37 sans amendement, **19:7**
 Septième rapport, budget, étude de l'Énoncé de politique internationale du Canada, **20:5–6, 8–9**
 Huitième rapport, budget pour l'étude sur l'Afrique, **20:10–11, 13–14**
 Neuvième rapport, projet de loi C-25 sans amendement mais avec des observations, **21:8**

SÉNATEURS ET DÉPUTÉS

Andreychuk, honorable Raynell

Afrique, agriculture, **20:30**
 Afrique du Sud, **8:36; 10:10**
 Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, **6:14; 14:20–1, 30, 41–3, 45; 19:44**
 Autres ministères, **19:40**
 Autres pays africains, **17:41; 20:28**

Andreychuk, Hon. Raynell – *Cont'd*

Canada's international policy statement (IPS), 19:42
 Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 6:14; 14:20–1, 30, 41–3, 45; 19:44
 Citizenship and Immigration Canada (CIC), 20:36–40
 Commission for Africa (Blair Commission), 11:9; 12:23
 Debts of African countries, relief efforts, 7:31–2
 Department of Finance, 11:9
 Department of Foreign Affairs, 3:34–5; 6:14; 19:42
 Department of National Defence (DND), activities, 3:34
 Development of Africa, 7:10; 10:9; 11:9; 14:22, 42; 20:29
 Education, 8:45; 20:36–7
 Ethiopia, 20:28
 Export Development Canada (EDC), activities, 8:45
 Foreign policy of Canada, 3:11–13, 33–4; 12:24; 14:42
 HIV/Aids, 7:11; 8:19, 21
 International Monetary Fund (IMF), 17:13–15
 International Trade Canada, 10:10; 19:40
 Irak, 13:22
 Kenya, 7:31; 10:9
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 2:10; 3:11, 13, 34, 48, 59; 6:14; 7:10–11, 31–2; 8:19, 45–6; 14:20–2, 42, 45, 57; 17:13–15; 19:44; 20:29, 39
 Motions and decisions, Bill C-25, 21:33–5, 37
 Motions and decisions, Legislative budget, 3:48
 Motions and decisions, Organization meeting, 1:4–7
 Natural resources of Africa, 12:23
 Nigeria, 8:37–8, 45–6
 Other African countries, 17:41; 20:28
 Other departments, 19:40
 Political and economic governance in Africa, 7:10–11; 8:21; 12:24; 20:28–30
 Procedure, Mandate of Committee, 17:50
 Procedure, Organization of Committee, 3:45, 48–9; 11:13; 12:22–3; 14:33; 17:47–50
 Remote Sensing Space Systems Act, 21:19–20
 Remote sensing space systems, regulation, 21:37
 Security and conflicts in Africa, 6:13–14
 South Africa, 8:36; 10:10
 Studies and reports, 3:11, 34; 11:9, 11; 12:23
 Supra national agreements, 6:13; 7:10, 31; 8:36; 10:8; 11:9; 14:22, 42; 20:29
 Tanzania, 7:31; 10:9
 Uganda, 17:42
 Ukraine, political and separatist crisis, 2:10–11
 World Trade Organization (WTO), negotiations, 17:40–2

Carney, Hon. Pat

African trade, 10:18, 33, 35; 11:16–19
 African women, 7:18
 Bill C-25 - Act governing the operation of remote sensing space systems, 21:15, 28–30, 36–7
 Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 7:51–4; 10:48
 Congo, 10:18
 Debts of African countries, relief efforts, 11:19
 Development of Africa, 10:18, 20, 35
 Development of private sector in Africa, 7:16–19
 Education, 10:48
 International Trade Canada, 7:25–6, 52; 10:16–20

Andreychuk, honorable Raynell – *Suite*

Budget, 17:47–8
 Citoyenneté et Immigration Canada (CIC), 20:36–40
 Commerce africain, 10:8; 14:58; 17:40
 Commerce international Canada, 10:10; 19:40
 Commission pour l'Afrique (Commission Blair), 11:9; 12:23
 Dette des pays africains, allègement, 7:31–2
 Développement de l'Afrique, 7:10; 10:9; 11:9; 14:22, 42; 20:29
 Éducation, 8:45; 20:36–7
 Énoncé de politique internationale du Canada (EPI), 19:42
 Ententes supra nationales, 6:13; 7:10, 31; 8:36; 10:8; 11:9; 14:22, 42; 20:29
 Éthiopie, 20:28
 Études et rapports, 3:11, 34; 11:9, 11, 23
 Exportation et Développement Canada (EDC), travaux, 8:45
 Femmes africaines, 8:45
 Fonds monétaire international (FMI), 17:13–15
 Gouvernance politique et économique en Afrique, 7:10–11; 8:21; 12:24; 20:28–30
 Irak, 13:22
 Kenya, 7:31; 10:9
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 2:10; 3:11, 13, 34, 48, 59; 6:14; 7:10–11, 31–2; 8:19, 45–6; 14:20–2, 42, 45, 57; 17:13–15; 19:44; 20:29, 39
 Ministère de la Défense nationale (MDN), travaux, 3:34
 Ministère des Affaires étrangères, 3:34–5; 6:14; 19:42
 Ministère des Finances, 11:9
 Motions et décisions, Budget législatif, 3:48
 Motions et décisions, Projet de loi C-25, 21:33–5, 37
 Motions et décisions, Réunion d'organisation, 1:4–7
 Nigeria, 8:37–8, 45–6
 Organisation mondiale du commerce (OMC), négociations, 17:40–2
 Ouganda, 17:42
 Politique étrangère du Canada, 3:11–13, 33–4; 12:24; 14:42
 Procédure, Mandat du comité, 17:50
 Procédure, Organisation du comité, 3:45, 48–9; 11:13; 12:22–3; 14:33; 17:47–50
 Projet de loi C-25 - Loi régissant l'exploitation des systèmes de télédétection spatiale, 21:37
 Ressources naturelles de l'Afrique, 12:23
 Sécurité et conflits en Afrique, 6:13–14
 Systèmes de télédétection spatiale, Loi, 21:19–20
 Systèmes de télédétection spatiale, réglementation, 21:37
 Tanzanie, 7:31; 10:9
 Ukraine, crise politique séparatiste, 2:10–11
 VIH/Sida, 7:11; 8:19, 21

Carney, honorable Pat

Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 7:51–4; 10:48
 Autres pays africains, 7:51; 10:18
 Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, 9:12–13; 10:48–9
 Commerce africain, 10:18, 33, 35; 11:16–19
 Commerce international Canada, 7:25–6, 52; 10:16–20
 Congo, 10:18
 Dette des pays africains, allègement, 11:19
 Développement de l'Afrique, 10:18, 20, 35
 Développement du secteur privé en Afrique, 7:16–19
 Éducation, 10:48

Carney, Hon. Pat – *Cont'd*

Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 7:17, 53; 9:12–13; 10:35, 47–8
 Mali, 9:13; 10:18
 Motions and decisions, Bill C-25, 21:27–32, 34–7
 Other African countries, 7:51; 10:18
 Procedure, Organization of Committee, 11:19–20
 Remote Sensing Space Systems Act, 21:15–16
 Remote sensing space systems, regulation, 21:12–16, 28–31, 35
 Senegal, 10:47–8
 World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, 9:12–13; 10:48–9

Corbin, Hon. Eymard G.

Africa, agriculture, 10:35–7, 40; 15:14; 16:42
 Africa, history and diversity, 5:45–7; 7:58; 16:40, 56
 African trade, 8:16–18
 African women, 9:20
 Bill C-25 – Act governing the operation of remote sensing space systems, 21:25–6
 Canada's international policy statement (IPS), 19:33
 Canadian aid for Africa, 12:26–7
 Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 5:46–7; 7:55, 57; 14:48, 63–4; 20:27
 Commission for Africa (Blair Commission), 11:56
 Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act, Act to amend, 20:21–2
 Department of Foreign Affairs, 1:16–18; 3:33
 Development of Africa, 5:38, 47; 8:16–17; 11:23; 16:69
 Development of private sector in Africa, 8:16; 11:57–9
 Foreign policy of Canada, 3:13, 15–16, 33, 43–4
 Ghana, 5:46; 7:57
 HIV/Aids, 8:18
 International aid for Africa, 11:23
 International Development Research Centre (IDRC), 16:40–2, 45–6; 19:33
 International Monetary Fund (IMF), 17:18–20, 25–6
 Iraq, 13:29–30
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 3:33; 5:45; 7:13; 8:18; 9:20; 10:53–4; 11:23; 12:11, 40–1; 13:41; 14:63–4; 16:31, 42, 69; 17:18, 44; 20:27
 Mali, 9:20
 Motions and decisions, Bill C-25, 21:27–9, 32, 36–8
 Motions and decisions, Organization meeting, 1:11, 13–17, 22, 25–6, 28, 30, 34–5
 Nigeria, 8:40–1, 46
 Other African countries, 5:47; 7:58; 16:69
 Political and economic governance in Africa, 7:19–20, 58; 8:16; 16:55–6
 Procedure, Mandate of Committee, 7:46–7
 Procedure, Organization of Committee, 3:44, 46–7, 49; 10:43; 12:22–3, 28; 14:33; 16:46; 17:50; 19:23; 20:33
 Questions of privilege and points of order, Documentation of witnesses, 16:31–2
 Questions of privilege and points of order, Mandate of Committee, 7:46–7
 Remote Sensing Space Systems Act, 21:24
 Remote sensing space systems, regulation, 21:24–6, 29
 Security and conflicts in Africa, 12:39–42
 Senegal, 5:46
 Studies and reports, 5:45; 7:12–13; 19:33

Carney, honorable Pat – *Suite*

Femmes africaines, 7:18
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 7:17, 53; 9:12–13; 10:35, 47–8
 Mali, 9:13; 10:18
 Motions et décisions, Projet de loi C-25, 21:27–32, 34–7
 Procédure, Organisation du comité, 11:19–20
 Projet de loi C-25 - Loi régissant l'exploitation des systèmes de télédétection spatiale, 21:15, 28–30, 36–7
 Sénégal, 10:47–8
 Systèmes de télédétection spatiale, Loi, 21:15–16
 Systèmes de télédétection spatiale, réglementation, 21:12–16, 28–31, 35

Corbin, honorable Eymard G.

Afrique, agriculture, 10:35–7, 40; 15:14; 16:42
 Afrique, histoire et diversité, 5:45–7; 7:58; 16:40, 56
 Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 5:46–7; 7:55, 57; 14:48, 63–4; 20:27
 Aide canadienne à l'Afrique, 12:26–7
 Aide internationale à l'Afrique, 11:23
 Autres pays africains, 5:47; 7:58; 16:69
 Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, 10:53–4; 12:11; 14:63–4; 16:42; 17:18–19
 Centre de recherches pour le développement international (CRDI), 16:40–2, 45–6; 19:33
 Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels, Loi modifiant, 20:21–2
 Commerce africain, 8:16–18
 Commission pour l'Afrique (Commission Blair), 11:56
 Développement de l'Afrique, 5:38, 47; 8:16–17; 11:23; 16:69
 Développement du secteur privé en Afrique, 8:16; 11:57–9
 Énoncé de politique internationale du Canada (EPI), 19:33
 Études et rapports, 5:45; 7:12–13; 19:33
 Femmes africaines, 9:20
 Fonds monétaire international (FMI), 17:18–20, 25–6
 Ghana, 5:46; 7:57
 Gouvernance politique et économique en Afrique, 7:19–20, 58; 8:16; 16:55–6
 Irak, 13:29–30
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 3:33; 5:45; 7:13; 8:18; 9:20; 10:53–4; 11:23; 12:11, 40–1; 13:41; 14:63–4; 16:31, 42, 69; 17:18, 44; 20:27
 Mali, 9:20
 Ministère des Affaires étrangères, 1:16–18; 3:33
 Motions et décisions, Projet de loi C-25, 21:27–9, 32, 36–8
 Motions et décisions, Réunion d'organisation, 1:11, 13–17, 22, 25–6, 28, 30, 34–5
 Nigeria, 8:40–1, 46
 Organisation mondiale du commerce (OMC), négociations, 17:32–4, 43–4
 Politique étrangère du Canada, 3:13, 15–16, 33, 43–4
 Procédure, Mandat du comité, 7:46–7
 Procédure, Organisation du comité, 3:44, 46–7, 49; 10:43; 12:22–3, 28; 14:33; 16:46; 17:50; 19:23; 20:33
 Projet de loi C-25 - Loi régissant l'exploitation des systèmes de télédétection spatiale, 21:25–6
 Questions de privilège et rappels au Règlement, Documentation des témoins, 16:31–2
 Questions de privilège et rappels au Règlement, Mandat du comité, 7:46–7
 Sécurité et conflits en Afrique, 12:39–42

Corbin, Hon. Eymard G. – Cont'd

Sudan, 13:40–1, 43–4, 47
 Tanzania, 5:46
 World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, 10:53–4; 12:11; 14:63–4; 16:42; 17:18–19
 World Trade Organization (WTO), negotiations, 17:32–4, 43–4

Day, Stockwell

Department of National Defence (DND), activities, 1:53–4
 Germany, discussions with delegation, 1:48, 53–4
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 1:48

De Bané, Hon. Pierre

African trade, 10:21
 Algeria, 10:21
 Canadian aid for Africa, 14:19–20
 Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 7:58–9; 14:19–20
 Commission for Africa (Blair Commission), 11:21
 Congo, 11:21
 Debts of African countries, relief efforts, 11:20–1
 Department of Foreign Affairs, 7:58
 Development of Africa, 8:21–2
 Development of private sector in Africa, 11:41
 Export Development Canada (EDC), activities, 11:40–1
 Germany, discussions with delegation, 1:49–50
 HIV/Aids, 8:21
 International aid for Africa, 11:21
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 1:49–50; 7:58; 11:20–1, 40–1; 14:19–20, 60
 Motions and decisions, Bill C-25, 21:32, 39
 Motions and decisions, Organization meeting, 1:11–12, 14
 Political and economic governance in Africa, 8:21–2, 22
 Procedure, Organization of Committee, 3:46–7
 Security and conflicts in Africa, 8:21–2
 Supra national agreements, 1:49–50; 8:21
 World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, 14:60

Di Nino, Hon. Consiglio, Deputy Chair of Committee

Africa, agriculture, 10:40; 17:34, 44; 18:28; 20:17
 Africa, history and diversity, 4:15
 African trade, 7:20–1; 11:68; 18:26; 20:17
 African women, 7:14; 11:55; 13:27; 16:20
 Budget, 17:48
 Canadian aid for Africa, 11:38–9; 14:27; 17:36, 44
 Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 7:49–50; 11:37; 17:44
 Citizenship and Immigration Canada (CIC), 20:33–5, 41–2
 Convention for the Protection of Cultural Property in the Event of Armed Conflict (Hague Convention), 19:17
 Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act, Act to amend, 19:16–18
 Cultural property, protection, 19:16–18
 Development of Africa, 1:18, 20–1; 4:17; 5:41; 7:14, 33–4; 10:14–15; 14:52; 16:32–3; 18:27–8; 20:16–17
 Development of private sector in Africa, 7:20–1
 Développement international Desjardins (DID), 11:53–6

Corbin, honorable Eymard G. – Suite

Sénégal, 5:46
 Soudan, 13:40–1, 43–4, 47
 Systèmes de télédétection spatiale, Loi, 21:24
 Systèmes de télédétection spatiale, réglementation, 21:24–6, 29
 Tanzanie, 5:46
 VIH/Sida, 8:18

Day, Stockwell

Allemagne, pourparlers avec délégation, 1:48, 53–4
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 1:48
 Ministère de la Défense nationale (MDN), travaux, 1:53–4

De Bané, honorable Pierre

Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 7:58–9; 14:19–20
 Aide canadienne à l'Afrique, 14:19–20
 Aide internationale à l'Afrique, 11:21
 Algérie, 10:21
 Allemagne, pourparlers avec délégation, 1:49–50
 Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, 14:60
 Commerce africain, 10:21
 Commission pour l'Afrique (Commission Blair), 11:21
 Congo, 11:21
 Dette des pays africains, allègement, 11:20–1
 Développement de l'Afrique, 8:21–2
 Développement du secteur privé en Afrique, 11:41
 Ententes supra nationales, 1:49–50; 8:21
 Exportation et Développement Canada (EDC), travaux, 11:40–1
 Gouvernance politique et économique en Afrique, 8:21–2
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 1:49–50; 7:58; 11:20–1, 40–1; 14:19–20, 60
 Ministère des Affaires étrangères, 7:58
 Motions et décisions, Projet de loi C-25, 21:32, 39
 Motions et décisions, Réunion d'organisation, 1:11–12, 14
 Procédure, Organisation du comité, 3:46–7
 Sécurité et conflits en Afrique, 8:21–2
 VIH/Sida, 8:21

Di Nino, honorable Consiglio, vice-président du comité

Afrique, agriculture, 10:40; 17:34, 44; 18:28; 20:17
 Afrique du Sud, 16:20
 Afrique, histoire et diversité, 4:15
 Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 7:49–50; 11:37; 17:44
 Aide canadienne à l'Afrique, 11:38–9; 14:27; 17:36, 44
 Aide internationale à l'Afrique, 3:19; 5:43; 11:67; 14:25–7; 16:57; 20:15–16, 18, 47–8
 Autres lois citées, 19:17
 Autres pays africains, 7:47–8
 Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, 9:18–19; 14:52, 54, 63; 17:34; 18:27
 Biens culturels, protection, 19:16–18
 Budget, 17:48
 Centre de recherches pour le développement international (CRDI), 16:28, 38–9
 Citoyenneté et Immigration Canada (CIC), 20:33–5, 41–2

Di Nino, Hon. Consiglio, Deputy Chair of Committee**- Cont'd**

Education, **20:33**
 Ethiopia, **9:17**
 Export Development Canada (EDC), activities, **11:36-8**
 Foreign policy of Canada, **3:18-20; 12:24**
 Ghana, **7:20-1**
 International aid for Africa, **3:19; 5:43; 11:67; 14:25-7; 16:57; 20:15-16, 18, 47-8**
 International Development Research Centre (IDRC), **16:28, 38-9**
 International Trade Canada, **7:34-5**
 Iraq, **13:27-8**
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, **2:13; 5:21; 6:16; 7:19, 33, 47-9; 9:18; 10:15, 40; 11:36-7, 53, 68; 12:21, 38-9; 13:39; 14:26; 16:28, 33; 17:34, 36; 18:27; 20:16**
 Mali, **9:17; 20:17, 41**
 Motions and decisions, Appending of document to minutes, **18:10**
 Motions and decisions, Bill C-25, **21:27, 32, 34-6, 38-9**
 Motions and decisions, Bill S-37, **19:24**
 Motions and decisions, Budget for study on Africa, **17:48**
 Motions and decisions, Organization meeting, **1:4-5, 10-13, 15-17, 19-22, 24, 28-9, 31-2, 34**
 Mozambique, **16:20**
 Other African countries, **7:47-8**
 Other laws cited, **19:17**
 Political and economic governance in Africa, **16:57-8**
 Procedure, Organization of Committee, **7:19, 35; 12:22-3, 28; 14:33; 16:46-7; 17:48-9; 20:33**
 Questions of privilege and points of order, Documentation of witnesses, Senator Corbin, **16:32**
 Remote Sensing Space Systems Act, **21:22-3**
 Remote sensing space systems, regulation, **21:21-2**
 Security and conflicts in Africa, **6:16-17, 19; 7:13-14, 34; 12:21, 38, 46**
 Senegal, **10:50-2**
 South Africa, **16:20**
 Studies and reports, **7:19**
 Sudan, **7:47-8; 12:45; 13:38-9**
 Ukraine, political and separatist crisis, **2:13-14**
 World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, **9:18-19; 14:52, 54, 63; 17:34; 18:27**
 World Trade Organization (WTO), negotiations, **17:34-6, 44-5**
 Zambia, **9:17**
 Zimbabwe, **14:27**

Downe, Hon. Percy

Africa, agriculture, **11:64-5**
 African trade, **7:33**
 Bill C-25 - Act governing the operation of remote sensing space systems, **21:17, 28**
 Budget, **17:48**
 Canada's international policy statement (IPS), **19:37-9**
 Canadian International Development Agency (CIDA), activities, **8:42-3; 11:11, 13; 14:28-30; 16:23, 38; 19:34-5**

Di Nino, honorable Consiglio, vice-président du comité**- Suite**

Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels, Loi modifiant, **19:16-18**
 Commerce africain, **7:20-1; 11:68; 18:26; 20:17**
 Commerce international Canada, **7:34-5**
 Convention pour la protection des biens culturels en cas de conflit armé (Convention de La Haye), **19:17**
 Développement de l'Afrique, **1:18, 20-1; 4:17; 5:41; 7:14, 33-4; 10:14-15; 14:52; 16:32-3; 18:27-8; 20:16-17**
 Développement du secteur privé en Afrique, **7:20-1**
 Développement international Desjardins (DID), **11:53-6**
 Éducation, **20:33**
 Éthiopie, **9:17**
 Études et rapports, **7:19**
 Exportation et Développement Canada (EDC), travaux, **11:36-8**
 Femmes africaines, **7:14; 11:55; 13:27; 16:20**
 Ghana, **7:20-1**
 Gouvernance politique et économique en Afrique, **16:57-8**
 Irak, **13:27-8**
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, **2:13; 5:21; 6:16; 7:19, 33, 47-9; 9:18; 10:15, 40; 11:36-7, 53, 68; 12:21, 38-9; 13:39; 14:26; 16:28, 33; 17:34, 36; 18:27; 20:16**
 Mali, **9:17; 20:17, 41**
 Motions et décisions, Annexion d'un document au compte rendu, **18:10**
 Motions et décisions, Budget pour l'étude sur l'Afrique, **17:48**
 Motions et décisions, Projet de loi C-25, **21:27, 32, 34-6, 38-9**
 Motions et décisions, Projet de loi S-37, **19:24**
 Motions et décisions, Réunion d'organisation, **1:4-5, 10-13, 15-17, 19-22, 24, 28-9, 31-2, 34**
 Mozambique, **16:20**
 Organisation mondiale du commerce (OMC), négociations, **17:34-6, 44-5**
 Politique étrangère du Canada, **3:18-20; 12:24**
 Procédure, Organisation du comité, **7:19, 35; 12:22-3, 28; 14:33; 16:46-7; 17:48-9; 20:33**
 Questions de privilège et rappels au Règlement, Documentation des témoins, sénateur Corbin, **16:32**
 Sécurité et conflits en Afrique, **6:16-17, 19; 7:13-14, 34; 12:21, 38, 46**
 Sénégal, **10:50-2**
 Soudan, **7:47-8; 12:45; 13:38-9**
 Systèmes de télédétection spatiale, Loi, **21:22-3**
 Systèmes de télédétection spatiale, réglementation, **21:21-2**
 Ukraine, crise politique séparatiste, **2:13-14**
 Zambie, **9:17**
 Zimbabwe, **14:27**

Downe, honorable Percy

Afrique, agriculture, **11:64-5**
 Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, **8:42-3; 11:11, 13; 14:28-30; 16:23, 38; 19:34-5**
 Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, **17:11**
 Budget, **17:48**
 Centre de recherches pour le développement international (CRDI), **16:37-9**

Downe, Hon. Percy – Cont'd

Convention for the Protection of Cultural Property in the Event of Armed Conflict (Hague Convention), **19:16**
 Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act, Act to amend, **19:16, 22**
 Debts of African countries, relief efforts, **7:32–3**
 Department of Finance, **11:11**
 Department of Foreign Affairs, **5:22–3; 19:38–9**
 Department of National Defence (DND), activities, **7:50–1; 19:16**
 Development of Africa, **1:21–3; 5:43–5**
 Foreign policy of Canada, **3:20–1, 40–1; 19:34**
 International Development Research Centre (IDRC), **16:37–9**
 International Monetary Fund (IMF), **17:11–13, 21**
 International Trade Canada, **19:37–8**
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, **3:40; 5:45; 7:33; 8:42; 11:11, 13; 12:37–8; 14:28, 30; 16:23, 28, 38; 19:22, 34–7**
 Motions and decisions, Bill C-25, **21:27–9, 32**
 Motions and decisions, Bill S-37, **19:23**
 Motions and decisions, Organization meeting, **1:4–5, 7, 10–12, 19, 28, 31**
 Political and economic governance in Africa, **5:44**
 Procedure, Organization of Committee, **14:33–4; 16:28–9; 17:48–50**
 Remote sensing space systems, regulation, **21:16–19, 28–9**
 Security and conflicts in Africa, **12:37–8**
 World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, **17:11**
 World Trade Organization (WTO), negotiations, **17:37–9**

Eyton, Hon. John Trevor

Development of Africa, **3:26**
 Development of private sector in Africa, **11:32–3**
 Export Development Canada (EDC), activities, **11:33–5**
 Foreign policy of Canada, **3:26–7; 5:23–4**
 International Development Research Centre (IDRC), **16:42–4**
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, **3:26; 11:33–4**
 Motions and decisions, Organization meeting, **1:15–16**
 Mozambique, **16:23–5**
 Political and economic governance in Africa, **3:26–7**
 Supra national agreements, **5:23**

Goldring, Peter

Germany, discussions with delegation, **1:50–1, 54**

Grafstein, Hon. Jerahmiel

Africa, agriculture, **9:15–16; 10:41–2**
 Africa, history and diversity, **4:13; 18:32**
 African trade, **18:32–3**
 Algeria, **16:39**
 Bill S-37 - An Act to amend the Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act, **19:12–15, 19**
 Convention for the Protection of Cultural Property in the Event of Armed Conflict (Hague Convention), **19:15**

Downe, honorable Percy – Suite

Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels, Loi modifiant, **19:16, 22**
 Commerce africain, **7:33**
 Commerce international Canada, **19:37–8**
 Convention pour la protection des biens culturels en cas de conflit armé (Convention de La Haye), **19:16**
 Dette des pays africains, allègement, **7:32–3**
 Développement de l'Afrique, **1:21–3; 5:43–5**
 Énoncé de politique internationale du Canada (EPI), **19:37–9**
 Fonds monétaire international (FMI), **17:11–13, 21**
 Gouvernance politique et économique en Afrique, **5:44**
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, **3:40; 5:45; 7:33; 8:42; 11:11, 13; 12:37–8; 14:28, 30; 16:23, 28, 38; 19:22, 34–7**
 Ministère de la Défense nationale (MDN), travaux, **7:50–1; 19:16**
 Ministère des Affaires étrangères, **5:22–3; 19:38–9**
 Ministère des Finances, **11:11**
 Motions et décisions, Projet de loi C-25, **21:27–9, 32**
 Motions et décisions, Projet de loi S-37, **19:23**
 Motions et décisions, Réunion d'organisation, **1:4–5, 7, 10–12, 19, 28, 31**
 Organisation mondiale du commerce (OMC), négociations, **17:37–9**
 Politique étrangère du Canada, **3:20–1, 40–1; 19:34**
 Procédure, Organisation du comité, **14:33–4; 16:28–9; 17:48–50**
 Projet de loi C-25 - Loi régissant l'exploitation des systèmes de télédétection spatiale, **21:17, 28**
 Sécurité et conflits en Afrique, **12:37–8**
 Systèmes de télédétection spatiale, réglementation, **21:16–19, 28–9**

Eyton, honorable John Trevor

Centre de recherches pour le développement international (CRDI), **16:42–4**
 Développement de l'Afrique, **3:26**
 Développement du secteur privé en Afrique, **11:32–3**
 Ententes supra nationales, **5:23**
 Exportation et Développement Canada (EDC), travaux, **11:33–5**
 Gouvernance politique et économique en Afrique, **3:26–7**
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, **3:26; 11:33–4**
 Motions et décisions, Réunion d'organisation, **1:15–16**
 Mozambique, **16:23–5**
 Politique étrangère du Canada, **3:26–7; 5:23–4**

Goldring, Peter

Allemagne, pourparlers avec délégation, **1:50–1, 54**

Grafstein, honorable Jerahmiel

Afrique, agriculture, **9:15–16; 10:41–2**
 Afrique du Sud, **16:35**
 Afrique, histoire et diversité, **4:13; 18:32**
 Aide internationale à l'Afrique, **16:35–6; 18:32–3**
 Algérie, **16:39**
 Autres lois citées, **19:15, 21**
 Autres pays africains, **16:39**
 Biens culturels, protection, **19:12–15, 19, 21**

Grafstein, Hon. Jerahmiel – *Cont'd*

Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act, Act to amend, **19:14–15, 18–19, 21**
 Cultural property, protection, **19:12–15, 19, 21**
 Department of Foreign Affairs, **3:35–6**
 Development of Africa, **10:10–13; 16:36**
 Development of private sector in Africa, **18:38**
 Education, **13:25; 16:18**
 Ethiopia, **9:14**
 Foreign policy of Canada, **1:35–6; 3:36; 16:36, 39**
 International aid for Africa, **16:35–6; 18:32–3**
 International Development Research Centre (IDRC), **16:35**
 International Trade Canada, **1:33; 10:11–13**
 Iraq, **13:21, 25**
 Kenya, **10:13**
 Libya, **16:39**
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, **3:36, 45, 55; 10:11, 41, 54; 16:35–6, 39; 18:32–3, 36, 38**
 Morocco, **3:56; 18:33**
 Motions and decisions, Bill S-37, **19:24**
 Motions and decisions, Organization meeting, **1:6, 15–20, 23–4, 28, 30, 32–4**
 Mozambique, **16:18–19, 25–6, 35**
 Other African countries, **16:39**
 Other laws cited, **19:15, 21**
 Procedure, Mandate of Committee, **16:18**
 Procedure, Organization of Committee, **3:45–6, 49; 19:23**
 Senegal, **10:54**
 South Africa, **16:35**
 Studies and reports, **16:35**
 Supra national agreements, **1:33**
 Zimbabwe, **16:35–6**

Gustafson, Hon. Leonard

Africa, agriculture, **16:62–3**
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, **16:63**
 Political and economic governance in Africa, **16:70–1**

Jaffer, Rahim

Department of Foreign Affairs, **3:42**
 Ethiopia, **3:43**
 Foreign policy of Canada, **1:42–3**
 Kenya, **3:43**
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, **3:42; 13:45**
 Nigeria, **3:42**
 Sudan, **3:42; 13:36–7, 45–6**

Johnson, Hon. Janis G.

Africa, agriculture, **20:30**
 Convention for the Protection of Cultural Property in the Event of Armed Conflict (Hague Convention), **19:10–11, 19–20**
 Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act, Act to amend, **19:20**
 Cultural property, protection, **19:20**
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, **19:20**

Grafstein, honorable Jerahmiel – *Suite*

Centre de recherches pour le développement international (CRDI), **16:35**
 Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels, Loi modifiant, **19:14–15, 18–19, 21**
 Commerce africain, **18:32–3**
 Commerce international Canada, **1:33; 10:11–13**
 Convention pour la protection des biens culturels en cas de conflit armé (Convention de La Haye), **19:15**
 Développement de l'Afrique, **10:10–13; 16:36**
 Développement du secteur privé en Afrique, **18:38**
 Éducation, **13:25; 16:18**
 Ententes supra nationales, **1:33**
 Éthiopie, **9:14**
 Études et rapports, **16:35**
 Irak, **13:21, 25**
 Kenya, **10:13**
 Libye, **16:39**
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, **3:36, 45, 55; 10:11, 41, 54; 16:35–6, 39; 18:32–3, 36, 38**
 Maroc, **3:56; 18:33**
 Ministère des Affaires étrangères, **3:35–6**
 Motions et décisions, Projet de loi S-37, **19:24**
 Motions et décisions, Réunion d'organisation, **1:6, 15–20, 23–4, 28, 30, 32–4**
 Mozambique, **16:18–19, 25–6, 35**
 Politique étrangère du Canada, **1:35–6; 3:36; 16:36, 39**
 Procédure, Mandat du comité, **16:18**
 Procédure, Organisation du comité, **3:45–6, 49; 19:23**
 Projet de loi S-37 - Loi modifiant le Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels, **19:12–15, 19**
 Sénégal, **10:54**
 Zimbabwe, **16:35–6**

Gustafson, honorable Leonard

Afrique, agriculture, **16:62–3**
 Gouvernance politique et économique en Afrique, **16:70–1**
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, **16:63**

Jaffer, Rahim

Éthiopie, **3:43**
 Kenya, **3:43**
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, **3:42; 13:45**
 Ministère des Affaires étrangères, **3:42**
 Nigeria, **3:42**
 Politique étrangère du Canada, **1:42–3**
 Soudan, **3:42; 13:36–7, 45–6**

Johnson, honorable Janis G.

Afrique, agriculture, **20:30**
 Biens culturels, protection, **19:20**
 Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels, Loi modifiant, **19:20**
 Convention pour la protection des biens culturels en cas de conflit armé (Convention de La Haye), **19:10–11, 19–20**
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, **19:20**

Kinsella, Hon. Noël A.

Education, 3:21–2
 Foreign policy of Canada, 3:21–3
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 3:22

Lalonde, Francine

Germany, discussions with delegation, 1:41
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 1:41

Losier-Cool, Hon. Rose-Marie

Africa, agriculture, 15:16
 Africa, history and diversity, 4:17–18, 27
 African women, 4:17–18
 Education, 4:18
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 15:16
 Studies and reports, 15:16
 Supra national agreements, 15:16

Mahovlich, Hon. Frank W.

Africa, agriculture, 9:19; 10:20; 17:39
 Africa, history and diversity, 4:28; 12:25, 43
 African trade, 10:20
 Canada's international policy statement (IPS), 19:39
 Congo, 6:24
 Department of Foreign Affairs, 6:24
 Development of Africa, 12:25
 Development of private sector in Africa, 11:42, 65
 Foreign policy of Canada, 3:27–8
 HIV/Aids, 10:20–1
 International aid for Africa, 14:25
 International Monetary Fund (IMF), 17:22–3
 International Trade Canada, 19:43
 Iraq, 13:28–9
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 3:28; 6:24; 9:19; 10:20; 14:24–5, 55; 17:15, 38; 19:39, 43
 Motions and decisions, Organization meeting, 1:5, 11–12, 22, 25, 28, 31, 33
 Natural resources of Africa, 12:25
 Nigeria, 8:44
 Procedure, Organization of Committee, 17:50
 Remote sensing space systems, regulation, 21:26–7
 Security and conflicts in Africa, 6:24
 World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, 14:55; 17:15
 World Trade Organization (WTO), negotiations, 17:38–9

Menzies, Ted

Germany, discussions with delegation, 1:38–9
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 1:39

Milne, Hon. Lorna

Education, 6:26
 Germany, discussions with delegation, 1:46–7
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 1:46
 Security and conflicts in Africa, 6:26

Kinsella, honorable Noël A.

Éducation, 3:21–2
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 3:22
 Politique étrangère du Canada, 3:21–3

Lalonde, Francine

Allemagne, pourparlers avec délégation, 1:41
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 1:41

Losier-Cool, honorable Rose-Marie

Afrique, agriculture, 15:16
 Afrique, histoire et diversité, 4:17–18, 27
 Éducation, 4:18
 Ententes supra nationales, 15:16
 Études et rapports, 15:16
 Femmes africaines, 4:17–18
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 15:16

Mahovlich, honorable Frank W.

Afrique, agriculture, 9:19; 10:20; 17:39
 Afrique, histoire et diversité, 4:28; 12:25, 43
 Aide internationale à l'Afrique, 14:25
 Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, 14:55; 17:15
 Commerce africain, 10:20
 Commerce international Canada, 19:43
 Congo, 6:24
 Développement de l'Afrique, 12:25
 Développement du secteur privé en Afrique, 11:42, 65
 Énoncé de politique internationale du Canada (EPI), 19:39
 Fonds monétaire international (FMI), 17:22–3
 Irak, 13:28–9
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 3:28; 6:24; 9:19; 10:20; 14:24–5, 55; 17:15, 38; 19:39, 43
 Ministère des Affaires étrangères, 6:24
 Motions et décisions, Réunion d'organisation, 1:5, 11–12, 22, 25, 28, 31, 33
 Nigeria, 8:44
 Organisation mondiale du commerce (OMC), négociations, 17:38–9
 Politique étrangère du Canada, 3:27–8
 Procédure, Organisation du comité, 17:50
 Ressources naturelles de l'Afrique, 12:25
 Sécurité et conflits en Afrique, 6:24
 Systèmes de télédétection spatiale, réglementation, 21:26–7
 VIH/Sida, 10:20–1

Menzies, Ted

Allemagne, pourparlers avec délégation, 1:38–9
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 1:39

Milne, honorable Lorna

Allemagne, pourparlers avec délégation, 1:46–7
 Éducation, 6:26
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 1:46
 Sécurité et conflits en Afrique, 6:26

Nancy Ruth, Hon.

Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 14:46–7
 Iraq, 13:23–4
 Other laws cited, 13:23
 Political and economic governance in Africa, 16:64–5
 Sudan, 14:46–8

Patry, Bernard, Joint Chairman of the meeting with the delegation of German parliamentarians

Germany, discussions with delegation, 1:36–7
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 1:36
 Supra national agreements, 1:36

Phinney, Elizabeth

Department of National Defence (DND), activities, 1:53
 Germany, discussions with delegation, 1:53

Poy, Hon. Vivienne

African women, 6:20
 Canadian aid for Africa, 5:50
 Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 5:48
 Education, 6:20
 Foreign policy of Canada, 3:39–40
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 5:48–9
 Security and conflicts in Africa, 5:49–50; 6:20; 12:35–6
 Ukraine, political and separatist crisis, 2:13

Prud'homme, Hon. Marcel

Africa, agriculture, 15:13
 Africa, history and diversity, 4:24–5
 African trade, 10:21
 African women, 3:24–5; 14:50
 Canada's international policy statement (IPS), 19:45–6, 48
 Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 7:59; 12:42
 Department of Foreign Affairs, 3:37–9; 7:45; 12:42
 Development of Africa, 5:22, 25–7; 6:26; 8:17; 10:15; 12:12–14
 Education, 3:24; 16:26
 Foreign policy of Canada, 3:24–5, 37–9; 14:49–50; 18:19
 Germany, discussions with delegation, 1:39–40
 HIV/Aids, 8:24–5
 International Trade Canada, 7:45
 Iraq, 13:26
 Libya, 10:21; 18:18–19, 37
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 1:39–40; 3:24–5, 38, 64–5; 4:24; 5:25; 12:42; 16:26; 19:45–6, 48
 Morocco, 18:19
 Motions and decisions, Appending of document to minutes, 18:10
 Motions and decisions, Bill C-25, 21:28–9
 Motions and decisions, Organization meeting, 1:10–18, 20–3, 26–9, 31–3, 35
 Mozambique, 16:26
 Nigeria, 8:44–5
 Procedure, Mandate of Committee, 3:38; 18:18
 Procedure, Organization of Committee, 3:44–5, 47–8

Nancy Ruth, honorable

Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 14:46–7
 Autres lois citées, 13:23
 Gouvernance politique et économique en Afrique, 16:64–5
 Iraq, 13:23–4
 Soudan, 14:46–8

Patry, Bernard, coprésident de la réunion de la rencontre de la délégation de parlementaires allemands

Allemagne, pourparlers avec délégation, 1:36–7
 Ententes supra nationales, 1:36
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 1:36

Phinney, Elizabeth

Allemagne, pourparlers avec délégation, 1:53
 Ministère de la Défense nationale (MDN), travaux, 1:53

Poy, honorable Vivienne

Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 5:48
 Aide canadienne à l'Afrique, 5:50
 Éducation, 6:20
 Femmes africaines, 6:20
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 5:48–9
 Politique étrangère du Canada, 3:39–40
 Sécurité et conflits en Afrique, 5:49–50; 6:20; 12:35–6
 Ukraine, crise politique séparatiste, 2:13

Prud'homme, honorable Marcel

Afrique, agriculture, 15:13
 Afrique, histoire et diversité, 4:24–5
 Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 7:59; 12:42
 Allemagne, pourparlers avec délégation, 1:39–40
 Commerce africain, 10:21
 Commerce international Canada, 7:45
 Développement de l'Afrique, 5:22, 25–7; 6:26; 8:17; 10:15; 12:12–14
 Éducation, 3:24; 16:26
 Énoncé de politique internationale du Canada (EPI), 19:45–6, 48
 Études et rapports, 3:37
 Femmes africaines, 3:24–5; 14:50
 Irak, 13:26
 Libye, 10:21; 18:18–19, 37
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 1:39–40; 3:24–5, 38, 64–5; 4:24; 5:25; 12:42; 16:26; 19:45–6, 48
 Maroc, 18:19
 Ministère des Affaires étrangères, 3:37–9; 7:45; 12:42
 Motions et décisions, Annexion d'un document au compte rendu, 1:10–18, 20–3, 26–9, 31–3, 35; 18:10
 Motions et décisions, Projet de loi C-25, 21:28–9
 Motions et décisions, Réunion d'organisation, 1:10–18, 20–3, 26–9, 31–3, 35
 Mozambique, 16:26
 Nigeria, 8:44–5
 Organisation mondiale du commerce (OMC), négociations, 17:36–7

Prud'homme, Hon. Marcel – Cont'd

- Questions of privilege and points of order, Responses of witnesses, **18:25**
- Security and conflicts in Africa, **6:11–12**
- Studies and reports, **3:37**
- Sudan, **13:35, 44; 18:19**
- Tunisia, **18:25**
- Ukraine, political and separatist crisis, **2:11–12**
- World Trade Organization (WTO), negotiations, **17:36–7**

Robichaud, Hon. Fernand

- Africa, agriculture, **10:40–1; 15:20; 17:23–4, 32**
- Africa, history and diversity, **4:22–4**
- African trade, **17:24–5**
- Canada's international policy statement (IPS), **19:48**
- Canadian International Development Agency (CIDA), activities, **14:44; 16:44–5**
- Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act, Act to amend, **19:16**
- Cultural property, protection, **19:16**
- Debts of African countries, relief efforts, **11:62**
- Development of Africa, **5:27–8, 51–2; 9:22, 24; 11:25**
- Education, **5:28; 6:23**
- HIV/Aids, **7:15**
- International aid for Africa, **7:16; 16:68; 20:32**
- International Development Research Centre (IDRC), **16:44–5**
- International Monetary Fund (IMF), **17:17, 23–4**
- Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, **6:22; 7:16; 9:22; 10:40; 11:62; 14:44; 16:66; 17:23, 30–1, 38; 19:48**
- Mali, **9:24**
- Motions and decisions, Bill C-25, **21:36, 38–9**
- Motions and decisions, Organization meeting, **1:12, 19, 21–2, 26, 28, 30, 34**
- Nigeria, **8:41–2**
- Political and economic governance in Africa, **12:14; 16:66**
- Procedure, Organization of Committee, **3:46, 48; 17:48–9, 51; 19:22**
- Security and conflicts in Africa, **6:22–3; 12:43–4**
- Sudan, **12:43**
- Supra national agreements, **11:62**
- World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, **9:22, 24; 11:25; 17:23–4**
- World Trade Organization (WTO), negotiations, **17:30–2, 38, 47**

Segal, Hon. Hugh

- Development of Africa, **20:23–4**
- International aid for Africa, **20:23–4**
- Political and economic governance in Africa, **20:26**

Smith, Joy

- Ukraine, political and separatist crisis, **2:14–15**

Prud'homme, honorable Marcel – Suite

- Politique étrangère du Canada, **3:24–5, 37–9; 14:49–50; 18:19**
- Procédure, Mandat du comité, **3:38; 18:18**
- Procédure, Organisation du comité, **3:44–5, 47–8**
- Questions de privilège et rappels au Règlement, Réponses des témoins, **18:25**
- Sécurité et conflits en Afrique, **6:11–12**
- Soudan, **13:35, 44; 18:19**
- Tunisie, **18:25**
- Ukraine, crise politique séparatiste, **2:11–12**
- VIH/Sida, **8:24–5**

Robichaud, honorable Fernand

- Afrique, agriculture, **10:40–1; 15:20; 17:23–4, 32**
- Afrique, histoire et diversité, **4:22–4**
- Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, **14:44; 16:44–5**
- Aide internationale à l'Afrique, **7:16; 16:68; 20:32**
- Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, **9:22, 24; 11:25; 17:23–4**
- Biens culturels, protection, **19:16**
- Centre de recherches pour le développement international (CRDI), **16:44–5**
- Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels, Loi modifiant, **19:16**
- Commerce africain, **17:24–5**
- Dette des pays africains, allègement, **11:62**
- Développement de l'Afrique, **5:27–8, 51–2; 9:22, 24; 11:25**
- Éducation, **5:28; 6:23**
- Énoncé de politique internationale du Canada (EPI), **19:48**
- Ententes supra nationales, **11:62**
- Fonds monétaire international (FMI), **17:17, 23–4**
- Gouvernance politique et économique en Afrique, **12:14; 16:66**
- Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, **6:22; 7:16; 9:22; 10:40; 11:62; 14:44; 16:66; 17:23, 30–1, 38; 19:48**
- Mali, **9:24**
- Motions et décisions, Projet de loi C-25, **21:36, 38–9**
- Motions et décisions, Réunion d'organisation, **1:12, 19, 21–2, 26, 28, 30, 34**
- Nigeria, **8:41–2**
- Organisation mondiale du commerce (OMC), négociations, **17:30–2, 38, 47**
- Procédure, Organisation du comité, **3:46, 48; 17:48–9, 51; 19:22**
- Sécurité et conflits en Afrique, **6:22–3; 12:43–4**
- Soudan, **12:43**
- VIH/Sida, **7:15**

Segal, honorable Hugh

- Aide internationale à l'Afrique, **20:23–4**
- Développement de l'Afrique, **20:23–4**
- Gouvernance politique et économique en Afrique, **20:26**

Smith, Joy

- Ukraine, crise politique séparatiste, **2:14–15**

Sorenson, Kevin, Acting Joint Chairman of the meeting with the delegation of German parliamentarians

Department of National Defence (DND), activities, 1:53
 Germany, discussions with delegation, 1:37–8, 40–1, 47–8, 51–3
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 1:48, 51, 54

Stollery, Hon. Peter A., Chair of the Committee and Joint Chairman of the meeting with the delegation of German parliamentarians

Africa, agriculture, 9:25; 10:37–8, 42; 11:20, 65–6; 15:17; 16:46; 20:30
 Africa, history and diversity, 4:8, 11–13, 20–2, 24–5, 28–9; 5:47–8, 52–3; 16:27
 African trade, 10:33; 11:62, 66; 14:53
 Angola, 5:52–3
 Bill C-25 - Act governing the operation of remote sensing space systems, 21:38
 Bill S-37 - An Act to amend the Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act, 19:14
 Budget, 17:47–8
 Canada's international policy statement (IPS), 19:24–5, 36–7, 40, 50
 Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 5:47; 7:54, 58–9; 14:30, 44; 19:36–7
 Citizenship and Immigration Canada (CIC), 20:32–3, 35–6, 39–40
 Congo, 4:20; 20:30
 Convention for the Protection of Cultural Property in the Event of Armed Conflict (Hague Convention), 19:13
 Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act, Act to amend, 19:18–21
 Cultural property, protection, 19:14
 Debts of African countries, relief efforts, 7:30; 11:62
 Department of Foreign Affairs, 7:58; 19:39
 Department of National Defence (DND), activities, 1:52–4
 Development of Africa, 3:30; 5:15–16, 22, 38, 43, 52–5; 14:31; 16:29, 34, 60–1; 17:10, 16–17
 Development of private sector in Africa, 11:30–2, 42
 Education, 8:42; 14:31; 20:35
 Ethiopia, 9:9; 10:14; 13:38, 43; 20:19–21, 28, 30
 Export Development Canada (EDC), activities, 11:35–6
 Foreign policy of Canada, 3:7; 16:37; 18:26
 Germany, discussions with delegation, 1:37–8, 51–5
 HIV/Aids, 7:9–10; 8:5, 23–4
 International aid for Africa, 20:47–8
 International Development Research Centre (IDRC), 16:28
 International Monetary Fund (IMF), 17:10, 12–13, 16–17, 20–2
 International Trade Canada, 3:61; 7:26, 45; 10:14, 17; 19:50–1
 Iraq, 13:20–2, 24–6, 29–30
 Kenya, 5:55; 7:34, 36; 10:38; 16:34
 Libya, 18:37
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 1:19; 3:24, 30, 50, 61, 64; 4:4; 5:16, 47, 50; 7:54; 9:19–20; 10:5, 14, 22, 38, 50; 11:9, 13, 35–6, 43, 59–60, 62, 66; 13:31; 14:6, 34, 62; 15:4; 16:28, 34, 46–7, 68–9; 17:10, 15–16, 21–2, 27, 47; 19:24, 36–7; 20:20–1, 39
 Mali, 9:7–8; 10:14, 38; 14:53–4; 17:46; 20:30
 Morocco, 5:50

Sorenson, Kevin, coprésident suppléant de la réunion de la rencontre de la délégation de parlementaires allemands

Allemagne, pourparlers avec délégation, 1:37–8, 40–1, 47–8, 51–3
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 1:48, 51, 54
 Ministère de la Défense nationale (MDN), travaux, 1:53

Stollery, honorable Peter A., président du comité et coprésident de la réunion de la rencontre de la délégation de parlementaires allemands

Afrique, agriculture, 9:25; 10:37–8, 42; 11:20, 65–6; 15:17; 16:46; 20:30
 Afrique du Sud, 5:52–3; 7:36
 Afrique, histoire et diversité, 4:8, 11–13, 20–2, 24–5, 28–9; 5:47–8, 52–3; 16:27
 Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 5:47; 7:54, 58–9; 14:30, 44; 19:36–7
 Aide internationale à l'Afrique, 20:47–8
 Allemagne, pourparlers avec délégation, 1:37–8, 51–5
 Angola, 5:52–3
 Autres lois citées, 20:39
 Autres pays africains, 5:53; 7:47–8; 13:38, 43; 16:23
 Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, 9:13, 16; 10:50; 11:20, 59–60; 14:53–4, 62; 15:23; 16:68–9; 17:15, 21–2
 Biens culturels, protection, 19:14
 Budget, 17:47–8
 Centre de recherches pour le développement international (CRDI), 16:28
 Citoyenneté et Immigration Canada (CIC), 20:32–3, 35–6, 39–40
 Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels, Loi modifiant, 19:18–21
 Commerce africain, 10:33; 11:62, 66; 14:53
 Commerce international Canada, 3:61; 7:26, 45; 10:14, 17; 19:50–1
 Congo, 4:20; 20:30
 Convention pour la protection des biens culturels en cas de conflit armé (Convention de La Haye), 19:13
 Dépôt du premier rapport sur le budget du comité, 1:9
 Dette des pays africains, allègement, 7:30; 11:62
 Développement de l'Afrique, 3:30; 5:15–16, 22, 38, 43, 52–5; 14:31; 16:29, 34, 60–1; 17:10, 16–17
 Développement du secteur privé en Afrique, 11:30–2, 42
 Éducation, 8:42; 14:31; 20:35
 Énoncé de politique internationale du Canada (EPI), 19:24–5, 36–7, 40, 50
 Ententes supra nationales, 3:61; 9:20; 10:42; 11:62; 17:16–17; 19:40, 50
 Éthiopie, 9:9; 10:14; 13:38, 43; 20:19–21, 28, 30
 Études et rapports, 3:7, 30, 50, 64; 14:6, 31
 Exportation et Développement Canada (EDC), travaux, 11:35–6
 Fonds monétaire international (FMI), 17:10, 12–13, 16–17, 20–2
 Gouvernance politique et économique en Afrique, 16:60–1
 Irak, 13:20–2, 24–6, 29–30
 Kenya, 5:55; 7:34, 36; 10:38; 16:34
 Libye, 18:37

Stollery, Hon. Peter A., Chair of the Committee and Joint Chairman of the meeting with the delegation of German Parliamentarians – *Cont'd*

Motions and decisions, Bill C-25, 21:26–8, 30–9
 Motions and decisions, Bill S-37, 19:23–4
 Motions and decisions, Budget for study on Africa, 17:48
 Motions and decisions, Legislative budget, 3:47–8
 Motions and decisions, Organization meeting, 1:4, 11–36
 Mozambique, 16:21, 23, 34, 37, 46
 Natural resources of Africa, 8:38–9
 Nigeria, 5:38; 8:26, 38–9, 42, 45; 11:34; 20:30
 Other African countries, 5:53; 7:47–8; 13:38, 43; 16:23
 Other laws cited, 20:39
 Political and economic governance in Africa, 16:60–1
 Procedure, Mandate of Committee, 3:7, 30, 41, 50; 5:6, 29–30; 7:36–7, 47; 8:5; 11:43–4; 13:19, 31; 14:34; 15:4–5; 16:15, 47–8; 18:5; 20:32
 Procedure, Organization of Committee, 3:44–9; 5:23, 28–9; 7:19, 36; 10:42–3; 11:9, 13–14, 20; 14:32–3, 50; 15:22–3; 16:28–9, 46–7; 17:47–51; 19:22–3; 20:32–3
 Questions of privilege and points of order, Documentation of witnesses, Senator Corbin, 16:32
 Questions of privilege and points of order, Mandate of Committee, 7:47
 Questions of privilege and points of order, Responses of witnesses, Senator Prud'homme, 18:25
 Remote Sensing Space Systems Act, 21:19–20, 23–4
 Remote sensing space systems, regulation, 21:16–17, 20, 27, 38
 Security and conflicts in Africa, 5:50; 6:28
 Senegal, 10:51
 Sierra Leone, 5:55
 South Africa, 5:52–3; 7:36
 Studies and reports, 3:7, 30, 50, 64; 14:6, 31
 Sudan, 7:47–8; 13:38, 42–4
 Supra national agreements, 3:61; 9:20; 10:42; 11:62; 17:16–17; 19:40, 50
 Tabling of first report on budget of Committee, 1:9
 Tanzania, 3:17; 17:46
 Tunisia, 18:28
 Uganda, 4:20; 5:15–16; 14:24, 62
 Ukraine, political and separatist crisis, 2:6, 10, 12, 17
 World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, 9:13, 16; 10:50; 11:20, 59–60; 14:53–4, 62; 15:23; 16:68–9; 17:15, 21–2
 World Trade Organization (WTO), negotiations, 3:61; 10:14; 17:27, 42, 46
 Zambia, 8:23; 10:14; 11:59–60; 16:23
 Zimbabwe, 16:23

Stollery, honorable Peter A., président du comité et coprésident de la réunion de la rencontre de la délégation de parlementaires allemands – *Suite*

Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 1:19; 3:24, 30, 50, 61, 64; 4:4; 5:16, 47, 50; 7:54; 9:19–20; 10:5, 14, 22, 38, 50; 11:9, 13, 35–6, 43, 59–60, 62, 66; 13:31; 14:6, 34, 62; 15:4; 16:28, 34, 46–7, 68–9; 17:10, 15–16, 21–2, 27, 47; 19:24, 36–7; 20:20–1, 39
 Mali, 9:7–8; 10:14, 38; 14:53–4; 17:46; 20:30
 Maroc, 5:50
 Ministère de la Défense nationale (MDN), travaux, 1:52–4
 Ministère des Affaires étrangères, 7:58; 19:39
 Motions et décisions, Budget législatif, 3:47–8
 Motions et décisions, Budget pour l'étude sur l'Afrique, 17:48
 Motions et décisions, Projet de loi C-25, 21:26–8, 30–9
 Motions et décisions, Projet de loi S-37, 19:23–4
 Motions et décisions, Réunion d'organisation, 1:4, 11–36
 Mozambique, 16:21, 23, 34, 37, 46
 Nigeria, 5:38; 8:26, 38–9, 42, 45; 11:34; 20:30
 Organisation mondiale du commerce (OMC), négociations, 3:61; 10:14; 17:27, 42, 46
 Ouganda, 4:20; 5:15–16; 14:24, 62
 Politique étrangère du Canada, 3:7; 16:37; 18:26
 Procédure, Mandat du comité, 3:7, 30, 41, 50; 5:6, 29–30; 7:36–7, 47; 8:5; 11:43–4; 13:19, 31; 14:34; 15:4–5; 16:15, 47–8; 18:5; 20:32
 Procédure, Organisation du comité, 3:44–9; 5:23, 28–9; 7:19, 36; 10:42–3; 11:9, 13–14, 20; 14:32–3, 50; 15:22–3; 16:28–9, 46–7; 17:47–51; 19:22–3; 20:32–3
 Projet de loi C-25 - Loi régissant l'exploitation des systèmes de télédétection spatiale, 21:38
 Projet de loi S-37 - Loi modifiant le Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels, 19:14
 Questions de privilège et rappels au Règlement, Documentation des témoins, sénateur Corbin, 16:32
 Questions de privilège et rappels au Règlement, Mandat du comité, 7:47
 Questions de privilège et rappels au Règlement, Réponse des témoins, sénateur Prud'homme, 18:25
 Ressources naturelles de l'Afrique, 8:38–9
 Sécurité et conflits en Afrique, 5:50; 6:28
 Sénégal, 10:51
 Sierra Leone, 5:55
 Soudan, 7:47–8; 13:38, 42–4
 Systèmes de télédétection spatiale, Loi, 21:19–20, 23–4
 Systèmes de télédétection spatiale, réglementation, 21:16–17, 20, 27, 38
 Tanzanie, 3:17; 17:46
 Tunisie, 18:28
 Ukraine, crise politique séparatiste, 2:6, 10, 12, 17
 VIH/Sida, 7:9–10; 8:5, 23–4
 Zambie, 8:23; 10:14; 11:59–60; 16:23
 Zimbabwe, 16:23

SUBJECTS

Act to amend the Patent Act and the Food and Drugs Act

Collaborations and departments, 3:11–12
 Generic drugs, 3:10–12
 Publication of regulation in gazette, 3:11

SUJETS

Afrique, agriculture

Développement
 Asie, Amérique du Nord, comparaison, 15:17, 19–20; 16:62–3
 Forum international Dakar agricole 2005, orientations, 10:31–2

Africa, agriculture

Development

- Asia, North America, comparison, **15:17, 19–20; 16:62–3**
- Dakar Agricole 2005 international forum, orientations, **10:31–2**
- Obstacles, **10:30–1; 14:32; 15:11, 13–14, 16–19; 16:46**
- Role of Canada, **10:32–3**
- Strategies, recommendations, successes, **10:30–2; 17:44–5**

Markets, trade

- Access, **9:15–16, 24; 10:38–9, 41–2**
- Exports and imports, **10:29–31**
- International negotiations, **15:8–10; 17:39**
- Obstacles, crisis situation, **10:20, 24–5; 11:62, 65, 68; 15:6, 8–13, 18; 20:30**
- Supply-management mechanisms, **10:36–41; 15:20–2**

Politics, aid programs

- Farm income, **14:61; 17:39**
- Models, **9:14–15**
- Recommendations, **9:15–16, 18–20; 10:26–9; 15:12–15**
- Role of Canada, **10:36–41; 15:14–16**
- Subsidies and support of developed countries, **10:26, 28–9, 35–6; 11:62, 64–5, 68; 17:23–4, 29**

Production

- Biodiversity, food security, genetically modified organisms (GMOs), **9:8–9, 11; 16:34, 42; 17:32, 34; 18:28; 20:17, 30, 32**
- Facts and statistics, research, **10:29–30; 15:8; 16:31**
- Problems, **9:8–9; 10:20; 15:11**

Sectors

- Cotton, **15:11–12, 19; 20:30**
- Poultry, rice, corn, beef, **15:11, 18–19**

Africa, history and diversity

Comprehension and perception

- Facts and origins, **4:4–6, 8, 10, 16, 26–9; 18:8–9**
- Independence, federalism and Pan-Africanism, **4:9–10, 28–9**
- Interference and international interpretation, **4:4–5, 8, 10, 16, 19; 18:9**
- Racism, **4:4–6, 15–16, 19, 26–7**
- Responsibilities, influence and African society, **4:5, 9, 16–18, 23, 25–7**

Development

- Activism and foreign support, **4:10, 15–16; 14:32; 16:40; 18:32**
- Connectivity and education, **4:22–3; 7:15; 12:25–6; 16:30, 39–40, 56–7**
- Foreign policy of Canada, **4:12–15, 17–18; 12:27; 16:37; 18:9**
- International negotiations and accords, **4:24; 5:47–8**
- Undertaking and role of women and the people, **4:7–19, 23, 27–8**

Divisions and frontiers, observations

- Dialects, religions, regions, **4:11–12, 14; 12:43**
- Prosperity of the countries and commerce, **4:13–14**
- Resources, raw materials, **4:7, 14–15; 5:47; 14:61**

Politics and economy

- African Economic Research Consortium, **16:31, 41; 17:9**
- Agriculture, subsistence and cultures, **4:19–21, 24; 14:32; 16:27**

Afrique, agriculture – Suite

Développement -- Suite

- Obstacles, **10:30–1; 14:32; 15:11, 13–14, 16–19; 16:46**
- Rôle du Canada, **10:32–3**
- Stratégies, recommandations, succès, **10:30–2; 17:44–5**

Marchés, commerce

- Accès, **9:15–16, 24; 10:38–9, 41–2**
- Exportations et importations, **10:29–31**
- Mécanismes de gestion de l'offre, **10:36–41; 15:20–2**
- Négociations internationales, **15:8–10; 17:39**
- Obstacles, situation de crise, **10:20, 24–5; 11:62, 65, 68; 15:6, 8–13, 18; 20:30**

Politiques, programmes d'aide

- Modèles, **9:14–15**
- Recommandations, **9:15–16, 18–20; 10:26–9; 15:12–15**
- Revenus agricoles, **14:61; 17:39**
- Rôle du Canada, **10:36–41; 15:14–16**
- Subventions et soutien des pays développés, **10:26, 28–9, 35–6; 11:62, 64–5, 68; 17:23–4, 29**

Production

- Biodiversité, sécurité alimentaire, organismes génétiquement modifiés (OGM), **9:8–9, 11; 16:34, 42; 17:32, 34; 18:28; 20:17, 30, 32**
- Faits et statistiques, recherche, **10:29–30; 15:8; 16:31**
- Problèmes, **9:8–9; 10:20; 15:11**

Secteurs

- Coton, **15:11–12, 19; 20:30**
- Volaille, riz, maïs, bœuf, **15:11, 18–19**

Afrique du Sud

Développement

- Aide canadienne, **5:22; 7:41, 44; 16:35**
- Entreprises, **11:30–1, 38–9**
- État de la situation, **4:13–14; 12:9, 11, 21**

Économie, commerce

- Canada, **7:21; 10:22**
- Concurrence, **7:24; 10:10**
- Marchés, **11:67; 15:18–19; 16:20–2; 17:28, 30; 18:34, 37**

Gouvernance

- Apartheid, **4:16; 8:36**
- Régime politique, **16:53, 64; 18:21**
- Structure, **4:9; 8:22; 12:14**

Pays et peuple

- Géographie, histoire, militaires, **3:44; 4:7, 15–16, 27; 5:22, 52–3; 12:7**
- HIV/Sida, **4:13; 5:12**

Afrique, histoire et diversité

Compréhension et perception

- Faits et origines, **4:4–6, 8, 10, 16, 26–9; 18:8–9**
- Indépendance, fédéralisme et panafricanisme, **4:9–10, 28–9**
- Ingérence et interprétation internationale, **4:4–5, 8, 10, 16, 19; 18:9**
- Racisme, **4:4–6, 15–16, 19, 26–7**
- Responsabilité, influence et société africaine, **4:5, 9, 16–18, 23, 25–7**

Développement

- Activisme et soutien étranger, **4:10, 15–16; 14:32; 16:40; 18:32**
- Connectivité et éducation, **4:22–3; 7:15; 12:25–6; 16:30, 39–40, 56–7**

Africa, history and diversity – *Cont'd*Politics and economy – *Cont'd*

Colonialism and colonization, 4:4–9, 16; 12:29; 14:32; 16:56, 58, 70; 18:21

International trade and Canada, 4:13–15

Markets and systems, 4:7–10, 19–24

Security. *See also Security and conflicts in Africa And also*Peace and security *Under International collaboration Under***Development in Africa**

Arms and African army, 4:24–7; 5:31, 54

Corruption, 4:24–8; 7:58; 14:22–3

Fight, conflicts and activism in Africa, 4:7, 9–10, 12, 15, 27; 5:31, 40, 43, 45–6, 52–3

African Growth and Opportunity Act (AGOA)

Application, 11:68–9

Objectives, 11:51–2, 61

African trade

Exchanges

Canada, 10:29, 32–6; 11:17; 18:26–7

Markets, trade agreements, 5:12; 8:7; 10:29; 11:15–17, 68; 14:58; 17:29–30, 37; 18:32–6

North Africa, Mediterranean states, African countries, 18:32–7

Obstacles, 10:20–1, 24–5; 11:17; 20:17

Preference scheme, 11:66–9; 17:40–1

Participation of Canada

Canadian businesses, 7:21, 24–5, 33; 8:17–18; 11:42

Facts and statistics, 10:11, 18, 21–2, 34

Participation of international community

Duty-free zones, 8:16–17

International financial institutions (IFI), 7:22–3; 11:16–19

Investments, 8:16–17; 18:34–5

Trade relationships, 10:9; 18:33–5

Promotion

Competition, 14:53–5; 17:24–5, 46

Recommendations, 11:51–3, 66–8

Trade Facilitation Office Canada (TFOC), 7:25; 10:48; 11:50

African women

AIDS, 3:10, 25; 4:18; 7:16; 8:7, 9, 14, 24–5, 45

Programs designed for women, 3:24–5; 6:20; 11:55; 16:20–1; 18:25

Role in future of Africa

Economic role, 4:17–18; 5:11; 7:14, 18; 8:7; 9:20–1

Education, 4:18, 22; 5:11, 28; 6:11, 20–1; 7:14

Power, autonomy, 3:22, 25; 4:17–19; 6:11, 20–2; 7:14; 8:9; 13:27

Victims of poverty, 3:25; 6:6; 8:14, 17; 13:33; 14:50

Victims of violence, 5:30–1; 6:8, 27; 7:14; 8:11, 14, 17; 12:7; 13:34, 38–9

Algeria

Country and people, 18:6, 21

Development, challenges

Canadian aid, 7:46; 16:39

Economic, political, social, 18:6–7

Investments and progress, 16:39; 18:7–8

Afrique, histoire et diversité -- *Suite*Développement -- *Suite*

Engagement et rôle des femmes et du peuple, 4:17–19, 23, 27–8

Négociations et ententes internationales, 4:24; 5:47–8

Politique étrangère canadienne, 4:12–15, 17–18; 12:27; 16:37; 18:9

Divisions et frontières, observations

Dialectes, religions, régions, 4:11–12, 14; 12:43

Prosperité des pays et commerce, 4:13–14

Ressources, matières premières, 4:7, 14–15; 5:47; 14:61

Politique et économie

Agriculture, subsistance et cultures, 4:19–21, 24; 14:32; 16:27

Colonialisme et colonisation, 4:4–9, 16; 12:29; 14:32;

16:56, 58, 70; 18:21

Commerce international et Canada, 4:13–15

Consortium pour la recherche économique en Afrique, 16:31, 41; 17:9

Marchés et systèmes, 4:7–10, 19–24

Sécurité. *Voir aussi Sécurité et conflits en Afrique Et aussi*Paix et sécurité *Sous Collaboration internationale Sous***Développement de l'Afrique**

Armes et armée africaine, 4:24–7; 5:31, 54

Corruption, 4:24–8; 7:58; 14:22–3

Lutte, conflits et activisme en Afrique, 4:7, 9–10, 12, 15, 27; 5:31, 40, 43, 45–6, 52–3

Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux. *Voir aussi Politique étrangère du Canada Et aussi Aide canadienne à l'Afrique Et aussi Énoncé de politique internationale du Canada (EPI)*

Fonctionnement

Obstacles, 7:51–2; 14:13–15, 44–5

Partenariats, communication, 3:13, 16, 19, 28; 7:40, 59; 16:44–5; 19:29–30, 49; 20:21–2

Pouvoirs ministériels, cadre législatif, 14:19–22

Processus, 7:40–1, 55–8; 14:28–31, 63–4; 19:28, 46, 48–9

Rapport du vérificateur général, 14:29–30, 39, 44–6

Mandat

Aide liée, 3:19–20, 23; 7:49; 11:37; 17:44

Approches multilatérales, 3:10–11; 7:39–40; 19:44–5

Mission axée sur l'aide à l'Afrique, 3:8–10, 12–13, 21–2, 29; 5:46–7; 7:23; 10:48

Objectifs, priorités, 3:8, 12, 14–16, 21, 25–6; 6:14; 14:42–4; 16:38; 19:34–7; 20:18–19, 21–2

Organismes et collaboration, 3:13–17, 28

Programmes

Budgets, dépenses, financement, 3:9, 18–23; 5:44; 7:39, 42, 49–52; 11:11–13; 14:9, 15, 39–41, 43, 48, 60; 16:23, 38–9; 19:35, 44

Développement de l'Afrique, 3:9, 12–13, 29; 7:25, 41–3, 51–2, 55–6; 8:33–4, 42–3; 11:13; 14:39–40; 16:23; 20:16, 18–19, 24–5, 27, 29, 31–2

Femmes, 3:24–5; 14:46–7; 15:15

Partenariats, 3:13, 28–9; 7:39–40, 43; 11:41

Sélection des pays et secteurs d'activité, 3:26–7; 5:46–7; 7:39, 41–3, 51; 10:35; 11:23; 12:40, 42; 14:9, 16, 18–20, 39–42; 19:34–5, 44

Secteurs

Éducation, 3:8–10, 22; 7:42

Algeria – Cont'd

Economy, politics

Hydrocarbons, 18:6–7

Partnerships, free trade agreements, 18:7, 34–5

Reconstruction, reforms, 18:6–7

Trade, 7:21; 18:34, 36

Trade with Canada, 7:21, 46; 10:21; 18:27, 33–4

Relations

African countries, 18:21–2

Canada, international community, 18:6–8

Angola

Country and people, HIV/Aids, 8:14, 16

Economy, diamonds, 4:26; 8:13

Governance

Conflicts, 4:27; 5:7, 30, 41–2, 52; 7:56; 10:46; 12:6, 32–3

Political regime, 4:14–15; 5:22–3, 55; 16:53; 18:21; 20:26

Bill C-25 - Act governing the operation of remote sensing space systems. See also Remote Sensing Space Systems Act**And Also Remote sensing space systems, regulation**

Budget, 21:12, 25–6

Study of clauses

Clause 4, 21:15–16

Clause 21, 21:17–18

Clause 22, 21:13–14, 36–8

Clauses 9 to 15, 21:13–14, 17–18

Clauses 45.1(1) and 45.1(2), 21:19–20

Bill S-37 - An Act to amend the Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act. See also Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act, Act to amend And also Cultural property, protection And also Convention for the Protection of Cultural Property in the Event of Armed Conflict (Hague Convention)

Study

Clause-by-clause, 19:4–5, 22–4

Schedule, Section 6, Article 1, 19:12–15, 19

Section 36.1(2), 19:19

Canada's international policy statement (IPS). See also**Foreign policy of Canada And also Canadian International****Development Agency (CIDA), activities**

Development of countries

Coherence, 19:28–30, 48–9

Collaboration, 19:29–30

Needs of countries, issues, 19:28–30

Diplomacy

International role of Canada, 19:26–7

International security, 19:26, 35–7

Relations with continent, foreign countries, 19:25, 37–40

Rising global powers, links, 19:26–7

Implementation

Department of Foreign Affairs and International Trade, separation, 19:45–6

Financing, structure, 19:25–6, 46–8

Heads of mission, role, 19:42, 47

Multilateralism, collaboration, consultations, role of

Parliament, 19:26–7, 41

Objectives, priorities, 19:24–5, 27–8

Strategies, issues

Coherence, 19:47–9

Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux -- Suite

Secteurs -- Suite

Gouvernance, 3:8–9; 8:17

Infrastructure, 20:27–8

Santé, VIH/sida, paludisme, 3:8–10, 17–18, 25; 5:12; 10:21; 14:39–40, 47

Secteur privé, 3:8–9, 23–4, 27; 10:36; 14:48–9; 20:16.

*Voir aussi Développement du secteur privé en Afrique***Aide canadienne à l'Afrique. Voir aussi Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux Et aussi****Politique étrangère du Canada**

Financement, 5:37; 11:24

Mandat, 5:37–8; 14:10; 17:44

Moyens

Approche, résultats, 5:50; 11:39; 12:26–7; 18:27–8; 20:18–19, 21–3

Lacunes, 11:38, 68; 14:14–16, 18–19; 17:36; 18:26

Rapport de Commission pour l'Afrique, 14:7–9

Recommandations, 12:26–7; 14:11–13, 16, 19–20, 27–8; 16:51–2

Réforme

Développement du secteur privé, 14:11–12

Méthode d'intervention, 14:11–13; 20:19, 22–3

Aide internationale à l'Afrique

Communauté internationale

Approche, objectifs, rôle, 5:34–8; 7:16; 11:21, 23–5; 12:25–6; 14:26; 16:35–6, 57; 18:8, 27, 30–3; 20:15–19, 21–6, 30–2

Définition, 5:34–5

Lacunes, 5:35–7; 14:17–18; 16:68–9

Recommandations, 7:16; 11:21, 24, 67–8; 12:24; 14:18–19, 23–7

Politiques, fondements

Aide internationale, efficacité, 14:6–7, 21; 20:22

Aide liée, 3:19; 5:43; 14:15

Harmonisation, 20:18–19

Réduction de la pauvreté, 20:18–19

Secteurs

Agriculture, 5:21, 43

Camps de réfugiés, 7:47–9

Commerce, 5:19, 21; 10:7

Éducation, santé, secteur privé, 20:17, 20–1

Infrastructure, 14:14; 20:27–8

Algérie

Développement, défis

Aide canadienne, 7:46; 16:39

Économiques, politiques, sociaux, 18:6–7

Investissements et progrès, 16:39; 18:7–8

Économie, politique

Commerce, 7:21; 18:34, 36

Commerce avec Canada, 7:21, 46; 10:21; 18:27, 33–4

Hydrocarbures, 18:6–7

Partenariats, accords de libre-échange, 18:7, 34–5

Reconstruction, réformes, 18:6–7

Pays et peuple, 18:6, 21

Relations

Canada, communauté internationale, 18:6–8

Pays africains, 18:21–2

Canada's international policy statement (IPS) – Cont'd

Strategies, issues

- Human rights, 19:42–3
- Immigration and trade, 19:49–51
- Integrated approach, 19:24–5
- Priorities, 19:42–3

Trade

- China, 19:42–3
- Competition, performance, 19:31–4
- New trends, 19:31–3
- Relations, 19:31–2
- Strategy, update, major points, 19:30–3

Canadian aid for Africa. See also Canadian International Development Agency (CIDA), activities And also Foreign policy of Canada

Financing, 5:37; 11:24

Mandate, 5:37–8; 14:10; 17:44

Means

- Approach, results, 5:50; 11:39; 12:26–7; 18:27–8; 20:18–19, 21–3
- Deficiencies, 11:38, 68; 14:14–16, 18–19; 17:36; 18:26
- Recommendations, 12:26–7; 14:11–13, 16, 19–20, 27–8; 16:51–2
- Report of Commission for Africa, 14:7–9

Reform

- Development of private sector, 14:11–12
- Method of intervention, 14:11–13; 20:19, 22–3

Canadian International Development Agency (CIDA), activities. See also Foreign Policy of Canada And also Canadian aid to Africa And also Canada's international policy statement (IPS)

Mandate

- Mission based on aid to Africa, 3:8–10, 12–13, 21–2, 29; 5:46–7; 7:23; 10:48
- Multilateral approaches, 3:10–11; 7:39–40; 19:44–5
- Objectives, priorities, 3:8, 12, 14–16, 21, 25–6; 6:14; 14:42–4; 16:38; 19:34–7; 20:18–19, 21–2
- Organizations and collaboration, 3:13–17, 28
- Tied aid, 3:19–20, 23; 7:49; 11:37; 17:44

Operations

- Auditor General's report, 14:29–30, 39, 44–6
- Ministerial powers, legislative framework, 14:19–22
- Obstacles, 7:51–2; 14:13–15, 44–5
- Partnerships, communication, 3:13, 16, 19, 28; 7:40, 59; 16:44–5; 19:29–30, 49; 20:21–2
- Process, 7:40–1, 55–8; 14:28–31, 63–4; 19:28, 46, 48–9

Programs

- Budgets, expenses, financing, 3:9, 18–23; 5:44; 7:39, 42, 49–52; 11:11–13; 14:9, 15, 39–41, 43, 48, 60; 16:23, 38–9; 19:35, 44
- Development of Africa, 3:9, 12–13, 29; 7:25, 41–3, 51–2, 55–6; 8:33–4, 42–3; 11:13; 14:39–40; 16:23; 20:16, 18–19, 24–5, 27, 29, 31–2
- Partnerships, 3:13, 28–9; 7:39–40, 43; 11:41
- Selection of countries, sectors of activity, 3:26–7; 5:46–7; 7:39, 41–3, 51; 10:35; 11:23; 12:40, 42; 14:9, 16, 18–20, 39–42; 19:34–5, 44
- Women, 3:24–5; 14:46–7; 15:15

Sectors

- Education, 3:8–10, 22; 7:42

Allemagne, pourparlers avec délégation

Alliance canado-allemande

- Agriculture, exportations, exploitations, 1:46–7
- Armées, 1:51–4
- Intérêts communs et accords, 1:36–7, 39, 44

ONU (Organisation des Nations Unies), démocratisation

- Conseil de sécurité, adhésion allemande, 1:48–51
- Structure et fonctionnement, 1:49, 51

Politique militaire

- Armées canadienne et allemande, 1:51–5
- Moyen-Orient, 1:39–41, 46, 52
- Otan, 1:39–40, 51–2

Réunification de l'Allemagne

- Bénéfices, 1:41, 44
- Économie, 1:44, 46

Union européenne, constitution

- Appartenance et adhésion nationale, 1:41–7, 50–1
- Ententes commerciales avec Amériques, 1:49–50
- Structure sociopolitique et économique, 1:42, 44–5, 47, 50

Angola

Économie, diamants, 4:26; 8:13

Gouvernance

- Conflits, 4:27; 5:7, 30, 41–2, 52; 7:56; 10:46; 12:6, 32–3
- Régime politique, 4:14–15; 5:22–3, 55; 16:53; 18:21; 20:26

Pays et peuple, VIH/Sida, 8:14, 16

Autres lois citées

- Charte canadienne des droits et libertés, 6:7; 13:23; 19:14; 20:41; 21:21
- Code criminel, 19:9, 15, 18, 21–2
- Constitution du Nigeria, 8:37–8
- Loi antiterroriste (LA), 19:22
- Loi sur la Défense nationale, 19:9, 19
- Loi sur l'accès à l'information, 16:39
- Loi sur les crimes contre l'humanité et les crimes de guerre, 19:9, 17, 19
- Loi sur les langues officielles, 16:31–2
- Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels, 19:9, 18
- Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés, 20:34, 36–7, 39

Autres ministères

- Affaires étrangères et Commerce international Canada (MAECI), 10:34; 11:28, 68; 19:28, 34, 40–1. *Voir aussi* **Ministère des Affaires étrangères Et aussi Commerce International Canada**
- Agriculture et Agroalimentaire Canada, 17:27; 19:29, 49
- Industrie Canada, 8:8, 17; 19:49
- Ministère de la Justice, 19:22, 29
- Patrimoine canadien, 19:11, 20
- Ressources naturelles Canada, 11:28

Autres pays africains

- Bénin, 8:31, 43; 10:6, 18; 11:8
- Botswana, 4:14; 8:11, 14; 11:14, 65–6; 12:8, 11; 15:18
- Burkina Faso, 7:24, 42, 51; 10:6, 18, 46; 11:56; 12:9; 16:69
- Burundi, 3:44; 5:14, 31; 6:6; 7:56; 8:33; 14:18
- Cameroun, 8:31; 11:51, 61–2; 14:14, 18; 15:11, 16

Canadian International Development Agency (CIDA),**Activities – Cont'd****Sectors – Cont'd**

Governance, 3:8–9; 8:17

Health, HIV/aids, malaria, 3:8–10, 17–18, 25; 5:12; 10:21; 14:39–40, 47

Infrastructure, 20:27–8

Private sector, 3:8–9, 23–4, 27; 10:36; 14:48–9; 20:16.

See also **Development of private sector in Africa****Citizenship and Immigration Canada (CIC)****Functions**

Africa, 20:45–6

Canada and abroad, 20:44–5

Canada Border Services Agency (CBSA), 20:44–6

Operations, 20:35, 43–6

Mission

Mandate, 20:34, 38, 40, 44–5

Representation, workforce, 20:43, 45

Politics, legislation

Foreign countries, comparison, 20:35–6

Immigration, 20:36, 39–41

Immigration and Refugee Protection Act, 20:34, 36, 39

Visa program

African countries, 20:32–5, 39–42

Crimes, fraud, terrorism, brain drain, 20:33, 35–6, 38, 41

Foreign students, 20:34, 36–8, 41–2. *See also* Students from abroad **Under Education**

Process, collaboration, 20:33–4, 37–9

Commission for Africa (Blair Commission)

History, creation, 7:6; 11:5–6

Participation of Canada, 5:51; 7:26, 31; 11:5–6, 8, 11

Politics

Doubling of aid, 11:6–7, 11; 14:7

Management of conflicts, 12:16–18

NEPAD, implementation, 11:9–10

Objectives, conditions of development, 11:10–11; 14:8

President of World Bank, nomination, 10:35

Report, conclusions and recommendations, reaction, 10:25–6; 11:6, 21, 52–3, 56; 12:23–4; 14:7–9; 16:51; 20:28

Sectors of intervention

Debt of African countries, 11:57, 64

Private sector, 11:7, 56–7; 14:8

Trade, 7:22, 31; 10:27–9; 11:56–7

Congo

Country and people, geography and development, 3:44; 5:42; 8:14; 11:21; 16:56

Economy, trade

Agriculture, diamonds, 4:20, 26; 8:13; 12:9; 20:30

Debt, 7:29–30

Investments and imports from Canada, 10:18; 14:14

Natural resources, 4:27; 12:8

Governance

Conflicts, instability, genocide, 5:7, 14, 25, 30–1, 52, 55; 6:6, 24, 26; 7:41, 56–7; 8:14; 10:46; 12:8, 31, 34; 14:11, 18; 18:21; 20:16

Political regime, elections, 4:9; 5:7, 55; 7:56; 16:54

International collaboration, United Nations missions, 5:22, 39; 6:25; 8:26, 32

Autres pays africains – Suite

Cap Vert, 10:46

Égypte, 11:38, 42; 13:38, 43; 16:39; 17:41; 18:20, 33, 36

Érythrée, 8:33; 13:38, 43; 18:21

Gabon, 16:69

Gambie, 10:43, 46

Guinée, 4:9; 5:14, 31; 8:31–2; 10:43, 46; 12:6; 14:10, 18; 15:16, 21

Île Maurice, 11:65; 17:28, 30, 41

Liberia, 5:7, 14, 31, 53; 8:32, 43; 10:46; 12:6–9, 34, 44; 14:11, 18; 18:21

Madagascar, 7:28; 14:14; 15:20

Malawi, 7:41; 14:14; 16:22–3; 20:30

Mauritanie, 10:43, 46

Namibie, 4:16, 27; 15:18

Niger, 4:14; 8:31; 10:46

République centrafricaine, 14:18

São Tomé-et-Principe, 8:31

Somalie, 4:9, 17; 5:14; 6:6, 25; 12:6–7, 31, 33–5, 44; 14:18, 27; 20:28

Tchad, 4:28; 7:47–8; 8:31–3; 10:6, 46; 11:61–2; 13:38; 14:18; 18:20

Togo, 5:14, 47; 7:58; 8:32; 14:18–19, 24, 27

Zaïre, 14:18; 16:55

Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques**Afrique**

Agriculture, 9:10, 12–13, 15–16, 18–20, 22–4; 10:31; 11:20; 14:53–4, 60–3; 15:9–12, 18, 20, 23; 16:42, 66–7, 69; 17:34

Commerce, économie, 10:48–50, 53–4; 11:25, 59–63; 12:11–12

Gouvernance, sécurité, 12:41; 14:55–7; 16:66–7

Mali, Zambie, Afrique du Sud, Zimbabwe, Maroc, Mauritanie, 9:6–7, 10, 12–13, 16, 21–4; 11:20; 12:11; 14:35–8, 53–4; 15:5–7; 18:30–1

Résultats, 12:11; 14:51–2, 57, 59–60; 18:27, 29–30

Application

Ajustements structurels et harmonisation, 9:6; 14:52–4, 58–9, 64; 16:67; 18:30

Critiques, 17:11, 13–14, 18–22

Réformes, 14:52, 56, 58–60, 63–4, 66–8; 20:18

Renforcement des capacités, 14:59–60

Asie, Inde et Chine, 14:57–9

Banque mondiale, programmes et fonctionnement

Projets, 14:61, 63–4

Structure et ressources, 14:63–4; 17:11

Secteurs d'intervention

Agriculture, 14:52–3; 17:23–4

Commerce, 14:52–3

Biens culturels, protection. Voir aussi Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels, Loi modifiant Et aussi Projet de loi S-37 - Loi modifiant le Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels Et aussi Convention pour la protection des biens culturels en cas de conflit armé (Convention de La Haye)

Appui

Association des musées canadiens (AMC), 19:20

Canada, engagement, 19:8–10

Provinces, 19:21–2

Convention for the Protection of Cultural Property in the Event of Armed Conflict (Hague Convention). *See also* Bill S-37 - An Act to amend the Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act *And also* Cultural property, protection *And also* Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act, Act to amend

Application

Canada, accession, 19:8–9, 11

Military, obligations, 19:9

Ratification, 19:15–16

Cultural property, definition, 19:12–15

Protocols

Accession, 19:11–13, 19–20

Assent, entry into force, 19:10–11, 17

Scope, 19:8–9

Côte d'Ivoire

Conflicts, 4:11–12; 5:14, 31, 42, 52; 6:6–7; 8:43; 10:46; 12:6–7; 14:18–19, 23–4

Development, 4:14; 5:22; 10:55

Economy, agriculture, 4:12; 15:16

Governance, elections, 4:9; 5:42; 14:23–4

Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act, Act to amend. *See also* Bill S-37 - An Act to amend the Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act *And also* Cultural property, protection *And also* Convention for the Protection of Cultural Property in the Event of Armed Conflict (Hague Convention)

Clauses, study

Deficiencies, 19:12–15, 18

Definitions, 19:12–15, 19, 21, 23

Complementary legislation, 19:9, 11–12, 17

Consultations, support, 19:16, 20–2

Criminal Code, application, 19:15, 18

Objectives, scope, retroactivity, 19:8–10, 14, 16–19, 21

Cultural property, protection. *See also* Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act, Act to amend *And also* Bill S-37 - An Act to amend the Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act *And also* Convention for the Protection of Cultural Property in the Event of Armed Conflict (Hague Convention)

Definitions

Cultural property, 19:12–15, 19, 21

Occupied territory, 19:19, 21

Means

Canadian measures, 19:10–11

Cultural institutions, collaboration, 19:9–11, 20

Prosecution, 19:8–10, 22

Recovery, 19:8, 10, 18

Offences, export or removal, 19:8–10, 16–19

Support

Canada, commitment, 19:8–10

Canadian Museums Association (CMA), 19:20

Provinces, 19:21–2

Debts of African countries, relief efforts

Africa

Cancellation, 7:26–33, 39–40; 18:31

Nigeria, 8:30, 34, 41–2; 11:17–19. *See also* Debt Under Economy Under Nigeria

Biens culturels, protection -- *Suite*

Définitions

Biens culturels, 19:12–15, 19, 21

Territoire occupé, 19:19, 21

Délits, exportation ou retrait, 19:8–10, 16–19

Moyens

Institutions culturelles, collaboration, 19:9–11, 20

Mesures canadiennes, 19:10–11

Poursuites judiciaires, 19:8–10, 22

Restitution, 19:8, 10, 18

Centre de recherches pour le développement international (CRDI)

Fonctionnement

Bureau des gouverneurs, 16:45–6

Mandat, 16:42–4

Partenariats, 16:37–42, 44–5

Projets, 16:37–40, 43–5

Ressources

Budget, 16:37–43

Effectif, 16:37–8, 43

Locaux, 16:30, 38

Citoyenneté et Immigration Canada (CIC)

Fonctionnement

Afrique, 20:45–6

Agence des services frontaliers du Canada (ASFC), 20:44–6

Canada et l'étranger, 20:44–5

Opérations, 20:35, 43–6

Mission

Mandat, 20:34, 38, 40, 44–5

Représentation, effectif, 20:43, 45

Politiques, lois

Immigration, 20:36, 39–41

Loi sur l'immigration et la protection des réfugiés, 20:34, 36, 39

Pays étrangers, comparaison, 20:35–6

Programme de visas

Crimes, fraude, terrorisme, exode des cerveaux, 20:33, 35–6, 38, 41

Étudiants étrangers, 20:34, 36–8, 41–2. *Voir aussi*

Étudiants de l'étranger *Sous Éducation*

Pays africains, 20:32–5, 39–42

Processus, collaboration, 20:33–4, 37–9

Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels, Loi modifiant. *Voir aussi* Projet de loi S-37 – Loi modifiant le Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels *Et aussi* Biens culturels, protection *Et aussi* Convention pour la protection des biens culturels en cas de conflit armé (Convention de La Haye)

Articles, étude

Définitions, 19:12–15, 19, 21, 23

Lacunes, 19:12–15, 18

Code criminel, application, 19:15, 18

Consultations, appui, 19:16, 20–2

Lois complémentaires, 19:9, 11–12, 17

Objectifs, portée, rétroactivité, 19:8–10, 14, 16–19, 21

Debts of African countries, relief efforts – *Cont'd**Africa – Cont'd*

Use of leftover funds, 5:28; 7:40; 8:21

World Bank study, 11:20–1

Collaboration

Canadian measures, recommendations, 5:28, 35; 7:9, 26–9; 11:7–8, 18–19, 21–3

International strategy, 5:9; 7:6, 27–32; 11:18; 18:9

Heavily Indebted Poor Countries initiative (HIPC initiative)

Elaboration, 7:27–8

Mode of operation, 7:27–8, 30–3; 11:10, 22, 49

Remaining issues, 7:29–30

Results, 7:28–9, 32; 11:60, 62–4

Department of Finance

Aid for Africa, budget, 11:22–3

International aid

Budget, crisis pool, 11:7–9, 11–12

Management, 11:8–9, 12

Programs and objectives, 11:9–11, 13

Department of Foreign Affairs. *See also* Foreign Affairs and International Trade Canada (DFAIT) *Under Other departments***Mandate**

Activities, programs, 3:30–2; 6:24; 8:8; 12:33

Africa, situational analysis, 5:6–9, 17–18, 20, 23–4, 26–8, 30–3, 42–8, 50–2; 6:12, 14, 24–5. *See also***Development of Africa**

Budget and expenses, personnel, 3:30, 37, 41–2; 5:22–3, 32; 19:27, 36, 38–9; 20:41

Policy with respect to Africa, 3:33, 37; 5:17–18; 6:12, 14, 24–5; 7:37, 45, 58

Responsibilities, organization, role, history, 3:31–2, 35–9, 58; 5:16–18, 25–7; 7:45; 19:26, 41–3

Partnerships

Multilateralism, larger, 3:39–40

United States, 3:32, 39–40

Recommendations from Senate

Africa, 3:42–4

Health, HIV/Aids, polio, 3:42–3

Security, 3:42–3

Relations, collaboration

Canadian diplomatic presence in United States, 19:38–9

Canadian International Development Agency (CIDA), 12:42; 19:29

Foreign diplomatic presence in United States, 19:38–9

Participation with other departments, 3:34; 19:49

Role of intermediary with Ukraine, 2:9, 14

Department of National Defence (DND), activities

Bill S-37, position, 19:16

Mandate

Collaboration with other departments, agencies, 7:58

Convention for the Protection of Cultural Property in the Event of Armed Conflict (Hague Convention), obligations, 19:9

Security and defense policy, 1:52–4; 3:34; 5:26; 6:25

Programs

Africa, 5:39; 7:44, 50–1

Military Training Assistance Program (MTAP), 5:41; 7:43–5, 50–1

Partnerships, 19:28–9

Commerce africain**Échanges**

Afrique du Nord, états méditerranéens, pays africains, 18:32–7

Canada, 10:29, 32–6; 11:17; 18:26–7

Marchés, accords commerciaux, 5:12; 8:7; 10:29; 11:15–17, 68; 14:58; 17:29–30, 37; 18:32–6

Obstacles, 10:20–1, 24–5; 11:17; 20:17

Régime préférentiel, 11:66–9; 17:40–1

Participation de communauté internationale

Institutions financières internationales (IFI), 7:22–3; 11:16–19

Investissements, 8:16–17; 18:34–5

Liens commerciaux, 10:9; 18:33–5

Zones franches d'exportation, 8:16–17

Participation du Canada

Entreprises canadiennes, 7:21, 24–5, 33; 8:17–18; 11:42

Faits et statistiques, 10:11, 18, 21–2, 34

Promotion

Bureau de promotion du commerce Canada (BPCC), 7:25; 10:48; 11:50

Concurrence, 14:53–5; 17:24–5, 46

Recommandations, 11:51–3, 66–8

Commerce international Canada. *Voir aussi* Affaires étrangères et Commerce international Canada (MAECI)***Sous Autres ministères*****Accords et relations commerciales**

Asie, Chine, 3:51–4, 62–6; 19:43–4

États-Unis, 3:51, 55, 59, 63–6

Géorgie et Ukraine, 3:55–6

Moyen-Orient, 3:56–7, 65–6

Négociations, fondements, alliances, 3:61–3, 65–6; 10:9; 19:50–1

Concurrence pour producteurs canadiens

Déficits commerciaux, défis, 3:53–4

Droits de la personne, diplomatie, 3:54, 59

Subventions massives et Organisation mondiale du commerce (OMC), 3:59–61

Mandat du ministère

Examen des pays, 3:55–6

Ministère des Affaires étrangères et Commerce international, séparation des entités, 1:33; 3:34–5, 50–1, 57–8, 61; 5:25–7; 7:25–6, 45, 52; 10:16–17; 19:40–1

Partenariats, 7:24–5; 11:32; 19:29

Priorités, ressources, travaux, 3:55, 57, 60; 19:41, 50

Promotion du commerce

Afrique, 7:21–5, 34–5; 10:11–13, 17–20; 11:16

Bois d'oeuvre et boeuf, 3:63–4, 66

Consulats, présence de représentants, 3:52–3, 60, 62–3; 19:39

États-Unis, 3:63–4, 66; 19:38–40

Infrastructures frontalières, 3:63–4

Commission pour l'Afrique (Commission Blair)

Historique, création, 7:6; 11:5–6

Participation du Canada, 5:51; 7:26, 31; 11:5–6, 8, 11

Politiques

Dédoulement de l'aide, 11:6–7, 11; 14:7

Gestion des conflits, 12:16–18

NEPAD, mise en oeuvre, 11:9–10

Objectifs, conditions du développement, 11:10–11; 14:8

Development of Africa. *See also* Africa, situational analysis
Under Mandate *Under* Department of Foreign Affairs

Commitment of Africa

- Groups and African organizations, 5:13, 15; 17:10
- Infrastructures and natural resources, 5:11–13, 16, 55
- New Partnership for Africa's Development (NEPAD), 5:8–9, 13, 15, 18–20, 28; 7:10, 38; 8:6–7, 21–3, 33, 36–7; 10:8; 11:6, 9–10; 12:18–19, 21, 24; 14:18, 22–3, 27, 49; 16:52; 17:16–17; 20:24, 29
- Reforms, progress, leadership, 5:10–11, 19–20, 23–5, 35, 41–3; 11:14–15; 14:14, 42
- Will and vision of things, 5:20, 23–4; 16:52–3

Commitment of Canada

- Military presence, 5:21–2, 39–41; 6:25–6
- Missions and resources, 4:17; 5:16–18, 38, 44–5, 50–1; 6:16; 8:12; 11:7–8, 22–3
- Partnerships with international community, 5:8–9; 7:26; 10:8; 11:8, 21–3, 47; 18:31
- Priority, leadership, 5:8–9, 31; 7:6, 37; 10:7–9, 18, 20, 26; 11:6, 8, 47
- Programs, projects and investments, 5:12–13, 22, 28, 31–3, 37, 47; 7:33–4; 10:7, 11–13; 14:14–15; 15:15–16; 18:15

Factors, human and natural

- Health, education, 9:21–2; 18:10
- HIV/Aids, malaria and tuberculosis, 5:7, 12; 8:7
- Poverty, revenues, rural exodus, 5:12–13, 15–16; 9:22–5; 12:30; 14:7, 51–2; 16:29, 60–1; 18:8, 28; 20:17
- Regions, geography, natural resources, 5:11–14; 20:31
- Women, gender equality, 5:11–12; 7:14–15, 18; 8:7

International collaboration

- Commitment of countries, 5:8–10, 21, 27–8, 38, 51–4; 7:38; 10:23; 16:32–3
- Objectives and challenges, 5:11, 35–7, 43; 7:43; 9:9–10; 11:7, 9; 12:25–6; 14:17–18, 31–2; 16:29; 18:9, 22–3, 27
- Peace and security, 3:26, 29–31; 5:6–7, 14–15, 30–3, 52–4; 18:10. *See also* Security and conflicts in Africa *And also* Security *Under* Africa, history and diversity
- Perceptions, attitude of Americans, 11:23–5, 57, 60–1

New Partnership for Africa's Development (NEPAD). *See*

Development of Africa *Under* Commitment of Africa

Politics and economy

- Corruption, despotism, 5:18–20; 8:16–17; 12:12–14; 16:55–6, 61–2; 20:23–7, 33
- Democracy, governance and liberty, 5:7–8, 13, 19, 42–5; 9:10; 16:53–4, 60, 69–71; 20:24–6
- Growth, demography, jobs, 5:11–12, 16; 14:51, 55–6; 16:29, 34–5; 17:9–10, 15–16; 20:16–17
- Regions, communities, 5:7; 10:9–11; 11:17, 25–6, 45–6, 55–6

Development of private sector in Africa. *See also* Private sector *Under* Sectors *Under* Canadian International

Development Agency (CIDA), activities

Financing

- Access and increase, 11:44–8; 18:38
- Commission on Capital Flows to Africa, 11:48
- Community financing, 11:44–6
- Recommendations, 11:49–50

Franchises

- Examples, 11:30–1
- Mode of operation, 11:29, 32–3

Commission pour l'Afrique (Commission Blair) – Suite
Politiques – Suite

- Président de Banque mondiale, nomination, 10:35
- Rapport, conclusions et recommandations, réactions, 10:25–6; 11:6, 21, 52–3, 56; 12:23–4; 14:7–9; 16:51; 20:28
- Secteurs d'interventions
 - Commerce, 7:22, 31; 10:27–9; 11:56–7
 - Dette des pays africains, 11:57, 64
 - Secteur privé, 11:7, 56–7; 14:8

Congo

- Collaboration internationale, Missions des Nations Unies, 5:22, 39; 6:25; 8:26, 32
- Économie, commerce
 - Agriculture, diamants, 4:20, 26; 8:13; 12:9; 20:30
 - Dette, 7:29–30
 - Investissements et importations en provenance du Canada, 10:18; 14:14
 - Ressources naturelles, 4:27; 12:8
- Gouvernance
 - Conflits, instabilité, génocide, 5:7, 14, 25, 30–1, 52, 55; 6:6, 24, 26; 7:41, 56–7; 8:14; 10:46; 12:8, 31, 34; 14:11, 18; 18:21; 20:16
 - Régime politique, élections, 4:9; 5:7, 55; 7:56; 16:54
 - Pays et peuple, géographie et développement, 3:44; 5:42; 8:14; 11:21; 16:56

Convention pour la protection des biens culturels en cas de conflit armé (Convention de La Haye). *Voir aussi* Projet de loi S-37 - Loi modifiant le Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels *Et aussi* Biens culturels, protection *Et aussi* Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels, Loi modifiant

Application

- Canada, adhésion, 19:8–9, 11
- Forces armées, obligations, 19:9
- Ratification, 19:15–16

Biens culturels, définition, 19:12–15

Protocoles

- Adhésion, 19:11–13, 19–20
- Portée, 19:8–9
- Sanction, entrée en vigueur, 19:10–11, 17

Côte d'Ivoire

- Conflits, 4:11–12; 5:14, 31, 42, 52; 6:6–7; 8:43; 10:46; 12:6–7; 14:18–19, 23–4
- Développement, 4:14; 5:22; 10:55
- Économie, agriculture, 4:12; 15:16
- Gouvernance, élections, 4:9; 5:42; 14:23–4

Dette des pays africains, allégement

Afrique

- Annulation, 7:26–33, 39–40; 18:31
- Étude de Banque mondiale, 11:20–1
- Nigeria, 8:30, 34, 41–2; 11:17–19. *Voir aussi* Dette *Sous* Économie *Sous* Nigeria
- Utilisation des fonds restants, 5:28; 7:40; 8:21

Collaboration

- Mesures canadiennes, recommandations, 5:28, 35; 7:9, 26–9; 11:7–8, 18–19, 21–3
- Stratégie internationale, 5:9; 7:6, 27–32; 11:18; 18:9

Development of private sector in Africa – *Cont'd*Franchises – *Cont'd*

Northern Lights Franchise Consultants Corporation,
11:31–2, 41–2

Promotion

Constraints, 7:18–19, 22; 11:32, 46, 50–1; 14:16

Examples, 11:39–40, 42, 65–6; 14:15; 20:16

Factors, strategies, recommendations, 8:16–17; 11:44–6,
57–9

Private sector, importance, 11:6, 15, 29, 44, 48

Small and medium-sized enterprises (SMEs)

Facts and statistics, 11:30–1

Role of women, 7:18, 20–1

Strategies, means

Role of Canada, 7:9, 16–17, 23; 11:25–6, 31, 45, 47, 58–
9; 20:19

Role of government, 7:9; 11:46

Développement international Desjardins (DID), activities in Africa

Aid for women, technical assistance, 11:54–5

Financial services, 11:45, 54–6; 20:16

Partnerships, 11:46–7, 53–4

Education

Africa

Canadian aid, 3:9, 21–2

Commission for Africa (Blair Commission), report, 14:7,
10

Education and health, 7:7–9, 16; 8:30, 42–3; 9:10; 18:25

Maghreb countries, 18:6, 8, 12, 23, 25

Progress, literacy, importance, difficulties, 4:22–3; 5:11;
6:5, 20, 26–8; 7:12, 14–15, 21; 8:24; 12:10, 30; 14:55;
16:43; 18:10

African countries

Mali, 9:21; 14:35–6

Mozambique, 5:43; 7:42; 16:16–17, 20, 24–7

Nigeria, 8:30, 42–5; 11:18

Senegal, 10:45, 48; 16:37

Soudan, 13:33–6, 40, 42, 44

Tanzania, 3:22; 5:25; 19:29

Zambia, 9:10, 22

Zimbabwe, 4:23

By countries

Developing countries, 3:8–9, 22, 27; 5:28, 36; 6:16, 23;
7:28, 35, 42; 10:35; 11:10, 22; 14:31, 39, 57, 59; 16:18;
18:22; 20:18

Iraq, 13:25–6

Educational institutions

Accreditation, jurisdiction, 20:36–7

Private institutions and student visas, 20:33, 35–7

Spaces available, 20:37–8

By sectors

Education and health, 3:25; 4:10; 5:28; 11:57; 14:56, 58;
16:19; 17:14; 18:10; 19:28; 20:17

Women and youth, 3:22, 24; 4:18, 22; 5:11, 28; 6:11, 20,
26–8; 9:22; 10:48; 13:26, 33–4; 16:20, 35

Students from abroad. *See also* Foreign students *Under*

Visa program *Under* **Citizenship and Immigration Canada (CIC)**

In Canada, 18:26; 20:36–8

Student visa, 20:36–7

Dette des pays africains, allègement – *Suite*

Initiative d'aide aux pays pauvres très endettés (Initiative
PPTE)

Élaboration, 7:27–8

Fonctionnement, 7:27–8, 30–3; 11:10, 22, 49

Questions à régler, 7:29–30

Résultats, 7:28–9, 32; 11:60, 62–4

Développement de l'Afrique. *Voir aussi* Afrique, analyse situationnelle *Sous* Mandat *Sous* Ministère des Affaires étrangères

Collaboration internationale

Engagement des pays, 5:8–10, 21, 27–8, 38, 51–4; 7:38;
10:23; 16:32–3

Objectifs et défis, 5:11, 35–7, 43; 7:43; 9:9–10; 11:7, 9;
12:25–6; 14:17–18, 31–2; 16:29; 18:9, 22–3, 27

Paix et sécurité, 3:26, 29–31; 5:6–7, 14–15, 30–3, 52–4;
18:10. *Voir aussi* **Sécurité et conflits en Afrique Et**

aussi **Sécurité *Sous* Afrique, histoire et diversité**

Perceptions, attitude des Américains, 11:23–5, 57, 60–1

Engagement de l'Afrique

Infrastructures et ressources naturelles, 5:11–13, 16, 55

Nouveau Partenariat pour le Développement de l'Afrique
(NEPAD), 5:8–9, 13, 15, 18–20, 28; 7:10, 38; 8:6–7, 21–
3, 33, 36–7; 10:8; 11:6, 9–10; 12:18–19, 21, 24; 14:18,
22–3, 27, 49; 16:52; 17:16–17; 20:24, 29

Réformes, progrès, leadership, 5:10–11, 19–20, 23–5, 35,
41–3; 11:14–15; 14:14, 42

Regroupements et organismes africains, 5:13, 15; 17:10

Volonté et vision des choses, 5:20, 23–4; 16:52–3

Engagement du Canada

Missions et ressources, 4:17; 5:16–18, 38, 44–5, 50–1;
6:16; 8:12; 11:7–8, 22–3

Partenariats avec communauté internationale, 5:8–9;
7:26; 10:8; 11:8, 21–3, 47; 18:31

Présence militaire, 5:21–2, 39–41; 6:25–6

Priorité, leadership, 5:8–9, 31; 7:6, 37; 10:7–9, 18, 20,
26; 11:6, 8, 47

Programmes, projets et investissements, 5:12–13, 22, 28,
31–3, 37, 47; 7:33–4; 10:7, 11–13; 14:14–15; 15:15–16;
18:15

Facteurs, humains et naturels

Femmes, égalité des sexes, 5:11–12; 7:14–15, 18; 8:7

Pauvreté, revenus, exode rural, 5:12–13, 15–16; 9:22–5;
12:30; 14:7, 51–2; 16:29, 60–1; 18:8, 28; 20:17

Régions, géographie, ressources naturelles, 5:11–14;
20:31

Santé, éducation, 9:21–2; 18:10

VIH/Sida, paludisme et tuberculose, 5:7, 12; 8:7

Politique et économie

Corruption, despotisme, 5:18–20; 8:16–17; 12:12–14;
16:55–6, 61–2; 20:23–7, 33

Croissance, démographie, emplois, 5:11–12, 16; 14:51,
55–6; 16:29, 34–5; 17:9–10, 15–16; 20:16–17

Démocratie, gouvernance et liberté, 5:7–8, 13, 19, 42–5;
9:10; 16:53–4, 60, 69–71; 20:24–6

Régions, communautés, 5:7; 10:9–11; 11:17, 25–6, 45–6,
55–6

- Ethiopia**
 Agriculture
 Cultures, agricultural products, 9:9, 14
 Development, 20:22, 30
 Facts, statistics, problems, 9:8–9, 22; 10:14
 Country and people
 Development, 3:43; 5:24; 7:17; 20:19–21, 29
 Education, health, 20:20
 Famine, conflicts, 7:42; 8:33; 9:8; 18:21; 20:25–6, 28
 Geography, land tenure system, history, 9:15, 17; 13:38, 43; 20:28
 Military, 5:22, 40
 Debt and economy, 7:28; 11:8; 12:16
- Export Development Canada (EDC), activities**
 Africa
 Nigeria, 8:34, 41, 45; 11:35–6, 38
 Obstacles, 11:27, 35
 Partnerships, 11:28–9, 35–7, 40–2
 Services, projects, 11:26–7, 29, 37–8
 Strategy, 11:33–5, 40–1
 Mission
 Development of private sector, 11:34–5
 Objectives, representation abroad, 11:26–7, 40
- Foreign policy of Canada. See also Canadian International Development Agency (CIDA), activities And also Canadian aid for Africa And also Canada's international policy statement**
 Africa
 North Africa, 7:46; 18:9–10, 19, 24, 26, 36
 Objectives, 7:37–8; 12:24; 14:12; 18:9–10; 20:19, 24
 Partnerships, 7:37–8
 International assistance
 Africa, 3:7–8, 10–11, 31–3, 37; 4:17–18; 18:9–10
 Orient and Middle East, 3:19–21, 38; 19:34, 36–7
 Role, Missions
 Commitment at G8 of Kananaskis, 3:23, 31–2; 7:6; 8:6, 33; 11:6, 8, 47, 49; 14:49; 16:39; 18:12
 Credibility, reputation, leadership, 3:19, 39, 57; 14:42
 Definition of mandates of departments, 3:34–5, 57–8
 Objectives and statement of international assistance, 3:8, 10, 14–15, 20, 30–2; 14:42, 49–50; 16:36–7, 39, 51; 20:24
 Trade
 Canadian consulates, 3:34, 41, 52–3
 Multilateralism, larger, 3:36, 40
 Responsibilities, 3:35, 57–9
- Germany, discussions with delegation**
 Canadian and German alliance
 Agriculture, exportations, exploitations, 1:46–7
 Armies, 1:51–4
 Common interests and agreements, 1:36–7, 39, 44
 European Union, constitution
 Affiliation and national adherence, 1:41–7, 50–1
 Commercial agreements with Americas, 1:49–50
 Economic and social political structure, 1:42, 44–5, 47, 50
 Military policy
 Canadian and German armies, 1:51–5
 Middle East, 1:39–41, 46, 52
- Développement du secteur privé en Afrique. Voir aussi Secteur privé Sous Secteurs Sous Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux**
 Financement
 Accès et accroissement, 11:44–8; 18:38
 Commission on Capital Flows to Africa, 11:48
 Recommandations, 11:49–50
 Services de proximité, 11:44–6
 Franchises
 Aurores Boréales Consultants en franchise, 11:31–2, 41–2
 Exemples, 11:30–1
 Fonctionnement, 11:29, 32–3
 Petite et moyenne entreprise (PME)
 Faits et statistiques, 11:30–1
 Rôle des femmes, 7:18, 20–1
 Promotion
 Entraves, 7:18–19, 22; 11:32, 46, 50–1; 14:16
 Exemples, 11:39–40, 42, 65–6; 14:15; 20:16
 Facteurs, stratégies, recommandations, 8:16–17; 11:44–6, 57–9
 Secteur privé, importance, 11:6, 15, 29, 44, 48
 Stratégies, moyens
 Rôle du Canada, 7:9, 16–17, 23; 11:25–6, 31, 45, 47, 58–9; 20:19
 Rôle du gouvernement, 7:9; 11:46
- Développement international Desjardins (DID), activités en Afrique**
 Aide aux femmes, aide technique, 11:54–5
 Partenariats, 11:46–7, 53–4
 Services financiers, 11:45, 54–6; 20:16
- Éducation**
 Afrique
 Aide canadienne, 3:9, 21–2
 Commission pour l'Afrique (Commission Blair), rapport, 14:7, 10
 Éducation et santé, 7:7–9, 16; 8:30, 42–3; 9:10; 18:25
 Pays du Maghreb, 18:6, 8, 12, 23, 25
 Progrès, alphabétisation, importance, difficultés, 4:22–3; 5:11; 6:5, 20, 26–8; 7:12, 14–15, 21; 8:24; 12:10, 30; 14:55; 16:43; 18:10
 Établissements d'enseignement
 Accréditation, juridiction, 20:36–7
 Institutions privées et visas étudiants, 20:33, 35–7
 Places disponibles, 20:37–8
 Étudiants de l'étranger. Voir aussi Étudiants étrangers Sous Programmes de visas Sous Citoyenneté et Immigration
Canada (CIC)
 Au Canada, 18:26; 20:36–8
 Visas d'étudiants, 20:36–7
 Par pays
 Irak, 13:25–6
 Pays en voie de développement, 3:8–9, 22, 27; 5:28, 36; 6:16, 23; 7:28, 35, 42; 10:35; 11:10, 22; 14:31, 39, 57, 59; 16:18; 18:22; 20:18
 Par secteurs
 Éducation et santé, 3:25; 4:10; 5:28; 11:57; 14:56, 58; 16:19; 17:14; 18:10; 19:28; 20:17
 Femmes et jeunes, 3:22, 24; 4:18, 22; 5:11, 28; 6:11, 20, 26–8; 9:22; 10:48; 13:26, 33–4; 16:20, 35

Germany, discussions with delegation – *Cont'd*

- Military policy – *Cont'd*
 - Nato, 1:39–40, 51–2
- Reunification of Germany
 - Benefits, 1:41, 44
 - Economy, 1:44, 46
- UN (United Nations), democratization
 - Security Council, German adherence, 1:48–51
 - Structure and operation, 1:49, 51

Ghana

- Country and people, history and conflicts, 5:54; 6:12; 14:17; 18:13
- Development
 - Canadian aid, 5:24, 52; 7:41; 16:52; 20:24–5, 31–2
 - International aid, 5:46; 11:48; 12:17
- Economy
 - Agriculture, resources, 10:25; 16:61
 - Debt and growth, 5:11; 7:28; 10:25; 11:8
 - Markets, businesses, private sector, 10:29; 11:50, 51; 12:17; 14:14
 - Role of women, 7:18, 20–1
- Governance
 - Governmental disorganization, 14:18, 24
 - Peer review, 5:19; 20:26
 - Political regime, elections, stability, 3:29; 4:9; 5:7; 7:57; 14:17, 23–4

HIV/Aids. *See also* Health, polio, HIV/Aids Under Country and people Under Nigeria

- Canadian-African cooperation
 - Canada Africa Partnership on Aids (CAP AIDS), 8:10–12
 - Education, 5:28, 36
 - Gender equality, 5:11, 28
 - Programs, antiretroviral treatments, 7:9–10, 39
 - Recommendations, 8:7–13
 - Role of Canada and public, 8:11–13, 21
- Eradication
 - Examples of success, 8:20–1; 14:37
 - International measures, 7:11–12, 15–16
 - Recommendations, 8:15–16, 18–21; 14:19
- Links
 - Aids and gender equality, 8:7, 11
 - Aids and poverty, 7:16; 8:7, 11
 - Conflicts, Aids as weapon of war, 8:13–15, 21
 - Religion and customs, 8:24–5
- Threat for Africa
 - Crisis situation, 7:8; 8:5, 10
 - Facts and statistics, 4:7–8; 5:12; 8:9–10, 23–4, 30; 10:20–1
 - Repercussions, social, economic, political, 7:8–9, 11–12; 8:7, 9–10, 14; 12:19
 - Sexual exploitation by UN, 8:25–6
 - Studies, 7:8; 8:6

International aid for Africa

- International community
 - Approach, objectives, role, 5:34–8; 7:16; 11:21, 23–5; 12:25–6; 14:26; 16:35–6, 57; 18:8, 27, 30–3; 20:15–19, 21–6, 30–2
 - Deficiencies, 5:35–7; 14:17–18; 16:68–9

Éducation – *Suite*

- Pays africains
 - Mali, 9:21; 14:35–6
 - Mozambique, 5:43; 7:42; 16:16–17, 20, 24–7
 - Nigeria, 8:30, 42–5; 11:18
 - Sénégal, 10:45, 48; 16:37
 - Soudan, 13:33–6, 40, 42, 44
 - Tanzanie, 3:22; 5:25; 19:29
 - Zambie, 9:10, 22
 - Zimbabwe, 4:23

Énoncé de politique internationale du Canada (EPI). *Voir aussi* Politique étrangère du Canada *Et aussi* Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux

- Commerce
 - Chine, 19:42–3
 - Concurrence, performance, 19:31–4
 - Nouvelles tendances, 19:31–3
 - Relations, 19:31–2
 - Stratégie, mise à jour, grandes lignes, 19:30–3
- Développement des pays
 - Besoins des pays, enjeux, 19:28–30
 - Cohérence, 19:28–30, 48–9
 - Collaboration, 19:29–30
- Diplomatie
 - Nouvelles puissances, liens, 19:26–7
 - Relations avec continent, l'étranger, 19:25, 37–40
 - Rôle international du Canada, 19:26–7
 - Sécurité internationale, 19:26, 35–7
- Mise en oeuvre
 - Chefs de mission, rôle, 19:42, 47
 - Financement, structure, 19:25–6, 46–8
 - Ministère des Affaires étrangères et Commerce international, séparation, 19:45–6
 - Multilatéralisme, collaboration, consultations, rôle du Parlement, 19:26–7, 41
 - Objectifs, priorités, 19:24–5, 27–8
- Stratégies, enjeux
 - Approche intégrée, 19:24–5
 - Cohérence, 19:47–9
 - Droits de la personne, 19:42–3
 - Immigration et commerce, 19:49–51
 - Priorités, 19:42–3

Ententes supra nationales

- Développement
 - Convention sur l'aide alimentaire, 9:10
 - Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes (CEDEF), 13:34
- Droits de la personne
 - Convention internationale des droits de l'enfant, 14:42
 - Conventions de Genève, 19:16
 - Déclaration universelle des droits de l'homme, 14:42
 - Pacte international de l'ONU relatif aux droits civils et politiques, 14:42
 - Pacte international relatif aux droits économiques, sociaux et culturels, 14:42
- Économie, commerce
 - Accord de libre-échange nord américain (ALENA), 1:33, 39; 3:40, 61; 9:20; 10:42; 14:52; 19:40
 - Caribbean Community and Common Market (CARICOM), 3:51

International aid for Africa – Cont'd

International community – Cont'd

Definition, 5:34–5
Recommendations, 7:16; 11:21, 24, 67–8; 12:24; 14:18–19, 23–7

Politics, foundation

Harmonization, 20:18–19
International aid, effectiveness, 14:6–7, 21; 20:22
Poverty reduction, 20:18–19
Tied aid, 3:19; 5:43; 14:15

Sectors

Agriculture, 5:21, 43
Education, health, private sector, 20:17, 20–1
Infrastructure, 14:14; 20:27–8
Refugee camps, 7:47–9
Trade, 5:19, 21; 10:7

International Development Research Centre (IDRC)

Operations

Board of governors, 16:45–6
Mandate, 16:42–4
Partnerships, 16:37–42, 44–5
Projects, 16:37–40, 43–5

Resources

Budget, 16:37–43
Offices, 16:30, 38
Staff, 16:37–8, 43

International Monetary Fund (IMF)

Activities

Capacity building, 17:6–8
Lending, 17:6–9
Poverty reduction, 17:6–7
Surveillance, 17:6–7, 25–6

Africa

Activities, 17:7–11, 16
Agricultural subsidies, 17:23–4

Mission

Mandate, role, 17:6, 8–11, 20
Review, 17:5, 7
Structure, 17:11–13

Operations

Management of resources, 17:8, 12
NEPAD, involvement, 17:16–17
Process, 17:13–14, 17–20

Programs

Argentina, 17:15, 19, 21–3
Low income countries, 17:5, 8–9

International Trade Canada. See also Foreign Affairs and International Trade Canada (DFAIT) Under Other departments

Agreements and trade relations

Asia, China, 3:51–4, 62–6; 19:43–4
Georgia and Ukraine, 3:55–6
Middle East, 3:56–7, 65–6
Negotiations, fundamentals, alliances, 3:61–3, 65–6; 10:9; 19:50–1
United States, 3:51, 55, 59, 63–6

Competition for Canadian producers

Commercial deficits, challenges, 3:53–4
Human rights, diplomacy, 3:54, 59

Ententes supra nationales

Économie, commerce

Communauté économique des états de l'Afrique de l'Ouest (CEDEAO), 4:27; 5:20, 49, 53; 8:32, 40, 43; 10:31, 45–6; 12:34–5
Déclaration ministérielle de Doha, 10:7
Entente Canada-Union européenne sur l'amélioration du commerce et des investissements, 1:36, 49–50; 3:59
Entente sur les aspects des droits de propriété intellectuelle (entente ADPIC), 10:7–8
Fonds africain de développement (FAD), 7:30
Groupe de la banque africaine de développement (BAD), 7:22–3, 25, 29, 40; 11:29, 38; 17:5, 9
Initiative d'accès aux marchés (IAM), 7:34
Initiative d'aide aux pays pauvres très endettés (PPTE), 7:27–33; 11:10, 60, 62–3
Nouveau partenariat pour le développement de l'Afrique (NEPAD), 3:9, 33; 5:8–9, 13, 15, 17–20, 23–4, 28, 35, 44, 46, 52; 6:8, 13; 7:10–11, 38; 8:6, 21–3, 33, 36–7; 11:6, 9–10, 50; 12:18–19, 21; 14:18, 22–3, 27, 49; 15:16; 16:52; 17:16; 20:24, 27, 29
Quatre pays de l'Amérique centrale (CA4), 3:51, 56
Zone de libre-échange des Amériques (ZLEA), 3:51, 56; 19:50–1

Environnement

Convention sur la diversité biologique (CDB), 8:31; 9:8
Protocole de Kyoto, 8:31

Éthiopie

Agriculture

Cultures, produits agricoles, 9:9, 14
Développement, 20:22, 30
Faits, statistiques, problèmes, 9:8–9, 22; 10:14

Dette et économie, 7:28; 11:8; 12:16

Pays et peuple

Développement, 3:43; 5:24; 7:17; 20:19–21, 29
Éducation, santé, 20:20
Famine, conflits, 7:42; 8:33; 9:8; 18:21; 20:25–6, 28
Géographie, régime foncier, histoire, 9:15, 17; 13:38, 43; 20:28
Militaires, 5:22, 40

Études et rapports

Accès incertain : les conséquences des mesures prises par les États-Unis touchant la sécurité et le commerce pour la politique commerciale canadienne, 2003 (Comité sénatorial permanent des Affaires étrangères), 3:64
Africa Unchained : The Blueprint for Development, 2005 (George Ayittey), 14:6, 27
Aider les plus pauvres, 2005 (Ministère des Finances Canada), 7:27
Armes légères (Les), les enfants et les conflits armés (Ministère des Affaires étrangères Canada), 6:24
[Cadre stratégique sur le VIH/Sida], 2005 (Agence canadienne de développement international), 8:12
Canada annonce un allègement intégral de la dette des pays les plus pauvres de la planète, Le, 2005 (Ministère des Finances Canada), 7:27
Canada, la Russie et l'Ukraine, Le : établir de nouvelles relations, 37.1 2002 (Comité sénatorial permanent des Affaires étrangères), 2:13

International Trade Canada – Cont'd

- Competition for Canadian producers – *Cont'd*
 - Massive subsidies and World Trade Organization (WTO), 3:59–61
- Mandate of the Department
 - Department of Foreign Affairs and International Trade, separation of entities, 1:33; 3:34–5, 50–1, 57–8, 61; 5:25–7; 7:25–6, 45, 52; 10:16–17; 19:40–1
 - Examination of countries, 3:55–6
 - Partnerships, 7:24–5; 11:32; 19:29
 - Priorities, resources, activities, 3:55, 57, 60; 19:41, 50
- Promotion of commerce
 - Africa, 7:21–5, 34–5; 10:11–13, 17–20; 11:16
 - Consulates, presence of representatives, 3:52–3, 60, 62–3; 19:39
 - Infrastructures of borders, 3:63–4
 - Softwood lumber and beef, 3:63–4, 66
 - United States, 3:63–4, 66; 19:38–40

Iraq

- Country and people
 - History, demography, 13:22, 26–7, 30
 - Saddam Hussein, 13:26–7
- Politics
 - Constitution, judicial system, 13:22–4, 29–30
 - Democracy, 13:19, 24–5
 - Models of government, 13:19–20, 30
- Security
 - Current state, 13:20–1, 30
 - Osama bin Laden, terrorism, 13:21, 29
 - Role of Americans, 13:21, 29
- Women
 - Gender equality, 13:23–4
 - Representation, statistics, 13:24–6
 - Rights, 13:22–4, 28
 - Role in reconstruction, 13:27–8
 - Situation, 13:22–3

Kenya

- Country and people
 - Military, 5:22; 6:12
 - Peace operations, conflicts, 7:44; 12:31
 - Peer review, 20:26
- Development, 3:43; 7:23, 41, 56; 11:13
- Economy, trade
 - Agriculture, 4:21; 7:34, 36; 10:12–13, 28
 - Markets and businesses, 7:31; 10:9, 29, 38; 11:51; 16:34
- Political regime, elections, 3:43; 4:9–10; 5:7, 55

Libya

- Country and people
 - Geography, demography, stability, 18:16–18
 - Peacekeeping, 18:17, 20
 - Technology, tourism, trade, 16:39; 18:36–7
- Relations, policies
 - African countries, 18:17, 20
 - Canada, 7:46; 10:21; 18:17–19
 - Security and islamophobia, 18:19, 23

Études et rapports – Suite

- Changer le cours de l'histoire*, 2004 (Organisation mondiale de la santé), 3:43
- Constitution de la République du Sénégal*, 2001, 10:45
- Crisis Watch*, périodique électronique (International Crisis Group), 5:45
- Développement et mal-développement*, 2001, 16:69
- Doing Business in 2005 : Removing Obstacles to Growth*, 2005 (World Bank), 7:19
- Doing Business*, périodique, 7:19
- End of Poverty, The : Economic Possibilities for Our Time*, 2005 (Jeffrey D. Sachs), 16:33
- Ententes régionales, Les, et la construction de la paix*, 1992 (Boutros Boutros-Ghali), 6:12
- Étude Dollar et Gatti*, 1999 (Banque mondiale), 5:36; 16:36
- Examen de la politique étrangère du Canada : rapport du comité mixte des Affaires étrangères*, 35.1 1994, 3:34
- External Voices Project, The*, 2005, 19:33
- Globe and Mail*, 7:41
- Intelligent, L'*, périodique (Jeune Afrique), 15:16
- International Policy Options* (périodique), 19:49
- Libérer l'entrepreneuriat : mettre le monde des affaires au service des pauvres*, 2004 (Ernesto Zedillo et Paul Martin), 3:23–4; 11:6; 14:48
- Monde plus sûr, Un : notre affaire à tous : rapport du groupe de haut niveau des Nations Unies sur les menaces, défis et changements*, 2004, 3:30–1
- New York Times*, 16:35
- Notre intérêt commun : rapport de la Commission pour l'Afrique*, 2005, 7:6, 31; 10:25–6, 34–5; 11:5–8, 52–3, 56–7, 64; 12:16–18, 23–4; 14:7–10, 31; 16:51
- Opérations de paix de l'ONU, Les : vers une capacité de réaction rapide*, 1995 (Sir Brian Urquhart et un Groupe consultatif international), 6:12
- Pour une Afrique forte et prospère*, 2004 (Commission internationale pour l'Afrique), 8:6
- Qui doit en profiter*, 1987, 12:22
- Rapport de la Commission de gouvernance globale*, 1980, 16:51
- Rapport de la Commission d'enquête internationale sur le Darfour*, ONU, 2005, 5:32
- Rapport ministériel sur le rendement 2003-2004* (Affaires étrangères Canada), 3:7, 29–30, 50
- Rapport ministériel sur le rendement 2003-2004* (Agence canadienne de développement international), 3:7–8, 11, 29–30, 50
- Rapport ministériel sur le rendement 2003-2004* (Commerce international Canada), 3:7, 29–30, 50
- Rapport mondial des Nations Unies sur le secteur public et la gouvernance en ligne*, 2005, 18:32
- Rapport statistique sur l'aide publique au développement*, 2004-2005 (Agence canadienne de développement international), 3:27
- Rapport sur la gouvernance en Afrique*, 2005 (Commission économique pour l'Afrique), 7:7, 12–14, 19
- [Rapport sur la partition de la Palestine]*, 1947 (Ivan Rand), 3:37
- Rapport sur le projet du millénaire*, 2005 (Jeffrey D. Sachs), 3:23; 5:19
- Rapport sur l'épidémie mondiale de Sida 2004* (Organisation des Nations Unies), 3:10

Lobbying, representation, volunteering and other collaboration

- African agencies, departments and organizations
 - African Centre for Crop Improvement (ACCI), 11:58
 - African Development Fund (ADF), 11:22
 - African National Congress (ANC), 16:64
 - African Parliamentarians Network Against Corruption (APNAC), 20:26–7
 - Beja Congress, 13:37
 - Conference of Ministers of Agriculture of Western and Central Africa, 15:4
 - Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA), 12:18
 - Economic and Statistical Observatory of Sub-Saharan Africa (AFRISTAT), 10:46
 - Gambia River Basin Development Organization (OMVG), 10:46
 - Gender Centre for Research and Training (GCRT), 13:31, 33, 41–2
 - Inter-African Conference on Insurance Markets (CIMA), 10:47
 - Inter-African Conference on Social Security (CIPRES), 10:46–7
 - Intergovernmental Authority on Development (IGAD), 13:42
 - Lake Chad Basin Development Commission, 8:31
 - Mali Farm Products Board, 9:21
 - Ministry of Religious Affairs (Sudan), 13:47
 - Mozambique Information and Communication Technology Institute, 16:15, 18
 - National Office for Technology Acquisition and Promotion (NOTAP), 11:38
 - Network of West African Producers and Peasants Organizations (ROPPA), 10:31; 15:4
 - Niger Delta Development Commission, 8:31
 - Nigeria Labour Congress, 8:10, 24
 - Nigeria Niger Joint Commission, 8:31
 - Organization for the Harmonization of Business Law in Africa (OHADA), 10:47
 - Permanent Inter-State Committee on Drought Control in the Sahel (CILSS), 10:46
 - Quadripartite Commission between Nigeria, Togo, Ghana and Benin Republic, 8:31
 - Senegal River Development Organization (OMVS), 10:46
 - Southern African Development Community (SADC), 8:22
 - Southern and Eastern African Trade Information and Negotiations Institute (SEATINI), 15:4
 - Sudanese Women's Union (SWU), 13:33, 41
 - Union of Maghreb Countries (UMA), 18:36
 - West African Economic and Monetary Union (WAEMU), 10:31, 45–6, 54–5
- American agencies, departments and organizations
 - Ford Foundation, 16:41
 - United States Agency for International Development (USAID), 11:53; 14:16; 16:40
 - United States House of Representatives, 11:60–1
 - U.S. Department of State, 11:60
- British agencies, departments and organizations
 - Bilateral Development Agency, 7:22

Études et rapports -- Suite

- Rapport sur les plans et les priorités 2003-2004* (Commerce international Canada), 3:30
- Recueil de directives pratiques du BIT sur le VIH/sida et le monde du travail*, 2001 (Organisation internationale du travail), 8:18
- Responsabilité de protéger, La*, 2001 (Commission internationale de l'intervention et de la souveraineté des états), 3:31; 5:33; 6:25
- Revue de l'OCDE sur le développement : coopération pour le développement, rapport 2005*, (Organisation de coopération et de développement économique), 5:37
- Savante histoire anthropologique* (périodique), 16:69
- Small arms, children and armed conflicts* (Department of Foreign Affairs), 6:24
- Ten-Year Strategy For Increasing Capital Flows to Africa, A*, 2003 (Commission on Capital Flows to Africa), 11:49
- Venir en aide aux pays les plus pauvres : le point sur les efforts du Canada en matière d'allègement de la dette*, 2005 (Ministère des Finances Canada), 7:27
- Vers une action commune pour le développement du tiers-monde : rapport de la Commission d'étude du développement international*, 1969, 14:10

Exportation et Développement Canada (EDC), travaux

- Afrique
 - Nigeria, 8:34, 41, 45; 11:35–6, 38
 - Obstacles, 11:27, 35
 - Partenariats, 11:28–9, 35–7, 40–2
 - Services, projets, 11:26–7, 29, 37–8
 - Stratégie, 11:33–5, 40–1
- Mission
 - Développement du secteur privé, 11:34–5
 - Objectifs, représentation à l'étranger, 11:26–7, 40

Femmes africaines

- Programmes qui leur sont destinés, 3:24–5; 6:20; 11:55; 16:20–1; 18:25
- Rôle dans l'avenir de l'Afrique
 - Éducation, 4:18, 22; 5:11, 28; 6:11, 20–1; 7:14
 - Pouvoir, autonomie, 3:22, 25; 4:17–19; 6:11, 20–2; 7:14; 8:9; 13:27
 - Rôle économique, 4:17–18; 5:11; 7:14, 18; 8:7; 9:20–1
- Sida, 3:10, 25; 4:18; 7:16; 8:7, 9, 14, 24–5, 45
- Victimes de pauvreté, 3:25; 6:6; 8:14, 17; 13:33; 14:50
- Victimes de violence, 5:30–1; 6:8, 27; 7:14; 8:11, 14, 17; 12:7; 13:34, 38–9

Fonds monétaire international (FMI)

- Activités
 - Prêts, 17:6–9
 - Réduction de la pauvreté, 17:6–7
 - Renforcement des capacités, 17:6–8
 - Surveillance, 17:6–7, 25–6
- Afrique
 - Activités, 17:7–11, 16
 - Subventions à l'agriculture, 17:23–4
- Fonctionnement
 - Gestion des ressources, 17:8, 12
 - NEPAD, participation, 17:16–17
 - Processus, 17:13–14, 17–20
 - Reddition de comptes, 17:11–12

Lobbying, representation, volunteering and other**Collaboration – Cont'd**

- British agencies, departments and organizations – *Cont'd*
 - Department for International Development (DFID), 7:22; 14:16, 21; 16:40, 68
 - Foreign and Commonwealth Office (FCO), 12:33
- Canadian agencies
 - Africa-Canada Forum, Canadian Council for International Co-operation, 10:22–3
 - African Community Health Services Organization, 8:20
 - Association of Universities and Colleges of Canada (AUCC), 12:20
 - Canada Africa Partnership on AIDS (CAP AIDS), 8:10–11
 - Canada Border Services Agency (CBSA), 20:33–4, 38, 40, 44, 46
 - Canada Foundation for Innovation (CFI), 16:18
 - Canadian Conservation Institute (CCI), 19:11, 20
 - Canadian Council for International Cooperation (CCIC), 10:25–6; 14:6, 8, 22, 26
 - Canadian Institute of Public Administration, 16:53
 - Canadian International Development Agency (CIDA), 3:7–13, 15–30, 40, 43, 50, 58; 5:12–13, 23–7, 35, 44, 48–9, 52; 6:7, 14, 20; 7:22–3, 25, 33–4, 39, 46, 48–56, 58; 8:12, 17–18, 33–4, 42–3; 10:12, 21, 36, 48, 52; 11:11–13, 23, 28, 32, 35, 39–41, 50–1, 53, 59, 68; 12:26, 40, 42; 14:9, 13–16, 18–21, 28–31, 39–41, 43–5, 47, 49, 57, 59–60, 63; 15:14–15; 16:23, 38–40, 44–6; 19:28–9, 34–7, 40, 45–6, 48–9; 20:23–4, 27, 41
 - Canadian Labour Congress (CLC), 8:6–7
 - Canadian Museums Association (CMA), 19:20
 - Canadian Network for the Development of Senegal, 10:51
 - Canadian Security Intelligence Service (CSIS), 19:48; 20:40
 - Canadian Wheat Board, 10:40
 - Emergency Preparedness Canada, 19:11
 - Export Development Canada (EDC), 8:18, 34, 41–2, 45; 11:26–9, 32–7, 40–2, 47, 53, 63; 19:43
 - Federation of Canadian Municipalities (FCM), 15:16
 - House of Commons Committee on Official Languages, 16:32
 - Inter Pares, 13:31; 15:4
 - Interagency Coalition on Aids and Development (ICAD), 8:6–8, 10
 - International Development Research Centre (IDRC), 11:12; 16:15–17, 28, 30–1, 34–5, 37, 40–4, 47
 - Joint committee to study foreign policy, 3:34
 - Library and Archives Canada, 19:11
 - North-South Institute, 10:22, 26; 11:68
 - Parks Canada, 19:11
 - Partnership Africa Canada (PAC), 8:12–13, 22, 25; 14:6, 12
 - Royal Canadian Mounted Police (RCMP), 19:48; 20:40
 - Stabilization and Reconstruction Task Force (START), 19:36
 - Standing Senate Committee on Foreign Affairs, 2:13; 3:64
 - Standing Senate Committee on National Security and Defence, 19:24
 - Standing Senate Committee on Official Languages, 16:32
 - Trade Facilitation Office Canada (TFOC), 11:43, 50–3

Fonds monétaire international (FMI) – Suite**Mission**

- Examen, 17:5, 7
- Mandat, rôle, 17:6, 8–11, 20
- Structure, 17:11–13

Programmes

- Argentine, 17:15, 19, 21–3
- Pays à faible revenu, 17:5, 8–9

Ghana**Développement**

- Aide canadienne, 5:24, 52; 7:41; 16:52; 20:24–5, 31–2
- Aide internationale, 5:46; 11:48; 12:17

Économie

- Agriculture, ressources, 10:25; 16:61
- Dette et croissance, 5:11; 7:28; 10:25; 11:8
- Marchés, entreprises, secteur privé, 10:29; 11:50–1; 12:17; 14:14
- Rôle des femmes, 7:18, 20–1

Gouvernance

- Examen par les pairs, 5:19; 20:26
- Incurie gouvernementale, 14:18, 24
- Régime politique, élections, stabilité, 3:29; 4:9; 5:7; 7:57; 14:17, 23–4

- Pays et peuple, histoire et conflits, 5:54; 6:12; 14:17; 18:13

Gouvernance politique et économique en Afrique**Défis, enjeux**

- Citoyenneté, liberté d'expression, représentation, 12:8–10; 16:69–71; 20:25
- Culture, traditions, notion de consensus, 16:54, 57–60, 66
- États "vampire," bureaucratie, népotisme, tyrannie, 14:17, 24; 16:53–4, 61
- Leadership, 16:60, 64–6; 20:28–9
- VIH/Sida, 7:9; 8:8, 11, 14

Fondements théoriques

- Modèles, 16:47–50, 59
- Principes, valeurs, intervenants, 16:48–50, 55–6, 59, 71
- Révolution industrielle, effets, 16:60–1

Mesures pour améliorer

- Équilibre entre État et société civile, 16:61–2, 64–5
- Évaluation, 3:9, 33; 5:7–8, 45; 8:21–3, 33, 36–7; 12:24, 27; 20:24, 26. *Voir aussi* Évaluation par les pairs *Sous* **Sécurité et conflits en Afrique**
- Imputabilité, 20:21–2, 29–30
- Recommandations, 7:7–8; 16:50–2, 54–5, 61–2
- Rôle des parlementaires et parlements, 7:10–11; 12:24; 20:29–30

Réforme

- Aide canadienne, priorités, 3:8–9, 14, 27, 31; 5:28, 32, 44; 7:25, 37, 58; 14:12; 16:54
- Condition préalable au développement, 3:8–9, 26–7; 5:8; 7:41; 16:48, 51, 64; 18:28
- Éducation des jeunes, 16:54–7
- Engagement de l'Afrique, 5:18–19, 42–4
- Nouveau Partenariat pour le Développement de l'Afrique (NEPAD), 5:8–10, 18–19

Secteurs d'intervention

- Fiscalité, 8:16–17
- Médias, 7:19–20
- Progrès réalisés, lacunes, 5:13; 7:7–8, 28

Lobbying, representation, volunteering and other**Collaboration – Cont'd**Canadian agencies – *Cont'd*

Treasury Board, 19:26

World Vision Canada, 14:26

NGO, volunteer work

Africa fund, 6:8

Aga Khan Development Network (AKDN), 3:28

Agriteam Canada, 3:16

Canada World (CW), 3:17

Canada World Youth, 16:55

Canadian Executive Service Organization (CESO), 3:13

Canadian Foodgrains Bank (CFGF), 3:19

Canadian University Services Overseas (CUSO), 3:13, 17, 28

Care and Care Canada, 3:13, 28; 14:26

Clowns Without Borders, 6:27

CUSO, 14:9, 24–5

Global Alliance for Vaccines and Immunization (GAVI), 3:17–18

Global Environment Facility (GEF), 7:40

Global Fund to Fight AIDS, 3:18; 7:11, 40

Human Security Network (HSN), 3:42

Institute on Governance, 16:47

International Crisis Group (ICG), 5:45

International Red Cross and Red Crescent Movement (RCRC), 3:28

Médecins sans frontières, 8:15

OXFAM, 3:19

Transparency International (TI), 5:43; 20:26

World University Service of Canada (WUSC), 3:17; 4:24

World Vision Canada, 3:28

Organizations and supra political initiatives

African Development Bank Group (AfDB), 7:22–3, 25, 29, 40; 11:29, 38; 17:5, 9, 26

African Development Fund (ADF), 7:30

African Peace Facility, 12:35

African Peer Review Mechanism (APRM), 5:8, 45; 20:26

African Union (AU), 4:26; 5:13–15, 20, 22, 24, 28, 31–2, 35, 40, 45, 48–50; 6:4, 12–13, 18–19; 8:33; 10:45–6;

12:35; 13:42, 45; 14:48; 17:28; 18:20–1, 31; 20:16, 20–1

Canada-Africa Parliamentary Association, 3:42, 48

Canada-China Legislative Association, 3:64–5

Canada-Europe Parliamentary Association, 4:4

Canada-Germany Inter-Parliamentary Group, 1:41–4, 46, 48

Canada-United States Inter-Parliamentary Group, 3:45

Commission for Africa, 10:25, 27, 29, 34–5; 11:5–8, 21, 25, 51, 56–7; 12:16–18; 14:7–9, 22, 42; 16:48, 51, 59

Commonwealth, 3:44; 5:27, 38, 54; 6:18; 7:10

Council of Europe, 1:41; 19:39

Ecumenical Peer Review Mechanism (EPRM), 5:46

European Parliament, 19:39

European Union, 1:36, 41–7, 49–51, 54; 2:9–10, 13;

3:33, 51, 59, 62; 4:24; 5:21, 39–40, 47–8; 10:9–11, 28–9, 35, 38, 54; 11:24, 67; 12:35; 13:39; 14:12, 57; 15:10, 19;

18:7, 18, 21, 33–4; 19:33

G8 Group, 1:50; 3:9, 31–3, 36–7, 40, 42; 5:8–10, 13, 17, 23–4, 27, 44–5, 52; 6:15; 7:27–9, 38, 43–4, 50; 8:6, 19,

33, 37; 10:7–8, 23, 41; 11:5–8, 47–50, 66; 12:21, 24;

16:39; 18:9, 14, 31–3, 38; 19:50

Irak

Femmes

Droits, 13:22–4, 28

Égalité entre les sexes, 13:23–4

Représentation, statistiques, 13:24–6

Rôle dans la reconstruction, 13:27–8

Situation, 13:22–3

Pays et peuple

Historique, démographie, 13:22, 26–7, 30

Saddam Hussein, 13:26–7

Politique

Constitution, système judiciaire, 13:22–4, 29–30

Démocratie, 13:19, 24–5

Modèles de gouvernement, 13:19–20, 30

Sécurité

État de la situation, 13:20–1, 30

Oussama ben Laden, terrorisme, 13:21, 29

Rôle des Américains, 13:21, 29

Kenya

Développement, 3:43; 7:23, 41, 56; 11:13

Économie, commerce

Agriculture, 4:21; 7:34, 36; 10:12–13, 28

Marchés et entreprises, 7:31; 10:9, 29, 38; 11:51; 16:34

Pays et peuple

Examen par les pairs, 20:26

Maintien de la paix, conflits, 7:44; 12:31

Militaires, 5:22; 6:12

Régime politique, élections, 3:43; 4:9–10; 5:7, 55

Libye

Pays et peuple

Géographie, démographie, stabilité, 18:16–18

Maintien de la paix, 18:17, 20

Technologie, tourisme, commerce, 16:39; 18:36–7

Relations, politiques

Canada, 7:46; 10:21; 18:17–19

Pays africains, 18:17, 20

Sécurité et islamophobie, 18:19, 23

Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations

Agences canadiennes

African Community Health Services Organization, 8:20

Agence canadienne de développement international (ACDI), 3:7–13, 15–30, 40, 43, 50, 58; 5:12–13, 23–7, 35, 44, 48–9, 52; 6:7, 14, 20; 7:22–3, 25, 33–4, 39, 46, 48–56, 58; 8:12, 17–18, 33–4, 42–3; 10:21, 36, 48, 52; 11:11–13, 23, 28, 32, 35, 39–41, 50–1, 53, 59, 68; 12:26, 40, 42; 14:9, 13–16, 18–21, 28–31, 39–41, 43–5, 47, 49, 57, 59–60, 63; 15:14–15; 16:23, 38–40, 44–6; 19:28–9, 34–7, 40, 45–6, 48–9; 20:23–4, 27, 41

Agence des services frontaliers du Canada (ASFC), 20:33–4, 38, 40, 44, 46

Association des musées canadiens (AMC), 19:20

Association des universités et collèges du Canada

(AUCC), 12:20

Bibliothèque et Archives Canada, 19:11

Bureau de la protection des infrastructures essentielles et de la protection civile, 19:11

Bureau de promotion du commerce Canada (BPCC), 11:43, 50–3

Lobbying, representation, volunteering and other**Collaboration – Cont'd**Organizations and supra political initiatives – *Cont'd*

- G10 Group, 17:28, 38–9
- G20 Group, 3:40, 51, 62; 10:34; 11:66; 17:28, 30–1, 36, 38–9
- G33 Group, 17:28
- G90 Group, 3:51, 62; 17:28, 38
- G7 Group, Finance ministers, 7:26–9, 31; 11:5–7, 22
- Group of Fifteen (G15), 10:47
- Heavily Indebted Poor Countries (HIPC) Debt Initiative, 7:27–33; 11:10, 60, 62–3
- International Commission on Intervention and State Sovereignty (ICISS), 3:31
- International Organization of the Francophonie (OIF), 10:47
- Market Access Initiative (MAI), 7:34
- North American Aerospace Defense Command (NORAD), 6:18
- North Atlantic Treaty Organization (NATO), 1:39–40, 51–2; 2:10; 3:43; 6:18; 19:37
- Organization for Security and Co-operation in Europe (OSCE), 1:41; 2:9–10; 3:55; 18:36
- Organization of African Unity (OAU), 4:26, 28; 8:32–3; 10:45–6; 12:35; 14:27
- Organization of the Islamic Conference (OIC), 10:47
- Ourafrica.com, 7:20
- Secretariat of the African, Caribbean and Pacific Group of States (ACP), 5:48; 10:47
- Ulstein Group, 5:27, 52

Others

- 5+5 Group, 18:36
- African Economic Research Consortium (AERC), 16:31, 41; 17:9
- Canada Mortgage and Housing Corporation (CMHC), 19:29
- Canadian Bar Association, 3:14, 16; 14:43
- Canadian Cooperative Association (CCA), 20:16
- Canadian Food Grain Bank, 16:63
- Carleton University, 16:47
- Center for Global Development (CGD), 19:49
- Central Bank of Mauritania, 18:37
- Commission de la coopération et du développement des parlementaires de la Francophonie, 15:16
- Commission on Capital Flows to Africa, 14:43, 47–9
- Commission on Global Governance, 16:51
- Connectivity Africa, 16:39
- CPCS Transcom, 14:6, 14
- Embassy of Zaire, Ottawa, 16:48
- ENI, 18:34
- Foster Parent Plan, 14:26
- Greenbank Middle School, 16:55
- Groupe d'étude et de recherche sur la démocratie et le développement économique en Afrique, 16:69
- Institute for the Connectivity of the Americas, 16:39
- International Crisis Group, 5:45
- Iraqi Independent Democrats, 13:28
- McCain Foods, 17:44
- Mozambique University, 16:27
- Northern Lights Franchise Consultants Corporation, 11:29
- Ockenden International, Iraq, 13:23, 27

Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations**– Suite**Agences canadiennes -- *Suite*

- Centre de recherches pour le développement international (CRDI), 11:12; 16:15–17, 28, 30–1, 34–5, 37, 40–4, 47
 - Cercle canadien pour le développement du Sénégal, 10:51
 - Coalition interagence sida et développement (CISD), 8:6–8, 10
 - Comité de la Chambre des communes sur les langues officielles, 16:32
 - Comité mixte sur la politique étrangère, 3:34
 - Comité sénatorial permanent de la sécurité nationale et de la défense, 19:24
 - Comité sénatorial permanent des Affaires étrangères, 2:13; 3:64
 - Comité sénatorial permanent sur les langues officielles, 16:32
 - Commission canadienne du blé, 10:40
 - Congrès du travail du Canada (CTC), 8:6–7
 - Conseil canadien pour la coopération internationale (CCCI), 10:25–6; 14:6, 8, 22, 26
 - Conseil du Trésor, 19:26
 - Exportation et Développement Canada (EDC), 8:18, 34, 41–2, 45; 11:26–9, 32–7, 40–2, 47, 53, 63; 19:43
 - Fédération canadienne des municipalités (FCM), 15:16
 - Fondation canadienne pour l'innovation (FCI), 16:18
 - Forum Afrique-Canada, Conseil canadien pour la coopération internationale, 10:22–3
 - Gendarmerie royale du Canada (GRC), 19:48; 20:40
 - Groupe d'action pour la stabilisation et la reconstruction (GASR), 19:36
 - Institut canadien de conservation (ICC), 19:11, 20
 - Institut canadien de l'administration publique, 16:53
 - Institut Nord-Sud, 10:22, 26; 11:68
 - Inter Pares, 13:31; 15:4
 - Parcs Canada, 19:11
 - Partenariat Afrique Canada (PAC), 8:12–13, 22, 25; 14:6, 12
 - Partenariat Canada Afrique sur le sida (CAP AIDS), 8:10–11
 - Service canadien du renseignement de sécurité (SCRS), 19:48; 20:40
 - Vision mondiale Canada, 14:26
- Agences, ministères et organismes africains
- African Centre for Crop Improvement (ACCI), 11:58
 - African Development Fund (ADF), 11:22
 - Autorité intergouvernementale pour le développement, 13:42
 - Comité permanent inter-États de lutte contre la sécheresse dans le Sahel (CILSS), 10:46
 - Commission de développement du bassin du lac Tchad, 8:31
 - Commission de développement du Delta du Niger, 8:31
 - Commission mixte Nigeria-Niger, 8:31
 - Commission quadripartite du Nigeria, du Togo, du Ghana et de la République du Bénin, 8:31
 - Conférence des ministres de l'agriculture de l'Afrique de l'Ouest et du Centre, 15:4
 - Conférence interafricaine de la prévoyance sociale (CIPRES), 10:46–7

Lobbying, representation, volunteering and other Collaboration – *Cont'd*

Others – *Cont'd*

- Office of Liaison with International Financial Institutions (OLIFI), 14:16
- Planned Parenthood, 14:26
- Research Triangle Institute, Iraq, 13:22–4, 28
- Shell Foundation, 11:69
- Société pour le développement international, 16:48, 53
- Swedish International Development Cooperation Agency, 16:40
- Swiss Agency for Development and Cooperation, 16:40
- United Revolutionary Front (URF), 5:53
- UPA Développement international (UPA DI), 10:22, 32, 36; 15:4
- Women's Media and Education Centre, Iraq, 13:22–4, 28

Trade and finance

- Cairns Group, 3:61
 - Canadian Council on Africa (CCAfrica), 7:17; 11:8–9, 29, 35
 - Commission on Capital Flows to Africa, 11:48
 - Développement international Desjardins (DID), 11:25, 43–7, 53, 55–6; 20:16
 - European Investment Bank (EIB), 7:23
 - Export-Import Bank of the United States, 11:47–8, 61, 63
 - International Finance Corporation, 18:38
 - International Financial Institution (IFI) Funding, 7:21–5; 11:12
 - International Monetary Fund (IMF), 7:10–11, 26–30, 33, 40; 8:34, 41, 45–6; 9:6, 10, 12–13, 16, 18, 22; 10:25, 35, 38, 40, 48–9, 53–4; 11:8, 12, 16–19, 21–3, 25, 27, 35, 48, 59–64; 12:9, 11–12, 37, 40–1; 14:35, 38; 15:5–7, 10–12, 18, 20; 16:42, 67; 17:5–27, 31, 34, 38, 47; 18:27, 29–30; 19:48; 20:29
 - International Trade Centre (ITC), 11:50
 - Islamic Development Bank (IDB), 7:23
 - Kuwaiti Funds, 7:23
 - Organization for Economic Co-operation and Development (OECD), 3:13, 19, 51; 5:16, 34, 37, 42; 7:22, 39, 49, 54; 10:25, 35, 41, 47; 11:33, 36–7, 41, 49, 52–3, 57, 66–8; 12:16; 14:8; 20:39
 - Overseas Private Investment Corporation (OPIC), 7:23
 - Paris Club, 7:26–7, 29, 33; 11:21–2, 36
 - Trade Facilitation Office Canada (TFOC), 7:25; 10:48; 11:50
 - World Bank, 5:7, 13, 16, 34, 36, 46; 7:10, 13, 15–16, 19, 22–3, 25–30, 33, 40; 8:34, 41, 45–6; 9:6–7, 10, 12–13, 15–16, 18–24; 10:15, 25, 35, 38, 40, 48–50, 53–4; 11:8, 12, 16–17, 19–23, 25, 35, 53, 59–62; 12:9, 11–12, 16, 37, 40–1; 14:23, 34–8, 51–2, 55–62, 64; 15:5–7, 10–12, 18, 20; 16:36, 42, 59, 66–9; 17:6–7, 11, 13–15, 17–18, 22, 30–1, 34, 38; 18:18, 27, 29–30, 32, 38; 20:18
 - World Trade Organization (WTO), 1:19, 39; 3:51, 55, 59, 61–2, 64; 7:17, 31; 9:7, 20; 10:5–7, 9–11, 14–16, 22–3, 25–9, 32–3, 37–8, 41, 47; 11:51–3; 14:12, 35; 15:6–7, 9–10, 13, 16, 18; 17:10, 27–8, 31–4, 41, 43, 45–6; 18:27; 19:29, 43, 48–9
- ### World organizations
- Cameroon-Nigeria Mixed Commission (UN), 8:31
 - Commission of the Private Sector & Development (UN), 3:9; 7:17

Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations -- *Suite*

Agences, ministères et organismes africains -- *Suite*

- Conférence interafricaine des marchés d'assurances (CIMA), 10:47
- Congrès Beja, 13:37
- Congrès national africain, 16:64
- Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA), 12:18
- Gender Centre for Research and Training (GCRT), 13:31, 33, 41–2
- Institut des technologies de l'information et des communications du Mozambique, 16:15, 18
- Institut d'information et de négociations commerciales de l'Afrique australe et de l'Est (SEATINI), 15:4
- Ministère des Affaires religieuses (Soudan), 13:47
- National Office for Technology Acquisition and Promotion (NOTAP), 11:38
- Nigeria Labour Congress, 8:10, 24
- Observatoire économique et statistique pour l'Afrique subsaharienne (AFRISTAT), 10:46
- Office des produits agricoles du Mali, 9:21
- Organisation pour la mise en valeur du fleuve Gambie (OMVG), 10:46
- Organisation pour la mise en valeur du fleuve Sénégal (OMVS), 10:46
- Organisation pour l'harmonisation du droit des affaires en Afrique (OHADA), 10:47
- Réseau des organisations paysannes et de producteurs de l'Afrique de l'Ouest (ROPPA), 10:31; 15:4
- Réseau des parlementaires africains contre la corruption (APNAC), 20:26–7
- Southern African Development Community (SADC), 8:22
- Union des femmes soudanaises, 13:33, 41
- Union du Maghreb arabe (UMA), 18:36
- Union économique et monétaire ouest africaine (UEMOA), 10:31, 45–6, 54–5

Agences, ministères et organismes américains

- Fondation Ford, 16:41
- United States Agency for International Development (USAID), 11:53; 14:16; 16:40
- United States House of Representatives, 11:60–1
- U.S. Department of State, 11:60

Agences, ministères et organismes britanniques

- Bilateral Development Agency, 7:22
- Department for International Development (DFID), 7:22; 14:16, 21; 16:40, 68
- Foreign and Commonwealth Office (FCO), 12:33

Autres

- Agence suédoise de développement international, 16:40
- Agence suisse de développement et de coopération, 16:40
- Ambassade du Zaïre, Ottawa, 16:48
- Association du barreau canadien, 3:14, 16; 14:43
- Banque Centrale de Mauritanie, 18:37
- Bureau de liaison avec les institutions financières internationales, 14:16
- Canadian Cooperative Association (CCA), 20:16
- Canadian Food Grain Bank, 16:63
- Center for Global Development (CGD), 19:49
- Centre des femmes pour les médias et l'éducation, Irak, 13:22–4, 28

Lobbying, representation, volunteering and other Collaboration – *Cont'd*

World organizations – *Cont'd*

Commission on HIV/AIDS and Governance in Africa, 7:8, 11
 Food and Agriculture Organization of the United Nations (FAO), 5:50; 7:16
 International Commission for Africa, 8:6
 International Commission of Inquiry on Darfur (UN), 5:32
 International Criminal Court (ICC), 5:32; 6:18; 14:48
 International Fund for Agricultural Development (IFAD), 5:50; 11:53; 15:20
 International Labour Organization (ILO), 8:9, 17–18; 14:8
 International Monetary Fund (IMF), 5:34; 7:10–11, 26–30, 33, 40; 8:34, 41, 45–6; 9:6, 10, 12–13, 16, 18, 22; 10:25, 35, 38, 40, 48–9, 53–4; 11:8, 12, 16–19, 21–3, 25, 27, 35, 48, 59–64; 12:9, 11–12, 37, 40–1; 14:35, 38; 15:5–7, 10–12, 18, 20; 16:42, 67; 17:5–27, 31, 34, 38, 47; 18:27, 29–30; 19:48; 20:29
 Multinational Standby High Readiness Brigade for United Nations Operations (SHIRBRIG), 5:40
 ONUSIDA, 5:34; 7:11–12
 Organization for Economic Co-operation and Development (OECD), 3:13, 19, 51; 5:16, 34, 37, 42; 7:22, 39, 49, 54; 10:25, 35, 41, 47; 11:33, 36–7, 41, 49, 52–3, 57, 66–8; 12:16; 14:8; 20:39
 United Nations (UN), 1:48–9; 3:10, 30, 38; 4:26; 5:7, 14, 22, 33–4; 6:4, 6–7, 9, 12–13, 16–18, 22–5; 7:13–14, 23, 25, 44, 49; 8:18, 25–6, 32; 10:15, 47; 11:13, 44, 53, 59; 12:18, 21–2, 30–1, 33–5, 37–42; 13:39; 14:11, 15, 22, 45; 16:26, 33, 35–6, 39, 45–6, 49, 68; 17:39, 47; 18:31–2; 19:44
 United Nations Children's Fund (UNICEF), 5:34; 7:40; 19:44
 United Nations Conference on Trade and Development (UNCTAD), 11:52
 United Nations Development Programme (UNDP), 3:31; 5:34; 7:23; 14:30; 15:16; 19:44
 United Nations Economic Commission for Africa (UNECA or ECA), 7:7, 9, 13–14, 20; 16:45; 20:20
 United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization (UNESCO), 16:15, 45; 19:12
 United Nations General Assembly, 12:39
 United Nations High Commissioner for Refugees (UNHCR), 5:34; 7:47–8, 55
 United Nations High-level Panel, 3:40
 United Nations Mission in Sierra Leone (UNAMSIL), 5:34, 53
 United Nations Mission in Sudan (UNMISUD), 5:40
 United Nations Organization Mission in the Democratic Republic of the Congo (MONUC), 5:39; 8:26
 United Nations Relief and Works Agency for Palestine, 3:25
 United Nations Secretariat, 12:39
 United Nations Security Council, 5:14, 22; 8:35, 40; 12:17–18, 33–4, 38–9

Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations – *Suite*

Autres – *Suite*

Commission de gouvernance globale, 16:51
 Commission de la coopération et du développement des parlementaires de la Francophonie, 15:16
 Commission on Capital Flows to Africa, 11:43, 47–9
 Connectivity Africa, 16:39
 Consortium pour la recherche économique en Afrique (CREA), 16:31, 41; 17:9
 CPCS Transcom, 14:6, 14
 ENI, 18:34
 Fondation Shell, 11:69
 Front révolutionnaire uni (FRU), 5:53
 Greenbank Middle School, Ottawa, 16:55
 Groupe 5+5, 18:36
 Groupe d'étude et de recherche sur la démocratie et le développement économique en Afrique, 16:69
 Institut de connectivité des Amériques, 16:39
 International Crisis Group, 5:45
 McCain Foods, 17:44
 Northern Lights Franchise Consultants Corporation, 11:29
 Ockenden International, Irak, 13:23, 27
 Plan de parrainage, 14:26
 Planned Parenthood, 14:26
 Rassemblement des démocrates indépendants, Irak, 13:28
 Research Triangle Institute, Irak, 13:22–4, 28
 Société canadienne d'hypothèques et de logement (SCHL), 19:29
 Société pour le développement international, 16:48, 53
 Université Carleton, 16:47
 Université du Mozambique, 16:27
 UPA Développement international (UPA DI), 10:22, 32, 36; 15:4
 Commerce et finance
 Banque européenne d'investissement (BEI), 7:23
 Banque islamique de développement (BID), 7:23
 Banque mondiale, 5:7, 13, 16, 34, 36, 46; 7:10, 13, 15–16, 19, 22–3, 25–30, 33, 40; 8:34, 41, 45–6; 9:6–7, 10, 12–13, 15–16, 18–24; 10:15, 25, 35, 38, 40, 48–50, 53–4; 11:8, 12, 16–17, 19–23, 25, 35, 53, 59–62; 12:9, 11–12, 16, 37, 40–1; 14:23, 34–8, 51–2, 55–62, 64; 15:5–7, 10–12, 18, 20; 16:36, 42, 59, 66–9; 17:6–7, 11, 13–15, 17–18, 22, 30–1, 34, 38; 18:27, 29–30, 32, 38; 20:18
 Bureau de promotion du commerce Canada (BPCC), 7:25; 10:48; 11:50
 Centre du commerce international (ITC), 11:50
 Club de Paris, 7:26–7, 29, 33; 11:21–2, 36
 Commission on Capital Flows to Africa, 11:48
 Conseil canadien pour l'Afrique (CCA), 7:17; 11:8–9, 29, 35
 Développement international Desjardins (DID), 11:25, 43–7, 53, 55–6; 20:16
 Export-Import Bank of the United States, 11:47–8, 61, 63
 Financement des institutions financières internationales (IFI), 7:21–5; 11:12
 Fonds kowetiens, 7:23

Lobbying, representation, volunteering and other Collaboration – *Cont'd*

World organizations – *Cont'd*

World Bank, 5:7, 13, 16, 34, 36, 46; 7:10, 13, 15–16, 19, 22–3, 25–30, 33, 40; 8:34, 41, 45–6; 9:6–7, 10, 12–13, 15–16, 18–24; 10:15, 25, 35, 38, 40, 48–50, 53–4; 11:8, 12, 16–17, 19–23, 25, 35, 53, 59–62; 12:9, 11–12, 16, 37, 40–1; 14:23, 34–8, 51–2, 55–62, 64; 15:5–7, 10–12, 18, 20; 16:36, 42, 59, 66–9; 17:6–7, 11, 13–15, 17–18, 22, 30–1, 34, 38; 18:27, 29–30, 32, 38; 20:18
World Food Program (WFP), 9:11; 17:39–40
World Health Organization (WHO), 3:32, 43; 5:12, 34; 7:15, 39; 11:6

Mali

Agricultural production

Cultures, cotton, 9:6–8, 11–14; 10:6; 14:35–6, 53–4
Facts and statistics, 9:6, 13–14; 20:30
Genetically modified organisms (GMOs), 9:7, 11, 19

Agriculture, markets

Access, 9:6–7; 11:20; 17:46
Farm marketing boards, 9:16, 21
Indebtedness, 9:14, 22
Problems, 9:7, 14, 19, 21; 10:14; 14:37
Role of women, 9:20–1

Country and people

Education, health and peacekeeping, 7:44; 9:21; 14:36–7; 20:41
External relations, 10:46; 14:35
Geography, land tenure system, demography, 9:6–8, 11, 17, 24; 10:43; 14:37; 20:17–18

Development and economy

Canadian aid, 5:24, 52; 7:41; 14:35–7; 18:15; 20:25
Financial services, 11:45–6; 14:14
International aid, 5:46; 16:36; 17:9
Investments and imports from Canada, 10:18; 12:16; 14:14
Markets, 10:25, 37–8; 11:50

Mauritania

Country and people

Geography, demography, 18:13–14
History, 18:13–15

Development

Canadian and international aid, 18:15–16
Poverty and indebtedness, 18:13–14, 16, 31

Politics, economy

Natural resources, livestock, agriculture, 18:14–15
Political system, stability, 18:13, 15–16
Trade and prosperity, 18:16, 36–7

Morocco

Country and people

History, demography, 18:11, 29
Independence, democracy, 18:11–12, 22

Development

Challenges, 18:11–12, 23
Technology, 18:23, 27
Trade, entrepreneurialism, 7:21; 11:38; 18:23, 33, 37

Relations

African states and peacekeeping, 18:12, 23
African Union, membership, 5:49–50
Canada, 7:46; 18:11–12, 22–3, 29–30, 33

Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations – *Suite*

Commerce et finance – *Suite*

Fonds monétaire international (FMI), 5:34; 7:10–11, 26–30, 33, 40; 8:34, 41, 45–6; 9:6, 10, 12–13, 16, 18, 22; 10:25, 35, 38, 40, 48–9, 53–4; 11:8, 12, 16–19, 21–3, 25, 27, 35, 48, 59–64; 12:9, 11–12, 37, 40–1; 14:35, 38; 15:5–7, 10–12, 18, 20; 16:42, 67; 17:5–27, 31, 34, 38, 47; 18:27, 29–30; 19:48; 20:29
Groupe Cairns, 3:61
Organisation de coopération et de développement économique (OCDE), 3:13, 19, 51; 5:16, 34, 37, 42; 7:22, 39, 49, 54; 10:25, 35, 41, 47; 11:33, 36–7, 41, 49, 52–3, 57, 66–8; 12:16; 14:8; 20:39
Organisation mondiale du commerce (OMC), 1:19, 39; 3:51, 55, 59, 61–2, 64; 7:17, 31; 9:7, 20; 10:5–7, 9–11, 14–16, 22–3, 25–9, 32–3, 37–8, 41, 47; 11:51–3; 14:12, 35; 15:6–7, 9–10, 13, 16, 18; 17:10, 27–8, 31–4, 41, 43, 45–6; 18:7; 19:29, 43, 48–9
Overseas Private Investment Corporation (OPIC), 7:23
Société financière internationale, 18:38

ONG, bénévolat

Africa fund, 6:8
Aga Khan Development Network (AKDN), 3:28
Agriteam Canada, 3:16
Alliance mondiale pour les vaccins et la vaccination (GAVI), 3:17–18
Banque de céréales vivrières du Canada (CFGB), 3:19
Canada Monde (CW), 3:17
Canadian University Services Overseas (CUSO), 3:13, 17, 28
Care et Care Canada, 3:13, 28; 14:26
Clowns sans frontières, 6:27
CUSO, 14:9, 24–5
Entraide universitaire mondiale du Canada (EUMC), 3:17; 4:24
Fonds mondial de lutte contre le SIDA, 3:18; 7:11, 40
Fonds pour l'environnement mondial (FEM), 7:40
Institut sur la gouvernance, 16:47
International Crisis Group (ICG), 5:45
Jeunesse Canada Monde, 16:55
Médecins sans frontières, 8:15
Mouvement international de la Croix-rouge et du Croissant-rouge (RCRC), 3:28
OXFAM, 3:19
Réseau de la sécurité humaine (HSN), 3:42
Service d'assistance canadienne aux organismes (SACO), 3:13
Transparency International (TI), 5:43; 20:26
Vision mondiale, 3:28
Organisations et initiatives supra-politiques
African Peace Facility, 12:35
Association législative Canada-Chine, 3:64–5
Association parlementaire Canada-Afrique, 3:42, 48
Association parlementaire Canada-Europe, 4:4
Commandement de la défense aérospatiale de l'Amérique du Nord (NORAD), 6:18
Commission internationale de l'intervention et de la souveraineté des états (ICISS), 3:31
Commission pour l'Afrique, 10:25, 27, 29, 34–5; 11:5–8, 21, 25, 51, 56–7; 12:16–18; 14:7–9, 22, 42; 16:48, 51, 59
Commonwealth, 3:44; 5:27, 38, 54; 6:18; 7:10

Morocco – Cont'dRelations – *Cont'd*

- Canada-Morocco Parliamentary Association, **18:19, 22**
 Foreign exchanges, partnerships, **3:36, 38, 56; 18:23**

Mozambique

Country and people

- Governance, elections, **5:7; 14:55; 18:21**
 History and conflicts, **5:41–3; 10:46; 12:6; 16:21**
 Poverty, **16:16, 25–6**

Development and economy

- Agriculture, food sustainability, **16:24–6, 46**
 Canadian aid, **5:25; 16:16–17**
 Growth, incomes, **5:7; 16:21–2, 25; 17:9**
 International aid, **5:46; 16:35**
 Poverty, opening of markets, **10:25; 16:16, 25–6**

Education

- Canadian aid, **5:50; 7:42; 16:17**
 Health and schooling, **8:23; 16:16–18, 25–7**
 Models, **16:18–19**
 Role of technology, **16:18, 25–7**

Science and technology

- Budget, investments, **16:20–1, 23–4, 34, 37**
 Government plan, measures, **16:16–19, 22–4**
 Infrastructure, **16:17, 19, 21–2**
 Objectives, **16:16–21**

Natural resources of Africa

By countries

- Angola, **4:14; 5:55; 12:26**
 Congo, **4:14; 5:55; 12:17**
 Ghana, **12:16, 25**
 Nigeria, **8:38–9**
 Sudan, **5:16, 55**

Exploitation

- Guidelines, **12:16–17**
 Link with conflicts, **4:14; 5:55; 12:15–18, 20**
 Private sector, **5:11; 11:35; 12:25**
 Recommendations, **12:16–18, 23–4**
 Role of Canada, **12:15–18, 20**

Importance, **5:12; 11:29**Water management, **5:13; 20:31****New Partnership for Africa's development (NEPAD). See****Development of Africa Under Commitment of Africa****Nigeria**

Country and people

- Development, partnerships, **14:25; 17:7**
 Education, culture, media, **5:38; 7:20; 8:44, 46**
 Governance, conflicts, corruption, **8:38–9; 12:14; 18:21; 20:26**
 Health, polio, HIV/Aids, **3:42; 7:42; 8:10, 24; 16:44. See also HIV/Aids**
 History, geography, demography, **8:5, 26–8; 11:34**

Economy

- Businesses, private sector, markets, **11:31, 34, 38–9, 42; 14:14**
 Debt, **8:30, 34, 41–2; 11:15, 61, 63. See also Nigeria Under Africa Under Debts of African countries, relief efforts**
 Government measures, **8:29–31, 41–2**

Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations – SuiteOrganisations et initiatives supra-politiques – *Suite*

- Conseil de l'Europe, **1:41; 19:39**
 Ecumenical Peer Review Mechanism (EPRM), **5:46**
 Fonds africain de développement (FAD), **7:30**
 Groupe de la banque africaine de développement (BAD), **7:22–3, 25, 29, 40; 11:29, 38; 17:5, 9, 26**
 Groupe des quinze (G15), **10:47**
 Groupe du G8, **1:50; 3:9, 31–3, 36–7, 40, 42; 5:8–10, 13, 17, 23–4, 27, 44–5, 52; 6:15; 7:27–9, 38, 43–4, 50; 8:6, 19, 33, 37; 10:7–8, 23, 41; 11:5–8, 47–50, 66; 12:21, 24; 16:39; 18:9, 14, 31–3, 38; 19:50**
 Groupe du G10, **17:28, 38–9**
 Groupe du G20, **3:40, 51, 62; 10:34; 11:66; 17:28, 30–1, 36, 38–9**
 Groupe du G33, **17:28**
 Groupe du G90, **3:51, 62; 17:28, 38**
 Groupe du G7, ministres des finances, **7:26–9, 31; 11:5–7, 22**
 Groupe interparlementaire Canada-États-Unis, **3:45**
 Groupe parlementaire Canada-Allemagne, **1:41–4, 46, 48**
 Groupe Ulstein, **5:27, 52**
 Initiative d'accès aux marchés (IAM), **7:34**
 Initiative d'aide aux pays pauvres très endettés (PPTE), **7:27–33; 11:10, 60, 62–3**
 Mécanisme africain d'examen par les pairs (MAEP), **5:8, 45; 20:26**
 Organisation de la conférence islamique (OCI), **10:47**
 Organisation de l'Unité africaine (OUA), **4:26, 28; 8:32–3; 10:45–6; 12:35; 14:27**
 Organisation du Traité de l'Atlantique Nord (OTAN), **1:39–40, 51–2; 2:10; 3:43; 6:18; 19:37**
 Organisation internationale de la Francophonie (OIF), **10:47**
 Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe (OSCE), **1:41; 2:9–10; 3:55; 18:36**
 Ourafrica.com, **7:20**
 Parlement européen, **19:39**
 Secrétariat du groupe des États d'Afrique, des Caraïbes et du Pacifique (ACP), **5:48; 10:47**
 Union africaine (UA), **4:26; 5:13–15, 20, 22, 24, 28, 31–2, 35, 40, 45, 48–50; 6:4, 12–13, 18–19; 8:33; 10:45–6; 12:35; 13:42, 45; 14:48; 17:28; 18:20–1, 31; 20:16, 20–1**
 Union européenne, **1:36, 41–7, 49–51, 54; 2:9–10, 13; 3:33, 51, 59, 62; 4:24; 5:21, 39–40, 47–8; 10:9–11, 28–9, 35, 38, 54; 11:24, 67; 12:35; 13:39; 14:12, 57; 15:10, 19; 18:7, 18, 21, 33–4; 19:33**
- Organisations mondiales
 Assemblée générale des Nations Unies, **12:39**
 Banque mondiale, **5:7, 13, 16, 34, 36, 46; 7:10, 13, 15–16, 19, 22–3, 25–30, 33, 40; 8:34, 41, 45–6; 9:6–7, 10, 12–13, 15–16, 18–24; 10:15, 25, 35, 38, 40, 48–50, 53–4; 11:8, 12, 16–17, 19–23, 25, 35, 53, 59–62; 12:9, 11–12, 16, 37, 40–1; 14:23, 34–8, 51–2, 55–62, 64; 15:5–7, 10–12, 18, 20; 16:36, 42, 59, 66–9; 17:6–7, 11, 13–15, 17–18, 22, 30–1, 34, 38; 18:27, 29–30, 32, 38; 20:18**
 Brigade multinationale d'intervention rapide des forces en attente des Nations Unies (BIRFA), **5:40**
 Bureau international du travail (BIT), **8:9, 17–18; 14:8**
 Commission d'enquête internationale sur le Darfour (ONU), **5:32**

Nigeria – *Cont'd*Economy – *Cont'd*

Natural resources, environment, agriculture, 8:27–8, 31, 37–41; 16:61; 17:25; 20:30

Revenue, growth, progress, 8:27, 30, 45–6

Political and judicial system

Corruption, 8:29; 11:15

Federation, democracy, Parliament, 8:28, 35, 38

History, 8:27–8, 38–9

National Political Reform Conference, 8:29

Shariah law, 8:22, 28

Relations

African states, 8:31–2; 18:20

Canada, 7:34, 41–2; 8:33–5, 40

Role on national and international scene

NEPAD, elaboration, 8:36–7

Peacekeeping, 8:26, 32–3, 35, 39, 43–4; 18:20

United Nations Security Council, membership, 8:35, 40

Other African countries

Benin, 8:31, 43; 10:6, 18; 11:8

Botswana, 4:14; 8:11, 14; 11:14, 65–6; 12:8, 11; 15:18

Burkina Faso, 7:24, 42, 51; 10:6, 18, 46; 11:56; 12:9; 16:69

Burundi, 3:44; 5:14, 31; 6:6; 7:56; 8:33; 14:18

Cameroon, 8:31; 11:51, 61–2; 14:14, 18; 15:11, 16

Cape Verde, 10:46

Central African Republic, 14:18

Chad, 4:28; 7:47–8; 8:31–3; 10:6, 46; 11:61–2; 13:38; 14:18; 18:20

Egypt, 11:38, 42; 13:38, 43; 16:39; 17:41; 18:20, 33, 36

Eritrea, 8:33; 13:38, 43; 18:21

Gabon, 16:69

Gambia, 10:43, 46

Guinea, 4:9; 5:14, 31; 8:31–2; 10:43, 46; 12:6; 14:10, 18; 15:16, 21

Liberia, 5:7, 14, 31, 53; 8:32, 43; 10:46; 12:6–9, 34, 44; 14:11, 18; 18:21

Madagascar, 7:28; 14:14; 15:20

Malawi, 7:41; 14:14; 16:22–3; 20:30

Mauritania, 10:43, 46

Mauritius, 11:65; 17:28, 30, 41

Namibia, 4:16, 27; 15:18

Niger, 4:14; 8:31; 10:46

Sao Tome and Principe, 8:31

Somalia, 4:9, 17; 5:14; 6:6, 25; 12:6–7, 31, 33–5, 44; 14:18, 27; 20:28

Togo, 5:14, 47; 7:58; 8:32; 14:18–19, 24, 27

Zaire, 14:18; 16:55

Other departments

Agriculture and Agri-Food Canada, 17:27; 19:29, 49

Canadian Heritage, 19:11, 20

Department of Justice, 19:22, 29

Foreign Affairs and International Trade Canada (DFAIT), 10:34; 11:28, 68; 19:28, 34, 40–1. *See also* **Department of Foreign Affairs** *And also* **International Trade Canada**

Industry Canada, 8:8, 17; 19:49

Natural Resources Canada, 11:28

Other laws cited

Access to Information Act, 16:39

Anti-terrorism Act (ATA), 19:22

Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations -- *Suite*Organisations mondiales -- *Suite*

Commission du secteur privé et du développement (ONU), 3:9; 7:17

Commission économique pour l'Afrique (CEA), 7:7, 9, 13–14, 20; 16:45; 20:20

Commission internationale pour l'Afrique, 8:6

Commission Mixte Cameroun-Nigeria (ONU), 8:31

Commission sur le VIH-sida et la gouvernance en Afrique, 7:8, 11

Conférence des Nations Unies sur le commerce et le développement (CNUCED), 11:52

Conseil de sécurité des Nations Unies, 5:14, 22; 8:35, 40; 12:17–18, 33–4, 38–9

Cour pénale internationale (CPI), 5:32; 6:18; 14:48

Fonds international de développement agricole (FIDA), 5:50; 11:53; 15:20

Fonds monétaire international (FMI), 5:34; 7:10–11, 26–30, 33, 40; 8:34, 41, 45–6; 9:6, 10, 12–13, 16, 18, 22;

10:25, 35, 38, 40, 48–9, 53–4; 11:8, 12, 16–19, 21–3, 25, 27, 35, 48, 59–64; 12:9, 11–12, 37, 40–1; 14:35, 38;

15:5–7, 10–12, 18, 20; 16:42, 67; 17:5–27, 31, 34, 38, 47; 18:27, 29–30; 19:48; 20:29

Groupe de haut niveau des Nations Unies, 3:40

Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (UNHCR), 5:34; 7:47–8, 55

Mission des Nations Unies en République Démocratique du Congo (MONUC), 5:39; 8:26

Mission des Nations Unies en Sierra Leone (MINUSIL), 5:34, 53

Office de secours et de travaux des Nations Unies pour les réfugiés de Palestine dans le Proche-Orient, 3:25

ONUSIDA, 5:34; 7:11–12

Organisation de coopération et de développement économique (OCDE), 3:13, 19, 51; 5:16, 34, 37, 42;

7:22, 39, 49, 54; 10:25, 35, 41, 47; 11:33, 36–7, 41, 49, 52–3, 57, 66–8; 12:16; 14:18; 20:39

Organisation des Nations Unies (ONU), 1:48–9; 3:10, 30, 38; 4:26; 5:7, 14, 22, 33–4; 6:4, 6–7, 9, 12–13, 16–18,

22–5; 7:13–14, 23, 25, 44, 49; 8:18, 25–6, 32; 10:15, 47; 11:13, 44, 53, 59; 12:18, 21–2, 30–1, 33–5, 37–42;

13:39; 14:11, 15, 22, 45; 16:26, 33, 35–6, 39, 45–6, 49, 68; 17:39, 47; 18:31–2; 19:44

Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture, 5:50; 7:16

Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO), 16:15, 45; 19:12

Organisation mondiale de la santé (OMS), 3:32, 43; 5:12, 34; 7:15, 39; 11:6

Programme alimentaire mondial (PAM), 5:34; 9:11; 17:39–40

Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD), 3:31; 5:34; 7:23; 14:30; 15:16; 19:44

Secrétariat des Nations Unies, 12:39

United Nations Children's Fund (UNICEF), 5:34; 7:40; 19:44

United Nations Mission in Sudan (UNMISUD), 5:40

Loi modifiant la Loi sur les brevets et la Loi sur les aliments et drogues

Collaborations et ministères, 3:11–12

Other laws cited – Cont'd

- Canadian Charter of Rights and Freedoms, 6:7; 13:23; 19:14; 20:41; 21:21
- Constitution of Nigeria, 8:37–8
- Crimes Against Humanity and War Crimes Act, 19:9, 17, 19
- Criminal Code, 19:9, 15, 18, 21–2
- Cultural Property Export and Import Act, 19:9, 18
- Immigration and Refugee Protection Act, 20:34, 36–7, 39
- National Defence Act, 19:9, 19
- Official Languages Act, 16:31–2

Political and economic governance in Africa

Challenges, issues

- Citizenship, freedom of expression, representation, 12:8–10; 16:69–71; 20:25
- Culture, tradition, notion of consensus, 16:54, 57–60, 66
- HIV/Aids, 7:9; 8:8, 11, 14
- Leadership, 16:60, 64–6; 20:28–9
- "Vampire states," bureaucracy, political patronage, tyranny, 14:17, 24; 16:53–4, 61

Measures to improve

- Accountability, 20:21–2, 29–30
- Balance between state and civil society, 16:61–2, 64–5
- Evaluation, 3:9, 33; 5:7–8, 45; 8:21–3, 33, 36–7; 12:24, 27; 20:24, 26. *See also* Peer evaluation *Under* Conflict resolution, strategy *Under* **Security and conflicts in Africa**
- Recommendations, 7:7–8; 16:50–2, 54–5, 61–2
- Role of parliamentarians and parliaments, 7:10–11; 12:24; 20:29–30

Reform

- Canadian aid, priorities, 3:8–9, 14, 27, 31; 5:28, 32, 44; 7:25, 37, 58; 14:12; 16:54
- Commitment of Africa, 5:18–19, 42–4
- Education of young people, 16:54–7
- New Partnership for Africa's Development (NEPAD), 5:8–10, 18–19
- Precondition to development, 3:8–9, 26–7; 5:8; 7:41; 16:48, 51, 64; 18:28

Sectors of intervention

- Media, 7:19–20
- Progress made, deficiencies, 5:13; 7:7–8, 28
- Taxation, 8:16–17

Theoretical foundations

- Industrial Revolution, effects, 16:60–1
- Models, 16:47–50, 59
- Principles, values, players, 16:48–50, 55–6, 59, 71

Remote Sensing Space Systems Act. *See also* Bill C-25 - Act governing the operation of remote sensing space systems And also Remote sensing space systems, regulation

Clauses, study

- Compensation, 21:13–15, 26, 35–8
- Exemption, 21:15–16
- Powers of ministers, 21:13, 16–18
- Shutter control, priority access, 21:13–15, 18

Industry, support, 21:24

Objectives, implications, 21:9, 11, 22

Review, enactment, 21:12, 19–20

Loi modifiant la Loi sur les brevets et la Loi sur les aliments et drogues – Suite

- Médicaments génériques, 3:10–12
- Publication du règlement dans la gazette, 3:11

Loi sur la croissance et les possibilités économiques en Afrique (AGOA)

- Application, 11:68–9
- Objectifs, 11:51–2, 61

Mali

Agriculture, marchés

- Accès, 9:6–7; 11:20; 17:46
- Endettement, 9:14, 22
- Offices de commercialisation, 9:16, 21
- Problèmes, 9:7, 14, 19, 21; 10:14; 14:37
- Rôle des femmes, 9:20–1

Développement et économie

- Aide canadienne, 5:24, 52; 7:41; 14:35–7; 18:15; 20:25
- Aide internationale, 5:46; 16:36; 17:9
- Investissements et importations en provenance du Canada, 10:18; 12:16; 14:14
- Marchés, 10:25, 37–8; 11:50
- Services financiers, 11:45–6; 14:14

Pays et peuple

- Éducation, santé et maintien de la paix, 7:44; 9:21; 14:36–7; 20:41
- Géographie, régime foncier, démographie, 9:6–8, 11, 17, 24; 10:43; 14:37; 20:17–18
- Relations extérieures, 10:46; 14:35

Production agricole

- Cultures, coton, 9:6–8, 11–14; 10:6; 14:35–6, 53–4
- Faits et statistiques, 9:6, 13–14; 20:30
- Organismes génétiquement modifiés (OGM), 9:7, 11, 19

Maroc

Développement

- Commerce, entrepreneuriat, 7:21; 11:38; 18:23, 33, 37
- Défis, 18:11–12, 23
- Technologie, 18:23, 27

Pays et peuple

- Histoire, démographie, 18:11, 29
- Indépendance, démocratie, 18:11–12, 22

Relations

- Association parlementaire Canada-Maroc, 18:19, 22
- Canada, 7:46; 18:11–12, 22–3, 29–30, 33
- Échanges internationaux, partenariats, 3:36, 38, 56; 18:23
- États africains et maintien de la paix, 18:12, 23
- Union africaine, adhésion, 5:49–50

Mauritanie

Développement

- Aide canadienne et internationale, 18:15–16
- Pauvreté et endettement, 18:13–14, 16, 31

Pays et peuple

- Géographie, démographie, 18:13–14
- Histoire, 18:13–15

Politique, économie

- Commerce et prospérité, 18:16, 36–7
- Ressources naturelles, élevage, agriculture, 18:14–15
- Système politique, stabilité, 18:13, 15–16

Remote sensing space systems, regulation. *See also Remote Sensing Space Systems Act And also Bill C-25 - Act governing the operation of remote sensing space systems*

Application

- Exemption, **21:15–16**
- National security, **21:11, 13, 15–16**
- Oversight mechanism, accountability, **21:18–19, 23**
- Powers of ministers, scope, delegation, **21:13, 16–18, 21, 31, 33, 35**
- Privacy, **21:21**

Control

- 2000 Canada-U.S. Intergovernmental Agreement, **21:12, 14–15**
- International agreements, **21:26–7**
- Licenses, **21:11, 16**
- United States, **21:14–15**

Role of Canada

- International obligations, **21:11–12**
- Leadership, **21:9–10**
- Sovereignty, **21:10, 12–13**

Satellites

- RADARSAT-1, **21:10, 12, 17**
- RADARSAT-2, **21:10–12, 17, 20–1, 24–5**

Use

- Compensation, **21:13–15, 26, 35–8**
- Public and private sectors, collaboration, **21:10–11, 13**
- Royal Canadian Mounted Police (RCMP), Canadian Security Intelligence Service (CSIS), Department of National Defence (DND), **21:16–17, 25**
- Shutter control, priority access, **21:11, 13–18, 20, 22, 25–6**

Rwanda

- Conflicts, **4:6, 12, 17, 20, 26–7; 5:30; 6:6–7, 12, 15–16, 19, 21, 24; 7:37, 56; 8:14; 12:5, 34–5, 44; 14:18**
- Debt, **7:29; 11:8**
- Peer review, **20:26**

Security and conflicts in Africa. *See also Security Under Africa, history and diversity And also Peace and security Under International collaboration Under Development of Africa*

African intervention and peacekeeping

- African military force, **4:26; 5:15**
- African Union, **5:31, 49–50; 6:12–13; 10:45; 18:20–1**
- Role, Senegal, Libya, Algeria, **10:46; 18:20–1**

Armed conflicts

- Causes, **12:8–10, 28–31, 43; 14:23–4**
- History, examples, repercussions, **6:5–6; 12:5–7, 30, 32–4; 20:16**
- Refugees, **12:31–2**
- Terrorism, extremism, **6:10–11; 7:34; 18:10, 23**
- Weapons, child soldiers, **6:23–4, 26–8**

Conflict resolution, strategy

- Importance, condition of development, **7:7; 12:19; 18:23–4**
- Peer evaluation, **5:19; 6:13–15; 8:21–2; 20:26.** *See also Evaluation Under Measures to improve Under Political and economic governance in Africa*
- Recommendations, **6:10–16, 19–23, 26–8; 12:8–11, 20–2, 30–3**
- Role of regions, **6:11–13; 12:34–5**
- Role of women and youth, **6:11, 20–2; 7:14–15**

Ministère de la Défense nationale (MDN), travaux

Mandat

- Convention pour la protection des biens culturels en cas de conflit armé (Convention de La Haye), obligations, **19:9**
- Participation conjointe avec d'autres ministères, agences, **7:58**
- Politique de sécurité et défense, **1:52–4; 3:34; 5:26; 6:25**

Programmes

- Afrique, **5:39; 7:44, 50–1**
- Partenariats, **19:28–9**
- Programme d'aide à l'instruction militaire (PAIM), **5:41; 7:43–5, 50–1**

Projet de loi S-37, position, **19:16**

Ministère des Affaires étrangères. *Voir aussi Affaires étrangères et Commerce international Canada (MAECI) Sous*

Autres ministères

Mandat

- Afrique, analyse situationnelle, **5:6–9, 17–18, 20, 23–4, 26–8, 30–3, 42–8, 50–2; 6:12, 14, 24–5.** *Voir aussi*

Développement de l'Afrique

- Budget et dépenses, personnel, **3:30, 37, 41–2; 5:22–3, 32; 19:27, 36, 38–9; 20:41**
- Politique à l'égard de l'Afrique, **3:33, 37; 5:17–18; 6:12, 14, 24–5; 7:37, 45, 58**
- Responsabilités, organisation, rôle, historique, **3:31–2, 35–9, 58; 5:16–18, 25–7; 7:45; 19:26, 41–3**
- Travaux, programmes, **3:30–2; 6:24; 8:8; 12:33**

Partenariats

- États-Unis, **3:32, 39–40**
- Multilatéralisme élargi, **3:39–40**

Recommandations du Sénat

- Afrique, **3:42–4**
- Santé, VIH/sida, polio, **3:42–3**
- Sécurité, **3:42–3**

Relations, collaboration

- Agence canadienne de développement international (ACDI), **12:42; 19:29**
- Participation conjointe avec d'autres ministères, **3:34; 19:49**
- Présence diplomatique canadienne aux États-Unis, **19:38–9**
- Présence diplomatique étrangère aux États-Unis, **19:38–9**
- Rôle d'un intermédiaire avec l'Ukraine, **2:9, 14**

Ministère des Finances

Aide à l'Afrique, budget, **11:22–3**

Aide internationale

- Budget, fonds de crise, **11:7–9, 11–12**
- Gestion, **11:8–9, 12**
- Programmes et objectifs, **11:9–11, 13**

Mozambique

Développement et économie

- Agriculture, sécurité alimentaire, **16:24–6, 46**
- Aide canadienne, **5:25; 16:16–17**
- Aide internationale, **5:46; 16:35**
- Croissance, revenus, **5:7; 16:21–2, 25; 17:9**
- Pauvreté, ouverture des marchés, **10:25; 16:16, 25–6**

Éducation

- Aide canadienne, **5:50; 7:42; 16:17**

Security and conflicts in Africa – Cont'd

- International intervention and peacekeeping
 - International institutions, 12:39–44
 - Mechanism, parameters, 5:14–15; 6:7; 12:31; 18:21
 - Perceptions, 6:4–5, 15–16; 18:20–1
 - UN, role, dysfunction, 6:16–18, 24–5; 7:13–14; 12:21–2, 33–4, 40
- Role of Canada
 - Deficiencies, 6:8–9, 18–20; 12:44
 - Leadership, commitment, 6:19–20, 22–3; 12:5; 18:21–2
 - NGOs and private sector, participation, 6:10, 14
 - Recommendations, 12:29, 32, 35–7, 39
 - Values and principles, 6:7–9; 12:31–2, 46

Senegal

- Country and people
 - Conflicts, 5:7, 42
 - Education, infrastructure, health, 4:22; 5:41; 10:48; 16:37
 - Geography, population, 10:43–5
 - Governance, 12:14; 14:55; 18:21
- Development
 - Canadian aid, 5:24, 42, 52; 7:41; 10:52–3; 18:15
 - International aid, 5:46; 16:36
 - Regions, 10:54–5
- Economy, trade
 - Businesses, private sector, 11:45, 55; 14:14
 - Canada, 7:34; 10:47–8, 50–2
 - Debt, 7:28; 11:8
 - Growth, 10:46–7
 - Sectors, 10:53–4; 12:16; 14:51; 15:16–17, 21, 23
- Politics, relations
 - Constitution of the Republic of Senegal*, 2001, 10:45
 - Foreign policy, 10:45–6
 - With international community, 10:46–7
 - With other African countries, 10:45–7
 - Political and judicial regime, 4:14; 10:43–4, 52

Sierra Leone

- Country, people and conflicts, 4:27; 5:7, 14, 30–1, 42, 53–4; 6:6–7, 26; 7:41–2; 8:32; 12:6–8, 21, 32–3; 14:9–10, 18
- Economy, 4:26; 8:13; 12:8–9; 14:13
- Politics
 - Military, 5:21–2, 39, 54
 - Political regime, 4:14–15; 5:55

South Africa

- Country and people
 - Geography, history, military, 3:44; 4:7, 15–16, 27; 5:22, 52–3; 12:7
 - HIV/Aids, 4:13; 5:12
- Development
 - Businesses, 11:30–1, 38–9
 - Canadian aid, 5:22; 7:41, 44; 16:35
 - Current state, 4:13–14; 12:9, 11, 21
- Economy, trade
 - Canada, 7:21; 10:22
 - Compétition, 7:24; 10:10
 - Markets, 11:67; 15:18–19; 16:20–2; 17:28, 30; 18:34, 37
- Governance
 - Apartheid, 4:16; 8:36
 - Political regime, 16:53, 64; 18:21

Mozambique – Suite

- Education – *Suite*
 - Modèles, 16:18–19
 - Rôle de technologie, 16:18, 25–7
 - Santé et scolarisation, 8:23; 16:16–18, 25–7
- Pays et peuple
 - Gouvernance, élections, 5:7; 14:55; 18:21
 - Histoire et conflits, 5:41–3; 10:46; 12:6; 16:21
 - Pauvreté, 16:16, 25–6
- Science et technologie
 - Budget, investissements, 16:20–1, 23–4, 34, 37
 - Infrastructure, 16:17, 19, 21–2
 - Objectifs, 16:16–21
 - Plan, mesures du gouvernement, 16:16–19, 22–4

Nigeria

- Économie
 - Dette, 8:30, 34, 41–2; 11:15, 61, 63. *Voir aussi* Nigeria *Sous Afrique Sous Dette des pays africains, allègement*
 - Entreprises, secteur privé, marchés, 11:31, 34, 38–9, 42; 14:14
 - Mesures gouvernementales, 8:29–31, 41–2
 - Ressources naturelles, environnement, agriculture, 8:27–8, 31, 37–41; 16:61; 17:25; 20:30
 - Revenus, croissance, progrès, 8:27, 30, 45–6
- Pays et peuple
 - Développement, partenariats, 14:25; 17:7
 - Éducation, culture, médias, 5:38; 7:20; 8:44, 46
 - Gouvernance, conflits, corruption, 8:38–9; 12:14; 18:21; 20:26
 - Historique, géographie, démographie, 8:5, 26–8; 11:34
 - Santé, polio, VIH/Sida, 3:42; 7:42; 8:10, 24; 16:44. *Voir aussi* VIH/Sida
- Relations
 - Canada, 7:34, 41–2; 8:33–5, 40
 - États africains, 8:31–2; 18:20
- Rôle sur scène nationale et internationale
 - Conseil de sécurité des Nations Unies, adhésion, 8:35, 40
 - Maintien de la paix, 8:26, 32–3, 35, 39, 43–4; 18:20
 - NEPAD, mise en oeuvre, 8:36–7
- Système politique et judiciaire
 - Conférence nationale de réforme de la politique nationale, 8:29
 - Corruption, 8:29; 11:15
 - Fédération, démocratie, Parlement, 8:28, 35, 38
 - Historique, 8:27–8, 38–9
 - Loi de la charia, 8:22, 28

Nouveau Partenariat pour le Développement de l'Afrique (NEPAD). Voir Développement de l'Afrique Sous Engagement de l'Afrique**Organisation mondiale du commerce (OMC), négociations**

- Afrique
 - Agriculture, 10:5–6, 37; 17:45–7
 - Besoins, revendications, 10:10; 17:28–9
 - Ententes, 17:40–1
 - Importance, progrès, obstacles, 10:22–4, 26; 11:17, 20; 17:34
 - Participation, modalités, 10:33–4; 17:27–9
- Participation
 - Brésil, 17:31–2, 36

South Africa – Cont'd

Governance – Cont'd

Structure, 4:9; 8:22; 12:14

Studies and reports*2004 Report on the Global AIDS epidemic* (United Nations), 3:10*Action for a Strong and Prosperous Africa*, 2004 (International Commission for Africa), 8:6*Africa Unchained : The Blueprint for Development*, 2005 (George Ayittey), 14:6, 27*African Governance Report*, 2005 (Economic Commission for Africa), 7:7, 12–14, 19*Canada proposes 100 per cent Debt Relief for World's Poorest Countries*, 2005 (Department of Finance Canada), 7:27*Canada, Russia and Ukraine : Building a New Relationship*, 37.1 2002 (Standing Senate Committee on Foreign Affairs), 2:13*Changer le cours de l'histoire*, 2004 (World Health Organization), 3:43*Constitution of the Republic of Senegal*, 2001, 10:45*Crisis Watch*, electronic publication (International Crisis Group), 5:45*Departmental Performance Report 2003-2004* (Canadian International Development Agency), 3:7–8, 11, 29–30, 50*Departmental Performance Report 2003-2004* (Foreign Affairs Canada), 3:7, 29–30, 50*Departmental Performance Report 2003-2004* (International Trade Canada), 3:7, 29–30, 50*Développement et mal-développement*, 2001, 16:69*Doing Business* (periodical), 7:19*Doing Business in 2005 : Removing Obstacles to Growth*, 2005 (Banque mondiale), 7:19*End of Poverty, The : Economic Possibilities for Our Time*, 2005 (Jeffrey D. Sachs), 16:33*Ententes régionales et la construction de la paix, Les*, 1992 (Boutros Boutros-Ghali), 6:12*Étude Dollar et Gatti*, 1999 (World Bank), 5:36; 16:36*Examen de la politique étrangère du Canada : rapport du comité mixte des Affaires étrangères*, 35.1 1994, 3:34*External Voices Project, The*, 2005, 19:33*Globe and Mail*, 7:41*Helping the Poorest*, 2005 (Department of Finance Canada), 7:27*Helping the Poorest : an Update on Canada's Debt Relief Efforts*, 2005 (Department of Finance Canada), 7:27*ILO Code of Practice on HIV/AIDS and the World of Work, The*, 2001 (International Labour Organization), 8:18*Intelligent, L'*, periodical (Jeune Afrique), 15:16*International Policy Options* (periodical), 19:49*Millennium Project's Report*, 2005 (Jeffrey D. Sachs), 3:23; 5:19*Monde plus sûr, Un : notre affaire à tous : rapport du groupe de haut niveau des Nations Unies sur les menaces, défis et changements*, 2004, 3:30–1*New York Times*, 16:35*OECD Journal on Development : Development Cooperation, Report 2005* (Organization for Economic Co-operation and Development), 5:37**Organisation mondiale du commerce (OMC), négociations – Suite**

Participation – Suite

Canada, 10:6, 11, 26, 32; 11:52; 17:27, 31–2, 35–8, 40, 45–7

États-Unis, 17:35, 37–9

Europe, 17:30–1, 33, 37–40

Pays en voie de développement, 10:6–7, 15–16, 23; 15:9; 17:30–5, 40–1, 43, 46–7

Processus, enjeux

Calendrier, modalités, représentants, 17:27–8, 38–9, 43–4

Eau, 17:41–2

Subventions, 3:61; 9:20; 17:31, 36–7, 40

Système de commercialisation, 17:42–3

Traitement préférentiel, 11:53; 17:40–1

Secteurs

Agriculture, 9:20; 10:6, 14, 32; 15:7; 17:24–5, 27, 32

Aide alimentaire, 17:35–9

Droits et tarifs industriels, 10:7–8

Ouganda

Economie

Agriculture, 4:19–20; 5:15; 14:31, 62; 17:42

Marchés et développement, 5:11; 7:18; 8:20; 10:29; 14:24; 16:31, 36

Niveau de vie, 4:19; 5:16

Pays et peuple

Conflits, corruption, 4:27; 5:14; 6:6; 7:56; 14:18; 20:27

Gouvernance, 5:16; 8:21; 14:24, 55

VIH/Sida, 5:41; 8:20

Politique étrangère du Canada. Voir aussi Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux Et aussi Aide canadienne à l'Afrique Et aussi Énoncé de politique internationale du Canada (EPI)

Afrique

Afrique du Nord, 7:46; 18:9–10, 19, 24, 26, 36

Objectifs, 7:37–8; 12:24; 14:12; 18:9–10; 20:19, 24

Partenariats, 7:37–8

Aide internationale

Afrique, 3:7–8, 10–11, 31–3, 37; 4:17–18; 18:9–10

Orient et Moyen-Orient, 3:19–21, 38; 19:34, 36–7

Commerce

Consulats canadiens, 3:34, 41, 52–3

Multilatéralisme élargi, 3:36, 40

Responsabilités, 3:35, 57–9

Rôle, Missions

Crédibilité, réputation, leadership, 3:19, 39, 57; 14:42

Définition des mandats des ministères, 3:34–5, 57–8

Engagement au G8 de Kananaskis, 3:23, 31–2; 7:6; 8:6, 33; 11:6, 8, 47, 49; 14:49; 16:39; 18:12

Objectifs et énoncé de l'aide internationale, 3:8, 10, 14–15, 20, 30–2; 14:42, 49–50; 16:36–7, 39, 51; 20:24

Projet de loi C-25 - Loi régissant l'exploitation des systèmes de télédétection spatiale. Voir aussi Systèmes de télédétection spatiale, Loi Et aussi Systèmes de télédétection spatiale, réglementation

Budget, 21:12, 25–6

Étude des articles

Article 4, 21:15–16

Article 21, 21:17–18

Studies and reports – Cont'd

- Our Common Interest : Report of the Commission for Africa*, 2005, 7:6, 31; 10:25–6, 34–5; 11:5–8, 52–3, 56–7, 64; 12:16–18, 23–4; 14:7–10, 31; 16:51
- Partners in Development : Report of the Commission on International Development*, 1969, 14:10
- Rapport sur la gouvernance en Afrique*, 2005 (Economic Commission for Africa), 7:7, 12–14, 19
- Report of the Commission on Global Governance*, 1980, 16:51
- Report of the International Commission of Inquiry on Darfur*, UN, 2005, 5:32
- Report on Plans and Priorities 2003–2004* (International Trade Canada), 3:30
- [Report on the Partition of Palestine]*, 1947 (Ivan Rand), 3:37
- Responsibility to Protect, The*, 2001 (International Commission on Intervention and State Sovereignty), 3:31; 5:33; 6:25
- Savante histoire anthropologique* (periodical), 16:69
- Small Arms, Children and Armed Conflicts* (Department of Foreign Affairs Canada), 6:24
- Statistical Report on Official Development Assistance*, 2004–2005 (Canadian International Development Agency), 3:27
- [Strategic Framework for HIV/AIDS]*, 2005 (Canadian International Development Agency), 8:12
- Ten-Year Strategy For Increasing Capital Flows to Africa, A*, 2003 (Commission on Capital Flows to Africa), 11:49
- Toward UN Rapid Reaction Capability*, 1995 (Sir Brian Urquhart and an international consultative group), 6:12
- UN world public sector report on E-governance*, 2005, 18:32
- Uncertain Access : The Consequences of U.S. Security and Trade Actions for Canadian Trade Policy*, 2003 (Standing Senate Committee on Foreign Affairs), 3:64
- Unleashing Entrepreneurship : Making Business Work for the Poor*, 2004 (Ernest Zedillo and Paul Martin), 3:23–4; 11:6; 14:48
- For whose Benefit*, 1987, 12:22

Sudan**Conflicts**

- Causes, 5:52; 12:19
- Crisis, 5:14, 30; 6:12; 7:41; 12:6
- International, African, Canadian intervention, 3:31; 5:40; 8:32–3; 10:46; 12:33, 43–5; 13:35, 39–40, 42–5; 14:46–8
- Peace accords, 5:7, 32, 42; 7:55–6; 12:18; 13:42–5
- Regions, Darfour, 13:32, 36–9, 43–6; 18:17, 19–21

Country and people

- Freedom of speech, 13:40–1, 44
- Geography, demography, history, 13:32
- Governance, separatist movement, 4:9; 5:43; 13:44–5; 20:29
- Polio, 3:42–3
- Refugees, 7:47–8; 13:32

Development

- Canadian aid, 3:20; 5:39; 7:55–6
- Sudanese NGOs, 3:28
- United Nations missions, 5:22, 40; 6:4–5

Economy, 5:16, 55; 13:35–6**Projet de loi C-25 - Loi régissant l'exploitation des systèmes de télédétection spatiale – Suite****Étude des articles – Suite**

- Article 22, 21:13–14, 36–8
- Articles 9 à 15, 21:13–14, 17–18
- Articles 45.1(1) et 45.1(2), 21:19–20

Projet de loi S-37 - Loi modifiant le Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels. Voir aussi Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels, Loi modifiant Et aussi Biens, culturels, protection Et aussi Convention pour la protection des biens culturels en cas de conflit armé (Convention de La Haye)**Étude**

- Annexe, Article 6, Article premier, 19:12–15, 19
- Article 36.1(2), 19:19
- Article par article, 19:4–5, 22–4

Ressources naturelles de l'Afrique**Exploitation**

- Liens avec les conflits, 4:14; 5:55; 12:15–18, 20
- Principes directeurs, 12:16–17
- Recommandations, 12:16–18, 23–4
- Rôle du Canada, 12:15–18, 20
- Secteur privé, 5:11; 11:35; 12:25

Gestion de l'eau, 5:13; 20:31**Importance, 5:12; 11:29****Par pays**

- Angola, 4:14; 5:55; 12:26
- Congo, 4:14; 5:55; 12:17
- Ghana, 12:16, 25
- Nigeria, 8:38–9
- Soudan, 5:16, 55

Rwanda

- Conflits, 4:6, 12, 17, 20, 26–7; 5:30; 6:6–7, 12, 15–16, 19, 21, 24; 7:37, 56; 8:14; 12:5, 34–5, 44; 14:18
- Dette, 7:29; 11:8
- Examen par les pairs, 20:26

Sécurité et conflits en Afrique. Voir aussi Sécurité Sous Afrique, histoire et diversité Et aussi Paix et sécurité Sous Collaboration internationale Sous Développement de l'Afrique**Conflits armés**

- Armes, enfants-soldats, 6:23–4, 26–8
- Causes, 12:8–10, 28–31, 43; 14:23–4
- Historique, exemples, répercussions, 6:5–6; 12:5–7, 30, 32–4; 20:16
- Réfugiés, 12:31–2
- Terrorisme, extrémisme, 6:10–11; 7:34; 18:10, 23

Intervention africaine et maintien de la paix

- Force militaire africaine, 4:26; 5:15
- Rôle, Sénégal, Libye, Algérie, 10:46; 18:20–1
- Union africaine, 5:31, 49–50; 6:12–13; 10:45; 18:20–1

Intervention internationale et maintien de la paix

- Institutions internationales, 12:39–44
- Mécanisme, paramètres, 5:14–15; 6:7; 12:31; 18:21
- ONU, rôle, dysfonctionnement, 6:16–18, 24–5; 7:13–14; 12:21–2, 33–4, 40
- Perceptions, 6:4–5, 15–16; 18:20–1

Sudan – Cont'd

Women

- Democratic movement, rights, representation, 13:31, 33–6, 41
- Genital mutilation, 13:46–7
- Relationship with military regime, 13:41–2
- Situation, 13:33–4
- Sudanese women's union, 13:33, 41

Supra national agreements

Development

- Convention on food aid, 9:10
- Convention on the Elimination of All Forms of Discrimination against Women (CEDAW), 13:34

Economy, trade

- African Development Bank Group (AfDB), 7:22–3, 25, 29, 40; 11:29, 38; 17:5, 9
- African Development Fund (ADF), 7:30
- Agreement on trade-related aspects of intellectual property (TRIPS agreement), 10:7–8
- Canada EU Trade and Investment Enhancement Agreement, 1:36, 49–50; 3:59
- Caribbean Community and Common Market (CARICOM), 3:51
- Central American Four (CA4), 3:51, 56
- Doha ministerial declaration, 10:7
- Economic Community of West African States (ECOWAS), 4:27; 5:20, 49, 53; 8:32, 40, 43; 10:31, 45–6; 12:34–5
- Free Trade Area of the Americas (FTAA), 3:51, 56; 19:50–1
- Heavily Indebted Poor Countries (HIPC) Debt Initiative, 7:27–33; 11:10, 60, 62–3
- Market Access Initiative (MAI), 7:34
- New Partnership for Africa's Development (NEPAD), 3:9, 33; 5:8–9, 13, 15, 17–20, 23–4, 28, 35, 44, 46, 52; 6:8, 13; 7:10–11, 38; 8:6, 21–3, 33, 36–7; 11:6, 9–10, 50; 12:18–19, 21; 14:18, 22–3, 27, 49; 15:16; 16:52; 17:16; 20:24, 27, 29
- North American Free Trade Agreement (NAFTA), 1:33, 39; 3:40, 61; 9:20; 10:42; 14:52; 19:40

Environment

- Convention on Biological Diversity, 8:31; 9:8
- Kyoto Protocol, 8:31

Human rights

- Convention on the Rights of the Child, 14:42
- Geneva Conventions, 19:16
- International Covenant on Civil and Political Rights, 14:42
- International Covenant on Economic, Social and Cultural Rights, 14:42
- Universal Declaration of Human Rights, 14:42

Tanzania

Country and people

- Education, 3:22; 5:41; 7:32
- Governance, stability, 3:29; 5:44
- Health, malaria, 3:17; 16:31, 44–5

Development

- Canadian aid, 3:22; 5:24–5, 44; 7:31; 10:9; 11:8; 14:14; 16:44–5; 19:29–30, 44–6
- International aid, 5:46; 11:23; 16:31, 36; 17:9

Sécurité et conflits en Afrique – Suite

Règlement des conflits, stratégie

- Évaluation par les pairs, 5:19; 6:13–15; 8:21–2; 20:26.
- Voir aussi* Évaluation Sous Mesures pour améliorer Sous

Gouvernance politique et économique en Afrique

- Importance, condition du développement, 7:7; 12:19; 18:23–4
- Recommandations, 6:10–16, 19–23, 26–8; 12:8–11, 20–2, 30–3
- Rôle des femmes et des jeunes, 6:11, 20–2; 7:14–15
- Rôle des régions, 6:11–13; 12:34–5

Rôle du Canada

- Lacunes, 6:8–9, 18–20; 12:44
- Leadership, engagement, 6:19–20, 22–3; 12:5; 18:21–2
- ONG et secteur privé, participation, 6:10, 14
- Recommandations, 12:29, 32, 35–7, 39
- Valeurs et principes, 6:7–9; 12:31–2, 46

Sénégal

Développement

- Aide canadienne, 5:24, 42, 52; 7:41; 10:52–3; 18:15
- Aide internationale, 5:46; 16:36
- Régions, 10:54–5

Économie, commerce

- Canada, 7:34; 10:47–8, 50–2
- Croissance, 10:46–7
- Dette, 7:28; 11:8
- Entreprises, secteur privé, 11:45, 55; 14:14
- Secteurs, 10:53–4; 12:16; 14:51; 15:16–17, 21, 23

Pays et peuple

- Conflits, 5:7, 42
- Éducation, infrastructures, santé, 4:22; 5:41; 10:48; 16:37
- Géographie, population, 10:43–5
- Gouvernance, 12:14; 14:55; 18:21

Politique, relations

- Avec d'autres pays africains, 10:45–7
- Avec la communauté internationale, 10:46–7
- Constitution de la République du Sénégal*, 2001, 10:45
- Politique extérieure, 10:45–6
- Régime politique et judiciaire, 4:14; 10:43–4, 52

Sierra Leone

Économie, 4:26; 8:13; 12:8–9; 14:13

Pays, peuple et conflits, 4:27; 5:7, 14, 30–1, 42, 53–4; 6:6–7, 26; 7:41–2; 8:32; 12:6–8, 21, 32–3; 14:9–10, 18

Politique

- Militaires, 5:21–2, 39, 54
- Régime politique, 4:14–15; 5:55

Soudan

Conflits

- Accords de paix, 5:7, 32, 42; 7:55–6; 12:18; 13:42–5
- Causes, 5:52; 12:19
- Crise, 5:14, 30; 6:12; 7:41; 12:6
- Intervention internationale, africaine, canadienne, 3:31; 5:40; 8:32–3; 10:46; 12:33, 43–5; 13:35, 39–40, 42–5; 14:46–8
- Régions, Darfour, 13:32, 36–9, 43–6; 18:17, 19–21

Développement

- Aide canadienne, 3:20; 5:39; 7:55–6
- Missions des Nations Unies, 5:22, 40; 6:4–5

Tanzania – Cont'd

Economy, trade

Agriculture, natural resources, 11:20; 12:16

Markets, 10:29; 17:46

Progress, 11:14; 17:9

Tunisia

Economy

Trade, free trade agreements, 7:24; 18:29, 33, 35

Trade with Canada, 7:21, 46

Geography, history, demography, 18:8, 24–5

Relations

Canada, 18:24–5, 28–9, 35–6

Partnerships, 18:28–9

Uganda

Country and people

Conflicts, corruption, 4:27; 5:14; 6:6; 7:56; 14:18; 20:27

Governance, 5:16; 8:21; 14:24, 55

HIV/Aids, 5:41; 8:20

Economy

Agriculture, 4:19–20; 5:15; 14:31, 62; 17:42

Markets and development, 5:11; 7:18; 8:20; 10:29; 14:24; 16:31, 36

Standard of living, 4:19; 5:16

Ukraine, political and separatist crisis

Collaboration

American, 2:12, 14

Canadian, 2:12

International, 2:7, 9, 12, 14

Russian, 2:12, 14

Contested elections

Elections and provisional government, 2:12–13, 15–16

Fraud, falsification, 2:8, 15

Parliament, intervention, 2:8, 11, 13–14, 16

Supreme Court, intervention, 2:10–11

Country and people

Foreign policy, dissidence, 2:7, 14

Independence, separatism, 2:6, 8, 14–16

Irregularities, politics and will, 2:14–16

Negotiations, round table

Agreement, 2:9–11

Presence, 2:9–11

World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies

Africa

Agriculture, 9:10, 12–13, 15–16, 18–20, 22–4; 10:31; 11:20; 14:53–4, 60–3; 15:9–12, 18, 20, 23; 16:42, 66–7, 69; 17:34

Governance, security, 12:41; 14:55–7; 16:66–7

Mali, Zambia, South Africa, Zimbabwe, Morocco,

Mauritania, 9:6–7, 10, 12–13, 16, 21–4; 11:20; 12:11;

14:35–8, 53–4; 15:5–7; 18:30–1

Results, 12:11; 14:51–2, 57, 59–60; 18:27, 29–30

Trade, economy, 10:48–50, 53–4; 11:25, 59–63; 12:11–12

Application

Capacity building, 14:59–60

Criticisms, 17:11, 13–14, 18–22

Reforms, 14:52, 56, 58–60, 63–4, 66–8; 20:18

Soudan – Suite

Développement -- Suite

ONG soudanaises, 3:28

Économie, 5:16, 55; 13:35–6

Femmes

Mouvement démocratique, droits, représentation, 13:31, 33–6, 41

Mutilation génitale, 13:46–7

Rapports avec régime militaire, 13:41–2

Situation, 13:33–4

Union des femmes soudanaises, 13:33, 41

Pays et peuple

Géographie, démographie, historique, 13:32

Gouvernance, mouvement séparatiste, 4:9; 5:43; 13:44–5; 20:29

Liberté d'expression, 13:40–1, 44

Polio, 3:42–3

Réfugiés, 7:47–8; 13:32

Systèmes de télédétection spatiale, Loi. Voir aussi Projet de loi C-25 - Loi régissant l'exploitation des systèmes de télédétection spatiale Et aussi Systèmes de télédétection spatiale, réglementation

Articles, étude

Droit de regard, accès prioritaire, 21:13–15, 18

Exemption, 21:15–16

Indemnisation, 21:13–15, 26, 35–8

Pouvoirs des ministres, 21:13, 16–18

Examen, promulgation, 21:12, 19–20

Industrie, appui, 21:24

Objectifs, implications, 21:9, 11, 22

Systèmes de télédétection spatiale, réglementation. Voir aussi Systèmes de télédétection spatiale, Loi Et aussi Projet de Loi C-25 - Loi régissant l'exploitation des systèmes de télédétection spatiale

Application

Exemption, 21:15–16

Mécanismes de surveillance, reddition de comptes, 21:18–19, 23

Pouvoirs des ministres, étendue, délégation, 21:13, 16–18, 21, 31, 33, 35

Protection de la vie privée, 21:21

Sécurité nationale, 21:11, 13, 15–16

Contrôle

Accord intergouvernemental canado-américain de 2000, 21:12, 14–15

Accords internationaux, 21:26–7

États-Unis, 21:14–15

Licences, 21:11, 16

Rôle du Canada

Leadership, 21:9–10

Obligations internationales, 21:11–12

Souveraineté, 21:10, 12–13

Satellites

RADARSAT-1, 21:10, 12, 17

RADARSAT-2, 21:10–12, 17, 20–1, 24–5

Utilisation

Droit de regard, accès prioritaire, 21:11, 13–18, 20, 22, 25–6

World Bank and International Monetary Fund (IMF),**Policies – *Cont'd***Application – *Cont'd*

Structural adjustments and harmonization, 9:6; 14:52–4, 58–9, 64; 16:67; 18:30

Asia, India and China, 14:57–9

Sectors of intervention

Agriculture, 14:52–3; 17:23–4

Trade, 14:52–3

World Bank, programs and operations

Projects, 14:61, 63–4

Structure and resources, 14:63–4; 17:11

World Trade Organization (WTO), negotiations

Africa

Accords, 17:40–1

Agriculture, 10:5–6, 37; 17:45–7

Importance, progress, obstacles, 10:22–4, 26; 11:17, 20; 17:34

Needs, issues, 10:10; 17:28–9

Participation, modality, 10:33–4; 17:27–9

Participation

Brazil, 17:31–2, 36

Canada, 10:6, 11, 26, 32; 11:52; 17:27, 31–2, 35–8, 40, 45–7

Developing countries, 10:6–7, 15–16, 23; 15:9; 17:30–5, 40–1, 43, 46–7

Europe, 17:30–1, 33, 37–40

United States, 17:35, 37–9

Process, issues

Marketing system, 17:42–3

Preferences, 11:53; 17:40–1

Subsidies, 3:61; 9:20; 17:31, 36–7, 40

Time-frame, modality, representatives, 17:27–8, 38–9, 43–4

Water, 17:41–2

Sectors

Agriculture, 9:20; 10:6, 14, 32; 15:7; 17:24–5, 27, 32

Food aid, 17:35–9

Rights and industrial tariffs, 10:7–8

Zambia

Agriculture

Genetically modified organisms (GMOs), 9:10–11

Marketing, land, role of women, 9:16–17, 22

Problems, food crisis, 9:10–11; 10:14; 11:59–61

Development and democracy, 4:10; 7:41; 8:23

Economy, 10:25; 11:8; 14:14; 16:23

Zimbabwe

Agriculture

Facts and statistics, 15:19, 22–4

Food security, genetically modified organisms (GMOs), 15:5, 7

Government measures, reforms, policies, 15:6–7, 17

Problems, 15:6–8; 16:35

Country and people

Conflicts, 4:7, 27; 5:14, 52; 7:56; 14:18

Education, 4:23

History, culture, women, 4:7, 11, 18

HIV/Aids, 4:7, 18

Human rights violations, 8:22–3

Systèmes de télédétection spatiale, réglementation – *Suite*Utilisation – *Suite*

Gendarmerie royale du Canada (GRC), Service canadien du renseignement de sécurité (SCRS), Ministère de la défense nationale (MDN), 21:16–17, 25

Indemnisation, 21:13–15, 26, 35–8

Secteur public et privé, collaboration, 21:10–11, 13

Tanzanie

Développement

Aide canadienne, 3:22; 5:24–5, 44; 7:31; 10:9; 11:8; 14:14; 16:44–5; 19:29–30, 44–6

Aide internationale, 5:46; 11:23; 16:31, 36; 17:9

Économie, commerce

Agriculture, ressources naturelles, 11:20; 12:16

Marchés, 10:29; 17:46

Progrès, 11:14; 17:9

Pays et peuple

Éducation, 3:22; 5:41; 7:32

Gouvernance, stabilité, 3:29; 5:44

Santé, paludisme, 3:17; 16:31, 44–5

Tunisie

Économie

Commerce, accords de libre-échange, 7:24; 18:29, 33, 35

Commerce avec Canada, 7:21, 46

Géographie, histoire, démographie, 18:8, 24–5

Relations

Canada, 18:24–5, 28–9, 35–6

Partenariats, 18:28–9

Ukraine, crise politique séparatiste

Collaboration

Américaine, 2:12, 14

Canadienne, 2:12

Internationale, 2:7, 9, 12, 14

Russe, 2:12, 14

Élections contestées

Cour suprême, intervention, 2:10–11

Élections et gouvernement provisoire, 2:12–13, 15–16

Fraude, falsification, 2:8, 15

Parlement, intervention, 2:8, 11, 13–14, 16

Négociations, table ronde

Entente, 2:9–11

Présences, 2:9–11

Pays et peuple

Indépendance, séparatisme, 2:6, 8, 14–16

Irrégularités, politiques et volontés, 2:14–16

Politique étrangère dissidente, 2:7, 14

VIH/Sida. Voir aussi Santé, polio, VIH/Sida Sous Pays et peuple**Sous Nigeria**

Coopération Canado-Africaine

Éducation, 5:28, 36

Égalité des sexes, 5:11, 28

Partenariat Canada Afrique (CAP AIDS), 8:10–12

Programmes, traitements antirétroviraux, 7:9–10, 39

Recommandations, 8:7–13

Rôle du Canada et public, 8:11–13, 21

Liens

Conflits, Sida comme arme de guerre, 8:13–15, 21

Religion et moeurs, 8:24–5

Zimbabwe – Cont'd

Development, Canadian and international aid, **15:15, 35–6**

Economy

Businesses, **11:31; 15:18**

Markets, **16:22–3**

Governance

Corruption, **4:26**

Dictatorship, **14:26–7**

Elections, **5:43–4**

Peer evaluation, **6:14; 8:22**

VIH/Sida – Suite

Liens -- *Suite*

Sida et égalité des sexes, **8:7, 11**

Sida et pauvreté, **7:16; 8:7, 11**

Lutte

Exemples de réussite, **8:20–1; 14:37**

Mesures internationales, **7:11–12, 15–16**

Recommandations, **8:15–16, 18–21; 14:19**

Menace pour l'Afrique

Études, **7:8; 8:6**

Exploitation sexuelle par l'ONU, **8:25–6**

Faits et statistiques, **4:7–8; 5:12; 8:9–10, 23–4, 30; 10:20–1**

Répercussions sociales, économiques, politiques, **7:8–9, 11–12; 8:7, 9–10, 14; 12:19**

Situation de crise, **7:8; 8:5, 10**

Zambie

Agriculture

Commercialisation, terres, rôle de la femme, **9:16–17, 22**

Organismes génétiquement modifiés (OGM), **9:10–11**

Problèmes, crise alimentaire, **9:10–11; 10:14; 11:59–61**

Développement et démocratie, **4:10; 7:41; 8:23**

Économie, **10:25; 11:8; 14:14; 16:23**

Zimbabwe

Agriculture

Faits et statistiques, **15:19, 22–4**

Mesures gouvernementales, réformes, politiques, **15:6–7, 17**

Problèmes, **15:6–8; 16:35**

Sécurité alimentaire, organismes génétiquement modifiés (OGM), **15:5, 7**

Développement, aide canadienne et internationale, **15:15, 35–6**

Économie

Entreprises, **11:31; 15:18**

Marchés, **16:22–3**

Gouvernance

Corruption, **4:26**

Dictature, **14:26–7**

Élections, **5:43–4**

Évaluation par les pairs, **6:14; 8:22**

Pays et peuple

Conflits, **4:7, 27; 5:14, 52; 7:56; 14:18**

Éducation, **4:23**

Histoire, culture, femmes, **4:7, 11, 18**

VIH/Sida, **4:7, 18**

Violation des droits humains, **8:22–3**

WITNESSES AND COMMITTEE STAFF

Abd-ul-Hussein, Taa'meem (Personal presentation)

Iraq, **13:20–1, 23, 25, 27, 29**

Lobbying, représentation, volunteering and other collaboration, **13:23, 27**

Ahmmad, Surood Mohammed Falih (Personal presentation)

Iraq, **13:19–21, 24–5, 27, 29**

TÉMOINS ET PERSONNEL DU COMITÉ

Abd-ul-Hussein, Taa'meem (présentation personnelle)

Irak, **13:20–1, 23, 25, 27, 29**

Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, **13:23, 27**

Ahmmad, Surood Mohammed Falih (présentation personnelle)

Irak, **13:19–21, 24–5, 27, 29**

Amoako, K.Y., Executive Secretary and United Nations Under-Secretary-General

Africa, history and diversity, 7:15
 African trade, 7:21
 African women, 7:14, 16, 18
 Commission for Africa (Blair Commission), 7:6
 Debts of African countries, relief efforts, 7:6, 9
 Development of Africa, 7:6, 14–15, 18
 Development of private sector in Africa, 7:9, 18–19
 Education, 7:7–9, 12, 14–16, 21
 Ethiopia, 7:17
 Foreign policy of Canada, 7:6
 Ghana, 7:18
 HIV/Aids, 7:8–12, 15–16
 International aid for Africa, 7:16
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 7:6–9, 11–17, 19–20
 Nigeria, 7:20
 Political and economic governance in Africa, 7:7–9, 11, 14
 Security and conflicts in Africa, 7:7, 14–15
 Studies and reports, 7:6–7, 12–14, 19
 Supra national agreements, 7:11
 Uganda, 7:18

Ayittey, George (Personal presentation)

Africa, agriculture, 14:32
 Africa, history and diversity, 14:22–3, 32
 Canadian aid for Africa, 14:18–19
 Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 14:18
 Congo, 14:18
 Côte d'Ivoire, 14:18–19
 Development of Africa, 14:17–18, 22–3, 31–2
 Ghana, 14:17–18, 23
 HIV/Aids, 14:19
 International aid for Africa, 14:17–19, 25–6
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 14:18, 22–3, 27
 Other African countries, 14:18–19, 24
 Political and economic governance in Africa, 14:17, 24
 Security and conflicts in Africa, 14:19, 23–4
 Sierra Leone, 14:18
 Studies and reports, 14:27
 Supra national agreements, 14:18, 22–3, 27
 Uganda, 14:18, 24
 Zimbabwe, 14:18, 26–7

Baines, Phillip, Senior Policy Advisor, Science and Technology, Non-Proliferation and Disarmament Chemical, Biological and Conventional Weapons Division, Foreign Affairs and International Trade

Remote Sensing Space Systems Act, 21:16
 Remote sensing space systems, regulation, 21:15–16, 20, 24

Barr, Gerry, President-CEO, Canadian Council for International Co-operation

Canadian aid for Africa, 14:27–8
 Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 14:9, 21–2
 Commission for Africa (Blair Commission), 14:7–9

Amoako, K.Y., secrétaire exécutif et secrétaire général adjoint des Nations Unies

Afrique, histoire et diversité, 7:15
 Aide internationale à l'Afrique, 7:16
 Commerce africain, 7:21
 Commission pour l'Afrique (Commission Blair), 7:6
 Dette des pays africains, allègement, 7:6, 9
 Développement de l'Afrique, 7:6, 14–15, 18
 Développement du secteur privé en Afrique, 7:9, 18–19
 Éducation, 7:7–9, 12, 14–16, 21
 Ententes supra nationales, 7:11
 Éthiopie, 7:17
 Études et rapports, 7:6–7, 12–14, 19
 Femmes africaines, 7:14, 16, 18
 Ghana, 7:18
 Gouvernance politique et économique en Afrique, 7:7–9, 11, 14
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 7:6–9, 11–17, 19–20
 Nigeria, 7:20
 Ouganda, 7:18
 Politique étrangère du Canada, 7:6
 Sécurité et conflits en Afrique, 7:7, 14–15
 VIH/Sida, 7:8–12, 15–16

Ayittey, George (présentation personnelle)

Afrique, agriculture, 14:32
 Afrique, histoire et diversité, 14:22–3, 32
 Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 14:18
 Aide canadienne à l'Afrique, 14:18–19
 Aide internationale à l'Afrique, 14:17–19, 25–6
 Autres pays africains, 14:18–19, 24
 Congo, 14:18
 Côte d'Ivoire, 14:18–19
 Développement de l'Afrique, 14:17–18, 22–3, 31–2
 Ententes supra nationales, 14:18, 22–3, 27
 Études et rapports, 14:27
 Ghana, 14:17–18, 23
 Gouvernance politique et économique en Afrique, 14:17, 24
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 14:18, 22–3, 27
 Ouganda, 14:18, 24
 Sécurité et conflits en Afrique, 14:19, 23–4
 Sierra Leone, 14:18
 VIH/Sida, 14:19
 Zimbabwe, 14:18, 26–7

Baines, Phillip, conseiller principal en matière de politiques, Science et technologie, Direction de la non-prolifération et du désarmement chimique, biologique et conventionnel, Affaires étrangères et du Commerce international

Systèmes de télédétection spatiale, Loi, 21:16
 Systèmes de télédétection spatiale, réglementation, 21:15–16, 20, 24

Barr, Gerry, président-directeur général, Conseil canadien pour la coopération internationale

Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 14:9, 21–2
 Aide canadienne à l'Afrique, 14:27–8
 Aide internationale à l'Afrique, 14:6–9

Barr, Gerry, President-CEO, Canadian Council for International Co-operation – *Cont'd*

- Development of Africa, 14:7
- Education, 14:7
- International aid for Africa, 14:6–9
- Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 14:7–9, 21–2
- Studies and reports, 14:7–9

Beaudoin, Executive Director, André D., UPA Développement international

- Africa, agriculture, 10:29–33, 36–7, 39–41
- African trade, 10:34
- Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 10:31–2, 34, 37, 41
- Mali, 10:37
- Other departments, 10:34
- World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, 10:31
- World Trade Organization (WTO), negotiations, 10:32, 37

Bérard, Isabelle, Acting Director, Policy, Strategic Planning and Technical Services, Canadian International Development Agency, Africa Branch

- Canadian aid for Africa, 20:19, 21–2
- Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 20:21–2, 27–8
- Commission for Africa, report, 20:28
- Development of private sector in Africa, 20:19
- Foreign policy of Canada, 20:19
- International aid for Africa, 20:21–2, 28
- Political and economic governance in Africa, 20:21–2

Berg, Peter, Research Analyst to the Committee

- Procedure, Organization of Committee, 17:50

Bernier, Yvon, Senior Director, Africa Region, Développement international Desjardins

- Development of Africa, 11:55–6
- Development of private sector in Africa, 11:44–7, 57–9
- Développement international Desjardins (DID), activities in Africa, 11:44–7
- Education, 11:57
- Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 11:44–7, 53–6, 58–9
- Mali, 11:45–6
- Other African countries, 11:56
- Senegal, 11:45, 55

Bonin, Jean-François, Legal Counsel, Canadian Heritage

- Bill S-37 - An Act to amend the Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act, 19:13
- Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act, Act to amend, 19:18, 21
- Cultural property, protection, 19:21

Barr, Gerry, président-directeur général, Conseil canadien pour la coopération internationale – *Suite*

- Commission pour l'Afrique (Commission Blair), 14:7–9
- Développement de l'Afrique, 14:7
- Éducation, 14:7
- Études et rapports, 14:7–9
- Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 14:7–9, 21–2

Beaudoin, André D., directeur général, UPA Développement international

- Afrique, agriculture, 10:29–33, 36–7, 39–41
- Autres ministères, 10:34
- Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, 10:31
- Commerce africain, 10:34
- Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 10:31–2, 34, 37, 41
- Mali, 10:37
- Organisation mondiale du commerce (OMC), négociations, 10:32, 37

Bérard, Isabelle, directrice par interim, Politique, planification stratégique et services techniques, Agence canadienne de développement international, Direction générale de l'Afrique

- Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 20:21–2, 27–8
- Aide canadienne à l'Afrique, 20:19, 21–2
- Aide internationale à l'Afrique, 20:21–2, 28
- Commission pour l'Afrique, rapport, 20:28
- Développement du secteur privé en Afrique, 20:19
- Gouvernance politique et économique en Afrique, 20:21–2
- Politique étrangère du Canada, 20:19

Berg, Peter, attaché de recherche auprès du comité

- Procédure, Organisation du comité, 17:50

Bernier, Yvon, directeur principal, région Afrique, Développement international Desjardins

- Autres pays africains, 11:56
- Développement de l'Afrique, 11:55–6
- Développement du secteur privé en Afrique, 11:44–7, 57–9
- Développement international Desjardins (DID), activités en Afrique, 11:44–7
- Éducation, 11:57
- Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 11:44–7, 53–6, 58–9
- Mali, 11:45–6
- Sénégal, 11:45, 55

Bonin, Jean-François, conseiller juridique, Patrimoine canadien

- Biens culturels, protection, 19:21
- Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels, Loi modifiant, 19:18, 21
- Projet de loi S-37 - Loi modifiant le Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels, 19:13

Bonin, Marie-Hélène, Board Member — Representative (Africa and HIV/AIDS), Interagency Coalition on AIDS and Development — Canadian Labour Congress

African trade, 8:7, 16–17
 African women, 8:7, 9, 17, 24–5
 Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 8:17
 Debts of African countries, relief efforts, 8:9
 Department of Foreign Affairs, 8:8
 Development of Africa, 8:6–7, 16–17, 22–3
 Development of private sector in Africa, 8:16–17
 Foreign policy of Canada, 8:6
 HIV/Aids, 8:23–5
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 8:6–10, 17–18, 22, 24
 Mozambique, 8:23
 Nigeria, 8:10, 24
 Political and economic governance in Africa, 8:16–17, 22–3
 Security and conflicts in Africa, 8:22
 South Africa, 8:22
 Studies and reports, 8:6, 18
 Supra national agreements, 8:6, 22–3

Boothe, Paul, Associate Deputy Minister and G7 Deputy for Canada, Department of Finance Canada

Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 11:12
 Department of Finance, 11:12
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 11:12

Boulden, Jane (Personal presentation)

Angola, 12:33
 Congo, 12:34
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 12:33–5, 37–42
 Other African countries, 12:33–5
 Rwanda, 12:34–5
 Security and conflicts in Africa, 12:33–5, 37–44
 Sierra Leone, 12:33
 Sudan, 12:33
 World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, 12:41

Bourcier, Anne-Marie, Director General, Africa Bureau, Foreign Affairs Canada

Africa, history and diversity, 5:31, 46, 48; 7:58
 African women, 5:30–1
 Angola, 5:52
 Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 5:47; 7:55–8
 Congo, 5:7, 30–1, 42, 52; 7:56–7
 Côte d'Ivoire, 5:31, 42, 52
 Debts of African countries, relief efforts, 5:9
 Department of Foreign Affairs, 5:6–9, 17–18, 23, 32; 7:37
 Department of National Defence (DND), activities, 5:26; 7:58
 Development of Africa, 5:17–18, 20, 30–3, 42–3, 50–2; 7:37–8
 Foreign policy of Canada, 7:37–8

Bonin, Marie-Hélène, membre du conseil d'administration — représentante pour l'Afrique et le VIH/sida, Coalition interagence sida et développement — Congrès du travail du Canada

Afrique du Sud, 8:22
 Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 8:17
 Commerce africain, 8:7, 16–17
 Dette des pays africains, allègement, 8:9
 Développement de l'Afrique, 8:6–7, 16–17, 22–3
 Développement du secteur privé en Afrique, 8:16–17
 Ententes supra nationales, 8:6, 22–3
 Études et rapports, 8:6, 18
 Femmes africaines, 8:7, 9, 17, 24–5
 Gouvernance politique et économique en Afrique, 8:16–17, 22–3
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 8:6–10, 17–18, 22, 24
 Ministère des Affaires étrangères, 8:8
 Mozambique, 8:23
 Nigeria, 8:10, 24
 Politique étrangère du Canada, 8:6
 Sécurité et conflits en Afrique, 8:22
 VIH/Sida, 8:23–5

Boothe, Paul, sous-ministre délégué et représentant du Canada au G7, Ministère des Finances Canada

Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 11:12
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 11:12
 Ministère des Finances, 11:12

Boulden, Jane (présentation personnelle)

Angola, 12:33
 Autres pays africains, 12:33–5
 Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, 12:41
 Congo, 12:34
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 12:33–5, 37–42
 Rwanda, 12:34–5
 Sécurité et conflits en Afrique, 12:33–5, 37–44
 Sierra Leone, 12:33
 Soudan, 12:33

Bourcier, Anne-Marie, directrice générale, Direction générale de l'Afrique, Affaires étrangères Canada

Afrique, histoire et diversité, 5:31, 46, 48; 7:58
 Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 5:47; 7:55–8
 Angola, 5:52
 Autres pays africains, 5:7, 31, 42, 47–8; 7:56, 58
 Congo, 5:7, 30–1, 42, 52; 7:56–7
 Côte d'Ivoire, 5:31, 42, 52
 Dette des pays africains, allègement, 5:9
 Développement de l'Afrique, 5:17–18, 20, 30–3, 42–3, 50–2; 7:37–8
 Ententes supra nationales, 5:8–9, 17, 20, 24, 28, 52; 7:38
 Études et rapports, 5:32–3
 Femmes africaines, 5:30–1
 Ghana, 5:7, 52

Bourcier, Anne-Marie, Director General, Africa Bureau, Foreign Affairs Canada – *Cont'd*

Ghana, 5:7, 52
 HIV/Aids, 8:6–10
 Kenya, 5:7; 7:56
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 5:7–9, 17, 20, 23–4, 26–8, 31–3, 42, 44, 48, 50, 52; 7:38, 56
 Mali, 5:52
 Mozambique, 5:7, 42
 Other African countries, 5:7, 31, 42, 47–8; 7:56, 58
 Political and economic governance in Africa, 5:7–9, 32; 7:37
 Security and conflicts in Africa, 5:31
 Senegal, 5:7, 42, 52
 Sierra Leone, 5:7, 30–1, 42
 Studies and reports, 5:32–3
 Sudan, 5:7, 30, 32, 42–3, 52; 7:55–6
 Supra national agreements, 5:8–9, 17, 20, 24, 28, 52; 7:38
 Uganda, 7:56

Brinkmann, Bernhard, Member of Parliament (Bundestag), Social Democratic Party of Germany (SDP); Member of the German-Canadian Parliamentary Friendship Group
 Germany, discussions with delegation, 1:46

Brown, Barbara, Director General, West and Central Africa, Canadian International Development Agency, Africa Branch

African trade, 20:18
 Canadian aid for Africa, 20:18–19
 Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 20:16, 18–19, 24–5, 31–2
 Congo, 20:16
 Development of Africa, 20:24, 31
 Development of private sector in Africa, 20:16
 Développement international Desjardins (DID), activities in Africa, 20:16
 Education, 20:18
 Foreign policy of Canada, 20:24
 Ghana, 20:24–5, 31
 International aid for Africa, 20:31–2
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 20:16, 18, 24
 Mali, 20:19, 25
 Natural resources of Africa, 20:31
 Political and economic governance in Africa, 20:24
 Security and conflicts in Africa, 20:16
 Supra national agreements, 20:24
 World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, 20:18

Büttner, Klaus, Regional Vice President, Africa, Europe and Middle East, Export Development Canada

Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 11:37, 41
 Development of private sector in Africa, 11:29
 Export Development Canada (EDC), activities, 11:26–9, 33–4, 36–8
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 11:26–9, 33–7, 40–1
 Natural resources of Africa, 11:29, 35
 Nigeria, 11:34, 36

Bourcier, Anne-Marie, directrice générale, Direction générale de l'Afrique, Affaires étrangères Canada – *Suite*

Gouvernance politique et économique en Afrique, 5:7–9, 32; 7:37
 Kenya, 5:7; 7:56
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 5:7–9, 17, 20, 23–4, 26–8, 31–3, 42, 44, 48, 50, 52; 7:38, 56
 Mali, 5:52
 Ministère de la Défense nationale (MDN), travaux, 5:26; 7:58
 Ministère des Affaires étrangères, 5:6–9, 17–18, 23, 32; 7:37
 Mozambique, 5:7, 42
 Ouganda, 7:56
 Politique étrangère du Canada, 7:37–8
 Sécurité et conflits en Afrique, 5:31
 Sénégal, 5:7, 42, 52
 Sierra Leone, 5:7, 30–1, 42
 Soudan, 5:7, 30, 32, 42–3, 52; 7:55–6
 VIH/Sida, 8:6–10

Brinkmann, Bernhard, député (Bundestag), Parti social-démocrate d'Allemagne (SDP); membre du Groupe d'amitié parlementaire Canada-Allemagne

Allemagne, pourparlers avec délégation, 1:46

Brown, Barbara, directrice générale, Afrique de l'Ouest et du Centre, Agence canadienne de développement international, Direction générale de l'Afrique

Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 20:16, 18–19, 24–5, 31–2
 Aide canadienne à l'Afrique, 20:18–19
 Aide internationale à l'Afrique, 20:31–2
 Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, 20:18
 Commerce africain, 20:18
 Congo, 20:16
 Développement de l'Afrique, 20:24, 31
 Développement du secteur privé en Afrique, 20:16
 Développement international Desjardins (DID), activités en Afrique, 20:16
 Éducation, 20:18
 Ententes supra nationales, 20:24
 Ghana, 20:24–5, 31
 Gouvernance politique et économique en Afrique, 20:24
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 20:16, 18, 24
 Mali, 20:19, 25
 Politique étrangère du Canada, 20:24
 Ressources naturelles de l'Afrique, 20:31
 Sécurité et conflits en Afrique, 20:16

Büttner, Klaus, vice-président régional, Afrique, Europe et Moyen-Orient, Exportation et Développement Canada

Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 11:37, 41
 Autres ministères, 11:28
 Développement du secteur privé en Afrique, 11:29
 Exportation et Développement Canada (EDC), travaux, 11:26–9, 33–4, 36–8
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 11:26–9, 33–7, 40–1
 Nigeria, 11:34, 36

Büttner, Klaus, Regional Vice President, Africa, Europe and Middle East, Export Development Canada – *Cont'd*
Other departments, 11:28

Campbell, Bonnie (Personal presentation)

Africa, history and diversity, 12:25–7
Commission for Africa (Blair Commission), 12:16–18
Congo, 12:17
Ethiopia, 12:16
Foreign policy of Canada, 12:24
Ghana, 12:17
International aid for Africa, 12:25–6
Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 12:16–18
Mali, 12:16
Natural resources of Africa, 12:15–18, 24–6
Political and economic governance in Africa, 12:27
Security and conflicts in Africa, 12:22
Senegal, 12:16
Studies and reports, 12:16–18, 22
Tanzania, 12:16

Carrière, Sébastien, Desk Officer, Political Affairs (Algeria, Libya, Morocco), Maghreb and Arabian Peninsula Division

Algeria, 7:46
Department of Foreign Affairs, 7:45–6
Foreign policy of Canada, 7:46
International Trade Canada, 7:45
Libya, 7:46
Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 7:46
Morocco, 7:46
Tunisia, 7:46

Carroll, Aileen, P.C., M.P., Minister of International Cooperation

African women, 3:10, 22, 25
Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 3:7–29; 14:39–47, 48–9
Development of Africa, 3:29
Education, 3:8–9, 22, 25, 27; 14:39
Foreign policy of Canada, 3:8–10, 14–15, 20, 23; 14:39, 42, 49
Ghana, 3:29
International aid for Africa, 3:19
Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 3:7–23, 25, 27–8; 14:39–41, 43, 45, 48–9
Political and economic governance in Africa, 3:8–9, 14, 27
Studies and reports, 3:8, 10, 23–4, 27; 14:48
Sudan, 3:20, 28; 14:47–8
Supra national agreements, 3:9; 14:49
Tanzania, 3:22, 29

Chapin, Paul, Director General, International Security Bureau, Foreign Affairs and International Trade

Remote Sensing Space Systems Act, 21:22, 24
Remote sensing space systems, regulation, 21:23, 27

Büttner, Klaus, vice-président régional, Afrique, Europe et Moyen-Orient, Exportation et Développement Canada
-- *Suite*

Ressources naturelles de l'Afrique, 11:29, 35

Campbell, Bonnie (présentation personnelle)

Afrique, histoire et diversité, 12:25–7
Aide internationale à l'Afrique, 12:25–6
Commission pour l'Afrique (Commission Blair), 12:16–18
Congo, 12:17
Éthiopie, 12:16
Études et rapports, 12:16–18, 22
Ghana, 12:17
Gouvernance politique et économique en Afrique, 12:27
Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 12:16–18
Mali, 12:16
Politique étrangère du Canada, 12:24
Ressources naturelles de l'Afrique, 12:15–18, 24–6
Sécurité et conflits en Afrique, 12:22
Sénégal, 12:16
Tanzanie, 12:16

Carrière, Sébastien, chargé de dossiers, Affaires politiques (Algérie, Libye, Maroc), Direction du Maghreb et de la péninsule arabe, Affaires étrangères Canada

Algérie, 7:46
Commerce international Canada, 7:45
Libye, 7:46
Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 7:46
Maroc, 7:46
Ministère des Affaires étrangères, 7:45–6
Politique étrangère du Canada, 7:46
Tunisie, 7:46

Carroll, Aileen, C.P., députée, ministre de la Coopération internationale

Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 3:7–29; 14:39–47, 48–9
Aide internationale à l'Afrique, 3:19
Développement de l'Afrique, 3:29
Éducation, 3:8–9, 22, 25, 27; 14:39
Ententes supra nationales, 3:9; 14:49
Études et rapports, 3:8, 10, 23–4, 27; 14:48
Femmes africaines, 3:10, 22, 25
Ghana, 3:29
Gouvernance politique et économique en Afrique, 3:8–9, 14, 27
Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 3:7–23, 25, 27–8; 14:39–41, 43, 45, 48–9
Politique étrangère du Canada, 3:8–10, 14–15, 20, 23; 14:39, 42, 49
Soudan, 3:20, 28; 14:47–8
Tanzanie, 3:22, 29

Chapin, Paul, directeur général, Secteur de la sécurité internationale, Affaires étrangères et du Commerce international

Systèmes de télédétection spatiale, Loi, 21:22, 24
Systèmes de télédétection spatiale, réglementation, 21:23, 27

Chastenay, Chantal, Director, Maghreb and Arabian Peninsula Division, Foreign Affairs Canada

Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 5:50
Morocco, 5:50
Security and conflicts in Africa, 5:50

Christie, Bruce, Director, Multilateral Trade Policy Division, Department of Foreign Affairs and International Trade

Development of Africa, 10:15
International Trade Canada, 10:13, 18–19
Kenya, 10:13
Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 10:16
World Trade Organization (WTO) negotiations, 10:16

Cooper, Frederic, Professor, Department of History, New York University

Africa, history and diversity, 4:8–12, 14–16, 18–19, 21–2, 24, 27–9
African women, 4:18–19, 22
Angola, 4:14–15
Congo, 4:9
Côte d'Ivoire, 4:9, 11–12
Development of Africa, 4:17
Education, 4:10, 22
Ghana, 4:9
Kenya, 4:9–10, 21
Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 4:24
Natural resources of Africa, 4:14
Nigeria, 4:10
Other African countries, 4:9, 14, 28
Senegal, 4:14, 22
Sierra Leone, 4:14–15, 27
South Africa, 4:9, 16
Sudan, 4:9
Supra national agreements, 4:27
Zambia, 4:10

Coulibaly, Ibrahima, Manager of External Affairs, Association of Professional Producers of Mali

Africa, agriculture, 9:15–16
African women, 9:20
Development of Africa, 9:21, 23–4
Education, 9:21
Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 9:6–7, 12–13, 15–16, 19, 21, 23
Mali, 9:6–8, 13–14, 16–17, 19, 21, 24
World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, 9:6–7, 12–13, 15–16, 18–19, 21–4, 35–8

Dallaire, Roméo (Personal presentation)

African women, 6:6, 8, 11, 20–2, 27
Congo, 6:6, 25–6
Côte d'Ivoire, 6:6–7
Department of Foreign Affairs, 6:12, 24
Department of National Defence (DND), activities, 6:25
Development of Africa, 6:16, 25–6

Chastenay, Chantal, directrice, Direction du Maghreb et de la péninsule arabe, Affaires étrangères Canada

Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 5:50
Maroc, 5:50
Sécurité et conflits en Afrique, 5:50

Christie, Bruce, directeur, Direction de la politique commerciale multilatérale, Ministère des Affaires étrangères et du Commerce international

Commerce international Canada, 10:13, 18–19
Développement de l'Afrique, 10:15
Kenya, 10:13
Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 10:16
Organisation mondiale du commerce (OMC), négociations, 10:16

Cooper, Frederic, professeur, département d'histoire, Université de New York

Afrique du Sud, 4:9, 16
Afrique, histoire et diversité, 4:8–12, 14–16, 18–19, 21–2, 24, 27–9
Angola, 4:14–15
Autres pays africains, 4:9, 14, 28
Congo, 4:9
Côte d'Ivoire, 4:9, 11–12
Développement de l'Afrique, 4:17
Éducation, 4:10, 22
Ententes supra nationales, 4:27
Femmes africaines, 4:18–19, 22
Ghana, 4:9
Kenya, 4:9–10, 21
Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 4:24
Nigeria, 4:10
Ressources naturelles de l'Afrique, 4:14
Sénégal, 4:14, 22
Sierra Leone, 4:14–15, 27
Soudan, 4:9
Zambie, 4:10

Coulibaly, Ibrahima, gestionnaire, Relations extérieures, Association des organisations professionnelles paysannes du Mali

Afrique, agriculture, 9:15–16
Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, 9:6–7, 12–13, 15–16, 18–19, 21–4, 35–8
Développement de l'Afrique, 9:21, 23–4
Éducation, 9:21
Femmes africaines, 9:20
Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 9:6–7, 12–13, 15–16, 19, 21, 23
Mali, 9:6–8, 13–14, 16–17, 19, 21, 24

Dallaire, Roméo (présentation personnelle)

Autres lois citées, 6:7
Autres pays africains, 6:6, 25
Congo, 6:6, 25–6
Côte d'Ivoire, 6:6–7
Développement de l'Afrique, 6:16, 25–6
Éducation, 6:5, 11, 16, 20, 26–8

Dallaire, Roméo (Personal presentation) – *Cont'd*

Education, 6:5, 11, 16, 20, 26–8
 Ghana, 6:12
 Kenya, 6:12
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 6:4, 6–9, 12–13, 15, 17–20, 22–3, 25, 27
 Other African countries, 6:6, 25
 Other laws cited, 6:7
 Security and conflicts in Africa, 6:4–28
 Sierra Leone, 6:6–7, 26
 Studies and reports, 6:12, 24
 Sudan, 6:4–5, 12
 Supra national agreements, 6:8
 Uganda, 6:6

Deddach, Mahfoud Ben, Ambassador, Embassy of the Islamic Republic of Mauritania

African trade, 18:36–7
 Algeria, 18:37
 Canadian aid for Africa, 18:26
 Debts of African countries, relief efforts, 18:31
 Development of Africa, 18:15
 Education, 18:26
 Foreign policy of Canada, 18:26
 Ghana, 18:13
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 18:14, 31, 36–7
 Mali, 18:15
 Mauritania, 18:13–16, 31, 36–7
 Other African countries, 18:36
 Senegal, 18:15
 South Africa, 18:37
 World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, 18:30–1

Diallo, Amadou, Ambassador Extraordinary and Plenipotentiary to Canada, Embassy of the Republic of Senegal

African trade, 10:48
 Angola, 10:46
 Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 10:48
 Congo, 10:46
 Côte d'Ivoire, 10:46, 55
 Education, 10:45, 48
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 10:45–9, 51, 54–5
 Mali, 10:43, 46
 Mozambique, 10:46
 Other African countries, 10:43, 46
 Security and conflicts in Africa, 10:45–6
 Senegal, 10:43–8, 50–5
 Sudan, 10:46
 Supra national agreements, 10:45–6
 World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, 10:49–50, 53–4

Dioum, Baba, Coordinator General, Conference of West and Central African Ministers of Agriculture, Senegal

Africa, agriculture, 15:8–10, 15–17, 20–1
 Côte d'Ivoire, 15:16

Dallaire, Roméo (présentation personnelle) – *Suite*

Ententes supra nationales, 6:8
 Études et rapports, 6:12, 24
 Femmes africaines, 6:6, 8, 11, 20–2, 27
 Ghana, 6:12
 Kenya, 6:12
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 6:4, 6–9, 12–13, 15, 17–20, 22–3, 25, 27
 Ministère de la Défense nationale (MDN), travaux, 6:25
 Ministère des Affaires étrangères, 6:12, 24
 Ouganda, 6:6
 Sécurité et conflits en Afrique, 6:4–28
 Sierra Leone, 6:6–7, 26
 Soudan, 6:4–5, 12

Deddach, Mahfoud Ben, ambassadeur, Ambassade de la République islamique de Mauritanie

Afrique du Sud, 18:37
 Aide canadienne à l'Afrique, 18:26
 Algérie, 18:37
 Autres pays africains, 18:36
 Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, 18:30–1
 Commerce africain, 18:36–7
 Dette des pays africains, allègement, 18:31
 Développement de l'Afrique, 18:15
 Éducation, 18:26
 Ghana, 18:13
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 18:14, 31, 36–7
 Mali, 18:15
 Mauritanie, 18:13–16, 31, 36–7
 Politique étrangère du Canada, 18:26
 Sénégal, 18:15

Diallo, Amadou, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire, Ambassade de la République du Sénégal

Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 10:48
 Angola, 10:46
 Autres pays africains, 10:43, 46
 Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, 10:49–50, 53–4
 Commerce africain, 10:48
 Congo, 10:46
 Côte d'Ivoire, 10:46, 55
 Éducation, 10:45, 48
 Ententes supra nationales, 10:45–6
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 10:45–9, 51, 54–5
 Mali, 10:43, 46
 Mozambique, 10:46
 Sécurité et conflits en Afrique, 10:45–6
 Sénégal, 10:43–8, 50–5
 Soudan, 10:46

Dioum, Baba, coordonnateur général, Conférence des ministres de l'Agriculture et de l'Afrique de l'Ouest et du Centre, Sénégal

Afrique, agriculture, 15:8–10, 15–17, 20–1
 Autres pays africains, 15:16

Dioum, Baba, Coordinator General, Conference of West and Central African Ministers of Agriculture, Senegal – *Cont'd*

Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 15:9–10, 15
Other African countries, 15:16
Senegal, 15:16–17
World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, 15:9
World Trade Organization (WTO), negotiations, 15:9

El-Karib, Asha, Director and Program Manager, Gender Centre for Research and Training and ACORD (Agency for Co-operation in Research and Development), Sudan

African women, 13:33–4
Education, 13:33–6, 40, 42, 44
Ethiopia, 13:38, 43
Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 13:33, 37, 41–2, 45
Other African countries, 13:38, 43
Sudan, 13:31–47

Fall, Ndiougo, President, Network of West African Producers and Peasants Organizations (ROPPA), Senegal

Africa, agriculture, 15:11–14, 19–22
Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 15:10–14, 20
Other African countries, 15:11, 20
Senegal, 15:23
World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, 15:10–12

Feyissa, Regassa, Founder and Executive Director, Ethio-Organic Seed Action, Ethiopia

Africa, agriculture, 9:19–20, 23–4
Ethiopia, 9:8–9, 15, 17, 22
Supra national agreements, 9:8
World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, 9:16, 18, 23

Flosbach, Klaus-Peter, Member of Parliament (Bundestag), Christian Democratic Union (CDU); Member of the German-Canadian Parliamentary Friendship Group

Germany, discussions with delegation, 1:44
Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 1:44–5

Fonberg, Robert, Deputy Minister of International Trade, International Trade Canada

Department of Foreign Affairs, 3:58
Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 3:58

George, Doug, Director, Intellectual Property, Information and Technology Trade Policy Division, Department of Foreign Affairs and International Trade

African trade, 10:21
Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 10:21
Development of Africa, 10:7–9, 11, 15
HIV/Aids, 10:21

Dioum, Baba, coordonnateur général, Conférence des ministres de l'Agriculture et de l'Afrique de l'Ouest et du Centre, Sénégal – *Suite*

Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, 15:9
Côte d'Ivoire, 15:16
Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 15:9–10, 15
Organisation mondiale du commerce (OMC), négociations, 15:9
Sénégal, 15:16–17

El-Karib, Asha, directrice et gestionnaire de projet, Gender Centre for Research and Training et ACORD (Association de coopération en recherche et développement), Soudan

Autres pays africains, 13:38, 43
Éducation, 13:33–6, 40, 42, 44
Éthiopie, 13:38, 43
Femmes africaines, 13:33–4
Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 13:33, 37, 41–2, 45
Soudan, 13:31–47

Fall, Ndiougo, président, Réseau des organisations paysannes et de producteurs de l'Afrique de l'Ouest (ROPPA), Sénégal

Afrique, agriculture, 15:11–14, 19–22
Autres pays africains, 15:11, 20
Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, 15:10–12
Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 15:10–14, 20
Sénégal, 15:23

Feyissa, Regassa, fondateur et directeur général, Ethio-Organic Seed Action, Éthiopie

Afrique, agriculture, 9:19–20, 23–4
Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, 9:16, 18, 23
Ententes supra nationales, 9:8
Éthiopie, 9:8–9, 15, 17, 22

Flosbach, Klaus-Peter, député (Bundestag), Union chrétienne-démocrate (CDU); membre du Groupe d'amitié parlementaire Canada-Allemagne

Allemagne, pourparlers avec délégation, 1:44
Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 1:44–5

Fonberg, Robert, sous-ministre du Commerce international, Commerce international Canada

Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 3:58
Ministère des Affaires étrangères, 3:58

George, Doug, directeur, Direction de la politique commerciale sur la propriété intellectuelle, l'information et la technologie, Ministère des affaires étrangères et du Commerce international

Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 10:21
Aide internationale à l'Afrique, 10:7
Autres pays africains, 10:6

George, Doug, Director, Intellectual Property, Information and Technology Trade Policy Division, Department of Foreign Affairs and International Trade – *Cont'd*

- International aid for Africa, 10:7
- International Trade Canada, 10:17
- Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 10:5–9, 11, 15, 21
- Mali, 10:6
- Other African countries, 10:6
- Supra national agreements, 10:7–8
- World Trade Organization (WTO) negotiations, 10:5–8, 11, 15

George, Olufemi Oyewale, High Commissioner, High Commission for the Federal Republic of Nigeria

- African women, 8:45
- Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 8:33–4, 42–3
- Congo, 8:32
- Côte d'Ivoire, 8:43
- Debts of African countries, relief efforts, 8:30, 34, 41–2
- Development of Africa, 8:33
- Education, 8:30, 42–4
- Ethiopia, 8:33
- Export Development Canada (EDC), activities, 8:34, 41
- Foreign policy of Canada, 8:33
- HIV/Aids, 8:30
- Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 8:31–5, 37, 40–3, 45
- Nigeria, 8:27–46
- Other African countries, 8:31–3, 43
- Other laws cited, 8:37–8
- Political and economic governance in Africa, 8:33, 39
- Sierra Leone, 8:32
- Sudan, 8:33
- Supra national agreements, 8:31–3, 36–7, 40, 43
- Tanzania, 8:32

Gilbert, Rénald, Director, Economic Immigration Policy and Programs, Selection Branch, Citizenship and Immigration Canada

- Citizenship and Immigration Canada (CIC), 20:37–8
- Education, 20:37–8

Goodale, Ralph, P.C., M.P., Minister of Finance

- African trade, 11:17
- Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 11:23
- Commission for Africa (Blair Commission), 11:5–8, 10–11
- Debts of African countries, relief efforts, 11:7–8, 10, 17–19, 22–3
- Department of Finance, 11:7–9, 11–12, 22–3
- Development of Africa, 11:6–10, 17, 22–3
- Development of private sector in Africa, 11:6–7, 15, 25–6
- Education, 11:10, 18, 22
- Ethiopia, 11:8
- Foreign policy of Canada, 11:6, 8
- Ghana, 11:8
- International aid for Africa, 11:23–5

George, Doug, directeur, Direction de la politique commerciale sur la propriété intellectuelle, l'information et la technologie, Ministère des affaires étrangères et du Commerce international – *Suite*

- Commerce africain, 10:21
- Commerce international Canada, 10:17
- Développement de l'Afrique, 10:7–9, 11, 15
- Ententes supra nationales, 10:7–8
- Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 10:5–9, 11, 15, 21
- Mali, 10:6
- Organisation mondiale du commerce (OMC), négociations, 10:5–8, 11, 15
- VIH/Sida, 10:21

George, Olufemi Oyewale, haut-commissaire, Haut-commissariat de République fédérale du Nigeria

- Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 8:33–4, 42–3
- Autres lois citées, 8:37–8
- Autres pays africains, 8:31–3, 43
- Congo, 8:32
- Côte d'Ivoire, 8:43
- Dette des pays africains, allègement, 8:30, 34, 41–2
- Développement de l'Afrique, 8:33
- Éducation, 8:30, 42–4
- Ententes supra nationales, 8:31–3, 36–7, 40, 43
- Éthiopie, 8:33
- Exportation et Développement Canada (EDC), travaux, 8:34, 41
- Femmes africaines, 8:45
- Gouvernance politique et économique en Afrique, 8:33, 39
- Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 8:31–5, 37, 40–3, 45
- Nigeria, 8:27–46
- Politique étrangère du Canada, 8:33
- Sierra Leone, 8:32
- Soudan, 8:33
- Tanzanie, 8:32
- VIH/Sida, 8:30

Gilbert, Rénald, directeur, Politique et programmes de l'immigration économique, Direction générale de la sélection, Citoyenneté et Immigration Canada

- Citoyenneté et Immigration Canada (CIC), 20:37–8
- Éducation, 20:37–8

Goodale, Ralph, C.P., député, ministre des Finances

- Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 11:23
- Aide internationale à l'Afrique, 11:23–5
- Autres pays africains, 11:8, 14
- Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, 11:25
- Commerce africain, 11:17
- Commission pour l'Afrique (Commission Blair), 11:5–8, 10–11
- Dette des pays africains, allègement, 11:7–8, 10, 17–19, 22–3
- Développement de l'Afrique, 11:6–10, 17, 22–3
- Développement du secteur privé en Afrique, 11:6–7, 15, 25–6
- Éducation, 11:10, 18, 22

Goodale, Ralph, P.C., M.P., Minister of Finance – *Cont'd*

Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 11:5–8, 13, 22–5
 Mali, 11:20
 Nigeria, 11:15
 Other African countries, 11:8, 14
 Rwanda, 11:8
 Senegal, 11:8
 Studies and reports, 11:5–8, 10–11
 Supra national agreements, 11:6, 10
 Tanzania, 11:8, 14, 20, 23
 World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, 11:25
 World Trade Organization (WTO), negotiations, 11:17, 20
 Zambia, 11:8

Goodale, Ralph, C.P., député, ministre des Finances – *Suite*

Ententes supra nationales, 11:6, 10
 Éthiopie, 11:8
 Études et rapports, 11:5–8, 10–11
 Ghana, 11:8
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 11:5–8, 13, 22–5
 Mali, 11:20
 Ministère des Finances, 11:7–9, 11–12, 22–3
 Nigeria, 11:15
 Organisation mondiale du commerce (OMC), négociations, 11:17, 20
 Politique étrangère du Canada, 11:6, 8
 Rwanda, 11:8
 Sénégal, 11:8
 Tanzanie, 11:8, 14, 20, 23
 Zambie, 11:8

Greenhill, Robert, President, Canadian International Development Agency

Canada's international policy statement (IPS), 19:28–30, 33–5, 46, 48–50
 Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 19:28–30, 34–5, 44–6, 48–9
 Department of Foreign Affairs, 19:29, 34
 Department of National Defence (DND), activities, 19:28–9
 Education, 19:28–9
 International Trade Canada, 19:29, 50
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 19:28–9, 33–4, 44, 48–50
 Other departments, 19:28, 34
 Studies and reports, 19:33, 49
 Tanzania, 19:29–30, 44–6

Greenhill, Robert, président, Agence canadienne de développement international

Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 19:28–30, 34–5, 44–6, 48–9
 Autres ministères, 19:28, 34
 Commerce international Canada, 19:29, 50
 Éducation, 19:28–9
 Énoncé de politique internationale du Canada (EPI), 19:28–30, 33–5, 46, 48–50
 Études et rapports, 19:33, 49
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 19:28–9, 33–4, 44, 48–50
 Ministère de la Défense nationale (MDN), travaux, 19:28–9
 Ministère des Affaires étrangères, 19:29, 34
 Tanzanie, 19:29–30, 44–6

Harker, John (Personal presentation)

Canadian aid for Africa, 12:27
 Commission for Africa (Blair Commission), 12:24
 Development of Africa, 12:18–19, 27
 HIV/Aids, 12:19
 International aid for Africa, 12:24
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 12:18, 20–2, 24
 Natural resources of Africa, 12:20
 Security and conflicts in Africa, 12:19–22
 Sierra Leone, 12:21
 South Africa, 12:21
 Studies and reports, 12:24
 Sudan, 12:18–19
 Supra national agreements, 12:21

Harker, John (présentation personnelle)

Afrique du Sud, 12:21
 Aide canadienne à l'Afrique, 12:27
 Aide internationale à l'Afrique, 12:24
 Commission pour l'Afrique (Commission Blair), 12:24
 Développement de l'Afrique, 12:18–19, 27
 Ententes supra nationales, 12:21
 Études et rapports, 12:24
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 12:18, 20–2, 24
 Ressources naturelles de l'Afrique, 12:20
 Sécurité et conflits en Afrique, 12:19–22
 Sierra Leone, 12:21
 Soudan, 12:18–19
 VIH/Sida, 12:19

Harmon, James, Chairman, Commission on Capital Flows to Africa

Africa, agriculture, 11:62, 64–5
 African Growth and Opportunity Act (AGOA), 11:61, 69
 African trade, 11:63
 Commission for Africa (Blair Commission), 11:56–7, 64
 Debts of African countries, relief efforts, 11:49, 60, 62–4
 Development of Africa, 11:47, 57, 60–1
 Development of private sector in Africa, 11:47–50, 65–6, 69
 Foreign policy of Canada, 11:47, 49
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 11:47–50, 60–4, 69

Harmon, James, président, Commission on Capital Flows to Africa

Afrique, agriculture, 11:62, 64–5
 Autres pays africains, 11:61–2, 65–6
 Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, 11:60–3
 Commerce africain, 11:63
 Commission pour l'Afrique (Commission Blair), 11:56–7, 64
 Dette des pays africains, allègement, 11:49, 60, 62–4
 Développement de l'Afrique, 11:47, 57, 60–1
 Développement du secteur privé en Afrique, 11:47–50, 65–6, 69

Harmon, James, Chairman, Commission on Capital Flows to Africa – *Cont'd*

- Nigeria, 11:63
- Other African countries, 11:61–2, 65–6
- Studies and reports, 11:49, 64, 66
- Supra national agreements, 11:50, 60, 62–3
- World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, 11:60–3
- Zambia, 11:61

Heubaum, Monika, Member of Parliament (Bundestag), Social Democratic Party of Germany (SPD); First Deputy Chairwoman of the German-Canadian Parliamentary Friendship Group

- Germany, discussions with delegation, 1:41–2, 47, 50
- Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 1:41–2, 50

Hunt, Paul, Vice-President, Africa and Middle East Branch, Canadian International Development Agency

- African trade, 5:12
- African women, 5:11, 28
- Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 5:12
- Congo, 5:25
- Debts of African countries, relief efforts, 5:28
- Department of Foreign Affairs, 5:23
- Development of Africa, 5:10–13, 18–20, 23–8
- Education, 5:11, 25, 28
- Ethiopia, 5:24
- Ghana, 5:11, 19, 24
- HIV/Aids, 5:11
- International aid for Africa, 5:21
- International Trade Canada, 5:26–7
- Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 5:10, 12–13, 16, 23–4, 27
- Mali, 5:24
- Mozambique, 5:24–5
- Natural resources of Africa, 5:11–13, 16
- Political and economic governance in Africa, 5:10, 13, 18–19, 28
- Security and conflicts in Africa, 5:19
- Senegal, 5:24
- South Africa, 5:12
- Studies and reports, 5:19
- Supra national agreements, 5:13, 18–20, 24
- Tanzania, 5:24–5
- Uganda, 5:11

Ibrahim, Ula A. (Personal presentation)

- Iraq, 13:20, 25
- Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 13:28

Ighodaro, MacDonald (Personal presentation)

- Africa, history and diversity, 12:29, 43
- Angola, 12:32
- Congo, 12:31
- Development of Africa, 12:30

Harmon, James, président, Commission on Capital Flows to Africa – *Suite*

- Ententes supra nationales, 11:50, 60, 62–3
- Études et rapports, 11:49, 64, 66
- Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 11:47–50, 60–4, 69
- Loi sur la croissance et les possibilités économiques en Afrique (AGOA), 11:61, 69
- Nigeria, 11:63
- Politique étrangère du Canada, 11:47, 49
- Zambie, 11:61

Heubaum, Monika, Députée (Bundestag), Parti social démocrate d'Allemagne (SPD); première vice-présidente du Groupe d'amitié parlementaire Canada-Allemagne

- Allemagne, pourparlers avec délégation, 1:41–2, 47, 50
- Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 1:41–2, 50

Hunt, Paul, Vice-président, Direction générale de l'Afrique et du Moyen-Orient, Agence canadienne de développement international

- Afrique du Sud, 5:12
- Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 5:12
- Aide internationale à l'Afrique, 5:21
- Commerce africain, 5:12
- Commerce international Canada, 5:26–7
- Congo, 5:25
- Dette des pays africains, allègement, 5:28
- Développement de l'Afrique, 5:10–13, 18–20, 23–8
- Éducation, 5:11, 25, 28
- Ententes supra nationales, 5:13, 18–20, 24
- Éthiopie, 5:24
- Études et rapports, 5:19
- Femmes africaines, 5:11, 28
- Ghana, 5:11, 19, 24
- Gouvernance politique et économique en Afrique, 5:10, 13, 18–19, 28
- Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 5:10, 12–13, 16, 23–4, 27
- Mali, 5:24
- Ministère des Affaires étrangères, 5:23
- Mozambique, 5:24–5
- Ouganda, 5:11
- Ressources naturelles de l'Afrique, 5:11–13, 16
- Sécurité et conflits en Afrique, 5:19
- Sénégal, 5:24
- Tanzanie, 5:24–5
- VIH/Sida, 5:11

Ibrahim, Ula A. (présentation personnelle)

- Irak, 13:20, 25
- Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 13:28

Ighodaro, MacDonald (présentation personnelle)

- Afrique, histoire et diversité, 12:29, 43
- Angola, 12:32
- Autres pays africains, 12:31
- Congo, 12:31

Ighodaro, MacDonald (Personal presentation) – Cont'd

- Education, 12:30
- Kenya, 12:31
- Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 12:30–1
- Other African countries, 12:31
- Security and conflicts in Africa, 12:28–33, 36–7, 43
- Sierra Leone, 12:32

Jarrud, Ahmed Ali, Ambassador, Embassy of the Great Socialist People's Libyan Arab Jamahiriya

- Development of Africa, 18:31
- Libya, 18:16–20
- Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 18:18, 20, 31
- Nigeria, 18:20
- Other African countries, 18:20
- Security and conflicts in Africa, 18:20
- Sudan, 18:17

Johnson, Scott, Directorate of Space Development, National Defence

- Remote sensing space systems, regulation, 21:17

Kane, Molly, Co-Chair, Africa-Canada Forum, Canadian Council for International Co-operation

- Africa, agriculture, 10:24–5
- African trade, 10:33–5
- Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 10:35
- Commission for Africa (Blair Commission), 10:25–6, 34–5
- Development of Africa, 10:23, 26
- Education, 10:35
- Ghana, 10:25
- Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 10:22–3, 25–6, 33–5
- Mali, 10:25
- Mozambique, 10:25
- Studies and reports, 10:25–6, 34–5
- World Trade Organization (WTO), negotiations, 10:22–4, 26; 11:33–4
- Zambia, 10:25

Kieran, Peter R. (Personal presentation)

- Canadian aid for Africa, 14:14–16
- Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 14:14–15, 20–1, 30
- Congo, 14:14
- Development of Africa, 14:14–15
- Ghana, 14:14, 17
- International aid for Africa, 14:15
- Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 14:14–16
- Mali, 14:14
- Nigeria, 14:14
- Other African countries, 14:14
- Senegal, 14:14
- Tanzania, 14:14
- Zambia, 14:14

Ighodaro, MacDonald (présentation personnelle) – Suite

- Développement de l'Afrique, 12:30
- Éducation, 12:30
- Kenya, 12:31
- Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 12:30–1
- Sécurité et conflits en Afrique, 12:28–33, 36–7, 43
- Sierra Leone, 12:32

Jarrud, Ahmed Ali, ambassadeur, Ambassade de la Grande Jamahiriya arabe libyenne populaire et socialiste

- Autres pays africains, 18:20
- Développement de l'Afrique, 18:31
- Libye, 18:16–20
- Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 18:18, 20, 31
- Nigeria, 18:20
- Sécurité et conflits en Afrique, 18:20
- Soudan, 18:17

Johnson, Scott, Direction du développement de l'espace, Défense nationale

- Systèmes de télédétection spatiale, réglementation, 21:17

Kane, Molly, coprésidente, Forum Afrique-Canada, Conseil canadien pour la coopération internationale

- Afrique, agriculture, 10:24–5
- Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 10:35
- Commerce africain, 10:33–5
- Commission pour l'Afrique (Commission Blair), 10:25–6, 34–5
- Développement de l'Afrique, 10:23, 26
- Éducation, 10:35
- Études et rapports, 10:25–6, 34–5
- Ghana, 10:25
- Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 10:22–3, 25–6, 33–5
- Mali, 10:25
- Mozambique, 10:25
- Organisation mondiale du commerce (OMC), négociations, 10:22–4, 26; 11:33–4
- Zambie, 10:25

Kieran, Peter R. (présentation personnelle)

- Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 14:14–15, 20–1, 30
- Aide canadienne à l'Afrique, 14:14–16
- Aide internationale à l'Afrique, 14:15
- Autres pays africains, 14:14
- Congo, 14:14
- Développement de l'Afrique, 14:14–15
- Ghana, 14:14, 17
- Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 14:14–16
- Mali, 14:14
- Nigeria, 14:14
- Sénégal, 14:14
- Tanzanie, 14:14
- Zambie, 14:14

Kingsley, Denis, Vice-President, Human Resources and Corporate Services Branch, Canadian International Development Agency

Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 3:18
Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 3:18

Kostiuk, Nadia, Director General, Policy, Strategic Planning and Technical Services, Canadian International Development Agency, Africa and Middle East Branch

Africa, history and diversity, 5:43, 47–8
Canadian aid for Africa, 5:37–8, 50
Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 5:44, 46–9; 7:39–43, 49–52, 54, 57, 59
Congo, 7:41
Debts of African countries, relief efforts, 5:35; 7:39–40
Development of Africa, 5:43–4, 47, 51–2; 7:43
Education, 5:36, 43; 7:42
Ethiopia, 7:42
Ghana, 5:46
HIV/Aids, 5:36; 7:39
International aid for Africa, 5:34–8; 7:47–9
Kenya, 7:41
Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 5:34–8, 43–4, 46, 48–9; 7:39–40, 43, 49, 52, 54
Mali, 5:46; 7:41
Mozambique, 5:43, 46, 50; 7:42
Natural resources of Africa, 5:55
Nigeria, 7:41–2
Other African countries, 5:47; 7:41–2, 47–8, 51
Political and economic governance in Africa, 5:44; 7:41, 44
Senegal, 5:46; 7:41
Sierra Leone, 7:41–2
South Africa, 7:41
Studies and reports, 5:36–7; 7:41
Sudan, 7:41, 48
Supra national agreements, 5:35, 46; 7:40
Tanzania, 5:44, 46
Zambia, 7:41

Kourany, Ulla, Senior Policy Advisor, NEPAD, G8 Africa and Pan-African Institutions, Foreign Affairs Canada

Development of Africa, 5:45
Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 5:45
Political and economic governance in Africa, 5:45

La Salle, Charles, Senior Trade Policy Officer, Multilateral Trade Policy Division, Department of Foreign Affairs and International Trade

African trade, 10:9, 11, 21–2
Algeria, 10:21
Development of Africa, 10:9–13
International Trade Canada, 10:9–13
Kenya, 10:9, 12
Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 10:10, 12
South Africa, 10:10, 22

Kingsley, Denis, vice-président, Direction générale des ressources humaines et des services corporatifs, Agence canadienne de développement international (ACDI)

Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 3:18
Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 3:18

Kostiuk, Nadia, directrice générale, Politiques, planification stratégique et services techniques, Agence canadienne de développement international, Direction générale de l'Afrique et du Moyen-Orient

Afrique du Sud, 7:41
Afrique, histoire et diversité, 5:43, 47–8
Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 5:44, 46–9; 7:39–43, 49–52, 54, 57, 59
Aide canadienne à l'Afrique, 5:37–8, 50
Aide internationale à l'Afrique, 5:34–8; 7:47–9
Autres pays africains, 5:47; 7:41–2, 47–8, 51
Congo, 7:41
Dette des pays africains, allègement, 5:35; 7:39–40
Développement de l'Afrique, 5:43–4, 47, 51–2; 7:43
Éducation, 5:36, 43; 7:42
Ententes supra nationales, 5:35, 46; 7:40
Éthiopie, 7:42
Études et rapports, 5:36–7
Ghana, 5:46
Gouvernance politique et économique en Afrique, 5:44; 7:41, 44
Kenya, 7:41
Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 5:34–8, 43–4, 46, 48–9; 7:39–40, 43, 49, 52, 54
Mali, 5:46; 7:41
Mozambique, 5:43, 46, 50; 7:42
Nigeria, 7:41–2
Ressources naturelles de l'Afrique, 5:55
Sénégal, 5:46; 7:41
Sierra Leone, 7:41–2
Soudan, 7:41, 48
Tanzanie, 5:44, 46
VIH/Sida, 5:36; 7:39
Zambie, 7:41

Kourany, Ulla, conseillère principale en politiques, NEPAD, plan d'action du G8 pour l'Afrique et institutions panafricaines, Affaires étrangères Canada

Développement de l'Afrique, 5:45
Gouvernance politique et économique en Afrique, 5:45
Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 5:45

La Salle, Charles, agent principal de la politique commerciale, Direction de la politique commerciale multilatérale, Ministère des Affaires étrangères et du Commerce international

Afrique du Sud, 10:10, 22
Algérie, 10:21
Commerce africain, 10:9, 11, 21–2
Commerce international Canada, 10:9–13
Développement de l'Afrique, 10:9–13
Kenya, 10:9, 12

La Salle, Charles, Senior Trade Policy Officer, Multilateral Trade Policy Division, Department of Foreign Affairs and International Trade – *Cont'd*

Tanzania, 10:9

World Trade Organization (WTO), negotiations, 10:10

Laurischk, Sibylle, Member of Parliament (Bundestag), Free Democratic Party (FDP); Second Deputy Chairwoman of the German-Canadian Parliamentary Friendship Group

Germany, discussions with delegation, 1:42–3, 47

Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 1:42–3, 47

Lemelin, Michel, Director General, East, the Horn and Southern Africa, Canadian International Development Agency, Africa Branch

Africa, agriculture, 20:30

Canadian aid for Africa, 20:22–3

Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 20:27

Development of Africa, 20:25

Education, 20:17

Ethiopia, 20:25–6, 29

International aid for Africa, 20:17, 22, 25–7, 32

Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 20:23, 27

Other African countries, 20:30

Political and economic governance in Africa, 20:29–30

Sudan, 20:29

Supra national agreements, 20:27

Lewanika, Mwananyanda Mbikusita, Executive Director, National Institute for Scientific and Industrial Research of Zambia

Africa, agriculture, 9:20

Development of Africa, 9:9–10, 22

Education, 9:10, 22

Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 9:10–11, 13, 16, 18, 20, 23–4

Supra national agreements, 9:10

World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, 9:10, 12–13, 16, 18, 23–4

World Trade Organization (WTO), negotiations, 9:20

Zambia, 9:11, 17, 22

Lietz, Ursula, Member of Parliament (Bundestag), Christian Democratic Union (CDU); Chairwoman of the German-Canadian Parliamentary Friendship Group

Department of National Defence (DND), activities, 1:52–3

Germany, discussions with delegation, 1:37–42, 48–9, 51–3

Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 1:40, 48–9, 51–2

Supra national agreements, 1:39

Lynch, Kevin, Executive Director, International Monetary Fund

Africa, agriculture, 17:23–4

La Salle, Charles, agent principal de la politique commerciale, Direction de la politique commerciale multilatérale, Ministère des Affaires étrangères et du Commerce international – *Suite*

Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 10:10, 12

Organisation mondiale du commerce (OMC), négociations, 10:10

Tanzanie, 10:9

Laurischk, Sibylle, députée (Bundestag), Parti libéral-démocrate (FDP); deuxième vice-présidente du Groupe d'amitié parlementaire Canada-Allemagne

Allemagne, pourparlers avec délégation, 1:42–3, 47

Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 1:42–3, 47

Lemelin, Michel, directeur général, Afrique australe, de la Corne et de l'Est, Agence canadienne de développement international, Direction générale de l'Afrique

Afrique, agriculture, 20:30

Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 20:27

Aide canadienne à l'Afrique, 20:22–3

Aide internationale à l'Afrique, 20:17, 22, 25–7, 32

Autres pays africains, 20:30

Développement de l'Afrique, 20:25

Éducation, 20:17

Ententes supra nationales, 20:27

Éthiopie, 20:25–6, 29

Gouvernance politique et économique en Afrique, 20:29–30

Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 20:23, 27

Soudan, 20:29

Lewanika, Mwananyanda Mbikusita, directeur général, National Institute for Scientific and Industrial Research, Zambia

Afrique, agriculture, 9:20

Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, 9:10, 12–13, 16, 18, 23–4

Développement de l'Afrique, 9:9–10, 22

Éducation, 9:10, 22

Ententes supra nationales, 9:10

Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 9:10–11, 13, 16, 18, 20, 23–4

Organisation mondiale du commerce (OMC), négociations, 9:20

Zambie, 9:11, 17, 22

Lietz, Ursula, députée du Bundestag, Union chrétienne-démocrate (CDU); présidente du Groupe d'amitié parlementaire Canada-Allemagne

Allemagne, pourparlers avec délégation, 1:37–42, 48–9, 51–3

Ententes supra nationales, 1:39

Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 1:40, 48–9, 51–2

Ministère de la Défense nationale (MDN), travaux, 1:52–3

Lynch, Kevin, administrateur, Fonds monétaire international

Afrique, histoire et diversité, 17:9

Lynch, Kevin, Executive Director, International Monetary Fund – *Cont'd*

Africa, history and diversity, 17:9
 African trade, 17:24–5
 Development of Africa, 17:9, 15–17
 Education, 17:14
 International Monetary Fund (IMF), 17:5–26
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 17:5–18, 19, 23–34
 Mali, 17:9
 Mozambique, 17:9
 Nigeria, 17:7, 25
 Tanzania, 17:9
 World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, 17:11, 13–14, 18–21, 23–4
 World Trade Organization (WTO), negotiations, 17:24–5

Machemedze, Rangarirai, Acting Director, Southern and Eastern Africa Trade Information and Negotiations Institute (SEATINI), Zimbabwe

Africa, agriculture, 15:17–19, 22
 Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 15:15
 Development of Africa, 15:15–16
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 15:5–7, 15–16, 18
 Other African countries, 15:18–19
 South Africa, 15:18–19
 World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, 15:5–7, 18
 World Trade Organization (WTO), negotiations, 15:7
 Zimbabwe, 15:5–8, 17–19, 22–4

Maimeskul, Mykola, Ambassador Extraordinary and Plenipotentiary of Ukraine to Canada

Department of Foreign Affairs, 2:9, 14
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 2:9, 13
 Studies and reports, 2:13
 Ukraine, political and separatist crisis, 2:6–16

Maisonneuve, J. Perry, Principal, Northern Lights Franchise Consultants Corporation

African trade, 11:42
 Development of private sector in Africa, 11:29–33, 39–42
 International Trade Canada, 11:32
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 11:29, 38, 41–2
 Morocco, 11:38
 Nigeria, 11:31, 38–9, 42
 Other African countries, 11:38, 42
 South Africa, 11:30–1, 38–9
 Zimbabwe, 11:31

Mann, Bruce, Senior Counsel, Justice Legal Services Division, Foreign Affairs and International Trade

Bill C-25 - Act governing the operation of remote sensing space systems, 21:38
 Remote sensing space systems, regulation, 21:13–14, 18–19, 25, 38

Lynch, Kevin, administrateur, Fonds monétaire international – *Suite*

Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, 17:11, 13–14, 18–21, 23–4
 Commerce africain, 17:24–5
 Développement de l'Afrique, 17:9, 15–17
 Éducation, 17:14
 Fonds monétaire international (FMI), 17:5–26
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 17:5–17, 19, 23–4
 Mali, 17:9
 Mozambique, 17:9
 Nigeria, 17:7, 25
 Organisation mondiale du commerce (OMC), négociations, 17:24–5
 Tanzanie, 17:9

Machemedze, Rangarirai, directeur intérimaire, Institut d'information et de négociations commerciales de l'Afrique australe et de l'Est (SEATINI), Zimbabwe

Afrique, agriculture, 15:17–19, 22
 Afrique du Sud, 15:18–19
 Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 15:15
 Autres pays africains, 15:18–19
 Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, 15:5–7, 18
 Développement de l'Afrique, 15:15–16
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 15:5–7, 15–16, 18
 Organisation mondiale du commerce (OMC), négociations, 15:7
 Zimbabwe, 15:5–8, 17–19, 22–4

Maimeskul, Mykola, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire d'Ukraine au Canada

Études et rapports, 2:13
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 2:9, 13
 Ministère des Affaires étrangères, 2:9, 14
 Ukraine, crise politique séparatiste, 2:6–16

Maisonneuve, J. Perry, directeur, Les Aurores Boréales consultants en franchise

Afrique du Sud, 11:30–1, 38–9
 Autres pays africains, 11:38, 42
 Commerce africain, 11:42
 Commerce international Canada, 11:32
 Développement du secteur privé en Afrique, 11:29–33, 39–42
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 11:29, 38, 41–2
 Maroc, 11:38
 Nigeria, 11:31, 38–9, 42
 Zimbabwe, 11:31

Mann, Bruce, avocat-conseil, Direction des services juridiques — Justice, Affaires étrangères et du Commerce international

Projet de loi C-25 - Loi régissant l'exploitation des systèmes de télédétection spatiale, 21:38

Mann, Bruce, avocat-conseil, Direction des services juridiques — Justice, Affaires étrangères et du Commerce international — Suite

Systèmes de télédétection spatiale, réglementation, 21:13–14, 18–19, 25, 38

Marshall, Claire, directrice, Institut sur la gouvernance

Afrique du Sud, 16:64
Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, 16:66, 68
Développement de l'Afrique, 16:55–6
Gouvernance politique et économique en Afrique, 16:48–50, 55–6, 58–9, 65–6
Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 16:48–9, 59, 64, 66, 68

Massé, Marcel, directeur général, Banque mondiale

Afrique, agriculture, 14:61
Afrique, histoire et diversité, 14:61
Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 14:60
Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, 14:51–64
Commerce africain, 14:53–5
Développement de l'Afrique, 14:51, 60
Éducation, 14:55–9
Ententes supra nationales, 14:52
Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 14:51–2, 56, 59–61
Mali, 14:53–4
Mozambique, 14:55
Ouganda, 14:55
Sénégal, 14:51, 55

Massingue, Venâncio, ministre de la Science et de la Technologie, Mozambique

Afrique du Sud, 16:20, 22
Autres pays africains, 16:22
Éducation, 16:16–17, 19–20, 24–5, 27
Femmes africaines, 16:20–1
Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 16:15–18
Mozambique, 16:16–27
Zimbabwe, 16:22

McRae, Robert, directeur général, Secrétariat de la planification des politiques, Ministère des Affaires étrangères et du Commerce international (Affaires étrangères)

Autres ministères, 19:41
Commerce international Canada, 19:38–41
Énoncé de politique internationale du Canada (EPI), 19:25–7, 35–7, 39–40, 42–3, 47
Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 19:26, 35–7
Ministère des Affaires étrangères, 19:26–7, 38–9, 41–3

McTeague, Dan, C.P., député, secrétaire parlementaire du ministre des Affaires étrangères

Autres lois citées, 21:21
Projet de loi C-25 - Loi régissant l'exploitation des systèmes de télédétection spatiale, 21:26
Systèmes de télédétection spatiale, Loi, 21:9, 11–12, 23–4

Marshall, Claire, Director, Institute on Governance

Development of Africa, 16:55–6
Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 16:48–9, 59, 64, 66, 68
Political and economic governance in Africa, 16:48–50, 55–6, 58–9, 65–6
South Africa, 16:64
World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, 16:66, 68

Massé, Marcel, Executive Director, World Bank

Africa, agriculture, 14:61
Africa, history and diversity, 14:61
African trade, 14:53–5
Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 14:60
Development of Africa, 14:51, 60
Education, 14:55–9
Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 14:51–2, 56, 59–61
Mali, 14:53–4
Mozambique, 14:55
Senegal, 14:51, 55
Supra national agreements, 14:52
Uganda, 14:55
World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, 14:51–64

Massingue, Venâncio, Minister of Science and Technology, Mozambique

African women, 16:20–1
Education, 16:16–17, 19–20, 24–5, 27
Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 16:15–18
Mozambique, 16:16–27
Other African countries, 16:22
South Africa, 16:20, 22
Zimbabwe, 16:22

McRae, Robert, Director General, Policy Planning Secretariat, Department of Foreign Affairs and International Trade (Foreign Affairs)

Canada's international policy statement (IPS), 19:25–7, 35–7, 39–40, 42–3, 47
Department of Foreign Affairs, 19:26–7, 38–9, 41–3
International Trade Canada, 19:38–41
Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 19:26, 35–7
Other departments, 19:41

McTeague, Dan, P.C., M.P., Parliamentary Secretary to the Minister of Foreign Affairs

Bill C-25 - Act governing the operation of remote sensing space systems, 21:26
Other laws cited, 21:21
Remote Sensing Space Systems Act, 21:9, 11–12, 23–4

McTeague, Dan, P.C., M.P., Parliamentary Secretary to the Minister of Foreign Affairs – *Cont'd*

Remote sensing space systems, regulation, 21:9–13, 15–16, 18, 21, 25–7

Medhora, Rohinton, Vice-President, Program and Partnership Branch, International Development Research Centre (IDRC)

Africa, agriculture, 16:31, 42
 Africa, history and diversity, 16:30–1, 37, 39–41
 Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 16:38–9, 44–5
 Development of Africa, 16:29, 33–6
 Education, 16:35, 37, 43
 Foreign policy of Canada, 16:39
 International aid for Africa, 16:36
 International Development Research Centre (IDRC), 16:28, 30–1, 37–46
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 16:30–1, 35–40, 42, 46
 Mali, 16:36
 Nigeria, 16:44
 Procedure, Organization of Committee, 16:28
 Questions of privilege and points of order, Documentation of witnesses, Senator Corbin, 16:32
 Senegal, 16:36–7
 Studies and reports, 16:36
 Tanzania, 16:31, 33, 36, 44–5
 Uganda, 16:31, 36
 World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, 16:42
 Zimbabwe, 16:36

Michaud, François, Clerk of the Committee

Budget, 17:48
 Motions and decisions, Organization meeting, 1:4–8, 10–12, 15–16, 23, 30, 32, 35
 Procedure, Organization of Committee, 3:44–5; 14:33; 17:48

Mitchell, Brian, Director, Africa, Trade Facilitation Office

Africa, agriculture, 11:68
 African Growth and Opportunity Act (AGOA), 11:51–2, 68–9
 African trade, 11:50–3, 66–9
 Commission for Africa (Blair Commission), 11:52–3
 Development of private sector in Africa, 11:50–1
 Ghana, 11:50–1
 International aid for Africa, 11:67–8
 Kenya, 11:51
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 11:50–3, 67–8
 Mali, 11:50
 Other African countries, 11:51
 Other departments, 11:68
 South Africa, 11:67
 Studies and reports, 11:52–3
 World Trade Organization (WTO), negotiations, 11:52–3

McTeague, Dan, C.P., député, secrétaire parlementaire du ministre des Affaires étrangères – *Suite*

Systèmes de télédétection spatiale, réglementation, 21:9–13, 15–16, 18, 21, 25–7

Medhora, Rohinton, vice-président, Programmes et partenariats, Centre de recherche pour le développement international (CRDI)

Afrique, agriculture, 16:31, 42
 Afrique, histoire et diversité, 16:30–1, 37, 39–41
 Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 16:38–9, 44–5
 Aide internationale à l'Afrique, 16:36
 Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, 16:42
 Centre de recherche pour le développement international (CRDI), 16:28, 30–1, 37–46
 Développement de l'Afrique, 16:29, 33–6
 Éducation, 16:35, 37, 43
 Études et rapports, 16:36
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 16:30–1, 35–40, 42, 46
 Mali, 16:36
 Nigeria, 16:44
 Ouganda, 16:31, 36
 Politique étrangère du Canada, 16:39
 Procédure, Organisation du comité, 16:28
 Questions de privilège et rappels au Règlement, Documentation des témoins, sénateur Corbin, 16:32
 Sénégal, 16:36–7
 Tanzanie, 16:31, 33, 36, 44–5
 Zimbabwe, 16:36

Michaud, François, greffier du comité

Budget, 17:48
 Motions et décisions, Réunion d'organisation, 1:10–12, 15–16, 23, 30, 32, 35
 Procédure, Organisation du comité, 3:44–5; 14:33; 17:48

Mitchell, Brian, directeur, Afrique, Bureau de promotion du commerce Canada

Afrique, agriculture, 11:68
 Afrique du Sud, 11:67
 Aide internationale à l'Afrique, 11:67–8
 Autres ministères, 11:68
 Autres pays africains, 11:51
 Commerce africain, 11:50–3, 66–9
 Commission pour l'Afrique (Commission Blair), 11:52–3
 Développement du secteur privé en Afrique, 11:50–1
 Études et rapports, 11:52–3
 Ghana, 11:50–1
 Kenya, 11:51
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 11:50–3, 67–8
 Loi sur la croissance et les possibilités économiques en Afrique (AGOA), 11:51–2, 68–9
 Mali, 11:50
 Organisation mondiale du commerce (OMC), négociations, 11:52–3

Ngolo, Dorothée Gizenga, Programme Officer

African women, 8:14
 Angola, 8:13–14, 16
 Congo, 8:13–14, 26
 Debts of African countries, relief efforts, 8:21
 Development of Africa, 8:22
 Education, 8:24
 HIV/Aids, 8:13–16, 20–1, 24–6
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 8:13, 15, 20, 22, 25–6
 Nigeria, 8:22
 Other African countries, 8:14
 Political and economic governance of Africa, 8:14, 22
 Sierra Leone, 8:13
 Uganda, 8:20

Ngoy, Kashimoto (Personal presentation)

Africa, agriculture, 16:63
 Africa, history and diversity, 16:56–7, 70
 Angola, 16:53
 Congo, 16:54, 56
 Development of Africa, 16:53–4, 60, 70
 International aid for Africa, 16:68
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 16:55, 67–8
 Other African countries, 16:55
 Political and economic governance in Africa, 16:53–5, 60, 65–6, 69–70
 South Africa, 16:53
 World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, 16:67–8

Olukoshi, Adebayo, Executive Director, Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA):

African women, 12:7
 Angola, 12:6
 Congo, 12:8–9
 Côte d'Ivoire, 12:6–7
 Development of Africa, 12:13–14
 Education, 12:10
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 12:9, 11–12
 Mozambique, 12:6
 Nigeria, 12:14
 Other African countries, 12:6–9, 11
 Political and economic governance in Africa, 12:8–12, 14
 Security and conflicts in Africa, 12:5–11
 Senegal, 12:14
 Sierra Leone, 12:6–9
 South Africa, 12:7, 9, 11, 14
 Sudan, 12:6
 World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, 12:11–12

Otto, Eberhard, Member of Parliament (Bundestag), Free Democratic Party (FDP); Self-Employed Entrepreneur

Germany, discussions with delegation, 1:44–6
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 1:45

Ngolo, Dorothée Gizenga, chargée des programmes, Partenariat Afrique Canada

Angola, 8:13–14, 16
 Autres pays africains, 8:14
 Congo, 8:13–14, 26
 Dette des pays africains, allègement, 8:21
 Développement de l'Afrique, 8:22
 Éducation, 8:24
 Femmes africaines, 8:14
 Gouvernance politique et économique de l'Afrique, 8:14, 22
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 8:13, 15, 20, 22, 25–6
 Nigeria, 8:22
 Ouganda, 8:20
 Sierra Leone, 8:13
 VIH/Sida, 8:13–16, 20–1, 24–6

Ngoy, Kashimoto (présentation personnelle)

Afrique, agriculture, 16:63
 Afrique du Sud, 16:53
 Afrique, histoire et diversité, 16:56–7, 70
 Aide internationale à l'Afrique, 16:68
 Angola, 16:53
 Autres pays africains, 16:55
 Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, 16:67–8
 Congo, 16:54, 56
 Développement de l'Afrique, 16:53–4, 60, 70
 Gouvernance politique et économique en Afrique, 16:53–5, 60, 65–6, 69–70
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 16:55, 67–8

Olukoshi, Adebayo, directeur général, Conseil pour le Développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA)

Afrique du Sud, 12:7, 9, 11, 14
 Angola, 12:6
 Autres pays africains, 12:6–9, 11
 Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, 12:11–12
 Congo, 12:8–9
 Côte d'Ivoire, 12:6–7
 Développement de l'Afrique, 12:13–14
 Éducation, 12:10
 Femmes africaines, 12:7
 Gouvernance politique et économique en Afrique, 12:8–12, 14
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 12:9, 11–12
 Mozambique, 12:6
 Nigeria, 12:14
 Sécurité et conflits en Afrique, 12:5–11
 Sénégal, 12:14
 Sierra Leone, 12:6–9
 Soudan, 12:6

Otto, Eberhard, député (Bundestag), Parti libéral-démocrate (FDP); Entrepreneur

Allemagne, pourparlers avec délégation, 1:44–6
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 1:45

Perkins, Kevin, Executive Director, Canada Africa**Partnership on AIDS**

African women, **8:11**
 Development of Africa, **8:12**
 HIV/Aids, **8:10–13, 19–21**
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, **8:10–12**
 Other African countries, **8:11**
 Political and economic governance in Africa, **8:11**
 Studies and reports, **8:12**

Peterson, James Scott, P.C., M.P., Minister of International Trade

International Trade Canada, **3:50–64, 66**
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, **3:51, 59, 61–2, 64**
 Morocco, **3:56**
 Supra national agreements, **3:51, 56, 59**

Pettigrew, Pierre, P.C., M.P., Minister of Foreign Affairs

Congo, **3:44**
 Department of Foreign Affairs, **3:30–44**
 Development of Africa, **3:31**
 Foreign policy of Canada, **3:30–44**
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, **3:30–3, 36–7, 40, 43–4**
 Morocco, **3:36, 38**
 Other African countries, **3:44**
 Political and economic governance in Africa, **3:31, 33**
 South Africa, **3:44**
 Studies and reports, **3:30–1, 43**
 Sudan, **3:31**
 Supra national agreements, **3:33**

Prempeh, Edward Osei Kwadwo (Personal presentation)

Canadian aid for Africa, **16:51–2**
 Commission for Africa (Blair Commission), **16:51**
 Development of Africa, **16:52–3, 61–2, 71**
 Foreign policy of Canada, **16:51**
 Ghana, **16:52, 61**
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, **16:51, 67**
 Nigeria, **16:61**
 Political and economic governance in Africa, **16:51, 57–8, 61–2, 71**
 Studies and reports, **16:51**
 Supra national agreements, **16:52**
 World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, **16:67**

Rahem, Nassreen (Personal presentation)

Iraq, **13:19–22, 24, 27–30**
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, **13:22, 24, 28**

Ram, Christopher, Counsel, Criminal Law Policy, Department of Justice Canada

Bill S-37 - An Act to amend the Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act, **19:14–15**
 Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act, Act to amend, **19:18**

Perkins, Kevin, directeur exécutif, Canada Africa**Partnership on AIDS**

Autres pays africains, **8:11**
 Développement de l'Afrique, **8:12**
 Études et rapports, **8:12**
 Femmes africaines, **8:11**
 Gouvernance politique et économique en Afrique, **8:11**
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, **8:10–12**
 VIH/Sida, **8:10–13, 19–21**

Peterson, James Scott, C.P., député, ministre du Commerce international

Commercial international Canada, **3:50–64, 66**
 Ententes supra nationales, **3:51, 56, 59**
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, **3:51, 59, 61–2, 64**
 Maroc, **3:56**

Pettigrew, Pierre, C.P., député, ministre des Affaires étrangères

Afrique du Sud, **3:44**
 Autres pays africains, **3:44**
 Congo, **3:44**
 Développement de l'Afrique, **3:31**
 Ententes supra nationales, **3:33**
 Études et rapports, **3:30–1, 43**
 Gouvernance politique et économique en Afrique, **3:31, 33**
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, **3:30–3, 36–7, 40, 43–4**
 Maroc, **3:36, 38**
 Ministère des Affaires étrangères, **3:30–44**
 Politique étrangère du Canada, **3:30–44**
 Soudan, **3:31**

Prempeh, Edward Osei Kwadwo (présentation personnelle)

Aide canadienne à l'Afrique, **16:51–2**
 Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, **16:67**
 Commission pour l'Afrique (Commission Blair), **16:51**
 Développement de l'Afrique, **16:52–3, 61–2, 71**
 Ententes supra nationales, **16:52**
 Études et rapports, **16:51**
 Ghana, **16:52, 61**
 Gouvernance politique et économique en Afrique, **16:51, 57–8, 61–2, 71**
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, **16:51, 67**
 Nigeria, **16:61**
 Politique étrangère du Canada, **16:51**

Rahem, Nassreen (présentation personnelle)

Irak, **13:19–22, 24, 27–30**
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, **13:22, 24, 28**

Ram, Christopher, conseiller juridique, Section de la politique en matière de droit pénal, Ministère de la Justice Canada

Autres lois citées, **19:14, 22**
 Biens culturels, protection, **19:14–15, 22**

Ram, Christopher, Counsel, Criminal Law Policy, Department of Justice Canada – *Cont'd*
 Cultural property, protection, 19:14–15, 22
 Other laws cited, 19:14, 22

Rasiulis, Andrew, Director, Military Training Assistance Program, National Defence
 Department of National Defence (DND), activities, 7:43–5, 50–1
 Kenya, 7:44
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 7:44, 50–1
 Mali, 7:44
 South Africa, 7:44

Rayfuse, Bruce, Director, International Finance and Development Division, Department of Finance Canada
 Commission for Africa (Blair Commission), 7:26, 31
 Debts of African countries, relief efforts, 7:26–33
 Development of Africa, 7:26
 Education, 7:28
 Ethiopia, 7:28
 Ghana, 7:28
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 7:26–33
 Other African countries, 7:28
 Senegal, 7:28
 Studies and reports, 7:27, 31
 Supra national agreements, 7:29–32
 Tanzania, 7:32

Renaud, Mario, Director General, Policy, Planning and Management, Multilateral Programs Branch, Canadian International Level, Canadian International Development Agency
 Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 7:55
 International aid for Africa, 7:47–8
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 7:55
 Other African countries, 7:47–8
 Sudan, 7:47–8

Saad, Mohamed, Ambassador, Embassy of the Republic of Tunisia
 Africa, history and diversity, 18:8–9
 African trade, 18:35–6
 African women, 18:25
 Algeria, 18:36
 Debts of African countries, relief efforts, 18:9
 Education, 18:10, 25
 Foreign policy of Canada, 18:9–10, 24, 36
 International aid for Africa, 18:8–9
 Libya, 18:36
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 18:9, 29, 36
 Political and economic governance in Africa, 18:28
 Security and conflicts in Africa, 18:10, 23–4

Ram, Christopher, conseiller juridique, Section de la politique en matière de droit pénal, Ministère de la Justice Canada – *Suite*
 Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels, Loi modifiant, 19:18
 Projet de loi S-37 - Loi modifiant le Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels, 19:14–15

Rasiulis, Andrew, directeur, Programme d'aide à la formation militaire, Défense nationale
 Afrique du Sud, 7:44
 Kenya, 7:44
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 7:44, 50–1
 Mali, 7:44
 Ministère de la Défense nationale (MDN), travaux, 7:43–5, 50–1

Rayfuse, Bruce, directeur, Division des finances internationales et du développement, Ministère des Finances Canada
 Autres pays africains, 7:28
 Commission pour l'Afrique (Commission Blair), 7:26, 31
 Dette des pays africains, allègement, 7:26–33
 Développement de l'Afrique, 7:26
 Éducation, 7:28
 Ententes supra nationales, 7:29–32
 Éthiopie, 7:28
 Études et rapports, 7:27, 31
 Ghana, 7:28
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 7:26–33
 Sénégal, 7:28
 Tanzanie, 7:32

Renaud, Mario, directeur général, Politiques, planification et gestion, Direction générale des programmes multilatéraux, Niveau international canadien, Agence canadienne de développement international
 Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 7:55
 Aide internationale à l'Afrique, 7:47–8
 Autres pays africains, 7:47–8
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 7:55
 Soudan, 7:47–8

Saad, Mohamed, ambassadeur, Ambassade de la République tunisienne
 Afrique, histoire et diversité, 18:8–9
 Aide internationale à l'Afrique, 18:8–9
 Algérie, 18:36
 Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, 18:29
 Commerce africain, 18:35–6
 Dette des pays africains, allègement, 18:9
 Éducation, 18:10, 25
 Femmes africaines, 18:25
 Gouvernance politique et économique en Afrique, 18:28
 Libye, 18:36
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 18:9, 29, 36

Saad, Mohamed, Ambassador, Embassy of the Republic of Tunisia – *Cont'd*

Tunisia, 18:8, 24–5, 28–9, 35–6
World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, 18:29

Salman, Zainab H. (Personal presentation)

Education, 13:25–6
Iraq, 13:20–6, 28, 30
Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 13:22–4, 28

Sarkar, Eileen, Assistant Deputy Minister, Citizenship and Heritage, Canadian Heritage

Convention for the Protection of Cultural Property in the Event of Armed Conflict (Hague Convention), 19:8–10
Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act, Act to amend, 19:9, 19
Cultural property, protection, 19:8–10
Department of National Defence (DND), activities, 19:9
Other laws cited, 19:9, 19

Saucier, Marcel, Deputy Director, Tariffs and Market Access Division, Department of Foreign Affairs and International Trade

Africa, agriculture, 10:20
International Trade Canada, 10:12, 19–20
Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 10:20

Schönwälder, Gerd, Team Leader, Peace, Conflict and Development, International Development Research Centre (IDRC)

Development of Africa, 16:33
Reports and studies, 16:33

Sherwood, Lyn Elliot, Executive Director, Heritage Group, Canadian Heritage

Convention for the Protection of Cultural Property in the Event of Armed Conflict (Hague Convention), 19:11, 17
Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act, Act to amend, 19:20–2
Cultural property, protection, 19:20
Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 19:20
Other laws cited, 19:17

Siddall, Jane, Acting Assistant Deputy Minister, Operations, Citizenship and Immigration Canada

Citizenship and Immigration Canada (CIC), 20:33–8, 40–1, 43–6
Department of Foreign Affairs, 20:41
Education, 20:35–7
Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 20:33–5, 38, 40–1, 44, 46
Other laws cited, 20:34, 36–7, 41

Smillie, Ian, Research Coordinator, Partnership Africa Canada

Canadian aid for Africa, 14:10–13
Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 14:13, 28–31

Saad, Mohamed, ambassadeur, Ambassade de la République tunisienne – *Suite*

Politique étrangère du Canada, 18:9–10, 24, 36
Sécurité et conflits en Afrique, 18:10, 23–4
Tunisie, 18:8, 24–5, 28–9, 35–6

Salman, Zainab H. (présentation personnelle)

Éducation, 13:25–6
Irak, 13:20–6, 28, 30
Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 13:22–4, 28

Sarkar, Eileen, sous-ministre adjointe, Citoyenneté et patrimoine, Patrimoine canadien

Autres lois citées, 19:9, 19
Biens culturels, protection, 19:8–10
Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels, Loi modifiant, 19:9, 19
Convention pour la protection des biens culturels en cas de conflit armé (Convention de La Haye), 19:8–10
Ministère de la Défense nationale (MDN), travaux, 19:9

Saucier, Marcel, directeur adjoint, Direction des droits de douane et de l'accès aux marchés, Ministère des Affaires étrangères et du Commerce international

Afrique, agriculture, 10:20
Commerce international Canada, 10:12, 19–20
Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 10:20

Schönwälder, Gerd, chef d'équipe, Paix, conflits et développement, Centre de recherche pour le développement international (CRDI)

Développement de l'Afrique, 16:33
Études et rapports, 16:33

Sherwood, Lyn Elliot directrice exécutive, Groupe du patrimoine, Patrimoine canadien

Autres lois citées, 19:17
Biens culturels, protection, 19:20
Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels, Loi modifiant, 19:20–2
Convention pour la protection des biens culturels en cas de conflit armé (Convention de La Haye), 19:11, 17
Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 19:20

Siddall, Jane, sous-ministre adjointe intérimaire, Opérations, Citoyenneté et Immigration Canada

Autres lois citées, 20:34, 36–7, 41
Citoyenneté et Immigration Canada (CIC), 20:33–8, 40–1, 43–6
Éducation, 20:35–7
Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 20:33–5, 38, 40–1, 44, 46
Ministère des Affaires étrangères, 20:41

Smillie, Ian, coordonnateur des recherches, Partenariat Afrique Canada

Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 14:13, 28–31
Aide canadienne à l'Afrique, 14:10–13

Smillie, Ian, Research Coordinator, Partnership Africa Canada – *Cont'd*

Commission for Africa, report, 14:10
Congo, 14:11
Foreign policy of Canada, 14:12
International aid for Africa, 14:26
Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 14:11–13, 24–6, 28–31
Other African countries, 14:10–11, 13
Political and economic governance in Africa, 14:12
Sierra Leone, 14:9–10, 13
Studies and reports, 14:10

Stapleton, Timothy, Associate Professor, Department of History, Trent University

Africa, history and diversity, 4:6–8, 11–12, 14–20, 23, 26–8
African women, 4:18–19
Angola, 4:26
Congo, 4:26–7
Development of Africa, 4:17
Education, 4:23
HIV/Aids, 4:7–8
Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 4:26, 28
Natural resources of Africa, 4:14
Other African countries, 4:14, 16–17
Security and conflicts in Africa, 4:26
Sierra Leone, 4:16, 26
South Africa, 4:7, 14, 27
Uganda, 4:27
Zimbabwe, 4:7

Tangi, Mohamed, Ambassador, Embassy of the Kingdom of Morocco

African trade, 18:33
Development of Africa, 18:22–3, 30
Education, 18:12, 22–3
Foreign policy of Canada, 18:12
International aid for Africa, 18:30–1
Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 18:12, 30
Morocco, 18:11–12, 22–3, 29–30, 33
Other African countries, 18:33
Security and conflicts in Africa, 18:23
Tunisia, 18:33
World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, 18:30

Thibault, Paul, President of the Canadian International Development Agency

Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 3:14, 23
Foreign policy of Canada, 3:23

Thompson, Denis, Director, Peacekeeping Policy, National Defence

Africa, history and diversity, 5:40, 53
Congo, 5:14, 22, 39
Côte d'Ivoire, 5:14, 22
Department of National Defence (DND), activities, 5:39
Development of Africa, 5:21–2, 39–41, 53–4
Ethiopia, 5:22, 40

Smillie, Ian, coordonnateur des recherches, Partenariat Afrique Canada – *Suite*

Aide internationale à l'Afrique, 14:26
Autres pays africains, 14:10–11, 13
Commission pour l'Afrique, rapport, 14:10
Congo, 14:11
Études et rapports, 14:10
Gouvernance politique et économique en Afrique, 14:12
Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 14:11–13, 24–6, 28–31
Politique étrangère du Canada, 14:12
Sierra Leone, 14:9–10, 13

Stapleton, Timothy, professeur agrégé, département d'histoire, Université Trent

Afrique du Sud, 4:7, 14, 27
Afrique, histoire et diversité, 4:6–8, 11–12, 14–20, 23, 26–8
Angola, 4:26
Autres pays africains, 4:14, 16–17
Congo, 4:26–7
Développement de l'Afrique, 4:17
Éducation, 4:23
Femmes africaines, 4:18–19
Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 4:26, 28
Ouganda, 4:27
Ressources naturelles de l'Afrique, 4:14
Sécurité et conflits en Afrique, 4:26
Sierra Leone, 4:16, 26
VIH/Sida, 4:7–8
Zimbabwe, 4:7

Tangi, Mohamed, ambassadeur, Ambassade du Royaume du Maroc

Aide internationale à l'Afrique, 18:30–1
Autres pays africains, 18:33
Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, 18:30
Commerce africain, 18:33
Développement de l'Afrique, 18:22–3, 30
Éducation, 18:12, 22–3
Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 18:12, 30
Maroc, 18:11–12, 22–3, 29–30, 33
Politique étrangère du Canada, 18:12
Sécurité et conflits en Afrique, 18:23
Tunisie, 18:33

Thibault, Paul, président de l'Agence canadienne de développement international (ACDI)

Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 3:14, 23
Politique étrangère du Canada, 3:23

Thompson, Denis, directeur, Politique du maintien de la paix, Défense nationale

Afrique du Sud, 5:22
Afrique, histoire et diversité, 5:40, 53
Autres pays africains, 5:14
Congo, 5:14, 22, 39
Côte d'Ivoire, 5:14, 22
Développement de l'Afrique, 5:21–2, 39–41, 53–4

Thompson, Denis, Director, Peacekeeping Policy, National Defence – *Cont'd*

Ghana, 5:54
 Kenya, 5:22
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 5:14–15, 22, 39–40, 53–4
 Other African countries, 5:14
 Security and conflicts in Africa, 5:14–15
 Sierra Leone, 5:14, 21–2, 39, 53–4
 South Africa, 5:22
 Sudan, 5:14, 22, 39–40
 Supra national agreements, 5:15, 53
 Uganda, 5:14

Touré, Amadou Toumani President of the Republic of Mali

Education, 14:35–6
 HIV/Aids, 14:37
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 14:35–8
 Mali, 13:35–7
 World Bank and International Monetary Fund (IMF), policies, 14:35–8

Verheul, Steve, Chief Agriculture Negotiator, Agriculture and Agri-Food Canada

Africa, agriculture, 17:29, 44–5
 African trade, 17:29–30, 37, 41, 46
 Canadian aid for Africa, 17:44
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 17:27–8, 30–3, 39–41, 43, 45–6
 Other African countries, 17:28, 30, 41
 South Africa, 17:28, 30
 World Trade Organization (WTO), negotiations, 17:27–9, 32–3, 40–7

Weston, Ann, Vice-President and Research Coordinator, The North-South Institute

Africa, agriculture, 10:26–9, 36, 38, 41–2
 Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 10:36
 Commission for Africa (Blair Commission), 10:27–9
 Ghana, 10:29
 Kenya, 10:28–9
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 10:27–9, 36, 38
 Tanzania, 10:29
 Uganda, 10:29

Wilson, Randle, Acting Assistant Deputy Minister for Communications, Strategic Policy and Corporate Planning, Department of Foreign Affairs and International Trade (International Trade)

Canada's international policy statement (IPS), 19:30–3, 43, 47, 49
 Department of Foreign Affairs, 19:49
 International Trade Canada, 19:39, 41, 43–4, 50–1
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 19:32–3, 43, 49
 Supra national agreements, 19:50–1

Thompson, Denis, directeur, Politique du maintien de la paix, Défense nationale – *Suite*

Ententes supra nationales, 5:15, 53
 Éthiopie, 5:22, 40
 Ghana, 5:54
 Kenya, 5:22
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 5:14–15, 22, 39–40, 53–4
 Ministère de la Défense nationale (MDN), travaux, 5:39
 Ouganda, 5:14
 Sécurité et conflits en Afrique, 5:14–15
 Sierra Leone, 5:14, 21–2, 39, 53–4
 Soudan, 5:14, 22, 39–40

Touré, Amadou Toumani, président de la république du Mali.

Banque mondiale et Fonds monétaire international (FMI), politiques, 14:35–8
 Éducation, 14:35–6
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 14:35–8
 Mali, 14:35–7
 VIH/Sida, 14:37

Verheul, Steve, négociateur principal en agriculture, Agriculture et Agroalimentaire Canada

Afrique, agriculture, 17:29, 44–5
 Afrique du Sud, 17:28, 30
 Aide canadienne à l'Afrique, 17:44
 Autres pays africains, 17:28, 30, 41
 Commerce africain, 17:29–30, 37, 41, 46
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 17:27–8, 30–3, 39–41, 43, 45–6
 Organisation mondiale du commerce (OMC), négociations, 17:27–9, 32–3, 40–7

Weston, Ann, vice-présidente et coordinatrice de la recherche, L'Institut Nord-Sud

Afrique, agriculture, 10:26–9, 36, 38, 41–2
 Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 10:36
 Commission pour l'Afrique (Commission Blair), 10:27–9
 Ghana, 10:29
 Kenya, 10:28–9
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 10:27–9, 36, 38
 Ouganda, 10:29
 Tanzanie, 10:29

Wilson, Randle, sous-ministre adjoint par intérim, Communications, Politique stratégique et planification générale, Ministère des Affaires étrangères et du Commerce international (Commerce international)

Commerce international Canada, 19:39, 41, 43–4, 50–1
 Énoncé de politique internationale du Canada (EPI), 19:30–3, 43, 47, 49
 Ententes supra nationales, 19:50–1
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 19:32–3, 43, 49
 Ministère des Affaires étrangères, 19:49

Wood, Alexandra, Deputy Director and Trade Commissioner, International Financing Division, Business Support Unit, International Trade Canada

African trade, 7:21–5, 33
 Algeria, 7:21
 Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 7:23, 25
 Commission for Africa (Blair Commission), 7:22
 Development of private sector in Africa, 7:23
 Education, 7:35
 International Trade Canada, 7:21–6, 34–5
 Kenya, 7:23
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 7:21–5, 34
 Morocco, 7:21
 Nigeria, 7:34
 Other African countries, 7:24
 Political and economic governance in Africa, 7:25
 Senegal, 7:34
 South Africa, 7:21, 24
 Supra national agreements, 7:22–3, 25, 34
 Tunisia, 7:21

Wright, Ellen, Manager, Governance, Security and Communications Unit, Canada Fund for Africa Secretariat, Canadian International Development Agency, Africa Branch (formerly Africa and Middle East Branch)

Angola, 20:26
 Canadian aid for Africa, 20:22–3
 Canadian International Development Agency (CIDA), activities, 5:49
 Commission for Africa (Blair Commission), 5:51
 Development of Africa, 5:41–2, 51; 20:26
 Ghana, 20:26
 Kenya, 20:26
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, 5:49; 20:26–7
 Morocco, 5:49
 Mozambique, 5:41–2
 Nigeria, 20:26
 Other African countries, 5:41–2
 Political and economic governance in Africa, 20:26
 Rwanda, 20:26
 Security and conflicts in Africa, 5:49; 20:26
 Senegal, 5:41
 Supra national agreements, 5:49
 Tanzania, 5:41
 Uganda, 5:41; 20:27

Yousfi, Youcef, Ambassador, Embassy of the People's Democratic Republic of Algeria

Africa, history and diversity, 18:21
 African trade, 18:34–5
 Algeria, 18:6–8, 21–2, 27, 33–5
 Angola, 18:21
 Canadian aid for Africa, 18:27
 Congo, 18:21
 Education, 18:6, 8
 Ethiopia, 18:21
 International aid for Africa, 18:27

Wood, Alexandra, directrice adjointe et déléguée commerciale, Direction du financement international, Section d'appui aux affaires, Commerce international Canada

Afrique du Sud, 7:21, 24
 Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 7:23, 25
 Algérie, 7:21
 Autres pays africains, 7:24
 Commerce africain, 7:21–5, 33
 Commerce international Canada, 7:21–6, 34–5
 Commission pour l'Afrique (Commission Blair), 7:22
 Développement du secteur privé en Afrique, 7:23
 Éducation, 7:35
 Ententes supra nationales, 7:22–3, 25, 34
 Gouvernance politique et économique en Afrique, 7:25
 Kenya, 7:23
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 7:21–5, 34
 Maroc, 7:21
 Nigeria, 7:34
 Sénégal, 7:34
 Tunisie, 7:21

Wright, Ellen, chef, Unité de la gouvernance, de la sécurité et des communications, Secrétariat du fonds canadien pour l'Afrique, Agence canadienne de développement international, Direction générale de l'Afrique (anciennement Direction générale de l'Afrique et du Moyen-Orient)

Agence canadienne de développement international (ACDI), travaux, 5:49
 Aide canadienne à l'Afrique, 20:22–3
 Angola, 20:26
 Autres pays africains, 5:41–2
 Commission pour l'Afrique (Commission Blair), 5:51
 Développement de l'Afrique, 5:41–2, 51; 20:26
 Ententes supra nationales, 5:49
 Ghana, 20:26
 Gouvernance politique et économique en Afrique, 20:26
 Kenya, 20:26
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, 5:49; 20:26–7
 Maroc, 5:49
 Mozambique, 5:41–2
 Nigeria, 20:26
 Ouganda, 5:41; 20:27
 Rwanda, 20:26
 Sécurité et conflits en Afrique, 5:49; 20:26
 Sénégal, 5:41
 Tanzanie, 5:41

Yousfi, Youcef, ambassadeur, Ambassade de la République algérienne démocratique et populaire

Afrique du Sud, 18:21
 Afrique, histoire et diversité, 18:21
 Aide canadienne à l'Afrique, 18:27
 Aide internationale à l'Afrique, 18:27
 Algérie, 18:6–8, 21–2, 27, 33–5
 Angola, 18:21
 Autres pays africains, 18:21
 Commerce africain, 18:34–5
 Congo, 18:21
 Éducation, 18:6, 8

Yousfi, Youcef, Ambassador, Embassy of the People's Democratic Republic of Algeria – *Cont'd*

Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, **18:7, 21**
 Morocco, **18:27**
 Mozambique, **18:21**
 Nigeria, **18:21**
 Other African countries, **18:21**
 Security and conflicts in Africa, **18:21–2**
 Senegal, **18:21**
 South Africa, **18:21**
 Sudan, **18:21**

Zachernuk, Philip, Professor, Department of History, Dalhousie University, and President, Canadian Association of African Studies

Africa, history and diversity, **4:4–6, 12–15, 17–19, 23, 25–6**
 African women, **4:17–19**
 Côte d'Ivoire, **4:14**
 Development of Africa, **4:17**
 Education, **4:23**
 Kenya, **4:14**
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, **4:26**
 South Africa, **4:13, 15**
 Uganda, **4:19**

Zedde, Kathy, Senior Policy Advisor, Heritage Policy, Canadian Heritage

Convention for the Protection of Cultural Property in the Event of Armed Conflict (Hague Convention), **19:10–11, 13, 15–16, 19–20**
 Criminal Code and the Cultural Property Export and Import Act, Act to amend, **19:11–12, 16, 23**
 Cultural property, protection, **19:10–11, 16–18**
 Department of National Defence (DND), activities, **19:16**
 Lobbying, representation, volunteering and other collaboration, **19:11–12**
 Other laws cited, **19:18**
 Procedure, Organization of Committee, **19:23**
 Supra national agreements, **19:16**

Yousfi, Youcef, ambassadeur, Ambassade de la République algérienne démocratique et populaire – *Suite*

Éthiopie, **18:21**
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, **18:7, 21**
 Maroc, **18:27**
 Mozambique, **18:21**
 Nigeria, **18:21**
 Sécurité et conflits en Afrique, **18:21–2**
 Sénégal, **18:21**
 Soudan, **18:21**

Zachernuk, Philip, professeur, département d'histoire, Université Dalhousie, et président, Association canadienne des études africaines

Afrique du Sud, **4:13, 15**
 Afrique, histoire et diversité, **4:4–6, 12–15, 17–19, 23, 25–6**
 Côte d'Ivoire, **4:14**
 Développement de l'Afrique, **4:17**
 Éducation, **4:23**
 Femmes africaines, **4:17–19**
 Kenya, **4:14**
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, **4:26**
 Ouganda, **4:19**

Zedde, Kathy, analyste principale de politique, Politiques du patrimoine, Patrimoine canadien

Autres lois citées, **19:18**
 Biens culturels, protection, **19:10–11, 16–18**
 Code criminel et la Loi sur l'exportation et l'importation de biens culturels, Loi modifiant, **19:11–12, 16, 23**
 Convention pour la protection des biens culturels en cas de conflit armé (Convention de La Haye), **19:10–11, 13, 15–16, 19–20**
 Ententes supra nationales, **19:16**
 Lobbying, représentation, volontariat et autres collaborations, **19:11–12**
 Ministère de la Défense nationale (MDN), travaux, **19:16**
 Procédure, Organisation du comité, **19:23**



If undelivered, return COVER ONLY to:
Communication Canada – Publishing
Ottawa, Ontario K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Communication Canada – Édition
Ottawa (Ontario) K1A 0S9



Available from:
Communication Canada – Canadian Government Publishing
Ottawa, Ontario K1A 0S9

En vente:
Communication Canada – Édition
Ottawa (Ontario) K1A 0S9

